UnissResearch

Università degli studi di Sassari

Mastino, Attilio a cura di (1991) *L'Africa romana: atti dell'8. Convegno di studio*, 14-16 dicembre 1990, Cagliari (Italia). Sassari, Edizioni Gallizzi. V. 1, 646 p., [82] c. di tav.: ill. (Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 18).

http://eprints.uniss.it/3211/

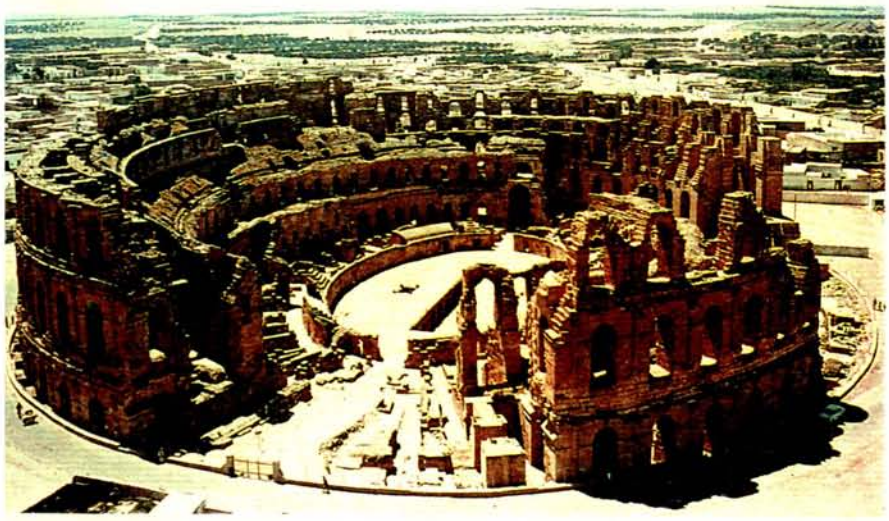
Documento digitalizzato dallo Staff di UnissResearch

L'Africa romana

Atti dell'VIII convegno di studio
Cagliari, 14-16 dicembre 1990

a cura di Attilio Mastino

*



Edizioni Gallizzi

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

18.

Atti dell'VIII convegno di studio su «L'Africa romana»

Cagliari, 14-16 dicembre 1990

a cura di Attilio Mastino

L'Africa romana

Atti dell'VIII convegno di studio
Cagliari, 14-16 dicembre 1990

a cura di Attilio Mastino

*

EDIZIONI
GALLIZZI

Questo volume è stato stampato
per iniziativa del

Credito Industriale Sardo

e con il contributo della

Regione Autonoma della Sardegna
Assessorato alla Pubblica Istruzione, Beni Culturali
Informazione, Spettacolo e Sport

© Copyright 1991 Edizioni Gallizzi
Via Venezia, 5 / (079) 276767 / 07100 Sassari (I)

Présentation

Ma participation, plutôt modeste et passive, à ces VIIIes Journées est venue après deux autres, plus actives, dans les années antérieures, et c'est à leur occasion — pour la première fois en 1985 — que j'ai fait connaissance de la Sardaigne, qui fut pour moi une découverte. Je connaissais déjà les deux autres îles tyrrhéniennes voisines que sont la Sicile et la toute proche Corse et fus frappé d'emblée par l'originalité de ses paysages et de son charme par rapport à ceux de ses deux compagnes, qui, pourtant, possèdent chacune, elles aussi, leur beauté. Même si notre rencontre sarde se situe dans une période hivernale parfois maussade, elle n'en est pas moins pour moi comme, j'imagine, pour beaucoup de nos collègues, étrangers surtout, mais italiens également, un encouragement, un appel à revoir ce pays si attachant. C'est là le premier intérêt, le premier enchantement d'une réunion qui accueille toujours d'une année sur l'autre un plus grande nombre de participants. Grâces en soient rendues à ses organisateurs et, en premier lieu, à celui qui en est le maître d'œuvre, Attilio Mastino, entouré, ne l'oublions pas, de ses collègues de Sassari et, plus spécialement aussi, cette année, de ceux de Cagliari.

Chantons donc d'abord le cadre de nos sessions, la Sardaigne méridionale cette fois, avec sa capitale et, en appendice, la nuraghe de Barumini que nous avons visitée et qui nous a plongés brutalement dans l'atmosphère mystérieuse qui convenait à notre initiation. Certes, l'Afrique du Nord est le thème principal du Convegno, ainsi que l'indique suffisamment le titre du présent ouvrage comme ceux de ses prédécesseurs. Mais, comme dans les sept tomes déjà parus, la Sardaigne est pleinement présente dans les communications aussi bien que dans nos cœurs, sans avoir besoin de figurer dans le titre général.

Tous les aspects de l'histoire et de l'archéologie de l'Afrique du Nord ont été abordés: depuis l'historiographie de la question au XIXe siècle jusqu'à la domination byzantine en passant par l'époque impériale dans son ensemble, non sans quelques incursions dans les deux derniers siècles de la République. Les sources documentaires ont été scrutées, et parfois certaines d'entre elles ont été éditées pour la première fois. La littérature est représentée par des études touchant Tacite, saint Augustin ou

les cochons numides. L'épigraphie a la part la plus belle et permet, avec l'archéologie et l'histoire de l'art, de mieux connaître désormais certains sites comme Lepti Minus, les divers Macomades, Cedias, voire les lieux habités de l'Aurès. Les monnaies n'ont pas été omises. Les monuments et la céramique sont de mieux en mieux cernés. Les institutions et la société bénéficient largement de tous ces apports, qu'il s'agisse des curies populaires, des officiers équestres (qui introduisent l'armée dans le panorama), de la naissance de l'ère maurétanienne. A son tour, l'économie nous ouvre des horizons nouveaux: sur les mesures puniques de longueur et de capacité, sur la fiscalité et le commerce. Il est donc très peu d'aspects qui aient été laissés de côté, même si une telle accumulation de contributions individuelles s'ajoutant les unes aux autres ne peuvent prétendre aboutir dans l'ouvrage même à une synthèse. Chaque apport est cependant un maillon indispensable qui fait avancer nos connaissances. Au total, le volume, comme ceux qui l'ont précédé, sera souvent consulté et utilisé par tous les chercheurs, au-delà même du cercle des spécialistes de l'Afrique romaine. La collection des Actes dits de Sassari constitue déjà — et ce n'est pas fini — un monument de la science contemporaine.

A vrai dire, le programme primitif ou «officiel», très large, de cette rencontre portait cette année sur L'économie et la société en Afrique du Nord et en Sardaigne à l'époque impériale: continuité et transformations. *Il a été pleinement rempli, on vient de le voir, pour le Maghreb, et, s'il en a débordé en quelques occasions, il convient de s'en réjouir, d'abord parce que ce qui est hors sujet rompt heureusement la monotonie, surtout parce qu'un programme d'étude ne doit en aucun cas constituer un carcan, la liberté du chercheur demeurant le premier principe à préserver. La Sardaigne a bénéficié elle aussi de cette liberté orientée, par une trentaine de communications, dont cinq dues à des savants non-italiens.*

Pour finir, je me permets d'attirer l'attention sur un autre aspect de ces journées fructueuses: c'est que, comme il en fut ainsi les années précédentes, la publication de nos travaux intervient dans un délai très resserré, ce qui est un avantage rare à notre époque. On le doit à nouveau à la diligence et aux efforts persévérants des organisateurs et à l'Université de Sassari, qu'on ne saurait trop remercier.

Je ne saurais passer sous silence la note d'humour qui nous fut offerte à l'issue des débats, le dernier jour, par notre ami Pierre Salama lorsqu'il fit le tour des participants en les énumérant avec ironie, sous les applaudissements de tous, dans un long poème qu'il composa hâtivement, non sans maîtrise, en alexandrins français rimés avec science.

ANDRÉ CHASTAGNOL

Cinzia Vismara

Ricordo di Paul-Albert Février

Se egli è di quelli che sono vicini a Dio,
avrà quiete, e profumo, e Giardino di delizie
(Corano, sura LVI, 88-89).

Il 10 aprile 1991 Paul-Albert Février si è spento a Nizza, all'età di 60 anni. Era uno dei maggiori studiosi dell'Africa tardo antica ed aveva seguito sin dall'inizio con interesse l'attività dei nostri Convegni, partecipando al IV, nel 1986, con una comunicazione su «Paroles et silences (à propos de l'épigraphie africaine)». Una lezione di metodo, nata da una lunga esperienza scientifica e da un habitus *mentale che lo spingeva a superare i confini tradizionali delle discipline per porsi quesiti più profondi e tentare approcci nuovi col mondo antico.*

Per onorarne la memoria abbiamo deciso, in sintonia con tutti gli Autori, di dedicargli questo volume di Atti.

Con *pietas* filiale ed intenso affetto ho raccolto in queste pagine il ricordo di un maestro ed amico che nella vita scientifica, intellettuale e spirituale di tutti noi che lo abbiamo conosciuto e siamo stati arricchiti dalla sua amicizia ha impresso un segno durevole e profondo.

Paul-Albert Février era nato a Cannes il 26 gennaio del 1931; allievo della prestigiosa Ecole des Chartes, fu archiviste et paléographe, conservateur aux Archives Départementales de l'Hérault. Tra il 1955 ed il 1957 fu membro dell'Ecole Française de Rome, ove lavorò alla thèse d'état ed alle ricerche sulla catacomba di Priscilla e sulla topografia di Ostia e Porto in età tardo antica.

I suoi primi contatti con l'Africa ebbero luogo nel 1957, con le ricerche ad Utica; prestò quindi servizio nell'esercito in Algeria, ove tornò ben presto inviato dal CNRS. Il suo legame con l'Algeria, nato in quegli anni così difficili che precedettero l'indipendenza, e con tutta l'area del Maghreb, lo segnerà per sempre, sia sul piano scientifico che su quello umano. L'Agostino delle *Confessiones* lo aveva condotto ad un'esperienza spirituale e mistica profonda, che ne farà un cattolico fervente e spesso

scomodo, aperto come pochi al dialogo con altri mondi spirituali: «loin de me fermer aux expériences des autres, cette découverte du Dieu unique le plus intimement présent au plus intime de nous mêmes devait me mener vers ce Maghreb qui, par d'autres voies, recherchait l'Unique nécessaire».

In questo clima matura il suo impegno civile, che lo porterà sempre, con l'intransigenza e la costanza di chi sa di essere nel giusto, a prendere posizione per i più deboli: pochi giorni prima della sua scomparsa è uscito sulla stampa un appello per la pace che egli aveva tenuto a firmare ed aveva chiesto insistentemente di vedere.

Accanto all'opera di Agostino è l'insegnamento di Henri-Irénée Marrou a segnarlo profondamente, il maestro «qui n'a cessé de m'encourager à dépasser — sans en nier l'importance — ce que les disciplines rigoureuses de l'érudition permettaient d'atteindre». E questo superamento delle «impalcature» scientifiche ed erudite per salire ad un livello superiore rimarrà una delle caratteristiche del suo lavoro scientifico: chi lo ha conosciuto ricorda le sue intuizioni geniali, che nascevano di slancio, sì, ma da un *humus* di conoscenze storiche, letterarie, epigrafiche, della cultura materiale, in una visione globale e complessa di ciò che l'archeologia dovrebbe essere. «L'archéologie n'est point un simple jeu de description (elle l'est encore trop souvent), de classement de monuments selon des formes, des volumes ou des plans, ou un prétexte à dissertations esthétiques. Elle est l'unique moyen dont nous disposons pour découvrir l'ensemble des constructions que les hommes donnent pour cadre à leur vie. Ce cadre et cette vie sont deux faces d'un même problème: la connaissance des hommes dans le temps».

Un altro tratto caratteristico di Paul-Albert Février era il suo continuo rimettere in discussione conclusioni e riflessioni alle quali egli stesso era giunto nel passato, il correggere ed affinare quanto aveva scritto, alla luce dei dati e delle acquisizioni che crescono e mutano di continuo con il progresso delle ricerche. Atteggiamento che dovrebbe essere naturale, ma che assai di rado si riscontra nella realtà.

Nel 1961 venne chiamato dal Lassus ad affiancare A. Gaspary negli scavi di Sétif, che avevano assunto una dimensione imprevedibile all'inizio. Lavoro difficile, che doveva conciliare il rigore dell'indagine stratigrafica con ritmi veloci, inserendosi in un cantiere che sino ad allora era stato condotto con criteri tradizionali. Al metodo stratigrafico era stato iniziato dall'insegnamento di Lamboglia: il legame con l'Istituto di Studi Liguri rimarrà costante e profondo negli anni: Paul-Albert Février ne fu a lungo presidente nazionale per la Francia e più volte presidente di turno.

Nel 1965 vide la luce la sua thèse complémentaire su *Les basiliques chrétiennes du quartier nord-ouest* e nel 1970, come primo supplemento al *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, lo studio in collaborazione con A. Gaspary e R. Guéry: *Fouilles de Sétif (1959-1966). Quartier nord-ouest, rempart et cirque.* Nel 1967 pubblicò, nella stessa collana, i risultati degli scavi nella necropoli orientale.

Tra il 1966 ed il 1968 fu Inspecteur des Antiquités de l'Algérie, attivo a *Tiddis, Tipasa*, Tebessa e sugli altri siti romani; ricordiamo la sua guida di Gemila, il volume su *L'Art de l'Algérie antique* ed una delle sue ultime fatiche, le *Approches du Maghreb romain.*

Nel 1964 era uscito nella collezione BEFAR il suo volume sul *Développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIVe siècle*, che sviluppava le ricerche iniziate all'Ecole des Chartes ed era stato l'argomento della thèse d'état diretta dal Marrou e discussa lo stesso anno ad Aix-en-Provence. A Fréjus dedicherà una parte non indifferente delle proprie ricerche: dai primi scavi del 1955 alla Butte St Antoine sino alle recentissime esplorazioni nella Cattedrale. Da queste ricerche è nato il suo importante contributo apparso nell'*Histoire de la France urbaine.*

Provenza e Africa, le due sponde del Mediterraneo occidentale rimasero sino all'ultimo il suo campo privilegiato d'indagine, accanto a Roma; l'amore per queste regioni si manifestava con una curiosità di conoscerle e comprenderne a fondo le dinamiche e la vita, percorrendole instancabilmente: «...les longues marches que je fis... au travers des Hautes Plaines, vers Sétif ou Tébessa, pour monter aux Djedar ou gagner Souma du Khroub, ou pour suivre les pentes du Lalla Khedidja gagnées par les nuages. Une préface à une connaissance jamais interrompue, même si, retourné de l'autre côté d'une mer qui ne cesse d'attirer, je suis parfois entraîné par mille chemins ouverts».

Nel 1964 ha inizio il suo magistero nell'Università: quattro anni nella Facoltà di Lettere di Algeri e, dal 1968 sino alla morte, in quella di Aix-en-Provence, ove diresse un laboratorio del CNRS. Magistero fecondo, che prolungando i corsi nella consuetudine quotidiana della sua ricca *humanitas*, ha formato validi studiosi legati a lui e tra di loro al di là delle differenze di età, di cultura, di religione. «Il n'est pas de plus belles choses qu'une science qui est don», aveva osservato commemorando Nino Lamboglia.

Ad Aix era stato responsabile del primo Conseil Scientifique de l'Université de Provence e presidente della Commission des Equivalences, poi Commission Pédagogique, vice Rettore, membro del Consiglio di Amministrazione: compiti, come la vice presidenza della Commission Nationale de l'Inventaire des Monuments et Richesses Artistiques de la Fran-

ce e la partecipazione alla Commission Supérieure des Monuments Historiques, ai quali si dedicava con spirito di servizio ed impegno non comuni anche quando, negli ultimi tempi, i viaggi gli erano divenuti gravosi.

Ai Congressi internazionali di Archeologia Cristiana aveva partecipato dal 1954 ed era stato Presidente del Comitato scientifico dell'XI; era stato uno dei fondatori dei Seminari di Archeologia cristiana, nati durante il VI Congresso Nazionale di Archeologia Cristiana tenutosi a Pesaro nel 1983, e di essi era stato Presidente per l'a.a. 1988-89.

Paul Albert Février era membro del Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, membro corrispondente del Deutsches Archäologisches Institut e della Pontificia Accademia Romana di Archeologia. Era Chevalier de la Légion d'Honneur ed Officier des Arts et Lettres.

Ἐν εἰρήνῃ ἡ κοίμησις αὐτοῦ.

OTTAVO CONVEGNO INTERNAZIONALE DI STUDI SU
«L'AFRICA ROMANA»

Economia e società nel Nord Africa ed in Sardegna in età imperiale: continuità e trasformazioni

Cagliari, 14-16 dicembre 1990

con il patrocinio dell'Association Internationale
d'Épigraphie Grecque et Latine

Calendario dei lavori

Venerdì 14 dicembre, ore 8,30, Aula Magna dell'Università:

— *Saluto* del prof. DUILIO CASULA, Rettore dell'Università di Cagliari, alla presenza del M. Rettore dell'Università di Sassari prof. ANTONIO MILELLA;
— *Saluto* del prof. GUIDO MELIS, direttore del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— *Saluto* del prof. MARIO MANCA, Preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari;
— *Saluto* del prof. FRANCO RESTAINO, Preside della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Cagliari;
— *Introduzione* del prof. ATTILIO MASTINO, professore di Epigrafia e Antichità Latine nell'Università di Sassari.

Presiedono José Maria Blazquez e André Chastagnol.

— *Prolusione* del prof. SABATINO MOSCATI, professore di Ebraico e lingue semitiche comparate nella Seconda Università di Roma - Tor Vergata sul tema «*Da Santa Gilla a Viddalba. Il tramonto della civiltà punica in Sardegna*» (intervento scritto letto dal prof. SANDRO FILIPPO BONDÌ);
— *Intervento* del prof. PIERO MELONI, professore di Storia Romana nell'Università di Cagliari, che presenta i volumi «*L'Africa Romana*», VII, con gli Atti del convegno svoltosi a Sassari nel dicembre 1989, a cura di A. Mastino e Y. LE BOHEC, *L'armée romaine et la Sardaigne*;

— *Intervento* della prof. CINZIA VISMARA, professoressa di Archeologia delle Province romane nell'Università di Sassari, che presenta il volume «*L'Afrique dans l'Occident romain (Ier siècle av. J.-C. - IVe siècle ap. J.-C.), Actes du colloque organisé par l'École Française de Rome sous le patronage de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis (Rome, 3-5 décembre 1987)*», Roma 1990;
— *Intervento* del prof. NOËL DUVAL, professore di Archeologia cristiana nell'Università di Paris IV-Paris Sorbonne, che presenta il volume «*Carthage et son territoire dans l'Antiquité, Actes du IVe Colloque d'Histoire et d'Archéologie de l'Afrique du Nord, Strasbourg 1988*», Strasbourg 1990.

I^a sessione (Aspetti generali, istituzionali, storici).
— CARMEN CASTILLO (Pamplona): *Relaciones entre Hispania y Africa en época alto imperial: documentación epigráfica*;
— JUAN SANTOS YANGUAS (Vitoria, Spagna): *La institución del* princeps *en la epigrafía del Norte de Africa y del Norte de Hispania* (testo non pervenuto);
— MANUEL MARTIN-BUENO, MARIA LUISA CANCELA (Saragozza): *Relazioni fra i monumenti funerari nord-africani e alcuni esempi spagnoli in epoca imperiale romana*;
— AZÉDINE BESCHAOUCH (Tunisi): *Colonia Ulpia Lepti Minus* (comunicazione scritta);
— AZÉDINE BESCHAOUCH (Tunisi): *L'origine romaine des curies africaines* (testo non pervenuto);
— SERENA BIANCHETTI (Firenze): Aethiopes *in Africa: aspetti della storia di un nome* (comunicazione scritta);
— HUBERT DEVIJVER (Leuven): *Equestrian Officers from North Africa*;
— OLIVIER DEVILLERS (Liegi): *Le rôle des passages relatifs à Tacfarinas dans les* Annales *de Tacite*;

— Visita al Museo Nazionale di Cagliari (dott. CARLO TRONCHETTI).

Venerdì 14 dicembre, ore 15, Salone del Banco di Sardegna:

Presiedono Giovanni Lilliu e René Rebuffat.
— GIANFRANCO GAGGERO (Genova): *Aspetti politici e sociali della rivolta di Eracliano*;
— MAURIZIO FORA (Roma): *Le* Macomades *d'Africa: rassegna delle fonti letterarie*;

— GIAN LUCA GREGORI (Roma): *Gaio Silio Aviola: patrono di* Apisa Maius, Siagu, Themetra *e* Thimiliga (comunicazione scritta);
— GINETTE DI VITA EVRARD (Roma): *L'ère de la province dans les Maurétanies* (testo non pervenuto);
— MONIQUE DONDIN-PAYRE (Parigi): *Une istitution méconnue: la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie*;
— GIUSTO TRAINA (Roma): *Tecnica e territorio: aspetti della «reconquista» giustinianea dell'Africa* (comunicazione non svolta);
— NOËL DUVAL (Parigi): *La basilique de Bénian (*Ala Miliaria*) est-elle un remploi de* principia *militaires?* (comunicazione scritta).

Discussione:
— sulla comunicazione Devillers: PIERRE SALAMA (Algeri); RENÉ REBUFFAT (Parigi);
— sulla comunicazione Fora: NOËL DUVAL (Parigi);
— sulla comunicazione Di Vita Evrard: NOËL DUVAL (Parigi); PIERRE SALAMA (Algeri); RENÉ REBUFFAT (Parigi);
— sulla comunicazione Dondin Payre: PIERRE SALAMA (Algeri).

II[a] sessione (Nuovi rinvenimenti epigrafici).
— PIERRE SALAMA (Alger): *Un aspect de l'économie africaine: deux tables de mesures de Maurétanie Césarienne* (testo non pervenuto);
— TAHAR GHALIA (Tunis): *A propos d'une inscription à valeur apotropaïque sur un contrepoids de pressoir découvert dans la région de Kélibia*;
— ZEÏNEB BENZINA BEN ABDALLAH (Cartagine): *Révision de lecture de trois inscriptions africaines provenant de* Chidibbia, Thibaris *et* Thignica *(aujourd'hui en Tunisie)* (comunicazione scritta);
— SYLVIE CROGIEZ (Roma), ROGER HANOUNE (Lille): *Un nouveau chevalier luperque d'Afrique* (testo non pervenuto);
— MUSTAPHA KHANOUSSI (Tunisi): *Nouvelles inscriptions latines de Tunisie* (comunicazione non svolta);
— ANDRÉ LARONDE (Parigi): *Une inscription de Tunisie retrouvée*;
— PIERRE MORIZOT (Parigi): *Une dédicace inédite à Antonin le Pieux en provenance de* Tucca;
— A. AICHA AMAMRA (Algeri): *Nouvelles inscriptions de Cedias (Ouled Azzédine)* (comunicazione non svolta);
— FATHI BÉJAOUI (Tunisi): *Une nouvelle découverte d'époque chrétienne en Tunisie.*

Discussione:
— sulla comunicazione Salama: ATHANASE OEKOINOMOPOULOS (Atene); LIDIO GASPERINI (Roma); YVETTE DUVAL (Parigi);
— sulla comunicazione Hanoune: NOËL DUVAL (Parigi); ATTILIO MASTINO (Sassari);
— sulla comunicazione Béjaoui: NOËL DUVAL (Parigi);

Presiedono Lidio Gasperini e Marcos Mayer.

Conferenza del prof. MARCEL LE GLAY (Parigi) sul tema: *Un centre de syncrétisme en Afrique: Thamugadi de Numidie.*

Sabato 15 dicembre, ore 8,30: Hotel Mediterraneo:

III[a] sessione (Economia e società nel Nord Africa in età imperiale):

Presiedono Noel Duval ed Heikki Solin.
— JEAN-MARIE LASSÈRE (Montpellier): *Miracles et vie économique en Afrique au Ve s.: à propos d'un troupeau de cochons* (De miraculis Sancti Stephani protomartyris libri duo, *I, 14)*;
— VANNI BELTRAMI (Roma): *Introduzione, ecologia, impieghi e rappresentazioni rupestri del dromedario nel Sahara in età protostorica*;
— PATRICK BARRAU (Marsiglia): *Brève note à propos de la localisation de* Fussala (comunicazione scritta);
— MICHEL CHRISTOL (Parigi), ANDREINA MAGIONCALDA (Genova): *La fondazione di P. Licinio Papiriano da* Sicca Veneria *(CIL VIII 1641). Nota preliminare*;
— MICHELE R. CATAUDELLA (Firenze): *Motivi di rivolta sociale in Africa fra IV e V secolo?* (comunicazione scritta);
— TERESA CLAY (Oxford): *African Production for Export in late Antiquity* (testo non pervenuto);
— SABINA SECHI (Sassari): *Razionalizzazione degli spazi commerciali:* fora *e* macella *nell'*Africa Proconsularis;
— LINDA-MARIE GÜNTER (Freiburg): *Nordafrika als Wirtschaftsfaktor im oströmischen Reich unter Justinian I.*

Discussione:
— sulla comunicazione Lassère: NOËL DUVAL (Parigi); MARCEL LE GLAY (Parigi); PIERRE SALAMA (Algeri); ANDRÉ CHASTAGNOL (Parigi);
— sulla comunicazione Beltrami: PIERRE SALAMA (Algeri); RENÉ REBUFFAT (Parigi); MAURICE LENOIR (Roma); NOËL DUVAL (Parigi);

— sulla comunicazione Christol-Magioncalda: MAURICE LENOIR (Roma).

Presiedono Carmen Castillo e Pierre Salama.

— MIGUEL ANGEL DE LA IGLESIA (Valladolid), CARLOS MÁRQUEZ MORENO (Cordova): *El mercado de Sertius en Timgad*;
— CLARA GEBBIA (Palermo): *La* conlatio lustralis *e le province d'Africa nei secoli IV e V*;
— ANDREAS GUTSFELD (Berlino): *Lebenswandel und Eβkultur in der Apologie des Apuleius*;
— R. BRUCE HITCHNER (Dayton): *From tribute to Trade: Expanding Commodity Demand and the Economic Development of the North African provinces* (comunicazione non svolta);
— JOHANNES IRMSCHER (Berlino): *Augustin zu Tagesproblemen Afrikas*;
— MARCOS MAYER, ISABEL PAGÁN (Barcellona): *A propósito de los* paganica *de Africa*;
— PETER OERSTED (Copenhagen): *The Collection of Customs (*portorium publicum*) and Territorial History in North Africa* (comunicazione non svolta);
— SAÏD DELOUM (Algeri): *L'économie monétaire de l'Afrique du Nord: les trésors monétaires des Ve et VIe siècles ap. J.C.* (testo non pervenuto);
— PIERRE MORIZOT (Parigi): *Économie et société en Numidie méridionale: l'exemple de l'Aurès.*

Visita agli scavi archeologici nell'area di via Nazario Sauro a Cagliari (dott. MARIA ANTONIETTA MONGIU).

Sabato 15 dicembre, ore 15, Hotel Mediterraneo:

Presiedono Manuel Martin Bueno e Maurice Lenoir.

— PATRIZIO PENSABENE (Roma): *Riflessi sull'architettura dei cambiamenti socio-economici dal tardo II e III secolo in Tripolitania e nella Proconsolare*;
— PAOLO BARRESI (Roma): *Sopravvivenze dell'unità di misura punica e suoi rapporti con il piede romano nell'Africa di età imperiale*;
— ROSSELLA PERA (Genova): *I riferimenti all'Africa nelle emissioni monetali della zecca di Roma*;
— NEJIB BEN LAZREG (Tunisi): *Une production du pays d'El-Jem: les carreaux de terre cuite chrétiens d'époque byzantine*;

— LAURA PONTACOLONE, MAURO INCITTI (Roma): *Un relitto con carico di merci africane di età imperiale alle Trincere (Tarquinia)* (comunicazione scritta);
— EMILIO RODRÍGUEZ-ALMEIDA (Madrid): Canna Micipsarum *(Iuv. V, 89)*;
— JOSÉ REMESAL RODRIGUEZ (Barcellona): *La economía de las provincias Betica y Tingitana, historia de una interdipendencia* (comunicazione non svolta);
— PABLO ROSSER LIMIÑANA (Alicante): *La cerámica tardorromana de produccion africana en las excavaciones arquéologicas del termino municipal de Alicante* (comunicazione scritta);
— MA MONSERRAT GUMÁ, BEATRIU MIRÓ (Barcellona): *La importación de la cerámica norteafricana en la ciudad de* Ilerda *y la* villa *de Darró: un estudio comparativo* (comunicazione scritta);
— LUIGI SERRA (Napoli): *Il vocabolario berbero come riverbero della società e l'economia del Nord Africa antico* (comunicazione non svolta);
— HEIKKI SOLIN (Helsinki): *Sugli Ebrei d'Africa: una nota*;
— JESPER CARLSEN (Odense): *Estate Management in Roman North Africa. Transformation or Continuity?* (comunicazione scritta);
— HENRIK TVARNOE (Copenhagen): *Economy and Society in the Segermes Valley (Region of Zaghouan, Tunisia)* (comunicazione non svolta).

Discussione:
— sulla comunicazione Gutsfeld: NINO MULINU (Cagliari);
— sulla comunicazione Irmscher: NINO MULINU (Cagliari);
— sulla comunicazione Mayer-Pagán: RENÉ REBUFFAT (Parigi);
— sulla comunicazione Pensabene: NOËL DUVAL (Parigi);
— sulla comunicazione Barresi: MAURICE LENOIR (Roma); LIDIO GASPERINI (Roma); PIERRE SALAMA (Algeri);
— sulla comunicazione Ben Lazreg: NOËL DUVAL (Parigi); YVETTE DUVAL (Parigi);
— sulla comunicazione Solin: JEAN MARIE LASSÈRE (Montpellier); MAURICE LENOIR (Roma).

Presiedono Johannes Irmscher e Jean Marie Lassère.

IV^a sessione (Economia e società in Sardegna in età romana):
— NOËL DUVAL (Parigi): *Rapports entre la Sardaigne et l'Afrique du Nord pour les «mosaïques funéraires»* (testo non pervenuto);
— GUIDO MANSUELLI (Bologna): *Fonti sulla Sardegna arcaica* (comunicazione non svolta);

— LUIGI SANTI AMANTINI (Genova): *Alcuni attributi della Sardegna nella tradizione letteraria greca da Erodoto a Procopio* (comunicazione scritta);
— GABRIELE MARASCO (Viterbo): *Tiberio e l'esilio degli Ebrei in Sardegna nel 19 d.C.*;
— RAIMONDO ZUCCA (Cagliari): *Le* massae plumbeae *di Adriano in Sardegna*;
— GIOVANNI LILLIU (Cagliari): *La Sardegna e il mare durante l'età romana*;
— YANN LE BOHEC (Lione): *L'inscription d'Ardara et les chevaliers sardes* (comunicazione scritta);
— MASSIMO PITTAU (Sassari): *Geronticidio, eutanasia ed infanticidio nella Sardegna antica*;
— BARBARA FOIS (Cagliari): *Attrezzi da lavoro e macchine semplici nelle campagne sarde fra tardoantico e altomedioevo.*
— LETIZIA PANI ERMINI (Cagliari): *Economia e società in Sardegna tra V e VI secolo* (comunicazione non svolta).

Domenica 16 dicembre, ore 8,30, Hotel Mediterraneo:

Presiedono Edmond Frézouls e Letizia Pani Ermini.
— *Intervento introduttivo* del prof. GIANCARLO SORGIA, pro-rettore dell'Università di Cagliari, presidente del Comitato Scientifico dell'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo;
— RENÉ REBUFFAT (Parigi): *Un document sur l'économie sarde*;
— MARIA ANTONIETTA MONGIU (Cagliari): *Morfologia urbana a Cagliari: la città catabatica* (testo non pervenuto);
— GIORGIO BEJOR (Pisa): *Alcune questioni su* Nora *romana*;
— CARLO TRONCHETTI (Cagliari): *Nuovi programmi di scavo a* Nora (testo non pervenuto);
— GIOVANNI TORE (Cagliari): *Osservazioni sulla* Nora *fenicio-punica (ricerche 1982-1989)*;
— FRANCESCA MANCONI (Sassari): *Nota sulle necropoli di* Turris Libisonis *(Porto Torres): ancora su Tanca Borgona e l'area orientale* (comunicazione scritta);
— DANIELA ROVINA (Sassari): *L'ipogeo funerario romano di Tanca Borgona a Porto Torres: intervento di scavo e restauro 1983*;
— MARIA GIOVANNA CATERINA MASSIMETTI (Olbia): *Lo sfruttamento del granito gallurese in epoca imperiale: risvolti economici e sociali*;
— GIULIO PAULIS (Cagliari): *Le piante dei Sardi, dei Romani e dei Punici* (comunicazione scritta);

— GIUSEPPE NIEDDU (Cagliari): *La produzione di elementi architettonici in Sardegna dai Flavi agli Antonini*;
— MARIA GIUSEPPINA OGGIANU (Sassari): *Contributo per una riedizione dei miliari sardi*;
— PAOLA RUGGERI (Sassari): *Nota minima sulle componenti etniche del municipio di* Karales *alla luce dell'indagine onomastica* (comunicazione scritta);
— JOSÉ MARIA BLÁZQUEZ (Madrid): *Aspectos comunes de los mosaicos de Cerdeña, Africa y España*;
— ALESSANDRO CAMPUS (Sassari): *L'uso delle anfore nelle tombe della Sardegna imperiale*;
— VINCENZO SANTONI, PAOLO BENITO SERRA, FRANCESCO GUIDO, ORNELLA FONZO (Cagliari): *Il nuraghe Cobulas di Milis-Oristano: preesistenze e riuso*;
— ALFONSO STIGLITZ, GIOVANNI TORE (Cagliari): *Archeologia del paesaggio nel Campidano di Milis (Sardegna): elementi per un'indagine*;
— GUADALUPE LOPEZ MONTEAGUDO, MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ (Madrid): *La iconografía del Rapto de Europa en el Mediterráneo occidental. A propósito de una lucerna del Museo de Sassari*;
— VITO ANTONIO SIRAGO (Bari): *Gli Ostrogoti in Sardegna* (comunicazione scritta);
— MARCELLA BONELLO LAI (Cagliari): *Una* Abbatissa Monasterii Sancti Laurenti *in una nuova iscrizione paleocristiana venuta alla luce a Cagliari*;
— MARIA GIOVANNA CAMPUS (Oristano): *Il* titulus *funerario di* Inbenia *(Cuglieri). Contributo alla rilettura del materiale epigrafico cristiano della Sardegna*;
— LUIGI GIOVANNI KALBY (Salerno): *Ipotesi sull'arrivo del culto di San Pantaleone in Sardegna.*

Discussione:
— sulla comunicazione Marasco: MASSIMO PITTAU (Sassari); HEIKKI SOLIN (Helsinki); LIDIO GASPERINI (Roma);
— sulla comunicazione Bejor: LIDIO GASPERINI (Roma); LETIZIA PANI ERMINI (Cagliari); GIOVANNI LILLIU (Cagliari); VINCENZO SANTONI (Cagliari).

Presiedono Giancarlo Susini e Michel Christol.
— Intervento di PIERRE SALAMA (Algeri);
— Intervento conclusivo di GIOVANNI BRIZZI (Sassari) e GIOVANNA SOTGIU (Cagliari).

Domenica 16 dicembre, ore 15:
Escursione presso il Nuraghe Su Nuraxi di Barumini (dott. VINCENZO SANTONI).

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari, si è svolto presso l'Aula Magna dell'Università di Cagliari nella mattina del 14 dicembre; presso il salone delle conferenze del Banco di Sardegna (Via Bonaria) nel pomeriggio del venerdì 15 dicembre; negli altri giorni nel salone conferenze dell'Hotel Mediterraneo di Cagliari.

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dall'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna. Hanno collaborato il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche e l'Istituto di Storia Antica dell'Università di Cagliari; l'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo di Cagliari-Sassari; l'Ente Sardo Industrie Turistiche; le Soprintendenze Archeologiche della Sardegna, rappresentate dai Soprintendenti dott. Vincenzo Santoni e dott. Fulvia Lo Schiavo.

Il Convegno è stato promosso con il patrocinio dell'Association Internationale d'Epigraphie Grecque et Latine (rappresentata dal segretario generale prof. Marcel Le Glay e dal vice presidente prof. Giancarlo Susini).

Hanno inoltre aderito con messaggi scritti l'Istituto Italo Africano di Roma rappresentato dal prof. Vanni Beltrami, il Centro Bartolomeo Borghesi di Bologna rappresentato dalla prof. Angela Donati, il Centro Antiquités Africaines del CNRS di Aix-en-Provence.

Hanno inoltre inviato il loro saluto il segretario dell'Académie des Inscriptions et Belles Lettres dell'Institut de France prof. Jean Leclant, il Sindaco di Cagliari dott. Roberto Dal Cortivo, il senatore Pietro Pinna a nome dell'Associazione degli ex consiglieri regionali della Sardegna.

Sono inoltre pervenuti messaggi di adesione da parte dei proff. Maria Giulia Amadasi Guzzo (Roma), Lidiano Bacchielli (Urbino), Massimo Baistrocchi (Hong Kong), Franca Bellezza (Genova), A. Ben Abed (Tunisi), Marcel Bénabou (Parigi), E. Bienzuwska Malowist (Varsavia), Maria Bollini (Ferrara), Salvatore Bono (Perugia), Guido Clemente (Firenze), Lellia Cracco Ruggini (Torino), J.-P. Darmont (Parigi), Manuel De Alvarado Gonzalo (Mérida), E. Deniaux (Caen), Lietta De Salvo (Messina), Jehan Desanges (Parigi), Werner Eck (Colonia), M'hamed Fantar (Tunis), Paul-Albert Février (Parigi), Gabriella Focardi (Firenze), Alice Freschi (Torino), Mordechai Gichon (Tel Aviv), Marta Giacchero (Genova), Andrea Giardina (Roma), John Humphrey (Ann Arbor), Vassa

Kontorini (Jannina), Tadeusz Kotula (Wroclaw), Hannu Laaksonen (Turku), Ahmed M'charek (Tunisi), Demetrios Michaelides (Paphos), Silvio Panciera (Roma), Philippe Pergola (Roma), Gilbert-Charles Picard (Parigi), Giovanna Pisano (Roma); Fernando Rebecchi (Ferrara), Bernard Rémy (Chambéry), Jean-Paul Rey Coquais (Digione), Joyce Reynolds (Cambridge), Robert J. Rowland jr. (College Park), Cesare Saletti (Pavia), Dimitrios Samsaris (Jannina), Mahmed Siraj (Parigi), Marta Sordi (Milano), Georges Souville (Parigi), Robert Turcan (Parigi), Maria Luisa Uberti (Bologna), Gerhard Waldherr (Regensburg).

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa dal rag. Giovanni Conconi, assistito da Caterina Petretto e Filippo Ledda, oltre che dai laureandi di Storia Romana, di Epigrafia e Antichità Latine, di Archeologia delle Province Romane della Facoltà di Magistero di Sassari.

Durante il Convegno la segreteria è stata curata da TEMA Comunicazione e Immagine, Cagliari.

Elenco dei partecipanti

— Tarcisio Agus, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Bruno Anatra, Preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Cagliari;
— Alberto Andreoli, Bologna;
— Ubaldo Badas, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Paolo Barresi, Trapani;
— Piero Bartoloni, Istituto per la Civiltà Fenicio-Punica del CNR, Roma;
— Fathi Béjaoui, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Giorgio Bejor, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università di Pisa;
— Emilio Belli, Cagliari;
— Vanni Beltrami, Istituto Italo-Africano, Roma;
— Nejib Ben Lazreg, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Paolo Bernardini, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Livia Bivona, Istituto di Storia, Facoltà di Magistero, Palermo;
— José Maria Blázquez, Facultad de Geografia y Historia, Universidad Complutense, Madrid;
— Sandro Filippo Bondì, Facoltà di Beni Culturali, Università della Tuscia, Viterbo;
— Antonietta Boninu, Soprintendenza Archeologica, Sassari;
— Manlio Brigaglia, Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— Giovanni Brizzi, Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— Roberta Budriesi, Bologna;
— Alessandro Campus, Soprintendenza Archeologica, Sassari;
— Maria Giovanna Campus, Assessorato alla P.I. della Regione Autonoma della Sardegna;
— Jaume Cardell i Perelló, Palma de Mallorca;
— Umberto Cardia, presidente dell'Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo, Cagliari-Sassari;
— Carmen Castillo, Facultad de Filosofia y Letras, Universidad de Navarra, Pamplona;
— Duilio Casula, Rettore dell'Università degli Studi di Cagliari;
— Francesco Cesare Casula, Istituto di Storia Medioevale, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;

— Miguel Angel Cau Ontiveros, Barcellona;
— Cecilia Cazzona, Sassari;
— André Chastagnol, École Pratique des Hautes Études, Sciences Historiques et Philologiques, Parigi;
— Michel Christol, UER d'Histoire, Université de Paris I, Parigi;
— Valeria Cicala, Assessorato Beni Culturali, Regione Emilia Romagna, Bologna;
— Luciano Cicu, Istituto di Filologia Classica, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Teresa Clay, St. Hilda's College, Oxford;
— Anna Maria Comella, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Antonio Corda, Cagliari;
— Roberto Coroneo, Cagliari;
— Felice Costabile, Reggio Calabria;
— Mauro Dadea, Cagliari;
— Miguel Angel De la Iglesia, Instituto de Historia y Arqueologia, Consejo Superior de Investigaciónes Cientificas; Academia de España, Roma;
— Carlo Delfino, Sassari;
— Saïd Deloum, Institut d'Archéologie, Université, Algeri;
— Sebastiano Demurtas, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Pina Derudas, Sassari;
— Hubert Devijver, Afdeling Oude Geschiedenis Erasmushuis, Katholieke Universiteit, Lovanio;
— Olivier Devillers, Service de langue latine, Université, Liegi;
— Ignazio Didu, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Ginette Di Vita Evrard, Ecole Normale Superieure, CNRS, Parigi;
— Angela Donati, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Monique Dondin Payre, UER «L'Année Epigraphique-Fonds Plaum», CNRS, Parigi;
— Rubens D'Oriano, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Noël Duval, UER d'Art et d'Archéologie, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, Parigi;
— Yvette Duval, Centre Alfred Merlin, Archéologie de l'Antiquité Tardive, Université de Paris IV, Parigi;
— Franca Esposito, Sassari;
— Francesco Fantoli, Kinesis Video & Film, Milano;
— Barbara Fois, Istituto di Storia Medioevale, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;

— Maurizio Fora, Roma;
— Edmond Frézouls, Groupe de Recherche d'Histoire Romaine, Université des Sciences Humaines, Strasburgo;
— Luisa Frongia, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Gianfranco Gaggero, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Genova;
— Lidio Gasperini, Dipartimento di Storia, Seconda Università di Roma-Tor Vergata;
— Clara Gebbia, Istituto di Storia, Facoltà di Magistero, Palermo;
— Tahar Ghalia, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunisi;
— Elena Francesca Ghedini, Istituto di Archeologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Padova;
— Paola Giacomini, Dipartimento di Storia Antica, Università di Bologna;
— Anna Maria Giuntella, Istituto di Archeologia e Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Chieti;
— Linda-Marie Günter, Seminar für alte Geschichte, Albert-Ludwigs-Universität, Friburgo;
— Andreas Gutsfeld, Seminar für alte Geschichte, Freie Universität, Berlino;
— Roger Hanoune, UER d'Histoire, Histoire de l'art et Archéologie, Université de Lille III, Villeneuve d'Ascq;
— María José Hernandez, Barcellona;
— Johannes Irmscher, Berlino;
— Luigi Giovanni Kalby, Centro Studi per i nuclei antichi e documenti artistici della Campania, Facoltà di Lettere e Filosofia, Salerno;
— Véronique Krings, Seminaire d'Histoire Greque, Université, Liegi;
— André Laronde, Université de Paris-Sorbonne, Paris IV, Parigi;
— Jean Marie Lassère, Université Paul Valéry, Montpellier;
— Marcel Le Glay, UER «L'Année Epigraphique-Fonds Pflaum», CNRS, Parigi;
— Maurice Lenoir, Ecole Française de Rome, Roma;
— Luigi Leurini, Dipartimento di Filologia Classica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Giovanni Lilliu, Istituto Regionale Superiore Etnografico, Nuoro;
— Hassan Limane, Conservation de Volubilis, Moulay Idriss du Zehroun;
— Guadalupe Lopez Monteagudo, Centro de Estudios Historicos del Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Madrid;
— Fulvia Lo Schiavo, Soprintendente archeologo, Sassari;

— Andreina Magioncalda, Istituto di Diritto Romano, Facoltà di Giurisprudenza, Genova;
— Lisa Manca, Sassari;
— Mario Manca, Preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari;
— Gabriele Marasco, Istituto di Scienze Umane e delle Arti, Facoltà di Lingue e Letterature Straniere Moderne, Viterbo;
— Carlos Márquez Moreno, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, Facultad de Filosofia, Cordova;
— Manuel Martin-Bueno, Departamento de Ciencias de l'Antigüedad, Universidad, Saragozza;
— Maria G. Massimetti, Pisa;
— Attilio Mastino, Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— Marcos Mayer, Ciènces Humanes i Socials, Universitat, Barcelona;
— Guido Melis, direttore del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— Piero Meloni, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Pietro Meloni, vescovo di Tempio Pausania;
— Antonio Milella, Rettore dell'Università degli Studi di Sassari;
— Nino Molinu, Istituto di Filosofia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Maria Antonietta Mongiu, Cagliari;
— Alberto Moravetti, Istituto di Antichità, Arte e Discipline etnodemologiche, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Pierre Morizot, Parigi;
— Donatella Mureddu, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Giuseppe Nieddu, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Athanase Oekoinomopoulos, direttore del Servizio di Restauro del Ministero della Cultura Greco, Atene;
— Maria Giuseppina Oggianu, Sassari;
— Margarita Orfila, Valencia;
— Gianfranco Paci, Macerata;
— Cristina Paderi, Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna;
— Giovanni Palmieri, Pro-rettore dell'Università degli Studi di Sassari;
— Letizia Pani Ermini, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Giulio Paulis, Istituto di Glottologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;

— Patrizio Pensabene, Dipartimento di Scienze Storiche, Archeologiche, Antropologiche dell'Antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Rossella Pera, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Genova;
— Giampiero Pianu, Istituto di Archeologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Perugia;
— Giovanna Pintus, Istituto di Filologia Classica, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Vittorio Piras, Cagliari;
— Anna Maria Piredda, Istituto di Filologia Classica, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Roberta Pistis, Cagliari;
— Marilena Pittalis, Sassari;
— Massimo Pittau, Istituto di Filologia romanza, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Maria Antonietta Porcu, Sassari;
— Franco Porrà, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Leone Porru, Cagliari;
— René Rebuffat, Groupe de Recherche sur l'Armée Romaine et les Provinces, CNRS, École Normale Supérieure, Parigi;
— Franco Restaino, preside della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Cagliari;
— Margherita Ruiu, Sassari;
— Anna Grazia Russu, Sassari;
— Pierre Salama, Algeri;
— Donatella Salvi, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— M. Pilar San Nicolás Pedraz, Madrid;
— Vincenzo Santoni, Soprintendente archeologo, Cagliari;
— Sandro Schipani, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;
— Sabina Sechi, Sassari;
— Paolo Serra, Cagliari;
— Renata Serra, Facoltà di Lettere e Filosofia, Udine;
— Carlos Alberto Sertã, Roma;
— Heikki Solin, Institutum Classicum Universitatis Helsingiensis, Helsinki;
— Gianni Solinas, Istituto di Studi e Programmi per il Mediterraneo, Cagliari;
— Manuela Solinas, Cagliari;
— Giancarlo Sorgia, Pro-rettore dell'Università degli Studi di Cagliari;

— Giovanna Sotgiu, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche, Università, Cagliari;
— Giuseppe Spiga, Istituto di Storia Medioevale, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Grete Stefani, Soprintendenza Archeologica, Pompei;
— Alfonso Stiglitz, Cagliari;
— Giancarlo Susini, Dipartimento di Storia Antica, Università di Bologna;
— Giovanni Tore, Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-artistiche, Università di Cagliari;
— Carlo Tronchetti, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Giovanni Ugas, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Emerenziana Usai, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Cinzia Vismara, Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Seconda Università di Roma-Tor Vergata.

Saluto del prof. Duilio Casula
Magnifico Rettore dell'Università degli Studi di Cagliari

Cari colleghi,

è motivo di particolare compiacimento rivolgere il saluto dell'Università cagliaritana alle autorità, agli studiosi, agli invitati ed a quanti tutti sono presenti per la cerimonia inaugurale dell'ottavo Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana».

Un saluto cordiale a tutti i relatori, italiani e stranieri.

Il nostro ateneo è lieto ed onorato di ospitarVi.

Un convegno sull'Africa romana di per sé stesso ha sempre motivazioni scientifiche per essere celebrato, ma assume particolare rilievo quando si svolge nella nostra isola e ciò maggiormente quando è riferito allo specifico dell'economia e della società nel Nord Africa e in Sardegna in età imperiale.

L'elenco degli apporti scientifici in programma conferma l'ampiezza e l'importanza delle tematiche prescelte come pure il valore degli studiosi. Non può certamente sfuggire il fatto che con tutti gli specialisti europei, americani e nord africani, partecipa al Convegno un nutrito gruppo di studiosi sardi, molti dei quali appartenenti alle università di Sassari e di Cagliari.

Possiamo considerare questi come continuatori degli studi di Giovanni Spano, di Ettore Pais, di Antonio Taramelli, di Bachisio Raimondo Motzo, di Gennaro Pesce, di Giovanni Lilliu, di Piero Meloni, tutti maestri insigni, la cui scuola si afferma ancora oggi.

E poi i temi, i contributi di tutta la schiera di giovani studiosi affermatisi sia nei settori archeologici e storici, sia in campo accademico sia in quello particolarmente operativo delle Soprintendenze.

Così mi sia anche concesso il modo di ricordare sottolineandola la validità della stretta collaborazione tra le due università isolane, che conferma sempre più la validità delle scelte messe in atto oramai da tempo dai due atenei.

Concludo rivolgendo ai partecipanti tutti l'augurio di un proficuo lavoro insieme a quello, cordialissimo, se il tempo lo consente, di una permanenza lieta nella nostra città.

Purtroppo con rammarico devo dirVi che dovrò tra breve lasciarVi, che non potrò seguire come era mio vivo desiderio questi lavori così interessanti per tanti impegni accademici cui non ci possiamo sottrarre.

Grazie.

Saluto del prof. Guido Melis
Direttore del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

Magnifici Rettori, Colleghi, Studenti, Signore e Signori,

l'ormai tradizionale appuntamento con i temi dell'Africa romana non può non aprirsi, secondo consuetudine, con il saluto del Dipartimento di Storia ai graditissimi ospiti, come sempre convenuti qui numerosi da molti paesi. Assolvo volentieri a questo lieto dovere, che mi compete quale Direttore del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, alle cui Cattedre del settore antichistico si deve il perpetuarsi di un'iniziativa che — con orgoglio credo legittimo — penso possa essere considerata ormai di vasta rinomanza internazionale. Lasciatemi aggiungere, tuttavia, che se questo convegno annuale è giunto alla sua ottava edizione, ciò si deve soprattutto all'impegno appassionato e all'intelligenza di alcuni colleghi che desidero oggi ringraziare: il prof. Giovanni Brizzi, il prof. Sandro Schipani, la prof. Cinzia Vismara e, naturalmente, l'amico Attilio Mastino, che del convegno è stato sin dall'inizio l'ideatore e l'insostituibile primo organizzatore.

Vorrei anche (credo tocchi a me farlo, e adempio molto volentieri a quest'obbligo) ringraziare l'Università degli Studi di Cagliari nella persona del suo Rettore prof. Duilio Casula, in particolare il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche e l'Istituto di Storia Antica, per l'ospitalità che hanno voluto offrire quest'anno a questo nostro convegno. Abbiamo creduto, con questo spostamento della sede da Sassari a Cagliari, di sottolineare in modo visibile e concreto la collaborazione scientifica tra i due atenei sardi e l'esigenza che sempre più si ragioni in termini di ricerca integrata a livello regionale, abbattendo, nel nostro come in altri campi, tradizionali separatezze e incomprensioni che non hanno giovato in passato al progresso degli studi. Per la ricerca storica — crediamo — non è più tempo di isolazionismi, ma di programmazione e di integrazione. Il Dipartimento di Storia dà in questo modo il suo concreto contributo a quel coordinamento che da qualche tempo i due atenei sardi hanno voluto cercare e realizzare anche attraverso forme specifiche di collaborazione istituzionale.

Consentitemi infine, a titolo questa volta assolutamente personale,

di rallegrarmi per la scelta dello specifico tema conduttore di quest'anno: dall'esame della vita municipale, esteso alla Sardegna oltre che all'Africa, ci si può ripromettere davvero una messe importante di risultati, del più alto interesse, soprattutto per uno storico delle istituzioni quale io sono.

Sono certo inoltre che, al di là di questo particolare aspetto, esiti fecondi verranno da tutte le sezioni. Credo che si rivelerà ancora una volta fruttuosa soprattutto l'abitudine, ormai stabilmente invalsa nel nostro convegno, di comparare i più diversi aspetti della vita africana con le omologhe espressioni del patrimonio occidentale; confronto capace di rivelare quelle correnti e quelle interazioni culturali reciproche che, presenti in tutta questa parte del Mediterraneo, possono divenire motivo di interesse primario per il Centro di studi interdisciplinari sulle province romane, creato a Sassari nell'ottobre scorso allo scopo di approfondire ulteriormente, parallelamente a quanto va facendo da anni il Dipartimento di Storia, gli studi in questo settore.

È con questi auspici che, nel ringraziare tutti coloro che anche quest'anno ci hanno aiutato a organizzare il convegno (e in primo luogo, naturalmente gli amici di sempre dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine), nell'esprimere la nostra gratitudine verso l'Assessore alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna e l'Assessore alla Pubblica Istruzione della Provincia di Cagliari, ringrazio ancora tutti i partecipanti e porgo loro il più cordiale benvenuto ed augurio di buon lavoro.

Prima di chiudere questa brevissima mia introduzione, desidero anche leggere una lettera che ci è arrivata dal prof. Sabatino Moscati, indirizzata al collega Mastino:

Caro Mastino,

sono grandemente rammaricato di informarti che un forte e improvviso attacco reumatico mi impedisce di partire per Cagliari. Ho subito fatto avvertire il prof. Bondì perché porti il mio testo con le diapositive e ne dia lettura, consentendo che il discorso vi sia comunque. È inutile aggiungere quanto mi dolgo, e quanto mi scuso, per una circostanza che purtroppo è totalmente estranea alla mia volontà.

Ogni augurio per il Convegno, nella speranza di vederci presto.

Sabatino Moscati

Naturalmente siamo anche noi dispiaciuti per il fatto che il prof. Sabatino Moscati non sia con noi, anche se in parte consolati dalla presenza della sua relazione.

Grazie a tutti.

Saluto del prof. Mario Manca
Preside della Facoltà di Magistero
dell'Università degli Studi di Sassari

Mi è veramente gradito porgere il saluto della Facoltà di Magistero che sono onorato di rappresentare e quello mio personale agli organizzatori ed ai partecipanti a questo Convegno.

Come è a tutti noto, esso è giunto quest'anno alla sua ottava tornata e ciò testimonia della fortuna che ha incontrato tra gli specialisti sia italiani che stranieri.

Indubbio merito questo della scelta schiera di studiosi chiamati a tenere le relazioni, ma anche di un'organizzazione sempre precisa e puntuale, di un'accoglienza cortese e calorosa degli ospiti che ci onorano della loro presenza.

Si può dire a ragione che i Convegni dell'Africa romana sono diventati ormai un appuntamento importante, che vede riuniti gli studiosi delle due sponde del Mediterraneo, in un collegamento che si spera trascenda i pur importanti motivi culturali.

Un caldo ringraziamento ed un plauso dunque agli organizzatori, al prof. Attilio Mastino per primo, che è il vero *deus ex machina* del convegno fin dagli inizi, ma anche al prof. Giovanni Brizzi, alla prof. Cinzia Vismara ed a quanti altri hanno contribuito a questa importante iniziativa culturale.

Per la prima volta quest'anno il Convegno si svolge interamente a Cagliari: ciò non può che farci piacere e servirà certamente a rafforzare i legami ed i collegamenti già stretti tra le due università della Sardegna. Debbo però osservare con vero rammarico che la Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari, alla quale appartengono gli organizzatori di questo convegno, non ha avuto finora l'onore di ospitare neppure una seduta di esso e questo per ragioni logistiche e per carenza di spazi utili.

Ascolti e provveda, se può e vuole, chi tra le autorità qui presenti ne ha l'autorità e le funzioni. Ma speravo che fosse presente oggi qui con noi anche l'Assessore alla Pubblica Istruzione della Regione Sarda, al quale ho già rivolto il mio appello diretto. Glielo rinnoveremo in altra sede.

Grazie comunque. Buon lavoro a tutti e *ad maiora*.

Saluto del prof. Franco Restaino
Preside della Facoltà di Lettere e Filosofia
dell'Università degli Studi di Cagliari

Sarò brevissimo, perché mi sembra giusto che i lavori inizino al più presto. Queste parole introduttive vogliono essere il segno di un compiacimento per il fatto che il convegno si svolge a Cagliari.

Era un auspicio che in un precedente convegno avevo formulato insieme a un altro auspicio che ugualmente sta dando dei frutti: che il Prof. Attilio Mastino, *deus ex machina*, come è stato detto, organizzatore primario, pieno di iniziativa, di tutti questi convegni, potesse in qualche modo rientrare in quella che è stata la sede nella quale si è formato.

Spero che i colleghi di Sassari non se la prendano per questo suo inizio di ritorno a Cagliari, che costituisce un arricchimento per la Facoltà di Lettere e Filosofia. Credo inoltre che la presenza del Prof. Mastino possa rappresentare anche una sollecitazione per i colleghi di Cagliari.

Ritengo infatti che iniziative del genere di questo Convegno possano trovare spazio, strumenti e mezzi di lavoro, in una Facoltà di Lettere e Filosofia che comprende una gamma di insegnamenti di storia, di archeologia e di arte antica, molto propizi per queste iniziative.

Mi auguro comunque che questi Convegni continuino ad avere una fase itinerante e che anche le esigenze della Facoltà di Magistero di Sassari vengano soddisfatte con tappe in quella sede.

Formulo infine un caldo augurio di buon lavoro a tutti i convegnisti.

Saluto del prof. Giancarlo Sorgia
Direttore del Centro Scientifico dell'Istituto
di studi e programmi per il Mediterraneo (ISPROM)
di Cagliari

Il giorno 14 ho avuto il piacere di essere presente al momento inaugurale dell'ottavo Convegno Internazionale di Studi sull'Africa romana, e l'onore di sedere al tavolo della Presidenza per la momentanea assenza del Magnifico Rettore dell'Ateneo cagliaritano.

Avrei tanto desiderato, come storico, partecipare ai lavori successivi, ma non mi è stato possibile per il susseguirsi di altri impegni connessi con il mio incarico di Pro Rettore.

Oggi, comunque ho voluto essere presente, ed ho chiesto la parola come rappresentante dell'ISPROM nella mia qualità di responsabile del Centro Scientifico dell'Istituto che ha doverosamente — e con convinzione — aderito ad una manifestazione di così alto valore scientifico e culturale.

L'interesse dell'ISPROM è di particolare significato per la sua costante attenzione, direi istituzionale, nei confronti delle realtà del Mediterraneo; ciò per le sue problematiche storiche ed anche per tutti gli altri aspetti di non minore valore che giungono al presente.

Nel suo saluto inaugurale il Rettore Casula ha ricordato come sia di speciale rilevanza un convegno dedicato all'economia ed alla società del Nord-Africa, come pure per l'inevitabile connessione con le vicende della Sardegna.

Ciò mi esime dallo scendere al dettaglio dei problemi affrontati da studiosi di chiara fama internazionale, ma allo stesso tempo mi è gradito ribadire, a nome dell'ISPROM, che ho l'onore di rappresentare, il compiacimento per gli apporti scientifici che hanno caratterizzato queste intense giornate di lavori.

Dunque, un sentito grazie a tutti i partecipanti; e mi sia pure consentito di aggiungerne uno particolare all'amico e collega Attilio Mastino, valido animatore del Convegno ed apprezzato, tanto attivo, socio dell'Istituto.

Attilio Mastino

Economia e società nel Nord Africa ed in Sardegna in età imperiale: continuità e trasformazioni. Introduzione

È per me privilegio e motivo di grande soddisfazione introdurre con brevi parole questo ottavo Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana», nel quale sono ugualmente mobilitati e partecipi gli Atenei di Cagliari e di Sassari: si è così realizzato quell'auspicio formulato tre anni fa qui a Cagliari dal Preside della Facoltà di Lettere e Filosofia prof. Franco Restaino, in occasione della cerimonia inaugurale del quinto Convegno, allorché offrì la piena ospitalità per lo svolgimento a Cagliari di un'intera edizione dei nostri incontri, nella prospettiva di una più intensa collaborazione tra i due Atenei sardi. La presenza a questa sessione inaugurale dei nostri lavori dei due Rettori prof. Duilio Casula e prof. Antonio Milella, accompagnati dai due senati accademici, è un segnale di interesse e di attenzione, oltre che un gradito riconoscimento.

Abbiamo alle spalle un lavoro iniziato otto anni fa che ha già consentito di raggiungere alcuni incoraggianti risultati, legati soprattutto alla possibilità di fornire un'immediata informazione sull'attività di ricerca archeologica, storica, epigrafica, numismatica in corso nei paesi del Maghreb e sulle province romane dell'Africa. Ne è derivata una rete di rapporti, di relazioni, di amicizie, di informazioni che crediamo sia il risultato più straordinario dell'esperienza che abbiamo vissuto in questi anni, grazie al sostegno ed all'incoraggiamento delle autorità accademiche e di tanti amici.

Sul piano esclusivamente locale, sono lieto di rilevare che la recentissima costituzione a Sassari del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane, voluto dal Rettore Antonio Milella, ha già fornito nuovi strumenti organizzativi anche sul piano istituzionale ed un respiro più ampio ad un'iniziativa che sarebbe potuta restare chiusa in sé stessa. Fin da ora tale Centro interdipartimentale, che si pone nel quadro delle disposizioni previste in materia di sperimentazione organizzativa e didattica dalla legge sul riordinamento della docenza universitaria[1], ha un meccanismo che consente la costituzione di una Commissione Scientifica,

[1] D.P.R. 11 luglio 1980 n. 382, art. 89.

della quale potranno far parte studiosi di altre università italiane e straniere, anche nella prospettiva della trasformazione in Centro interuniversitario di ricerca[2], come punto di riferimento per la cooperazione scientifica nazionale.

L'istituzionalizzazione di un soggetto di ricerca su tematiche provinciali favorisce la concentrazione di nuclei di studiosi di differente provenienza e costituisce un punto di riferimento interdisciplinare con significative proiezioni internazionali in questi settori della ricerca storico-archeologica.

La costituzione di un «Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane» consente ora di sperimentare una struttura organizzativa che favorisca il collegamento tra docenti e ricercatori che, pur in ambiti disciplinari ed istituzionali differenti, si dedicano alla ricerca filologica, archeologica, storica, epigrafica e numismatica, nella prospettiva di contribuire ad identificare le specificità regionali e gli apporti originali che le differenti realtà nazionali e locali hanno espresso all'interno dell'impero romano. Questo tipo di analisi, che nel rapporto tra centro e periferia valorizza gli apporti specifici delle diverse province, ha il merito di evidenziare la complessità del fenomeno della romanizzazione, ed insieme di indicare, sul piano culturale, artistico, religioso, linguistico, le articolazioni locali ed il contributo delle singole aree.

Andando oltre la storia di Roma, che privilegia una concezione unitaria, ci si propone di sviluppare la ricerca riservando particolare attenzione alle persistenze indigene (tema al quale è stato dedicato il Convegno dell'anno scorso) ed al contributo che le differenti realtà nazionali e locali hanno dato al processo di romanizzazione. In questo senso lo studio della storia di una provincia o di un insieme di province tende a diventare un indispensabile complemento della Storia Romana tradizionale vista esclusivamente sotto il profilo istituzionale ed organizzativo ed intesa come ricostruzione di quella corrente che provocò un processo di livellamento che introdusse anche sul piano culturale e sociale unitari elementi romani[3].

Ben si comprende l'interesse che gli studi su queste tematiche presentano per quelle province per le quali si possieda una significativa ricchezza e molteplicità di fonti, che possono concorrere ad una ricostruzione storica complessiva, fondata su un'indagine interdisciplinare, in-

[2] Art. 91 della stessa legge.

[3] Cf. G.I. LUZZATTO, *Organizzazione, economia, società*, in G.I. LUZZATTO, G.A. MANSUELLI, *Roma e le province*, Bologna 1985, pp. 21 ss.

dirizzata verso una valutazione globale del mondo antico e tardo antico: dalle indagini più recenti emergono le nuove linee del processo di organizzazione municipale romana, nelle sue stratificazioni storiche e nei suoi condizionamenti determinati da precedenti realtà regionali; sarà possibile una ripresa del tema delle *civitates* indigene, tribù e popolazioni non urbanizzate, nomadi, seminomadi e sedentarie, raccolte intorno a re e principi indigeni, in un rapporto di collaborazione o di conflitto con l'autorità romana. Si potrà ugualmente approfondire il tema della «resistenza» alla romanizzazione, che, se si è manifestata con clamorosi fenomeni militari, spesso si è svolta in modo sotterraneo ma non per questo meno significativo. La persistenza di istituzioni, abitudini, usi e costumi arcaici all'interno dell'impero romano è una delle ragioni della convivenza tra diritto romano classico e diritti locali, anche se spesso improvvise innovazioni sono entrate in contrasto con antiche consuetudini. Solo così si spiega come, accanto all'affermarsi di nuove forme di produzione, di organizzazione sociale, di scambio, in alcune aree siano sopravvissute le istituzioni locali, il nomadismo, la transumanza, l'organizzazione gentilizia, mentre la vita religiosa e l'onomastica testimoniano spesso la persistenza di una cultura tradizionale e di una lingua indigena. Altre problematiche di estremo interesse riguardano il paesaggio agrario, le dimensioni della proprietà, la pastorizia nomade, le produzioni, i commerci di minerali e di marmi, i dazi, i mercati, l'attività dei *negotiatores* italici, la dinamica di classe, l'evergetismo, la condizione dei lavoratori salariati, degli schiavi e dei liberti: temi che ora possono essere affrontati con metodi e strumenti rinnovati, grazie anche alle nuove tecniche di indagine, come l'archeologia sottomarina.

La Sardegna aspira dunque ad essere il laboratorio ideale per nuovi studi sulle province romane, intese come ambiti territoriali di incontro tra culture e civiltà. All'interno del bacino occidentale del Mediterraneo la Sardegna ha ancora oggi una posizione centrale significativa; per l'età antica l'isola, periferica da un punto di vista culturale ma collocata geograficamente al centro dell'impero, fu arricchita immensamente dagli scambi mediterranei, partecipando essa stessa alla costruzione di una nuova cultura unitaria, mantenendo tuttavia nei secoli una specificità propria. Esplorare il confine tra romanizzazione e continuità culturale, tra *change* e *continuity*, è compito che deve essere ancora affrontato, al di là della facile tentazione di impossibili soluzioni unitarie.

A conclusione di una lunga trattativa per il controllo della regione di Mactaris e del *Pagus Thuscae*, rientrando a Roma dopo aver visitato nel 152 a.C. la città di Cartagine in piena rinascita, Catone il Cen-

sore manifestò in modo vivace e colorito le ragioni che raccomandavano la distruzione della metropoli africana, la cui prosperità economica e la cui potenza militare potevano essere una minaccia per Roma, evocando il fantasma di un nuovo Annibale.

Con il cestino di fichi (le precoci *ficus virides africanae*), ancora freschi, raccolti a Cartagine tre giorni prima e presentati in senato nel 150 a.C., Catone voleva dimostrare, nel suo linguaggio contadino, come la brevità del tratto di mare che separava Cartagine da Roma, che poteva essere coperto in pochi giorni, rendeva il pericolo di guerra imminente e non prevedibile. Plinio il vecchio riferisce il discorso di Catone (*pernitiali odio Carthaginis flagrans nepotumque securitatis anxius*) in termini molto vivaci: «*atque tertium — inquit — ante diem scitote decerptam Carthagine: tam prope a moeris habemus hostem*» (Plin., *N.H.* XV, XX, 75). E a nulla poi valse l'intervento conciliatore di P. Cornelio Scipione Nasica, che secondo Plutarco avrebbe replicato al *censeo Carthaginem esse delendam* di Catone con l'espressione greca: «δοκεῖ μοι Καρχηδόνα εἶναι» (*Marcus Cato* XXVII, 1; vd. anche Tert. *Ad Nat.*, II, 16, 4)[4]: secondo Emilio Gabba la posizione di Scipione Nasica interpretava correttamente le convinzioni ed il giudizio dell'opinione pubblica greca, ma si faceva carico anche del punto di vista interno e tutto romano, per il quale era apprezzabile «il salutare valore deterrente che il 'timore di Cartagine' poteva continuare ad esercitare sui Romani e sulla vita politica romana»[5].

Dietro l'invincibile ostilità di Catone c'era forse anche la consapevolezza che la relativa facilità delle rotte marittime avrebbe potuto favorire consistenti importazioni di merci africane nella penisola, causando un grave squilibrio per le deboli strutture dell'economia schiavistica italica. Alla diffidenza ed all'ostilità nei confronti dell'antica rivale si aggiungevano forse più concreti interessi economici, che avrebbero inesorabilmente spinto il senato romano verso la guerra, voluta dai grandi proprietari romani interessati ad «eliminare la concorrenza della fiorente agricoltura cartaginese»: come nota Filippo Càssola, Catone con quest'iniziativa rinnegò la politica di tutta una vita; il suo errore di valutazione fu del resto clamoroso, dal momento che «il grosso della produzione agricola africana veniva dalla Numidia e non da Cartagine»; d'altra parte

[4] Cfr. M. GELZER, *Nasicas Widerspruch gegen die Zerstörung Karthagos*, «Philologus», LXXXVI, 1931, pp. 261 ss. = *Kleine Schriften*, II, Wiesbaden 1963, pp. 39 ss.; E.A. ASTIN, *Cato the Censor*, Oxford 1978, pp. 126 ss.

[5] E. GABBA, *L'imperialismo romano*, in *Storia di Roma*, II, L'impero mediterraneo, I, La repubblica imperiale, Torino 1990, p. 232.

gli stessi *negotiatores* finirono per essere «danneggiati dalla distruzione di un grande mercato che essi frequentavano attivamente»[6].

Un anno fa, chiudendo a Sassari il settimo Convegno internazionale su «L'Africa Romana», René Rebuffat ha ripreso e commentato la profezia che Pierre Corneille ha messo in bocca alla mitica regina Erice, nella tragedia *Sophonisbe* del 1663, che narra la vicenda di Sofonisba, l'eroina numida che con il suicidio si era sottratta alla prigionia decisa da Scipione:

«*Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains*»[7].

Catone certo non avrebbe immaginato che qualche anno dopo la distruzione di Cartagine i Romani si sarebbero installati in Africa. Ma più ancora, che i Romani sarebbero nati essi stessi in parte Africani, in una simbiosi di civiltà e di culture.

Trent'anni dopo il discorso di Catone in senato, la fondazione della *colonia Iunonia* da parte di Gaio Gracco e più tardi della *colonia Iulia Carthago* di Cesare e di Ottaviano sulla collina Byrsa, avrebbero dimostrato come la colonizzazione africana poteva avere per i Romani rilevanti contenuti sociali ed economici.

Proprio al tema dell'economia e della società delle province romane del Nord Africa sarà dedicato il Convegno che oggi si inaugura. Abbiamo voluto incentrare l'attenzione oltre che sulle continuità, sui processi di trasformazione e di innovazione, allargando il discorso come di consueto alla Sardegna ed alle province occidentali, con particolare attenzione per i temi del fiscalismo e del commercio mediterraneo.

Su queste tematiche non si può ormai non partire dai risultati e dagli indirizzi recentemente tracciati dal Gruppo di studio di antichisti dell'Istituto Gramsci coordinati da Andrea Giardina ed Aldo Schiavone nei volumi curati dagli Editori Laterza *Società romana e produzione schiavistica* e *Società romana e impero tardoantico*, nei quali quello sulle merci e gli insediamenti fornisce un'interpretazione stimolante e rinnovata delle linee di tendenza dell'economia antica, anche alla luce di una complessiva ricostruzione dei meccanismi sociali sottostanti.

In quella sede, Clementina Panella, nell'ambito di una valutazione più analitica della complessità delle situazioni produttive e commerciali dell'impero tardo-antico, ha parlato di una progressiva «provincializza-

[6] F. CÀSSOLA, *Storia di Roma dalle origini a Cesare*, Roma 1985, pp. 146 s.

[7] R. REBUFFAT, *Conclusione*, in *«L'Africa Romana», VII, Sassari 1989*, Sassari 1990, p. 1013.

zione degli scambi mediterranei» e di una lenta «meridionalizzazione delle forze produttive», che avrebbero determinato una decisa egemonia africana, dopo il declino a partire dal II secolo sui mercati del Mediterraneo delle produzioni italiche: «ad un'organizzazione centrifuga (dal centro verso le periferie) del commercio mediterraneo, che aveva caratterizzato l'età tardo-repubblicana fino ad Augusto, si contrappone un movimento centripeto (dalle periferie verso quello che era ancora il centro del potere politico, ma sempre meno di quello economico), con progressiva affermazione, dal II secolo in poi, di un asse — quello che collega l'Italia all'Africa — intorno al quale si riaggregano le singole realtà produttive e commerciali»[8]. In questo contesto è fondamentale il ruolo svolto dalla Sardegna, come dimostrano le recenti indagini di Françoise Villedieu, a proposito degli *horrea* di Turris Libisonis[9].

L'Africa severiana per Andrea Carandini ormai «basta pienamente a sé stessa, inonda le ancora per un poco fiorenti province occidentali e dà contemporaneamente il colpo di grazia all'Italia, che non è più ora neppure un modello». Dal punto di vista dell'organizzazione della produzione, «il mondo dell'egemonia africana si regge su famiglie di coloni, che lavorano entro latifondi grandi come territori, con razionalità diversa (forse inferiore), ma che riescono a produrre estensivamente grandi quantità di mercanzie e derrate per il mercato e per la domanda fuori dal mercato». Cambia l'organizzazione del lavoro, muta la gerarchia delle produzioni (con l'olio ora al primo posto rispetto al vino), le coltivazioni sono più estese e meno accurate, perché sulla qualità si va affermando la quantità: «questa produzione provinciale — conclude Andrea Carandini — presuppone insomma patrimoni maggiori, ma capitali minori e le merci sono meno pregiate e quindi meno care e più abbondanti, per rispondere a situazioni di mercato meno sfacciatamente favorevoli di quelle della tarda repubblica, dove le masse incivilite si mobilitano verso beni anche elementari, grazie a qualche soldo in più e a qualche prezzo più favorevole»[10].

[8] C. PANELLA, *Le merci: produzioni, itinerari e destini*, in *Società romana e impero tardoantico*, III, *Le merci, gli insediamenti*, a cura di A. GIARDINA, Bari 1986, pp. 431 ss.

[9] F. VILLEDIEU, *Turris Libisonis. Fouille d'un site romain tardif à Porto Torres, Sardaigne* (British Archaeological Reports, International Series, 224), Oxford 1984; EAD., *Relations commerciales établies entre l'Afrique et la Sardaigne du IIème au VIème siècle*, in *«L'Africa Romana», III, Sassari 1985*, Sassari 1986, pp. 321-332; EAD., *Turris Libisonis. Porto Torres (Sardegna). Il contesto delle mura*, in *Società romana e impero tardoantico*, III, *Le merci, gli insediamenti*, a cura di A. GIARDINA, Bari 1986, pp. 145-162.

[10] A. CARANDINI, *Il mondo della tarda antichità visto attraverso le merci*, in *Società romana e impero tardoantico*, III, *Le merci, gli insediamenti*, a cura di A. GIARDINA, Bari 1986, pp. 3 ss.

Una seconda rottura, che si sarebbe verificata nei decenni finali del V e nella prima metà del VI secolo, sarebbe da ricondursi fondamentalmente ai primi «sintomi di una crisi, lunga e complessa, delle produzioni africane sui mercati mediterranei», con una progressiva affermazione di singoli assi commerciali alternativi, prevalentemente verso oriente. Nello sviluppo successivo si sarebbe verificato un calo delle esportazioni di anfore dal Nord Africa (dalla metà del V secolo) e successivamente di ceramiche di uso comune (dal VI secolo) e di ceramiche fini (dal secolo seguente). A partire dalla metà del VI secolo, così come nel VII secolo, si sarebbe manifestata una spinta generalizzata all'autoconsumo ed un lento declino degli scambi mediterranei: è questo il contesto economico e sociale che avrebbe accompagnato ed avrebbe caratterizzato la «fine del mondo antico».

La prospettiva è come si vede ben differente da quella indicata da Michael Rostovtzeff nella sua *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford 1926, ormai oltre sessanta anni fa, che pure rimane per tutti gli specialisti un punto di riferimento determinante.

Del resto, già il Rostovtzeff evidenziava come l'evoluzione delle regioni africane che costituivano le quattro province fondate da Roma sulle rive settentrionali del continente presenta dei tratti specifici che non si riscontrano in nessuna altra regione del mondo romano, se non in Sardegna, in Corsica ed in certe parti della Sicilia.

Non è dunque ingiustificato il fatto che ancora una volta l'Africa e la Sardegna siano state associate nel titolo di questo ottavo convegno. I legami e le relazioni tra le due sponde mediterranee sono stati fatti oggetto di una comunicazione preliminare nel secondo Convegno sull'Africa Romana[11]; negli anni successivi, ulteriori contributi sono stati forniti per un allargamento di questa prospettiva, che ha consentito di approfondire i contenuti degli scambi mediterranei, che proprio sugli approdi sardi avevano il loro punto di riferimento[12].

[11] A. MASTINO, *Le relazioni tra Africa e Sardegna in età romana: inventario preliminare*, in *«L'Africa Romana», II, Sassari 1984*, Sassari 1985, pp. 27-91; R. ZUCCA, *I rapporti tra l'Africa e la Sardinia alla luce dei documenti archeologici. Nota preliminare*, *ibid.*, pp. 93-104; L. PANI ERMINI, *La Sardegna e l'Africa nel periodo vandalico*, *ibid.*, pp. 105-122.

[12] S. ANGIOLILLO, *Modelli africani nella Sardegna di età romana: il mosaico di Santa Filitica a Sorso*, in *«L'Africa Romana», IV, Sassari 1986*, Sassari 1987, pp. 603-614; J.M. BLAZQUEZ, *Aspectos comunes de los mosaicos de Cerdeña, Africa y España*, in *«L'Africa Romana», VIII, Cagliari 1990*, Sassari 1991, pp. 911-926; N. DUVAL, *Rapports entre la Sardaigne et l'Afrique du Nord pour les «mosaïques funéraires»*, comunicazione

Anche quest'anno specialisti nei diversi settori dell'antichità tratteranno dei problemi economici relativi all'Africa ed alla Sardegna, ma anche delle relazioni con la penisola iberica e con altre province dell'impero romano, nel quadro di quell'integrazione fra economie e culture che fu una delle caratteristiche principali della romanizzazione.

Plinio il vecchio ricorda come ai suoi tempi la coltura cerealicola costituisse la ricchezza dell'Africa: *reliquum certamen inter Histriae terram et Baeticae par est; cetero fere vicina bonitas provinciis excepto Africae frugifero solo: Cereri id totum natura concessit, oleum ac vinum non invidit tantum, satisque gloriae in messibus fuit* (*N.H.* XV, III, 8).

La Sardegna non era del resto da meno: è ben noto il passo ciceroniano in cui *Sicilia, Africa* e *Sardinia* compaiono come i *tria frumentaria subsidia reipublicae* (*De imperio Cn. Pompei*, XII, 34). Si tratta di un riconoscimento che ricorre ripetutamente tra i contemporanei ed an-

all'VIII Convegno de «*L'Africa Romana*», *VIII, Cagliari 1990* (testo in corso di stampa); M. FORA, *Le* Macomades *d'Africa: rassegna delle fonti letterarie*, in «*L'Africa Romana*», *VIII, Cagliari 1990*, Sassari 1991, pp. 221-228; L.M. GASTONI, *Le reliquie di S. Agostino in Sardegna*, in «*L'Africa Romana*», *VI, Sassari 1988*, Sassari 1989, pp. 583-594; G. LILLIU, *Sopravvivenze nuragiche in età romana*, in «*L'Africa Romana*», *VII, Sassari 1989*, Sassari 1990, pp. 415-446; ID., *La Sardegna e il mare durante l'età romana*, in «*L'Africa Romana*», *VIII, Cagliari 1990*, Sassari 1991, pp. 661-694; G. LOPEZ MONTEAGUDO, M.P. SAN NICOLAS PEDRAZ, *La iconografía del rapto de Europa en el Mediterranéo occidental. A propósito de una lucerna del Museo de Sassari*, in «*L'Africa Romana*», *VIII, Cagliari 1990*, Sassari 1991, pp. 1005-1015; R. MARTORELLI, *Cagliari. Un frammento di anfora con bollo da Tubusuctu*, in «*L'Africa Romana*», *II, Sassari 1984*, Sassari 1985, pp. 123-130; A. MASTINO, *Il Nord Africa e la Sardegna in età tardo-antica. Introduzione*, in «*L'Africa Romana*», *VI, Sassari 1988*, Sassari 1989, pp. 25-30; P. MELONI, *Ultimi studi sul Nord Africa e sulla Sardegna in età romana*, in «*L'Africa Romana*», *V, Sassari 1987*, Sassari 1988, pp. 475-478; ID., *Studi recenti sulla Sardegna e sull'Africa Romana*, in «*L'Africa Romana*», *VIII, Cagliari 1990*, Sassari 1991, pp. 49-54; D. MUREDDU, G. STEFANI, *La diffusione del mosaico funerario africano in Sardegna: scoperte e riscoperte*, in «*L'Africa Romana*», *III, Sassari 1985*, Sassari 1986, pp. 339-362; G. NIEDDU, *Tipologia delle terme romane in Sardegna: rapporti con l'Africa*, in «*L'Africa Romana*», *V, Sassari 1987*, Sassari 1988, pp. 439-453; L. PANI ERMINI, *La Sardegna nel passaggio dall'antichità al medioevo*, in «*L'Africa Romana*», *V, Sassari 1987*, Sassari 1988, pp. 431-438; PH. PERGOLA, *Economia e religione nella Sardegna vandala: nuovi dati da studi e scavi recenti*, in «*L'Africa Romana*», *VI, Sassari 1988*, Sassari 1989, pp. 553-560; R. REBUFFAT, *Voies romaines à barres transversales*, in «*L'Africa Romana*», *II, Sassari 1984*, Sassari 1985, pp. 131-134; ID., *Un document sur l'économie sarde*, in «*L'Africa Romana*», *VIII, Cagliari 1990*, Sassari 1991, pp. 719-734; P. SINISCALCO, *Agostino, l'Africa e la Sardegna*, in «*L'Africa Romana*», *VI, Sassari 1988*, Sassari 1989, pp. 535-546; C. TRONCHETTI, *I rapporti di Sulci (Sant'Antioco) con le province romane del Nord Africa*, in «*L'Africa Romana*», *III, Sassari 1985*, Sassari 1986, pp. 333-338; C. VISMARA, *Sopravvivenze puniche e persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna in età romana. Introduzione*, in «*L'Africa Romana*», *VII, Sassari 1989*, Sassari 1990, pp. 39-48; R. ZUCCA, *Macomades in Sardinia*, in «*L'Africa Romana*», *I, Sassari 1983*, Sassari 1984, pp. 185-195; ID., *L'opus doliare urbano in Africa ed in Sardinia*, in «*L'Africa Romana*», *IV, Sassari 1986*, Sassari 1987, pp. 659-676; ID., *Venus Erycina tra Sicilia, Africa e Sardegna*, in «*L'Africa Romana*», *VI, Sassari 1988*, Sassari 1989, pp. 771-780.

cora in tutto il I secolo d.C. (vd. p.es. Varrone, *De re rust.* II, 1,3; *Bell. Afr.* VIII, 1; Cic., *Scaur.* 21-22; Hor., *Carm.* I, 31,4; Lucan. III, 65-70; Plin., *N.H.* XVIII, 66 ecc.).

Del resto già per Polibio l'agricoltura isolana era veramente eccezionale per l'abbondanza di prodotti: νῆσος καὶ τῷ μεγέθει καὶ τῇ πολυανθρωπίᾳ καὶ τοῖς γεννήμασι διαφέρουσα (I, 79,6; per l'εὐκαρπία della Sardegna, vd. anche Strab. V, 2,7; Paus. IV, 23,5; VII, 17,3; X, 17,1; Procop., *Bell. Vand.* IV, 13,42; Pseud. Arist., *De mirab. ausc.* 100). Per Claudiano l'isola aveva un territorio particolarmente fertile, *dives ager frugum* (*Bell. Gild.* I, 509, credo da Luc., III, 65 ss.).

Ma se il grano continuò per tutto l'impero ad essere la risorsa principale della Sardegna, che ancora nel IV secolo nell'*Expositio totius mundi et gentium* (cap. LXVI) appare come *ditissima fructibus et iumentis et est valde splendidissima*[13], l'Africa invece sviluppò a partire dal I secolo d.C. un'attività — l'olivicoltura — destinata ad assicurare prosperità economica fino all'avvento della civiltà e del dominio arabo: «*Africae regio dives in omnibus invenitur; omnibus bonis ornata est, fructibus quoque et iumentis, et paene ipsa omnibus gentibus olei praestat*» (cap. LXI). Questa frase dell'*Expositio* consente di rendersi immediatamente conto dell'importanza capitale che la coltura dell'ulivo rappresentò per l'Africa[14]. A partire dall'età flavia i campi della Proconsolare furono interessati da una popolazione di contadini, possessori della terra, tutelati da patti agrari certi connessi principalmente alla coltivazione degli ulivi: «questa maniera di lavorare africana, nuova rispetto all'Italia, è pervasiva, si generalizza omologando le diverse realtà (fra le quali l'Italia stessa), senza distinguere più tanto per il sottile fra le diverse vocazioni produttive»[15]. L'olio africano fu esportato nella penisola italiana nei contenitori detti «anfore tripolitane» ed «anfore tunisine». Fra Adriano e Settimio Severo l'olio dell'Africa divenne essenziale per Roma, per l'Italia e per molte province. Accanto alle anfore vennero stivate nelle navi in partenza dai porti della Proconsolare le ceramiche in sigillata chiara «A» prodotte nei sobborghi di Cartagine. Tra gli ultimi decenni del II secolo e la metà del III secolo verifichiamo una nuova produzione ceramica: quella in sigillata chiara «C», di cui erano responsabili le botteghe della Byzacena. A Neapolis, Hadrumetum, Lepti Minus e Sullectum si pro-

[13] Per gli *iumenta*, vd. il commento di Pseud. Acro, *Schol. Horat. ad Carm.* I, 31,1.

[14] Cfr. D.J. MATTINGLY, *Olive Cultivation and the Albertini Tablets*, in «*L'Africa Romana*», *VI, Sassari 1988*, Sassari 1989, pp. 403-415.

[15] Così CARANDINI, *Il mondo della tarda antichità* cit., p. 9.

ducevano le anfore «africane piccole» e, successivamente, le «africane grandi» destinate essenzialmente al trasporto dell'olio. Tra la fine del III secolo d.C. e gli inizi del IV rinacquero le fabbriche di ceramica della Tunisia settentrionale dove la sigillata chiara D è sicuramente erede della sigillata chiara A. Nelle stesse botteghe si ebbero larghe produzioni di lucerne dette «mediterranee» o «africane» destinate anch'esse sia al mercato interno, sia all'esportazione, costituendo merce di accompagnamento dei contenitori anforari[16].

Cartagine conobbe un nuovo sviluppo edilizio nel IV secolo, in corrispondenza di un incremento economico-agricolo segnalato, tra l'altro, dalla produzione di un nuovo contenitore, l'anfora «cilindrica del Basso Impero», i cui forni sono stati rinvenuti presso Cartagine. Intorno alla metà del IV secolo si ebbe un ulteriore incremento della produzione ceramica della Tunisia meridionale; si tratta delle anfore olearie di Thaenae e della sigillata chiara «E», secondo la classificazione di Andrea Carandini, destinata a circuiti commerciali diversi rispetto a quelli, essenzialmente occidentali, della sigillata «D».

Quali erano gli artefici di queste immense quantità di vasellame, che raggiunse a Sud la Nubia ed a Nord la Scozia?

In base agli studi di Jerzy Kolendo[17] e di Ch.R. Whittaker[18] siamo portati a considerare questi artigiani come non schiavi, lontani dalle campagne e concentrati in quartieri suburbani.

Forse qualcosa di più è possibile dire sulla condizione sociale dei produttori d'olio: un'analisi-modello condotta da Philippe Leveau sul territorio di Caesarea ci induce ad evitare delle risposte semplicistiche[19]; il ruolo economico dell'olivo e del fico, alberi destinati alla produzione alimentare, fu essenziale del Nord Africa, dove per ragioni climatiche mancava il castagno: l'olivo in particolare fornì al contadino un equilibrio

[16] Cfr. J.W. SALOMONSON, *Etudes sur la céramique romaine d'Afrique*, «B.A. Besch.», 43, 1968, pp. 80-145; F. ZEVI, A. TCHERNIA, *Amphores de Byzacène au Bas Empire*, «Antiquités Africaines», III, 1969, pp. 173-214; S. TORTORELLA, *Ceramica di produzione africana e rinvenimenti archeologici sottomarini*, «MEFRA», XCIII, 1981, pp. 355-380; C. PANELLA, *Le anfore di Cartagine: nuovi elementi per la ricostruzione dei flussi commerciali del Mediterraneo in età imperiale romana*, «Opus», II, 1983, pp. 53-74; D.P.S. PEACOCK, F. BÉJAOUI, N. BELAZREG, *Roman Amphora production in the Sahel Region of Tunisia*, in *Amphores romaines et histoire économique: dix ans de recherches, Actes du colloque de Sienne (22-24 mai 1986)*, Roma 1989, pp. 179-222.

[17] *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 117), Parigi 1976.

[18] *Land and Labour in North Africa*, «Klio», LX, 1978, pp. 331-362.

[19] PH. LEVEAU, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, Roma 1984.

del suo regime alimentare ed un reddito in denaro legato alla vendita delle eccedenze. Per Leveau l'olio fu nell'antichità spesso il solo prodotto grazie al quale il contadino mediterraneo entrava nei circuiti commerciali; d'altra parte l'organizzazione della produzione oleicola non contrastava con l'assenteismo dei grandi proprietari fondiari e con l'accaparramento della terra da parte della borghesia urbana. La coesistenza, apparentemente contradditoria, della grande proprietà organizzata con impianti semiindustriali e lo sfruttamento microfondiario di piccoli contadini possessori d'un piccolo frantoio secondo Philippe Leveau si accorda perfettamente alla realtà archeologica delle campagne intorno a Caesarea. Le iscrizioni africane ci informano spesso in modo estremamente vivace sulle «richieste di prestazioni sui terreni demaniali illegalmente accresciute», sulle «pretese di soldati di passaggio, che non volevano pagare il vitto e l'alloggio», sulla «lunghezza dei tratti di strada che i singoli paesi dovevano rifornire di animali da tiro o di forza-lavoro per il trasporto pubblico»[20].

Per la Sardegna, di contro, le ampie importazioni di anfore olearie dall'Histria, dalla Betica e, soprattutto, dal Nord Africa sembrano segnare l'inconsistenza di una olivicoltura legata all'esportazione: la presenza di contrappesi di *torcularia* in numerosi centri rurali dell'isola può agevolmente collegarsi alla produzione dell'*oleum lentiscinum*, segnalata anche da Palladio, sebbene non in riferimento alla Sardegna (2,20): si tratta di indizi, che documentano la persistenza di un'economia primitiva, fondata in alcune aree sulla pastorizia nomade.

I mosaici rinvenuti in Tunisia hanno consentito di ricostruire alcuni aspetti del territorio adibito ad un intenso sfruttamento agricolo, intorno alla villa padronale: l'autosufficienza dell'impianto agricolo è richiamata nel noto mosaico del *Dominus Iulius* a Cartagine, sui mosaici di Thabraca, nelle scene agricole di Zliten. Altri mosaici trattano della cattura degli animali per i giochi, ai confini con il Sahara. Altri infine, come i mosaici di *Sorothus* da Hadrumetum, documentano l'allevamento dei cavalli nelle regioni nordafricane, spesso utilizzati per le corse nel circo (si pensi al mosaico dell'auriga *Eros* da Thugga): l'attività di allevamento e di addestramento dei cavalli doveva essere particolarmente vantaggiosa, anche da un punto di vista economico[21]. Di contro la rarità di *villae* in Sardegna pare documentare un differente assetto dell'insedia-

[20] Cfr. TH. PEKÁRY, *Storia economica del mondo antico*, Bologna 1986, p. 207.

[21] Cfr. M. FLORIANI SQUARCIAPINO, *Riflessi di vita locale nei mosaici africani*, in «*L'Africa Romana*», *IV, Sassari 1986*, Sassari 1987, pp. 193-200.

mento rurale rispetto al Nord Africa, prevalendo nell'isola le forme di occupazione del territorio rurale già sperimentate ampiamente nel periodo pre-romano: l'aggregato abitato di piccola e piccolissima entità. Solo dove è documentata la *villa* di ambito imperiale e tardo-antico (ad esempio a Marrubiu, in località Muru is Bangius), le formule icnografiche e l'apparato decorativo trovano stretti riferimenti nel mondo africano.

Su un ultimo aspetto vale soffermarsi: l'industria estrattiva.

In questo campo l'Africa e la Sardegna ebbero destini differenti. Se da un lato le cave di granito dell'isola non poterono competere con le celebri cave di marmo di Simitthus, per quel che concerne il metallo fu la Sardegna a disporre delle risorse più rilevanti, come è dimostrato ad esempio dal ruolo svolto dall'isola nel corso del *Bellum Africanum* di Cesare. Per l'Africa si conoscono diversi bacini minerari sfruttati (ancora valida è la messa a punto di S. Gsell del 1928)[22], ma un solo lingotto in piombo, di tipo trapezoidale, con marchio *IMP. AUG.* è finora noto (segnalato nel 1969 da M. Yacoub)[23]. La Sardegna conosce viceversa numerosi e ricchissimi bacini minerari di piombo argentifero e di ferro. Lo sfruttamento iniziato già nell'età del Bronzo parrebbe durare probabilmente fino al periodo bizantino, certamente sino al Basso Impero.

D'altra parte, anche le ultime scoperte archeologiche in Libia, in Tunisia, in Algeria, in Marocco, alcune davvero eccezionali, come quella recentissima di Sbiba (l'antica Sufes), che ha consentito di recuperare un tesoretto costituito da diverse migliaia di monete, hanno fornito un'imponente quantità di dati per l'indagine; gli ultimi scavi, alcuni dei quali sono stati presentati proprio nei nostri Convegni, hanno ribaltato le tradizionali idee sulla crisi dell'economia africana durante il dominio vandalico ed hanno confermato alcune felici intuizioni di Christian Courtois.

La complessità delle ultime indagini e la finezza del dettaglio sono a questo punto veramente significative: le valutazioni sul piano economico vanno ben oltre rispetto alla lettura della realtà antica che ne davano pure i contemporanei, spesso in modo alquanto semplicistico e di superficie. Basti pensare alle accuse rivolte ai mercanti singoli o associati per gli interventi di accaparramento e di aggiotaggio sui mercati: su questo tema, un documento interessante e per certi versi curioso per una lettura dall'interno dell'economia antica è il preambolo alla tariffa calmiere del 301, nel quale Diocleziano ed i suoi colleghi teorizzarono in

[22] ST. GSELL, *Vieilles exploitations minières dans l'Afrique du Nord*, «Hesperis», VIII, 1928, pp. 1-21.

[23] Cfr. C. DOMERGUE, *Les lingots de plomb de l'épave romaine de Valle Ponti*, «Epigraphica», XLIX, 1987, p. 116 n. 5.

modo alquanto singolare le ragioni del loro intervento in una materia relativamente estranea alla tradizionale sfera di interesse dell'autorità imperiale; all'inizio del IV secolo, l'*avaritia* imperversava ormai senza limiti *toto orbe* sui mercati, non *per vicos modo aut per oppida, sed in omni itinere*: tale sfrenata cupidigia dei mercanti non aveva nessun riguardo per le esigenze comuni ed innalzava a dismisura i *praetia venalium rerum* nella trattativa tra *venditores* ed *emptores* (*non quadruplo aut oct[uplo]*, ma ben oltre, tanto che la lingua umana non riusciva a valutarne l'ammontare complessivo). Tale avidità, senza alcun rispetto per il benessere collettivo del genere umano, provocava rialzi progressivi dei prezzi non solo di anno in anno o di mese in mese, ma quasi di ora in ora e di momento in momento. Tanto che la *licentia pretiorum* ormai aveva raggiunto un tale livello da non poter essere contenuta neppure dall'abbondanza dei prodotti e dalla stagione favorevole (*quorum avaritiam nec prolixitas temporum nec divitiae, quibus studuisse cernuntur, m[iti]gare aut satiare potuerunt*). Gli speculatori non facevano altro che seguire l'andamento del clima, interpretando i movimenti delle stelle e tendendo le orecchie per captare anche il più leggero venticello, cercando di trarre un qualche vantaggio da qualunque variazione atmosferica, tanto che l'abbondanza delle piogge non era gradita se preannunciava un aumento delle produzioni e dunque una riduzione dei prezzi (*dubium non sit semper pendere animi[s], etiam de siderum motibus auras ipsas tempestatesque captare, neque iniquitate sua perpeti posse ad spem frugum futurarum inundari superis imbribus arva felicia; ut qui detrimentum sui existiment caeli ipsius temperamentis abundantiam rebus provenire*): la mitezza del clima e la conseguente abbondanza delle merci veniva interpretata come un danno per gli interessi dei singoli speculatori, impegnati costantemente a trasformare in un consistente guadagno per sé anche i benefici divini ed a sminuire l'abbondanza ed il generale benessere[24].

E dato che l'umanità da sola non sarebbe stata in grado di trovare il modo per correggersi, gli imperatori, *parentes generis humani*, ritenendo di dover provvedere al benessere non di una sola città o di una sola provincia, ma dell'intero *orbis*, adottavano sbrigativamente un rimedio drastico per convincere i renitenti, dal momento che solo la paura della pena sarebbe riuscita a loro avviso a comprimere gli abusi, proprio a causa dell'indole umana portata naturalmente al male.

[24] Cfr. S. FAUFFER, *Diokletians Preisedikit, Texte und Kommentare*, Berlino 1971, pp. 90 ss.; M. GIACCHERO, *Edictum Diocletiani et collegarum de pretiis rerum venalium in integrum fere restitutum e Latinis Graecisque fragmentis*, I, Genova 1974, pp. 134 ss.

La pena di morte per gli speculatori fu la soluzione che Diocleziano e Massimiano escogitarono per risolvere questi problemi: una soluzione semplicistica per problemi complessi; una soluzione che dimostra anche l'incapacità del potere di incidere effettivamente con mezzi ordinari sui meccanismi dei prezzi e sull'andamento dei mercati, anche nelle province nord-africane che appaiono nel tardo impero sempre fiorenti e vitali.

Ancora una volta, come non stupirsi per il ripetersi, a distanza di diciassette secoli, di problemi analoghi nella moderna economia di mercato?

Piero Meloni

Recenti studi sul Nord Africa e sulla Sardegna in età romana

Ho accolto con piacere l'invito che mi è stato rivolto dal Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari e dal prof. Attilio Mastino in particolare, a presentare a questo Convegno di Studio su «L'Africa Romana» gli Atti del precedente settimo Convegno del 1989, già distribuiti, e dei quali io credo che Loro avranno preso visione. Al piacere si è aggiunto il compiacimento nel constatare la solerzia con la quale si è giunti alla pubblicazione di due poderosi e ponderosi volumi, soprattutto se si pensa che di altri Convegni si attendono da anni gli Atti, i quali rischiano di giungere all'attenzione degli studiosi quando nuovi dati e nuove ricerche hanno, in qualche parte, modificato le conclusioni. Questa solerzia, come è ben noto a tutti noi, va ascritta a merito soprattutto del prof. A. Mastino che di questi Convegni è stato il promotore e ne è l'instancabile animatore fino alla pubblicazione degli Atti della quale ha curato e cura gli aspetti finanziari, tipografici, organizzativi.

Mi sono stati assegnati, rigorosamente, trenta minuti entro i quali cercherò di presentare gli aspetti più nuovi ed interessanti della pubblicazione che raccoglie circa ottanta relazioni, la maggior parte delle quali ampie e tutte esaurientemente documentate. L'argomento del Convegno era relativo alle sopravvivenze puniche ed alle persistenze indigene nella Sardegna romana; si trattava, quindi, di esaminare quanto il mondo romano in Sardegna, in tutte le sue manifestazioni, fosse debitore alle civiltà che lo avevano preceduto, più precisamente a quella indigena, prenuragica e nuragica, ed a quella fenicia e punica; quest'ultima imposta in Sardegna nei decenni precedenti il 510 a.C. e durata, almeno come dominio militare, politico, economico, fino al 238/7. Quanto è rimasto di queste civiltà nel periodo della dominazione romana che si è sviluppata per sette secoli circa, fino agli anni fra il 456 e il 466 d.C.?

L'argomento è già stato oggetto di studi nei decenni passati, studi che hanno chiarito particolari aspetti o hanno cominciato a delineare sintesi. Un ultimo apporto, all'apertura del Convegno, è stato dato dalla relazione dell'amico e collega S. Moscati — letta dal prof. S.F. Bondì — al quale auguriamo tutti un pronto ristabilimento: ne sono risultati approfonditi temi relativi soprattutto alle manifestazioni artistiche. Dal-

la lettura degli Atti poi, è possibile dedurre alcune considerazioni generali. Anzitutto sono notevolmente dilatati i limiti cronologici; nonostante il titolo dei Convegni — l'Africa Romana — si va ora più addietro nel tempo, molto più addietro, fino al periodo nuragico, se non oltre, quindi almeno fino agli inizi del secondo millennio e questo consente di intravvedere alcune linee di continuità culturali, linee-forza lungo le quali si è svolta la civiltà sarda anche sotto pesanti dominazioni. Un'altra dilatazione si è avuta sotto il profilo geografico: un gruppo di relazioni riguarda, questa volta con maggiori approfondimenti, la Spagna e tutti conosciamo bene le relazioni che intercorrono fra i paesi del Mediterraneo occidentale.

Ma quel che si colloca subito in primo piano è il contributo dato al chiarimento di due problemi ancora in grande evidenza: il grado di vitalità degli apporti preromani e l'intensità del processo del colonialismo in Sardegna rispetto alle altre province dell'impero. Per quanto riguarda il primo problema è ormai evidente che elementi culturali indigeni e punici non sono, sotto Roma, relitti fossili, ancora percepiti anche se solo come dati documentali, ma hanno una loro intima vitalità, entrano di viva forza nel processo di creazione della civiltà di Roma in Sardegna, permangono per molti secoli anche a livello popolare e non solo dotto, se, ad esempio, nella seconda metà del II secolo d.C. a Bitia, a non molta distanza da Cagliari, sono ancora in atto istituzioni puniche come il sufetato e l'assemblea popolare, si scrive nell'alfabeto punico, si parla punico. Per quanto, poi, riguarda il secondo problema, quello dell'imperialismo romano in Sardegna, si può ormai ritenere un dato acquisito che esso non si discosta di molto da quello documentato nelle altre province: una tremenda pressione economica, un intenso sfruttamento, una dura occupazione militare da una parte, una grande tolleranza in campo istituzionale e religioso dall'altra. Al centro, nelle zone interne della Sardegna, resta sempre viva quella componente resistenziale così bene messa in luce da G. Lilliu e da M. Benabou che cerca di resistere, fin dove è possibile, agli apporti che provengono dall'esterno, minacciano le stesse condizioni di vita di un mondo pastorale, sono sentiti terribilmente estranei ed intrusivi.

Dovrei ora continuare la mia relazione riferendo sulle comunicazioni pubblicate negli Atti. Purtroppo la tirannia del tempo non mi consente di dare notizia di tutte e ne chiedo scusa. Mi soffermerò in particolare su quelle riguardanti la Sardegna non perché siano di maggior interesse, ma per la sede in cui il Convegno si svolge, Cagliari, e per il pubblico, in gran parte composto di sardi e, ovviamente, più interessato a conoscere le vicende della sua isola. Comincerò con la relazione dell'amico

e collega G. Lilliu il quale, con la sua ben nota conoscenza del mondo nuragico alla quale ha dato contributi fondamentali, traccia un quadro generale delle persistenze indigene nel mondo romano; partendo dalle fonti letterarie, dopo aver studiato i modi di vita dei Sardi all'aperto ed in grotta, modi che continueranno per secoli, ha esaminato le fortificazioni, i «*castra*» di cui parla Livio, intorno ai quali si combattè aspramente contro punici e romani, nel Logudoro — tipici quelli di S. Simeone nei pressi di Bonorva — e nella Barbagia. L'indagine passa poi a chiarire l'utilizzazione dei nuraghi in periodo romano: si tratta per lo più di abitazioni, come dimostrano la ceramica ed i depositi di cereali, talvolta adibiti a templi o a culti di divinità, soprattutto di quelle connesse con riti della fecondità quali quelli di Demetra e Kore. Al tempo stesso i pozzi, prima sacri, divengono in periodo romano normali pozzi per attingere acqua, così come in molti sacelli si venerano divinità romane in luogo di quelle indigene e puniche. In tal modo il quadro che Lilliu aveva appena abbozzato, per il periodo romano, nell'ultima edizione della sua *Civiltà dei Sardi* (1988), diventa più chiaro, più leggibile, più significativo.

Lo diventa anche perché altre relazioni hanno chiarito diversi aspetti di questa continuità culturale. Una prima classificazione di siti nei quali è possibile coglierla ha dato P. Pala. La stipe votiva di S. Andrea Frius è stata esaminata da D. Salvi, la quale la data dal nuragico fino almeno al I secolo d.C. seguendone l'evoluzione. M. Madau si propone di rilevare le persistenze puniche nell'area della provincia di Sassari, quindi nel retroterra olbiese, nella Gallura, spingendosi fino a Macomer ed alle alture di Bonorva. Una particolare ricerca sul campo è stata condotta da S.L. Dyson e R.J. Rowland Jr. nella zona di Fordongianus, Bauladu, Paulilatino al fine di identificare gli elementi di continuità dal mondo nuragico a quello romano; la zona scelta è particolarmente felice perché di confine fra due diverse realtà economiche e sociali: la Barbagia e la valle del basso Tirso, un elemento che porta alla fondazione di Acque Hypsitane, più tardi Forum Traiani. Uno speciale interesse è stato rivolto ai fenomeni linguistici. G. Paulis ha studiato, fra l'altro, il toponimo Macopsisa/Macomer ricavandone interessanti deduzioni sulla vita e la funzione del centro abitato. R. Zucca ha fatto una diligente disamina degli ultimi rinvenimenti epigrafici alla luce dell'onomastica indigena e della sua persistenza nel mondo romano, un aspetto studiato anni fa (1973) dal Rowland che ora risulta ricco di ulteriori approfondimenti. Infine, M. Pittau ha sostenuto una tesi che troverà difficoltà ad essere accolta: che la sarda Neapolis non sia un calco di una più antica Qart Hadasht, Cartagine, ma il nome originario di un emporio greco, così co-

me la sarda Othoca non indicherebbe la [Città] Vecchia, Utica, dalla radice 'tq, ma andrebbe riportata al sostrato paleosardo.

Per restare sempre nel mondo nuragico e fenicio-punico, ricorderemo alcune relazioni di carattere più generale: quella di C. Vismara, che dopo aver studiato le sopravvivenze puniche nel Nord Africa ed in Sardegna — in particolare a Monte Sirai ed a Barumini — ha offerto utili suggerimenti per ulteriori indagini. S.F. Bondì ha dimostrato quanta influenza abbia esercitato l'Africa punica nei secoli dal III al I a.C. sui paesi del Mediterraneo occidentale, soprattutto sulla Sardegna. Infine, M. Fantar ha puntualizzato questi stessi problemi per l'area africana. Concluderò ricordando alcune relazioni che hanno messo a fuoco particolari aspetti di questa continuità culturale: soprattutto le ricerche che riguardano Olbia romana: quelle di F. Manconi, di P. Basoli, di R. D'Oriano il quale ultimo ritiene che sotto il profilo urbanistico la città romana si sia sostanzialmente sovrapposta a quella punica, proponendo l'ipotesi che i resti della cinta muraria, ricordata anche da Claudiano, vadano riportati al momento punico della città piuttosto che a quello romano. T. Agus ha studiato l'antico bacino minerario di Neapolis, quello di Montevecchio, che finora non era stato oggetto di particolari indagini. Infine, un'allieva di A. Mastino, A. Sechi, ha tentato un'interessante classificazione dei siti di rinvenimento delle iscrizioni latine in Sardegna, rilevando la loro progressiva diminuzione a mano a mano che si procede verso le zone interne. Il lavoro è corredato da una serie di grafici che lo rendono particolarmente interessante.

Una trattazione a parte merita un bel lavoro che, assieme agli Atti, sono stato invitato a presentare a questo Convegno, quello di Y. Le Bohec, *La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire*, pubblicato nella collezione del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari in questo 1990. L'autore, come è noto, è un attento studioso delle istituzioni militari romane nell'Alto Impero ed è ben comprensibile che sia stato attratto da alcuni problemi riguardanti la Sardegna in quel periodo: con quali forze i Romani hanno tenuto assoggettata l'isola? È possibile identificare i reparti di fanteria, di cavalleria e della flotta che vi erano stanziati? Che forza numerica avevano? Dove erano dislocati? Si tratta evidentemente di problemi ben noti agli studiosi della Sardegna romana; io stesso mi ero interessato ad essi in due riprese (1958 e 1975) e negli ultimi anni contributi interessanti sono stati portati da R.J. Rowland Jr. (1978) e, per quanto riguarda più particolarmente la coorte di Sardi, da R. Zucca (1984 e 1986) e da F. Porrà (1989).

Le Bohec ha ripreso in esame le varie questioni e ci ha dato un lavo-

ro sistematico che, ormai, costituirà uno strumento indispensabile per gli studiosi. Dopo una prima parte ove è esaminato il formulario di iscrizioni funerarie in diverse province dell'impero, in Africa e in Gallia, giungendo a conclusioni cronologiche che interessano da vicino anche la Sardegna, l'autore passa all'esame delle singole coòrti: quella di Sardi, di Corsi, di Liguri, delle due coorti gemine, di quelle di Aquitani e di Lusitani. Quella degli Aquitani sappiamo che lasciò l'isola prima del 74 d.C., ma anche quella di Lusitani Le Bohec ritiene che sia stata trasferita in Numidia verso la metà del I secolo d.C.; la coorte di Mauri e di Afri, poi, egli reputa, dietro il Rowland, che non abbia servito in Sardegna. Altri punti controversi sono fatti oggetto di indagine: i reparti della flotta, un cimitero della quale è stato da tempo identificato a Cagliari; i sardi che hanno servito fuori dell'isola, un argomento già affrontato da G. Sotgiu (1961) e dal Rowland (1974), ma ora chiarito soprattutto in base alla considerazione che i termini dell'onomastica *Sardus* e *Caralitanus* non indicano che si tratti sicuramente di militari sardi o, più precisamente, di Carales. Di particolare interesse, infine, la prosopografia dei militari che hanno prestato servizio in Sardegna, anche se, talvolta, si nota qualche discordanza nella datazione delle iscrizioni, rispetto a quanto viene precedentemente affermato.

Alcune conclusioni, sulle quali si può discordare, meritano un breve approfondimento. Le Bohec tenta una storia «militare» della Sardegna e rileva che fino ai tempi della dinastia giulio-claudia le iscrizioni relative alle forze armate si concentrano, principalmente, nelle zone interne; sotto i Flavi e più tardi, nel Cagliaritano e nell'Iglesiente. Se ne deduce che dapprima il problema più grave dovette essere la sottomissione del centro montano, più tardi la protezione dei centri abitati — Carales — e del bacino minerario. Purtroppo la estrema scarsità della nostra documentazione non ci consente sicure deduzioni e nuovi rinvenimenti potrebbero modificare, anche notevolmente, il quadro proposto. Le Bohec ritiene poi, in mancanza di una sicura documentazione archeologica, che non sia possibile attribuire una funzione di presidio a località quali Sorabile, presso Fonni, e Austis: se per Sorabile elementi archeologici, se pure di non certa lettura, non mancano, per i due siti, nel cuore della Barbagia, lungo le grandi strade di penetrazione, sembra difficile negare la loro funzione di presidî. Così, alquanto audace sembra l'interpretazione della nota Tavola di Esterzili; Le Bohec intende l'arbitrato romano in una contesa di confine fra i pastori Galillensi e i latifondisti Patulcensi Campani, come una prova che le popolazioni sarde del centro montano avessero perso mordente, aggressività, atteggiamento resistenziale, affidando la soluzione delle loro vertenze ai dati cata-

stali invece che alle armi. In realtà, nel 69 d.C., un simile atteggiamento significava solo l'accettazione della dura conquista romana e del controllo, ormai in atto, del territorio. E non siamo autorizzati a pensare, come ritiene Le Bohec, che la contesa si risolse col ritiro dei Galillensi.

Ma siamo di fronte a questioni aperte nei confronti delle quali è lecito avanzare opinioni differenti. Certo, possiamo affermare che lo studio del Le Bohec ha dato sistemazione a dati che, ormai da tempo, l'attendevano.

Cinzia Vismara

Presentazione del volume *L'Afrique dans l'Occident romain*

Il volume[1], 134° della prestigiosa Collection de l'Ecole Française de Rome, contiene gli atti del colloquio *L'Afrique dans l'Occident romain*, organizzato dalla Scuola e tenutosi nella sua sede di Piazza Navona poco prima del nostro quinto convegno, nel dicembre del 1987. L'incontro, patrocinato dall'Institut d'Archéologie et d'Art di Tunisi, faceva da contrappunto alle manifestazioni da esso organizzate in occasione del 28° centenario della fondazione di Cartagine.

Non è facile presentare ad un uditorio così qualificato 27 contributi che occupano 600 pagine nelle quali, all'ombra di un titolo passe-partout, si intrecciano filoni di ricerca estremamente vari ed attuali, dall'urbanistica alla storia delle istituzioni, dalla topografia storica agli sviluppi tardo imperiali o post classici. Resistendo alla tentazione di concentrarmi sui testi più vicini ai miei interessi ho ritenuto opportuno dar ragione di ciascuno, anche se solo con un breve cenno alle conclusioni, sì da offrire a tutti voi, e in primo luogo a chi non aveva partecipato a quel convegno, un *pro memoria* durante i lavori di questo.

La prima sezione, dedicata a *Religion et culture*, si apre con uno scritto di G.-Ch. Picard relativo a due mosaici ed El Alia raffiguranti scene di pesca e di vario genere lungo specchi d'acqua, che egli ritiene databili all'età adrianea. Uno di essi sarebbe di tema nilotico, l'altro si riferirebbe invece ad un ambiente locale e sarebbe dunque, per la cronologia proposta, il primo esempio africano di «mosaïque de domaines».

Più squisitamente filologico è il contributo di A. Mastino, che si configura come un vero e proprio *corpus* delle fonti letterarie di età augustea relative alle Sirti.

Il Groupe de recherches sur l'Afrique antique, partendo dalle due lunghe iscrizioni metriche del mausoleo dei Flavi a *Cillium*-Kasserine, delle quali viene riportato il testo completo con una bella traduzione fran-

[1] *L'Afrique dans l'Occident romain (Ier siècle av. J.C.-IVe siècle ap. J.C.). Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis (Rome, 3-5 décembre 1987)*, Collection de l'Ecole Française de Rome, 134, Rome, EFR, 1990.

cese, si interroga sulla personalità e sulla cultura del poeta, la cui formazione classica traspare dal testo, e sul profilo del proprietario, il quale sembra ancora legato agli schemi di una religiosità tradizionale che vuole emerga chiaramente nei versi che ha commissionato.

Sono di nuovo due iscrizioni, questa volta musive, una latina da *Cirta* (*CIL* VIII, 7922a = *ILAlg* 1936 = DIEHL 2486), l'altra, inedita, in greco da una casa di *Bulla Regia*, a suggerire a R. Hanoune una serie di interessanti osservazioni sulla cultura filosofica dell'élite pagana dei secoli IV e V. Come risulta anche da alcune frasi di Agostino, essa appare ancora vitale ed affonda le proprie radici nella grande tradizione dello stoicismo di Seneca e di altri intellettuali.

Il contributo di M. Le Glay anticipa alcune considerazioni relative all'evergetismo municipale di privati in Proconsolare e Numidia nei primi secoli dell'impero, che verranno più ampiamente svolte nell'ambito di un lavoro attualmente in preparazione. Motivato *ob honorem* o da ragioni personali, esso si attua principalmente negli edifici di culto dedicati a divinità del *pantheon* tradizionale, a personificazioni, ad imperatori divinizzati e, fra gli altri monumenti pubblici, segnatamente negli archi.

Particolarmente in sintonia con il tema del nostro convegno di quest'anno è il contributo di P. Salama e J.-P. Callu, che apre la seconda sezione — *Cité et territoire* — trattando della provenienza della massa monetaria circolante in Numidia e in Mauretania nella prima metà del IV secolo. La ricerca, che comprende la schedatura di 24 tesori di bronzi, ha consentito di individuare come fonti, accanto allo stato, i profitti derivanti dal commercio con diverse aree del Mediterraneo.

Legato all'economia è anche il lavoro di E. Fentress su Sétif: i caratteri di questo centro dell'interno relativamente chiuso agli scambi appaiono ben diversi da quelli delle città costiere e sono legati al problema del trasferimento verso i porti dei prodotti locali, all'economia dei coloni ed a quella delle tenute imperiali, all'incremento produttivo indotto dalla presenza dell'esercito. Il quadro risulta completamente trasformato in età fatimide, quando nuove correnti commerciali vengono a interessare la città incrementandone gli scambi.

Una lezione metodologica di primaria importanza ci viene dalle pagine di Ph. Leveau sull'organizzazione delle campagne nell'Africa romana, per quanto concerne modi e limiti delle prospezioni archeologiche e dell'interpretazione dei dati che esse forniscono. Partendo dall'esperienza maturata a *Caesarea*, egli sottolinea fra l'altro l'importanza del fattore cronologico, che consente di evitare certi appiattimenti, e la presenza di attività agricole in contesti urbani.

In un saggio storico-topografico di ampio respiro P. Trousset riesamina le due iscrizioni rinvenute a sud ovest di Gafsa menzionanti rispettivamente la *ciuitas Tigens(ium)* (*CIL* VIII, 23165 = *AE* 1894, 130 = *ILTun* 299) ed il *castellus (sic!) Thigensium* (*CIL* VIII, 23166), e giunge alla conclusione che si riferiscano ad una comunità seminomade dotata di una forma di organizzazione preurbana attorno ad un centro fortificato che doveva trovarsi nelle oasi settentrionali del Djerid.

Le ricerche che da molti anni compie sul sito di El Djem hanno condotto H. Slim ad interrogarsi sui modi dell'approvvigionamento idrico nelle città presso i confini del Sahel e della bassa steppa, nonché sulla compatibilità del modello urbano romano con un clima particolarmente asciutto. Se uno speciale acquedotto a El Djem e impressionanti cisterne a Rougga, uniti ad una serie di accorgimenti per economizzare l'acqua, sono riusciti a far fronte all'emergenza, è stato nondimeno necessario rinunciare ad uno dei monumenti che caratterizzano ovunque il panorama urbano delle città romane, le grandi terme pubbliche.

Sempre al problema dell'acqua si riferiscono le osservazioni di Sadok ben Baaziz per quanto riguarda la regione di Biserta ed in particolare l'acquedotto di Utica, del quale vengono forniti alcuni dati tecnici ed il rilievo della porzione che supera l'oued el Hnaya.

Con i contributi di A. Akerraz e di E. Lenoir si torna alle problematiche di topografia storica, analizzate nell'ottica del rapporto tra lo sviluppo urbano di *Volubilis* ed il popolamento del territorio che da essa dipendeva. Per quanto riguarda la città, la novità più saliente consiste nel fatto, testimoniato archeologicamente, che l'urbanizzazione del quartiere nord-orientale comincia già nella seconda metà del I secolo d.C. e dunque dall'inizio della romanizzazione coesistono tre orientamenti diversi. Le capillari prospezioni nella regione hanno dimostrato la precocità della sedentarizzazione e l'intensificazione del popolamento in sincronia con la crescita della città.

Sul nomadismo nella sua variegata essenza e sulle difficoltà di individuarne le tracce sul terreno ci dà una brillante lezione di metodo R. Rebuffat, di cui ricordiamo la magistrale conferenza tenuta proprio in questa città sui fermiers du désert[2]. Poiché «l'archéologie est mal armée pour atteindre la réalité du nomadisme», è indispensabile il ricorso alle fonti letterarie tentando di individuare i concetti che esse sottendono.

Siamo così giunti alla terza sezione, relativa alle città ed alle loro

[2] R. REBUFFAT, *Les fermiers du désert*, «L'Africa romana 5», *Atti del V convegno di studio, Sassari, 11-13 dicembre 1987*, a cura di A. Mastino, Sassari, Dip. di Storia, 1988, pp. 33-68.

istituzioni, che si apre con una rassegna critica delle ricerche sui toponimi e gli etnonimi uscite dal 1965, redatta da J. Desanges e corredata da un'utile tabella sinottica.

S. Lancel tenta di stabilire quale sia la relazione tra l'importanza della città e la sua eventuale promozione a sede episcopale in Proconsolare e in Numidia nel III secolo. Dall'esame di una serie di esempi nella valle della Medjerda e nelle regioni di Ippona e di *Cirta*, individua una serie di motivi che sono alla base della creazione di episcopati, tra i quali è anche l'antagonismo tra ortodossi e donatisti.

Dallo studio comparativo di quattro città della Numidia cirtense meridionale sotto gli aspetti istituzionale e dello sviluppo urbano ed economico Y. Le Bohec trae una serie di conclusioni sui legami tra diritto pubblico e storia.

Il contributo di G. Di Vita Evrard riguarda *Lepcis Magna* e parte dell'iscrizione di *Cn. Calpurnius Piso* nella pavimentazione del foro vecchio (*IRT* 520). Dalla fine del principato di Augusto tutte le dediche ufficiali di monumenti sono poste dal proconsole direttamente o per mezzo del *legatus*. Se l'intervento di Pisone, che dedica un monumento nel foro, si colloca nel 4-5 d.C., esso rappresenta una prima tappa di avvicinamento della *ciuitas peregrina* allo statuto flavio di municipio sufetale.

Ai rapporti del proconsole d'Africa con le città è dedicato lo studio di Monique Dondin-Payre, dal quale emerge come l'alto funzionario, che con esse sovente coopera, sembri dipendere piuttosto dall'imperatore che non dal senato.

A. Chastagnol è autore di una fine analisi sui municipi di diritto latino del I secolo d.C., che nelle province cominciano ad essere creati durante la censura di Claudio nel 47-48, e sulla loro evoluzione istituzionale, con particolare riguardo all'Africa ed alle province alpine.

Il contributo di J. Gascou riguarda la *praefectura iure dicundo*, che sembra assumere caratteri particolari in Africa, ove si riscontrano solo due delle funzioni individuate dal Liebmann, quella di *dictator*, solo in casi eccezionali, e la sostituzione del duumviro assente. Nella confederazione cirtense e nel territorio di Cartagine, forse a causa dell'ampiezza e del numero delle circoscrizioni, si individuano *praefecti iure dicundo* che rappresentano i triumviri o i duoviri nelle zone dipendenti appunto dalle colonie-capoluogo.

F. Jacques pone a confronto i dati contenuti nella *lex Irnitana*, integrati con quelli dei frammenti di *Malaca* e di *Salpensa*, con la ricca documentazione africana, traendo una serie di conclusioni sullo statuto di municipi e colonie, sulla consistenza e l'accesso al decurionato e sull'organizzazione delle curie elettorali.

Particolarmente nuove ed interessanti sono le prospettive di ricerca di Cl. Lepelley sulle continue metafore relative alla vita municipale presenti negli scritti di Tertulliano. Esse consentono di cogliere alcuni aspetti non chiari nelle altre fonti letterarie ed epigrafiche; tali sono ad esempio la grande importanza che la vita municipale aveva in Africa ancora in età severiana e che alcuni studiosi volevano misconoscere; l'impegno che richiedeva una campagna elettorale; il fatto che le carriere fossero riservate a personaggi privilegiati e che in esse la questura seguiva l'edilità; le mansioni del questore nelle aste pubbliche; la trasformazione e la municipalizzazione delle comunità locali.

La sezione relativa all'urbanistica è aperta dal lungo e combattivo articolo di A. Di Vita che ribadisce, corredandola con dati di scavo, la propria ipotesi relativa alla cronologia dei quattro terremoti che avrebbero interessato la Tripolitania romana. Allegata all'articolo è la pianta di *Sabratha* redatta da Carmelo Catanuso, che è pubblicata per la prima volta integralmente in questa sede.

Il contributo di N. Duval riguarda *Sufetula* e va integrato con un inventario delle iscrizioni pertinenti alla città, fornito di un indice onomastico, che lo stesso autore ha pubblicato nei «MEFRA» del 1989 (pp. 403-488). Preceduto da una breve e pungente storia degli studi, il lavoro smantella sistematicamente, con il consueto rigore scientifico e con la consueta severità, una tesi sul centro romano discussa nel 1982 presso l'Università del Michigan[3]. La sintesi critica dei dati relativi alla città è articolata in quattro rubriche: origini, istituzioni, società, territorio e termina enumerando possibili prospettive di ricerca. In appendice sono le *Notes sur les ruines des environs de Sbeïtla*, redatte dal geometra Dubiez nel 1895, e ricche di preziose notizie e la relativa carta.

Un frammento di rilievo rinvenuto a Cartagine, che si collega alle lastre con Vittorie già note, fornisce ad A. Ennabli lo spunto per riprendere ed appoggiare l'ipotesi di Iris Tellsen relativa all'esistenza di un arco edificato nel 150 per celebrare le vittorie di Antonino Pio sui Mauri.

Rimaniamo a Cartagine con il contributo di P. Gros relativo alla progettazione urbanistica della grande area pubblica che occupa la sommità della collina della Byrsa. Mediante lo studio delle strutture e dei materiali, e sulla base di una serie di confronti, segnatamente con quanto avviene a Corinto, egli giunge ad individuare l'esistenza sin dall'età augustea di un coerente programma monumentale, attuato all'inizio solo in parte, le cui direttive furono tuttavia seguite negli sviluppi ulteriori.

[3] R.B. HITCHNER, *Studies in the History and Archaelogy of* Sufetula *and its Territorium down to the Vandal Conquest*, Ph. D, Univ. of Michigan (Ann Arbor), 1982.

Y. Thébert e J.-L. Biget trattano del ruolo centrale che il Maghreb ha avuto nel Mediterraneo centrale fino al XII secolo, sottolineando la forza delle strutture statali che sembra caratterizzare la regione ed analizzando città e vita urbana, che mostrano una notevole continuità sino alla grande trasformazione nella città araba dell'alto medioevo.

Mi scuso con gli autori e con tutti voi per questo condensato che non dà minimamente conto della profondità delle analisi e dell'ampiezza della documentazione, che solo la lettura diretta dei testi può evidentemente indicare. E sul Maghreb oggi così vicino a tutti noi vorrei leggere le ultime parole del volume: «Alors que s'impose encore souvent l'image d'un pays morcelé, constamment soumis à des influences extérieures, subissant, à travers de multiples conquêtes, une histoire qui n'est pas la sienne, il apparaît au contraire que, pendant une longue période, l'Afrique du Nord, grâce à sa forte organisation interne, constitue un des pôles essentiels de la Méditerranée».

Noël Duval

Presentation des actes du IVe Colloque d'histoire et d'archéologie de l'Afrique du Nord

Le Comité des Travaux Historiques est une vénérable institution datant du XIXe s. et rattachée au Ministère de l'Instruction Publique française devenu Ministère de l'Education Nationale. Celui-ci avait, depuis le début du siècle, subventionné una série de missions scientifiques dont les rapports étaient publiés dans les «Archives des Missions scientifiques et littéraires». Mais il avait aussi entrepris de coordonner l'action des Sociétés Savantes locales, créées en grand nombre, surtout depuis le milieu du siècle, en France et en Algérie. Il organise à cet effet un congrès annuel sous l'égide du Comité en question. Pour l'Afrique du Nord, à partir de l'établissement du protectorat tunisien, le Comité a pris la suite de la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie — dont va parler Madame Dondin-Payre — et du Service des missions qui dirigea les premières explorations scientifiques en Tunisie, en créant une «Commission de publication des documents d'Afrique du Nord», d'abord dépendant de la Section d'archéologie, puis autonome après une réforme récente. Cette Commission qui s'appelle maintenant «d'archéologie et d'histoire de l'Afrique du Nord» a pris l'initiative d'organiser tous les deux ou trois ans, dans le cadre du Congrès annuel des Sociétés Savantes, un Colloque spécialisé, à caractère international. Le premier s'est tenu à Perpignan en 1981, suivi d'un autre à Grenoble en 1983, d'un troisième à Montpellier en 1986. L'avant-dernier a eu lieu à Strasbourg en 1988. La publication s'est faite, tantôt dans le cadre du «Bulletin» annuel de la section (Perpignan et Grenoble), tantôt, à part, dans le format des actes des Congrès des Sociétés Savantes.

Le quatrième Colloque a été organisé à Strasbourg par Claude Lepelley et Edmond Frézouls. Il avait pour thèmes «Carthage et son territoire» d'une part, les «problèmes militaires» d'autre part, outre les exposés habituels sur les découvertes récentes. Le premier volume (*Carthage et son territoire dans l'Antiquité*) des actes vient de paraître en octobre 1990 et le Comité m'a prié de vous le présenter. Il comporte une série importante d'articles sur la topographie de la Carthage punique dus à Serge Lancel, Friedrich Rakob, Hans Georg Niemeyer, sur la civilisation et le commerce de Carthage par Mohamed Fantar, Jean-Paul Mo-

rel, Maurice Sznycer, Paolo Xella, Serena Maria Cecchini, Maria Giulia Amadasi Guzzo.

Jean Deneauve a résumé les résultats obtenus par la seconde équipe française à Byrsa, pour la connaissance du centre monumental que Pierre Gros a présenté aussi en 1987 à Rome. L'équipe franco-tunisienne du CTEMA et du CNRS (mosaïque) a donné ses conclusions sur la datation des pavements de la maison du cryptoportique à Carthage.

Françoise Braemer a cherché à definir les relations de Carthage avec l'Orient à travers la sculpture, tandis que Gianna Dareggi croyait retrouver un plan de type idéologique dans le temple de Caelestis à Dougga.

Pour la période tardive, Frank Clover a repris un exposé récent sur le début du monnayage vandale qui coïncide avec les débuts de l'ère vandale (appelée «ère de Carthage»). Tirant parti de l'intérêt renouvelé pour les poèmes de l'Anthologie et à travers le récit de la campagne de Bélisaire par Procope, Jeremy Rossiter a cherché à se faire une idée des villas d'époque vandale, notamment dans les environs de Carthage, en comparant les descriptions littéraires avec les images des mosaïques.

Particulièrement originale a été l'exploration par Naïdé Ferchiou des fortifications de hauteur qu'elle attribue à la phase pré-impériale: personne ne s'y était vraiment intéressé.

Le deuxième volume, consacré à l'autre thème, *L'armée et les affaires militaires*, a paru en 1991 (pp. 259-560). Cl. Lepelley y a joint quelques actualités archéologiques. Ce volume comprend des contributions substantielles.

Un gros article de G. Camps concerne la Protohistoire: il s'est posé la question de savoir quand apparaissaient les chars dans les gravures rupestres et quelle était leur utilisation (*Chars protohistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara: engins de guerre ou véhicules de prestige?*, pp. 267-288, avec une bibliographie, précieuse pour les non spécialistes).

Pour l'époque républicaine F. Bertrandy a essayé de cerner la personnalité de Juba I^{er}, ses motivations et ses moyens dans son alliance avec les Pompéiens; il fait ressortir la relative fragilité de la confédération de tribus que constituait le royaume numide (*L'aide militaire de Juba Ier aux Pompéiens pendant la guerre civile en Afrique du Nord, 50-46 av. J.C.*, pp. 289-311).

L'organisation de l'armée romaine et son recrutement en Afrique ont été abordés sous deux angles différents: J.-M. Lassère a écrit l'histoire de la cohorte (devenue *equitata*) des Musulames, recrutée après la guerre de Tacfarinas, employée sur le Danube puis en Syrie et retournée en Afrique (mais en Maurétanie Césarienne) au début du II^{e} s.: *Le re-*

crutement romain et les Musulames, pp. 299-311. — D. Fishwick a étudié *Le culte de la Domus Divina à Lambèse*, en se ralliant à la démonstration de Janon qui avait constaté que les grandes inscriptions portant les règlements de collège étaient en place dans le temple d'Esculape et ne provenaient pas des *principia* du grand camp comme on l'avait dit au XIX^e s. (pp. 329-341).

La topographie militaire en Afrique a été abordée par quatre communicants pour le Maroc, l'Algérie et la Tripolitaine: M. Lenoir a essayé de retrouver à travers la photographie aérienne et les rapports des fouilles espagnoles l'évolution du camp de *Tamuda*, près de Tétouan: camp à peu près carré (un peu moins de 100m de côté) avec des tours internes, établi à la fin du I^er. ou au début du II^e s., renforcé par des tours externes au début du III^e s., à nouveau modifié à la fin du III^e ou au début du IV^e s., époque où l'*ala Herculea* y tient garnison d'après la *Notitia Dignitatum* (*Le camp de Tamuda et la chronologie de quelques camps du Maroc*, pp. 355-365). — R. Rebuffat, associé à O. Akerraz, a confirmé la localisation d'*Oppidum Novum* à El Qsar el Qebir sur la route Rabat-Tanger, d'après les pierres remployées dans le minaret de la Grande Mosquée, dont ils ont relu les inscriptions. L'une d'elles est l'épitaphe d'un syrien de l'*Ala Hamiorum* qui a dû stationner à *Oppidum Novum* (*El Qsar et Qebir et la route intérieure de Maurétanie Tingitane entre* Tremuli *et* Ad Novas, pp. 367-408).

P. Morizot, qui explore l'Aurès avec son fils depuis plusieurs dizaines d'années, à étudié en s'aidant des documents datant de la conquête française, la pénétration de la III^e légion Auguste dans l'Aurès. Il démontre en particulier l'impossibilité d'une route antique à travers la passe centrale de Tigranimine où la route moderne n'a été établie qu'en 1932 (*Le réseau de communications de la III^e légion de Lambèse au Sahara à travers l'Aurès*, pp. 409-426, avec une carte p. 411). — Enfin G. Di Vita remet en cause la critique par D. Smith de la datation sous les Philippes du *centenarium* de Gasr Duib dans la haute vallée de l'oued Sofeggin sur le Djebel Tripolitain: l'inscription témoigne bien d'une construction sous Philippe l'Arabe dans le cadre du *limes Teutheitanus* (carte p. 430), mais le fort a été évidemment endommagé et partiellement reconstruit par la suite puisque l'inscription n'était pas en place (*Gasr Duib: construit ou reconstruit sous les Philippes*?, pp. 422-444).

Les problèmes des rapports entre la société africaine et l'armée romaine ont été traités pour trois régions (en plus du recrutement chez les Musulames, où les témoins sont rares): J. Peyras, spécialiste de l'Ansarine, a recensé les traces d'occupation militaire, les témoignages épigraphiques sur la présence de soldats et de vétérans, ainsi que les militaires

originaires de cette région attestés dans tout l'Empire, avec une carte p. 322 (*L'Armée romaine et le tell nord-est tunisien*, pp. 313-327). — X. Dupuis, qui se consacre à la révision des inscriptions de la Numidie militaire, a fait deux constatations intéressantes: les témoignages sur la participations des vétérans à la vie municipale dans cette région sont, contrairement à notre attente, rares, et les vétérans en question doivent être originaires déjà pour la plupart de familles de notables (*La participation des vétérans à la vie municipale en Numidie méridionale aux IIe et IIIe siècles* (pp. 343-354). — T. Kotula, professeur à Wroclaw, à propos d'un *verna vectigalis*, mal expliqué de *Thamalulla*, près de Sétif (Aïn Toumella, ex Tocqueville), croit à la présence sur ce nœud routier d'une *statio* du *portorium* d'Afrique. A cette occasion, il s'interroge sur l'évolution de ce centre fortifié, devenu cité de plein droit et qualifié bizarrement de *municipium et castellum* (*Thamalulla municipium et castellum*, pp. 471-477).

La crise du IIIe s. a suscité deux études historico-archéologiques: F. Lopez-Pardo ne croit pas à une cause interne à la province pour l'abandon de la Maurétanie Tingitane intérieure vers 280; ce serait la nécessité d'y prélever des troupes qui aurait conduit les empereurs à concentrer leurs efforts sur le Nord, nécessaire à la protection de la Bétique et donc logiquement intégré au diocèse des Espagnes (*Las problemas militares y la inclusione de la Mauritania Tingitana en la Diocesis Hispaniarum*, pp. 445-453 avec résumé français). D'après son recensement des trésors monetaires du milieu du IIIe s., P. Salama croit à un soulèvement généralisé des tribus de la Maurétanie Césarienne intérieure qui vont jusqu'à attaquer la Numidie occidentale, suivant un schéma qu'il retrouve dans la révolte et 1871 et dans la guerre d'Algérie (*Vues nouvelles sur l'insurrection maurétanienne dite «de 253»: le dossier numismatique*, pp. 455-470).

Pour l'Antiquité Tardive, Y. Modéran, spécialiste de Corippe, s'est livré à une critique intelligente de la thèse de Chr. Courtois sur les raids des tribus chamelières du Sahara en Byzacène sous les Vandales. Ces incursions se placent en fait en Tripolitaine, et ce n'est pas avant le milieu du VIe s. que ces tribus étendent leurs incursions jusqu'en Byzacène (*Les premiers raids des tribus sahariennes en Afrique et la Johannide de Corippe*, pp. 479-490).

L'époque islamique n'a été traitée que par un auteur, S. Dahmani, responsable des Antiquités d'Annaba, qui a démontré que la kasbah de Buña-Bône, attestée seulement au XVe s., droit être bien antérieure en raison du rôle stratégique joué par cette ville au Moyen Age (*La Kasbah de Buña*, pp. 491-511).

Hors thèmes, on trouve quatre communications: J.-W. Hayes a retrouvé dans les papiers et les céramiques recueillis par Miss Kenyon à Sabratha en 1948-1951 des traces d'importations en grande quantité de sigillée orientale, qui aurait donné naissance à la première sigillée africaine (J. Hayes décrit une pièce qui lui semble le prototype) (*Deux notes sur la céramique de Sabratha: la «sigillée orientale A»; une «catégorie de sigillée claire» précoce*, pp. 515-523). — N. Kallala, chargée de la prospection préalable à la rédaction de la nouvelle carte archéologique dans la région de Monastir, conclut à la localisation de *Ruspina* à l'H^r^ Tennis et non à Monastir même, et décrit les vestiges encore visibles sur la presqu'île et sur les ilôts voisins (*La localisation du site de* Ruspina *d'après une prospection récente dans la presqu'île de Monastir*, pp. 525-533). — Dans le même cadre, S. Ben Baaziz a examiné quatre feuilles de la carte topographique dans la région de Gafsa: l'occupation antique a été faible et elle se caractérise par un habitat concentré (avec seulement une vingtaine de fermes). Le pâturage semble la ressource essentielle (*Les sites archéologiques de la région de Gafsa*, pp. 535-548). — Toujours pour la même enquête et dans la même région, M.K. Annabi décrit plus en détail les vestiges de l'H^r^ Bir Ennadhour, site n° 41 de la feuille 111 (Dj. Manoura), au Nord-Est de Gafsa (*Prospection archéologique en Tunisie: le site de l'H^r^ Bir Ennadhour*, pp. 549-554).

On voit donc que les contributions de ce Colloque sont de même nature et de même importance que celles d'un Colloque de *L'Africa Romana*.

Marcel Le Glay

Un centre de syncrétisme en Afrique: *Thamugadi* de Numidie

Il faut toujours se méfier des mots en-isme. Ils servent le plus souvent à définir des «systèmes» à tendance plus ou moins philosophique ou des notions vagues et abstraites, qui n'ont pas toujours un lien étroit et direct avec les réalités historiques.

Le mot «syncrétisme» n'y échappe pas. Le bon vieux *Dictionnaire de la langue fraçaise* de Littré le définit: «système de philosophie grecque qui consistait à fondre ensemble les divers systèmes»!

Bref, un mot qui serait à bannir de notre vocabulaire historique, s'il n'était si commode. Et comme on ne voit pas bien par quel autre vocable le remplacer, employons le donc, à condition de le *définir* aussi précisément que possible. Etymologiquement, il contient l'idée de réunir, de mettre ensemble, de fusionner. Une des bonnes définitions qui en ont été données l'a été par l'égyptologue Jacques Vandier, à propos de la religion égyptienne: «Le syncrétisme est, d'une façon générale, la fusion de plusieurs systèmes philosophiques ou religieux; (il) exprime, dans le cas particulier de l'Egypte, la tendance si nettement attestée dans ce pays, d'*identifier* un dieu à un autre dieu de façon à faire de cette dualité divine un *être unique* dans lequel se retrouvent les caractères, primitivement indépendants, de ses deux éléments formateurs»[1]. Sans doute pensait-il surtout à Sarapis, qui transcrit l'égyptien Osor-Hapi = Osiris-Apis, c'est-à-dire Apis mort et devenu Osiris, le dieu de l'Au-delà. Triomphe ici, on le voit bien, le processus d'identification. La définition donnée par J. Vandier est évidemment bonne. Elle me paraît cependant trop restrictive.

En fait, il y a plus dans les mouvements et les tendances dites syncrétistes des Anciens. Le problème est beaucoup plus ample. Monsieur Jourdain faisait, dit-on, de la prose sans le savoir. Les Anciens, tous les Anciens, ont fait du syncrétisme sans le savoir, mais non sans le vouloir...

* On a volontairement conservé ici le ton de la conférence, prononcée le 16 décembre 1990 à Cagliari. Les notes sont limitées au minimum. Une publication plus précise est en préparation.

[1] J. VANDIER, *La religion égyptienne*, Paris, 1944, p. 14. Comme le souligne récemment R. MACMULLEN, *Le paganisme dans l'Empire romain*, Paris, 1987 (trad. fr.), les mots en-isme ne vont «guère de pair avec la clarté de pensée...».

Seulement leur syncrétisme n'est pas un; il est multiple ou plus exactement multiforme. Pour bien le saisir, s'imposent quelques remarques préliminaires. D'abord sur la pensée, ou plutôt les modes de penser des Anciens. Nous, Modernes, avons une certaine tendance à compliquer les choses, à force d'analyses, de réflexions et de confrontations. Les Anciens avaient en général une vision plus réductrice des choses et même une réelle tendance à la simplification. Ce qu'il ne faudrait tout de même pas exagérer. D'autre part, les Anciens détestaient vivre en vase clos; c'étaient des voyageurs impénitents et qui s'aventuraient volontiers très loin de leurs bases. Qu'on pense aux pérégrinations d'Hérodote, ou aux contacts des Gymnosophistes hindous et des Grecs; on pourrait facilement multiplier les exemples. Sur une moins grande échelle, qu'on pense aussi aux mouvements des soldats d'un *limes* à un autre, ou aux déplacements des pélerins vers les grands sanctuaires, dits justement de pélerinage.

Naturellement, on voit bien à ce propos l'importance historique d'un événement tel que les conquêtes d'Alexandre le Grand, dont le contrecoup religieux a été considérable. Alors qu'à l'époque classique, avant Alexandre, le fait religieux apparaît bien comme un fait social et proprement un fait civique, alors que religion et cité — qu'il s'agisse d'Athènes, de Sparte, de Corinthe ou de Thèbes — sont intimement liées, si étroitement associées que le salut de la cité est inconcevable sans le respect de la religion civique (en 399, Socrate fut accusé de corrompre la jeunesse, parce que, récusant les dieux traditionnels, il introduisait des dieux nouveaux), tout change à partir d'Alexandre. Parce qu'il voulait unir tous les peuples dans une même communauté humaine, le fait religieux, sans cesser d'être civique (un aspect qu'on a par trop négligé), est devenu à la fois plus universel et plus individuel. Le Père A.J. Festugière a fortement souligné ce changement dans un article sur «Le fait religieux à l'époque hellénistique»[2], qui reproduit sa leçon d'ouverture à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de Paris, en 1945.

Du fait des contacts désormais noués entre peuples divers, aux cultures et aux religions différentes, du fait aussi de la politique de fusion entre Grecs et Barbares, voulue par Alexandre et poursuivie par ses successeurs, on en vint à rapprocher des divinités qui apparemment possédaient une même nature ou remplissaient les mêmes fonctions. Le Zeus grec fut rapproché du Ba'al syrien et du Sarapis égyptien. Aphrodite fut rapprochée d'Atargatis / dea Syria et d'Isis. Certains en vinrent même à rêver d'une religion universelle; pour faire pendant à l'idéal politique

[2] Dans *Vivre et penser*, 1945.

d'une monarchie couvrant le monde, pourquoi ne pas penser à une religion cosmique, à caractère astral?

On conçoit dès lors que dans le monde romain, qui représentait un ensemble territorial complexe et composite, fait de peuples aux cultures aussi différentes que les Gaulois et les Bretons d'une part, les Syriens et les Egyptiens d'autre part, le «fait religieux» ait évolué, sous plusieurs influences et de diverses manières.

— Il y eut parfois transfert, plus ou moins autoritaire, de divinités. Les Gaulois, en bons celtes, vénéraient Teutatès, Taranis et Esus. En s'installant en Gaule, les Romains leur ont apporté Mars, Jupiter et Mercure. Déjà au moment de la conquête, dans les *Commentaires de la guerre des Gaules*, César avait opéré des rapprochements. Ils se précisèrent par la suite. En Afrique du Nord punicisée, les deux grandes divinités s'appelaient Ba'al-Hammon et Tanit; les Romains ont apporté Saturne et Caelestis. Il s'ensuivit là une *interpretatio* complexe, ici une captation sur place et une identification des divinités.
— Ailleurs il y eut assimilation par juxtaposition de cultures. Ainsi dans les grands sanctuaires orientaux, où l'on peut prendre l'exemple d'Heliopolis-Baalbek. Régnaient là les syriens Hadad et Atargatis. A l'époque romaine, ils s'appellent Iupiter Heliopolitanus et Venus Heliopolitana. Mais ce Iupiter est représenté debout, gaîné, vêtu d'une cuirasse, entre deux taureaux, tenant d'une main un fouet qui symbolise l'éclair (Hadad était dieu de la foudre), de l'autre des épis qui symbolisent la fertilité qu'il promet. Tandis que Vénus est figurée assise, flanquée de sphinx et portant sur la tête un calathos.
— Il faut enfin tenir compte de la réflexion philosophique qui, dans un monde polythéiste, tend à faire prévaloir, dès le IV^{e} s. et à travers toute l'époque hellénistique, puis avec un singulier renforcement à l'époque impériale romaine, l'idée qu'existe un dieu supérieur, suprême, dont les autres dieux ne sont que des formes, des hypostases, à qui sont délégués certains de ses pouvoirs. Ainsi s'est affirmée une tendance à l'hénothéisme qui va se développer progressivement.

Bref, comme on peut l'entrevoir dès maintenant à partir de ces exemples, l'Antiquité a connu des formes très diverses de syncrétisme. On a parlé de syncrétisme de contact, qui suppose de multiples formes d'emprunts d'une civilisation à une autre. On a parlé de syncrétisme de juxtaposition, comportant parfois infléchissement des fonctions divines. On a parlé enfin de syncrétisme d'identification, qui suppose au travers de noms différents, de rituels divers et d'iconographies variées l'impression ou la reconnaissance d'une identité de valeur.

Ainsi apparaissent tant de formes de syncrétismes qu'on serait volontiers tenté par la solution désespérée qu'a proposée l'égyptologue S. Morenz: «Que nous soit simplement permis de renoncer au terme malheureux de syncrétisme».

A mon sens, on peut le conserver, faute de disposer d'un autre terme, *à une condition: ne jamais l'employer seul*, mais lui associer deux mots, qui me paraissent contenir et résumer tous les cas: assimilation et association[3]:

a) *Le syncrétisme d'assimilation* recouvre en fait trois formes de rencontres divines. On constate qu'il y a assimilation pure et simple, aboutissant à une *interpretatio romana*, quand l'Eshmun punique devient l'Esculape berbéro-romain, ou quand Shadrafa devient Bacchus / Liber pater. Même si entre ces deux exemples on peut noter quelques nuances.
Quand il s'agit du Mercure greco-romain qui, transféré en Afrique du Nord où il dut rencontrer un dieu indigène, se transforma tantôt en un Mercure africain au scorpion, dieu des huileries, tantôt en un dieu protecteur de la végétation arbustive sous le nom de Mercure-Silvain, alors il y a là assimilation avec adaptation des divinités propre à entraîner un enrichissement de la personnalité divine.
Mais il peut y avoir aussi assimilation cumulative. Ainsi dans une inscription d'Announa (*Thibilis*) gravée sur un autel dédié *Telluri Terrae matri Aeracurae Matri deum magnae Ideae* (*C.I.L.*, VIII, 5524).

b) *Le syncrétisme d'association*, ou de juxtaposition, consiste, comme le mot l'indique, à associer en les juxtaposant dans une même dédicace des divinités différentes, mais qui le plus souvent ont entre elles des affinités. Pour exemple, à Lambèse, la dédicace de l'Asclépieium qui s'adresse à Iupiter Valens, à Aesculapius et Salus, à Silvanus Pegasianus, protecteur de la Troisième légion Auguste, directement intéressée à l'édification du temple. Il faut y ajouter des formules syncrétistes, telles que *di Augusti, di omnes* ou *di deaeque omnes*, formules qui se multiplient aux II^{e}-III^{e} s.

Toutes ces formes se rencontrent partout dans l'Afrique ancienne. Mais il est un centre qui se distingue par son originalité: c'est Timgad (*Thamugadi*) en Numidie, ou l'on trouve un cas de syncrétisme (d'association) très particulier, qui mérite analyse et tentative d'explication.

[3] Voir M. Le Glay, *Les syncrétismes dans l'Afrique ancienne*, dans *Les syncrétismes dans les religions de l'Antiquité* (Coll. de Besançon octobre 1973), Leiden, 1975, p. 123-151.

* * *

Thamugadi, on le sait[4], est en Afrique du Nord le dernier exemple de colonie romaine fondée avec déduction coloniale. Ce fut l'œuvre de Trajan en 100, exécutée par le légat de la Troisième Légion Auguste, L. Munatius Gallus, qui lui donna le nom de *colonia Marciana Traiana Thamugadi*. Cette fondation, conduite à partir de Lambèse, où depuis 81 la légion disposait d'un établissement militaire, répondait à une double préoccupation: assurer la sécurité routière, en surveillant particulièrement les débouchés des deux vallées qui traversent l'Aurès, l'oued el Abiod et l'oued el Abdi; d'autre part mettre en valeur la plaine environnante, relativement fertile.

La création fut un succès. La colonie prospéra rapidement. Dès le II[e] s. le mur d'enceinte originel fut débordé et bientôt abandonné pour de nouvelles maisons qui occupèrent son emplacement. Les marchés et les boutiques se multiplièrent. Au-delà des portes, se développèrent des banlieues, notamment vers l'Ouest et le Sud. Dans l'état actuel des fouilles, on évalue à quelque 56 hectares la superficie des ruines.

C'est précisément vers le Sud, à 500 mètres du Forum (qui occupe le centre de la ville) que se dressait un temple particulièrement important et, un peu par ma faute, encore mal connu. Par la faute aussi des Byzantins, qui en 539/540 construisirent là un énorme fort. Comme l'atteste une inscription retrouvée en 1911, gravée sur une pierre qui devait être encastrée au-dessus d'une des portes:

«Par la grâce de Dieu, en l'an 13, aux temps très heureux (*felicissimis temporibus*) de nos seigneurs Justinien et Theodora, à jamais Augustes, a été construite depuis les fondations la cité de Thamugadi, par les soins de l'excellentissime Solomon, maître des soldats, ancien consul, patrice, chargé de l'autorité suprême et préfet pour l'Afrique».

Il n'est pas douteux que l'expression «cité de Thamugadi» désigne en l'occurrence le fort byzantin lui-même. De cette forteresse, que les spécialistes s'accordent à considérer comme l'une les plus belles forteresses byzantines connues en Afrique du Nord, le regretté Jean Lassus a pu démonter l'ordonnance et le fonctionnement[5].

[4] Voir en dernier lieu J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome, 1972, p. 97-100. Sur le développement de la ville, E. BOESWILLWALD, R. CAGNAT, A. BALLU, *Timgad, une cité africaine sous l'Empire*, Paris, 1905; C. COURTOIS, *Timgad, antique Thamugadi*, Alger, 1951.

[5] J. LASSUS, *La forteresse byzantine de Thamugadi. Fouilles à Timgad 1938-1956*, Paris, 1981.

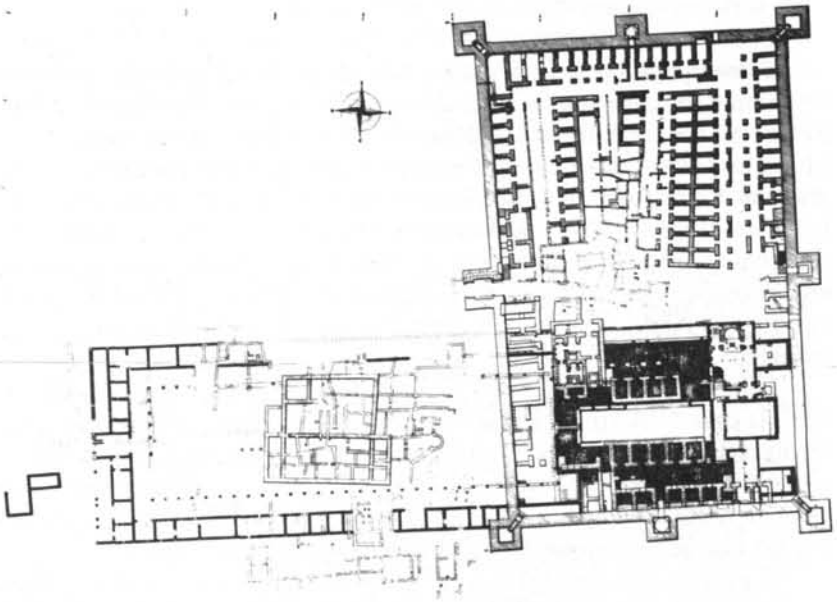
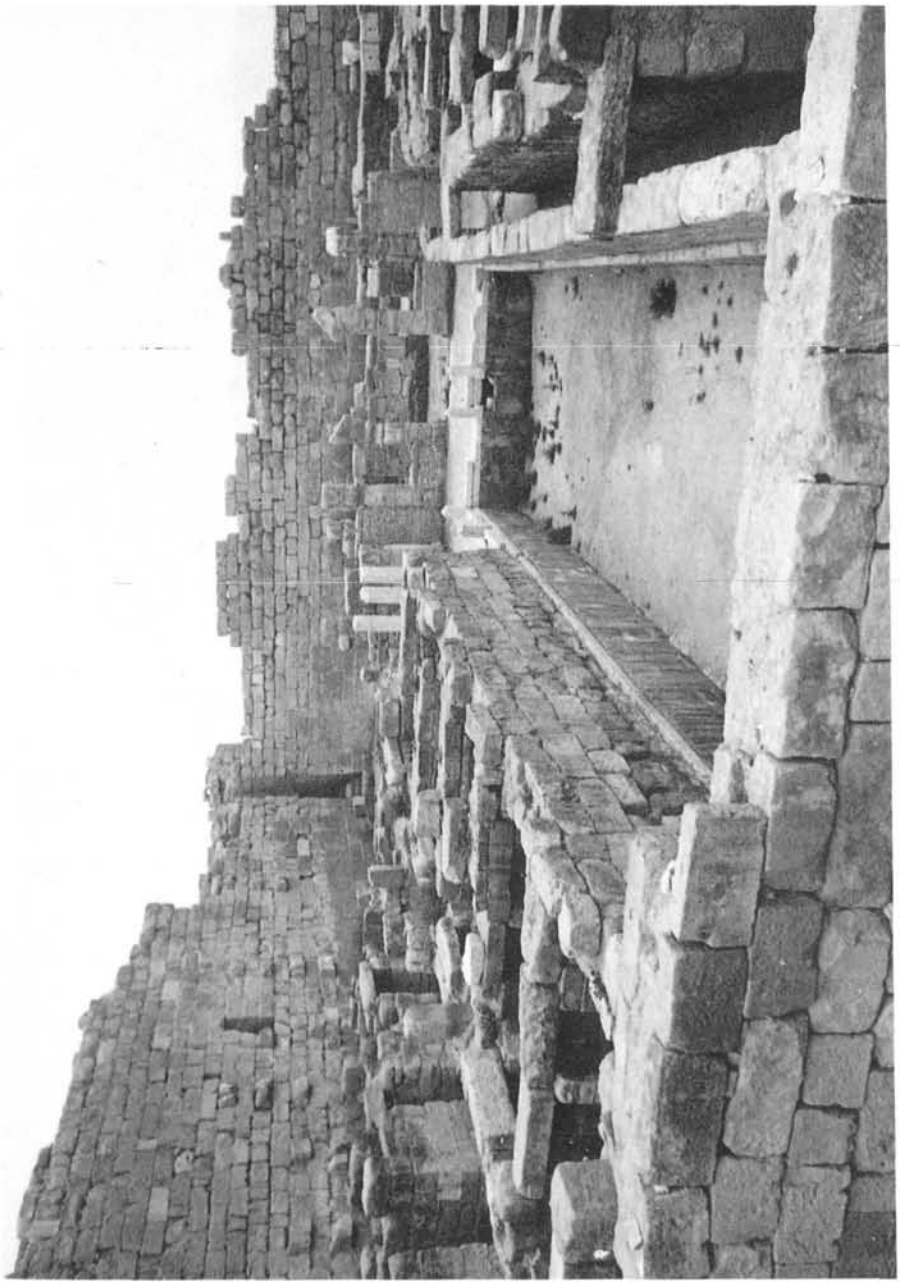


Fig. 1: Timgad. La forteresse byzantine et le sanctuaire de l'*Aqua Septimiana*.

Sur 120 m de longueur et 80 m de largeur, elle comporte un mur d'enceinte rectangulaire, qui devait s'élever à 10-15 m de hauteur, conforté par quatre tours d'angle et quatre tours intermédiaires. Une garnison évaluée à environ 500 hommes et 130 chevaux pouvait l'occuper. A l'intérieur sont réparties les installations: la partie occidentale étant réservée à l'état-major et à ses services, tandis que les hommes et leurs montures stationnaient dans les casernements de la partie orientale. Dans le secteur Ouest réservé à l'état-major se trouvent des thermes, une chapelle et une petite place où devaient se donner les ordres du jour. Toutes ces dernières constructions sont implantées autour d'une réserve d'eau, qui joue là un rôle essentiel. On peut même penser que sa présence a été déterminante dans le choix de ce lieu pour l'installation de la forteresse byzantine. D'un bout à l'autre de son existence, le bassin qui contenait cette réserve aura été — on va le voir — d'une importance capitale.

Le fort de *Thamugadi* était assez bien conservé pour avoir été repéré dès 1765 par un navigateur anglais, Bruce, qui s'était aventuré jusqu'aux confins septentrionaux de l'Aurès. Toutefois ce sont les fouilles qui se sont poursuivies de 1938 à 1956, qui ont révélé, outre les installa-

Tavola I

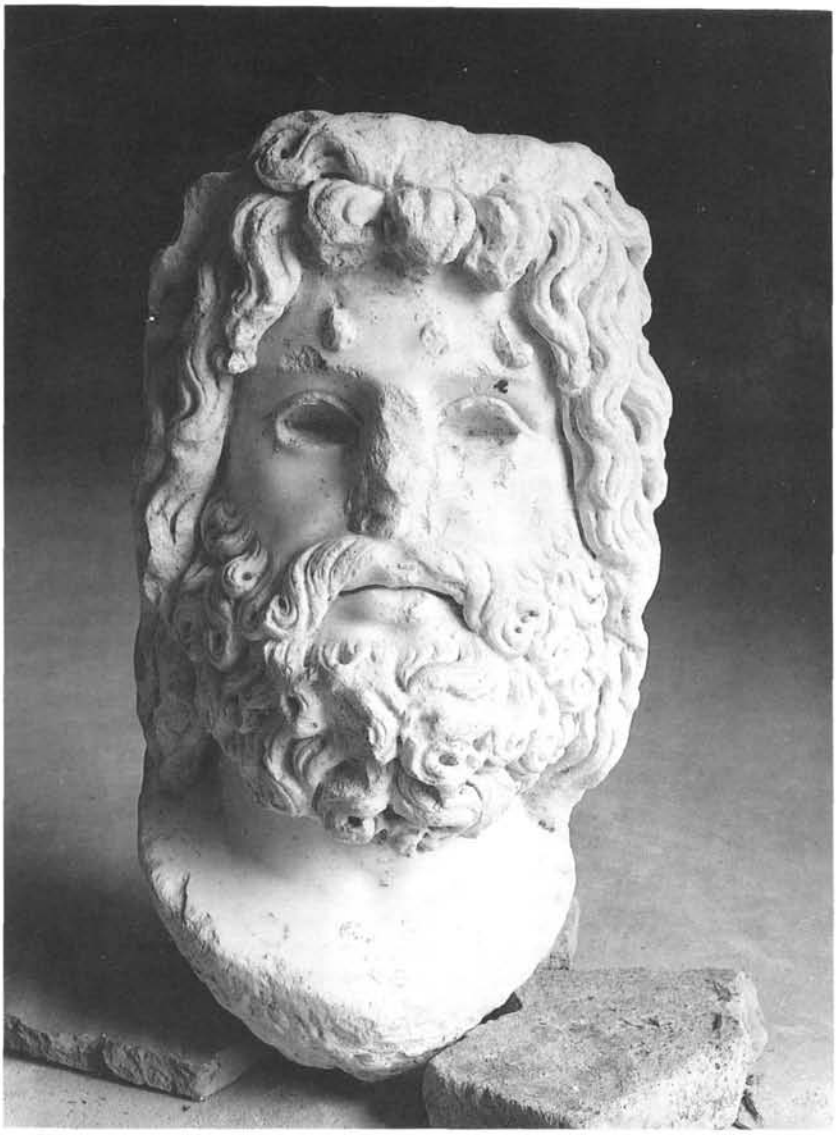


Le bassin-piscine du temple.

Médaillon en terre cuite de Timgad.

Timgad. Statuettes en terre cuite de *Dea Africa*.

Lambèse. Statuette de l'Afrique (Musée S. Gsell d'Alger).



Timgad. Tête de Sérapis.

Timgad. Pied votif de Sérapis.

tions militaires byzantines, les restes d'un grand temple orienté Nord-Sud (alors que le fort est orienté Est-Ouest), comportant un vaste bassin alimenté par une source. Voilà, à n'en pas douter, la réserve d'eau qui a fixé le choix des militaires byzantins.

C'est bien entendu ce temple, sous-jacent au fort byzantin, qui nous intéresse ici au premier chef.

A son propos on notera dès l'abord deux choses. Ce temple représente le plus grand ensemble religieux d'Afrique du Nord. Avec ses 158 m de longueur et ses 44 m de largeur, c'est-à-dire avec ses quelque 7.000 m^2 de superficie, c'est même l'un des plus grands sanctuaires d'Occident. C'est dire qu'il déborde largement les limites de la forteresse byzantine, qui ne recouvre que la partie méridionale du temple. D'autre part il est essentiel de signaler tout de suite que, par chance, une belle inscription monumentale retrouvée *in situ* nous a fourni de très intéressants renseignements[6]. Datée entre octobre et le 9 décembre 213 ap.J.C. par la seizième puissance tribunicienne de Caracalla et sa troisième salutation impériale, elle nous apprend qu'à cette date ont été achevés des travaux qui sont énumérés avec soin: on a entouré la *fons* (sans aucun doute le bassin mentionné plus haut) d'une balustrade de bronze (*cancellis aereis conclusum*); on a aménagé les portiques d'un *viridiarium* qu'on a orné de peintures, de portes et d'un pronaos donnant sur les portiques; enfin on a dallé l'*opus plateae*, c'est-à-dire très vraisemblablement l'avenue flanquée de colonnades qui s'étend des Thermes du Sud jusqu'à l'entrée du sanctuaire.

Les vestiges exhumés lors des fouilles sont vivement éclairés par ce texte épigraphique, qui permet d'identifier avec précision la plupart des éléments architecturaux qui composent le temple.

Celui-ci est nettement fait de deux parties:

1) *La partie la plus sacrée*, en gros celle qui a été recouverte par les installations militaires byzantines, occupe le Sud du monument, bien distincte du reste: un mur percé de deux ouvertures (fenêtres?) et d'une porte, située dans l'axe de l'ensemble, isole le *sacrarium* de l'*area* à portiques dont on parlera plus loin. Ce *sacrarium* est original. Il comporte en effet non seulement les trois *cellae*, mais aussi le bassin dont il a été question.

[6] L. Leschi, *Découvertes récentes à Timgad: Aqua Septimiana Felix*, «C.R.A.I.», 1947, p. 87-99, repris dans *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris, 1957, p. 240-245.

— Les trois *cellae*, surélevées sur un même puissant *podium*, se dressent donc au fond. Mais il faut souligner que, si elles ont un soubassement commun, elles sont indépendantes l'une de l'autre, et que la *cella* centrale est plus importante que les deux autres, disposées un peu en retrait par rapport à la *cella* principale. Chacune est précédée de son propre portique surélevé. Remarquons que dans l'inscription de 213 elles ne sont pas mentionnées parmi les travaux sévériens. Ce qui doit signifier que leur construction est antérieure à ces travaux, qui ne les ont pas affectées. Une conclusion qui se trouve parfaitement confirmée par une découverte épigraphique: dans le sanctuaire situé à droite de la *cella* principale, sur le *tribunal* qui occupe le fond, un béton porte en relief des traces de lettres laissées par une dalle épigraphe, réutilisée pour couvrir ce massif bétonné; on lit à l'envers *Germ(anicus) M[ax(imus)]* qui peut se rapporter à Commode. Il semble donc que cette *cella*, restaurée et embellie par des revêtements de marbre à la fin du II^e^ s. ou au début du III^e^, a été édifiée dans le courant du II^e^ s.

— Non moins importante et particulièrement originale est la présence du bassin de forme rectangulaire, qui s'étend sur 27 m de longueur, 7 m de largeur et 1,70 m de profondeur (tav. I). De telles dimensions autorisent à parler de piscine. Ce qu'il faut souligner — là est l'originalité — c'est que cette piscine, protégée par une balustrade en bronze, supportée par des piliers à pommeaux — celle-là même dont fait mention l'inscription de 213 — se trouve incluse dans l'enceinte sacrée du temple. Elle est même au cœur de l'ensemble sacré fermé, dans l'axe et du *sacrarium* et du temple.

Que cette piscine ait constitué l'élément essentiel du sanctuaire est d'une certaine manière confirmé par une inscription découverte en remploi dans les petits thermes byzantins du fort. Sous la forme d'une acclamation *[Sal]uis Augustis [Aqua Se]ptimiana Felix*, qu'on doit interpréter comme «les empereurs étant en bonne forme, l'*Aqua* septimienne est heureuse», ce texte nous fournit le nom de la piscine alimentée certainement par une source (que les fouilles n'ont d'ailleurs pas permis de retrouver) et du même coup sans aucun doute le nom du sanctuaire, qu'il faut appeler «le temple de l'*Aqua Septimiana*»[7]. Un nom qui retient à la fois

[7] L'interprétation donnée par L. LESCHI, *art. cit.*, doit être corrigée.

le rôle du bassin et les travaux de l'époque sévérienne. Enfin, en rapprochant le texte de l'inscription d'autres textes épigraphiques bien connus, de légendes monétaires et de nombreux textes, tels que cet extrait d'une lettre de Pline à Trajan, où il assure l'empereur que «nous renouvelons et en même temps nous acquittons nos vœux solennels *pour ta conservation qui se confond avec le salut de l'Empire*», bref en citant un des dogmes de la religion impériale, qui associe étroitement la *salus* du Prince au salut et au bonheur de l'Empire, c'est le sanctuaire lui-même qui se trouve mis en rapport avec la religion du souverain.

2) *L'autre partie du temple* comprend une vaste *area* ornée d'un portique sur trois côtés, portique ouvrant sur des salles rectangulaires, qui ont dû servir d'hôtellerie, pour l'accueil de nombreux fidèles et peut-être de touristes. N'oublions pas que ce portique était — l'inscription du temps de Caracalla nous l'apprend — décoré de peintures, comme il était courant dans les sanctuaires de Grèce, d'Asie mineure, des provinces danubiennes et africaines; c'est un fait bien connu[8]. On sait bien aussi que beaucoup de temples contenaient des bois sacrés et des jardins... qu'on pense à l'Asklepieion de Pergame par exemple.

Après les portiques du *viridiarium* ornés de peintures, l'inscription de 213 fait mention du dallage de l'*opus plateae*. En se fondant sur le sens de *plateia* en grec, on ne peut manquer d'identifier cet *opus plateae* avec l'avenue à colonnades (c'est le sens de *plateia* en grec) qui relie les grands Thermes du Sud de la ville à l'entrée du temple de l'*Aqua Septimiana*. Thermes sévériens dans lesquels fut trouvé naguère un grand vase en pierre[9] rehaussé de reliefs, qui associent le groupe divin Hercule-Bacchus, *di patrii* de *Lepcis magna*, cité d'origine de Septime Sévère, à *dea Africa*, à qui est offert un sacrifice. Ce qui conduit à nous demander à qui étaient dédiées les trois *cellae* du sanctuaire de l'*Aqua Septimiana*.

* * *

Inscriptions et sculptures nous renseignent sur les divinités du «temple de l'eau». De la *cella* provient notamment une base inscrite qui fait état de l'offrande au *Genius patriae* d'une *dens*, c'est-à-dire d'une défense

[8] De nombreux exemples sont fournis par R. MACMULLEN, *ouv. cit.*, p. 57 ss. et notes.

[9] Voir M. LE GLAY, *La déesse Afrique à Timgad*, dans *Hommages à Jean Bayet* (coll. Latomus, vol. LXX), Bruxelles, 1964, p. 374-382, avec pls.

d'éléphant en ivoire. Offrande très africaine, déjà attestée dans l'Afrique punique, et qui nous oriente vers une divinité précise: l'éléphant (*fera dentata africana*, ou *libyca*) est en effet toujours associé à la *dea Africa*, canoniquement coiffée de la *proboscis* et parfois portant une corne d'abondance en forme de *dens*. Si l'on se rappelle d'une part qu'à une époque difficile à préciser le *G(enius) T(errae) A(fricae)* était représenté par une déesse léontocéphale, confondue avec Tanit / Caelestis, d'autre part que sur le vase de pierre évoqué tout à l'heure *dea Africa* à la *proboscis* est accompagnée d'un lion, on ne peut plus douter que la présence de l'éléphant et du lion, animaux «célestes» par nature et «impériaux» par excellence[10] permette de conclure que le *Genius patriae* à qui fut offerte une *dens* et à qui était dédiée la *cella* principale n'était autre que *dea Africa*. La même inscription précise d'ailleurs qu'à Timgad elle était l'objet d'une *publica religio*, c'est-à-dire d'un culte officiel de la *respublica*[11]. La découverte à Timgad d'un *oscillum* représentant la déesse avec une inscription qui précise qu'il est issu d'un atelier local (*ex officina Tamugadens(i)um* (tav. II), à quoi s'ajoutent des statuettes en terre cuite figurant également la déesse à la *proboscis* (tav. III), ex-voto destinés aux fidèles ou petits souvenirs à l'usage des visiteurs, renforce encore le caractère officiel municipal du culte rendu à *Thamugadi* au Génie de l'Afrique. Quant aux reliefs du vase de pierre, éclairés par le texte de la grande inscription de 213, ils font comprendre la relation étroite établie à l'époque sévérienne entre les Thermes du sud et le sanctuaire, seul monument connu jusqu'ici qui atteste un culte officiel de *dea Africa* (tav. IV)[12].

Cette originalité n'est pas seule; il y a plus. De l'une des *cellae* secondaires proviennent des fragments d'une statue masculine, un serpent enroulé autour d'un bâton et une tête de serpent, qui évoquent évidemment Esculape. Est-il utile de rappeler qu'Arnobe, *Adv. nat.* le définit comme le dieu qui *sanitatem dat* (II,15), le *salutis dator* (VII,44) ou *conseruator* (VIII,48). Ovide l'avait déjà qualifié de *salutifer* (*Met.*, 15,744). Quant à Vitruve, *de arch.*, II,2, il recommandait de bâtir les temples dans

[10] Cf. l'édit de Caracalla de Banasa (216) qui fait état des *caelestia animalia* (*I.L.M.*, 100). Caracalla aimait, dit-on, se faire transporter sur un char traîné par des éléphants.

[11] Cf. H. Pavis D'Escurac, *La «publica religio» à Timgad*, «Atti del Ce.R.D.A.C.», XI, n.s. I, 1980-1981, Rome, 1984, p. 321-337.

[12] Ailleurs le culte de la *dea Africa* n'est guère attesté que par des statuettes d'usage domestique. Sauf peut-être à Lambèse, où un temple paraît lui avoir été dédié: voir M. Le Glay, *Encore la Dea Africa*, dans *Mél. d'arch. et d'hist. offerts à André Piganiol*, Paris, 1966, p. 1233-1239, en part. fig. 5.

des lieux salubres, pourvus de sources pures, «surtout les temples que l'on élève à Esculape, à Salus et aux divinités auxquelles le plus grand nombre de malades prêtent le pouvoir de guérir. Passant en effet d'un air vicié à l'air pur et traités par les eaux des fontaines salutaires, les corps souffrants se rétabliront plus vite. D'où il résultera que la divinité puisera autorité et crédit renforcés de la nature même des lieux». C'est bien le cas de notre sanctuaire, situé à l'écart de la ville, loin de la pollution citadine et dans un lieu pourvu d'eau.

De l'autre cella proviennent deux têtes masculines à la chevelure et à la barbe bouclées, avec mèches frontales; six trous circulaires en diadème indiquent qu'elles étaient radiées; le sommet aplati devait être sommé d'un *modius* (tav. V). On a bien entendu reconnu le dieu Sérapis. Ont été retrouvés en même temps des restes de bras et un pied en marbre blanc gravé d'une inscription: *pro salute Augg[g](ustorum)* (tav. VI)[13]. L'une des deux têtes, plus grande que l'autre, devait appartenir à la statue de culte. L'autre devait, avec le pied inscrit, constituer le groupe votif bien connu formé par un pied surmonté d'un buste du dieu, sorte de modèle réduit de la statue de culte, qui était exposé, quant à lui, à la vénération des fidèles et à leur toucher, quelque part à l'extérieur de la *cella*. La présence du dieu alexandrin ne saurait surprendre: le culte d'Isis et de Sérapis était implanté dans la région depuis longtemps; et déjà Commode avait traité Sérapis en *conseruator imperii*, avant que Septime Sévère se fît représenter en Sérapis, avec les mèches frontales caractéristiques, et que Caracalla se proclamât *philosarapis*. Mais surtout — et le pied votif avec son inscription vient le rappeler — on sait bien que Sérapis, comme Isis, était un dieu guérisseur, dit sauveur[14].

Bref, dans un sanctuaire dont l'architecture est par certains traits proche du type de temple dit «romano-africain» (avec ses trois *cellae* édifiées sur un podium au fond d'une *area* à portiques), mais par d'autres traits et notamment par la place qu'y occupe la piscine (aménagée dans le *sacrarium* même) très originale, était vénéré un groupe de trois divinités, qu'on ne saurait appeler une «triade». Pour éviter toute confusion, il convient en effet de réserver cette appellation aux groupes, surtout fréquents en Orient, composés d'un dieu-père, d'une déesse-mère et

[13] M. Le Glay, *Un «pied de Sarapis» à Timgad, en Numidie*, dans *Hommages à M.J. Vermaseren*, Leiden, 1978, p. 573-589.

[14] Sur Isis et Sérapis, dieux guérisseurs, voir I. Becher, *Antike Heilgötter und die röm. Staatsreligion*, «Philologus», 114, 1970, p. 228-235. Références et bibliographie abondent.

d'un dieu-fils. Ici, à *Thamugadi*, il s'agit bien de syncrétisme d'association parfaitement caractérisé, puisque se trouvent réunies, *pour la première fois*, trois divinités d'origine différente:

— *dea Africa*, déesse typiquement africaine, à qui était demandée la fertilité (symbolisée par la *cornucopia*) et dont le culte avait, semble-til, un caractère surtout domestique et privé;
— Esculape, héritier fidèle de l'Asklepios grec, dieu toujours guérisseur, qui acquiert au II^e^ s. — les inscriptions de l'Asklepieion de Pergame et les textes d'Aelius Aristide le montrent bien — une dimension universaliste;
— Sérapis, dieu alexandrin, doté lui aussi de pouvoirs universels, parmi lesquels s'affirment souvent ses vertus salutaires.

Il est clair que c'est autour de l'eau bienfaisante, qui emplissait la piscine du temple de l'*Aqua Septimiana*, que s'est effectué le regroupement associatif de la déesse berbéro-romaine, du dieu gréco-latin et du dieu égyptien. *Dea Africa* y a gagné un singulier enrichissement de sa personnalité, et son sanctuaire une réputation de lieu de pélerinage, qui seule peut rendre compte de l'installation des chambres d'accueil alignées autour de l'immense *area* sacrée. Bref, une association unique qui constitue le type le plus parfait de syncrétisme et qui confère son originalité au plus grand des temples thamugadiens et africains.

Carmen Castillo

Relaciones entre Hispania y Africa en época alto-imperial: documentación epigráfica

El estudio que tengo el honor de presentar aquí, quizá menos ambicioso de lo que sugiere su título, tiene dos partes.

La primera se basa en varios epígrafes hallados en suelo hispano durante los últimos años, en los que se hace referencia a personas o realidades de las provincias africanas.

La segunda, en una lista de senadores africanos que desempeñaron cargos en Hispania, y — a la inversa — senadores hispanos en las provincias africanas.

Las inscripciones que me han servido de punto de partida son:

— Un diploma militar encontrado en la Bética.
— La inscripción funeraria de *Cornelius Potitus*, que murió *in bello Maurico*.
— Las donaciones hechas a *Italica* por una *flaminica* de origen mauretano.

En torno a estos epígrafes he procurado resumir el estado de las cuestiones sobre las que allí se da noticia, o de otros asuntos con ellas conexos.

Las listas de senadores permiten asomarse a la vertiente pública de unos contactos más estudiados desde otros puntos de vista.

No entro aquí en el ámbito de las relaciones económicas (objeto de otra comunicación en el presente Congreso), ni tampoco en el de las conexiones culturales que pueden deducirse del estudio de los monumentos arqueológicos.

I

1. En primer término, el diploma militar de *Baelo*. Descubierto en 1983 en las excavaciones de *Baelo Claudia*[1], (la actual Bolonia, en el extremo meridional de la Bética) representa — junto con otro, procedente

[1] P. Jacob, «Gerión», 2, 1984, pp. 325-332 = «MCV», 20, 1984, pp. 7-16 = *AE* 1984, 529.

de una colección particular de Utrera[2] — el primer documento de este género encontrado en una provincia hispana. Aunque está mal conservado, su editor ha podido reconstruir el texto en buena parte, gracias a los paralelos proporcionados por *diplomata* de *Banasa*, en la Mauretania Tingitana. Son en efecto unidades que actuaban en esta provincia las mencionadas en el nuevo diploma; su beneficiario, un soldado cuyo nombre se ha perdido casi por completo, recibe la *honesta missio* y consiguientemente la ciudadanía romana, durante el consulado de *M. Annius Libo* y *Q. Numisius Iunior*, es decir, entre el 13 de Enero y el 30 de Abril del a. 161[3]; suple Jacob en la última línea de la cara interna del documento el nombre del procurador *Q. Claudius Felix Aeronius Montanus*, pero la inscripción de *Banasa* datada el 1 de Febrero de a. 161, en la que se apoya para el suplemento, honra a este personaje como patrono de la ciudad, lo que hace pensar que para esa fecha *Claudius Ferox* no ocuparía ya el cargo de gobernador[4].

Al pie de la cara externa, tras la fecha consular, figura el nombre del *praefectus* de la *cohors I Ituraeorum: Baebius H...* Esta es la primera cohorte en la serie de once que se reconstruyen en el texto de la cara interna. Cinco de ellas dejan ver por sus nombres que fueron reclutadas en Hispania: *II Hispanorum, I Asturum et Callaecorum, III Asturum c.r., II Hispana c.r.* y *I Lemaevorum.* La *I Asturum et Callaecorum* está documentada en la Tingitana ya desde el a. 57[5]; la *II Hispanorum c.r.* y una *II Hispana Vasconum c.r.*, en el año 109, fecha en la que estaba también la *I Ituraeorum*[6]. Entre las *alae* en las que sirvió el soldado que

[2] J. GONZALEZ, «Faventia», 5, 2, 1983, pp. 91-95 = *AE* 1983, 523, donde se ponen objeciones a su lectura y a la datación temprana propuesta por el editor. Con posterioridad a la redaccion de este trabajo, se han publicado otros dos *diplomata* hallados en Hispania: cfr. F. BELTRAN, «Chiron» 20, 1990, pp. 261-274; W. ECK-F. FERNANDEZ, «ZPE» 85, 1991, pp. 209-216.

[3] Cfr. A. DEGRASSI, *Fasti Consulares*, Firenze 1957. Para las fechas de esta pareja de *suffecti* vid. *AE* 1972, 657 y 1971, 29, citados por Jacob.

[4] Este *procurator* no figura en *PIR*: Jacob se apoya en *CIL* VIII 2185 y en THOUVENOT, «CRAI», 1947, p. 485 = *IAM* 2 n. 125; para las dudas sobre el nombre del gobernador vid. F. LOPEZ PARDO, «Gerion», 4, 1986, pp. 320-321.

[5] Cfr. R. REBUFFAT, *L'implantation militaire Romaine en Maurétanie Tingitane, L'Africa romana*, 4.1, 1987, p. 70.

[6] Cfr. REBUFFAT, *L'implantation, l.c.* LOPEZ PARDO, *art. cit. supra* (nt. 4) insinúa que en vez de *Cohors II Hispana c.r.* debe suponerse la *I Asturum et Callaecorum c.r.* pero esta unidad está también en el texto propuesto por Jacob. La *cohors II Vasconum*, que estaba en Bretaña a comienzos del s. II, fue transferida a Mauretania bajo Antonino Pío, cfr. P. LE ROUX, *L'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409*, Paris, p. 132 nt. 38. La *cohors IIII Gallorum*, también mencionada en el diploma, estaba ligada a la *legio X Gemina*: su traslado a Africa no sería posterior al de la legión.

nos ocupa figuran la *I Augusta Gallorum*, posiblemente la misma unidad documentada en Hispania en el a. 40 y transferida a la Tingitana quizá ya en tiempo de Claudio, y la *II Asturum*, que estaba acantonada en Hispania en época julio-claudia y fue transferida a la Tingitana antes del a. 88[7]; una tercera, el *ala Tauriana*, había estado también estacionada en Hispania, y partió hacia la Tingitana seguramente en torno al a. 75, como proponen Christol y Le Roux[8]. La idea tradicionalmente admitida de que el ejército africano se reclutó en Hispania y en la propia provincia, con algunos elementos orientales, debe matizarse con las aportaciones de Speidel, que hace ver que los refuerzos procedentes de Tracia fueron màs importantes de lo que se creía, ya desde el a. 109. Según este estudioso, el contingente de tropas procedentes de los Balcanes llegó a ser en época de los Severos el 10% del total de los efectivos estacionados en la Tingitana[9]. Piensa Speidel que había en Roma lo que hoy llamaríamos una «agencia» de distribución de reclutamiento en todo el Imperio, y que los gobernadores dirigirían a esa oficina sus peticiones cuando no era suficiente el reclutamiento local[10].

Por lo que respecta a los soldados hispanos, puede ser de interés acercarnos a la realidad a través de los nombres cuya huella ha quedado en las inscripciones de las provincias africanas.

Al tratar de establecer un orden cronológico entre estas noticias, hay que retrotraerse a los años finales de la República, y trasladarse a *Cirta*. A la vista de una serie de nombres proporcionados por la epigrafía cirtense, que son poco frecuentes, desconocidos en Italia, y documentados en cambio en las provincias hispanas, concluye Lassère que esta población procede de los mercenarios reclutados por *P. Sittius* en zonas peregrinas dentro de la Península Ibérica. Por otra parte, el gran número de *Sittii* documentados en *Cirta* habla de la generosidad con que se concedió la ciudadanía a los hombres que acompañaron a *P. Sittius*, entre ellos a los hispanos[11].

Lusitano era *Ti. Claudius Cilius*, *eques* del ala *Panonniorum I*, que murió en Phúa, *pagus cirtensis*, después de 27 años de servicio; este

[7] Vid. M. CHRISTOL-P. LE ROUX, «Ant. Afr.», 21, 1985, p. 25.

[8] R. REBUFFAT, *Sobre el ala Tauriana*, vid. M. CHRISTOL-P. LE ROUX, «Ant. Afr.», 21, 1985, pp. 15 ss.

[9] M.P. SPEIDEL, *1000 Recruits for Mauretania Tingitana*, Hom. Bellido IV, «Rev. Univ. Complutense», 1979, pp. 351-358.

[10] ID., *l.c.* El cuadro de conjunto de las tropas llamadas a combatir en Mauretania puede verse en M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, pp. 139-140.

[11] Vid. J.M. LASSÈRE, *Ubique populus*, Paris 1977, pp. 245-246.

jinete a quien heredaron sus libertas — *Claudia Primigenia* y *Fortunata* — habría sido enrolado, en opinión de Le Roux, a comienzos de reinado de Claudio o poco antes[12].

Se sabe por Plinio (V.1.21.) que el propio Claudio estableció una colonia de veteranos en *Oppidum Novum*, en el valle del Chélif (Mauretania Cesariana). De este lugar procede el epitafio de *Condonius, Coroni filius, curator* del *praesidium*, muerto violentamente con otros cinco soldados[13]; el epígrafe dice que se encargó de sepultarle *Arius Celtius* cuyo *cognomen* apunta también a un origen lusitano[14]; *Coronius*, nombre del padre del difunto, está documentado en la misma zona[15]. Todo hace pensar que estos soldados muertos, de probable origen hispano, formaban parte de la población del *praesidium* anterior a la *deductio* de Claudio[16].

Es posible que correspondan a época claudiana la inscripción funeraria de *M. Valerius Rufinus*, un soldado de origen narbonense enrolado en la *legio X Gemina*, que murió en *Volubilis*[17]. Su presencia en la Tingitana hace pensar en una intervención de la *legio X* durante su permanencia en Hispania. Las características del epígrafe parecen indicar una cronología en torno al a. 40, y se tiene por probable la participación de un fuerte contingente de la *legio X Gemina* en la pacificación de la Tingitana frente a Edemón[18]; aunque quizá no debería excluirse la posibilidad de que la presencia de esta unidad en la Tingitana corresponda al a. 69, opinión expresada anteriormente por Le Roux, y reforzada por un pasaje de Tácito (*Hist.* II.58), que refleja las intenciones del gobernador de la Citerior *Cluvius Rufus: decimam legionem propinquare litori ut transmissurus; praemissi centuriones qui Maurorum animos Vitellio conciliarent*[19].

A partir de los Flavios, el ejército de Hispania tenía lo que Le Roux

[12] *CIL* VIII 6309, vid. P. Le Roux, *L'armée...* n. 70, p. 190.

[13] *AE* 1926, 23.

[14] Vid. J. Untermann, *Elementos para un atlas antroponímico de la Hispania antigua*, Madrid 1965, mapa n. 34, con 18 ocurrencias de este nombre centradas en Lusitania.

[15] Vid. Lassère, *Ubique...*, p. 246 nt. 119.

[16] Asi opina Lassère, *l.c.*

[17] *AE* 1941, 12; Le Roux, *L'armée...* n. 39.

[18] En este sentido se expresan M. Christol-P. Le Roux, *L'aile Tauriana...*, «Ant. Afr.», 21, 1985, p. 24, apoyándose en la autoridad de Le Glay. Anteriormente, en el a. 22, la *legio VIII Hispana* fue a reforzar a la *III Augusta*, durante la revuelta de Tacfarinas, cfr. M. Silvestrini, *L'Africa romana* 3, 1986, p. 245.

[19] Vid. Le Roux, *L'armée...*, p. 97.

ha llamado una «provincia estratégica», que incluía las dos Mauretanias[20]. A época flavia corresponden probablemente varios epígrafes funerarios de soldados hispanos hallados en la Tingitana y en la Cesariense: el de *Valerius Vetto*, *miles* de la *cohors I Lemavorum*[21], cuyo origen hispánico se deduce del *cognomen*, y *equites* del *ala II Thracum*, unidad reclutada en Hispania en el s. I, documentados en Cesarea: uno de ellos, de origen *Caucensis*, (en la Citerior), y el otro, también de ambiente hispano, según deja ver el *cognomen Reburrus* que lleva el dedicante, compañero de milicia del difunto[22].

Posteriormente hay testimonios de centurias de la *legio VII Gemina* desplazadas a dos capitales africanas: *Carthago* y *Lambaesis*. Los epígrafes de Cartago proceden del cementerio de oficiales[23] cuya cronología abarca los cien años que van del 70 al 170[24]; tanto los difuntos como sus herederos, que ponen el monumento funerario, son soldados; Le Roux da como fecha probable la época de Adriano. Falta en estas inscripciones la mención de la *origo*, pero tanto la legión en la que sirven como la onomástica personal hacen pensar que se trata de hispanos. No conocemos cuál sería la misión que les llevó hasta la capital de la Proconsular.

El otro grupo de epígrafes procede del campo legionario que estableció Trajano en *Lambaesis*, cuya extensión se calcula en unas 20 Ha[25], son: el de *T. Reburrinius Fuscus*, procedente de Lugo, el de *C. Stabilius Maternus*, originario de *Iuliobriga*[26], y el de *L. Valerius Rufinus*, cuyo lugar de origen no es seguro[27]. *Reburrinus* y *Stabilius* llevan la fórmula

[20] Cfr. LE ROUX, *L'armée...*, p. 160.

[21] Vid. LE ROUX, *L'armée...*, n. 79, p. 193. Inscripción proveniente de Sala (Tingitana).

[22] *CIL* VIII 9390, *Caesarea* = LE ROUX, *L'armée...*, n. 195 y *AE* 1975, 945, *Caesarea* = LE ROUX n. 194. A esta misma unidad pertenece otro jinete documentado en *Capera* (Lusitania), lugar de origen del difunto; piensa Le Roux que este ultimo epígrafe (*CIL* II 812) es un cenotafio, cfr. *ibid.*, sub. n. 192.

[23] *CIL* VIII 12590 = LE ROUX, *L'armée...*, n. 120; VIII 24682 = LE ROUX, *L'armée...*, n. 122.

[24] Para la cronología vid. LE ROUX, pp. 205-206. Más tardía es la presencia de *L. Cornelius Maximus*, reclutado a fines de s. II para la cohorte urbana de Cartago (*CIL* VIII 24629), cfr. LE ROUX, *L'armée...*, p. 332.

[25] M. JANON, *Recherches à Lambèse*, «Ant. Afr.», VII, 1973, p. 200, citado por LE ROUX, *L'armée...*, p. 104, nt. 134.

[26] *CIL* VIII 3226 = LE ROUX, *L'armée...*, n. 124; *CIL* VIII 3245 = LE ROUX, n. 126.

[27] *CIL* VIII 3268 = LE ROUX, *L'armée...*, n. 133, lugar de origen incompleto. Otro soldado de la VII Gemina documentado en *Lambaesis*: *C. Caninius Valens* (*CIL* VIII 3075) es probablemente de origen itálico (cfr. LE ROUX, p. 205, nt. 118).

breve de enterramiento — *h.s.e.* — mientras que *Valerius* la lleva larga: *h.s.e.s.t.t.l.*; el epitafio de *Reburrinius* no tiene dedicatoria; los otros dos, sí. Es posible que no sean estrictamente contemporáneos; también es posible que alguno de ellos escuchara el famoso discurso que pronunció allí Adriano en el a. 128. Esta pieza oratoria, estudiada por Le Glay, nos da a conocer el carácter especializado que en este momento iban adquiriendo los distintos cuerpos auxiliares[28].

A este núcleo lambesitano de militares de la *VII Gemina* pertenecería seguramente *C. Aemilius Serenus*[29], un veterano originario de *Clunia*, que después de licenciarse se había establecido en Timgad, ciudad en la que Trajano había hecho una *deductio* de cien colonos. Todavía tenemos en *Lambaesis* otro legionario hispano, éste de origen scallabitano: *L. Lucretius Robustus*[30]. La falta del nombre de la legión en su epitafio induce a pensar que militaba en la *III Augusta*, que era la unidad principal destacada en Africa; pero no hay que descartar la posibilidad de que perteneciera también a la *VII Gemina*, cuyos efectivos debieron de mantenerse en la ciudad númida bastante tiempo, si es que desempeñó allí su centurionado otro hispano, fechado por Le Roux en la segunda mitad del s. II: *L. Mantius Hispanus*[31], que fue primero centurión de la *VII Gemina* y después de la *III Augusta*. *Mantius* tenía su familia en *Lambaesis*[32]. Las *tegulae* de la legión VII encontradas en esta ciudad son otro testimonio de que estuvo allí, si no toda la legión, sí al menos una *vexillatio*[33]. Las centurias mencionadas en los epitafios que venimos comentando son, además de la de *Mantius*: la *Passiniana*, a la que pertenecía *Riburrinus*; la de *Afrinus*, en la que se encuadraba *Stabilius*; la de *Egnatius*, que era la de *Valerius Rufinus*, y la de *Laecanus* en la que militaba otro legionario de la VII, de origen seguramente itálico[33a]. Acer-

[28] Vid. M. Le Glay, *Le discours d'Hadrien à Lambèse, Akt. des XI Int. Limeskongresses*, Budapest 1978, pp. 545-558.

[29] *AE* 1934, 36 = Le Roux, *L'armée...*, n. 113. Opina Le Roux que pudo ser reclutado a finales del s. I.

[30] *CIL* VIII 3812 = Le Roux, n. 182; respecto a la adscripción a la III Augusta, vid. Le Roux, *L'armée...*, p. 223.

[31] *CIL* VIII 2938, cfr. Le Roux, *Centurions...*, n. 32, p. 136 y *L'armée...*, pp. 297 y 328.

[32] El epitafio está puesto por su hijo *L. Mantius Caecilianus*. Otro epígrafe pone *Caecilianus* a su madre *Iunia Caeciliana* (*CIL* VIII 2839).

[33] *CIL* VIII 22631-32. Dice Le Roux que no pueden extraerse de ellas datos cronológicos y que tampoco significan la seguridad de que la legión haya acampado en *Lambaesis*; cree más probable que se trate de una *vexillatio*, cfr. *L'armée...*, p. 282.

[33a] *CIL* VIII 1075 = Le Roux, *L'armée...*, n. 118. Sobre el origen itálico, cfr. Le Roux, 205.

ca de la misión que cumplieron en *Lambaesis* no tenemos noticia. Le Roux se inclina por la idea de que participaron en la edificación de algunas partes del campo[34], pero quizá no haya que excluir una actuación de carácter bélico.

La participación de tropas hispanas en conflicto armado está explícita en la carrera de *T. Varius Clemens*[35], de quien se dice que fue *praefectus auxiliorum in Mauretania Tingitana ex Hispania missorum* (*CIL* III 5212, 5215) o con otras palabras: *praefectus auxiliariorum tempore expeditionis in Tingitanam missorum* (*CIL* III 5211). La expedición de la que aquí se habla fue datada por Carcopino y Gsell en el a. 145, pero hay que tener en cuenta que ya en el 144 *Uttedius Honoratus* recibió un mando extraordinario, que comprendía las dos Mauretanias, en razón de los levantamientos que en ellas se estaban produciendo[36]. Durante esta estancia en Africa accedió *Clemens* — según opinión de Pflaum — a la prefectura del *ala Britannica*, unidad que tomó parte en las guerras de la Cesariense; quizá *Clemens* no salió de Africa hasta el fin de estas guerras, en el a. 149[37]. Unos años más tarde, en el a. 152, fue nombrado procurador de la Mauretania Cesariense.

El soldado de nombre desconocido cuyo diploma se fecha en el a. 161, pudo haber participado en la represión de los disturbios que exigieron el envío de tropas de refuerzo a Tingitana. Su presencia en *Baelo*, a 15 kms, de Tarifa, pudiera ser indicio de que una vez licenciado emprendía el regreso a su patria; pero parece más probable que fuera un mauretano que emigró, como tantos otros, a la Península.

2. El *cursus* de *Varius Clemens* enlaza con el contenido de la segunda inscripción que queríamos comentar; se trata de una lápida encontrada en Liria (Valencia) y publicada en 1984[38], dice así:

[34] *L'armée...*, p. 282.

[35] *PIR* III n. 185, p. 385; H.G. PFLAUM, *CPE I*, n. 156, pp. 368-373.

[36] Vid. G. ALFÖLDY, «Chiron», 15, 1985, p. 100.

[37] Vid. PFLAUM, *l.c.*, M. SPEIDEL piensa que sería una campaña anual en torno al a. 149: *Pannonian Troops in the Moorish War of Antoninus Pius, Akt. des XI Int. Limeskongresses*, Budapest 1978, pp. 129-133; destaca Speidel el papel que tuvieron en esta intervención las tropas de Panonia; M. CHRISTOL, *L'armée des provinces pannoniennes et la pacification des révoltes maures sous Antonin le Pieux*, «Ant. Afr.», 17, 1981, pp. 133-141, opina que Speidel sobrestima el número de efectivos enviados a la Tingitana. Esta bibliografía y otros estudios sobre el tema están recogidos por A. MASTINO, *L'Africa romana* IV, 1987, p. 360.

[38] J. CORELL, «AE Arq», 149-150, 1984, pp. 177-178.

L. Cornelio L(ucii) f(ilio)
Gal(eria) Potito
honor(e) aedil(icio)
functo, qui p(rimi) p(ilus)
in bello
Maurico fuit, L(ucius) Cor(nelius)
Valerianus et Ful(via)
Zosima fil(io) piissimo

Es un texto de indudable interés histórico, cuya interpretación plantea varos interrogantes conexos: 1/ de qué legión era centurión primipilo *Cornelius*; 2/ cuál es el *bellum Mauricum* en el que murió este personaje; 3/ en qué territorio se desarrollaron las acciones bélicas.

G. Alföldy ha hecho un estudio detenido en el que detalla la cronología de las distintas revueltas y acciones guerreras de los *Mauri*[39]. Concluye que se trata de la primera invasión de *Mauri* en la Bética, la occurrida en el a. 171, que dió lugar a la unión de la Hispanias Citerior y Bética bajo el mando de un gobernador único, de rango consular: *C. Aufidius Victorinus*; el mando de la legión VII pasa ahora a *Cornelius Anullinus*, que había sido hasta entonces procónsul de la Bètica, y que en razón de su origen iliberitano sería un buen conocedor del terreno[40].

Si las cosas fueron así, la inscripción de Liria sería el testimonio que faltaba para poder afirmar que la *legio VII Gemina* actuó en la represión de esta primera invasión de *Mauri*.

Parte Alföldy de la idea de que la legión en la que sirvió Cornelio Potito era la VII; siendo así, se descarta su presencia en la segunda invasión de época de Marco Aurelio; ésta fue reprimida por el procurador de Mauretania *Vallius Maximianus* y, por tanto, non con efectivos de Hispania, sino con tropas acantonadas en Mauretania.

Sin embargo, el epígrafe de Liria no obliga a pensar que el *bellum Mauricum* se desarrollara en la Bética. Cabe, por tanto, que nuestro centurión encontrara la muerte en aquella *expeditio* mandada por *T. Varius Clemens* entre los aa. 145 y 149[41]. El que los textos epigráficos den a este hecho militar el nombre de *expeditio* y no de *bellum* quizá no sea suficiente apoyo para descartar esta posibilidad.

Pudo también ocurrir que *Cornelius Potitus* fuera centuriòn de la

[39] G. ALFÖLDY, «Chiron», 15, 1985, pp. 91-109.

[40] Vid. las observaciones sobre la carrera de *Anullinus* en ALFÖLDY, *art. cit.*, p. 102. La amplísima bibliografía que han suscitado las invasiones de *Mauri* en la Bética está recogida por Alföldy en «Chiron», 15, p. 92; a ella me remito.

[41] Estas posibilidades se apuntan en *AE* 1985, 622.

legio III Augusta, aunque parece menos probable, porque, de ser así, sur padres sin duda hubieran mencionado el nombre de la legión en el epitafio. Si se admitiera esta segunda opción, nuestro personaje habría podido participar en la expedición de castigo de los aa. 172-174 en Mauretania o hubiera podido luchar con las tropas de *Vallius Maximianus* en la Bética[42]. No parece que en las condiciones actuales podamos dar el caso por definitivamente resuelto.

Por otra parte, no quisiera dejar de notar el papel que en estos años finales del s. II asumió *Italica* como ciudad representativa de la provincia. Son dos, como es sabido, las inscripciones que en la Bética se ponen en honor de *Vallius Maximianus* por haber resuelto el problema de la invasión de los *Mauri*: Una de ellas — la de *Singilia Barba*, que estaba perdida y ha sido recientemente reencontrada[43] — dice claramente que la ciudad había sido objeto de un prolongado asedio, lo que explica su agradecimiento y el nombramiento de patrono al procurator que los libró de este peligro. Pero en cambio la inscripción de *Italica*[44] no deja ver que la ciudad hubiera estado sometida a una situación semejante; el epígrafe de *Italica* se pone *quod prouinciam Baeticam caesis hostibus paci pristinae restituerit*. Se honra por tanto en *Italica* a *Maximianus — fortissimus dux —* en nombre de la provincia. El gobierno de *Maximianus* en la Tingitana puede datarse con seguridad en el a. 177 gracias a la *tabula Banasitana*[45]. Un papel representativo parece asumir también la patria de Adriano unos años más adelante cuando nombra patrono de la ciudad a *C. Iulius Pacatianus procurator pro legato prov(inciae) Mauretaniae Tingitanae*, en tiempo de Caracalla[46]; no sabemos qué servicio pudo haber prestado *Pacatianus* a la ciudad, pero el nombramiento de patrono a un procurador de la Tingitana, dadas las ya repetidas

[42] Vid. ALFÖLDY, *art. cit.*

[43] *CIL* II 2015. El epígrafe reencontrado, publicado por R. ATENCIA, «Mainake», 6-7, 1984-85, pp. 177-186, confirma la lectura *et bello Maurorum* en la lin. 6.

[44] *CIL* II 1120. Omito aquí la mención de la presencia de un sello de la VII Gemina en *Italica*, que García y Bellido relacionó con las invasiones de *Mauri*, atendiendo a la advertencia de LE ROUX, *L'armée...*, p. 376, que desestima la conexión entre ambos hechos por considerar que la presencia del sello en *Italica* puede ser casual, al no proceder de excavación. Intenta Le Roux en este lugar reconstruir el itinerario de la invasión; en cuanto a *Italica*, acepta la opinión de BÉNABOU, *Résistance...*, p. 150: esta ciudad escapó al peligro como consecuencia de la victoria de *Vallius Maximianus* en *Singilia Barba*.

[45] *AE* 1971, 534 = *IAM* 2.94. Con fecha del 6 de Julio de a. 177. Dice ALFÖLDY («Chiron», 15, 1985, p. 105), que pudo estar allí desde el 175/176 hasta el 178/79.

[46] *CIL* XII 1856. Ignoramos si después de Septimio Severo la Bética estuvo todavía directamente amenazada; tampoco sabemos si hubo intervenciones del ejército hispánico en Mauretania, donde prosiguieron las revueltas: cfr. LE ROUX, *L'armée...*, p. 377, que se apoya en BÉNABOU, *Résistance...*, pp. 185-231.

circunstancias de invasión, el carácter intermitente de las rebeliones de *Mauri*, y la ampliación de poderes de que gozó Valio Maximiano, parecen apuntar de nuevo a una actuación de defensa de la Bética.

3. Precisamente de *Italica* procede el tercero de los epígrafes de hallazgo reciente que manifiesta las relaciones entre Hispania y Mauretania:

Vict(oriae) Aug(ustae), Vibia Modesta C(aii) Vibi(i) Libonis f(ilia) ori[gine] / Mauretania, iterato honore bis flaminica sacerdo[s], / statuam argenteam ex arg(enti) p(ondo) CXXXII (unciis duabus semuncia) cum inauribus tri[bacis mar]/garitis n(umero) X et gemmis n(umero) XXXX et berull(is) n(umero) VIII et corona(m) au[rea(m)] / cum gem(m)is n(umero) XXV et gem(m)areis, Z accep(to) loc(o) ab splendid[issimo ord]/ine in temp(lo) suo corona(m) aurea(m) flaminal(em), capitul(um) aure[um do/mi]na(e) Isidis alter(um) Cerer(is) cum mani(li)b(us) arg(enteis) item Iunonis R[eginae dono dedit]. (*AE* 1983, 521).

Se trata ahora de una importante donación hecha por una *flaminica* que deja constancia de su origen mauretano[47].

El hecho de haber sido elegida *iterato honore, bis flaminica sacerdos* parece dar a entender que esta familia mauretana estaba establemente asentada y bien situada en *Italica*; la cuantía de la donación habla de una holgada posición económica. La época en que vivió (el epígrafe se data entre los años finales del s. II y los primeros del III) corresponde aproximadamente al momento en que ocurrieron los hechos que motivaron el agradecimiento de *Italica* a la intervención de Valio Maximiano. Como hemos visto, existía entonces en los círculos oficiales de la ciudad un ambiente de amistad y simpatía hacia los procuradores de Mauretania; y el ofrecimiento principal que hace nuestra *flaminica* está dedicado precisamente a la Victoria Augusta.

La emigración de tingitanos a la Bética tiene una larga tradición que se remonta al año 25 a.C., según el texto de Estrabón acerca de la fundación de *Iulia Traducta*[48]; ningún epígrafe avala la noticia del geógrafo,

[47] *AE* 1982, 521; con variantes de lectura según la versión de A. BLANCO FREIJEIRO en «*Brah*», 180, 2, 1983, p. 8 = *AE* 1983, 521, texto que reproducimos.

[48] Str. III.1.8; Augusto obliga a un grupo de habitantes de *Zilis* y *Tingis* a cruzar el Estrecho para constituir la nueva población; este trasvase se refleja en el epíteto *Traducta* y está en la base del error de Plinio (V.1.2), que cree que *Traducta Iulia* es un segundo nombre de *Tingis*. Se admite que *Iulia Traducta* se identifica con la actual Tarifa. GALSTERER, *Untersuchungen zum Römischen Stadtwesen auf der Iberischen Halbinsel*, Berlin 1971, pensó que era el nombre antiguo de *Baelo*, a 15 Kms. de Tarifa, a la que Claudio dió el sobrenombre de *Claudia*. Sobre la cuestión puede verse A. TOVAR, *Iberische Landeskunde*, t. I, Baetica, Baden-Baden 1974, pp. 68-69; HALEY, *Foreigners in Roman Imperial Spain*, Ann Arbor 1986, p. 171 y LASSÈRE, *Ubique populus*, Paris 1977, p. 626, que

y son escasos los africanos que — según los recuentos hechos por Lassère[49] y más recientemente por Haley[50] — están registrados en Hispania. La mayor parte de ellos son personas oscuras, sin relieve social, de los que no se sabe más que su nombre y el de la ciudad a la que habían emigrado.

En este conjunto mediocre representa una excepción la figura de *M. Cocceius Iulianus*, que nos conduce de nuevo a *Italica*[51]. La inscripción de *Cocceius* está puesta en una ara hexagonal de mármol blanco, decorada con relieves en cinco de sus caras; se ha encontrado en el teatro de *Italica*, y dice así:

[Reipublicae] / Italicens(ium) / M. Cocceius / Iulianus / cum Quirino / filio et Iunia / Africana uxso/re columnas carys/tias II / et epistylium / cum cancellis / aereis et ara<m> / ex voto / ludis editis / d(edit) d(icavitque).

El ofrecimiento hecho por *Cocceius* y su familia tiene a la vez carácter religioso — *ex voto* — y de regalo ornamental: dos columnas con su correspondiente arquitrabe y una reja de bronce, además del ara profusamente adornada. El origen africano de *Cocceius* se deduce de la tipología e iconografía de los relieves del altar, y del *cognomen* de su esposa — *Africana* —. La época es la misma en la que hemos visto una clara relación de *Italica* con Mauretania: fines del s. II o comienzos del III.

En *Osqua*, cerca de la actual Antequera, en la provincia de Málaga, fue honrado el caballero *P. Magnius Rufus Q.f. Magonianus*, cuya carrera se fecha en el último tercio del s. II: parece lo más probable que se trate también de un africano, como pensó Birley[52], y como apoya el caso de *Iulius Possessor, procurator Aug. ad ripam Baetis*, cuya patria era Mactar, 150 kms. al S. de Cartago[53]. La fórmula que utiliza la de-

critica el excesivo relieve que se ha dado a este establecimento. Sobre la situación administrativa de *Tingis*, vid. M. LE GLAY, *EJR*, 184, donde resume los trabajos de GASCOU en «Ktema», 6, 1981, pp. 227-238 y «Ant. Afr.», 8, 1974, pp. 67-71; vid. también A. MASTINO, *La ricerca epigrafica in Marocco, L'Africa romana* 4.1, p. 437.

[49] LASSÈRE, *Ubique...*, pp. 630-631, señala el predominio de la emigración de la Proconsular y de la Numidia sobre le de Mauretania, contrariamente a la que cabría esperar.

[50] E.W. HALEY, *Foreigners in Roman Imperial Spain. Ann Arbor 1986*, pp. 162-175. Los datos de Lassère y los de Haley no coinciden y se complementan mutuamente.

[51] A.M. CANTO, ERI n. 58, pp. 265 ss.

[52] *CIL* II 2029, vid. PFLAUM, *CPE* II n. 236, p. 6333; aunque en este lugar Pflaum se incline a considerarle hispano, más tarde asumió la opinión de Birley (cfr. H.G. PFLAUM, *Les chevaliers romains originaires d'Espagne*, Paris 1965, p. 113).

[53] Bibliografía reciente sobre este personaje puede verse en M. LE GLAY, *EJR*, p. 208, nt. 23 y en A. MASTINO, *La ricerca epigrafica in Tunisia, L'Africa romana*, I, Sassari 1984, pp. 107 ss.

dicante que honra a *Magnius — bene de provincia semper merito —* a la vez que alude a las distintas procuratelas desempeñadas por el personaje en la Bética, anima a pensar que no se trata precisamente de un nativo. Para mayor seguridad, tenemos el testimonio de otro miembro de esta familia — *Magnius Donatus, procurator Augusti* y *agens vice praesidis* en la Bética[54], cuyo *cognomen — Donatus —* no deja dudas acerca de la procedencia africana de este nuevo procurador, recientemente documentado en *Astigi* (actual Ecija, en la provincia de Sevilla)[55].

II

En una visión panorámica de la relaciones entre las provincias hispanas y las de Africa, he considerado útil proporcionar la lista de senadores africanos con cargos en Hispania, y la de los hispanos que sirven en Africa.

La relación de 28 senadores africanos con cargos en Hispania permite observar: a) los más antiguos son de época de Nerva; b) los de época de Trajano y Adriano sirven todos en la Bética; c) aunque no tenemos siempre mención de la ciudad de origen, llama la atención la presencia de *Cirta* como probable patria de 3 de ellos, en número casi igual al de los procedentes de Cartago; dos de estos últimos — los *Caecilii Marcelli*, — padre e hijo — fueron legados de gobernador de la Bética; la falta de precisión en los años de su cargo y los huecos que hay en los *Fasti* de la provincia impiden saber si eran también africanos los gobernadores a los que acompañaron estos dos *carthaginienses*; d) el grueso de la lista se fecha, como era de esperar, en la segunda mitad del s. II y durante el s. III.

Conocemos cinco africanos en el gobierno de la Bética y cuatro en le de la Citerior, provincia que requería rango consular; estos últimos desempeñaron su cargo entre los a. 197 y 241. Es notoria la diferencia de intervalos entre el consulado y la legación en la provincia hispana: en el caso de Salvio Juliano transcurren por lo menos 12 años (cos. a. 148, mando en la Citerior a. 161/168); en cambio *Ti. Claudius Candidus*, que desempeñó el gobierno de Hispania en momentos difíciles, (a. 197? /199) accedió a este puesto en fecha inmediata a la de su consulado (suff.? a. 196).

[54] *AE* 1978, 415; G. CHIC-M. MARTINEZ, *Inscripciones inéditas de Ecija (Sevilla)*, «Gades», XII, 1984, pp. 385-404.

[55] Sobre esta ciudad, vid. S. ORDOÑEZ, *Colonia Augusta Firma Astigi*, Sevilla 1988.

A.— Senadores de origen africano en Hispania

Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
1. Caecilius Aemilianus[56]	Thuburbo Minus	Procónsul de la Bética	ep. Caracalla	Dio LXXVII20.4	*PIR²* II C 16; *FH* p. 173; *SA* p. 735
2. Caecilius Classicus	ex Africa	Procos. Hispaniae Baeticae	a. 97-98	Plin. *Ep.* III, 9; III, 4; VI, 29	*PIR²* C 32; *FH* p. 162; *SA* p. 743
3. Q. Caecilius Lateus	Milev (Cirta)	Proc. provinc. Baeticae	2ª mitad s. II/ com. s. III	*CIL* VIII 8207	*PIR²* C 53; *FH* p. 172; *SNM* p. 768
4. Q. Caecilius Q.F. Marcellus	Carthago	Leg. pr.pr. prov. Baet.	ca. 118	*CIL* XIV 2498 = *ILS* 1045	*PIR²* C 55; *FH* p. 176; *SA* p. 716
5. Q. Caecilius Q.F. Marcellus	Carthago	Leg. provinc. Hispan. (Baeticae)	ca. 137	*CIL* VIII 14291 = *ILS* 1096	*PIR²* C 56; *FH* p. 177; *SA* p. 716
6. G.C. Calpurnius Rufinus	(africano)[57]	(iuridicus) en Gallaecia[58]	s. III	*CIL* II 2395 b	*FH* p. 110
7. Ti. Claudius Candidus	Cirta	Leg. Augg. pr.pr. H.C. et in ea dux terra marique adversus rebelles h.h. pp.	a. 197-199?	*CIL* II 4114	*PIR²* C 823; FH pp. 43-47; SNM p. 764
8. L. Domitius Gallicanus Papinianus	Vina	Leg. Augg. pr.pr. prov. H.C.	ca. 241-244	*CIL* II 4115; = *ILAfr.* 322	*PIR²* III D 148; *FH* pp. 61 ss.; SA p. 742
9. C. Fulcinius Fabius Maximus Optatus	Mauretano (Cartenna o Gunugu)	Leg. (proconsulis) prov. Baet.	fin. s. II/ com. s. III	*CIL* VIII 21451	*PIR²* III F 514; *FH* p. 179; SA p. 777

[56] No es seguro si debe identificarse con *Sex. Caecilius Sex. f. Quir. Aemilianus* (*PIR²* II C 17); M. CORBIER, *SA* p. 735 tiende a indentificarlos; G. ALFÖLDY, *FH*, p. 173, piensa que son padre e hijo.

[57] G. ALFÖLDY, *FH*, p. 110, deduce su origen africano del probable parentesco con *Fronto Aemilianus Calpurnius Rupilianus*.

[58] *Iuridicus*, según la hipótesis de ALFÖLDY, *l.c.*

	Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
10.	Sex. Furnius Iulianus	(africano)[59]	Leg. Aug. pr.pr. Lusitaniae	ca. 211	*AE* 1952.116, Emerita	*PIR²* III F 592; *FH* p. 147; *SA* p. 743
11.	Q. Gargilius Macer Aufidianus[60]	Thugga (pagus de Carthago)	[Le]g. A[u]gustor p.H.C.	a. 96/98	*AE* 1979, 373 Tarraco	*PIR²* IV G 81; *SA* p. 737
12.	Granius Sabinus?[61]	(africano?)[62]	leg. Aug. (Citerior)	s. III	*AE* 1967, 243, Cacabelos (Tarraconense)	*FH* p. 111
13.	Instanius Rufus[63]	Thugga[64] (pagus de Carthago)	procons. Baeticae	a. 101/102	Mart. XII, 98 ss.	*PIR²* IV I 27; *FH* p. 164
14.	Iulius Gaetulicus?[65]	(Mauretania)	Iuridicus Hispaniae Citerioris	ep. Caracalla	*CIL* XIV 8421	*PIR²* IV I 751, 752; *FH* pp. 49 ss. *SA* p. 737
15.	Iunius Faustinus [Pl]a[ci]dus Postumianus[66]	Tituli (pagus de Sicca Veneria)	Leg. Augg. pr.pr. Lusitanae; praeses provinciarum Hispaniae	ep. Caracalla[67]	*CIL* VIII 597; *CIL* VIII 11763	*PIR²* IV I 751, 752; *FH* pp. 49 ss. *SA* p. 737

[59] Hipótesis de N. Duval, recogida por M. CORBIER, *SA* p. 743.

[60] En *PIR* IV G 81 figura como *Q. Gargilius Macer A[c]idinus.*

[61] Vid. ALFÖLDY, «Chiron», 8, 1978, pp. 367 ss.

[62] P. Leroux deja abierta la posibilidad de que proceda de *Lepcis Magna*, vid. *SHC*, p. 461; ALFÖLDY, *FH*, p. 111 lo cree originario de Hispania Citerior

[63] En *PIR²* IV I 27 figura como *Instantius Rufus.*

[64] Según opinión de G. ALFÖLDY, *FH*, p. 164. No figura en *SA*.

[65] Identificación propuesta por ALFÖLDY, *FH*, pp. 103, recogida por LE GLAY, *SNM*, p. 776.

[66] Probablemente idéntico a C. *Iunius Faustinus Postumianus, praeses provinciarum Hispaniae et Britanniae* (*CIL* VIII 11763), vid. ALFÖLDY, *FH*, pp. 49 ss.; en *PIR* IV I 751 y 752 figuran como abuelo y nieto.

[67] Vid. *FH*, p. 49.

Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
16. M. Maecius Probus?	(africano)[68]	Leg. Augg. pr.pr. (Hispaniae Citerioris); praeses provinciae Hispaniae	a. 198/209	*CIL* II 4124; *Dig.* XLVIII 22.7.10	*PIR²* V M 59; *FH* p. 46 *SNM* p. 775
17. A. Mamilius Capitolinus	(africano?)[69]	Legg. Aug. per Asturiam et Gallaeciam; dux leg. VII g.p. fe[l][70]	ca. 197	*CIL* II 2634 = *ILS* 2299	*FH* p. 91; *PIR²* V M 121
18. C. Memmius Fidus Iulius Albius	Bulla Regia	procons. Baetic.	ca. 183	*CIL* VIII 12442 = *ILS* 1116: *CIL* VIII 25527 = *ILTun* 1244	*FH* pp. 170 s.; *SA* p. 715 *PIR²* V M 462
19. T. Ocratius Valerianus	Volubilis	Quaestor pro praet. provinc. Baeticae	fin. s. II/	*AE* 1966, 603, Volubilis	*FH* p. 188 *SNM* p. 778 *PIR²* V O 13
20. L. Octavius Cornelius Salvius Iulianus Aemilianus	Hadrumetum	Leg. imp. Antonini Aug. et Veri Aug. Hispaniae Citerioris	a. 161/168	*CIL* VIII 24094 = 8973	*FH* p. 32; *SA* p. 719 s.
21. P. Plotius Romanus	(africano?)[71]	Legatus Augusti censibus accipiendis Hispaniae Citerioris	ca. 214/216	*CIL* VI 322 = *ILS* 1135	*PIR* III P 391; *FH* p. 98: *SNM* p. 775
22. P. Porcius Optatus Flamma	Cirta	Quaestor pro[vin]ciae Baeticae	ca. 200	*CIL* VIII 7062 = *ILS* 1143 = *ILAlg* II 648	*PIR* III P 640; *FH* p. 188 *SNM* p. 767

[68] Africano según opinión emitida por ALFÖLDY, *FH* p. 46; LE GLAY, *SNM*, p. 775, lo da como probable descendiente de un homónimo, centurión de la legio VIII Augusta en *Lambaesis*, a. 162 (*CIL* VIII 18065 d 13).

[69] Según opinión de ALFÖLDY, *FH*, p. 91, no compartida en *PIR* V M 121.

[70] En opinión de ALFÖLDY, *ibid.*, el desempeño de ambos cargos sería simultáneo.

[71] Según opinión de LE GLAY, *SNM* p. 775, que sigue a Meiggs; ALFÖLDY, *FH* p. 98, lo cree itálico.

	Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
23.	L. Ranius Optatus [N]ovatus *signo* Acontius	(africano)[72]	Leg. Aug. et iuridicus Astyriae et Cal(l)aeciae[73]	ca. 205/214	*CIL* VI 1507 *CIL* XII 3170	*PIR* III R 17; *FH* pp. 95 s.; *SA* p. 744
24.	P. Septimius Geta	Lepcis Magna	Leg. Augg. pr.pr. Lusitanae	a. 188/191?	*IRT* 541	*PIR* III S 326; *FH* p. 219; *SA* p. 723 nt. 3
25.	L. *Septimius Severus*	Lepcis Magna	Legatus iuridicus Hispaniae Citerioris[74]	a. 178-181?	*SHA, vita Sev.* 3. 3 ss.	*PIR* III S 346; *FH* p. 88
26.	L. Tadius Simplex	(Mauretano)[75]	leg. Aug. pr. H.C.	s. III (post Caracalla)[76]	*CIL* II 4166 = *RIT* 147	*FH* p. 111; *SNM* p. 779
27.	Q. Tullius Maximus	Lybia	leg. Aug. leg. VII Geminae felicis	a. 162/169[77]	*CIL* II 2660	*PIR* III T 279; *FH* p. 121 *SA* p. 745
28.	Ignotus	Bulla Regia	Quaest. prov. Baeticae	1ª mitad s. III	*AE* 1964, 178	*FH* p. 189; *SA* p. 215

[72] Hipótesis de Barbieri, aceptada por ALFÖLDY, *FH* p. 95-96, y CORBIER, *SA* p. 744.

[73] La conjunción *et* que aparece en la inscripción de Roma puede referirse al desempeño simultáneo del cargo de *iuridicus* y el de *legatus* de la Gemina, vid. ALFÖLDY, *FH* pp. 96 s.

[74] *SHA Vita Sev.*:... *tunc ad Hipaniam missus*; generalmente se admite que lo fue como *legatus iuridicus* de la Citerior, vid. *FH* p. 89, nt. 101.

[75] Según opinión de ALFÖLDY, *FH* p. 111.

[76] Según opina ALFÖLDY, *FH* p. 112, basado en la titulatura.

[77] Es el período propuesto por M. CORBIER, *SA* p. 745; ALFÖLDY, *FH*, p. 121, daba un espacio más reducido: entre 162 y 166.

B.— Senadores de origen hispano en la provincias africanas

	Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
1.	M. Acenna Helvius Agrippa	(bético)	Quaestor provinciae Africae; leg. provinciae Africae dioecesis Carthaginensium	Epoca de los Antoninos	*CIL* II 1262	*PIR²* IV H 65; *SB* 1
2.	M. Annius Messala	(bético?)	Legatus Africae	Epoca de Vespasiano	*IRT* 516 a.b.	*SB* 19
3.	P. Cornelius P.f. Anullinus[78]	(bético)	procos. prov. Africae	a. 192/193	*CIL* VIII 1170 = *ILS* 413	*PIR²* II C 1322; *SB* 34
4.	L. Cornelius P.f. Balbus	Baetica	proconsul Africae	a. 21/20 a.C.	*Acta tr.*; Vell. II 51.3; Str. III, 169; Plin. *NH* V. 36	*PIR²* II C 1331; *SB* 39
5.	L. Cornelius L.f. Pusio Annius Messala	(bético)	procos. (Africae?)	ca. 103/104	*AE* 1915.60	*PIR²* II C 1425; *SB* 39
6.	L. Dasumius P.f. Tullius Tuscus	(bético?)	Leg. (proconsulis) provinc. Africae	ante a. 152	*CIL* XI 3365 = *ILS* 1081	*PIR²* III D 16 *SB* 49
7.	C. Fabius Fabianus Vetilius Lucilianus	(bético?)	leg. Aug. pr.pr.(provinciae Numidiae); praeses iustissimus	Epoca de Severo	*CIL* VIII 2737; *AE* 1955, 80	*PIR²* III F 29; *SB* 56 *SNM* p. 764
8.	L. Funisulanus L.f. Vettonianus[79]	Caesaraugusta (?)	Procos. provinc. Africae	a. 91-92	*AE* 1946, 205	*PIR²* III F 570; ECK, «Chiron», 12, p. 319

[78] Después de ejercer el proconsulado en su provincia de origen (la Bética), *Anullinus* fue legado de la VII Gemina en el tiempo de la invasión de *Mauri*. De su éxito militar depende, según Alföldy, su posterior carrera, que fue brillante. (Vid. G. ALFÖLDY, *Konsulat...*, pp. 260 ss., 343, y 345).

[79] La onomástica, incluída la adscripción a la tribu Aniense, permite suponer que era descendiente de *Funisulanus Vetto*, monetal de *Caesaraugusta* (Tarraconense) en tiempo de Tiberio; esta relación ha sido propuesta por J. GOMEZ. PANTOJA, *El conventus iuridicus Caesaraugustanus: personas y ciudades* (tesis doct. mec.), Pamplona 1983, pp. 402 y 404. Por otro lado, el personaje parece emparentado on otro senador de la Tarraconense — *T. Pomponius Rufus*, vid. *infra* —, como se deduce de la onomástica de *T. Pomponius T.f. Gal. Mamilianus Rufus Antistianus Funisulanus Vettonianus, cos.* a. 100 y corresponsal de Plinio, a quien Syme consideró de origen hispano por ésta razón (cfr. *HSPh.* 1969, p. 231).

	Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
9.	Marius Priscus	Bética	Procos. provinc. Africae	a. 97/98	Plin. *Ep.* III 9 2-4	*PIR²* V M 315 *SB* 92
10.	L. Minucius L.f. Natalis	Barcino (H. Citerior)	leg. pr.pr. (prov. Afr.); [leg. III Aug.]; procons. Africae	procos. ca. 121/122	*CIL* II 4509 = =6145 = *ILS* 1029 = *IRMB* 38; *CIL* VI 31739; *CIL* VIII, 22785; *CIL* XIV 3599 = *ILS* 1061; *CIL* XI 3002	*PIR²* V M 619; *SHC* n. 2 p. 456
11.	L. Minucius Natalis Quadronius Verus	Barcino (H. Citerior)	Legatus provinciae Africae dioeceseos Carthaginensis proconsulis patris sui	a. 121/122	*CIL* II 4509 = 6145 = *ILS* 1029 = *IRMB* 38; 4510 = *IRMB* 30; 4511 = *IRMB* 32; *CIL* XIV 3599 = *ILS* 1061; *CIL* XIV 3600; *CIL* XI 3002; *IGR* I 653; *IG* VII 89	*PIR²* V M 620

Nombre	Origen	Cargos	Fecha	Fuentes	Referencia
12. Q. Pomponius Rufus	(Hispania Citerior)[80]	procons. provinc. Africae	a. 110	*CIL* VIII 13 = *ILS* 1014; *AE* 1948, 3; *IRT* 537	*PIR* III P 561; Eck, *RE* XIV col. 442 n. 58; «Chiron», 12 p. 351; *SHC* n. 18 p. 459
13. C. Pomponius Rufus Acilius [Prisc]us Coelius Sparsus[81]	(Hispania Citerior?)	procons. (provinc. Africae)	a. 112/113	*ILAlg* I 1230 y 1282	*PIR* III P 559-560; Eck, «Chiron», 12 p. 353
14. Q. Pomponius Rufus	(Hispania Citerior)	leg[atus] pro pretore (provinc. Africae)	ca. 112/113	*ILAlg* I 1230 y 1282	*PIR* III P 552; Eck, *RE* XIV, 442 n. 70[82]
15. C. Pomponius P[---]tus	(Hispania Citerior)	leg. pr.pr. (provinciae Africae)	112/113	*ILAlg* 1230, 1231	Eck, *RE* Suppl. XIV n. 60 b

[80] Se le considera hijo de *Sex. Pomponius, praetorii viri pater Hispaniae Citerioris princeps* (Plin. *NH* XXXII.120), vid. R. Syme, *Tacitus*, Oxford 1958, p. 529 nt. 9.

[81] Muy verosímilmente, este personaje era hermano de *Q. Pomponius Rufus*, M.Th. de Raepsaet-Charlier, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial*, Lovaina 1987 II, Stemma LXVIII. La distancia entre los consulados de ambos es de tres años; sus hijos, *Q. Pomponius Rufus* y *C. Pomponius P[---]tus* fueron legados del padre (vid. *ILAlg.* I 1230, 1231 y 1282).

[82] Se insinúa aquí la identificación del personaje con el *Marcellus* que fue *proconsul Africae* a finales del reinado de Adriano (*ILAfr.* 591), pero se ha comprobado despúes que el procónsul era probablemente *M. Vitorius Marcellus* cfr. W. Eck, «Chiron», 13, 1983, p. 154 nt. 353).

La cronología de los senadores hispanos destinados en Africa va del 21 a.C., año en que Cornelio Balbo el Menor fue próconsul de Africa, hasta el a. 192/93, que corresponde al gobierno de *Cornelius Anullinus*. El grueso de la presencia de senadores hispanos en Africa se produce entre Domiciano y Adriano. Son por tanto fechas más tempranas que las correspondientes a los senadores africanos en Hispania; el hecho coincide con las épocas en que las respectivas provincias tienen un mayor acceso al *ordo* senatorial.

Por otra parte, siete de los quince hispanos destacados en Africa estuvieron allí como procónsules; es decir: se trata de senadores con carrera brillante que han alcanzado este puesto, reservado a consulares.

Con los *Cornelii* de *Gades* estaba emparentado *Annius Messala*, que fue legado seguramente cuando algún otro miembro de la familia desempeñaba funciones de gobernador. La relación familiar entre legado y procónsul la tenemos ejemplificada en el caso del barcelonés *Minicius Natalis Quadronius Verus*, que fue legado en la diócesis *Carthaginiensis* de la provincia de Africa durante el proconsulado de su padre; otro caso es el de los dos hijos de *Pomponius Rufus*, que sirvieron también como legados de su padre.

No quiero dejar de mencionar aquí a los famosos *Curvii fratres* — *Lucanus et Tullus* — adoptados por *Domitius Afer*. Aunque lo más probable es que su padre fuera de origen itálico[83], era ésa una familia muy estrechamente vinculada a la Bética, y más exactamente al círculo familiar de Adriano, como ponen de relieve los más recientes estudios acerca del llamado testamento de Dasumio, que era seguramente el testamento de *Domitius Tullus*[84]; muy probablemente, su madre era una Dasumia de origen bético[85]. Tanto *Tullus* como *Lucanus* fueron primero legados y después procónsules en Africa en tiempo de Domiciano, es decir, en la etapa en la que hemos señalado una mayor densidad de senadores hispanos en las provincias africanas[86].

[83] Es la opinión generalmente admitida, vid. *PIR* l.c. e Y. BURNAND, *Senatores Romani e provinciis Galliarum, Epigrafia e ordine senatorio, Tituli* 5, 1982, p. 420. No obstante, G. DI VITA EVRARD, *L'Africa romana* IV, p. 509, insiste en el origen narbonense de *Curvius*.

[84] Vid. mi comunicación al I Congreso Andaluz de Estudios Clásicos, *El famoso testamento del cordobés Dasumio*, Jaén 1982 pp. 159-163, y más recientemente G. DI VITA, *Le testament dit «de Dasumius»: testateur et bénéficiaires*, *EJR*, pp. 159-174.

[85] *Ibid.*, p. 183, propuesta ya hecha por W. ECK, «ZPE», 30, 1978, pp. 277-285.

[86] El proconsulado de *Lucanus* se fecha ca. 84/85, y el de *Tullus* ca. 85/86, vid. W. ECK, «Chiron», 12, 1982, pp. 309-310. Vid. últimamente G. DI VITA EVRARD, *Sur les charges africaines des frères Cn. Domitii Afri Titii Marcelli Curvii Lucanus et Tullus*, *L'Africa romana* IV, 2, pp. 509-529.

ABREVIATURAS

BRAH	Boletín de la Real Academia de la Historia. Madrid.
CPE	H.G. PFLAUM, *Les carrières procurationennes équestres*, 3 vols. + suppl., Paris 1960-1982
EJR	*Epigrafía Jurídica Romana.* Actas del Coloquio Internacional A.I.E.G.L., Pamplona 1989.
FH	G. ALFÖLDY, *Fasti Hispanienses*, Wiesbaden 1969.
RIT	G. ALFÖLDY, *Die römischen Inschriften von Tarraco*, Berlin 1975.
SA	M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique Proconsulaire, Epigrafia e ordine senatorio*, Tituli 5, 1982, pp. 685-754.
SB	C. CASTILLO, *Los senadores béticos: relaciones familiares y sociales, Epigrafia e ordine senatorio*, Tituli 5, 1982, pp. 465-519.
SHC	P. LE ROUX, *Les sénateurs originaires de la province d'Hispania Citerior du Haut-Empire romain. Epigrafia e ordine senatorio*, Tituli 5, 1982, pp. 439-464.
SNM	M. LEGLAY, *Sénateurs de Numidie et des Mauretanies. Epigrafia e ordine senatorio*, Tituli 5, 1982, pp. 755-781.

Manuel Martin-Bueno - Maria Luisa Cancela

Relazioni fra i monumenti funerari nord-africani e alcuni esempi spagnoli in epoca imperiale romana

Il presente contributo tende ad illustrare brevemente l'attuale panorama della ricerca su questo tema, analizzato nel contesto sociale del mondo funerario romano in età imperiale: origine, ambito sociale, tipologia, cronologia, ambito geografico della ripartizione degli stessi monumenti, caratteristiche costruttive, correnti e influenze, ecc.

Dai primi studi sui singoli monumenti funerari eseguiti dai ricercatori del Novecento, per esempio da Stéphane Gsell nel 1901, a proposito dei monumenti antichi dell'Algeria, studio nel quale gli esempi tombali costituiscono un gruppo importante anche da un punto di vista numerico; al lavoro già classico di Gabelmann del 1979 *Römische Gräbbauten der frühen Kaiserzeit*, che contiene il modello tipologico fondamentalmente ancora in uso; fino ad arrivare agli autori più recenti come Gamer (1981), W. Kovacsovics (1983), Cid Priego (1950), Martín-Bueno (1972), Cancela (1983), Abad-Bendala (1985), Eisner (1986), Fedak (1990) e altri ancora, da tutti questi studi derivava come quasi definitiva l'opinione degli stretti rapporti tra i gruppi dei monumenti funerari del nord dell'Africa e quelli della Hispania e insieme si consolidava la convinzione della dipendenza culturale degli esempi ispanici rispetto a quelli africani, da cui si pensava potessero derivare.

Questa corrente era, senza dubbio, messa in rapporto con altri tipi di relazioni tra le due parti del Mediterraneo: esportazione dei prodotti ceramici, rapporti tra comunità cristiane africane e ispaniche nel periodo detto paleocristiano e vari altri esempi.

È vero che nell'antichità i rapporti sono abbondanti e che l'influenza delle province nordafricane sulla penisola iberica è un fatto chiaro e da tutti accettato, ma le cose non sono così semplici. La tesi precedentemente sostenuta era basata soprattutto sull'aspetto simile che avevano i monumenti a forma di torre, a vari piani, nelle due sponde del Mediterraneo.

Per quanto riguarda le tombe africane, esse appartengono a gente molto romanizzata: mercanti, commercianti, grandi proprietari terrieri, capi militari, grandi funzionari. Tutti sono accomunati dall'idea di volersi far ricordare con qualcosa di monumentale. Per la sua origine, la

torre funeraria è un modello orientale che procede dall'epoca ellenistica e che ancora nel periodo ellenistico si trova anche nel Nord Africa.

Monumenti funerari dei Numidi, le tombe reali numide sono i precedenti degli esempi che troviamo in epoca romana nella stessa zona, che ha molte radici ellenistiche (modelli sono il Mausoleo di Alicarnasso; la Tomba di Absalon a Gerusalemme; il Monumento di Xantos delle «Nereidi»; in Siria «Dana Sud»; Hermel, vicino a Baalbek e nella stessa corrente anche la Tomba di Terone ad Agrigento in Sicilia, del II sec. a.C.). Questa corrente ellenistica ha però anche i suoi modelli in Numidia nel II sec. a.C.: Sabratha, Siga, Thugga, e Es Summ'a (El Kroub).

Tutti sono del tipo a torre, con vari piani, pilastri al primo piano e edicola al secondo, ed hanno come copertura una struttura piramidale con «zocalo escalonado». Questi monumenti erano costruiti per i membri della classe dirigente ed anche per i re (potrebbe essere facile metterli in rapporto con il caso del Mausoleo di Alicarnasso).

Il tipo del monumento ha un grande sviluppo in oriente e un'espansione in tutto il Mediterraneo: proprio in questo fatto consiste il primo problema. A nostro parere non si può accettare un solo percorso per l'arrivo dei modelli nel mondo occidentale, né dei modelli ellenistici né di quelli della Numidia e neppure, in seguito, degli esempi romani.

Dobbiamo accettare come normale la possibilità di varie vie di trasmissione di questo tipo all'occidente. I canali di diffusione, quindi, che svolsero un ruolo determinante furono: le due rive del Mediterraneo, la stessa Roma dopo l'influenza della cultura greca ed ellenistica, i gruppi maggiormente attivi e potenti, le élites politiche che poterono conoscere il mondo orientale dopo il II sec. a.C.

In epoca romana diventa generale la diffusione di questo tipo di monumenti funerari e si cominciano a produrre tipi di proporzioni e misure diverse.

Per quanto riguarda le relazioni tra gli esempi della Spagna e il Nord Africa, le caratteristiche generali sono: partizione in tre piani diversi, generalmente in tre; interno a camera o a edicola e quest'ultima con due possibilità, aperta e chiusa; infine copertura a piramide.

Differenze con la corrente europea

1. Copertura a piramide diritta, mentre nelle province occidentali dell'impero la copertura è a piramide curva, ornata con elementi a mo' di squame «imbricadas»; questo non si nota in Africa.

2. I muri all'esterno sono ornati con maggiore semplicità e senza iconografia narrativa. Nel Nord Africa è ridotta a pilastri e capitelli addossati ai muri. Nelle province occidentali invece gli esempi rimasti mostrano una ornamentazione e hanno uno sviluppo iconografico ben preciso e assai ricco (Sarsina, St. Remy, Publicius a Colonia, Igel vicino a Treviri, Beaucaire, ecc.).

In Spagna non era usata, nonostante quanto possa sembrare, la copertura a squame (non abbiamo neppure esempi delle altre per i mausolei attorno). Pensiamo che dovevano essere usate, ma per il momento disponiamo solo di una notizia di un frammento di una copertura a squame a Iliturgi in Andalusia. Non sono usuali nei monumenti a torre gli elementi ornamentali e le iconografie; unica eccezione è il monumento di Sofuentes (Fatás, Martín-Bueno, 1972). In generale gli esempi di Villablareix, el Breny, Villajoyosa, Daimuz, Cartagena, non mostrano né ornamentazione né iconografia. Il più ricco era il famoso monumento degli Scipioni a Tarragona.

Per tutte queste ragioni è possibile parlare di rapporti tra Africa e Spagna, ma non di tipi africani trapiantati in Spagna, cosa che è ben diversa.

Per i monumenti della Spagna dobbiamo anche considerare il fatto della preesistenza dei monumenti iberici, della cultura iberica, con modelli che costituiscono dei veri capolavori dell'arte antica. Per esempio: Pozo Moro; Porcuna, con radici orientali giunte attraverso la via del Mediterraneo, ma non necessariamente dell'Africa. I modelli iberici mostrano chiaramente l'esistenza di una vera e propria tradizione nello stesso territorio, come nel caso dei numidi.

I nostri monumenti spagnoli del tipo torre non hanno entrata alle camere funerarie dall'esterno, in quasi tutti gli esempi. Al contrario, sia i monumenti africani che quelli orientali la possiedono. Neppure i modelli delle province occidentali hanno entrate esterne e dobbiamo pensare che dopo il I sec. d.C. arriva a tutta l'Europa l'influenza da Roma stessa, anche con soluzioni diverse nell'esecuzione costruttiva; non sappiamo il perché, però siamo più vicini ai modelli africani, senza dimenticare i modelli «ibericos».

Questo panorama non è definitivo. Oggi dobbiamo considerare anche il caso di Sofuentes, che è molto antico (prima metà del I sec. d.C.) e più vicino ai modelli della Narbonense e incluso a quelli di Sarsina. Bisogna ricordare anche il caso, peraltro ancora inedito, di Iliturgi, con il tipo Reno, per la prima volta così in occidente, e nella Betica meridionale.

Dovremmo anche fare l'esame delle diverse possibilità di ricostruzione degli esempi di Villajoyosa e Daimuz, pubblicati da Abad e Bendala in maniera però non definitiva.

Altro caso sono i tipi di monumenti funerari, come quello degli *Atilii*, a Zaragoza, o dei *Sergii* di Sagunto, e anche quello che si trova a Chiprana, Zaragoza. Sono modelli diversi, a tempio, con cella per i resti funerari e le celebrazioni, e il *conditorium* ove disporre le inumazioni.

Di questo tipo abbiamo esempi anche in Algeria, ma non del tipo delle «hornacinas» o «nichos» ornati. Altro monumento è Fabara, che non è una torre, nonostante quanto sia stato sostenuto da Jimenez, seguito da Bendala. Si tratta invece di un tempio funerario che ha molti esempi simili in Africa (Mactar, Tunez) anche i monumenti di Baelo Claudia di fronte a Tangeri (Cádiz) hanno corrispondenza nella necropoli della Porta di Cesarea di Tipasa.

Con questo vogliamo dire che non sono soltanto i monumenti tipo torre, ma anche altri, quelli che danno la visione dell'esistenza di una mutua corrente d'influenza a doppio senso.

Terminiamo quindi col precisare che la torre funeraria trovata in Spagna non ha un'origine nord-africana.

Bibliografia

L. ABAD, M. BENDALA, *Los sepulcros turriformes de Daimuz y Villajoyosa: dos monumentos romanos olvidados*, «Lucentum», IV, 1985, pp. 147-184.

M. ALMAGRO GORBEA, *Pozo Moro. Un monumento funerario ibérico orientalizante*, «MM», 24, 1983, pp. 177-293.

A. BELTRAN MARTINEZ, *Chiprana y su mausoleo romano*, «Caesaraugusta», 9-10, 1957, pp. 103-116.

M.L. CANCELA, *Fabara: avance de una excavación*, «BMZ», 1, Zaragoza, 1982, pp. 173-177.

C. CID, *El monumento de torre mediterráneo y su relación con la tipología monumental*, «Ampurias», 11, 1949, pp. 92-126.

M. EISNER, *Zur Typologie der Grabbauten in Suburbium Roms*, «MDAIRom.», Mainz 1986.

G. FATAS, M. MARTIN-BUENO, *Un mausoleo de época imperial en Sofuentes (Zaragoza)*, «MM», 18, 1977, pp. 232-271.

J. FEDAK, *Monumental Tombs of the Hellenistic Age: a Study of Selected Tombs from the Preclassical to the Early Imperial Era*, «Phoenix, supplementary, volume XXVII», Toronto, Buffalo, London 1990.

H. GABELMANN, *Römische Grabbauten der frühen Kaiserzeit*, Stuttgart 1979.

G. GAMER, *La Torre de los Escipiones y otros monumentos funerarios sucesores del Mausoleo de Halicarnaso*, «BSAA», XLVII, 1981, pp. 71-87.

S. GSELL, *Les monuments antiques de l'Algérie*, T.I y T.II, Paris, 1901.

A. JIMENEZ, *El grupo occidental de sepulcros turriformes hispanos*, XIII, «CNA», Zaragoza 1975.

J.L. JIMENEZ SALVADOR, *El Monumento funerario de los Sergii en Sagunto, Homenaje A. Chabret*, 1888-1988, Valencia 1989, pp. 207-220.

W. KOVASOVICS, *Römische Grabdenkmäler*, Bayern, 1983.

M. MARTIN-BUENO, *Nuevos núcleos romano imperiales en el Ebro Medio*, «Pyrenae», XII, Barcelona 1976, pp. 149-155.

J. MENENDEZ PIDAL, *El Mausoleo de los Atilios*, «AEA», XLIII, Madrid 1970, pp. 565-571.

S. PARIS, G. BONSOR, A. LAUMONIER, R. RICARD, C. MERGELINA, *Fouilles de Belo*, T.II, La Nécropole, Paris 1926.

Azedine Beschaouch

Colonia Ulpia Lepti Minus

Il y a une vingtaine d'années ou presque, deux recherches concomitantes sur Leptis Mineure, menées indépendamment l'une de l'autre, se sont révélées convergentes. Tour à tour, en effet, le regretté Pietro Romanelli[1] et notre ami Jacques Gascou[2] proposèrent de faire de Trajan le fondateur de la colonie de Lepti Minus[3].

Comme on le sait, il n'est plus douteux que cette ville de la Byzacène côtière (qui couvre, aujourd'hui, une bonne part de «Lemta» et étend ses nécropoles, puniques et romaines, jusqu'à «Bou Hjar»[4], au bord de la mer dans le Sahel tunisien) a été une colonie. Ptolémée le géographe la désigne comme telle[5] et cette information — longtemps tenue, à tort[6], pour suspecte — a été récemment corroborée par le libellé d'un certain nombre de timbres d'amphores africaines[7]:

COL LEP: *col(onia) Lep(tis)*

et C LEPT: *c(olonia) Lept(is)*

[1] P. ROMANELLI, *Leptis Minus colonia*, dans «RAL», série VIII, vo. XXVI, 1971, pp. 16-17.

[2] J. GASCOU, *Lepti Minus colonie de Trajan*?, dans «Ant. Afr.», 6, 1972, pp. 137-143.

[3] Sur cette ville, on peut encore utilement consulter les articles de H. DESSAU dans *RE*, XII², col. 2076 (Leptis Minor) et de P. ROMANELLI dans *DE*, IV pp. 668-670 (Lepti Minus), ainsi que la brève notice de L. POINSSOT dans *Tunisie. Atlas historique, géographique, économique et touristique*, Paris 1936, p. 33 (Leptis Minor/Lemta). Mais, pour l'essentiel, il faut se référer à l'étude de J. GASCOU citée *supra* note 2 et à sa notice *Lepti Minus*, dans «ANRW», II, 10.2, 1982 (*La politique municipale de Rome en Afrique du Nord. I. De la mort d'Auguste au début du IIe siècle*), p. 170. En ce qui concerne l'orthographe du toponyme, j'opte pour le parti adopté par ce savant.

[4] «AAT», f. 52 (Moknine), n. 7. Il y a peu, Lemta et Bou Hjar constituaient, avec le village côtier de Sayada, une seule et même commune. A Bou Hjar (dont le nom rappelle qu'il s'agit, à l'origine, d'une étendue parsemée de pierres) l'on a découvert, récemment, des tombes tant puniques que romaines.

[5] PTOLEMEE, *Géographie*, IV, 3,2, éd. C. Müller, p. 622.

[6] Cf. J. GASCOU, *art. cit., supra*, n. 2, en particulier p. 139.

[7] F. ZEVI et A. TCHERNIA, *Amphores de Byzacène au Bas-Empire*, dans «Ant. Afr.», 3, 1969, pp. 173-214 et, surtout, pp. 181-182 et 199-201. Cf., également, *CIL* XV 3382-3387; 3449 et 3591.

Lesquelles amphores entrent en série avec d'autres comportant les estampilles

LEP MI: *Lep(ti)mi(nus)*
LEPTI: *Lepti(s)*
et LEPT: *Lept(is)*

Pour J. Gascou, tout autant que pour P. Romanelli, cette colonie a vraisemblablement reçu sa promotion de l'empereur Trajan. L'hypothèse, fondée sur de sérieux indices (*curia Vlpia*[8]; tribu *Papiria*[9] d'un magistrat de la colonie; sources de Ptolémée datables[10] du règne de Trajan), ne fut pas révoquée en doute par les historiens de l'Afrique romaine et l'excellent éditeur et commentateur de la «Description de l'Afrique» par Pline l'Ancien[11], M. Jehan Desanges, l'accueille avec faveur[12].

Je crois, pour ma part, qu'il est désormais permis de substituer à l'hypothèse une certitude et, en invoquant le témoignage d'une inscription de *Lambaesis*[13] qui court sur une base conservée au jardin du musée de Lambèse, d'admettre définitivement l'origine trajane de la *Colonia Lepti Minus*.

A l'appui de cette affirmation, j'avance la lecture corrigée d'une ligne de l'inscription en question, tout récemment publiée par M. Yann Le Bohec[14]. Il s'agit d'une liste militaire de trente cinq noms (tav. I) que,

[8] *CIL* VIII 22901.

[9] *ILTun.* 140 = *CIL* VIII 22903.

[10] J. DESANGES, dans «REA», LXVI, 1964, pp. 40-41, rappelle que la documentation africaine de Ptolémée date, au plus tard, de Trajan et pense même qu'elle est antérieure à l'année 110.

[11] PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, V, 1-46, texte établi, traduit et commenté par J. DESANGES, Paris, 1980.

[12] *Ibidem*, p. 231: «Certains indices, et notamment la présence d'une *curia Vlpia*, laissent supposer que ce fut une colonie honoraire de Trajan».

[13] Y. LE BOHEC, *La Troisième Légion Auguste*, Paris (Etudes d'Antiquités Africaines), 1989, p. 76, n. 20, mentionne cette inscription de *Lambaesis* comme suit: [3e quart du IIe s.] 35 noms. *Praenomina*: 82%. Patries: 80% cités africaines, 20% *castris*. Fonctions ou grades: 45%. Mention de la tribu Aelia (1,11), aucun M. Aurelius. Il en analyse divers aspects dans quelques paragraphes des pp. 203-217.

[14] Y. LE BOHEC, *Inscriptions inédites ou corrigées concernant l'armée romaine d'Afrique*, dans «Ant. Afr.», 25, 1989, pp. 191-226. L'inscription de Lambèse est présentée et commentée sous le n. 22, pp. 216-220, avec une planche photographique.

sur la base de l'onomastique[15], du recrutement (totalement africain) et de la mention des grades ou fonctions[16], l'historien de la *Troisième Légion Auguste* date, à bon droit, du troisième quart du IIe siècle. Deux lignes du texte attirent, en particulier, l'attention. L'éditeur lit:

à la ligne 10: *C. Abissius Rogatus, VLP(ia) Lepti m(inus)*
et à la ligne 20: *C. Tadius Felix, dus* (?), *VL(pia) Vt(h)ina*; avec ce commentaire: «*Leptiminus* (ligne 10) et *Vthina* (ligne 20) sont appelés *Vlpiae...*».

N'était l'étrange identité d'épithètes pour deux villes, dont l'une, Vthina, fut certainement une colonie julienne[17], *Colonia Iu[lia...] Tertiadecim[anorum] Vthina*, nous aurions eu là, de toute évidence, avec la titulature *Vlpia Lepti minus*, la preuve décisive et indubitable de la promotion de *Lepti Minus* au statut de colonie, par le bienfait de Trajan. Faudrait-il, dans ces conditions, renoncer à voir, dans *Vlp(ia)* de la ligne 10 et *Vl(pia)* de la ligne 20, des «épithètes dérivées de gentilices impériaux» (interprétation de M. Le Bohec)? Et n'aurait-on pas là, plutôt, un cas de pseudo-tribu (interprétation de M. Giovanni Forni)?

En théorie, et à moins que la lecture du texte ne soit pas assurée, rien ne s'opposerait à cette dernière interprétation. Car il arrive que la pseudo-tribu soit placée après le *cognomen* et avant la domiciliation:

l'énoncé *C. Abissius Rogatus // Vlp(ia) // Lepti m(inus)*
serait du type: *T. Fl(avius) Vitalis // Ael(ia) // Aug(usta) Vindelicum*[18].

Il arrive aussi que soient attestées deux pseudo-tribus pour une seule et même ville. Ainsi, pour *Thysdrus* (El-Jem, en Tunisie), municipe septimien, nous avons dans la même inscription — une inscription de Rome[19] datant de 197/198 — à la fois:

[15] *Ibidem*, p. 219: «82% des soldats mentionnent un *praenomen*, et on trouve l'épithète Aelia à la ligne 11, alors qu'aucun Aurelius ne figure parmi ces hommes».

[16] *Ibidem*: «Enfin, 45% d'entre eux mentionnent des grades ou des fonctions».

[17] *CIL* VI 36917. Selon la restitution proposée par A. Degrassi, dans *Scritti vari di Antichità*, I, Rome, 1962, p. 348 (d'où *AE* 1949, 175), l'inscription *AE* 1948, 91 — trouvée au largo Argentina, à Rome — mentionne également la colonie julienne d'*Vthina*: *[colonij]a Iulia [...Pi]etas [Vthi]na*.

[18] *CIL* XIII 6558 (date: 186); cf. G. Forni, *Il ruolo della menzione della tribù nell'onomastica romana*, dans «*L'onomastique latine*», Paris, 1977, p. 89.

[19] *CIL* VI 3884, col. 3, ligne 21 (*Septimia*) et col. 5, ligne 4 (*Iulia*).

«*Septimia*»: *L. Septimius L.f.* // *Sept(imia)* //*Maximus Tusdr.*
et «*Iulia*»: *A. Crepereius A.f.* // *Iul(ia)* // *Felixs Tusdr.*

Il resterait donc possible que nous ayons, dans le cas d'*Vthina* (Oudhna, en Tunisie), colonie julienne, à la fois:

«*Iulia*»: exemple non encore attesté
et «*Vlpia*»: *C. Tadius Felix...* // *Vl(pia)* // *Vthina.*

* * *

En réalité, il n'y a pas lieu d'échafauder de pareilles hypothèses, parce que la lecture du texte, à la ligne 20, n'est justement pas assurée.

Une première constatation: lors même que paraîtrait possible, dans un même texte, la variante *VLP / VL* pour abréger le terme *Vlpia*, il faudrait être sûr qu'existe l'abréviation *VL* = *VL(pia)*. Or, s'il est très courant de trouver *VLP*[20] pour *VLP(ia)* ou *VLP(ium)* et qu'il arrive d'avoir seulement *V* pour *V(lpia)* — comme dans le cas de *Poetovio*[21], en Pannonie Supérieure: *Col. V(lpia) T(raiana)*, ou de *Vetera*, en Germanie Inférieure: *C. V(lpia) T(raiana)*[22] — j'ai vainement cherché un exemple d'*VL* pour *Vl(pia)*.

Mais, outre cette constatation, il s'en impose une autre qui nous fournit l'argument décisif pour l'origine trajane de la *colonia Lepti Minus*. Vers la fin de la ligne 20, l'on constate que le terme ultime, *Vtina*, n'est nullement précédé de deux lettres (= *VL*) mais, bien plutôt, de trois (= *IVL*), comme le montre la photographie[23]:

[20] A titre d'exemple simplement: *col. Vlp(ia) Oescus* (*CIL*III 7429 = 753 = *ILS* 1465); *Vlp(ia) Ratiar(ia) ex Moesia Superiore (ibidem)*; *P. Afranius P.f. Vlp(ia) Secundus Hadr(umeto)* (*CIL* VIII 18359); *M. Calvisius M. fil. Vlp(ia) Fortunatus Hadr(umeto)* (*CIL* VI 220 = *ILS* 2163).

[21] *CIL* III 4057 = 2462: *col. V(lpia) T(raiana) P(oetovio).*

[22] *AE* 1959, 9: *dec(urio) c. V(lpiae) T(raianae).*

[23] Précédant le signe V (de la séquence *VL*); la lettre *I* est nettement visible avec son pied disposé presque à l'horizontale, sous la haste verticale.

«*VL VTINA*» est donc une lecture fautive, et c'est «*IVL VTINA*» qui constitue «la bonne leçon».

Au reste, pour une colonie julienne authentique[24] comme *Vthina* — qui figure parmi les six colonies de la statistique plinienne[25] et que deux inscriptions qualifient de *Iulia*[26] — ne devons-nous pas nous attendre à trouver justement, dans sa dénomination, l'épithète *IVL(ia)*? Cette bonne leçon rend toute sa valeur au libellé de la fin de la ligne 20 *(Iul(ia) Vtina)* et nous sommes en droit, par ainsi, de faire fond pleinement sur le libellé de la fin de la ligne 10: *VLP(ia)*[27]. Au total, l'inscription de Lambèse, tout récemment publiée, nous assure que la colonie de *Lepti Minus* était une *Colonia Vlpia*, une colonie de Trajan. Et, en apportant une éclatante confirmation à l'heureuse hypothèse de notre ami J. Gascou, elle met en exergue la justesse de ses vues pour le tableau des création de Trajan en Afrique proconsulaire[28].

[24] A propos des «fausses» *Coloniae Iuliae* de la province d'Afrique, l'on peut encore glaner des observations utiles, dans un vieux mémoire de Cl. Pallu De Lessert, paru dans «MSAF», LXXI, 1911, pp. 31-108.

[25] Pline L'Ancien, *Histoire Naturelle*, V, 29: «...*In his colonias sex, praeter iam dictas, Vthinam*...». Cf., dans l'édition de J. Desanges, pp. 281-282, le juste commentaire et la notice donnés par ce savant.

[26] *CIL* VI 36917 et *AE* 1949, 175.

[27] Pour le développement — *Vlp(ia) ou bien Vlp(io) Lepti* — voir *infra* l'appendice.

[28] J. Gascou, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Rome, 1972, I-Trajan: pp. 67-115; et surtout *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord*, dans «ANRW», II, 10.2, 1982, I, chapitre V: Trajan et l'Afrique Proconsulaire, pp. 168-180.

Appendice

1) Une question de lecture

Une fois assurée la transcription de tous les signes que comporte la fin de la ligne 20, aucune hésitation de lecture n'est permise: il faut développer *Iul(ia) Vtina*.

Mais, à la fin de la ligne 10, comment développer *Vlp (...)*, dans la séquence *Vlp. Lepti*, qui est évidemment à l'ablatif[29]? Faut-il lire:

Vlp(io) Lepti ou bien *Vlp(ia) Lepti?*

En réhabilitant, il y a longtemps, le renseignement fourni, à propos du municipe septimien de *Thysdrus ou Thysdra*, par une inscription d'Arles[30], j'ai fait observer[31] qu'il peut arriver, dans les textes épigraphiques, que le surnom d'une ville s'accorde non pas avec son nom générique (*municipium*) mais avec son nom propre. Nous avons de la sorte:

MVNICIPIVM AELIVM Avitta Bibba[32]
et, en regard: *municipium AVRELIA VINA*[33];
ou bien: *MVNICIPIVM SEPTIMIVM AVRELIVM LIBERVM Thugga*[34];
mais aussi: *municipum SEPTIMIA LIBE[RA THYSDRA]*[35].

Cependant, cet usage relativement rare n'est attesté, jusqu'ici, que dans le cas de villes qui avaient le statut de *municipium*.

De fait, ce qui complique la situation pour notre texte de Lambèse, c'est l'absence de la mention *colonia*. Un énoncé explicite, tel que: *col. Vlp(ia) Lepti M(inus)*, n'aurait certes pas uscité de remarque formelle. En revanche, l'on ne

[29] Les ablatifs *Simitu* (1.4) et *Thenis* (1.14) montrent clairement que, dans cette inscription, il ne faut pas supposer des indication fautives pour l'*origo* des soldats.

[30] *CIL* XII 686 = *ILS* 2911.

[31] A. BESCHAOUCH, *Gramatica quaedam*, dans «Latomus», XXVI, 1967, § II, pp. 405-407.

[32] *CIL* VIII 800 + 1177 = *ILTun.* 672.

[33] *CIL* VIII 961.

[34] Par exemple, *CIL* VIII 26551 et *ILTun.* 1415.

[35] Cette restitution de *CIL* XII 686, proposée par nous, a été admise par les historiens de l'Afrique romaine: cf. J. GASCOU dans «ANRW», II, 10. 2, p. 217; et J. DESANGES dans le commentaire de Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, p. 313.

manque pas ici d'hésiter à développer l'expression abrégée *Vlp. Lepti M.* en *Vlp(ia) Leptim(inus).*

Toutefois, j'hésiterais davantage à proposer de lire *Vlp(io) Leptim(inus)* pour le raccourci *Vlp. Lepti M.*; et en lisant *Vlp(ia) Leptim(inus)*, j'opte, en définitive, pour un cas de *constructio ad sensum*[36], c'est-à-dire de syllepse de genre, un accord d'après le sens qui était assez répandu, non seulement en poésie[37], mais aussi dans la langue parlée et dans le latin des inscriptions[38].

Notons, pour finir, que la forme (au genre féminin) du nom de la ville, *Leptis Minor*[39], aurait résolu le problème en le supprimant.

* * *

2) L'établissement de la ligne 20 du texte de *Lambaesis*

Comme nous venons de le voir, la ligne 20 comporte, vers la fin, *IVL* et nos pas *VL*. Ces lettres sont précédées par d'autres que l'éditeur de l'inscription transcrit: *DVS* et qui sont restées énigmatiques. Mais, dans sa thèse, M. Le Bohec envisage une solution pleinement admissible: «On peut se demander, note-t-il, si la lettre *V* n'est pas en réalité un défaut de la pierre ou une erreur du graveur[40]». Il me semble, pour ma part, qu'il s'agit bien d'un défaut de la pierre[41] et que nous avons seulement deux lettres: *D.S.* Dans ce cas, *C. Tadius Felix* a dû remplir les fonctions de *d(iscens) s(igniferorum)*, probablement un instructeur[42] pour les porte-drapeau des manipules.

[36] A. ERNOUT et F. THOMAS, *Syntaxe latine*, 2e éd. Paris, 1959, pp. 138-142 (accord selon le sens).

[37] VIRGILE, *Enéide*, 8, 516 écrit: *Praeneste sub ipsa. Praeneste* est du neutre, mais *ipsa* s'accorde avec l'idée implicite *d'urbs*. Remarquons, d'ailleurs, que la syllepse est attestée en français. Si l'on dit: «La sentinelle Dupont a été *surprise*», l'on trouve sous la plume d'Anatole France: «La Barbe-bleue était constamment *malheureux*». (Ici l'adjectif attribut est au masculin par un accord sylleptique: on a dans l'esprit l'idée d'*homme*. Cf. M. GREVISSE, *Le bon usage*, 9e éd., Paris-Gembloux, 1969, p. 321, § 380).

[38] Cf. *CIL* VIII, *Ind.*, XVI, p. 320 (*Constructio ad sententiam*) et *ILS, ind.*, XVI, pp. 870-871 (*constructio ad sensum*). En ce qui concerne la langue parlée, cf. les remarques de S. LANCEL dans *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, I, Paris, 1972, pp. 314-315 (constructions *ad sensum*), qui renvoie à E. LOFSTEDT, *Syntactica*, II, pp. 139 et suiv.

[39] Comme l'a rappelé J. GASCOU dans «Ant. Afr.», 6, 1972, p. 137, n. 1, *Leptis Minor* se trouve seulement attesté dans JULIUS HONORIUS (*Geogr. Latini minores*, éd. A. Riese, Berlin, 1878, p. 47) et dans la *Cosmographia* anonyme (*ibidem*, p. 89).

[40] Y. LE BOHEC, *La Troisième Légion Auguste*, 1989, p. 214, à propos de *C. Tadius Felix*. L'auteur fait remarquer que, dans la même inscription de Lambèse, plusieurs des collègues de *Felix* avaient rempli les fonctions de *d(iscens) s(igniferorum)*: cf. les lignes 2, 8, 12, 21 et 29.

[41] En 1986 déjà, dans sa communication au IVe Colloque de Sassari, M. Le Bohec pensait à un défaut de la pierre: cf. dans *L'Africa romana*, IV, 1987, p. 237, n. 15.

[42] Y. LE BOHEC, *La troisième Légion Auguste* p. 186. Cf. aussi l'analyse qu'il donne dans son article, *Les «discentes» de la IIIème Légion Auguste* dans *L'Africa romana*, IV, pp. 237-252.

Une dernière remarque: la forme *Vthina* (avec la dentale sourde aspirée *th* qui explique que dans le toponyme arabe encore en usage — «Oudhna»[43] — nous ayons une dentale sonore aspirée *dh*) est la graphie la plus courante. Mais la graphie *Vtina* (sans aspiration) est également attesté[44]; et toutes deux pouvaient être utilisées à la même époque[45]. Il n'y a donc pas lieu de corriger *Vtina* en *Vt(h)ina* dans le texte de l'inscription de Lambèse.

En conclusion, la 20è ligne de ce texte doit s'établir désormais, comme suit:

C. TADIVS FELIX D. S IVL VTINA

et se lire:

C(aius) Tadius Felix, d(iscens) s(igniferorum), Iul(ia) Vtina.

* * *

3) Une remarque d'onomastique (ligne 10 du texte de *Lambaesis*)

Pour M. Le Bohec, le soldat originaire de la *colonia Vlpia Lepti Minus* s'appelait *C. ABISSIVS Rogatus*. Mais le gentilice *Abissius* n'est pas attesté dans les index de *nomina* et W. Schulze[46] l'ignore. Par voie de conséquence, il faut adopter le gentilice *ARISSIVS* qu'impose un examen approfondi de la photographie de l'inscription. Il est visible, en effet, qu'il n'y a pas de panse inférieure — qui ferait de la troisième lettre de la ligne un *B* (lecture proposée: *Abissius*). Nous avons plutôt une queue qui se détache de la panse supérieure de la lettre sur la haste verticale et, au lieu de descendre jusqu'à la ligne de pose de cette lettre, s'infléchit vers la droite[47]: c'est bien d'un *R* qu'il s'agit (lecture corrigée: *Arissius*).

Du reste, le gentilice *Arisius/Arissius*[48] figure dans le livre de Schulze[49] et nous connaissons, à Lambèse même, un vétéran[50] qui porte ce nom[51].

[43] J'écris — et l'on doit écrire — «Oudhna», parce que tel est l'usage constant des locuteurs dans le dialecte tunisien et que cette graphie est celle des chroniqueurs arabes du Moyen-Age. «Oudna» résulte d'une francisation du toponyme.

[44] *CIL* VIII 17 357, à *Thabraca*. Notons également que la graphie attestée au début du IVe siècle (*Lampadius, episcopus de civitate Vtina* qui participe, le 1er août 314, au concile d'Arles) se généralise, par la suite, avec l'usage de l'adjectif ethnique *Vtinensis* (mentions en 411, 415 et 525). Cf. A. MANDOUZE, *Prosopographie de l'Afrique chrétienne*, Paris, 1982, pp. 403 (*Felicianus 7*), 610 (*Isaac 2*), 520 (*Gallonianus*), et 938 (*Quietus 2*).

[45] Cf. J. DESANGES dans le commentaire de Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, v, 1-46, p. 281, n. 2.

[46] W. SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, 2e éd. Berlin, 1966.

[47] La forme de ce *R* se rapproche de celle que décrit R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 4e éd., Paris 1914, p. 21 (forme affectée qui se rencontre en Afrique).

[48] Pour la simplification de la géminée (ss/s) nous avons *Arissius/Arisius* à l'exemple de *Blossius/Blosius* (*CIL* VIII 2565, a 12 et 23535), *Cassius/Casius* (*CIL* VIII 18253 et 6063) ou bien *Cassia/Casia* (*CIL* VIII 3514 et 6207), *Cossinius/Cosinius* (*ILAfr.* 204 et 34), *Sossius* (*CIL* VIII 7066 et 6624), *Volussius/Volusius* (*ILTun.* 342 et 1519), etc., etc.

[49] W. SCHULZE, *ouv. cit.* p. 127, avec la référence à *CIL* VI 237 a (*C. Arisus Cogitatus, Faventia*) et *CIL* VIII 3040 et 8214, ainsi que l'indication relative à une possible parenté avec des vocables étrusques.

[50] *CIL* VIII 3040 (*Lambaesis*): *Arisius Se(cundus) veteranus.*

[51] Cf. aussi, à Milev, *CIL* VIII 8214: *Arisia Sex. fil. Clara*; et, à Thugga, *CIL* VIII 26718: *Arisius Faustinus.*

Dans ces conditions, l'on établira de la manière suivante la 10e ligne de notre inscription de Lambèse:

C. ARISSIVS ROGATVS VLP. LEPTI M.

et on lira — compte tenu de la date (3e quart du IIe siècle) — avec une référence implicite à *colonia*, statut officiel de la ville de Leptis Mineure:

C(aius) Arissius Rogatus, Vlp(ia) Leptim(inus).

* * *

4) Une question de grammaire

Tout au long de cette note, j'ai adopté la graphie *Lepti Minus* et même, pour l'*origo* du soldat mentionnée à l'ablatif, j'ai suivi M. Le Bohec qui développe

VLP. LEPTI M en *Vlp(ia) Leptim(inus)*

J'avoue que j'ai, de prime abord, hésité à le faire, parce que l'on peut, légitimement, être amené à considérer M. comme l'bréviation d'un adjecitif séparé[52] du substantif et s'accordant avec lui: *M(inore)*.

Mais le toponyme *Lepti*, en jonction avec son qualificatif distinctif *Minus*, a servi à former l'adjectif *Leptiminensis* qui, sous les Sévères, détermine le nom d'une région domaniale de l'Afrique, une circonscription du *patrimonium* appelée *regio Leptiminensis*[53]. Sous cette même forme composée, il a servi également d'adjectif ethnique que l'on trouve utilisé, dès la fin du IIe siècle[54] et, plus largement, dans les documents ecclésiastiques africains[55] du Ve siècle: par exemple, en 411, à la Conférence de Carthage[56], tel évêque catholique est dit *episcopus plebis Leptiminensis*[57].

C'est par mégarde que notre ami J.-M. LASSERE, *Ubique populus*, Paris, 1977, p. 171, écrit: «*Arisius*: inconnu de Schulze et de Conway. Sans doute formé sur le nom punique *Aris*».

[52] Sur la base de Lambèse, à la fin de la ligue 10, la lettre *M* et le mot *LEPTI* son gravés séparément.

[53] H.G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1960, pp. 381-382 (à propos de la carrière de *M. Claudius Restitutus*), p. 658 et, surtout, pp. 783-786 (analyse de la carrière de *M. Aemilius Clodianus, proc. Aug[g]. n[n]. patrimonii reg(ionis) Leptiminensis*).

[54] Une inscription de Rome (*CIL* VI 32633, 1. 15) nomme, en partie, un soldat prétorien, originaire de *Lepti Minus*: *[...]uinus Leptim(inensis)*. Cf. H.-G. PFLAUM, *La nomenclature des villes africaines de «Lepcis magna» et «Lepti minus»*, dans «BSAF», 1959, pp. 85-92, en particulier p. 87.

[55] Index dans *Prosopographie de l'Afrique chrétienne*, p. 1270, s.v. *Leptiminensis*; dates: entre 411 et 484.

[56] *Gesta Conlationis Carthaginiensis anno 411*, ed. S. LANCEL, 1974 (= *Corpus Christianorum, series latina*, n. CXLIX A) et le même texte, en édition et traduction française, *Actes de la Conférence de Carthage en 411* (= Sources Chrétiennes, 194, 195 et 224).

[57] Il s'agit de *Romanus* nommé dans *Gesta*, I, 121, 1.61 = *Actes*, II, p. 714. Il avait pour rival Donatiste *Victorinus, episcopus civitatis vel plebis Leptiminensis*, nommé dans *Gesta*, I, 121, 1. 62 et 187, 1. 39 = *Actes*, II, p. 714 et p. 830.

Mais il y a plus. Dans une inscription de Talmis[58], en Egypte, l'origine d'un soldat Leptitain est indiquée par la terme *Leptiminus* (forme composée, de graphie continue, et, semble-t-il, à l'ablatif). Et pour rappeler qu'un évêque est le délégué de *Lepti Minus*, saint Cyprien[59] emploie l'expression *a Leptiminus* (forme composée, de graphie continue et, assurément, à l'ablatif, ici précédé de la préposition *a*). Il s'ensuit qu'il faut considérer qu'il existait une forme composée et figée, *Leptiminus*, et qu'il s'agit dà d'un mot invariable[60].

Dans ces conditions, je n'hésiterai plus à écrire à l'ablatif, en sous-entendant *colonia:*

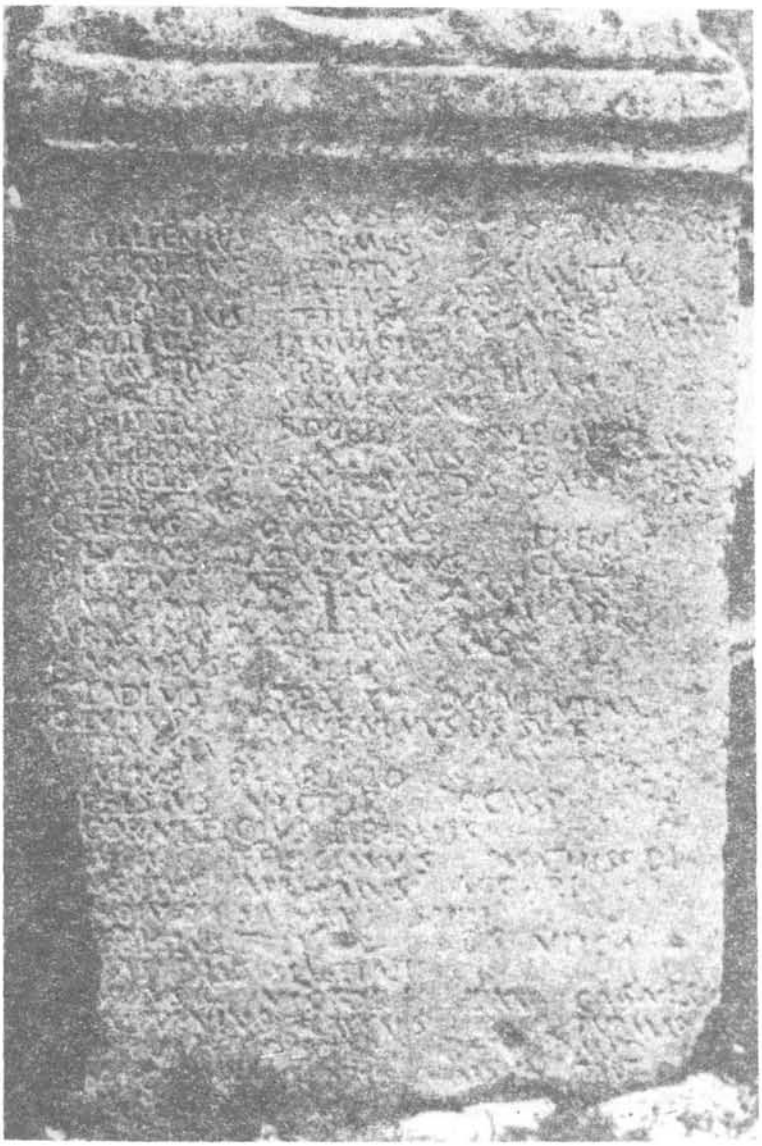
... Vlp(ia) Leptim(inus).

[58] *CIL* III 13582: *[...] Mariolus Leptiminus.*

[59] CYPRIEN dans *Patrologie latine*, éd. Migne, III, col. 1054: *Demetrius a Leptiminus.*

[60] Dans le même texte de Lambèse, nous avons, à la fin de la ligne 6, un cas analogue: *TVBVRBOMIN(us)*. La forme *Tuburbo* étant invariable, elle est, par exemple, utilisée en guise d'ablatif pour indiquer l'*origo* d'un vétéran, *P. Tullius Martialis*, sur une base de *Nicopolis*, en Egypte: *AE* 1955, 238 = 1969-70, 633, col. IV, 1. 30. Autres cas de toponymes invariables: *Cuicul, Althiburos, Vrev*, etc.

Tavola I



Lambaesis. Y. LE BOHEC, «Ant. Afr.», 25, 1989, pp. 216-220 n. 22.

Serena Bianchetti

Aethiopes in Africa: aspetti della storia di un nome

Nella definizione della regione abitata dagli Etiopi le fonti antiche sembrano oscillare fra una generica localizzazione meridionale e l'identificazione di alcune aree a sud dell'Egitto.

Nell'interpretazione dei moderni, soprattutto da Lesky[1] in poi, prevale la tendenza a considerare le due concezioni correlate da un rapporto che si traduce nella derivazione della seconda dalla prima: dagli Etiopi che abitano tutta la zona meridionale dell'ecumene si passerebbe, con l'ampliarsi delle conoscenze geografiche, ad una progressiva definizione dell'*Aethiopia* quale regione a sud dell'Egitto. Ora, questa ipotesi mi pare debba essere verificata soprattutto valutando se nelle nostre fonti si registri effettivamente la progressiva messa a fuoco di una *Aethiopia*, la cui definizione geografica porti al superamento della più antica e generica concezione sugli Etiopi quali abitanti di tutta la fascia meridionale dell'ecumene, in contrapposizione ad una fascia settentrionale. Gli Etiopi di Omero[2] «estremi fra gli uomini che in due si dividono, quelli del so-

[1] A. LESKY, *Aithiopika*, «Hermes», LXXXVII, 1959, pp. 26-38; sulla localizzazione degli Etiopi cfr. H. SCHWABL, *Das Bild der fremden Welt bei den frühen Griechen*, in *Grecs et Barbares*, Entr. Fond. Hardt, VIII Genève 1961, pp. 1 ss.; F.M. SNOWDEN Jr., *Blacks in Antiquity. Ethiopians in the Greco-Roman Experience*, Cambridge Mass. 1970, pp. 101 ss.; L. CRACCO RUGGINI, *Leggenda e realtà degli Etiopi nella cultura tardoimperiale*, IV Congresso Internaz. Studi Etiopici, Roma 10-15 aprile 1972, Roma 1974, pp. 141 ss.; L. TÖRÖK, *Geschichte Meroes. Ein Beitrag über die Quellenlage und Forschungsstand*, *ANRW* II, 10, 1, Berlin-New York 1988, pp. 112 ss.

[2] HOM. *Od.* I, 23-24. Cfr. H.E. BURTON, *The Discovery of the Ancient World*, Cambridge Mass. 1932, p. 21; J.Y. NADEAU, *Ethiopians*, «CQ», XX 1970, pp. 339 ss.; ID., *Ethiopians again and again*, «Mnemos.», XXX 1977, pp. 75 ss.; P. JANNI, *Il mondo delle qualità. Appunti per un capitolo di storia del pensiero geografico greco*, «AION», XXXIII, n.s. XXIII 1973, pp. 449 ss.; A. BALLABRIGA, *Le soleil et le Tartare. L'image mythique du monde en Grèce archaïque*, Paris 1986, pp. 108 ss. Per Memnone (*Od.* IV, 187 ss.; XI, 522 ss.) re degli Etiopi in HES. *Theog.* 984-85 cfr. W.H. ROSCHER, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig 1890-97, s.v., coll. 2653 ss.; SNOWDEN, *Blacks*, pp. 151 ss.; ID., s.v. *Aithiopes, Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, I, 1 München-Zürich 1984, pp. 413 ss. Sulla tavoletta di Pilo che cita *Ai-ti-jo-qo* cfr. L.A. STELLA, *La civiltà micenea nei documenti contemporanei*, Roma 1965, p. 210; SNOWDEN, *Blacks*, p. 102 e p. 280 n. 6. Per le raffigurazioni di negri a Cnosso e a Pilo cfr. J. VERCOUTTER, *L'iconographie du Noir dans l'Egypte ancienne des origines à la XXV^e dynastie*, in *L'image du Noir dans l'art occidental*, Paris 1976, figg. 145-146;

le che tramonta e quelli del sole che sorge» hanno fatto discutere già gli antichi, come si ricava da Strabone. Il geografo[3] considera i due rami di Etiopi come divisi dal Nilo e li localizza pertanto nella regione compresa fra l'ipotenusa (cioè il lato atlantico) e il cateto (cioè il lato arabico) del triangolo rettangolo cui è assimilata la forma dell'Africa.

Lo stesso Strabone[4] riferisce anche le interpretazioni di chi considera Etiopi gli abitanti dell'India e quelli della Mauretania: Posidonio da una parte ed Eforo dall'altra. Quest'ultimo riporta il racconto dei Tartessi sull'arrivo degli Etiopi nella regione di Atlante ed assegna loro una zona che costituisce il lato lungo meridionale dell'ipotetico rettangolo in cui è inscritta l'ecumene. In sostanza, l'interpretazione di Eforo[5] si salda ad Omero nell'assegnare agli Etiopi l'intera fascia meridionale della terra e individua nel racconto dei Tartessi l'estrema tappa occidentale raggiunta dagli Etiopi.

La rappresentazione di un'ampia fascia territoriale da essi abitata si riscontra anche in Plinio[6] che sembra riecheggiare Eforo nella puntualizzazione della presenza etiopica nella regione di Atlante.

Nelle fonti latine, da Virgilio a Lucano, Stazio, Giovenale e Apuleio[7], si riscontra una tendenza ad assimilare sotto la denominazione *Aethiopes* i *concolores*, Mauri e Indiani abitanti delle regioni all'estremo occidente e all'estremo oriente.

F.M. SNOWDEN Jr., *Témoinages iconographiques sur les populations noires dans l'Antiquité gréco-romaine*, in *L'image cit.* I, pp. 133 ss.; cfr. anche A. BOURGEOIS, *La Grèce antique devant la negritude*, Paris 1971, pp. 20 ss.

[3] STRAB. I, 2, 25-27. Per la forma dell'Africa cfr. J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranées aux confins de l'Afrique*, Ec. Franc. Rome XXXVIII, Roma 1978, pp. 163 ss.; S. BIANCHETTI, *L'idea di Africa da Annone a Plinio*, Atti VII Convegno Studio su *L'Africa Romana* (Sassari 1989), Sassari 1990, pp. 871 ss.

[4] STRAB. II, 3, 7-8. Cfr. A. DIHLE, *Der fruchtbare Osten*, «RM» CV 1962, pp. 97 ss.; *The Conception of India in Hellenistic and Roman Literature*, «Proceed. Cambridge Philol. Assoc.», CXC 1964, pp. 15 ss. Sulla concezione posidoniana cfr. F. GISINGER, s.v. *Geographie*, «*RE*» suppl. IV 1924, coll. 630 ss.; H.J. METTE, s.v. *Poseidonios*, «*RE*» XXI 1953, coll. 558 ss.; M. LAFFRANQUE, *Poseidonios d'Apamée*, Paris 1964, pp. 153 ss.; I.G. KIDD, *Posidonius*, II *comment.* Cambridge 1988, F49, pp. 268 ss.

[5] *FGrHist*70 F128 = STRAB. I, 2, 26. Cfr. da ultimo S. BIANCHETTI, Πλωτὰ καὶ πορευτά. *Sulle tracce di una Periegesi anonima*, Firenze 1990, pp. 59 ss.

[6] PLIN. *N.H.* VI, 197-199; ISID. *Orig.* XIV, 5, 16. Cfr. J. DESANGES, *Le peuplement éthiopien à la lisière méridionale de l'Afrique du Nord d'après les témoinages textuels de l'Antiquité*, in *L'Afrique Noire et le monde méditérranéen dans l'Antiquité*, Dakar 1978, pp. 29 ss.

[7] Cfr. ad es. VIRG. *Aen.* IV, 480-82; cfr. 206-208; *Ecl.* X, 64-68; LUC. IV, 677-81; STAT. *Theb.* V, 426-28; JUVEN. VI, 336-38; APUL. *Met.* I, 8. Cfr. NADEAU, *Ethiopians*, pp. 346-47.

L'ampiezza della regione assegnata agli Etiopi e la persistenza di questa concezione mi pare possano trovare una rispondenza in un procedimento logico che risale ad Omero e che diventa poi un criterio interpretativo di realtà diverse: le regioni meridionali che si estendono dall'estremo oriente all'estremo occidente sono abitate dagli Etiopi; le popolazioni melanoderme, che derivano il loro colore dall'inclinazione dei raggi solari, sono definite Etiopi. Ne deriva pertanto che sotto il comune denominatore Etiopi sono riunite tutte le popolazioni melanoderme che occupano le estremità meridionali dell'ecumene.

Le variazioni sulla terminologia del nero[8] (μέλας, κελαινός, κυάνεος) applicate ad egiziani ed etiopi ma anche a colchi e indiani costituiscono, più che la prova di una approssimativa conoscenza e di un approccio mitico-poetico (v. Lonis)[9], la traccia di un procedimento logico che tende ad «omogeneizzare il diverso» relegando nelle zone meno accessibili quei fenomeni che differenziano nettamente le culture esterne (= barbare) da quella centrale (= greca)[10].

In questa chiave di lettura, che assegna un *orientamento segnico* particolarmente marcato alla descrizione dello spazio esterno come spazio degli altri, agli Etiopi è attribuita una posizione *antitetica* a quella dei Greci ma *simmetrica* a quella di popoli settentrionali. Senofane[11], irridendo l'antropomorfismo, afferma che «gli Etiopi si immaginano i propri dei camusi e neri, i Traci con gli occhi azzurri e rosei di pelle».

In una prospettiva che è di antitesi e di simmetria ideologica prima

[8] Per gli Egiziani cfr. AESCH. *Suppl.* 154 ss., 277 ss., 496 ss., 719 ss., 745 ss. Per gli Etiopi: HES. *Op.* 527; AESCH. *Prom.* 808, 851; EURIP. FF 228, 3; 771; CALLIM. *Hymn.* VI, 11: THEOC. XVII, 87. Per i Colchi: PIND. *Pyth* IV, 212: HDT. II, 104. Per gli Indiani: HDT. III, 101. Per la caratterizzazione di Euribate in HOM. *Od.* XIX, 246 cfr. SNOWDEN, *Blacks*, p. 279 n. 4. Sulle popolazioni «nere» nella concezione greca cfr. H. DÜRBECK, *Zur Charakteristik der griechischen Farbenzeichnungen*, Bonn 1977, pp. 177 ss.; SNOWDEN, *Blacks*, pp. 177 ss.

[9] Cfr. R. LONIS, *Les trois approches de l'Ethiopien par l'opinion gréco-romaine*, «Ktema», VI 1981, pp. 69 ss., per l'approccio mitico cui subentrerebbe un approccio antropologico nell'interpretazione degli Etiopi da parte della tradizione greco-romana. Il terzo approccio, quello politico che ha per effetto «d'oblitérer l'approche anthropologique et de privilégier les préjugés et les partis pris» è all'origine di comportamenti xenofobi che il mondo greco conosce bene nella valutazione dei Barbari, per esempio dei Persiani (p. 80). L'esempio degli Etiopi mi sembra in realtà suggerire una certa cautela nell'applicazione di schemi interpretativi non sempre in sintonia con le fonti.

[10] Cfr. J.M. LOTMAN-B.A. USPENSKIJ, *Tipologia della cultura*, tr. it., Milano 1975; C. SEGRE, *Semiotica filologica, Testo e modelli culturali*, Torino 1979, pp. 5 ss.; M.M. SASSI, *La scienza dell'uomo nella Grecia antica*, Torino 1988, pp. 36 ss.

[11] XENOPH. F16 in H. DIELS, *Die Fragmente der Vorsokratiker*[10], Berlin 1961.

che geografica nascono anche quelle carte ioniche[12] che oppongono e confrontano l'Europa all'Asia per giungere poi ad una tripartizione che, inserendo la Libia nella sezione meridionale dell'ecumene, e considerando il Nilo confine Libia-Asia, può aver portato alla conseguente divisione degli Etiopi in Libici e Asiatici. Plinio[13], che sembra accogliere questa divisione e sembra distinguere in Etiopia una costa arabica e una costa africana, considera poi l'Etiopia nel suo insieme asiatica e si riconnette implicitamente alla versione omerica che faceva giungere gli Etiopi fino ai confini della Mauretania.

Il percorso diacronico fin qui tracciato mi pare in sostanza negare una evoluzione nella delimitazione dello spazio abitato dagli Etiopi. Questo sembra costituire nelle nostre fonti uno spazio culturale piuttosto che geografico, immaginato in una prospettiva ellenocentrica che tende ad unificare i segni della differenza.

Va tuttavia rilevato che proprio quelle fonti che testimoniano la persistenza di questo concetto di Etiopi diffusi da oriente ad occidente registrano anche un tentativo di definizione più precisa di una *Aethiopia* di cui si cerca di ricostruire la *forma* e la *mensura*.

Se la verifica autoptica aveva portato Erodoto[14] ad identificare nella regione a sud dell'Egitto e intorno a Meroe i contorni di un'Etiopia immaginata in relazione al corso del Nilo, è soprattutto con l'esplorazione lagide, iniziata con Tolomeo II[15], che cominciano i tentativi di conoscere un territorio che si presenta ai Tolomei e poi ai Romani come ancora misterioso e ricco di risorse economiche.

[12] Cfr. Ch. JACOB, *Carte greche*, in *Hic sunt leones. Geografia fantastica e viaggi straordinari*, Milano 1983, pp. 24 ss. ed anche in *Geografia e geografia nel mondo antico. Guida storica e critica* a cura di F. Prontera, Bari 1983, pp. 49 ss. (con bibliografia).

[13] PLIN. *N.H.* VI, 163-197; cfr. 209. Cfr. D. DETLEFSEN, *Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen*, «Quellen und Forschung. z. alt. Gesch. und Geogr.», XIV Berlin 1908, pp. 54 ss; Pline L'Ancien, *Histoire naturelle* livre V, 1-46 ediz. trad. e comm. di J. DESANGES, Paris 1980, pp. 9 ss.

[14] HDT. II, 29-31. Cfr. SNOWDEN, *Blacks*, pp. 104 ss.; A.B. LLOYD, *Herodotus Book* II, *Commentary* 1-98, Leiden 1976, pp. 129-32; DESANGES, *Recherches*, pp. 218 ss. Sulla spedizione di Psammetico II in Etiopia (HDT. II, 159, 161) cui avrebbero partecipato mercenari greci e cari cfr. DESANGES, *Recherches*, pp. 223 ss.; per la spedizione di Cambise contro gli Etiopi longevi di HDT III, 17-26 e 30 cfr. SNOWDEN, *Blacks*, pp. 104 ss.; J.-P. VERNANT, *Les troupeaux du Soleil et la Table du Soleil*, «REG», LXXXV 1972, pp. XIV ss.; TÖRÖK, *Ge. Meroes*, pp. 126 ss.; su HDT. II, 146; III, 114; IV, 183, 197; VII, 69-70 cfr. SNOWDEN, *Blacks*, pp. 104 ss.

[15] DIOD. I, 37, 5 afferma che fino all'età di Tolomeo Filadelfo non solo nessun greco raggiunse l'Etiopia ma neppure si spinse fino alle frontiere dell'Egitto, a causa dell'inospitalità e insicurezza di queste regioni. Ma v. nota 14 sulla presenza di mercenari greci nell'esercito di Psammetico II. Per la possibilità di connettere alla spedizione di Tolomeo

Strabone, che riferisce nel I libro l'antica concezione omerica sugli Etiopi, si sofferma più puntualmente nel libro XVII a descrivere un'Etiopia i cui confini sono segnati dal corso del Nilo[16]. I Libici abitano infatti la regione ad occidente del Nilo, mentre gli Etiopi abitano quella al di là del fiume, lungo il mar Rosso, che non risulta peraltro essere mai stato navigato da essi.

All'opera dei Lagidi[17], ma soprattutto agli interventi voluti da Augusto[18] sulla regione prospiciente il mar Rosso, fa riferimento Strabone in un racconto che sottolinea il fine esplorativo e soprattutto quello commerciale sottesi all'impresa. La narrazione di Strabone, amico personale di Elio Gallo, descrive le fasi della penetrazione romana e gli scontri con gli Etiopi fino alla pace di compromesso stipulata da Augusto con Candace[19].

A questo racconto fa eco la versione di Plinio[20] che sottolinea le *solitudines* e le difficoltà di procedere in questa *Aethiopia* in cui anche Nerone aveva inviato una spedizione dagli scopi esplorativi e probabilmente militari[21]. L'elemento fondamentale che si ricava da Plinio (XII, 19) è che la spedizione voluta da Nerone si concluse con la messa a punto di una carta dell'Etiopia (*cognita Aethiopiae forma*) e con una acquisizione definitiva della distanza fra Syene e Meroe (VI, 184). Il racconto di Plinio, da taluno considerato riassuntivo di due diverse spedi-

II citata da Diodoro (I, 37, 5) un frammento di papiro greco trovato ad Elefantina relativo ad una guerra fra Egitto ed Etiopi (E. SACHAU, *Aramaische Papyri und Ostraka aus einer jüdischen Militärkolonie zu Elephantine*, Leipzig 1911 n. 47) cfr. E. BEVAN, *Histoire des Lagides 323-30 av. J.C.*, Paris 1934, p. 96; DESANGES, *Recherches*, p. 253.

16 STRAB. I, 2, 24-28; cfr. II, 3, 7. Sugli Etiopi ad est del Nilo STRAB. XVII, 2, 3; cfr. XVII, 1, 4-6. Sulla geografia dell'Etiopia in Strabone cfr. C. PRÉAUX, *Sur les communications de l'Ethiopie avec l'Egypte héllenistique*, «CE», XXVII 1952, pp. 257 ss.

17 STRAB. XVI, 4, 5-7; 13-14; cfr. PRÉAUX, *Communications*, pp. 257 ss.; DESANGES, *Recherches*, pp. 252 s.; TÖRÖK, *Ge. Meroes*, pp. 129 ss.

18 STRAB. XVI, 4, 22; XVII, 1, 53-54. Cfr. DESANGES, *Recherches*, pp. 307 ss.; ID., *Les relations de l'Empire romain avec l'Afrique nilotique et érythréenne d'Augustus à Probus*, ANRW, II, 10, 1 Berlin-New York 1988, pp. 3 ss. (con bibliografia).

19 PRÉAUX, *Communications*, p. 266 ss.; F. HINTZE, *Studien zur meroitischen Chronologie*, Berlin 1959, pp. 24-25; SNOWDEN, *Blacks*, pp. 132 ss.; DESANGES, *Recherches*, pp. 310 ss.

20 PLIN. *N.H.* VI, 181-182; cfr. DIO. CASS. LIV, 5, 4-6. F.M. SNOWDEN Jr., *Histoire générale de l'Afrique Noire*, I (*Des origines à 1800*), Paris 1870, p. 167.

21 Sulla spedizione inviata da Nerone: PLIN. *N.H.*, VI, 181; 184-186; XII, 19; cfr. SENEC. *Q.N.* VI, 8, 3-4; DIO. CASS. LXIII, 8,1. W. SCHUR, *Die Orientpolitik des Kaisers Nero*, Klio Beiheft XV, Leipzig 1923, pp. 40 ss.

zioni[22], l'una militare, l'altra esplorativa, mi pare in realtà riferirsi ad un'unica esperienza neroniana in Etiopia della quale l'autore coglie tuttavia l'analogia con una precedente, quella dei Lagidi. Mi sembra cioè che l'interpretazione di Plinio tenda a «reduplicare» la vicenda neroniana su quella di Tolomeo II, da lui stesso narrata in VI, 181.

Il confronto dei passi pliniani in proposito appare significativo perché:

1) In VI, 180 e 183 Plinio fa capire come l'Etiopia fosse pressoché sconosciuta prima dei Tolomei: grazie all'esplorazione di Dalione, Aristocreone, Bione, Basilide e Simonide, che soggiornò 5 anni a Meroe, la regione a sud dell'Egitto fu finalmente esplorata a fondo[23]. Altrettanto Plinio riferisce relativamente all'Etiopia di età neroniana (VI, 181): le *solitudines* di un territorio impervio e sconosciuto furono esplorate per volere dell'imperatore romano.

2) Tanto le imprese lagidi quanto quella neroniana si conclusero con una definizione più precisa del territorio etiopico. Plinio parla di una *mensura Aethiopiae* variamente messa a punto dagli emissari tolemaici e parla di una *forma Aethiopiae* quale risultato della spedizione del 61 d.C.[24].

Sintomatica la rispondenza *mensura-forma.*

3) Plinio riferisce questa attività di rilevamento alla stessa zona, quella che va da Syene a Meroe: Timostene, ammiraglio di Tolomeo Filadelfo, afferma che i due centri distavano fra loro 60 giorni, mentre per gli esploratori neroniani si tratta di 945 miglia e, conclude Plinio, *verum omnis haec finita disputatio est*[25].

Plinio attribuisce in sostanza ai Romani dei risultati definitivi nell'esplorazione di una regione che, in realtà, fu nota ai Romani non più che ai Lagidi, i quali ristabilirono contatti con quell'Etiopia che «dai tempi più remoti fino all'età di Tolomeo Filadelfo nessun greco raggiunse... tanto inospitali erano queste regioni e del tutto insicure» a detta di Diodoro[26]. Aggiunge lo storico che «dopo che il Filadelfo ebbe fatto

[22] In questo senso, F. HINTZE, *Studien zur meroitischen Chronologie und zu den Opfertafeln aus den Pyramiden von Meroe* = «Abhandl. d. Deutsch. Akad. d. Wiss. Berlin», Kl. Spr. Lit. Kunst, CLIX, 2, Berlin 1959, pp. 28-29. *Contra* cfr. DESANGES, *Recherches*, p. 323.

[23] Sulla lista di esploratori citati da Plinio che sembra seguire un criterio cronologico (*primus... mox*) cfr. DESANGES, *Recherches*, pp. 258 ss.

[24] PLIN. *N.H.* VI, 183-184 cfr. XII, 19. Sui *mensores* cfr. R.K. SHERK, *Roman Geographical Explorations and Military Maps*, ANRW, II, 1, Berlin-New York 1974, pp. 549-50.

[25] PLIN. *N.H.* VI, 183-184.

[26] DIOD. I, 37, 5. Cfr. nota 15.

una campagna — la prima del genere — in Etiopia con soldati greci, si ricavò una conoscenza più sicura delle regioni in questione».

La «scoperta» dell'Etiopia da parte dei Tolomei costituisce un nodo essenziale nella storiografia greca che, dalla vicenda contingente, prende spunto per poi discutere del rapporto fra invasori e indigeni, dominatori e dominati, Greci ed Etiopi. È il caso di Agatarchide di Cnido[27], che visse alla corte di Tolomeo VI e che, come segretario di Eraclide Lembo incaricato di mediare le trattative di pace fra Tolomeo VI e Antioco IV, poté seguire da vicino la delicata questione in cui erano coinvolti anche i delegati romani. Il saggio *sul mar Rosso*, tramandato da Diodoro Siculo e da Fozio[28], rispecchia la delusione per il fallimento della politica dei Tolomei ed è pervaso dall'idea che la civilizzazione rovina i popoli primitivi.

Al giudizio negativo sull'intervento lagide che ha forzato la natura del paese (v. caccia agli elefanti; lo sfruttamento delle miniere d'oro ecc...)[29] corrisponde un'idealizzazione delle tribù a sud dell'Egitto che vivono felici perché perfettamente integrate con la natura[30]. La condizione di questi Etiopi emerge perciò in contrasto con la «civilizzazione contro natura» portata dai Tolomei di cui Agatarchide cita una spedizione, presumibilmente quella di Tolomo V Epifane[31]: questi dovette intervenire alle frontiere meridionali dell'Egitto e spingersi forse ancora più a sud dove le tensioni etniche rischiavano di scuotere il precario equilibrio politico-sociale instaurato dai Lagidi.

Ora, è proprio un esame della politica egiziana nei confronti della regione meridionale[32] e soprattutto una valutazione delle relazioni di

[27] Cfr. D. WOELK, *Agatharchides von Knidos. Über das Rote Meer. Übersetzung und Kommentar*, Bamberg 1966; S. GOZZOLI, *Etnografia e politica in Agatarchide*, «Athen.», LXVI 1978, pp. 54 ss.

[28] DIOD. III, 12-48; PHOT. *Bibl.* 250, 10 ss. ed. R. Henry, Paris 1974, VII, pp. 144 ss. Cfr. W. PEREMANS, *Diodore de Sicilie et Agatharchide de Cnide*, «Hist.» XVI 1967, pp. 432 ss.

[29] Cfr. GOZZOLI, *art. cit.*, pp. 67 ss.

[30] Cfr. A. DIHLE, *Zur hellenistischen Ethnographie*, in *Grecs et Barbares*, Entr. Fond. Hardt, VIII, Genève 1961, pp. 207 ss.; GOZZOLI, *art. cit.*, pp. 75-76 e n. 100.

[31] PHOT. 20. Cfr. GOZZOLI; *art. cit.*, pp. 69 ss.

[32] A. BOUCHÉ-LECLERC, *Histoire des Lagides*, I Paris 1903, pp. 304 ss.; E. BEVAN, *A History of Egypt under the Ptolemaic Dinasty*, London 1927, pp. 194 ss.; E. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique*, I Nancy 1979², pp. 153 ss. Per il rapporto Egiziani-stranieri nell'Egitto tolemaico cfr. C. PREAUX, *Politique de race ou politique royale?*, «CE», XXI 1936, pp. 111 ss.; W. PREMANS, *Egyptiens et étrangers dans l'Egypte ptolemaïque*, in *Grecs et Barbares*, Entr. Fond. Hardt, VIII, Genève 1961, pp. 121 ss.

questa regione con quelle limitrofe — indipendenti dall'Egitto ma in continui e turbolenti rapporti con esso — a poter spiegare il formarsi di un'idea di Etiopia che emerge dal contrasto con l'Egitto e che costituisce il modello dell'idealizzazione di Agatarchide.

In questo senso sembrano convergere diversi elementi:

a) La secessione della Tebaide, che dal 206 al 186, sotto la guida di Armachis e Anmachis[33] risulta indipendente da Alessandria, si attua per spinte centrifughe delle regioni meridionali: l'importanza dell'elemento etiopico in questo contesto è sottolineato dalla versione demotica del decreto di amnistia inciso a File[34] in cui si parla di chi ha catturato il re Anmachis con le sue truppe etiopiche.

b) Intorno alla fine del III sec. si collocano due profezie, la *cronaca demotica* e l'*oracolo del vasaio*, pervase di sentimenti antiellenici e ispirate dall'attesa di nuovi re indigeni, restauratori di antichi valori[35].

c) Nella seconda metà del III sec. sembra anche datarsi il regno di Ergamene[36] di Meroe che avrebbe annesso al suo il regno di Napata unificando quindi sotto la sua guida l'Etiopia. Non abbiamo dati relativi ai rapporti tra Ergamene e i Tolomei ma è presumibile che la ribellione di Armachis e Anmarchis e la spedizione di Tolomeo V contro l'Etiopia, citata da Agatarchide, costituiscano due nodi del rapporto Etiopia-Egitto in cui Ergamene, il sovrano innovatore, poté giocare un qualche ruolo[37].

Dall'insieme di questi dati si ricava che — da Tolomeo II in poi — l'Etiopia sembra acquistare una fisionomia che si delinea proprio nel contrasto con l'Egitto dei Lagidi. Gli stessi contorni geografici di questa Etio-

[33] Cfr. C. PRÉAUX, *Esquisse d'une histoire des rivolutions égyptiennes sous les Lagides*, «CE», XXI 1936, pp. 530 ss.; M. ALLIOT, *La Thébaïde en lutte contre les rois d'Alexandrie sous Philopator et Epiphane (216-184)*, «Revue belge de philol. et d'hist.», XXIX 1951, pp. 420 ss.; W. PESTMAN, *Harmachis et Anmachis, deux rois indigènes du temps des Ptolémées*, «CE», XL 1965, pp. 157 ss.; DESANGES, *Recherches*, pp. 280 ss.; A.B. LLOYD, *Nationalist Propaganda in Ptolemaic Egypt*, «Historia», XXXI 1982, pp. 32 ss.

[34] Cfr. K. SETHE, *Die historiche Bedeutung des 2 Philä-Dekrets aus der Zeit des Ptolemaios Epiphanes*, «Zeitschr. für aegypt. Sprache», LIII 1917, pp. 35 ss.; PRÉAUX, *Esquisse*, pp. 535 ss.

[35] Su questi testi come espressione dell'opposizione religiosa delle dinastie locali all'ellenismo cfr. S.K. EDDY, *The King is dead. Studies in the Near Eastern Resistence to Hellenism*, Lincoln Univ. Nebraska 1961, pp. 290-94.

[36] DIOD. III, 6, 3; III, 11, 3. Cfr. SNOWDEN, *Blacks*, pp. 108 ss.; TÖRÖK, *Ge. Meroes*, pp. 134 ss. (con bibliografia).

[37] Cfr. PREAUX, *Esquisse*, pp. 535 ss.; TÖRÖK, *Ge. Meroes*, pp. 134 ss.; pp. 274 ss., sugli sviluppi, nel II sec. a.C., di una lingua scritta meroitica in cui potrebbero aver influito le vicende politiche e sociali della regione. Cfr. BEVAN, *Histoire*, pp. 277 ss.; W.Y. ADAMS; *Nubia Corridor to Africa*, London 1977.

pia vengono più precisamente definiti in funzione di un intervento tolemaico prima, romano dopo; e sempre in relazione ai contatti con l'esterno, cioè con il mondo greco-romano, pare nascere anche il concetto di Etiopi puri (Αἰθίοπες ἄκρατοι) che si incontra nel geografo Tolomeo[38] e che sembra riecheggiare tematiche di sapore agatarchideo.

Questa Etiopia, che pare dunque geograficamente definirsi attraverso la diversità e l'autonomia rispetto all'Egitto tolemaico e romano, è ben altro rispetto alla mitica terra vagheggiata da Omero e da Eliodoro ancora idealizzata.

Le due idee di Etiopia riflettono l'incertezza sulla forma dell'Africa, cosicché la definizione di talune aree del paese degli Etiopi non può che restare sul piano di una vaga approssimazione nel momento in cui si cerchi di identificare la regione etiopica nell'intera fascia meridionale dell'ecumene, in pratica nella più gran parte dell'Africa.

Forse è proprio qui il motivo caratterizzante della storia del nome Αἰθίοπες: nel rappresentare lo sforzo verso una definizione dell'Etiopia che si prospetta invece come irraggiungibile.

[38] TOLOM. *Geo.* I, 9, 7 cfr. [ARISTOT.] *De coloribus* V, 795a.

Hubert Devijver

Equestrian officers from North Africa

Several studies have already sketched the contribution of the *Africani* to the army and the administration. Here I will confine myself to their role in the *ordo equester*[1]. H.G. Pflaum[2] devoted a monumental study to the *procuratores* and also examined therein the share of the Africans. M.G. Jarret looked at the African contribution to the equestrian appointments[3] and drew up an *album* of this group[4]. B. Dobson[5] scrutinized the *primipilares*, also giving attention to the Africans' presence in this group. Quite a few recent studies — e.g. by N. Benseddik[6], M. Euzennat[7], E. Fentress[8], J.P. Laporte[9], Y. Le Bohec[10] — have not only

[1] See now for the African contribution to the *ordo senatorius*: M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique proconsulaire (Ier-IIIe siècle), Epigrafia e Ordine Senatorio*, II, *Tituli*, 5 (1982), pp. 685-754; M. LE GLAY, *Sénateurs de Numidie et des Maurétanies, Epigrafia e Ordine Senatorio*, II, *Tituli*, 5 (1982), pp. 755-781.

[2] H.G. PFLAUM, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1950; ID., *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1960-1961; *Supplément*, Paris, 1982.

[3] M.G. JARRETT, *The African Contribution to the Imperial Equestrian Service*, «Historia», 12, 1963, pp. 209-226.

[4] M.G. JARRETT, *An Album of the Equestrians from North Africa in the Emperor's Service*, «Epigraphische Studien», 9, 1972, pp. 146-232.

[5] B. DOBSON, *Die Primipilares. Entwicklung und Bedeutung, Laufbahnen und Persönlichkeiten eines römischen Offiziersranges.* Beihefte der Bonner Jahrbücher, 37, Köln-Bonn, 1978.

[6] N. BENSEDDIK, *Les troupes auxiliaires de l'armée romaine en Maurétanie Césarienne sous le Haut-Empire*, Alger, 1979; H. DEVIJVER, *L'armée romaine en Maurétanie Césarienne*, «Latomus», 43, 1984, pp. 584-595.

[7] M. EUZENNAT, *Le limes de Tingitane. La frontière méridionale. Etudes d'Antiquités Africaines*, Paris, 1989.

[8] E.W.B. FENTRESS, *Numidia and the Roman Army, Social, Military and Economic Aspects of the Frontier Zone, BAR*, International Series, 53, 1979.

[9] J.P. LAPORTE, *Rapidum. Le camp de la cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne,* Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 12, Sassari, 1989.

[10] Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste. Etudes d'Antiquités Africaines*, Paris, 1989; ID., *Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie sous le Haut-Empire. Etudes d'Antiquités Africaines*, Paris, 1989.

enhanced our insight in the Roman army of Africa, but have also provided new readings of inscriptions as well as new interpretations of equestrian officers' careers. Mention may also be made in this context of the recent work of M. Christol and A. Magioncalda on the procurators of the two Mauretanias[11].

Why, then, yet another study of the equestrian officers from North Africa? Well, because we now have at our disposal the *Prosopographia Militiarum Equestrium*[12], which makes it possible to gauge the precise share of the *Africani* within the whole of the *militiae equestres*[13]. The evolution of the Africans' rise can now be seen in a broader perspective. In addition, the present congress has as its theme «*Economia e società nel Nord Africa ed in Sardegna in età imperiale: continuità e transformazioni*». Accordingly, I will try to point up the social strata, the social promotion (i.e. entry into the *ordo senatorius*) of the equestrian officers. The economic infrastructure, too, and its correlation with their salary scale are very important[13a]. These aspects received little or no attention in the studies just mentioned.

Thus I thought it justified to undertake a fresh study of the equestrian officers from North Africa. Obviously, however, I am much indebted to the works already cited.

In appendix appears the *Prosopographia* of the equestrian officers from Africa, who are numbered consecutively. For each entry reference is made to the *PME*. For supplements the reader is referred to *PME* IV. *Supplementum* I, 1987. At the end of this prosopography I have added the latest literature, taken from the provisional manuscript of *PME* V. *Supplementum* II, which is scheduled for publication in 1993. For the sake of completeness the list also includes the officers whose African origin is not absolutely sure.

[11] M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae,* Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 13, Sassari, 1989.

[12] H. DEVIJVER, *De Aegypto et Exercitu Romano sive Prosopographia Militiarum Equestrium quae ab Augusto ad Gallienum seu statione seu origine ad Aegyptum pertinebant. Studia Hellenistica,* 22, Lovanii, 1975; ID., *Prosopographia Militiarum Equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum. Symbolae Facultatis Litterarum et Philosophiae Lovaniensis.* Series A/3. Tomus I: *Litterae A - I,* Leuven, 1976. Tomus II: *Litterae L - V - Ignoti et Incerti,* Leuven, 1977. Tomus III: *Indices Generales,* Leuven, 1980. Tomus IV: *Supplementum I,* Leuven, 1987.

[13] H. DEVIJVER, *The Geographical Origins of Equestrian Officers,* Bulletin No 26 of the Institute of Archaeology, University College, London, 1989, pp. 107-126.

[13a] H. DEVIJVER, *La 'Prosopographia Militiarum Equestrium'. Contribution à l'histoire sociale et économique du Principat. Histoire économique de l'Antiquité,* eds. T. Hackens, P. Marchetti, Louvain-la-Neuve, 1987, pp. 107-122, pp. 117-120.

1. *The rise of the Africans in the* militiae equestres

The territory of North Africa, from Tripolitania to Tingitana, possesses a wealth of epigraphic material and furthermore provides a good cross-section of the various types of Roman provinces[14]: Africa was tranquil and prosperous and was governed by a *proconsul*: *Africa Proconsularis.* Numidia was entrusted to a *praetorius*: *legatus Augusti pro praetore*[15]. Africa's only legion was *legio III Augusta*[16], which was stationed on African soil by 6 A.D. — and perhaps even earlier. During the final years of Trajan's reign the main camp at Lambaesis became the center of an important military zone. Also noteworthy is that *legio III Augusta* remained in Africa throughout the period of the Principate — and even thereafter. The province had a fertile plateau — grain — with rather small but thriving cities like Cuicul (Djemila) and Cirta (Constantine). The two Mauretanias were imperial provinces without a legion and governed by *procuratores ducenarii.* In each of them a group of old-established and prosperous coastal towns contrasted with a comparatively backward military area in the interior[17].

Much has already been written about the difficulties involved in determining the geographical origin of a person from the Roman empire and about the method applied[18]. There is also the problem of representativity: who received the benefit of epigraphic attestation? The higher a person stood on the social ladder, the greater his chance of epigraphic survival. Furthemore, certain provinces or territories — like North Africa — are richer in epigraphic remains than other areas that provide far fewer inscriptions — e.g. the *Tres Galliae.* Thus we know many more knights from the African provinces, and this can falsify the proportions in a statistical examination[19]. In my opinion the source material for Ro-

[14] M.G. JARRETT, *see note 3*, p. 209.

[15] M.G. JARRETT, *see note 3*, p. 209 note 4: Numidia was a *de facto* province from the time of Gaius, the legate of *legio III Augusta* being *legatus Augusti*, and his appointment a senior praetorian post, often leading directly to the consulship. Numidia has been treated as separate province throughout our study.

[16] Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, *see note 10*, pp. 335-341, p. 410.

[17] M.G. JARRETT, *see note 3*, p. 209.

[18] E. BIRLEY, *The Origins of Equestrian Officers: Prosopographical Method*, «Durham University Journal», June 1951, pp. 86-95 = *Roman Britain and the Roman Army*, 1961², pp. 154-170. See also: H. DEVIJVER, *note 13.*

[19] G. ALFÖLDY, *Die Truppenkommandeure in den Militärdiplomen.* Heer und Integrationspolitik: Die römische Militärdiplome als historische Quelle, hrsg. v. W. ECK und H. WOLFF, *Passauer Historische Forschungen*, 2, Köln, 1986, pp. 345-346, pp. 419-420.

man antiquity does not allow for a truly statistical study. I must therefore emphasize that the numbers and percentages given must be seen in this context.

At present some 2100 equestrian officers are known to us; these represent about 4% of the theoretical number that could have been in the *militiae* in the period between Augustus (27 BC) and Gallienus (268 AD). Of only 110 officers do the sources themselves mention the *origo*, 8 of them being uncertain; so, of all the officers known, the *origo* is mentioned explicitly for a mere 5%! This means that of the total theoretical number of *militiae* ever held, the *origo* of the officer is known for only 0,22%[20].

And of the ca. 2100 known equestrian officers a geographical origin can be proposed with a fair degree of certainty for only 1312[21].

What is the Africans' share in these totals? The *prosopographia* (see the *appendix*) of the equestrian officers from North Africa numbers 157 entries. In about 40 cases the African origin can only be suggested or presumed. Thus about 7% at most of the known equestrian officers would seem to be of African extraction; and among the officers for whom a geographical origin is proposed (1312) the Africans make up 12% at most. It is striking that of the 102 equestrian officers who explicitly mention their *origo*, about 20% are African: Africa 10 (nos. 17, 20, 29, 32, 39, 74, 84, 96, 112, 115), Mauretania Caesariensis 9 (nos. 37, 38, 51, 55, 75, 83, 100, 139, 155), Mauretania Tingitana 1 (no. 31).

After this overall impression let us first look at the chronological distribution and see if an evolution can be found. M.G. Jarrett has already sketched a quite detailed picture of the African contribution in the first, second and third centuries[22]. Let us now integrate his results in the overall context of the provincialization of the *militiae equestres*.

A handful of *Africani* served as equestrian officers in the first century. The first of them was L. Iulius Crassus (no. 2), probably a descendant of a family from Mustis (*Cornelia tribus*) that settled at Thugga, a *pagus* of Carthage. He was *tribunus militum legionis XXI Rapacis in*

[20] For a list of the equestrian officers whose *origo* is explicitly attested, see: H. DEVIJVER, *see note 13*. For the calculations mentioned here, see: H. DEVIJVER, *Equestrian Officers from the East*. The Defence of the Roman and Byzantine East. Proceedings of a Colloquium held at the University of Sheffield (eds. P. Freeman and D. Kennedy), *BAR* International Series 297, 1986, pp. 109-225, p. 114.

[21] 1312: 566 (1st cent.), 549 (2nd cent.), 197 (3rd cent.). For this numbers see: H. DEVIJVER, *see note 13*.

[22] M.G. JARRETT, *see note 3*.

Germania before the year 42. Up to the reign of Vespasian we find only three officers from North Africa (nos. 1, 2, 3). Looking at these figures in the overall context of the *militiae equestres* we get the following picture: in the period from Augustus to the Four-Emperor-year — i.e. before the Flavian emperors — Italy provided the lion's share of equestrian officers: 277 as opposed to 118 from the provinces (71 *Occidentales*, 47 *Orientales*). In the West the contribution of Narbonensis (24) and Spain (25) is conspicuous, together 49 of 71 *Occidentales*. For the East there is a strong contingent from Asia and Pisidia: 29 of 47 *Orientales*[23].

Under the Flavii Italy apparently lost its preferential position: 51 Italians as opposed to 61 provincials (43 *Occidentales*, 18 *Orientales*). In the West and also in the East the trend of the preceding period continues: Narbonensis (11), Spain (19), Asia and Pisidia (9) remain the most important suppliers[24]. The contribution of the Africans is negligible (see nos. 4, 5, 6).

From Trajan to Antoninus Italy's presence decreases further: 107 Italians as opposed to 180 provincials (115 *Occidentales*, 65 *Orientales*). In the West, Narbonensis (16) and the Spain (29) are still strongly represented. For the first time there is a sizable contingent from Africa: ca. 30 officers! In the West the Danube provinces are now also represented, albeit in a limited amount. The same evolution is found in the East: Asia and Pisidia supply 21 of the 65 officers, but Syria and Aegyptus are now represented with 12 knights each[25].

The decline of Italia continued in the period from Marcus Aurelius to Septimius Severus: 45 as opposed to 94 provincials (64 from the West, 30 from the East). In the West the decline of Spain (5) and Narbonensis (3) is conspicuous. The Africani take their places and now make up virtually half of the Occidentales. The share of the Danube provinces rises to about one-third of the Western total. In the East Syria (7) is now even with Asia (8)[26].

If we also take into account, for the period from Caracalla to Gallienus, the vaguely dated cases (*exeunte IIs./ineunte IIIs. - ineunte IIIs./medio IIIs. - IIIs.*), we obtain the following picture: Italia: 41 — Occidentales: 110 — Orientales: 46. The provincialization is now a fact, the recruitment of equestrian officers is done on the periphery of the em-

[23] H. DEVIJVER, *see note 13*, Table 1.

[24] H. DEVIJVER, *see note 13*, Table 2.

[25] H. DEVIJVER, *see note 13*, Table 3.

[26] H. DEVIJVER, *see note 13*, Table 4.

pire. The Orientales equal the Italici in numbers! In the West Narbonensis supplies just 2, Tarraconensis just 5 officers. All the Danubian provinces are now represented, Dacia most strongly with 8 knights. The rise of the Africani now peaks with 47 officers! The 'Africani' (47) now constitute about half of the Western group (110) and they find themselves on the same level as the Italici (41) and the Orientales (46)[27].

For the origo of the Africani arranged by province reference may be made here to M.G. Jarrett[28]; as for the social strata: Africa Proconsularis supplies the largest number of officers, followed by Numidia and Mauretania Caesariensis.

The rise of the Africani does not seem to have been the result of an imperial decision/policy; certainly it cannot be explained exclusively by the fact that the African dynasty of the Severi came to the throne. The fact that Africani could become emperor is the result of an evolution of almost a whole century. Especially from Trajan/Hadrian/Antoninus Pius the Africani emerged as equestrian officers. Their rise is rather to be explained by urbanization policies, the spread of the municipal system through Roman North Africa by a Trajan, a Hadrian. It was the municipal élite that first penetrated to the *ordo equester*, and thereafter — albeit rarely — to the *ordo senatorius*. The latter privilege was usually reserved for their sons or grandsons.

2. *Social origin and stratification*

The recruiting base of the equestrian order, and therefore of the *militiae equestres* as well, was the municipal élite of *decuriones* and *bouleutai*[29]. In the period under discussion the degree of urbanization of a given province was important, for Romanization was dependent on the urban infrastructure of *municipia* and *coloniae*. Therefore a study such as the present one must be carried out by province.

For this inquiry we may take into account only those knights of whom we know with certainty that they came from an African province.

A synopsis of such officers is thereby necessary. For each case is given, in chronological order, the number in the appended *prosopographia*, the place of origin, the *munera municipalia* or preliminary posts,

[27] H. DEVIJVER, *see note 13*, Table 5.

[28] M.G. JARRETT, *see note 3*, pp. 224-225.

[29] H. DEVIJVER, *Equestrian Officers from the East*, see note 20.

the *militiae equestres* and, where applicable, the civil career, finally the social and family ties and any social promotion of the family in question.

a) *Africa Proconsularis*

A number of sources fail — due to their specific nature — to provide any information on the social background of the equestrian officer: e.g. *diplomata militaria* (2), a *pridianum* (1), dedications to deities in the garrison locality, or honorific inscriptions for a provincial governor (9). And fragmentary sources often do not permit the restoration of the municipal career, only an assumption (10).

All the remaining sources (28) warrant the conclusion that the equestrian officer belonged to the municipal élite of Africa Proconsularis: the tenure of municipal honours and priesthoods, also the *liberalitas*, the *munificentia*[30].

Let us now take a look, in chronological order, at the territories of Africa Proconsularis — *municipia* and *coloniae* — that supplied equestrian officers.

CARTHAGE: The new city of Carthage resulted from the settlement of Roman colonists. Shortly after Caesar's death, and probably in keeping with his testamentary dispositions, Augustus accorded the city the status of *colonia Iulia Carthago*[31]. The territory of the city — *pertica* — extended over many, sometimes quite distant *pagi*. *Felix Carthago* was perhaps the third city of the empire, after Rome and Alexandria. The city received the *ius Italicum* from Septimius Severus.

Small wonder, then, that Carthage was the first *colonia* to supply equestrian officers and that of all the cities of Africa Proconsularis it provided the largest number: five. Four of these are from the 1st century/1st half 2nd century (nos. 2, 3, 21, 36), only one belongs to the Severan dynasty (no. 112). Descendants of two equestrian officers achieved senatorial status (nos. 2, 112).

SABRATHA: Although this territory acquired a privileged status, probably that of *colonia*[32], under Marcus Aurelius at the latest, we know

[30] G. WESCH-KLEIN, *Liberalitas in rem publicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden im römischen Afrika bis 284 n. Chr.*, Antiquitas., R. 1, Band 40, Bonn, 1990.

[31] J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord. I. De la mort d'Auguste au début du IIIe siècle*, «ANRW», II, 10.2, Berlin-New York, 1982, pp. 136-229, p. 241.

[32] J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord. II. Après la mort de Septime Sévère*, «ANRW», II, 10.2, Berlin-New York, 1982, pp. 230-320, p. 309.

Africa proconsularis

aet. Caligulae/Claudii 2. Carthago, Thugga (pagus)	II vir, augur, praef. fabr. — aed(iliciis) orn(amentis), II vir quinq. des., patr(onus) pagi	t.m.l. *in Germania*	Iulius Crassus, leg. Moes. Inf. (aet. Ant. Pii), e posteris?
aet. Claudii 3. Carthago, Thugga (pagus)	flam. Aug. perpet. c(oloniae) C(oncordiae) I(uliae) K(arthaginis), patronus pagi et civitatis Thugg(ensis)	p.a. *exercitus qui est in Syria*	liberti/libertae.
aet. Vespasiani 4. Sabratha	ex quin[que decuriis]	[titulus mutilus]	[-?-]
aet. Traiani 10. Thuburbo Maius	flam. divi Aug., sac(erdos) Cer(erum), equo publico et in quinq. dec(urias) adl(ectus), praef. fabr.	pr. coh. (Pann. Inf.) — don. don., t.l. (Pann. Inf.), p.a. (Dacia), proc. LX (Ostia), C (Sicilia), C (Alp. Cott.), CC (Maur. Caes.)	filius adoptivus, vide n. 33.
15. Madauros	flam. perp., praef. fabr., scriba q.	t.m.l. (Numidia) — pius vixit annis XXX[X-V]III, h.s.e.	n. 15 : Ti. Claudius Hispanus Quir(ina), fortasse e posteris, donatis civitatae Romana ab Imp. Claudio.
exeunte I s./ineunte II s. 12. Leptis Minor	praef. fabr., flamen perpet. divi Aug.	t.l. (Numidia)	frater : praef. fabr., flamen.
aet. Hadriani 17. *domu Sicca ex Africa*, i.e. Sicca Veneria		p.c. (Britannia)	

Africa proconsularis

19. Thisiduum	[titulus mutilus]	[militiae equestres], pr. classis (LX), proc. C (Africa, tractus Karth.)	[-?-]
20. *Acholla*	(diploma militare)	pr. a. (Maur. Ting.) — fortasse idem ac : proc. Raetiae (a. 139-140) et praef. Aeg. (a. 154-159).	praef. alae in Maur. Ting. (a. 129-132), M. Gavio Maximo, procuratore, postea praefecto praetorio.
21. Carthago	aed(ilis), praef. i(ure) d(icundo), flam. divi Ner(vae), equo pub. adlectus (a Traiano) et in V dec. (ab Hadr.) — *t.m.l.* — mag. Cer. sacror, II vir, II vir quinq.	t.m.l. (Britannia — vel Germ.)	(qui ob honorem ... spectaculum ... dedit).
aet. Antonini Pii 28. Mactaris	adlectus in decurias ab optimis maximisque Imp. Antonino et Vero Aug(ustis)	p.c. et praep. (Dacia), curator, t.l. (Cappadocia), curator, adiutor (Baetica), proc. LX (Ostia), proc. C. (Aegyptus)	filia : Iulia Frugilla; n. 49 = socer.
29. *domo Thubursica* (Numidarum)	(pridianum)	p.c. (Aegyptus)	
32. *Şimit(thu)*	(diploma militare)	p.c. — vel — a. (Mauret. Ting.)	
33. Thuburbo Maius	patronus	p.c. (Dacia), t.m.l. (Moes. Inf.) — translatus in amplissimum ordinem — cursus senatorius — procos. Africae (Comm./Sept. Sev.)	n. 10 : pater adoptivus — ipse n. 33 ortus sit ex Italia, Ravenna ? cfr. *PME*, IV *Suppl. I*, V 80.

Africa proconsularis

34. Theveste (?)		p.c. [--], t.m.l. [---] — adlectus in amplissimum ordinem, quaestor prov. [-], cur[ator ---] [trib. pleb]is, leg. prov. [---], [pra]etor, [---], pro[cos. prov. Mace]doni[ae] --	
I parte II s.	II vir desig(natus)	p.c. *in Maur(etania)* vixit ann. XXXV.	
35. Thubursicu Numidarum			
36. Carthago	equo publico adlectus	p.c. *Alexandriae* (Aegyptus)	[Peduc]aea, Q. Peducaei Spei filia, mater, flaminica pp. Karth.; L. Peducaeus Colon, pr. Aeg. (a. 70-72), eiusdem stirpis ?
aet. Ant. Pii/M. Aurelii		p.c. (Syria), t.c. (Dacia Porol.), item vexill. don. don., p.a. (Dacia Sup.), p.a. mill. (Dacia Apul.), vixit annis XXXVIIII — (p.a. mill. in Dacia Apul. obiit).	
39. *Theveste*			
aet. Marci Aurelii	[titulus mutilus]	in expeditione Germ. don. don. (p.c. — vel — tr. c. ?) — proc. LX ?	[Clodius] Secundus Iunianus eq(ues) R(omanus), frater ?
42. Muzuc			
43. Bulla Regia	adlectus in decuriis ab Impp. M. Aurelio Antonino et L. Aurelio Vero Caesarib(us)	praef. militum (Gallia — Germania ?) — proc. LX (Germ. Inf.), proc. C, CC (Narb./ Roma)	L. Domitius Fabianus, frater; 43 honoratur ab ordine statua equestre.

Africa proconsularis

44. Thysdrus	flam. Aug(usti) c[ol(oniae) Thysdritanae]	t.l. [ubi ?], t.l. (Syria); proc. LX (Africa), LX (Macedonia), LX (Aeg.) proc. C. (Gallia Lugd.); pontifex Palatualis	Egnatuleius Honoratus, aet. Sept. Sev., e posteris ?
aet. Commodi 48. Pheradi Maius	patronus	t.l. (Pann. Inf.), p.a. (Pann. Inf.) — proc. LX, C, CC, CCC (a declamat. Lat.) — iuris peritus aet. Sev.	n. 48 : pater; filius : n. 101 : equestris (ordinis) trib(us) honorib(us) functus, c(larissimus) p(uer); curiae universae posuerunt.
49. Mactaris	[titulus mutilus]	[p.c.], t.m.l. (Moes. Inf.), praep. don. don., proc. LX (Roma), p.a. (Pann. Inf.)	n. 28 : socer.
II. parte II s. 58. Sufetula	(munera municipalia), fl. pp.	t.m.l. sexmen(stris) (Moes. Inf./ Pann. Inf.)	(populus universus ob singularem liberalitatem innocentissimo civi statuam fecit) — C. Pompeius Felix Octavianus equo publico exornatus a divis Severo et Magno Antonino (Sufetula), eiusdem stirpis, frater natu minor ?
II s. 59. Sabratha	II v[i]r, [decre]t(o) ordin(is) ob merit(a) eius erga rem publicam eximia	p.c. (Arabia/Pann. Inf. ?), t.m.l. (Hisp. Cit.), *proximus tertiae militiae*	(ob merita eius erga rem publicam, eximia decreto ordinis : II vir); Q. Avitius Lucanus, pater.
62. Lepcis Magna	[mun. mun. ?]	t.l. (Africa)	

Africa proconsularis

63. Calama	patronus Calamensium	p.c. (Germ. Inf.), t.l. (Palaestina), t.l. (Arabia)	Calamenses patrono aere conlato; flamen perpetuus (*CIL* VIII 16910) fortasse idem.
64. Segermes	fl. pp.	p.c. (ubi ?), t.l. (Germ. Inf.), p. eq. a. (Hisp. Cit.)	Lartidia, uxor, Optata, filia.
65. Segermes	[mun. mun. ?]	p.c. *[pro]vinciae Ting(itanae)*	
68. Ammaedara	(titulus mutilus)	t.m.l. (Iudaea)	e posteris colonorum.
70. Sicca Veneria	equo publico, adlectus in V decurias	praef. [fabr./coh. ?]	Idem atque Iulius Aquilinus (?), doctissimus et facundissimus vir, a Frontone commendatus proconsuli Africae (a. 159/160; *PIR* IV² I169). Q. Iulius Aquila (equo publico, adlectus in quinq. decurias, centurio ex equite Romano) et Iulius Fidus Aquila (epistrategus Thebaidos, a. 134; proc. Dac. Inf., a. 140), fratres et eiusdem stirpis.
72. Belalis Maior	equo publico adlectus	p.c. (Moes. Inf. / in Oriente ?)	[titulus mutilus].
74. *domo Sicca Veneria*		t. coh. vol. (Germ. Sup.)	(titulus positus Campestribus in Germ. Sup.).

Africa proconsularis

78. Hippo Regius		p.c. (ubi ?), t.m.l. (ubi ?), p. eq. (ubi ?)	titulus mutilus.
82. Hippo Regius	[-equo publico, adlectus] in [quinque decuriis], prae[fectus fabrum] delat[us a cos.]	t.m.l. (ubi ?); proc. (ubi ?)	
exeunte II s./ineunte III s. 84. *domo Thaenis Afric[ae]*		p.c. (Germ. Sup.)	(votum solvit I.O.M. Dolicheno in Germ. Sup.).
89. Mactaris		t.m.l. (Syria) — proc. LX (Roma), LX (Galliae), C (Macedonia)	(ob liberalitatem in memoriam fratris sui, C. Sextii Martialis, statuam universae curiae decreto decurionum pecunia sua posuerunt).
ineunte III s. 92. Ammaedara	primus omnium patronorum [-titulus mutilus]	[equestribus — vel — III/IV mili]tiis exornatus ? vixit an(nos) LV	
aet. Septimii Severi 96. *domo Circina* (insula Africae)	*(-?-)*	p.c. (Maur. Ting.), t.l. (Cappadocia), p.a. (Germ. Inf.), proc. LX (Galliae)	tres provinciae Galliae primo umquam eq(uiti) R(omano) a censibus accipiendis statuam ponendam censuerunt
101. Pheradi Maius	patronus	equestris (ordinis) trib(us) honorib(us) functus, c(larissimus) p(uer)	n. 48 pater; curiae universae posuerunt titulum civibus et patronis.

Africa proconsularis

aet. Caracallae/Heliogabali 107. Uzappa		t.l. (Syria vel Britannia)	
aet. Heliogabali 109. Mustis		[p.c.] *Britanniae Inferior(is)*	Maria Lucina, flam(inica) — mater — L. Fulvius Kastus Fulvianus, [fisci advocatus patrimoni tr]act(us) Kart(haginiensis) et Galliae Narbo-[nensis –], frater senior.
aet. Alexandri Severi 111. Sufetula	aedilicius, II viralis, iuvenis munerarius, fl. pp., eq(ues) R(omanus)	a militiis — proc. Aug. n. a studiis Lat(inis) (LX — vel — C ?)	ob liberalitatem etc. ...; Caecilius Donatus Aufidianus, flamen perpetuus, filius.
112. *domo Carthagine*		pr. equitum alae (Pann. Sup.)	Helvius Clemens, cos. suff. a. 289 ex posteris, fortasse nepos, potius M. Helvii Clementis, Carthaginiensis, quam M. Helvii Clementis Dextriani, consulis suffecti inter a. 180 et 186 ?
aet. Gordiani III 115. *natus in pro(vincia) Africa de Tusdro*, sc. Thysdrus		p.a. (Britannia) (a. 242)	Gordianus I in Thysdro, Africae, imperator factus est a. 238. Aemilius Crispinus (n. 115) fortasse partes Gordiani I secutus sit.

Africa proconsularis

119. Sufetula	eq(ues) R(omanus)	trib. n(umeri) (Numidia ?)	splendissimus Sufetulensis ordo ob eximiam in rem publicam suam liberalitatem titulum hac aeternitate signavit — L. Valgius Mauricus, v.e., fisci advocatus, ca. a. 212, eiusdem stirpis.
aet. Philippi Arabis	[titulus mutilus]	a militiis — [proc. prov. Iu]deae	
123. Thubursicum Bure		(?), adlectus [magis]ter epistular[um---]bus	
III s.	d(ecurio) Karthagine, eq(ues)	a mi(litiis) — mag(ister)	
137. Gillium	R(omanus)	[p]ag(i) ?	
149. Hippo Regius	flam(en) Aug. pp., pontifex, II vir (Hippo Regius)	a mi(litiis)	ob magnificentiam gladiatorii muneris, quod civibus suis triduo edidit.
II s./III s.		t.l. (Dacia), t.l. (Cappadocia)	ob adsidua in rem publicam merita d(ecreto) d(ecurionum); cfr. C Porcius Saturninus (Uzappa).
156. Thuburbo Minus			

that *equites Romani* lived there already at the time of Vespasian[33]. One known officer — an *anonymus* from a fragmentary inscription — belonged to the period mentioned (no. 4). [. A]vitius Rufus (no. 59), 2nd century, municipal élite of Sabratha, was *praef. coh.* and *trib. mil. leg.* and calls himself *proximus tertiae militiae.*

THUBURBO MAIUS, *municipium Aelianum* at the time of Hadrian, *colonia* under Commodus[34], supplied two equestrian officers: M. Vettius Latro (no. 10), who traversed the *tres militiae* and attained the rank of *procurator ducenarius* of Mauretania Caesariensis, and his adoptive son C. Vettius Sabinianus Iulius Hospes (no. 33), perhaps a native of Ravenna (?), who was adlected into the senate after two *militiae* and became *proconsul Africae.*

LEPTIS MINOR: Centre of a rich agrarian area, the city probably very early hosted a *conventus civium Romanorum*, which hastened Romanization and led Trajan to grant it the status of *colonia*[35]. It is precisely to this period that belongs the only known equestrian officer from Leptis Minor, M. Aemilius L.f. Pal(atina) Respectus (no. 12). Presumably the descendant of an Italian colonist, he clearly displays the profile of the municipal élite. He contented himself with a military tribunate in nearby Numidia.

MADAUROS: a Flavian *colonia* of veterans, although the settlement already dates from the end of the 3rd century BC[36]. The only known equestrian officer from Madauros is from the end of this evolution, viz. the late 1st century AD: Ti. Claudius Ti.f. Quir(ina) Hispanus (no. 15). Again a man with an obvious municipal profile, local honours, and content with a military tribunate in neighbouring Numidia. He is a descendant of a veterans' family that received the *civitas Romana* from Claudius.

SICCA VENERIA was an Augustean colony[37]. Three officers (nos. 17, 70, 74) from Sicca Veneria can be situated in the 2nd century, no. 17 presumably under Hadrian. Two of them (nos. 17 & 74) are perhaps descendants of Italian colonists: L. Antistius Quirina Lupus Verianus (no. 17) and P. Quintius Quir(ina) Terminus (no. 74). These two officers are

[33] SUET. *Vesp.* 3.

[34] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 185.

[35] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 170. See now: A. BESCHAOUCH, *Colonia Ulpia Lepti Minus, L'Africa romana.* Atti dell'VIII convegno di studio Cagliari, 14-16 dicembre 1990, a cura di Attilio Mastino, Sassari 1991 pp. 107-116.

[36] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 163.

[37] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 147.

known to us from dedications in their garrison towns (no. 17 Britannia, no. 74 Germania Superior), and both mention, perhaps out of pride, their African origin: *domu Sicca ex Africa* (no. 17), *domo Sicca Veneria* (no. 74). A third officer (no. 70), [C. Iu]lius C.f. Quir(ina) [... A]quilinus, belonged to a family that probably descended from Augustean colonists and that produced several *equites Romani* about the middle of the 2nd century.

THISIDUUM possessed under Hadrian at the latest the status of *municipium*[38]. T. Flavius T.fil. Quir(ina) Gallicus, certainly a descendant of some newly enfranchised by the Flavii, probably held *militiae equestres*. From the fragmentary inscription we know two *procuratelae*: LX (*praef. classis*), C (*proc. Aug. prov. Afric. tract. Karth.*).

ACHOLLA, a port and Carthaginian colony, was loyal to Rome from the beginning. During the 2nd century there were luxurious villas with mosaics and even an amphitheatre; but the town's juridical status in Roman times is unknown[39]. We know only one officer from Acholla from a *diploma militare*: M. Sempronius Liberalis, *Acholla* (no. 20), reign of Hadrian. He was *praefectus alae* in Mauretania Tingitana. He is probably identical with the homonym who was *procurator Raetiae* (ca. a. 139/140) and *praefectus Aegypti* (a. 154-159). His career can probably be explained through patronage[40]. For M. Sempronius Liberalis served as *praefectus alae* in Mauretania under the *procurator Augusti prov. Mauret. Ting.*, M. Gavius Maximus. The latter became the *praefectus praetorio* of Antoninus Pius, who honoured him with the *ornamenta consularia*[41]. It is not inconceivable that the friendship that arose between the two knights in Mauretania Tingitana was instrumental to the further career of M. Sempronius Liberalis.

MACTARIS, *colonia Aelia Aurelia*: This name points to the joint reign of Marcus Aurelius and Commodus, between 176-180[42]. Mactaris advanced from *civitas peregrina* immediately to *colonia*[43]. The reasons

[38] G. WESCH-KLEIN, *see note 30*, p. 200.

[39] Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, *see note 10*, p. 526, p. 529; *RE* I (1984) 250, s.v. Achulla.

[40] H. DEVIJVER, *The Equestrian Officers of the Roman Imperial Army*, Mavors. Roman Army Researches, Vol. VI, ed. by M.P. Speidel, Amsterdam, 1989, p. 469, s.v. *commendatio*.

[41] *PIR* IV² pp. 21-22 n. 104.

[42] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 197-198.

[43] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 198; A. MASTINO, *La ricerca epigrafica in Tunisia (1973-1983), L'Africa romana*. Atti del I convegno di studio, Sassari 16-17 dicembre 1983, a cura di Attilio Mastino, Sassari, 1984, pp. 73-128, pp. 107-109.

herefor were that Mactaris was an important administrative centre, a major producer of grain, and already highly romanized thanks to the presence of a *conventus civium Romanorum*; so that already as early as Trajan members of the local élite were granted the *civitas Romana*[44]. Three equestrian officers (nos. 28, 49, 89) are from Mactaris. Sex. Iulius Possessor (no. 28) probably started his career at the close of Antoninus Pius' reign; under Marcus Aurelius he attained, after two *militiae*, the rank of *procurator* LX (Ostia), C. (Aegyptus). His daughter Iulia Frugilla married T. Plautius Felix Ferruntianus (no. 49), also from Mactaris. The son-in-law of Sex. Iulius Possessor (no. 28) held the three *militiae* and was *procurator* LX (Roma).

THUBURSICA NUMIDARUM, centre of the gens Numidarum, acquired the status of *municipium* from Trajan between 100 and 113. The romanized sector was presumably removed from the remaining part of the territory of the *Numidae*, who maintained a tribal structure[45]. Two equestrian officers are known: M. Iulius M.f. tribu Quir(ina) Silvanus *domo Thubursica* (no. 29), known from a *pridianum* of the *cohors I Lusitanorum* (Egypt, a. 154-156), and C. Cornelius C.f. Pap(iria) Flaccus, *praef. coh. I Musulam(iorum) in Maur(etania), IIvir desig(natus), vixit ann(os) XXXV*, who was buried in Thubursica Numidarum and probably lived during the first half of the 2nd century.

SIMITTHUS, an Augustean *colonia*[46], supplied one equestrian officer, known to us from a fragmentary *diploma militare* (a. 154) from Volubilis, Mauretania Tingitana: *[- - -]r cui prae(e)st [- - -] Rusticus, Simit(thu)*.

THEVESTE, a strategic road junction, was the base of *legio III Augusta*. When, at the beginning of Trajan's reign, the legion moved from Theveste to Lambaesis, Theveste probably became a *colonia*. This ensured a permanent Roman presence there. Vespasian had likewise made a *colonia* of Ammaedara when *legio III Augusta* left it for Theveste[47].

Only two officers can be assigned to Theveste. An *anonymus* (no. 34, *PME* IV *Suppl. 1*, Inc. 143bis), attested by a fragmentary inscription from Theveste, was probably a local. He had been *praefectus cohortis* and *tribunus legionis*, was adlected to the senate by Antoninus Pius and became proconsul of Macedonia, probably under Marcus and Verus. C.

[44] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 197-198.

[45] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 176.

[46] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 141.

[47] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 173-174.

Iulius C.f. Thevest(e) (*pseudo-tribus*), Corinthianus (no. 39) was a *vir militaris* and attained the *quarta militia*. He was a specialist on the Danube front. At his last station, Apulum in Dacia, he died at the age of 39. He probably held municipal offices in Theveste prior to his *militiae equestres*.

MUZUC was a civitas at the time of Antoninus Pius and acquired the status of *municipium* under Caracalla (211-217)[48]. The career of M. Clodius M.fil. Quir(ina) Faustus Secundus (no. 42), a native of Muzuc, probably of the time of Marcus Aurelius, has been transmitted only fragmentarily and is highly problematic.

BULLA REGIA, former residence of the Numidian king Hiarbas, is mentioned as *municipium* between 110 and 112 and presumably owes its status to the Flavii. Hadrian raises it to *colonia*[49]. A single equestrian officer from this settlement is known to us: Q. Domitius L.fil. Quir(ina) Marsianus (no. 43), *adlectus in decuriis ab Impp.* (a. 161-169), who held an extraordinary command as *praefectus militum* and thereafter became *procurator* LX (Belgica and Germania Inferior) and C-CC (Narbonensis).

THYSDRUS: This city of initially minor importance was perhaps occupied by veterans of Caesar or Augustus. Since the end of the 1st century the centre acquired some commercial significance through the development of the olive industry, becoming, by the middle of the 2nd century, a wealthy city. Septimius Severus accorded it the status of *municipium*[50]. Between 244 and the beginning of the reign of Diocletian Thysdrus became a *colonia*[51].

Two equestrian officers are known: L. Egnatuleius P.f. Gal(eria) Sabinus (no. 44), after municipal offices twice *tribunus legionis* (ca. a. 177/180), then *procurator* LX in Africa, Macedonia, Egypt, and finally *procurator* C in Gallia Lugdunensis. Aemilius Crispinus (no. 115) together with his unit — *ala Augusta Gordiana ob virtutem appellata* — dedicated an inscription (*I.O.M. pro salute Imp.*) in Britain (a. 242, Old Carlisle). The *praefectus alae* mentions explicitly *natus in pro(vincia) Africa de Tusdro*. Thysdrus was precisely where Gordian I was proclaimed emperor, which probably explains Crispinus' career[52].

[48] J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 301-302.

[49] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 163, pp. 182-183.

[50] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 217-218; see now: E. BIRLEY, *One Thysdrus or Two?*, «ZPE», 84, 1990, pp. 100-104.

[51] J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 302-303.

[52] H. DEVIJVER, *PME* IV. *Suppl. I*, A 76.

PHERADI MAIUS was presumably a *municipium* or *colonia* under Septimius Severus[53]. Two equestrian officers are known from the city: P. Messius Saturninus (no. 48) and his son P. Messius Augustinus Maecianus (no. 101), from the time of Commodus/Septimius Severus/Caracalla. The father had been *tribunus legionis* and *praefectus alae c.R.* in Pannonia Inferior, where he probably caught the attention of Septimius Severus. He thereafter became, in Rome, *sexagenar(ius) et centenarius a studiis, f(isci) a(dvocatus) sacri auditori(i) (CC), p(erfectissimus) v(ir), trecenarius a declamationib(us) Latinis.* He was one of the *iuris periti* under Septimius Severus. His son (no. 101) was honoured at Pheradi Maius: *equestris* (sc. *ordinis*) *trib(us) honorib(us) functus, c(larissimus) p(uer).*

SUFETULA was probably founded by Vespasian as a military settlement in the form of a *castellum.* We do not know if Vespasian also accorded the locality the status of *municipium*[54]. Just when Sufetula acquired the rank of *colonia* cannot be established with certainty: somewhere between the Flavian period and Severus Alexander[55].

Does the military background of Sufetula explain why three equestrian officers are known from there? Still, it must be noted that none of the three (nos. 58, 111, 119) is a true *vir militaris*, but that they all fit the profile of the municipal élite: all held local honours, and all were honoured for their *liberalitas*, their *munificentia.* L. Pompeius L.f. Quirin[a - - -]ianus (no. 58), probably second half 2nd century, was *tribunus militum legionis sexmen(stris)*, thus certainly not a real professional soldier[56]. C. Pompeius Felix Octavianus, *equo publico ornatus a divis Severis et Magno Antonino*[57], was a member of the same family. L. Caecilius Athenaeus (no. 111) was, following a municipal career, *a militiis* (ca. a. 222-235), which presumably implies just a legionary tribunate[58]. Afterwards he became *proc. Aug. n. ab studiis Lat(inis)* (i.e. *ab epistulis Latinis [LX vel C?]*). His son was *flamen perpetuus.* M. Valgius M.f. Quir(ina) Aemilianus (no. 119), ca. a. 238-244 (?), was *eq(ues) R(omanus)* and *tribunus n(umeri) Pal(myrenorum) (Numidia?).*

LEPCIS MAGNA, surely by the time of Vespasian a *municipium iuris Latini*, was prosperous in the 1st century thanks to its olive industry.

[53] J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 305-306.

[54] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 162.

[55] J. GASCOU, II, *see note 32*, p. 304.

[56] Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, *see note 10*, p. 139.

[57] H. DEVIJVER, *PME* II, P 51.

[58] H. DEVIJVER, *see note 40*, p. 470, s.v. *militiae equestres*: *'nomenclature'.*

Under Trajan it became a *colonia*[59]. Only one *tribunus legionis* (Africa), presumably 2nd century, is a probable member of the élite of Lepcis Magna.

CALAMA: rich in grain, it became under Trajan a *municipium*, and between 211 and 283 a *colonia*[60]. Q. Domitius Victor (no. 63), presumably 2nd century, was *patronus Calamensium* and held a *praefectura cohortis* (Germania Inferior) and two legionary tribunates (Palaestina and Arabia).

SEGERMES was granted the status of *municipium Aurelium Augustum* by Marcus Aurelius[61]. Two officers — 2nd century — were from Segermes: M. Fabius M.f. Papir(ia) Mettianus (no. 64) belonged to the local élite and traversed all three *militiae*. [Flavius?] Quadratus Laet[ianus?] (no. 65) was *praefectus cohortis* in Mauretania Tingitana.

AMMAEDARA was where *legio III Augusta* was garrisoned from the end of Augustus' reign. About the year 75 Vespasian transferred the legion to Theveste. To avoid a vacuum in Ammaedara he settled veterans there and raised the city to *colonia Flavia Augusta Aemerita Ammaedara*[62]. Two fragmentary inscriptions mention two officers (nos. 68, 92) from Ammaedara: [- - -] T.f. Serg(ia) Heredia[nus] (no. 68) was *tribunus legionis* in Iudaea, probably in the 2nd century. The *tribus Sergia* refers to the fact that he was a descendant of one of the original colonists[63]. Q. Iulius C.fil. Quir(ina) Rufus Q. Iunius [- - -] (no. 92) — probably early 3rd century — is known from a fragmentary funerary inscription: *[---mili]tiis exornatus (?), primus omnium patronorum [- - -] vixit ann(os) LV.*

BELALIS MAIOR has been just recently discovered. Its status can only be guessed at: probably a *municipium* since Septimius Severus[64]. Between 326 and 333 it was certainly a *colonia*, but the precise date of the status change cannot be ascertained. M. Lurius M.fil. Arn(ensi) Faustus Caecilianus (no. 72), presumably 2nd century, was *equo publico adlectus, praef. coh. II Bra(caraugustanorum)*[65].

[59] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 165, p. 170.

[60] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 176; J. GASCOU. II, *see note 32*, p. 271.

[61] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 196.

[62] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 161-162.

[63] H. DEVIJVER, *PME* I, H 22.

[64] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 212; J. GASCOU, II, *see note 32*, p. 288.

[65] H. DEVIJVER, *PME* IV, *Suppl. I*, L 38bis. See now: A. MAHJOUBI, *La cité des 'Belalitani Maiores'. Exemple de permanence et de transformation de l'urbanisme antique*,

HIPPO REGIUS was given the status of *municipium* by Augustus[66]. Already under the Flavii Hippo Regius probably became a *colonia* because of its economic (grain) and strategic significance (new road connection with Theveste, then garrison of *legio III Augusta*)[67]. Two mutilated inscriptions mention two officers: no. 78, presumably 2nd century, warrants the restoration of the three *militiae*, but without stipulation of the unit(s) in which the *anonymus* served; no. 82, late 1st/early 2nd century, was probably *tribunus legionis* and *procurator Augusti*. A third officer, L. Postumius Felix Celerinus (no. 149), held municipal offices and was honoured *ob magnificentiam gladiatorii muneris quod civibus suis triduo edidit*. He is to be situated in the 3rd century as he uses the then current formula *a militiis*.

THAENAE, *colonia Aelia Augusta Mercurialis Thaenitana*[68], was a foundation of Hadrian. This port city owed its prosperity to the growth of the olive industry in Byzacena towards the end of the 1st century[69]. Just a single *praef. coh. I Aquitanor(um)* is known. He served in Germania Superior, where he dedicated an inscription to Iuppiter Dolichenus (end of the 2nd-beginning of the 3rd century) and mentions his *origo*: L. Caecilius L.f. Quirina Caecilianus, *domo Thaenis Afric[ae]* (no. 84).

CIRCINA: present-day Bordj el-Marsa on the Kirkina archipelago, facing ancient Thaenae. Circina was probably not a colony of Marius[70]. Tib. Antistius Fausti fil. Quirina Marcianus, *domo Circina* (no. 96) is the only known knight from this territory. After the three usual *militiae* (*praef. coh.* in Mauretania Tingitana, *trib. leg.* in Cappadocia, *praef. alae* in Germania Inferior), he became, under Septimius Severus and Caracalla, *procurator a censibus accipiendis* of the *Tres Galliae* (LX). It is while holding this office that he is honoured at Lugdunum[71]: *tres provinciae Galliae primo umquam eq(uiti) R(omano) a censibus accipiendis statuam ponendam censuerunt*.

L'Africa romana. Atti del I convegno di Studio, Sassari 16-17 dicembre 1983, a cura di Attilio Mastino, Sassari, 1984, pp. 63-71, p. 65: «... nous proposons de classer *Belalis Maior*..., parmi les *pagi*... qui étaient sûrement ou probablement des *pagi* de la *pertica* de Carthage».

[66] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 141.

[67] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 164.

[68] *CIL* VI 1685 (a. 321).

[69] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 190.

[70] B.E. THOMASSON, *Zur Verwaltungsgeschichte der römischen Provinzen Nordafrikas*, «ANRW», II, 10.2, Berlin-New York, 1982, pp. 46-47; *RE* III (1899) 1968: *Cercina*.

[71] *CIL* XIII 1680 = *ILS* 1390.

UZAPPA became a *municipium* between 211 and 274[72]. L. Vibius Latinianus [Va]lens (no. 107), *trib. leg.*, made a dedication to *Iuno Augusta* in Uzappa at the time of Caracalla/Heliogabalus.

MUSTIS: *municipium* since Caesar[73]. [. F]ulvius [Fel]ix dedicated, with his unit, the *cohors I Lingonum*, an altar to I.O.M. at Longovicium, Britannia, a. 218/222. He is to be identified with the *[. Fulvius - - -] Britanniae Inferior(is)* of *CIL* VIII 1578 (Mustis)[74]. Maria Lucina, his mother, was *flaminica*, and L. Fulvius Kastus Fulvianus, his older brother, *procurator*; the inscription refers to their *liberalitas* in Mustis.

THUBURSICUM BURE: located near several *pagi* of Carthage, it obtained the status of *municipium* from Septimius Severus-Caracalla[75], and that of *colonia* under Gallienus (between 260-268)[76]. A very fragmentary inscription mentions an officer, [- - -]sius Sallus[tianus] (no. 123), *a militiis*, from Thubursicum Bure.

CILLIUM became important in the late 1st/early 2nd century through new olive plantations. The Flavian emperors presumably established a *castellum* there, Trajan probably granted it the status of *municipium*[77]. Cillium in all likelihood became a *colonia* in the late 2nd or early 3rd century[78]. L. Caninius Ianuarius Flavianus (no. 137), *d(ecurio) K(arthagine), e(ques) R(omanus), a mi(litiis)*, probably 3rd century, may be a native of Cillium.

THUBURBO MINUS is a *colonia* of Augustus[79]. One equestrian officer is known: C. Porcius C.fil. Quir(ina) Saturninus Iunior (no. 156), perhaps 2nd century (?), was *trib. leg.* in Dacia and in Cappadocia. His *tribus Quirina* is that of Thuburbo Minus, where he is honoured: *ob adsidua in rem publicam merita*.

b) *Mauretania Caesariensis*

CAESAREA. After the division of Mauretania into two separate provinces in 42 or 43 AD, Caesarea became the residence of the governor-

[72] J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 299-300.

[73] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 141.

[74] M.W.C. HASSALL, R.S.O. TOMLIN, «Britannia», 19, 1988, p. 492 n. 10; R.S.O. TOMLIN, «ZPE», 74 (1988), pp. 145-147.

[75] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 210-212.

[76] J. GASCOU, II, *see note 32*, p. 276.

[77] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 172.

[78] J. GASCOU, II, *see note 32*, p. 303.

[79] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 141.

Mauretania Caesariensis

aet. Traiani 8. Caesarea	praef. fabr. Romae, adlectus a divo Nerva in V decuriis	p.c. (Moes. Inf.) iterum p.c. (Syria), t.l. (Syria) iterum t.l. (Cappadocia), p. eq. a. (Syria) iterum p.a. (Cappadocia)	scriba decuriarum; Caesariensis, quem absentem cives sui omnibus magistratu[u]m honoribus publico decreto exornaverunt Caesarienses d(ecreto) d(ecurionum); avus fortasse civitate Romana donatus sit et colonus Claudiae Caesareae.
I. s. 11. Saldae	mun. mun.	tr. militum (ubi ?) — vi(xit) a(nnos) XLV	Collina, tribus Romae, ideoque n. 11 fortasse e posteris colonorum Augusti Saldarum; M. Pomponius Maximus, II vir bis, pontifex, quinquennalis (*CIL* VIII 8941) et Pomponia Crispina (*CIL* VIII 8966), eiusdem stirpis; Q. Pomponius Saturninus et T. Pomponius Suavis (*CIL* VIII 20862; a. 152).
exeunte I s./ineunte II s. 13. Caesarea	mun. mun., adlectus in V decuriis	p.c. *in Raetia*, [---] (titulus mutilus)	pater aut avus (?) L. Annii Fabiani, leg. Aug. pr. pr. Daciae (ca. a. 138-139), cos. suff. (a. 141).

Mauretania Caesariensis

aet. Hadriani 18. Saldae	patronus coloniae, praef. fabrum III	p.c. (Britannia ?), t.l. (Germ. Sup.), p.a. (Cappadocia), don. don.; p. classis (Syria; LX), proc. C (Aeg.), iuridicus Alexandreae (CC), proc. CC (Asia), proc. CC (Gall. Belg. et Germ. II)	Sex. Cornelius Clemens, cos. suff., dux trium Daciarum (a. 170), fortasse eiusdem stirpis; cfr. n. 100; Sex. Cornelius Dexter Maximus, eques Romanus, et Sex. Cornelius Dexter Petronianus (Saldae; *CIL* VIII 8935 = *ILS* 5484) statuas equestres propatrui sui (sc. n. 18) restituerunt.
aet. Antonini Pii 30. Tubusuctu	patronus coloniae	p.c. (Dacia), t.l. (Pann. Sup.), p. eq. (Dacia), p. eq. (Dacia); proc. LX (Asia, Phrygia, Lycia, Galatia)	fortasse e posteris colonorum.
medio II s. 38. *domo Saldas*		p.c. (Germ. Sup.)	ipse votum solvit I.O.M. in Germ. Sup. (*CIL* XIII 6620) ibidem (*CIL* XIII 6621 = *ILS* 2602) : M. Rubrius Zosimus, medicus cohortis, domu Ostia, votum solvit I.O.M., Apollini et Aesculapio, Saluti, Fortunae pro salute praefecti coh.
aet. Commodi/Sept. Severi 51. *d(omo) pr(ovincia) [M]a[ur]e[tan(ia)] [Caes]area*		p.c. et praepositus coh. (Germ. Sup.)	Flavius Antiochianus, praef. urbis (a. 269/270 et 272; cos. II ord. 270) ex Asia Minore ?? vel e posteris hominis nostri ??

II parte II s. 55. *dom(o) Tipasa*		p.c. (Dacia)	n. 155, domi Mauretania Caesarens(i), praef. eiusdem cohortis.
II s. 67. Saldae	equo p(ublico) exorn(atus) — (mun. mun. ?)	in tribunatu decessit, vixit annis XXXVII	
69. Caesarea	mun. mun.	p.c. (Syria), t.l. (Arabia), p.a. (Moes. Sup.)	Longinia Saturnina, uxor, heres ex testamento.
75. *domo Choba e[x] provincia Maur[e]tania Caes(ariense)*		pr. eq. a. (Hisp. Tarraconensis)	Honoratus (n. 75) posuit Herculi; templa Alcidi deo a fundamentis exstruxit (in Hispania Tarac., Zamora).
exeunte II s. 83. *domo Caesa(rea) Maur(etania)*	mun. mun.	tr. coh. vol. in Ger(mania) Sup(eriore), item tr. l. (Cappadocia) — vix(it) annis XXXVII mens. VI dies (sic) XX (in tribunatu decessit)	C. Iulius Pudens (*PIR* IV² p. 256 n. 504), clarissimus vir, legatus Thraciae, a. 184/185, eiusdem stirpis.
exeunte II s./ineunte III s. 88. Caesarea (?)		tribus militiis perfunctus; proc. LX (Africa), proc. C (Germ. Inf.)	posuit Diis Mauricis.
aet. Sept. Severi 100. *Port(umagnensis)*		milit(iis) equestrib(us) exornatus; proc. LX (Mesopotamia), e.m.v.	M. Caecilius Caecilianus, heres; cfr. n. 18, eiusdem stirpis; cfr. Sex. Cornelius Clemens, cos. suff., dux trium Daciarum (a. 170; Caesarea, Maur. Caes.) fortasse eiusdem stirpis.

aet. Alexandri Severi 113. Rusucurru		[a mi]litiis	[C.] Iulii Sabinus (n. 113) et Pontianus [ex de]curione a[lario v]et(eranus) strator eius (fratres ?) posuerunt T. Fl(avio) Sereno [p(erfectissimo) v(iro), a co]gnitionib[us Aug(usti)], utrubique p[raesi]di optimo, pa[trono] incomparab[ili].
aet. Philippi Arabis 124. Auzia	[titulus mutilus]	a militiis	[Pan]thea(e) votum solvit; fortasse idem ac n. 128, qui sequitur; cfr. *PME*, IV. *Suppl. I*, A53.
I parte III s. 126. Caesarea (?)	(mun. mun.)	[a] militiis	(titulus mutilus).
medio III s. 128. Auzia	ex dec(urione) al(ae) Thrac(um) (Maur. Caes.); eq(ues) R(omanus) — dec(urio) III col(oniarum) Auz(iensis) et Rusg(uniensis) et Equiz(etensis)	trib. coh. (Maur. Caes.), a militiis — primus p(ilus), trib. coh. IIII vig., p(rae)p. vex. eq. Mauror., defensor prov. suae	fortasse idem ac n. 124 (?); filius : P. Aelius Primus, dec(urio) col(oniae) Auz(iensis) et Ael(ia) Audif fil(ia).
130. Auzia	eques Romanus; militiae petitor — dec(urio) duarum col(oniarum) Auziensis et Rusguniensis, pat(ronus) prov(inciae)	p.c. *pr(ovinciae) Britanniae*, t.c. *pr(ovinciae) Maur. Caes.*, [a] mil(itiis) — praep, coh. et vex, etc. (Faraxen)	parentes eius : Q. Gargilius Martialis, vet(eranus), fl(amen) p(er)p(etuus), col(oniae) pat(ronus), curator et dispunctor rei p(ublicae), et Iulia Prima eius; de Gargiliis Thuggensibus, *PME*, IV. *Suppl. I*, G4.

Mauretania Caesariensis

131. Auzia	coloniae [patronus]	a milit(iis)	templum opere signin[o ---] --- voto destin[---]
III s. 139. *ex provincia Maur(etania) Caesa(riensi) domo Saldis*	decurio (Saldae)	t.c. (Britannia)	
142. Auzia	col(oniae) pat(ronus)	[a] mil(itiis)	Geminius Clemens, pater, titulum sepulcralem posuit Clementi et Vincentiae; Placentia, coniux.
144. Caesarea		a militiis	n. 144 posuit memoriae Aur(elii) Zenonis Ianuari clarissimi viri ob merita (ca. a. 227) (?).
146. Tubusuctu	(mun. mun.)	Marcii, duo filii L. Marcii Victoris, a militiis	D.M.S. L. Marcius Q. f. S. P. Victor, dec(urio) allectus, aed(ilis), II vir, flam(en), pat(er) eqq(uitum) RR(omanorum) et a mil(itiis), vix(it) ann(is) LXXV, h.s.e.
152. Tipasa		a militiis	titulus sepulcralis coniugis
153. Pomaria (?)		a militi(i)s	titulus sepulcralis filii: Viatorius Exsuperi, vixit ann. III.
II s./III s. 155. *domi Mauretania Caesarens(i)*		p.c. (Dacia)	n. 55, domo Tipasa, praef. eiusdem cohortis.

procurator and thus the capital of the province Mauretania Caesariensis. It undoubtedly owes its status of *colonia Claudia Caesarea* to the emperor Claudius[80]. Caesarea became one of the largest and most prosperous cities of Africa.

No less than nine equestrian officers are presumably natives of Caesarea:

1) Ti. Claudius L.f. Helvius Secundus (no. 8), aet. Traiani.
2) L. Annius C.f. Quir(ina) Fabianus (no. 13), exeunte Is./ineunte IIs.
3) Fl(avius) Antio[chia]n[us], d(omo) pr(ovincia) [M]a[ur]e[tan(ia) Cae]sarea (no. 51), aet. Commodi/Sept. Sev.
4) [.] Iuli[us - - -] (no. 69), IIs.
5) C. Iulius Quir(ina) Pudens Q.fil., domo Caesa(rea) Maur(etania) (no. 83), exeunte IIs.
6) M. Pomponius Vitellianus (no. 88), exeunte IIs./ineunte IIIs.
7) [- - -] (no. 126), I parte IIIs.
8) Iulius Antoninus (no. 144), III s.
9) P. Didius Italicus, domi Mauretania Caesarens(i) (no. 155), IIs./IIIs.

A first conspicuous finding is that the equestrian officers mentioned in an inscription outside Caesarea[81] always state their origin (nos. 3, 5, 9). Apparently they were proud to be from Caesarea! No. 3 dedicated an inscription to *Iuppiter Dolichenus* in his place of garrison (Grosskrotzenburg, Germania Superior). No. 5 died in his garrison (Cappadocia) while *tribunus legionis* at the age of 37. No. 9, with his *cohors IIII Hispanorum eq.*, kept a promise to Iuppiter in Dacia (Enlaka).

It is clear that in the preceding cases the municipal context is lacking due to the nature of the source material. In the remaining instances it is usually obvious that they belonged to the élite of Caesarea (nos. 1, 2, 4, 7, 8). Sometimes one can guess the social provenance: Ti. Claudius L.f. Helvius Secundus (no. 1) was presumably a descendant — a grandson — of a colonist or of the local élite that received the citizenship from Claudius. No equestrian officer from Caesarea reached the *curia* in Rome; but sometimes we can point out descendants who in a later generation attained senatorial status (see nos. 2, 3(?), 5).

SALDAE was an Augustean veterans' settlement with the status of *colonia*[82]. Five equestrian officers from this town are known:

[80] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 152-153.

[81] H. DEVIJVER, *L'armée romaine en Maurétanie Césarienne*, «Latomus», 43, 1984, pp. 584-595, pp. 590-591.

[82] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 144.

1) Q. Pomponius M.f. Col(lina) Crispinus (no. 11), aet. Hadriani.
2) Sex. Cornelius Sex.f. Arn(ensi) Dexter (no. 18), aet. Hadriani.
3) L. Petronius Florentinus, domo Saldas (no. 38), medio IIs.
4) Q. Herennius L.f. Arn(ensi) Martialis (no. 67), IIs.
5) G. Cornelius Peregrinus (signum) Volantius, ex provincia Maur(etania) Caesa(riensi) domo Saldis (no. 139), IIIs.(?).

Two of the five officers are known from inscriptions set up outside Saldae where they were garrisoned (nos. 3, 5); both explicity mention their origin. L. Petronius Florentinus *domo Saldas* (no. 3) kept his oath to *I.O.M.* in his place of garrison, castellum Obernburg in Germania Superior[83]. The physician of his unit, the *cohors IIII Aquitanorum equitata civium Romanorum*, M. Rubrius Zosimus, also kept his promise *I.O.M. Apollini et Aesculapio Saluti Fortunae pro salute L. Petroni Florentini* etc.[84].

G. Cornelius Peregrinus (signum) Volantius (no. 5) dedicated in his garrison locality (Maryport, Britannia) an inscription to *Genio Loci Fortunae Reduci Romae aeternae et Fato bono*. By mentioning that he was a *decurio Saldae* and that he originated *ex provincia Maur(etania) Caesa(riensi) domo Saldis* he emphasized his origin[85].

The inscriptions set up at Saldae itself (nos. 1, 2, 4) reveal that the officers all belonged to the municipal élite. Q. Pomponius Crispinus (no. 1) was registered in the *tribus Collina* — whereas Saldae belonged to the *tribus Arnensis* (see nos. 2, 4) — and therefore must have descended from one of the first colonists from Rome. The four other officers bear typically Italian *nomina gentilicia*, which may be an indication of Italian ancestry (colonists).

None of the officers from Saldae became senators. Sex. Cornelius Clemens, *cos. suff., dux trium Daciarum* (a. 170), may have been a member of the family of Sex. Cornelius Dexter (no. 2).

TUBUSUCTU was an Augustean *colonia*[86]. Q. Petronius Novatus (no. 30), ca. a. 138-160, presumably a descendant of colonists, was patronus of Tubusuctu. A second inscription from the town, *CIL* VIII 20651, is the funerary epitaph of L. Marcius Victor (no. 146), a member of the municipal élite of Tubusuctu, who mentions that he fathered two Roman knights: *pa[t(er)] eqq(uitum) RR(omanorum) et a mil(itiis)*.

[83] H. DEVIJVER, *PME* II, P 23.

[84] H. DEVIJVER, *PME* II, P 23.

[85] H. DEVIJVER, *PME* I, C 244.

[86] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 144.

TIPASA received the status of *municipium iuris Latini* from Claudius[87] and became *colonia Aelia Augusta Tipasensis* under Hadrian[88]. Two officers are known: [- - -]ius Annia[n]us, *dom(o) Tipasa* (no. 55), who was *praefectus cohortis IIII Hispanorum* in Enlaka, Dacia, where he made a dedication to *Diana Augusta*; like the officers from Caesarea and Saldae when they set up inscriptions outside their home town, he too explicitly mentions his *origo*. L. Turranius Honoratus (no. 152), 3rd century, was *a militiis* and erected a funerary inscription for his wife.

CHOBA: the *municipium Aelium Choba* was a foundation of Hadrian[89]. We know one officer: M. Sellius L.f. Arn(ensi), *domo Choba e[x] provincia Maur[e]tania Caes(ariense)* (no. 75), presumably 2nd century; he is attested in Hispania Tarraconensis where he was *praefectus alae*. This officer too explicitly mentions his *origo*.

PORTUS MAGNUS, *a spatio appellatus, civium Romanorum oppidum*[90], was a port city. Sex. Cornelius Sex. fil. Quir(ina) Honoratus, Port(umagnensis) (no. 100), was, under Septimius Severus, *milit(iis) equestrib(us) exornatus, proc(urator) sexagenarius prov(inciae) Mesopotamiae, e(gregiae) m(emoriae) v(ir)*. He was perhaps related to Sex. Cornelius Dexter (no. 18) from Saldae, and with Sex. Cornelius Clemens, *cos. suff., dux trium Daciarum* (a. 170)[91].

RUSUCURRU became a *municipium* under Claudius[92], and a *colonia* after 198[93]. [C.] Iulius Sabinus (no. 113) was *[a mi]litiis*, presumably under Severus Alexander.

AUZIA is a *colonia* of Septimius Severus and Caracalla (between 198 and 211). Before that Auzia was a *municipium* — perhaps of Hadrian, but that is not wholly sure. From Tacfarinas through the French occupation Auzia remained an important strategic position[94]. During the 2nd-4th centuries Auzia was the central point of the *limes*. Small wonder then that no less than five 3rd-century equestrian officers come from Auzia, whereas in the 1st and 2nd centuries the prosperous coastal cities provided them.

[87] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 156.

[88] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 181.

[89] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 180.

[90] PLIN., *h.n.*, 5, 19.

[91] H. DEVIJVER, *PME* IV. *Suppl. I*, C 234, C 238.

[92] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 157.

[93] J. GASCOU, II, *see note 32*, p. 247, p. 250, p. 312.

[94] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 207-209.

1) [anonymus] (no. 124), a. 246.
2) P. Ael(ius) P.f. Q(uirina) Primianus (no. 128), ca. a. 250.
3) Q. Gargilius Q.f. Quir(ina) Martialis (no. 130), a. 260.
4) [- - -] Marcellus (no. 131), medio IIIs.
5) Geminius Clemens (no. 142), IIIs.

The *anonymus* (no. 124), known from a fragmentary inscription, was *a militiis* and is perhaps the same person as P. Aelius Primianus (no. 128)[95]. The new social profile of the equestrian officer during the 3rd century manifests itself. Former *decuriones alae* (no. 128) and *beneficiarii* push through to the equestrian order. The term *militiae petitor* (no. 130) indicates this group's desire to become equestrian officers. Some show themselves to be true soldiers and become *primus pilus* (no. 128). Two facts are conspicuous: this new class takes the place of the former municipal elite, they are the ones that now sit in the local *curia* (nos. 128, 130, 131, 142); secondly, they are put to work in the province from which they hail, the centrifugal tendencies are coming to the surface. P. Aelius Primianus (no. 128) is *tribunus cohortis* in Mauretania Caesariensis, then *praepositus vexillationi equitum Maurorum* in the same province; he receives the honorific title *defensor provinciae suae*. Q. Gargilius Martialis (no. 130) was *praefectus cohortis I Astyrum provinciae Britanniae*, then *tribunus cohortis Hispanorum provinciae Mauretaniae Caesariensis*; he was then appointed *praepositus* and ordered to chase the rebel Faraxen and his adherents from Auzia. After his successful completion of his mission he is named *patronus provinciae*. His father was Gargilius Martialis, *veteranus, flamen perpetuus, coloniae patronus, curator et dispunctor rei publicae*.

The last two officers, Marcellus (no. 131) and Geminius Clemens (no. 142) were *patronus coloniae* and *a militiis*.

c) *Mauretania Tingitana*

From Mauretania Tingitana only two or three equestrian officers are attested, all from Volubilis, spread over a period of three centuries, i.e. one officer per century, which is a meagre harvest indeed, — although more than 500 inscriptions from Volubilis are known[96].

VOLUBILIS is a *municipium civium Romanorum* of the emperor Claudius[97] — of which more anon. The town became a *colonia* between

[95] H. DEVIJVER, *PME* IV. *Suppl. I*, A 53.

[96] J. GASCOU, II, *see note 32*, p. 338.

[97] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 148-150, p. 194.

Mauretania Tingitana

aet. Cal./Claudii 1. Volubilis	aed(ilis), sufes, duumvir, flamen primus in municipio suo	praef. auxilior(um) adversus Aedemonem oppressum (Mauretania)	Fabia Bira, Izeltae filia, uxor, flaminica prima in municipio Volubilitano; ordo municipii Volub(ilitanorum) ob merita erga rem pub(licam) et legationem bene gestam, qua ab divo Claudio etc...
aet. Ant. Pii 31. *Volub(ilitanus)*	decurio municipi(i) sui; equo publico exornatus a divo Pio	p.c. (Numidia), t.l. (Germ. Sup.)	Fabia Manliana, mater; M. Pompeius Antonianus Manlianus, decurio, et L. Pompeius Manlianus, filii.
aet. Gordiani III 116. Volubilis		[omnib]us equestri[b]us militiis functus	M. Antonius Navillus Asiaticus, v.e. filius, proc. Aug., sc. non Mauretaniae Tingitanae, sed provinciae nescio cuius.

the *Constitutio Antoniniana* of Caracalla and the year 284/285[98].

Volubilis was a *limes*-town[99] and the residence of the *procurator* of Mauretania Tingitana[100].

On the development of Volubilis from *civitas peregrina* to *municipium c.R.* we happen to be well-informed thanks to the inscriptions of M. Valerius Severus and his wife Fabia Bira[101]. The loyalty of the Volubilitani to Rome during the rebellion of Aedemon, its strategic location, the onset of Romanization: these were the factors that led Claudius to grant the town the status of *municipium c.R.* M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria) and his spouse, Fabia Bira, Izeltae filia, were Roman citizens of the first generation and had already settled in Volubilis when it was still a *civitas peregrina*. For the parents of the couple are mentioned by the native, non-Roman names: Bostar, Izelta. Furthermore, M. Valerius Severus was registered in the *tribus Galeria*, whereas the tribus of the *municipium* Volubilis was the *Claudia*, and had been *aedilis* and *sufes* in the *civitas peregrina*[102]. During the rebellion of Aedemon he remained loyal to Rome: *praef(ectus) auxilior(um) adversus Aedemonem oppressum bello.* The question is whether M. Valerius Severus really possessed the status of equestrian officer or simply commanded a unit of local *militia*[103]. In any event he was a man of some prominence for Claudius and obtained from the emperor the status of *municipium* for Volubilis: *Huic ordo municipii Volub(ilitani) ob merita erga rem pub(licam) et legationem bene gestam qua ab divo Claudio civitatem Romanam et conubium cum peregrinis mulieribus, immunitatem anno(rum) X... suis impetravit.* He then became *duumvir* and *flamen primus in municipio*, while his wife was *flaminica prima in municipio Volubilitano*[104].

This case shows how Rome's policy of urbanization and Romanization relied on a loyal local municipal elite.

L. Pompeius M.f. Claudia Senior, Volub(ilitanus) (no. 31), *decurio municipi(i) sui, equo publico exornatus a divo Pio*, is probably the first known equestrian officer from Volubilis. He was *praef. cohort. II Fl(aviae) Afror(um)* in Numidia and *trib. mil. leg. VIII Aug(ustae)* in Ger-

[98] J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 238-239.

[99] M. EUZENNAT, *see note 7.*

[100] B.E. THOMASSON, *see note 70*, pp. 37-38.

[101] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, V 36-37.

[102] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 148.

[103] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 149.

[104] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, V 36-37.

mania Superior. Other members of his family are Fabia Manliana, his wife, and their sons M. Pompeius Antonianus, *decurio municipi(i) sui*, and L. Pompeius Manlianus[105].

[M. Ant(onius)] Quir(ina) Navillus (no. 116), *[omnib]us equestribus militiis functus*, is honoured by his son, M. Antonius Navillus Asiaticus, *vir egregius, procurator Augusti*, presumably at the time of Gordian III[106].

Incerti

Mauretania

medio II s. 37 *domo* *Maurit(ania)*	(munera municipalia ?)	tr. coh. vol. (Pann. Sup.) — ibi obiit : vi(xit) a(nnos) X[L]V	Abudia Murinilla, uxor.
III s. 138. Mauretania		p.c. (Germ. Inf.) *quem genuit terra* *Mauretania[e] p(-)* *obruit terra* *[Germaniae ?].*	

d) *Numidia*

CIRTA: Augustus legalized the status of Cirta, which was a non-recognized colony founded under Caesar by adherents of Sittius; he fortified the town by sending out colonists, making Cirta a recognized *colonia*[107]. Under Trajan Mileu, Rusicade and Chullu probably received the fictive title of *colonia*, and without actually being independent entities, these three 'colonies' formed, with Cirta, a confederation: *res publicae IIII coloniarum Cirtensium*, under the leadership of Cirta. Between 253 and 268 the confederation was dissolved and the three other members acquired the same independent status of *colonia* as Cirta proper[108].

Four officers from Cirta are known to us:

1) C. Aufidius C. fil. Q(uirina) Maximus (no. 14), exeunte Is./ineunte IIs.
2) L. Claudius Ti. fil. Quir(ina) Honoratus (no. 24), ca. a. 160.
3) M. Claudius Q. fil. Quir(ina) Restitutus (no. 26), ca. a. 140.

105 H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, P 70.

106. M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *see note 11.*

107 J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 141.

108 J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 262-264.

Numidia

exeunte I s./ineunte II s. 14. Cirta	pontifex Cirtae	p.c. *in Iudaea*, t.m.l. *in Kappadocia*	porticum et zothecas ob *honorem pontificatus inlatis* rei publicae legitimis HS X num(mum), primus dedit idemq(ue) dedicavit.
aet. Ant. Pii 24. Cirta	dec(urio) et aug(ur) col(oniae) Cuic(ulitanae), dec(urio) et aed(ilis) col(oniae) Cirt(ensis); equo pub(lico) exornat(us) ab Imp. Antonino Aug. Pio, in V dec(urias) adlect(us)	p.c. (Syria), t.m.l. (Pann. Inf.)	exed[ra]m cum statua et column(is) marmoreis quam Cl(audius) Modestus, pater suus ob honor(em) pontif(icatus) s[i]ne taxatione promiserat, ex decreto Fontei Frontiniani leg(ati) Aug. pr. pr. c.v., ampliata pec[u]nia fecit dedicavitque (Cuicul); cfr. *PME* IV, *Suppl. I*, C 146 : fundos possidebat in Pannonia Inferiore — cum ibi trib. mil. fuit — quos concedit fratri, L. Claudio Honorato ?; Claudii senatores Cuiculitani parentela coniuncti cum Claudis Cirtensibus Numidiae. Ti. Cl. Subatianus Proculus (Cuicul.; hic n. 99) fortasse e posteris. L. Claudius Modestus (legatus Arabiae, ca. a. 167-170) et filius eius, Cuiculitani parentela coniuncti cum homine nostro (n. 24).

26. Cirta		p.c. (Moes. Inf. ? Syria ?), t.l. (Hispania); proc. LX (in Syria; sub conterraneo P. Pactumeio Clemente, legato ?), LX (Roma), C (Africa).	
27. Cirta/Cuicul	praef. iuventutis Cirt(ensis), fl. pp. quattuor coloniarum Cirt. et Cuicul(is), pontif. (Cuicul), omnib(us)que honorib. in quinque col[onis] f[unctus]	t.c. (Mauret. Caes.)	familia sine dubio Cirtensis, sedem collocavit apud Cuiculitanos; *PME* IV. *Suppl. I*, 151 (stemma); C. Iulius Crescens, avus, flamen prov. Africae; C. Iulius Maximus, equo publico exornatus, filius; Didia Cornelia, clarissima femina, et Didia Cornelia Ingenua flaminica (Cuicul), filiae.
aet. Marci Aurelii/Commodi 46. Thamugadi	equo public(o) exor(natus)	p.c. (Cappadocia), t.l. (Raetia) don. don., p.a. (Maur. Caes.) — subpraefec(tus) classis praet. Misenens. (LX), proc. C (Alp. Atretin.), proc. C (Karthago)	Arminia Paullina, clarissima femina, filia L. Aurelii Armenii Donati, flaminis perpetui, uxor. C. Annius Armenius Donatus, clarissimus puer, filius; qua parentela C. Annii Anulini (Theveste) coniuncti sint cum C. Annis (Thamugadi) ?
aet. Commodi/Sept. Sev. 52. Thibilis (Cirta)	[equo publico e]xornatus	p.c. (Britannia) v(ixit) a(nnos) L	M. Sittius Constans fratri posuit.

Numidia			
II parte II s. 53. Batna		p.c. (Maur. Caes.), t.l. (Numidia)	T. Atilius P.f. Quir. Iuvenalis (n. 54), praef. coh. VI Comm. posuit Q. Aelio Q.f. Quir. Rufino Poliano (n. 53), amico et municipi fraternae adfectionis dilecto.
54. Batna		p.c. (Numidia)	cfr. supra adnot. ad n. 53.
57. Thubunae	fl(amen) pp. municipii Thub(unensium)	a milit(iis)	Aelia Emerita, coniunx.
II s. 61. Cuicul		[donis] militaribu[s donatus], [p.c.], [t.l./c.], [p.a.], [p.a.] miliar(iae) (IV militiis perfunctus); proc. C (ubi ?), proc. CC (Cappadocia et Armenia), proc. CC (ubi ?), proc. CC (ubi ?), [praef. vi]gilum, praef. [annonae Aug.]	L. Cassius C.f. Pap. Barbarus, senator fortasse coniunctus cum eo; cfr. *PME* IV, *Suppl. I*, C 97ter, incertum, nobis videtur, an idem sit.
66. Thamugadi		praef. eq(uitum) (ubi ?)	C. Helvidius Diogenes, filius; pater posuit titulum sepulcralem.
exeunte II s./ineunte III s. 86. Thamugadi		p.c. (Dalmatia)	Q. Iulius Vere[cundus], centurio coh. VIII vol. (*CIL* III 13875), eiusdem stirpis ?
87. Caputamsaga (?)		honoraria mili[t(ia)] ornatus	fontem Caputamsagae instruxit.

Numidia		
90. Lambaesis	praef. equitum (ubi ?)	D.M.S. Sexto Verteblasio Victori, primo duumviro municipii Lambaesis, vixit an(nis) LXXX[-] patri sanctissimo fecit (filius homonymus, n. 90).
ineunte III s. 91. Lambaesis (?)	p.c. *prov(inciae) Britt(anniae) Infer(ioris)*, t.m.l. (Numidia); vix(it) ann(os) XL	P. Furius Rusticus, pater, filio homonymo titulum sepulcralem fecit.
aet. Sept. Severi 94. Lambaesis	p.c. (Germ. Inf./Moes. ?), t.m.l. (Pann. Sup.) — a mil(itiis)	P. Aelius Procles Menecratianus Florius Fortunatus, centurio legionis, *pater*; P. Aelius Menecrates Florianus, e(quo) p(ublico), fl(amen) p(er)p(etuus) m(unicipii) L(ambaesitani) II viral(icius), *frater*; Iul(ia) Proc[---], *uxor*; P. Maevius Saturninus Honoratianus, trib. lati-cl(avius) mil. leg. XI Cl., c(larissimus) i(uvenis), *filius fratris*.
95. Lambaesis (?)	t.c. (Britannia) — e(gregiae) m(emoriae) v(ir) (*PME* I, A89)	L. Aemilius Marcellinus, primus pilus leg. III Aug., frater.

Numidia			
99. *Cuicul*		p.c. (Dalmatia ?), t.c. (Germ. Inf.), p.a. (Syria ?); proc. LX (Italia); (adlectus in senatum) : q. urbanus, tribunus (plebis) candidatus, praetor urbanus candidatus, curator Athenensium et Patrensium, legatus leg. VI *Ferratae fidelis constantis, cos. desig.* (a. 210), c.v. leg. Auggg. pr. pr. prov. splend. Numid(iae), [procos. prov. Cypri ?], cfr. *PME* IV, *Suppl. I*, C 187.	Ti. Cl. Subatiana Aquilina et Ti. Cl. Digna Subatia Saturnina, c(larissimae) p(uellae), *filiae; Ti. Claudius Subatianus Aquila, frater*, v.e., praef. Mesopotamiae primus, praef. Aeg. (a. 206-211), cfr. *PME* IV, *Suppl. I*, C187; Claudii, senatores, Cuiculitani parentela coniuncti cum Claudiis Cirtensibus, cfr. n. 24.
aet. Caracallae	fl(amen) p(er)p(etuus)	a m[ili]tiis	titulus valde mutilus.
103. Lambaesis (?)			
105. Thamugadi	eq(ues) R(omanus) — fl(amen) pp. sacerd(os) urbis (sc. post. militias)	p.c. (Aegyptus), t.c. (Raetia), p.a. (Maur. Ting.) — *a militiis, a militiis III*	*Cornelia* Valentina Tucciana, fl(aminica) p(er)p(etua), bonae memoriae femina, *uxor* (signo Sertia); ob merita in civis patriamque et munificentiam eius res p(ublica) col(onia) Thamug(adi) d(edit) d(edicavit) *uxori* (*AE* 1987, 1072); M. Pompeius Quintianus, eq(ues) R(omanus), fl. pp., posuit *titulos homini nostro et uxori : parenti optimo et* parenti optimae (*PME* II, P47).

aet. Heliogabali 108. Lambaesis		a militiis	posuit Ti. Iulio Pollieno Auspici, praesidi rarissimo.
110. Cuicul		mil(itiarum) IIII — a commentar(iis) praef. praet. [em(inentissimorum) v(irorum)] (C), praeses et proc. C (Epirus), C. (Alp. Maritim.), proc. C (Asia et Bithynia), proc. C (Moes. Inf.), proc. C (Numidia), proc. C (Galliae), proc. CC, CC (Roma), praef. Aeg. (?).	*Claudia Salvia, coniunx*; Titinia Clodia, filia; L. Titinius Maximus Clodianus, fl. pp., patronus coloniae Cuiculitanorum, filius.
aet. Philippi Arabis 121. Lambaesis (?)		a IIII militiis, v(ir) e(gregius)	posuit M. Aurelio Cominio Cassiano, c.v., leg(ato) Augg. pr. pr.
medio III s. 127. Lambaesis	II vir	a militiis	cfr. n. 129 frater; Aelius Victorinus, fl. pp., II vir, *alter frater.*
129. Lambaesis	v(ir) e(gregius), fl. pp., duumviralicius d(ecreto) o(rdinis) r(ei) p(ublicae), curator, ad fisci advocationes ter numero promotus Thevestinam, Hadrumetinam Thamug., ad annonam perp(etuus)	*a mili(tiis)*	*fratres*, cfr. n. 127; cfr. *AE* 1987, 1065.

Numidia

III s. 132. Thamugadi	fl(amen) perpetu[us] coloniae Thamug(adae) (post militias ?)	a tribus militiis	P. Aelius Silvanus, centurio leg. III Aug., pater ? *cfr. PME*, A62; (P. Aelii) Silvanus et Urbanus, filii.
135. Lambaesis		t.c. (Maur. Caes.)	n. 135 fortasse filius liberti et veteranus.
140. Chullu Colonia Minervia	[-?-]	a mil(itiis)	
143. Mascula		a milit(i)is	D.M.S. [-Iul(ius)] M.f. Papiria Nundinarius, aedil., II vir quin[q., fl. pp., pater eqq(uitum)] Roman(orum) : L. Iulii Crispi [in] mil(it)ia equestri defunc[ti (n. 145) — Iul(ii) —]diani (n. 143); Iuliae Honorat(ae) filiae.
145. Mascula		[in] mil(it)ia equestri defunctus	*cfr. adnot. ad n.* 143.
151. Lambaesis (?)		a militiis	M. Servilius Fortunatus (n. 151), qui per maria et terras retulit reliquias coniugis ex provincia Dacia. Coniunx: Flavia Iuli(a) Osa vix(it) an(nis) XXVII

4) C. Iulius Crescens Q. fil. Quir(ina) Didius Cescentianus (no. 27), aet. Ant. Pii (Cirta/Cuicul).

Three of the four officers bear an imperial *nomen gentilicium*: Claudius (nos. 2, 3), Iulius (no. 4) and all are registered in the *tribus Quirina* of Cirta; they are presumably descendants of the first colonists.

For three of the four officers municipal offices are attested: nos. 1, 2, 4. C. Aufidius Maximus was *pontifex Cirtae*. L. Claudius Honoratus and C. Iulius Crescens held municipal posts both at Cirta and at Cuicul. The latter even states: *omnib(us)que honor[ib(us)] in quinque col[onis] f[unctus]*, meaning that he held office in the *res publica IIII coloniarum Cirtensium* as well as in Cuicul. Cuicul belonged to the territory of Cirta until it obtained the status of *colonia*, probably under Trajan, who settled veterans there[109]. The connection between Cuicul and Cirta apparently persisted. C. Aufidius Maximus and L. Claudius Honoratus give evidence of their *liberalitas* and *munificentia*, which were part of the *ethos* of the municipal upper class.

Sometimes it is possible to precisely define familial ties. Thus the family of C. Iulius Crescens Didius Crescentianus (no. 27) apparently came from Cirta, but had settled in Cuicul. His grandfather, C. Iulius Crescens, was *flamen provinciae Africae*, his son, C. Iulius Maximus, *equo publico exornatus*; Didia Cornelia, *clarissima femina*, and Didia Cornelia Ingenua, *flaminica* (Cuicul), were his daughters[110]. Claudius Honoratus (no. 24) was a native of Cirta; while *tribunus militum legionis II Adiutricis* in Pannonia Inferior he presumably acquired some land in the *coloniae* of that province, which he seems to have given to his brother: L. Claudius Ti. fil. Quirina Moderatus[111]. These Claudii of Cirta were also related to the Claudii of Cuicul. Ti. Claudius Subatianus (no. 99, Cuicul) may probably be reckoned among the descendants of L. Claudius Honoratus (no. 24, Cirta). L. Claudius Modestus (*cos. suff.* a. 152) and his son, L. Claudius Modestus (*legatus Arabiae*, ca. a. 167-170), from Cuicul, were related to L. Claudius Honoratus (no. 24) and his father Claudius Modestus (*pontifex*, Cuicul), both of Cirta[112].

CUICUL was initially part of the territory of Cirta until probably Trajan made it a *colonia* and settled veterans there[113].

[109] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 177-178.

[110] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, I 51.

[111] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. 1*, C 146.

[112] H. DEVIJVER, *PME* IV. *Suppl. I*, C 146.

[113] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 177-178.

Three equestrian officers from Cuicul are attested:

1) P. Cassius [P.f. Pap(iria) ---] (no. 61), IIs.
2) Ti. Cl(audius) Subatianus Proculus (no. 99), aet. Septimii Severi.
3) L. Titinius Clodianus, signo Consultius (no. 110), aet. Heliogabali.

A first notable fact is that these three officers all had an outstanding career. For P. Cassius (no. 61) the details are lacking, due to the fragmentary state of his inscription, but it is clear that he held the *quattuor militiae* and rose to *[praef. vi]gilum, praef. [annonae (?) Aug.]*[114]. Ti. Cl(audius) Subatianus Proculus (no. 99) was adlected, after three *militiae* and a *procuratela sexagenaria*, into the senate and had an outstanding career as a senator. His brother, Ti. Claudius Subatianus Aquila, was *praefectus Aegypti* (a. 206-211). The relationship of these Claudii Cuiculitani with the Claudii Cirtenses was dealt with in the preceding section on Cirta[115]. L. Titinius Clodianus (no. 110), who appended to his *quattuor militiae* a brillant career as *procurator*, and who is perhaps to be identified with the homonymus *praefectus Aegypti*[116], was married to Claudia Salvia, probably a member of the prominent *gens Claudia* of Cuicul[117].

THIBILIS was the centre of a *pagus* of Cirta, but enjoyed a certain autonomy vis-à-vis the *colonia* Cirta. It is likely that Thibilis acquired the status of *municipium* between 253 and 268 when the confederation of Cirta was reorganized[118]. One officer, [. Sittius - - -] (no. 52), ca. a. 184-207, is known to have come from Thibilis. His brother, M. Sittius Constans, erected a funerary inscription for [. Sittius - - -], *[equo publico e]xornatus, praefectus cohortis (Britannia), v(ixit) a(nnos) L.*

THAMUGADI was founded as a *colonia* around the year 100 by Trajan; it was clearly a military colony, located 20 km east of Lambaesis where *legio III Augusta* was garrisoned, the legion supplying the infrastructure of the *colonia.* Thamugadi was an advance post of Romanization, of strategic importance, situated in an area rich in grain and olive groves[119].

[114] For the identification with : P. Cassius Secundus (*AE* 1980, 496), see : H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, C 97ter; *posteri senatores* : H. DEVIJVER, *PME* I, C 93.

[115] His family, see : H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, C 187.

[116] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, T 24.

[117] His family, *see note 116.*

[118] J. GASCOU, II, *see note 32*, pp. 264-266.

[119] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 174.

Five officers from Thamugadi are known:

1) C. Annius Flavianus (no. 46), aet. M. Aurelii/Commodi.
2) C. Helvidius Diogenes (no. 66), IIs.?
3) Q. Iulius Frontinus (no. 86), exeunte IIs./ineunte IIIs.
4) M. Plotius Faustus, signo Sertius (no. 105), aet. Caracallae.
5) P. Aelius Silvanus (no. 132), IIIs.

C. Annius Flavianus (no. 46) went through the *tres militiae*, was decorated in the second degree, was *procurator* LX, C, and ended as *procurator centenarius splend(idae) provinciae Karthag(iniensis)*. His family and social ties are mentioned: he married a woman of senatorial rank, Arminia Paullina, *clarissima femina*, by whom he had a son, C. Annius Armenius Donatus, *clarissimus puer*, whose career is unknown. L. Annius Armenius Donatus, the father of our officer, was *flamen perpetuus*. C. Vibius Marinus, *centurio, primus pilus legionis III Augustae*, was *municeps* and *amicus* of our officer[120]. The C. Annii Anulini of Theveste were probably related to the C. Annii of Thamugadi, but we do not know how[121].

C. Helvidius Diogenes (no. 66) mentions, on the epitaph for his homonymous son, only that he was *praefectus equitum*, Q. Iulius Frontinus (no. 86) only his *praefectura cohortis VIII voluntariorum* (Dalmatia) in an inscription (*donum deae patriae suae dedit*) from Thamugadi. Q. Iulius Verecundus, *centurio* of the same cohort, may have been a relative[122].

M. Plotius Faustus, signo Sertius (no. 105), *eques Romanus*, performed the three *militiae*, was *flamen perpetuus* and *sacerdos urbis*. His homonymous father had also been *flamen perpetuus*, his wife, Cornelia Valentina Tucciana[123] (signo) Sertia, was *flaminica perpetua*. M. Pompeius Quintianus, son of a veteran, *flamen perpetuus*, himself held the same office and calls M. Plotius Faustus *parens carissimus* and his wife *parens optima*.

P. Aelius Silvanus (no. 132), *a tribus militiis, flamen perpetuus coloniae Thamug(adae)*, was perhaps the son of P. Aelius Silvanus, *centurio legionis III Augustae*[124].

120 H. Devijver, *PME* I, IV. *Suppl. I*, A 120.

121 See note 120.

122 H. Devijver, *PME* I, I 65.

123 H. Devijver, *PME* II, IV. *Suppl. I*, P 47.

124 H. Devijver, *PME* I, A 62.

THUBUNAE. Only one officer from this locality is known: C. Iulius C.f. Papiria Vict[ori]nus (no. 57), *a milit(iis), fl(amen) p(er)p(etuus) municipii Thub(unensium).* Thubunae belonged to the *tribus Papiria.* His wife was Aelia T.f. Emerita[125] (probably second half 2nd century).

MASCULA, situated between Thamugadi and Theveste, of strategic significance, may owe its status of *municipium* to Trajan[126].

On a funerary inscription from Mascula, probably 3rd century, [.Iul(ius)] M.f. Papir(iâ) Nundinarius, *aedil(is), IIvir quin[q(uennalis), fl(amen) p(er)p(etuus)]*, states that he is the father of two *equites Romani*: L. Iulius Crispus (no. 145), *[in] mil(it)ia equestri defunc[tus]*, and [. Iulius - - -]dianus (no. 142), *a milit(iis).*

CHULLU, a harbour located west of Rusicade, became *colonia Minervia Chullu*[127] at the time of Caesar under the leadership of P. Sittius. M. Domitius Martialis (no. 140) was probably from Chullu; he was *a militiis.*

CAPUTAMSAGA (?): C. Latinius Natalis f. P[amma]chius, *honoraria milit(ia) ornatus fontem CAPUT/AMSAGAE vetustate dilapsum* etc. The man was presumably honoured with the honorific rank of equestrian officer, but without having held any post. The inscription is included in the *CIL* under the geographical heading: «*A Mileu et a Cuicul meridiem versus*»; the text was found in present-day Aïn Aziz ben Tellis. Was this the *fons* of the ancient locality Caputamsaga? Or is the text to be read as «*fontem caput Amsagae*»? Which would mean: the source and the origin of the Amsaga?[128]

LAMBAESIS became the camp of *legio III Augusta*; around the camp arose *canabae*, made up of citizens and veterans, whereby a kind of pre-municipal structure was created. Between 163 and 180, probably under Marcus Aurelius, the settlement acquired the status of *municipium*[129]. When Septimius Severus made Lambaesis the capital of the new officialized *provincia Numidia*, its status remained unchanged. The town only became a *colonia* sometime between 247 and 284, presumably in the years 247-252[130]. No less than thirteen equestrian officers from the late 2nd and the 3rd century were from Lambaesis.

[125] *AE* 1987, 1085.

[126] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 175.

[127] *Der kleine Pauly*, I (1964) 1773, s.v. Chullu.

[128] G. WESCH-KLEIN, *see note 30*, pp. 340-341.

[129] J. GASCOU, I, *see note 31*, pp. 198-200.

[130] J. GASCOU, I, *see note 31*, p. 216; J. GASCOU. II, *see note 32*, p. 262.

1) Q. Aelius Q.f. Quir(ina) Rufinus Polianus (no. 53), II parte IIs.
2) T. Atilius P.f. Quir(ina) Iuvenalis (no. 54), II parte IIs.
3) Sex. Verteblasius Victor (no. 90), exeunte IIs./ineunte IIIs.
4) P. Furius Rusticus (no. 91), ineunte IIIs.
5) D. Aelius Menecratianus (no. 94), aet. Septimi Severi.
6) L. Aemil(ius) Salvianus (no. 95), aet. Septimi Severi.
7) [- - -]liu[s] Aemilianus (no. 103), aet. Caracallae.
8) Q. Ancharius Felix (no. 108), aet. Heliogabali.
9) Memmius Valerianus (no. 121), aet. Philippi Arabis.
10) [. Aelius] Horatius Paritor (no. 127), medio IIIs.
11) [.] Aelius Rufus Ianuarius (no. 129), ca. a. 257-258.
12) [Q. Bu]llatius Sabinus (no. 135), IIIs.
13) M. Servilius Fortunatus (no. 151), IIIs.

T. Atilius Iuvenalis (no. 54) honoured Q. Aelius Rufinus Polianus (no. 53) as *amico et municipi fraternae adfectionis dilecto*. The former was *praefectus cohortis* in Numidia, the latter *praefectus cohortis* in Mauretania Caesariensis and *tribunus legionis* in Numidia.

Sex. Verteblasius Victor (no. 90), *praef(ectus) equitum*, set up a funerary inscription for his homonymous father, *primus duumvir municipii Lambaesis*. Likewise P. Furius Rusticus, the father, put up an epitaph for his namesake son (no. 91); the latter had been *praef. coh. II Astu(rum) prov(inciae) Britt(anniae) Infer(ioris)* and *trib. mil. leg. III Aug. p(iae) v(indicis)* at Lambaesis. Had this family settled there?

D. Aelius Menecratianus (no. 94)[131] provides a fine case for a sketch of the social context of a family, certainly in the late 2nd/early 3rd century when the military were gaining in importance. His father was P. Aelius Q.f. Lemonia Menecratianus, *Zita*; he was therefore a native of Ziane (ancient Zita), located in the vicinity of Djerba, but on the continent. He was *centurio* (*cohors VIII*) of *legio III Augusta* in 162[132] and *ex centurione legionario, honeste missus* in 197-201[133]. His full name was probably P. Aelius Procles Menecratianus Florius Fortunatus[134]. In any event, the family settled at Lambaesis, where the father was garrisoned. His two sons followed in their father's military footsteps and both attained equestrian status: P. Aelius Menecrates Florianus was *primus pilus, eques Romanus equo publico, flamen perpetuus municipii Lambaesitani, IIvirali-*

[131] *AE* 1987, 1067; Y. Le Bohec, *La troisième légion Auguste, see note 10*, p. 169.

[132] *CIL* VIII 18065.

[133] *AE* 1911, 97.

[134] J. Marcillet-Jaubert, «ZPE», 69, 1987, pp. 211-212. IV.

cius[135]; D. Aelius Menecratianus (no. 94) was *praefectus cohortis VI Br[- - -], trib. mil. leg. I Adiutr.* (Pannonia Superior), *a militiis.* His daughter, Aelia Menecratilla, married P. Maevius Saturninus Honoratianus, *procurator Augustorum trium* (ca. a. 200)[136]. From this latter marriage issued P. Maevius Saturninus Honoratianus, *clarissimus iuvenis, tribunus laticlavius militum legionis XI Claudiae* (Moesia Inferior)[137]. The grandson of the *centurio* had become *laticlavius*! Via army and administration, friendship and marriage, social and municipal relations, this meritocracy, ever showing its loyalty to the emperor, could work its way upwards.

L. Aemilius Salvianus (no. 95), *tribunus cohortis* in Britannia, is probably the same person as an homonymous *egregiae memoriae vir*[138]. His brother, L. Aemilius Marcellinus, was *primus pilus legionis III Augustae.* Again obviously a family of military tradition.

Aemilianus (no. 103) was *a militiis* and *flamen perpetuus*[139]. Of Q. Ancharius Felix (no. 108) we know only that he was *a militiis.* Like Q. Ancharius Felix, Memmius Valerianus (no. 121), *a militiis* and *vir egregius*, set up an inscription in honour of the governor.

(Aelius) Horatius Paritor (no. 127), *IIvir et a militiis*, together with his brother Victorinus, *flamen perpetuus* and *IIvir*, erected an inscription for their other brother [.] Aelius Rufus Ianuarius (no 129), *vir egregius, flamen perpetuus, duumviralicius, curator, ad fisci advocationes ter numero promotus Thevestinam Hadrumetinam Thamugadensem, ad annonam perpetuo, a mil(itiis)*[140].

[Q. Bu]llatius Sabinus (no. 135) was perhaps the son of a freedman and *veteranus* who had risen to *tribunus cohortis I Syrorum* in Mauretania Caesariensis. In a *laterculus praetorianorum* from Rome[141] we find a Q. Bullatius Felix [L]amb(aese). In the absence of the former municipal élite in the 3rd century, the social profile of the equestrian officer is changed.

M. Servilius Fortunatus (no. 151), *a militiis, qui per maria et terras*

[135] *AE* 1987, 1067.

[136] *PIR* V² p. 282 n. 580; parentela coniunctus sit cum Mevio Honoratiano, praef. Aegypti aet. Severi Alex., *PIR* V² p. 280 n. 576.

[137] *PIR* V² p. 281 n. 579.

[138] H. DEVIJVER, *PME* I, A 89.

[139] *AE* 1987, 1064.

[140] J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, pp. 209-210. II; *AE* 1987, 1065.

[141] *CIL* VI 32627.

retulit (sic) reliquias coniugis ex provincia Dacia, left an epitaph at Lambaesis for Flavia Iuli(a) Osa, *vixit an(nis) XXVII.* The family probably stemmed from Lambaesis.

3. *The career of the equestrian officers from Africa*

a) *Before the militiae*

From the foregoing survey it will have become clear that the élite of the *municipia* and *coloniae* formed the reservoir, the recruiting base of the *militiae equestres.* Before entering the emperor's service the knights held local offices there or gave proof of their *liberalitas*[142]. They could also prepare for a career in the *militiae equestres* by serving as *praefectus fabrum*[143] to an influential senator, a consul or provincial governor, who could then recommend them for a *militia.* Their inclusion by the emperor on the lists of the *iudices ex quinque decuriis*[144] was also an honour the Africani liked to mention with some pride, and such a selection could also be a preparatory stage toward a *militia.* Sometimes the *adlectio in V decurias* was coupled with incorporation among the *equites equo publico* (see nos. 10, 15).

A survey of the preparatory stages of the *militiae equestres* will serve to indicate their significance. The following abbreviations are used: m.m.: *munera municipalia* or *liberalitas*; p.f.: *praefectus fabrum*; V: *in V decurias adlectus / ex V decuriis*; e.p.: *equo publico*; e.R.: *eques Romanus.*

— Africa Proconsularis:

nos. 1 (m.m., p.f.); 3 (m.m.); 4 (V); 10 (m.m., e.p., V, p.f.); 15 (m.m., p.f., scriba q.); 12 (m.m., p.f.); 21 (m.m., e.p., V); 28 (V); 33 (m.m.); 35 (m.m.); 36 (e.p.); 43 (V); 44 (m.m.); 48 (m.m.); 58 (m.m.); 59 (m.m.); 62 (m.m.?); 63 (m.m.); 64 (m.m.); 65 (m.m.?); 70 (e.p., V); 72 (e.p.); 82 (e.p., V, p.f.); 89 (m.m.); 92 (m.m.); 101 (m.m.); 111 (m.m., e.R.); 119 (e.R.); 137 (m.m., e.R.); 149 (m.m.); 156 (m.m.).

[142] G. WESCH-KLEIN, *see note 30.*

[143] B. DOBSON, *The 'Praefectus Fabrum' in the Early Principate*, Britain and Rome, Kendal, 1966, pp. 61-84; D.B. SADDINGTON, *Praefecti fabrum of the Julio-Claudian Period*, Festschrift A. Betz, Wien, 1985, pp. 529-546; R. SABLAYROLLES, *Les 'praefecti fabrum' de Narbonnaise*, «Revue Archéologique de Narbonnaise», 17, 1984, pp. 239-247.

[144] H.G. PFLAUM, *Les juges des cinq décuries originaires d'Afrique*, «Antiquités africaines», 2, 1968, pp. 153-195 = *Afrique Romaine.* Scripta Varia. I, 1978, pp. 245-287.

— Mauretania Caesariensis:
nos. 8 (m.m., p.f., V); 11 (m.m.); 13 (m.m., V); 18 (m.m., p.f.); 30 (m.m.); 67 (e.p., m.m.?); 69 (m.m.); 83 (m.m.); 126 (m.m.); 128 (e.R., m.m.); 130 (e.R., m.m.); 131 (m.m.); 139 (m.m.); 142 (m.m.); 146 (m.m.?).

— Mauretania Tingitana:
nos. 1 (m.m.); 31 (m.m., e.p.).

— Numidia:
nos. 14 (m.m.); 24 (m.m., e.p., V); 27 (m.m.); 46 (e.p.); 52 (e.p.); 57 (m.m.); 90 (m.m.?); 103 (m.m.); 105 (e.R., m.m.); 110 (m.m.?); 127 (m.m.); 128 (m.m.); 132 (m.m.).

b) *The* militiae equestres *and the later career*

Due to the nature of the source only a single *militia* is known for some knights: of officers cited in *diplomata militaria*, in a *pridianum*, in dedications by their unit or by themselves in their garrison locality, only the post of that moment is given.

It is striking that these officers, once outside Africa, virtually always make explicit mention of their *origo*. This phenomenon may be an indication of the fact that these men were proud to belong to the élite of an African province:

— Africa Proconsularis:
nos. 17 (praef. coh.; Britannia); 20 (praef. a.; Mauret. Ting.); 29 (praef. coh.; Aegyptus); 32 (praef. coh./a.?; Mauret. Ting.); 39 (praef. a.; Dacia Apulensis); 74 (trib. coh.; Germania Sup.); 84 (praef. coh.; Germania Sup.); 96 (procurator; Galliae); 112 (praef. a.; Pannonia Sup.); 115 (praef. a.; Britannia).

— Mauretania Caesariensis:
nos. 38 (praef. coh.; Germania Sup.); 51 (praef. coh.; Germania Sup.); 55 (praef. coh.; Dacia); 75 (praef. a.; Hispania Tarracon.); 83 (trib. leg.; Cappadocia); 139 (trib. coh.; Britannia); 155 (praef. coh.; Dacia).

— Mauretania:
nos. 37 (trib. coh.; Pannonia Sup.); 138 (praef. coh.; Germania Inf.).

Note that this category serves almost exclusively in the West: Britannia, the Rhine, the Danube.

Of the preceding group we do not know whether this *militia* was their only such post. Of the group that follows we know with certainty

that all held only the tribunate in a legion: these men consciously opted, after administrative offices in their home town, for the administrative routine of the legionary tribunate, which could be exercised '*extra ordinem*'. They regarded this single *militia* — sometimes reiterated — the confirmation and crowning of their membership in the *ordo equester*[145]:

— Africa Proconsularis:
nos. 2 (t.m. leg. in Germania); 15 (t.m. leg., Numidia); 12 (t.m. leg., Numidia); 21 (t.m. leg., Britannia/Germ. Inf.?); 44 (t.leg., ubi?; t.leg. Syria); 58 (t.m. leg. sexmen(stris), Moesia Sup./Pannonia Inf.?); 62 (t.m. leg. Numidia); 68 (t.m. leg., Iudaea); 82 (t.m. leg., ubi?); 89 (t.m. leg., Syria); 107 (t.m. leg., Syria/Britannia?); 156 (t.m. leg., Dacia; t.m. leg., Cappadocia).

— Mauretania Caesariensis:
nos. 11 (t.m. leg., ubi?); 67 (in tribunatu decessit, Numidia?).

It is noteworthy that the phenomenon appears primarily in Africa Proconsularis. This province was the oldest of North Africa and had the most *coloniae* and *municipia*. It was also the first province to supply equestrian officers, especially in the 1st and 2nd centuries, when the social profile of the *militiae equestres* corresponded with that of the municipal elite. In the 3rd century the *municipia* and *coloniae* of the interior of Mauretania Caesariensis (Auzia) and of Numidia (Lambaesis) — *limes* areas — become the chief suppliers of equestrian officers with a different social profile.

Of a third group only a single *militia* is known, and we can assume it was the only one.

— Africa Proconsularis:
M. Licinius Rufus (no. 3)[146] mentions *praefectus alae I Bosphoranae exercitus qui est in Syria*, which was presumably his only equestrian office, under Claudius or perhaps earlier. For in this period the *militiae* had not yet been strictly ordered. C. Cornelius Flaccus (no. 35)[147], *praef(ectus) coh(ortis) I Musulam(iorum) in Maur(etania)*, died, probably in his first post, at the age of 35. [.] Longeius Karus (no. 36)[148], *praefectus co[hort]is scutatae civium Romanorum Alexandriae* (Aegyp-

[145] H. DEVIJVER, *see note 40*, p. 172, s.v. *tribunus angusticlavius legionis*.

[146] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, L 16.

[147] H. DEVIJVER, *PME* I, C 235.

[148] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, L 27.

tus), also died before holding a second post. The inscriptions of nos. 65, 70, 72, and 109 are very fragmentary.

— Numidia:

Of C. Iulius Crescens Didius Crescentianus (no. 27)[149] we know only that he was *trib. cohortis (II) Sardorum.* [. Sittius - - -] (no. 52)[150] was only *praef. coh. in Britannia*; he died at the age of 50. Of nos 54, 66 and 86 no other posts are known. It must be remembered that the pyramidal structure of the *militiae equestres* precluded many *praefecti cohortis* from pursuing a further career because there were insufficient vacancies in the next ranks[151].

A final group of officers about whose military career we are poorly informed is made up of those that denote their *cursus* with the formula *a militiis*[152]. This term, widespread in North Africa from the end of the 2nd and especially in the 3rd century, does not necessarily mean that these knights held more than one post, only that they belonged to the military class of equestrians[153]. As is apparent from the survey, they sometimes provide details about their military service, but not very often..

— Africa Proconsularis:

nos. 92 ([equestribus — vel — III/IV mili]tiis exornatus?); 101 (equestris ordinis trib(us) honorib(us) functus); a militiis: nos. 111, 123, 137, 149.

— Mauretania Caesariensis:

nos. 88 (tribus militiis perfuctus); 100 (milit(iis) equestrib(us) exornatus); 128 (trib. coh. et a milit(iis)); 130 (pr. coh. pr(ovinciae) Britanniae, trib. coh. pr. Maur. Caes., a milit(iis)); a militiis: nos. 113, 124, 126, 131, 142, 144, 146, 152, 153.

— Mauretania Tingitana:

no. 116 ([omnib(us) equestri[b]us militiis functus).

— Numidia:

nos. 57 (a militiis); 94 (praef. coh., trib. m.l., a militiis); 103 (a militiis); 105 (praef. coh., trib. coh., praef. al., a militiis, a militiis tribus);

[149] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, I 51.

[150] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, S 56.

[151] H. DEVIJVER, *see note 40*, p. 471, s.v. *militiae equestres, system.*

[152] H. DEVIJVER, *see note 40*, p. 470, s.v. *militiae equestres, nomenclature.*

[153] H. DEVIJVER, *Les militiae equestres de P. Helvius Pertinax*, «ZPE», 75, 1988, pp. 207-214; G. ALFÖLDY, *Römische Sozialgeschichte*, Wiesbaden, 1979², pp. 147-153.

108 (a militiis); 110 (mil(itiarum) IIII); 121 (a III militiis); 127 & 129 (a militiis); 132 (a tribus militiis); 143 (a militiis); 145 ([in] mil(it)ia equestri defunc[tus]).

Finally, let us take a look at the knights who held two, three or four posts of the *militiae* and at their further careers.

— Africa Proconsularis:

From the limited number of cases no geographical scheme can be deduced. Some served exclusively in a Danubian province (nos. 10, 33, 48), others combined a Danube or Rhine province with service in the Eastern part of the empire (nos. 28, 39, 63, 96). One knight attained the *militia quarta* (no. 39): C. Iulius C.f. Thevest(e), Corinthianus[154], was *praef. coh.* (Syria), *trib. coh.* (Dacia Porolissensis) *item vexillationis Dac(orum) Parthic(ae), donis donatus, praef. alae* (Dacia Superior), *praef. alae milliariae.* He died while serving his fourth appointment at Apulum, Dacia[155], at the age of 39.

Procuratelae after the *militiae* are also held throughout the *Imperium Romanum*: nos. 10, 19, 20, 28, 42, 43, 44, 48, 49, 89, 96, 111, 123.

Two equestrian officers made it to the *curia* in Rome under Antoninus Pius (nos. 33 & 34): C. Vettius C. fil. Volt(inia) Sabinianus Iulius Hospes (no. 33)[156] and the *anonymus* (no. 34)[157] were both adlected into the senate by Antoninus Pius after two *militiae* (*praef. coh., trib. mil. leg.*). C. Vettius Sabinianus Iulius Hospes was registered in the *tribus Voltinia* and may have originated from Ravenna[158]; he was adopted by M. Vettius Latro (no. 76)[159] from Thuburbo Maius, who had an outstanding career under Trajan and Hadrian as equestrian officer and *procurator.* The adoptive son (no. 33) had an equally brilliant senatorial career, concluded by the post of *proconsul Asiae* (a. 190/191). The details of the *cursus honorum* of the *anonymus* (no. 34) are lacking due to the fragmentary state of the inscription.

— Mauretania Caesariensis:

From the careers of those who held two (no. 83, 130) or three (nos.

[154] H. Devijver, *PME* I, IV. *Suppl. I*, I 49.

[155] *CIL* III 1193 = *ILS* 2746.

[156] H. Devijver, *PME* II, IV. *Suppl. I*, V 80.

[157] H. Devijver, *PME* IV. *Suppl. I*, Inc. 143bis.

[158] H. Devijver, *PME* IV. *Suppl. I*, V 80.

[159] H. Devijver, *PME* II, IV. *Suppl. I*, V 76.

8, 18, 30, 69) ranks of the *militiae equestres*, again no geographical pattern can be concluded. They serve all over the empire, sometimes only on the Danube (no. 30), but usually in both West and East (nos. 8, 18, 69, 83).

No knight held the *militia quarta* and no officer reached the senate in Rome. With a fair degree of certainty, however, it is sometimes possible to indicate descendants of equestrian officers who advanced to the senate in Rome (nos. 18, 51, 83, 100).

— Numidia:

The geographical pattern of the *militiae equestres* is the same as that for Africa Proconsularis and Mauretania Caesariensis. Among the officers from Numidia three attained the *militia quarta*. Unfortunately we do not know in which units they served, nor where they were garrisoned, either because of the fragmentary state of the inscription (no. 61) or due to the abbreviated indication of the *militiae* in the 3rd century (nos. 110, 121). After his four *militiae* P. Cassius [- - -] (no. 61)[160] from Cuicul had a brilliant career as *procurator*, concluding his service as *[praef. vi]gilum, praef. [annonae Aug(usti)]*. L. Titinius Clodianus signo Consultius (no. 110)[161], also from Cuicul, mentions only *mil(itiarum) IIII*, followed by an outstanding *cursus* as *procurator* throughout the empire. He may be identical to the mid-3rd century *praefectus Aegypti* Titinius Claudianus. Memmius Valerianus (no. 121)[162], perhaps from Lambaesis (?), was *a militiis, v(ir) e(gregius)* (ca. a. 246-247).

One officer from Cuicul made it to the senate in Rome: Ti. Claudius Subatianus Proculus (no. 99)[163]: after three *militiae* and *procuratela sexagenaria*, he was adlected to the senate around 197, becoming *legatus* in Numidia (a. 208-210) and *consul designatus* (a. 210). His brother Aquila was *praefectus Aegypti* (a. 206-211). These Claudii of Cuicul were related to the Claudii of Cirta[164].

Sometimes a family attained senatorial status at a later stage (nos. 61, 94): the equestrian officer himself (no. 46) could marry a woman of senatorial rank or a daughter could wed a senator (no. 27).

Family and social ties were often of major importance in the pur-

[160] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, C 93; IV. *Suppl. I*, C 97ter.

[161] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, T 24.

[162] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, M 62.

[163] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, C 107.

[164] H. DEVIJVER, *PME* IV. *Suppl. I*, C 187; II, IV. *Suppl. I*, C 146.

suit of a career. For familial relations reference may be made to the survey lists per province. Sometimes the social relations can be hypothetically reconstructed.

Tib. Claudius Candidus (no. 41)[165] was perhaps a native of Thibilis/Cirta (Numidia). He served as *praef. coh.* in Germania Inferior (ca. a. 172-175) and as *trib. mil. leg.* in Britannia (ca. a. 175-177). Precisely at that time Q. Antistius Adventus Postumius Aquilinus, from Thibilis, was governor of Germania Inferior (ca. a. 171/72?)[166] and of Britannia[167]. Had Q. Antistius taken his fellow countryman, Tib. Claudius Candidus, with him as equestrian officer to Germania Inferior and Britannia? Did the influential senatorial compatriot also bring about Candidus' *adlectio inter tribunicios item praetorios*?[168]

M. Claudius Restitutus (no. 26)[169] was *procurator* under governor Pactumeius Clemens, a fellow African, in Cilicia. M. Sempronius Liberalis from Acholla (no. 20)[170] was *praef. alae* in Mauretania Tingitana (inter a. 129-132). With near certainty he is to be identified with the homonymous *procurator Raetiae* (a. 139-140)[171], *praefectus Aegypti* (a. 154-159)[172]. He therefore reached the very pinnacle of an equestrian career. He served in Mauretania Tingitana when M. Gavius Maximus was *procurator*, i.e. governor, there[173]. Gavius Maximus became the *praefectus praetorio* of Antoninus Pius, serving in that capacity for 20 years (ca. a. 138-158)[174]. Had the two knights established friendship in Mauretania and had Gavius Maximus, as the more powerful friend, furthered the career of Liberalis?

In conclusion let us briefly consider the age of the equestrian officers. A number of them state their age on their funerary inscriptions.

[165] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, C 128.

[166] W. ECK, *Die Statthalter der germanischen Provinzen vom 1. - 3. Jahrhundert*, «Epigraphische Studien», 14, 1985, pp. 180-181.

[167] B.E. THOMASSON, *Laterculi praesidum*, I, Göteborg, 1984, 72 n. 28.

[168] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, C 128.

[169] H. DEVIJVER, *PME* I, IV. *Suppl. I*, C 178.

[170] H. DEVIJVER, *PME* II, IV. *Suppl. I*, S 22.

[171] K. DIETZ, «Bayerische Vorgeschichtsblätter», 53, 1988, pp. 137-155, pp. 139-146 n. 2.

[172] See note 170.

[173] B.E. THOMASSON, *see note 167*, 419 n. 10.

[174] *PIR* IV² p. 21 n. 104.

— Africa Proconsularis:
no. 15: Madauros — trib. mil. leg. (Numidia) — pius annis XXX[X-V]III h.s.e.
no. 39: Theveste — praef. alae milliariae (Dacia, Apulum) — vixit annis XXXVIIII.
no. 35: Thubursicu Numidarum — praef. coh. in Maur., IIvir desig(natus) — vixit ann(os) XXXV.
no. 92: Ammaedara — [equestribus -vel- III/IV mili]tiis exornatus (?), primus omnium patronorum [- - -] — vixit annos LV.

— Mauretania Caesarensis:
no. 11: Saldae — tr. militum — v(ixit) a(nnos) XLV h.s.e.
no. 67: Saldae — equo p(ublico) exorn(atus), in tribunatu decessit — vixit annis XXXVII.
no. 83: domo Caesa(rea) Maur(etania) — trib. coh. XXX volun(tariorum, sc. c.R.) in Ger(mania) Sup(eriore), item trib. leg. XII Ful(minatae) c(ertae) c(onstantis) (Cappadocia) — vix(it) annis XXXVII mens(ibus) VI dies (sic) XX (in tribunatu decessit).

— Mauretania:
no. 37: domo Maurit(ania) — [trib. c]oh. XVIII vol. (Pannonia Sup.) — [vixit] ann(os) X[L]V.

— Numidia:
no. 52: Thibilis — praef. coh. (Britannia) — v(ixit) a(nnos) L.
no. 91: Lambaesis (?) — praef. coh. II Astur(um) Britt(aniae) Infer(ioris), trib. mil. leg. III Aug(ustae) p(iae) v(indicis) (Numidia) — vix(it) ann(os) XL.

The age of the equestrian officers buried in their city of origin after their *militiae* (nos. 15, 35, 92, 11, 52, 91?) was between 35 and 55 years. These numbers merely give an idea of their age during active duty. On the other hand, the epitaphs set up in garrison areas, i.e. upon decease while in active service, do give a concrete indication of their actual age:
— militia prima: 45 years (no. 37).
— militia secunda: 37 years (no. 67, no. 83), 40 years (no. 91?).
— militia quarta: 39 years (no. 39).
The years between 35 and 45 correspond to the normal profile of an equestrian officer who had in most cases already fulfilled a municipal career and sometimes held a *praefectura fabrum* as well[175].

[175] For the 'praefectura fabrum', *see note 143*; for the age, see: H. DEVIJVER, *note 40*, pp. 73-140.

4. *Conclusions*

A survey per province — in which the *coloniae* and *municipia* are listed not in alphabetical or geographical, but in the chronological sequence in which they produce equestrian officers — should prove informative.

Africa Proconsularis was already a Roman province in 146 BC. In 46 BC the Roman sphere of influence was extended to Numidia-Africa Nova. Almost two centuries after Proconsularis the two Mauretaniae became Roman provinces (40-42 AD).

The fact that Proconsularis was the first to become romanized is clearly apparent from the survey. Africa Proconsularis not only provides the largest number of officers (51 to Mauretania Caesariensis' 27, Tingitana's 3 and Numidia's 30), but also the distribution of the recruiting over so many different *municipia* and *coloniae* reveals its higher degree of urbanization and Romanization. In the other provinces the number of *municipia* and *coloniae* producing equestrian officers is limited, and consequently the concentration of officers in certain cities is stronger:

Mauret. Caes.: Caesarea (9), Saldae (5), Auzia (5).

Mauret. Ting.: Volubilis (3).

Numidia: Cirta-Cuicul-Thibilis (8), Thamugadi (5), Lambaesis (13).

A correlation between the urbanization of a territory and the supply of equestrian officers by that territory is therefore patently clear.

It has been shown that it was indeed the municipal élite — that as a result of its *paideia*[176], its wealth, its *liberalitas*[177] not only served as the motor of Romanization, but also constituted the reservoir from which the *ordo equester* was replenished, particularly in the 1st and 2nd centuries.

An attentive study of the survey lists reveals a double shift in this pattern in the 3rd century: a geographical displacement of the recruiting centres and, linked herewith, a mutation in the social profile of the equestrian officer.

The geographical shift: Africa Proconsularis produced in the 1st century 6 officers; the largest number was reached in the 2nd century, viz. 28; from the Severi the number diminishes again to 16. In Mauretania Caesariensis the prosperous ports or towns near the sea (such as

[176] H.G. PFLAUM, *see note 144* , *iudices ex V decuriis* with a juridical background; H. DEVIJVER, *see note 20.*

[177] G. WESCH-KLEIN, *see note 30.*

Africa Proconsularis : 51

Carthago	colonia (Augustus)	5	aet. Cal. Claud. (nr. 2), Claud. (3), Hadr. (21). I parte II s. (36), Sev. Alex. (112).
Sabratha	colonia (Marc. Aurel.)	2	aet. Vesp. (4), II s. (59).
Thuburbo Maius	municipium (Hadr.) colonia (Commodus)	2	aet. Trai. (10), aet. Ant. Pii (33).
Leptis Minor	colonia (Traianus)	1	exeunte I s./ineunte II s. (12).
Madauros	colonia (Flavii)	2	exeunte I s./ineunte II s. (15), (quando ?157).
Sicca Veneria	colonia (Augustus)	3	aet. Hadr. (17), II s. (70, 74).
Thisiduum	municipium (Hadr.)	1	aet. Hadr. (19).
Acholla	- ? -	1	aet. Hadr. (20).
Mactaris	colonia (M. Aur./Comm.)	3	aet. Ant. Pii (28), aet. Comm. (49), ex II s./in. III s. (89).
Thubursica Num.	municipium (Trai.)	2	aet. Ant. Pii (29), I parte II s. (35).
Simitthus	colonia (Augustus)	1	aet. Ant. Pii (32).
Theveste	colonia (Traianus)	2	aet. Ant. Pii (34), Ant. Pii/M. Aurel. (39).
Muzuc	municipium (Carac.)	1	aet. M. Aur. (42).
Bulla Regia	municipium (Flavii) colonia (Hadrianus)	1	aet. M. Aur. (43).
Thysdrus	municipium (Sept. Sev.) colonia (a. 244-Diocl.)	2	aet. M. Aur. (44), aet. Gord. III (115).
Pheradi Maius	mun./col.? (Sept. Sev.)	2	aet. Comm. (48), aet. Sept. Sev. (101).
Sufetula	municipium ? (Flavii ?) colonia (Flavii - Sev. Alex.)	3	II parte II s. (58), aet. Alex. Sev. (111), aet. Gord. III (119).
Lepcis Magna	municipium (Vesp.) colonia (Traianus)	1	II s. (62).
Calama	municipium (Trai.) colonia (211-283)	1	II s. (63).
Segermes	municipium (M. Aurel.)	2	II s. (64, 65).
Ammaedara	colonia (Vespasianus)	2	II s. (68), in. III s. (92).
Belalis Maior	municipium ? (Sept. Sev. ?)	1	II s. (72).

Africa Proconsularis : 51

Hippo Regius	municipium (Augustus) colonia (Flavii)	3	II s. (78, 82), III s. (149).
Thaenae	colonia (Hadrianus)	1	ex. II s./in. III s. (84).
Circina	- ?-	1	aet. Sept. Sev. (96).
Uzappa	municipium (211-274)	1	aet. Car. Heliog. (107).
Mustis	municipium (Caesar)	1	aet. Heliog. (109).
Thubursicum Bure	municipium (Sept. S./Car.) colonia (260-268)	1	aet. Phil. Arab. (123).
Cillium	municipium (Trai.) colonia (ex. II s./in. III s.)	1	III s. (137).
Thuburbo Minus	colonia (Augustus)	1	II s./III s. (156).

Mauretania Caesariensis : 27

Caesarea	colonia (Claudius)	9	aet. Trai. (nr. 8), ex. I s./in. II s. (13), Comm./Sept. Sev. (51), II s. (69), ex. II s. (83), ex II s./in. III s. (88), I parte III s. (126), III s. (144), II s./III s. (155).
Saldae	colonia (Augustus)	5	I s.? (11), Hadr. (18), medio II s. (38), II s. (67), III s.? (139).
Tubusuctu	colonia (Augustus)	2	Ant. P. (30), III s. (146).
Tipasa	municipium (Claudius) colonia (Hadrianus)	2	II parte II s. (55), III s. (152).
Choba	municipium (Hadr.)	1	II s. (75).
Portus Magnus	oppidum c. R. ?	1	Sept. Sev. (100).
Rusucurru	municipium (Claud.) colonia (post. a. 198)	1	Alex. Sev. (113).
Pomaria	- ? -	1	III s. (153 ?).
Auzia	municipium (Hadr. ?)	5	a. 246 (124), ca. a. 250 (128), a. 260 (130), medio III s. (131), III s. (142).

Mauretania Tingitana : 3

Volubilis	municipium (Claudius) colonia (218-284/285)	3	aet. Cal./Claud. (1), Ant. Pii (31), Gord. III (116).

Numidia : 30

Cirta	colonia (Augustus)	4	ex. I s./in. II s. (14), ca. a. 140 (26), ca. a. 160 (24), aet. Ant. P. (27).
Cuicul	colonia (Traianus ?)	3	II s. (61), Sept. Sev. (99), Heliog. (110).
Thibilis	pagus Cirtensis colonia (253-268)	1	ca. a. 184/207 (52).
Thamugadi	colonia (Traianus)	5	M. Aur./Comm. (46), II s.? (66), ex. II s./in. III s. (86), Carac. (105), III s. (132).
Thubunae	- ? -	1	II parte II s. (57).
Mascula	municipium (Traianus)	2	III s. (143, 145).
Chullu	colonia (Caesar)	1	III s. (140).
Lambaesis	municipium (163-180)	13	II parte II s. (53, 54), ex. II s./in. III s. (90), in. III s. (91), Sept. Sev. (94, 95), Carac. (103), Heliog. (108), Phil. Arab. (121), medio III s. (127, 129), III s. (135, 151).

Summarizing Table

	Africa Proconsul.	Mauret. Caes.	Mauret. Ting.	Numidia
aet. Cal./Claudii	Chartago-Thugga (2)		Volubilis (1)	
aet. Claudii	Chartago-Thugga (3)			
aet. Vespasiani	Sabratha (4)			
aet. Traiani	Thuburbo Maius (10)	Caesarea (8)		
I s.		Saldae (11)		
exeunte I s./ineunte II s.	Leptis Minor (12)	Caesarea (13)		Cirta (14)
	Madauros (15)			
aet. Hadriani	*domu Sicca ex Africa (17)*	Saldae (18)		
	Thisiduum (19)			
	Acholla (20)			
	Carthago (21)			
aet. Ant. Pii	Mactaris (28)	Tubusuctu (30)	*Volub(ilitanus)* (31)	Cirta (24)
	domo Thubursica (29)			Cirta (26)
	Simit(thu) (32)			Cirta/Cuicul (27)
	Thuburbo Maius (33)			
	Theveste (?) (34)			
I parte II s.	Thubursicu Numidarum (35)			
	Carthago (36)			
medio II s.		*domo Maurit(ania)* (37)		
		domo Saldas (38)		
aet. Ant. P./M. Aur.	*Theveste* (39)			
aet. M. Aurelii	Muzuc (42)			
	Bulla Regia (43)			
	Thysdrus (44)			Thamugadi (46)
aet Commodi	Pheradi Maius (48)			
	Mactaris (49)			

Summarizing Table

	Africa Proconsul.	Mauret. Caes.	Mauret. Ting.	Numidia
aet. Comm./Sept. Sev.		*d(omo) pr(ovincia) Mauretania Caesarea* (51)		Thibilis (Cirta) (52)
II parte II s.	Sufetula (58)	*dom(o) Tipasa* (55)		Batna (53) Batna (54) Thubunae (57)
II s.	Sabratha (59) Lepcis Magna (62) Calama (63) Segermes (64) Segermes (65) Ammaedara (68) Sicca Veneria (70) Belalis Maior (72) *domo Sicca Veneria* (74)	Saldae (67) Caesarea (69) *domo Choba ex provincia Mauretania Caes.* (75)		Cuicul (61) Thamugadi (66)
exeunte II s.	Hippo Regius (78) Hippo Regius (82)	*domo Caesa. Maur.* (83)		
exeunte II s./ineunte III s.	*domo Thaenis Afric[ae]* (84) Mactaris (89)	Caesarea (?) (88)		Thamugadi (86) Lambaesis (90) Caputamsaga (?) (87)
ineunte III s.	Ammaedara (92)			Lambaesis (?) (91)
aet. Sept. Sev.	*domo Circina* (96) Pheradi Maius (101)	*Port(umagnensis)* (100)		Lambaesis (94) Lambaesis (?) (95) Cuicul (99)
aet. Carac.				Lambaesis (?) (103) Thamugadi (105)

Summarizing Table

	Africa Proconsul.	Mauret. Caes.	Mauret. Ting.	Numidia
aet. Car./Heliog.	Uzappa (107)			
aet. Heliog.	Mustis (109)			Lambaesis (108) Cuicul (110)
aet. Alex. Sev.	Sufetula (111) *domo Carthagine* (112)	Rusucurru (113)		
aet. Gordiani III	*natus in pro. Africa de Tusdro*, Thysdrus (115) Sufetula (119)		Volubilis (116)	
aet. Phil. Arabis	Thubursicum Bure (123)	Auzia (124)		Lambaesis (?) (121)
I parte III s.		Caesarea (?) (126)		
medio III s.		Auzia (128) Auzia (130) Auzia (131)		Lambaesis (127) Lambaesis (129)
III s.	Gillium (137) Hippo Regius (149)	*ex provincia Maur. Caesa. domo Saldis* (139) Auzia (142) Caesarea (144) Tubusuctu (146) Tipasa (152) Pomaria (?) (153) *Mauretania* (138)		Thamugadi (132) Lambaesis (135) Colonia Minervia Chullu (140) Mascula (143) Mascula (145) Lambaesis (?) (151)
II s./III s.	Thuburbo Minus (156)	*domi Mauretania Caesarens(i)* (155)		

Caesarea, Saldae, Tipasa, Choba) provide equestrian officers especially during the 2nd century; in the 3rd century eligible candidates are also sought along the military periphery of the province: Pomaria, Auzia (5). In Numidia the evolution is most straithforward: Cirta, an Augustean *colonia*, supplies 4 officers, virtually all in the first half of the 2nd century; from the end of the 2nd and during the 3rd century the equestrian officers come from the military zone, the *limes*: 21 of 30 officers! Lambaesis, where *legio III Augusta* was garrisoned, a strategic junction and economic centre, produces no less than 13 officers, Thamugadi 5, Mascula 2, Thubunae 1.

The shift of the recruiting base during the 3rd century to the military peripheral zone — see in particular Numidia — also resulted in the alteration of the social profile of the equestrian officer.

During the 1st, and especially during the 2nd century it was mainly the municipal élite that provided equestrian officers. They exercised the 'classic' *tres / quattuor militiae*, though some contented themselves with the more administrative legionary tribunate. Social and family ties were important for their career. When they set up an inscription outside the African provinces, they almost never failed to explicitly and proudly mention their African origin. In addition, this loyal élite was highly mobile, serving in Britain, on the Rhine or Danube as well as in Africa and in the East.

In the course of the 3rd century, however, the recruiting area shifts to the military zones of North Africa. The municipal élite was no longer interested in the equestrian *militiae* due to the political, military and economic crisis. The *ordo equester* experiences a de facto division into a military and a civil class[178]. The most notable fact is the emergence of the formula *a militiis*, which refers not to the number of posts a knight held, but merely indicates that he belongs to the military class of the *ordo equester*. The recruiting base for the *militiae equestres* was now formed by the *decuriones alae*, the *beneficiarii* and *evocati*, who present themselves as *militiae petitores*[179].

[178] G. ALFÖLDY, *see note 153*.

[179] H. DEVIJVER, *Veränderungen in der Zusammensetzung der ritterlichen Offiziere von der 2. H. des 2. Jh.s bis zur 1. H. des 3. Jh.s (a. 193-268)*. Kolloquium Köln-Nov. 1991: *Prosopographie und Sozialgeschichte der Kaiserzeit* (forthcoming, 1992).

Appendix

Prosopographia

aet. Caligulae / Claudii :
1. M. Val(erius) Bostaris f(ilius) Gal(eria) Severus (*PME* II, V 36-37)
   — a. 40/41 — Volubilis, Mauretania Tingitana.
2. L. Iulius L. f. Cor(nelia) Crassus (*PME* I, I 50)
   — ante a. 42 — Africa ex pago Carthaginis Thuggensi.

aet. Claudii :
3. M. Licinius Rufus (*PME* II, L 16)
   — ca. a. 54 — Africa ex pago Carthaginis Thuggensi.

aet. Vespasiani :
4. [- - -] (*PME* II, Inc. 147)
   — aet. Vesp. — Sabratha, Tripolitania, Africa.
5. [- - -]ionius [- - -] (*PME* II, Inc. 127)
   — post. a. 70 — Cirta, Numidia?

aet. Domitiani / Traiani :
6. Lusius Quietus (*PME* II, L 41)
   — aet. Dom./Trai. — Maurus, Mauretaniâ.

aet. Traiani :
7. P. Besius P. f. Quir(ina) Betuinianus C. Marius Memmius Sabinus (*PME* I, B 21)
   — ca. a. 100-109 — Africanus?
8. Ti. Claudius L. f. Helvius Secundus (*PME* I, C 143)
   — inter a. 98/99-112/114 — Caesarea, Mauretania Caesariensis.
9. C. Na(e)vius Quadratus (*PME* II, N 8)
   — aet. Traiani — Africanus?
10. M. Vettius C. f. Quir(ina) Latro (*PME* II, V 76)
    — ca. a. 103-109 — Thuburbo Maius, Africa.

I s. :
11. Q. Pomponius M. f. Col(lina) Crispinus (*PME* II, P 75)
    — I s.? — Saldae, Mauretania Caesariensis.

exeunte I s. / ineunte II s. :
12. M. Aemilius L. f. Pal(atina) Respectus (*PME* I, A 87)
    — Leptis Minor, Africa.
13. L. Annius C. f. Quir(ina) Fabianus (*PME* I, A 118)
    — Caesarea, Mauretania Caesariensis.

14. C. Aufidius C. fil. Q(uirina) Maximus (*PME* I, A 197)
— Cirta, Numidia.
15. Ti. Claudius Ti. f. Quir(ina) Hispanus (*PME* I, C 145)
— ad finem I s. — Madauros, Africa.

aet. Traiani / Hadriani :
16. [- - -] f. A[- - -] (*PME* II, Inc. 257)
— Africa.

aet. Hadriani :
17. L. Antistius L. f. Quirina Lupus Verianus, domu Sicca ex Africa (*PME* I, A 126)
— inter a. 103-122, fortasse aet. Hadriani — Sicca Veneria, Africa.
18. Sex. Cornelius Sex. f. Arn(ensi) Dexter (*PME* I, C 234)
— Saldae, Mauretania Caesariensis.
19. T. Flavius T. fil. Quir(ina) Gallicus (*PME* I, F 49)
— Thisiduum, Africa.
20. M. Sempronius Liberalis, Acholla (*PME* II, S 22)
— inter a. 129-132 — Acholla, Africa.
21. Q. Voltedius L. [f. Arn(ensi)] Optatus Aurelianus (*PME* II, V 127)
— ca. a. 120 — Carthago, Africa.

I s. vel II s. :
22. [- - -] (*PME* II, Inc. 142)
— Thugga, Africa?
23. [- - -] (*PME* II, Inc 146)
— Thubursicu, Africa?

aet. Antonini Pii :
24. L. Claudius Ti. fil. Quir(ina) Honoratus (*PME* I, C 146)
— ca. a. 160 — Cirta, Numidia.
25. Ti. Cl(audius) Proculus Cornelianus (*PME* I, C 174)
— ca. a. 150-156 — Africanus?
26. M. Claudius Q.f. Quir(ina) Restitutus (*PME* I, C 178)
— ca. a. 140 — Cirta, Numidia.
27. C. Iulius Crescens Q. fil. Quir(ina) Didius Crescentianus (*PME* I, I 51)
— aet. Ant. Pii — Cirta/Cuicul, Numidia.
28. Sex. Iulius Sex. f. Quir(ina) Possessor (*PME* I, I 99)
— aet. Ant. Pii — Mactar, Africa.
29. M. Iulius M. f. tribu Quir(ina) Silvanus, domo Thubursica (*PME* I, 1 127)
— a. 154-156 — domo Thubursica (Numidarum), Africa.
30. Q. Petronius C. f. Cor(nelia) Novatus (*PME* II, P 26)
— ca. a. 138-160 — Tubusuctu, Mauretania Caesariensis.
31. L. Pompeius M. f. Claudia Seni[or], Volub(ilitanus) (*PME* II, P 70)
— aet. Ant. Pii — Volub(ilitanus), Mauretania Tingitana.
32. [- - -] Rusticus, Simit(thu) (*PME* II, R 31)
— a. 154 — Simit(thu), Africa.
33. C. Vettius C. fil. Volt(inia) Sabinianus Iulius Hospes (*PME* II, V 80)
— ca. a. 152-160 — Thuburbo Maius, Africa.

34. [- - -]linus (*PME* IV, *Suppl. I*, Inc. 143bis)
— aet. Ant. Pii — Theveste, Africa.

I parte II s. :
35. C. Cornelius C. f. Papir(ia) Flaccus (*PME* I, C 235)
— I parte II s. — Thubursicu Numidarum, Africa.
36. [.] Longeius Q. Longei Festi f. Quirina Ka[r]us (*PME* II, L 27)
— I parte II s.? — Carthago, Africa.

medio II s. :
37. [- - -] Crescens Licinianus, domo Maurit(ania) (*PME* I, C 283)
— medio II s. — domo Maurit(ania).
38. L. Petronius Florentinus, domo Saldas (*PME* II, P 23)
— medio II s. — domo Saldas, Mauretania Caesariensis.

aet. Antonini Pii / M. Aurelii :
39. C. Iulius C. f., Thevest(e), Corinthianus (*PME* I, I 49)
— ca. a. 155-165 — Thevest(e), Africa.
40. Q. Sittius Caecilian(us) (*PME* II, S 57)
— ca. a. 155-184? — Numidia (?).

aet. M. Aurelii :
41. Tib. Claudius Candidus (*PME* I, C 128)
— ca. a. 172-180 — Cirta/Thibilis? Numidia.
42. M. Clodius M. fil. Quir(ina) Fa[us]tus Secu[ndus] (*PME* I, C 197)
— aet. M. Aurelii (?) — Muzuc, Africa.
43. Q. Domitius L. fil. Quir(ina) Marsianus (*PME* I, D 26)
— ca. a. 170-172 — Bulla Regia, Africa.
44. L. Egnatuleius P. f. Gal(eria) Sabinus (*PME* I, E 5)
— inter a. 177/180 — Thysdrus, Africa.
45. [- - -]rom[- - -] (*PME* II, Inc. 140)
— aet. M. Aurelii/L. Veri — Segermes? Africa?

aet. Marci Aurelii / Commodi :
46. C. Annius Flavianus (*PME* I, A 120)
— ca. a. 175-183 — Thamugadi, Numidia.

aet. Commodi :
47. Ti. Cl(audius) P. f. Quir(ina) Claudianus (*PME* IV, *Suppl. I*, C 133bis)
— aet. Commodi — Cirta? Numidia (?).
48. P. Messius Saturninus (*PME* II, M 47)
— aet. Commodi — Pheradi Maius, Africa.
49. Ti. Plautius Ti. f. Papiria Felix Ferruntianus (*PME* II, P 41)
— aet. Commodi — Mactaris, Africa.
50. [- - -] (*PME* II, Inc. 129)
— aet. Commodi — Caesarea? Mauretania Caesariensis?

aet. Commodi / Septimi Severi :
51. Fl(avius) Antio[chia]n[us], d(omo) pr(ovincia) [M]a[ur]e[tan(ia)] [Cae]sarea (*PME* I, F 40)
— a. 191 vel a. 211 — Caesarea, Mauretania Caesariensis.

52. [. Sittius - - -] (*PME* II, S 56)
— ca. a. 184-207 — Thibilis, Numidia.

II parte II s. :
53. Q. Aelius Q. f. Quir(ina) Rufinus Polianus (*PME* I, A 56)
— II parte II s. — Batna, Numidia.
54. T. Atilius P. f. Quir(ina) Iuvenalis (*PME* I, A 177)
— II parte II s. — Batna, Numidia.
55. [- - -]ius Annia[n]us, dom(o) Tipasa (*PME* I, A 274)
— II parte II s. — domo Tipasa, Mauretania Caesariensis.
56. Sex. Iulius D. f. Hor(atia) Florus Victorinus (*PME* I, I 64)
— II parte II s. — Africa? Italia?
57. C. Iulius C. f. Papiria Vict[ori]nus (*PME* V, *Suppl. II*, I 141bis)
— II parte II s. (?) — Thubunae, Numidia.
58. L. Pompeius L. F. Quirin[a- - -]ianus (*PME* II, P 51)
— II parte II s. (?) — Sufetula, Africa.

II s. :
59. [...A]vitius Q. f. Quir(ina) Rufus (*PME* I, A 266)
— inter a. 138-200 — Sabratha, Africa.
60. M. Cascellius [- - -] (*PME* I, C 86)
— II s. ? — Africanus?
61. P. Cassius [P. f. Pap(iria).....] (*PME* I, C 93)
— II s. — Cuicul, Numidia.
62. [- - -]nus Castus (*PME* I, C 270)
— II s. ? — Leptis Magna, Africa.
63. Q. Domitius Q. f. Quir(ina) Victor (*PME* I, D 34)
— II s. — Calama, Africa.
64. M. Fabius M. f. Papir(ia) Mettianus (*PME* I, F 10)
— II s. — Segermes, Africa.
65. [.Flavius?] Quadratus Laet[ianus?] (*PME* I, F 64)
— II s. ? — Segermes, Africa.
66. C. Helvidius Diogenes (*PME* I, H 5)
— II s.? — Thamugadi, Numidia.
67. Q. Herennius L. f. Arn(ensi) Martialis (*PME* I, H 16)
— II s. — Saldae, Mauretania Caesariensis.
68. [- - -] T. f. Serg(ia) Heridia[nus] (*PME* I, H 22)
— II s.? — Ammaedara, Africa.
69. [.] Iuli[us- - -] (*PME* I, I 7)
— II s.? — Caesarea, Mauretania Caesariensis.
70. [C. Iu]lius C. f. Quir(ina) [...A]quilinus (*PME* I, I 23)
— II s., aet. Hadriani/Commodi — Sicca Veneria, Africa.
71. C. Iulius C. f. Arniens(i) Speratianus (*PME* I, I 129)
— II s. — Italicus vel potius Africanus?
72. M. Lurius M. fil. Arn(ensi) Faustus Caecilianus (*PME* IV, *Suppl. I*, L 38bis)
— II s. (?) — Belalis Maior, Africa.
73. G. Pompeius M. [f.] Saturnin[us] (*PME* II, P 69)
— II s.? — Africanus?
74. P. Quintius L. fil. Quir(ina) Terminus, domo Sicca Veneria (*PME* II, Q 5)
— II s. — domo Sicca Veneria, Africa.

75. M. Sellius L. f. Arn(ensi) Honoratus, domo Choba e[x] provincia Maur[e]tania Caes(ariense) (*PME* II, S 16)
— ineunte II s. vel II parte II s. — domo Choba, Mauretania Caesariensis.
76. T. Statilius Mari[a]nus (*PME* II, S 67)
— II s. ? — Africanus?
77. [- - -] (*PME* II, Inc. 131)
— II s. — Thibaris, Africa (?).
78. [- - -] (*PME* II, Inc. 132)
— II s. ? — Hippo Regius, Africa.
79. [- - -] (*PME* II, Inc. 137)
— II s.? — Caesarea, Mauretania Caesariensis?
80. [- - -] (*PME* II, Inc. 138)
— II s.? — Thysdrus, Africa?
81. [- - -] (*PME* II, Inc. 148)
— II s.? — Lepcis, Africa.
82. [- - -] (*PME* II, Inc. 150)
— exeunte I s. — vel II s. — Hippo Regius, Africa.

exeunte II s. :
83. C. Iulius Quir(ina) Pudens Q. fil., domo Caesa(rea) Maur(etania) (*PME* I, I 103)
— exeunte II s. — domo Caesa(rea), Maur(etania Caesariensis).

exeunte II s. / ineunte III s. :
84. L. Caecilius L. f. Quirina Caecilianus, domo Thaenis Afric[ae] (*PME* I, C 10)
— domo Thaenis, Afric[ae] (Thaenae).
85. Gallonius (*PME* I, G 3)
— Numidia?
86. Q. Iulius Frontinu[s] (*PME* I, I 65)
— Thamugadi, Numidia.
87. [C. L]a[t]i[niu]s Natalis [f. Pamma]chius (*PME* II, L 4)
— Caputamsaga? Numidia.
88. M. Pomponius Vitellianus (*PME* II, P 82)
— Caesarea? Mauretania Caesariensis.
89. C. Sextius C. f. Papir[ia] Martialis (*PME* II, S 48)
— Mactaris, Africa.
90. Sex. Verteblasius Victor (*PME* II, V 73)
— Lambaesis, Numidia.

ineunte III s. :
91. P. Furius Rusticus (*PME* I, F 98)
— Lambaesis ? Numidia.
92. Q. Iulius C. fil. Quir(ina) Rufus Q. Iunius [- - -] (*PME* I, I 113)
— Ammaedara, Africa.
93. [- - -] (*PME* V. *Suppl. II*, Inc. 126ter)
— Lambaesis ? Numidia ?

aet. Septimii Severi :
94. D. Aelius Menecratianus (*PME* I, A 48)
— aet. Sept. Sev. — Lambaesis, Numidia.

95. L. Aemil(ius) Salvianus (*PME* I, A 89)
— a. 205-207 — Lambaesis (?), Numidia.
96. Tib. Antistius Fausti fil. Quirina Marcianus, domo Circina (*PME* I, A 127)
— ca. a. 200 — domo Circina, insula Africae.
97. [.] Anullius Geta (*PME* I, A 148)
— aet. Sept. Sev. — Cirta ? Numidia ?
98. Sex. Boebius Scribonius Castus (*PME* I, B 26)
— a. 193 — Africanus ?
99. Ti. Cl(audius) Subatianus Proculus (*PME* I, C 187)
— aet. Sept. Sev. — Cuicul, Numidia.
100. Sex. Cornelius Sex. fil. Quir(ina) Honoratus, Port(umagnensis) (*PME* I, C 238)
— aet. Sept. Sev. — Port(umagnensis), Portus Magnus, Mauretania Caesariensis.
101. P. Messius Augustinus Maecianus (*PME* II, M 44)
— aet. Sept. Sev. — Pheradi Maius, Africa.
102. [- - -] (*PME* II, Inc. 19)
— aet. Sept. Sev. — Lepcis Magna ? Africa ?

aet. Caracallae :
103. [---]liu[s] Aemilianus (*PME* V. *Suppl. II*, A 267bis)
— aet. Caracallae — Lambaesis, Numidia (?).
104. M. Caecilius Donatianus (*PME* I, C 13)
— aet. Caracallae ? — Africanus (?).
105. M. Plotius Faustus, signo Sertius (*PME* II, P 47)
— aet. Caracallae — Thamugadi, Numidia.

aet. Caracallae/Heliogabali :
106. T. Ael(ius) Crescentianus (*PME* I, A 29)
— a. 212-222 — Africanus ?
107. L. Vibius Latinianus [Va]lens (*PME* II, V 96)
— aet. Carac./Heliog. — Uzappa, Africa.

aet. Heliogabali :
108. Q. Ancharius Felix (*PME* I, A 115)
— ca. a. 220 — Lambaesis, Numidia.
109. [.] [F]ulvius [Fel]ix (*PME* I, F 91 = *PME* V. *Suppl. II*, F 91bis)
— a. 218/222 — Mustis, Africa.
110. L. Titinius Clodianus, signo Consultius (*PME* II, T 24)
— ca. a. 220 — Cuicul, Numidia.

aet. Alexandri Severi :
111. L. Caecilius L. f. Athenaeus (*PME* I, C 7)
— ca. a. 222-235 — Sufetula, Africa.
112. M. Helvius M. f. Clemens Arnensis (sic), domo Carthagine, (*PME* I, H 7)
— aet. Alex. Sev. — domo Carthagine, Africa.
113. [C.] Iulius Sabinus (*PME* I, I 116)
— aet. Alex. Sev. — Rusuccurru, Mauretania Caesariensis.
114. [- - -] (*PME* II, Inc. 144)
— post. a. 233 — Sufes ? Africa ?

aet. Gordiani III :
115. Aemilius Crispinus, natus in pro(vincia) Africa de Tusdro (*PME* I, A 76)
— a. 242 — natus in pro(vincia) Africa de Tusdro, sc. Thysdrus, Africa.
116. [M. Ant(onius)] Quir(ina) Navillus (*PME* I, A 140)
— aet. Gordiani (?) — Volubilis, Mauretania Tingitana.
117. C. Iul(ius) Roga[tianus] (*PME* I, I 107)
— a. 241 Dec. 4 — Africanus (?).
118. Q. Petronius Quintianus, dom(o) [Nu]midia (*PME* II, P 28)
— aet. Gordiani III — dom(o) [Nico]midia (Bithynia) — vel — [Nu]midia?
119. M. Valgius M. f. Quir(ina) Aemilianus (*PME* II, V 45)
— a. 238-244 (?) — Sufetula, Africa.

aet. Philippi Arabis :
120. L. Magnius Fulvianus (*PME* II, M 12)
— a. 244-249 — Africanus, Mauretania Tingitana (?).
121. Memmius Valerianus (*PME* II, M 42)
— a. 244-249 — Lambaesis, Numidia?
122. Numisius Maximus, domo [Knis]sia ? (*PME* II, N 20)
— a. 244-246 — domo [Knis]sia? Africa?
123. [- - -]sius Sallus[tianus] (*PME* II, S 91)
— non ante a. 244-249 — Thubursicum Bure, Africa.
124. [- - -]ianus (*PME* II, Inc. 128)
— a. 246 — Auzia, Mauretania Caesariensis.

I parte III s. :
125. M. M[e]ssius Messor (*PME* II, M 46)
— I parte III s. — Africanus?
126. [- - -] (*PME* II, Inc. 136)
— I parte III s. — Caesarea, Mauretania Caesariensis?

medio III s. :
127. [.] [Aelius] Horatius Paritor (*PME* I, A 39)
— ca. a. 250-258 — Lambaesis, Numidia.
128. P. Ael(ius) P. f. Q(uirina) Primianus (*PME* I, A 53)
— ca. a. 250 — Auzia, Mauretania Caesariensis.
129. [.] Aelius Rufus Ianuarius (*PME* I, A 58)
— ca. a. 257-258 — Lambaesis, Numidia.
130. Q. Gargilius Q. f. Quir(ina) Martialis (*PME* I, G 4)
— a. 260 Mart. 26 — Auzia, Mauretania Caesariensis.
131. [- - -] Marcellus (*PME* II, M 79)
— medio III s. — Auzia, Mauretania Caesariensis.

III s. :
132. P. Aelius Silvanus (*PME* I, A 62)
— III s. — Thamugadi, Numidia.
133. Ant(onius) Ianuarius (*PME* I, A 135)
— III s.? — Africanus?
134. [.] Apon[i]us Rogat[i]anus (*PME* I, A 152)
— III s. — Africanus (?).
135. [Q. Bu]llatius Sabinus (*PME* I, B 32)
— III s. — Lambaesis, Numidia.

136. Sex. Caecil(ius) Ianuarius (*PME* I, C 14)
— III s. — Africanus?
137. L. Caninius Ianuarius Flavianus (*PME* I, C 77)
— III s., post. a. 192 — Gillium? Africa?
138. Cla[udius?] Aelia[nus] (*PME* I, C 113)
— fortasse III s. — Mauretania.
139. G. Cornelius Peregrinus (signum) Volantius, ex provincia Maur(etania) Caesa(riensi) domo Saldis (*PME* I, C 244)
— III s.? — Saldae, Mauretania Caesariensis.
140. M. Domitius Martialis (*PME* I, D 27)
— III s. — Colonia Minervia Chullu, Numidia.
141. Fabius Honoratus (*PME* I, F 7)
— III s.? — Africanus?
142. Geminius Clemens (*PME* I, G 14)
— III s. — Auzia, Mauretania Caesariensis.
143. [Iulius - -]dianus (*PME* I, 16)
— III s. — Mascula, Numidia.
144. Iul(ius) Antoninus (*PME* I, I 18)
— III s. — Caesarea, Mauretania Caesariensis.
145. L. Iulius Crispus (*PME* I, 52)
— III s. — Mascula, Numidia.
146. Marcii, duo filii L. Marcii Victoris (*PME* II, M 25)
— III s. — Tupusuctu, Mauretania Caesariensis.
147. M. M[e]ssius Messor (*PME* II, M 46)
— III s.? — Africanus?
148. Oc[tavius H]onor[atus] (*PME* II, O 8)
— III s.? — Africanus?
149. L. Postumius Felix Celerinus (*PME* II, P 104)
— III s. — Hippo Regius, Numidia.
150. Q. Ranius Cassianus (*PME* II, R 2)
— III s. — Lepcis Magna? Africa?
151. M. Servilius Fortunatus (*PME* II, S 42)
— III s. — Lambaesis, Numidia?
152. L. Turranius Honoratus (*PME* II, T 43)
— III s. — Tipasa, Mauretania Caesariensis.
153. Viatorius Senecio (*PME* II, V 88)
— III s. — Pomaria, Mauretania Caesariensis?
154. [- - -] (*PME* V. *Suppl. II*, Inc. 126quater)
— a. 283/284 — Zarai? Numidia?

II s. / III s. :

155. P. Didius Italicus, domi Mauretania Caesarens(i) (*PME* I, D 13 = *PME* V. *Suppl. II*, D 7bis)
— II s./III s. — domi Mauretania Caesarens(i).
156. C. Porcius C. fil. Quir(ina) Saturninus Iunior (*PME* II, P 97)
— II s./III s. — Thuburbo Minus, Africa.

quando?

157. [.] Pactume[ius- - -] (*PME* II, P 7)
— quando? — Madauros, Africa.

This list adds the recent bibliography since the appearance of : H. DEVIJVER, *Prosopographia Militiarum Equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, IV, *Supplementum I*, 1987. Numbers 57, 93, 103, 109, 154, deal with new officers, taken from our manuscript : *PME*, V. *Supplementum II* (to publish in 1993).

1. M. LENOIR, *L'Africa romana*, 6, 1989, pp. 89-102.
6. P. SOUTHERN, «Britannia», 20, 1989, pp. 92-93; M.P. SPEIDEL, «ANRW», II, 3, 1975, p. 212 not. 38; K. STROBEL, *Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans*, «Antiquitas», Reihe 1, Band 33, Bonn, 1984, pp. 68-69 not. 52.
7. K. STROBEL, *Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans*, «Antiquitas», Reihe 1, Band 33, Bonn, 1984, p. 92 not. 48; M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari, 1989, p. 28 n. 3, pp. 143-144 n. 3 : proc. pro leg(ato) provinc. Mauret. Tingit., inter a. 110 / 112-114.
10. J. FITZ, «Oikumene», 5, 1986, pp. 352-356 n.3, 34-35; K. STROBEL, *Dakerkriegen Trajans*, see n. 6, p. 117; M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari, 1989, p. 19, p. 34, p. 125 n. 5.
12. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 137.
15. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 139 : ad finem I s.
19. M. ZAHMT, «ZPE», 79, 1989, pp. 179-180.
20. K. DIETZ, «Bayerische Vorgeschichtsblätter», 53, 1988, pp. 137-155, pp. 139-146 n. 2 : fortasse procurator Raetiae, ca. a. 139-140; G. ALFÖLDY, «Mavors», III, 1987, p. 123; P. BURETH, «ANRW», II, 10, 1, 1988, p. 486; G. BASTIANINI, «ANRW», II, 10, 1, 1988, p. 509.
27. M.TH. RAEPSAET-CHARLIER, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial (I^er - II^er s.)*, Leuven, 1987, pp. 276-277 n. 313; J.P. LAPORTE, *Rapidum. Le camp de la cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne*, Sassari, 1988, p. 43, pp. 49-50 App. 2 : ca. a. 170 (?).
28. C.C. PETOLESCU, «Germania», 65, 1987, pp. 131-132; ID., «Dacia», 31, 1987, pp. 164-171 (*AE* 1987, 827) : militiis perfunctus sit ad finem aet. M. Aurelii / L. Veri; ID., «SCIVA», 38, 1987, pp. 23-32 (*AE* 1987, 828); P. LE ROUX, «REA», 88, 1986, pp. 247-271, p. 265 (*AE* 1986, 1026); J. CAMPOS, J. GONZALEZ, «AEA», 60, 1987, pp. 154-156 n. 4.
31. Y. LE BOHEC, *Les unités auxiliaires...*, see n. 53, p. 69.
32. M. EUZENNAT, *Le limes de Tingitane. La frontière méridionale*, Paris 1989, pp. 107-108 n. 1 = *Inscr. Lat. du Maroc*, p. 66 n. 82 = M.M. ROXAN, *Roman Mil. Diplomas*, 48; G. ALFÖLDY, «Mavors», III, 1987, p. 125.
33. I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 3, 108 = *CIL* III 7854 = 1619; B.E. THOMASSON, *Laterculi praesidum*, III, Göteborg, 1990, p. 31, 18 : 41.
39. I.I. RUSSU, «Acta Musei Porolissensis», 9, 1985, pp. 137-141 (*AE* 1986, 605).
42. V.A. MAXFIELD, *The Military Decorations of the Roman Army*, London, 1981, pp. 177-178, pp. 181-182.
43. M.S. BASSIGNANO, «Epigraphica», 48, 1986, pp. 262-263.
46. M.TH. RAEPSAET-CHARLIER, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial (I^er - II^er s.)*, Leuven, 1987, pp. 106-107 n. 91; G. WESCH-KLEIN, «ZPE», 77, 1989, pp. 151-154, Taf. IX c, ad : *AE* 1980, 959.

47. M.TH. RAEPSAET-CHARLIER, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial (I^er - II^er s.)*, Leuven, 1987, p. 517 n. 639 : Pomponia Germanilla, clarissima femina, uxor.
49. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 143.
50. M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari, 1989, p. 34, p. 35, p. 41, p. 130 n. 13 : *CIL* VIII 9372, cfr. p. 1983 : aet. Commodi; valde incertum an proc. Mauretaniae Caes. fuisset.
53. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 75 not. 134; ID., *Les unités auxiliaires de l'armée Romaine en Afrique Proc. et Numidie sous le Haut Empire*, Paris, 1989, p. 138 not. 149 : II parte II s.; origo: Batna, Numidia.
54. Y. LE BOHEC, *Les unités auxiliaires...*, see n. 53, p. 74 not. 119, p. 75 : II parte II s.; origo : Batna, Numidia.
55. I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 4, 273 ad : *CIL* III 947 : nomen fortasse : [T. An]nius Annia[n]us.
57. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, p. 220 n. XVIII = *AE* 1987, 1085 (Thubunae, Numidia) : C. Iulius C.f. Papiria Vict[ori]nus, a milit(iis), fl(amen) p(er)p(etuus) municipii Thub(unensium); II parte II s. (?).
59. G. DI VITA-EVRARD, *L'Africa romana*, 4, 2, 1987, pp. 507-528, pp. 523-525 : ca. a. 145-155.
62. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 140 : tempus incertum.
85. Y. LE BOHEC, *Les unités auxiliaires...*, see n. 53, p. 72 not. 78 : II s.
91. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 139 : aet. Septimi Severi, post a. 197.
93. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 54, 1984, pp. 165-168 ad : *CIL* VIII 2760 + 18354 + 3315 = 18342, cfr. 18181 = *AE* 1985, 871 (Lambaesis, Numidia) : [a] mil(itiis).
94. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, pp. 211-212 n. IV = *AE* 1987, 1067.
97. D. SAMSARIS, *L'Africa romana*, 5, 1988, pp. 403-430, p. 430 n. 219 : e Dacia ortus sit.
98. I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 3, 45 = *CIL* III 1374; I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 3, 68 = *AE* 1903, 67.
99. M.S. BASSIGNANO, «Epigraphica», 48, 1986, pp. 263-264.
103. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, pp. 207-209 n. I = *AE* 1987, 1064 (Lambaesis, Numidia) : [- - -]liu[s] Aemilianus, a m[ili]tiis, fl(amen) p(er)p(etuus); aet. Caracallae.
105. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, pp. 217-218 n. XIII = «BAA», V, 1971-1974 (1976), p. 11 = *AE* 1987, 1072 (Thamugadi, Numidia).
106. See now : I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 4, 272, 285.
109. M.W.C. HASSALL, R.S.O. TOMLIN, «Britannia», 19, 1988, p. 492 n. 10; R.S.O. TOMLIN, «ZPE», 74, 1988, pp. 145-147 (Longovicium, Britannia): [.] [F]ulvius [Fel]ix, praef(ectus) sc. cohortis I Lingonum equitatae (Britannia; a. 218/222); idem sit atque anonymus e *CIL* VIII 1578 (Mustis, Africa Proconsularis; *PME* I, F91; IV. *Suppl. I*, F91).
115. See : *PIR* V² p. 379 n. 149.
116. M. CHRISTOL, *Africa romana*, 3, 1986, pp. 83-96, p. 93 n. 1; M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari, 1989, p. 17 not. 61 : aet. Gordiani III (?).

119. Y. LE BOHEC, *Les unités auxiliaires...*, see n. 53, pp. 127-128.
126. M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *L'Africa romana*, 6, 1989, pp. 147-178: ad *CIL* VIII 21002, inter a. 238-244/253-268.
127. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, pp. 209-210 n. II.
129. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, pp. 209-210 n. II = *AE* 1987, 1065.
130. T. KOTULA, *L'Africa romana*, 4, 1, 1987, pp. 229-234; P. SOUTHERN, «Britannia», 20, 1989, pp. 81-136, p. 94.
132. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, p. 215 n. X = *AE* 1987, 1069.
135. Y. LE BOHEC, *Les unités auxiliaires...*, see n. 53, p. 90 : III s.
150. Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, p. 142.
154. J. MARCILLET-JAUBERT, «ZPE», 69, 1987, p. 221 n. XX, ad : *CIL* VIII 4516 = *AE* 1987, 1084 (Zarai, Numidia) : [...] a mil(itiis), f[l(amen) p(er)p(etuus) - - -]; a. 283-284.
155. I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 4, 278 ad : *CIL* III 6257 (*AE* 1897, 64); I.I. RUSSU, *Inscr. Daciei*, III, 4, 284 ad : *AE* 1975, 722.

Olivier Devillers

Le rôle des passages relatifs à Tacfarinas dans les *Annales* de Tacite

En 17 après J.-C., Tacfarinas, un ancien soldat au service de Rome, prit, avec le soutien de la tribu gétule des Musulames, la tête d'une insurrection en Afrique. Il fallut sept années et quatre campagnes pour venir à bout de cette rébellion. Les *Annales* de Tacite, dans lesquelles ces événements sont évoqués à quatre reprises (II 52; III 20-21; 72, 4-74; IV 23-26), constituent le principal témoignage sur ces opérations[1].

On pourrait s'interroger sur la véracité du récit tacitéen[2], s'intéresser aux causes du soulèvement, dont les *Annales* ne disent mot[3], ou encore étudier la rébellion dans une perspective diachronique, afin de déterminer sa place dans l'histoire des relations entre Rome et nomades de Numidie, d'Auguste à Trajan[4]. Mais il semble aussi utile de se poser une autre question, liée à la personnalité et aux intentions de Tacite: pourquoi choisit-il de traiter de façon détaillée, disproportionnée selon certains[5], l'insurrection de Tacfarinas? et, corollairement, comment les passages qui y sont consacrés s'intègrent-ils au reste de l'œuvre?

[1] Suétone et Dion Cassius ne mentionnent pas ces événements. On trouve pourtant une brève allusion à ceux-ci chez AUR. VICT. *Caes.* 2, 3 *compressaque Gaetulorum latrocinia, quae, Tacfarinate duce, passim proruperant*, et, plus concise encore, dans PS. AUR.-VICT. *Epit.* 2, 8 *Gaetulorum latrocinia repressit.* De même, la victoire remportée par Blaesus en Afrique est signalée par Velleius Paterculus, qui, pourtant, ne cite pas le nom de Tacfarinas (VELL. II 125, 5).

[2] Chronologiquement, une des plus anciennes études sur Tacfarinas est celle de L. CANTARELLI, *Tacfarinate*, ds «A&R», 4, 1901, p. 3-12. Cf. aussi R. BARTOCCINI, *Dolabella e Tacfarinas in una iscrizione di Leptis Magna*, ds «Epigraphica», 20, 1958, p. 3-13; P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Rome 1959, p. 226-245; A. DEMAN, *Die Ausbeutung Nordafrikas durch Rom und ihre Folgen*, ds «JWG», 3, 1968, p. 341-353; R. SEAGER, *Tiberius*, Berkeley-Los Angeles 1972, p. 167-170; M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 75-84; J.M. LASSÈRE, *Un conflit routier: observations sur les causes de la guerre de Tacfarinas*, ds «Ant. Afr.», 18, 1982, p. 11-25; V.A. SIRAGO, *Tacfarinas*, ds *L'Africa romana*, V, p. 199-204.

[3] Ainsi que le souligne ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, p. 230.

[4] Tel est l'objectif poursuivi par R. SYME, *Tacfarinas, the Musulamii, and Thubursicu*, ds *Studies in Roman Economic and Social History in Honor of A.C. Johnson*, Princeton 1951, p. 113-130.

[5] SYME, *ibid.*, p. 120; cf. aussi E. PARATORE, *Tacito*, ds «Maia», 2, 1949, p. 95; H.Y. MAC CULLOCH Jr., *Narrative Cause in the Annals of Tacitus*, Königstein 1984, p. 47.

À ces questions, les modernes ont généralement apporté deux réponses. D'une part, l'auteur des *Annales*, qui, pour le règne de Tibère, dispose de peu d'événements remarquables dans le domaine de la politique étrangère, voudrait distraire le lecteur et introduire de la variété dans le récit[6]. D'autre part, selon principalement R. Syme, le fait que la guerre se déroule en Afrique permet une allusion au *Jugurtha* de Salluste et, parallèlement, une évocation républicaine teintée de mélancolie[7]. Pourtant, s'il est vrai que les quatre passages sur Tacfarinas ont une connotation républicaine, il importe de comprendre la signification de celle-ci. Une explication purement esthétique demeure insatisfaisante à propos d'une œuvre, les *Annales*, dont on soupçonne que la fonction n'est pas seulement de charmer, mais aussi de convaincre.

Un reproche similaire sera adressé à l'autre explication, la plus répandue, selon laquelle Tacite voudrait distraire le lecteur par un récit d'opérations militaires. À supposer que Tacite veuille distraire le lecteur, encore faut-il préciser «de quoi» et «pourquoi». Mais c'est l'ensemble de cette explication qui paraît caduc. Diverses observations suggèrent en effet que, dans l'esprit de l'auteur des *Annales*, les opérations contre Tacfarinas n'étaient pas ressenties comme une affaire extérieure. Car par rapport à d'autres guerres, en Germanie, en Bretagne ou en Arménie, celle-ci présente une caractéristique significative: elle se déroule sur un territoire, l'Afrique, qui est une province sénatoriale et dans lequel le proconsul, c'est-à-dire un sénateur, est investi de responsabilités militaires[8]. Dès lors, on se demandera si, pour Tacite, la guerre contre Tacfarinas n'est pas une affaire sénatoriale avant d'être une affaire extérieure.

Cinq éléments vont dans ce sens.

1° Comme l'ont noté E. Koestermann, F.R.D. Goodyear et J. Ginsburg, la place où figure la première mention de Tacfarinas, à la fin d'u-

[6] F.R.D. Goodyear, *The Annals of Tacitus* II, Cambridge 1981, p. 348; R.H. Martin, *Structure and Interpretation in the 'Annals' of Tacitus*, ds *ANRW* II 33, 2, 1990, p. 1543; M.M. Sage, *Tacitus' Historical Works: A Survey and Appraisal*, ds *ANRW* II 33, 2, 1990, p. 982.

[7] Syme, *Tacfarinas, the Musulamii and Thubursicu*, p. 120; Id., *Tacitus*, Oxford 1958, p. 353; Id., *Mendacity in Velleius*, ds «AJPh», 99, 1978, p. 46. Cf. aussi Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, p. 229 n. 1; Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, p. 77, n. 8.

[8] L'idée selon laquelle Tacite aurait opéré une distinction parmi les affaires extérieures selon qu'elles prenaient place dans des provinces sénatoriales ou impériales a été émise par F.A. Marx, *Untersuchungen zur Komposition und zu den Quellen von Tacitus' Annalen*, ds «Hermes», 60, 1925, p. 74-81. Les conclusions de cet auteur ont été mises en doute par J. Ginsburg, *Tradition and Theme in the* Annals *of Tacitus*, Salem 1984, p. 117 n.4.

ne année, est insolite pour un passage consacré à l'étranger[9]. Ceci ne surprend plus si on estime que les campagnes contre Tacfarinas sont perçues comme des affaires sénatoriales.

2° On constate un certain dispersement des notices sur Tacfarinas[10]: elles sont réparties en quatre endroits de l'œuvre, alors que, dans le cas d'affaires extérieures, Tacite regroupe volontiers des faits qui se sont succédé pendant plusieurs années. À titre d'exemple, au début du livre II, il fournit, en quatre chapitres, un résumé d'événements qui sont survenus en Arménie et en Parthie entre 20 avant J.-C. et le début du règne de Tibère (II 1-4).

3° Sans exception, les évocations de Tacfarinas figurent dans des contextes où il est question d'affaires débattues au Sénat: en II 52, la rébellion en Afrique est mentionnée après la désignation d'un préteur; en III 20-21, elle précède le récit du procès, qui eut lieu au Sénat, d'Aemilia Lepida; en III 73-74, elle suit la décision de voter à Séjan une statue qui serait placée dans le théâtre de Pompée; en IV 23-26, elle s'insère dans une suite de procès de majesté jugés à la curie, dont les principaux sont ceux de C. Silius (IV 18-20) et de Vibius Serenus (IV 28-30). En outre, à deux autres occasions, le nom de Tacfarinas apparaît dans les travaux du Sénat: à propos du choix d'un proconsul pour l'Afrique (III 32; 35) et lorsque deux Romains sont accusés d'avoir fourni du blé aux rebelles (IV 13, 2-3).

4° L'abondance de détails sur les opérations contre Tacfarinas, surtout si on la compare au silence de Suétone et de Dion Cassius, s'explique par une consultation des comptes rendus des séances du Sénat, les *acta Senatus*[11]. Les recherches les plus récentes sur les sources des *Annales* ont montré un recours important à ces documents[12].

5° L'idée selon laquelle Tacite voudrait divertir le lecteur par le ré-

[9] E. KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I, Heidelberg 1963, p. 349; GOODYEAR, *The Annals of Tacitus* II, p. 348; GINSBURG, *Tradition and Theme in the* Annals *of Tacitus*, p. 46.

[10] Cf. par ex. GOODYEAR, *The Annals of Tacitus* II, p. 348.

[11] Cette idée est émise par SYME, *Tacfarinas, the Musulamii and Thubursicu*, p. 120, lequel juge cependant cet argument insuffisant à expliquer à lui seul la longuer du récit sur Tacfarinas. C'est pourtant paradoxalement cet aspect de l'argumentation de R. Syme qu'a retenu ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, p. 229 n. 1. SYME, *Mendacity in Velleius*, «AJPh», p. 46, imagine une autre source au récit détaillé sur Tacfarinas: l'ouvrage historique de Servilius Nonianus, qui fut lui-même proconsul d'Afrique.

[12] SYME, *Tacitus*, p. 186-188 (pour les *Histoires*); p. 278-285 (pour *An.* I-VI); p. 295-296 (pour *An.* XI-XVI), repris pour l'essentiel par R.J.A. TALBERT, *The Senate of Imperial Rome*, Princeton 1984, p. 326-334 (lequel considère la consultation des *acta Senatus* comme une innovation de l'auteur des *Annales*). Quelques chercheurs demeurent ré-

cit d'affaires militaires n'est guère pertinente en ce qui concerne le livre II, où se trouve la première allusion à Tacfarinas. À ce moment, le lecteur a, depuis le début des *Annales*, déjà pris connaissance des mutineries des légions de Pannonie et de Germanie (I 16-49), de trois campagnes de Germanicus au delà du Rhin (I 50-52; 55-71; II 5-26), de la situation politique en Arménie et en Parthie (II 1-4) ainsi que d'un conflit entre les Germains Arminius et Maroboduus (II 44-46). Il doit encore être informé, avant la fin du livre, d'interventions romaines en Thrace et en Scythie (II 64-68), de la mission de Drusus II, le fils de Tibère, en Illyrie (II 62-63) et surtout, de celle de Germanicus en Orient (II 53-61; 69-83). Tacite ne manque alors assurément pas d'affaires extérieures propres à détourner l'esprit du lecteur de Rome.

Donc, comme il ressort de ces remarques, la guerre contre Tacfarinas est avant tout, aux yeux de Tacite, une affaire d'ordre senatorial. Or pour un sénateur contemporain de Trajan et qui a connu les années les plus sombres du règne de Domitien, aucune problématique d'ordre sénatorial n'importe davantage que celle qui concerne les rapports entre le Sénat et l'empereur[13]. Le rôle des passages relatifs à Tacfarinas dans les *Annales* serait en conséquence d'éclairer la relation entre le prince et le Sénat, problématique indissociable de la personnalité de l'empereur au pouvoir, en l'occurrence de Tibère.

Toutefois, avant de développer cette opinion, on écartera une dernière objection: la longueur avec laquelle sont narrées les campagnes contre Tacfarinas s'expliquerait simplement par un intérêt personnel, lié à des événements contemporains, de Tacite pour l'Afrique[14]. On pourrait notamment penser à la réorganisation de l'Afrique par Trajan[15]. Pour-

ticents à l'égard de cette thèse: G.B. TOWNEND, *Claudius and the Digressions in Tacitus*, ds «RhM», 105, 1962, p. 358-368; D. FLACH, *Tacitus und seine Quellen in den Annalenbüchern I-VI*, ds «Athenaeum», 61, 1973, p. 93; ID., *Die taciteische Quellenbehandlung in den Annalenbüchern XI-XVI*, ds «MH», 30, 1973, p. 101 n. 58.

[13] Par ex., R.H. MARTIN, *Tacitus*, Londres 1989², p. 10 («what is most profound in his writing, the probing analysis of the political relationship between *princeps* and senators»).

[14] Cette hypothèse est avancée avec beaucoup de prudence par SYME, *Tacfarinas, the Musulamii, and Thubursicu*, p. 120; selon lui, l'intérêt de Tacite pour Tacfarinas serait dû à un personnage contemporain, Lusius Quietus, un Maure exécuté au début du règne d'Hadrien. Cette explication pose toutefois un problème de date: étant donné que R. Syme lui-même pense que Tacite rédigeait les livres I-III avant la mort de Trajan, il paraît difficile, à moins de supposer une relecture, d'expliquer l'intérêt pour Tacfarinas par un fait datant du règne d'Hadrien.

[15] Sur l'action de cet empereur en Afrique, BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, p. 116-119. Sur la prospérité de l'Afrique sous Trajan, SYME, *Tacfarinas, the Musulamii, and Thubursicu*, p. 122-130. Toutefois M. Bénabou (p. 119-121) émet l'hypothèse qu'aient éclaté des troubles vers la fin du règne de Trajan.

tant, il est difficile de conclure à un intérêt personnel de Tacite à partir du récit d'une seule révolte. On regrettera à cet égard la disparition de la partie des *Annales* où est évoquée la rébellion, commencée sous Caligula et continuée sous Claude, d'Aedemon puis de Salab en Maurétanie. Pourtant, ces événements, même s'ils se déroulent en Afrique, ne sont pas tout à fait comparables à l'insurrection de Tacfarinas et il est possible que Tacite les ait traités dans une optique différente. D'une part, à partir de Caligula, le proconsul d'Afrique n'avait plus de prérogatives militaires[16] et d'autre part, pour la révolte d'Aedemon, Tacite pouvait disposer d'un document rédigé par un témoin des faits, les *Commentarii* de Suetonius Paulinus, le général qui réprima la rébellion[17].

Donc, comme on l'a proposé ci-dessus, les campagnes contre Tacfarinas seraient relatées par Tacite de façon à éclairer le caractère de Tibère et, à travers celui-ci, ses relations avec le Sénat. Les chercheurs ont souvent montré combien est peu élogieux le portrait de Tibère proposé par Tacite[18]. La critique de cet empereur présente deux aspects fondamentaux. D'une part, elle est globale, c'est-à-dire que certains défauts, par exemple la *simulatio*, se retrouvent du moment de l'avènement de Tibère à celui de sa mort[19]. Mais d'autre part, elle est «évolutive», c'est-à-dire que le principat de Tibère se développe selon une gradation vers le pire. Les différents stades de cette détérioration sont clairement marqués: mort de Germanicus, mort de Drusus II et pouvoir de Séjan, mort de Livie et enfin, chute de Séjan (VI 51,3). C'est en fonction de ces deux aspects — global et «évolutif» — de la critique de Tibère que seront analysés les passages relatifs à Tacfarinas.

D'abord, un aspect de la personnalité de Tibère est mis en évidence par chacun des quatre passages sur Tacfarinas. Il s'agit, comme le note É. Aubrion[20], de la jalousie que ressent l'empereur envers tous ceux qui parviennent à se distinguer et, dans ce cas précis, envers les proconsuls qui remportèrent quelque succès contre Tacfarinas. Le premier proconsul, Furius Camillus, reçut certes un éloge de la part du prince ainsi que les ornements triomphaux; mais en fait, il manquait de réputation militaire et s'il obtint impunément les insignes du triomphe, ce fut en raison

16 Tac. *H.* IV 48; Dc. LIX 20, 7.

17 Sur les *Commentarii* de Suetonius Paulinus, Plin. *NH* V 14.

18 Cf. notamment D.M. Pippidi, *Autour de Tibère*, Bucarest 1944, p. 9-87.

19 Cf. par ex., lors de l'avènement en I 6, 1 (*patris iussa simulabat*) et au moment de la mort, en VI 50, 1 (*iam Tiberium corpus, iam vires, nondum dissimulatio deserebat*).

20 É. Aubrion, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz 1985, p. 274.

de l'obscurité de sa vie (II 52, 5). Au second proconsul, L. Apronius, Tibère adressa un blâme pour n'avoir pas accordé une couronne civique à un soldat qui avait sauvé la vie d'un citoyen (III 21, 3). Au troisième, Iunius Blaesus, il décerna les ornements triomphaux, mais en ajoutant qu'il voulait ainsi honorer Séjan, dont Blaesus était l'oncle; pourtant, remarque Tacite, les actions de Blaesus méritaient une telle distinction (III 72, 4). Au dernier enfin, P. Dolabella, qui pourtant mit fin à la guerre et engagea le combat où Tacfarinas perdit la vie, il refusa les insignes du triomphe, en hommage à Séjan, pour ne pas ternir la gloire de Blaesus (IV 26, 1). En somme, Tacite s'efforce de donner l'impression que Tibère, en raison de son caractère ombrageux, ne pouvait se résoudre à approuver sans réserve les sénateurs qui menèrent les campagnes contre Tacfarinas. Cet aspect de la personnalité de l'empereur se manifeste à maintes reprises dans les *Annales*, notamment lorsque Tacite explique que l'un des motifs pour lesquels Tibère maintenait longtemps en charge les mêmes hommes (par exemple, le gouverneur de Mésie, Poppaeus Sabinus) était qu'il se satisfaisait d'administrateurs médiocres, peu susceptibles de lui faire de l'ombre (I 80, 2). Cette méfiance envers les hommes brillants, cette crainte des *eminentes uirtutes*, est en fait une composante du stéréotype du tyran[21].

Par ailleurs, dans un second temps, on examinera comment chaque passage sur Tacfarinas reflète l'évolution du règne de Tibère.

Le premier de ces passages se situe vers le milieu du livre II (II 52). Ce livre développe un contraste entre Germanicus, que valorise Tacite, et Tibère, qu'il critique[22]. L'opposition entre les deux hommes culmine avec la mort de Germanicus, dans des circonstances suspectes, en Orient (II 69-83). L'auteur des *Annales*, bien qu'il n'affirme à aucun moment que Germanicus a été assassiné sur ordre de l'empereur, s'efforce d'en persuader le lecteur[23]. Les lignes consacrées à Tacfarinas jouent un rôle

[21] B. WALKER, *The* Annals *of Tacitus. A Study in the Writing of History*, Manchester 1952, p. 213; D.W.T.C. VESSEY, *Thoughts on Tacitus' Portrayal of Claudius*, ds «AJPh», 92, 1971, p. 386 n. 6; W.R. HEINZ, *Die Furcht als politisches Phänomen bei Tacitus*, Amsterdam 1975, p. 38-39; p. 75; E.A. SCHMIDT, *Die Angst der Mächtigen in den Annalen des Tacitus*, ds «WS», 16, 1982, p. 274-287.

[22] Par ex., B. GALLOTTA, *Germanico*, Rome 1987, p. 15.

[23] WALKER, *The* Annals *of Tacitus. A Study in the Writing of History*, p. 116-117; p. 203; E. KOESTERMANN, *Die Feldzüge des Germanicus 14-16 n. Chr.*, ds «Historia», 6, 1957, p. 479; C. QUESTA, *Il viaggio di Germanico in Oriente e Tacito*, ds «Maia», 9, 1957, p. 295 («non vi può essere dubbio sull'intenzione di Tacito di ricavare dalla vicenda della fine di Germanico una requisitoria contro l'imperatore»); AUBRION, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, p. 195.

dans ce contexte. Selon Tacite, Furius Camillus ne put recevoir impunément les insignes triomphaux que parce que le prince le jugeait inoffensif (II 52, 5). Or une dizaine de chapitres auparavant a été décrit le triomphe célébré par Germanicus (II 41, 2-3). S'il considère l'importance de l'honneur accordé et s'il compare la notoriété de Germanicus avec la modestie de Furius Camillus, le lecteur ne peut s'empêcher de penser qu'une menace pèse sur Germanicus et que ce n'est pas impunément qu'a été honoré ce dernier, que le prince était loin de juger inoffensif.

De même, pour comprendre la fonction des deux excursus sur Tacfarinas dans le livre III (III 20-21; 72, 4-74), il convient d'expliquer la structure de ce livre. Celui-ci débute par la narration du procès de Cn. Piso, accusé d'avoir éliminé Germanicus (III 1-19). Ce procès eut lieu en 20. Or Tacite choisit de placer un tournant dans le règne de Tibère en 23, lorsque meurt le fils de l'empereur, Drusus II, et que croît la puissance du préfet du prétoire, Séjan. En outre, il décide de faire coïncider ce tournant avec le début d'un nouveau livre, le livre IV. Il en résulte que Tacite, au moment où il conclut le récit du procès de Cn. Piso, se trouve confronté à la nécessité d'occuper un livre avec la narration de trois années durant lesquelles ne s'est produit aucun événement remarquable[24]. Il résout ce problème en accordant une grande place aux affaires sénatoriales. Son but, en agissant de la sorte, n'est pas seulement de trouver matière à occuper un livre, mais aussi d'accentuer le contraste entre une première partie de règne (jusqu'à la fin du livre III) où subsiste quelque vestige de pratique républicaine et une seconde partie (après la mort de Drusus II) que caractérise une tyrannie toujours plus odieuse (livres IV-VI). C'est dans cette perspective que s'inscrivent les deux passages sur la guerre contre Tacfarinas, qui était considérée comme une affaire sénatoriale par Tacite. On y observe non seulement la connotation républicaine et sallustéenne soulignée par R. Syme, mais aussi plusieurs traits évoquant le *mos antiquus*: un proconsul, L. Apronius, dont l'ensemble des opérations revêt un aspect héroïque[25], décime une cohorte qui a fui devant l'ennemi (III 21, 2); un autre, Iunius Blaesus, est salué du titre d'*imperator*, qui est alors accordé pour la dernière fois (III 74, 4); enfin, Tacfarinas est comparé à un personnage associé à l'histoire républicaine, Spartacus (III 73, 2).

[24] SYME, *Tacitus*, p. 267-268; N.P. MILLER, *Dramatic Speech in Tacitus*, ds «AJPh», 85, 1964, p. 292; KOESTERMANN, *Cornelius Tacitus. Annalen* I, p. 456; AUBRION, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, p. 277 n. 1; MARTIN, *Structure and Interpretation in the 'Annals'*, p. 1517-1518; p. 1533; SAGE, *Tacitus' Historical Works: A Survey and Appraisal*, p. 977.

[25] SYME, *Tacfarinas, the Musulamii, and Thubursicu*, p. 117.

En outre, le second passage du livre III (III 72, 4-74), proche du début du livre IV, remplit une autre fonction: annoncer la puissance et la chute de Séjan. Ce rôle correspond au goût de l'historien pour les anticipations, particulièrement nombreuses vers les fins de livres[26]. Ainsi, selon Tacite, Tibère décerne les ornements du triomphe à Iunius Blaesus parce que celui-ci est l'oncle de son préfet du prétoire[27]. Mais le passage contiendrait une autre allusion à Séjan: Tacite précise que, contre Tacfarinas, qui avait recours à la ruse, on employa les mêmes procédés, *aduersum artes Tacfarinatis haud dissimili modo belligeratum* (III 73, 3). Or une idée identique, avec également l'emploi de *artes*, terme qui qualifie souvent l'activité de conseillers influents des princes[28], se trouve, dès le premier chapitre du livre suivant, à propos de Séjan qui, ayant voulu tromper Tibère par la ruse, succomba victime des mêmes procédés, *quippe isdem artibus uictus est* (IV 1, 2).

Enfin, la dernière campagne contre Tacfarinas est relatée au livre IV (IV 23-26), c'est-à-dire après que, Drusus II mort, la détérioration du gouvernement de Tibère est devenue effective. Dès le début du livre, de nombreux épisodes soulignent cette dégradation du règne et son corollaire, l'accroissement de la puissance de Séjan. Par exemple, le procès de C. Silius (IV 18-20) est non seulement l'occasion pour Séjan d'assouvir une haine personnelle, mais en même temps, elle marque une nouvelle étape dans le principat de Tibère: pour la première fois, ce dernier manifeste de l'intérêt pour l'argent d'autrui (IV 20, 1). Ces deux thèmes se retrouvent dans les chapitres relatifs à Tacfarinas, dans lesquels cependant n'est pas oublié l'aspect sénatorial et républicain qui répond à l'intérêt premier de Tacite pour ces campagnes: la relation entre empereur et Sénat[29]. D'une part, l'attitude du prince à l'égard du proconsul

[26] C.W. MENDELL, *Dramatic Construction of Tacitus' Annals*, dans «YClS», 5, 1935, p. 25; p. 28 n. 1.

[27] MAC CULLOCH Jr, *Narrative Cause in the Annals of Tacitus*, p. 45-50, démontre comment, dans les *Annales*, le personnage de Iunius Blaesus est décrit de façon à illustrer le parcours politique de Séjan.

[28] A. MEHL, *Tacitus über Kaiser Claudius. Die Ereignisse am Hof*, Munich 1974, p. 109 n. 107. *Artes* est employé à propos de Livie (I 3, 3), de Séjan (IV 1, 2), de Macron (VI 29, 3), de L. Vitellius (XII 5, 2), d'Agrippine II (XII 6, 1; 59, 1; 68, 2; XIII 13, 2), de Poppée (XIII 46, 2) et de Tigellin (XIV 57, 1). *Ars* se trouve en XII 9, 2 à propos des affranchis de Claude.

[29] Ainsi en IV 26, 2: pour remercier le roi Ptolémée de l'aide apportée pendant la guerre, on renouvela en son honneur un usage ancien (*repetitus ex uetusto more*) en envoyant un sénateur pour le saluer du nom de roi, allié et ami, ainsi que pour lui remettre un bâton d'ivoire et une toge brodée, antiques présents du Sénat (*antiqua patrum munera*).

indique le durcissement du régime: les trois proconsuls précédents n'avaient pu venir à bout de Tacfarinas — Tacite insiste d'ailleurs sur la longueur de la guerre[30] — et pourtant, ils avaient reçu les ornements triomphaux (IV 23, 1); P. Dolabella par contre, qui mit un terme au conflit, se vit refuser cet honneur. D'autre part, la puissance de Séjan est mise en avant: Tibère refuse les insignes du triomphe à Dolabella pour ne pas ternir la gloire de Blaesus, l'oncle de son préfet du prétoire (IV 26, 1)[31].

En conclusion, le chercheur qui étudie la rébellion de Tacfarinas à travers le récit qu'en livre Tacite doit rester conscient de la signification que revêt ce soulèvement pour l'auteur des *Annales*. Du point de vue événementiel, il l'a traité non pour son intérêt militaire, mais pour sa signification sur le plan intérieur, comme un exemple de relation entre empereur et Sénat. Du point de vue littéraire, en accordant tant de place aux campagnes contre Tacfarinas, Tacite n'a pas uniquement cherché à divertir le lecteur, mais aussi à illustrer l'évolution du règne de Tibère. À ce double point de vue, les passages sur Tacfarinas sont indissociables de la vision qu'avait Tacite du principat de Tibère et des procédés qu'il a mis en œuvre pour convaincre du bien-fondé de cette vision.

[30] IV 23, 1 *longo aduersum Tacfarinatem bello*; 24, 3 *pluribus aduersus Tacfarinatem expeditionibus*; 25, 3 *Tacfarinatem... notum tot proeliis.*

[31] Pourtant Tibère pouvait avoir d'autres raisons de ne pas honorer Dolabella, notamment le dégoût que lui aurait inspiré l'adulation dont faisait preuve ce personnage (III 47, 3-4; 69, 1; cf. aussi IV 66, 2; XI 22, 2-6); cf. SEAGER, *Tiberius*, p. 170; MAC CULLOCH Jr, *Narrative Cause in the Annals of Tacitus*, p. 49.

Gianfranco Gaggero

Aspetti politici e sociali della rivolta di Eracliano

La rivolta del *comes Africae* Eracliano nel 413 costituisce l'ultimo episodio di un convulso periodo di torbidi che sconvolsero l'impero occidentale nei primi anni del V secolo d.C. e, contemporaneamente, l'ultima di una serie di sollevazioni che, sia pure in forme e con motivazioni tutt'altro che omogenee, incisero profondamente nella vita della diocesi d'Africa nel primo secolo che seguì la riforma politico-amministrativa dioclezianea. Prendendo in considerazione ora l'uno ora l'altro di questi aspetti, gli studiosi moderni hanno dedicato ad essa una certa attenzione, puntando in particolare sulle cause di un fenomeno di per sé inedito nell'insieme delle rivolte africane dell'antichità, ovvero lo spostamento delle operazioni militari direttamente sul suolo italico, e sullo sfondo locale della ribellione, ovvero sul grado di coinvolgimento nella stessa delle diverse componenti politiche, sociali e religiose della popolazione dell'Africa romana di quell'epoca[1].

Senza voler riesaminare nei particolari l'intera questione, sarà tuttavia opportuno segnalare alcuni fra i punti più significativi e tuttora aperti di essa. Per quel che riguarda la genesi della rivolta e i suoi sviluppi, ci si deve concentrare in primo luogo sulla questione piuttosto controversa delle motivazioni che spinsero Eracliano alla rottura col governo centrale e sul momento in cui questa si manifestò. In tale ambito un importante articolo dell'Oost di un paio di decenni fa[2] costituisce il più originale

[1] Sulla rivolta di Eracliano cfr. le considerazioni di O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, VI, Stuttgart 1920, pp. 52-54; B.H. WARMINGTON, *The North African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*, Cambridge 1954, pp. 12-18; CH. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 131 e n. 4; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, I, Paris-Bruges 1959, pp. 264-266; P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, pp. 632-635; V.A. SIRAGO, *Galla Placidia e la trasformazione politica dell'Occidente*, Louvain 1961, pp. 188-192; W.H.C. FREND, *The Donatist Church*, Oxford 1985², pp. 271-274; 292-294. Sulla figura di Eracliano cfr. più in generale anche J. SUNDWALL, *Weströmische Studien*, Berlin 1915, p. 87 n. 220 e p. 90 n. 240; *PLRE* II, s.v. *Heraclianus* (3), pp. 539-540. Le fonti antiche sulla rivolta sono invece OLYMP. fr. 21 Buckley (= PHILOSTORG. XII 16); OROS. VII 42, 12-14; *Chron. Gall. a. 452*, 75; HYDAT. *chron.* 18,51 (a. 412); 18,56 (a. 413); MARC. COM. *chron.* a. 413; PROSP. TIR. *Chron.* 1249 (a. 413); JORD. *Rom.* 325; THEOPH. *chronogr.* p. 81, 25-27.

[2] Cfr. S.I. OOST, *The Revolt of Heraclian*, «CPh», LXI, 1966, pp. 236-242.

apporto moderno a una problematica fino ad allora sostanzialmente ferma alle generiche parole con cui già Orosio giustificava quei fatti: *quorundam periculorum suspiciones dum patitur*[3].

Il timore di interventi punitivi da parte di Ravenna avrebbe cioè intimorito un uomo che pure si era reso assai utile ad Onorio nel recente passato, opponendosi alle pretese sull'Africa dell'usurpatore Attalo e del protettore di questo Alarico[4], e che ancora all'inizio dello stesso 413 aveva ottenuto, in apparente ricompensa del suo comportamento, il rango di console[5].

L'Oost, nell'intento di specificare meglio le parole orosiane, identifica il principale colpevole delle trame anti-eraclianee in Flavio Costanzo, il futuro cognato e collega dell'imperatore, che allora, a coronamento della sua coerente politica di eliminazione dei colpevoli dell'uccisione nel 408 di Stilicone, per la quale aveva già pagato il principale ispiratore, l'ex-*magister domesticorum* Olimpio, avrebbe mirato a sollevare dall'incarico, per poi presumibilmente far morire subito dopo, l'esecutore materiale della stessa, appunto Eracliano[6]. Tale ipotesi, fondata sull'abile coordinamento di una serie di indizi convergenti, si è rivelata in sostanza convincente, e va quindi accettata al di là di singoli particolari eventualmente discutibili. Essa non chiarisce peraltro del tutto le circostanze concrete in cui si verificarono le prime e fondamentali fasi della rivolta, e specialmente le ragioni che indussero il *comes* a scegliere il momento in cui rendere esplicita la sua sollevazione. È vero che un ostacolo non indifferente per la determinazione dei fatti è rappresentato dai limiti delle indicazioni cronologiche delle fonti antiche, sia per quanto riguarda la specifica attività di Eracliano, sia per gli avvenimenti contemporanei in altre regioni dell'impero; pure, la constatazione di certe coincidenze temporali e di certi particolari in genere poco considerati permettono quanto meno di formulare una serie di supposizioni sufficientemente verosimili e di delineare un quadro abbastanza coerente dell'episodio.

[3] Vd. OROS. VII 42, 12.

[4] Vd. su questo OLYMP. fr. 10, 1 Buckley (= SOZOM. IX 8); OROS. VII 42, 10; ZOSIM. VI 7, 5-12, 1; PROC. *b. V.* I 2, 30; 2, 36, e cfr. E. DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'Empire romain. 395-410*, Paris 1951, pp. 450-452; E. STEIN, *op. cit.*, p. 258; P. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 629-632.

[5] Per il consolato di Eracliano vd. OROS. VII 42, 10; PROSP. TIR. *chron.* 1249 (a. 413); e indirettamente *CTh* XV 14, 13.

[6] Su Costanzo cfr. per tutti *PLRE* II, s.v. *Fl. Constantius* (17), pp. 321-325; per Olimpio cfr. invece in generale *PLRE* II, s.v. *Olympius* (2), pp. 801-802 e E. STEIN, *op. cit.*, pp. 255-257, per la sua morte vd. OLYMP. fr. 5, 3 Buckley (= PHILOSTORG. XII 1); per l'uccisione di Stilicone vd. infine ZOSIM. V 37, 6.

Alcuni dati vanno sottolineati in questa prospettiva: 1) il momento dell'aperta rottura fra l'Africa e il governo di Ravenna dovette essere preceduto da una fase di tensione più o meno mascherata il cui inizio si può forse far risalire al 412; 2) appare ragionevolmente sicura la connessione temporale fra l'impresa del *comes* e le ultime vicende dell'usurpazione gallica di Giovino e Sebastiano[7]; 3) Eracliano non si è accontentato di sfidare da lontano le autorità centrali ma, come si è detto, è sbarcato in armi in Italia; 4) il *comes* disponeva di un numero elevatissimo di navi (3.700 secondo Orosio), fatto che si può spiegare in modo diverso che come un semplice errore delle fonti, o al massimo come la conseguenza dell'impiego di battelli onerari per il trasporto delle truppe[8]; 5) a quel che risulta, nessuna fonte testimonia che il *comes*, in Africa o in Italia, si sia proclamato Augusto; 6) potrebbe esservi un accenno in un passo a un collegamento fra l'Africa ribelle e Costantinopoli[9].

Riguardo al primo punto, da alcune fonti si può intuire che i rapporti fra Onorio ed Eracliano non erano più, nel corso del 412, quelli di tre anni prima, quando il *comes*, con il blocco degli approvvigionamenti alimentari verso Roma e con la fornitura diretta di mezzi finanziari alla corte, aveva contribuito non poco ad aiutare Onorio a superare il pericolo di Attalo e dei Visigoti[10]. Senza voler accogliere necessariamente l'isolata testimonianza di Idazio sul 412 come anno dello scoppio della rivolta[11], si può ben supporre che Eracliano, di fronte al crescere della potenza di Costanzo e alla scomparsa, probabilmente recente, di Olimpio[12], abbia predisposto per tempo le sue contromisure, disponen-

[7] Sulle vicende contemporanee della Gallia, e in particolare su Giovino e Sebastiano, cfr. E. STEIN, *op. cit.*, pp. 262-264.

[8] Per il numero delle navi vd. OROS. VII 42, 13 (e, in probabile relazione, vd. i 50.000 caduti nella successiva battaglia di Otricoli secondo HYDAT. *chron.* 18, 56 (a. 413), su cui cfr. anche CH. COURTOIS, *op. cit.*, p. 81 n. 5); per l'ipotesi sulle navi come battelli onerari cfr. P. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 633.

[9] Si tratta della menzione del cognato di Eracliano, Sabino, che si sarebbe rifugiato a Costantinopoli dopo la sconfitta (vd. OROS. VII 42, 14).

[10] Vd. ad esempio il decreto di Onorio a Costanzo del 29 febbraio 412 in *CTh* VII 18, 17, con la relativa discussione in S.I. OOST, *art. cit.*, p. 239. Cfr. anche, per il periodo fra il 409 ed il 412, T. KOTULA, *Le fond africain de la révolte d'Héraclien en 413*, «Ant. Afr.», XI, 1977, pp. 260-263.

[11] Vd. HYDAT. *chron.* 18, 51 (a. 412).

[12] Sembra improbabile, malgrado una qualche incertezza delle fonti, che Olimpio sia morto dopo la rivolta di Eracliano, e sia stato anzi implicato nella stessa, secondo quanto si sostiene in V.A. SIRAGO, *op. cit.*, pp. 191-192 n. 5.

dosi in particolare a ripetere, questa volta ai danni di Onorio, quel blocco delle esportazioni granarie che costituiva nelle sue mani un'arma di straordinaria efficacia.

E in questo contesto, sia che il blocco fosse già stato messo in atto sullo scorcio del 412, sia che rimanesse per il momento solo come uno strumento di riserva, la concessione al *comes* del consolato per il 413 non sembra, come la si interpreta di solito, il segno del persistere della fiducia imperiale verso un leale funzionario, di lì a poco sorprendentemente tradita, quanto piuttosto il tentativo fallito di impedire più gravi insubordinazioni con un prestigioso riconoscimento. A quel punto, nella prima metà del 413, messo in atto o completato il blocco, Eracliano non attendeva altro che il momento più favorevole per aprire ufficialmente le ostilità; e gli ultimi strascichi dell'usurpazione di Giovino e Sebastiano, che tenevano impegnati nel meridione gallico il grosso delle forze imperiali, Costanzo compreso, furono precisamente l'occasione attesa, senza che per questo si debba necessariamente supporre alcun legame di fatto, o un accordo più o meno segreto, fra i ribelli delle due sponde del Mediterraneo occidentale[13].

Tanto più Eracliano doveva temere il ritorno delle truppe regolari dalla Gallia perché, come si sarebbe presto visto, egli intendeva compiere un atto di grande ardimento e spregiudicatezza quale l'attacco diretto all'Italia. Il motivo di tale impresa era dettato al *comes*, in primo luogo, proprio dalle negative esperienze degli insorti africani del passato, la cui tattica attendista era loro risultata senza eccezioni fatale[14]; egli inoltre disponeva di un fronte interno relativamente compatto, di truppe fidate, e soprattutto di un fattore, il blocco granario, che poteva essere trasformato da arma per tradizione difensiva e di disturbo in elemento vantaggioso per procurarsi appoggi preziosi in campo avversario. Ed è qui che più risalta l'originalità dell'impresa di Eracliano, se si pensa alla reale natura di quella straordinaria spedizione navale con cui egli sbarcò nell'estate del 413 nei dintorni di Roma: essa trasportava non solo il *comes*

[13] Va ricordato a questo proposito l'accenno di Olimpiodoro all'invio a Cartagine delle teste degli uccisi Giovino e Sebastiano (vd. OLYMP. fr. 20, 1 Buckley), un oscuro episodio smentito da altre fonti (*Ann. Rav.* a. 412), e diversamente interpretato dai moderni (ad esempio il Buckley, nel commento al frammento, propone sulla scorta di un vecchio emendamento di leggere Ravenna invece di Cartagine), anche per l'incerta collocazione cronologica. Può essere comunque, come suggerisce l'Oost (*art. cit.*, p. 241 n. 19), che si sia trattato di un atto tendente a intimorire Eracliano subito prima della sua partenza per l'Italia.

[14] Si vedano i precedenti di Domizio Alessandro, al tempo di Costantino e Massenzio, e quelli ancor più recenti di Firmo e Gildone; su di essi cfr. soprattutto P. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 534-539; 577-594; 603-618.

e le sue milizie, ma anche quelle derrate che erano state in precedenza rifiutate alla popolazione della vecchia capitale imperiale, e che adesso diventavano un dono gradito quanto inatteso e una dimostrazione di quale fosse per Roma il vero e indispensabile alleato in quei tempi difficili[15].

Quale che sia stato, sul piano dell'appoggio concreto ottenuto in cambio dal *comes*, il risultato della mossa eraclianea, essa si inseriva in una strategia politica della quale, paradossalmente, non conosciamo con certezza lo scopo politico finale né le varie fasi intermedie. Manca in effetti nelle fonti qualsiasi accenno a una autoproclamazione di Eracliano ad Augusto. Premesso naturalmente che tale assenza può essere dovuta al caso, anche per la durata non lunga dell'intero episodio, che come è noto si concluse con la rapida rotta eraclianea di Otricoli e l'inutile ritorno in Africa, stupisce tuttavia che, almeno per quanto riguarda la prima fase africana della rivolta, nessuna iscrizione né moneta sia venuta alla luce ad attestare l'eventuale pretesa del *comes*, sull'esempio di quanto era avvenuto per i già ricordati Giovino e Sebastiano[16]. Inoltre le fonti letterarie trattano l'impresa di Eracliano, al di là di generici accenni a una sua *tyrannis*, con una sorta di esitazione, evitando per esempio di usare per lui l'esplicito titolo di *imperator*[17]. È lecito dunque presupporre che il *comes* sia rimasto formalmente nella legalità sino al momento della partenza per l'Italia, per poi rendere più esplicite le proprie aspirazioni solo una volta giunto a Roma; peraltro, quali siano state esattamente anche allora quelle aspirazioni, se cioè egli si sia posto in palese contrapposizione con il legittimo sovrano Onorio, o se si sia accontentato, se non altro in un primo momento, di pretendere dallo stesso Onorio una pari dignità di Augusto, come aveva fatto alcuni anni prima l'usurpatore gallico Costantino[18], non è dato sapere.

Anche perché, e qui subentra l'ultimo punto segnalato, sarebbe evidentemente della massima importanza conoscere se Eracliano era in qualche modo aiutato dalla corte romano-orientale, all'epoca controllata dall'abile reggente Antemio. Purtroppo l'unico possibile accenno in tal senso è fin troppo labile: si tratta dell'asserita importanza, nella cerchia dei

[15] Cfr. già in parte S.I. OOST, *art. cit.*, pp. 240-241.

[16] Si vedano le loro monete in COHEN² VIII, pp. 201-203.

[17] Si noti ad esempio che Orosio non lo indica come tale, a differenza di Attalo (VII 42, 7). Che lo scrittore, all'interno del suo *catalogus tyrannorum*, collocasse il ribelle africano più che fra i *manifestorum tyrannorum* fra gli *inoboedientium ducum* (VII 42, 15)? Vd. invece l'esplicita *tyrannis* di HIERON. *adv. Pelag.* III 19, e cfr., fra i moderni, B.H WARMINGTON, *op. cit.*, p. 13 e specialmente V.A. SIRAGO, *op. cit.*, p. 188 n. 4.

[18] Vd. per questo OLYMP. fr. 13, 1 Buckley; ZOSIM. V 43, 1-2.

collaboratori del *comes*, di quel suo genero Sabino il quale, secondo Orosio, una volta precipitate le sorti di Eracliano si rifugiò a Costantinopoli, da dove fu quindi costretto a tornare in Occidente sia pure apparentemente senza pericolo di vita. L'episodio può costituire effettivamente una «coincidenza», come dice ancora l'Oost[19], e non deve certo assurgere a prova di reali ingerenze orientali nelle vicende italo-africane; esso rimane pertanto a livello di vago indizio, al pari di altri isolati frammenti non in grado di integrarsi in un quadro compiuto che chiarisca i tanti dubbi che ancora avvolgono l'avventura eraclianea.

Qualche breve accenno finale, in ultimo, sugli aspetti più propriamente «africani» della rivolta. In questo settore è un articolo del Kotula, di una dozzina di anni fa, a costituire la più recente messa a punto della situazione[20]. Lo studioso polacco, esaminando l'intero arco del periodo di governo del *comes* in Africa, tende ad escludere, in contrasto con le precedenti esperienze di Firmo e di Gildone, la presenza di un'importante componente maura fra gli alleati di Eracliano[21], riservando agli ambienti sociali più romanizzati il merito di aver formato la base di appoggio essenziale per la politica del ribelle. In particolare si sottolineano la popolarità che dovette riversarsi su di lui come conseguenza dei blocchi alimentari contro l'Italia, con parte delle derrate solitamente destinate all'esportazione riversate sul mercato locale, così come i complessi rapporti con una corporazione come quella dei *navicularii*, coinvolta nelle vicende della flotta di navi onerarie del *comes* fino al punto di incorrere nella censura imperiale, una volta repressa la rivolta[22]. Ma sono soprattutto interessanti le pagine dedicate ai rapporti fra Eracliano e le comunità religiose dell'Africa. Testimone e garante, con la sua forza militare, di quella celebre conferenza di Cartagine del giugno 411 in cui, sotto la parziale supervisione del tribuno e notaio Marcellino, era stata disposta l'interdizione definitiva del culto donatista[23], Eracliano è visto dal Ko-

[19] Cfr. S.I. Oost, *art. cit.*, p. 241 n. 24; non prende invece particolare posizione il Sirago, in *op. cit.*, pp. 189-191.

[20] Cfr. T. Kotula, *art. cit.*, pp. 257-266, specie da p. 260 in poi.

[21] Cfr. già J. Burian, *Die einheimische Bevölkerung Nordafrikas in der Spätantike bis zur Einwanderung der Wandalen*, in F. Altheim-R. Stiehl, *Die Araber in der alten Welt*, V 1, Berlin 1968, p. 286.

[22] Vd. infatti *CTh* VI 29, 11 del 3 marzo 414 e le osservazioni di S.I. Oost, *art. cit.*, pp. 240-241.

[23] Per le ripercussioni soprattutto politiche di tale conferenza (sui cui atti vd. Mansi IV, pp. 19-265) cfr. fra gli altri le sempre valide pagine del Romanelli (*op. cit.*, pp. 627-629); per gli aspetti religiosi cfr. invece W.H.C. Frend, *op. cit.*, pp. 275-289. Su Marcellino cfr. *PLRE* II, s.v. *Fl. Marcellinus* (10), pp. 711-712, mentre cfr. ancora *PLRE* II, s.v. *Apringius* (1), p. 123 per suo fratello Apringio citato subito dopo nel testo.

tula come un sostenitore sia pur prudente dell'elemento cattolico, che dopo qualche prova di relativa equidistanza aveva trovato nella cerchia dello stesso Marcellino, del fratello di questo il proconsole Apringio, e dei vescovi ortodossi, *in primis* naturalmente Agostino, gli alleati più opportuni per radunare attorno a sé, in vista della prossima rottura col potere centrale, un blocco politico e sociale consistente e fedele.

Proprio a questo proposito, tuttavia, qualche osservazione va fatta, per attenuare almeno in parte la rappresentazione forse troppo lineare del Kotula. La conferenza del 411 e le sue decisioni costituiscono nella sua interpretazione una specie di punto di svolta tra una fase eraclianea di tolleranza se non di indifferenza per le sorti del donatismo e persino del residuo paganesimo[24] e una di più convinta adesione alle posizioni cattoliche; e tuttavia gli indizi addotti, in gran parte necessariamente *argumenta ex silentio*, non appaiono risolutivi. Dire che al tempo del primo blocco granario, nell'inverno 409/410, la comprensione verso i donatisti era necessaria per non creare fratture all'interno del fronte locale in quel difficile frangente è senz'altro giusto, ma lo stesso deve valere anche nel 413, al tempo del nuovo blocco anti-Onorio. Che il tribuno Marcellino nella sua politica repressiva verso gli scismatici trovasse la necessaria cooperazione delle milizie agli ordini di Eracliano è sicuro, così come è certo che la tragica morte dello stesso tribuno nel settembre del 413 sia stata giustificata come la punizione di uno fra i *satellites* del *comes*[25], ma questo non prova quanto siano stati stretti i rapporti fra i due, e soprattutto fino a dove sia giunto l'aperto aiuto del primo al secondo. Infine l'assoluto silenzio di Agostino nella sua corrispondenza, e più in generale nell'intera sua opera, sul *comes* e le sue iniziative, se testimonia certo l'estrema circospezione del vescovo di Ippona nelle questioni politiche che non toccavano direttamente gli interessi della chiesa africana, e può essere in particolare giustificato in relazione al periodo della manifesta sollevazione del *comes*, per difendere prima la vita e poi la memoria dell'amico Marcellino, non chiarisce il perché la rimozione della figura di Eracliano dovesse essere integrale, coinvolgendo anche gli anni del governo per così dire «lealista» di quello.

Evidentemente non tutto era chiaro nei legami fra Eracliano e la comunità cattolica africana: accuratamente accantonato da Agostino, espli-

[24] Sull'importanza degli appoggi pagani ad Eracliano insiste soprattutto il Sirago (*op. cit.*, pp. 184-189).

[25] Per la morte di Marcellino il 13 settembre 413 vd. AUG. *ep.* 151, 3-9; OROS. VII 42, 16-17, e indirettamente *CTh* XVI 5, 55.

citamente criticato da Gerolamo [26], ufficialmente condannato dal discepolo di Agostino Orosio, il *comes*, al di là del palese imbarazzo che suscitava dopo l'infelice risultato della sua impresa, aveva probabilmente tenuto in Africa una politica troppo poco «confessionale» per suscitare un'approvazione senza riserve; più che fedele espressione di un cattolicesimo ormai nettamente vincente sugli oppositori locali, egli si era rivelato un compagno di viaggio mai completamente fidato e dal quale era comunque opportuno, dopo la sua caduta, prendere il più chiaramente possibile le necessarie distanze.

[26] Oltre al già citato passo sulla *tyrannis* eraclianea, vd. *ep.* 130, 7 e *in Ezech.* IX 28; *praedest.* I 96.

Maurizio Fora

Le *Macomades* d'Africa: rassegna delle fonti letterarie

Già durante la redazione della voce *Macomades* per il «Dizionario epigrafico di Antichità romane», che mi ha dato l'occasione di interessarmi dell'argomento, ebbi modo di constatare che l'assegnazione delle fonti letterarie alle varie *Macomades* africane avveniva, in taluni casi, in maniera piuttosto confusa. Non che questo non sia comprensibile data l'ampia diffusione del toponimo in area mediterranea: tre città con questo nome (*Macomades, Macomades minores* e *Macomades maiores*) compaiono nel nord-Africa, ed altre quattro, nelle varianti *Magomadas* (in Planargia), *Magumadas* (presso Gesico e Nureci) e *Macumadas* (nel territorio di Nuoro), sono attestate in Sardegna[1].

Scopo di queste note, da un lato è la raccolta di tutte le testimonianze letterarie relative alle *Macomades* africane evidenziando quei casi nei quali sia da correggere, o addirittura da respingere, l'attribuzione di una fonte ad uno dei tre centri, dall'altro è quello di richiamare l'attenzione, per alcuni dei passi riportati, sui dubbi, emersi in edizioni critiche relativamente recenti, riguardanti la corretta interpretazione dei testi.

1. **Il nome.** È assodata l'origine punica del nome da *mqm* (con significato prevalente di «luogo», «sito») e *ḥdš* che vuol dire «nuovo»[2]. In greco il toponimo viene talora reso con Νεάπολις. Così risulta da un passo dello *Stadiasmus maris magni*[3] in cui con tale nome viene indica-

[1] Vd. R. Zucca, *Macomades in Sardinia*, in «L'Africa romana», I, 1983, pp. 185-195; G. Paulis, *Sopravvivenze della lingua punica in Sardegna*, in «L'Africa romana», VII, 1989, pp. 607 s. e R. Zucca, *Le persistenze preromane nei poleonimi e negli antroponimi della Sardinia, ibid.*, p. 658.

[2] A.M. Bisi Ingrassia, *Note ad alcuni toponimi punici e fenici della Cirenaica*, «QAL», IX, 1977, pp. 129-131. F. Vattioni, *Onomastica punica nelle fonti latine nordafricane*, «SM», IX, 1977, p. 1 s., ha osservato che la radice *ḥdš* è presente anche in *cebarades* (toponimo desunto dall'aggettivo *cebaradesensis*, che qualifica una sede episcopale africana), che trascrive i termini punici *kpr* (= villaggio) e il già notato *ḥdš* (= nuovo), e che significa quindi «villaggio nuovo».

[3] Stadiasmus 107, Geogr. gr. min. I p. 467 (ed. Müller): Ἀπὸ Τακάπης εἰς Νεάπολιν στάδιοι ρ′. La cifra di 100 stadi (ρ′) è corretta dall'editore in 400 (υ′) per ottenere una distanza che corrisponda all'incirca ai 74 km. che separano Gabes da Younga (lo stadio alessandrino è di circa 185 m.). Per tutto ciò vd. M.L. Poinssot, *Macomades-Iunci*, «MSAF», LXXXI, 1944, p. 139 ntt. 3 e 4.

ta *Macomades minores*[4]. L'osservazione è utile in quanto consente, come si vedrà in seguito, di integrare un passo lacunoso dello Pseudo-Scilace, recuperando un'ulteriore testimonianza riferibile appunto a *Macomades minores*.

2. **Macomades minores.** *Macomades minores*[5], *Macomades*[6], *Macumades*[7] e, nella traslitterazione greca, Μακομάδα[8] viene chiamata, dalle fonti ad essa sicuramente pertinenti, la città corrispondente a Ounga o Younga, posta nel golfo di Gabes[9].

a) Pseudo-Scilace 110. Grazie al paragrafo 107 dello *Stadiasmus*, che attesta la corrispondenza onomastica di *Macomades* con Νεάπολις, è possibile restituire un passo lacunoso dello Pseudo-Scilace, in cui la città doveva essere menzionata. Si tratta del paraplo VI del paragrafo 110 relativo al tragitto che ha inizio da Gichthis[10]. Il punto d'arrivo, mancante, fu restituito dal Müller: εἰς Μακομάδα ἢ Νεάπολιν[11]. Tre indicazioni desumibili dai parapli VI e VII (vale a dire: la distanza di un giorno di navigazione da Gichthis alla città omessa — circa 80 km. —;

[4] Va però osservato, con A.M. Bisi Ingrassia, *l.c.*, che mancano nelle vicinanze delle *Macomades* africane tracce di insediamenti anteriori che normalmente giustificano, nella toponomastica punica, la fondazione di una «città nuova». Sull'equivalenza *Macomades* = Νεάπολις vd. anche A. Peretti, *Il Periplo di Scilace*, Pisa 1979, p. 319 nt. 353 e R. Zucca, *a.c.*, p. 193.

[5] Tab. Peut., ed. Miller col. 903; An. Ravenn. V 5, ed. Schnetz p. 89; Guido 89, ed. Schnetz p. 132.

[6] Plin. V 25; Mart. Cap. VI 670, ed. Willis p. 237; Itin. Anton. 48, 7 e 59, 4, ed. Cuntz pp. 7 e 9.

[7] An. Ravenn. III 5, ed. Schnetz p. 37.

[8] Ptol. IV 3, 3, ed. Müller p. 624.

[9] Decisivo per l'identificazione di *Macomades minores* con Younga, si è rivelato il miliario *A.E.* 1937, 39 (244-249 d.C.) che segna... *a Mac(omadibus) m(ilia) p(assuum) II*, e rinvenuto 16 km. a sud-ovest di Mahrès, città da cui Younga dista, nella medesima direzione, 12 km. Un eccellente commento del miliario è dato da M.L. Poinssot, *a.c.*, pp. 133-137. Per una descrizione delle evidenze archeologiche della località vd. A. Ennabli, s.v. *Macomades minores*, in R. Stilwell, W.L. Mac Donald, M.H. Mac Allister, *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, Princeton 1976, pp. 539-540, e A. Fendri, *Cités antiques et villas romaines de la région sfaxienne*, «Africa», IX, 1985, p. 162. Sull'esiguo patrimonio epigrafico della città vd. M. Fora, s.v. *Macomades*, in «Diz. ep.», vol. V, 1990, pp. 158-159.

[10] Al Müller (Geogr. gr. min. I p. 87) si deve la restituzione di Γιχθίς da Ἔπιχος, Ἔπιχον, Εσχίδων riportati nel testo, sulla base della correzione ΕΠΙΧΟΣ = ΕΓΙΧΘιΣ, concordemente accettata; vd. in proposito M.L. Poinssot, *a.c.*, p. 138 nt. 1 e A. Peretti, *o.c.*, p. 315 nt. 346.

[11] Vd. Müller, *l.c.*, (*supra*, nt. 10).

l'esistenza di un'isola deserta di fronte ad essa, identificabile con l'isola di Kneiss; la menzione dell'isola di Kerkina) hanno consentito di individuare con sicurezza in *Macomades minores*-Νεάπολις la località che doveva essere ricordata nella lacuna[12]. La restituzione del Müller è stata convincentemente corretta, qualche tempo fa, in εἰς Νέαν πόλιν in quanto si è rilevato che, di regola, lo Pseudo-Scilace tace i toponimi punici e fenici quando esiste il nome greco corrispondente[13]. Va notato, infine, che il primo dei due elementi che compongono un paraplo, e cioè la menzione della località che fa seguito al sito terminale del paraplo precedente, manca nel VI. Si è quindi integrato l'elemento mancante con μετὰ δὲ Γιχθίν ἐστι Νέα πόλις, guadagnando così un'ulteriore attestazione di *Macomades minores*[14].

b) Mela I 7, 34. Non può essere accolto tra le fonti di *Macomades minores* un passo (che pur talvolta si trova citato)[15], del I libro della *Chorographia* di Pomponio Mela. La sequenza delle città costiere poste tra Cartagine e la Sirte, esposta nel paragrafo 34 del capitolo 7, elenca le città di *Hadrumetum, Leptis, Clupea, Habromacte, Phyre* e *Neapolis*. Per le prime tre città l'unico problema consiste nella corretta successione geografica, per ottenere la quale e necessario anteporre *Clupea* a *Hadrumetum*[16]. Più complessa risulta, invece, la questione per le ultime tre località citate: *Habromacte* e *Phyre* sono entrambi *hapax*, e qualche incertezza ha posto l'identificazione di *Neapolis*[17]. Un confronto, proposto qualche tempo fa, con un passo di Plinio si è rivelato particolarmente utile. Nel capitolo 27 del V libro della *Naturalis historia* si legge la sequenza *Neapolis, Taphra, Habrotonum*. Se, come sembra probabile, la *Neapolis* pliniana, vale a dire *Leptis Magna*[18], corrisponde alla

[12] Vd. A. PERETTI, *o.c.*, p. 319.

[13] Vd. A. PERETTI, *o.c.*, p. 316 e nt. 347.

[14] Vd. ancora A. PERETTI, *l.c.* (*supra*, nt. 13). L'unico appunto che può essere mosso all'autore consiste, a p. 319, nell'erronea identificazione di *Neapolis-Macomades* con Mahrès.

[15] Per esempio, dubitativamente, da V. DE VIT, s.v. *Macomades*, in «Totius latinitatis onomasticon», vol. IV, Prato 1887, p. 255, da cui dipende, ritengo, R. ZUCCA, *a.c.*, p. 192 nt. 49.

[16] Vd. L'edizione critica ed il commento alla *Chorographia* dati da P. PARRONI (Roma, 1984), pp. 206-207.

[17] P. PARRONI, *l.c.* (*supra*, nt. 16).

[18] La corrispondenza di *Neapolis* con *Leptis* è attestata da Strab. XVII 3, 18; cfr. Ptol. IV 3, 2 e IV 3, 3. Vd. in proposito J. DESANGES, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle, livre V 1-46*, Paris 1980, p. 259, e P. PARRONI, *l.c.* (*supra*, nt. 16).

Neapolis di Mela, *Phyre* può allora ragionevolmente essere corretta in *Taphra* e *Habromacte* in *Habrotonum*[19]; in ogni caso quest'ultima è di gran lunga preferibile alla correzione *Macomades*, che pure fu proposta[20].

c) Macomadia Rusticiana. Sembra doversi escludere l'identificazione affermata da alcuni[21] di *Macomades minores* con *Macomadia Rusticiana* da cui proviene *Proficentius episcopus Macomazensis*, che partecipò alla conferenza di Cartagine del 411[22]. *Macomades minores*, che mutò il proprio nome in *Iunci* (da cui l'attuale denominazione Ounga o Younga), è molto probabilmente rappresentata, nella stessa conferenza, da *Valentinianus episcopus Iuncensis*[23]. Neanche può essere sostenuta, d'altra parte, l'identificazione di *Macomadia Rusticiana* con *Macomades* di Numidia, che pure fu sede episcopale, dato che ad essa sono sicuramente da assegnare i vescovi *Aurelius* e *Sallustius*, rispettivamente cattolico e donatista, presenti anch'essi a Cartagine[24]. Riguardo la localizzazione di *Macomadia Rusticiana* si può soltanto ricordare che in Numidia è attestato il toponimo *Rustici*, nella cui area è stato proposto, con ogni riserva, di cercare il sito[25].

[19] Sull'equivalenza *Habrotonum* = *Habromacte* e *Taphra* = *Phyre*, e sulla loro identificazione, rispettivamente, con *Sabratha* (circa 75 km. ad ovest di *Oea*) e, forse, col promontorio di Màrset ed-Dzeira (circa 40 km. ad ovest di *Leptis Magna*), vd. J. DESANGES, *o.c.*, pp. 237-238 e 260-261. Più prudente in proposito è P. PARRONI, *l.c.* (*supra*, nt. 16).

[20] Per esempio nelle edizioni dello TZSCHUCK o del NISARD, che non ho potuto però consultare. Si deve notare che in una recentissima edizione commentata della *Chorographia* (A. SILBERMAN, Paris 1988, p. 123), non si fa più accenno, neanche per escluderla, alla possibilità che in *Habromacte* si debba leggere *Macomades*.

[21] Vd. V. DE VIT, da cui, anche stavolta, R. ZUCCA, *ll.cc.* (*supra*, nt. 15).

[22] Gesta Conlat. Carthag. I 197, ed. LANCEL p. 140 (*Corpus Christianorum, series Latina CXLIX A*). Vd. anche A. MANDOUZE, *Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303-533)*, Paris 1982, p. 927.

[23] Va però ricordata l'esistenza di un'altra *Iunci*, in *Mauretania Caesariensis*. Sugli *episcopi Iuncenses* vd. A. MANDOUZE, *o.c.*, p. 1268. Se, come generalmente si ritiene, *Valentinianus* proviene da *Macomades minores-Iunci*, è possibile fissare al 411 il *terminus ante quem* per il mutamento di nome. L'età dioclezianea, alla quale si riporta la redazione (M.L. POINSSOT, *a.c.*, p. 151 nt. 1) o il rimaneggiamento (J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord II. Après la mort de Septime-Sévère*, «ANRW», X, 2, 1982, p. 237 nt. 19) dell'*Itinerarium Antonini*, che menziona la città ancora col nome di *Macomades*, costituisce il *terminus post quem*.

[24] Ai vescovi di *Macomades* di Numidia presenti in A. MANDOUZE, *o.c.*, pp. 127, 309, 816 e 1022 (lista a p. 1270) è da aggiungere *Cassius a Macomadibus* che partecipò al concilio di Cartagine del 256. La *Notitia dignitatum*, ed. BÖCKING p. 634, inserisce *Macomades* fra le città di provenienza dei vescovi partecipanti al concilio suddetto. M. SCHWABE, s.v. *Macomada* nr. 1, in *P.W.*, XIV, 1 (1928), col. 161, riferisce erroneamente la fonte a *Macomades minores*. A proposito di *Cassius* vd. anche M.L. POINSSOT, *a.c.*, p. 145.

[25] Vd. in proposito M.L. POINSSOT, *a.c.*, p. 150 nt. 4. L'autore propone anche, come ipotesi alternativa, la regione di *Macomades* di Numidia, ma vd. *contra* S. GSELL, *Atlas*

d) Plinio, *N.h.* V 25. Soggetto a controversa interpretazione è questo passo di Plinio, in cui l'autore elenca due serie di città. Alla prima serie preceduta dall'espressione *hic oppida libera* e comprendente *Leptis, Hadrumetum, Ruspina* e *Thapsus*, fa seguito, introdotta dalla sola parola *inde*, la serie costituita da *Thenae, Aves, Macomades, Tacape* e *Sabrata*. Chi ritiene *inde* in opposizione a *hic*, attribuisce soltanto alle città del primo gruppo la qualifica di *oppidum liberum*, osservando che, se si dovesse aggiungere al totale degli *oppida libera* menzionati da Plinio anche il gruppo in cui è compresa *Macomades*, si arriverebbe alla cifra di 32 città, numero, questo, in esubero rispetto agli *oppida libera XXX* che l'autore dichiara, poco dopo nella cosiddetta *appendix* (capitoli 29-30), esistere in Africa[26]. Secondo altri, invece, anche dopo *inde* va sottintesa nel capitolo 25, l'espressione *oppida libera*, comprendendo così fra questi anche la serie di città in cui c'è *Macomades*[27]. D'altronde l'incongruenza numerica si risolverebbe (vale a dire: da 32 tornerebbe a 30 il numero degli *oppida libera*) da un lato non considerando nel novero *Cercina*, in quanto menzionata al capitolo 41, cioè dopo l'*appendix*[28], dall'altro cancellando dalla lista anche *Aves*, nome che in effetti non compare in alcun'altra fonte, la cui presenza si spiegherebbe con un «errore di scrittura» nella tradizione manoscritta[29].

Entrambe le interpretazioni si fondano su valide osservazioni ma, nello stesso tempo, contengono dei punti deboli. Per quanto riguarda la prima, l'esclusione del gruppo comprendente *Macomades* dal compu-

archéologique de l'Algérie, Alger-Paris, 1911, f. nr. 28 p. 2. Molto generico sulla localizzazione del sito è H. DESSAU, s.v. *Macomadia Rusticiana*, in *P.W.*, XIV, 1 (1928), col. 161.

[26] Vd. J. DESANGES, *o.c.*, pp. 230-236 e 303 ss. con bibliografia precedente. Riguardo l'incertezza sulla effettiva condizione degli *oppida libera* africani vd. G. LUZZATTO, *Roma e le province*, I, Bologna 1985, p. 237.

[27] Vd. M. SCHWABE, *l.c.* (*supra*, nt. 24); J. GASCOU, *a.c.*, p. 307; M.S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Roma 1974, pp. 332-333, che però attribuisce il passo di Plinio a *Macomades* di Numidia.

[28] Per D.B. SHAW, *The Elder Pliny's African Geography*, «Historia», XXX, 1981, pp. 434-435, Plinio ha inserito l'*appendix* dopo il capitolo 28 a suggello della parte più rilevante della descrizione dell'Africa. J. DESANGES, *o.c.*, pp. 1-10, prende invece in considerazione nella sua completezza, vale a dire dal capitolo 1 al capitolo 46, la narrazione che Plinio dà dell'Africa. Anche riguardo la datazione della *Formula*, documento ufficiale sulla condizione amministrativa delle città della provincia d'Africa che Plinio riporta nell'*appendix*, ai capitoli 29-30, le opinioni sono discordi: J. DESANGES, *o.c.*, p. 26, la colloca all'età augustea respingendo la datazione a prima del 46 a.C. sostenuta da L. TEUTSCH, *Das römische Städtewesen in Nordafrika, in der Zeit von C. Gracchus bis zum Tode des Kaisers Augustus*, Berlin 1962, pp. 27-51, accolta, qualche tempo fa, da D.B. SHAW, *a.c.*, *passim* e pp. 429-430.

[29] B.D. SHAW, *a.c.*, pp. 467-471.

to dei 30 *oppida libera*, crea problemi di ordine opposto a quelli che vuole risolvere: dai due centri in eccesso si passa ad un totale di 27 (forse 26 se *Cercina* non deve essere contata), vale a dire a 3 (o 4) in difetto. Anche la seconda interpretazione non risulta del tutto soddisfacente, in primo luogo perché costringe ad apportare un ampio emendamento nel testo con la soppressione del nome *Aves*, e poi perché lo stesso emendamento potrebbe non bastare a risolvere la discrepanza numerica. Se anche *Cercina* dovesse essere inclusa fra le città libere, il numero totale di queste salirebbe a 31. Ritengo che una soluzione definitiva in merito a questo passo, e con essa un chiarimento sulla condizione amministrativa di *Macomades* in una certa fase della sua storia, non possa essere data. Ci si dovrà pertanto accontentare di dire che *Macomades minores* fu «forse» *oppidum liberum*.

e) *Itin. Anton.* 59, 4. È stato osservato che anche la condizione di *municipium* attestata per *Macomades minores* dall'*Itinerarium Antonini*, va considerata con cautela a causa delle numerose imprecisioni riscontrabili, in genere, nei geografi tardi[30].

3. **Macomades maiores.** Con i nomi di *Macumades maiores*[31], *Macomades Sirtis*[32], *Macomada Selorum*[33], *Sacomadis*[34] e *Macitapades maiores*[35] è menzionata dalle fonti letterarie la città costiera identificabile con l'attuale Mersa Zafran, situata nel Golfo della Sirte[36].

a) Tolomeo IV 3,4. L'erronea inclusione di questa fonte tra le attestazioni di *Macomades maiores*[37] dipende dalle edizioni di Tolomeo precedenti a quella del Müller. Ad esempio nell'edizione del Nobbe, risalente a circa la metà del secolo scorso, la descrizione della Grande Sirte[38]

[30] J. GASCOU, *ll.cc.*, (*supra*, ntt. 23 e 27).

[31] An. Ravenn. V 6, ed. SCHNETZ p. 89.

[32] Itin. Anton. 64, 8 ed. CUNTZ p. 9.

[33] Tab. Peut., ed. MILLER col. 893; per la tribù dei *Seli*, a cui si deve questa denominazione, vd. J. DESANGES, *Catalogue des tribues africaines de l'antiqité classique à l'ouest du Nil*, Dakar 1962, p. 133.

[34] An. Ravenn. III 5, ed. SCHNETZ p. 37.

[35] Guido 90, ed. SCHNETZ p. 33.

[36] Ch. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, II, Paris 1988, p. 226, vd. anche M.L. POINSSOT, *a.c.*, p. 144 nt. 3.

[37] Vd. ad esempio il MOMMSEN in *C.I.L.* VIII p. 922; V. DE VIT, *l.c.* (*supra*, nt. 15) da cui R. ZUCCA, *a.c.*, p. 192 nt. 48.

[38] Vd. ed. NOBBE p. 237.

inizia con Μακόμαδα κώμη. Già il Müller però[39] aveva emendato il testo in Μακομάκα κώμη e lo aveva integrato, nella versione latina in *Macoma[la]ca* da intendere probabilmente come «la città delle saline»[40]. A riprova della giustezza emendamento va osservato che nello stesso paragrafo il sito di *Macomades maiores* è ricordato da Tolomeo col suo corrispondente greco Πύρφος Εὐφράντα[41].

b) *Praepositus limitis Maccomadiensis*. Non a *Macomades minores*, come erroneamente è stato attribuito[42], ma a *Macomades maiores* va riferito il *praepositus limitis Maccomadiensis* attestato nella *Notitia dignitatum*[43].

4. **Macomades di Numidia.** Poche, e quindi non soggette a fraintendimenti, le fonti letterarie che menzionano questa città[44], situata sulla strada da Theveste a Cirta, che doveva essere costituita da due nuclei distanti pochi chilometri l'uno dall'altro ed identificabili con le odierne Mrikeb Thala (o Henchir-el-Mergueb) e Ksar-el-Amri[45]. La sua condizione di *municipium* è attestata da due iscrizioni tarde[46].

[39] Vd. ed. MÜLLER p. 631.

[40] Oggi el-Melfa, il sito è citato dallo *Stadiasmus*, 91-92 (ed MÜLLER p. 460) col nome di Ταριχεῖαι che significa «luogo dove si sala il pesce», da confrontare con Strab. III 4, 2, che a proposito della Μάλακα (odierna Malaga) sulla costa spagnola dice... ταριχείας ἔχει μεγάλας... Μακόμακα, corruzione di Μακομάλακα, sarebbe così corrispondente al semitico *mqm mllḥt* = τόπος ταριχειῶν vale a dire «luogo, città delle saline». Per tutto questo, oltre all'apparato critico dell'ed. MÜLLER sia di Tolomeo (p. 631) che dello Stadiasmus, vd. A.M. BISI INGRASSIA, *l.c.* (*supra*, nt. 2).

[41] Il sito è ricordato anche da Strab. XVII 3, 20 (Εὐφράντας πύργος), dallo *Stadiasmus* 88 e 89, Geogr. gr. min. I p. 459 (ed. MÜLLER) (εἰς Εὐφραντὰς; Ἀπὸ Εὐφραντῶν) e da Steph. Byz., ed. MEINEKE p. 288 (Εὔφραντα πόλις Λιβυκή). La denominazione deriva da una torre che, in un certo periodo, costituì il confine tra i domini egizi e quelli fenici. Vd. in proposito A. MERIGHI, *La Tripolitania antica*, I, Verbania 1940, p. 36.

[42] Da M. SCHWABE, *l.c.*, (*supra*, nt. 24).

[43] Not. dign. XXXI 23, ed. SEECK p. 187. Vd. in merito M.L. POINSSOT, *l.c.* (*supra*, nt. 36) con la bibliografia ivi citata; vd. anche Ch. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, pp. 70-78.

[44] Si tratta dell'Itin. Anton. 27, 5, ed. CUNTZ p. 4, e di un passo delle *Regulae* attribuite a sant'Agostino (Gramm. Lat. V, ed. KEIL p. 506). Va aggiunto il passo della *Notitia dignitatum* riportato *supra* a nt. 24.

[45] Rilevante, ai fini della localizzazione della città, è il miliario *C.I.L.* VIII 10129, rinvenuto a Umm-el-Bawaghi, che si trova a poco più di un km. ad est di Mrikeb Thala. Noi sappiamo dall'Itin. Anton. citato (*supra*, nt. 44) che *Macomades* è lontana 28 miglia da *Sigus*, centro da cui il miliario in questione segna la distanza di 29 miglia. Vd. Cl. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine du Bas Empire*, II, Paris 1981, pp. 426 ss., che riporta una sintesi dei precedenti tentativi di localizzazione. Vd. anche M.L. POINSSOT, *a.c.*, p. 146 nt. 4 e J. GASCOU, *a.c.*, p. 268.

[46] Si tratta di *C.I.L.* VIII 4764 = 18698 = *I.L.S.* 644 e di *C.I.L.* VIII 4773 = 18696. Una raccolta delle iscrizioni della città si trova in M. FORA, *a.c.*, p. 160.

Un piccolo chiarimento, di carattere epigrafico, può essere dato circa un personaggio importante ricordato da un'iscrizione di questa città: al *flamen perpetuus Pompe(i)us Donatus* dell'iscrizione *C.I.L.* VIII 4764 = 18698 = *I.L.S.* 644 (da Ksar-el-Amri), si riferisce quasi certamente anche l'iscrizione funeraria *I.L.Alg.* II 6349[47].

[47] L'iscrizione non compare, ad esempio, in M.S. BASSIGNANO, *l.c.* (*supra*, nt. 27), e nemmeno negli indici fra le attestazioni relative al *flamen perpetuus Q. Pompe(i)us Donatus.*

Gian Luca Gregori

Gaio Silio Aviola, patrono di *Apisa Maius, Siagu, Themetra* e *Thimiliga*

La recente pubblicazione di un nuovo frammento con i fasti magistratuali degli anni 25-27 d.C., proveniente dal bosco degli Arvali alla Magliana[1], mi offre l'occasione per alcune precisazioni sulle quattro *tabulae*, rinvenute a Zanano, in Val Trompia, relative al patronato offerto dalle *civitates* di *Apisa Maius, Siagu, Themetra* e *Thimiliga* al cittadino bresciano, di rango equestre, *C. Silius C.f. Fab(ia) Aviola*, di cui ho parlato nel convegno precedente[2].

In quella sede avevo datato i provvedimenti di *Themetra* e di *Thimiliga* al 27 d.C. (Tavv. I-II), in base alla ben nota coppia consolare costituita da *M. (Licinius) Crassus Frugi* e *L. Calpurnius Piso*, ed al 28, in ciò seguendo l'opinione dei più, quelli analoghi di *Apisa Maius* e di *Siagu*, con la rara coppia costituita da *L. (Iunius) Silanus* e *C. Vellaeus Tutor* (Figg. 1-2).

In effetti, poiché nel decreto di *Thimiliga* l'*Aviola* risultava ricoprire la sola *praefectura fabrum*, mentre in quelli di *Apisa Maius* e di *Siagu* se ne ricordava anche il tribunato militare della legione III Augusta, era prevalente l'idea che questi ultimi dovessero necessariamente essere posteriori. In tal modo ben venti mesi avrebbero distanziato il decreto di *Themetra*, del 3 febbraio, da quelli di *Apisa Maius* e di *Siagu*, rispettivamente del 4 e 5 dicembre[3]. Ora il nuovo frammento degli Atti degli Ar-

* Ringrazio i professori Géza Alföldy, Ginette Di Vita-Evrard, Werner Eck, Silvio Panciera, Olli Salomies ed Heikki Solin, per i loro preziosi consigli nella stesura definitiva di questo contributo.

[1] P. ARNAUD, *Fragments des fastes des Arvales découverts en 1985*, in «Epigraphica», 51, 1989, pp. 9-20, in part. 14 ss.; una prima segnalazione era già da parte dello stesso Autore apparsa in «MEFRA», 98, 1985, p. 403 = *AE*, 1987, 163; sulla base del nuovo documento i nomi di L. Giunio Silano e G. Velleo Tutore sono ora ipotizzati anche nel primo frammento dei fasti consolari alifani (26-27 d.C.), da G. CAMODECA, in «Atti I Convegno Gruppi Archeologici Italia Meridionale, Prata Sannita 25-27 aprile 1986», pp. 31-40.

[2] G.L. GREGORI, *Forme onomastiche indigene e puniche ad Apisa Maius, Siagu, Themetra e Thimiliga*, in *L'Africa Romana*, VII, pp. 167-175; i testi sono stati di recente riediti da A. GARZETTI, in *IIt.*, X, V, 1146, 1147, 1144, 1145.

[3] Purtroppo nel decreto di *Thimiliga* è indicato l'anno, ma non il giorno.

L · SILANO · FLAM · MART
C · VELLAEO · TVTORE · COS
PRIDIE · NON · DECEMB
CIVITAS · APISA · MAIVS · HOSPITIVM
FECIT · CVM · C · SILIO · C · F · FAB · AVIOLA
TRIB · MILIT · LEG · III · AVG · PRAEF · FABR
EVM · LIBEROSQVE · POSTEROSQVE · EIVS
SIBI · LIBERIS · POSTERISQVE · SVIS · PA
TRONVM · COPTAVERVNT
C · SILIVS · C · F · FAB · AVIOLA · TRIB · MILIT
LEG · III · AVG · PR · FABR · CIVITATEM · API
SAM · MAIVS · LIBEROS · POSTEROSQVE
EORVM · SIBI · LIBERIS · POSTERISQVE
SVIS · IN · FIDEM · CLIENTELAMQVE
RECEPIT · EGERVNT
HASDRVBAL · IVMMO IADER · IVMMON
HASDRVBAL · HANNONIS BANNO · GABALI
CHINISDO · SVFES ARISTO · APOI
SAEPO · CHANAEBO LEGATI

Fig. 1: *IIt.*, X, V, 1146.

L · SILANO · FLAMINe
MARTIALI · C · VELLAEO
TVTORE · COS
NON · DECEMBR
SENATVS · POPVLVSQVE · SIAGITANVS · HOSPI
TIVM · FECERVNT · CVM · C · SILIO · C · F · FAB · AVIOLA
TRIB · MIL · LEG · III · AVG · PRAEFECTO · FABRVM
EVMQVE · POSTEROSQVE · EIVS · SIBI · POSTERIS
QVE · SVIS · PATRONVM · COPTAVERVNT
C · SILIVS · C · F · FAB · AVIOLA · EOS · POSTEROSQVE
EORVM · IN · FIDEM · CLIENTELAMQVE · SVAM
RECEPIT · AGENTE · CELERE · IMILCHONIS
GVLALSAE · FILIO · SVFETE

Fig. 2: *IIt.*, X, V, 1147.

vali, attaccando a sinistra con altri già pubblicati dal Degrassi[4], risolve definitivamente e diversamente il problema cronologico, capovolgendone i termini.

Apprendiamo infatti che Silano e Tutore furono i due suffetti dell'anno 26 (e non del 28!), in sostituzione dei consoli ordinari Gneo Lentulo Getulico e Gaio Calvisio Sabino. Pertanto solo due mesi (quelli che intercorrono tra gli inizi di dicembre del 26 ed i primi di febbraio del 27) separano i decreti di *Apisa Maius* e di *Siagu* da quello di *Themetra*.

Sarà quindi da rivedere anche la ricostruzione della carriera dell'*Aviola*, per il quale si era pensato ad una promozione da *praefectus fabrum* a tribuno militare nell'intervallo tra le due serie di provvedimenti, mentre ora sappiamo che già alla fine del 26 egli poteva essere onorato al contempo quale tribuno militare e *praefectus fabrum*. In realtà sarei oggi propenso a credere che il nostro sia stato prima *tribunus militum* e poi *praefectus fabrum* e non viceversa e questo non tanto per l'ordine di successione con cui le due cariche sono ricordate nei decreti di *Apisa* e di *Siagu*, quanto perché si tratta di prassi ampiamente documentata nell'ambito delle *militiae equestres* d'età giulio-claudia: solo con Nerone, infatti, la *praefectura fabrum* diverrà posto iniziale dell'eventuale carriera militare di un cavaliere[5]. Che poi *Aviola* sia divenuto, in seguito, anche *praefectus equitum* di quell'*ala Siliana* che da lui avrebbe preso il nome[6] e che è documentata in Africa al più tardi con Nerone[7], è ipotesi avanzata da alcuni, ma non del tutto sicura[8].

A questo punto sembra opportuno chiedersi chi fosse in realtà *C. Silius C.f. Fab(ia) Aviola*. La domanda non è oziosa, se si considera che i patroni di comunità africane a noi noti prima di lui sono stati tutti pro-

[4] *IIt.*, XIII, 1, p. 298 rr. 14 ss.

[5] B. DOBSON, *The Praefectus Fabrum in the Early Principate*, in «Essays Presented to Eric Birley on his Sixtieth Birthday», Kendal 1966, pp. 61-84; S. DEMOUGIN, *L'ordre équestre sous les Julio-Claudiens*, Rome 1988, pp. 323-336, 351-357, 682-684; cfr. anche R. SABLAYROLLES, in «RAN», 17, 1984, pp. 246-247.

[6] Vd. ad es. H. DEVIJVER, *Prosopographia militiarum equestrium*, II, Leuven 1977, S 51-52; E. BIRLEY, *Alae Named after their Commanders*, in «Anc. Soc.», 9, 1978, p. 269 = ID., *The Roman Army. Papers 1919-1986*, Amsterdam 1988, pp. 380-381; Y. LE BOHEC, in «BCTH», 1976/78, pp. 116-117; DEMOUGIN, 1988, pp. 337-338 nt. 230.

[7] Tac., *hist.*, 1, 70; cfr. *CIL*, VIII, 25646 = *ILS*, 9139 (*Simitthu*); oltre alla bibl. cit. a nt. 6, vd. H.-G. PFLAUM, in «Réc. Soc. Arch. Constantine», 71, 1969/71, pp. 59-62 = ID., *Scripta Varia*, I (*L'Afrique Romaine*), Paris 1978, pp. 352-355.

[8] Vd. G. ALFÖLDY, *Die Hilfstruppen der römischen Provinz Germania inferior*, Düsseldorf 1968, p. 32, che in alternativa suggerisce *P. Silius Celer*, legato del proconsole d'Africa *Ser. Cornelius Orfitus* nel 62 d.C., ricordato in *IRTrip.* 341, da *Leptis Magna*.

consoli della provincia[9]. Qualcuno ha pensato che il nostro fosse di rango senatorio[10]; in realtà per la maggior parte degli studiosi egli era di rango equestre[11]. In effetti, anche se i figli dei senatori in quest'epoca erano ancora considerati cavalieri fino all'esercizio della prima magistratura, e come tali potevano ricoprire *praefectura equitum* e tribunato militare, tanto la prefettura di coorte quanto la *praefectura fabrum* sembrerebbero essere state sempre appannaggio dei cavalieri propriamente detti[12].

È tuttavia da rilevare che il nostro porta lo stesso gentilizio di una famiglia senatoria particolarmente importante e vicina all'imperatore soprattutto in età augustea, quella dei *Silii*[13].

Va inoltre osservato che fu proprio Publio Silio Nerva, console nel 20 a.C. poi proconsole in Illirico, che nel 17/16 a.C., in occasione delle campagne di Augusto contro le popolazioni alpine, sottomise *Trumpilini* e *Camunni*, poi *adtributi* a *Brixia*[14]. I suoi tre figli ricoprirono a loro

[9] Si tratta di *L. Domitius Ahenobarbus* (*CIL*, VIII, 68 = *ILS*, 6095 - *Gurza* - 12 a.C.), *L. Passienus Rufus* (*CIL*, VIII, 26580 = *ILS*, 8966 - *Thugga* - 3/6 d.C.) e *A. Vibius Habitus* (*AE*, 1913, 40 - *Assuras* - 16/17?): B.H. WARMINGTON, in «PBSR», 22, 1954, pp. 39-55; J. NICOLS, in «ANRW», II, 13, Berlin-New York 1980, pp. 560-561; cfr. anche L. HARMAND, *Un aspect social et politique du monde romain. Le patronat sur les collectivités publiques dès origines au Bas-Empire*, Paris 1957, pp. 307-309; R. SALLER, *Personal Patronage under the Early Empire*, Cambridge 1982, pp. 145 ss.; M. LE GLAY, in «Epigrafía jurídica romana (Actas Col. Int., Pamplona 9-11 abril 1987)», Pamplona 1989, p. 198.

[10] G.E.F. CHILVER, *Cisalpine Gaul. Social and Economic History from 49 B.C. to the Death of Trajan*, Oxford 1941, p. 87 nt. 3.

[11] WARMINGTON, 1954, p. 40; J. SUOLAHTI, *The Junior Officers of the Roman Army in the Republican Period. A Study on Social Structure*, Helsinki 1955, pp. 95, 96; HARMAND, 1957, pp. 218-219, 307-309; DEVIJVER, 1977, S 51-52; B. SADDINGTON, in «Festschrift für A. Betz», Wien 1985, p. 532 nr. 37; DEMOUGIN, 1988, p. 829; Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris 1989, p. 140.

[12] D. MC ALINDON, in «JRS», 47, 1957, pp. 191 ss.; DOBSON, 1966, pp. 61 ss.; A. CHASTAGNOL, in «MEFRA», 85, 1973, pp. 583-600; ID., in «Des Ordres à Rome», Paris 1984, pp. 175 ss.; in base alla carriera di Manio Vibio Balbino e di Gaio Giulio Montano, H.-G. PFLAUM, *Les Fastes de la province de Narbonnaise*, Paris 1978, pp. 4-5 non riteneva impossibile che, almeno in età giulio-claudia, il figlio di un senatore ricoprisse anche la *praefectura fabrum*; in realtà Suet., *Aug.*, 38, 2 parla solo del tribunato militare e della prefettura d'ala.

[13] Sui singoli personaggi cui è fatto riferimento nel testo vd. *RE*, III, A, I, cc. 92-95, 74-77, 69-71; *PIR*, S 512, 506, 507, 513, 505; *PIR*², L 224; sulle relazioni familiari di questa *gens*, vd. *infra*, nt. 15.

[14] Cass. Dio, 54, 20; cfr. G. TIBILETTI, *Le valli bresciane e le guerre augustee*, in «Atti XIX Centenario dedicazione Capitolium di Brescia», I, Brescia 1975, pp. 181-185 = *Storie locali dell'Italia padana*, Pavia 1978, pp. 107-111; A. GARZETTI, *Reti e Trumplini nel «Sebasteion» di Aphrodisias di Caria*, in «Comm. Aten. Brescia», 1987 (1988), pp. 29-36; E. GABBA, *Significato storico della conquista augustea delle Alpi*, in «La Valle d'Aosta e l'arco alpino nella politica del mondo antico (Atti Conv. Int., St-Vincent 25-26 aprile 1987)», Quart 1988, pp. 53-61.

Ibi., X, V, 1144 (Neg. Un. Acc. Naz. 982).

Ilt., X, V, 1145 (Neg. Un. Acc. Naz. 983).

volta il consolato ordinario: Publio Silio nel 3 d.C., Aulo Licinio Nerva Siliano nel 7 e Gaio Silio Aulo Cecina Largo nel 13. Quest'ultimo, in particolare, forse figlio di Publio Silio e di una *Caecinia*[15] ed amico di Germanico, continuativamente dal 14 al 21 comandò l'esercito della Germania superiore, soffocando la rivolta gallica capeggiata da Sacroviro[16].

Tornando a Gaio Silio Aviola, cittadino di Brescia, ma residente in Val Trompia, mi domando se egli non possa appartenere ad un'importante famiglia indigena, che abbia ottenuto la cittadinanza romana attraverso il proconsole Publio Silio Nerva, vincitore dei *Trumpilini*. Del resto, anche se la repressione contro questo popolo fu particolarmente dura[17], sappiamo che nella stessa età augustea uno dei *principes, Staius Esdragassi f.*, servì il legato di Vindelicia Gaio Vibio Pansa con una coorte arruolata tra i suoi, ottenendo il privilegio di *immunis Caesaris [August(i)]*[18]. Già il padre di Gaio Silio Aviola era, come pare, cittadino romano: la cittadinanza sarebbe dunque stata concessa a lui intorno al 16 a.C. o poco dopo. La diversità del suo prenome da quello del proconsole non sembra costituire difficoltà, trovando confronti in analoghi casi di concessione di cittadinanza romana al tempo di Augusto[19]. Del resto, se non si può escludere che un Gaio Silio esistesse nella famiglia del proconsole, proprio il prenome Gaio risulta, soprattutto nel primo Impero, particolarmente diffuso accanto a Lucio e Marco.

[15] Così R. SYME, in «Tituli», 4, Roma 1982, pp. 606-608; M. KAJAVA, in «Arctos», 22, 1988, p. 82 ed ora O. SALOMIES, *Adoptive and Polyonymous Nomenclature during the Roman Empire*, in corso di stampa; *contra* G. DI VITA-EVRARD, in «Tituli», 5, Roma 1982, pp. 408-409 ritiene più probabile si tratti di un *Caecina Largus* adottato dal proconsole P. Silio Nerva.

[16] Tac., *ann.*, 3, 41-42, 45-46; caduto in disgrazia a quanto pare per l'amicizia che l'aveva legato a Germanico, Gaio Silio si suicidò nel 24, essendo stata intentata contro di lui una causa *de repetundis*: Tiberio volle si confiscassero i beni del senatore e la moglie, *Sosia Galla*, intima di Agrippina, fu mandata in esilio (vd. M.-TH. RAEPSAET-CHARLIER, *Prosopographie des femmes de l'ordre senatorial [I^er^-III^e^ siècles]*, Lovanii 1987, pp. 574-575 nr. 720); non sembra comunque che nella rovina fossero coinvolti altri membri della potente famiglia: il nipote P. Silio Nerva sarà infatti console nel 28 con Appio Giunio Silano, mentre il figlio stesso di Gaio Silio sposerà una cugina del console del 26 (vd. RAEPSAET-CHARLIER, 1987, pp. 405-406 nr. 474) e sarà designato console nel 47 per l'anno successivo (Tac., *ann.*, 11, 5, 12, 26-38).

[17] Da Plin., *n.h.*, 3, 134 apprendiamo che i *Trumpilini* furono dichiarati *venales* (= vendibili come schiavi), *cum agris suis*.

[18] *IIt.*, X, V, 1133; cfr. U. LAFFI, in «Bayer. Vorgesch.», 43, 1978, pp. 19 ss.; W. ECK, in «ZPE», 70, 1987, pp. 203-209; DEMOUGIN, 1988, pp. 344-346.

[19] Vd. O. SALOMIES, *Die römischen Vornamen. Studien zur römischen Namengebung*, Helsinki 1987, pp. 246-249.

Quanto al cognome latino *Aviola*[20], oltre alla nostra, se non si considera il caso della famiglia senatoria degli *Acilii Aviolae*[21], conosco solo poche altre attestazioni e d'età più tarda[22]. D'altra parte mancano, per la prima età augustea, prove per ipotizzare l'esistenza di un qualche legame fra i *Silii* e gli *Acilii* di rango senatorio[23].

Mi sembra, in ogni caso, probabile che il *cursus* militare del nostro, con il conseguimento della *dignitas* e la carriera equestre, tanto più rilevante per un cittadino di recente romanizzazione, sia stato favorito dai rapporti di clientela, che forse lo legavano alla *gens* senatoria dei *Silii*[24]. È fenomeno ben noto l'importanza del patronato senatorio nelle fasi iniziali di una carriera equestre, o direttamente con la designazione ad una carica militare, o indirettamente con la presentazione all'imperatore[25].

[20] *Aviola* è probabilmente da annoverare tra i numerosi cognomi derivati da gentilizi (in questo caso *Avius*: vd. W. SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin 1904, p. 348), per i quali cfr. I. KAJANTO, *The Latin Cognomina*, Helsinki 1965, pp. 139 ss., dove tuttavia il nostro è stato omesso; vd. però ora H. SOLIN-O. SALOMIES, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim-Zürich-New York 1988, p. 299 con rinvio a *TLL*, II, cc. 1421-1422 dove sono raccolte le attestazioni di *Aviola*.

[21] *PIR²*, A 47, 49; non si sa se sia da identificare con il legato della Lugdunense d'età tiberiana l'*Acilius Aviola* menzionato da Val. Max., 1, 8, 12 (cfr. anche Plin., *n.h.*, 7, 173), per essere stato deposto sul rogo anzi tempo, perché ritenuto morto (*PIR²*, A 46); almeno tre membri di questa famiglia furono consoli, rispettivamente nel 54, nel 122 e nel 239 (*PIR²*, A 49, 50, 51).

[22] *CIL*, IX, 482 (*Appius Aviola*, a *Venusia*), 1147 (*P. Aenonius Aviola*, ad *Aeclanum*), *CIL*, XIV, 2340 (*Claudius Aviola*, nell'*ager Albanus*); *NS*, 1924, p. 54 nr. 2 (*L. Apuleius Aviola*, a Roma; cfr. H. SOLIN, in «Ann. Acad. Scient. Fenn.», 1975, p. 23 nr. 43); *M. Caecilius M.f. Aviola* è attestato a *Valeria* nell'*Hispania Citerior* (devo la segnalazione alla cortesia del prof. Géza Alföldy); incerta invece, perché in integrazione, la presenza del cognome in un'iscrizione di *Ferentinum*, per la quale vd. H. SOLIN, in *Suppl. It.*, n.s., I, Roma 1981, pp. 41-42 nr. 5.

[23] In età tiberiana un *Acilius Aviola* fu legato in Lugdunense, mentre Gaio Silio Aulo Cecina Largo comandava l'esercito della Germania superiore; nel 21 il primo domava il sollevamento degli Andecavi e dei Turoni; il secondo stroncava la rivolta capeggiata da Sacroviro: Tac., *ann.*, 3, 41. Per la rarità del cognome *Aviola* è stato proposto d'identificare il legato di Lugdunense con Gaio Calpurnio Aviola, console suffetto nel 24, ipotizzando una sua adozione da parte di un Gaio Calpurnio: vd. U. VOGEL-WEIDEMANN, *Die Statthalter von Africa und Asia in den Jahren 14-68 n. Chr.*, Bonn 1982, pp. 296-298 nr. 41 (con altra bibl.) ed ora SALOMIES, in corso di stampa.

[24] Oltre a Gaio Silio Aviola sono noti a *Brixia* e nel suo territorio: nel I sec. d.C. *Silia Prisca*, moglie del seviro Augustale *C. Calventius Herma*, e *C. Silius C. [l.?] Ismenus*; nel II/III sec. *M. Silius Cornelianus* (*IIt.*, X, V, 196, 922, 14); vd. ora G.L. GREGORI, *Brescia romana. Ricerche di prosopografia e storia sociale I: i documenti* (Vetera, 7), Roma 1990, p. 174.

[25] Sull'importanza dell'*amicitia Caesaris* e del patronato degli *amici Caesaris* per la carriera di un personaggio, vd. H.M. COTTON, *Military Tribunates and the Exercise of Patronage*, in «Chiron», 11, 1981, pp. 229 ss.; SALLER, 1982, pp. 41 ss.; BIRLEY, 1988, pp. 105-113 (*Promotions and Transfers in the Roman Army: Senatorial and Equestrian Offi-*

Non sappiamo, dato il silenzio dei nostri testi, se alla base della decisione di scegliere come patrono Gaio Silio Aviola ci fossero particolari meriti del personaggio o semplicemente la possibilità potenziale che egli fosse in futuro influente. Come ho già detto, l'essere scelto come patrono era nella prima età imperiale una circostanza piuttosto eccezionale per chi non rivestiva le funzioni di proconsole. Mi sembrerebbe verisimile che il patronato sia stato conferito all'*Aviola* quando ancora si trovava in Africa: risulta difficile immaginare che i legati di quattro piccole comunità si siano sottoposti ai disagi di un viaggio fino alla lontana Val Trompia; non sappiamo invece se ciò sia avvenuto nell'imminenza del rientro del cavaliere in Italia oppure no[26]. Non sembra d'altra parte si debba attribuire un particolare significato al fatto che solo alcune tavole menzionano la carriera completa del personaggio, non essendo tale indicazione d'obbligo.

Nell'ipotesi, certo non necessaria ma comunque da prendere in considerazione, che la scelta di *Aviola* come patrono sia stata suggerita da particolari meriti del personaggio, possiamo ipotizzare che egli si fosse distinto nelle fasi conclusive della guerra contro Tacfarinate, che, coinvolgendo Cinizii, Mauri, Musulamii e Numidi, aveva sconvolto la provincia dal 17 al 24 d.C.[27]. Certamente, infatti, sia come tribuno militare sia come *praefectus fabrum*, egli avrà avuto stretti e costanti rapporti con il proconsole, che, com'è noto, fino a Caligola era anche comandante militare della legione III Augusta[28].

Purtroppo non sappiamo agli ordini di quale proconsole egli abbia cominciato ad operare in Africa. Nel 23-24 era governatore Publio Cornelio Dolabella, il quale, benché vincitore su Tacfarinate, si vide negare da Tiberio le insegne del trionfo per riguardo a Seiano, nipote di Giunio

cers), 247 ss. (*The Equestrian Officers of the Roman Army*); anche DEMOUGIN, 1988, pp. 530-531, 602 ss., 649-650 evidenzia per individui di recente cittadinanza l'importanza dei rapporti di clientela con personalità influenti al fine del loro ingresso nell'ordine equestre.

[26] DEMOUGIN, 1988, pp. 319 ss. non ritiene esistesse una regola precisa per la durata di ciascuna delle milizie equestri: il cavaliere poteva restare in servizio un solo anno, ma anche molti di più; nel caso specifico del tribunato militare risulta di fatto ampiamente superata la durata teorica di un solo anno ipotizzata dal Mommsen.

[27] Da ultimi A. GUTSFELD, *Römische Herrschaft und einheimischer Widerstand in Nordafrika. Militärische Auseinandersetzungen Roms mit den Nomaden*, Stuttgart 1989, pp. 39-67 (con ulteriore bibl.); LE BOHEC, 1989, pp. 343-347.

[28] Cfr. M. BÉNABOU, *Proconsul et légat en Afrique. Le témoignage de Tacite*, in «Ant. Afr.», 6, 1972, pp. 129 ss.; ID., *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 507-508 e nt. 53; W. ECK, in «Heer und Integrationspolitik. Die römischen Militärdiplome als historische Quelle», herausgeg. von W. ECK und H. WOLFF, Köln-Wien 1986, pp. 518 ss.; LE BOHEC, 1989, pp. 119-122, 348.

Bleso, che durante il suo proconsolato nel 21-23 non era riuscito a domare la ribellione[29].

Ignoriamo chi sostituì Dolabella nel comando, precedendo Gaio Vibio Marso, che resse la provincia negli anni 26-29 o 27-30, cercando di rimediare ai danni causati dal lungo stato di guerriglia e provvedendo tra l'altro ad una serie di operazioni catastali nel Sud della Tunisia[30]. Egli era stato a suo tempo amico di Germanico, che aveva seguito in Oriente, accompagnandone poi le ceneri a Roma al fianco di Agrippina[31]. Tuttavia, i suoi vincoli di parentela con i *Plautii*, gli *Apronii* ed i *Cornelii Lentuli*, famiglie senatorie vicine all'imperatore ed allo stesso Seiano, avevano messo Vibio Marso al riparo da quelle vendette, di cui invece, come si è detto, era tra gli altri stato vittima Gaio Silio Aulo Cecina Largo.

Non sembrerebbe dunque da scartare l'eventualità che la decisione di scegliere Gaio Silio Aviola come patrono possa essere stata presa all'inizio del proconsolato di Vibio Marso: oltre ai meriti personali del cavaliere o alla possibilità che egli in futuro potesse comunque godere di una certa influenza, mi domando se non giocò a suo favore anche il fatto che, in virtù dei suoi ipotizzati vincoli di clientela con i *Silii* senatorii, si trattava forse di personaggio gradito al proconsole.

[29] Vd. Tac., *ann.*, 3, 72, 4; 3, 74, 4; 4, 26, 1; cfr. VOGEL-WEIDEMANN, 1982, pp. 79-85, 85-92; B.E. THOMASSON, *Laterculi praesidum*, I, Arlöv 1984, c. 374 nrr. 21, 22.

[30] Vd. VOGEL-WEIDEMANN, 1982, pp. 92-97 nr. 8, che propende per gli anni 26-29, e THOMASSON, 1984, c. 374 nr. 23, che colloca il proconsolato di Vibio Marso negli anni 27-30; si ritiene in genere poco probabile una proroga del proconsolato di Dolabella oltre il 24; d'altra parte è tuttora incerto se *A. Vibius Habitus* (forse zio di Vibio Marso), già console nel 7 d.C., sia stato proconsole nel 16-17 o nel 24: vd. VOGEL-WEIDEMANN, 1982, pp. 87 nt. 337, 97 nt. 407, 66-69; THOMASSON, 1984, c. 373 nr. 18; ID., *Laterculi praesidum*, III, Arlöv 1990, c. 44; cfr. anche Y. LE BOHEC, in «BAA», 7, 1977/79, pp. 223-226.

[31] Tac., *ann.*, 2, 74, 79.

ALTRE ABBREVIAZIONI

Ann. Acad. Scient. Fenn.	Annales Academiae Scientiarum Fennicae.
Arctos	Arctos. Acta Philologica Fennica.
Anc. Soc.	Ancient Society.
Bayer. Vorgesch.	Bayerische Vorgeschichtsblätter.
Comm. Aten. Brescia	Commentari dell'Ateneo di Brescia.
PBSR	Papers of the British School at Rome.
RAN	Revue Archéologique de Narbonnaise.
Réc. Soc. Arch. Constantine	Récueil de la Société Archéologique de Constantine.
TLL	*Thesaurus Linguae Latinae.*

Monique Dondin-Payre

Une institution méconnue: la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie

Mise sur pied en 1840, ayant fonctionné jusqu'en 1842, la Commission d'exploration scientifique d'Algérie n'est connue que très superficiellement, et, notamment, en ce qui concerne l'histoire antique, par l'œuvre du Capitaine Delamare. Son histoire, les étapes de sa mise sur pied, les conditions de son travail et des publications sont restées tout à fait ignorées; elles constituent pourtant un excellent révélateur des idéologies et des mentalités[1].

Une sensibilisation progressive et lente

Même si, dans une première phase, les énergies sont consacrées à la conquête et à la tentative de consolidation de points d'appui très dispersés, un intérêt spontané pour l'archéologie se manifeste dès les années 1830: les carnets de marche des unités, notamment ceux des brigades topographiques qui effectuent des relevés destinés à l'établissement de cartes et qui sont entraînées à mentionner toutes les particularités du paysage, notent très souvent la présence de ruines. Ces observations sont le fruit d'initiatives individuelles: elles sont absentes des journaux de marche officiels des régiments.

Mise à part une lettre envoyée à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres sur des tombeaux des environs d'Alger, en septembre 1831[2], rien n'y concerne l'Afrique jusqu'au 15 mars 1833, quand le Ministre du Commerce transmet à l'Académie la copie d'une pierre, transportée

[1] Sauf indication contraire, toutes les citations sont inédites; elles proviennent des documents d'archives du Service historique de l'Armée de Terre (abrégé ici en SHAT), au château de Vincennes, et de celles de l'Institut de France (Fonds de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres: AIBL), dont le Conservateur, Madame Laffitte-Larnaudie, a acquis ma profonde reconnaissance pour l'accueil qu'elle m'a réservé et pour l'aide qu'elle m'a apportée. Cette communication est une présentation succincte d'un travail plus développé, enrichi notamment par le dépouillement des Archives d'Outre Mer, à Aix-en-Provence.

[2] Elle fut envoyée par le Capitaine Rozet, attaché à la section topographique de l'Armée d'Afrique, le 23 septembre; il supposait que ces monuments étaient d'origine gauloise (archives AIBL - correspondance - 1831).

d'Hippone à Alger, et de là à Paris — on ignore à l'initiative de qui —, sur laquelle il sollicite l'avis de l'assemblée. Il s'agit d'une épitaphe chrétienne datée de la 24e année de Carthage, c'est-à-dire du milieu du Ve s.: c'est la première inscription d'Algérie connue à Paris. La Commission nommée à cet effet conseille le dépôt de la pierre au Muséum des Antiques de la Bibliothèque royale[3] (fig. 1).

Cette année 1833 marque une étape importante dans l'étude des antiquités d'Algérie: sans que, sur le plan de la conquête militaire, les choses évoluent de façon décisive, la maîtrise de points d'appui plus diversifiés qu'il faut faire communiquer les uns avec les autres incite à s'intéresser plus activement à la géographie, et la constatation de l'abondance des vestiges romains laisse à penser qu'on a là un exemple de colonisation réussie dont on pourrait tirer des leçons. Cette constatation incite à passer à une phase active.

La phase active

— les prémices de la mise en place de la Commission

Le 18 novembre 1833 le Duc de Dalmatie, Ministre de la Guerre, écrit à l'Académie des Inscriptions: il invite l'assemblée à rédiger sur les deux questions (géographie et modalités de la colonisation romaine), qui resteront prioritaires, un mémoire «qui ne pourrait manquer de contribuer puissamment à éclairer le gouvernement français sur les mesures qu'il convient de prendre à l'égard de cette nouvelle colonie»[4].

En réponse à cette sollicitation, l'Académie rédigea un rapport, lu le 27 décembre en séance et transmis au Ministère, avec la mise en garde que «l'exécution du plan exigerait plusieurs années, beaucoup de travail scientifique de divers genres et une dépense considérable». Pour la première fois, on parle pour «hâter les projets de l'histoire, de la géographie, de l'archéologie de l'Afrique septentrionale» d'«envoy(er) dans ces contrées aux frais du gouvernement des explorateurs propres par leur savoir et leurs talents à bien remplir les missions qui leur seront confiées et à bien exécuter les instructions qui leur seront données par l'Académie»[5].

[3] Elle est passée du Cabinet des Médailles au Musée du Louvre, où elle est encore aujourd'hui: *C.I.L.*, VIII, 5262 = *I.L.Alg.*, I, 83 = *I.L.C.* 1387 - Louvre MND 1760. Cf. N. DUVAL, *Actes du 3e Colloque international d'épigraphie grecque et latine, 1957*, Rome, 1959, p. 262 et n. 76.

[4] Archives AIBL - registre des séances - 1833.

[5] Rapport publié en 1838: voir infra n. 15.

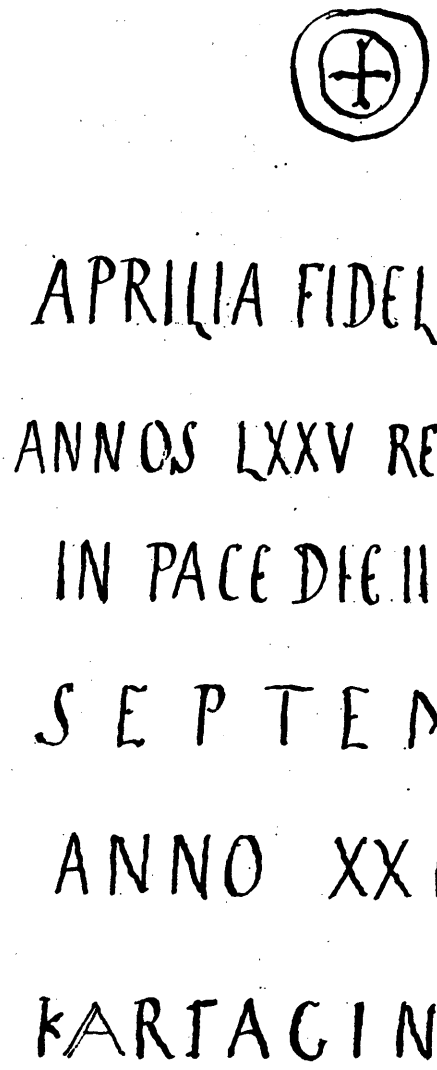


Fig. 1: *La première inscription algérienne connue en France.* En 1833 cette pierre d'Hippone fut transportée à Paris, sous l'autorité du Ministre du Commerce, et déposée au Cabinet des Médailles, puis au Musée du Louvre. Cette épitaphe chrétienne est la première inscription d'Algérie connue à Paris (Copie transmise par le Ministre du Commerce - Archives Institut de France - Académie des Inscriptions et Belles Lettres- procès-verbaux - 1833).

Dès cette phase se pose le problème de la coordination: le Ministère de la Guerre a la tutelle du territoire et centralise les envois scientifiques. Il approuve cette suggestion de création d'une commission et promet la communication des documents utiles qui «se trouvent dans les divers départements du gouvernement». Mais la demande de communication devra être renouvelée à plusieurs reprises par l'Académie, et, quoique le Ministère y réponde toujours favorablement, il traîne les pieds. La contradiction sera constante entre la bonne volonté affichée des ministres successifs («Je serais flatté de vous prouver par cette communication combien j'ai à cœur de faciliter les utiles travaux confiés à l'Académie»[6]) et les réticences d'une administration qui s'estime chargée en priorité de compléter la conquête et la pacification.

Pendant toutes ces années, une commission, présidée par Dureau de La Malle, d'effectifs variés, renouvelée, existe en permanence à l'Académie des Inscriptions, chargée d'une double fonction: étudier la géographie et la colonisation de l'État d'Alger mais aussi fournir des instructions à ceux qui les sollicitent individuellement.

En effet, quoiqu'aucun plan d'ensemble n'ait été mis sur pied, la récolte des informations continue, le plus souvent à l'initiative des officiers et des fonctionnaires. «Malgré le brocantage qui est aujourd'hui le caractère principal de la colonisation, le parti des honnêtes gens est ici plus nombreux qu'on ne le croit communément en France, il aura le dessus dès qu'il sera appuyé et il renferme bon nombre d'officiers qui sont capables et seront heureux de se livrer aux recherches dans lesquelles les guidera l'Académie»[7]. Dans son rapport de 1836 à l'Académie, la Commission des Antiquités de France se félicite de cette collaboration: «Depuis plus d'un an une correspondance active s'est établie entre l'Académie et plusieurs fonctionnaires militaires et civils de nos possessions d'Afrique; nous leur devons des renseignements précieux obtenus des indigènes, des observations faites pendant des marches pénibles souvent au milieu des dangers. Leurs récits renouvellent pour nous ce mélange de recherches historiques et de bulletins de combats qui excitaient tant d'intérêt pendant notre ancienne expédition d'Égypte... L'Académie doit, sans doute, s'occuper principalement des antiquités nationales; mais pourrait-elle rester indifférente à cet immense continent devenu français aujourd'hui?»[8].

[6] Archives AIBL - correspondance - lettre du 17 décembre 1835.

[7] *Ibid.* - lettre du député Baude, 28 août 1836.

[8] *Ibid.* - registre des séances - 1836.

D'une longue liste d'envois, je relève celui-ci (fig. 2): le 3 avril 1834, par lettre, un journaliste communique deux inscriptions de Bougie; l'une sera éditée au *C.I.L.*, VIII, 8939, l'autre, une épitaphe jugée sans intérêt, est inédite[9]: *D(is) M(anibus) / L(ucius) Mucius / M(arci) f(ilius) Corn(elia tribu) / Marcianus / vxi* — pour *vix(it) — (annos) XXI H.S.E.*

— *les principes de la mise en place: l'exemple de la commission d'Egypte*

Quand, à la suite de l'expédition de Constantine (1837), aucune organisation n'est mise sur pied, on commence à protester, et l'Académie des Inscriptions accentue sa pression sur le Ministère de la Guerre: «L'Afrique est redevenue le patrimoine de la civilisation», et il convient d'en profiter. L'exemple des Commissions d'Égypte et de Morée (en 1830) est toujours invoqué: «L'épée de nos soldats poursuit l'œuvre entreprise il y a quarante ans. Il y a quarante ans elle découvrait les monuments des Pharaons, aujourd'hui elle relève les ruines carthaginoises et romaines»[10]. Elles constituent le symbole de la réussite de ce type d'opération, celui qui justifie en quelque sorte une conquête si fertile pour la science: «Est-il besoin de rappeler tout ce que la science pourrait communiquer de force civilisatrice à une armée dont on ne connaît guère encore que la force de destruction?»[11]

— *le programme et les hommes*

Enfin, après de multiples démarches et pressions des Académies des Inscriptions et Belles Lettres, et des Sciences, le Ministre de la Guerre, le Général Bernard, acculé à prendre des mesures, annonce, en novembre 1837, à l'Académie qu'il a «arrêté qu'une Commission d'hommes spéciaux (serait envoyée dans les) possessions françaises en Afrique afin de rechercher dans toutes les parties accessibles du pays, et de réunir, tout ce qui peut intéresser l'histoire et la géographie de la contrée, l'industrie, les sciences et les arts»[12].

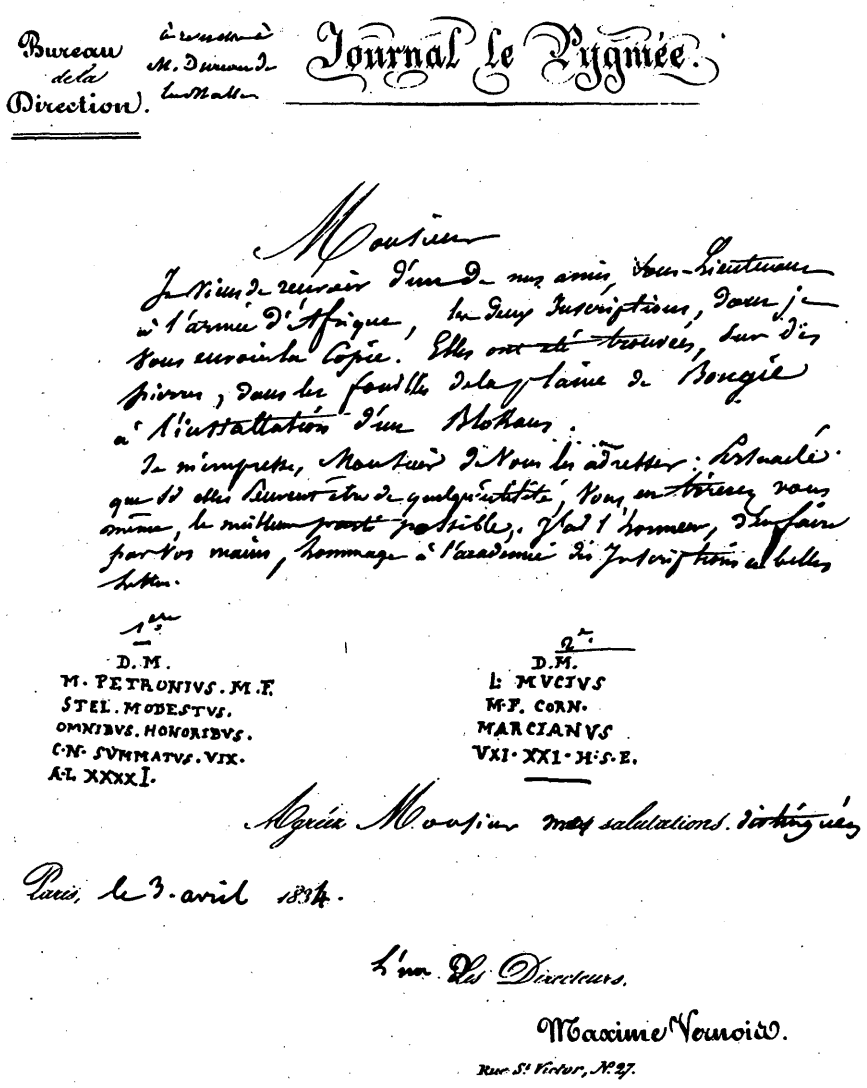
Le programme se veut donc universel, mais les objectifs premiers

[9] *Ibid.* - correspondance - 1834. La première fut éditée par HASE, *Journal des savants*, 1837, p. 657, ce qui explique qu'elle fut reprise au *C.I.L.*; il faut lire, lignes 3-4, *omnibus honoribus consummatus*, Hase la sélectionna parce qu'elle mentionne un magistrat. Le mode de transmission, une copie par un militaire communiquée par voie officieuse, est très caractéristique.

[10] R. THOMASSY, *Des recherches scientifiques sur l'Algérie et sa colonisation*, 1839, t. 12 d'une revue non identifiable [B.N. Lk8 989], pp. 161-180; citations p. 177.

[11] *Ibid.*, p. 179.

[12] Archives AIBL - registre des séances 1837 - publié en 1838: voir *infra* n. 15.



Journal Le Pygmée.

Bureau de la Direction.

1re

D.M.
M. PETRONIVS. M.F.
STEL. MODESTVS.
OMNIBVS. HONORIBVS.
C.N. SVMMATVS. VIX.
A.L. XXXXI.

2e

D.M.
L. MVCIVS
M.F. CORN.
MARCIANVS
VXI. XXI. H.S.E.

Paris, le 3. avril 1834.

L'un des Directeurs.

Maxime Vouvoid.

Rue St. Victor, N. 27.

Fig. 2: *La communication des inscriptions.* Le Directeur du journal *Le Pygmée*, spécialisé dans les affaires africaines, signale, en 1834, à l'Académie des Inscriptions, deux pierres de Bougie, dont un officier lui a transmis copie. Celle de gauche fut publiée au *C.I.L.*, VIII, 8939; celle de droite est restée inédite. (Archives de l'Institut de France - Académie des Inscriptions et Belles Lettres - correspondance - 1834).

sont marqués de la tutelle de la Guerre: on privilégie les acquisitions utiles pour l'occupation et la colonisation, c'est-à-dire concrètes. En résulte une hostilité constante entre l'administration de la Guerre, qui s'est vu imposer ces investigations qu'elle juge intempestives, et les instances scientifiques qui veulent faire appliquer des programmes stricts et effectuer un recrutement des hommes chargés de les appliquer en fonction des capacités individuelles.

Le memorandum du Colonel Bory de Saint Vincent[13], futur président de la commission, exprime parfaitement les vues de l'armée: «Les savans (*sic*) qui, s'occupant d'antiquité du fond de leur cabinet, et les vieux auteurs sous les yeux, pensent débroussailler la géographie ancienne sans le secours d'une bonne carte moderne ne font que s'essayer dans les ténèbres. (Les travaux militaires) l'ont bien prouvé en démontrant l'absurdité (qu'on me passe ce mot) de tant de rêves d'érudition qu'a fait évanouir la connaissance de la réalité». Inutile de «grossir le budget de la Commission d'étrangers au corps d'état major. (...) Les savans de toute l'Europe pourront raisonner sur la foi de messieurs les officiers d'état major non moins bien que s'ils se transportaient sur les lieux où la crainte du yatagan des Arabes pourrait bien troubler leurs habitudes». L'armée a des géographes et des dessinateurs qui ne perdent pas leur temps «à tenter de ces restaurations sur le papier» des bâtiments et peuvent avantageusement remplacer «ces coûteuses sections d'architecture dont l'utilité répond rarement aux énormes dépenses qu'elles occasionnent et qui furent toujours des causes de retard dans les publications». L'étude de l'architecture et de la sculpture antiques sont d'ailleurs superflues car «en Afrique les vagabonds du désert rendirent toujours précaire le sort des colons contraints de s'y garder; c'étaient des forteresses qu'on y élevait. L'architecture militaire ... est donc la seule dont on peut espérer trouver quelques vestiges. Peu de temples, point de palais».

En janvier 1838 les instructions rédigées par l'Académie des Inscriptions sont lues en séance publique et communiquées au Ministre de la Guerre. En avril, l'Académie déplore que celui-ci, auquel le rapport a été remis en mains propres «n'en a point accusé réception et n'en a point encore fait usage»[14]. En août, excédée, elle décide de l'imprimer elle-même, et d'y joindre celui de 1833. Publié sous le titre «Rapport sur les recherches archéologiques à entreprendre dans la province de Constantine

[13] *Note sur la commission exploratrice et scientifique de l'Algérie présentée à Son Excellence le Ministre de la Guerre*, Paris, 16 octobre 1838; citations p. 2 et 10.

[14] Archives AIBL - registre des séances - 1837.

et la Régence d'Alger»[15], il servira de programme à la Commission, et a un équivalent à l'Académie des Sciences.

Le choix des hommes fut délicat, puisque l'armée ne voulait pas se laisser déposséder, au nom d'une compétence supérieure des civils, d'investigations dont elle estimait la gloire solidaire de sa conquête. Le Colonel Bory de Saint Vincent l'exprime très clairement: «Indépendamment du lustre que répandraient sur l'état militaire de la France les succès d'un corps savant tiré en grand partie de son sein même» [en vérité c'est là le nœud de la question] des raisons d'économie commandent de recruter des militaires. Bory souligne avec raison, drôlerie et une certaine mauvaise foi, les convoitises que fait naître la perspective de postes à pourvoir dans la Commission: «Dès qu'il est bruit que le gouvernement songe à organiser quelque expédition de découvertes, une multitude de prétendans désireux de voir du pays sans bourse délier et qui, prenant leur besoin de changer de place aux frais de l'État pour une vocation, obsèdent ou font obséder le pouvoir afin d'être mis de la partie, font parfois valoir les titres les plus extraordinaires pour obtenir la préférence sur des rivaux plus convenables mais qui, laborieux et modestes, ne sont, hélas, poussés par aucuns Mécènes hauts placés... Chacun possède une plume au service de la communauté, l'un parle toutes les langues, ayant suivi des leçons de chinois ou de sanscrit de quelque illustre professeur; à la vérité il ne sait pas l'arabe, mais il promet de l'apprendre; l'autre est familier avec l'histoire de tout l'univers, mais ignore absolument celle de l'Afrique, qu'il étudiera....»[16].

En septembre 1838, les Académies proposent une liste des candidats, dont le Ministre de la Guerre a souhaité qu'«indépendamment des connaissances spéciales, (ils) joignent à une forte constitution un caractère résolu, et que pour l'intérêt de la science ils se dévouent à braver les dangers que de son côté, l'administration s'efforcera, autant que possible, d'éloigner d'eux»[17]. Bien peu de ceux-ci se retrouveront dans la liste des 21 membres (pour moitié militaires) que le Ministre de la Guerre communique dans la circulaire organisatrice d'août 1839. Le départ est fixé au 20 novembre 1839, de Toulon, sous l'autorité du Colonel Bory de Saint Vincent, expert naturaliste et membre de l'Académie des Sciences. En

[15] *Hist. Acad. royale*, t. XII, 1839, pp. 98-134 et pp. 135-181.

[16] *Note*, pp. 2-3; l'orthographe a été respectée. Il faut noter que Bory est seul à évoquer la nécessaire coopération des populations: il faut se les concilier par le biais de la médecine, en imprimant un programme en arabe qui annoncerait que la Commission vient «pour vous guérir car *pour elle* vous êtes tous des hommes» (*ibid.*, p. 15).

[17] Archives AIBL - correspondance - 1838.

novembre 1839, on porte le nombre des membres à 24, par nomination notamment de deux membres adjoints (dont le Capitaine Delamare).

Leurs obligations: transmettre au Ministre et à lui seul, sous cachet, leurs mémoires et travaux.

Les travaux sur place

Les difficultés furent immédiates: l'itinéraire dut être modifié dès février 1840 à cause de la reprise des hostilités, qui permit au Ministère de la Guerre de mettre la Commission, qui avait désiré garder son indépendance, sous la tutelle de l'armée: «C'est sous la protection de nos colonnes, et en quelque sorte à l'abri de notre drapeau que la commission va poursuivre ses opérations et c'est un point de comparaison de plus qu'elle présente avec ses devancières, la Commission d'Égypte et de Morée»[18].

En fait, les membres de la Commission se plaignirent souvent du manque de coopération de l'armée[19]; souvent contraints d'accompagner les colonnes combattantes, ils connurent des conditions de vie éprouvantes, telles que les décrit le Capitaine Delamare: «J'ai, j'ose le dire sans crainte d'être démenti, fait un plus rude service que les autres officiers (ceux qui servaient dans l'armée) puisque, pour moi, les fatigues continuaient dans les villes, là où les autres se reposaient; puisque, dans les expéditions, quand, arrivé au bivouac, chacun cherchait à s'organiser, à se délasser, alors j'explorais le pays. Aussi plusieurs officiers m'ont-ils dit souvent qu'ils ne voudraient, à aucun prix, sous aucune condition, faire le métier auquel je suis condamné»[20].

A la fin de l'année 1841, le Ministère de la Guerre jugea le travail terminé, et tous les membres furent rappelés, sauf quelques uns qui obtinrent l'autorisation de rester sur place, ainsi Delamare «chargé de diverses missions archéologiques aussi fatigantes que délicates».

[18] Archives SHAT - H 227: décret rectificatif du 15 février 1840.

[19] Voir la remarque du Maréchal Bugeaud: «Ces savants mettent le désordre partout avec leurs exigences, dans l'intérêt de leurs grands travaux qu'ils ne publient jamais», citée par S. GSELL, *Texte explicatif des planches de Delamare, Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, 1912, p. III.

[20] Archives SHAT - dossier de pension - lettre - 1 octobre 1844.

Les publications

Elles furent très inégales, et cette lacune est responsable de l'oubli dans lequel est tombée la Commission. Beaucoup de publications furent réalisées dans les domaines scientifiques, moins en histoire, en art, en ethnologie.

— *l'organisation*

Le 30 avril 1842, le Ministre de la Guerre, toujours maître du projet, confia à l'Institut de France, qui avait insisté sur la nécessité de cette réalisation, le soin de diriger la publication de «cet ouvrage destiné à faire suite à ceux d'Égypte et de Morée»[21].

En novembre 1842, l'Académie établit le plan de publication, fixe le délai (de six mois à quatre ans, ce que le Ministre trouve trop long), et surtout le titre «qui sera la base sur laquelle reposeront successivement tous les travaux scientifiques que la France ordonnera en Algérie; c'est le premier chaînon auquel viendront s'attacher chaque jour les découvertes de la science, dans cette possession française. L'Algérie n'est pas pour nous une possession précaire comme le fut l'Égypte. (...) Nous posons les fondements d'un édifice durable et toujours grandissant. Nous sommes les premiers qui ayions reçu de notre pays mission d'explorer scientifiquement et de faire connaître une terre et une population qui ont été solennellement déclarées pour toujours françaises». C'est pourquoi le titre est «Commission scientifique d'Algérie — *1ère exploration* — 1840-1842» (il n'y en eut jamais d'autre)[22].

Mais la réalisation tarde, les rédacteurs ne transmettent pas leurs textes; l'Académie insiste, et, le 1 juin 1843, elle conseille fermement au Ministre d'entreprendre la publication immédiatement, sans attendre que tous les travaux soient terminés, de peur qu'un nouveau délai ne porte à penser que les résultats sont négligeables[23].

— *les conditions de publication*

A la demande du Ministère, des crédits furent donc alloués à partir de 1843. Mais il fallut lutter pour que les Chambres, qui trouvaient l'entreprise trop longue, votent des crédits chaque année. La parution fut suspendue de mai à juillet 1849 à la suite de la Révolution de février 1848,

[21] Archives SHAT - H 227.

[22] Archives AIBL - registre des séances - 15 novembre 1842.

[23] Archives SHAT - H 227 - lettre - 1 juin 1843.

ce qui nécessita des démarches postérieures pour récupérer les crédits. En conséquence, les prévisions de publication furent constamment réduites. Le 10 juillet 1849, la Commission du Budget de l'Assemblée, excédée, décida que la publication devait être terminée avant le 31 octobre 1850 (cet ultimatum ne fut pas respecté)[24].

Le Colonel Bory de Saint Vincent ne cessa de soulever des difficultés parce qu'il n'admettait pas que la présidence de la commission de publication soit confiée à Walckenaer (Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions) et non à lui: il boude les réunions, conteste les désignations des membres de la commission, ne vient pas aux rendez-vous qu'il a sollicités lui-même de Walckenaer «son cher et illustre confrère»[25].

La Commission éprouva beaucoup de peine à rassembler les textes et les dessins: certains des membres militaires étaient partis, affectés ailleurs, d'autres s'en désintéressaient «malgré les invitations pressantes et individuelles» du Ministre[26]. Ainsi le Commandant Levaillant qui remit en 1844 un texte «qu'il reprit presque aussitôt pour terminer»; les sept dépêches ministérielles successives qu'on lui adressa «pour obtenir un texte *quelconque* destiné à accompagner les planches gravées à grands frais sur sa demande restaient sans réponse» et à la requête que lui exprima personnellement le Général Charon, Gouverneur général de l'Algérie, de remise du texte avant mars 1850, il répliqua: «Je réponds aussi catégoriquement qu'il m'est possible par: non». Ce «refus grossier de rendre compte de sa mission» lui vaudra «une peine disciplinaire» et l'obligation de rendre ses indemnités[27].

Il faut attendre juillet 1844 pour que le Ministère adopte définitivement un ordre de publication, après de multiples propositions des Académies des Inscriptions et des Sciences. Alors, la commission académique censée superviser l'édition, exaspérée de voir les consignes changer sans cesse, et son opinion négligée, déclare que, puisque ses services sont inutiles au Ministre de la Guerre, elle met fin à ses activités. Pour l'apaiser le Ministre lui confie, le 25 novembre 1844, l'entière responsabilité d'examen des travaux et de décision de publication[28].

Cependant, à la suite du vote qui fixa la fin des travaux à 1850, le Ministère fut contraint de décider de nouvelles coupes, ainsi pour Ama-

[24] *Ibid.* - H 227 - 2e partie.

[25] Archives AIBL - correspondance - 1842.

[26] *Ibid.* - correspondance - 1842 à 1850.

[27] Archives SHAT - H 227 - 2e partie.

[28] Archives AIBL - correspondance - 1844.

ble Ravoisié dont les volumes d'architecture passent de 35 à 30 livraisons, malgré les protestations de l'auteur et de l'Académie des Inscriptions qui jugent que l'œuvre devient un «fragment informe»[29]. En revanche, le Capitaine Delamare, dont la compétence avait impressionné ses rapporteurs, bénéficia d'une attention spéciale.

Le Capitaine Delamare

En effet, le hasard veut que ce soit un membre adjoint, qui a rejoint la Commission par lassitude de son affectation militaire plutôt que pour des raisons positives, qui n'en a tiré que des ennuis de son vivant, et n'en a recueilli que peu de gloire, qui n'avait aucune formation historique spéciale et auquel cette tâche n'avait même pas été spécifiquement confiée, qui ait laissé un travail archéologique et épigraphique remarquable.

Alors qu'il n'avait absolument pas été pressenti, le Capitaine Adolphe Edwige Alphonse Delamare, artilleur, demande, le 31 juillet 1839, à être rattaché à la Commission; il argue du fait qu'il a déjà une grande collection de dessins qui «faits à notre premier débarquement ne pourraient plus se faire maintenant. Je suis habitué à la fatigue, acclimaté, travailleur par goût. J'ai la conscience que je pourrais être utile à la Commission, d'abord comme dessinateur, puis comme officier d'artillerie»[30].

En novembre 1839, le Ministère l'attache, comme membre adjoint chargé du dessin (sans autre précision), à la Commission. Il devient membre titulaire en 1841. Si, du point de vue militaire, son «instruction théorique» est jugée «incomplète», son «instruction pratique à compléter», ses «ton et habitude du commandement nuls», les inspecteurs militaires lui accordent que, «très soutenu à l'étude, il dessine avec facilité, a de l'intelligence et de la capacité».

Il ne cessera d'avoir des problèmes pour cette participation qu'il avait sollicitée. Il doit se battre pour mener sa tâche à bien; en congé pour compléter son travail en Algérie de 1842 à 1851, il est affecté à des postes en France qu'il ne rejoint jamais; l'Artillerie, excédée, lui refuse tout avancement. Son dossier contient à ce propos d'innombrables notes de service et de touchantes plaidoiries: à partir de décembre 1842 il écrit chaque mois aux Ministres, qui l'appuient toujours, mais auxquels l'Artillerie

[29] *Ibid.* - correspondance - 1849.

[30] Toutes les citations de cette partie sont inédites; elles proviennent du dossier de pension du Capitaine Delamare: archives SHAT, et des archives de l'AIBL.

oppose un refus constant. A son «Qu'on me le dise, si l'on est décidé à laisser mes travaux sans récompense, il ne me reste plus qu'à me retirer», l'Artillerie répond à celui qui serait «contrarié de quitter ses occupations d'artiste»: «Depuis près de six ans, par le fait de sa propre volonté, M. Delamare est resté étranger au service de l'artillerie et s'est voué exclusivement aux travaux de la Commission scientifique qui étaient plus conformes à ses goûts et à ses habitudes. On ne nie point qu'il ne se soit rendu utile et qu'il n'ait rendu des services réels, sous le rapport archéologique, mais on ne pense pas qu'ils soient de nature à lui valoir une nomination au grade de chef d'escadron (commandant)». Il revient à la charge: «J'ai partagé les fatigues, les privations, les dangers du soldat, pourquoi serais-je seul, toujours exclu des chances d'avancement que l'on a à l'armée?» - «Jusqu'ici l'hôpital, quand je succombais sous les efforts de la fièvre, a été la seule faveur qu'il m'a été permis de partager avec les autres officiers». «Désespéré de voir mes camarades, restés en France, me passer sur le corps, j'ai demandé à faire valoir mes droits à la retraite». Il obtiendra en 1846 sa dernière promotion, au grade de commandant. A son départ forcé à la retraite, en 1851, ses mérites sont enfin reconnus: «M. le Commàndant Delamare pendant tout le temps qu'il a été détaché de son arme comme membre de la Commission scientifique d'Algérie n'a cessé de donner des preuves du plus grand dévouement à la science. On lui doit des recherches très curieuses sur les antiquités de la province de Constantine, la translation en France d'un certain nombre de monuments remarquables au point de vue de l'archéologie, monuments qui sont aujourd'hui exposés au Musée du Louvre, enfin des travaux considérables qui sont en voie de publication et qui ont plusieurs fois mérité à leur auteur les suffrages de l'Académie des Sciences [erreur pour l'Académie des Inscriptions]».

L'Académie, en effet, n'a cessé de célébrer ses qualités: «La Commission académique a reçu de lui plus de mille inscriptions latines et puniques», «copies exécutées avec une scrupuleuse exactitude; elle doit à son zèle et à son habileté les plans de plusieurs villes anciennes, les dessins de toutes les mosaïques qui ont été découvertes, les coupes, les vues, la description d'un grand nombre de monuments romains et arabes. Il est l'un des membres de l'expédition dont les travaux ont le plus enrichi la science». - «Le recueil d'inscriptions fait par M. Delamare a fixé à un si haut point l'attention des savants que l'un d'eux, le Comte Borghesi, a communiqué à M. le Ministre de l'Instruction publique sa collection épigraphique, l'une des plus précieuses que l'on connaisse, pour posséder une copie des inscriptions recueillies par M. Delamare en Algé-

rie, qui concernent les personnages consulaires et les grands magistrats de Rome».

Une partie des aquarelles et des dessins de Delamare fut publiée sous forme de 193 reproductions noir et blanc en deux volumes *in folio* de la collection *Exploration scientifique*, en 1850 et 1852. Presque tous concernent l'archéologie et les inscriptions, sans que ce choix des motifs lui ait été imposé (ils étaient dévolus à l'architecte Ravoisié). Malgré son ignorance en épigraphie, ses reproductions sont d'une très grande précision: leur valeur incita Stéphane Gsell à en rédiger, en 1912, le commentaire.

Tahar Ghalia

À propos d'une inscription à valeur apotropaïque d'un contrepoids de pressoir découvert dans la région de Kélibia

Durant l'été 1988, j'ai effectué des prospections archéologiques dans le territoire imparti à la feuille n. 16 au 1/50000 de Kélibia (Qlibia)[1].

Ce travail s'inscrit dans le cadre du programme de la Carte archéologique qu'élabore conjointement l'Institut National d'Archéologie et d'Arts (I.N.A.A.) et la Direction Générale de l'Aménagement du Territoire et de l'Urbanisme (D.G.A.T.U.)[2].

Les 157 sites qui seront portés sur l'édition de la carte archéologique de cette feuille de Kélibia, comportent aussi bien les sites protohistoriques, puniques ou romains que les «mzar» islamiques qui sont des installations cultuelles du milieu rural actuel.

Les 128 sites antiques, représentent pour une superficie avoisinant les 230 Km², une forte densité de sites antiques (1,8) (fig. 1). Ce qui reflète une bonne occupation du térroir par rapport à ce que les statistiques ont donné à d'autres régions du Nord. Ainsi dans les territoires des feuilles de l'Oued Sejnane (n. 5) de Bizerte (n. 2) la densité des sites antiques n'est que de 0,50[3] et 0,57 au Km² [4].

S'agissant de la feuille de Kélibia, la récente enquête a débouché sur une mise à jour de l'inventaire de l'atlas archéologique où n'étaient répertoriés que 79 sites souvent non accompagnés de notices explicatives[5].

[1] Que soient remerciés mes collégues A. Bouafif et D. Sow pour leur amicale contribution à certaines missions de cette campagne de prospections.

[2] Avec le concours du PNUD (Nations Unies). Un séminaire d'évaluation du projet est prévu pour le début de l'année 1992.

[3] J'ai donné un aperçu de ce travail d'inventaire dans une des séances académiques de l'I.N.A.A.: T. GHALIA, *Approches du paysage antique de la vallée de l'Oued Sejnane (F. n. 5 au 1/50000)*, à paraître dans le «Bulletin des travaux de l'I.N.A.A.», fas. n. 5 (Janvier-Juin 1992).

[4] Voir l'édition de la carte archéologique de la feuille de Bizerte n. 2, préparée par Mr. S. AOUNALLAH et, parue en 1989.

[5] Cf. E. BABELON, R. CAGNAT et S. REINACH, *Atlas archéologique de la Tunisie*, 1ère série au 1/50000, Paris, f. n. 16 de Kélibia et notice.

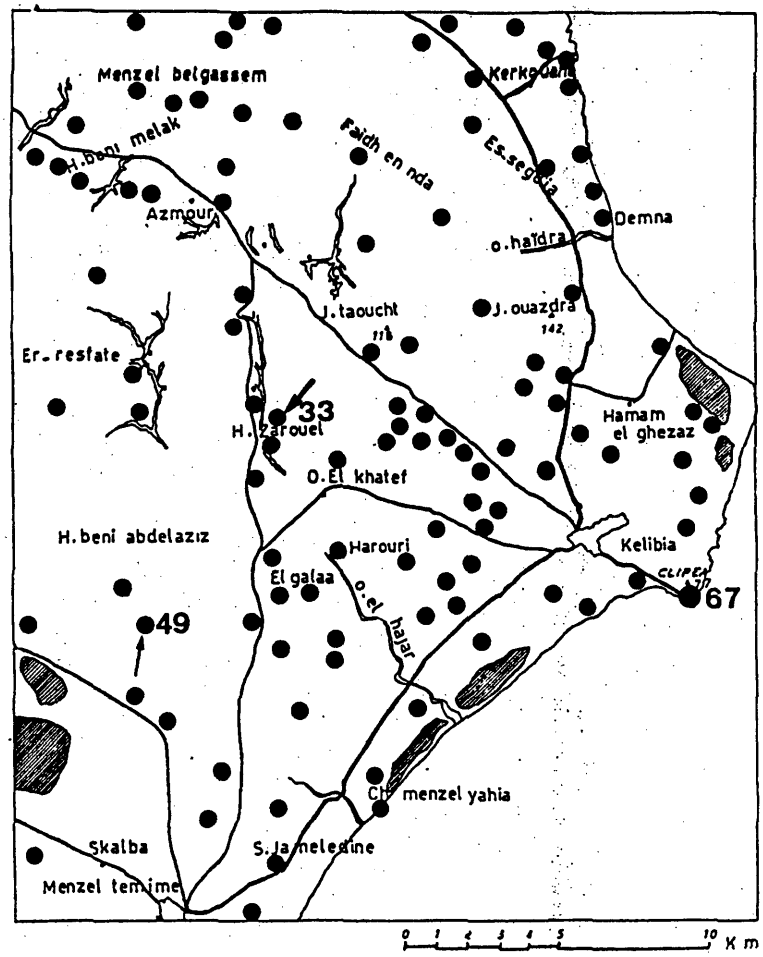


Fig. 1: Carte des sites de la feuille n. 16 de Kélibia.

Elle a permis une nouvelle approche du territoire d'une ville importante, *Clipea* (Qlibia)[6], colonie julienne dont le rôle ne semble pas

[6] Le nom de la ville est donné par *Clypea* (Pline, *Nat. Hist.*, V, 24, 7) et surtout *Clupea* (Pompeius Méla, I, 34; Caesar, *B. Afr.*, III, 1). Toutefois *Clipea*, proche du nom actuel *Qlibia*, est plus probant. Viennent à l'appui les itinéraires antiques (Table de Peutinger, seg. VI, 2; Itin. Ant., 57, 1 & 6, p. 8 = *Clipeis*) et les documents épigraphiques trouvés

avoir décliné bien après la conquête arabe à en croire un texte d'El Bekri[7].

Cet inventaire apporte des éléments susceptibles d'infirmer ou de confirmer certaines hypothèses relatives à l'économie agraire du Cap Bon dans l'antiquité et, plus particulièrement celle du territoire de la *Colonia Iulia Clipea*[8].

Ainsi, une vingtaine de sites recélent des éléments appartenant à des huileries antiques à savoir des pierres d'ancrage, des aires de pressurage et des plateaux de moulin. Certaines de ces huileries ont été groupées dans de grandes agglomérations. Ces bourgs qui sont au nombre de cinq, ont été implantés dans un rayon de 10 à 15 km autour de *Clipea*[9]. Autant d'éléments qui infirment l'hypothèse de Ch. Courtois sur l'absence de l'industrie oléicole dans la région[10].

La présence d'un grand nombre de sites (une trentaine) comportant un à plusieurs puits, dont la plupart sont encore en utilisation, implique que l'irrigation avait un rôle important dans une région à polyculture[11]. Elle confirme l'existence à côté de l'élevage et des céréales, de cultures arbustives concurremment avec l'oléiculture qui semble avoir eu une place de choix[12].

Les constructions thermales privées, relativement fréquentes[13], laissent supposer la présence de grands propriétaires à côté des petits ex-

sur le site (cf. AZ. BESCHAOUCH, *Note sur des inscriptions inédites de Clipea/Qlibia = Kélibia*, dans «BCTH», n.s., V, 1969, pp. 204-205). A verser dans cette série, les listes conciliaires mentionnant les evêques de la ville: A. MANDOUZE ET ALII, *Prosopographie chrétienne du bas-empire*, I, Afrique (305-533), s.v. Clipea (p. 1260).

Pour cette question discutée, voir le dossier présenté par J. DESANGES (commentaire du livre V de Pline l'ancien, pp. 222-223).

[7] AL MASALIK WA-L MAMALIK FI, *Dhikr Ifriqiyya* (= *Description de l'Afrique Septentrionale*, Traduction De Slane, Alger, 1857), p. 84.

[8] Pour le statut de la ville (inscrite dans la tribu Arnensis) cf. AZ. BESCHAOUCH, *loc. cit.*

[9] Deux de ces bourgs ont été installés sur le littoral et ont eu une importante phase chrétienne (sièges de paroisses rurales jusqu'à l'époque byzantine). Il s'agit de Demma et de Chatt Menzel Yahia qui portent respectivement les n. 25/26/27 & 76/77 de l'édition de l'atlas archéologique (voir note 5).

[10] CH. COURTOIS, *Ruines romaines du Cap Bon*, dans «Karthago», V, 1954, p. 195.

[11] Cf. J.M. LASSÈRE, *Ubique Populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C.-235 p.C.)*, Paris, 1977, p. 109.

[12] *Ibidem.*

[13] Ce sont des constructions pourvues de bassins et parfois de citernes d'alimentation.

ploitants[14]. Toutefois la forte densité des sites, notée ci-haut, n'implique pas la prédominance de la petite propriété[15]. Pour s'en convaincre le site n. 74 de la région d'El Kobba est un exemple édifiant. Les composantes de ce site se répartissent sur une superficie d'une dizaine d'hectares. Ainsi, tour à tour, ont été identifiés les thermes privés alimentés par des citernes situées en amont, une dizaine de puits servant à l'irrigation de cette vaste propriété et enfin la nécropole située à la lisière nord du site. Celle-ci comporte les vestiges de quatre mausolées à tour de 1,20 m de côté (pl I, 1 et 2)[16].

L'inventaire des sites de la feuille de Kélibia a été accompagné d'une collecte d'objets archéologiques remarquables ainsi les chapiteaux dont certains semblent avoir un intérêt chronologique[17].

Aussi on a pu recueillir un nombre restreint de textes épigraphiques[18] dont celui d'un contrepoids de pressoir découvert au site n. 33, à 5 km, à l'ouest de Kélibia.

Ce site, situé à Henchir Zarouel, est sur une butte dominant un petit affluent. Il est occupé dans la partie sud-est par un cimetière actuel entourant la «mzara» de Sidi Zaïed (pl II, 1 et 2)[19].

Le contrepoids, trouvé il y a quelques années près d'une maison installée sur le site, est en grés (1,32 m sur 0,90 m, l'épaisseur est de 0,60 m). Il comporte un sillon et deux encoches à queues d'arondes (pl III, 1). Un second contrepoids à treuil en calcaire a été repéré sur le site (1,48 m sur 0,70 m, l'épaisseur est de 0,32 m). Ces deux éléments appartiennent probablement à une (ou deux) huilerie(s)[20]. Dans ce cas-là, le pres-

[14] Ce problème a été posé par J.M. LASSÈRE, *op. cit.*, p. 112 (à propos de la région S-O du Cap Bon, celle de Menzel-Bouzelfa).

[15] Comme celà a étè noté pour Menzel-Bouzelfa à partir de la lecture des centuriations antiques: *Ibidem.*

[16] Le sommet de la butte est occupé par une zaouia (Sidi Hassen, n. 147), de date assez récente.

[17] Des spécimens du Ier s. et de l'époque sévérienne (ateliers de Carthage) ont été relevés. Une étude de ces éléments recensés serait souhaitable.

[18] Il s'agit d'une douzaine de mosaïques funéraires chrétiennes trouvées à Chatt Menzel Yahia. Je viens de présenter cet ensemble tardif (VI-VIIèmes s.) au VIe Colloque international sur la mosaïque antique (Palencia, octobre, 1990).

[19] Le site est arasé. La superficie peu étendue laisse croire à un établissement rural privé (?).

[20] Il n'existe aucun élément de construction visible. Cependant les sites 32 et 116 qui se trouvent à proximité (six à Henchir Zarouel) recèlent des restes de pressoirs antiques (contrepoids et aire de pressurage).

1: Le site n. 74 de la région d'El Kobba. Vue de thermes.

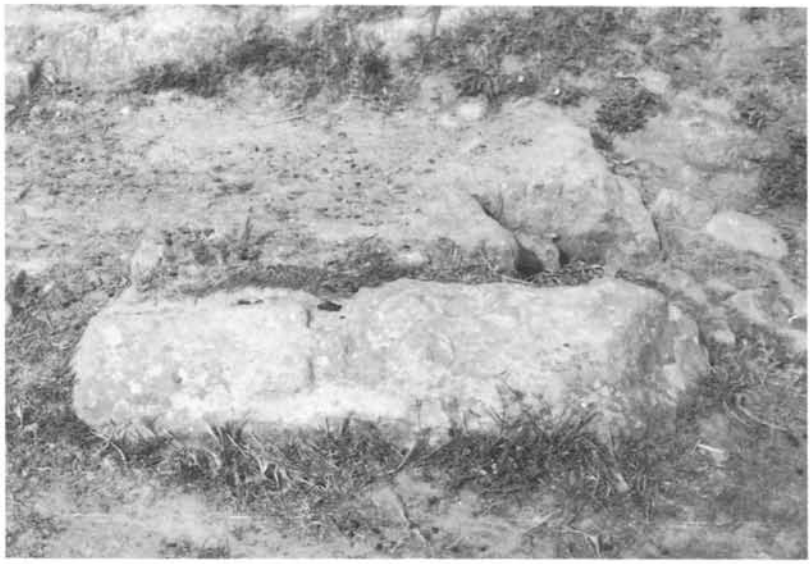
2: Le site n. 74 de la région d'El Kobba. Vue de la nécropole des mausolées à tour.

1: Le site n. 33 de Henchir Zarouel (vue de l'ouest).

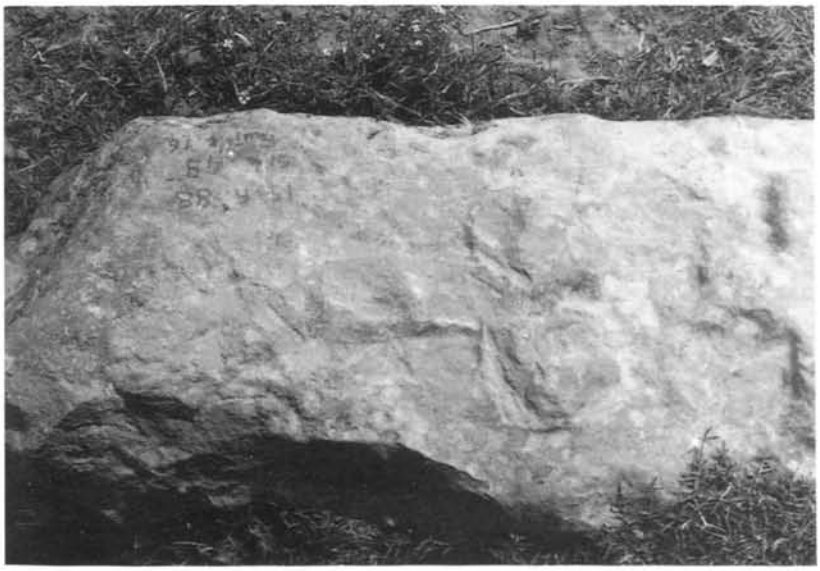
2: Le site et la «mzara» de Sidi Zaïed (à l'extrème droite de la photographie).

1: Le contrepoids de Henchir Zarouel, site n. 33.

2: L'inscription du contre-poids: *Invide vive et vide bonu(m).*



1: Linteau du site n. 49 de Henchir Beni Abdelaziz.



2: Linteau du site n. 49 de Henchir Beni Abdelaziz: l'image du phallus.

soir serait doté de pierres d'ancrage servant à encastrer le *prelum* qui exerçait une pression sur les scroutins entassés sur l'aire de pressurage. La fréquence sur les sites de la région de ces pierres d'ancrage vient à l'appui de cette restitution (fig. 2)[21].

Le texte épigraphique du contrepoids est décalé vers la droite. Il est inscrit dans une *tabula ansata* légèrement surhaussée (0,52 m sur 0,44 m)[22]. Le texte gravé ne pose pas de problèmes de lecture. Il est écrit en lettres irrégulières de 8, 9, 11, 12 cm. Les deux premières lettres ont été endommagées à la suite de la découverte[23].

Le texte se lit ainsi:

INVIDE
VIVE ET
VIDE BONV

Invide vive et vide bonu(m) (pl III, 2).
«Toi, l'envieux, vis et vois le bien».

Sur ce site très mal conservé, aucun élément de datation probant n'a pu être relevé[24].

Pour situer chronologiquement le texte, les critères paléographiques usités ailleurs sont d'autant plus fragiles que cette région n'a pas encore révélé un grand nombre de textes écrits autorisant un classement par la graphie[25].

Toutefois le *ductus* de certaines lettres appelle à quelques remarques éclairées par l'étude de séries africaines bien échelonnées dans le temps, notamment celle de Carthage[26].

Ainsi le V à empattement à deux hastes, largement écartées, a été

[21] Cf. J.P. BRUN, *L'oléiculture antique en Provence, les huileries du Département du Var*, Paris, 1986, pp. 96-99, fig. 38.

[22] L'examen de la pierre ne laisse aucun doute sur la relation entre le texte et l'outil (le contrepoids). Ainsi il ne s'agit pas d'un remploi.

[23] La cassure a été causée par l'inventeur (le propriétaire foncier du site).

[24] La céramique de surface est une commune locale de couleur orange, difficile à dater. Un tesson de céramique à vernis noir attique, à décor incisé, a été trouvé sur le site. Sa datation est entre le 1er quart du IVème et les 2ème/3ème quarts du IIIème a.C. (rens. Mr. F. CHELBI, I.N.A.A.). Ceci prouve une occupation très ancienne de l'arrière — pays de *Clipea* — *Aspis*.

[25] Cette pauvreté des documents épigraphiques a été confirmée par les dernières prospections touchant le Cap Bon (Programme de la Carte Archéologique).

[26] Cf. J.M. LASSÈRE, *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Africa*, dans «Ant. Af.», 7, 1973, pp. 7-56, figg. 1-8.

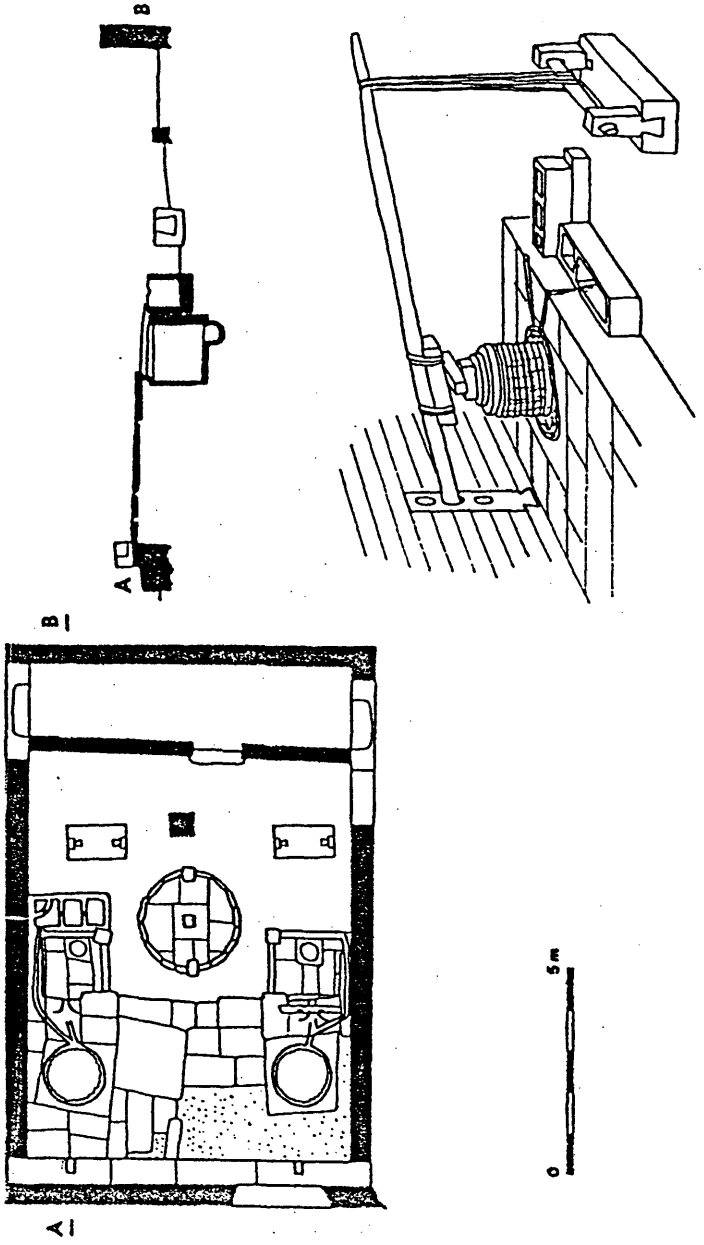


Fig. 2: Restitution d'un pressoir à huile (d'après J.P. BRUN, *op. cit.*, fig. 38).

noté dans l'album de Timgad, attribué au milieu de IVème siècle[27]. Est aussi remarquable le D à panse en demi - lune[28]. Mais l'élément déterminant est le B à panse inférieure plus importante que celle du sommet. Cette graphie n'a pas été rencontrée avant le IIIème siècle. Un exemple d'une série parmi d'autres est le groupe d'inscriptions chrétiennes trouvé à Mcidfa (Carthage) et attribué par l'éditeur au IVème siècle[29].

Somme toute, l'inscription de Henchir Zarouel pourrait être de datation relativement tardive, à situer à partir du IVème s. Une estimation qui est à confirmer par le contenu du texte, dont l'analyse pourrait déboucher sur un cadre plus précis.

Ce document relatif à *l'invidia* fait appel à un groupe d'inscriptions africaines mettant à l'échec *l'invidus.* Ces textes sont portés surtout par des linteaux de porte ou sur le sol par des mosaïques appartenant à des maisons ou des thermes - lieux de réunions comme à Salacta (*Sullectum*)[30].

Dans ces documents, c'est l'œil nuisible de *l'invidus* qui est combattu par des formules à caractère magique où parfois sont mêlées l'allitération et la répétition. L'exemple le plus frappant est celui de Thala:

«*Hoc vide et vide et possis plura videre*»[31].

Une formule qui est aussi attestée sur une mosaïque de Lambridi, conservée à Alger[32].

Il arrive que ces textes comportent des injures obscènes. J. Marcillet-Jaubert a publié une inscription émanant d'un propriétaire qu'il qualifie d'«ombrageux» où le «curieux et *l'invidus* sont menacés des derniers outrages».

Curiosos pedico
Invide cacas[33].

27 Cf. A. CHASTAGNOL, *L'Album municipal de Timgad*, Bonn, 1978, p. 20.

28 Mais ce n'est pas un critère de datation basse. Aussi il apparait vers la fin du II ième à Theveste: J.M. LASSERE, *op. cit.*, p. 86.

29 L. ENNABLI, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de Carthage, II. La basilique de Mcidfa*, Rome, 1982, n. 56, p. 20, 76-77, fig. 11.

30 Cf. Az. BESCHAOUCH, *Echec à l'envieux, d'après une inscription métrique sur une mosaïque découverte dans des thermes à Sullectum en Tunisie*, dans «Rend. ANL.», 1968, p. 61, 65-67, pl. II, fig. 1. Pour ce thème cf. *Thesaurus linguae latinae*, VII, 2, s.v. *invidia & invidus* (199-206, 209-212).

31 *CIL* VIII, 11683. Cf. Az. BESCHAOUCH, *op. cit.*, p. 66.

32 A. BALLU, Note, dans «BCTH», 1919, p. 159.

33 J. MARCILLET-JAUBERT, *Un propiétaire ombrageux*, dans «Epigraphica», XXXVII, 1975, pp. 154-157, fig. 1.

En d'autres circonstances, c'est l'image du phallus qui se charge de dissuader l'intrus et de mettre en échec l'envieux. Ainsi à Aïn Soltane (Proconsulaire), elle accompagne la formule usuelle: *Invide, vive et vide*[34].

A ce type de schéma faisant du phallus un «*medicus invidiae*»[35] se rattache un document découvert à quelques kilomètres de Henchir Zarouel, dans le cadre de l'établissement de la carte des sites de la feuille de Kélibia.

C'est un linteau de porte fragmentaire (1,10 m sur 0,35 m) découvert à Henchir Beni Abdelaziz, sur le site portant le n. 49 de l'édition de l'atlas archéologique de Tunisie[36].

Le document porte l'image d'un phallus dirigé vers la gauche avec une *tabula ansata*, semble - t- il, anépigraphe (pl. IV, 1 et 2)[37]. Cette composition ne laisse aucun doute sur l'appartenance de cette œuvre à un milieu rural imprégné au fil des siècles de croyances et de superstitions d'origine païenne[38].

Ceci s'oppose à l'esprit de l'œuvre de Henchir Zarouel. Celle-ci est épurée de toute représentation à caractère prophylactique. Elle se réduit à un texte où toute référence au regard dévastateur et malveillant de *l'invidus* est délibérément omise.

Mais il y a plus, l'envieux est invité à mieux se comporter en adoptant une attitude différente, allant dans le sens du bien[39].

Une inscription chrétienne de Henchir El Atbine (région de Tebessa) pourrait servir de parallèle au document de Henchir Zarouel[40]. Le texte fragmentaire publié par P. Monceaux comportait:

INVIDE VIVE ----------MELIOR.

L'inventeur a restitué: *Invide, vive* [et *videbis, intra exibis*] *melior.*

[34] *I.L.Algerie*, I, 864 (éd. ST. GSELL). Et la démonstration de J. MARCILLET-JAUBERT, *op. cit.*, pp. 153-154.

[35] Pline, *Nat. Hist.*, XXVIII, 39.

[36] Le site recèle une construction, peut-être fortifiée, installée au sommet de la butte. En contrebas, se trouvent des installations hydrauliques (puits et bassin).

[37] A en juger par l'état actuel de la pierre.

[38] A ce sujet, voir les remarques de J. MARCILLET-JAUBERT, *op. cit.*, pp. 153-157.

[39] Voir dans le terme (*bonum*) une évocation de la richesse matérielle, visible à l'œil de *l'invidus*, fausserait l'esprit du texte qui doit être pris au sens moral et des plus profonds.

[40] P. MONCEAUX, *Inscriptions chrétiennes du cercle de Tebessa*, dans «Rec. de Constantine», 42, 1908, pp. 200-201.

Ainsi, dans cette apostrophe à l'envieux, l'accent aurait été mis sur «l'exhortation à entrer dans l'église pour y inaugurer une vie meilleure»[41] . En d'autre termes c'est une invitation à intégrer l'Église des purs et à suivre les règles régissant les rapports humains au sein de cette communauté chrétienne[42].

L'interprétation de P. Monceaux s'appuie sur le *De zelo et livore* de saint Cyprien où l'envieux est considéré comme un imitateur du Diable qui «se venge de sa chute»[43].

Ce texte de Cyprien de Carthage semble avoir fait autorité en Afrique, à en juger par le commentaire d'Augustin d'Hippone[44].

La lecture de cet opuscule est d'un intérêt édifiant notamment pour l'approche du document de Henchir Zarouel.

«Être jaloux du bien que nous voyons, porter envie à ceux qui valent mieux que nous paraît, à certaines personnes, une faute légère; d'où il suit qu'on ne la craint pas, qu'on la méprise, qu'on dédaigne de l'éviter et qu'elle devient, pour le âmes imprévoyantes, une cause secrète de ruine spirituelle». Ce sont les termes qui ont servi à Cyprien de prélude à sa lettre pastorale où l'envie est décrite comme la racine de tous les maux, l'opposé de la charité et la négation de la paix de l'âme[45].

Pour l'evêque de Carthage: «envier dans un autre ou la vertu ou le bonheur c'est à dire haïr en lui ou ses mérites ou les bienfaits divins»[46]. A la fin de cet opuscule, Cyprien exhorte l'envieux à choisir la voie de la charité: «...aimez ceux que vous haissez naguère»[47].

Il est dont légitime de voir dans l'inscription de Henchir Zarouel le rappel de l'esprit de la lettre cyprianiste. Celle-ci n'est qu'un témoignage parmi d'autres d'une religion qui a commencé dès le IVème s. à marquer la société africaine[48]. Aussi, avec ce texte de Henchir Zarouel, on a peut

[41] *Ibidem*, p. 201.

[42] L'entrée dans l'église étant synonyme d'intégration à la communauté, corps du Christ.

[43] A propos d'un autre texte chrétien trouvé à Khamissa: P. MONCEAUX, *Note*, dans «CRAI», 1916, p. 39. L'idée est reprise par ST. GSELL, dans son commentaire de *I.L.Algérie*, 113 (inscription chrétienne de la région d'Hippone).

[44] *De baptismo contra Donatistas*, IV, 8 (PL 43, 160-161).

[45] *De zelo et livore*, 1, 1-6, éd. Simonetti (CC 3A, p. 75). L'œuvre est estimée vers le milieu du IIIème s.

[46] IDEM, 7, 119-121 (CC 3A, p. 78). La traduction est celle de l'abbé Thibault (*Œuvres complètes de Saint Cyprien*, Tours, 1869).

[47] *De zelo et livore*, 17, 325-326 (CC 3A, p. 85).

[48] Ces changements apparaissent dès le IIIème s. Cf. V. SAXER, *Morts, martyrs et reliques en Afrique chrétienne des premiers siècles*, Paris, 1980.

être touché à une spiritualité chrétienne de certains propriétaires africains[49].

Mais il n'est pas à exclure que ce formulaire particulier puisse aussi relever d'un contexte strictement profane, encore à définir, où des sentiments aussi relevés pouvaient être exprimés[50]. Toutefois il reste à étayer cette dernière interprétation par des confronts et surtout par un apport des sources textuelles. Autant d'éléments qui seront en mesure de nous renseigner sur la vie sociale et la sociabilité dans l'Afrique de la basse antiquité, nourrie de culture classique et qui commence à s'ouvrir au christianisme[51].

Il n'en demeure pas moins que ce document interéssant de Henchir Zarouel nous introduit dans l'atmosphère d'une huilerie africaine, peut être du IVème s., où la conscience de *l'invidus*[52] est mise à rude épreuve.

[49] A ce propos, à verser l'analyse concernant l'état du paysage rural de l'occident chrétien vers la fin du IVème s. de J. FONTAINE, *Valeurs antiques et valeurs chrétiennes dans la spiritualité des grands propriétaires terriens à la fin du IVe siècle occidental, Mélanges J. Daniélou*, Paris, 1972, pp. 571-595.

[50] Pour rester dans cette optique, voir les remarques concernant la genèse de la culture chrétienne de Y. THÉBERT, *A propos du «triomphe du christianisme»*, dans «DHA», 18, 1988, pp. 316-320 (Pensées païenne et chrétienne).

[51] Voir un des aspects de cette transformation dans le monde funéraire: P.-A. FÉVRIER, *À propos du repas funéraire: culte et sociabilité*, dans «C. Arch.», XXVI, 1977, pp. 43-45.

[52] Celui-ci aurait pu être un employé ou bien un visiteur des lieux.
Pour le thème de l'*invidus* voir l'étude générale de K.M.C. DUNBABIN et M.W. DICKIE, *Invida rumpantur pectora. The Iconography of Phthonos/Invidia in Graeco-Roman Art*, dans «JbAC», 26, 1983, p. 7-37.

Zeïneb Benzina Ben Abdallah

Révision de lecture de trois inscriptions africaines provenant de *Chidibbia, Thibaris* et *Thignica* (aujourd'hui en Tunisie)

Etant donné la variété et la richesse des inscriptions latines que l'on découvre sans cesse en Tunisie et qui attendent la publication, il peut paraître d'un intérêt secondaire d'aller relire, sur les pierres, les textes recueillis dans le *C.I.L.*, VIII, les *I.L.Afr.*, les *I.L.Tun.* ou l'*Année épigraphique*. Pourtant, par un exemple tout récent, on a montré que les révisions de lecture, les *corrigenda*, comme les *addenda*, constituent une contribution non négligeable à l'histoire de l'Afrique proconsulaire[1].

Je voudrais, à mon tour, apporter des précisions sur la graphie d'un célèbre toponyme (*Utika*), puis, à la suite d'une découverte faite récemment à Thibar, compléter le texte d'une dédicace à Septime Sévère, enfin confirmer l'existence d'un *cognomen* africain (*Sebosus*)[2].

I
Sur la mention d'*Utika* dans une inscription de *Chidibbia* (Slouguia en Tunisie)

Dans la moyenne vallée de la Medjerda[3], la constitution, parmi les ruines de cités antiques, d'une série d'agglomérations urbaines, gros bourgs et bourgades agricoles, remonte aux XVIe et XVIIe siècles; elle a été le fait des Andalous[4] chassés d'Espagne entre la chute de Grena-

[1] A. BESCHAOUCH, *L'Afrique proconsulaire dans l'Année épigraphique (Addenda et corrigenda)*, dans *Actes du colloque international du centenaire de «L'Année Epigraphique»*, Paris, 1990, pp. 19-34.

[2] J'exprime mes remerciements à M. BESCHAOUCH qui a bien voulu me signaler l'existence et l'emplacement des textes I et II.

[3] Graphie pour «Majrada» du latin *Bagrada*, cf. J. GASCOU, *Le nom de l'oued Medjerda dans l'Antiquité romaine*, dans *Antiquités africaines*, t. 17, 1981, pp. 15-19.

[4] Sur cette question de géographie historique et d'anthropologie culturelle, voir le recueil préparé par M. de EPALZA et R. PETIT, *Études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid-Tunis, 1973, en particulier les articles de J.D. LATHAM, pp. 21-63 et J. PENELLA,

de, en 1492, et les mesures d'expulsion définitive, prises en 1609. C'est ainsi qu'à *Chidibbia*[5] se substitua Slouguia, à *Tichilla*[6] Testour, à *Membressa*[7] Medjez el-Bab, à *Thisiduo*[8] Grich el-Oued.

Cela explique que, dans cette région, nous ayons une solution de continuité toponymique entre l'Antiquité et l'époque moderne ainsi qu'un paysage agricole spécifique (vergers, oliveraies d'étendue limitée, lopins de maraîchage). Mais surtout le bouleversement des sites[9] nous a fait perdre une grande part des documents épigraphiques et des témoignages archéologiques relatifs à l'histoire ancienne des cités.

Parmi les inscriptions qui ont pu heureusement subsister, il s'en trouve une, copiée à Slouguia, dont l'intérêt n'est pas négligeable. Il s'agit d'une base[10] dédiée à Mars Auguste par les soins et aux frais d'un citoyen romain *L(ucius) Aemilius, L(ucii) f(ilius), Honoratus*, inscrit dans la tribu *Quir(ina)*, qui se dit centurion (7) et fait connaître, semble-t-il, son origine. Le premier éditeur du texte de cet ex-voto, V. Guérin[11], ayant mal déchiffré les lettres de la 5è ligne, n'a pas pu établir le nom de cette ville d'origine. Il transcrit en effet:

pp. 77-88; sur le terme «Andalous» en Espagne même et après l'exode en Tunisie cf. J. PIGNON, *Une géographie de l'Espagne morisque*, dans «Les Cahiers de Tunisie», t. XVI, 1966, pp. 286-300, avec une carte de l'implantation.

[5] *Atlas arch. Tunisie*, (1/50 000e), fe 29 (Medjeb el-Bab), n° 82 et *C.I.L.*, VIII, pp. 166, 937, 1447 et 2557. Le site, recouvert par Slouguia, se trouve sur la route Tunis - le Kef et sur l'ancienne voie romaine Carthage - *Theveste*, à 12 km. au sud-ouest de Medjez el-Bab (l'antique *Membressa*).

[6] *Atlas...*, fe 28 (Oued Zerga), n° 138 et *C.I.L.*, VIII, pp. 169, 938, 1449 et 2558. Presqu'entièrement disparu sous les constructions modernes et contemporaines de Testour, le site antique était situé le long du fleuve *Bagrada*, sur la voie Carthage-*Theveste*, à 20 km. à l'ouest de *Membressa*.

[7] *Atlas...*, fe 29 (Medjez el-Bab), n° 19 et *C.I.L.*, VIII, pp. 162, 1440 et 2554. Pour les références générales sur ce site, cf. la notice de A. BESCHAOUCH dans «C.R.A.I.», 1986, pp. 534-537 et, surtout, les notes 16 à 21.

[8] *Atlas...*, fe 29 (Medjez el-Bab), n° 28 et *C.I.L.*, VIII, pp. 159 et 1436. Les rares vestiges antiques se trouvent à 7 km. au nord-est de Medjez el-Bab.

[9] Cf. M. de EPALZA, *Nouveaux documents sur les Andalous en Tunisie, au début du XVIIIe siècle*, dans *Études sur les Morisques Andalous* (= *Etudes hispano-andalouses*, fasc. 3, I.N.A.A., Tunis), 1983, pp. 57-90; et, notamment, pp. 81-83, pour les villages entre Grich el-Oued et Testour. Enfin, dans ce dernier site, nous avons non seulement les vestiges bouleversés de *Tichilla*, mais aussi des documents épigraphiques ramenés de *Thignica* (par exemple *C.I.L.*, VIII, 15205 = 1413, le fragment c) et de *Bisica Lucana* (*C.I.L.*, VIII, 1357).

[10] *C.I.L.*, VIII, 1328.

[11] V. GUÉRIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, 1862, t. II, p. 169, n° 407.

Marti Aug
sacr
L Aemilius L f
Quir Honora
tus VEII. ⅂ uoto
s p f

Révisant cette lecture, G. Wilmanns précise au n° 1328 du *C.I.L.*, VIII que dans le groupe *VEII*[12] de la 5è ligne, la seconde lettre est assurément un T et qu'avec cette séquence *VTII* l'on pourrait lire *Utik(a)*.

Mais, depuis 1881, cette inscription, avec le petit problème qu'elle pose, est tombée dans l'oubli. Et même si elle a été récemment invoquée par M. J.-M. Lassère[13], pour un échantillonnage de la population d'Utique, c'est pour être, en définitive, écartée: «Le texte C. 1328, de *Chidibbia*, écrit l'auteur d'*Ubique populus*, fait connaître un *L. Aemilius L.f. Quir. Honoratus, VTII.* Le nom de la ville est indécis.... Le doute qui plane sur ce texte fait qu'on l'a exclu de la liste».

Par chance notre pierre n'a pas disparu. Elle est encore encastrée dans le mur d'enceinte d'une maison de Slouguia où j'ai pu procéder à une nouvelle lecture de l'inscription[14]. A la ligne cinq, pour les quatre lettres en question, il s'avère que Wilmanns avait raison de lire *T* à la suite de l'*V* initial. Mais, là où, après Guérin et comme lui, il lisait un *I* final, nous avons à coup sûr la lettre *K*, gravée, comme il était courant sous l'Empire[15], sous forme de deux petites amorces inclinées, rattachées à une haste verticale. Il faut donc transcrire résolument:

VTIK

et reconnaître la ville d'origine du dédicant de l'ex-voto (tavola I):

Utik(a)

Cette lecture impose quelques conclusions, que je développe ci-après.

[12] Cf. *C.I.L.*, VIII, 1328: «*Sed mihi littera secunda 'T' potius quam 'E' visa est*» (Wilmanns).

[13] J.-M. LASSÈRE, *Vbique populus...*, Paris, 1977, p. 80.

[14] Mes collègues de l'INAA, Habib Ben Hassen et Mustapha Khanoussi veillent à la sauvegarde des vestiges archéologiques et des inscriptions dans cette région.

[15] Cf. R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 4e édition, Paris 1914, p. 17.

1) Voici la première conclusion:

Ailleurs qu'à Utique même, le nom de la ville apparaît, presque toujours, orthographié avec un C: nous avons *Utica*[16] et aussi *Utic(a)*[17]. L'exemple donnée par une inscription d'Haïdra[18]: *domo Utik(a)*, avec un *K*, demeure, dans l'état actuel de la documentation, une exception. Par contre, la graphie avec *K* est de règle dans la ville même, entre le second et le IVè siècle:

— C'est le cas pour la titulature officielle, dans une dédicace publique (*D.D.P.P.*) de la 2è moitié du IIIe siècle[19].

Col(onia) Iul(ia) Ael(ia) Hadr(iana) Aug(usta) VTIK(a).

— Ce l'est aussi dans le texte d'un hommage rendu par la colonie à son patron, un patricien de la 1ère moitié du IIIè siècle[20].

[... ordo spl(endidissimus) col(oniae)] VTIK(ae).

— Enfin, il en est de même, dans une inscription du IVè siècle[21], où la restauration, aux frais de la colonie, d'un temple divisé en trois chambres et décoré de lambris a été assurée par la:

spl(endidissima) col(onia) VTIK(a).

De plus, on remarque que, dans tous ces exemples d'actes officiels, le nom de la cité *VTIKA* est toujours abrégé en *VTIK*. On peut donc affirmer qu'à *Chidibbia*, le centurion *L. Aemilius Honoratus* s'est conformé strictement à l'usage en cours dans sa colonie d'origine, en indiquant son *origo* sous la forme abrégé: *VTIK*.

2) La seconde conclusion intéresse l'histoire sociale.

En effet, pour l'onomastique d'Utique et le gentilice *Aemilius*, sans doute lié aux origines du *conuentus ciuium Romanorum*[22] selon M. Lassère[23], il y a lieu d'ajouter à la liste l'attestation fournie par notre inscription de Slouguia.

[16] *C.I.L.*, VIII, 2586 bis (*Lambaesis*): *Utica*. Cf., aussi, *ibid.*, 18086.

[17] *Ibid.*, 2565 et 2567 (*Castra Lambaesitana*): *Utic(a)*. Cf., aussi, *ibid.*, 18067.

[18] *Ibid.*, 2356.

[19] *Ibid.*, 1181.

[20] *Ibid.*, 14312 = 1182.

[21] *Ibid.*, 1183 (= Dessau, *I.L.S.*, 5407); cf. C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. II, Paris, 1981, p. 244.

[22] *Bell. Civ.*, II, 36 et *Bell. Afr.*, LXVIII, 4 et XC, 1.

[23] J.-M. Lassère, *Ubique populus...*, pp. 80-81.

3) J'en viens, en troisième lieu, à la tribu *Quir(ina)*. Ce témoignage confirme[24], s'il en est besoin, que la *Quirina* est la tribu des citoyens d'Utique. Il est évident, à cet égard, qu'en tant que *Colonia Aelia Hadriana Augusta*, Utique a pu être inscrite dans la *Quirina*, comme d'autres colonies d'Hadrien en Proconsulaire: *Bulla Regia*[25] et *Lares*[26]. Mais, puisque nous savons qu'avant sa promotion, Utique était un municipe et que ce *municipium Iulium*, municipe de citoyens romains[27] est une création d'Octave, en 36 avant J.-C.[28], il faut penser qu'à l'exemple de *Sicca Veneria*[29] et de *Simitthus*[30], créations coloniales d'Auguste, le *municipium d'Utika* avait déjà obtenu la tribu *Quirina*.

4) La dernière remarque concerne le dédicant de l'ex-voto consacré à Mars Auguste dans la cité de *Chidibbia*. Ce citoyen d'*Utika* indique sa qualité de centurion (7). Etant donné que nous sommes en Afrique et dans la région de Carthage, il est permis d'émettre l'hypothèse qu'il a pu être centurion soit dans la troisième Légion Auguste[31], soit plutôt dans la première Cohorte urbaine[32], garnison de Carthage aux IIè et IIIè siècles[33].

[24] J.W. KUBITSCHEK, *Imperium Romanum tributim descriptum*, Prague, 1889 (= Rome, 1972), pp. 161-162.

[25] *Ibid.*, p. 139 et *C.I.L.*, VIII, *indic.*, p. 245.

[26] *Ibid.*, p. 150, qui n'est pas affirmatif, mais la cité est bien une colonie d'Hadrien (*C.I.L.*, VIII, 1779: *colonia Aelia Aug. Lares*. Cf. J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Rome, 1972, pp. 131-132) et la tribu *Quirina* y est attestée: *C.I.L.*, VIII, 16322.

[27] J. DESANGES, commentaire de *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, § 24, Paris, 1984, p. 215.

[28] Dion Cassius, XLIX, 16, 1.

[29] *C.I.L.*, VIII, 27568: *Divo Augusto, conditori, Siccenses.*

[30] *Ibid.*, 14612 = 1261: *Colonia Iulia Augusta Numidica*, rangée dans la tribu *Quirina* (*ibid.*, 14609, 14611, etc.).

[31] Cependant Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989, pp. 155-184, n'inclut pas notre *L. Aemilius Honoratus* dans la liste des centurions de la IIIe légion.

[32] Cf. H. FREIS, *Die cohortes urbanae* (= *Epihraphische Studien*, 2), Cologne, 1967, chap. VIII, *Die Stadtkohorte von Karthago*, pp. 31-36.

[33] N. DUVAL, S. LANCEL et Y. LE BOHEC, *Etudes sur la garnison de Carthage*, dans «B.C.T.H.», n.s., fasc. 15-16 B, 1984, pp. 33-89.

II
Complément à une dédicace faite par le *Pagus Thibaritanus* à Septime Sévère (*C.I.L.*, VIII, 26179)

L'agglomération antique appelée *Thibaris*[34] dans les inscriptions — un nom qui se perpétue dans celui de l'actuel centre agricole «Thibar»[35] — est célèbre, en Afrique romaine, par son attachement d'une exceptionnelle durée, au souvenir de Marius[36]. Au Bas-Empire, en effet, sous Dioclétien, cette cité — désormais municipe — revendiquait le vainqueur de Jugurtha (en 105 avant J.-C.) comme fondateur, en s'intitulant *resp(ublica) municipi MARIANI Thibaritanorum*[37]. Avant le municipe, dont la date de création n'est pas encore connue, il est fait mention, déjà sous le principat de Claude[38], d'un *pagus*[39], district du territoire de Carthage (*colonia Iulia Karthago*). Ce *pagus* agissait également à la manière d'une entité communale: c'est ainsi que nous le voyons, en 198, faire une dédicace publique à l'empereur régnant.

L'inscription qui rappelle l'acte en question était fragmentaire. Publiée par le R.P. Delattre, elle figure au *C.I.L.*, VIII sous le n° 26179 (tavola II).

26179 *Henchir Thibar* rep.

PONt · MAX · TRIB · POT ·VI · IMP · X COS II · PROCOS ·
p. Chr. 198
OPTIMO MAXIMOQVE · PRINCIPI · PATRI ·
IMP CAES M · AVRELI · ANTONINI · AVG · PRINC ·
IVVENT *et p. septimi getae nobilis caesaris*
PAG · THIB · D · D · P · P

Contulit Merlin. Delattre *bull. des antiquaires de Fr.* 1896, p. 244, n. 1. VIII, 4 S.

[34] *C.I.L.*, VIII, 15435.

[35] *Atlas...*, fe 34 (Souk el-Arba), n° 16. Le site s'étend à 17 km. au nord-ouest de *Thugga* (Dougga).

[36] Cf. P. QUONIAM, *Marius et la romanisation de l'Afrique*, dans *C.R.A.I.*, 1950, pp. 332-336.

[37] *C.I.L.*, VIII, 26181 (= DESSAU, *I.L.S.*, 6790).

[38] *Ibid.*, 26177 a; cf. H.-G. PFLAUM, *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique*, dans «Antiquités africaines», t. 4, 1970, p. 78.

[39] *Ibid.*, 26185: *pagus Thibarit(anus).*

La restitution des noms de Septime Sévère ne posant pas de problème particulier, on n'a rien proposé pour les lignes supposées disparues. Et le texte a été, pour l'essentiel, utilisé par M. Attilio Mastino comme exemple illustrant soit les *nomina* de Caracalla en 198 (*Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Augustus*) et son épithète de *princeps iuuentutis*, soit, dans la même année, le titre de *nobilissimus Caesar* porté par Géta[40].

Or, voici que des travaux agricoles effectués à Thibar viennent de nous rendre la partie supérieure de la pierre où court l'inscription de 198, c'est-à-dire *C.I.L.*, VIII, 26179. Il s'agit de deux fragments jointifs (tavv. III et IV) qui complètent très exactement le fragment découvert il y a près d'un siècle. L'ensemble constitue désormais une grande plaque épigraphique remarquable par la qualité de la gravure[41] et comprenant un texte de 10 lignes.

Transcription du texte:

a) partie supérieure (= découverte récente)

IMP· CAES· DIVI· M· ANTONINI· PII· GERM·
SARM· FIL· DIVI· COMMODI· FRAT· DIVI· ANTONINI PI·
NEP· DIVI· HADRIANI· PRONEP· DIVI· TRAIANI· PART·
4 ABNEPOTI· DIVI· NERVAE· ADNEPOTI· L· SEPTIMIO 4
SEVERO· PIO· PERTINACI· AVG· ARABICO· ADIABENICO·

* ligne 2: *in fine*, ligature *ii* dans *Pii*;
* ligne 5: *in fine*, ligature *ni* dans *Adiabenico*;
* chaque ligne: — les lettres pointées se lisent en partie et se trouvent dans la cassure de la pierre en deux fragments.
— les points de séparation sont marqués par des *hederae*.

b) partie inférieure (= *C.I.L.*, VIII, 26179 révisée)

PONT MAX· TRIB· POT· VI· IMP· XI· COS II· PROCOS
OPTIMO MAXIMOQUE· PRINCIPI· PATRI
8 IMP· CAES· M· AVRELI· ANTONINI· AVG· PRINC· 8
IVVENT ET P· SEPTIMI GETAE NOBILISS· CAES·
PAG· THIB· D· D· P· P·

[40] A. MASTINO, *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni (indici)*, Bologne, 1981, pp. 89 et 156.
Il est à signaler que *C.I.L.*, VIII, 26179 et *Année épigr.*, 1896, n° 88 ne font qu'une seule et même inscription.

[41] Les photographies ici publiées peuvent faire illusion et laisser penser à une différence de gravure entre la partie supérieure (= les 2 fragments de découverte récente) et la partie inférieure de l'inscription (= *C.I.L.*, VIII, 26179). Mais il ne faut pas perdre de vue que ce dernier fragment mis au jour, il y a presque un siècle, a subi l'effet des intempéries.

* ligne 6: — à l'initiale, le mot *pontifex* est abrégé en *pont* avec ligature *nt*. Le *C.I.L.* transcrit *PON*[*t*],
  — après vérification, il s'avère que la pierre comporte, pour la salutation impériale, le chiffre *XI* plutôt que *X*[42].
* ligne 9: les deux derniers mots dans le martelage ont été transcrits *nobilis caesaris*, dans le *C.I.L.* En réalité, nous avons, pour le titre de Géta César, une abréviation plus courante: *NOBILISS. CAES.*[43].

Lecture de l'ensemble du texte:

Imp(eratori) Caes(ari) — diui M(arci) Antonini Pii Germ(anici) / Sarm(atici) fil(io), diui Commodi frat(ri), diui Antonini Pii / nep(oti), diui Hadriani pronep(oti), diui Traiani Part(hici) / abnep(oti), diui Nervae adnep(oti) — L(ucio) Septimio / Severo Pio, Pertinaci, Aug(usto), Arabico, Adiabenico, / pont(ifici) max(imo), trib(unicia) pot(estate) VI, imp(eratori) XI, co(n)s(uli) II, proco(n)s(uli), / optimo maximoque principi, patri / Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aureli(i) Antonini Aug(usti), princ(ipis) / iuuent(utis), [[et P(ublii) Septimi(i) Getae nobiliss(imi) Caes(aris);]] / pagus Thib(aritanus) d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica).

Traduction:

A l'empereur César — fils du divin Marc (Aurèle) Antonin, pieux, vainqueur des Germains et des Sarmates, frère du divin Commode, petit-fils du divin Antonin le Pieux, arrière-petit-fils du divin Hadrien, descendant à la 4e génération du divin Trajan le Parthique, à la 5e génération du divin Nerva — Lucius Septime Sévère, pieux, Pertinax, vainqueur des Arabes et des habitants de l'Adiabène, pontife suprême, investi de sa sizième puissance tribunicienne, salué empereur pour la onzième fois, consul pour la seconde fois, proconsul, le meilleur et le plus grand prince, père de l'empereur César Marc-Aurèle Antonin (= Caracalla) Auguste, prince de la jeunesse, et de Publius Septimius Géta, le très noble César;

le pagus de *Thibaris*, en vertu d'un décret des décurions et aux frais de la caisse publique.

Date: année 198.

[42] Comme Caracalla et Géta sont mentionnées avec leurs qualités d'*Augustus* et de *Caesar* — titres qu'ils reçoivent le jour de la prise de Ctésiphon, le 28 janvier 198 — l'on s'attend, en réalité, à la mention de la 11e salutation impériale de Septime Sévère. Cf. A.R. BIRLEY, *The African Emperor Septimius Severus*, Londres, 1988, p. 249, § 13 (Parthia and Egypt), 4: «It is perfectly feasible to attach *imp IX* to Tinurtium and Lugdunum, *imp X* to the opening phases of the war, *imp XI* to the sack of Ctesiphon».

[43] Cf. A. MASTINO, *op. cit.*, p. 156.

Il est notable de voir, à cette date, aprés la promotion de Caracalla (*Augustus*) et de Géta (*Caesar*) s'affirmer, à travers une manifestation du culte impérial, un aspect de l'idéologie dynastique; Septime Sévère est honoré avec tous ses «ascendants» (de Commode à Nerva) auxquels il se rattache, mais il est déjà en sa qualité de *pater Augusti et Caesaris*, le fondateur d'une nouvelle dynastie. Dans une autre inscription de *Thibaris*, *C.I.L.*, VIII, 26180 — où Julia Domna apparaît avec le titre de *mater castrorum* et elle est honorée par le *pagus Thibaritanus* en sa qualité de *coniux Imp. Caes. L. Septimi Seueri... Aug.*[44] — Septime Sévère est également qualifié de *Pius, Pertinax, Arabicus, Adiabenicus*; la similitude des titres et du formulaire (*pagus Thibaritanus d.d.p.p.*) incite à dater de la même année 198, les inscriptions *C.I.L.*, VIII, 26179 (ici complétée) et *C.I.L.*, VIII, 26180 et même de proposer qu'elles étaient affichées dans le même monument.

III
Sur l'authentification du *cognomen* africain *Sebosus* (*C.I.L.*, VIII, 15139, *Thignica*)

Avec la reprise, tout récemment, de l'exploration archéologique à Ain Tounga[45] (l'antique *Thignica*)[46] et la découverte, toute récente[47], d'un temple à Saturne exactement daté du règne de Domitien[48], le grand téménos fouillé dans ce site, il y a un siècle[49], revient à l'ordre du jour.

On sait, en effet, que cette enceinte sacrée à ciel ouvert, également

[44] *C.I.L.*, VIII, 26180: «*[I]uliae Domnae Aug(ustae), matr[i] castrorum, coniugi Imp(eratoris) Caes(aris) L(ucii) Septimi(i) Severi Pii, Pertinacis, Arabici, Adiabenici, Aug(usti); pag(us) Thibaritanus, d(ecreto) d(ecurionum), p(ecunia) p(ublica)*».

[45] *Atlas...*, fe 28 (Oued-Zerga), n° 109.

[46] Sur l'histoire de *Thignica*, cf. J. Gascou, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire* (= *Collection de l'E.F. Rome*, 8), Rome, 1972, pp. 182-183; et C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. II, Paris, 1981, pp. 194-197.

[47] C'est sous la direction de mon collègue Habib Ben Hassen que les travaux ont repris à Aïn Tounga.

[48] H. Ben Hassen a communiqué sa découverte à trois reprises, en 1989/1990: à l'I-NAA (Séances académiques), à la Commission d'Afrique du Nord (Comité des Travaux Historiques, Paris), au congrès des Sociétés Savantes (Ve Colloque sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord, Avignon).

[49] Cf. R. De la Blanchère, *Fouilles d'Aïn-Tounga (Thignica); le sanctuaire de Saturne*, dans «C.R.A.I.», 1888, pp. 489-494.

dédiée à Saturne, a livré 538 stèles ou fragments de stèles[50], c'est-à-dire «le groupe le plus important d'ex-voto qui, dans l'Afrique romaine, ait été découvert au même endroit»[51]. La présence du nouveau temple invite à réexaminer le problème de la topographie des *areae* consacrées à Saturne dans la cité de *Thignica*. Elle incite surtout à tenter, par un classement méthodique des stèles, de reconsidérer la chronologie jusqu'ici adoptée. Il est possible, désormais, d'avoir, dans cette série, des ex-voto datant de la première moitié du IIe siècle[52]. A l'occasion, des révisions de lecture peuvent aussi s'imposer, comme le montre l'exemple d'une stèle dont je viens de revoir la dédicace.

Cette stèle votive, terminée par un fronton triangulaire, est en calcaire et son décor est gravé au trait. Publiée avec tout la série, en 1889, par Ph. Berger er R. Cagnat[53], elle comporte, d'après la lecture des éditeurs, le texte suivant:

15139 in lapide alto m. 0,58, lato 0,305, litt. evanidis.

rosa
L · STATIVS · SEB
OSVS · SATVRNO
V·S·L·A
ara
bos saliens

Contulit ectypum Cagnat. *Bull. du com.* 1889 p. 228 n. 173.

Cette transcription a été adoptée dans le *C.I.L.*, VIII au n° 15139 et elle est, naturellement, à la base de la lecture proposée par M. M. Le Glay, dans son inventaire monumental des documents relatifs à Saturne Africain[54]:

L(ucius) Statius Seb/osus Saturno/u(otum) s(oluit) l(ibens) a(nimo).

[50] M. Le Glay, *Saturne Africain, Monuments*, I, pp. 125-127 et, pour les stèles, pp. 127-202.

[51] *Ibid.*, p. 126.

[52] Pour M. Le Glay, *ibid.*, les stèles sont à classer en deux séries distinctes:
— Série A: stèles de forme rectangulaire ou terminées par un fronton généralement triangulaire. Par leur style et par leurs inscriptions, les stèles de cette série ne peuvent être ni antérieures aux Antonins ni postérieures à Caracalla.
— Série B: stèles à sommet généralement arrondi, quelquefois triangulaires avec acrotères. Cette série est datable du IIIe siècle ap. J.-C.

[53] *Un sanctuaire de Saturne à Aïn Tounga*, dans «B.C.T.H.», 1889, p. 228, n° 173.

[54] M. Le Glay, *op. cit.*, p. 146. n° 60.

La pierre, pourtant, présente un texte légèrement différent à la 3e et dernière ligne. Comme le montre la photographie, on doit lire, sans aucune difficulté ni hésitation (tav. V):

3 - *VOT. L. A. S.*

Soit: *uot(um) l(ibens) a(nimo) s(oluit)*[55].

Certes, cela ne change rien au sens de la phrase et la formule finale *u.s.l.a.* est très courante à *Thignica* (et ailleurs) ... si courante que Cagnat a cru la lire sur notre stèle. Cependant, au-delà de la nécessaire fidélité au texte gravé, il n'est pas sans intérêt de noter une variante dans l'ordre des mots qui sauve l'ex-voto de l'uniformité[56].

Mais, outre cette petite question de transcription épigraphique, la présente stèle a posé un problème d'onomastique. Malgré la lecture de Cagnat, retenue dans le *C.I.L.*, VIII et maintenant confirmée par la photographie, l'éditeur de l'index des *nomina et cognomina* a cru bon de substituer au surnom *Sebosus* (non attesté ailleurs) celui de *Lebosus* (qui ne l'est pas plus). Curieusement, la même substitution est opérée, par lui, pour le texte d'une épitaphe[57] provenant du même site de *Thignica*:
transcription: «*Sebos(us) Sani (f.)*»,
lecture : «*Lebos(us) Sani (f.)*»

De la sorte, l'index du *C.I.L.*, VIII ne comporte que les références suivantes:
(p. 64) *L. Statius Lebosus* 15139.
(p. 97) *Lebosus* 15139.
* *Lebos(us) Sani (fil.)* 15132.

Cependant *Lebosus* (* *Sebosus*) n'est pas répertorié parmi les *Latin Cognomina* par I. Kajanto[58].

On remarquera, par ailleurs, que H.-G. Pflaum, dans son étude sur les surnoms africains se terminant par la désinence *-OSVS,A*[59], note[60] à propos du *cognomen Cebosus* (*I.L.Alg.*, II, 5303 = *C.I.L.*, VIII, 5589)

[55] L'abréviation *uot.* pour *uotum* est on ne peut plus courante en Afrique: cf. *C.I.L.*, VIII, *indices*, p. 304, *s.v. vot.*

[56] Cette formule — assez rare en Afrique — n'apparaît qu'à trois reprises à *Thignica* (*C.I.L.*, 14918, 15097, 15148) et sous la forme *u.l.a.s.*

[57] *C.I.L.*, VIII, 15232.

[58] I. Kajanto, *The Latin Cognomina* (= *Commentationes humanarum litterarum*, XXXVI, 2), Helsinki, 1965, pp. 122-123 où sont étudiés les surnoms en *-osus/sa.*

[59] H.-G. Pflaum, *Sur les traces de Th. Mommsen: les surnoms africains se terminant par la désinence-osus, a*, dans «Antiquités africaines», t. 14, 1979, pp. 213-216.

[60] *Ibid.*, p. 214.

d'une épitaphe de *Thibilis*, (copiée par Delamare *apud* Renier n° 2648):

«Parmi les *cognomina* sur l'origine desquels Mommsen ne voulut pas se prononcer seront absents de notre volume (= index du volume II des *I.L.Alg.*):

Cebosus	manque à l'index du *C.I.L.*, VIII, mauvaise
etc...	lecture de *Libosus*, n° 5303...»

Ainsi, de même que l'index du *C.I.L.*, VIII élimine la forme *Sebosus* et lui substitue *Lebosus*, le futur index[61] des *I.L.Alg.*, II (H.-G. Pflaum, qui a suivi J. Schmidt, *apud C.I.L.*, VIII, 18887 = *I.L.Alg.*, II, 5303) élimine la forme *Cebosus* et lui substitue *Libosus*.

Si *Libosus* existe et de nombreux exemples l'authentifient[62], *Lebosus* n'est, à notre connaissance, mentionnée nulle part et il n'y a pas de raison de préférer cette forme à *Sebosus*, que deux documents de *Thignica* mentionnent.

J'en conclus que, dans l'état actuel de notre documentation et sur la base de la lecture de la stèle à Saturne, corroborée par la photographie, il faut retenir le surnom *Sebosus* parmi les *cognomina* africains en *-osus,a*[63].

[61] On attend toujours la publication de cet index, mis au point par H.-G. Pflaum peu avant sa mort et livré à l'imprimeur.

[62] *C.I.L.*, VIII, *indices, cognomina*, p. 97: *Livosa* et *Libosus*.

[63] Dans son étude, *op. cit.*, p. 216, H.-G. Pflaum fait remarquer, que «la Numidie cirtéenne a fourni pas moins de 32 nouveaux surnoms formés ave la désinence *-osus,a*. «Si un grand nombre d'entre eux tels *Aquosus, Castosus*, etc..., son dérivés de racines latines, nous enregistrons également de nombreux *cognomina* d'origine indigène: *Ganibosus... Monulosa... Sososa...*». Rien ne s'oppose donc à retenir *Sebosus*, surtout dans une cité comme Aïn Tounga où le sanctuaire de Saturne semble avoir été fréquenté essentiellement par des indigènes plus ou moins punicisés, cf. M. Le Glay, *op. cit.*, I, pp. 125 et 129.

Appendice

Une inscription d'Haïdra, antique *Ammaedara* (en Tunisie) donne un autre exemple de ce curieux rejet, par les érudits, du surnom africain *Sebosus*.

Il s'agit du texte *C.I.L.*, VIII 401, cf. 11510:

401

d. M S
REIVS · MARTA *sic*
PIVS · VIXIT·
anni S · XXVIII · VE
IBOSVS · FRA
te R · POSVIT

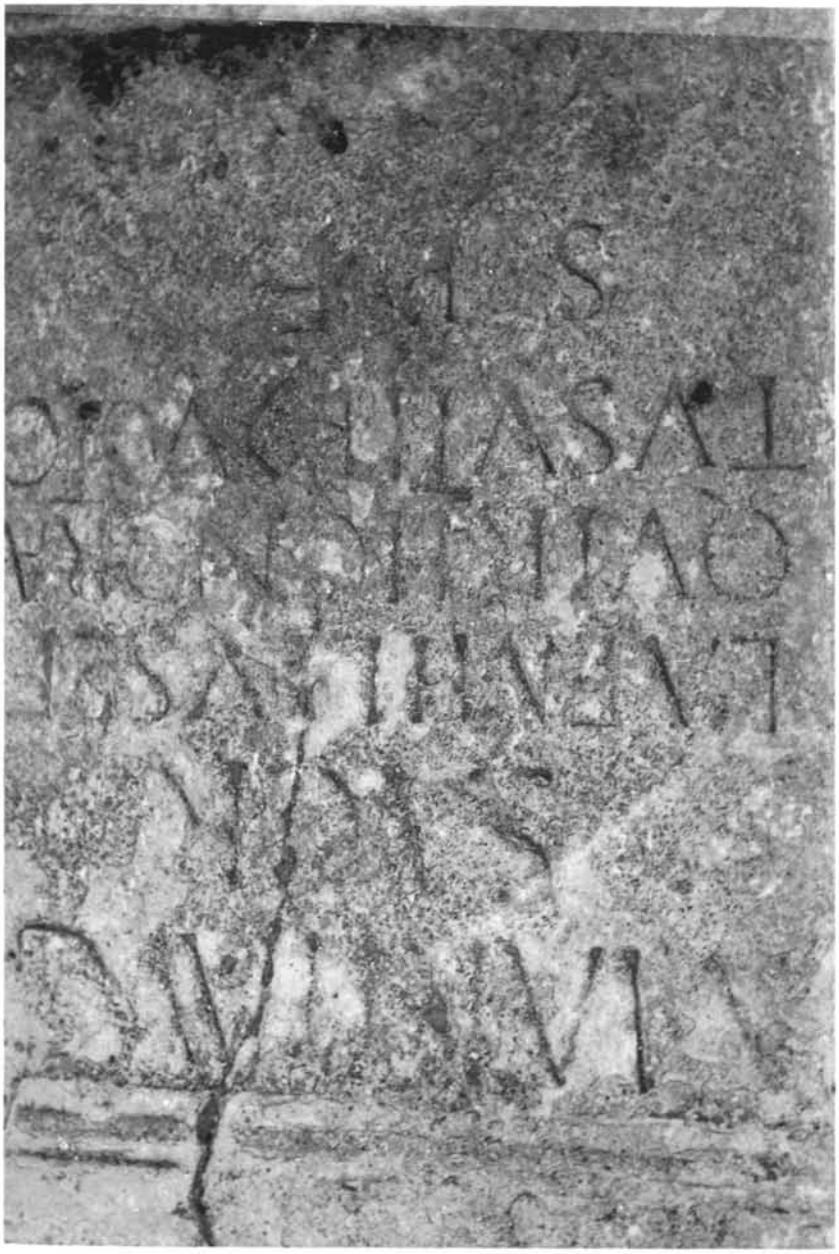
11510 ad n. 401. Repetivit Cagnat *rapport* III p. 221 n. 226, qui tradit 2 fin. MARTIA (Wilmanns MARTA '*sic*'), 6 in. I (Wilmanns R). — 2 seq. est, puto, [*Ve*]*reius Martalis* (vide infra n. 11612) ut 4 seq. *Ve*[*reius L*]*ibosus* cet.

Comme on le voit, on a lu *Libosus* et l'*index cognominum* du *C.I.L.* a retenu *Libosus*.

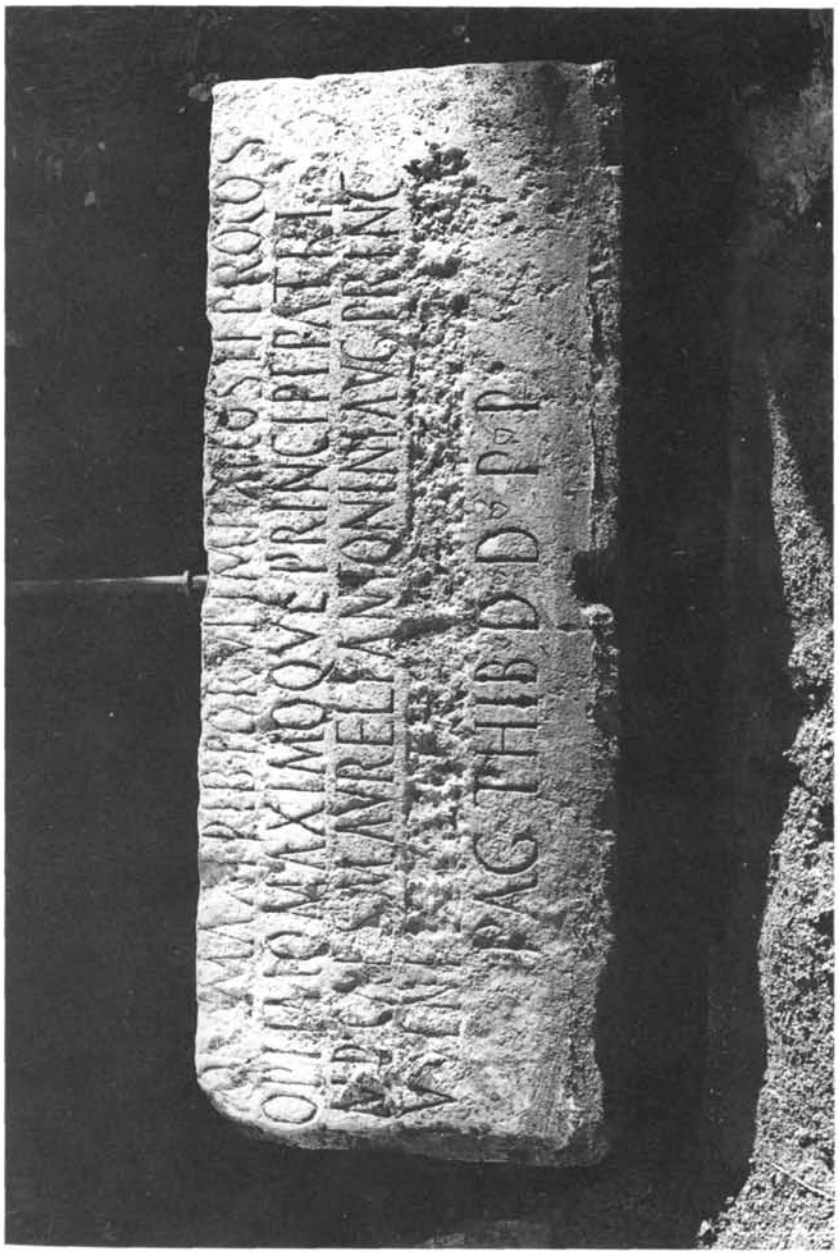
Mais, par chance, j'ai pu, au cours de mes travaux d'inventaire épigraphique à Haïdra, retrouver la pierre et procéder à la relecture de l'épitaphe. Il s'avère que (tav. 6):

a) la lettre initiale du *cognomen* est *S* et non pas *L*;
b) la lettre suivante est, non pas *I*, mais *E*.

Il faut, dans ces conditions, rejeter la lecture *Libosus* et retenir de nouveau *SEBOSUS*, en utilisant l'inscription *C.I.L.*, VIII, 401, cf. 11510 comme une preuve complémentaire d'authentification de ce surnom.



Inscription de *Chidibbia* (*C.I.L.*, VIII, 1328).



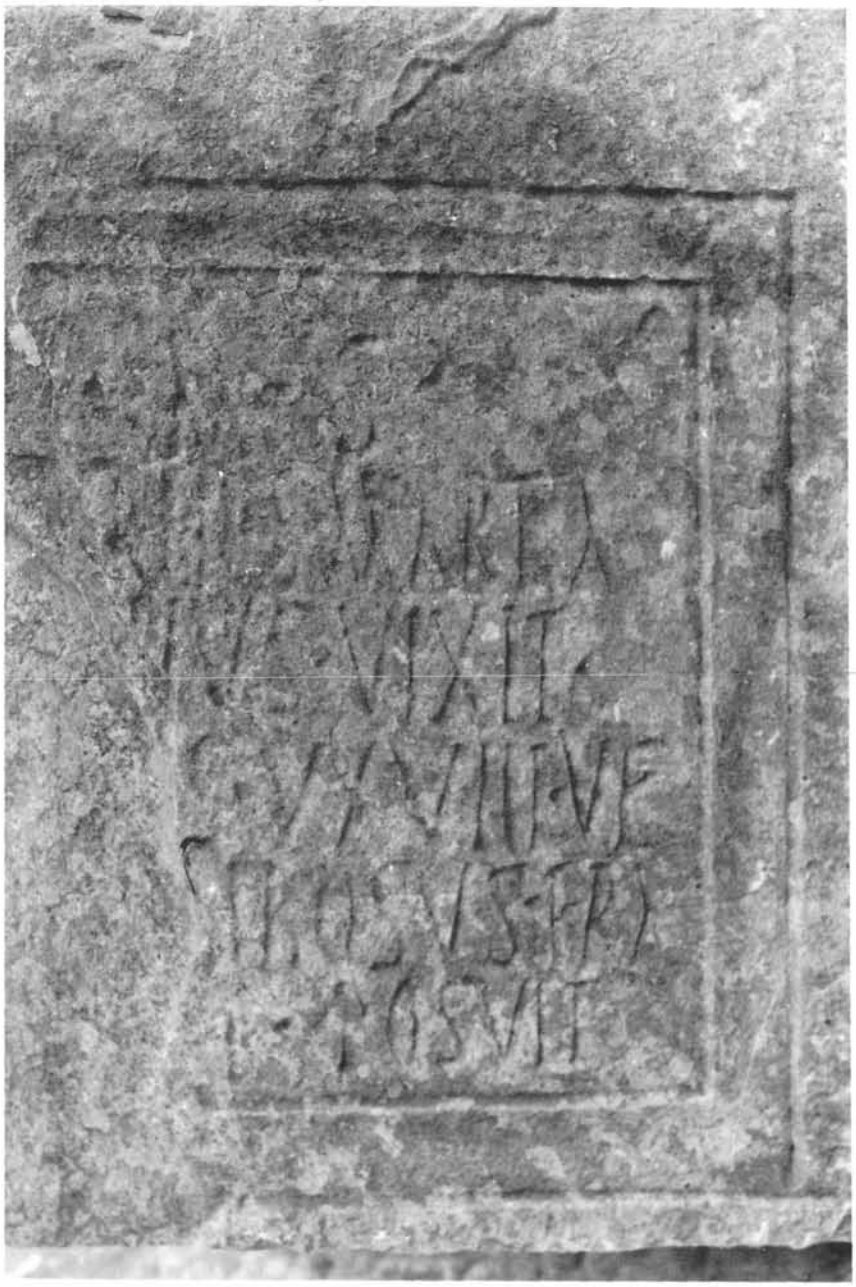
Inscription de *Thibaris* (*C.I.L.*, VIII, 26179).

Inscription de *Thibaris* (partie supérieure; nouvelle découverte).

Inscription de *Thibaris* (partie supérieure; nouvelle découverte).

Inscription de *Thibaris* (*C.I.L.*, VIII, 26179).

Inscription de *Thigenica* (*C.I.L.*, VIII, 15139).



Inscription d'*Ammaedara* (*C.I.L.*, VIII, 401 cf. *C.I.L.*, VIII, 11510).

André Laronde

Une inscription de Tunisie retrouvée

Il n'est pas besoin d'insister sur l'abondance de la moisson épigraphique qui s'est effectuée et qui s'effectue encore en Tunisie[1]. Les centres mineurs de l'Antiquité ne font pas exception à cette règle, et parmi eux, celui de Henchir Techga, l'antique *Thizika*, entre Tebourda et Mateur, à 8 km de celle-ci[2].

Nous sommes là dans la plaine fertile de l'oued Joumine, à moins de 40 km à vol d'oiseau de l'ancienne Utique et de son port[3]. A la fin du siècle dernier, le R.P. Delattre copia les inscriptions visibles à Henchir Techga, et les transmit à R. Cagnat qui donna connaissance de ces découvertes à la Commission d'Afrique du Nord du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques en 1898[4]. Une demi-douzaine d'inscriptions furent ainsi publiées en provenance de *Thizika*[5]. Elles firent aussi l'objet d'une autre communication de R. Cagnat devant la Société Nationale des Antiquaires de France, la même année 1898[6]. L'une de ces inscriptions funéraires était en effet jugée «assez importante» par R. Cagnat[7]. De fait, ce texte bénéficia de six éditions successives:

BCTH, 1898, p. CLI; *BSNAF*, 1898, p. 334 n. 3; *AE*, 1899, 1; *CIL* VIII, 25438; *ILS*, 9072; *ILTun.*, 1198.

R. Cagnat avait transcrit la description sommaire du R.P. Delattre, qui donnait les dimensions de la pierre, la hauteur moyenne des lettres, la nature du support, avec une copie en majuscules qui ne permettait pas

[1] Cf. A. Beschaouch, *L'Afrique proconsulaire dans l'Année Epigraphique, Actes du colloque international du centenaire de l'Année Epigraphique, Paris 1988*, Paris, 1990, pp. 19-34.

[2] Cf. R. Cagnat, «BSNAF», 1898, p. 333.

[3] Cf. *ILS*, 9072, *adn.*, cf. maintenant J. Peyras, *Le Tell Nord-Est tunisien dans l'Antiquité. Essai de monographie régionale.* Paris, CNRS (Études d'Antiquites Africaines) 1991, p. 102-107.

[4] R. Cagnat, «B.A.C.», 1898, p. CLI.

[5] Cf. R. Cagnat, «BSNAF», 1898, p. 333 sq., textes n. 2, 3, 4, 5, 6 et 7, repris dans *ILTun.*, 1198, 1199, 1200, 1201, 1202, 1203.

[6] R. Cagnat, «BSNAF», 1898, p. 333 sq.

[7] R. Cagnat, «B.A.C.», 1898, p. CLI.

de reconnaître le type d'écriture. Aucun facsimilé, aucune photographie n'était jointe à ces diverses éditions, et il parait vraisemblable que seul le R.P. Delattre avait eu le document original sous les yeux. Mais il ne précisait pas si l'inscription funéraire était restée sur le lieu de sa découverte ou bien si elle avait été transportée ailleurs. Comme personne ne semblait avoir vu cette pierre par la suite, elle pouvait passèr pour perdue. Or, si l'incertitude qui entourait le gentilice — rare — du défunt pouvait finalement se résoudre, il n'en allait pas de même pour la date, qui ne pouvait se déduire que de l'écriture, et qui restait imprécise[8].

Or, un heureux concours de circonstances m'a permis de repérer l'inscriptions en France, chez les héritiers du Colonel François Reyniers[9], bien connu de tous ceux qui s'occupent des antiquités du Nord de l'Afrique, où lui-même fut appelé à remplir divers postes entre 1946 et 1955. Esprit curieux et ouvert, le Colonel François Reyniers entreprit des recherches sur les remparts de Carthage[10] et aussi à Utique[11]. Je ne doute pas que ce fut alors qu'il eut l'occasion d'obtenir notre inscription, dont je donne ici pour la première fois la photographie et la description grâce à l'accord des ses propriétaires actuels[12] (cf. Pl. I).

Plaque de marbre blanc, de forme rectangulaire, cassée en haut à droite, irrégulièrement taillée à droite, irrégulièrement taillée et ébréchée en bas, mais beacoup plus régulièrement taillée à gauche et à la partie supérieure, si l'on excepte un éclat disparu à l'angle supérieur gauche.

[8] Y. Le Bohec, «B.A.C.», nouv. série, fasc. 15-16 B, (1984), p. 53, estime que l'inscription date du début du IIIème siècle.

[9] Colonel François Reyniers (1902-1976), entra à l'École de Saint-Cyr en 1921, et, parallèlement à sa formation militaire, obtint un D.E.S. d'Histoire et de Géographie à la Sorbonne; attaché un temps au Service historique des Armées, il ne cessa de manifester ses curiosités dans le domaine archéologique et historique, en publiant *Taougrat ou les Berbères racontés par eux-mêmes*, Paris, Geuthner, 1930, en rééditant une traduction de Végèce avec une présentation et des notes, Paris, Berger-Levrault (coll. Les classiques de l'art militaire), 1948. Rallié au Général de Gaulle dès juin 1940, il fit les campagnes d'Erythrée et de Syrie (1941-43) avant de poursuivre sa carrière en Afrique du Nord, après une mission diplomatique en Amérique latine à la fin de la guerre; après sa retraite en 1959, il poursuivit ses travaux sur les noms de lieux et sur la topographie antique, donnant de nombreux articles à la «Revue internationale d'onomastique», au «BSNAF» (en particulier, *Glane épigraphique en Algérie*, «BSNAF», 1963, pp. 174-181, à partir des papiers de Cardailhac, chirurgien en Algérie entre 1836 et 1840, et de 1853 à 1859) et dans les *Proceedings of the 8th International Congress of Onomastic Sciences*, La Haye et Paris, Mouton, 1966. Je dois ces indications à Madame Michel Merland, fille du Colonel Reyniers, que je remercie très vivement.

[10] Colonel Fr. Reyniers, *Remarques sur la topographie de Carthage à l'époque de la troisième guerre punique*, in *Mélanges Piganiol*, Paris, 1966, pp. 1281-1290.

[11] Colonel Fr. Reyniers, *Port à Utique*, Alger, 1952.

[12] J'adresse mes remerciements les plus vifs à Mme et M. Michel Merland, Conservateur de la Bibliothèque d'Etudes de la Ville de Grenoble.

Le revers, poli, présente une forte saillie à droite par rapport à l'inscription, avec un bord en biseau vers le bord de la plaque. Il pourrait donc s'agir d'un remploi.

Dimension: largeur 25,3 à 26,6 cm;
hauteur 20,6 à 22 cm;
épaisseur 1,9 à 2,8 cm;
hauteur des lettres 1,5 à 2,3 cm.

La surface inscrite, bien polie, présente une légère altération à droite. Les lettres, très fraîches, ont été repassées à la peinture rouge, sans que les hastes horizontales des E et F aient été comprises. La coloration des lettres me parait donc moderne, ou elle représente à tout le moins un rafraîchissement des *litterae rubricatae* antiques, vu les couleurs plus faibles à droite.

	D(is) · M(anibus) · S(acrum) ·	
o(ssa)	*Tufienius Speratus*	*· t(ibi)*
t(ua)	*mil(es) · coh(ortis) · VI · pr(aetoriae) · statio-*	*· t(erra) ·*
b(ene)	*narius ripae Uticensis*	*· l(evis) ·*
q(uiescant)	*uix(it) ann(is) XXXV · militavit annis · XV*	*s(it)*

Traduction. «Consacré aux dieux Mânes. Tufienius Speratus, soldat de la sixième cohorte prétorienne, *stationarius* du secteur côtier d'Utique, a vécu trente cinq ans, et accompli quinze ans de service.

Que tes os reposent bien. Que la terre te soit légère».

La mise en page de ce texte est très soignée, et le R.P. Delattre comme R. Cagnat avaient relevé la disposition des initiales disposées de part et d'autre de l'épitaphe proprement dite. La ponctuation, sous la forme de petits triangles, accentue encore l'impression d'apprêt de ce texte aux lignes bien espacées.

Cela étant observé, les lettres elles-mêmes ont un caractère rustique proche de celui des épitaphes du cimetière des *officiales* de Carthage. Le rapprochement me parait particulièrement net avec le fragment de *laterculus* de Carthage publié par S. Lancel[13]. Compte tenu de ces observations, je placerais volontiers cette épitaphe dans la dernière décennie du IIème siècle ou au début du IIIème siècle ap. J.C., à l'époque commodienne ou sévérienne. C'est la période sévérienne que Y. Le Bohec retenait en se basant sur l'analyse du document[14], et l'examen de la pierre

[13] S. LANCEL, «B.A.C.», nouv. série, fasc. 15-16 B, (1984), p. 37, figg. 1 et 2.

[14] Cf. *supra* n. 8.

lui donne pleinement raison, encore qu'une datation légérement plus haute ne soit pas à exclure, sur la base de l'écriture.

Les historiens avaient d'emblée accordé de l'importance à ce texte parce qu'il nous fait connaître le détachement de la VIème cohorte prétorienne qui, à 25 km seulement de Carthage, gardait au Nord-Ouest de celle-ci le secteur côtier d'Utique[15]. Le terme même de *statio* a été étudié à diverses reprises, en particulier par L. Robert[16]. Les membres d'un tel détachement, ou *stationarii*[17], paraissent donc occuper une fonction plutôt que d'être pourvus d'un grade[18], et D. Van Berchem[19] parait avoir raison de considérer que, plus que s'occuper de la police du littoral, ces prétoriens veillaient sur les dépôts de l'annone militaire, ce qui convient bien avec la datation de l'épitaphe sous Commode ou Septime Sévère.

La *ripa Uticensis* trouve son pendant dans la *ripa* d'*Hippo Regius*, que nous fait connaître dans cette ville-même l'épitaphe d'un soldat de la XIVème cohorte urbaine[20]. On connait encore la *statio* de *Veneria Rusicade* grâce à l'épitaphe d'un soldat de la IXème cohorte prétorienne[21]. Et on peut encore rapprocher le témoignage de Saint Augustin qui rappelle les fonctions de police exercées par les soldats dans le secteur côtier[22]. Ce dernier auteur emploie *litus* pour désigner le secteur côtier. Avec *ripa*, *litus* parait supplanter dans l'usage administratif et militaire *ora*, bien attesté dans la littérature géographique du Ier siècle de l'Empire[23], et encore à l'époque de Trajan[24].

[15] Y. Le Bohec, *La troisième légion Auguste*, Paris, CNRS (coll. Études d'Antiquités Africaines), 1989, p. 485.

[16] L. Robert, *Opera Minora Selecta*, I, pp. 364-372 (= «Rev. Philol.», 69 (1943), pp. 101-119), et surtout p. 366 (= p. 113); cf. déjà Id., *Etudes Anatoliennes*, Paris, 1937, p. 285; on verra aussi H. Lieb, *«Expleta statione» in Britain and Rome, Mélanges E. Birley*, 1965, pp. 139-144.

[17] Cf. Y. Le Bohec, «B.A.C.», nouv. série, fasc. 15-16 B, (1984), p. 57, qui renvoie à *CIL* VIII, 11107 (= *ILS*, 2133) et à *AE*, 1954, 53.

[18] Cf. M. Durry, *Les cohortes prétoriennes*, Paris, (BEFAR), 1937, p. 98.

[19] Cf. D. Van Berchem, *L'annone militaire*, p. 184.

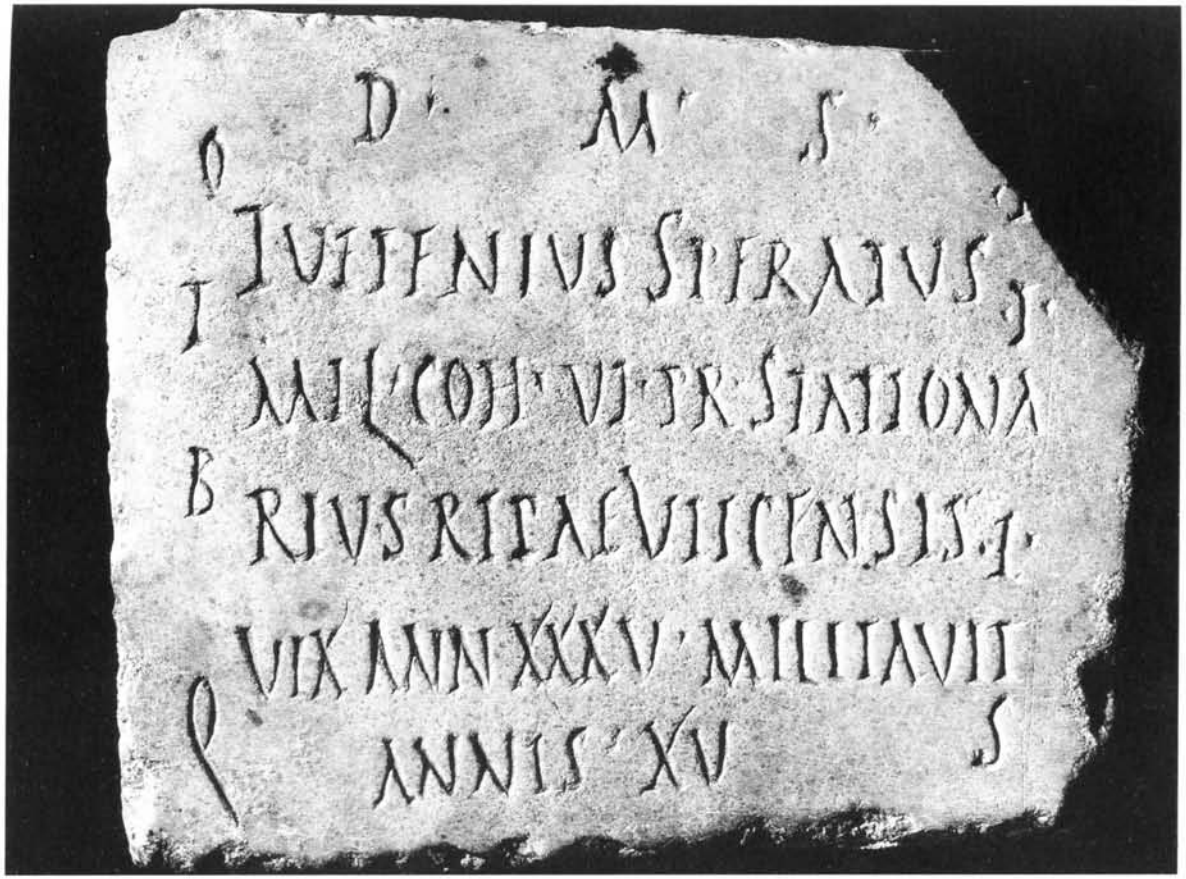
[20] *CIL* VIII, 5230 = *CIL* VIII, 17430 = *ILAlg*, I, n. 30: M. Ciarcius Pudens (et non Clarius) est dit *iacens supra ripa Hippone Reg(io)*.

[21] «B.A.C.», 1909, p. 156, épitaphe d'Aelius Dubitatus.

[22] Saint Augustin, Lettres, 115, *misi ad tribunum qui custodiendo litori constitutus est. Misit militares etc.*

[23] Sur *litus*, cf. *Thesaurus linguae latinae*, VII 2, Leipzig, 1970-1979, col. 1538, 17; sur *ora*, cf. Pomponius Mela, I, 10, 15, 37.

[24] Pline Le Jeune, *Lettres*, 5, 6, 2.



1: Inscription funéraire de *Thizika* (*ILTun.* 1198).

L'épitaphe retrouvée de *Thizika* était déjà bien connue de tous les épigraphistes et de tous les historiens de l'armée romaine. L'analyse qui en avait été proposée se trouve généralement confirmée. Une meilleure connaissance de la présentation matérielle du texte et de sa date renforcent encore les conclusions que l'ont peut en tirer, puisque ce document s'inscrit bien dans la politique annonaire qui fut celle de Commode puis de Septime Sévère.

Pierre Morizot

Une dédicace inédite à Antonin le Pieux en provenance de *Tucca*

A mi-distance entre Constantine et la mer, l'oued el-Kebir, grossi 5 km plus au nord des eaux du Rummel, s'engage dans un seuil étroit, qui s'ouvre entre la chaine du Zouarha à l'ouest et le Djebel Mcid Aïcha à l'est. C'est par là que passe aujourd'hui la route qui relie Constantine à l'embouchure de l'oued el-Kebir, où le gouvernement algérien a entrepris la création d'un port artificiel gigantesque destiné à la desserte de l'Algérie orientale (fig. 1).

Jusqu'au début de ce siècle[1], et sans doute en était-il de même dans l'antiquité, les voyageurs évitaient d'emprunter cette passe dangereuse et circulaient sur l'une ou l'autre rive à une certaine distance du fleuve, s'en écartant résolument bien avant le franchissement de cette passe. Sur la rive gauche de l'*Amsaga*, nom antique de l'oued el Kebir, l'on était en Maurétanie, sur la rive droite en Afrique, c'étaient les *fines Africae et Mauretaniae* de la *Table de Peutinger*[2].

Sur la rive maurétanienne donc, au sommet de la falaise qui surplombe l'oued el-Kebir, s'élèvent les ruines d'un *oppidum*[3] qui commande le franchissement d'un petit col qu'empruntaient nécessairement les voyageurs, qui avaient choisi ce parcours. Cette voie est encore bien visible sur les photographies aériennes de la région (tavola I).

Ces ruines, qui portent le nom d'Henchir el Abiod[4], ont été signalées dès 1858 par Féraud, interprète à l'Armée d'Afrique, qui parle à ce

[1] Ceci ressort, par exemple, de la feuille 8 de l'Atlas archéologique de l'Algérie. A la date de la rédaction de cette carte, à la fin du siècle dernier, la route de Constantine ne va pas, au nord, au delà de Grarem; mais l'on y voit le tracé des pistes suivant la vallée de l'oued sur les deux rives. Elles s'interrompent quelques kilomètres plus au Nord, comme s'il n'avait existé à l'époque aucune liaison terrestre entre Constantine et la basse vallée de l'Oued el-Kébir.

[2] *La table de Peutinger*, segm. II, 5.

[3] Le terme est employé, ici, dans son sens le plus général et sans aucune connotation juridique.

[4] Littéralement, «la ruine blanche»; mais, selon Reboud, le terme «El Abiod» se rapporte au nom du saint homme, le cheikh El Abiod, dont on voit le marabout dans l'angle N.E. de l'*oppidum*.

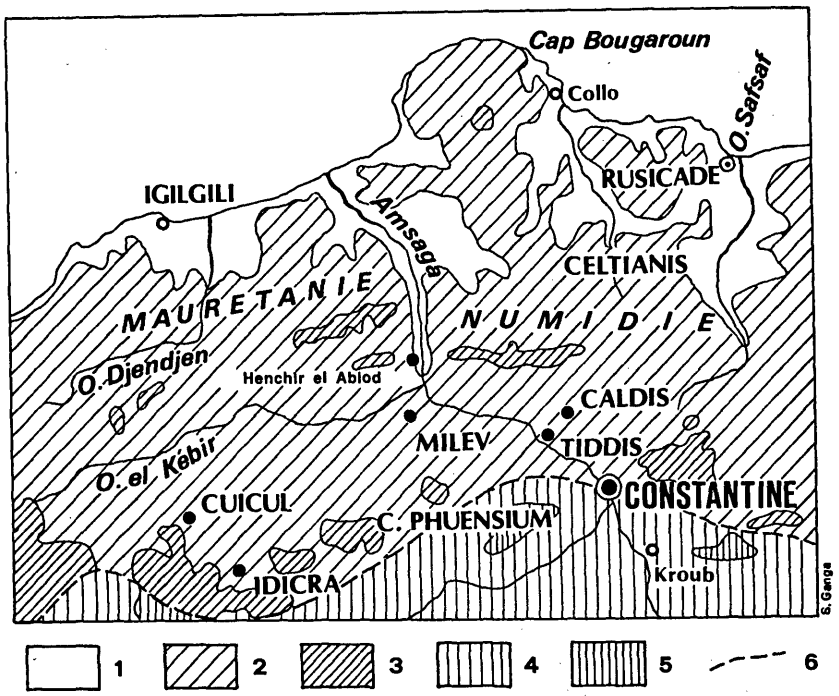


Fig. 1: La basse vallée de l'*Amsaga*. 1. Plaines et vallées au-dessous de 200 m. - 2. Montagnes et collines de l'Atlas tellien - 3. Au-dessus de 1.000 m. - 4. Montagnes et collines de structure plissée simple - 5. Au-dessus de 1.000 m. - 6. Limite sud de l'Atlas tellien.

sujet de poste romain très important[5]. Un peu plus tard, le médecin militaire en retraite Reboud en a donné une description plus détaillé qui reste néanmoins assez peu précise; il n'est pas certain d'ailleurs qu'il se soit rendu lui-même sur les lieux, car il se réfère à plusieurs reprises aux dires d'un nommé Sergent qui semble l'inventeur de la plupart des inscriptions découvertes sur place[6]: en particulier une dédicace à Julia Domna où sont mentionnés des décurions[7]. Une autre qui, selon Gsell, ne parait pas postérieure à la dynastie des Sévères, se rapporte à un ma-

[5] FÉRAUD, «Rev. Afr.», III. 1858-1859 p. 202.

[6] REBOUD, «Rev. Afr.», XX, 1879-1880, pp. 44-47.

[7] C. 20208.

gistrat municipal, C. Julius Sodalis, *III vir*, *quaestor*, *II vir* et flamine perpétuel[8].

Une troisième inscription est une dédicace à Apollon Auguste. Elle est suivie des lettres *G M T*, que Reboud, persuadé d'être en présence de l'antique Tucca, interprétait: *G(enio) m(unicipii) T(uccae)*.[9].

Enfin, à deux km à vol d'oiseau à l'est de l'*oppidum*, donc sur la rive droite, à une altitude à peu prés équivalente, entre la crête du Djebel Mcid Aïcha et l'Aïn Kebira, Reboud relevait une vingtaine d'inscriptions funéraires qui furent publiées dans le même article et reprises par H.G. Pflaum dans les *ILAlg*.[10].

I. Description du site

Depuis le site n'a guère été visité.

Les voyageurs qui empruntent désormais la route nationale située sur la rive droite, hésitent en effet à franchir l'oued el-Kebir pour escalader le piton d'Henchir el Abiod; et c'est seulement en 1979 que F. Morizot, alors médecin coopérant à Taher, à la suggestion de H.G. Pflaum, entreprit une nouvelle prospection du site. Celle-ci n'est pas aisée, j'ai pu m'en rendre compte quelques années plus tard, car une sorte de maquis recouvre la plateforme longitudinale (200 × 25 m) qui représente vraisemblablement le noyau primitif de cette petite cité (tavola III).

La végétation arbustive qui l'a envahie empêche de reconnaître le plan d'aucun bâtiment. Nous n'avons retrouvé aucune des inscriptions signalées par nos précécesseurs et le seul vestige significatif que nous ayons pu identifier est une base de colonne ronde reposant sur une plinthe hexagonale (tavola IV,1). Cette plateforme est dominée à l'est par un promontoire rocheux haut d'une vingtaine de mètres auquel on accède au prix d'une escalade malaisée. Ce promontoire, sur lequel je n'ai identifié aucune trace de maçonnerie, constituait une remarquable tour de guet naturelle d'où il était possible de surveiller, tant vers le nord que vers

[8] C. 20209. La qualité de la graphie suggérait à Cagnat une datation très haute (Ier siècle) mais ce *cursus honorum* a inspiré des doutes à S. Gsell; cette inscription n'est cependant pas la seule de la région où l'on voit figurer à la fois des fonctions de *triumvir*, qui auraient été exercées au titre de la Confédération cirtéenne et des fonctions locales de duumvir. Telle est d'ailleurs l'hypothèse qu'ont retenu le *Corpus* et J. Gascou (*La politique municipale en Afrique du Nord, ANRW*, II, 10, 2, p. 259).

[9] C. 20207. Cette interprétation est récusée par E. CAT, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891, p. 81.

[10] *ILAlg.*, II,I, nos 5 444 à 467.

sud, la vallée de l'oued El-Kebir, dont elle surplombait directement le thalweg à l'est.

La plateforme elle-même est bordée sur tout son parcours par un mur en pierres de grand appareil, particulièrement net au nord et à l'ouest, qui semble être le soubassement d'un rempart. A l'ouest, l'on distingue les traces d'une construction carrée, qui pourrait être un bastion avancé défendant l'accès de cette plateforme (tavola IV,2).

C'est au pied de ce bastion que passait la voie que nous avons mentionnée ci-dessus[11].

Hors les murs, à 25 m. à l'ouest, la photographie aérienne révèle l'existence d'un réservoir de 25 m. de long sur 5 à 6 m. de large (tavola II,2). Il est actuellement beaucoup moins visible au sol, car il est envahi par la végétation; il est néanmoins possible de constater qu'il était bâti en briques et que sa profondeur moyenne était d'au moins 3 mètres (tavola V,1). Quel pouvait être l'usage de cette construction?

S'il s'agissait d'une citerne destinée à fournir de l'eau aux défenseurs de la place, il est surprenant qu'elle ait été située hors les murs. Peut-être servait-elle entre autres à alimenter en eau une huilerie dont on aperçoit les vestiges une dizaine de mètres en contrebas. Mais ses dimensions sont trop importantes pour qu'elle ait eu cette seule utilité. Aussi était-elle plutôt destinée aux besoins en eau de la ville basse qui semble s'être développée du côté nord en contrebas de l'*oppidum*.

En effet, la photographie aérienne permet de découvrir dans cette direction, à 25 m. environ au-dessous du rempart, une terrasse de 28 m. sur 12 environ, à laquelle conduit une large allée, se terminant en trapèze sur le côté sud de cette terrasse. La végétation nous a empêchés d'en réaliser l'existence au sol, mais il pourrait s'agir du *forum* de cette petite cité, ou tout au moins du soubassement d'un grand bâtiment, villa ou temple superbement situé (tavola II,5).

Tout à côté, l'on aperçoit, sur toutes les photographies aériennes, un ovale de 50 m. sur 25, mais invisible au sol (du moins au printemps, lorsque les herbes sont hautes), sous lequel pourrait se dissimuler un théâtre (tavola II,6).

A une cinquantaine de mètres à l'ouest du *forum*, perpendiculairement à la direction Est-Ouest du rempart, un mur en gradins, dont les harpes en pierres de taille sont visibles de place en place, descend sur une

[11] L'on notera qu'elle prend la direction de l'ouest et non celle de Constantine et pourrait correspondre au tracé que j'ai suggéré ailleurs pour une voie *Tucca-Cuicul* par la *Respublica Vahartanensium* (*110ème Congrès national des sociétés savantes, IIIe colloque sur l'histoire et l'archéologie d'Afrique du Nord,* Montpellier, 1985, p. 327).

cinquantaine de mètres cette pente très raide (tavola II,7 e V,2). Il est difficile de savoir si ce mur représente les vestiges d'un escalier monumental reliant la citadelle à la ville basse ou des éléments d'un rempart nord-sud destiné à protéger la petite ville du côté de l'ouest; mais tout porte à croire qu'il s'agit d'une construction de basse époque car sur la tranche verticale de la pierre qui semble constituer le premier gradin en venant de la vallée est gravée une inscription certainement remployée, car, outre cet emplacement insolite, elle se présente à l'envers.

A. La dédicace à Antonin

Tronquée en partie, très effacée, elle aurait certaiment échappé aux regards les mieux exercés, si un berger ne l'avait montrée à F. Morizot, qui, servi par une bonne visibilité, réussit à la copier et à la photographier.

Les caractéristiques de cette pierre sont les suivantes: longueur: 1 m., largeur: 0,58 m., hauteur: 0,57 m., dont, champ épigraphique: 0,30 m. (tavola VII).

Les lettres régulières, disposées sur 3 lignes séparées par des réglures ont 5,5 cm de hauteur. F. Morizot a recopié ainsi cette inscription:

AVG PIO PON
TRIB POT XVIII IM
COS IIII PPDD

La photographie confirme cette lecture; toutes ces lettres sont bien visibles. Mais l'extrémité de la 3ème ligne est totalement effacée; au dela de *D.D.*, il y a bien place pour la formule *p(ecunia) p(ublica)* mais un examen attentif de la pierre n'apporte aucun indice concluant en ce sens.

Le *cognomen Pius* venant apres *Augustus* permet d'avancer qu'il s'agit d'une dédicace à Antonin le pieux[12] érigée durant l'année de sa

[12] A première vue, on pourrait hésiter entre Antonin et Caracalla, qui avec des titulatures semblables, se sont vus décerner la XVIIIe puissance tribunicienne, l'un en 155, l'autre en 215. En effet, si l'appellation *Augustus Pius* est en principe réservée à Antonin le pieux, certains lapicides qualifient ainsi Caracalla; les *indices* du *C.I.L.* VIII en mentionnent plusieurs, qui peuvent dérouter; je citerai par exemple les numéros 4214 (Aurès); 17638 (Zoui); 18007 (El Kantara); 22715 (*Gigthis*) 27550 (*Masculula*). Mais cette similitude est le plus souvent factice. En effet, ces inscriptions, soit mentionnent après *pius* les épithètes *Parthicus, Britannicus, Germanicus,* étrangères à la titulature d'Antonin (4214 et 22715);

XVIIIème puissance tribunicienne, soit entre décembre 154 et décembre 155. On peut donc proposer, à une ou plusieurs abréviations près, une restitution de ce type:

[Imp(eratori) Caes(ari), divi Hadr/iani f(ilio), divi Traia/ni Parth(ici) nep(oti), divi / Nervae pronep(oti), T(ito) Ael(io)/Hadriano Antonino] / Aug(usto) Pio Pon[t(ifici) max(imo)] / trib(uniciae) pot(estatis) XVIII, Im[p(eratori) II]/co(n)s(uli) IIII P(atri) P(atriae), decreto d(ecurionum).

Tel est le formulaire qu'à peu de choses près, nous avons relevé sur les inscriptions suivantes: C.II.3236 (Almedilla, a. 143); C.III, 14219/7 (*Municipium Domavianum*, a. 158); C.V. 855 (*Aquileia*, a. 160); C. VIII, 662 (*Mactar*, a. 157); *Thysdrus*, C.VIII, 1126, (a.157).

L'on pourrait également envisager une restitution simplifiée du type suivant.

[Imp(eratori) Caesari), T(ito) /Aelio / Hadriano Antonino] /Aug(usto) Pio pont[tifici) max(imo)], /trib(uniciae) pot(estatis) XVIII im[p(eratori) II] /co(n)s(uli) IIII, P(atri) P(atriae), d(ecreto) d(ecurionum).

Toutefois l'on remarque que les inscriptions, qui ne font pas apparaître la généalogie de l'empereur, simplifient en général aussi sa titulature[13], ce qui n'est pas le cas ici.

Quoiqu'il en soit, si le début du règne d'Antonin fut marqué par un soulèvement maure, il est généralement admis que celui-ci s'est terminé en 150 et la période qui nous intéresse est, en Afrique en particulier, vide de tout évènement important. Le procurateur en charge de la Maurétanie césarienne était alors, selon toute vraisemblance, T. Varius

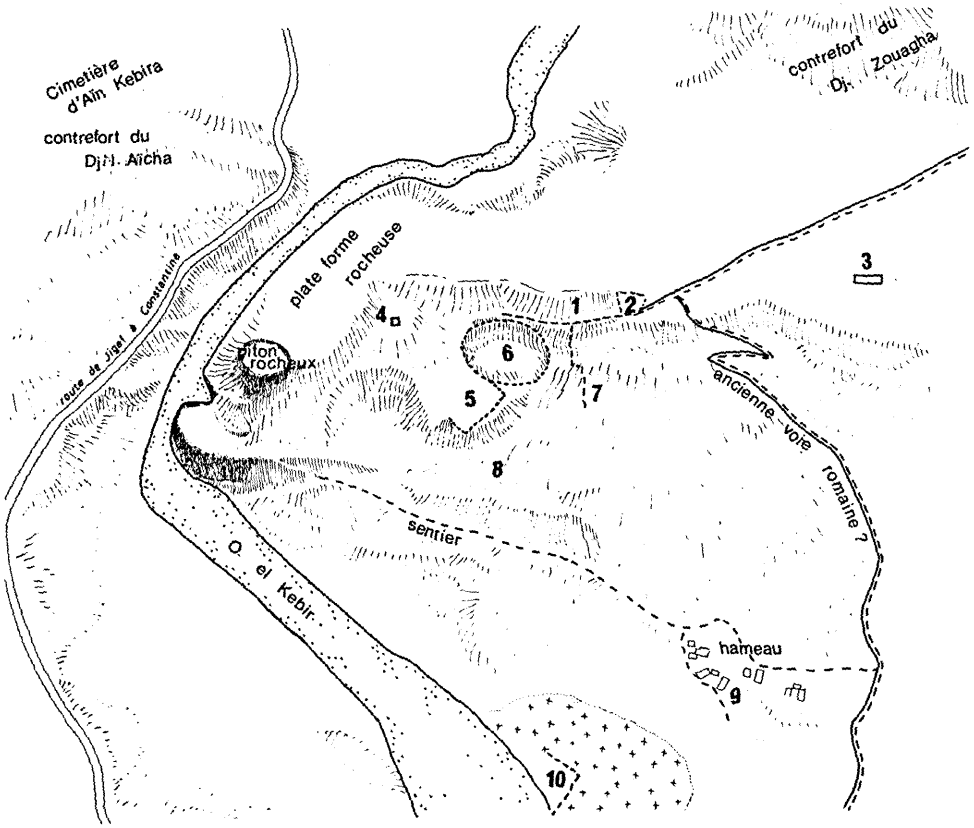
soit font référence à Septime Sévère ou à Géta (17638 et 27550); une seule à la rigueur, si elle était tronquée dans les mêmes conditions que celle que nous présentons ici, pourrait créer une confusion, c'est la dédicace 18007, où Caracalla est dit simplement *Aug(ustus) Pius*. Il est évident toutefois que ce texte est antérieur à l'année 211, à partir de laquelle l'empereur est appelé *Felix*, puisque ce qualificatif est absent ici. L'on ne saurait par contre attribuer au règne de Caracalla l'inscription d'Henchir el Abiod, car si l'on supposait qu'elle soit datée de la XVIIIème puissance tribunicienne de cet empereur, c.à.d. de l'année 215, il faudrait qu'il fut qualifié ici de *Felix*.

Ajoutons enfin que la graphie proprement dite est beaucoup plus proche du milieu du IIème siècle que du début du IIIème.

[13] C'est souvent le cas des milliaires, cf. W. HUTTL, *Antonius Pius*, Prague, 1936 I, pp. 286-287.

Tavola I

Vue aérienne du site (Archives du C.E.I.A.A.)

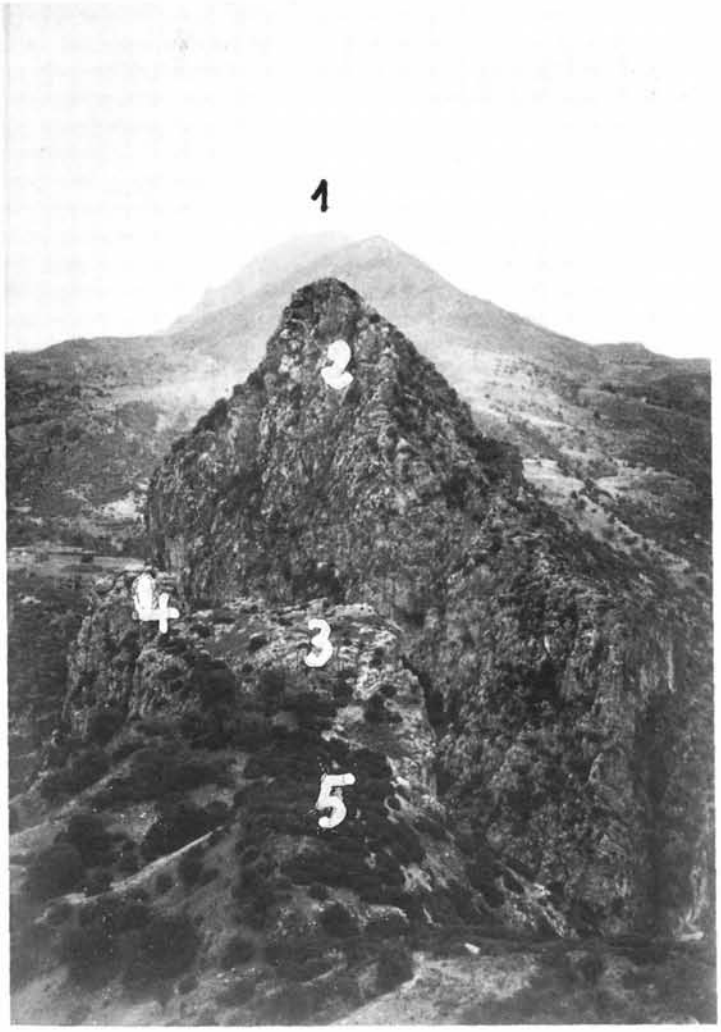


légende

1. *Oppidum*
2. Bastion ouest
3. Réservoir
4. Tombeau de Cheikh el Abiod.
5. *Forum* (?)
6. Théâtre (?)
7. Dédicace à Antonin.
8. Inscription *Sex. lib.*
9. Hameau de Mers Sultan.
10. Vestiges de quai (?)

Echelle

0 50 m



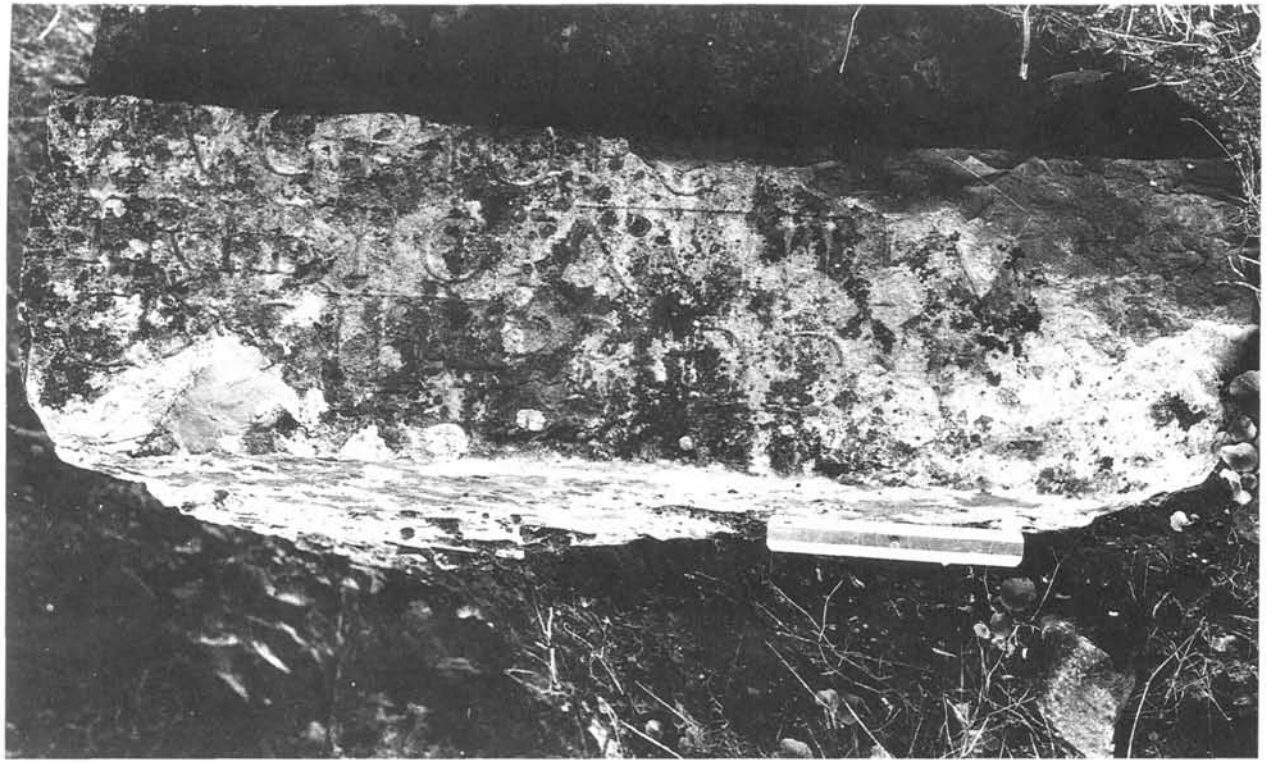
Vue générale du site photographié depuis le réservoir (mai 1990).
1. Crête du Dj.Mcid Aïcha (1462m).
2. Falaise de la rive «numide».
3. Sommet de la falaise de la rive «maurétanienne». Entre les deux falaises coule l'Amsaga que l'on ne voit pas.
4. Piton surplombant le sommet de la falaise, sur la même rive.
5. Site fortifié.

Base de colonne découverte dans le maquis couvrant la plateforme supérieure, approximativement en son milieu.

Bastion formant extrémité ouest de la zone fortifiée, vu du réservoir.

Vue de l'extrémité ouest du réservoir, envahi par la végétation; les personnages qui s'y tiennent debout donnent une certaine idée de sa profondeur.

Pierre sur laquelle est gravée la dédicace à Antonin, illisible ici. La ligne blanche interrompue, à gauche du jeune garçon debout, matérialise la direction des harpes qui descendent du rempart, que la végétation empêche de voir.



N. 1. Dédicace à Antonin le Pieux. Elle est présentée içi à l'éndroit, alorsqu'en réalité, elle se présente à l'envers (voir le double décimètre posé sur la pierre en bas à droite). (Cl. F. Morizot).

N. 2. Fragment d'inscription trouvée sur la pente nord de l'*oppidum*, Dimensions: H = 65 cm; L = 50; épaisseur 55 cm.
Il pourrait s'agir d'un autel.
Belles lettres de 9 cm.

EORVM
EISEXLIBE

On pourrait songer à lire

Sex(tii) libe[rti]

précédé d'un gentilice pluriel en *ei.* (?).

N. 3. Stèle provenant de Mers Sultan. Dimensions: H + 97 cm; L = 42 cm. Lettres 6 cm.

D M
A E L I A M A
X I M A V I
X I T A XXXXV
H S E

D(is) M(anibus). / Aelia Ma/xima vi/xit a(nnis) XXXXV. / H(ic) s(ita) e(st).

Inscriptions d'Aïn Kebira

I. Inscriptions votives

N. 4. Dimensions:
Hauteur = 36 cm; Largeur 30 cm.
Lettres: 3 cm.

F E R R I V S M A
X I M U S V O T
S O L V I T

Ferrius Ma/ximus vot(vm) / solvit.

N. 5. Dimensions:
Hauteur = 39 cm; Largeur 22 cm.
Lettres irrégulières de 3 à 4 cm.

N O V E L U S
TIIIN[II] VOT SOL

Novelus / Tiḷinii voṭu(m) sol(vit).

Sur la figure 4, l'on voit en haut, au centre l'esquisse d'un croissant lunaire et de part et d'autre, 2 rosaces inscrites dans un disque et surmontées d'une palme. Au centre un petit animal, très grossièrement esquissé, qui est sans doute un bélier; on peut le comparer avec l'animal figurant sur la stèle n. 62 de l'article de R. LANTIER et L. POINSSOT, *Le stèles découvertes dans une favissa du temple de Saturne à Dougga,* «B.A.C.», 1942, p. 229. Description de M. LEGLAY, dans *Saturne Africain*, Monuments, p. 219.

Le n. 5 est d'un style encore plus simple, il représente un gâteau d'offrande, sous un croissant lunaire entre deux palmes. A ligne 2, trois hastes successives rendent la lecture très incertaine; la seconde haste qui déborde légèrement la ligne et qui est très semblable au L de *sol(vit)*, pourrait donc être un L; d'où la lecture proposée; *Tilinii* serait alors, soit un *signum*, soit l'indication de la filiation; le O de *votu(m)* est évanide.

II. Epitaphes

N. 6
Stèle grossière au sommet arrondi
Dimensions: Hauteur = 64 cm. Largeur 28 cm.
Lettres = 5 cm. Esquisse de croissant

L· A P A S I V
S P R O C
V L V S V A
X X O T B

Apasiu/s Proc/ulus v(ixit) a(nnis)/ XX. O(ssa) t(ibi) b(ene).

Le gentilice *Apasius* était inconnu jusqu'ici.

N. 7
Stèle rectangulaire, partiellement enterrée, dont il n'a pas été possible de mesurer les dimensions.

M
Q C R E P E
I V S Q E
N A S O

Le dernière ligne est conjecturale, mais il s'agit certainement d'un *Creperius* gentilice bien attesté en Cirtéenne.

N. 8
Dimensions: Hauteur = 77 cm;
largeur = 25 cm.
Epaisseur = 12 cm. Lettres: 5 cm. La partie supérieure de la stèle est très effacée et la ligne presque illisible:

F A B I A
A N V S
V A · L V ·
H · S ·

On pourrait lire soit: *Fabia/nus/ v(ixit) a(nnis) LV/ H(ic) s(itus).*

ou:

Fabia / Anus /v(ixit) a(nnis) LV/ H(ic) s(ita).
Le *cognomen Anus*, la vieille femme étant attesté.

N. 9
Copiée par F. Morizot, non revue en 1989; Dimensions: H = 81 cm.; Largeur 32 cm. épaisseur: Lettres: 5 cm.

D M
C.IVLIV
SQCRESC
ENTIAN
VSVALX
IS

D(is) M(anibus). / C.Iuliu/s, Q(uirina) Cresc/entian/us, v(ixit) a(nnis) LX. H(ic) s(itus).

N. 10
Dimensions: H = 41 cm; L = 38 cm; épaisseur: 17 cm. Lettres 4 cm.

DIS M
IVLIVSMES
SORQFAVS
TVS VA
XXXV
HSEOTB
Q

Dis M[an(ibus)]. / Iulius Mes/sor Q(uirina) Faus/tus, v(ixit) a(nnis) XXXV; h(ic) s(itus) e(st). O(ssa) t(ibi) b(ene) / q(uiescant).

N. 11
Dimensions: H = 55 cm; L = 34 cm; épaisseur: 13 cm. Lettres 5 cm.

D M
IVLIA
ANVLA
VA LXXV
II HSE
T

D(is) M(anibus). /Iulia / Anula/ v(ixit) a(nnis) LXXV/II. H(ic) s(ita) e(st). [O(ssa)] t(ibi) [b(ene) q(uiescant)].

N. 12
Copiée par F. Morizot.
Dimensions: H = 55 cm; L = 26 cm; épaisseur = 17 cm.

DIS MAN
IVLIAM
ARINA
VA XXX
VIII HS
OTBQ

Dis Man(ibus). / Iulia M/arina / v(ixit) a(nnis) XXX/VIII. H(ic) s(ita) e(st). / O(ssa) t(ibi) b(ene) q(uiescant).

N. 13
Copiée par F. Morizot, non revue en 1989.
Dimensions H = 42 cm; L = 32; épaisseur = 13 cm.

D
IVLIA MF
QVIRINA
TERTULA
VALI

D(is) [M(anibus)]. / Iulia M(arci) f(ilia)/ Quirina,/ Tertul(l)a,/v(ixit) a(nnis) LI.

N. 14
Copiée par F. Morizot en 1979; non vue en 1989.
Dimensions: H = 43 cm; L = 43 cm; épaisseur = 10 cm.

D M S NABRA
VALENTINA
OSTBQ VIXIA
XXV

D(is) M(anibus) s(acrum). Nabra /Valentina. / Os(sa) t(ibi) b(ene) q(uiescant). Vixi(t) a(nnis) / XXV.

N. 15
Le dimensions manquent. Morceau de roche à peine dégrossie, lettres nettes. Croissant.

L.NERIVS
CRESCES
VAXX
XHSE

L(ucius) N(a)erius / Cresce(n)s / v(ixit) a(nnis) XX/X./ H(ic) s(itus) e(st).

N. 16
Dimensions: H = 50 cm; L = 50 cm; épaisseur = 16 cm; Lettres = 6 cm.

D I S M
P V M I D I A S E X I
F O R T V N A T A
V A X X X V
H S E O T B Q

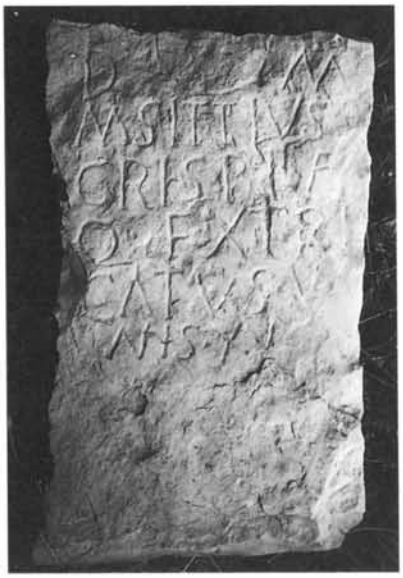
DIS et M sont de part et d'autre d'un croissant.

Dis M(anibus). / Pumidia, Sex(tii) f(ilia) ou *l(iberta)/ Fortunata/ v(ixit) a(nnis) XXXV/ h(ic) s(ita) e(st). O(ssa) t(ibi) b(ene) q(uiescant).*

N. 17
Dimensions: H = 15 cm; L = 19 cm; épaisseur: 4 cm. Lettres: 4 cm.

S E M P R O N I A
M F C L A

Sempronia/, M(arci) f(ilia) Cla[ra] ou *Cla[udia]:* le 2e gentilice étant pris comme *cognomen.*



N. 18
Stèle fruste, mais bien lisible.
Dimensions: H = 62 cm; L = 40 cm.
Epaisseur = 11 cm. Lettres = 5 cm.
Sous un croissant stylisé.

D M
M S I T T I V S
C R I S P I F
Q E X T R I
C A T V S V
N I S X V

D(is) M(anibus)./ M(arcus) Sittius / Crispi f(ilius)/ Q(uirina) Extri/catus v(ixit)/ [an]nis XV.

N. 19
Stèle au sommet arrondi, régulière et bien gravée.
Dimensions: H = 46 cm; L = 34 cm; épaisseur = 23 cm.

DIS MANIB
PSITTIVSAF
QVIRINA CRI
NVSVA
OTBQH

Dis Manib(us). P(ublius) Sittius A(uli)? f(ilius),/ Quirina, Cri/[spi]nus v(ixit) a(nnis) [---]. / O(ssa) t(ibi) b(ene) q(uiescant). H(ic) [s(itus)e(st)].
Le défunt porte le *praenomen* et le gentilice du condottière P. Sittius.

N. 21
Copiée par F. Morizot en 1979; non revue en 1989.
Dimensions: H = 43; Largeur = 49 cm; épaiseur = 15; Lettres = 3,5.

CS
CFQRVFI
NIANUSVA
XLVII HSE

C(aius) S[---]/ C(aii) f(ilius) Q(uirina) Rufi/nianus v(ixit) a(nnis) / XLVII H(ic) s(itus) e(st).

N. 20
Petit fragment de stèle, dont le sommet seul est lisible.
Dimensions: H = 20 cm;
L = 32 cm;
épaisseur = 13 cm;
Lettres 5,5 cm, très effacées, mais lisibles.

D M
QSITTIVSMF
RINA

D(is) M(anibus)/. Q(uintus) Sittius, M(arci) f(ilius) /[Qui]rina.

Fragments de steles dont le gentilice est illisible

N. 22
Dimensions: H = 28 cm;
L = 47 cm.

IVSMV
STIOLIFIQI
SITTIANVS
VALXHSEST
O·T·B·Q

[---]ius Mu/stioli
fi(lius) Q(u)i(rina)/
Sittianus/ v(ixit) a(nnis) LX.
H(ic) s(itus) est./O(ssa) t(ibi) b(ene)
q(uiescant).

N. 23
Grande stèle très irrégulière brisée à gauche; Dimensions: Hauteur = 62 cm.

M A
T I V S P F
V I V S
V A L X I I I

[---]ma/[.]tius P(ublii) f(ilius)/
vius/ v(ixit) a(nnis) LXIII.

N. 24
Partie droite d'une stèle.
Dimensions: Hauteur = 38 cm. Largeur: 32 cm. Lettres = 5 cm.

D I A A
A R C I L I A
A L X X X
H S E

[---]dia a/[M]arcil[ia] /[v(ixit)] a(nnis)
LXXX/ [h(ic)] s(ita) e(st).

N. 25
Dimensions: H = 61 cm; L = 29 cm; épaisseur = 13 cm; Lettres = 6 cm.

A N
V S C
S Q V I
N A M P
O V A
H S

on peut, avec quelque vraisemblance restituer *Qui[rina]* à la 3e ligne et *Namp[ul]o* aux lignes suivantes; copiée par F. Morizot en 1979, non revue en 1989.

N. 26
Dimensions: H = 70 cm; L = 38 cm; épaisseur: 14 cm. Lettres: 4 à 7 cm.

A N S
LX X X V
S E
O T B Q

[---] an[ni]s /LXXXV. /[H(ic)] s(itus) e(st), / o(ssa) t(ibi) b(ene) q(uiescant).

Compte tenu en effet du double rôle militaire que le rocher d'Henchir el Abiod peut jouer, à la fois comme verrou barrant la route de Cirta à la mer et comme tête de pont sur la rive Maurétanienne de l'*Amsaga,* on peut se demander si celui-ci n'avait pas déjà retenu l'attention de cet empereur, dont les créations municipales répondent souvent à des considérations de cet ordre[19].

Une inscription souvent commentée d'*Igilgili*, datée de 128, fait état de la construction d'un *castellum* destiné à contenir les agissements des *Zimizes*[20]. Or, si l'on en croit la Table de Peutinger[21], leur territoire s'étendait à l'est en direction de l'*Amsaga* et l'on imagine volontiers que l'*oppidum* de *Tucca* ait servi comme le *castellum* d'*Igilgili* à contrôler cette tribu.

B. Autres inscriptions trouvées sur le site

1. Sur la pente nord d'Henchir el Abiod, un peu plus bas que la dédicace à Antonin, fragment d'inscription photographié par F. Morizot en 1979. Il n'a pas pu être retrouvé par la suite (tavola VII,1).

Dimensions: 0,65 m. sur 0,55 m.; lettres de belle facture de 9 cm.

Il pourrait s'agir d'une dédicace faite faite par l'affranchi(e) ou les affranchi(e)s d'un nommé Sextius, gentilice très commun en Afrique dont les porteurs pourraient devoir leur citoyenneté au proconsul T. Sextius (40-41 B.C.). La mention d'affranchi de Sextius figure déjà dans la nécropole d'Aïn Kebira (voir ci-dessous).

2. Stèle qui venait d'être déterrée au lieu-dit Mers Sultan, à 125 m. de l'*oppidum* dans la direction du fleuve (tavola VII,2).

Dimensions de la pierre: hauteur: 0,97 m., largeur: 0,42 m. Hauteur des lettres: 6 cm. L'inscription est surmontée d'un croissant stylisé sous la forme d'un simple demi-cercle; le champ épigraphique est lui-même délimité dans la partie supérieure par un arrondi sommairement gravé.

[19] *Ibidem*, p. 179.

[20] C. 8369.

[21] *Table de Peutinger*, seg. II, 5, 22.

D(is) M(anibus)/Aelia Ma/xima vi/xit a(nnis) XXXXI./H(ic) s(ita) e(st).

On notera que le gentilice de la défunte est celui des Antonins et que celle-ci pourrait être la descendante d'un esclave impérial ou d'un Aelius devant sa citoyenneté au proconsul *L. Aelius Lamia* (16-17). La formule *D.M.* est, par rapport au *D.M.S.*, un indice relatif d'ancienneté[22].

II. Identification du site

Le rapprochement proposé par Reboud entre Henchir el Abiod et l'antique *Tucca* est séduisant; en effet la *Table de Peutinger* situe *Tucca* sur une voie allant de *Cuicul* à *Igilgili* à 60 milles de la première ville et à 46 de la seconde ce qui, en gros, est exact[23], et à la frontière de la Numidie et de la Maurétanie, ce qui l'est tout à fait; les indications de la *Table* sont dans une certaine mesure confirmées par le géographe de Ravenne, qui précise que la *civitas* de *Tucca* est divisée entre les deux provinces voisines[24].

Or, précisément, face à Henchir el Abiod, au lieu dit Kalaa et Touma, existeraient selon Viré[25] des ruines importantes, dont il suppose qu'elles étaient le quartier numide de *Tucca*. A vrai dire, l'oued El Kebir et le dernier contrefort du Djebel Mcid Aïcha qui en borde la rive droite constituent un obstacle formidable (tavola III) qui rendend peu vraisemblable qu'il s'agisse d'un quartier de la même ville, qu'au moins 1 km à vol d'oiseau aurait séparé. Reboud, qui est passé par là, parle d'un simple poste. De nouvelles recherches sur le site de Kalaa et Touma sont donc souhaitables, pour vérifier les affirmations de Viré, dont le témoignage n'est nullement suspect; pour nous, nous n'avons pas vu de vestiges sur la rive numide, par contre nous y avons retrouvé, près d'Aïn Kebira, la nécropole que Reboud signale et y avons relevé une vingtaine d'épitaphes inédites et deux petites stèles votives. Nous en parlerons plus loin.

Quoi qu'il soit, l'obstacle principal auquel se heurte l'hypothèse de Reboud est une phrase de Pline qui situe *Tucca* à l'embouchure de l'*Amsaga*[26]; d'ailleurs le Ravennate, lui aussi, place la *Civitas Tucca*

[22] J.M. LASSÈRE, *Les épitaphes païennes de l'Africa*, «Antiquités africaines», 7, 1973, pp. 99 et 121.

[23] *Table de Peutinger*, ibidem.

[24] *Géographe de Ravenne*, ed. PINDER et PARTHEY, Berlin, 1860, p. 153.

[25] VIRÉ, *Rec. de Constantine*, XVIII, 1893, p. 36.

[26] PLINE L'ANCIEN, *Hist. nat.* L.V. I.46. Trad. et comm. de J. DESANGES, Les belles lettres, 1980, pp. 175-177.

«juxta mare», alors que Henchir el Abiod est quand même à 35 km à vol d'oiseau du littoral actuel;

S. Gsell[27] et, plus récemment, J. Desanges[28] et J. Gascou[29] se sont posé la question de savoir s'il n'y avait pas deux *Tucca*, l'une sur l'estuaire, peut-être au lieu dit Merja (en arabe le marais), l'autre à l'intérieur des terres. Pourquoi pas en effet?

Féraud indique que l'oued El Kebir était au siècle dernier navigable sur 20 km, c'est à dire jusqu'aux abords de l'actuelle ville d'El Milia[30]. Or Henchir el Abiod n'est situé qu'à une dizaine de km en amont. Compte tenu de l'ensablement fort vraisemblable d'un chenal de moins en moins utilisé et d'une nappe phréatique, certainement plus importante jadis, car elle ne subissait pas comme aujoud'hui les énormes ponctions d'une cité comme la moderne Constantine, on peut se demander si les barques antiques ne remontaient pas jusqu'aux abords de Henchir el Abiod. La photographie aérienne montre, en tous cas, que, au pied même de l'*oppidum*, le lit de l'oued El Kebir, exceptionnellement rectiligne à cet endroit, semble avoir été aménagé de façon à former une sorte de plan d'eau, long d'une centaine de mètres et relativement profond.

Il y a moins de 10 ans, avant la construction d'un pont sur l'oued un peu plus en aval, il fallait une barque pour le traverser. Or, dans le prolongement de cette ligne droite, à 125 m. à vol d'oiseau de ce que nous avons appelé le forum, on aperçoit un mur en forme de L de 25 m. de côté, ouvert sur la berge même de l'oued et ressemblant à une sorte de quai (N. 9 du plan). Or c'est au voisinage immédiat que se trouve la parcelle appelée Mers Sultan, où a été retrouvée l'épitaphe d'*Aelia Maxima*; Mers Sultan, c'est, mot à mot, le «port du sultan», c'est à dire, au sens large, du détenteur de l'autorité souveraine, de l'*imperium*. Ce mur pourrait correspondre aux vestiges d'un port fluvial, que de son côté la toponymie évoque; son rôle aurait été saisonnier. A l'époque des hautes eaux, les embarcations pouvaient remonter jusqu'à Henchir el Abiod; aux basses eaux, elles restaient à proximité de l'estuaire. Un barrage, situé en amont d'Henchir el Abiod[31], contribuait peut-être à régu-

[27] S. Gsell, *A.A.A.*, f. 8, n. 5.

[28] Dans son commentaire de Pline, note 26, ci-dessus.

[29] Cf. note 17, ci-dessus..

[30] Féraud, *Histoire des villes de la Province de Constantine*, «Rec. de Constantine», XIV, 1870, p. 23.

[31] Chabassière, *Enquête sur les travaux hydrauliques*, pp. 55-56, cité par S. Gsell, *A.A.A.*, f. 8, n. 71 *in fine*.

lariser le cours du fleuve. Puis, au cours des âges, celui-ci s'est ensablé. Il y a 140 ans on pouvait encore le remonter sur une vingtaine de km. Aujourd'hui, cette navigation fluviale a disparu; mais l'initiative du gouvernement algérien qui a construit près de l'embouchure non seulement un port, mais une voie ferrée, qui pour le desservir emprunte la vallée de l'oued el Kebir, prouve que l'ex-Cirtéenne a toujours ressenti de ce côté le besoin d'un accès à la mer, que le port de Skikda (ex Philippeville) ne suffit pas à lui assurer.

III. Appendice: Les inscriptions d'Aïn Kebira

Ainsi que je l'ai indiqué brièvement ci-dessus, Reboud avait découvert sur la rive numide de l'oued el Kebir, à proximité d'Aïn Kebira, mais le lieu n'est pas autrement précisé, 22 épitaphes. Or, de son côté, F. Morizot a relevé et photographié au nord d'Aïn Kebira, au-delà du ravin qui sépare cette source de la ligne de crête du Djebel Mcid Aïcha, 2 inscriptions votives et 24 épitaphes ou fragments d'épitaphes qui sont différentes des précédentes; il n'a par contre pas retrouvé ces dernières. Ces stèles se trouvent en bordure d'une petite plateforme, rongée par une érosion permanente et l'on peut se demander si les textes de Reboud n'ont pas disparu dans les éboulis.

Les nouvelles inscriptions sont de deux sortes:

— deux stèles votives très grossières, où sont gravés sous l'esquisse d'un croissant lunaire, sur l'une, un petit animal allant de gauche à droite, probablement un bélier (n. 4) sur l'autre, un gâteau en forme de losange (n. 5) l'un et l'autre représentant l'offrande des dédicants. Il s'agit vraisemblablement de manifestations rustiques du culte de Saturne[32]; mais peut-être ces deux ex-voto. Ont-ils un rapport avec l'existence, dans le thalweg même de l'oued El Kebir, au pied du défilé, d'une source thermale, aménagée de façon rustique, mais très réputée dans toute la région, qui s'appelle le Hammam des Beni Haroun[33], dont les dédicants auraient apprécié les vertus?

En ce qui concerne ces épitaphes, l'on trouvera ci-dessous celles qui sont inédites, mais il m'a paru utile d'en faire un tableau récapitulatif

[32] Je dois cette indication à M. Le Glay, que je suis heureux de remercier ici.

[33] La source thermale du Hammam des Beni Haroun (ou Aaroun) figure dans la *Notice sur les sources thermales et minérales de l'Algérie*, Service des mines, Alger, 1900 avec les indications suivantes: «38 km au nord 47° 50 ouest de Constantine, commune d'El Milia. Terrain néocommien; température 43°; débit très abondant; très fréquentée des indigènes; doit être rangée dans les eaux chlorurées salines».

qui intègre les textes déjà publiés dans le *Corpus* ou les *ILAlg.* Dans la plupart des cas, elles sont gravées sur des stèles, qui sont souvent des fragments de roches à peine dégrossies. Lorsqu'elles sont intactes, elles sont surmontées d'un croissant et des invocations *D.M., Dis M., Dis Man., Dis Manib.* ou *D.M.S.* Cette invocation est absente sur 2 ou 3 stèles, mais cette absence peut résulter d'une cassure du sommet de la pierre, aussi l'on ne saurait en tirer de conclusion en matière de datation, si ce n'est que globalement elles paraissent couvrir tout le IIème siècle (absence p.e. de *memoria*). Presque toutes se terminent par la formule *H(ic) s(itus)* ou *s(ita) est.O(ssa) t(ibi) b(ene) q(uiescant).*

Parmi les 41 gentilices répertoriés, plus du quart sont des *Julii* ou *Juliae*, dont 2 C. Julius. 5 (peut-être même 7, mais la lecture n'est pas assurée) sont des *Sittii*, auxquels il faut rattacher un *Sittianus*; l'on ne s'en étonnera pas, puisque le secteur d'Aïn Kebira se trouve à l'intérieur du quadrilatère *Cirta, Milev, Rusicade, Chullu*, et avait donc toutes chances de faire partie du territoire que P. Sittius reçut de César[34]. C'est donc à J. César qu'ici, comme à *Celtianis*, il faudrait faire remonter la citoyenneté romaine de la plupart des ancêtres des habitants d'Aïn Kebira[35].

Sept gentilices sont ceux de gouverneurs de la province d'Afrique. L'on relève aussi un *Cn. Pompeius*, dont la famille dut vraisemblablement sa citoyenneté romaine au grand Pompée, et un *Crepereius* dont l'implantation en Afrique pourrait remonter à l'époque de P. Sittius, ou tout au moins à celle d'Auguste[36].

Au total, parmi 41 gentilices identifiés (y compris les *Julii* et les *Sittii*), plus de la moitié figurent sur les listes de gentilices relevés à *Cirta* (25/41) et à *Celtianis* (27/41) ce qui traduit bien la proximité géographique et les liens existant entre ces trois cités au sein de la Confédération[37]. Parmi les autres, certains présentent un intérêt particulier. L'un d'entre eux, après consultation avec H. Solin parait un *hapax*, c'est Apasius (n. 6); on peut cependant le rapprocher de la forme *Apasilla* qui figure dans la nécropole chrétienne de Mcidfa[38].

[34] J. Heurgon, *Les origines campaniennes de la confédération cirtéenne*; F. Bernardy, *L'état de P. Sittius et la Numidie cirtéenne.* Thèse de Doctorat d'État, Université Paris IV Sorbonne, 17.6.1989.

[35] H.G. Pflaum, *Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianis*, dans *Afrique Romaine, Scripta varia*, I, p. 89.

[36] *Les Creperii et Egrilii d'Afrique, ibid.*, p. 237.

[37] H.G. Pflaum, *Onomastique de Cirta*, dans *Afrique romaine, Scripta varia I*, Paris 1978, p. 161 et ss.

[38] L. Ennabli, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de Carthage*, II, La Basilique de Mcidfa, Rome 1982, p. 42.

D'autres, insolites à première vue, se ramènent en fait à des gentilices connus, — tel *Libinia*, mis pour *Livinia*. D'autres sont rares, tels *Nerius*, attesté à *Ammaedara* et à Carthage, *Ferrius* connu à *Milev*[39], Lartídius que l'on trouve à *Celtianis* mais aussi dans les rangs de la IIIème Légion[40]; enfin *Pumidia*, inconnu en Afrique mais dont Conway signale quelques exemplaires en Campanie, chez les Osques et au *Picenum*[41]. Les liens tribaux, au sens romain du terme, avec la population de *Cirta* sont par ailleurs attestés par l'appartenance de 14 défunts à la tribu *Quirina*, qui est celle de la confédération. Sur la base de ce critère, 11 défunts sur 26 avaient la citoyenneté romaine et environ 12 femmes sur 14. L'un de ces Quiriniens, Julius Messor Faustus, n'a pas les *tria nomina*[42].

Parmi les *cognomina*, deux ne figurent pas sur le manuel d'I. Kajanto, ce sont *Sororor* (C. 19949 = *ILAlg.* I,1,454) et *Biccar*, par contre le cognomen *Bicchar*, qui en est proche est attesté à *Sitifis*[43]. Trois autres *cognomina, Mustiolus* (n. 22) *Nabra* (n. 14) et *Nampamo* (n. 25) sont incontestablement libyques[44]; cependant que trois autres, *Extricatus* (n. 18), *Fortunatus* (n. 16) et *Lullosa* (*ILAlg.* I, 1, 452) sont considérés par H.G. Pflaum comme des traductions du punique ou du libyque[45]. On remarquera que *Lullosa* et *Biccar* sont portés par des individus dont tout indique par ailleurs qu'ils ont la citoyenneté romaine. L'on a donc le sentiment d'avoir affaire sous cette étiquette aux résultats d'un melting pot où se côtoient éléments d'origine italienne, numide et punique et cela depuis une époque assez haute. Deux inscriptions, C. 19945 (= *ILAlg.* I,1,448) et le n. 2, malheureusement très lacunaires, semblent faire intervenir des affranchis d'un nommé Sextius.

Ce cimetière, que la tranchée de l'oued El Kebir sépare d'Henchir el Abiod, était-il celui des occupants de l'*oppidum* et peut-il nous fournir un échantillon valable de sa population? Il est bien difficile de l'af-

[39] J.M. Lassère, *Ubique populus*, Paris, 1977, p. 178.

[40] H.G. Pflaum, *Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianis*, dans *Afrique Romaine*, Scripta varia, I, p. 110; Y. Le Bohec, *La III° Légion Auguste*, Paris, 1989, p. 211 et p. 243.

[41] R.S. Conway, *The Italic Dialects*, vol. I, Cambridge 1987, n. 155, 251, 375.

[42] J.M. Lassère a bien voulu m'indiquer que cette absence de *praenomen* ne lui paraissait pas surprenante et traduisait simplement une désaffection pour le *praenomen*, courante à partir de la 2ème moitié du IIème siècle, en particulier dans les milieux populaires.

[43] «B.C.T.H.», 1931, p. 125; H.G. Pflaum, dans les *ILAlg.*, rapproche ce *cognomen* du punique Bucar, nom d'un général de Syphax.

[44] H.G. Pflaum, *Onom. de Cirta*, p. 182 et ss.

[45] *Ibid.*, p. 191.

Liste récapitulative des noms relevés sur les deux sites.

Noms	Invocation	Tribu (+)	Numeros			Age au décès
			Corpus	*ILAlg.*	Article	
Aelia Maxima (+ +)	*D.M.*				3	
Aemilia, Q.f., Matrona	*D.M.*			444		71
M. Anicius, L.f., Martialis	*Dis Manib.*	*Q.*	19940	445		23
Anicia, Sex. f., Urbana	*Diis Manib.*		19941	446		65
P. Apasius Proculus	Sans				6	20
Q. Cornelius An(i)anus	*Dis Manib.*	*Q.*	19942	447		45
Q. Creperius, Q.f.	*D.M.*	*Q.*			7	
Fabia (?) Anus (?)	?				8	56
Ferrius Maximus	Votive				4	
Iulius Crescens (+ +)	Dédicace	Pap.	20209			
C. Iulius Sodalis (+ +)	Dédicace	Pap.	id.			
M. Iulius, Sodalis (+ +)	Dédicace	Pap.	id.			
M. Iulius M.f. Biccar	sans	*Q.*	19945	449		45
C. Iulius Crescentianus		*Q.*			9	
Iulius Messor Faustus	*Dis. Man.*	*Q.*			10	
M. Iulius, C.f., Pacatus	*D.M.*	*Q.*	19947	451		
Iulia Anula	*D.M.*				11	
Iulia, M.f. Lullosa	*D.M.A.*		19948	452		57
Iulia Marina	*Dis. Man.*				12	30
Iulia Rustica	*Diis Manib.*					
Iulia, C.f. Sororor	*Dis Manibus*		19949	454		25
Iulia Tertulla	*D?*				13	
Lartidia, M.f., Iunia	*Dis Manib.*			455		61
Libinia f. Iulii	sans		19950	456		80
Nabra Valentina	*D M S*			14	25	
L. Nerius Crescens	sans				15	

Noms	Invocation	Tribu (+)	Numéros			Age au décès
			Corpus	*ILAlg.*	Article	
Novelus	votive				5	
E.Q. Marcellus	*Dis Manibus*		19951	457		45(?)
S. Octavia, Sil. f.	*D. Manib.*		19952	458		61
Cn. Pompeius, M.f., Firmus	*Diis Manib.*			459		55
Q. Popilius, C.f., Martialis	*Dis Manib.*	Q.	19953	460		81
Pumidia Sex l(ib). Fortunata	*Dis M.*				16	35
Racilia, L.f., Silvana	*D.M.*		19944	461		13
Q. Sallustius, Q.f., Crescentianus	*D.M.*	Q.		462		55
Sempronia, M.f. Cla[---]	sans?				17	
Sittius, P.f., Castus	sans		19954	463		55
M. Sittius Crispi f. Extricatus	*D.M.*	Q.			18	15
P. Sittius, A.f.	*Dis. Manib.*	Q.			19	
Q. Sittius, M.f.	*D.M.*	Q.			20	
Sittia, P.f.	sans		19955	464		
C.S. [---] Rufinianus, C.f.		Q.			21	47
	Fragments d'epitaphes					
[---]tius Musteoli f.		Q.			22	60
[---]tius, P.f., [---]vius					23	63
[---]dia a[---]/arcil(ia)					24	80
Sex. lib. Donatus	*D.M.S.*		19945	448		19
Sex. lib. (+ +)					2	
[---]us [---]Namp/[ul]o (?)		Q.			25	
manque					26	80

(+) Q. = *Quirina*. Pap. = *Papiria*.
(+ +) = Ce signe distingue les noms relevés à Henchir el Abiod (rive maurétanienne).

firmer depuis la découverte, sur la rive gauche, de la stèle d'Aelia Maxima, qui prouve que la nécropole d'Aïn Kebira n'avait pas pour vocation d'accueillir les morts des deux rives, comme on aurait pu le croire jusqu'ici,

Par ailleurs, la seule tribu mentionnée sur les inscriptions de la rive gauche est la *Papiria*, à laquelle appartient *C. Iulius Sodalis*[46]. Or la *Papiria* est la tribu de Cuicul, ce qui pourrait indiquer que les liens de l'*oppidum* avec la Confédération n'étaient pas exactement les mêmes que ceux que pouvaient avoir les gens de la rive droite.

[46] Cf. note 8 ci-dessus.

Fathi Béjaoui

Une nouvelle découverte d'époque chrétienne en Tunisie

A la memoire de mon professeur Ch. Pietri, qui a corrigé ce texte.

Parmi les nouvelles découvertes éffectuées au cours de l'année courante en Tunisie et couvrant toutes les périodes historiques qu'a connu notre pays, il en est plusieurs qui concernent la période chrétienne et byzantine: églises, chapelles, mosaïques funéraires ou différents objets d'art mineurs.

J'ai choisi à l'occasion de ce colloque consacré à l'Afrique, de ne présenter qu'une seule découverte qui est tout à fait récente. En effet, c'est au mois de juillet 1989 que des travaux agricoles ont eu lieu sur un site situé à environ 5 km au sud-ouest de Bir el Hfay (fig. 1)[1], village sur la route de Kairouan à Gafsa à une vingtaine de km au sud-est de Thelepte[2] (tav. I e II). Ces travaux ont donc fait apparaître une caisse à reliques en pierre[3] (tav. III). Et c'est à partir de cet élément que des sondages, ensuite une fouille de sauvetage, ont été effectués sur les vestiges d'un édifice qui s'est avéré être une petite église[4].

[1] Le nom du lieu est actuellement Henchir sidi Ali el Kefi. Imada et délégation di Sidi Ali Ben Aoun, gouvernorat de Sidi Bouzid. *Carte d'état Major, quadrillage Lambert, feuille XCIII, Bir el Hfay*, X431, Y entre 179 et 180, à gauche du chemin rural qui mène à Jebel el Zitoun et Jebel sidi Ali ben Aoun.

[2] Le site antique de *Nara* (?) actuellement Bir el Hfay est mieux connu grâce à une série de mausolées signalés depuis la fin du siècle dernier: R. CAGNAT, *Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie* (Extrait des Archives des missions scientifiques et littéraires), Paris, 1886, III, p. 65. H. SALADIN, *Description des antiquités de la régence de Tunis* (Extraits des Archives...), Paris, 1886, I, p. 79 et ss.

[3] Cette caisse à reliques a été deplacée au moment de la découverte mais il nous a été aisé de la remettre à son emplacement initial. L'urne avait son couvercle qui a été malheureusement enlevé avant l'intervention de l'INAA. Il a été retrouvé en bon état de conservation.

[4] Outre cette église, on a puvoir sur le site en question, des vestiges de pressoirs à huile, un puits encore utilisé de nos jours, une série d'alignements de murs etc....

C'est grâce à des crédits débloqués par le gouvernorat de Sidi Bouzid que nous avons pu effectuer les sondages et ensuite les fouilles. A cette occasion, je tiens à remercier Monsieur le Gouverneur pour toutes les facilités qu'il ne cesse de nous accorder pour l'accomplissement de toutes nos interventions dans la région. Mes remerciements vont aussi à messieurs Mohamed Hedi Sfaxi, premier délégué et Farid Kraïem, délégué de Sidi ali ben Aoun.

M. Abda, M. Ben Mosbah, T. Hlaïli, M. Feriani et Sahbi m'ont sérieusement assisté au moment des fouilles.

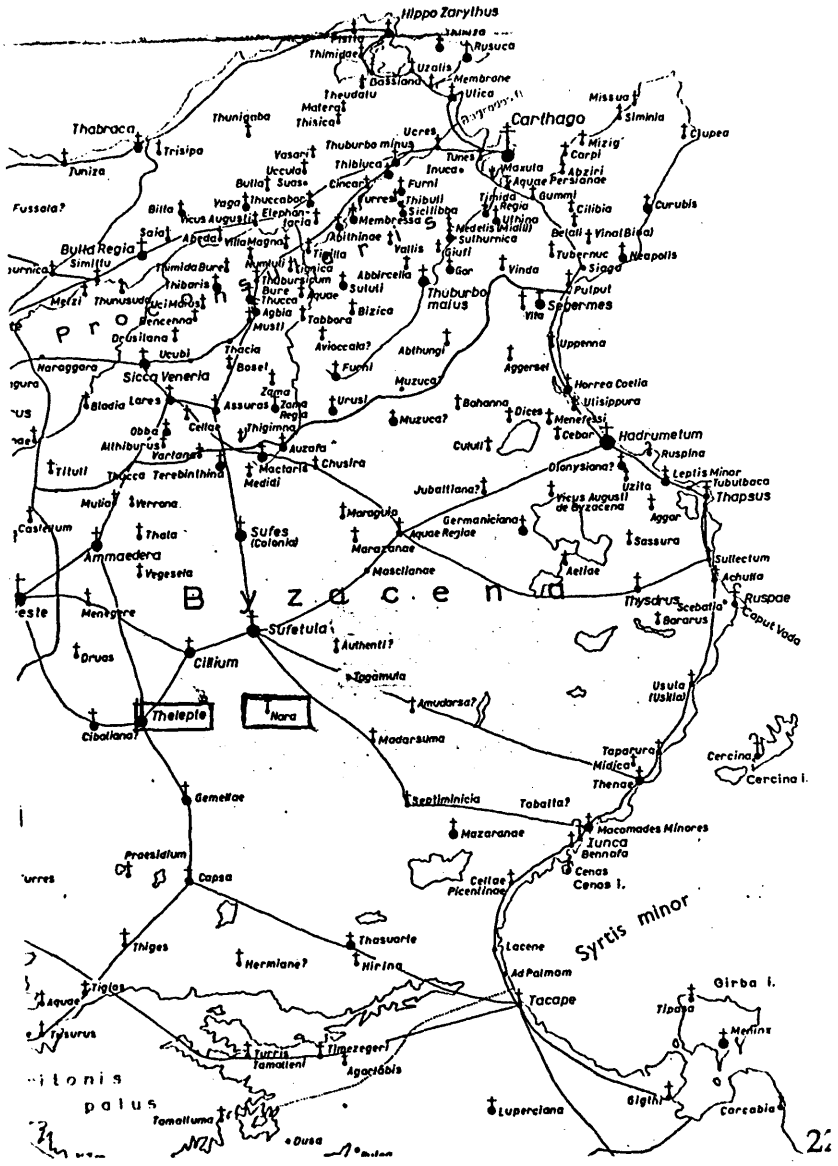


Fig. 1: Carte des évêchés africains d'après F. Van der Meer. Les emplacements de Bir el Hfay et de Thelepte sont encadrés.

L'église (tav. IV)

Cette église, que je n'évoquerai que très brievement, est de petites dimensions. Le *quadratum populi* est plutôt carré avec environ 7,50 m de côtés; la nef centrale est large de 2 m, quant aux bas-côtés, ils ont 1,50 m de large. Les travées, au nombre de 3, sont profondes d'environ 1,60 m. Quant à l'abside, située au nord-ouest, elle est relativement assez profonde par rapport au reste du batiment puisqu'elle fait 2,50 m. On y accédait par deux marches d'escaliers.

Le chœur, dont les limites sur le sol sont parfaitement claires, occupe les deuxième et troisième travées. Son sol en mortier est légèrement surelevé par rapport au reste de l'édifice. C'est d'ailleurs le seul endroit, avec un petit espace carré situé dans le bas côté sud-ouest près de l'abside, qui ne soit pas en terre battue, du moins dans l'état ou nous avons découvert l'église. Quant à la travée qui reste, elle même isolée des bas-côtés et du chœur occidental et comme le laisse croire l'existence d'encoches sur le sous-bases de la colonnade, elle a un sol entièrement recouvert d'un panneau de mosaïques représentant des motifs très fréquents en Afrique: deux cerfs de part et d'autre d'un canthare au dessus duquel se trouve une croix. Ce premier motif est surmonté de deux pans de part et d'autre d'un canthare de type différent. C'est d'ailleurs dans cette zone qu'a été retrouvé le coffret à reliques[5].

Quant à l'accès vers l'église, il ne peut être qu'en façade puisqu'aucune ouverture n'a été observée sur les murs latéraux. Ce point sera précisé avec plus de détails une fois les sondages à l'emplacement du mur sud-est (qui a en partie disparu) achevés[6].

L'inscription

Mais la découverte la plus intéressante faite au cours de cette fouille est celle de l'inscription funéraire gravée sur une pierre locale de couleur jaunâtre (fig. 2 e tav. V). Elle a été découverte brisée en deux et s'appuyait sur la paroi intérieure du mur sud-ouest de l'église au niveau de la troisième travée[7]. Elle était posée sur une petite dalle engagée dans ce

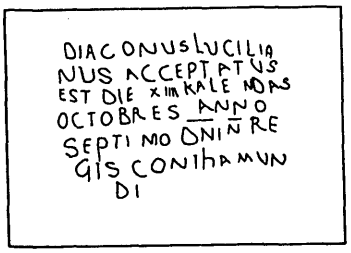
[5] La bordure de la mosaïque a été légèrement endommagée lors des travaux agricoles.

[6] Ce mur n'a été détruit que ces dernieres années mais le témoignage des habitants actuels du site seront assez précieux pour l'étude détaillée de cette partie de l'église.

[7] Dimensions totale de la stèle: L. 0,85 m., l. 0,24 m., épaisseur: 8 cm. H. des lettres: de 1,5 cm à 2 cm.

même mur au niveau du sol actuel de l'église. Quant à l'inscription elle même, elle était légerement en saillie par rapport au mur, le texte étant contre celui-ci et ne pouvait être lu du bas-côté;

On y lit sur 7 lignes:



Diaconus Lucilia
nus acceptatus
est die XIIII kalendas
octobres anno
septimo dni n re
gis gonthamun
di

Fig. 2: Le fragment de la stèle portant l'inscription (relevé).

Le texte devant être developpé comme suit:

Diaconus Lucilia/nus acceptatus / est die XIIII Kalendas / octobres anno / septimo d(omi)ni n(ostri) re/gis Gonthamun/di[8].

Ainsi il s'agit de l'épitaphe du diacre *Lucilianus* dont l'âge n'est pas indiqué; par contre la date du décès est bien précisée, c'est à dire le 14ème jour des calendes d'octobre de la 7ème année du règne du roi vandale Gunthamund, correspondant ainsi au 19 septembre 491[9].

Hormis l'utilisation d'«*acceptatus*» dans cette épitaphe, le formulaire est assez classique. *Acceptatus*, qui introduit la date du décès est une formule assez rare en Afrique. N. Duval en signale six dans son étude sur les mosaïques funéraires de Kélibia[10], F. Prevot, publie, quant à elle, deux épitaphes découvertes à Makthar où on rencontre *accepta* et *acceptatus*[11].

[8] On notera tout d'abord l'utilisation du tilde horizontal comme signe d'abréviation sur *dni* pour *domini* et sur *n* pour *nostri*. Quant à la graphie on constate quelques lettres en cursive, comme, par exemple, le p de *septimo* et le h de *Gonthamun/di*, mais surtout dans la première ligne, le v de *diaconus* tende vers la cursive u. Enfin une remarque concerne le nom du roi où le o remplace le v.

[9] Gunthamund succède à Hunéric qui meurt le 22 décembre 484, le roi cité sur notre épitaphe meurt quant à lui le 3 octobre 496 et c'est Thrasamund qui lui succède.
Pour ces règnes, CH. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 265 et p. 400 et ss.

[10] J. CINTAS et N. DUVAL, *L'église du prêtre Felix (région de Kélibia)* dans «Karthago», IX, 1958, p. 156 et ss., n. 3, 7, 39 et p. 215 pour *acceptatus*.

[11] Pour Makthar, F. PREVOT, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Makthar*, Collection de l'Ecole Française de Rome, 34, Rome, 1984; n. X, 9-X, 70 et p. 226-236.

Cette formule tirée de la bible indique l'entrée du défunt dans la vie éternelle et semble être l'équivalent, mais avec un sens beaucoup plus religieux, de *redidit* ou *recessit*, deux formules plus fréquentes sur les épitaphes africaines.

Mais le point le plus intéressant de cette inscription reste la datation par l'année de règne d'un roi vandale. En effet, rares sont les inscriptions découvertes jusque là et qui utilisent ce mode de datation. Dans un premier inventaire établi en 1959 par N. Duval, on a constaté que la quasi totalité des textes sont des épitaphes et qu'une seule de ces inscriptions est datée du règne de Gunthamund: les célèbres tablettes Albertini et plus recemment les *ostraka* de Bir Trouch en Algérie datant de 493[12].

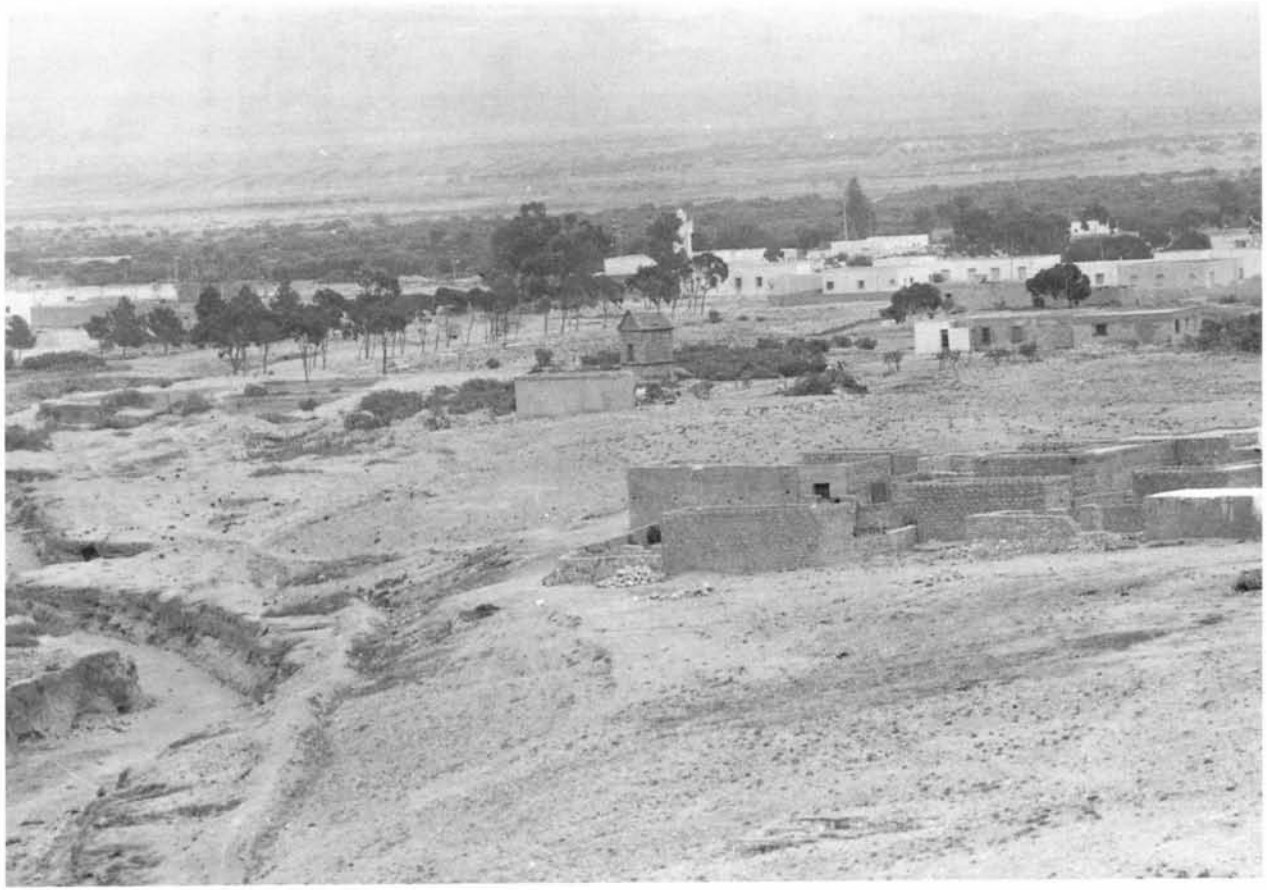
Enfin, on signalera que c'est non loin de la région de Thelepte et par conséquent dans la même région où se trouve le site qui nous intéresse, qu'à été découverte voici 2 années une inscription gravée sur les éléments d'un arc appartenant à une des dépendances d'une église et où on a noté une datation par la 22ème année de règne du roi vandale Thrasamund, c'est à dire en 522[13] (tav. VI e VII). C'est d'ailleurs la seule inscription connue jusque là dans la région et qui ne soit pas funéraire; elle semble indiquer la date de construction ou au moins d'aménagements effectués dans cette église.

Quant à la signification de cette épitaphe et sa présence au sein de l'église, il nous semblerait qu'il s'agisse d'un réemploi malgré le fait qu'elle ait été découverte légèrement en saillie par rapport au mur contre lequel était collé le texte de l'inscription. De ce fait, la face inscrite de la stèle ne pouvait être vue du bas-côté, comme je l'ai signalé plus haut. Cette constatation est aisement confirmée par la mosaïque des cerfs dont le style, le type, ainsi que le traité, semblent être de basse époque byzantine.

[12] Pour la liste des inscriptions connues: N. DUVAL, *Recherches sur la datation des inscriptions d'Afrique en dehors de la Maurétanie*, dans Actes du 3 eme Congrès international d'épigraphie grecque et latine, Rome 1957-1959, p. 240 et p. 250.

Pour Bir Trouch, J.P. BONNAL-P.-A. FÉVRIER, *Ostraka de la région de Bir Trouch*, dans «Bulletin d'Archéologie algérienne», 2, 1966-67.

[13] Pour cette découverte, j'ai eu l'occasion de l'évoquer très brievement dans «Bulletin des travaux de l'INAA», 1, 1988, p. 17 et ss.



Vue générale du site de Bir el Hfay. Au fond l'un des mausolées.

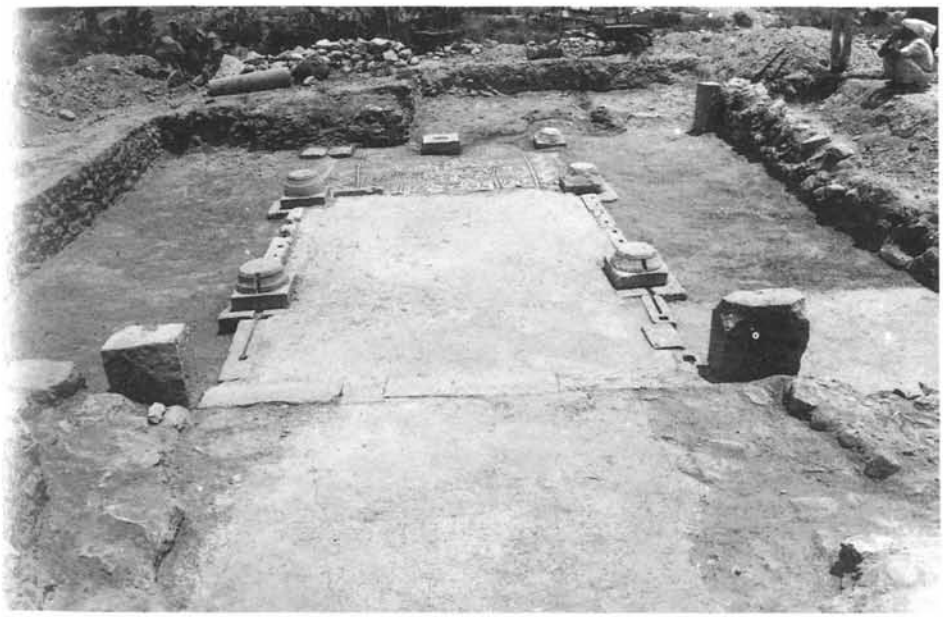
Tavola I

Tavola II

Mausolée de Bir el Hfay avant sa restauration.

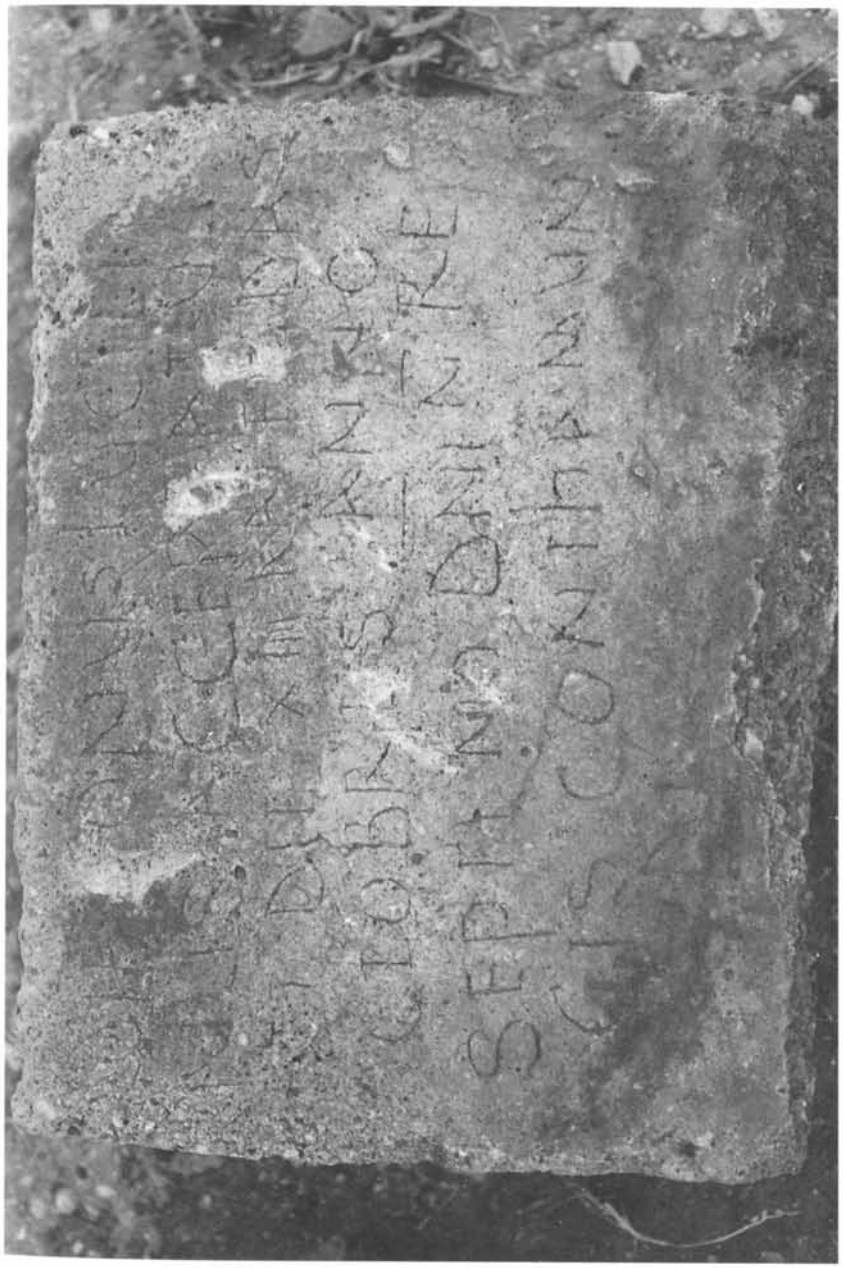
Tavola III

La caisse à reliques et une partie du pavement de la mosaïque des cerfs et des paons.



1: L'eglise vue de l'abside. Au fond, la mosaïque et la caisse à reliques.

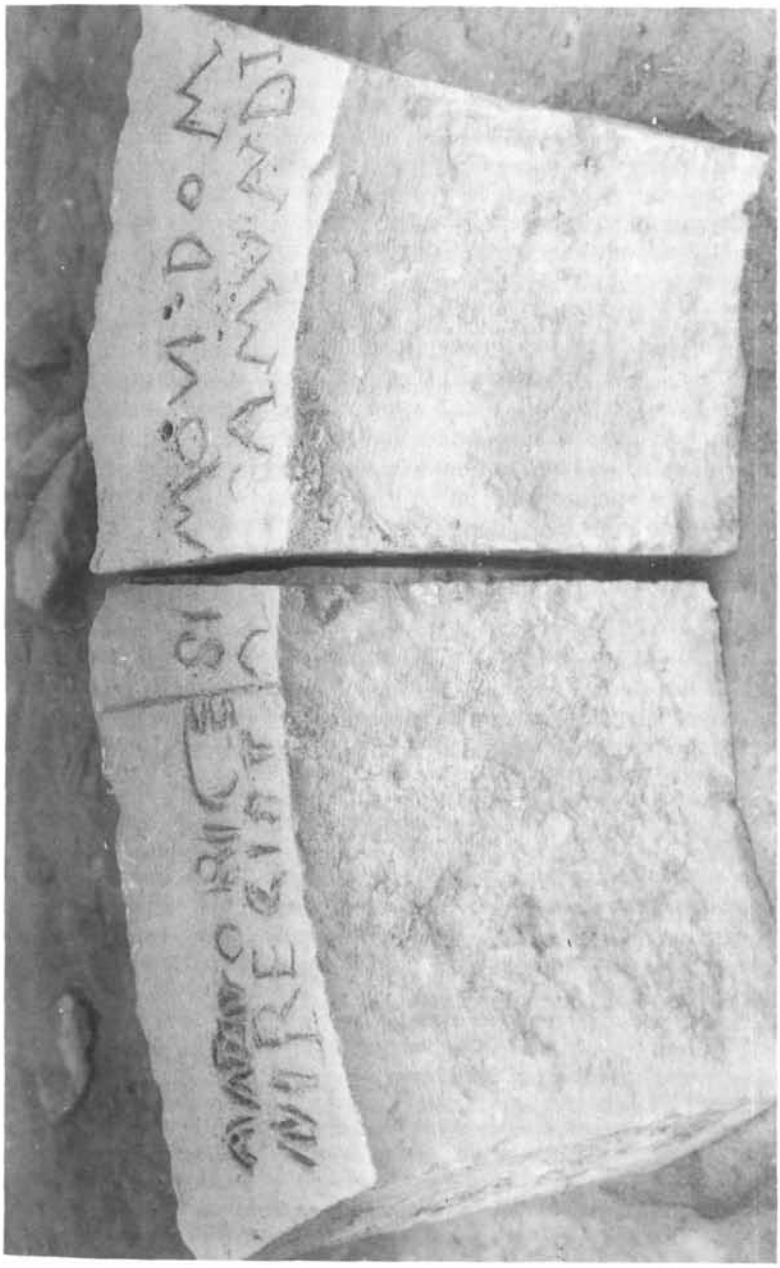
2: Le chœur et au fond l'abside.



Bir el Hfay. Le fragment de la stèle portant l'inscription.

L'eglise d'El Gousset dans les environs de Thelepte. Les arcades et la nef centrale.

Tavola VII



Les deux éléments de l'arc portant l'inscription de Thrasamund.

Jean-Marie Lassère

Miracles et vie économique en Afrique au Ve s. À propos d'un troupeau de cochons (*De miraculis Sancti Stephani protomartyris libri duo,* I, 14)

L'occasion d'ouvrir ce petit dossier m'est venue de la nécessité où se trouvait notre *Groupe de recherches sur l'Afrique antique*, qui avait mené à bonne fin son précédent programme, de choisir un nouveau thème. Le rôle tenu, dans ce groupe, par plusieurs professeurs de langue et de littérature latines, naturellement intéressés par un travail de traduction, et l'autorité de deux spécialistes du bas-empire, M. Chalon et P. Force, nous ont conduits à fixer notre choix sur le traité qui rapporte en deux livres les miracles opérés par les reliques de Saint Étienne dans la bourgade d'Uzalis (qu'on ne sait où situer, mais qui se trouvait à coup sûr non loin d'Utique, tout au nord de la Proconsulaire[1]).

Ce petit traité, œuvre d'un anonyme, avait pourtant été attribué à Evodius, évêque d'Uzalis[2], par les premiers éditeurs de Louvain; Evodius était en fait originaire de Thagaste, mais il accède à ce siège peu important entre 395 et 401. Il échange dès lors un certain nombre de lettres avec son compatriote Saint Augustin (il en subsiste 8, qui semblent dater de 414 et 415) et, selon certains, c'est à la demande d'Augustin qu'il aurait fait relater par un clerc anonyme la série de miracles opérés à Uzalis par les reliques du protomartyr. Découvertes en Palestine le lundi 20 décembre 415 par un prêtre du nom de Lucien (à la suite de trois visions où Gamaliel lui est apparu) les reliques furent transférées à Jérusalem le dimanche 26 décembre et déposées dans la basilique de la Sainte Sion, qui avait été élevée sur l'emplacement où s'était déroulée la Cène. A cette affaire était mêlé le prêtre espagnol Orose, l'auteur des sept livres de *L'Histoire contre les païens.* Sur le chemin du retour, Orose passe par l'Afrique en 416; il est porteur de modestes reliques de Saint Étienne que lui a données soit l'évêque Jean de Jérusalem, soit plutôt le prêtre Lu-

[1] L. MAURIN et J. PEYRAS, *Uzalitana: la région de l'Ansarine dans l'Antiquité,* «C.T.», XIX, n. 75-76, 3e-4e trim. 1971, pp. 11-103; cf. en part. les pp. 36-51. La proximité d'Utique et de l'Uzalis où se produisirent les miracles est attestée par s. AUGUSTIN, *De ciuitate Dei,* XXII, 8, 22: *Vzali etiam, quae colonia Vticae uicina est, multa praeclara per eundem martyrem facta cognouimus.*

[2] *Prosopographie chrétienne du bas-empire, I, Prosopographie de l'Afrique chrétienne,* Paris, 1982, EVODIUS 1.

cien lui-même. Orose était à Minorque en 418, mais, dans le contexte des guerres entre factions germaniques, une vision le persuade de retourner en Afrique. On ne sait si les reliques du protomartyr l'accompagnaient encore, ou si elles y avaient été déjà déposées lors du premier voyage de l'Espagnol. Elles sont arrivées à Uzalis entre 418 et 425, mais la rédaction du traité semble un peu postérieure[3].

Le texte a fait l'objet d'éditions anciennes à Louvain (1564 et 1576) et à Cologne (1618) avant de figurer dans la grande édition bénédictine des œuvres de Saint Augustin, t. VII (en appendice à la *Cité de Dieu*); il figure dans la *Patrologie latine*, 41, 833-854; le même texte est reproduit, mais avec une traduction française de Charpentier, dans les *Oeuvres complètes de Saint Augustin traduites en français et annotées par M.M. Péronne, Vincent, Ecalle, Charpentier*, Paris, 30 vol. 1869-1878; les *Miracles de S. Étienne* se trouvent au t. XXV, paru en 1870, pp. 165-192.

Ce traité inaugurait un genre nouveau qui annonce toute une littérature appelée à un grand avenir au Moyen-Âge. Pour nous, c'est un peu une *Vie quotidienne* à Uzalis dans la première moitié du Ve s., soit dans les dernières années où l'autorité romaine s'exerçait encore avant la conquête vandale de l'Afrique. Les titres des chapitres peuvent en donner un idée: Un homme resté sous les ruines d'une maison éboulée est miraculeusement sauvé (I, 6); Libération de prisonniers (I, 9 et 10); Retour à son état naturel d'un vin qui avait tourné (II, 3); Délivrance du trésorier payeur de Carthage (II, 5), sans parler du cortège habituel des guérisons d'aveugles, de paralytiques et d'autres malades.

Parmi ces anecdotes, celle qui intéresse notre *Convegno* se trouve au livre I, ch. XIV: Apparition de Saint Étienne à un homme à qui on avait annoncé que son fils avait été tué. Cet homme, Rusticanus, habitant d'Uzalis, avait envoyé son fils fort loin, à 300 Km (ce qui nous mène peut-être dans la région de Constantine, ou à Theveste, ou à Thelepte par exemple), pour acheter des porcs. Ne le voyant pas revenir, il craignait qu'il lui fût arrivé malheur. Une apparition de Saint Étienne le rassure.

> *Ubi lanius nostrae ciuitatis nomine Rusticanus, filium suum cum alio homine suo porcos mercatum connumeratis solidis miserat fere*

[3] Ces indications sont tirées de l'étude que M. Chalon prépare pour notre publication. En l'attendant, cf. F. VAN DER MEER, *Saint Augustin pasteur d'âmes*, t. II, Paris, 1959, pp. 295-296. Sur les miracles de Saint Étienne en Afrique, voir s. AUGUSTIN, *C.D.*, XXII, 8, 11-22.

ad ducenta millia passuum: cumque complures transacti essent dies, neque illi adhuc reuersi fuissent, a quodam amico suo argui et increpari coepit, eo quod filium suum et hominem suum in tam longinquam regionem mittere uoluisset, quos iam a latronibus occisos se dixit audisse. Quo audito, ille quasi miserabili luctu perculsus domum flens lugensque regressus est. Lacrymis pro cibo tota pastus est die. Interea cum sic nox eum oppressum moeroris tenebris inuenisset, ecce per somnium uidet sibi apparere quemdam decorum iuuenem, cuiusdam honorati et primarii ciuitatis uiri nomine Vzalensis uultum habitumque praeferentem, eumque hilari facie sibi dixisse: Quid ploras? Respondisse autem se, ut ipsius utar simplicibus uerbis, Domine meus, per bonitatem tuam ideo ploro, quia audiui quod homo meus et filius meus occisi sunt. At ille consolans eum ait illi: Non sunt occisi. Tamen qui sum ego, ait? Ille respondit, Dominus meus Vzalensis. Bene, ait ipse, dixisti, quia uzalensis sum, sed non sum ipse quem putas: Ego enim sum Stephanus. Sane unde tristis es de filio tuo et homine tuo, scias quod iam huc habent redeuntes faciem. Nam dedisti illis solidos uiginti quinque, insuper autem acceperunt creditam pecuniam prope uiginti millia folles, et adducunt secum porcos numero quadraginta quatuor omnes electos. Venient autem die Romanorum ciuitatis, hora prima. Haec itaque omnia sicut per somnium reuelata sunt ita postea re ipsa completa sunt. Namque et homines incolumes reuersi sunt, et porci tot numero adducti, et summa pecuniae creditae eadem inuenta, et dies horaque aduentus illorum praedicta sine ullo prorsus errore est consecuta.

Un boucher de notre cité nommé Rusticanus avait envoyé son fils accompagné d'un de ses hommes à deux cents milles de là pour acheter des porcs, et lui avait donné pour cela des *solidi*. Comme plusieurs jours s'étaient écoulés et qu'ils n'étaient pas encore revenus, un ami du père se mit à discuter et à lui faire des reproches, pour avoir voulu envoyer son fils et cet homme dans un endroit aussi éloigné, et lui dit qu'il avait entendu dire qu'ils avaient été tués par des brigands. A cette nouvelle, l'homme saisi d'un chagrin qui faisait peine à voir revint chez lui en pleurant et en gémissant. Tout le jour, il ne se nourrit que de ses larmes, et la nuit le trouva dans cet état, écrasé sous un noir chagrin. Alors, dans son sommeil, il voit tout-à-coup apparaître un beau jeune homme qui avait les traits et l'allure d'un notable respecté de la ville, du nom d'Uzalien, et qui lui dit d'un air joyeux: «Pourquoi pleures-tu?» L'autre répondit (je cite ses paroles familières): «Monseigneur, sauf votre respect, je pleure parce que j'ai appris que mon serviteur et mon fils ont été assas-

sinés». Mais l'autre le consola en lui disant: «Ils n'ont pas été tués. Mais, en attendant, qui suis-je, moi?» L'homme répondit: «Le seigneur Uzalien». — «Bien dit, répliqua l'autre, car je suis bien uzalien, mais non pas celui auquel tu penses. Car moi, je suis Étienne. Et puisque tu es tout triste du sort de ton fils et de ton homme, apprends qu'ils ont déjà la tête tournée vers nous, étant en train de revenir[4]. Car tu leur avais donné vingt-cinq *solidi*, mais en plus on leur a confié près de vingt mille *folles*, et ils amènent avec eux quarante-quatre porcs tous sélectionnés. Ils arriveront le jour de l'anniversaire de Rome, à la première heure». Et tout arriva exactement comme il avait été prédit. Car les hommes revinrent sains et saufs, ils amenèrent le nombre annoncé de porcs, la somme à eux confiée était la même, et ils arrivèrent effectivement au jour et à l'heure qui avaient été exactement prévus.

(*Traduction du G.R.A.A.*)

*

Le passage important à nos yeux se résume ainsi: avec 25 *solidi*, notre jeune homme et son aide ont acheté 44 porcs, et ils rapportent près de 20.000 *folles*. La question est de nous repérer dans le domaine assez ardu de la monnaie à l'époque tardive et d'apprécier le sens et la justesse des indications du document.

En supposant que les 25 *solidi* ont été entièrement dépensés dans la transaction, nous obtiendrons pour chaque animal un prix moyen de 0,56 *solidus*, la précision étant en fait illusoire car le poids des animaux n'était sans doute pas uniforme[5], et de plus, on le verra plus loin, ce n'est peut-être pas à leur poids qu'il faut penser. Il faudrait évidemment pouvoir comparer ce prix moyen d'une bête, obtenu par calcul, à d'autres indications du même genre à la même époque, que je n'ai malheureusement pas trouvées. En revanche, quelques textes administratifs nous renseignent sur le prix de la viande de porc. On peut négliger la taxation de Dioclétien (12 deniers), mais deux novelles de Valentinien III (425-455) nous apportent des indications plus intéressantes car la rédaction du texte n'est pas éloignée de plus de trente ans des événements d'Uzalis. Au reste, dans son article consacré à l'origine et à la protohistoire du *follis*, A.H.M. Jones estimait qu' «il n'y a pas de raison de penser que la va-

[4] Traduction littérale des *simplicia uerba* de Rusticanus.

[5] D'ailleurs, Madame C. MORRISSON, *Monnaie et prix à Byzance du Ve au VIIe siècle, Hommes et richesses dans l'empire byzantin, IVe-VIIe siècle*, Paris, 1989, pp. 239-260, utilise ce même texte p. 254 *in fine*, en arrondissant: 1 porc = 1/2 sou.

leur réelle du porc, exprimée en or, ait beaucoup changé au IVe et au Ve s.»[6]. Le premier texte (*Nov.* XXXVI,2), daté de 452, établit à Rome un cours officiel: 240 livres de viande de porc valent un *solidus*[7]; le second texte (*Nov.* XIII,4), valable pour l'Afrique et la Numidie, fixe un cours un peu plus bas: 270 livres pour un *solidus*[8]. Un troisième texte, distinct des deux premiers, est signalé par A. Chastagnol: il s'agit d'une loi de 362 conservée non dans les Novelles, mais au *C. Th.*, XIV,4,4: elle fixe le prix de la viande de porc à 6 *folles*, mais en Campanie et non en Afrique. Il est donc difficile de verser au dossier un texte valable soixante ans plus tôt à 800 Km de là et qui surtout, A. Chastagnol y insiste, stipulait une *adaeratio* dont le taux était toujours variable d'une année à l'autre. On se bornera donc à admettre, pour la commodité des calculs, un chiffre moyen de 0,004 *solidus* qui est évidemment théorique car l'or ne sert pas à ce type d'achats de détail[9]. Mais pour apprécier la vraisemblance de la transaction de nos Uzaliens, on peut calculer que, acheté à environ un demi *solidus*, chaque porc devait pouvoir fournir plus de 125 livres de viande, soit 40 Kg., de manière à réserver une marge de bénéfice, qu'il est en fait bien difficile d'appécier; de toute manière, cela correspondrait à des animaux d'un poids vif d'une cinquantaine de Kg. A titre de comparaison, les porcs actuels font, en poids vif, en moyenne une centaine de Kg. et laissent des carcasses d'environ 85 Kg. mais on peut raisonnablement supposer que les animaux élevés dans l'antiquité n'atteignaient pas le format artificiel des porcs de nos élevages industriels; sans doute pesaient-ils une soixantaine de Kg. et fournissaient entre 40 et 50 Kg. de viande, soit de 120 à 150 livres[10].

[6] A.H.M. Jones, *The Origin and Early History of the Follis*, «J.R.S.», XLIX, 1959, pp. 34-38, réimpr. dans *The Roman Economy*, edited by P.A. Brunt, Londres, 1974, pp. 330-338. La remarque sur le prix constant de la viande de porc se trouve à la p. 37 du «J.R.S.» (réimpr.: p. 336).

[7] *Nou.*, XXXVI,2: *Centum millia aequi ponderis porcinae de interpretiis iuxta priore constituta praebeant, ducena quadragena pondo ad solidos secundum promissionem suam inlaturi...*

[8] *Nou.*, XIII,4: *singulos solidos ... carnis pondo ducenta septuaginta.*

[9] J. Durliat, cité par C. Morrisson, *o.l., ibid.*, signale un document du Ve s. qui donne la livre de porc sur pied à 1/200 de sou, soit 0,005 *solidus*, chiffre très près du nôtre.

[10] Je me suis documenté sur les petits cochons noirs, à demi-sauvages, élevés en Corse (et sans doute aussi en Sardaigne) dont on peut estimer qu'ils sont restés très proches du type originel: en élevage extensif, les porcs de la Castaniccia pèsent (poids vif) de 60 à 100 Kg. mais de ces deux chiffres le plus élevé correspond au poids des porcs «finis» aux châtaignes, qui fournissent des carcasses de 55 à 70 Kg., ce à quoi s'ajoute encore le «cinquième quartier»: le sang et les abats. Le rendement est en fait de l'ordre de 80% (renseignements fournis par M.J.P. Dulors, Maître Assistant à l'École nationale d'Agronomie de Montpellier, à qui j'adresse mes vifs remerciements).

Mais s'agit-il d'animaux que Rusticanus destine à l'abattage? On peut en douter, eu égard à l'importance du lot. Uzalis n'était qu'une petite cité. Les souvenirs de mon enfance (qui s'est déroulée dans une grosse bourgade africaine) me reviennent sous la forme des clameurs du porc que l'on égorgeait deux à trois fois par semaine: à ce rythme, Rusticanus en avait pour trois mois avec ses quarante-quatre gorets. Qu'aurait-il fait des bêtes dont le sacrifice était différé?

D'autant qu'on ne peut songer, en guise d'explication, à un abattage massif d'animaux de premier choix en vue de la salaison, car le texte, si avare de détails, nous en apporte providentiellement un à ce sujet: il nous dit que les cochons convoyés par le fils de Rusticanus et son aide «arriveront — et arrivèrent effectivement — le jour de l'anniversaire de Rome», soit le 21 avril. A cette date-là, dans la région de Bizerte, il fait déjà en moyenne 20° à l'ombre. On est en fait à l'entrée de l'été, et ce n'est pas le moment de tuer le cochon, occupation à laquelle on se livre au contraire à l'entrée de l'hiver. De plus, si le texte ne le dit pas expressément, il le laisse plus ou moins deviner: ces pauvres bêtes et leurs convoyeurs ont certainement fait à pied cette longue route pleine d'embûches qui fait naître les alarmes dans le cœur de Rusticanus. Mais irait-on mettre en conserve des animaux épuisés et amaigris par un long voyage?[11]

Si bien qu'on a le choix entre deux hypothèses (car on ne peut envisager, puisque les porcs ont été payés avec les *solidi* donnés par Rusticanus, cf. l. 2, le cas d'un *suarius* collectant des bêtes destinées aux distributions gratuites; au surplus, ce type d'imposition frappait plutôt l'Italie du sud et la Sardaigne, et non l'Afrique[12]): ou bien Rusticanus est un boucher en gros qui fait venir d'élevages assez éloignés des animaux qu'il revend ensuite dans les cités peu distantes, Carthage, Utique ou d'autres; ou bien il faut voir en lui un boucher-éleveur, et c'est cette interprétation que je préfère eu égard à la qualité des animaux, qui sont *omnes electos* (l.22). Soit pour créer un élevage nouveau, peut-être au bénéfice de son fils qui est allé choisir et chercher les bêtes, soit pour remplacer des reproducteurs hors d'âge, Rusticanus se procure un lot important de porcs sélectionnés, nés dans une région que, malheureusement, nous ne pouvons identifier avec sécurité. Je pencherais pourtant pour le nord de

[11] L'inconvénient était bien connu puisqu'une remise de 5% était consentie aux *suarii* pour compenser la perte de poids pendant le voyage du bétail, cf. *D.A.*, s.v. *lanio*, (p. 294,I).

[12] Cf. A. CHASTAGNOL, *Le ravitaillement de Rome en viande au Ve siècle*, «R.H.», 1953, 2, pp. 13-22; ID., *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1961, pp. 325-330.

la Cirtéenne, dont l'éloignement d'Uzalis concorde avec les données du texte, car cette région montagneuse et couverte de chênes pouvait convenir à la production porcine. Varron, dans son livre II, consacre un long paragraphe aux avantages des lieux ombreux riches en glands pour l'élevage des porcs[13].

*

Reste une question annexe, celle des 20.000 *folles* qui sont distincts des 25 *solidi*. Le texte est assez peu clair, si bien que trois interprétations sont possibles.

— La première avait été proposée implicitement par le traducteur du siècle dernier, Charpentier: «*vous leur aviez donné 25 écus, on leur a prêté de plus vingt mille bourses*». Le prix des quarante-quatre porcs aurait excédé 25 *solidi*, et le vendeur aurait fait crédit de 20.000 *folles*.

— On pourrait préférer l'explication inverse, à savoir que le prix total des animaux n'atteignait pas exactement 25 *solidi* et lui était inférieur de 20.000 *folles*.

Face à ces deux hypothèses, on retrouve toute l'incertitude des questions monétaires du bas-empire et de la valeur exacte du *follis*, dont la difficulté subsiste bien qu'elle ait été décantée par divers auteurs[14]. En s'appuyant sur un passage de la *Cité de Dieu* (XXII,8,10), Jones avait estimé qu'à une époque qui est proche de celle des miracles de Saint Étienne, 500 *folles* auraient été à peu près l'équivalent d'un *tremissis*, ou d'un tiers de *solidus*[15]; 20.000 *folles* auraient donc fait environ treize *solidi*, à ajouter au prix des quarante-quatre porcs, ou au contraire à en retran-

[13] VARRON, *R.R.*, II,4,6.

[14] JONES, «J.R.S.», 1959, pp. 34-38; la valeur du *follis* a considérablement diminué pendant le Ve s., à l'époque vandale, cf. PH. GRIERSON, *The Tablettes Albertini and the Value of the Solidus in the Fifth and Sixth Centuries A.D.*, «J.R.S.», XLIX, 1959, pp. 73-80; plus récemment P. SALAMA, *Économie monétaire de l'Afrique du nord dans l'antiquité tardive, Histoire et archéologie de l'Afrique du nord, IIe congrès international*, Grenoble, 5-9 avril 1983, «B.C.T.H.», n.s., n. 19, 1985, pp. 183-203, qui en fait étudie surtout la période postérieure à l'invasion vandale.

[15] JONES, *o.l.*, p. 37 (réimpr., p. 337). Le texte d'Augustin est relatif au miracle dont, à Hippone, le vieillard Florentius, qui avait perdu son manteau, a été l'heureux bénéficiaire: il implorait les Vingt Martyrs (cf. P. MONCEAUX, *Hist. litt.*, III, p. 153) de lui donner 50 *folles*, et il découvre sur la plage, échoué, un gros poisson qu'il parvient à vendre 300 *folles* au traiteur Cattosus, qui trouve en le vidant un anneau d'or dans son ventre. Le calcul assez compliqué de Jones fait intervenir — abusivement — l'édit du maximum de Doclétien, vieux alors de 120 ans!

cher. Mais cette évaluation a été discutée[16]. L'importance possible de la somme, dette ou ristourne, risquerait de fausser notre estimation de la valeur des porcs si, en fait, la première hypothèse n'était contredite par la suite du texte, qui signale qu'à leur arrivée avec les porcs, les deux hommes dont on avait craint la mort étaient bien en possession de cette somme (*et summa pecuniae creditae inuenta*, l.26). On ne peut donc admettre qu'ils aient fait des dettes. La seconde hypothèse l'est également par un autre passage du texte qui précise que ces 20.000 *folles* leur ont été confiés *en plus* (*insuper*, l.20) des 25 *solidi*. Si bien qu'on préfèrera une troisième hypothèse: l'acheteur uzalien ou un de ses concitoyens était déjà en affaires avec des gens de cette région que l'on ne peut identifier à coup sûr; ces gens ont profité du passage du fils de Rusticanus pour lui confier, avec mission de la transporter à Uzalis, une somme peut-être assez élevée pour exciter les convoitises des *latrones*.

*

Ce petit texte, finalement, laisse subsister bien des incertitudes. Il apporte cependant aussi quelques données. Quel que soit le destin des porcs (sur lequel il ne faut nourrir aucune illusion!) leur prix n'est pas en contradiction avec ceux de la viande que signalent les novelles de Valentinien. Surtout, nous constatons l'importance des porcs dans l'élevage et dans la vie économique de l'Afrique: ce texte nous en révèle plus sur ce point que le fragment, si souvent invoqué, des *Confessions* de Saint Augustin (II,4,9,10) sur les poires volées et abandonées aux cochons.

[16] J.P. CALLU, *Pensa et follis sur une inscription d'Afrique*, «Ant. Afr.», XV, 1980, pp. 273-283: à l'époque de *C.Th.* XIV,4, il s'agit peut-être encore d'un *follis denarius*; à l'époque des miracles de Saint Étienne, on semble déjà passé (depuis combien de temps?) à un *follis singularis* dont la valeur, par rapport au *solidus*, est difficile à se représenter (CALLU, *o.l.*, p. 282, n. 8; SALAMA, *o.l.*, p. 188: «il n'est pas interdit de penser que dès le milieu du IVe s. le *follis* était déjà concrétisé par une pièce réelle que les chercheurs modernes ne distinguent pas définitivement parmi les espèces circulantes (AE/2? AE/3?)». Un texte d'Hésychius laisserait entendre qu'à la fin du IVe s. le *solidus* valait peut-être 750 *folles*, cf. J.P. CALLU, *Les dévaluations à Rome*, I, 1975, pp. 116-117. Mais qu'en était-il trente ou quarante ans plus tard, au terme d'une période qui a vu le grand déferlement des Barbares en Occident, la prise de Rome, la ruine des villes et des campagnes et la désorganisation de la production? (cf. A. CHASTAGNOL, *La fin du monde antique*, Paris, 1976, pp. 27-28).

Vanni Beltrami

Introduzione, ecologia, impieghi e rappresentazioni rupestri del dromedario nel Sahara in età protostorica

Il dromedario appartiene al genere «camelus», originario del continente americano. Dal Protylopus dell'Eocene sarebbe derivato un Procamelus del Pliocene: resti di ambedue sono stati trovati nelle Utah e nello Wyoming.

Alcuni camelidi sono ancora presenti in America (lama, vigogna, alpaca, guanaco): altri sono passati attraverso l'istmo di Behring in Siberia e poi in Asia Centrale (Camelus Bactrianus), in Asia Minore ed in Africa del nord (Camelus Dromedarius). La denominazione del primo deriva dalla regione dell'Asia Centrale; la denominazione del secondo invece deriva da δρομεῖν (correre).

Alcune differenze abbastanza evidenti contraddistinguono i due tipi. Il Camelus Bactrianus ha due gobbe, una struttura pesante ed un manto adeguato ai climi freddi; il Camelus Dromedarius ha invece una gobba sola, è di struttura leggera e presenta un adeguamento fisiologico generale dell'organismo ai climi aridi.

Si è sostenuto da alcuni nel passato che:

a) il dromedario fosse stato introdotto in Africa soltanto in epoca romana (I-III secolo);
b) la sua presenza avesse indotto un «grande nomadismo» nelle popolazioni berbere;
3) ciò avesse prodotto alla lunga una bellicosità ed una «supremazia militare» di tali popolazioni ed il fatale declino del dominio romano in Africa.

In realtà, il dromedario nord-africano risulta presente già in alcuni depositi di epoca paleolitica inferiore e neolitica mousteriana (dopo il 20.000 a.C.) (Ternifine, Orano, Taza in Marocco, Gafsa), mentre varie datazioni con il C 14 ne garantiscono comunque una elevata presenza nel Maghreb durante il 6° millennio a.C. (H. Camps-Fabrer, 1975).

Graffiti e pitture rupestri rappresentative del dromedario sono inoltre presenti nel Sahara: sulla scorta della presunta introduzione dell'animale in epoca romana, alcuni preistorici lo indicarono come «mark» per la periodizzazione dell'arte parietale (stile camelino, con inizio intorno ai primi secoli dell'era volgare). Di fatto, il dromedario è assente dalle

rappresentazioni parietali dei periodi e degli stili più antichi (grande fauna, bovidiano, cavallino iniziale): ma questo è anche vero per vari altri animali notoriamente ritrovati nei depositi fossili studiati con C 14 (asino, mulo, maiale). È inoltre noto come siano i fattori «economici» quelli che influenzano i temi delle rappresentazioni parietali. È facile infatti attuare alcune correlazioni dei temi trattati con il «momento» temporale. Ad esempio, al periodo della grande fauna corrispondono temi di caccia; al periodo bovidiano le raffigurazioni di pastoralismo; al periodo cavallino infine le scene di belligeranza dei guerrieri libico-berberi (con o senza carri).

Una tabella di «periodizzazione» semplificata potrebbe quindi essere la seguente:

Periodo	Rappresentazioni prevalenti		Epoca
Bufalo ovvero fauna selvatica	Grande fauna (elefanti, rinoceronti, bubalus, etc.)		8000-6000 a.C.
Bovidiano iniziale, medio e tardivo	Grandi mandrie e residui elementi selvatici (come «ripetizione»)		6000-2000/1000 a.C.
Cavallino iniziale, medio e tardivo	Carri al galoppo *poi* cavalieri e camellieri *poi* dromedari da soma	Guerrieri libico-berberi	1300 a.C. - Primi secoli era volgare

Peraltro noi sappiamo ora che il dromedario si accompagna molto presto al cavallo nei rupestri del periodo cavallino medio e tardivo: come animale montato dapprima, come animale da soma più tardivamente (epoca della maggiore desertificazione).

Biologicamente parlando, il dromedario è capace:

a) di «accumulare» riserve alimentari e liquide (gobba, struttura propria cellulare dello stomaco, elevato riassorbimento intestinale dei liquidi);
b) di autoregolare la propria temperatura corporea con un «range» di variabilità da 7 a 9 gradi, essenziale per evitare dispendi di energia nelle variazioni diurne-notturne sahariane;
c) di sopportare riduzioni del livello idro-salino pari al 30% del proprio peso.

L'inaridimento del Sahara giustifica pertanto l'uso del dromedario

a fini carovanieri: se ne trovano esempi dimostrati fino all'inizio della colonizzazione. Il cavallo resta comunque molto a lungo il ben noto strumento di guerra sia nell'interno — purché siano presenti «punti d'acqua» — sia in zona costiera. È storicamente noto — ad esempio — come i Garamanti allevassero puledri nelle Valli del Fezzan (Strabone) e come esistessero unità di cavalleria nell'armata Cartaginese. Non si deve poi dimenticare che con l'avvento dell'Islam (VII secolo) Ukba giunse a conquistare il Kawar «con 400 cavalieri» (Ibn Abd al Hakam).

Occasionali sembrano invece le prove storiche dell'uso militare del dromedario. Citeremo fra gli episodi più noti: le imprese di Assurbanipal contro i beduini (668-627 a.C.) e di Ciro contro Creso a Sardi (546 a.C.); la battaglia di Magnesia contro Mitridate (190 a.C.); la presenza di una sola «unità» registrata di camellieri contro 17 di «cavalleggeri» nella Palestina romana del II secolo; la presenza — nella «Cohors Lusitanorum» in Egitto — di 363 fanti, 114 cavalleggeri e soltanto 19 camellieri (156 a.D.). Nell'epoca moderna, il dromedario è stato impiegato dall'Esercito degli Stati Uniti soprattutto come animale da soma (guerra di secessione) e dai Francesi ed Italiani rispettivamente in Algeria ed in Libia, sia per trasporto sia per pattugliamento militare (Unità Méhariste).

D'altra parte, ove si escludano appunto razze, specialmente selezionate di «méhari» atte alla corsa, le doti specifiche somatico-caratteriali fanno del dromedario un animale più da trasporto che da velocità ed eventuale belligeranza. La citazione di Sinesio (411 a.D.) che si riferisce ad «orde di cammelli» sia Cirenaiche che Ausuriane non deve far dimenticare la menzione che egli fa nella stessa sede della cavalleria di ambedue le parti.

In conclusione, è indubbio che questo animale era estesamente presente nel Maghreb, sulla costa della Sirte e nel Sahara già moltissimo tempo prima della presunta «introduzione» dall'Egitto in epoca storica, avvenisse o meno essa ad opera dei Romani. Sembra inoltre di poter affermare che non esistono prove reali che un suo impiego da parte di popolazioni autoctone ai confini africani dell'Impero abbia avuto un significato rilevante per gli eventi che portarono alla decadenza e caduta della Potenza imperiale romana nell'area.

Patrick Barrau

Brève note à propos de la localisation de *Fussala*

Le *Castellum* de Fussala en Numidie nous est connu par deux lettres d'Augustin[1] traitant des démêlés d'Antoninus, évêque du lieu, avec ses paroissiens. Les indices présents dans ces deux lettres ont fait que plusieurs historiens ont proposé une localisation géographique de l'évêché.

Ce fut, d'abord, le cas de Mesnage[2] qui localisa Fussala dans la région montagneuse qui sépare Bône de la frontière tunisienne, en s'appuyant, presque uniquement, sur l'absence d'implantations épiscopales connues dans cette zone. J.H. Baxter, dans ses commentaires des lettres d'Augustin, localisa le bourg au sud ou au sud-est d'Hippone[3]. A la lumière des nouvelles lettres découvertes par Johannes Divjak, Jehan Desanges et Serge Lancel ont, récemment, au terme d'un travail très argumenté, proposé de localiser Fussala au sud d'Hippone, au sommet d'un triangle formé avec Zattara et Thagaste[4]. L'étude de certains aspects des lettres d'Augustin et de leur contexte nous ont conduit, non pas à proposer une localisation définitive, mais à ouvrir, avec prudence, les pistes pour une autre possibilité.

Le premier élément, commun à toutes les études citées, concerne la distance séparant Fussala d'Hippone. Le *Castellum* se trouve à quarante milles du siège épiscopal d'Augustin et aux confins du territoire de la cité[5]. Le territoire municipal d'Hippone était très vaste, comme en témoignent les différentes bornes retrouvées[6]. A l'ouest, ses limites semblent avoir constitué la frontière entre la Numidie proconsulaire et la

[1] *Ep.* XX et CCIX.

[2] In *L'Afrique Chrétienne*, Paris 1911, pp. 394-395.

[3] In *Augustine Select Letters*, Londres 1953, p. 352 note d.

[4] *L'apport des nouvelles lettres à la géograhie historique de l'Afrique antique et de l'église d'Afrique*, in *Les lettres de St. Augustin découvertes par Johannes Divjak*, Paris 1983, pp. 86-98.

[5] *Ep.* 209: *Fussala dicitur Hipponiensis territorio confine castellum ... ab Hippone memoratum castellum milibus quadraginta seinguntur.*

[6] Cf. St. Gsell, *I.L.Alg.*, T. I, p. 9 et C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas Empire*, T. III, Paris 1979, pp. 119-120.

Province de Numidie. Quarante milles romains représentent environ soixante kilomètres; toutefois si Augustin parle de soixante kilomètres de route, cela correspondrait environ à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau. Un rayon de cinquante kilomètres (tout comme un rayon de soixante kilomètres) coupe cette frontière en divers endroits et pénètre au sein de la Province de Numidie[7].

On pourrait donc envisager que l'indication fournie par Augustin ait pu concerner la zone montagneuse faisant frontière entre les deux Numidies. Cette hypothèse n'a jamais été proposée, en raison principalement, semble-t-il, de la difficultè à envisager une non adéquation entre frontières civiles et frontière ecclésiastiques. Rien, toutefois, ne permet d'affirmer que l'Eglise ait étroitement coulé son organisation dans les moules du découpage administratif; certains indices laissent même penser le contraire[8]. D'ailleurs Hippone dépendait du Primat de Numidie qui avait autorité à la fois sur des évêchés situés dans le Diocèse d'Afrique et dans la Proconsulaire; pourquoi Augustin, en retour, n'aurait-il pu prendre soin d'un bourg situé à l'exterieur des limites administratives de la Proconsulaire?

Pour écarter l'hypothèse d'une localisation occidentale de Fussala, Desanges et Lancel considérent que: «Les eaux stagnantes du Lac Fetzara ont dû limiter les établissements dans l'antiquité autant qu'à l'époque moderne»[9]. Cette affirmation nous semble devoir être corrigée par le fait que diverses ruines romaines ont été découvertes au sud-ouest du Lac Fetzara[10] et que l'on trouve dans cette région diverses agglomérations telles que Gastu et Henchir Saïd. De plus, cette zone était bien desservie du point de vue routier[11].

Le second élément nous semble découler de l'implantation épiscopale en Numidie telle qu'elle nous est connue. En effet, le fait qu'Augustin se soit occupé de Fussala, malgrée la distance qui séparait ce bourg d'Hippone et qu'il ait dû envisager d'y faire nommer, dans des circonstances difficiles, un évêque, semble indiquer qu'il n'y avait pas d'évêque voisin à qui il puisse confier cette mission. Or, si l'on retient l'hypo-

[7] Au sud ouest du lac de Fetzara.

[8] Cf. J. GAUDEMET, *L'Église de l'Afrique romaine*, Paris 1958, pp. 326, 380-381, 389; C. TREZZINI, *La legislazione canonica di papa S. Gelasio I*, Locarno 1911, p. 125.

[9] *Op. cit.*, p. 93.

[10] *I.L.Alg.*, pp. 5-6.

[11] Route d'Hippone à Rusicade; route d'Hippone à Cirta par le nord et par le sud. Cf. carte dressée par P. Salama, du réseau routier de l'Afrique romaine.

thèse de Desanges et Lancel, on constate que la localisation proposée se situe dans un secteur largement pourvu en évêques. En effet, d'après les actes de la Conférence de Carthage[12], il y avait des évêques à Calama, Zattara, Thubursicu et Thagaste, localités situées dans le voisinage du site proposé pour Fussala. De plus, l'évêque de Thagaste était Alypius, ami proche d'Augustin et, comme lui, l'un des acteurs les plus actifs de la reconquête orthodoxe de cette partie de l'Afrique. Une autre lettre d'Augustin[13] confirme qu'Alypius exerçait son influence sur des agglomérations situées entre Hippone et Thagaste; il aurait donc pu intervenir à Fussala. En revanche, la zone située dans la province de Numidie aux confins du territoire d'Hippone semble avoir été, en l'état des recherches actuelles, quasi dénuée d'évêques et aurait donc nécessité une intervention extérieure.

La personnalité d'Alypius nous conduit à evoquer un troisième élément de discussion tiré des lettres d'Augustin. Lors de l'instruction de l'affaire de Fussala menée par le Primat de Numidie à la demande du Pape Boniface, les évêques se rendirent d'abord dans une localité de Numidie appelée Tegulata; puis, quelques jours plus tard, le Primat décida de se rendre à Fussala pour en interroger les habitants. Il se fit, pour cela, accompagner par les deux évêques présents les plus proches de la localité[14]. Or, comme l'indique Augustin, Alypius n'accompagna pas le Primat et rentra à Thagaste[15].

On pourra donc déduire de cela que Thagaste n'était pas dans le voisinage de Fussala, car, autrement, son évêque, particulièrement dans le cas d'Alypius, y aurait accompagné le Primat.

Dans ses lettres, Augustin évoque l'intervention d'Antoninus visant à libérer des hommes détenus par le vicaire[16]. Ce fait pourrait laisser penser que le siège épiscopal d'Antoninus était situé dans la province de Numidie, soumise à l'autorité du vicaire d'Afrique.

P.-A. Février, évoquant cette question, envisage la possibilité qu'il ait pu s'agir d'une manœuvre habile du Primat de Numidie faisant intervenir, dans le diocèse civil, un évêque qui avait son siège en Procon-

[12] Cf. aussi J.L. MAIER, *L'épiscopat de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Rome, 1973.

[13] *Ep.* LXXXIII à propos de Thiava.

[14] *Ep.* XX: *aderant cum sene duo episcopi quos ex illis qui fuerant in urbe petiit, itemque concessi quos viciniores idem castello potuit invenire.*

[15] *Ep.* XX: *aberat ad propria remeans etiam frater Alypius.*

[16] *Ep.* XX: *propter liberandos homines quos vicarius tenebat.*

sulaire[17]. On peut toutefois se demander pourquoi, si cela est, faire intervenir un évêque aussi récent, contesté et dont le siège, si l'on retient l'hypothèse de Desanges et Lancel, était très éloigné du diocèse; il y avait des évêques plus proches et plus surs pour remplir cette délicate mission.

L'imprécision de la lettre ne permet toutefois pas d'écarter une autre hypothèse qui serait que le vicaire se serait opposé à l'évêque non pas en sa qualité de fonctionnaire, mais en tant que propriétaire foncier situé sur son territoire[18], hypothèse qui ne fournirait aucun élément précis de localisation. Mais l'hypothèse de la localisation de Fussala dans le diocèse et des conflits d'autorité que cela aurait entraîné entre Antoninus et le vicaire, ne saurait être écartée de façon absolue, ce qui élargit le champ des possibilités géographiques.

Bien que dans ce bref travail nous ayons surtout soulevé des questions plutôt qu'apporté des réponses précises, il nous semble que la thèse de Desanges et Lancel, malgré sa solidité, ne peut être considerée comme définitive et que d'autres hypothèses peuvent être envisagées: soit celle d'une localisation orientale de Fussala défendue par Mesnage[19]; soit celle d'une localisation occidentale au sein de la province de Numidie.

[17] *Discours d'église et réalité historique*, in *Melanges Divjak*, *op. cit.*, pp. 101-115.

[18] Surtout s'il s'agissait de Celer, dont les liens avec Hippone sont connus, qui est mentionné comme *vir spectabilis* dans la lettre 209 et dont Antoninus avait déploré le pouvoir: *de cuius adversum se praepotenti administratione conquestus est.* Cf. LEPELLEY, *op. cit.*, I, II p. 121; A. MANDOUZE, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, Paris 1982, pp. 202-203. Toutefois, l'emploi de *administratione* pourrait évoquer un conflit d'autorité entre le vicaire et un évêque ambitieux. Augustin semble indiquer que Celer a exercé des fonctions en Afrique. *Cum iam vir spectabilis Celer... nullam gerat vel in Africa vel uspiam potestatem*, *Ep.* 209.

[19] Dans ce sens, Augustin est parfois intervenu dans cités situées à l'extérieur des limites orientales d'Hippone: ainsi, ce fut le cas à *Thullio ... quod Hipponi proximum est ...*, *De cura pro mortuis gerend.*, *C.S.E.L.* XLI.

Michel Christol - Andreina Magioncalda

La fondazione di P. Licinio Papiriano da *Sicca Veneria* (*CIL* VIII 1641). Nota preliminare*

La fondazione di *P. Licinius Papirianus* è conosciuta grazie ad una base iscritta da *Sicca Veneria* (nell'Africa Proconsolare), posta in suo onore. Questo interessante documento, noto da tempo[1], non è mai stato esaminato in maniera approfondita[2]. In occasione di questo Convegno, dedicato all'economia e alla società dell'Africa romana, ci è parso utile riproporlo all'attenzione degli studiosi, viste le numerose informazioni, che esso offre sui temi in questione.

Sulla base sono incise due epigrafi. La faccia principale reca l'omaggio pubblico, mutilo nella parte finale, indirizzato al benefattore:

P(ublio) Licinio, M(arci) f(ilio), Quir(ina) (tribu), / Papiriano, procur(atori) / Augg(ustorum) Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aureli(i) / Antonini, Aug(usti), Germanic(i), / Sarmatici maximi, p(atris) p(atriae) et / [di]ui Veri a rationibus cui / splendidissimus ordo Siccen/sium ob merita eius et cu[ram?---] / (seguono 11 rr. ---).

Il lato sinistro contiene, invece, i *verba* del testamento di Papiriano relativi ad una liberalità nei confronti della sua città natale, che aveva motivato l'onore:

Municipibus meis Cirthensibus / Siccensibus carissimis mihi dare / uolo (sestertium terdecies centena milia). Vestrae fidei committo, / muni-

* Questo contributo riprende con alcune aggiunte la comunicazione presentata a Cagliari all'VIII Convegno sull'Africa Romana nel dicembre 1990. Ragioni di tempo ci hanno impedito di completare in tutti i suoi dettagli l'articolo prima della pubblicazione in questo volume. In attesa della versione definitiva, abbiamo ritenuto comunque opportuno, seppure con rincrescimento, offrire un testo più breve, nel quale anche le note sono state ridotte al minimo.

[1] *CIL* VIII 1641, cfr. pp. 1523, 2707 (= *ILS* 6818) = *FIRA* III 55 *b*; ripubblicato di recente da Z.B. BEN ABDALLAH, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Tunis-Rome 1986, pp. 141-142, n. 367. Sulla base è incisa anche un'epigrafe in onore del personaggio (v. oltre nel testo), per la quale v. le edizioni ora citate.

[2] Solo J. TOUTAIN, un secolo fa, dedicò a questo testo uno studio specifico (che, però, in seguito è stato praticamente ignorato): *L'inscription alimentaire de Sicca*, in *Collections du Musée Alaoui publiées sous la direction de M.R. De La Blanchère*, 1e s., Paris 1890, pp. 69-84.

cipes carissimi, ut ex usuris / eius summae quincuncibus quodan/nis alantur pueri (trecenti) et puellae (ducentae) pueris (sic) */ ab annis tribus ad annos (quindecim) et accipiant / singuli pueri (denarios binos semissem) menstruos, puellae / ab annis tribus ad annos (tredecim), (denarios binos). Legi / autem debebunt municipes item in/colae, dumtaxat incolae, qui intra / continentia coloniae nostrae ae/dificia morabuntur; quos, si uo/bis uidebitur, optimum erit per / duouiros cuiusque anni legi; cura/ri autem oportet, ut in locum ad/ulti uel demortui cuiusque sta/tim substituatur, ut semper ple/nus numerus alatur.*

Papiriano era un alto funzionario equestre, arrivato alla carica di *a rationibus*: *procur(atori) Augg(ustorum) Imp(eratoris) Caes(aris) M(arci) Aureli(i) Antonini Aug(usti), Germanic(i), Sarmatici maximi, p(atris) p(atriae) et [di]vi Veri a rationibus.* Si trattava di una funzione prestigiosa, al vertice della carriera equestre, che gli valeva uno stipendio annuale di 300.000 sesterzi. Poiché Marco Aurelio porta il titolo di *Sarmaticus*, ottenuto nel 175, l'iscrizione fu incisa fra il 175 e il 180. Ma poiché Vero è menzionato, la funzione di *a rationibus* fu rivestita prima del 169, negli ultimi anni del regno congiunto di Marco Aurelio e Lucio Vero. Si deve pensare che questa funzione, l'unica ricordata nella dedica, fosse l'ultima tappa del *cursus* di Papiriano e che egli fosse morto in quel periodo. C'è, dunque, un intervallo di circa 10 anni fra la morte del personaggio e l'erezione del monumento in suo onore. Questa dilazione si deve attribuire verosimilmente ad un ritardo nell'esecuzione del testamento. Si sa che, in vita, gli evergeti tardavano a realizzare, talvolta, le promesse che avevano fatto. Ma poteva anche capitare che, dopo la loro morte, gli eredi ponessero degli ostacoli nell'esecuzione delle loro volontà. In questo modo devono spiegarsi dei ritardi evidenziati talora nell'epigrafia africana: per esempio, a Timgad, a Calama, a Sabratha. Tali ritardi dovevano soprattutto verificarsi quando le liberalità pesavano fortemente sul patrimonio. Ora, anche la somma che Papiriano lasciava ai suoi concittadini (*municipes*), come si vedrà fra poco, era considerevole. Gli eredi erano stati, forse, recalcitranti? Avevano, forse, sollevato delle obiezioni alla devoluzione di un capitale così cospicuo? Su questo punto non possiamo che fermarci alle ipotesi, poiché il documento non lo chiarisce. Come fa osservare F. Jacques, le iscrizioni nascondono molto spesso i conflitti nati dall'esecuzione dei testamenti[3].

[3] F. Jacques, *Ampliatio et mora: évergètes récalcitrants d'Afrique romaine*, in «Ant. Afr.», 9, 1975, pp. 159-180; Id., *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Rome 1984, pp. 692-786 *passim*.

Come risulta dall'epigrafe incisa sul lato sinistro della base e fortunatamente completa, Papiriano aveva lasciato con un fedecommesso (*dare volo*) a *Sicca* 1.300.000 sesterzi, affinché le rendite annuali del capitale venissero distribuite periodicamente tutti gli anni per l'alimentazione di bambini e bambine. Il documento restituisce, perciò, un esempio di 'fondazione', termine moderno, che si utilizza allorché un certo patrimonio veniva destinato, con un atto di liberalità fra vivi o *mortis causa*, ad uno scopo perpetuo; in molti casi, come in quello di Papiriano, erano le città destinatarie dei beni e su di esse gravava, quindi, il compito di assolvere le finalità, cui, secondo la volontà dei benefattori, dovevano essere destinati gli interessi annuali dei capitali[4].

Dall'Africa è giunto un certo numero di testimonianze relative a fondazioni, per la maggior parte testamentarie, provenienti soprattutto dalla Proconsolare. Cronologicamente sono distribuite dall'epoca di Traiano/Adriano a Severo Alessandro circa, per lo più dall'età di Marco Aurelio e Commodo ai Severi. Gli scopi, cui dovevano essere devoluti periodicamente gli interessi delle somme elargite, consistevano principalmente in distribuzioni di denaro (*sportulae*), in banchetti (*epula*), in *ludi* e spettacoli, in distribuzioni di olio nelle terme ('*gymnasia*'). Di questi benefici usufruivano soprattutto i decurioni, inoltre le *curiae*, il popolo e, talora, gli Augustali[5]. L'iscrizione di *Sicca* riveste particolare interesse perché ci fa conoscere un'istituzione alimentare privata a favore di bambini e bambine, fenomeno ben documentato, seppure sporadicamente, soprattutto in Italia, ed in merito al quale la nostra epigrafe costituisce l'unica testimonianza dettagliata per l'Africa[6]. Nell'ambito delle fondazioni africane, la somma che Papiriano aveva lasciato alla sua città è la più alta, probabilmente grazie ad una notevole fortuna accumulata negli anni della sua carriera. La somma immediatamente inferiore, di cui abbiamo notizia, è un lascito di 1.000.000 di sesterzi, fatto da un senatore ad Oea[7]; seguono somme più basse fino a 2.000 sesterzi. Per quanto riguarda i benefattori, oltre al senatore appena menzionato, tro-

[4] Riguardo alle fondazioni testamentarie (come è, appunto, quella di Papiriano), v., in particolare, M. AMELOTTI, *Il testamento romano attraverso la prassi documentale. I. Le forme classiche di testamento*, Firenze 1966, pp. 138-142.

[5] Per la documentazione v. soprattutto R.P. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire. Quantitative Studies*², Cambridge 1982, pp. 102-103.

[6] Sebbene, infatti, anche da *Curubis* (nella Proconsolare) siano giunte due iscrizioni, che attestano l'esistenza di *alimenta* (v. *CIL* VIII 980 (= *ILS* 6817) e *ILAfr.* 320 (= *ILS* 9407), menzionanti due *curatores alimentorum*) e una, molto frammentaria, da *Leptis minor* (v. *CIL* VIII 22904); non se ne conoscono, però, i particolari.

[7] *IRT* 230.

viamo un prefetto di legione[8], un procuratore di grado centenario[9] e, per lo più, flamini e magistrati municipali.

Anche le somme devolute per le altre fondazioni alimentari private per bambini a noi note (la maggior parte delle quali provengono dall'Italia) mettono in risalto l'importanza del lascito di Papiriano. Nel I sec. d.C. un senatore, Elvio Basila, aveva disposto per testamento un legato di 400.000 sesterzi a favore degli *Atinates* (è questa l'istituzione alimentare privata più antica, di cui si abbia notizia)[10]; in età traianea Plinio il Giovane, con un atto di liberalità *inter vivos*, aveva stabilito che le rendite di un capitale di 500.000 sesterzi fossero destinate per *alimenta* a favore di bambini e bambine di Como[11]; nel II sec. d.C. Agrippina (probabilmente figlia di un console) e Celia Macrina avevano lasciato per testamento 1.000.000 di sesterzi rispettivamente alle città di Ostia e di Terracina[12]; ad *Hispalis* (nella Betica) Fabia Adrianilla, appartenente ad una famiglia senatoria, aveva lasciato 50.000 sesterzi (probabilmente ad integrazione di *alimenta* già esistenti)[13]; a 1 o 2 milioni di sesterzi ammontava, poi, il lascito di Matidia, appartenente alla famiglia imperiale, a favore di bambini e bambine della città di Capua[14].

Poiché, come si è già accennato, secondo il meccanismo tipico delle fondazioni, la somma elargita doveva essere prestata ad interesse, affinché le rendite annuali fossero utilizzate per la finalità perpetua voluta dal benefattore, Papiriano stabiliva, poi, con un altro fedecommesso (*vestrae fidei committo ut*), il compito che gravava sui cittadini di *Sicca*, quello, appunto, di distribuire periodicamente gli interessi per *alimenta* di bambini e bambine. Il tasso di interesse, espressamente indicato, era del 5% (*ex usuris eius summae quincuncibus*), uno fra i più attestati. Il capitale avrebbe fruttato, perciò, annualmente, 65.000 sesterzi (= 16.250 denarii), da distribuire ai *pueri* e alle *puellae* tutti gli anni (*quodannis*), ogni mese (così come risulta anche dalla fondazione privata di Celia Macrina e negli *alimenta* traianei), in quote *pro capite* rispettivamente di 2.5 e 2 denarii.

[8] *CIL* VIII 1858 = 16504, cfr. p. 939 = *ILAlg.* I 3040.

[9] *CIL* VIII 11813, cfr. p. 2372 (= *ILS* 1410).

[10] *CIL* X 5056 (= *ILS* 977) = *FIRA* III 55 *c*.

[11] *CIL* V 5262 (= *ILS* 2927), cfr. *AE* 1947, 75; Plin., *Ep.*, VII, 18, 2 (cfr. I, 8, 10).

[12] V. rispettivamente *CIL* XIV 350 = 4450 e *CIL* X 6328 (= *ILS* 6278) = *FIRA* III 55 *d*.

[13] *CIL* II 1174 = *FIRA* III 55 *a*; A. D'Ors, *Epigrafía jurídica de la España romana*, Madrid 1953, p. 425.

[14] Fronto, *Ad Amicos*, I, 14, 1.

Il numero dei beneficiari, il più alto finora documentato, era di 300 bambini e di 300 bambine. Riguardo a queste ultime, veramente, l'epigrafe riporta 200, ma, fatti i dovuti calcoli, ciò comporterebbe un residuo di 9.800 sesterzi, mentre, nell'altro caso, di 200 sesterzi, il che risulta più ragionevole[15]. Anche nella fondazione di Terracina i *pueri* e le *puellae* erano in egual numero (100 e 100), mentre quella di Ostia era prevista solo per 100 bambine: queste sono le uniche istituzioni alimentari private, che offrano dati in proposito.

In merito alle quote, invece, erano favoriti i maschi: Papiriano prevedeva, infatti, come si è accennato, 2.5 denarii per ogni bambino e 2 denarii per ogni bambina. Analogamente, dall'epigrafe di Celia Macrina, che più di ogni altra permette un confronto con quella di *Sicca*, risulta che i *pueri* avevano diritto a 5 denarii ciascuno, le *puellae* a 4 (il doppio delle quote fissate da Papiriano). Nella fondazione di Fabia Adrianilla, invece, alle bambine sarebbe toccato più che ai bambini: 40 sesterzi (= 10 denarii) (cifra, che è stata integrata sulla base di un altro passo del documento), contro 30 sesterzi (= 7,5 denarii). Nel caso di questa fondazione, c'è da rilevare anche un'altra particolarità: le distribuzioni non dovevano avvenire ogni mese, ma due volte all'anno, negli anniversari della nascita della fondatrice e, probabilmente, del marito, perciò le quote che i *pueri* e le *puellae* beneficati da Adrianilla ricevevano in totale ogni anno erano decisamente più basse rispetto a quelle dei bambini di *Sicca* e di Terracina, probabilmente perché, come si è già avuto occasione di notare, questa fondazione ne integrava una preesistente. Sotto questo aspetto, perciò, gli *alimenta* istituiti da Papiriano (come pure da Macrina) presentano analogie maggiori con gli *alimenta* traianei. Dalla *Tabula* di *Veleia*, che ci fornisce maggiori particolari al riguardo, risulta, infatti, che ai maschi (numericamente superiori: 264, contro 36 femmine) venivano assegnati mensilmente 4 denarii (= 16 sesterzi) ciascuno, mentre alle bambine 3 denarii (= 12 sesterzi) (gli illegittimi, in numero di 1 e 1, ricevevano rispettivamente 3 e 2.5 denarii)[16].

Ci si può chiedere in che misura gli *alimenta* potessero contribuire al mantenimento giornaliero di un bambino. Per quanto riguarda l'Italia, si è calcolato che il prezzo medio del grano fosse di 4 sesterzi (= 1 denario) al modio[17] e che le somme elargite fossero sufficienti per assicurare il pane quotidiano, che rappresentava la parte essenziale dell'a-

[15] V. per primo G. WILMANNS, *ad CIL* VIII 1641, p. 200.

[16] V. *CIL* XI 1147, cfr. *ILS* 6675.

[17] V. DUNCAN-JONES, *Economy*², p. 50 e nt. 4, p. 145.

limentazione. Nella fondazione di Papiriano dove, come si è visto, le quote stabilite erano più basse rispetto a quelle di Celia Macrina e degli *alimenta* traianei, ciò era probabilmente dovuto al fatto che il livello di vita nella Proconsolare era inferiore a quello dell'Italia e, in particolare, che il prezzo del frumento era verosimilmente più basso in ragione della ricchezza cerealicola della provincia[18]: non bisogna dimenticare che *Sicca* stessa si trovava in una zona, che produceva cereali in grande abbondanza[19] e Papiriano lo sapeva bene. Dunque, ciò che egli aveva previsto per i bambini della sua città doveva essere ugualmente sufficiente ad assicurare loro l'essenziale dell'alimentazione giornaliera.

Un particolare interessante del documento riguarda l'età dei beneficiari, perché anche su questo punto l'iscrizione di *Sicca* offre precisi dettagli. Papiriano aveva stabilito, infatti, che i *pueri* avessero diritto agli *alimenta* dai 3 ai 15 anni (*ab annis tribus ad annos XV*) e le *puellae* dai 3 ai 13 anni (*ab annis tribus ad annos XIII*).

Per l'inizio del diritto agli *alimenta*, la precisazione di Papiriano, che faceva cominciare le distribuzioni dal terzo anno di età, non trova riscontro in altri documenti del genere, i quali, tacendo su questo punto, farebbero pensare che, in quei casi, il diritto iniziasse dalla nascita. Questa disposizione si può forse spiegare pensando che Papiriano si ispirasse al modello delle distribuzioni alimentari di Roma, che alcuni imperatori, a partire da Traiano, avevano aggiunto, come beneficio particolare, per un certo numero di bambini e bambine della città[20] e per i quali si può supporre che il diritto avesse inizio almeno al terzo anno di età[21]: era, probabilmente, questa l'epoca in cui i bambini erano svezzati.

Per quanto riguarda, invece, il termine finale, il testatore si riferiva al raggiungimento della pubertà, secondo i limiti stabiliti dai Proculiani, per i quali essa coincideva con il compimento del 14° anno per i maschi e del 12° per le femmine[22]. In effetti, che l'espressione secondo la qua-

[18] V. DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 51 e 145.

[19] V., ad es., J.-M. LASSÈRE, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C.-235 p.C.)*, Paris 1977, p. 149 e G. RICKMAN, *The Corn Supply of Ancient Rome*, Oxford 1980, p. 100 (cfr. p. 148).

[20] Per Traiano, Plin., *Pan.* 26 e 28. Per l'interpretazione dei passi v., soprattutto, DUNCAN-JONES, *Economy*², pp. 290 e 291-293.

[21] Infatti, in una serie di epitaffi di bambini, indicanti il diritto al *frumentum publicum*, l'età più bassa attestata per la morte è di 3 anni, 3 mesi, 3 giorni (*CIL* VI 10224 b = *ILS* 6069). V. A. CHASTAGNOL, *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris 1960, p. 314.

[22] Nella vastissima letteratura sull'argomento v. in particolare B. ALBANESE, *Le persone nel diritto privato romano*, Palermo 1979, pp. 432-433 (e note relative).

le il diritto alle distribuzioni doveva durare *ad annos XV* e *ad annos XIII*, rispettivamente, debba essere interpretata con riferimento ai 14 e ai 12 anni compiuti e non fino ai 15 e 13 anni inclusi, risulta chiaro dall'ultima parte del documento: laddove Papiriano, riferendosi alla cessazione del diritto agli *alimenta*, usa, infatti, la parola *adultus*[23], troviamo la conferma che egli aveva stabilito il termine al raggiungimento della pubertà. Analogamente, Elvio Basila aveva stabilito che i figli degli *Atinates* usufruissero delle distribuzioni di frumento *dum in aetatem pervenirent*, dove *aetas*, usato in senso assoluto, equivale probabilmente a 'pubertà'. In un'epigrafe molto mutila da Firenze[24], che contiene un'altra istituzione alimentare, sembra che il limite per i maschi fosse egualmente di 14 anni, mentre per le femmine l'età rimane incerta, a causa delle lacune del documento. Anche l'iscrizione di *Canusium*[25], che riporta le parole del testamento, con le quali un ignoto benefattore (o benefattrice) istituiva degli *alimenta*, conteneva un riferimento all'età dei beneficiari, purtroppo perduto a causa della frammentarietà dell'epigrafe. Invece, nella fondazione di Celia Macrina sappiamo con certezza che i bambini avevano diritto a ricevere il denaro *usque ad annos XVI* e le bambine *usque ad annos XIIII*: per entrambi i sessi questo limite era, dunque, leggermente più alto rispetto a quello fissato da Papiriano e non rispondeva alle definizioni della pubertà in senso stretto, pur distanziandosi di poco. Ne risulta, perciò, che i testatori erano liberi di stabilire l'età fino alla quale i *pueri* e le *puellae* potevano ricevere gli *alimenta*, anche se, come si è visto, i limiti scelti si aggiravano, comunque, intorno alla pubertà. Peraltro, alcuni studiosi hanno osservato che né Papiriano né Macrina (gli unici casi per i quali siano noti i termini precisi) avevano ottemperato ad una disposizione di Adriano in tema di *alimenta* per fanciulli, di cui parla un passo di Ulpiano riportato nel Digesto[26]. In questo passo il grande giurista severiano, parlando di fondazioni alimentari private per bambini, diceva che il diritto agli *alimenta* poteva durare fin-

[23] V. *infra*, p. 329.

[24] *CIL* XI 1602 (di età flavia).

[25] M. CHELOTTI-R. GAETA-V. MORIZIO-M. SILVESTRINI (a cura di), *Le epigrafi romane di Canosa*, I, Bari 1990 (rist. anast. riv.), n. 51 (*AE* 1972, 117). Come ambito cronologico viene suggerita l'età di Traiano.

[26] D. 34, 1, 14, 1 (Ulp. *l. 2 fid.*). V. già B. BORGHESI, in «Bull. Corr. Arch.», 1839, p. 155 e, soprattutto, R.P. DUNCAN-JONES, *An Epigraphic Survey of Costs in Roman Italy*, in «PBSR», 33, 1965, p. 292, seguito da S. MROZEK, *Zu der kaiserlichen und der privaten Kinderfürsorge in Italien im 2. und 3. Jh.*, in «Klio», 55, 1973, p. 282 nt. 4 e *Prix et rémunération dans l'Occident romain (31 av. n. è.-250 de n. è.)*, Gdansk 1975, p. 91 nt. 51.

ché il testatore voleva. Nel caso, poi, che essi fossero lasciati fino alla pubertà, se qualcuno voleva seguire l'esempio degli *alimenta, quae dudum pueris et puellis dabantur*, Ulpiano ricordava un'ordinanza emanata da Adriano (poi confermata da Caracalla), secondo la quale *pueri usque ad decimum octavum, puellae usque ad quartum decimum annum alantur*. Ora, poiché dalle parole del giurista, il quale indicava ai fondatori il modello adrianeo — benché, osservava, i limiti prescritti dall'imperatore non fossero quelli con cui *generaliter* veniva definita la pubertà — non risulta che ci fosse un obbligo a seguire la norma imperiale, ciò fa pensare che gli *alimenta* regolati da Adriano fossero quelli di Stato e non privati. Se, dunque, la disposizione dell'imperatore ricordata nel passo del Digesto non riguardava questi ultimi, i testatori potevano decidere secondo la loro volontà, come fece, appunto, Papiriano, il quale scelse come limite del diritto agli *alimenta* da lui istituiti i termini, che rispondevano, invece, alla definizione classica di pubertà.

In una successiva disposizione egli stabiliva, poi, che i *pueri* e le *puellae* aventi diritto alle distribuzioni, nei limiti numerici e di età previsti, fossero scelti tra i *municipes* — ossia coloro che erano in possesso della cittadinanza locale — e gli *incolae*, cioè coloro che a *Sicca* avevano il loro *domicilium*. Riguardo a questi ultimi, Papiriano introduceva una limitazione: *dumtaxat incolae, qui intra continentia coloniae nostrae aedificia morabuntur*. In questa frase, in cui viene usata un'espressione tecnica (*continentia ... aedificia*), che si incontra anche nelle leggi municipali e in testi della giurisprudenza[27], il testatore restringeva, perciò, la scelta a coloro che risiedevano nella città di *Sicca* e nei suoi sobborghi, ad esclusione, invece, di coloro che abitavano nel territorio rurale. Per quanto riguarda gli altri documenti del genere, ad *Atina* i beneficiari erano i figli (*liberi*) dei cittadini, a Terracina i figli dei *coloni*, a Como i bambini e le bambine beneficati da Plinio appartenevano alla *plebs urbana*, dunque coloro che abitavano all'interno della città. La preoccupazione di Papiriano nel restringere il diritto agli *alimenta* a determinati gruppi di persone potrebbe spiegarsi tenendo conto della complessa struttura del territorio di *Sicca* (che comprendeva anche dei *castella* indigeni)[28]: il testatore voleva, quindi, ben precisare coloro che erano ammessi al beneficio.

[27] V., ad es., la Tavola di Heraclea (*CIL* I² 593 = *FIRA* I² 13 = *Les lois des Romains*, p. 74, n. 13) e la *lex Irnitana*, cap. LXII (*AE* 1986, 333); inoltre, D. 50, 16, 2 (Paul. *l. 1 ad ed.*), D. 50, 16, 173, 1 (Ulp. *l. 39 ad Sab.*), ecc.

[28] Al riguardo v. A. BESCHAOUCH, *Le territoire de Sicca Veneria (El-Kef), nouvelle Cirta, en Numidie proconsulaire (Tunisie)*, in «CRAI», 1981, pp. 105-122.

L'iscrizione di *Sicca* si conclude con altre disposizioni di Papiriano in merito alla scelta dei bambini. Non sotto forma di obbligo ma di consiglio, egli proponeva, infatti, ai suoi concittadini, come la cosa migliore (*si vobis videbitur, optimum erit*), che la scelta dei beneficiari fosse fatta dai *duoviri* annuali (ci si può chiedere se col sistema dell'estrazione a sorte). Inoltre, preoccupato che il numero dei *pueri* e delle *puellae* restasse sempre quello fissato da lui, stabiliva che si provvedesse subito, di volta in volta, a sostituire ogni beneficiario, che fosse diventato *adultus* o fosse morto prima di questo termine. Anche nell'epigrafe di Celia Macrina, che ancora una volta si presta ad un interessante confronto, troviamo un'espressione, la quale, seppure più sinteticamente, indica che la testatrice aveva previsto qualche cosa di analogo: *ita ut semper C pueri C puellae per successiones accipiant.*

Da rilevare è il fatto che Licinio Papiriano facesse esplicitamente richiamo all'intervento dell'autorità locale nella persona dei *duoviri.* Analogamente, nell'istituzione alimentare di *Canusium* si menziona l'intervento dei decurioni e dei *IIIIviri* verosimilmente per l'attuazione di quanto stabilito dal testatore (ma la lacunosità dell'epigrafe impedisce di saperne di più). Tornando a Papiriano, la *lectio* dei beneficiari era espressamente affidata ai magistrati giusdicenti della città, con ogni probabilità perché nelle loro competenze rientravano le questioni di *status* civile. Ne consegue che più volte all'anno essi dovevano rivedere ed aggiornare la lista degli aventi diritto. Quanto, poi, alla gestione finanziaria degli *alimenta* istituiti da Papiriano, la cospicuità del suo lascito fa presumere l'esistenza di un funzionario addetto (un *quaestor* o un *curator alimentorum*), del quale, tuttavia, per ora, a *Sicca* non abbiamo notizia.

Confrontata con le fondazioni alimentari dell'Italia e delle province occidentali, quella di P. Licinio Papiriano, per i suoi elementi specifici, permette di chiarirle e le completa. In più, induce a riflettere sul fatto che l'efficacia dei meccanismi che egli aveva stabilito poteva esistere solo se, a livello locale, le autorità disponevano di archivi precisi: documenti di stato civile (nascite, morti, ecc.) ed anche documenti sull'abitato urbano paragonabili a quelli che Cesare aveva fatto redigere a Roma allorché fece la riforma delle *frumentationes*[29]. Infine, si osserverà che le espressioni tecniche sono numerose e che questo documento, nella sua essenzialità, è ricco di collegamenti con temi relativi alla vita ammini-

[29] V. C. NICOLET, *La table d'Héraclée et les origines du cadastre romain*, in *L'Urbs. Espace urbain et histoire (1er siècle av. J.-C.-IIIe siècle ap. J.-C.)*, Rome 1987, pp. 1-25.

strativa e con questioni di giurisprudenza. Fortunatamente per noi i *municipes carissimi* di Papiriano vollero conservare letteralmente sulla pietra le volontà del loro benefattore per onorarlo e, al tempo stesso, per affermare pubblicamente il loro diritto.

Michele R. Cataudella

Motivi di rivolta sociale in Africa fra IV e V secolo ?

La domanda richiama immediatamente il movimento dei *Circumcelliones*, come è facile intendere; ad esso ci riporta infatti inequivocabilmente il profilo cronologico, che investe il IV e il V sec., così come l'eventualità di un contenuto sociale. È una problematica che può dirsi relativamente recente se si pensa che del più antico studio sui *Circumcelliones* ricorre proprio quest'anno il terzo centenario (si tratta della *Dissertatio historica de circumcellionibus*, Leipzig 1690 di S.G. Dietz), e che di essi si è affermato per lungo tempo un ritratto che ce li raffigura come componenti di un raggruppamento — o addirittura di una setta — di religiosi fanatici, di origine rurale, senza fissa dimora, dediti ad azioni violente contro la Chiesa cattolica e i suoi membri, contro i ricchi, e spesso in preda a follia suicida[1].

Non cambiano, d'altra parte, i colori di questo quadro ad opera di chi ritenne di poter identificare nei *Circumcelliones* qualcosa di simile a un ordine monastico, come, nel 1900, D. Völter[2] e M. von Nathusius[3], ma senza alcuna attenzione alle eventuali componenti sociali che pure, per certi versi, potevano apparire anche evidenti. Già da prima, infatti, e in quel torno d'anni fra i due secoli, il contenuto sociale del movimento circumcellionico comincia a farsi strada aggiungendosi a quello religioso e fanatico: pensiamo a Thümmel[4], Leclercq[5], Martroye[6], Monceaux[7], ecc. È la traccia segnata dall'opera di Optato di Milevi e soprat-

[1] Cfr. E. TENGSTRÖM, *Donatisten und Katholiken*, Göteborg 1964, con ampio profilo delle questioni e bibl.

[2] *Der Ursprung des Mönchtums. Ein Vortrag*, Tübingen u. Leipzig 1900, pp. 41 ss.

[3] *Zur Charakteristik der Cirkumcellionen des 4 u. 5 Jahrh. in Afrika*, Greifswald 1900.

[4] *Zur Beurtheilung des Donatismus*, Halle 1893.

[5] *L'Afrique chrétienne*, Paris 1904, pp. 343 ss.

[6] *Une tentative de révolution soc. en Afrique. Donatistes et circoncellions*, «Rev. des quest. hist.», 76, 1904, pp. 353 ss e 77, 1905, pp. 5 ss.

[7] *Histoire litt. de l'Afrique chrét. depuis les origines jusqu'à l'invas. arabe*, Paris 1901-1923, IV, pp. 163 ss.

tutto dalla polemica agostiniana contro il donatismo che costituisce un ricco *dossier*[8]; la stessa traccia che è sottesa al dibattito cui ha dato luogo la storiografia marxista (Maškin[9], Dmitrev[10], Diligenskij[11], Büttne[12], Diesner[13], ecc.), e che è presente ovviamente, con maggiore o minore rilevanza, a chiunque si accosti alla problematica dei *Circumcelliones* così come alla problematica inerente al concetto di rivoluzione, o proprio di rivoluzione sociale, nel mondo antico e nell'età del basso impero[14].

La svolta negli studi sul tema di cui ci occupiamo è data dall'ingresso nella discussione dei documenti ufficiali e in particolare dell'editto onoriano del 412: e di ciò va dato pieno merito a Charles Saumagne, in uno studio del 1934. Con la brillante analisi del Saumagne[15] i *Circumcelliones* acquisiscono la dignità di *ordo*, in quanto lavoratori della terra che si spostavano da un posto all'altro in relazione alle richieste di manodopera legate alle esigenze dell'agricoltura. Fra adesioni autorevoli, quali ad es. quelle di Warmington[16], Brisson[17], Lepelley[18], ecc., e critiche puntuali, non meno autorevoli, come quelle di Mazzarino[19], Tengström[20], Calderone[21], ecc., il contributo del Saumagne resta di grande importanza nella storia della questione, anche se la sua analisi del testo appare

[8] Cfr., da ultimo, J.-L. MAIER, *Le dossier du Donat., I. Des origines à la mort de Constance II (303-361).* Texte u. Unters. z. Gesch. d. altchr. Lit., 134, Berlin 1987.

[9] «Vest. Drev. Ist.», I, 1938, pp. 83 ss.

[10] *Ibid.*, 3, 1948, pp. 66 ss.

[11] *Ibid.*, 2, 1957, pp. 85 ss.

[12] *Circumcellionen und Adamiten. Zwei Formen mittelalt. Haeresie*, Berlin 1959.

[13] «Theol. Literaturzeit.», 85, 1960, pp. 497 ss.; «Wissensch. Zeitschr. der Martin-Luther-Univ.», Ges.-Sprachw., 1962, pp.1329 ss.; «Klio», 40, 1962, pp. 178 ss. (per citare solo alcuni dei numerosi studi del Diesner sull'argomento).

[14] Cfr. in particolare A.H.M. JONES, «The Journ. of Theol. Stud.», N.S. 10: 2, 1959 pp. 280 ss.; e S. MAZZARINO, Settim. di stud. del Centro Ital. di Studi sull'Alto Medioevo, IX, 1961, pp. 410 ss, ora in *Il basso impero. Antico, tardoantico era costant.*, Bari 1980, II, pp. 431 ss. (ivi bibl. più recente).

[15] «Annales d'hist. écon. et soc.», 6, 1934, pp. 351 ss.

[16] *The North African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*, Cambridge 1954, pp, 87 ss.

[17] *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique rom. de Septime Sévère à l'inv. vand.*, Paris 1958, pp. 325 ss.

[18] *Les cités de l'Afrique rom. au bas-empire*, Paris 1979 I, pp. 92 ss.

[19] *Il Basso imp.*, cit., pp. 438 ss.

[20] Cit., pp. 33 ss. e 56 ss.

[21] «Par. Pass.», 22, 1967, pp. 94 ss.

per molti versi discutibile, anzi è un esempio quanto mai significativo di come uno studio sostanzialmente inaccettabile nelle sue conclusioni possa dare lo spunto a nuovi, fertili approfondimenti.

È innegabile la difficoltà di conciliare i due diversi ordini di testimonianze di cui si è accennato, da un lato Optato e Agostino in testa, dall'altro i documenti della cancelleria imperiale; come spiegare infatti la presenza dei *Circumcelliones* a fianco degli *inlustres*, degli *spectabiles*, dei *senatores*, ecc., se essi null'altro erano che dei fanatici disoccupati e morti di fame? Per altro verso, come fare a intendere i *Circumcelliones* quali *Landarbeiter* di fronte all'affermazione di Agostino che essi erano *ab utilibus operibus otiosi* e *ab agris vagans et victus sui causa cellas circumiens rusticanas*. Ma sono solo degli esempi: in realtà il contrasto appare netto e la difficoltà di sanarlo risulta manifesta in qualunque modo si tenti di affrontare la tradizione nelle sue diverse connotazioni, salvo che esse non rappresentino aspetti di una medesima realtà, coesistenti o legati a momenti distinti[22].

Il problema evidentemente è nel testo dell'editto onoriano di *CTh*, 16,5,52 su cui si fonda l'interpretazione rivoluzionaria del Saumagne: *nisi ex die prolatae legis omnes Donatistae, tam sacerdotes quam clerici laicique, catholicae se, a qua sacrilege descivere, reddiderint, tunc inlustres singillatim poenae nomine fisco nostri auri pondo quinquaginta cogantur inferre, spectabiles auri pondo quadraginta, senatores auri pondo triginta, principales auri pondo viginti, decuriones auri pondo quinque, negotiatores auri pondo quinque, plebei auri pondo quinque, circumcelliones argenti pondo decem. Qui nisi a conductoribus, sub quibus conmanent, vel procuratoribus executori exigendi fuerint praesentati, ipsi teneantur ad poenam, ita ut nec domus nostrae homines ab huiuscemodi censura habeantur immunes. Uxores quoque eorum maritalis segregatim multa constringat. Eos enim, quos nequaquam inlata damna correxerint, facultatum omnium publicatio subsequetur. Servos etiam dominorum admonitio vel colonos verberum crebrior ictus a prava religione revocabit, ni malunt ipsi ad praedicta dispendia, etiam si sunt catholici, retineri...*

Ebbene, l'elenco delle categorie con le rispettive sanzioni si chiude con i *Circumcelliones*, e la proposizione che segue si apre con *qui* pronome relativo. Ora, si presentano due eventualità, o *qui* si riferisce a tutte le categorie elencate prima, o si riferisce soltanto all'ultima, i *Circum-*

[22] Ampia informazione e discussione in W.H.C. FREND, *The Donatist Church*, Oxford 1952, pp. 339 ss.; P. MONCEAUX, cit., IV, pp. 62 ss. e 193 ss.; TENGSTRÖM, cit., pp. 66 ss. e *passim*.

celliones; ma che il pronome relativo si possa riferire a tutte le categorie prima elencate mi pare senz'altro da escludere, perché è da escludere che fra coloro i quali *conmanent sub conductoribus* ci fossero, poniamo, gli *inlustres*, o gli *spectabiles* o i *senatores*, ecc. Pertanto *qui* potranno essere soltanto i *Circumcelliones*, secondo quanto tutto fa credere; ma non sono invece da vedere i *Circumcelliones* in *ipsi*, come vorrebbe Saumagne[23], e con lui, Brisson[24], Lepelley[25], ecc., forse fuorviati dal costrutto anacolutico: in realtà la pena per i Donatisti e i *Circumcelliones* è stata già espressa con esattezza, e sarebbe del tutto fuor di luogo ripetere un generico richiamo a una sanzione altrettanto generica, mentre, per altro verso, risulterebbero esenti da qualsiasi sanzione i *conductores* e i *procuratores*, esplicitamente chiamati in causa in quanto possibili protettori di colpevoli, e ciò non pare certo ammissibile: alla sanzione del resto esplicitamente si allude (*nec...censura habeantur immunes*) per i *domus nostrae homines*, di cui è menzione poco dopo. *Ipsi* sono invece proprio i *conductores* e i *procuratores*, sia pure al prezzo di un anacoluto[26].

È ora il momento delle *uxores eorum*: chi sono *eorum*? Certamente in *eorum* i *Circumcelliones* sono compresi, se *eorum* si riferisce genericamente all'elenco che precede: ed è quanto basta. Ma è un'eventualità forse anche più verosimile che *eorum* si riferisca a *qui* o a *ipsi*, dato che costoro si trovano menzionati nel periodo immediatamente precedente, e sono persone distinte, come or ora si è cercato di chiarire. In tal caso, fra i due — *qui* e *ipsi* — non par dubbio che *eorum* si dovrebbe riferire a *qui*, in quanto questi sono chiamati in causa per la loro professione religiosa, e su questo stesso piano è naturale che fossero chiamate in causa anche le *uxores*; è invece difficilmente ammissibile che fossero coinvolte le mogli in eventuali responsabilità di *conductores* e *procuratores*, che nemmeno fossero donatisti, e non meno inammissibile è che proprio queste sole *uxores*, e non quelle degli altri, fossero legate alla *multa maritalis*[27]. Dovrebbe trattarsi allora delle mogli dei *Circumcelliones*, secondo ogni verosimiglianza. Ma, se si tratta delle mogli dei *Circumcelliones*,

[23] Cit., pp. 354 ss.

[24] Cit., pp. 334 ss.

[25] Cit., I, pp. 95 s.

[26] MAZZARINO, cit., pp. 439 s.; CALDERONE, cit., pp. 96 s.

[27] Sulla posizione di *conductores* e *procuratores*, cfr. ad es., E. BEAUDOUIN, *Les grands domaines de l'empire d'après des travaux recents*, «N.R.H.», 22, 1898, pp. 208 ss. (in part. 212 ss.); LEPELLEY, cit., I, p. 322; D. VERA, in *Soc. Rom. Imp. Tardoant.* (a cura di A. Giardina), Bari 1986, I, pp. 387 ss. e 436 ss., ivi bibl.

agli stessi *Circ.* si dovrebbe riferire anche *eos...quos*, subito dopo, secondo il procedimento logico seguito dal redattore nella formulazione del periodo; infatti la proposizione è introdotta da *enim*. Ora, poiché i *damna inlata* identificano le sanzioni pecuniarie prima elencate, *eos... quos* vanno identificati con i destinatari di questi *damna*, ossia con i *Circ.*, (se sono le mogli dei *Circ.* ad essere legate alle sanzioni riguardanti *eos... quos* attraverso *enim*).

Più semplicemente: le sanzioni che ricadono sulle mogli sono legate a quelle previste per i mariti; se si tratta delle mogli dei *Circumcelliones*, *eos...quos* paiono essere gli stessi *Circ.*[28]. Ma — indipendentemente da questo discorso — i *Circ.*, in ogni caso, sono compresi in *eos...quos*, qualora pure ci trovassimo di fronte a un generico richiamo all'elenco delle sanzioni formulato poco prima. Ed ancora è quanto basta.

Compaiono quindi *servi* e *coloni*: che si tratti ancora di *Circ.* è reso quanto mai verosimile dall'omogeneità dei casi prospettati, se realmente i precedenti (*qui nisi...uxores eorum*; *eos enim quos...*) identificano i *Circ.*, ma soprattutto dal fatto che ci sono quelli che sono tenuti essi stessi (anche se sono cattolici) a pagare le somme previste a titolo di sanzione (*praedicta*), invece dei colpevoli, *servi* e *coloni*[29]. Ma né gli uni né gli altri compaiono nel testo dell'editto onoriano, nonostante l'esplicito riferimento. Ciò vuol dire che costoro sono compresi in qualcuna delle categorie elencate, e in tal caso, difficilmente possono essere altro che i *Circumcelliones*.

Infine, per i *clerici ministrique eorum ac perniciosissimi sacerdotes* può valere quel che si è detto riguardo a *eorum* e a *eos...quos*: fra essi ci potevano essere certamente dei *Circ.* se *eorum* si riferisce genericamente alle categorie comprese nell'elenco precedente.

A questo punto ci è permesso fissare qualche punto: il primo è consequenziale alla nostra analisi complessiva del testo onoriano, se è fondata; il secondo è legato all'ultimo punto, or ora illustrato. Ci risulta allora, in primo luogo, che nella denominazione di *Circ.* sono compresi coltivatori della terra a diverso titolo e con diverso stato giuridico — sottoposti a *conductores* e *procuratores*, *servi* e *coloni* — e proprietari, dal momento che la pena per coloro i quali (*eos...quos*) *nequaquam inlata*

[28] Così, per altro, SAUMAGNE, cit., pp. 96 ss.

[29] Sulla posizione dei *servi* e dei *coloni*, cfr. ad es., VERA, cit., pp. 414 ss. (ivi bibl.); cfr. anche BÜTTNER, cit., pp. 45 ss.; TENGSTRÖM, cit., pp. 47 ss., 129 ss. e *passim*; VERA, cit., pp. 392 ss. e 404 ss.; bibl.in A. MARCONE, *Il colonato tardoantico nella storiogr. mod.*, Como 1988.

damna correxerint è la *facultatum omnium publicatio*, che non avrebbe senso se comminata a una categoria che non comprendesse i proprietari.

In secondo luogo: se nel testo onoriano nella voce *Circumcelliones* devono intendersi compresi verosimilmente i *servi* e i *coloni*, sottoposti ai *conductores* e ai *procuratores* e inoltre i proprietari, se ne può dedurre che il termine *Circumcelliones* non identifica una categoria, un *ordo*, ma in esso possono essere compresi degli appartenenti alle varie categorie, quali che siano. D'altra parte, la presenza dei *Circumcelliones*, se è una denominazione che può essere pertinente a chiunque indipendentemente dagli *ordines* citati, ben si troverebbe collocata a chiusura dell'elenco a indicare quasi un supplemento di sanzione per chi fra gli *inlustres*, gli *spectabiles*, i *senatores*, ecc., fosse anche uno dei *Circumcelliones*[30].

E in questa stessa prospettiva si può forse aprire una via di soluzione al problema posto dall'editto onoriano del 414[31], un testo che richiama puntualmente l'altro editto onoriano di cui si è discusso. Il punto essenziale della questione, per quel che ci riguarda, è dato dall'assenza dei *Circumcelliones* in un elenco di sanzioni che ricalca quello dell'editto di due anni prima; ora, è certo che nell'editto del 414 sono previste sanzioni, in sostanza, per due ordini di colpevoli, i Donatisti, da un lato, e i protettori dei Donatisti, dall'altro (da un lato: *damna quoque patrimonii, poenasque pecuniarias evidenter imponimus viris, mulieribus, personis singulis, et dignitatibus pro qualitate sui, quae debeant irrogari. Igitur proconsulari...*; dall'altro: *conductores autem domus nostrae, si... permiserint... conductores vero privatorum, si permiserint in hisdem praediis conventicula haberi...*). I *Circumcelliones* non sono evidentemente fra questi ultimi, ma non sono neanche identificabili con uno degli *ordines* elencati, poniamo, ad. es., con i *sacerdotales*, o con i *decem primi curiales*, o con i *decuriones*, ecc. in quanto sono esplicitamente distinti nel decreto del 412. E siccome non è pensabile che siano scomparsi, anzi

[30] La misura delle sanzioni pecuniarie parrebbe rapportata ai diversi livelli delle categorie elencate; risulta tuttavia sorprendente la misura della sanzione relativa ai *Circumcelliones* per la sua modesta entità, se si pensa alla gravità dei loro atti. Per altro verso, che essi non possano essere assimilati alle categorie prima elencate, sembra ovvio, dato che nessuna di queste ultime ha — neppure in minima entità — connotazioni di fanatismo e di violenza analoghe a quelle dei *Circumcelliones*: questi, al contrario, solo attraverso tali connotazioni sono caratterizzati. È da notare ancora che difficilmente si potrebbe pensare di identificare dei *liberi* che rispetto ai plebei avessero un divario qual è quello fra una sanzione di cinque libbre d'oro e una di dieci libbre d'argento. Varie, giuste osservazioni, ad es. in SAUMAGNE, cit., pp. 355 ss., e in BRISSON, cit., pp. 335 ss. contro l'ipotesi che i *Circumcelliones* fossero delle bande di saccheggiatori; ma non minori mi paiono i dubbi riguardo all'identificazione di un *ordo*. Cfr. anche CALDERONE, cit., pp. 96 ss.

[31] *CTh.* XVI,5,54.

è certo che a quella data non erano affatto scomparsi, l'eventualità più verosimile mi pare ancora che *Circumcelliones* potessero essere i membri di qualsiasi *ordo*, ossia che fra i *Circumcelliones* potessero esserci dei *proconsulari aut vicariano vel comitive primi ordinis... honore succincti*, come pure dei *sacerdotales*, dei *decuriones*, ecc.[32].

Una verifica ulteriore della lettura che qui proponiamo riguardo all'editto onoriano del 412 ci offre la «riedizione» di esso nel 484 da parte del re vandalo *Hunericus* nella tradizione di Vittore di Vita[33]. Senza che — per quanto interessa nella fattispecie — una rilevanza significativa abbia il problema inerente a quale dei due testi abbia maggiore aderenza all'originale, vanno tenuti in conto in qualche misura quelli che appaiono come limiti di fondo del testo vandalo, ossia la natura non «tecnica» dello scritto che ce lo riporta, da un canto, e dall'altro, l'utilizzazione del testo originario ai fini anticristiani di *Hunericus*, quindi a fini opposti, oltre settant'anni dopo[34].

Per quel che riguarda i *Circumcelliones*, comunque, la rispondenza dei contenuti nelle due redazioni non sembra lasciare spazio a dubbi di sorta. L'elenco si chiude, come nel testo del 412, con la menzione dei *Circumcelliones*, e se la proposizione che immediatamente segue (*et si qui forte in hac pernicie permanerent...*) non si riferisce ad essi soltanto, certamente li comprende: risulta quindi ancora che i *Circumcelliones* possono essere proprietari, dal momento che sono soggetti alla confisca dei beni. D'altra parte, quanto è esposto nel periodo successivo, ossia la responsabilità degli *ordines civitatum*, dei *procuratores* e dei *conductores* riguardo ai recidivi, sta ancora a dimostrare che fra i *Circumcelliones* c'erano anche quelli che non erano proprietari ed erano sottoposti ai *procuratores* e ai *conductores*, come ci mostrava il testo onoriano del 412. E ancora: perché si fa menzione con netto rilievo dei *procuratores* e dei

[32] I limiti di un *argumentum ex silentio* sono ben noti; nella fattispecie si aggiunge che il decreto del 414, oltre a quella dei *Circumcelliones*, omette anche la menzione dei *negotiatores* e dei *plebei* (cfr. SAUMAGNE, cit., p. 357). Tuttavia, per i *Circumcelliones* almeno, la spiegazione mi pare idonea; cfr. anche BRISSON, cit., p. 337; TENGSTRÖM, cit., pp. 31 ss. Diversamente DIESNER, «Wissensch. Zeitschr. der Martin-Luther-Univ.», Ges.-Sprachw., 8: 6, 1959, p. 1011.

[33] *Hist. pers. Afric. prov.*, III, 10 (CSEL,7,76); cfr. anche CH. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 297.

[34] Cfr. ad es., CALDERONE, cit., p. 98, in favore della maggior fedeltà della redazione vandalica. Che la cancelleria di *Hunericus* potesse utilizzare un ottimo testo del decreto di Onorio è senz'altro verosimile; ciò non toglie però che esso potesse essere manipolato in relazione alle esigenze e ai disegni della politica vandalica. In realtà la redazione che noi leggiamo del decreto vandalico non è del tutto idonea ai fini di una verifica del testo di *CTh.* XVI,5,52; comunque le versioni appaiono sostanzialmente coincidenti riguardo al passo qui in discussione.

conductores, oltre che degli *ordines civitatum* — rilievo ben marcato dalla presenza di *sed et* — quando gli *ordines* perfettamente idonei allo scopo dovevano essere anche essi soli? Quale allora la funzione dei *procuratores* e dei *conductores*? Si intuisce agevolmente, a questo riguardo, che le sanzioni elencate nel testo vandalico non si riferiscono soltanto ai membri delle categorie citate (per i quali sarebbe stato sufficiente il controllo esercitato dagli *ordines civitatum*), ma anche a quanti erano soggetti ai *procuratores* e ai *conductores*, non erano appartenenti alle categorie elencate, eppure erano compresi nell'elenco delle categorie per le quali erano previste le sanzioni. In altri termimi, qualcuna delle categorie citate doveva essere comprensiva di varie componenti, sia *ordines* che no. E se questa premessa è fondata, non mi par dubbio che una caratteristica del genere sia da cogliere nei *Circumcelliones*, ed è lo stesso risultato a cui ci ha condotto nel complesso l'analisi svolta[35].

* * *

Dunque i *Circumcelliones* non sono un *ordo*, se questa analisi coglie nel segno, ma potevano essere *Circumcelliones* i componenti degli *ordines* più disparati, e così, in linea generale, i proprietari, i lavoratori liberi, i servi, ecc., più o meno secondo un uso analogo a quello del termine *Donatistae*: è quel che ci fa pensare la documentazione ufficiale della cancelleria imperiale, che è degna certamente della maggior fiducia[36]. Ma chi erano in definitiva i *Circumcelliones*? Ce lo dobbiam chiedere visto che esiste una tradizione ben nota di matrice non ufficiale, quella che risale soprattutto a Optato Milevitano[37] e ad Agostino[38]. Dobbiamo chiederci, in pratica, come si concilî questa tradizione con il profilo giuridico che ci è parso di poter ricostruire sulla scorta degli atti pubblici dell'impero.

[35] In altri termini, ha rilevanza particolare la presenza di *tales*, che identifica specificamente i componenti dell'elenco precedente. Ma di questo elenco non fanno parte *servi* e *coloni*; poiché la presenza di *procuratores* e *conductores* si intende nella fattispecie solo in rapporto ad essi, sembra necessario supporre che i servi e i coloni fossero compresi in qualcuna delle categorie facenti parte dell'elenco. In tal caso sembra naturale che non potesse trattarsi che dei *Circumcelliones*. Diversamente intende CALDERONE, cit., pp. 98 ss.

[36] Cfr. ad es., BRISSON, cit., p. 342, riguardo al Donatismo (non riguardo ai *Circumcelliones*).

[37] Cfr. in part. O. VANNIER, «Rev. Afric.», 67, 1926, pp. 13 ss.; DIESNER, «Wissensch. Zeitschr. ...», cit., pp. 1330 ss.

[38] Materiale soprattutto in *Bibl. August.*, Paris 1963-5 (bibl. I, pp. 128 ss.); sempre di grande utilità MONCEAUX, cit., VII, pp. 76 ss.; cfr. anche S. LANCEL, *Act. Conf. de Carth. en 411, Intr. génér.*, Paris 1972; e *supra* nota 8.

Se non erano un *ordo*, i *Circumcelliones*, va ben precisato che essi non erano neanche dei monaci, per quanto è verosimile[39]; indizi sintomatici ce lo fanno credere. Pensiamo alla descrizione di Isidoro[40]: *qui sub (suo) habitu monachorum usquequaque vagantur, venalem circumferentes hypokrisin, circumeuntes provincias, nusquam missi, nusquam fixi, nusquam stantes, nusquam sedentes.* Il valore effettivo di questa testimonianza non mi par dubbio nel senso che costoro, i *Circumcelliones*, di monaci avessero l'*habitus* e nulla più, quale che fosse la genesi del testo isidoriano, ché, se è nel vero l'ipotesi del Martroye[41] sulla matrice agostiniana di esso, la notizia ha da guadagnarci per l'autorità della fonte[42]. A parte ricordiamo infatti che Agostino[43] parla di *falsi monachi* (*veruntamen... sunt et qui monachi falsi sunt, et nos novimus tales... Tamen sunt enim monachi falsi, quam et clerici falsi, fideles et falsi*). E sull'atteggiamento agostiniano in tema di *monachi* e *Circumcelliones* non è il caso di indugiare oltre, dato che il materiale relativo è stato raccolto e ampiamente studiato[44]. Mi par invece che sia da richiamare con rilievo la testimonianza dell'anonimo *Praedestinatus*[45] intorno al 440: *in utriusque Numidiae partibus habent veluti monachos* (sogg. *Donatistae*), *quos Circumcelliones vocamus, agrestes et audacissimos daemonum famulos...* Anche qui non mi pare che ci sia spazio a molti dubbi su quel che si vuol dire, che cioè questi *Circumcelliones* si presentavano come *monachi*, ma non lo erano (*veluti monachos*).

D'altra parte, questo loro atteggiarsi come *monachi* — che potrebbe essere una provocazione, o una caricatura, o un motivo rituale, o altro — sembrerebbe ben integrarsi con certe caratteristiche, su cui più volte si ferma la tradizione, significativa di un comportamento che dà una connotazione di estremismo e di folle esaltazione al movimento dei *Circum-*

[39] Cfr. *supra*, note 2 e 3. Nello stesso senso sostanzialmente ha inteso CALDERONE, cit., pp. 100 ss. che ha dato una interessante interpretazione del termine *cotopitae*, come una forma copta perfettamente equivalente sul piano semantico a *Circumcelliones*.

[40] *De eccl. off.*, 2,16,7.

[41] In DACL, III 2, coll. 1700 ss.

[42] Non parlerei pertanto di un fraintendimento ad opera di un tardo erudito, come fa il MARTROYE (l.c.); in realtà la versione di Isidoro corrisponde a quella di Agostino, e il senso più verosimile è che non si trattasse di monaci, ma solo di monaci apparenti. Esame delle testimonianze ancora in TENGSTRÖM, cit., pp. 58 ss. e CALDERONE, cit., pp. 100 ss.

[43] *Enarr. in psalm.*, 132,4 (CC,40,1928).

[44] Cfr. *supra* nota 38.

[45] *De haeres.*, 69 (PL,53,611). Cfr. H. VON SCHUBERT, *Der sogennante Praedestinatus. Ein Beitrag zur Gesch. des Pelagianismus*, Leipzig 1903.

celliones. Come intendere diversamente la ricerca esasperata del martirio, il suicidio, le aggressioni, ecc.? È un quadro di inquietudini e di stravaganze in cui ben si intende la caratteristica del vagare da un posto all'altro, senza fissa dimora, saccheggiando e cercando cibo (*victus sui causa*)[46]. E nella stessa luce — di esasperazione e di fanatismo — acquistano più definiti contorni gli eccessi e le violenze di cui Optato e Agostino ci danno ampia e vivace notizia. Anche su questo piano una nota di peculiarità nella raffigurazione dell'attività dei *Circumcelliones*: i loro atti — appunto, aggressioni, saccheggi, violenze, abusi, ecc. — paiono assumere un certo contenuto sociale nell'atteggiamento che si manifesta sul rapporto debitori-creditori e *servi/coloni-domini*. L'ipotesi parrebbe giustificata, e in effetti ha avuto i suoi sostenitori[47].

Ma non è così, a me non par dubbio. I *Circumcelliones* hanno ciascuno il proprio ruolo nella società, legato all'*ordo* di appartenenza e al proprio lavoro: *iam tenentur ordine disciplinae colendisque agris amisso circumcellionum et opere et nomine inserviunt*[48]; ruolo che lasciano e riprendono smettendo attività e nome di *Circumcelliones*. Questa, e non altra, mi pare l'interpretazione del testo citato — contro Diesner[49] in particolare — dato che il movimento circumcellionico non era per niente finito verso il 420, quando, più o meno, fu scritto il *C. Gaudentium*[50].

Ci appaiono così questi finti morti di fame — forse periodicamente — che vagano di luogo in luogo in cerca di cibo, razziando nelle campagne, vicino ai monasteri, anelanti al martirio, si uccidono e si fanno uccidere, e sono pronti ad aggredire e a punire. La loro storia abbraccia lunghi decenni nell'arco di oltre un secolo, assumendo quando maggiore e quando minore rilevanza e gravità nei riflessi sul tessuto sociale, ma seguendo sempre una linea costante di motivi caratterizzanti. Se è possibile, insomma, che talune manifestazioni di intolleranza nei confronti dei *domini* o dei creditori si siano concentrate in un periodo di poco an-

[46] Testimonianze sintomatiche, ad es., in AUG., *C. Gaudentium*, I,28,32: *genus hominum... victus sui causa cellas circumiens rusticanas*; o in *Enarr. in psalm.*, I 32,2: *Circumcelliones... solent enim ire hac illac, nusquam habentes sedes...*; altro materiale in TENGSTRÖM, cit., pp. 66 ss. Cfr. anche B. KRIEGSBAUM, *Kirche der Traditoren oder Kirche der Märtyrer? Die Vorgesch. des Donatismus*, Innsbruck 1986.

[47] Profilo della questione, ad es., in FREND, cit., pp. 112 ss.; TENGSTRÖM, cit., pp. 14 ss.; LEPELLEY, cit., I, pp. 94 ss.

[48] AUG., *C. Gaudent.*, I,29,33 (CSEL,53,231).

[49] Citato *supra* nota 32.

[50] Cfr. MONCEAUX, cit., VII, p. 125 e «Rev. Phil.», 31, 1907, pp. 111 ss.; cfr. anche TENGSTRÖM, cit., pp. 115 ss. e LANCEL, cit., pp. 199 ss. (ivi bibl.).

teriore alla metà del IV sec., ciò non vuol dire che nei decenni successivi manifestazioni del genere siano state assenti del tutto, tanto meno nei primi decenni del V sec., se Agostino poteva scrivere, ad es., (*ep.* 108,6,18) *...ut contra possessores suos rusticana erigatur audacia... et fugitivi servi... a dominis alienentur... et violentissimis aggressionibus depraedentur* (sono usati appunto i presenti cong.); oppure (*ep.* 87,8): *nostri autem adversus inlicitas et privatas vestrorum violentias, quas et vos ibi, qui talia non facitis, doletis et gemitis...*; oppure ancora (*C. Gaud.*, I,28,32): *quis... nescit hoc genus hominum in horrendis facinoribus inquietum, ...maxime in agris territans, ab agris vacans...* Sembra un quadro che in buona parte è sotto gli occhi di Agostino, ma parlare di ripresa della *jacquerie* mi pare senz'altro poco opportuno, e per due motivi di fondo, sia perché di un'interruzione non v'è indizio se non *ex silentio*, mentre in Agostino non se ne coglie traccia significativa, ché anzi — solo ad es. — le diverse notazioni dell'*ep.* 108 e l'esposizione dell'*ep.* 185 inducono più facilmente ad escluderlo; sia perché la connotazione sociale dell'attività dei *Circumcelliones*, se realmente ci sia stata, è tutta da vedere[51].

E con questo siamo al punto cruciale del problema circumcellionico, ossia il suo contenuto di rivolta sociale; ci dobbiamo chiedere allora contro chi si rivolgessero le azioni di violenza dei *Circumcelliones*, le aggressioni, i saccheggi, gli abusi, ecc., ossia chi fossero i *domini*, chi fossero i creditori, ecc., ché solo così si può riuscire a intendere in qualche misura se in questi atti di violenza si possa cogliere una contrapposizione di classi sociali. Ebbene: l'interpretazione prospettata dell'editto onoriano del 412, se è fondata, contiene un elemento sufficiente per una risposta al quesito. Se *Circumcelliones* possono essere gli appartenenti ai vari *ordines*, i proprietari, come i lavoratori della terra, *liberi* e non *liberi*, è evidente che l'attacco ai *domini* in quanto tali, poniamo, non poteva essere obiettivo deliberato della loro attività di violenze, dato che *domini* c'erano fra di loro stessi: quindi non era una classe sociale l'oggetto degli attacchi quando essi aggredivano i *domini*, o facevano fuggire i *servi*, ecc., ma verosimilmente i seguaci di un altro credo. Quindi è una connotazione decisamente religiosa, meglio settaria, quella che caratterizza per il più ampio spettro l'azione dei *Circumcelliones*[52].

[51] Sulla questione cfr. FREND, cit., pp. 172 ss.; BRISSON, cit., pp. 329 ss.; P. BROWN, «JRS», 55, 1965, pp. 281 ss. (poi in *Religion and Society in the Age of Saint Augustin*, London 1972, pp. 335 ss.); P.-A. FÉVRIER, «Riv. St. Lett. Rel.», 1966, 2, pp. 228 ss.; LEPELLEY, cit., I, pp. 94 ss.

[52] La contrapposizione fra *Circumcelliones* e cattolici si può dire che sia un motivo ricorrente: cfr. ancora, ad es., AUG., *Ep.* 93,1,2 (CSEL,34,2,447), *o si possem tibi ostendere ex ipsis circumcellionibus quam multos iam catholicos manifestos habeamus damnantes*

In questo senso possono valere ancora due ordini di fatti:
1) gli attacchi dei *Circumcelliones* erano diretti prevalentemente contro i cattolici: testimonianze, fra le tante, ad es. nel protocollo del Concilio del 404[53], *ad immanes violentias sunt conversi ita ut multos episcopos multosque clericos (ut de laicis taceamus) insidiis oppresserint, ecclesias etiam aliquas invaserint... Nota est enim et saepe legibus conclamata circumcellionum, qua furiunt...*; o in Agostino, *ep.* 133,1, a proposito dell'omicidio di *Restitutus*, e di *Innocentius*; o in *CTh.*, 16,2,31, dove si tratta certamente dei *Circumcelliones*, anche se non sono esplicitamente menzionati: *ut in ecclesias catholicas inruens sacerdotibus et ministris vel ipsi cultui locoque aliquid importet iniuriae...* Se ne ricava dunque una caratterizzazione nel senso di lotta religiosa e non sociale[54].
2) si può constatare generalmente una solidarietà fra i *Circumcelliones*, i proprietari terrieri e le gerarchie della chiesa donatista; ciò appare manifesto dalle protezioni nei confronti dei *Circumcelliones* che lavoravano la terra, e dei *conventicula* donatisti, come risulta dalle pene ad essi comminate per questa colpa (se n'è già detto a proposito dell'editto onoriano del 412). Altre testimonianze, fra le varie, ad es., in Agostino, *Enarr. in Psalm.*, 10,5, *quotidianas violentias circumcellionum sub episcopis et presbyteris ducibus circumquaque volitare* (e la Chiesa era proprietaria di terre); ancora l'editto del 409 in *CTh.*, 16,2,31, *quod si multitudo violenta civilis apparitionis executione et adminiculo ordinum possessorumve non potuerit praesentari...*; e poi il vescovo Optato di Thamugadi, che coprì un decennio sul finire del IV sec., nel corso del quale alla testa dei *Circumcelliones* si diede ad ogni sorta di abusi, e fra essi ricordiamo *tyrannicas in civitatibus et maxime in fundis alienis dominationes.* È una solidarietà, dunque, che non lascia spazi al punto di vista della classe sociale, per lo meno negli intenti del movimento in cui si impone su ogni altro il punto di vista religioso (*alieni* sono i *fundi* — evidentemente dal punto di vista dei Donatisti e dei *Circumcelliones* — nel citato testo agostiniano, *C. litt. Pet.*, I, 24 e *aliena* sono i *patrimonia* nello stesso testo, II, 23)[55].

suam pristinam vitam. Cfr. BRISSON, cit., p. 356. Nello stesso senso vale anche il passo citato del *C. Gaudent.*, I,29,33 (CSEL,53,231), significativo — come pare ovvio — anche contro l'interpretazione dei *Circumcelliones* come *ordo* e come lavoratori (*Landarbeiter*): appare in esso infatti che i *Circumcelliones tenentur ordine disciplinae colendisque agris... inserviunt*, quando cessano di essere *Circumcelliones*; esame del testo in TENGSTRÖM, cit., pp. 31 ss.

[53] PL 11,1202 D-120 A; altri testi in TENGSTRÖM, cit., pp. 62 ss.

[54] Cfr. *supra* nota 51; ampia informazione e discussione in LANCEL, cit., pp. 191 ss.

[55] Cfr. AUG., *C. litt. Petil.*, 2,83,184 (CSEL 52,114): *ipsa ecclesia catholica... armatis turbis ab Optato atrociter et hostiliter oppugnata est.* Cfr. anche *Bibl. August.*, 30,

Allora, per quel che ci consente lo stato attuale delle nostre conoscenze, non mi pare che si possa vedere altro che una setta con intenti di fanatica lotta prevalentemente anticattolica (e antiimperiale in coincidenza); di un contenuto sociale non pare di poter cogliere traccia di sorta, ed è naturale se si tratta di una aggregazione che attinge a diverse classi sociali, attente, per altro, a colpire chi stava sul fronte avverso e, dal canto loro, a riacquistare la loro posizione quando si ritiravano dalle file dei *Circumcelliones* (*tenentur ordine disciplinae colendisque agris amisso opere et nomine circumcellionum inserviunt*)[56].

pp. 178 ss.; 290 ss.; ecc. Sul vescovo Optato e il suo operato, cfr. MONCEAUX, cit., IV, p. 66; FREND, cit., pp. 208 ss. e 222 ss.; TENGSTRÖM, cit., pp. 74 ss.; LEPELLEY, cit., II, pp. 471 ss.

[56] Sporadici motivi di solidarismo fra *Circumcelliones* e cattolici ci sono stati (cfr., ad es., BRISSON, cit., pp. 349 ss. e 355 ss.), ma ciò non vale ad attenuare o, peggio, ad annullare, quella che è una contrapposizione di fondo: che poi sia stata la situazione geografica, o una certa *humus* culturale, od altro, a concorrere al moto di aggregazione su un comune denominatore africano, può esser motivo di riflessione. Spunti interessanti a questo proposito in THÜMMEL, cit., pp. 88 ss.; FREND, cit., pp. 76 ss.

Sabina Sechi

Razionalizzazione degli spazi commerciali: *fora* e *macella* nell'*Africa Proconsularis*

Nel quadro degli edifici pubblici delle città dell'*Africa Proconsularis*, colpisce lo scarso numero di strutture commerciali specializzate quali i *macella*: secondo il censimento di Claire De Ruyt sono presenti nella provincia dieci *macella*, quattro dei quali noti solo dalle fonti epigrafiche[1]; a tale lista si può aggiungere il *macellum* di *Mactaris* non compreso nel catalogo della studiosa[2]. Il quadro lascia perplessi, specie in relazione al numero dei complessi forensi conosciuti, che sono in tutto una quarantina; notiamo cioè l'esistenza di un gran numero di città che si sono sviluppate ed articolate secondo un assetto pienamente rispondente ai modelli romani, che avrebbe dunque dovuto prevedere anche l'edificazione del *macellum*. Tale lacuna è forse determinata dal fatto che in molti casi gli scavi hanno interessato solo i complessi più articolati e di più facile individuazione quali quelli forensi[3]. Bisogna tenere inoltre in conto la presenza di strutture commerciali alternative, esterne ai fori, che non hanno lasciato testimonianze monumentali significative.

Oltre a ciò si registra l'assenza di strutture commerciali nei complessi forensi: nel corso di una ricerca relativa ai fori augustei in Italia e nelle provincie occidentali dell'impero romano[4], si è potuto constatare come la presenza di *tabernae* nel foro sia un fatto del tutto consueto e come l'assenza di tali strutture sembri derivata non tanto da opzioni particolari di carattere regionale, quanto dal generale evolversi nel tempo della

[1] De Ruyt 1983, fra i *macella* dell'*Africa Proconsularis* ha considerato: *Bulla Regia* (pp. 48-52), *Gigthis* (pp. 75-79), *Hippo Regius* (pp. 89-94), *Lepcis Magna* (pp. 97-106), *Thuburbo Maius* (pp. 207-212), *Thugga* (pp. 212-218), ha inoltre citato le iscrizioni relative ai *macella* di *Madaura* (Gsell 1922, p. 185, n. 2052), *Municipium Aurelianum C[ommodianum...]* (*CIL* VIII, 12353), *Nepheris* (*CIL* VIII, 24039), *Thignica* (*CIL* VIII, 1406; *ILS* 6795).

[2] Un'iscrizione del 231 (Picard 1974, p. 23) menziona l'edificazione del *macellum* di *Mactaris*, indicazioni sullo stesso *macellum* sono in M'Charek 1985, p. 221.

[3] Baaziz 1987, pp. 221-236: nel sintetico catalogo riguardante i fori della Tunisia sostiene (p. 233) che nella maggior parte dei casi sia sufficiente, in un sondaggio, mettere in luce 50 cm. di lastricato per procedere all'identificazione di un foro. Senza entrare nel merito della plausibilità di tale asserzione, essa sembra comunque dimostrativa di un atteggiamento ormai standardizzato.

[4] Mi riferisco alla mia tesi di laurea intitolata: «I fori augustei in Italia e nelle provincie occidentali dell'impero romano: problemi di tipologia», discussa nel marzo del 1990 con i proff. Cinzia Vismara ed Attilio Mastino dell'Università di Sassari.

morfologia dei complessi forensi. Già a partire dall'età augustea avanzata si possono distinguere nel foro aree con funzioni specifiche a carattere monumentale che vanno gradualmente escludendo le interferenze commerciali.

Così a Pompei (fig. 1) l'originaria piazza mercato, circondata da *tabernae*, acquisisce in età sannitica un aspetto monumentale, viene dotata di portici e, nelle aree prima occupate da *tabernae*, sono in seguito costruiti edifici religiosi ed amministrativi[5]. L'attività commerciale viene quindi a svolgersi esclusivamente nel *macellum* situato all'estremità del lato nord-orientale della piazza e presente sin dai primi tempi di vita del sito[6]. A partire dall'età augustea l'intervento edilizio romano si ma-

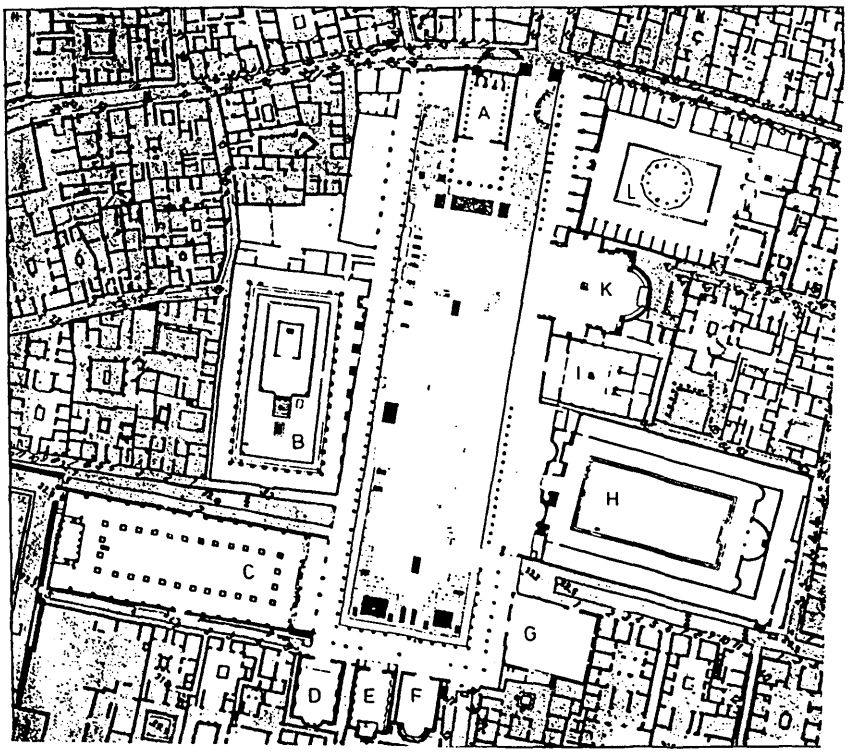


Fig. 1: Foro di Pompei, L) *macellum*.

[5] MAIURI 1941, pp. 371-386: nella parte centrale del lato occidentale del foro sono state rinvenute le tracce di sette *tabernae* risalenti al IV sec. a.C.

[6] MAIURI 1942, pp. 253-266; NABERS 1973, pp. 173-176.

nifesta più esplicitamente e le *tabernae* ancora esistenti, specialmente nel lato nord-orientale, vengono via via soppresse e sostituite da edifici ben più monumentali quali quello di *Eumachia*, augusteo-tiberiano, il tempio dei Lari Pubblici, forse neroniano ed il cd. tempio di Vespasiano[7]. Dopo il terremoto del 62 viene edificato un mercato minore nel lato sud-occidentale del foro, a settentrione del tempio di Apollo, forse ad inglobare le attività commerciali espulse dal lato nord-orientale[8].

Sembra un dato rilevante anche quello evidenziato ad Ampurias: il foro repubblicano è costituito da una piazza circondata da portici, su quelli orientale e meridionale prospettano *tabernae* ed a settentrione è un tempio cinto da peribolo su tre lati[9].

In età augustea vengono chiusi gli ingressi sul foro delle *tabernae*, che divengono accessibili dalle nuove aperture sulle vie limitrofe[10] (fig. 2); tali modifiche sembrano indicare una linea di tendenza generale sulla quale si basano le riforme urbanistiche che seguiranno un po' ovunque: non è più sul foro che si individua il fulcro delle attività commerciali ma in luogo diverso, mentre le connotazioni funzionali del complesso forense sono rigidamente circoscritte nell'ambito delle valenze religiose ed amministrative. Non a caso — sempre in età augustea — viene edificato un complesso basilica-curia lungo il lato orientale, mentre in età flavia il settore religioso si arricchisce di sei templi minori[11].

A *Conimbriga*[12] — secondo l'interpretazione di Anne Roth Congès — ad una prima fase edilizia in cui il foro è costituito da una piazza porticata, con basilica a due navate ed *aedes Augusti* lungo il lato settentrionale e con *tabernae* affacciantisi sul portico occidentale (fig. 3), ne segue un'altra, forse flavia, comportante un complesso con tempio in *temenos* e basilica lungo il lato orientale, mentre le *tabernae* occidentali vengono soppresse[13].

[7] MAIURI 1942, pp. 270-281; MOELLER 1972, pp. 323-327.

[8] DE VOS, DE VOS 1982, p. 48.

[9] AQUILÈ, MAR *et alii* 1984, pp. 80-99.

[10] *Ibidem*, pp. 93-97.

[11] *Ibidem*, p. 87, sull'edificazione del complesso basilica-curia; *ibidem* pp. 98-99, sui sei templi minori.

[12] ROTH CONGÈS 1987, pp. 711-751.

[13] *Ibidem*: la studiosa ha riscontrato, oltre le due fasi edilizie citate, una terza fase nella quale viene soppressa anche la basilica flavia e che presenta un foro la cui unica prerogativa è quella religiosa. Questa tesi non collima con quella precedente degli editori degli scavi (ALARÇAO, ETIENNE 1977) che notarono il susseguirsi di due sole fasi edilizie, ponendo la basilica flavia nella fase augustea e considerando un portico sopraelevato prospiciente l'*aedes Augusti* la basilica augustea.

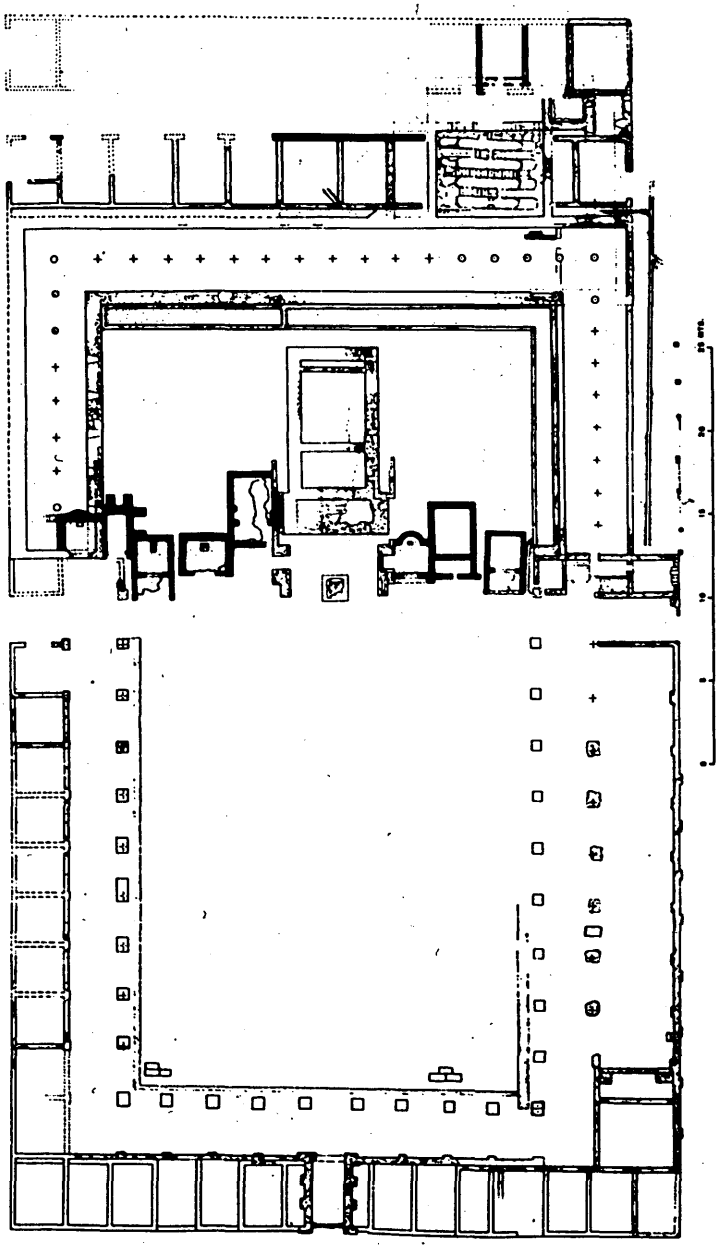


Fig. 2: Foro di Ampurias, fase augustea (da AQUILÉ, MAR *et alii*).

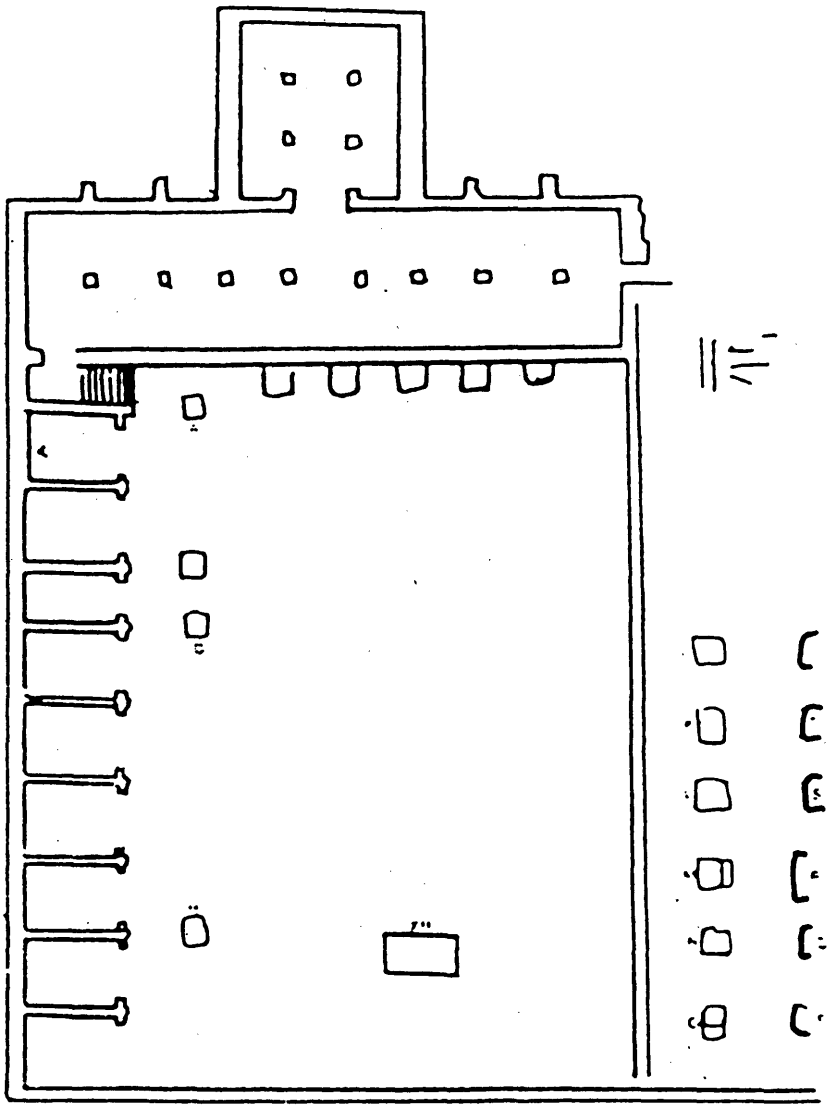


Fig. 3: Foro di *Conimbriga*, fase augustea (da ROTH CONGÈS).

Sembra dunque che nei tre casi citati si possa cogliere un'evidente matrice dell'assetto che si andava codificando: graduale esclusione delle

tabernae dal foro ed enfatizzazione sempre più marcata dell'aspetto religioso ed amministrativo.

Il fenomeno suesposto sembra prendere avvio in età augustea per divenire corrente nelle epoche successive, in tutte le provincie dell'impero.

Nell'*Africa Proconsularis* solo a Cartagine, Utica, *Lepcis Magna* e *Mactaris* sono noti fori risalenti al più tardi all'età augustea, mentre la quasi totalità delle testimonianze si data dall'età flavia all'età antonina, quando cioè tale articolazione è ormai codificata.

Per quanto concerne i primi fori africani bisogna anche considerare che si tratta di assimilazioni al modello romano di situazioni precedenti, cioè di *agorai* puniche e che in tutti i casi citati l'attività edilizia romana o l'evergetismo delle classi indigene più romanizzate hanno condotto, se non ad una totale ridistribuzione delle funzioni urbane, ad ampliamenti e modifiche diluiti nel tempo ma capaci di ristrutturare l'organizzazione degli spazi. In quest'ambito riveste rilevante importanza il motivo della creazione di un secondo foro con funzioni religioso-amministrative, a titolo celebrativo o di esaltazione del prestigio dell'imperialismo romano.

A Cartagine il tracciato punico fu tenuto presente nella fondazione della *colonia* romana[14] (fig. 4); la *platea maritima* (Vict. Vit. II,5) non era ubicata all'incrocio delle principali arterie dell'impianto romano essendo ad esse anteriore[15]; la sua posizione decentrata e prossima ai porti, inoltre, le consentiva di meglio assolvere alla propria funzione commerciale[16].

Solo in seguito sul pianoro della Byrsa, dove già era presente un impianto religioso, fu edificato un complesso forense di risonanza ben più rilevante, la *platea cum gradibus in media civitate* (Aug., *retract.* II, 84), che è chiusa ad E dalla maestosa basilica e costituita da una grande area cinta da colonnati marmorei dominata a W dal *capitolium* (*CIL.* VIII, 1013), di cui purtroppo non sussistono le tracce. Tale impianto assunse in età antonina il ruolo di foro amministrativo-giudiziario e di centro religioso della colonia[17].

Ad Utica[18] (fig. 5), sede del governatore dal 146 a.C., l'attività ur-

[14] RAKOB 1981, p. 107.

[15] SAUMAGNE 1924, p. 140; AUDOLLENT 1901, p. 208.

[16] SAUMAGNE 1924, pp. 131-140; LÉZINE 1968a, pp. 41-44; GROS, TORELLI 1988, pp. 284-291.

[17] GROS, DENEAUVE 1980, pp. 299-332; GROS 1982, pp. 636-658; DENEAUVE 1985, pp. 88-106; IDEM 1990, pp. 143-155.

[18] LÉZINE 1970, pp. 63-64; IDEM 1968a, pp. 86-106; GROS, TORELLI 1988, pp. 291-298.

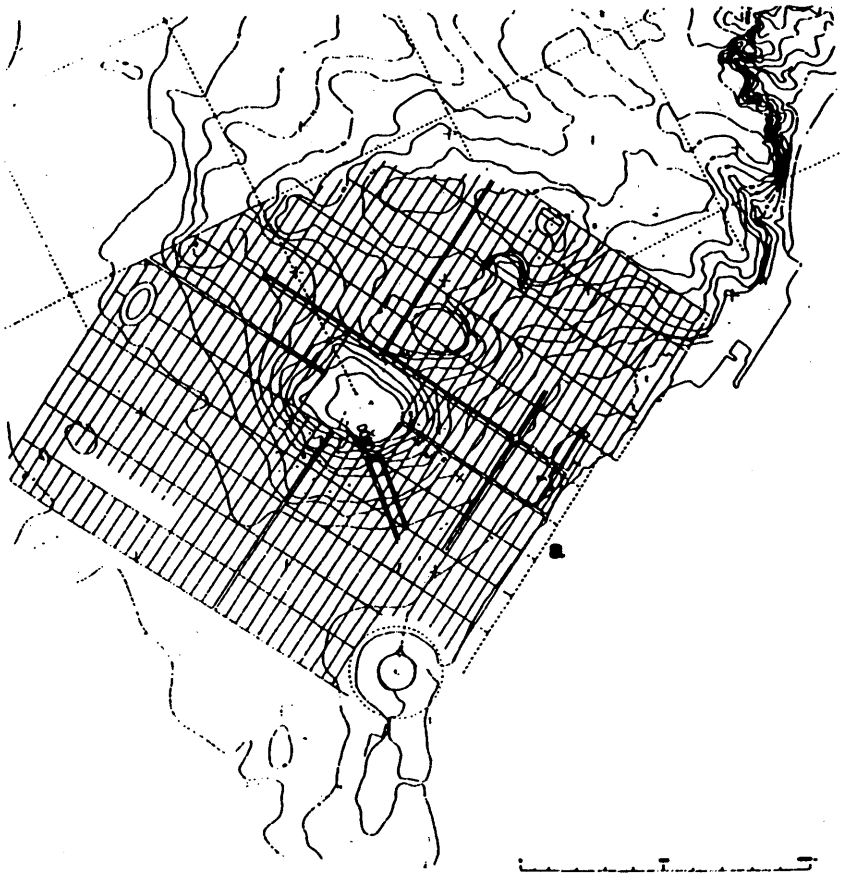


Fig. 4: Colonia augustea di Cartagine ed i resti punici d'età ellenistica, a) zona della *platea maritima* (da SAUMAGNE, RAKOB).

banistica in età romana appare più contenuta ed il foro nuovo non coesiste con quello ellenistico ma si sovrappone ad esso. L'impianto di Utica ellenistica sembra presentare uno schema analogo a quello dei quartieri marittimi della contemporanea Cartagine che prevedeva, nel suo tessuto ortogonale, isolati con il lato lungo parallelo alla riva.

Nel corso del I sec. a.C. nuovi quartieri invadono l'area delle necropoli puniche seguendo un orientamento in sintonia con quello dell'impianto preesistente. Pertinente a questa fase è l'area probabilmente rela-

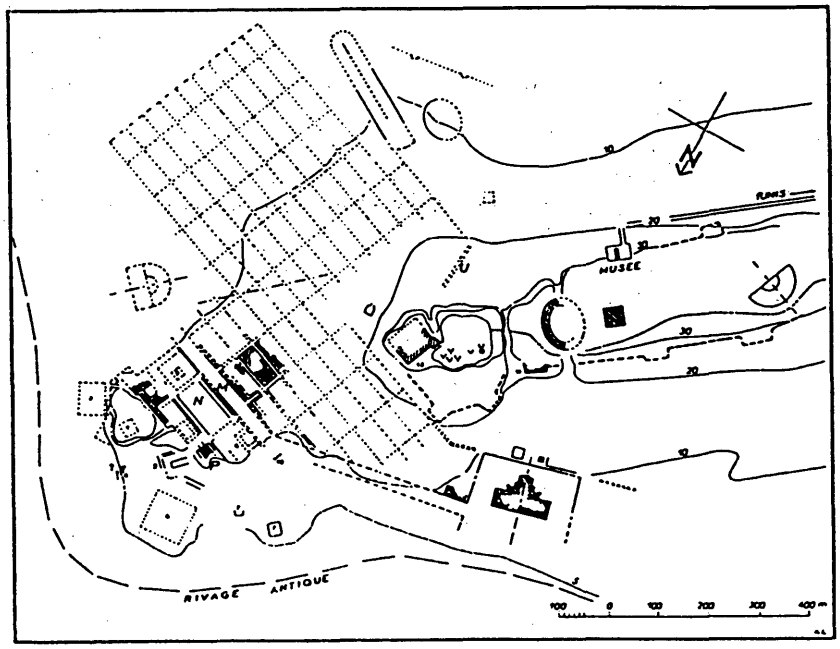


Fig. 5: Utica in età imperiale, m) grande viale, n) *forum novum*, p) *forum vetus* (da LÉZINE).

tiva al *forum vetus*, che si estendeva sul promontorio adiacente all'antica riva, all'estremità nord-orientale del sito: una piazza rettangolare, lastricata in marmo, di cui sono visibili una porzione a W e resti di un tempio.

Nel II sec. d.C., forse in concomitanza — ma non lo si può affermare con certezza — con l'accesso del municipio al rango di colonia (*CIL* VIII, 1181), l'urbanistica uticense acquista un registro più ambizioso, sia per le favorevoli condizioni economiche che in seguito all'*imitatio Carthaginis*; risale a questo periodo l'apertura di un grande viale porticato che collega le terme a W del sito con il teatro ad E. La sistemazione della *plateia* sconvolge la disposizione di alcuni isolati nei quartieri vicini alla spiaggia ed il complesso forense risulta decentrato rispetto alla nuova direttrice. È a questo punto che il foro venne edificato più a S in modo da aderire al grande viale, utilizzando solo in parte le strutture preesistenti.

Sia a Cartagine che ad Utica il piano globale non sembra comprendere strutture commerciali specializzate stabili.

A *Lepcis Magna* (fig. 6) il primo impianto punico si estendeva nel quartiere nord-orientale della *civitas foederata*, a W dell'invaso portuale, ov'è il *forum vetus*, eco della precedente piazza-mercato e primo centro sia religioso-amministrativo che commerciale dell'*emporium*[19].

Anche a *Lepcis* dunque è riconfermata, nella rielaborazione romana del piano urbano, la posizione del centro monumentale nelle vicinanze del porto, come in età punica, grazie alle prerogative commerciali ed al retaggio storico che tale nucleo preserva. Il foro viene dunque plasmato secondo le nuove esigenze ideologiche delle classi emergenti, in sintonia con le istanze del potere centrale, sia in ambito religioso, con la revisione del *pantheon* lepcitano che viene adeguato alla tradizione romana e

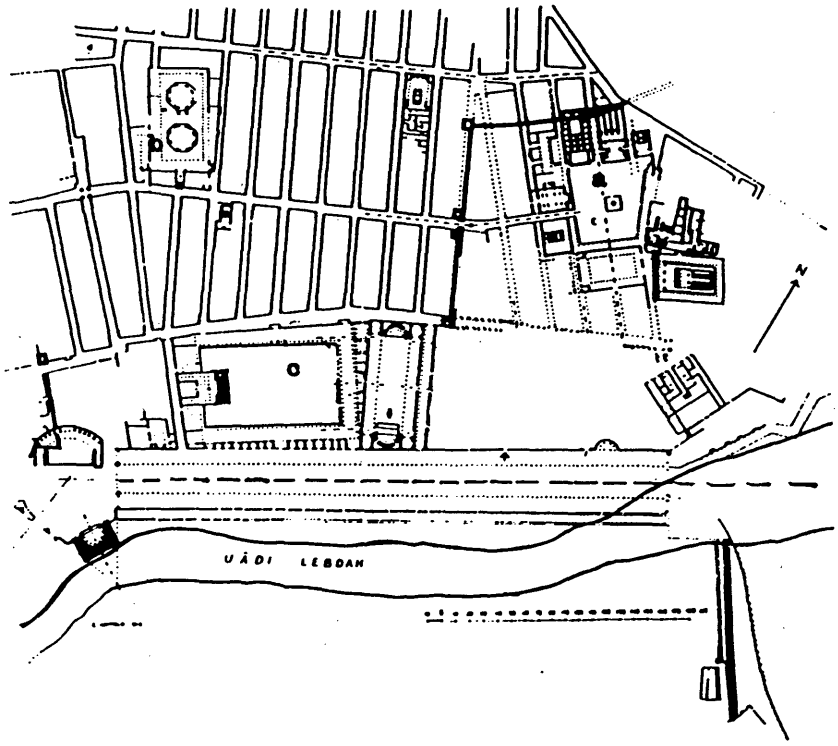


Fig. 6: *Lepcis Magna*, a) *forum vetus*, b) *macellum*, c) foro severiano (da Di Vita).

[19] Ward Perkins 1951, pp. 29-30.

che ospita inoltre la dinastia imperiale[20], sia in ambito amministrativo con la costruzione della curia e dell'edificio basilicale.

Il cd. *decumanus maximus* congiunge il *forum vetus* con il quartiere occidentale, il cui rinnovamento urbanistico inizia nel II sec. a.C. e può dirsi ultimato nell'età augustea. Questo quartiere è caratterizzato da vie perpendicolari determinanti isolati disposti *per strigas* su entrambi i lati dell'asse mediano e confinanti a settentrione con il *macellum*[21], dedicato fra il 9 ed il 6 a.C., ed a meridione con il foro severiano che una via porticata separa dallo wadi Lebda, e che occupa uno spazio trapezoidale ritagliato fra il corso d'acqua ed il *decumanus* subito a settentrione.

Il complesso commerciale romano è dunque lontano dai fori ma comunque pienamente inserito nel quartiere centrale ed accessibile con facilità sia dal *forum vetus*, e dunque dal porto, sia dal foro severiano, sia dalle strade extraurbane, in quanto il cd. *decumanus maximus* coincide, nel tratto terminale, con la grande via costiera che da Cartagine conduceva ad Alessandria e con la strada *in mediterraneum* (*AE* 1940, 69 = *IRT* 930).

È comunque da chiarire se tutti i centri punici della costa possedessero *agorai* vicine ai porti, come quelle note da fonti letterarie o da sopravvivenze archeologiche a Cartagine, ad Utica, o a *Lepcis Magna*; non ve n'è traccia — per esempio — a *Hippo Regius* o a *Gigthis*.

A *Hippo Regius*, presso la foce dell'Ubi, il foro[22] (fig. 7), edificato durante il principato di Vespasiano, si trova nel centro dell'abitato, è orientato in senso NS, costeggiato dall'asse mediano NS lungo il lato orientale e dall'asse mediano EW lungo quello settentrionale; presso il lato meridionale è conservata parte di un basamento pertinente forse ad un grande tempio; dietro il portico orientale sono disposti ambienti finemente decorati, probabilmente sacelli o sale da riunione. Non sono state

[20] Nel foro sono presenti tre templi. I due maggiori, chiaramente concepiti unitamente alla piazza, erano prima dedicati agli dei patri *Shadrapha* e *Milk'Ashtart* (SOLÀ SOLÈ 1961, pp. 251-256). In epoca tiberiana, con la nuova consacrazione dei templi, *Shadrapa* viene sostituito dall'equivalente romano *Liber Pater*, mentre nell'appellativo di *Milk'Ashtart* — generalmente identificabile con Ercole — si vide intrinsecamente convivere una diade (sposo di Astarte) che, nell'*interpretatio* romana, poté essere sostituita con quella di Roma ed Augusto (DI VITA 1968, pp. 209-211); questo tempio ospitava nella cella le statue dei membri della famiglia imperiale (AURIGEMMA 1940, pp. 21-92). Il terzo tempio, minore per la ristrettezza degli spazi disponibili, presso l'angolo settentrionale del foro, fu dedicato alla divinità prima venerata nel tempio centrale e poi spodestata: *Milk'Ashtart* (DI VITA 1968, p. 210-211).

[21] DE RUYT 1983, pp. 97-106.

[22] MAREC 1954, pp. 363-416.

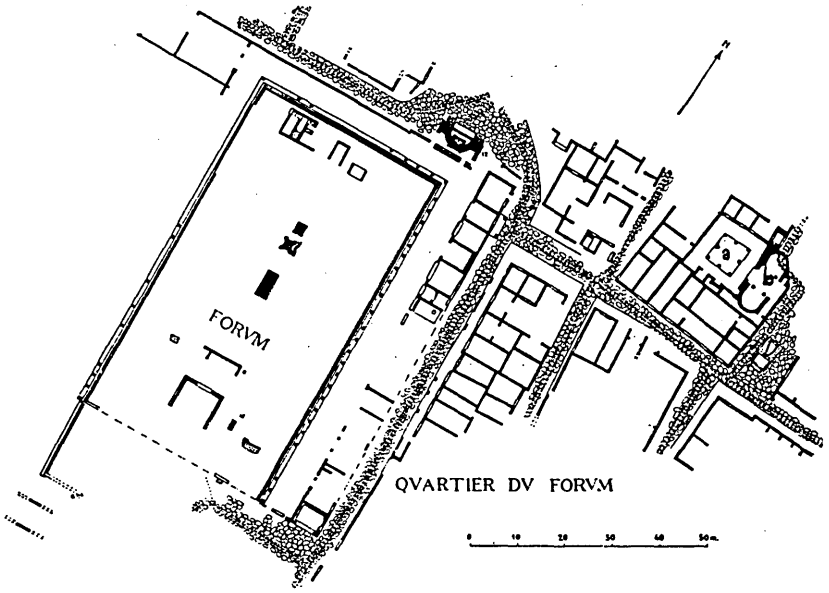


Fig. 7: Foro di *Hippo Regius,* a-b) *macellum* (da MAREC).

rinvenute *tabernae*. Il *macellum*[23], forse contemporaneo al complesso forense, si trova ad una trentina di metri dal foro, occupa un'intera *insula* a settentrione dell'asse mediano EW, proprio vicino al porto.

Anche a *Gigthis* (fig. 8), nel golfo di Bou Ghrara, il foro — databile al III sec. d.C. — si trova nel centro della città, la piazza è orientata in senso ENE-WSW, il lato occidentale è dominato da un grande tempio e nei lati lunghi, dietro i portici, sono vari edifici amministrativi, religiosi e di riunione[24]. Il *macellum*[25], 150 metri a SE del foro, è situato in prossimità del porto a cui è legato da una via secondaria.

Dunque mentre a *Lepcis* l'*agorà* non viene sacrificata, bensí adattata alle esigenze ideologiche ed architettoniche romane parallelamente alla ristrutturazione urbanistica degli altri quartieri, solo in un secondo momento si crea un foro in posizione centrale, ma non legato ai principali

[23] DE RUYT 1983, pp. 89-94.

[24] CONSTANS 1916, pp. 1-59; FERCHIOU 1984, pp. 66-67.

[25] DE RUYT 1983, pp. 75-79.

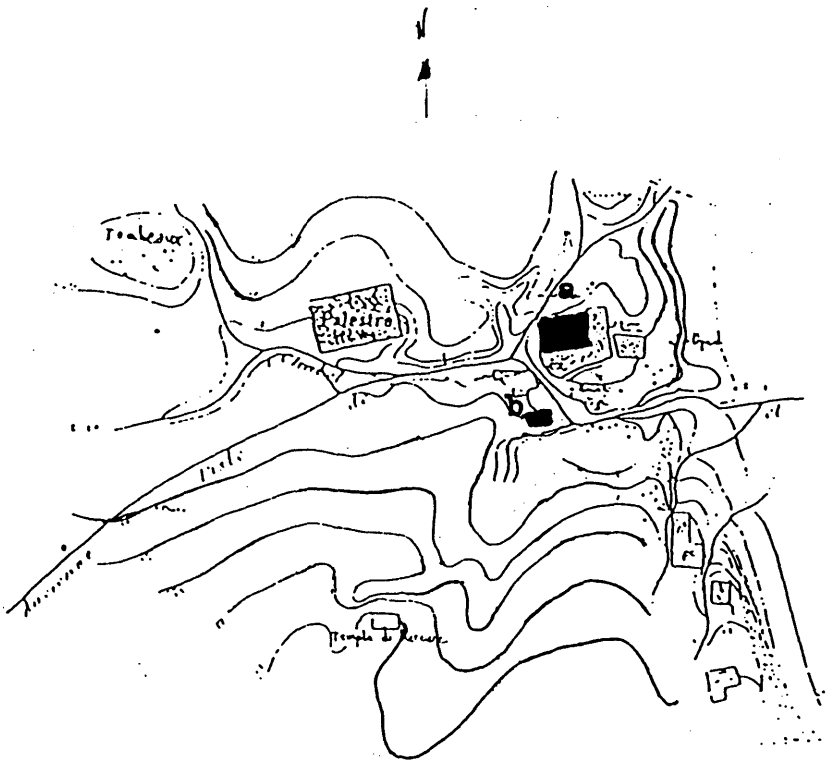


Fig. 8: *Gigthis*, a) foro, b) *macellum* (da CONSTANS).

assi urbani, mentre il *macellum* viene ad occupare uno spazio chiave anche se periferico. A *Hippo Regius* ed a *Gigthis* viene studiata, apparentemente *ex novo*, una soluzione più consona alle istanze urbanistiche romane, con il foro nel centro del sito ed il *macellum* nelle vicinanze del porto.

Per quanto riguarda le città dell'interno il discorso è differente e risponde a quelle che sono generalmente le direttive comuni a tutte le città dell'impero. Il centro della città, in prossimità dell'incrocio degli assi viari, ospita il foro, mentre il *macellum* ne costituisce un annesso.

A *Mactaris* (fig. 9) sono noti due fori: la *platea vetus*[26], probabile

[26] PICARD 1952, n. 3924; IDEM 1953a, pp. 80-82; IDEM 1953b, pp. 47-52; IDEM 1954, n. 5282; IDEM 1957, pp. 63-64.

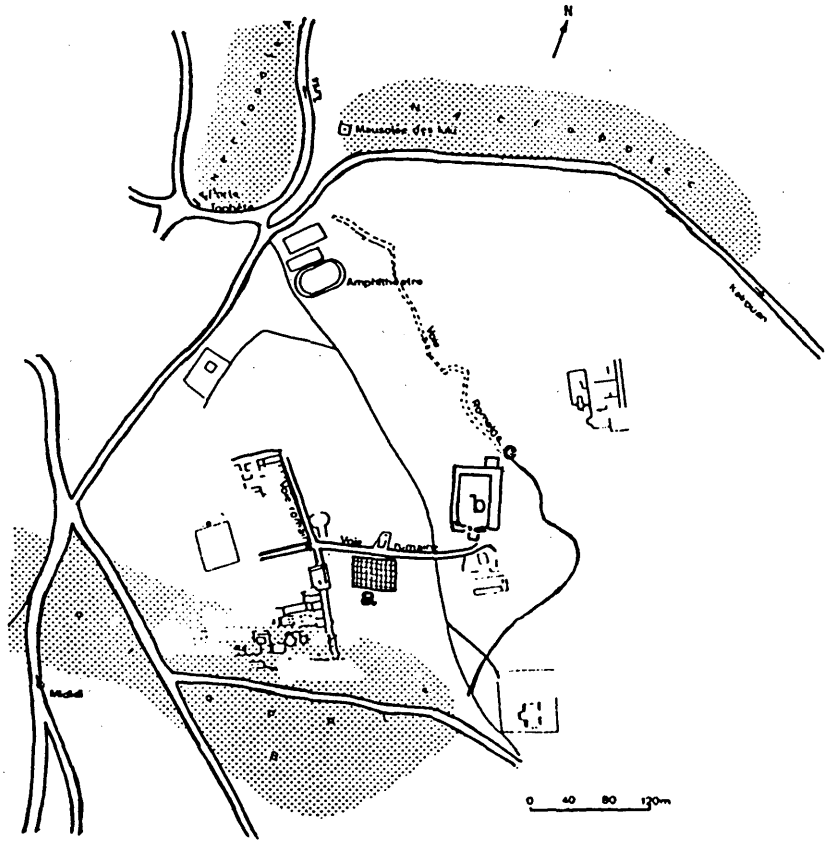


Fig. 9: *Mactaris*, a) *platea vetus*, b) foro nuovo, c) *macellum* (da M'CHAREK).

adattamento romano dell'*agorà* numido-punica, ha valenza religioso-amministrativa, è situata nel quartiere meridionale (il più antico della città) ed è lambita a settentrione dall'asse mediano EW.

Il *forum novum*[27], scavato solo in parte, si trova nel quartiere traianeo, nella parte nord-orientale della città: esso presenta al centro del lato meridionale un ingresso monumentale coronato dall'arco di Traiano. L'asse mediano EW, che abbiamo visto costeggiare la *platea vetus*, termina proprio nella piazza prospiciente l'arco. Il *macellum* è costituito

[27] PICARD 1957, p. 80.

da un annesso minore nella parte orientale del lato settentrionale del foro[28].

A *Thugga* (fig. 10), oltre alle direttrici del traffico extraurbano, bisogna tenere in conto anche la situazione orografica che ha pesantemente condizionato l'impianto urbano: gli edifici pubblici e privati sono disposti lungo il pendio e congiunti da strade ad andamento tortuoso o da scale che danno accesso a terrazze; la più ampia, a mezza costa, ospita il foro e i suoi annessi[29]. La piazza è orientata in senso NS; la ristrettezza degli spazi ha determinato, nel lato occidentale, l'anomala posizione del *capitolium*, perpendicolare all'asse della piazza, ed il terreno particolarmente accidentato non ha permesso l'edificazione di un nuovo foro. Pertanto al lato occidentale del foro venne addossata la piazza della rosa dei venti, con il *macellum* nel lato meridionale. Lo spazio disponibile era così angusto che i bordi di questo complesso coincidono per lo più con quelli della terrazza[30].

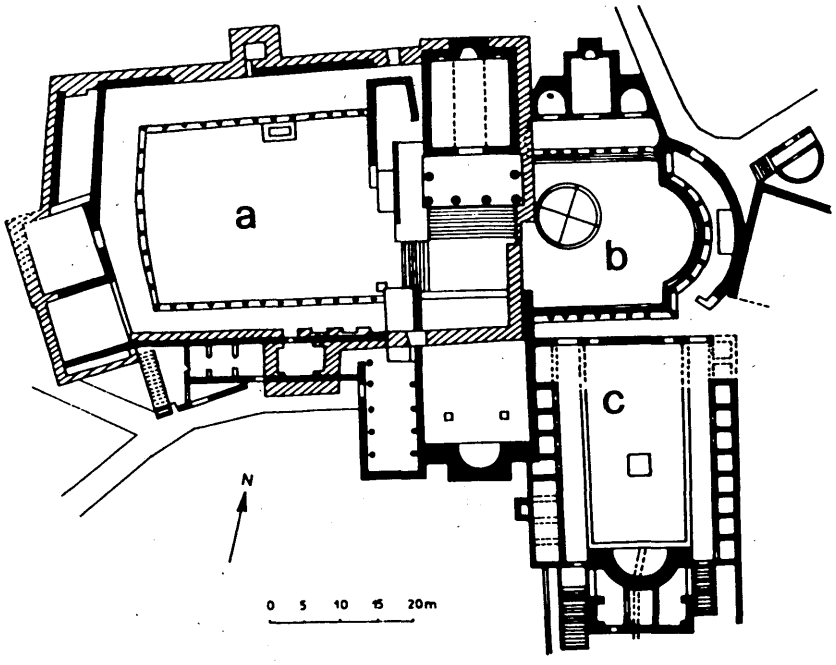


Fig. 10: *Thugga*, a) foro, b) piazza della rosa dei venti, c) *macellum* (da Poinssot).

[28] M'Charec 1985, p. 221.
[29] Poinssot 1983, pp. 32-40.
[30] De Ruyt 1983, pp. 212-218.

A *Bulla Regia*[31] (fig. 11) ed a *Thuburbo Maius*[32] (fig. 12), la conformazione orografica costrinse il *macellum*[33] ad un livello di quota in-

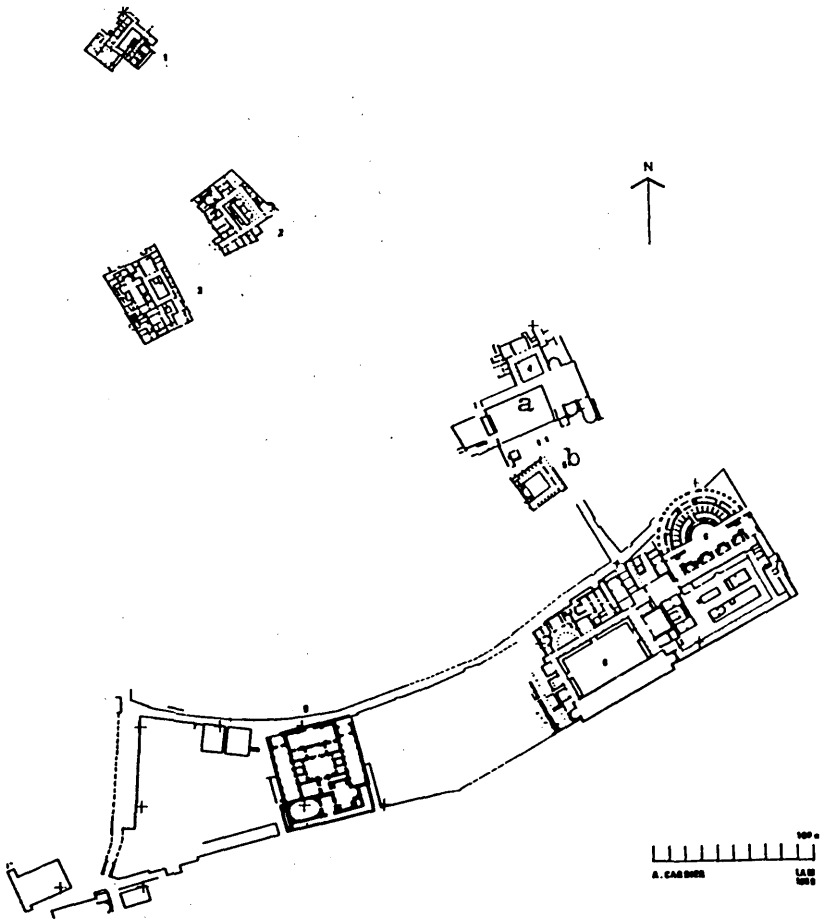


Fig. 11: *Bulla Regia*, a) foro, b) *macellum* (da BESCHAOUCH, HANOUNE, THÉBERT).

[31] BESCHAOUCH, HANOUNE, THÉBERT 1977, pp. 83-90.

[32] LÉZINE 1968b, pp. 15-16.

[33] DE RUYT 1983, pp. 48-52 (*Bulla Regia*); *ibidem* pp. 207-212 (*Thuburbo Maius*).

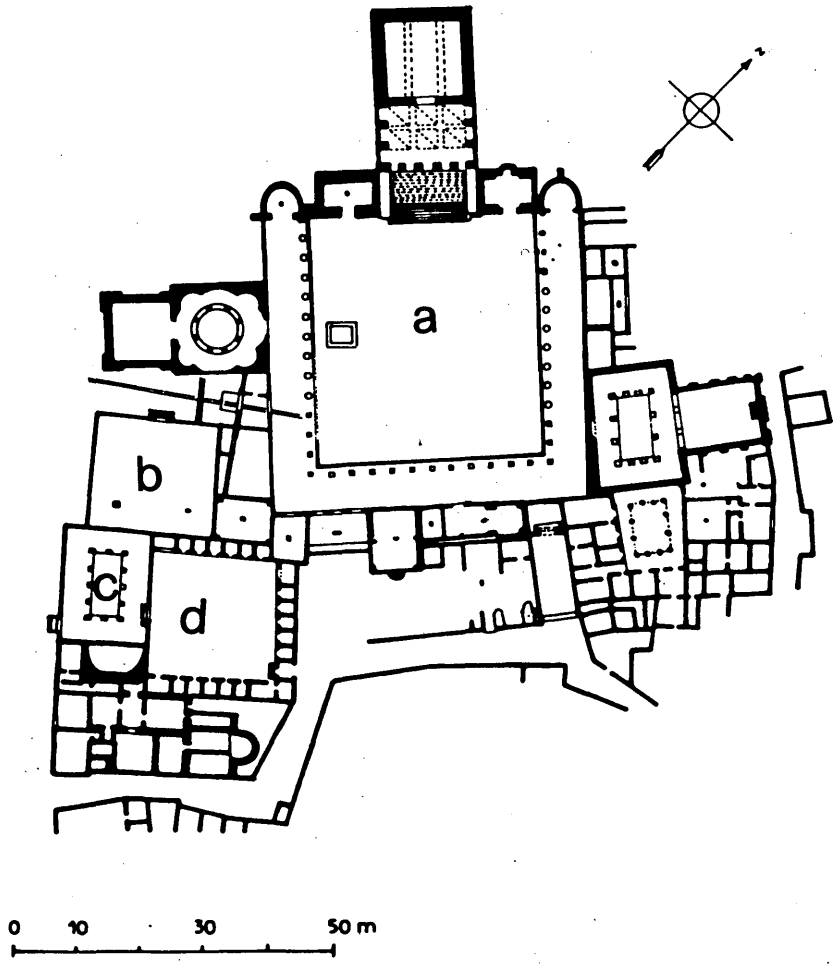


Fig. 12: *Thuburbo Maius*, a) foro, bcd) *macellum*, (da LÉZINE).

feriore rispetto a quello del foro, in questi due casi il collegamento stretto avviene, più che con il foro, con le principali arterie viarie: a *Bulla Regia* con la strada che partendo dalla porta monumentale del foro si dirige a meridione verso il teatro; a *Thuburbo Maius* con la strada che si immette sul foro e, ad occidente, sull'asse mediano NS che continua poi verso le «thermes d'hiver».

Da quanto finora considerato risulta evidente che le relazioni topografiche intercorrenti tra i *fora* ed i *macella* non sembrano rispondere ad un modello univoco prestabilito dalle direttive urbanistiche, ma fattori interagenti di natura storica, economica e — con certezza almeno per quanto riguarda *Lepcis* — indigena hanno concorso di volta in volta a comporre soluzioni diverse.

Discorso a parte meriterebbe inoltre il problema dell'assenza di strutture commerciali specializzate stabili in siti importanti come Cartagine o Utica; è comunque possibile che il *macellum* sia stato pienamente percepito ed adottato nelle provincie africane, anche se la sua ubicazione, o le prove epigrafiche della sua esistenza sono raramente verificabili. Potrebbe anche darsi che quello che dobbiamo cercare sia diverso dai modelli soliti: abbiamo notato inoltre la mancanza di *tabernae* nel foro, ma ciò non toglie che nello stesso foro o in altri spazi idonei venissero installate, all'occasione, strutture provvisorie adatte alle attività commerciali quali ad esempio quelle solite dei mercati itineranti tanto diffusi nel mondo nord-africano, dei quali si ha riflesso anche nei toponimi della zona[34]. Tali soluzioni — sotto forma di accampamento — potrebbero ricordare nell'aspetto, come osserva Marcello Gaggiotti, «quelle mutevoli aggregazioni definite *magaria/mapalia* che rappresentano la forma insediativa consueta delle popolazioni nomadi dell'hinterland punico»[35].

Tali problematiche, al di là della semplice individuazione, introducono una composita rete di elementi relativi al tema della razionalizzazione degli spazi urbani gestita dalla corrente indigena più sensibile agli effetti dell'acculturazione addotta dall'imperialismo romano: le classi emergenti locali appunto, che con la loro opera di evergetismo tanto hanno concorso a mutare l'aspetto delle città, nonostante operassero in un ambito già ricco di soluzioni proprie. Tutto ciò ha determinato un intreccio di fattori che hanno prodotto aspetti interessanti per quanto concerne il sincretismo culturale ed urbanistico.

Sarebbe auspicabile approfondire la ricerca in questo senso, prendendo in esame tanto i dati storici ed epigrafici quanto quelli topografici ed architettonici.

[34] Due esempi fra tanti: Souk el Arba (mercato del mercoledì) relativo all'attuale Djen Douba e Souk el Khemis (mercato del giovedì) relativo a Bou Salem, 15 km. ad E. di Tunis, lungo la valle del Medjerda; si tratta di vecchi toponimi ancora adottati nel foglio IV (Souk el Arba) pubblicato dal Service Geographique de l'Armée (révisé en 1930) nel *Atlas Préhistorique de la Tunisie*, 1989.

[35] GAGGIOTTI 1990, p. 790.

Bibliografia

Atlas Préhistorique de la Tunisie 1989: J. ZOUGLAMI, C. CAMPS *et alii, Atlas Préhistorique de la Tunisie*, EFR 1989.

ALARÇAO, ÉTIENNE *et alii* 1977: J. ALARÇAO, R. ÉTIENNE *et alii, Fouilles de* Conimbriga. *I, L'architecture,* Paris. 1977.

AQUILÉ, MAR *et alii,* 1984: J. AQUILÉ, R. MAR *et alii, El forum romá d'Empuries. (Excavaciòn de l'any 1982)*, Barcellona 1984, voll. I-II.

AUDOLLENT 1901: A. AUDOLLENT, *Carthage romaine,* Paris 1901.

AURIGEMMA 1940: S. AURIGEMMA, *Sculture del foro vecchio di* Leptis Magna *raffiguranti la* Dea Roma *e i principi della casa del Giulio-Claudii*, in «AI», VIII, 1940, pp. 1-94.

BAAZIZ 1987: S. BEN BAAZIZ, *Les Forums romains en Tunisie. Essai de bilan,* in «Los foros romanos de las provincias occidentales», Madrid 1987, pp. 221-236.

BESCHAOUCH, HANOUNE, THÉBERT 1977: A. BESCHAOUCH, R. HANOUNE, Y. THÉBERT, *Les ruines de* Bulla Regia, Roma 1977.

CONSTANS 1916: L. CONSTANS, *Rapport sur une mission archéologique à Bou Ghrara* (Gigthis) (1914-1915), in «NAM», fasc. 14, 1916, pp. 1-59.

DENEAUVE 1985: J. DENEAUVE, *Le tracé monumental de Byrsa à l'époque romaine, état actuel des recherches,* in «CEA», XVI, 1985, pp. 88-106.

DENEAUVE 1990: J. DENEAUVE, *Le centre monumental de Carthage, un ensemble cultuel sur la colline de Byrsa,* in «Histoire et archéologie de l'Afrique du nord», IV, t. I, Paris 1990, pp. 143-155.

DE RUYT 1983: C. DE RUYT, Macellum. *Marché alimentaire des Romains,* Louvain-là-Neuve, 1983.

DE VOS, DE VOS 1982: A. DE VOS, M. DE VOS, *Pompei, Ercolano e Stabia,* Guide archeologiche Laterza, Roma-Bari 1982.

DI VITA 1968: A. DI VITA, Shadrapa *e* Milk'Ashtart *dei patri di* Leptis *ed i templi del lato nord-ovest del foro vecchio leptitano,* in «Orientalia», XXXVII, 1968, pag. 201-211.

FERCHIOU 1984: N. FERCHIOU, Gigthis *à une époque mal connue: la phase Julio-Claudienne,* in «BCTH», n.s. fasc. 17, 1984, pp. 65-74.

GAGGIOTTI 1990: M. GAGGIOTTI, *Considerazioni sulla punicità del* macellum *romano,* in «Africa Romana», VII, t. II, 1990, pp. 783-792.

GROS 1982: P. GROS, *Le* forum *de la haute ville dans la Carthage romaine d'après les textes et l'archéologie,* in «CRAI», 1982, pp. 636-658.

GROS, DENEAUVE 1980: P. GROS, J. DENEAUVE, *Hypothèses sur le centre monumental de la Carthage romaine d'après les recherchers récentes sur la colline de* Byrsa, in «CRAI», 1980, pp. 299-332.

GROS, TORELLI 1988: P. GROS, M. TORELLI, *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano,* Bari 1988.

GSELL 1922: St. GSELL, *Inscriptions latines d'Algérie,* Paris 1922.

LÉZINE 1968a: A. LÉZINE, *Carthage-Utique. Etudes d'architecture et d'urbanisme,* Paris 1968.

LÉZINE 1968b: A. LÉZINE, Thuburbo Maius, Tunis 1968.
LÉZINE 1970: A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique. Recherchers et mises au point,* Paris 1970.
MAIURI 1941: A. MAIURI, *Saggi nell'area del foro di Pompei,* in «NSA», 1941, pp. 371-404.
MAIURI 1942: A. MAIURI, *Saggi negli edifici del foro di Pompei,* in «NSA», 1942, pp. 253-320.
MAREC 1954: E. MAREC, *Le forum d'Hippone,* in «Libyca», 1954, pp. 363-414.
M'CHAREK 1985: A. M'CHAREK, *Documentation épigraphique et croissance urbaine: l'exemple de* Mactaris *au trois premiers siècles de l'ère chrétienne,* in «Africa Romana», II, 1985, pp. 213-224.
MOELLER 1972: W. MOELLER, *The Building of* Eumachia. *A Reconsideration,* in «AJA», LXVI, 1972, pp. 323-327.
NABERS 1973: N. NABERS, The *Architectural Variation of the* macellum, in «ORom», IX, 1973, pp. 173-176.
PICARD 1952: G. CH. PICARD, Mactaris. *Fouilles et découvertes,* in «FA», VII, 1952, p. 310, n. 3924.
PICARD 1953a: G. CH. PICARD, *Les places publiques et le statut municipal de Mactar,* in «CRAI», 1953, pp. 80-82.
PICARD 1953b: G. CH. PICARD, *Fouilles de Mactar,* in «BCTH», 1953, pp. 47-52.
PICARD 1954: G. CH. PICARD, *Mactar, Fouilles et découvertes,* in «FA», IX, 1954, n° 5282.
PICARD 1957: G. CH. PICARD, *Civitas Mactaritana,* in «Kartago», VIII, 1957, pp. 3-166.
PICARD 1974: G. CH. PICARD, *Les fouilles de Mactar (Tunisie 1970-1973),* in «CRAI», 1974, pp. 9-33.
POINSSOT 1983: C. POINSSOT, *Les ruines de Dougga,* Tunis 1983.
RAKOB 1981: F. RAKOB, *Römische Architektur im NordAfrika, Bautechnik und Bautradition,* in «150 Jahr-Feier DAI, R.M., 25, Ergänzungsheft, Mainz, 1981, pp. 107-115.
ROTH CONGÈS 1987: A. ROTH CONGÈS, *L'hypothèse d'une basilique à deux nefs à* Conimbriga *et les trasformations du* forum, in «MEFRA», IC, 1987, 2, pp. 711-751.
SAUMAGNE 1924: CH. SAUMAGNE, Colonia Julia Carthago, in «BCTH» 1924, pp. 131-140.
SOLÁ SOLÉ 1961: J.M. SOLÁ SOLÉ, *La inscripciòn pùnica* "Hispania 10", in «Sefarad», XXI, 1961, pp. 251-256.
WARD PERKINS 1970: J.B. WARD PERKINS, *Town Planning in North Africa in the first two Centuries of the Empire, with Special Reference to* Lepcis *and* Sabratha: *Character and Sources,* «150 Jahr - Feier DAI», RM, 1970, pp. 29-46.

Linda-Marie Günther

Nordafrika als Wirtschaftsfaktor im Oströmischen Reich unter Justinian I

Imperator Caesar Flavius Iustinianus Alamannicus Gothicus Francicus Germanicus Anticus Alanicus Vandalicus Africanus Pius Felix Inclitus Victor ac Triumphator semper Augustus: so lautet die stolze Titulatur desjenigen Kaisers[1], der das römische Nordafrika dem Reich zurückgewonnen hat: zurückgewonnen nach mehr als 100 Jahren 'barbarischer' Fremdherrschaft, zurückgewonnen von dem 'Tyrannen' Gelimer, dem König der Vandalen und Alanen. Daher die triumphale Trias *Alanicus Vandalicus Africanus*; ihr letztes Element gemahnt nicht zufällig an die beiden Scipionen der römischen Republik[2].

Mit dem zitierten Titel beginnt Iustinian auch sein Gesetz vom Jahr 534, das die Neuschaffung des Amtes eines *Praefectus praetorio Africae* und die Verwaltung dieser Diözese regelt (*CJ* 27,1). Im Vorwort rühmt sich der Kaiser, Afrika vom Joch härtester Knechtschaft befreit zu haben und es nunmehr ins Licht lauterer Freiheit und zu bester Verfassung führen zu wollen[3]. Er befiehlt, auch in den afrikanischen Provinzen Gerechtigkeit statt Habgier walten zu lassen und fügt hinzu: «*sic enim et deus placatur et ipsi (sc. tributarii) possunt celerius, sicut collatores alii nostrae rei publicae relevari atque florere*»[4]. In der Tat — es fehlt nicht an Stimmen, die das dann folgende Wohlergehen Afrikas preisen: Fla-

[1] Erstmals bezeugt ist diese Titulatur in der Constitutio *Imperatoriam maiestatem* vom 21. November 533 (*CIC* I <Ed. P. Krüger> XXII). — vgl. G. RÖSCH, Ὄνομα βασιλείας. *Studien zum offiziellen Gebrauch der Kaisertitulatur in spätantiker und frühbyzantinischer Zeit*, Wien 1978, S.167 Nr. 46 (= Liste d.Intitulationem mit Quellenbelegen).

[2] Vgl. L.M. GÜNTHER, *GALLICUS sive ANTICVS. Zu einem Triumphaltitel Justinians I*, «Tyche», 6, 1991 (z.Zt. i.Druck).

[3] *CIC* II (Ed. P. Krüger) = *CJ* I 27,1,1 («*...ut Africa per nos... reciperet libertatem, ante... a Vandalis captivata...*»); 27,1,2 («*...iugo barbarico durissime subiugabant*»); 27,1,8 («*...ut ...et universa Africa sentiat... quam a durissima captivitate et iugo barbarico liberati in quanta libertate sub felicissimo nostro imperio degere meruerunt*»); 27,1,10 («*...ut omnis Africa... optimum suscipiat ordinem...*»); 27,1,15 («*...maxime tamen tributariis dioeceseos Africanae consulimus, qui post tantarum temporum captivitatem meruerunt deo iuvante per nos lumen libertatis adspicere*»).

[4] *Loc. cit.* 27,1,16.

vius Cresconius Corippus, selbst Afrikaner und kaisertreuer Zeitgenosse, entwirft in seinem Epos *Johannis* ein äußerst idyllisches Bild von den Jahren zwischen 533 und 543[5]:

(320) «*tunc facta est nostrae requies pinguissima terrae*
...
(323) *omnia plena bonis Libyae pax tuta per orbem.*
...
(331) *dives opum pax pinguis erat...*».

Getreide, Wein und Oliven wachsen in Fülle; die Bauern legen überall neue Felder an, der Wanderer ist auch des Nachts auf den Straßen und Wegen sicher, ebenso der Händler: sie alle — *cultor, arator, viator, mercator* — singen frohe Lieder[6]. Man weiß freilich, daß Corippus hier übertreibt[7].

Prokop, der Geschichtsschreiber im Gefolge des Feldherrn Belisar, berichtet in seinem Werk über die Vandalenkriege, daß sich schon bei der Abreise Belisars aus Afrika die Maurusier gegen die neuen Herren im Lande erhoben — also gerade diejenigen Nomadenstämme, die bereits seit einigen Jahren den Vandalen zu schaffen gemacht hatten[8]. Aufstände flammten danach auch in den folgenden Jahren immer wieder auf[9]. Hinzu kamen dann um 543/4 die verheerenden Auswirkungen der sog. Iustinianischen Pest[10]. An sie schloß sich endlich jene Revolte an, die erst in den Jahren 546-548 niedergeschlagen wurde, nämlich von Johannes Troglyta, dem Helden Coripps[11].

[5] Flavius C. Corippus Grammaticus, *Iohannis/De bellis Libycis*, III 320; — vgl. III 336: «*libertas iam plena fuit, sed tempore parvo*». — vgl. III 29 ff, bes. v.34: «*pax erat alta locis...*».

[6] *Loc. cit.* III 327-335.

[7] Dazu: Y. Modéran, *Coripe et l'occupation byzantine de l'Afrique: pour une nouvelle lecture de la Johannide*, «Ant. Afr.», 22, 1986, S.195 ff.; vgl. M. Lausberg, *Parcere subiectis. Zur Vergilnachfolge in der Johannis des Coripp*, «JAC», 32, 1989, S.105 ff.

[8] Prokop, B.V. II 8,9 ff. — Vgl. die vermeintliche Idylle bei Corippus III 321 ff.:
«*non bellum, non praedo rapax, non miles avarus*
rustica tecta subit. temptatur nulla supellex.
.....
(326) *miles et in propriis laetatus sedibus insons*».

[9] Vgl. A. Demandt, *Geschichte der Spätantike*, München 1989, S.204 f; D. Pringle, *The Defense of Byzantine Africa from Iustinian to the Arab Conquest*, Bd.I Oxford 1981, S. 23 ff.

[10] Vgl. Corippus, *Johannis* III 340-392. — Zur Pest vgl. K.H. Leven, *Die «Justinianische» Pest*, in «Jahrbuch d.Instituts f.Geschichte d.Medizin d. Robert-Bosch-Stiftung», 6, 1987, S.137-161.

[11] Vgl. Y. Modéran, *op. cit.*, S.205 ff; D. Pringle, *op. cit.*, S.34 ff.

Als eines der Motive für den Widerwillen gegen die oströmische Herrschaft im so glorreich befreiten und befriedeten Afrika nennt Prokop die neu festgesetzten Steuern: Sie erschienen den Bewohnern des römischen Afrika weder maßvoll noch tragbar — «οὐ μέτριοι... οὐδὲ φορητοί»[12]. Tatsächlich hatte Justinian schon 534 gleichzeitig mit der römischen Verwaltung auch die römische Steuerordnung für Afrika reorganisiert: Die Kosten, die infolge der Einrichtung der neuen Reichspräfektur und ihrer sieben Provinzen — darunter ja auch Sardinien — sowie der Militärwaltung unter einem eigenen *Magister militum* entstanden, mußten aus den Steuern des Landes selbst beglichen werden[13]. So wurden für die jährlichen Gehälter des zivilen und militärischen Beamtenstabes circa 456 (545) Pfund Gold (= ca. 33.000 <40.000> solidi) benötigt[14]. Hinzu kamen immense Aufwendungen Iustinians für Baumaßnahmen am afrikanischen Limes; hier wurden zahlreiche Festungen restauriert und verstärkt[15] — wohl zumeist aufkosten der Reichskasse.

In diesem Zusammenhang stellt sich die Frage, welchen ökonomischen Nutzen die Wiedereroberung Afrikas dem oströmischen Reich hatte bringen können bzw. sollen. Dies ist, wie ich betonen möchte, etwas anderes als die Frage nach den Kriegsursachen! Um die hohen Kosten des geplanten militärischen Unternehmens gegen die Vandalen hat Justinian zweifellos gewußt, ja er hatte sogar, wie Prokop schildert, auf die Rückeroberung verzichten wollen, eben wegen des hohen Risikos[16]. Zudem

[12] Prokop, *B.V.*, II 8,25.

[13] *Loc. cit.*; beauftragt mit der Steuerneuordnung waren Tryphon und Eustratios. Die Einzelheiten der Verwaltungsstruktur in Afrika überliefert das Gesetz *CJ* I 27,1-2 (vgl. *Nov.* 36, 37 vom Jahr 535). Daß die Verwaltungskosten aus den Steuererträgen der sieben neuen Provinzen der Diözese Africa zu begleichen waren, geht aus *CJ* I 27,2,18 hervor. — Vgl. auch A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire (284-602)*, Bd.I Oxford 1964, S. 284, zu den Klagen über Soldrückstände: «...the government may well have hoped to get more than it was able to do out of local revenues and have failed to send enough money from home».

[14] Dies errechnet sich aus den Anweisungen im Gesetz *CJ* I 27,1-2 über die Einrichtung und personelle Ausstattung der Reichspräfektur Afrika und der Militärverwaltung: 27,1 §§ 21-39 ergeben 13 302 solidi, §§ 40-42 1067 solidi (wobei zu bemerken ist, daß diese Summe möglicherweise in jeder der 7 Provinzen anfällt?!), 27,2 §§ 20-34: 11 282,5 solidi; das Gehalt des Magister Militum per Africam ist mit ca. 7200 solidi (= 100 Pfund) zu veranschlagen, wie dasjenige des Praefectus Praetorio. — Bei der Berechnung der Kosten aus 27,1 40-42 für jede der sieben Provinzen ergibt sich die höhere Gesamtsumme von 39 253 solidi = ca. 545 Goldpfund <nämlich 32 851 + (1067x6) = 39 253 s.).

[15] Prokop, *De Aed.* VI 4,2.11: 5,8.11.13.15; 6,6.17-18; 7,1-13. — Vgl. H. v. PETRIKOVITS, *Die Eroberung und Sicherung des nordafrikanischen Vandalengebietes durch Ostrom*, «Jb. Akad.d.Wiss», Göttingen 1976, S.178 ff. — D. PRINGLE, *op. cit.*, S.89 ff, bes. S.109 ff.

[16] Prokop, *B.V.*, I 10,2 f.

erinnerte man sich in Kostantinopel wohl noch recht genau au das finanzielle Debakel der gescheiterten Vandalenexpedition Kaiser Leons I. im Jahr 468, die 130 000 Goldpfund verschlungen haben soll![17]

Man darf also davon ausgehen, daß bei der Diskussion über die Wiederherstellung des Römischen Reiches in seiner früheren Größe und über den dafür notwendigen Vandalenkrieg ökonomische Aspekte nicht gänzlich außer Betracht geblieben sind. Dabei dürfte die Aussicht, den Seehandel im westlichen Mittelmeer wieder in die eigene, also die römische Kontrolle zu bringen, eine größere Rolle gespielt haben, als dies bisher in der Literatur zum Ausdruck kommt. Ich möchte daher auf einige entsprechende Punkte aufmerksam machen:

In Prokops 'Vandalenkriegen' werden dreimal Seekaufleute/ἔμποροι genannt, die indirekt mit den politischen Ereignissen in Beziehung stehen. Erstens ist da jener Jugendfreund des Historikers, das heißt ein Mann aus Gaza oder zumindest aus der Levante, der in Syrakus lebt und rege Geschäftsverbindungen mit dem vandalischen Nordafrika unterhält[18]. Zweitens hören wir von römischen 'emporoi', die von Karthago nach Spanien gekommen waren, wo sie den Westgotenkönig Theutis über die allerneuesten Vorgänge in Afrika informierten[19]. Besondere Aufmerksamkeit verdient drittens eine gewisse Anzahl von 'Emporoi' — Prokop sagt 'viele'/πολλοί — im Gefängnis des Vandalischen Königspalastes zu Karthago, nämlich Händler aus dem Osten, die wegen Hochverrats hingerichtet werden sollen: König Gelimer verdächtigte sie, sie hätten Justinian zum Krieg aufgestachelt[20].

Demnach war es durchaus vorstellbar — zumindest für das Vandalenregime —, daß diese 'Emporoi' und der Kaiser in Konstantinopel den gemeinsamen Wunsch hegten, die römische Herrschaft in Nordafrika wiederherzustellen. In dieses vermutlich realiter vorhandene Interesse ordnet sich zum einen die Bedeutung ein, die dem Privileg des 'freien Marktes' auf Sizilien zukommt. Eben dieses hatte die Gotenregentin Amalasuntha dem römischen Heer 533, also am Vorabend des Vandalenfeldzuges, gewährt[21]. Zum anderen erhellt aus demselben handelsstrategi-

[17] *Loc. cit.* I 6,1 ff; — zur Summe: 6,2; andere Zahlen nennt Candidus frg.2 (= Suda Chi 245), nämlich knapp 70 000 Goldpfund. — Vgl. A. DEMANDT, *op. cit.*, S.187 m.Anm26.

[18] Prokop, *B.V.* I 14,7.

[19] *Loc. cit.*, I 24,11.

[20] *Loc. cit.* I 20,5-6: «ἐτύγχανον πολλοὶ τῶν ἑῴων ἐμπόρων ἐς ἐκεῖνο τοῦ χρόνου. τούτοις γὰρ δὴ ὁ Γελίμερ χαλεπῶς εἶχεν, ἐπικαλῶν ὡς δὴ αὐτοὶ βασιλέα ἐς τὸν πόλεμον ἐναγάγοιεν, ἐμελλόν τε διαφθαρῆναι πάντες...».

[21] *Loc. cit.*, I 14,5-6.

schen Blickwinkel auch das besondere Bemühen des kaiserlichen Feldherrn Belisar, Lilybaion zu gewinnen. Diese Stadt an der Westspitze Siziliens — heute Marsala — war seit fast 1000 Jahren als Brückenkopf für die Kontrolle der Seewege zwischen östlichem und westlichem Mittelmeer und nach Afrika von größter Bedeutung[22]. Lilybaion war im Jahr 500 als Morgengabe Theoderichs bei seiner Verschwägerung mit dem Vandalenkönig Thrasamund an die Herrcher in Nordafrika gekommen[23]. Man darf annehmen, daß daher dieser Hafen gerade nicht in das gotische Marktprivileg eingeschlossen war. Als Belisars Truppen 534 die westsizilische Stadt einnehmen wollten, verwies sie der dortige Kommandant — anscheinend ein Gote — an Amalasuntha bzw. auf Verhandlungen der Regentin mit Justinian[24]. Das kann nur heißen, daß bei neuen Vereinbarungen über die Fortsetzung des sizilischen Freimarktes für die Römer auch Lilybaion einzubeziehen war. Dies darf als umso sicherer gelten, als ja auch der dritte strategische Punkt für die Kontrolle des westlichen Mittelmeeres aus vandalischer in römische Hand übergegangen war: die Insel Sardinien[25].

Und was hatte sich dadurch für Afrika als Wirtschaftsfaktor im Oströmischen Reich geändert? Die Antwort liegt auf der Hand: Zum einen flossen jetzt alle Hafenzölle — nämlich 5% des Wertes der umgeschlagenen Waren[26] — in römische Kassen, vermehrten also die Einkünfte der Reichspräfektur Afrika respektive diejenigen Einkünfte der anderen Hafenstädte und ihrer Präfekturen. Zum anderen erschloß die Reorganisation der sieben afrikanischen Provinzen ebendort auch neue Absatzmärkte für die 'Emporoi' aus dem Osten.

[22] Vgl. L.M. HANS, *Karthago und Sizilien*, Hildesheim 1983, S. 118.

[23] Prokop., *B.V.* I 8,12, — Im nächsten Satz (8,13) wird betont, daß Thrasamund dadurch zu einem sehr mächtigen Fürsten wurde und daß er in gute Beziehungen zu Kaiser Anastasios I. trat. Auch hier möchte ich das oströmische Interesse an freundschaftlichen Kontakten mit derjenigen Macht erkennen, die über den Seeweg zwischen Afrika und Sizilien und damit demjenigen ins westliche Mittelmeer gebot.

[24] Prokop, *B.V.* II 5,11 ff. — Das Argument des Kommandeurs in Lilybaion lautet, die Stadt sei Besitz des Gothenkönigs, nicht der Vandalen; — vgl. aber A. HOLM, *Geschichte Siziliens im Alterthum*, Bd.III Leipzig 1898, S.269 f, mit den Anmerkungen dazu S.495, insbesondere den Hinweis auf die Inschrift *CIL* X,2 Nr. 7232 («*FINES / INTER / VAND[A / LOS] ET / [GOTHOS]*»), die dahingehend zu interpretieren ist, daß «eine förmliche Grenzabtrennung stattgefunden hat» (A. HOLM, *loc. cit.* S.270).

[25] Prokop, *B.V.* II 5,1-4: Die Eroberung führte Kyrillos durch; die anderen zum Vandalenreich gehörenden Inseln im westlichen Mittelmeer ließ Belisar durch Apollinarios einnehmen (II 5,7.9). — Die besondere Rolle Sardiniens erhellt auch aus den Verhandlungen, die Godas, Gelimers Statthalter auf dieser Insel, mit Justinian aufnahm, sobald er sich von den Vandalen unabhängig machte (Prokop, *B.V.* I 10,27 ff).

[26] Vgl. A.H.M. JONES, *op. cit.*, Bd.II Oxford 1964, S.825 f.

Über die hauptsächlichen Handelswaren, die nach oder aus Afrika kamen, läßt sich nur wenig Sicheres aussagen. Bekanntlich war Öl eine gängige afrikanische Exportware[27], daneben wohl auch billige, d.h. wenig raffiniert gearbeitete Textilien, für die es Bedarf vornehmlich in den östlichen Großstädten gab[28]. Teure und aufwendige Stoffe waren dagegen begehrte Importwaren: Eine Geschichte wie diejenige des Juden Jakob, der als Angestellter eines konstantinopolitanischen Kaufmanns mit Kleidung im Wert von 2 Goldpfund nach Karthago kam und seine Ware im Handumdrehen verkaufen konnte, eine derartige Geschichte, wie sie für die 1. Hälfte des 7.Jahrhunderts überliefert ist[29], konnte sich m.E. ebensogut in der Zeit Justinians abgespielt haben. Entsprechendes wie für solche aufwendigen Stoffe gilt sicherlich für alle denkbaren Luxusgüter, die ja Seehandel erst so recht profitabel machten![30]

Schließlich ist auch noch auf den Sklavenhandel hinzuweisen[31]. Erinnert sei an die Geschichte aus der Zeit der Eroberung Afrikas durch die Vandalen, die der nordsyrische Bischof Theodoret von Kyrrhos erzählt: Die kleine Tochter eines hohen römischen Beamten in Karthago war damals gefangen genommen und in der Levante als Sklavin verkauft worden. In Kyrrhos befreite sie Theodoret selbst und führte das Kind auch wieder seiner Familie zu[32]. Derartige Begebenheiten sind wohl auch für die justinianische Zeit anzunehmen, vor allem solche, die dann nicht so romantisch und glücklich endeten wie die eben erwähnte. Die langwierigen Kämpfe mit den nordafrikanischen Maurusiern haben jedenfalls immer wieder zur Gefangennahme zahlreicher Nomadenfrauen und ihrer Kinder geführt. Prokop berichtet, daß zeitweise ein Maurusierkind so billig wie ein Schaf war[33].

[27] *Loc. cit.*, S.845 m.Anm.50 (in Bd.III S.283: Quellenhinweise).

[28] *Loc. cit.*, Bd.II S.849 f.

[29] *Loc. cit.*, S.867 f m.Anm.105 (in Bd.III S.291), nach der 'Doctrina Jacobi' V 20.

[30] *Loc. cit.*, Bd.II S.850: «the objects of trade were luxury or semiluxury articles for which the rich and well-to-do were prepared to pay a price which would cover the cost of transport...».

[31] *Loc. cit.*, S.851 ff.

[32] Theodoret, *Ep.* (PG) 70; — A.H.M. JONES, *op. cit.*, Bd.II S.854.

[33] Prokop, *B.V.* II 12,27. — Den Preis eines Schafes zur damaligen Zeit kennen wir nicht; das Diokletianische Maximalpreisedikt nennt die Summe von 400 (Rechnungs) Denaren (vgl. *Edictum Diocletiani et Collegarum de pretiis rerum venalium*, Ed. M. GIACCHERO, Genova 1974, 30 Z.18). Sofern eine Umrechnung dieses Preises vom frühen 4.Jh.n.Chr. auf die Zeit Justinians überhaupt legitim ist, ergäbe sich daraus der Wert eines 1/3-Solidus (vgl. A. DEMANDT, *op. cit.*, S.237: 1 solidus = 1200 Rechendenare). Hinzuweisen wäre in diesem Zusammenhang auch auf den Kaufpreis eines Sklavenjungen im

Ich fasse zusammen: Die veränderte politische Situation seit der Rückeroberung Nordafrikas durch Justinians Feldherrn Belisar im Jahr 533 stimulierte zweifellos die Handelsaktivitäten zwischen Ost und West. Ostrom hat damals die Kontrolle über den Handel mit und in dem westlichen Mittelmeergebiet nicht nur einfach zurückgewonnen, sondern hat gerade diese Befreiung der traditionellen Seewege sehr zu schätzen gewußt — gerade in Hinblick auf Nordafrika als Wirtschaftsfaktor.

vandalischen Afrika i.J.494, der 1,5 solidi betrug (G. MICKWITZ, *Geld und Wirtschaft im Römischen Reich des 4.Jh.n.Chr.*, Helsinki 1932, S.92 f m.Anm.47, unter Berufung auf die Tablettes Albertini). Demnach war der Preis für ein Sklavenkind im rückeroberten, von Aufständen erschütterten Nordafrika auf ein Fünftel gegenüber dem späten 5.Jh. gesunken. — Ansonsten war in justinianischer Zeit der Preis für Sklavenkinder bis zum Alter von 10 Jahren offenbar ca. 10 Solidi (vgl. *CJ* VII 7,1 vom Jahr 530); — dazu A.H.M. JONES, *op. cit.*, Bd.II S.852 m.Anm.68 in Bd.III S.286.

Miguel Angel De La Iglesia - Carlos Márquez Moreno

El mercado de Sertius en Timgad

Pocas han sido las ocasiones en que hemos podido disfrutar de un espectáculo comparable al que nos ofrecen los restos hoy conservados de ciudades romanas en el Norte de Africa, ante todo porque permiten, *in situ*, un planteamiento de cuestiones dificilmente detectables fuera de este contexto y cuyo desarrollo, en la mayoría de las ocasiones rebasa los límites de las hipótesis de partida. No es otra cosa lo que ha ocurrido a quienes estas lineas firman con el Mercado de Sertius en Timgad. La observación de ménsulas, notable por su número y por su variada decoración, vino a llamar nuetra atención en un edificio con una planta, porqué no decirlo, singular y audaz. Contábamos, además, con la suerte de poseer todos los elementos arquitectónicos (arquitrabe, friso, capiteles) para una posible restitución del edificio aun conociendo la existencia de una maqueta del mismo[1].

El Mercado de Sertius fue descubierto en Timgad en 1888 por arqueólogos franceses que continuaron la excavación en 1893. Cuatro años más tarde fue publicado por primera vez un extenso trabajo por A. Ballu[2] y desde entonces ha sido numerosas las referencias a este Mercado y a su constructor[3].

El edificio, que se encuentra situado fuera del perímetro original de la ciudad junto al denominado Arco de Septimio Severo, tiene una planta rectangular, con patio rodeado de galerías porticadas (Fig. 1). En uno de sus lados cortos se abren seis pequeñas salas y en el otro una monumental exedra con siete habitaciones que servirían de tiendas con sus respectivos mostradores. Hacia el exterior, el edificio se abre con tres puertas: una situada en la fachada norte, precedida por un pórtico. La segunda, en la calle del Capitolio flanqueada por dos columnas. Una tercera puerta se abriría en el extremo del muro sur.

[1] Agradecemos a la Dirección del Museo della Civiltà Romana, donde se encuentra dicha maqueta, las facilidades prestadas.

[2] A. BALLU, *Les Ruines de Timgad*, Paris 1897, 209 ss.

[3] El último estudio se debe a C. DE RUYT, *Macellum. Marché alimentaire des romains*. Louvain la Neuve, 1983, 193 ss.

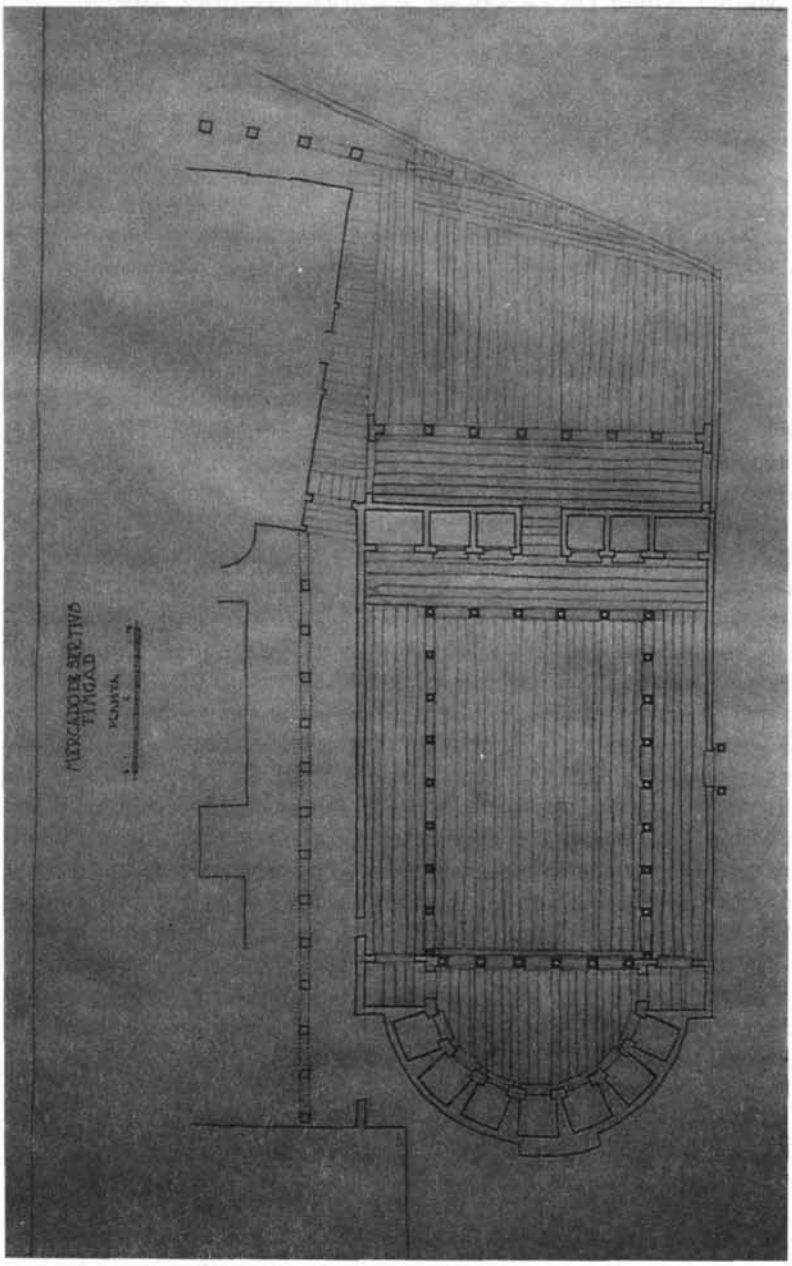


Fig. 1: Planta general del mercado. Dibujo de M.A. De La Iglesia.

Sin lugar a dudas es el lado corto S.E. el más interesante desde el punto de vista arquitectónico. Además de la mencionada exedra, cabe destacar el pórtico sobre columnas (con una altura de 5.20 m.) que alcanzan una altura superior a la de los restantes lados. Las pequeñas tiendas están separadas por muros trapezoidales, en los que se insertan diez ménsulas que sirven de apoyo a otras tantas columnas de menor altura (3 m.) que las del pórtico.

Varios son los aspectos que merecen un detallado análisis: la arcada sobre columnas, la inclusión de la exedra en la planta del edificio[4] y los elementos arquitectónicos dispersos, de entre los que destacamos el grupo de ménsulas cuyo estudio realizaremos al final del trabajo.

Desde el punto de vista de la composición arquitectónica el edificio que nos ocupa presenta una riqueza excepcional. Por un lado la hábil combinación de espacios ya experimentados en la arquitectura romana por separado crea un conjunto que se adecúa perfectamente a la función que desempeña. Por otro, la maestría y dominio del lenguaje formal que utiliza, ajustándose a las proporciones y reglas de los órdenes, pero forzando al límite su uso, lo que derivará en la aparición de un elemento arquitectónico que será fundamental en la evolución de la arquitectura posterior. Nos estamos refiriendo al concepto de arcada continua apoyada sobre columnata[5].

Efectivamente, el mercado se compone de tres espacios fundamentales yuxtapuestos que se corresponden, probablemente, a funciones distintas y que se articulan entre sí con gran limpieza y habilidad (fruto, seguramente, de toda una disciplina desarrollada en una escuela local como puede apreciarse en un gran número de edificios construidos en Timgad: la Biblioteca, el Mercado del Este, el conjunto del Foro, etc.).

El espacio que podríamos considerar como principal se constituye como una exedra en la que se sitúan los diversos elementos formales fijados de antemano, en torno a un espacio semicircular delimitado en su lado recto con un pórtico columnado del que luego nos ocuparemos más detenidamente. La adopción de esta disposición geométrica de los locales de venta consigue eliminar la desigualdad de unos frente a otros al quedar todos equidistantes del centro. Aquellos que por su situación lí-

[4] Existe una serie de mercados em cuya planta se abre una exedra. Se trata, en todos los casos, de reconstrucciones de los edificios, no anteriores al periodo severo. Véanse los casos de Bulla Regia, Gightis, Paestum, Puteoli, *Macellum Magnum* en Roma, Thuburbo Maius y Thugga. VID DE RUYT, *op. cit.* 48 ss.

[5] «C'est, croyons nous, le plus ancien exemple de ce dispositif en Occident», ST. GSELL, *Les monuments Antiques de l'Algérie. Marchés.*, Paris 1901.

mite son desfavorecidos dejan de utilizarse como puesto de venta para servir de espacio de articulación con el patio precedente.

Este patio columnado se configura como un espacio abierto que serviría para la instalación de puestos de venta más efímeros y que desde la composición contribuye a enmarcar y potenciar el pórtico que cierra la exedra descrita. Todo ello queda perfectamente reflejado en la manera de disponer la planta reforzando esta voluntad de primar el espacio principal al que matizan y enriquecen los secundarios tanto desde el punto de vista funcional como semántico. Así, nos encontramos que el patio se conforma como una «U» que abraza al espacio semicircular con tres lados columnados, encontrándose con el pórtico a través de media columna adosada a pilastra que refleja la clara intención de yuxtaposición entre los dos espacios y su jerarquía. El pavimento y los espacios que sirven de articulación entre la exedra y la parte cubierta del patio no vienen sino a reforzar esta idea. Entre el patio y el acceso se encuentran seis dependencias flanqueando la entrada de las cuales al menos cuatro se constituyen en puestos de venta como los de la exedra, en este caso beneficiándose de la cercanía al acceso y dando espesor al lado corto del patio y a la propia entrada. Se refuerza de esta manera la idea de recorridos del mercado pasando de espacios sencillos a más complejos y rematando en la exedra donde está puesto todo el énfasis del edificio tanto desde el punto de vista de la escala como en el uso de las recursos arquitectónicos.

Todo ello ocurre en lo que podríamos llamar recinto interior del mercado, pero aún queda un espacio más virtual que físico que se configura entre el pórtico de acceso y el *Decumanus*. El hecho de retrasar el edificio con respecto a la vía de acceso a la ciudad permite más libertad geométrica para la resolución de la planta al no tener que depender de la alineación de la calle; pero lo más importante es que deja un espacio que si se cualifica adecuadamente supone una ampliación del recinto en el exterior. Esto es lo que hábilmente se ha conseguido al disponer de un pórtico columnado a lo largo de la fachada principal del edificio que además de señalar la puerta configura todo el espacio entre el mercado y el Decumanus como si fuera otro patio donde ampliar la actividad comercial de conjunto.

Nos encontramos, por tanto, ante un edificio donde la disciplina arquitectónica se aplica con precisión y habilidad obteniendo un resultado modélico para la arquitectura.

A todo esto habría que añadirle una característica que hace de este edificio un punto de referencia imprescindible en el entendimiento de to-

da la arquitectura posterior. Se trata de la manera en que se diseña el pórtico que cierra la exedra principal (Fig. 2). Esto se configura como una columnata sobre la que apoyan arcos de medio punto[6]. Esta solución aparece en algunas arquitecturas anteriores pero nunca realizadas con el rigor compositivo con el que se efectúa en este caso en el que se acude al empleo del sistema organizativo del «Canon Arquitectónico» como recurso del paso del muro ciego a la columnata. Es decir, el apoyo de los arcos sobre las columnas se realiza mediante la interposición de un fragmento de entablamento completo que permanece ligado a la columna que aún no ha perdido sus atributos completos[7]. Se trata de un paso intermedio entre lo que conocemos como el Frontón Sirio[8] en el sentido que se desarrolla en una fachada frontal rematada triangularmente y manipulando los elementos propios del orden como son la columna y el entablamento completos. El hecho de tratarse de varios arcos y no de uno central hace de este ejemplo un antecedente de los muros basilicales que apoyan mediante arcos sobre columnas, si bien en el caso de estos últimos se trata siempre de fachadas internas y laterales, no frontales, y que pasaron a la capital del Imperio.

Aparece en este edificio el mecanismo más riguroso del paso que supone apoyar un muro ciego sobre una columnata, que será retomado por la arquitectura cristiana como un mecanismo normal y que encontraremos posteriormente en ejemplos como Santa Constanza de Roma.

Cabría por último analizar la relación entre el mercado y los edificios anexos que bien pertenecen a usos similares o a la misma propiedad creándose un complejo de gran riqueza organizativa y que por ser demasiado extenso no trataremos en este caso.

Como elementos integrantes de la decoración arquitectónica del mercado contamos con varias ménsulas decoradas, capiteles de hojas lisas y algunos fragmentos del friso.

1. Mensulas

Cada una de estas piezas se divide en dos partes: el cuerpo posterior, liso, destinado a ser empotrado en el muro, con una longitud de

[6] La definición de este sistema organizativo de la pared viene claramente definita en H. SEDLMAYR, *Epocas y obras artísticas*, 1968, 60 y ss.

[7] Vid. J.I. LINAZASORO, «Anales de Arquitectura», nō 1, 1989.

[8] L. CREMA, *Scritti di Storia dell'Arte in onore di Mario Salmi*, 1961, 1-18.

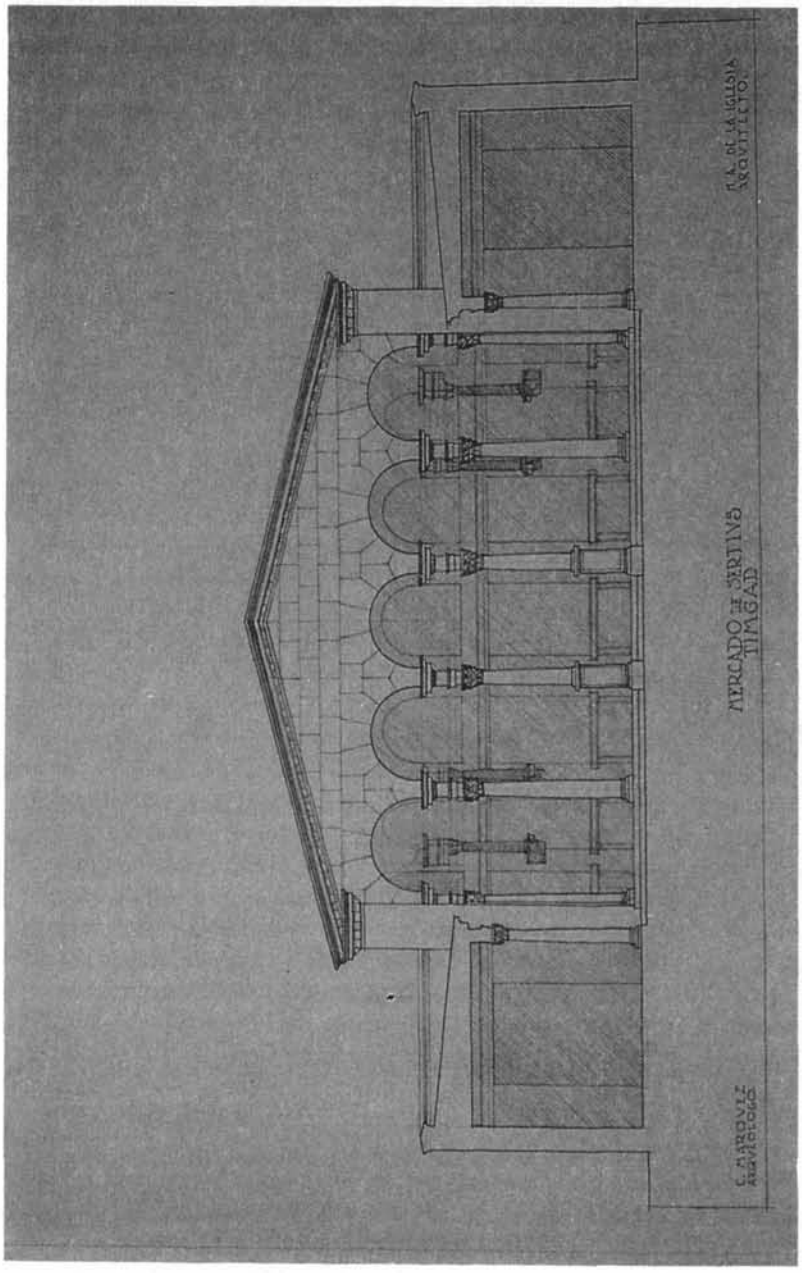


Fig. 2: Portico de la Exedra principal del mercado de Sertio. Dibujo de M.A. De La Iglesia.

75 cm. y una altura de 58. El cuerpo anterior se divide a su vez en otras dos: 1) paralelepípedo decorado en los dos laterales y en la parte inferior. 2) modillón, a su vez decorado en sus dos laterales. Como elemento de separación se introduce una moldura en forma de lazo y dentículo que flanquea, además, al modillón por la parte superior, sostenido por el cojinete.

Debido a la diversidad de modelos en cada una de las piezas, que imposibilita un análisis de todos los tipos, analizamos brevemente sus características:

1-A: Paneles laterales rectangulares.

1-A-1: Motivo caliciforme (tav. I).
1-A-2: Hoja en forma de S (tav. II).
1-A-3: Tallos vegetales en forma de ocho (tav. III).
1-A-4: Motivo figurado (tav. IV).
1-A-5: Motivo geométrico (tav. V).

1-B: Inferiores.

1-B-1: Cálices contrapuestos con zarcillos liriformes.
1-B-2: Motivo figurado acantiforme (tav. VII).
1-B-3: Cuatro cálices contrapuestos con flor en el centro (tav. VI).
1-B-4: Hoja de acanto.

1-C: Modillón.

1-C-1: Laterales.

1-C-1-1: Hoja de acanto.
1-C-1-2: Tallo vegetal.

1-C-2: Frontal (tav. VIII).

2. Capitel (tav. IX)

Capitel corintio con dos coronas de ocho hojas lisas. Caulículos cónicos algo inclinados que entran en contacto, a través de una pequeña acanaladura, con los robustos cálices enfrentados que sostienen hélices apenas desarrolladas, volutas algo más altas y diagonales. Abaco y *kála-*

thos lisos. Vemos en este ejemplar algunas características que lo separan algo del capitel corintio-canónico. Así, no existe boquilla del cáliz; la hélice se acorta; no se decora la zona libre del *kalathos*. Todo lo cual nos conduce a un momento, centrado en las perimeras décadas del siglo III, en que el capitel de hojas lisas ha adquirido una categoría independiente del tipo corintio-normal.

El empleo de capiteles de hojas lisas se observa en otros mercados como el anexo C del de Thuburbo Maius. Sin embargo, en otros mercados se introducen capiteles de los restantes órdenes en función de la riqueza y complejidad del edificio[9].

3. Friso (tav. X)

Los dados que actúan de friso llevan inscritas las letras E, R, T, I. Probablemente formarían un friso interrumpido con el nombre SERTIO, en donde cada letra se inscribe en uno de los lados del dado.

Desde un punto de vista estilístico observamos algunas características que se repiten en todas las ménsulas:

1) Dominio del elemento vegetal sobre el figurado de forma que, si bien los esquemas se repiten, no sucede lo mismo con la forma de las hojas y su distribución, lo que hace que cada uno de los paneles sea distinto al resto. Su presencia se atestigua en todos los ejemplares — ya hemos visto que las barbas de las figuras de Oceano se transforman en hojas de acanto — a excepción del geométrico.

2) Introducción del eje de simetría en todas las composiciones excluidas las que tienen un motivo en S; algunas, incluso, cuenta con dos ejes de simetría que corresponde de forma general a los paneles inferiores.

3) Acentuación del contraste existente entre las zonas decoradas y las lisas, los puntos y zonas de sombra (con el masivo empleo del trépano) con las expuestas a la luz.

4) Intimamente relacionado con este último punto destaca el juego entre zonas llenas y otras vacías; raramente se introduce un motivo que llene en su totalidad la superficie del panel, por lo que los fondos, lisos, acentúan el relieve.

5) Dominio de la línea curva aplicada particularmente a los tallos que son las directrices de la composición.

Desde un punto de vista técnico hemos de mencionar la presencia

[9] De Ruyt, *op. cit.* 323.

del trépano en numerosos paneles, lo que crea un fuerte contraste luz-sombra. Esta técnica se usa, además, para modelar el espinoso contorno de algunas hojas. Pero tan notable como su presencia es su ausencia en algunos paneles, donde las secciones son semicirculares y no angulares, como suele ser norma en aquellos paneles labrados a trépano. Efectivamente, basta una rápida mirada para observar que el protagonista casi absoluto es el trépano que acentúa los contrastes y efectos entre los fondos neutros y los elaborado primeros planos. El tallado de los motivos decorativos parte de un plasticismo de influjo clásico, representado en aquellos paneles en los que no interviene el trépano, para culminar el proceso con el uso de la referida técnica que caracteriza la producción de Afrodisias y que tiene otros exponentes dignos de mención en la misma región de Caria[10].

El conjunto de características hasta aquí analizadas nos hace creer en la existencia de un taller local que fue el artífice de la decoración de este Mercado junto con otros edificios entre los que estaría incluido el denominado Arco de Septimio Severo[11]. No sólo las ménsulas sino incluso el modo de ornamentar ambas construcciones participa de caracteres comunes como por ejemplo el hecho de introducir columnas exentas independientes entre sí con arquitrabes de tres *fasciae*[12] y la introducción de las ménsulas como soporte de columnas que flanquean las ventanas. De esta forma, observamos en ambos edificios concomitancias que no se limitan al campo ornamental sino que trascienden al estructural.

En otro apartado de esta comunicación distinguimos entre lo que es el conjunto arquitectónico, con una distribución característica y los elementos arquitectónicos decorativos propiamente dichos (ménsulas, capiteles, friso). La ubicación de estos últimos en el primero — como vemos, las ménsulas se colocan todas ellas en el hemiciclo — no es ni mucho

[10] Nos referimos a Iasos. Vid. E. PAGELLO, «Bollettino d'Arte», supp. al nõ 31-32, 1985, 137 ss.

[11] Extensa es la bibliografía que vincula las ménsulas de ambos edificios, aunque no siempre han coincidido los investigadores en admitir su contemporaneidad. Vid. A. BALLU, *Les Ruines de Timgad*, Paris 1897, 214. E. BOESWILLWALD. R. CAGNAT, A. BALLU, *Timgad, une cité africaine*, Paris 1905, 200. J. LASSUS, *Le Rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques. Huitième Congrès d'Archéologie Classique*, Paris (1963) 1965, 248. J. LASSUS, *Mélanges d'Archéologie et d'Historie offerts à André Piganiol*, III, Paris 1966, 1230. P. ROMANELLI, *Mélanges d'Histoire ancienne et d'Archéologie offerts à Paul Collart*, Lausanne 1976, 320.

[12] Se trata de un idéntico esquema usado en el Arco de Septimio Severo en el Foro Romano. R. BRILLIANT, «Mem. Am. Ac.», XXIX, 1967, 77 ss; similar también a las construcciones severianas de Leptis Magna. Vid. R. BARTOCCINI, *Africa Italiana* IV, 1931, 32 ss. M. FLORIANI SQUARCIAPINO, *Leptis Magna*, Basel 1966, lám. nõ 13 y fig. nõ 15.

menos circustancial. Se elige precisamente ese espacio por ser principal, por ser ahí donde se encuentran las tiendas y para dar una necesaria altura al hemiciclo. En este sentido las ménsulas ocupan el mismo espacio que, por ejemplo, los pilares rectangulares decorados en la Basílica severiana de Leptis Magna. Ménsulas y pilares ocupan, pues, una disposición idéntica en el conjunto arquitectónico.

Resulta característico de algunos paneles las hojas apuntadas con canal profundo en su eje. Los extremos de las hojitas entran en contacto formando zonas de sombra triangulares (apreciable en las barbas acantizantes del Océano y en casi todos los laterales de los modillones). Son, como sabemos, características que denotan un influjo asiatizante y que forman parte de la producción de un taller local. Ciertamente no se trata ni de piezas importadas ni, creemos, producción de un taller itinerante dal como se atestigua en otras ciudades de la vecina provincia de Tripolitania[13]. Este influjo oriental microasiático que ya había sido puesto de manifiesto con anterioridad[14] en las ciudades del N. de Africa se confirma en el caso de Timgad de donde ofrecemos otro ejemplo con un capitel corintio conservado en el patio de entrada al Museo (tav. VII,2), con semejantes características a otro del Museo de Susa (Hadrumetum) del Arco de Marco Aurelio aunque fechado en el periodo severiano[15]. Las improntas dejadas por la Escuela de Afrodisias de Caria tienen en Timgad otro centro receptor importante además del fundamental de Leptis y Sabratha[16]. Sí se han detectado, por el contrario, influjos procedentes de la región oriental en capiteles que fueron fabricados por talleres locales[17].

Resulta claro, tras este breve análisis, concluir que las influencias determinantes para la realización de esta decoración proceden del Este, concretamente de la Escuela de Afrodisias la que a su vez actuó en Leptis Magna para la construcción del Foro Severiano, y basamos nuestra hipótesis ante la constatación no sólo de motivos semejantes en la decoración que podrían deberse tal vez a la utilización de idénticos cartones, sino a una técnica semejante con la introducción del trépano de forma

[13] P. PENSABENE, *La decorazione architettonica, l'impiego del marmo e l'importazione di manufatti orientali a Roma, in Italia e in Africa (II-VI d.C.),* en *Società Romana e Impero Tardoantico*, vol. III, Bari 1986, 360.

[14] J.B. WARD-PERKINS, «J. Roman Studies», XXXVIII, 1948, 59 ss. IDEM, «Proceeding of the British Academy», XXXVII, 1951, 269 ss. *architettonica...*, 1986, 358 ss.

[15] P. PENSABENE, *op. cit.*, fig. 45-b.

[16] FLORIANI SQUARCIAPINO, *La Scuola di Afrodisias*, Roma 1943, 95 ss.

[17] PENSABENE, *op. cit.*, 400 ss., fig. 47 d y 47 e.

tan profusa. pero además observamos una distribución arquitectónica semejante, lo que supone ya no sólo una semejanza de estilo y técnica, sino incluso una idéntica directriz a la hora de levantar un edificio. Que fuesen arquitectos locales[18] o no, no es desde nuestro punto de vista cuestión banal aunque no contamos con información para inclinarnos por ninguna de las dos opciones.

No sólo son piezas arquitectónicas las producidas por este hipotético taller; del escaso material publicado que procede de esta ciudad africana destacamos un sarcófago depositado en el Museo de Timgad[19] con un medallón central con busto, sendos *putti* que sostienen un racimo de uvas y un ramo en sus manos, y finalmente sendos roleos vegetales que encierran una gran flor de seis pétalos. Desde un punto de vista estilístico, creemos que el tallo vegetal de esta pieza se relaciona de forma muy directa con las hojas de las ménsulas del Mercado por el pleno desarrollo del motivo vegetal en la totalidad de la superficie del sarcófago y por las características hojas apuntadas que se tocan en los extremos formando zonas de sombra triangulares y alargadas.

[18] Tal es la hipótesis de LASSUS, *op. cit.* 1966, 1230.

[19] BALLU, *op. cit.* lám. XL. G. KOCH, H. SICHTERMANN, *Römische Sarkophage*, München 1982, 312, nō 342.

Tavola I

Panel con motivo caliciforme.

Panel con motivo en S.

Panel con tallo vegetal en forma de ocho.

Tavola IV

Panel con motivo figurado.

Tavola V

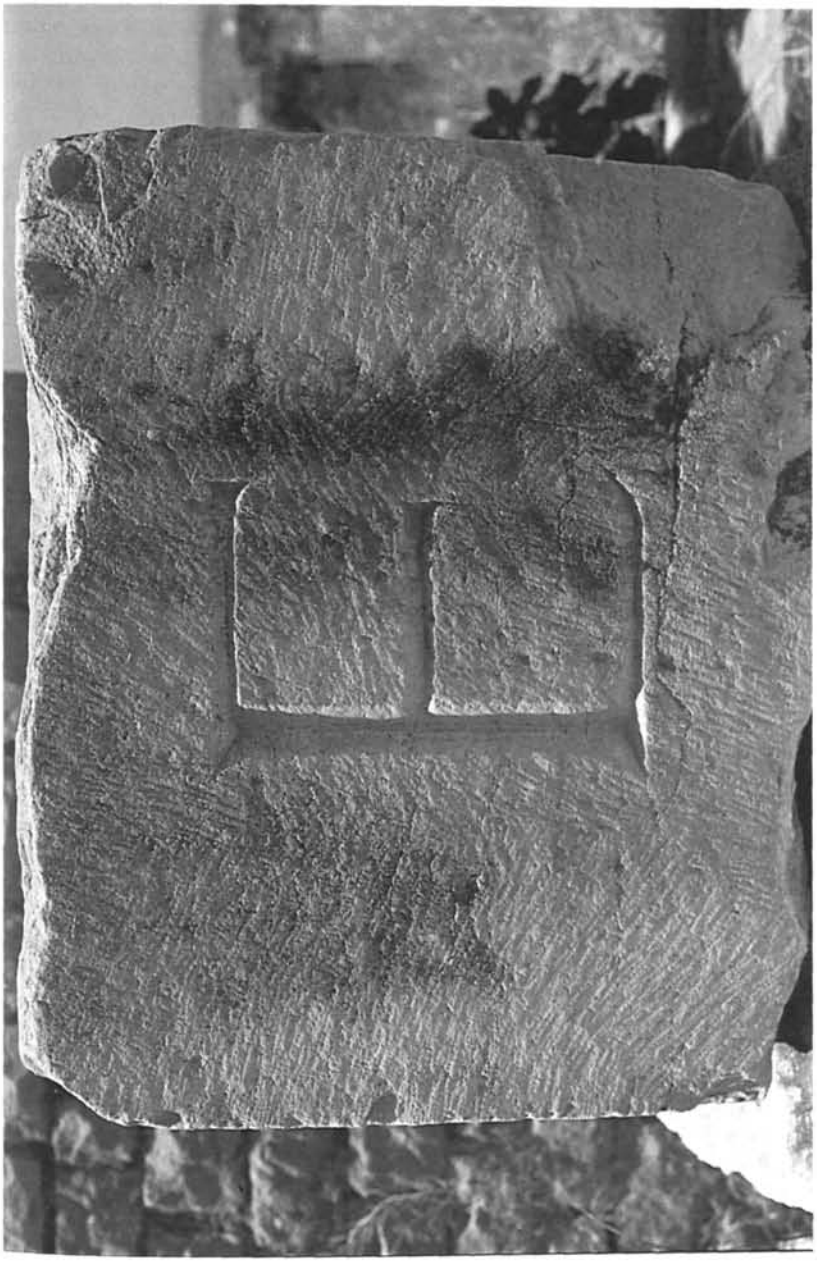
Panel con motivo geometrico.

Motivo de calices contrapuestos con flor en el centro.

Motivo figurado acantiforme.

Frontal de la mensula.

Capitel de hojas lisas del mercado.



Dado perteneciente al friso.

Capitel corintio asiatico conservado en el patio del museo de Timgad.

Clara Gebbia

La *conlatio lustralis* e le province d'Africa nei secoli IV e V

Il recente interesse per lo studio della vita municipale dell'Africa romana tardoantica ha notevolmente arricchito un settore di ricerca che, seppure con una lunga tradizione[1], soltanto da pochi anni, alla luce di nuovi rinvenimenti archeologici ed epigrafici e con l'utilizzazione di tecniche d'indagine più moderne[2], ha fatto chiarezza su una tematica non certo marginale, quale è appunto l'urbanizzazione tardo africana. Spetta soprattutto a C. Lepelley con «*Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*»[3] il merito di aver posto un punto fermo nello studio della vita

[1] Sulla condizione, in generale, delle città romane nel Basso Impero, cfr. tra gli altri, M. ROSTOVZEV, *Storia economica e sociale dell'Impero romano*, ed. it., Firenze 1933, rist. 1968; A. PIGANIOL, *L'Empire chrétien*, Paris 1972, p. 392 ss. La tesi sostenuta in tali studi è quella della depressione economica e della decadenza irrimediabile delle città a partire dal IV secolo. Tali concetti sono estesi all'Africa a partire da C.A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, I, Paris 1968. Anche il donatismo è stato interpretato come causa ed effetto del declino della vita municipale. Cfr. V.H.C. FREND, *The Donatist Church. A Movement of Protest in Roman North Africa*, Oxford 1952; H.I. DIESNER, *Studien zur Gesellschaftslere und sozialen Haltung Augustins*, Halle-Saale, 1954; J.P. BRISSON, *Autonomisme et christianisme en Afrique romaine de Septime Sévère à l'invasion vandale*, Paris 1958.

[2] Già C. COURTOIS, nel 1955, con *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, aveva messo in evidenza la permanenza sotto i Vandali di una certa vitalità delle città africane e della loro relativa ricchezza. Tesi sostenuta anche da G.-CH. PICARD, *Civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959, pp. 45-49 e 354-358, a proposito della Proconsolare e della Numidia a partire dall'Alto Impero. Un particolare impulso è stato dato dalle ricerche archeologiche e dagli studi di P.-A. FÉVRIER, *Notes sur le développement urbain en Afrique du Nord: les exemples comparés de Djemila et de Sétif*, «C. Arch.» 14, 1964, pp. 25-45 (per Sétif); pp. 1-26 (per Djemila, l'antica Cuicul); P. SALAMA, *L'occupation de la Maurétanie Césarienne occidentale sous le Bas-Empire romain*, «Mélanges A. Piganiol», III, Paris 1966, pp. 1291-1311; N. DUVAL, *Histoire et bibliographie du site de Sbeïtla (1724-1970)*, in *Les églises africaines à deux absides*, I, *Les basiliques de Sufetula*, Paris 1972, pp. 391-440; R. REBUFFAT, *Deux ans de recherches dans le sud de la Tripolitaine*, «CRAI», 1969, pp. 189-212; ID., *Nouvelles recherches dans le sud de la Tripolitaine*, «CRAI», 1972, pp. 319-339; M. EUZENNAT, *Quatre années de recherches sur la frontière romaine en Tunisie méridionale*, «CRAI» 1972, pp. 7-27. Per il mondo romano orientale, il problema della vita municipale e delle sue strutture viene affrontato da P. PETIT, *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle*, Paris 1955; A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire*, II, Oxford 1964, pp. 712-766; J.H. LIEBESCHUETZ, *Antioch: City and Imperial Administration in the Later Roman Empire*, Oxford 1972.

[3] I, *La permanence d'une civilisation municipale*, Paris 1979; II, *Notices d'histoire municipale*, Paris 1981. L'opera è arricchita da una scrupolosa ricerca delle fonti e da una completa bibliografia.

municipale africana, attribuendo a «municipale» non solo gli aspetti giuridici e istituzionali, ma anche quelli sociali e religiosi.

Derivano da tali studi più considerazioni. Innanzitutto è stato dimostrato che sarebbe errato considerare l'Africa romana come un tutto omogeneo. Le disparità regionali sono notevoli. L'Est fortemente romanizzato è ben diverso dalle Mauretanie, roccaforti di tribù berbere, ostili, più che alla civiltà, all'imperialismo romano[4]. Fatta questa premessa, si può affermare — grazie soprattutto alla documentazione epigrafica presa in esame da C. Lepelley — la prosperità dell'Africa nei secoli IV e V; l'importanza di questo paese nell'economia dell'impero romano e soprattutto il mantenimento delle sue strutture municipali tradizionali.

Con il contributo ulteriore di un'archeologia attenta alla cultura materiale, possiamo oggi aggiungere a quanto detto sopra ulteriori elementi di verifica[5].

Agli inizi del IV secolo la Zeugitana, la Bizacena e in particolare la regione di Cartagine vedono un rifiorire della sigillata africana con notevoli flussi di esportazione, volti a soddisfare le necessità regionali africane e soprattutto il grande mercato mediterraneo. Una ceramica — la sigillata africana — il cui successo è legato, più che alla localizzazione costiera dei forni, alla vicinanza sia ai centri arboricoli e di lavorazione delle derrate alimentari, sia ai porti siti sulle rotte più frequentate. D'altra parte l'esportazione della ceramica fine da mensa, da cucina, delle lucerne, delle anfore, non è concepibile senza quelle derrate alimentari, olio, conserve di pesce, grano, per le quali le province africane erano diventate il punto cardine del Mediterraneo[6].

È innegabile dunque, pur con tutti i limiti che presenta, in archeologia, qualsiasi discorso sulla circolazione dei beni, che l'Africa romana dei secoli IV e V era inserita in circuiti commerciali di cui deteneva l'ege-

[4] Vd. C. GEBBIA, *Ancora sulle «rivolte» di Firmo e Gildone*, «L'Africa romana», Atti del V Convegno di studio, Sassari, 11-13 dicembre 1987, Ozieri 1988, pp. 117-129; EAD., *Essere «berbero» nell'Africa tardoantica*, «L'Africa romana», Atti del VII Convegno di studio, Sassari, 15-17 dicembre 1989, I, Sassari 1990, pp. 323-339; L. SERRA, *I berberi come preesistenza e persistenza indigena in Nord-Africa*, *ibid.*, pp. 308-322.

[5] Per Cartagine e le città dell'Africa, vd.: A. CARANDINI et alii, *Gli scavi italiani a Cartagine. Rapporto preliminare delle campagne 1973-77*, «QAL», 13, 1983, pp. 7 ss.; A. CARANDINI, *Pottery and the African Economy*, in *Trade in the Ancient Economy*, London 1983, pp. 145 ss.; Y. THÉBERT, *L'évolution urbaine dans les provinces orientales de l'Afrique romaine tardive*, «Opus», 2, 1983, pp. 199 ss.; L. ANSELMINO, C. PANELLA, R. SANTANGELO VALENZANI, S. TORTORELLA, in A. GIARDINA, (a cura di), *Società romana e impero tardoantico*, III, Roma-Bari 1986, pp. 163-195 = SRIT.

[6] A. CARANDINI, *Il mondo della tarda antichità visto attraverso le merci*, in SRIT, III, cit., pp. 3-19.

monia. Tale aspetto è stato ben evidenziato dalla lettura di alcune stratigrafie, comprese tra il II e il VII secolo, relative a siti mercato localizzati lungo l'asse Italia-Africa-Porto Torres[7].

Non è il caso di dilungarmi su questo argomento, ma mi si consenta di ritornare su un punto che, se non determinante nello studio dell'economia di mercato tardoantica, sarebbe però utile approfondire per una maggiore conoscenza di certe realtà: alludo alla *conlatio lustralis*, la tassa imposta ai *negotiatores* sulle libere transazioni commerciali. Dicevo *non determinante* perché un'economia di mercato presuppone più fattori e un'imposta di tal genere, come vedremo più avanti, non credo abbia potuto incidere tanto da condizionarne l'andamento. Importante, però, sì.

L'*aurum negotiatorum*, la tassa imposta a tutti i commercianti forse fin dai primi secoli dell'impero[8], attestata sicuramente sotto Alessandro Severo[9], ha una sua precisa definizione nel IV secolo con il nome di *conlatio lustralis*[10], ovvero *chrysargyron*, se si fa riferimento all'oro e all'argento.

La tassa, a giudizio di scrittori pagani e cristiani, era gravosa[11]. Ma

[7] C. PANELLA, in SRIT, III, cit., pp. 21-23, introduce lo studio dei contesti e delle merci tardoantiche a cura di diversi Autori, pp. 27-454.

[8] Le notizie pervenuteci sono scarse e non suffragate da valide testimonianze. Cfr. SUET., *Calig.*, XL, XLI; DIO CASS, LIX, 26.

[9] *Hist. Aug., Alex. Sev.*, 32. Cfr. A. CHASTAGNOL, *Zosime II, 38 et l'Histoire Auguste*, in *Historia Augusta Colloquium, 1964-65*, Bonn 1966, pp. 46 ss.

[10] Il Codice Teodosiano dedica un titolo a tale imposta: *De lustrali conlatione*, XIII, 1. Si possono trovare anche: *auraria functio*, *C.Th.* XIII, 1, 11 (379); *auraria pensio*, *C.Th.* VII, 21, 3 (396); XVI, 2, 36 (401); *de lustralis auri argentive conlatione*, *C.Th.* I, 5, 14 (405); *lustralis auri conlatio*, *C.Th.* XIII, 1, 20 (410). L'imposta si chiamava *lustralis* perché veniva pagata ogni cinque anni, in coincidenza con le feste giubilari degli imperatori, SYMM., *Rel.* XIII, 2; *Or.* I, 16; EUMEN., *Paneg.* VIII, 13; *C.Th.* XVI, 2, 5. Però talvolta avevano luogo anche prima della scadenza del lustro. Questo spiega perché si parla addirittura di imposta annuale: ZONAR. XIV, 6, 2. L'imposta è pure ugualmente nota con il nome di *chrysargyron*, perché all'oro si aggiunse successivamente l'argento: LIBAN., *Or.* XLVI 22; ZOSIM II, 38, 3; ZONAR XIV, 3; EVAGR., *Hist. eccles.* III, 39. Tra i contemporanei, vd. G. HUMBERT, *Saggio sulle finanze e sulla contabilità pubblica presso i Romani*, in *Biblioteca di Storia economica*, V, 1921, pp. 199-200; J. KARAYANNOPOULOS, *Das Finanzwesen des frühbyzant. Staates*, München 1958, p. 129; P. DE FRANCISCI, *Sintesi storica del diritto romano*, Roma 1968, 4ª ed., pp. 516, 550; F. DE MARTINO, *Storia della Costituzione romana*, V, Napoli 1975, pp. 425-426. Brevi cenni sul *chrysargyron* in L. RUGGINI, *Economia e società nell'«Italia annonaria»*, Milano 1961, p. 136; A. GIARDINA, *Aristocrazie terriere e piccola mercatura. Sui rapporti tra potere politico e formazione dei prezzi nel tardo impero romano*, «QUCC», 36, 1981, pp. 123-146, part. pp. 139-142; D. VERA, *Strutture agrarie e strutture patrimoniali nella tarda antichità: l'aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, «Opus», II, 1983, 2, pp. 489-533, part. p. 519.

[11] Vd. nota precedente.

«quanto» ci chiediamo noi oggi? «Quanto», molto probabilmente non lo sapremo mai. Da nessuna fonte, credo, risulta alcuna indicazione sull'entità della tassa. Risultano invece le esenzioni, i privilegi.

Per quanto attiene all'Africa, che è l'ambito preso in esame, è allora ragionevole chiedersi, considerati gli imponenti flussi commerciali ed anche gli intrecci tra aristocrazie terriere e piccola mercatura, in quale misura la *conlatio lustralis* abbia potuto incidere sulla situazione mercantile e soprattutto su chi gravasse effettivamente. È necessario pertanto procedere ad una rilettura della documentazione legislativa.

I termini *negotium* e *negotiatores* in epoca tarda, come ha opportunamente sottolineato A. Giardina[12], assumono una forte dose di ambiguità. Sono *negotiatores* sia il piccolo venditore sia l'artigiano, ma per il pagamento del *chrysargyron* sono assimilate altre figure, tutte incluse nella *negotiatorum matricula*[13], il registro cioè dei contribuenti. Non si sa con precisione quando la *conlatio lustralis* — nella sua definitiva definizione — sia stata applicata per la prima volta[14], ma se ne ha esplicita menzione sotto Costantino, il quale dispensò *universos veteranos*, possessori di terre, dal pagamento del *chrysargyron*, fino ad un patrimonio di 100 *folles*, qualora avessero voluto intraprendere attività commerciali[15].

Una chiara definizione si ha nel 356 ad opera dell'imperatore Costanzo: «*Negotiatores omnes protinus convenit aurum argentumque praebere, clericos excipi tantum, qui copiatae appellantur, nec alium quemquam esse immunem ab huius conlationis obsequio*[16]. La costituzione è

[12] *Aristocrazie terriere*, cit., p. 146.

[13] Cfr. *C.Th.* XVI, 2, 15 = *CI* 1, 3, 3 (360 SEECK).

[14] Si pensa che sia stata introdotta nel 315, in prossimità dei *decennalia* dell'imperatore Costantino. Vd. *CIL* X 3732 = *ILS* 1216: *C. Caelio Censori/no v.c., praet. candi/dato, cons., cur. viae/ Latinae, cur. reg. VII,/ cur. splendidae Car/thagin., comiti d.n./ Constantini maximi Aug./ et exactori auri et argen/ti provinciarum III, cons. pro/vin. Sicil., cons. Camp., aucta/ in melius civitate sua et refor/mata ordo populusque Atellanus. L.d.s.c.*

[15] *C.Th.* VII, 20, 3 (320): *Veterani iuxta nostrum praeceptum vacantes terras accipiant easque perpetuo habeant immunes, et ad emenda ruri necessaria pecuniae in nummo viginti quinque milia follium consequantur, boum quoque par et frugum promiscuarum modios centum. Qui autem negotii gerendi habuerit voluntatem, huic centum follium summam immunem habere permittimus. Praeter hos ergo, qui vel domicillis vel negotiis detinentur. Omnes, qui vacatis et nullum negotium geritis, ne inopia laboretis, ad hoc remedium debetis concurrere*

[16] Vd. *C.Th.* XIII, 1, 1 e il relativo *comm.* di Gothofredus, vol. V, p. 3 ss. Per ciò che riguarda i *clerici* sembra, come risulta da altre costituzioni, che l'immunità, oltre ai *copiatae*, fosse concessa anche ad altri, purché però i suddetti *clerici* avessero esercitato

emessa a Roma ed è indirizzata al prefetto del pretorio, Tauro; è presumibile quindi che riguardasse sia l'Italia sia l'Africa.

Più esplicitamente gli imperatori Valentiniano e Valente, nel 364, ribadiscono l'imposizione della *conl. lustr.* a tutti i *mercadores, nullus utetur exceptione immunitatis*[17]. Considerando che la costituzione è diretta al *comes sacrarum largitionum*, si presume che dovesse riguardare tutto l'impero[18] .

Non si sottraggono all'imposta nemmeno i *militares*, sempre nel caso in cui svolgessero attività commerciali[19].

Non diverso è il destino delle province d'Africa. È innegabile, però, che la particolare congiuntura politico economica del IV-V secolo imprime all'Africa connotazioni diverse rispetto alle altre province.

Le province d'Africa, pur nella decadenza generale dell'impero, mantengono, come è noto, una solidità economica, legata alla rendita del suolo. In un rescritto del 397, la cancelleria di Onorio si felicita per la prosperità delle città africane, ed esorta il proconsole d'Africa, Probino, a controllare la giusta ripartizione dei carichi municipali tra i curiali, perché una ripartizione ingiusta sarebbe iniqua *in urbibus magnifico statu praeditis ac votiva curialium numerositate locupletibus*[20]. In effetti, però, l'età di Onorio segna un periodo molto turbolento della storia africana. La rivolta del conte d'Africa, Gildone, con l'apporto di alcune tribù berbere e del vescovo donatista Optato di Thamugadi[21], la guerra religiosa tra cattolici e donatisti[22], la recrudescenza del brigantaggio e della

commercio *alimoniae causa*, *C.Th.* XVI, 2, 8 (343) e purché *exiguis admodum mercimoniis tenuem sibi victum vestitumque conquirent*, *C.Th.* XVI, 2, 15, cit. Più tardi, nel 379, l'immunità ai *clerici* fu ridimensionata e anch'essi furono tenuti all'imposta a seconda del patrimonio, *C.Th.* XIII, 1, 11.

[17] Vd. *C.Th.* XIII, 1, 6.

[18] La denominazione di questo funzionario appare per la prima volta in una legge del 345, *C.Th.* XI, 7, 5 = *CI* 10, 19, 3. Il suo rango cresce col tempo. Cfr. DE MARTINO, *Storia della Costituzione romana*, V, cit., pp. 292-293.

[19] *C.Th.* XIII, 1, 13: *Singuli quique, si per eos vernacula quaeque vendantur, functione auraria non teneantur: si vero emendi vendendive conpendiis ultro citroque quaesitis familiaris rei amplitudo cumuletur, etsi militares sint, memoratae praestationi nectantur.* Vd. GOTHOFR., V, p. 18.

[20] *C.Th.* XII, 5, 3 = *CI* 10, 32, 52. Vd. LEPELLEY, *Les cités*, I, pp. 30-31, 108.

[21] Fonti e bibliografia in GEBBIA, *Ancora sulle «rivolte» di Firmo e Gildone*, cit.

[22] Su questi avvenimenti, tra i più recenti, vd. P. BROWN, *Religione e società nell'età di Sant'Agostino*, Torino 1975; LEPELLEY, *Les cités*, cit. e la bibliografia ivi contenuta; C. GEBBIA, *Agostino e gli humiliores*, «SEIA», 2, 1985 (1988); V.H.C. FFREND, *Augusti-*

schiavitù[23], i contraccolpi degli avvenimenti europei a causa della discesa dei barbari[24]; tutti questi avvenimenti non possono non avere influenzato la vita municipale dell'Est africano. Il benessere c'è ed è innegabile. La prova più evidente ce la forniscono gli elementi desunti dall'archeologia per la ricostruzione, come si è già visto, dei flussi commerciali lungo l'asse Roma-Africa e il bacino del Mediterraneo occidentale. Ma mi si consenta, alla luce proprio degli avvenimenti anzidetti, di avanzare delle riserve.

Fonti epigrafiche ed archeologiche mettono in evidenza proprio in questo periodo un netto declino dei lavori pubblici[25], legato, in gran parte, alla pressione e alla vastità degli oneri finanziari, *munera patrimonialia* e delle prestazioni gratuite dei servizi, *munera personalia*, a cui erano tenuti i decurioni[26]. Pur nell'apparente prosperità, la classe curiale dovette essere gravata da tali oneri. La consapevolezza di ciò e la necessità di mantenere inalterato il loro *status* patrimoniale a garanzia della riscossione delle imposte stanno a base della costituzione emanata da Onorio nel 399 a favore dei decurioni e indirizzata al governatore della Numidia: ...i *municipes* non devono sottostare all'onere dell'*aurum lustrale*; i *negotiatores*, sottoposti alla *conlatio lustralis*, devono scegliere i *mancipes*, gli appaltatori cioè, tra gli stessi commercianti; non è consentito affidare tale onere ai curiali[27]. L'estraneità di tale classe al *chrysargyron* è del resto attestata in una costituzione emessa gia precedentemente, nel 362, dall'imperatore Giuliano: ..le curie devono essere esenti dal pa-

ne and State Authority. The Example of the Donatists, in *Agostino d'Hippona. «Quaestiones disputatae». Palermo 3-4 dic. 1987*, Bologna 1989, pp. 49-73.

[23] Vd. C. GEBBIA, *Pueros vendere vel locare. Schiavitù e realtà africana nelle nuove lettere di s. Agostino*, «L'Africa romana», Atti del IV Convegno di studio, Sassari, 12-14 dic. 1986, Ozieri 1987, I, pp. 215-225.

[24] Su questi avvenimenti, vd. AUG., *De civ. Dei*, I, 32, 21, *C.C.* 47, p. 32; *Epp.* 124-126, in cui si affronta il tema dei rifugiati romani in Africa dopo la discesa di Alarico, tra i quali Piniano e Melania. Cfr. *Vita Melan.*, 19-21, S.C. 90, pp. 163-173; PALL., *Hist. Laus.*, 61.

[25] Y. JANVIER, *La législation du Bas-Empire romaine sur les édifices publics*, Aix-en-Provence 1969; cfr. inoltre LEPELLEY, *Les cités*, I, pp. 109 ss.

[26] Vd. ARCADIUS CHARISIUS, *libro singulari de muneribus civilibus*, *Dig.*, L, 4, 18 ad integrazione di HERMOG., *libro primo epitomarum*, *Dig.*, L, 4, 1. LEPELLEY, *Les cités*, I, pp. 206 ss.

[27] *C.Th.* XIII, 1, 17: *A negotiatoribus aurum lustrale dependi non ignoramus et cum ad eos soleat distributionis cura recurrere, quos necessitas conlationis adstringit, non convenit municipes hoc onere subiacere. Sciant igitur de corpore suo, sicut in omnibus fere civitatibus, mancipes eligere absque ulla aerarii nostri deminutione, a curialibus alienae functionis distributione reiecta.* Cfr. inoltre XII, 6, 29 (403).

gamento della tassa in oro e argento che è imposta ai commercianti, a meno che non si dimostri che qualche decurione eserciti la mercatura[28]. Solo dunque in tal caso i decurioni sono chiamati al pagamento della *conl. lustr.* C'è anche il caso opposto. Il *negotiator* nel momento in cui acquista dei terreni può essere chiamato agli obblighi curiali[29]. Risulta evidente quindi che il *negotiator* in quanto curiale è esente dal *chrysargyron*; è sottoposto però all'onere di tale tassa nel momento in cui svolge attività commerciali.

Alla *pensio lustralis* sono sottoposte altre categorie di *negotiatores*. Nel 400, una costituzione diretta al proconsole d'Africa preciserà, infatti, che sono sottoposti alla tassa tutti i *negotiatores*, includendo in questo *tutti* non solo coloro i quali esercitano le proprie transazioni commerciali *in territoriis sive in civitatibus*, ma anche coloro che si dedicano all'usura e accrescono così i loro beni giorno per giorno[30].

Anche questo aspetto dovrebbe far riflettere. È il periodo in cui il problema feneratizio esplode nelle due parti dell'impero per l'abuso del prestito ad interesse. La vivace speculazione dei Padri della Chiesa è alla base dei drastici divieti dei canoni conciliari contro l'usura e di una parte della legislazione imperiale dei secoli IV e V[31]. Anche Agostino leva la sua voce contro l'usura e condanna severamente gli ecclesiastici nel momento in cui praticano il *fenus — clerici no fenerent*[32] — e le leggi romane che permettono tale pratica: «*Fenus et professionem habet, fenus et ars vocatur; corpus dicitur, corpus quasi necessarium civitati, et de professione sua vectigal impendit*»[33]. Il *vectigal* al quale allude Agosti-

[28] *C.Th.* XII, 1, 50: *Et ab auri atque argenti praestatione, quod negotiatoribus indicitur, curiae immunes sint, nisi forte decurionem aliquid mercari constiterit, ita ut ordines civitatum ex huiusmodi reliquis sarcinarum, ut iam diximus, amoveantur.* La stessa costituzione in XIII, 1, 4. Vd. GIARDINA, *Aristocrazie terriere*, cit., p. 139.

[29] Vd. *C.Th.* XII, 1, 72 (370): *Si quis negotiatur fundos comparavit et ut aliquorum possessor praediorum vocetur ad curiam, ei necessitatibus umbra non adsit, quod propterea pecunia, quam habet in conversatione, mercatoribus indictum aurum argentumque agnoscit....*

[30] *C.Th.* XIII, 1, 18 (400): *Omnes negotiatores lustralem conferre convenit pensionem. Non solum igitur hi, qui probantur in territoriis sive in civitatibus exercere commercia, subcumbant aurariae functioni, verum etiam, qui studentes fenori crescentis in dies singulos pecuniae accessione laetantur.*

[31] Vd., per ultima, GEBBIA, *Pueros vendere vel locare*, cit., e la bibliografia ivi contenuta.

[32] AUG., *En. in ps.* CXXVIII, 6. Vd. M. GIACCHERO, *L'atteggiamento dei concili in materia d'usura dal IV al IX secolo*, in Atti dell'Acc. Rom. Costant., IV Convegno Internazionale, Perugia 1981, pp. 307 ss.; E. BIANCHI, *In tema d'usura. Canoni conciliari e legislazione imperiale del IV secolo*, «Athenaeum», LXI, 1983, pp. 321-342 e LXII, 1984, pp. 136-153.

[33] AUG., *En. in ps.* LIV, 14.

no dovrebbe essere il *chrysargyron* dei *negotiatores* usurai della c. 18 XIII, 1; considerando che il ricorso al *fenus* è espressione di una situazione economica depressa, torna inquietante l'ipotesi di una pseudo prosperità che avrebbe trovato il suo epilogo solo alcuni decenni dopo.

Alla domanda che ci si è posti inizialmente — su *chi* cioè gravasse effettivamente la *conl. lustr.* — si è risposto solo in parte. Resta da chiarire il complesso fenomeno del coinvolgimento delle aristocrazie municipali o imperiali nelle attività economiche di cui esse stesse seguivano lo svolgimento in tutte le varie fasi. I *nobiles* erano in prevalenza dei ricchissimi proprietari terrieri, ma erano pure grandi commercianti, coinvolti in tutte quelle attività legate all'agricoltura ma anche all'artigianato, come la produzione di ceramica destinata a fare da merce di accompagno alle derrate alimentari. Lellia Cracco Ruggini[34], Andrea Giardina[35], Domenico Vera[36] hanno sufficientemente chiarito tale aspetto delle aristocrazie terriere, per cui non occorrono ulteriori delucidazioni.

La *conl. lustr.*, per tornare all'argomento che ci riguarda, come si inserisce in tale fenomeno politico economico?

L'indagine può partire da una costituzione quanto mai significativa emessa nel 361 dall'imperatore Costanzo e diretta a tutti i senatori: Se i vostri *rusticani et coloni* non esercitano attività commerciale non devono essere inseriti tra i *negotiatores*. In verità non deve essere considerato commercio il fatto che *homines vestri ac rusticani* residenti nei vostri possedimenti vendano i prodotti *quae in his terris quas incolunt adque in eodem rure gignuntur*[37]. La costituzione si rivela preziosa per un elemento che traspare tra le righe: il coinvolgimento diretto delle aristocrazie senatorie — e sappiamo bene quante proprietà avessero in Africa[38] —

[34] Vd. *Italia Annonaria*, cit. e, tra le altre ricerche, *Vicende rurali. Le relazioni fiscali, annonarie e commerciali delle città campane con Roma nel IV secolo d.C.*, «Stud. Rom.», 17, 1969, pp. 133-144; *La Sicilia tra Roma e Bisanzio*, in *Storia della Sicilia*, III, Napoli 1980, pp. 10-13.

[35] *Aristocrazie terriere*, cit.

[36] *Aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, cit.

[37] *C.Th.* XIII, 1, 3: *Rusticanos colonosque vestros inter negotiatores describi non oportet, scilicet si nequaquam exercent negotiationis industriam, siquidem in eo negotiationem et mercimonia non oporteat aestimari, si ea homines vestri ac rusticani etiam in vestris possessionibus commorantes distrahant, quae in his terris quas incolunt adque in eodem rure gignuntur.*

[38] Su tale aspetto, cfr., oltre a LEPELLEY, *Les cités*, I, con bibliografia specifica; F. ZEVI, A. TCHERNIA, «Ant. Afr.», 3, 1969, pp. 173-214; T. KOTULA, *ibid.*, 8, 1974, pp. 111-131. Sulle trasformazioni agrarie, vd. D. VERA, *Enfiteusi, colonato e trasformazioni agrarie nell'Africa proconsolare del tardo impero*, «L'Africa romana», Atti del IV convegno di studio, Sassari, 12-14 dic. 1986, Ozieri 1987, I, pp. 267-293.

nel commercio agricolo tardoantico. Da un frammento di Olimpiodoro, apprendiamo che i senatori romani ricevevano dalle loro proprietà derrate agricole di valore, in caso di vendita, pari a 1/3 delle loro entrate auree[39]. Ora, questo 1/3 poteva derivare da una parte del canone degli affittuari versato in natura, oppure direttamente dai propri terreni nel caso in cui questi fossero retti da manodopera padronale, oppure ancora dall'acquisto del surplus dei coloni: tutte derrate destinate ai mercati. Non sfugge allora come i *rusticani colonique vestri* ai quali fa riferimento la costituzione di Costanzo altri non siano che un anello intermedio di un processo produttivo che vedeva gli aristocratici agire sul mercato come detentori e venditori di prodotti agricoli[40]; e non sfugge ancora come l'immunità dal *chrysargyron* venisse indirettamente ad estendersi dal colono all'aristocratico, nella doppia veste, ripetiamo, di detentore-venditore. Il coinvolgimento dei *potiores* nel commercio agricolo, d'altra parte, era un fenomeno tipico del tardoimpero[41] e tra tutte le ambiguità di tale epoca, questo aspetto è tra i più tipici. Un esempio in c. 5 XIII, 1, con cui si ordina al prefetto del pretorio di sottoporre alla *conl. lustr.*, nel caso di transazioni commerciali, tre categorie di persone che, per un personale privilegio, avrebbero dovuto essere esenti: (i lavoratori) *ad domum Principis pertinentes*, intendendo con tale espressione non tanto i coloni della *res privata*, quanto i *conductores domum Principis* o anche i *Palatini*; i *Christiani* e cioè i *Clerici*, èd infine i *Potiorum quoque homines vel potiores*, col pretesto che *potiorum quisque aut miscere se negotiationi non debeat, aut pensitationem debeat, quod honestas postulat*[42]. È chiaro dunque il coinvolgimento dei *potiores* nelle attività commerciali, anche se l'espressione «*miscere se negotiationi non debeat*» denuncia il tentativo, da parte dei vertici dello Stato, di frenare tali attività, poco consone al loro rango[43].

[39] OLYMP., *Fr.* 44 (*FHG*, IV, 67-68). Su tale frammento, vd. la suggestiva messa a punto di VERA, *Aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, cit.

[40] VERA, *Aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, pp. 516-517.

[41] Appena qualche secolo prima si assisteva invece a situazioni ben diverse. Valga per tutti l'esempio di Plinio il Giovane, proprietario in Umbria di una villa coltivata a vigneto, il cui vino era destinato a Roma. Contrariamente a ciò che avverrà nei secoli successivi, non era Plinio a stabilirne il prezzo, bensì i *negotiatores* che lo trasportavano: VERA, *Aristocrazia romana fra agricoltura e commercio*, p. 519.

[42] Si tratta di una costituzione emessa nel 364 dagli Impp. Valentiniano e Valente e diretta a Secundo, P.P. Vd. il *comm.* di GOTHOFR., V, pp. 10-11.

[43] Più tardi Onorio proibirà ai *nobiliores natalibus et honorum luce conspicuos et patrimonio ditiores perniciosum urbibus mercimonium exercere, ut inter plebeium et negotiatorem facilius sit emendi vendendique commercium*, *CI* 4, 63, 3 (408), *De commerciis et mercatoribus*.

Come i *coloni senatorum*, risultano ugualmente esenti dalla *conl. lustr.* i coloni *rei privatae Principis* della provincia d'Africa[44], i coloni dei privati che vendevano i prodotti degli stessi poderi[45] e molto probabilmente gli artigiani rurali[46]. Di questi ultimi abbiamo specifica testimonianza per l'Italia, ma è ragionevole presumere, viste le medesime condizioni, che la disposizione fosse estesa anche all'Africa.

Risultano ugualmente immuni i *picturae professores*, su cui ci informa una costituzione emessa il 20 giugno del 374 dall'imperatore Valentiniano I e diretta al vicario d'Africa, Chilone: oltre ad essere esenti dalla *capitatio*, i *picturae professores* erano dispensati dal pagare il *chrysargyron* sulla vendita dei prodotti della loro arte[47]. Questa costituzione è particolarmente preziosa perché ci consente di individuare un elemento importante della politica imperiale nei confronti delle province d'Africa: l'interesse dello Stato per l'attività degli artisti africani, la cui rinomanza aveva superato i limiti provinciali[48].

I dati fin qui riassunti costituiscono gli elementi più interessanti provenienti dalla documentazione legislativa. Risulta evidente, a mio avviso, come, pur nella vivacità degli scambi commerciali, il *chrysargyron* avesse in effetti poca incidenza. E non per mancanza di leggi o di chiarezza nelle disposizioni imperiali ma per un motivo abbastanza evidente: le molteplici immunità totali o parziali che ancora una volta privilegiavano determinate categorie, facendo gravare l'onere soltanto su quelle più povere, a favore delle quali non risulta alcuna esenzione.

Le vere vittime del rigore del fisco sono state sempre considerate gli abitanti delle campagne. Ma questa volta, come abbiamo visto, ci troviamo di fronte ad un tipo di imposta che insieme alla norma forniva anche i mezzi per evadere il fisco. Bastava dimostrare, ammesso che lo

[44] Vd. *C.Th.* XIII, 1, 8 (370): *Hi tantum ad auri argentique detineantur oblationem merces emendo adque vendendo commutantes, qui in exercitio tabernarum usuque versantur, non etiam coloni rei nostrae, qui ea distrahunt, quae in dominicis possessionibus annus tulerit.* I termini *taberna — tabernarius* sono senz'altro usati come sinonimo di *negotiator*, GOTHOFR, V, p. 14. Cfr. GIARDINA, *Aristocrazie terriere*, pp. 126-127, n. 9.

[45] Vd. *C.Th.* XIII, 1, 6, cit. È una costituzione diretta al *comes sacrarum largitionum*, è valida dunque per tutto l'impero.

[46] *C.Th.* XIII, 1, 10, cit.: *...Eos etiam, qui manu victum rimantur aut tolerant, figulos videlicet aut fabros, alienos esse a praestationis eius molestia decernimus.* È evidente dunque, nello spirito della legislazione, la volontà di rendere esenti dall'imposta oltre i coloni, anche gli artigiani che si procacciavano il vitto con il lavoro manuale, senza alcun intento commerciale.

[47] *C.Th.* XIII, 4, 4 = *CI* 12, 40, 8. Vd. GOTHOFR, V, pp. 62-63.

[48] Vd. LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 66.

si richiedesse, che i prodotti agricoli immessi nei mercati fossero quelli stessi coltivati nei campi in cui si abitava, perché si fosse immuni dalla *conl. lustr.* E considerando che tutto il commercio agricolo tardoantico passava dalle mani delle aristocrazie terriere, dalla produzione fino alla vendita al dettaglio, si capisce la grande portata di tale esenzione. Veniva meno un notevole cespite di gettito fiscale.

Restavano forse più vulnerabili i mercanti delle città. È un'ipotesi che ha bisogno di ulteriore verifica. Ma tutto lascia intuire che la realtà fosse proprio questa. Una costituzione di Valentiniano III ci informa della tendenza dei *negotiatores* ad evitare i mercati cittadini dove avvenivano i controlli fiscali per evadere proprio la *functio auraria* e ad effettuare le proprie attività commerciali *per vicos portusque quamplures possessionesque diversas*[49]. La costituzione allude a *urbes* ma, come è stato già opportunamente rilevato, nella *subscriptio* si parla di Roma[50]. La precisazione però non cambia la realtà. Che si trattasse di Roma o di Cartagine o di altre città il problema dell'approvvigionamento delle merci, delle tasse, dell'aumento dei prezzi, era uguale per tutte.

Se i *negotiatores* volevano evadere tasse e liturgie che inevitabilmente avrebbero fatto lievitare i prezzi avevano dunque solo due alternative: evitare i mercati cittadini, vendendo le proprie mercanzie di nascosto, *per vicos et portus*; oppure rifugiarsi *in possessiones diversas* — come risulta sempre dalla costituzione di Valentiniano III — sotto il patrocinio dei *domini*, «alimentando ulteriormente gli elementi di consenso e di stabilità all'interno dei rapporti di produzione»[51].

Due alternative che si venivano a sommare ad una terza, già messa in atto dai *negotiatores* qualche decennio prima della costituzione di Valentiniano: imboscarsi tra i *navicularii*. Tale fenomeno ci è noto attraverso una costituzione dell'imperatore Graziano, indirizzata, nel 380, al *Corpus Naviculariorum* — «*Afrorum*» aggiunge Gothofredus — per denunciare le frodi di taluni mercanti che si servivano dei privilegi e delle immunità dei *navicularii* per evadere gli oneri fiscali[52].

In conclusione, sembra che il *chrysargyron*, *se* e *quando* effettivamente pagato, costituisse veramente un onere non solo per i mercanti

[49] Vd. *Val. Nov.* XXIV (447) e l'acuta interpretazione di GIARDINA, *Aristocrazie terriere*, più volte cit., pp. 140-141.

[50] GIARDINA, *Aristocrazie terriere*, p. 141, n. 59.

[51] ID., *ibid.*p. 145.

[52] *C.Th.* XIII, 5, 16. GOTHOFR., V. pp. 82-83, ritiene che questa legge sia da unire alla c. 3, XIII, 9 (*De naufragiis*), la cui *inscriptio* porta: *Impp. Gratianus, Valentinianus et Theodosius AAA. Naviculariis Afris salutem.*

ma per tutta la comunità, e ciò spiega le testimonianze riportate dagli autori antichi. Ma le modalità di attuazione e le possibilità di evasione ne svalutano l'importanza, per cui in una interpretazione dei dati, attivi e passivi, dell'economia di mercato tardoantica, la sua incidenza è pressoché nulla. Avrebbe potuto costituire una causa di ribellismo nel momento in cui, in una particolare congiuntura economica, avesse inciso sui prezzi dei beni più popolari, di largo consumo. Ma qui siamo in un altro campo.

Andreas Gutsfeld

Lebenswandel und Eβkultur in der Apologie des Apuleius

In jeder Gesellschaft sind es Angehörige der Oberschicht, die die entscheidenden Anstöβe auf dem Feld des Lebenswandels und der Eβkultur geben[1]. Sie spielen hier wie in anderer Hinsicht den gesellschaftlichen Vorreiter und bestimmen über Art und Tempo solcher soziokulturellen Entwicklungen. Die übrigen Schichten vermögen, da sie überwiegend mit der Verwaltung ihres wirtschaftlichen Mangels beschäftigt sind, kaum davon unabhängige Entwicklungen hervorzubringen, und so bleibt ihnen keine andere Wahl, als dem Vorbild der Oberschicht, mit gewisser Verzögerung, zu folgen. Mit dem Lebenswandel und der Eβkultur der Elite können sie aber nicht gleichziehen, feine Unterschiede verschwinden niemals[2]. Nicht zufällig sind es wiederum auch Angehörige der Oberschicht, die intensiver über Lebenswandel und Eβkultur nachdenken und sich öffentlich zu diesen Ausdrucksformen der gesellschaftlichen Verhältnisse äuβern. Daβ ihre Reflexionen sich zumeist an die eigene Schicht wenden, überwiegend kritisch ausfallen und mit einem moralischen Anspruch formuliert werden[3], verdeutlicht auch die Apologie des Apuleius.

I

Im Jahre 158/159 kam es in Sabratha zu einem aufsehenerregenden Prozeβ gegen Apuleius. Sicinius Pudens, der Stiefsohn des Apuleius, hatte eine Klage wegen Zauberei angestrengt (27,3-8), die sein Onkel Sicinius Aemilianus vor Gericht vertrat. Apuleius soll mit magischen Mitteln,

[1] U.A. BECHER, *Geschichte des modernen Lebensstils. Essen, Wohnen, Freizeit, Reisen*, München 1990, 73.

[2] P. BOURDIEU, *Die feinen Unterschiede. Kritik der gesellschaftlichen Urteilskraft*[3], Frankfurt/Main 1989.

[3] In der Antike fielen solche Betrachtungen leichter, wenn sie fremden Völkern, zum Beispiel Nomaden, galten. Dazu B.D. SHAW, *«Eaters of Flesh, Drinkers of Milk»: The Ancient Mediterranean Ideology of the Pastoral Nomad*, «Anc. Soc.», 13-14, 1982-1983, 5-31.

u. a. mit einem Liebestrank aus Fischen[4], die Hand von Pudentilla, einer Witwe aus Oea und der Mutter des Pudens, gewonnen haben. Die Zaubereianklage war jedoch nicht mehr als ein Vorwand. In Wirklichkeit ging es in dem Prozeß um viel Geld; denn Pudentilla war eine sehr reiche Frau, und ihre Verwandten fürchteten, ihr Erbe an Apuleius zu verlieren[5]. Den Vorsitz des Gerichts führte der Prokonsul der Provinz Africa Proconsularis, Claudius Maximus[6]. Eine nicht unwesentliche Rolle im Prozeß spielte, daß die entscheidenden Prozeßbeteiligten der städtischen bzw. provinzialen Führungsschicht angehörten. Sie waren alle mehr oder weniger vermögend; Apuleius saß im Stadtrat von Madauros[7], und Herennius Rufinus, ein Anstifter der Klage, entstammte einer ritterlichen Familie (75,5).

Die Dinge standen schlecht für Apuleius. Er kämpfte in dem Prozeß um sein Leben[8], denn Zauberei wurde seit dem Zwölftafelgesetz mit dem Tode bestraft[9]. Apuleius war jedoch ein in Gerichtsdingen erfahrener Mann, der eine gute Ausbildung zum Rhetor genossen und vielleicht als Anwalt praktiziert hatte[10]. Er hatte es gelernt, alle Register zu ziehen. Seine Verteidigungsrede nutzte daher voll den Rahmen aus, den die ohnehin schon freizügige römische Prozeßordnung setzte[11]. Er ge-

[4] Zu diesem Vorwurf A. ABT, *Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei. Beiträge zur Erläuterung der Schrift de magia. Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten 4, 2*, Gießen 1908; Ndr. Berlin 1967. Zu Formen der Magie im allgemeinen A.-M. TUPET, *Rites magiques dans l'Antiquité romaine*, in: *ANRW* II, 16, 3, Berlin-New York 1986, 2591-2675.

[5] APUL., *Apol.* 28,5; 66,1; 77,2; 98,1-2; 101,3.

[6] Der Prozeß wird durch das Amtsjahr des Maximus datiert. Zur Zeitstellung R. SYME, *Proconsuls d'Afrique sous Antonin le Pieux*, «REA», 61, 1959, 316-318; B.E. THOMASSON, *Laterculi praesidum*, I, Göteborg 1984, 382.

[7] Zu seiner Biographie T. ALIMONTI, *La vita e la magia*, in *Apuleio letterato, filosofo, mago*, a cura di A. PENNACINI u. a., Bologna 1979, 113-124. Zu seinem Werk kurz A. DIHLE, *Die griechische und lateinische Literatur der Kaiserzeit. Von Augustus bis Justinian*, München 1989, 276-279.

[8] APUL., *Apol.* 2,7; 26,5; 47,3; 100,5.

[9] TH. MOMMSEN, *Römisches Strafrecht*, Leipzig 1899; Ndr. Darmstadt 1955, 615-616; 639-643. Rechtsgrundlage war die lex Cornelia. Siehe aber P. GARNSEY, *Social Status and Legal Privilege in the Roman Empire*, Oxford 1970, 109-111.

[10] F. NORDEN, *Apulejus von Madaura und das römische Privatrecht*, Leipzig-Berlin 1912; Ndr. Aalen. 1974, 12.

[11] Die Apologie entspricht, so wie sie überliefert ist, nicht der Rede, die Apuleius in Sabratha gehalten hat. Der heute vorliegende Text bedeutet eine Rededauer von etwa 12 Stunden. Nach P. STEINMETZ, *Untersuchungen zur römischen Literatur des zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden 1982, 204, erfuhr die Apologie nachträgliche Veränderungen, ohne daß aber Verteidigungskonzept und Tenor der Rede entscheidend

brauchte auch alle Möglichkeiten und Tricks, die das *genus iudiciale* formal bot[12]. Cicero sah in der Einwirkung auf die Psyche der Richter die Hauptaufgabe des Verteidigers[13], und Apuleius folgte der klassischen Empfehlung. Die Apologie ist durchweg witzig formuliert, und mit zahllosen Dichterzitaten, mit vielen Verweisen auf berühmte Werke der wissenschaftlichen Literatur, vor allem der Philosophie, und unter ständiger Berufung auf historische Ereignisse wirkt sie wie ein Feuerwerk an Gelehrsamkeit[14]. Das Publikum dürfte sich im Verlauf der langen Rede glänzend unterhalten haben. Apuleius hatte auch allen Grund dazu, das Wohlwollen der Richter zu gewinnen, denn von der Sache her war sein Fall verloren. Die Beweise, die seine Ankläger vorgebracht hatten, waren erdrückend und ließen sich im Ganzen nicht entkräften[15]. Apuleius verzichtete daher weitgehend auf sachbezogene Beweismittel und setzte seine Hoffnung auf unsachliche Beweismittel, auf 'Ethos' und 'Pathos'[16]. Ein solches Vorgehen vor römischen Gerichten war durchaus üblich. Cicero riet dazu in 'De Oratore'[17] und demonstrierte in der Rede für Milo, wie man mit solchen Mitteln einen eigentlich hoffnungslosen Fall aus dem Feuer reißen konnte[18].

Die Dürftigkeit seiner sachbezogenen Argumentation zeigt sich überdeutlich im Proemium, das mit einer Überraschung beginnt. Apuleius erweitert von sich aus die *causa* des Prozesses. Nicht allein der Magie-

verändert wurden. Anders A. ABT, *Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei. Beiträge zur Erläuterung der Schrift de magia. Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten 4, 2*, Gießen 1908; Ndr. Berlin 1967, 3-8.

[12] P. STEINMETZ, *Untersuchungen zur römischen Literatur des zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden 1982, 193-208. Allgemein dazu W. STROH, *Taxis und Taktik. Die advokatische Dispositionskunst in Ciceros Gerichtsreden*, Stuttgart 1975.

[13] CIC., *De Orat.* 21.

[14] Zu den literarischen Anspielungen R. HELM, *Apuleius' Apologie — ein Meisterwerk der zweiten Sophistik*, «Altertum», 1, 1955, 91-92; 100-108.

[15] F. NORDEN, *Apulejus von Madaura und das römische Privatrecht*, Leipzig-Berlin 1912; Ndr. Aalen 1974, 29-31, weist dies überzeugend nach. Gegenteiliger Meinung ist P. STEINMETZ, *Untersuchungen zur römischen Literatur des zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden 1982, 205, der dafür aber keine Argumente anführt.

[16] C. NEUMEISTER, *Grundsätze der forensischen Rhetorik gezeigt an Gerichtsreden Ciceros*, München 1964, 130-131.

[17] CIC., *De Orat.* 37-38.

[18] Vor Gericht lief der damals eingeschüchterte Cicero aber nicht zur üblichen Form auf. Milo wurde verurteilt und in die Verbannung nach Massilia geschickt, meinte aber, als er ein Exemplar der überarbeiteten Rede des Cicero las, daß wenn Cicero diese Rede vor Gericht gehalten hätte, er nicht Seebarben von einer Qualität genießen könne, die nur in Massilia anzutreffen seien (Cass. Dio 40,54,2-4).

vorwurf sei Verhandlungsgegenstand, sondern auch seine moralische Integrität. «Und deshalb erachte ich es für die Reinhaltung meiner Ehre als unumgänglich nötig, bevor ich zur Sache komme, alle Schmähungen zu widerlegen. Ich habe ja nicht nur meine eigene Verteidigung zu führen, sondern auch die Ehre der Philosophie ...zu vertreten ...»[19]. Mehr noch: Apuleius leugnet in einer unglaublichen Verdrehung der Tatsachen, daß die Anklage wegen Zauberei von größerer Bedeutung sei, räumt ihr nur die Hälfte der Redezeit ein[20] und behandelt sie auch in der *argumentatio* nachrangig. An die erste Stelle der Beweisführung rücken dagegen Aspekte des eigenen Lebenswandels, an denen seine Prozeßgegner sich gestoßen hatten[21]. Daß er auf verstellende Weise vom Gewicht der eigentlichen Anklage ablenken wollte und die Aufmerksamkeit der Richter auf Fragen des Lebenswandels und seine Philosophenehre zu ziehen versuchte, verdeutlicht auch das forsche Ende der Rede. «Wenn ich das alles zur Genüge zurückgewiesen habe, wenn ich alle Verleumdungen widerlegt habe, wenn ich mich nicht nur in allen Anklagepunkten, sondern auch gegenüber allen Schmähungen als fern jeder Schuld erwiesen habe, wenn ich die Ehre der Philosophie, die mir mehr am Herzen liegt als das eigene Wohl, nirgends gemindert habe, ja im Gegenteil sie überall mit allen Zeichen des Sieges hochgehalten habe, wenn dem so ist, wie ich sage, dann kann ich mit mehr Ruhe der Meinung, die du (sc. Claudius Maximus) von mir hegst, in Ehrfurcht als dem Spruch deines Amtes in Furcht entgegensehen. Ich sage das, weil ich es für weniger schlimm und bedenklich für mich halte, von einem Prokonsul verurteilt als von einem so trefflichen und tadellosen Mann moralisch verworfen zu werden» (103,3-4).

Die *peroratio* resümiert, was in der gesamten Apologie zu greifen ist[22], den Wunsch des Apuleius nämlich, daß die Richter nicht über die Anklagepunkte, sondern über die Person des Angeklagten richten sollten[23]. Der Schwäche der Argumente gegen die Zaubereianklage setzte

[19] APUL., *Apol.* 3,3-4. Übersetzung hier wie auch sonst von R. Helm.

[20] J. TATUM, *Apuleius and the Golden Ass*, Ithaca-London 1979, 114.

[21] Zu den Vorwürfen im einzelnen, siehe unten.

[22] Siehe auch APUL., *Apol.* 3,6; 90,2-4.

[23] Diesem meines Erachtens zentralen Aspekt für das Verständnis der Apologie wurde bislang nicht die gebührende Aufmerksamkeit geschenkt. Die Diskussion wurde dominiert von den Themen Magie (A. ABT, *Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei. Beiträge zur Erläuterung der Schrift de magia. Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten 4, 2*, Gießen 1908; Ndr. Berlin 1967), Philosophie (P. VALLETTE, *L'Apologie d'Apulée*, Paris 1908), Privatrecht (F. NORDEN, *Apulejus von Madaura und das römische Privatrecht*, Leipzig-Berlin 1912; Ndr. Aalen 1974), Sozial- und Wirtschafts-

er seine Reputation als weithin angesehener und anerkannter Sophist entgegen, und er tat dies sehr bewußt. Sein Vorgehen baute offenbar auf den in der römischen Rechtspflege verbreiteten Grundsatz, bei der Urteilsfindung auch das Sozialprestige der Prozeßbeteiligten abzuwägen. Plinius der Jüngere erinnert einen Provinzstatthalter daran, vor Gericht das rechte Maß in der Beobachtung der Standes- und Rangunterschiede zu treffen; denn wenn sie einmal verwischt seien, sei nichts ungleichwertiger als diese Gleichwertigkeit[24]. Daher brachte Apuleius die Sprache immer wieder auf seinen Lebenswandel als Philosoph und meinte, ihn gegen vermeintliche Vorwürfe verteidigen zu müssen. Auf diesem Feld fühlte er sich sicher und ließ seinerseits keine Gelegenheit aus, das Betragen seiner Widersacher zu rügen[25]. In das Fadenkreuz seiner Kritik gerieten mangelnde Bildung[26], fehlende *pietas* gegenüber den Göttern (56, 3-7), ausschweifendes Sexualleben[27] und das Auftreten als Schauspieler (74, 7). Sein verstärktes Interesse galt jedoch ihrer Eßkultur.

II

Apuleius begegnet der Eßkultur seiner vier Prozeßgegner mit ziemlich wenig Sachlichkeit, und seine diesbezüglichen Bemerkungen zu Sicinius Pudens, seinem Stiefsohn und Ankläger, Herennius Rufinus, dem künftigen Schwiegervater des Pudens und Anstifter der Klage, Iunius Crassus, einem reichen Kaufmann und Zeugen der Anklage, und Sicinius Aemilianus, dem Onkel des Pudens und dessen Vertreter vor Gericht, bewegen sich auf einem selbst für römische Gerichtsverhandlungen bemerkenswert niedrigen Niveau[28].

geschichte (H. PAVIS D'ESCURAC, *Pour une étude sociale de l'Apologie d'Apulée*, «Ant. Afr.», 8, 1974, 89-101) und Platonismus (C. MORESCHINI, *Apuleio e il Platonismo*, Acad. Tosc. di Sc. e lett. 51, Firenze, 1978). Siehe aber J. TATUM, *Apuleius and the Golden Ass*, Ithaca-London 1979, 114.

[24] PLIN., *Epist.* 9,5.

[25] APUL., *Apol.* 52,1; 60,1; 75,7; 90,2. Siehe auch 11,1.

[26] APUL., *Apol.* 10,4; 23,3; 30,2; 30,8; 66,4; 91,1-2.

[27] APUL., *Apol.* 60,2; 74,7-75,3.

[28] So versteigt sich Apuleius zu folgender Tirade gegen Aemilianus: «Allerdings, wenn jemand so wie du, Aemilianus, seinen Mund in der Regel niemals auftut als zu Schmähungen und Verleumdungen, so, meine ich, braucht er auch keine Sorgfalt darauf zu verwenden, seinen Mund zu pflegen, und braucht sich nicht die Zähne mit ausländischem Pulver zu reinigen; er täte besser daran, sie sich mit Kohle von einem Scheiterhaufen abzureiben und nicht einmal mit gewöhnlichem Wasser zu spülen: nein, seine boshafte Zunge, die nur Lügen und Kränkungen dient, mag ruhig an dem ihr zukommenden dreckigen und stinkigen Platze liegen» (APUL., *Apol.* 8,2-3).

Apuleius' Haltung zu Sicinius Pudens ähnelt der eines Vaters zu seinem verlorenen Sohn. Der Stiefsohn kann seiner Jugend wegen nur bedingt ernst genommen werden[29]. Er reicht aber moralisch an seinen verstorbenen Bruder Pudentianus nicht heran[30] und befindet sich auf dem besten Wege zu einem Schlemmer. Sein Onkel Sicinius Aemilianus übt einen verderblichen Einfluß aus und bemüht sich, ihn in die Geheimnisse der Kochkunst einzuweihen. Er hat ihm ein gutes Rezept überlassen, um Fischleber zuzubereiten (41,2), und das Ehrenrecht des Hausherrn, bei Tisch den Vorsitz zu führen, an ihn abgetreten (98,6). Pudens fehlt so jede Zucht (28,6). Statt zu seinen Lehrern zu gehen, verbringt er seine Zeit lieber in billigen Speiselokalen, *inter scorta et pocula*[31], und er hat es sogar gewagt, die eigene Mutter vom Totenmahl für ihren Sohn Pudentianus auszuschließen (100,4).

Wenn Apuleius behauptet, Herennius Rufinus, den Schwiegervater des verstorbenen Sohnes der Pudentilla, Pudentianus, *quam modestissime potero* zu beschreiben, erweist sich dies als Floskel. Dessen Charakterisierung artet zu einer einzigen wüsten Beschimpfung aus. Es gibt keinen minderwertigeren, schurkischeren oder schmutzigeren Menschen auf der Erde als Rufinus (74,3), er ist der personifizierte Lagerplatz kulinarischer Völlereien (*ganearum locus*) (74,6), dem seine Schandtaten seit seiner Geburt zu einem zweifelhaften öffentlichen Ruf verholfen haben (74,7). Die Jugend belustigt sich in seinem Haus, und Zechbrüder toben durch den Speiseraum (75,1). Solche und ähnliche Ausschweifungen, Gelage und Schlemmereien[32] haben sein Erbe, etwa 3 Millionen Sesterzen, und die nicht unansehnliche Mitgift seiner Frau aufgezehrt (75,6). Apuleius unterstellt schließlich Rufinus, der sich berechtigte Hoffnungen auf eine Verbindung seiner Tochter mit Pudens machte, schon im Vorgriff das im Erbgang dem potentiellen Schwiegersohn zufallende Vermögen von 4 Millionen Sesterzen verschlungen zu haben (77,1).

Iunius Crassus, einem Zeugen der Anklage, gegenüber läßt Apuleius jegliche Zurückhaltung fahren. Er beschimpft ihn als Prasser, Säufer und

[29] APUL., *Apol.* 2,3; 45,6-7.

[30] APUL., *Apol.* 28,6. Aber auch Pudentianus zeigte Spuren von Haltlosigkeit, die Apuleius mit dem verderblichen Einfluß seiner Frau, der Tochter des Herennius Rufinus, entschuldigt (APUL., *Apol.* 77,3).

[31] APUL., *Apol.* 98,5. Zum Begriff *ganea* und seiner Abgrenzung zu den Nachbarbegriffen *caupona*, *hospitium* und *popina* G. HERMANSEN, *The Roman Inns and the Law. The Inns of Ostia*, in: *Polis and imperium. Studies in Honor of E.T. Salmon*, ed. by J.A.S. Evans, Toronto 1974, 168.

[32] APUL., *Apol.* 75,1-3; 75,6-7. Siehe auch 77,1.

Wüstling[33] und verzerrt ihn zu einer grotesken Figur. Wenn Crassus heimkehrt, führen ihn die ersten Schritte sofort in die Küche, die er dann nicht mehr verläßt (58,5-6). Er ist ein Trunkenbold, der den Menschen auf dem Marktplatz vernehmlich ins Gesicht rülpst[34]. Seine Gelage finden unter den Augen der Öffentlichkeit statt, in den Kneipen von Alexandria, Oea und Sabratha[35]. Crassus hat damit sein Erbteil verschleudert, vom väterlichen Besitz ist ihm außer einem Haus nichts geblieben (59,5). Die kulinarischen Ausschweifungen haben tiefe Spuren auf Gesicht und Körper hinterlassen. Glaubt man Apuleius, dann muß das Aussehen des Crassus dem eines Untiers geglichen haben, schrecklich, mit gerupftem Kinn und scheußlichem Aussehen, mit triefenden Augen, geschwollenen Lidern, einem breiten Maul, sabbernden Lippen, mißtönender Stimme und zitternden Händen (59,4). Der Rufnamen Crassus deutet an, daß Apuleius' Beschreibung der Wahrheit zumindest nahekam.

Sicinius Aemilianus bot unter allen Prozeßgegnern die geringste Angriffsfläche. Ein übermäßig luxuriöser Lebenswandel war ihm nicht anzulasten, zumindest gab er sich, was Essen und Trinken anbetraf, keine Blößen. Sein Ruf litt indes stark unter seiner Gutgläubigkeit für das Zeugnis des Iunius Crassus[36]. Die Behauptung, daß Aemilianus unter dem starken Einfluß des Herennius Rufinus stehe (74,5), zielt in dieselbe Richtung. Nur dadurch, daß er ihn in die Nähe stadtbekannter Prasser und Trinker rückte, gelang es Apuleius, Aemilianus' guten Ruf in Mitleidenschaft zu ziehen[37]. Aemilianus' Lebenswandel wies nur einen einzigen größeren 'Makel' auf. Er zeigte Interesse an der Kochkunst, die er auch seinem Neffen Pudens zu vermitteln suchte. Apuleius zögerte keinen Augenblick, darüber seinen Spott auszugießen. Die Kenntnisse von Fischsorten und deren Anatomie, die er mühevoll in der Lehrstube und im Studium der Aristotelischen Naturkunde erworben habe, seien Aemilianus offenbar in der Küche und unter Heranziehung von Feinschmeckerliteratur wie dem Lehrgedicht 'Hedyphagetica' des Ennius zugefallen[38]. Apuleius richtet dann die rhetorische Frage an sich, warum er Fi-

[33] APUL., *Apol.* 57,2; 57,6.

[34] APUL., *Apol.* 59,1. Siehe auch 60,3.

[35] APUL., *Apol.* 57,3-6; 59,1.

[36] APUL., *Apol.* 57,1-2. Siehe auch 59,1; 60,1; 60,4.

[37] Apuleius ironisiert ihn an anderer Stelle als Sittenrichter und Verfechter alter Werte (APUL., *Apol.* 8,1; 10,4; 66,5).

[38] APUL., *Apol.* 39,1-5; 41,1-3.

schern bestimmte Arten von Fischen zu fangen aufgetragen habe. Und er gibt mit Blick auf Aemilianus zur Antwort, ob ein Philosoph zur Mehrung seines Wissens nicht tun dürfe, was ein Schlemmer zur Befriedigung seines Gaumens darf (27,4). Denn schließlich sei es für einen Philosophen ein größerer Vorwurf, Fische zu essen als zu untersuchen (41,2).

Aus der Luft gegriffen waren Apuleius' boshafte Vorwürfe gegen seine Prozeßgegner nicht. In seinen Übertreibungen und Verzerrungen muß ein wahrer Kern gesteckt haben, da Apuleius nicht müde wird, die Publizität ihrer negativen Beispiele von Eßkultur zu betonen. Ihre Eßkultur hatte sich der Aufmerksamkeit der breiten Öffentlichkeit erfreuen können und ließ sich im Prozeß überprüfen. Daher konnte Apuleius ungestraft mit heute ehrenrührig erscheinenden Argumenten der Integrität seiner Prozeßgegner schweren Schaden zufügen und sie als Persönlichkeiten diskreditieren. Dieser taktische Erfolg reichte ihm aber nicht, er setzte in insolenter Weise nach und beförderte seine Prozeßgegner, *temulentum illud collegium*, gleichsam an seiner Statt auf die Anklagebank[39].

Apuleius hatte mit dieser geschickt vorgetragenen und hartnäckig verfolgten Strategie Erfolg. Die Richter ließen sich davon überzeugen, daß sie weniger über die Anklagepunkte zu Gericht saßen als über die Person des Angeklagten, und sprachen ihn frei. Warum vermochte Apuleius die Richter aber in eine für seine Intentionen so günstige Erregung versetzen, daß sie ihm auf den Leim gingen? Zweifellos hatten seine Prozeßgegner ungeschriebene Gesetze ihrer Schicht, der Oberschicht, übertreten. Und nimmt man den in der Apologie dafür aufgewendeten Raum zum Maßstab, dann dürfte die Anprangerung ihres Lebenswandels und ihrer Eßkultur einiges Gewicht bei der Urteilsfindung gehabt haben.

III

Die elitären Kultur- und Moralvorstellungen, die während der Kaiserzeit in und von der römischen Oberschicht vertreten wurden[40] und die die Prozeßgegner des Apuleius mißachtet hatten, reichten mit ihren Wurzeln in die Republik zurück. Damals hatte sich ein fester Komment her-

[39] APUL., *Apol.* 100,2. Siehe auch 18,3.

[40] Die folgende Darstellung der Funktion des Oberschichtskomments dient nur der Einordnung der von Apuleius monierten Regelverstöße seiner Prozeßgegner und läßt notgedrungen viele Aspekte dieses schwierigen Themas unberücksichtigt. Ein glänzendes Aperçu bietet P. BROWN, *Spätantike*, in: *Geschichte des privaten Lebens*, I: Vom Römischen Imperium zum Byzantinischen Reich, hg. von P. Veyne, Frankfurt/Main 1989, 233-238.

ausgebildet, der das Verhalten der Angehörigen der Oberschicht bestimmte und bis in Kleinigkeiten hinein normierte. Werte wie *gravitas* und *modestia* waren en vogue und beeinflußten den individuellen Lebenswandel. Die Funktion des Komments war im wesentlichen (standes-) politischer Natur. Es galt, die Senatsaristokratie nach innen zu festigen und zu verhindern, daß einzelne Mitglieder ausbrachen, sich auf Kosten der übrigen profilierten und die führende Schicht sprengten. Mißtrauisch beäugt wurde vor allem der Luxus, sofern er aus dem Rahmen fiel. Zahlreiche Gesetze der späten Republik und frühen Kaiserzeit zum *regimen morum* kreisten um ihre verschiedenen Ausdrucksformen, und überwiegend zielten sie auf verschwenderische Eßkultur[41]. Eine generelle Kritik am Luxus im allgemeinen und an der Eßkultur im speziellen war damit nicht verbunden. Jede Oberschicht benötigt ein gewisses Maß davon, um Prestige und Ansehen zu dokumentieren und um soziales Gefälle zum Ausdruck zu bringen[42]. Auch ändern sich in einer Gesellschaft die Vorstellungen von Luxus, denn mit der Zeit entkrampft sich das von Fall zu Fall auftretende Spannungsverhältnis zwischen Individualverhalten und Kollektivnorm. Die neun aus der Republik und frühen Kaiserzeit bekannten Gesetze gegen Auswüchse der Eßkultur, die sich über einen Zeitraum von 182 bis 18 v. Chr. verteilen, gestatteten zum Beispiel einen immer höheren finanziellen Aufwand für Festmahle, das heißt was einige Vornehme ausprobierten, gehörte später zum Lebensstil breiterer Schichten.

Die elitären Kultur- und Moralvorstellungen blieben nicht unberührt vom (gesellschafts-) politischen Wandel, den Augustus im Reich durchsetzte. Der Senat büßte seine führende politische Stellung ein, an seine Stelle trat der Princeps, der nunmehr alle politischen Entscheidungen von Belang traf. Gleichzeitig wuchs die römische Oberschicht an, die sich reichsweit und auf größerer Basis rekrutierte. Diese Machtverschiebung bedeutete aber keine wesentliche inhaltliche Neufassung des Oberschichtskomments. Der Senatorenstand blieb weiterhin das Maß aller Dinge, und seine noch aus republikanischer Zeit herrührenden Sitten und Denkvorstellungen, Ideale und Werte bewahrten ihre grundsätzliche Gültigkeit auch unter den Kaisern, die aber immer häufiger selbst als 'Trendsetter' auftraten[43]. Auch die Apologie verdeutlicht diese ideologische Rückwen-

[41] E. BALTRUSCH, *Regimen morum. Die Reglementierung des Privatlebens der Senatoren und Ritter in der römischen Republik und frühen Kaiserzeit*, München 1988, 77-103.

[42] CIC., *Off.* 1, 138-140.

[43] Vespasian zum Beispiel veranlaßte mit seiner bescheidenen Art zu speisen die römische Oberschicht zu einer beschränkten Lebenshaltung. So jedenfalls lautet die Aussage des Tacitus (*Ann.* 3,55,4).

dung der kaiserzeitlichen Gesellschaft zur Republik. Apuleius erinnerte vor Gericht mehrfach an tugendhaften Lebenswandel von Nobiles aus dieser Zeit[44]. Jedoch ließ sich die Oberschicht in der Kaiserzeit nicht mehr wie früher mittels elitärer Kultur- und Moralvorstellungen zu innerer Geschlossenheit zwingen. Zum einen hatte der republikanische Grundsatz, der Elite durch Homogenisierung zu politischer Aktionsfähigkeit zu verhelfen, seinen Sinn verloren, zum anderen führte ihr Anwachsen zu einer Binnenhierarchisierung. So änderte sich die Funktion des Oberschichtskomments. Sie bestand nunmehr nur noch darin, die Elite nach unten, zu den niederen Massen hin, abzuschotten.

Die Mißachtung des Oberschichtskomments durch die Prozeßgegner des Apuleius lag nun weniger darin, daß ihre Eßkultur den *mos maiorum* verletzte, sie finanziell ruinierte[45] und Scham[46], Anständigkeit (59,2), Zurückhaltung sowie das rechte Maß vermissen ließ[47]. Solche oder ähnliche Verhaltensweisen kamen auch im Privatleben noch vornehmerer Römer vor[48]. Entscheidend dürfte vielmehr gewesen sein, daß die breite Öffentlichkeit davon erfuhr. In der Apologie wird mehrfach darauf hingewiesen, daß die Völlereien und Trinkereien der Prozeßgegner sich allgemeiner Aufmerksamkeit erfreuten[49]. Sie mischten sich offenbar auch unter das Volk und vergnügten sich an obskuren Orten wie Kneipen[50].

Ein solches Verhalten, das an den gesellschaftlichen Schranken zu den Unterschichten rüttelte und die Rangunterschiede vergessen ließ, traf das Selbstverständnis der Elite an einem empfindlichen Punkt. Ein vornehmer Römer trug seinen Rang gleichsam zur Schau. Das äußere Erscheinungsbild, die Kleidung, der Schmuck und der Sitzplatz im Theater hoben ihn über die Masse hinweg. Diese Ehrenrechte mußten allerdings

[44] APUL., *Apol.* 17,5-6; 18,4-7. Siehe auch 8,1; 10,4; 66,5-6.

[45] APUL., *Apol.* 59,5; 75,6-7.

[46] APUL., *Apol.* 59,3; 84,6. Siehe auch 76,3.

[47] APUL., *Apol.* 19,2-5; 77,1. Zu dem für den Komment so wichtigen Gedanken des Maßhaltens auch CIC., *Off.* 1,140.

[48] P. VEYNE, *Das Römische Reich*, in: *Geschichte des privaten Lebens*, I: Vom Römischen Imperium zum Byzantinischen Reich, hg. von P. Veyne, Frankfurt/Main 1989, 173.

[49] APUL., *Apol.* 59,1; 59,5; 60,1-3; 74,7; 75,1; 75,7.

[50] APUL., *Apol.* 57,3-6; 59,1-2; 98,5. Zum schlechten Ruf, den Kneipen und sonstige Etablissements in der Oberschicht genossen, T. KLEBERG, *In den Wirtshäusern und Weinstuben des antiken Rom*[2]. Lebendiges Altertum. Populäre Schriftenreihe für Altertumswissenschaften 12, Darmstadt 1966; G. HERMANSEN, *Ostia. Aspects of Roman City Life*, Edmonton 1982, 196-203. Im 4. Jh. zog man daraus Konsequenzen. Eine Vorschrift wurde erlassen, daß kein *honestus* sich mehr beim Essen in einem Lokal sehen lassen durfte (*Amm.* 28,4,4).

auch ihre Entsprechung und Rechtfertigung in einem tadellosen Lebenswandel finden. Hervorragende Charaktereigenschaften galten überhaupt neben hoher Geburt und Reichtum als Voraussetzung für die Zugehörigkeit zur Oberschicht[51]. Der Oberschichtskomment gewährte dem Einzelnen gewisse Freiheiten im Privatleben, solange nichts nach draußen drang[52], ließ ihm aber keinen Spielraum[53], sobald er im Blickpunkt des allgemeinen Interesses stand[54]. Hier nämlich erwarb und verspielte man seine *dignitas*. Apuleius führt an einer Stelle aus, wie er sich einen vornehmen Mann in der Öffentlichkeit vorstellte. «Auch von den Begüterten selber, sehe ich, lobt man diejenigen am meisten, die ohne Lärm, bei mäßigem Aufwand und unter Verheimlichung ihres Vermögens ihr Leben verbringen und ihren großen Reichtum ohne Schaustellung, ohne Hochmut verwalten, durch den Anschein mäßigen Besitzes den Armen ähnlich»[55]. Die Elite mußte den hohen, an ihren Rang geknüpften moralischen Ansprüchen besonders im Umgang mit den *humiliores* genügen. Wahllose Beziehungen zu gesellschaftlich niedriger Stehenden aufzubauen[56], war daher verpönt, aber mehr noch die Aufgabe der Selbstdisziplin. In dieser Hinsicht versagten die Prozeßgegner des Apuleius. Ihre in die Öffentlichkeit getragene, dem Komment zuwiderlaufende Eßkultur wurde ihrem Rang nicht gerecht, schadete dem eigenen Ansehen und beschmutzte darüberhinaus auch die Standesehre. Dagegen aber verwahrte sich Apuleius und zögerte nicht, seine Standesgenossen wegen ihres moralischen Versagens anzuklagen. Eine Ausnahme stellte seine Invektive nicht dar, die römische Oberschicht, der Kaiser eingeschlossen, schreckte generell nicht davor zurück, notorische Fälle unsittlichen Betragens einzelner Aristokraten vor das Volk zu bringen[57]. Da es in der Kaiser-

[51] *ILS* 6085,108-123; Cass. Dio 52,19,4.

[52] Damit sind etwa majestätsbeleidigende Frivolitäten gemeint, die ein Senator während eines *convivium* von sich gab und die an die Ohren des Kaisers drangen (SEN., *Benef.* 3,27). Siehe auch Mart. 10,48.

[53] G. ALFÖLDY, *Die Rolle des Einzelnen in der Gesellschaft des Römischen Kaiserreiches. Erwartungen und Wertmaßstäbe*, SHAW 1980, 8.

[54] Apuleius interessierte sich sehr für 'das Private im Öffentlichen' (*Apol.* 16,6-7; 17,1; 19,4-5; 40,5; 59,2; 60,1-2; 62,3; 76,4; 78,1; 81,2; 82,2; 84,6-86,5; 87,6; 94,1; 98,3; 99,1; 100,5).

[55] APUL., *Apol.* 19,4. Seine Frau Pudentilla verhielt sich so, wie man es von einer Dame der Gesellschaft erwarten konnte. Sie habe sich während ihrer Zeit als Witwe nichts zu Schulden kommen lassen, ihr Verhalten sei *sine culpa, sine fabula* gewesen (APUL., *Apol.* 69,2).

[56] TAC., *Hist.* 1,3.

[57] P. VEYNE, *Das Römische Reich*, in: *Geschichte des privaten Lebens*, I: Vom Römischen Imperium zum Byzantinischen Reich, hg. von P. Veyne, Frankfurt/Main 1989, 170-172, mit Beispielen.

zeit nicht zu einer Verrechtlichung des *mos maiorum* gekommen war, hatte Apuleius keine gesetzliche Handhabe gegen seine Prozeßgegner. Was ihm blieb, war, ihre soziale Ächtung durchzusetzen[58]. Eine solche Sanktion konnte in einer so status- und prestigeorientierten Gesellschaft wie der römischen durchaus einer gerichtlichen Verurteilung gleichkommen. Bedingung dafür war aber, daß Apuleius' Prozeßgegner auf die öffentliche Meinung Wert legten und um ihren guten Ruf fürchteten.

Die harsche Kritik an seinen Prozeßgegnern formulierte Apuleius nicht in seiner Eigenschaft als geachtetes Mitglied der Oberschicht (24,6). Obwohl sie ihm zugekommen wäre, hätte sie wohl wenig bewirkt. Prozeßentscheidende Wirkung erzielte er damit nur, weil er als Philosoph auftrat[59].

IV

Die Philosophie galt in der römischen Kaiserzeit als *ars vitae*. Musonius Rufus, ein einflußreicher Philosoph Ende des 1. Jh., verstand die Philosophie als Suche nach der moralischen Vervollkommnung, als Kunst, sich die moralischen Werte zu verschaffen[60]. Ziel ist es, dem Menschen den Weg zum Glück und zur Seelenruhe zu weisen. Aus diesem Verständnis von Philosophie ergeben sich für den Philosophen als Vermittler zwei Aufgaben. Die erste Aufgabe besteht in der Suche nach der tugendhaften Lebensweise. Er soll den Menschen Gutes von Bösem, Nützliches von Schädlichem zu unterscheiden lehren und ihn auf Fehler in der Lebensführung hinweisen[61]. Apuleius hat diese Aufgabe eines Philosophen, wie wir gesehen haben, sehr ernst genommen[62]. Der Philosoph steht aber noch vor einer zweiten Aufgabe. Bevor er die Rolle des öffentlichen Gewissens spielen und seine Mitmenschen durch Ermahnungen auf den rechten Weg der Tugend zurückbringen kann[63], muß er bei sich selbst ansetzen. Ihm obliegt es, auch die eigene Lebensführung zu kontrollieren und zu verbessern[64]. Die Menschen glaubten sogar, einen richtigen Philosophen an seiner äußeren Erscheinung erkennen zu können,

[58] Explizit äußert Apuleius diese Absicht zweimal: *Apol.* 60,1; 75,7.

[59] APUL., *Apol.* 1,2; 3,3-4. Siehe auch 4-24.

[60] Muson. Frg. 4.

[61] Muson. Frg. 8.

[62] Zum didaktischen Moment in seinen Ausführungen APUL., *Apol.* 98,4-7.

[63] P. VEYNE, *Das römische Reich*, in: Geschichte des privaten Lebens, I: Vom Römischen Imperium zum Byzantinischen Reich, hg. von P. Veyne, Frankfurt/Main 1989, 220-221.

[64] Muson. Frg. 1; APUL., *Apol.* 4,4. Zum Gedanken der sittlichen Vollkommenheit des Philosophen P.VALLETTE, *L'Apologie d'Apulée*, Paris 1908, 129-157.

das heißt, die Erfolge seiner Bemühungen um einen tugendhaften Lebenswandel ließen sich gleichsam nachvollziehen.

In der Anklageschrift gegen Apuleius waren aber gewichtige Bedenken geäußert worden, ob das Aussehen und der Lebenswandel des Angeklagten den üblichen Vorstellungen von einem Philosophen entsprächen, ob er also sein Leben im Griff habe. Apuleius trage seine Haare lang und pflege sie (4,6), er besitze einen Spiegel (13,3), verfasse Scherz- und Liebesgedichte[65], sei von vornehmer Geburt (24,1-3) und habe drei Sklaven zum Zeichen des Reichtums freigelassen (17,1). Derartige Zweifel mußten Apuleius' Prozeßstratégie in Frage stellen. Denn nur die glaubwürdige Verkörperung der Philosophenrolle legimitierte sein Streben, die Prozeßgegner wegen ihrer kulinarischen Ausschweifungen und sonstiger sittlichen Verfehlungen zu ächten. Worte und Verhalten eines Philosophen mußten eine Einheit bilden[66], Apuleius beeilte sich daher, die Zweifel zu zerstreuen. Sein Äußeres bedeute ihm wenig, körperliche Bedürfnisse habe er kaum, und seine Haare seien struppig und verfilzt[67]. Was die Eßkultur anbetraf, so setzte er sich ausdrücklich von seinen Prozeßgegnern ab. Er speise kärglich, kaufe wenig ein, lebe in einem dürftigen Haushalt und habe wenig Bedienung[68]. «Er (sc. Sicinius Aemilianus) hat mir auch meine Armut zum Vorwurf gemacht, für den Philosophen ein Vorwurf, der ihm nur willkommen ist und zu dem er sich von selber bekennen müßte; denn Armut ist seit alters Hausgenossin der Philosophie: schlicht, nüchtern ..., unbesorgt um das Äußere, in der Lebensweise einfach ...; zu Bauchesfreuden und Sinnenlust fehlt ihr das Verlangen und das Vermögen»[69].

Die Stilisierung der äußeren Erscheinung, des Lebenswandels und der Eßkultur, mit der Apuleius den Vorwürfen seiner Gegner begegnete, kam dem Bild, das die Menschen sich im 2. Jh. von einem Philosophen machten[70], ziemlich nahe. Apuleius trug seine bescheidene Lebensführung insgesamt überzeugend zur Schau, konnte aber nicht vermeiden, daß kleinere Widersprüche sich in die Apologie einschlichen. Sein Bekenntnis, daß ein Philosoph Geld benötige, um seine Lebensbedürfnisse

[65] APUL., *Apol.* 6,1; 9,1.

[66] Muson. Frg. 1.

[67] APUL., *Apol.* 4,5-6. Siehe auch 22,1.

[68] APUL., *Apol.* 17,4; 21,2. Siehe auch 20,1; 20,6; 41,2; 65.

[69] APUL., *Apol.* 18,1-2. Schlimmer sei es, führt Apuleius an anderer Stelle aus (*Apol.* 52,1), körperlich einen Zusammenbruch zu erleiden als moralisch.

[70] Dazu J. HAHN, *Der Philosoph und die Gesellschaft. Selbstverständnis, öffentliches Auftreten und populäre Erwartungen in der hohen Kaiserzeit*, Stuttgart 1989, 33-45.

zu decken, sofern das Vermögen aber ein gewisses Maß überschreite, es wie eine Last wirke (19,3), hielt ihn nicht davon ab, Pudentilla, eine sehr reiche Witwe, zur Frau zu nehmen. Apuleius fand weiterhin Gefallen daran, im Stile eines Zensors[71] gegen Völlereien und Trinkereien, die Vermögen verschlungen hätten[72], zu wettern. Wenig später hört man dann aber, daß er selbst sein Erbe von etwa 2 Millionen Sesterzen, das ihm und seinem Bruder zugefallen war, mit langen Reisen, Studien und häufigen Freigiebigkeiten weitgehend aufgezehrt hatte (23,1-2). An der Tatsache der Geldausgabe ändert auch seine moralische Erwägung nichts, daß vor allem zu überlegen sei, wofür man sein Geld ausgebe[73]. Da wenig dafür spricht, daß Apuleius' Privatleben den Anforderungen des philosophischen Armutsideals entsprach[74], ließe sich in seinen Aussagen vielleicht die auch schon andernorts bemerkte doppelte Moral der römischen Oberschicht fassen, die das zu Hause genoß, wogegen sie in der Öffentlichkeit polemisierte[75]. Aber da die Richter die Rede hörten und nicht lasen, fielen die Ungereimtheiten nicht weiter ins Gewicht. Apuleius richtete zudem wortgewaltig die allgemeine Aufmerksamkeit auf das moralische Versagen seiner Prozeßgegner, so daß jede noch so leise Kritik an seinem Lebenswandel verstummen mußte.

Durch philosophischen Eklektizismus wird Apuleius als Kind seiner Zeit ausgewiesen. Sein Äußeres erinnert an das der Kyniker. Die Apologie ist reich an Zitaten philosophischer Größen wie Aristoteles, Diogenes und Sokrates. Apuleius' intellektuelle Verehrung galt aber ausdrücklich Platon, den er ständig im Munde führte und als dessen Schüler er sich bezeichnete[76]. Die meisten Zuhörer dürften die philosophischen

[71] APUL., *Apol.* 8,1; 10,4; 66,5.

[72] APUL., *Apol.* 59,5; 75,6-7. Siehe auch 18.

[73] APUL., *Apol.* 20,1-6; 23,2-3; 75,7. Apuleius sah im übrigen deutlich den Zusammenhang zwischen Status und Reichtum, der seinen Ausdruck in ausgeprägtem Luxuskonsum findet (Flor. 22).

[74] Drei Sklaven schenkte Apuleius die Freiheit (APUL., *Apol.* 17,1). Er fand nichts dabei, wenn fünfzehn Sklaven bei Hochzeiten und sonstigen Feiern servierten (APUL., *Apol.* 47,4). Als er nach Oea kam, logierte er in einem vermutlich prächtigen Stadthaus mit Meerblick, das seiner zukünftigen Frau gehörte (APUL., *Apol.* 72,5), und die *villa rustica* Pudentillas entbehrte sicher auch nicht einer luxuriösen Ausstattung (APUL., *Apol.* 88,1). Siehe daneben noch APUL., *Apol.* 22,1; 25,1-2; 28,4; 93,3-4. Apuleius, der sich dieser Unstimmigkeiten wohl bewußt ist, versucht daher den gedanklichen Spagat: Nicht wichtig sei es, wo jemand geboren, sondern wie jemand geartet sei, nicht, in welchem Gebiet, sondern nach welchem Gebot er sein Leben zu führen begonnen habe (APUL., *Apol.* 24,2).

[75] Siehe zum Beispiel P. ZANKER, *Augustus und die Macht der Bilder*, München 1987, 40-41.

[76] APUL., *Apol.* 10,4; 12-13,1; 39,1; 64,3; 65. B.L. HIJMANS Jr., *Apuleius, Philosophus Platonicus*, in *ANRW* II, 36, 1, Berlin-New York 1987, 396-475.

Anspielungen und Ausführungen, denen der Tiefgang zumeist fehlt[77], nicht verstanden haben. Um sie ging es Apuleius aber auch nicht, der eigentliche Adressat seiner Rede war der Prokonsul Claudius Maximus, der dem Gericht vorsaß. Fortwährend richtete Apuleius direkt das Wort an ihn und bemühte sich, auf dem Boden der Philosophie eine seinen Zwecken förderliche Seelenverwandtschaft zu erzeugen[78]. In Apuleius' Schmeicheleien erscheint Claudius Maximus als ernsthafter, gebildeter und untadeliger Mensch, mit Sinn für Armut[79]. Des Lobliedes auf seine philosophische Gelehrsamkeit hätte es nicht bedurft[80], gleichwohl wird die Anbiederung ihren Zweck nicht verfehlt haben.

V

Apuleius' philosophische Oberflächlichkeit, seine Wanderpredigertätigkeit, mit der er seine Redekunst öffentlich darbot[81], vor allem aber die Tatsache, daß sein Aussehen und Lebenswandel aller Stilisierung zum Trotz nicht im Einklang mit dem Erscheinungsbild standen, das von einem Philosophen erwartet wurde, verraten in Wirklichkeit den Sophisten[82]. Die Sophisten des 2. Jh. sind als soziale Gruppe fest umrissen. Sie stammten in der Regel aus gutem Hause und verfügten über ein beträchtliches Vermögen. Typisch war eine enge Verbundenheit mit ihren Heimatstädten, die sich in Wohltätigkeiten äußerte[83]. Sie spendeten, sorgten für Abwechselung und linderten gegebenenfalls Not[84]. Antio-

[77] P. STEINMETZ, *Untersuchungen zur römischen Literatur der zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden 1982, 220-227.

[78] Zum Verhältnis der Sophisten zu Senatoren im 2. Jh. allgemein G.W. BOWERSOCK, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford 1969, 76-88.

[79] APUL., *Apol.* 19,1-2; 36,3; 38,1; 41,3; 51,1; 64,2-3; 65,5; 91,1-2; 103,4. In gleicher Weise lobt Apuleius dessen Vorgänger Lollianus Avitus (APUL., *Apol.* 94,3; 95,1-5).

[80] E. CHAMPLIN, *Fronto and Antonine Rome*, Cambridge/Mass.-London 1980, 32-33.

[81] In Karthago und Oea wurden seine sophistischen Talente mit einer Statue gewürdigt (APUL., *Flor.* 16; AUG., *Epist.* 138,19).

[82] Zum Unterschied ausführlich J. HAHN, *Der Philosoph und die Gesellschaft. Selbstverständnis, öffentliches Auftreten und populäre Erwartungen in der hohen Kaiserzeit*, Stuttgart 1989, 46-53. Anders B.L. HIJMANS Jr., *Apuleius, Philosophus Platonicus*, in *ANRW* II, 36, 1, Berlin-New York 1987, 396-397. Zu Apuleius als Sophisten P. VALLETTE, *L'Apologie d'Apulée*, Paris 1908, 185-208.

[83] G.W. BOWERSOCK, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford 1969, 17-29.

[84] Zum Konzept des Euergetismus P. VEYNE, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976.

chus zum Beispiel finanzierte in Aegae Bauten und Nahrungsmittel[85], während Damianus in Ephesos die Armen unterhielt und sich um baufällige öffentliche Bauten sorgte[86].

Da sie sich der Wertschätzung ihrer Mitbürger erfreuen wollten, kamen die Sophisten wie alle Angehörige der Oberschicht derlei Verpflichtungen gerne nach[87]. Apuleius verhielt sich durchaus konform, wie sein 'politischer' Werdegang beweist. Er erhielt in Madauros einen Sitz im Stadtrat[88] und brachte es auf Provinzebene sogar zum *sacerdos provinciae*[89]. In einer Hinsicht verletzte er aber die ungeschriebenen Gesetze seiner Schicht. Als seine Eheschließung mit Pudentilla anstand (87,7-88,1), weigerte Apuleius sich, unter Anteilnahme der Stadt zu feiern, seinen Mitbürgern Mahlzeiten auszurichten bzw. ihnen kleine Geschenke zu überreichen[90]. Die Hochzeitsfeier fand daher vor der Stadt auf dem Landgut der Braut statt. Die Initiative dürfte von Apuleius ausgegangen sein; Pudentilla hatte nämlich noch kurz vor ihrer Verbindung mit ihm 50.000 Sesterzen für eine standesgemäß auf dem Marktplatz veranstaltete Feier anläßlich der Hochzeit ihres Sohnes Pontianus und des Eintritts ihres zweiten Sohnes Pudens in das Männeralter aufgewendet[91]. Sicinius Aemilianus, der Anklagevertreter, griff diesen Vorfall prompt als Indiz dafür auf, daß Apuleius Pudentilla verzaubert habe (87,4-6). Der Vorwurf saß. «Ja, willst du die Wahrheit hören», verteidigt Apuleius sich matt (88,3), «eine Frau führt man mit Rücksicht auf die Nachkommenschaft unter weit günstigeren Umständen auf dem Landgut heim als in der Stadt, auf ertragreichem Boden als an unfruchtbarer Stätte, auf dem Wiesengrün des Feldes als auf dem Steinpflaster des Marktes».

Als Apuleius sich als Sophist zur Armut bekannte und gegen stadtbekannte, zu Ausschweifungen neigende Prasser und Trinker vorging, war ihm allgemeiner Beifall gewiß. Mit milder Sympathie wurde auch

[85] PHILOSTR., *VS.* 568.

[86] PHILOSTR., *VS.* 605.

[87] P. VEYNE, *Le folklore à Rome et les droits de la conscience publique sur la conduite individuelle*, «Latomus», 42, 1983, 3-30.

[88] APUL., *Apol.* 24,6; *ILAlg.* I 2115.

[89] AUG., *Epist.* 138,19.

[90] Zur Funktion öffentlicher Mahlzeiten J.H. D'ARMS, *Control, Companionship, and Clientela: Some Social Functions of the Roman Communal Meal*, «EMC», 28, 1984, 327-348.

[91] APUL., *Apol.* 73,6; 87,7. Zu den Kosten solcher Wohltätigkeiten in Afrika R. DUNCAN-JONES, *Costs, Outlays and summae honorariae from Roman Africa*, «PBSR», 30, 1962, 47-115; J.L. RAMÍREZ SÁDABA, *Gastos suntuarios y recursos económicos de los grupos sociales de Africa romana*, Estudios de Historia Antigua 3, Oviedo 1981, 144-149.

aufgenommen, daß er die Angehörigen der Oberschicht[92] auf ihre selbst verfaßten Regeln einzuschwören versuchte[93]. Kritik erhielt er aber, als er die soziale Pflicht, seinen Reichtum mit Mitbürgern zu teilen, als Belästigung empfand und sie mit Worten des Geizes abtat: «Da hast du ...den ganzen Grund, warum der Ehevertrag zwischen mir und Pudentilla nicht in der Stadt, sondern auf dem Landgut vor der Stadt unterzeichnet worden ist: damit nicht noch einmal 50.000 Sesterzen vergeudet würden...»[94]. Doch niemand entzieht sich ungestraft dem Regelsystem seiner Schicht.

Die Apologie des Apuleius erlaubt es insgesamt wohl nicht, prozeßtaktisches Kalkül von tieferer Überzeugung seines Verfassers zu trennen. Es bleibt daher eine offene Frage, ob er mit seinem übertriebenen Eintreten für Sitte und Moral wirklich mehr erreichen wollte, als daß einige Standesgenossen an die Einhaltung des Oberschichtskomments erinnert wurden. Wenn er aber ernsthaft hinter der auch von anderen Philosophen seiner Zeit erhobenen Forderung nach Verinnerlichung der dem Komment zugrundeliegenden Werte wie *modestia, pietas* und *severitas* stand und weiter im Stile eines 'Missionars' für die Beherzigung einer praktischen Moral kämpfte (24,2), dann dürfte sein Engagement weitgehend verpufft sein. Als Apuleius diese Gedanken zum Lebenswandel und zur Eßkultur anstellte, war er unter seinen Zeitgenossen keine Ausnahmeerscheinung. Musonius Rufus setzte sich Ende des 1. Jh. in kritischer Manier mit Fragen der Eßkultur auseinander[95], und auch Plutarch widmete sich in seinen «Quaestiones convivales» ausführlich dem Zusammenhang von Essen und Moral. Festzuhalten bleibt, daß das Gericht, wie meines Erachtens auch der Freispruch beweist, der Ansicht war, daß Apuleius' Prozeßgegner über die Stränge geschlagen und mit einem eigenartigen Verständnis von Eßkultur das für die Oberschicht geltende Regelsystem verletzt hatten. Die Apologie verdeutlicht auf diese Weise, wie eng die Eßkultur mit dem Lebenswandel der römischen Oberschicht und den dort geltenden Normen verzahnt war.

[92] Apuleius wandte sich zwar an die ganze Welt (APUL., *Apol.* 65,2), meinte in der Regel aber die Elite (APUL., *Apol.* 18,3). Siehe auch P. VALLETTE, *L'Apologie d'Apulée*, Paris 1908, 130-132.

[93] Zu dieser Funktion der Philosophen siehe P. BROWN, *Spätantike*, in: *Geschichte des privaten Lebens*, I: Vom Römischen Imperium zum Byzantinischen Reich, hg. von P. Veyne, Frankfurt/Main 1989, 241.

[94] APUL., *Apol.* 88,1. Pontianus fürchtete, daß seine Mutter einen Geizhalz zum Mann nähme (APUL., *Apol.* 71,3). Apuleius' Verhalten gab ihm nachträglich Recht.

[95] Muson. Frg. 18.

Johannes Irmscher

Augustin zu Tagesproblemen Afrikas

Sehr wider seinen Willen wurde Aurelius Augustinus, der in die Stadt gekommen war, um ein Kloster zu gründen und sich dem monastischen Leben zu widmen, im Jahre 395 in Hippo Regius zum Nachfolger des Bischofs Valerius geweiht[1]. Dieses sein Amt brachte ihn in geistig-geistliche Auseinandersetzungen mit den Repräsentanten der donatistischen Gegenkirche[2] ebenso wie des Manichäismus. Den sich daraus ergebenden Aufgaben in Apologetik, Polemik und Dogmatik wußte sich Augustinus als Redner wie als Schriftsteller zu stellen; sein wahrhaftes Opus grandissimum legt davon Zeugnis ab.

Der Bischof Augustinus indes hatte nicht nur in der wechselnden Vielfalt theologisch-weltanschaulischer Fragen Stellung zu beziehen, sondern wurde, von seinem Rang her unvermeidlich, auch mit den Problemen der großen wie der kleinen Politik konfrontiert. Kraft seines Amtes hatte er Predigtgottesdienst zu halten — am Sonnabend und Sonntag, häufig zweimal am Tage —, fiel ihm die Audientia episcopi zu, das Gerichthalten, oblag ihm die Armen- und Waisenpflege, mußte er sich um die Ausbildung des Klerus sowie die Errichtung von Mönchs- und Nonnenklöstern kümmern, besuchte er die Kranken, vertrat er die Gläubigen gegenüber den Behörden, apud saeculi potestates, verwaltete er die Kirchengüter (da er keinen Laien für diese Aufgabe ausfindig machen konnte)[3]. Aus allen solchen Funktionen erwuchsen ungezählte Aufgaben, welche Zeit und Kraft des nachmaligen Heiligen in Anspruch nahmen, ohne daß die Quellen darüber viele Worte verlieren. Um diese unmittelbar praxisverbundene Seite des Augustinischen Wirkens wenigstens anzudeuten, sollen im Nachstehenden einige Exempla vorgeführt werden.

[1] P. Brown, *Augustinus von Hippo*, deutsch von Johannes Bernard, Leipzig 1975, 119 ff.; M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, 4,2 (Gustav Krüger), München 1920, 400 f.

[2] E. Tengström, *Donatisten und Katholiken*, Göteborg 1964, 143 spricht von der donatistischen Mehrheit in Numidien.

[3] A. Trapè, bei A. Di Berardino, *Patrologia*, 3, Torino 1978, 331.

1. Es gehörte zu den Amtspflichten des Bischofs, Gefangenenseelsorge zu treiben[4] und Rechtsstreitigkeiten zu schlichten. Besonders das letztere war ein zeit- und nervenaufwendiges Geschäft, und alt geworden wußte sich Augustinus darüber zu beklagen: «*Non permitto ad quod volo, vacare; ante meridiem et post meridiem occupationibus hominum implicor*» (*Ep.* 213,5)[5]. Was aber war der hauptsächliche Inhalt jener Rechtsstreite? In einer Predigt zu Jesus Sirach (Ecclesiasticus) 25,2[6] ließ Augustin das Thema anklingen: Die Bibel lobt die Concordia unter Brüdern, und die Menschen loben sie auch; warum aber ist es dann so schwer, daß Brüder einträchtig sind? *Quia litigant de terra* (*Sermo* 309,1)[7]. In einer anderen Predigt (358,2)[8] machte der Bischof deutlich, wie solche Prozesse in Rede und Gegenrede geführt wurden. Diese ihm so geläufige juristische Denkweise übertrug Augustin gern auch auf theologische Zusammenhänge. Das «*Testament Gottes*» Psalm 2,8[9] «*Dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terrae*» bezog er auf Christus und seine Kirche und sprach geradezu von einem Ehevertrag zwischen Christus und der Kirche[10]. Daß ihm das stundenlange Zugerichtsitzen mit zunehmendem Alter lästig wurde, haben wisr schon deutlich gemacht. Der Greis bat daher den noch jugendlichen Presbyter Eraclius, den er zugleich als seinen Nachfolger designierte, zunächst die Rechtssachen, die *onera occupationum mearum* (*Ep.* 213,5)[11], zu übernchmen. Die Gemeinde stimmte dem zu und erleichterte so ihrem Bischof seinen ohnehin recht beschwerlichen Alltag.

2. Ebendieser Alltag machte sichtbar, wie bereits ein Jahrhundert nach Konstantin in der Reichskirche Ideal und Wirklichkeit auseinander klafften. Der Mammonismus, der das Verhältnis der erbenden Brüder vergiftete, machte auch vor den Priestern nicht halt und führte 424 einen Skandal herauf, der Augustin bitter enttäuschte.

[4] *Codex Theodosianus* 9, 3, 7, Konstitution vom 25, Januar 409 (*Theodosiani libri* XVI, ed. Th. Mommsen, I 2, Berlin 1905, 442 f.).

[5] J.-P. MIGNE, *Patrologiae cursus completus*, Series Latina, 33, Paris 1861, 968.

[6] Biblia sacra Vulgatae editionis, ed. Valentinus Loch, 2, 7. Aufl. Regensburg 1899, 309.

[7] MIGNE a.a.O. 39, 1861, 1590.

[8] MIGNE a.a.O. 39, 1861, 1586.

[9] Biblia sacra a.a.O. 163.

[10] BROWN a.a.O. 197.

[11] MIGNE a.a.O. 33, 1861, 968.

Aus der Feder von Augustinus' Freund Possidius, Bischof von Calama in Nordafrika, besitzen wir eine lebensvolle, zuverlässige, kurze Biographie[12]. Possidius schildert höchst eindrucksvoll den Alltag des Bischofs von Hippo. In bezug auf Kleidung und Schuhwerk hielt Augustinus eine mittlere Linie. Sein Essen war einfach und frugal; Fleisch kam nur von Zeit zu Zeit der Gäste wegen auf den Tisch, während es an Wein niemals mangelte (caput 22)[13]. Die Hausverwaltung übertrug er stets anderen Klerikern, die er für valentiores ansah; eine genaue Rechnungsführung war damit verbunden. Land- und Immobilienkäufe lehnte er ab. Dagegen wurden Schenkungen angenommen, während der Bischof die Annahme von Erbschaften in mehreren Fällen versagte, wenn nämlich den Hinterbliebenen deshalb Not drohte (caput 24)[14]. Seine Kleriker teilten mit dem Bischof Haus und Tisch, erhielten ihre Nahrung und Kleidung. Ihr Leben war somit in feste Regeln gefaßt (caput 25)[15], und Augustinus konnte diese Lebensgemeinschaft sehr wohl zu den Berichten der biblischen Apostelgeschichte in Vergleich bringen (*Sermo* 356,1)[16]. Daran, daß die gewiß strengen Regeln von allen Beteiligten eingehalten würden, hatte der Bischof offenbar keinen Zweifel. Um so stärker traf ihn der folgende Vorfall, der 424 offenkundig wurde[17].

Der Presbyter Januarius hatte wider die monastische Regel bei seinem Eintritt in die Kommunität einen Geldbetrag zurückbehalten mit der Behauptung, er gehöre seiner Tochter. In seinem Testament aber verfügte er über den Betrag als persönliches Eigentum und bedachte dabei auch die Kirche. Augustinus verbarg seinen Schmerz und seine Enttäuschung über den Vorfall nicht und entschied, das der Kommunität zugefallene Erbe auszuschlagen: «*Propter hunc dolorem statui haereditatem ipsam in Ecclesia non suscipere*» (*Sermo* 355,3)[18]. Diese Entscheidung fand Zustimmung, aber auch Widerspruch. Doch beiden Seiten recht zu tun, sei schwierig, meinte der Heilige: «*Utrisque facere satis valde difficile est*» (*Sermo* 355,4)[19]. Er selbst aber hielt an der geübten Strenge fest; für den

[12] Bei MIGNE a.a.O. 32, 1861, 33 ff.; dazu SCHANZ a.a.O. 471.

[13] MIGNE a.a.O. 51. Vgl. auch G. BONNER, *Augustinus as a Monastic Bishop*, bei CORNELIUS MAYER, Augustinus-Lexikon, I 4, Basel 1990, 539.

[14] MIGNE a.a.O. 53 f.

[15] MIGNE a.a.O. 54 f.

[16] MIGNE a.a.O. 39, 1861, 1574 f.

[17] BROWN a.a.O. 358.

[18] MIGNE a.a.O. 39, 1861, 1570 f.

[19] MIGNE a.a.O. 1571.

Kleriker habe zu gelten: «*Ecclesiam habet, per quam nos Deus pascit*» (*Sermo* 355,6)[20]. Darum war es Augustinus' Regel, «*nullum ordinare clericum, nisi qui mecum vellet manere; ut si vellet discedere a proposito, recte illi tollerem clericatum, quia desereret sanctae societatis promissum coeptumque consortium*» (*Sermo* 355,6)[21]. Der Fall Januarius nötige ihn freilich zum Umdenken: «*Qui volunt habere aliquio proprium, quibus non sufficit Deus et Ecclesia ejus, maneant, ubi volunt, et ubi possunt, non eis aufero clericatum. Nolo habere hypocritas*». Nicht gegenüber dem Bischof, sondern gegenüber Gott habe sich ein jeder zu verantworten und entsprechend zu entscheiden.

Augenscheinlich hat das Problem dem alternden Augustin keine Ruhe gelassen; er sah sich eben einer veränderten Generation gegenüber, die er nicht mehr verstand. So kam es, daß er bei einer Lesung aus der Apostelgeschichte[22] dem Diakon die Buchrolle entriß und selber weiterlas: «*Distribuebatur autem unicuique prout cuique opus erat*» (*Sermo* 356,1)[23]. Die Bibelstelle bestärkte ihn in seiner Haltung und veranlaßte eine Prüfung des Finanzgebarens aller seiner geistlichen Mitarbeiter. Mit dieser Maßnahme kehrte er zu seinem bekannten Rigorismus zurück: «*Qui habere voluerit proprium et de proprio vivere, et contra ista praecepta nostra facere, parum est ut dicam, non mecum manebit: sed et clericus non erit*» (*Sermo* 356,14)[24]. Es wird deutlich, die Starrheit des Greises, welche die überkommenen Einschätzungen nicht preisgeben wollte, war stärker als das menschliche Verständnis für menschliche Schwächen und die Realitäten des Lebens, Gefühle, die dem Bischof von Hippo Regius ja keineswegs fremd waren.

3. Nur wenige Monate vor seinem Tode wurde Augustin auf ein neues Mal in einen solchen Konflikt gerissen, und wieder entschied er sich für Prinzipientreue. Unter dem Ansturm der von Geiserich geführten Vandalen brach die römische Herrschaft in Afrika zusammen. Die germanischen Eroberer erschienen den zivilisierten römischen Bürgern als Barbaren[25]; aber sie waren doch auch arianische Christen, die mit der goti-

[20] MIGNE a.a.O. 1572.

[21] MIGNE a.a.O. 1573.

[22] *Acta* 4,31-35 (*Biblia sacra* a.a.O. 4, 7. Aufl. Regensburg 1899, 133).

[23] MIGNE a.a.O. 1575.

[24] MIGNE a.a.O. 1580.

[25] J. IRMSCHER bei A. MASTINO, *L'Africa romana, Atti del VII convegno di studio, Sassari, 15-17 dicembre 1989*, 1, Sassari 1990, 298.

schen Bibel des Ulfilas in der Hand gegen das Reich gekämpft und Gott auf ihrer Seite geglaubt hatten. Ohne ernsthaften Widerstand überrannten sie im Sommer 429 und im Frühjahr 430 Mauretanien und Numidien. Die katholischen Bischöfe gerieten, da sie keinen Ausweg sahen, in Panik. Augustinus wandte sich in einem Briefe (228)[26], der auf den Sommer 429 zu datieren ist[27], an seine Confratres, die sich unumwunden geäußert hatten: Wenn wir bei unseren Kirchen ausharren müssen, so ist nicht einzusehen, was wir uns und unserem Volke nützen können, wenn vor unsern Augen Männer sterben, Frauen vergewaltigt, Kirchen in Brand gesteckt und wir selber zu Tode gefoltert werden, weil man bei uns Reichtümer sucht, die wir nicht haben[28]. Doch Augustin hielt an seinen Prinzipien, hielt an seinem Gottvertrauen fest: «*Potens est quidem Deus audire preces familiae suae, et haec, quae formidantur, evertere*». Historische und biblische Exempla, die der Briefschreiber anführt, fordern zum Ausharren auf.

Es folgen — offensichtlich im bereits eingeschlossenen Hippo — die Predigten 344 und 345[29]. Ihre Themen sind nicht unmittelbar tagesbezogen und doch von unmittelbarer Aktualität: De amore Dei et amore seculi — De contemptu mundi[30]. Amor Dei und Amor seculi, so der Prediger, stehen in einem beständigen Kampf miteinander. Es gilt jedoch, den Humanus affectus nach dem Beispiel Christi zu besiegen. Ein zwiefacher Tod steht uns bevor. Die erste Form des Todes wird notwendig für alle, die zweite allein für die Bösen. Liebe zur Vita temporalis vermag die Vita aeterna zu zerstören. Die Praesens vita verdient Verachtung im Hinblick auf die Futura vita. Irdischer Reichtum bewirkt nur Unruhe. Es genügt darum nicht, seine Habe zu verausgaben, sofern man nicht Christus nachfolgt. Aus all dem bestätigt sich die Mahnung des 228. Briefes für die gegebene Situation: «*Parati ad utrumque, ut si non potest ab eis calix iste transire, fiat voluntas eius qui mali aliquid non potest velle*»[31].

Noch auf dem Totenbette wiederholte der Bischof prinzipienfest[32]

[26] MIGNE a.a.O. 33, 1861, 1013 ff.

[27] H.-J. DIESNER, *Kirche und Staat im spätrömischen Reich*, Berlin 1963, 91 ff.

[28] *Possidius* 30 bei MIGNE a.a.O. 32.

[29] DIESNER a.a.O. 128.

[30] MIGNE a.a.O. 39, 1861, 1512 ff.

[31] MIGNE a.a.O. 32, 1861, 1013 ff.

[32] Selbst der scharfe Kritiker Edward Gibbon nennt ohne Ironie die Sitten des Bischofs von Hippo «rein und streng» (E. GIBBON, *Geschichte des Verfalls und Unter-*

sein Bekenntnis: Ihr mögt wissen, daß ich in diesen Tagen unserer Heimsuchung Gott darum bitte, daß er entweder diese Stadt, die von Feinden umgeben ist, der Befreiung für wert halte. Hat er aber anderes beschlossen, dann möge er seine Diener stark machen, um seine Fügung zu ertragen oder aber mich aus dieser Welt nehmen (Possidius, caput 39)[33].

Augustin verschied am 28. August 430. Er hatte an seinen strengen Grundsätzen im Alltag schwer getragen und sie dennoch auch in der Stunde der Bedrohung nicht preisgegeben.

gangs des Römischen Reichs, 8, deutsch von Karl Gottfried Schreiter, 2. Aufl. Leipzig 1805, 118).

[33] MIGNE a.a.O. 59.

Marcos Mayer - Isabel Pagán

A propósito de los *paganica* de Africa

No nos planteamos resolver aquí la cuestión que suscita la mención de *paganicum* en la epigrafía. Esta tarea se presenta árdua más aún cuando la escasa documentación de la que disponemos es insuficiente para precisar su verdadera significación, incluso cuando se tienen en cuenta las fuentes literarias.

Intentaremos en primer lugar establecer los distintos niveles de comprensión del término, *paganicum*, que constituye en su forma sustantivada un *hapax* epigráfico limitado a las inscripciones de Africa proconsular, dado que la otra única forma del mismo tipo documentada en un texto jurídico parece tener en principio una significación muy distinta[1]. Nuestro objeto, sin embargo, va a ser tratar los ejemplos epigráficos e intentar valorar en ellos la significación de *paganicum* en su contexto.

Si nos movemos en un nivel léxico observamos que la forma *paganicum* es como hemos dicho un derivado de una forma adjetiva frecuente *paganicus/-cius*. Este adjetivo se mueve, como ya indica Flury[2], en tres acepciones diferenciadas: una acepción equivalente al valor primario de *paganus* como pertenenciente a un *pagus* y otras dos derivadas, de uso en lenguajes especiales: el militar y el cristiano en los que se opone a castrense[3] y cristiano respectivamente[4].

Las pocas substantivaciones, recogidas en el *ThLL*, se mueven a tres

[1] *Cod. Iust.* VI, 21, 1: *Frater tuus miles si te specialiter bonis quae in paganico habeat heredem fecit, bona quae in castris reliquit petere non potes.*

[2] *ThLL* X, 1, *s.v. paganicum*, col. 77-78.

[3] Aunque en realidad con este registro especial sólo tenemos constancia de un uso substantivado del término *paganicus* y no como adjetivo, sin embargo el uso en varias ocasiones de las transliteraciones griegas τὸ παγανικόν πεκούλιον y τὸ καστρένσιον πεκούλιον así como de las substantivaciones τὸ παγανικὸν y τὸ καστρένσιον en la versión griega de las *Institutiones iuris civilis* de Theophilo (cit. por la ed. Viglio Zuichem, Lovaina 1536) cuando trata la cuestión testamentaria de los soldados (2, 12) deja bien claro que el texto del *Codex Iustiniani* se trata de una substantivación ocasional del adjetivo, quizás motivada por razones estilísticas en un intento de no romper el paralelismo de las expresiones *bonis quae in paganico habeat ...bona quae in castris reliquit.*

[4] Sobre el proceso por el que *paganus* adquiriría este registro especial en el lenguaje cristiano *cf.* CH. MOHRMANN, *Études sur le latin des chrétiens*, III, Roma 1961, pp. 277-289.

niveles: *paganica* como tipo de pelota[5], *paganicum* como edificio sobre la base epigráfica que nos ocupa y *paganicum* referido a *peculium, patrimonium*[6], forma documentada sólo una vez en el *Codex* de Justiniano y cuya significación, como hemos visto más arriba[7], se encuadra perfectamente en el marco de la oposición civil/militar.

Ciñéndonos a los testimonios epigráficos del término, lo hallamos como adjetivo en los siguientes ejemplos: *aras paganic(as)* (*CIL* V 4148)[8] en las cercanías de *Brixia*, *tessera paganica* en *Tolentinum* (*CIL* IX 5565) y *Iuppiter paganicus* en *Asisium* (*CIL* XI 5375). Naturalmente todas ellas sin duda referidas a la significación etimológica de *pagus*, organización territorial que se caracteriza por su carácter rural.

Examinemos a continuación los testimonios africanos que nos ocupan y que son los únicos en presentar la forma sustantivada. *Paganicum* en estos epígrafes cobra una especial relevancia en cuanto se situan en una zona donde el concepto de *pagus* se ve enriquecido al recoger lo que parece una institución no siempre de características homogéneas y de importante papel en la administración de Africa. Esta institución ha sido estudiada y se ha intentado clarificar en sus distintos tipos ampliamente[9]. La importancia de los tres documentos epigráficos que nos ocupan ha sido reconocida y se les ha considerado, a falta de otras pruebas explícitas, como indicios bastantes seguros de la existencia en sus lugares de procedencia de un *pagus*.

Los textos referidos son los siguientes: a 10 km. de *Thala* se encontró el epígrafe que conmemora a finales del s. II o principios del III[10]

[5] Marcial, *Epigr.* 7, 32, 7 y 14, 45, 1.

[6] *Supra* notas 1 y 3.

[7] *Supra* nota 3.

[8] Hemos de descartar la lectura *paganic(um)* propuesta en su dia por H. de Villefosse (*cf.* comentario a *CIL* VIII 23326) y ver aquí tal como lo entendió Th. Mommsen la forma adjetiva, *paganic(as)*, referida a *aras*.

[9] Una buena exposición de las teorías que el término *pagus* ha suscitado en los diversos autores la ofrece J. GASCOU, *Les pagi carthaginois, Villes et campagnes dans l'Empire romain*, (Actes du Colloque organisé à Aix-en-Provence par l'U.E.R. d'Histoire les 16 et 17 mai 1980), Aix-en-Provence/Marsella 1982, pp. 139-175, esp. pp. 139-140 y notas; *cf.* también la definición de los distintos tipos ofrecido por G.-CH. PICARD, *Les pagus dans l'Afrique romaine*, «Karthago», 15, 1969-1970, pp. 3-12. Igualmente hace una interesante observación que nos parece de vital importancia L. POINSSOT, *La concession du «ius legatorum capiendorum» au «pagus Thuggensis»*, «CRAI», 1911, pp. 496-503, exponiendo claramente la realidad diversa y en evolución que en Africa se esconde bajo el término *pagus*.

[10] Esta datación conviene a la fórmula de la dedicación.

la dedicación de un *paganicum* financiado por una asociación que se define por su culto a Júpiter (*CIL* VIII 23326):

> *Pro salutem / domini nostri / cultores Iovis / optimi maximi /*[5] *paganicum su(u)m su/a p(e)q(u)nia fecerunt / magistri V[---]ATVCI/[---].*

El empleo del verbo *fecerunt* deja en la ambigüedad la naturaleza del objeto que se esconde bajo el término *paganicum*. Los ejemplos, referidos más arriba, de unas *aras paganicas* ofrecidas en honor de Júpiter y de un *Iovi paganico* induciría a pensar, sino en un *ara*, en un objeto de culto análogo ofrecido a ese dios[11]. Sin embargo, con el uso del adjetivo *su(u)m* y no de la forma pronominal *eius* queda destacada la pertenencia a los *cultores* del *paganicum*, que, por tanto, parece acercase más a un local de reunión de los que sabemos se dotan todo tipo de asociaciones.

Esta identificación del *paganicum* con un edificio viene corroborada por los otros testimonios del término procedentes de Henchir Djezza (*Aubuzza*), a 25 km. al sur de la colonia de *Sicca*. En el primero de ellos el *paganicum* forma parte de un compejo de construcciones llevadas a cabo en época de Antonino Pio (*CIL* VIII 16368):

> *Genio / Imp(eratoris) Caes(aris) Anto/nini Hadriani / Aug(usti) /*[5] *L(ucius) Annaeus Hermes flam(en) / et trib(unus) IAR gentis AI[.]IA / (centuria) Eron(is) paganicu [m] et portic(um) / et caldar(ium) et c(o)horte(m) cum om/nibus ornamentis a solo /*[10] *s(ua) p(ecunia) fec(it) id(em)q(ue) ded(icavit) / curatore Severo Sil/vani Vindicis (filio) flam(ine) p(er)p(etuo).*

En la segunda inscripción, que hemos de datar transcurrido un lapso de tiempo suficiente que haga necessaria una reconstrucción *a solo*, queda fuera de toda duda de que se trata de un edificio al hacerse uso de la expresión *a solo restituerunt*. (*CIL* VIII 16367):

> *Genio coloniae Iuliae Veneriae Chirtae novae [sac(rum) ---] qui / Aubuzza constitunt paganicum pecunia sua a solo [resti]tuer[unt].*

Queda, pues, claro que en estos tres únicos testimonios epigráficos del uso substantivado del término *paganicum* nos encontramos ante un edificio. Si este edificio recibe tal denominación puede pensarse lícita-

[11] Tal hipótesis es la que se ofrece en el *Oxford Latin Dictionary*, p. 1282, *s.v. paganicum*.

mente en su pertenencia a un *pagus*, en principio en su valor primario de distrito rural.

Hemos de plantearnos ahora si es válido o no considerar que esta denominación constituye una base sobre la que se debe concluir necesariamente el carácter público del edificio, y si debemos entender con ello que el *pagus* al que hace referencia sería esa institución oficial, ejemplificada por los *pagi* de *Carthago* y *Cirta*, que en Africa consagra cierta autonomía a un territorio parte, generalmente, de una colonia y en el que se asientan ciudadanos romanos[12].

Para esclarecer esta cuestión debemos ceñirnos a la información que nos proporcionan los textos y relacionarla con el contexto histórico en el que aparecen y del que además otros epígrafes dan cuenta.

La inscripción procedente de *Thala* es la que menos ha suscitado el interés de los estudiosos, pues poco hay que invite a pensar en la existencia de un *pagus* a excepción de la inscripción que nos ocupa. Sólo T.S. Broughton se atrevió a apuntar la posibilidad de que estuviéramos ante un *pagus* de ciudadanos romanos en convivencia con la *civitas* indigena de *Thala*[13]. Ciertamente la inscripción no nos ofrece ningun dato, que no sea el de la denominación como *paganicum* del edificio construido, que nos haga pensar en un *pagus* de ese tipo.

La designación religiosa y las menciones de *sua pecunia* y de los *magistri*, probablemente dos, non muestra una estructura completamente similar a la que poseen en todo el imperio las asociaciones de carácter privado con denominación religiosa.

Es un hecho cierto que este territorio desde el s. I d.C. conoció el asentamiento de veteranos, como lo demuestran las inscripciones funerarias[14] y también la fuentes literarias[15]. Este asentamiento se vería re-

[12] Esta consideración que se remonta a la edición de los textos de *Aubuzza* por R. Cagnat y H. Dessau (*CIL* VIII p. 1563) ha sido aceptada por los autores posteriores: L. Poinssot, *Note sur une inscription de Koudiet Es-Souda (Tunisie)*, «CRAI», 1913, p. 428; E. de Ruggero, *DE*, 1, *s.v. Aubuzza*, p. 766; F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 13/1, *s.v. paganicum*, p. 379; A. Beschaouch, *Le territoire de Sicca Veneria (El-Kef), nouvelle Cirta, en Numidie Proconsulaire (Tunisie)*, «CRAI», 1981, p. 116; Ch. Saumagne, *Le droit latin et les cités romaines sous l'Empire*, París 1965, pp. 109-110; y expresando la misma posibilidad también para el caso de *Thala* T.S. Broughton, *The Romanisation of the Africa Proconsularis*, Nueva York 1927, p. 198 y nota n. 126 y p. 187.

[13] *Supra* nota 11.

[14] *Cf.* R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, París 1913, p. 582 y Y. Le Bohec, *La troisième légion Auguste*, París 1989, pp. 357-359.

[15] Tácito, *Annales*, 3, 21.

forzado tras la marcha de la *legio III* hacia *Theveste* y la concesión del estatuto de colonia a *Ammaedara*, a la que se atribuyó una gran extensión de territorio[16]. Según esto se podría pensar en que estos *cultores Iovis Optimi Maximi* de *Thala* fueran descendientes de veteranos y que, sin haber sido instituidos en *pagus*, no obstante, como vemos en el caso del *pagus Fortunalis* en *Suturnuca* y el *pagus Mercurialis* en *Medeli*, su origen común les impulsaría a asociarse también bajo el patronazgo de una divinidad de inconfundibile romanidad e intentarían consagrarse como *pagus*[17]. Sin embargo, los testimonios epigráficos de esta zona no parecen apoyar una tal conjetura y asimismo reflejan que la forma de explotación de este territorio se basa principalmente en grandes propiedades, sean éstas imperiales o privadas[18]. No lejos de *Thala* vemos que los colonos de una propiedad imperial, el *saltus Massipianus*, actuan conjuntamente a fin de restaurar un edificio y erigir dos arcos en honor de Marco Aurelio[19]. Podríamos, pues, considerar con bastante fiabilidad que estos *cultores* son colonos, de origen itálico o indígenas romanizados (el conocer el nombre de los *magistri* podría habernos ayudado) de alguna propiedad agrícola, probablemente imperial, que se dotan, análogamente a los colonos del *saltus Massipianus*, de un edificio en su centro de encuentro, a fin de tratar sus asuntos comunes, fueran éstos religiosos o administrativos[20]. Sobre la designación de tal edificio como *paganicum* no puede, pues, extraerse más connotación que la pertenencia de éste a un territorio rural y no autónomo. Su falta de independencia no impide que sus miembros se consideren pertenecientes a una misma comunidad.

Vayamos ahora a las inscripciones de *Aubuzza* que son las que han suscitado más hipótesis y controversias, avivadas por su estado fragmentario y por el hecho que la epigrafía de la zona que rodea a la colonia de *Sicca Veneria* deja entrever la complejidad de su administración. Las dificultades surgen al tratar de comprender las funciones de *L. Annaeus*: ya sea sobre el lugar de flaminato[21], ya sobre la naturaleza del cargo que

[16] T.S. BROUGHTON, *The Romanisation* ..., p. 98 y nota 55.

[17] *ILS* 9400 y *CIL* VIII 12387; H. D'ESCURAC-DOISY, *Notes sur le phénomène associatif dans le monde paysan*, «Ant. Afr.», 1, 1967, pp. 59-71, esp. pp. 59-67.

[18] *CIL* VIII p. 73.

[19] *CIL* VIII 587.

[20] Sobre la organización en los grandes dominios, *cf.* H. D'ESCURAC-DOISY, *Notes sur le phénomène associatif* ..., pp. 69-71 y también E. BEAUDOIN, *Les grands domaines dans l'Empire romain*, París 1899, pp. 24-25 y 99.

[21] Th. Mommsen (*apud* comentario *CIL* VIII 16368) considera, basándose en la reconstrucción de IAR en *Lar(ensium)*, que el lugar de ejercicio del flaminato es la colonia vecina de *Lares*.

se encierra en la expresión de difícil lectura *trib IAR gentis AI [.] IA Eron*[22]. Déjemos por el momento la cuestión y centrémonos en otros aspectos seguros del texto. El *paganicum* es elevado en época de Antonino Pio, cuando existe un auge urbanístico notable en Africa[23], junto a un complejo de recreo dedicado al emperador. Transcurrido un lapso de tiempo suficiente que hace necesario una reforma *a solo*, ésta es llevada a cabo por un grupo de *consistentes* en *Aubuzza* y dedicada al Genio de la colonia de *Sicca*. El uso de estos términos ha hecho que la laguna del texto en la que se hace referencia a quiénes son los residentes se reconstruyera en *cives Romani* que aún perteneciendo a *Sicca* habitarían en un *pagus* dependiente de ésta. A. Beschaouch puso en relieve convenientemente el contrasentido que representa esta reconstrucción que hace que los miembros de un *pagus* se designen como *consistentes* en éste. Así, aún sin dudar de que la denominación de un edificio como *paganicum* implicara la existencia de un *pagus* del tipo de los de *Cirta*, propuso una restitución que anularía la contradicción, *Dec(uriones) Sic(censes)*[24], según el modelo que se encuentra en una inscripción de *Ucubi*, *castellum* de *Sicca*[25].

La posibilidad de que al amplio territorio perteneciente a la colonia de *Sicca* se estructurara en *pagi* de forma semejante al de la colonia de *Cirta* en Numidia se basa en pruebas muy débiles. La epigrafía de esta zona non puede compararse a la del territorio dependiente de *Cirta* que refleja la existencia de instituciones de gran vitalidad[26]. Ciertamente, de las organizaciones para las que se ha propuesto una dependencia de *Sicca*, ésta hecho sólo en dos casos queda fuera de toda duda: los *castella* de *Ucubi* y Nibber. Por lo que se refiere a la dependencia del *pagus Veneriensis*[27] respecto a *Sicca*, ésta se fundamenta en la posible derivación de *Veneriensis* del epíteto *Veneria* de la colonia. Tampoco existe ninguna prueba explícita que apoye que el *castellum* de *Tituli* estuviera bajo la autoridad de *Sicca*, mientras que la existencia en este *castellum* de un

[22] R. Cagnat (*apud CIL* VIII 16368) se inclina a ver un cargo análogo al del *praefectus gentis*; CH. SAUMAGNE, *Le droit latin* ..., p. 110, que incomprensiblemente avanza la datación de la inscripción, quiere ver un *trib(unus) kas(telli)*.

[23] P. ROMANELLI, *Storia delle provincie romane dell'Africa*, Roma 1959, p. 231.

[24] *Le territoire de Sicca Veneria* ..., pp. 116-117.

[25] *CIL* VIII 15669.

[26] *Cf.* J. GASCOU, *Pagus et Castellum dans la confédération cirtéenne*, «Ant. Afr.», 19, 1983, pp. 175-207.

[27] *CIL* VIII 27763.

pagus de ciudadanos se basa en una reconstrucción de la última línea en un estado muy precario de una inscripción en la que se vería un *magister pagi*[28].

La epigrafía de los *castella* de *Ucubi* y Nibber[29] se acuerda perfectamente a la organización de los centros indígenas en condición de *adtributi*. Carecen de magistrados y su único órgano representativo lo constituye una asamblea de *seniores*. Las autoridad de *Sicca* se manifiesta en la presencia de un *praefectus kastelli* en Nibber y en la supervisión por parte de los *decuriones* de *Sicca* de las acciones de los *seniores* de *Ucubi*. La pertenencia a la tribu Quirina de los ciudadanos establecidos en estos *castella* los señala como pertencientes a *Sicca*. Sin embargo, no hay ningún indicio para pensar que éstos gozan de alguna organización especial que haga suponer una condición superior a la de simples residentes en los centros indígenas.

La situación de *Aubuzza* podría ser semejante a la de estos *castella*. Los ciudadanos romanos de este lugar pertenecen mayoritariamente a la tribu de *Sicca*. Quizás el posible desempeño por parte de *L. Annaeus* de un cargo de control y supervisión sobre una tribu o clan (análogo al que cumplen los *praefecti gentis*) implique incluso una organización más precaria en este centro indígena que la que vemos incluso en *Ucubi* y Nibber. Vendría corroborar esto el hecho de que la epigrafía no nos muestre ninguna acción emprendida por la población indígena que refleje su adaptación a las estructuras romanas tal como podemos ver en *Ucubi* y en Nibber por medio de la manifestaciones de culto imperial. Quizás el carácter más rudimentario del habitat en que se encuentran estos ciudadanos romanos explique la mayor actividad de la que hacen muestra y un mayor sentimiento de comunidad. Si uno de los edificios que en su dia hizo construir *L. Annaeus* es definido como *paganicum*, podría deberse a que está a disposición de una comunidad sentida por sus integrantes como un *pagus*. Se fundamentaría este *pagus* en un vínculo existente entre los ciudadanos romanos y el suelo que ocupan en *Aubuzza*, pero, si nos ceñimos a los términos de la inscripción, este vínculo no sería tal que modifique su condición de residentes en este *castellum* y, por tanto, continuando siendo *Siccenses*.

Por último hemos de hacer hincapie en la observación hecha pro L. Poinssot[30] acerca de la diversidad en las acepciones del término *pa-*

[28] *CIL* VIII 27828.

[29] Para Nibber *CIL* VIII 15721, 15722, 15726; para *Ucubi CIL* VIII 15666, 15667, 15669.

[30] *La concession du «ius legatorum capiendorum» ...*, pp. 496-503.

gus en Africa, que se mueven en torno de concepto de *pagus*-circunscripción y también de lo que llama *pagus*-asociación; así pues, dentro de este segundo tipo encontraríamos la utilización en Africa del término *pagus* para referir núcleos de ciudadanos romanos de distinta naturaleza y evolución, asociados de forma análoga a los *conventus*. La diferencia respecto a los *conventus* estribaría en la propiedad de la tierra aunque sólo sea a título individual.

Es difícil, pues, especular sobre un término, *pagus*, que no tuvo por qué perder su sentido etimológico primario que señalaba un habitat básicamente rural y falto de autonomía, y más aún si se trata de una derivación del mismo. Así, a falta de pruebas más definitorias no se puede considerar que *paganicum* implique la existencia de un *pagus* del tipo de los que en Africa en muchos casos adquieren una entidad jurídica.

Dentro de esta línea constituye un nuevo elemento a sumar a la ya larga trayectoria en la investigación ciéntifica de estos *paganica* la reciente hipótesis de R. Rebuffat[31], según la cual podría referirse *paganicum* a un edificio para el juego de la *pila paganica* citado por Marcial y que tendría su cabida en conjuntos termales. En esta interpretación se comprendería *CIL* VIII 16368 y la restauración por el desgaste de juego recogida en *CIL* VIII 16367. No cabría, sin embargo, relacionar tan fácilmente con esta interpretación el ejemplo de *Thala* (*CIL* VIII 23326), de carácter quizás demasiado oficial y vinculado a un colegio de *cultores Iovis* que nos trae el recuerdo de la existencia de un *Iuppiter paganicus*.

Creemos, sin embargo, que es hecho adquirido hoy por hoy que un *paganicum* parece no implicar la existencia automática de un *pagus*, pero que, si descartamos por el momento un uso deportivo, sin duda alguna deberá aceptarse que tras su denominación se halla el término *pagus* y que conceptualmente ha de designar cuando menos una voluntad de aproximación a una estructura jurídica de este tipo. Quizás tan sólo se trate de un edificio de una agrupación civil rural que utiliza *pagus* como concepto non marcado para designar genéricamente una comunidad de su tipo, como es utilizado también el concepto de *oppidum*, como término no marcado para designar núcleos urbanos en otros contextos.

[31] En la intervención en este Coloquio y que refleja un trabajo en prensa en la colección de l'Ecole Française de Rome.

Pierre Morizot

Économie et société en Numidie méridionale: l'exemple de l'Aurès

L'Aurès, ou comme on l'écrit parfois les Aurès[1], est un système montagneux qui s'étend de la trouée d'El Kantara à l'Ouest au plateau des Némencha à l'Est. Il est délimité de façon encore plus nette, au Nord par les hautes plaines constantinoises, au Sud par le Sahara (fig. 1). Il participe donc au climat tellien dans le Nord, au climat saharien dans le Sud, les effets climatiques étant cependant corrigés par l'altitude qui décroit de 2300 m. au Chélia à moins d'une centaine de mètres au débouché saharien des principales vallées. C'est donc un pays fort complexe auquel le monde romain n'a jugé utile de donner une appellation unique qu'à une époque très tardive, le terme *oros aurasion* n'apparaissant pas dans la littérature antique, avant Procope[2].

Ce pays, à la fois si complexe et si proche, reste fort mal connu; alors qu'il mériterait, comme les vallées de la Libye antérieure[3], d'être traité par une équipe pluridisciplinaire, il n'a fait l'objet depuis la thèse très utile de Masqueray, *De aurasio monte*[4], et la monographie de Lartigue[5] d'aucune étude d'ensemble. J. Baradez, qui a renouvelé notre connaissance du *limes* saharien, est resté à la périphérie de l'Aurès[6]. Birebent, dont le travail en profondeur est très précieux, s'est tenu à l'é-

[1] L'*Encyclopédie berbère*, VII, 1066, condamne l'appellation «les Aurès» qui a tendance à se généraliser; pour ma part, bien que je parle souvent de l'Aurès occidental et de l'Aurès oriental, je n'ai jamais songé à faire de l'«Aurès» un pluriel.

[2] Procope, *Bellum vandalicum*, édition J. Haury, *Procopius*, texte avec traduction anglaise de H.B. Dewing, ed. G.P. Goold, Londres, 1979; et tout récemment, traduction française de D. Roques, Les belles lettres, Paris 1990. Remarques de P. Morizot, *Encyclopédie berbère*, VIII, article Aurès, suite, p. 1103.

[3] Je pense en particulier au travail remarquable accompli dans le cadre de l'UNESCO LIBYAN VALLEYS SURVEY et aux recherches de G. Tchalenko sur la Syrie du Nord (*Villages antiques de la Syrie du nord, Le massif du Bellus à l'époque romaine*, Paris 1953).

[4] E. Masqueray, *De Aurasio monte*, Paris 1886.

[5] R. De Lartigue, *Monographie de l'Aurès*, Constantine, 1894.

[6] J. Baradez, *Fossatum Africae, Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris 1949.

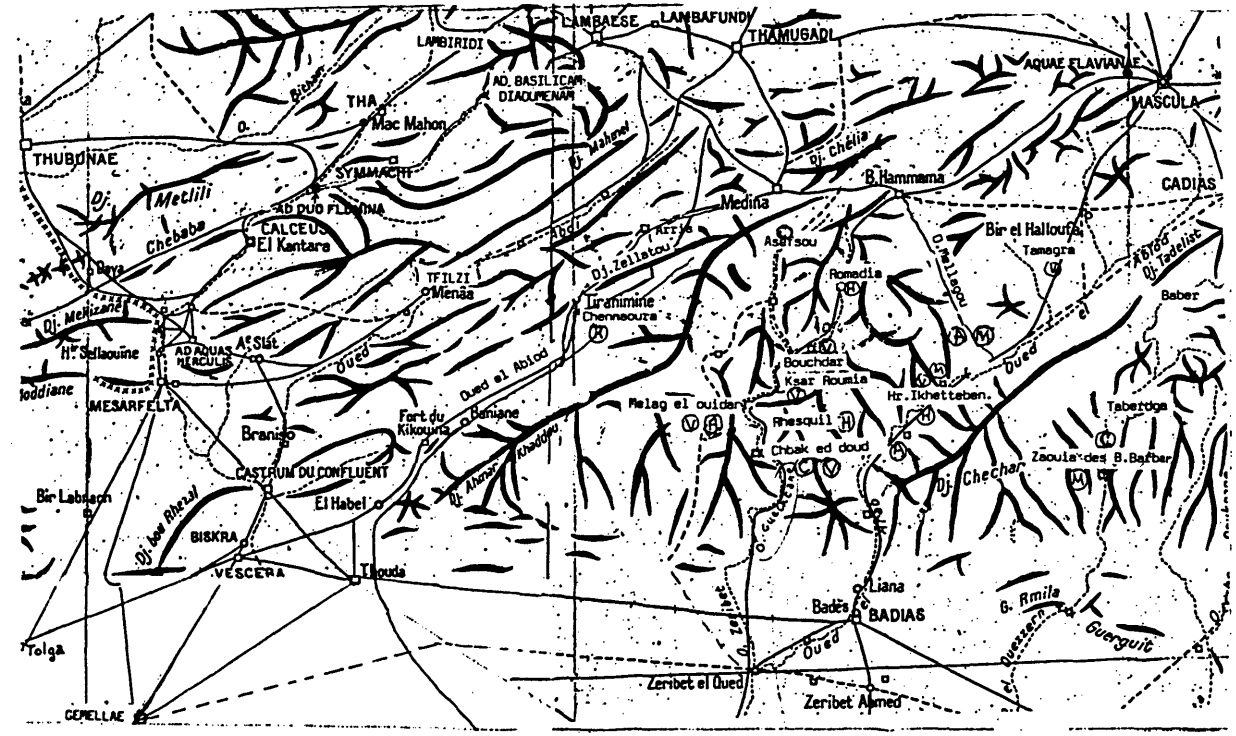


Fig. 1: Carte de la région aurasienne, d'après J. Baradez. De nombreux noms de site ont été rajoutés.

cart des grandes vallées de l'oued Abdi et de l'oued El Abiod[7]. Plus récemment, M. Janon n'a vu que les environs de Bouzina[8].

L'accès de cette région est resté, il est vrai, longtemps malaisé, mais aujourd'hui, du moins avec un véhicule tout terrain, l'on peut se rendre à peu près partout dans l'Aurès.

Aussi, à partir de 1970, reprenant avec des équipes de chercheurs bénévoles à qui je ne rendrai jamais assez hommage[9], les recherches que sous l'égide de L. Leschi, alors Directeur des Antiquités, J. Morizot et moi avions entreprises en 1941 et 1942, j'ai, au rythme d'un voyage tous les deux ou trois ans, parfois plus souvent, parcouru la totalité des vallées aurasiennes d'El Kantara à la Zaouia des Beni-Barbar[10].

Nous avons pu repérer ainsi de nombreux sites inconnus, photographier ou copier une quarantaine d'inscriptions inédites, aujourd'hui toutes ou presque toutes publiées; depuis peu des céramiques ont été systématiquement collectées sur les sites visités et soumis à l'examen de R. Guéry; parallèlement, un important travail d'interprétation d'anciens clichés de l'armée de l'Air a été réalisé. Je suis tout à fait conscient qu'il eut fallu le concours d'un spécialiste de l'archéologie des sites ruraux, d'un hydraulicien, voire d'un géologue qui auraient pu nous aider à mieux interpréter les indices fort nombreux que nous avons pu recueillir. Néanmoins, je vais tenter de présenter dans le cadre du thème suggéré par le colloque de Sassari un premier essai de synthèse des résultats obtenus.

Nous l'avons vu, à l'apogée de l'empire, il semble que l'Aurès soit une notion inconnue du monde romain, sans doute était-il considéré alors

[7] J. BIREBENT, *Aquae romanae, Recherches d'hydraulique romaine dans l'est algérien*, Alger 1962. Dans sa préface, J. Birebent explique qu'il a du «négliger la partie ouest et sud-ouest de l'Aurès, en raison des études que M. Baradez devait y faire» projet que celui-ci n'a jamais pu mener à bien; aussi sommes nous à court de renseignements de cette nature pour les grandes vallées occidentales de l'oued Fedhala de l'oued Abdi et de l'oued El Abiod.

[8] M. JANON, *Rapport sur une mission archéologique effectuée à Bouzina-Wilaya de l'Aurès en août 1976*, Annexe 6 à l'ouvrage de F. COLONA, *Savants paysans. Eléments d'histoire sociale sur l'Algérie rurale*, Office des publications universitaires, Alger 1987.

[9] Dans l'ordre chronologique, je citerai G. Morizot, ingénieur géologue, Y. Morizot, maitre de conférences à l'université de Paris X, F. Morizot, docteur en médecine, B. Renaudin, J.-L. Soulé, A. Girard, ingénieur des A. et M.C. Girard et D. Rodewald, Rechtsassessorin.

Je n'ai garde d'oublier enfin J. Verstraeten, docteur en médecine de l'Université de Louvain, décédé à El Madher en 1975, qui fût médecin de la Santé Publique à Menaa et qui a été pendant plusieurs années mon fidèle correspondant.

[10] Je n'ai pas manqué de tenir les autorités algériennes au courant de ces recherches et remercie M. Bouchenaki, M.S.A. Baghli, Mme K. Kadra et M. Khalifa de leur soutien et de l'intérêt qu'ils n'ont cessé de manifester à cet égard.

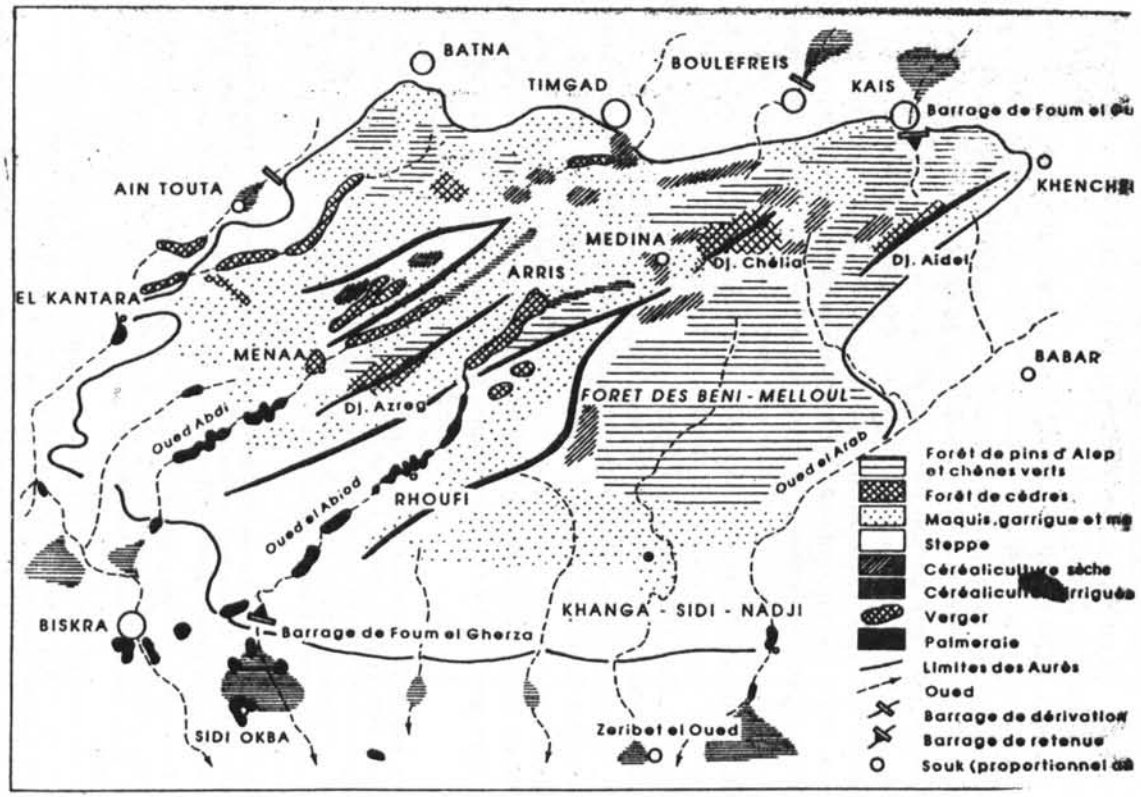
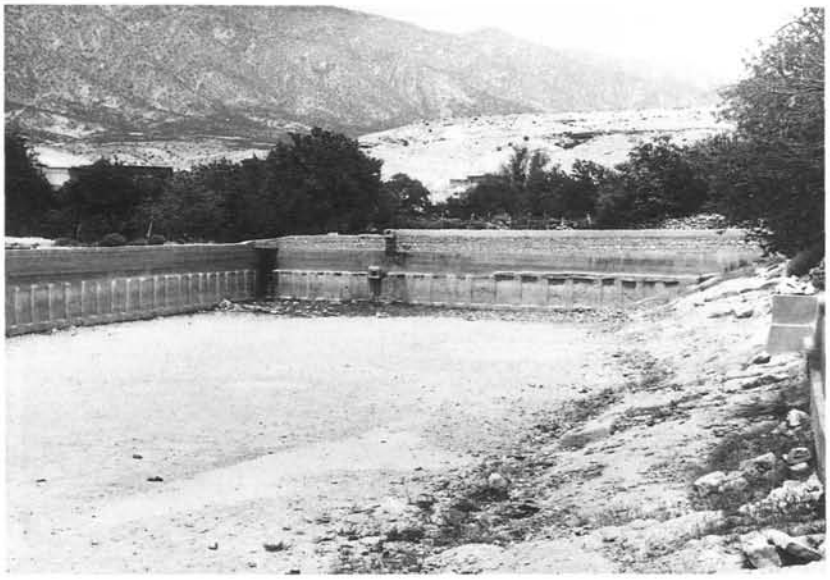


Fig. 2: L'économie de l'Aurès moderne (d'après M. Cote, modifié par J.L. Balais). La comparaison avec la carte n. 1 permet de mesurer le rôle joué dans l'antiquité par la forêt actuelle de Beni Melloul au point de vue oléicole.

EXEMPLE DE PETITE HYDRAULIQUE DANS L'AURÈS OCCIDENTAL

1: Emissaire de la source de l'Aïn el Aouad entre Bouzina et Lambèse, surmontée d'une dédicace à Neptune (Cliché de l'auteur).

2: Séguia antique creusé dans la roche sur la rive gauche de l'Oued Abdi, entre Amentane et Beni-Souik. Au dessus la séguia moderne.

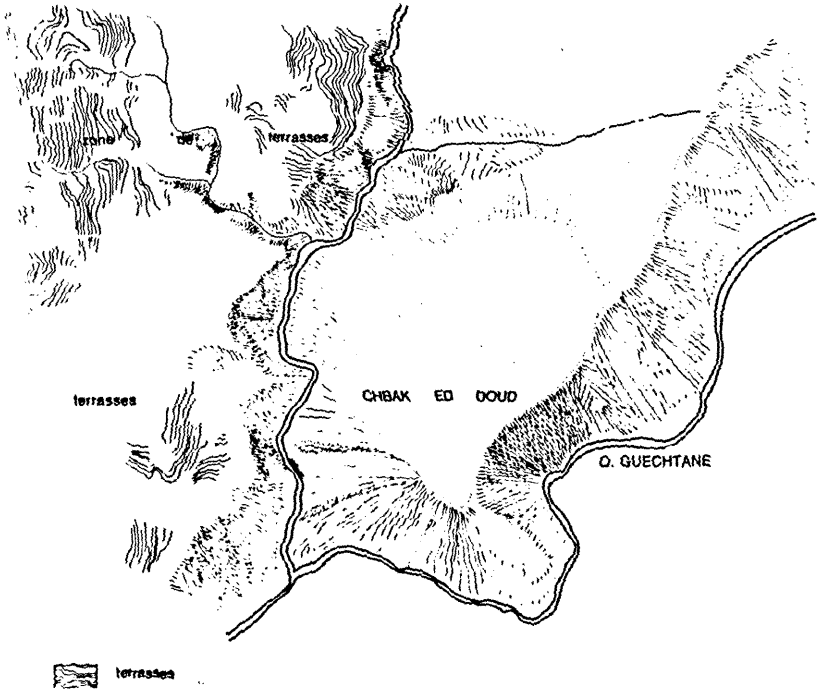


Bassin réservoir de Chennaoura. Long de 75 m., large de 31 m. 40. C'est un des plus grands et des mieux conservés de l'époque romaine. Sa profondeur originelle était de 2 m. 50; elle a été portée récemment à 3 m. 30, mais il est aisé de distinguer sur les parois nord et est la limite du travail moderne; la paroi sud est constituée partiellement par le rocher; le fond du réservoir est entièrement dallé. Les parois sont constituées de monolithes de 2 m. × 1 m. 20, s'encastrant dans des piliers verticaux, ainsi qu'on le voit mieux sur la photographie à la planche III du petit bassin de l'Aïn Morri, près de Timgad.

Tavola III

Captage antique de l'Aïn Morri.

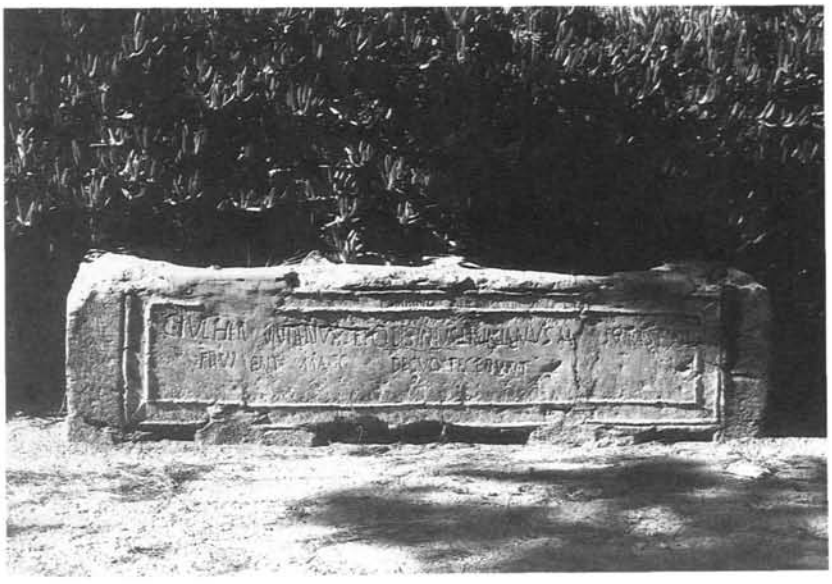
Vue aérienne du site de Chbak ed Doud (ech. 1/13.600) (Cl. C.E.I.A.A.).



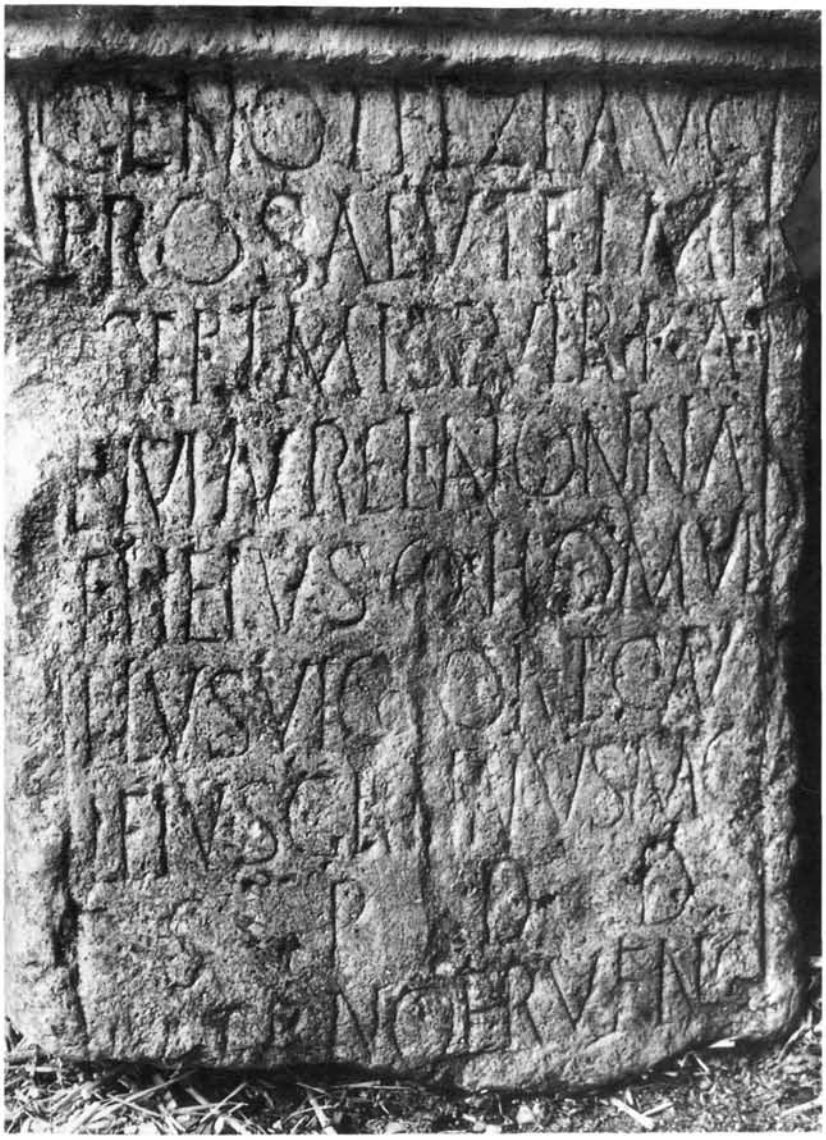
Plan du site de Chbak ed Doud, et *matérialisation* des zones de terrasses.

DEUX TÉMOIGNAGES DE L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE
DE L'AURÈS OCCIDENTAL

1: A. Moulin à huile de Baali, au bord de la route Batna-Menaa à la limite nord de la petite cité de Tiharahine (A.A.A., f. 38, n. 29). Un 2e moulin, non visible ici, existait juste à côté (Cliché de l'auteur).



2: *Ponderarium* de *Lambiridi*, «B.A.C.», 1921, p. CLXVII-CLXIX. Se trouvait en 1976 dans le jardin de la Deira, à Aïn Touta.



Dedicace au Génie de leur cité par les *magistri* de *Tfilzi* (Cliché P. Morizot, 1973).

Le mausolée dit Souma n'Ikhetteben dans la vallée de l'Oued el Arab.

Vestiges de l'huilerie de Ksar Roumia.

Un couple de *Tfilzi*.

Epitaphe du vétéran *C. Apronius Ianuarius.*

comme un canton montagnard de la Gétulie[11], avant d'être intégré dans la province de Numidie lorsque celle-ci fut créée sous Septime Sévère[12].

Au moment où Rome s'installe en Afrique, les Gétules sont un peuple semi-nomade qui n'a laissé que peu de vestiges monumentaux ou scripturaires. C'est ainsi que l'on n'a trouvé dans l'Aurès, à peu près aucune inscription libyque[13], ni aucun monument dont l'origine préromaine puisse être affirmée. Il y a certes, dans le massif, de très nombreux monuments mégalithiques du type *chouchet*, plus nombreux par endroit que les ruines romaines; sont-ils pré-romains, contemporains de l'occupation romaine, ou postérieurs à celle-ci? La question est très controversée. Il est certain que plusieurs d'entre eux ont été bâtis avec des éléments empruntés aux constructions romaines voisines[14]. Gsell signale même l'existence d'un monument mégalithique, dans lequel a été remployé la dédicace d'un temple à Saturne, remploi qui n'est guère vraisemblable avant l'Édit de Milan (313). Aussi serait-il hasardeux de voir dans l'ensemble des constructions de ce type le témoignage d'une civilisation préromaine.

Pour ma part, jusqu'à preuve du contraire, je suis tenté de les considérer comme contemporains des *djeddar*[15] et comme le témoignage d'une reconquête de l'Aurès par des éléments libyques peu pénétrés de civilisation romaine, tels que les *Levathae* au siècle précédant l'invasion arabe[16]. Aujourd'hui où la moindre *bazina* saharienne fait l'objet d'études exhaustives, il serait grand temps que le trésor des monuments mégalithiques de l'Aurès soit étudié avant qu'il ne disparaisse.

Ces Gétules, dont certaines fractions ont rejoint le camp de César à l'époque des guerres civiles[17] ne semblent pas avoir offert une longue

[11] Voir à ce sujet, P. MORIZOT, *Vues nouvelles sur l'Aurès antique*, dans «C.R.A.I.», 1979, p. 309-357 (ci-après «*Vues nouvelles*»).

[12] On trouvera un bon résumé de cette question dans, A. BERTHIER, *La Numidie, Rome et le Maghreb*, Paris 1981, p. 139.

[13] J.B. CHABOT, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris 1940. Les inscriptions provenant de l'Aurès se limitent aux pages 179-180, encore la plupart proviennent-elles de la périphérie du massif. Quant à nous, nous n'en avons trouvé aucune «in situ».

[14] J. BIREBENT, *op. cit.*, p. 162 et J. et P. MORIZOT, *Les ruines romaines de la vallée de l'oued Guechtane* dans «Rev. afric.», T. CXII, 1948, p. 128. (Ci-après «*Oued Guechtane*»).

[15] S. GSELL, *Les monuments antiques de l'Algérie*, T. I, p. 30 et 35.

[16] F. KADRA, *Les Djeddar, monuments funéraires berbères de la région de Frenda (Wilaya de Tiaret, Algérie)*, Alger, 1985.

[17] La question de la pénétration des *Levathae* dans l'Aurès se pose avec une particulière acuité. Les historiens ou géographes arabes signalent la présence dans l'Aurès, à tout le moins à partir du VIIIe siècle de Louata ou Lawata, terme généralement considéré com-

résistance à la pénétration romaine dans la montagne aurasienne, peut-être parce que sa population n'était pas alors assez nombreuse pour offrir aux Romains une résistance organisée. Il suffit de voir aujourd'hui encore les restes imposants de la forêt aurasienne pour l'imaginer il y a deux mille ans recouvrant la plus grande partie du massif et ne laissant qu'une place mineure à une économie de subsistance. Dès la fin du Ier siècle, sous les derniers Flaviens, *Zoui, Mascula* et Lambèse sont occupés; puis sous Trajan, Timgad et *Ad Maiores*; quelques années encore (avant 126 en tous cas), c'est le tour de *Gemellae*. L'on peut alors affirmer que l'Aurès est passé sous le contrôle des Romains et ne pose plus aucun problème militaire au légat de la IIIème légion[18].

Moins d'un siècle plus tard, Rome a marqué l'Aurés de son empreinte et le massif apparaît beaucoup plus latinisé en profondeur que l'arrière pays de *Caesarea*[19] ou la région des grands *saltus*[20].

Toutefois, au fur et à mesure que les recherches progressent, cette affirmation mérite d'être nuancée.

La situation ne semble pas avoir été exactement la même dans les vallées de l'Aurès occidental (oued Fedhala, oued Abdi et ses affluents et oued El Abiod) et dans l'Aurès oriental, soit entre la chaîne du Zellatou et la vallée de l'oued Bedjer et cette constatation se vérifie, aussi bien sur le plan économique que sur le plan social.

Les sources antiques passant sous silence l'existence même de l'Aurès, nous en sommes réduits à son sujet aux indications de Pline qui, se basant sur les connaissances de ses contemporains, n'attribuait à la Nu-

me la transcription arabe de *Levathae* (*Encyclopédie de l'Islam*, article *Lawata*, T.V., p. 699). Les Louata ont joué, en même temps que les Hoouara (*Ibid.* T. III, article *Hawwara*, p. 305) un rôle important au Xe siècle dans le rassemblement de tribus berbères fanatisées par Abou Yazid, dont la révolte a pour siège l'Aurès et ses environs. Il est donc difficile de suivre entièrement Y. Modéran dans la savante démonstration qu'il vient de faire du caractère quasi exclusivement tripolitain des *Levathae* (Thèse inédite soutenue devant l'université de Paris X, 1990, intitulée *De bellis libycis, Berbères et Byzantins en Afrique au VIe s.*, en particulier, p. 254-262); mais l'on peut très bien admettre que leur mouvement vers l'ouest est postérieur aux faits que rapporte la Johannide. L'idée générale d'une migration des *Lavathae* ou *Laguatan* vers l'ouest que défend au contraire J. MATTINGLY (*The Laguatan, a Libyan Tribal Confederation in the Late Roman Empire*, dans «Libyan Studies», 14, 1983, p. 96 à 108); est séduisante, mais tout le problème est de savoir si elle est antérieure aux premiers raids arabes ou si elle en est la conséquence.

[18] P. MORIZOT, *Vues nouvelles*; Y. LE BOHEC, *La IIIe Légion auguste*, éd. du C.N.R.S., Paris 1989, p. 405-407.

[19] Ainsi qu'il résulte des études que P. LEVEAU a consacrées à Cherchell et à sa région: *Caesarea de Maurétanie*, dans *A.N.R.W.* II, 10, 2, 1982, p. 683-738; *Paysanneries antiques du pays Beni Menacer*, «B.C.T.H.», n.s. n. 8, fasc. B, 1975, p. 341.

[20] J.M. LASSERE, *Ubique Populus*, ed. du C.N.R.S., Paris 1977, p. 341.

midie que deux richesses: le marbre et les bêtes fauves[21], jugement global un peu sommaire, qui dans son esprit devait tout aussi bien s'appliquer au sud de la province, montagneux et boisé. Encore ne suis-je pas sûr que la production des carrières aurasiennes, qui constituait certainement la principale source d'approvisionnement des architectes locaux, ait mérité l'appellation de marbre et ait été exportée en tant que telle[22]; quant aux bêtes fauves, telles que le lion que l'on chassait encore dans le massif au début du siècle, et qui ne sont pas un mythe, nous n'avons, à cela près, aucun indice qui vienne confirmer pour l'Aurès les allégations de Pline[23].

C'est en fait d'une économie strictement agricole que nous avons retrouvé les vestiges, économie subordonnée à la présence d'eau, à son captage, à son utilisation et à son transport. Déjà à ce stade, il est possible de constater une certaine différence entre l'Aurès occidental où les sources sont nombreuses et l'Aurès oriental où l'eau est plus rare, différenciation qui s'accentue encore, de part et d'autre, lorsqu'on se déplace du Nord au Sud.

A l'Ouest en effet, entre 1200 et 1800 m. d'altitude, l'irrigation est à peine nécessaire et les ruines d'exploitation agricole sont petites, nombreuses et dispersées; là où des travaux de petite hydraulique sont indispensables, ils ne vont guère au-delà du captage d'une source[24] (tav. I,1); au fur et à mesure que l'on avance vers le sud et que l'altitude décroît, apparaissent sur les oueds des barrages de dérivation, qui dirigent l'eau vers des canalisations parallèles à la berge, puis s'en écartent pour lui permettre d'atteindre les surfaces les plus lointaines. Ces canalisations sont creusées souvent à même la berge rocheuse des oueds et prolongées parfois par des conduites suspendues qui prenaient appui sur des mortaises, elles aussi creusées dans le roc[25] (tav. I,2). De tels travaux témoi-

[21] PLINE, *His. nat.* V, II, 22.

[22] R. LAFITTE, auteur d'une *Etude géologique de l'Aurès*, «Bull. Serv. carte geol. Alger», 1939, qui connait admirablement bien cette région, a bien voulu m'indiquer qu'il n'existe pas dans le massif de «marbre statuaire». L'on y trouve par contre des calcaires durs susceptibles de prendre le poli, tel que celui qui a été utilisé, pour le pavage des principales artères de Timgad, calcaire que l'on peut considérer comme un marbre.

[23] Mentionons, pour mémoire, deux bas-reliefs en provenance de l'Aurès où l'on discerne une silhouette de lion: J. et P. MORIZOT, *Oued Guechtane*, p. 134 et P. MORIZOT, *La Zaouia des Beni Barbar*, dans «B.C.T.H.», n.s. 18., Paris 1988, fig. 30, p. 59, p. 134.

[24] Par exemple l'Aïn Cherchar (L. LESCHI, *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*, Paris 1957, p. 267-270), et l'Aïn el Aouad, (P. MORIZOT, *Le génie auguste de Tfilzi* (ci-dessous *Tfilzi*), dans «B.C.T.H.», n.s. 10-11, 1978, p. 72-73; *A.E.* 1976, 715).

[25] J. BARADEZ, *op. cit.*, p. 292, fig. A et B; P. MORIZOT, *Tfilzi*, p. 64, fig. 4.

gnent d'un dur labeur, dirigé par un homme averti des problèmes d'irrigation[26], mais ne nécessitant pas les connaissances d'un architecte.

Il n'en va pas de même des ouvrages d'art, réservoirs de grandes dimensions[27] (tav. II) ou aqueducs, capables de transporter l'eau sur plusieurs kilomètres, que l'on trouve plus à l'est.

La terre. Aussi bien à l'est qu'à l'ouest, la terre a été conquise en défrichant de vastes secteurs forestiers, ainsi qu'on peut le constater d'après le nombre de ruines de bâtiments agricoles qui jalonnent la forêt de Sgag[28], le massif du Mezbel[29] ou celui des Beni-Melloul[30]; cependant, toutes les terres cultivées à l'époque n'avaient pas cette seule origine; la population romanisée de l'Aurès a certainement tiré parti aussi de fonds de vallées, particulièrement favorables à la culture[31] et qui furent sans doute exploités de tout temps, ou de terres vierges à la végétation steppique[32]; car, comme la forêt, la steppe d'alfa a, plus aisément encore, reconquis le terrain perdu; mais le phénomène de la déforestation mérite d'être souligné dans la mesure où il a pu affecter la climatologie et le régime des eaux.

La photographie aérienne (tav. IV) a permis par ailleurs de découvrir des vestiges de cultures en terrasses qui dans l'est s'étendent sur plusieurs centaines d'hectares, en particulier sur les hauteurs désolées qui surplombent à l'ouest la vallée de l'oued Guechtane entre Rhesquil et El Baal (tav. V).

Il y a tout lieu de penser qu'elles ne sont pas l'exception et qu'une étude plus approfondie permettrait de découvrir l'équivalent dans le bassin méridional de plusieurs oueds aurasiens. Aux alentours de *Tfilzi* (Menaa), par exemple, il est possible d'en voir d'autres, dont l'abandon parait plus récent.

[26] L'Aïn Cherchar, nous apprend sa dédicace a été aménagée par un élève arpenteur, «*discens libratorum*», L. LESCHI, *ibid.*

[27] Le plus important est celui, inédit, de Chennaoura, *A.A.A.* f. 38, n. 57, qui mesure 75 m de long sur 31 m. et 1 m. 60 de profondeur, tavola II.

[28] *A.A.A.* f. 38, n. 2 à 13, et P. MORIZOT, *Les inscriptions de Tazembout. Aperçu sur un village romain de haute montagne, au IIIe siècle* (ci-dessous *Tazembout*), «B.C.T.H.», n.s. 20-21, 1989, p. 69-100.

[29] *A.A.A.* f. 38, n. 71, 72, 74.

[30] *Ibid.* n. 83-90..

[31] *Ibid.* n. 24-47 et 48 à 70.

[32] Je pense en particulier à la vallée de l'oued Mellagou, *ibidem* n. 92, et P. MORIZOT, *Renseignements archéologiques complémentaires sur la vallée de l'oued Mellagou*, (ci-dessous *Mellagou*) dans «Bull. d'arch. alg.», T. 7, 1977-1979, fasc. I, Alger 1985, p. 272-279.

Les cultures. Conjuguées avec l'existence de ces terrasses, les vestiges très nombreux de moulins à huile regroupés parfois en unités industrielles où on les compte par dizaines[33], permettent d'imaginer le sud-est du massif, qui est aujourd'hui, à l'exception de quelques misérables oasis, un véritable désert agricole, comme une immense olivette montagnarde.

Il n'est pas douteux cependant, si l'on en juge par la présence des vestiges de pressoir que l'on trouve dans tout l'Aurès que la culture de l'olivier y ait été pratiquée partout, mais dans l'ouest il s'agit presque toujours d'une ou de deux presses jumelées (tav. VI,1), ce qui autorise à croire que la culture de l'olivier, ou bien y était moins prospère, ou comme il est plus probable, était associée à la céréaliculture (tav. VI,2), (les *catilli* ne sont pas rares), l'arboriculture (figuiers et vignes)[34] et sans doute, mais le fait reste à prouver, le petit élevage.

LE MILIEU HUMAIN

C'est peut-être en ce domaine que la différence entre l'est et l'ouest est la plus sensible. Toutefois, une remarque préalable s'impose: si l'Aurès a été enserré entre la fin du Ier siècle et le Ier quart du IIème siècle par tout un réseau de camps de type classique[35], on ne trouve à l'intérieur du massif aucun vestige d'implantation militaire, à l'exception du poste de Menaa (*Tfilzi*)[36] à l'ouest et peut-être celui de la Zaouia des Beni-Barbar à l'est[37] l'un et l'autre très excentrés et qui jouent plutôt le rôle de relais entre les garnisons du nord et du sud que celui de points d'appui destinés à contenir les montagnards comme le pensait Cagnat (pour Menaa du moins)[38].

[33] A Rhesquil par exemple et à Romadia, J. et P. MORIZOT, *Oued Guechtane*, p. 132 et 134. Pour la vallée de l'oued El Arab, J. ALQUIER, *Les ruines antiques de la vallée de l'oued El Arab*, dans «Rev. Afric.» 1941, p. 31-39.

[34] La culture de la vigne est attestée aux environs de Lambèse et dans la haute vallée de l'oued El Arab, par deux documents épigraphiques: *A.E.* 1894, 84., sur les terres du légat *P. Iulius Iunianus Martialinus*, et H. D'ESCURAC D'OISY, *Lambèse et les vétérans de la IIIe Légion* extrait des *Hommages à A. Grenier*, T. II, *Coll. Latomus*, vol. LVIII, Bruxelles 1962, p. 571 à 582.

[35] Y. LE BOHEC, *op. cit.*, p. 405.

[36] *A.A.A.* f. 38, n. 40.

[37] P. MORIZOT, *La Zaouia des Beni Barbar*, p. 39.

[38] R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Arique*, 2e ed., Paris 1912, p. 586. L'on y trouve des allusions constantes à l'insoumission de l'Aurès.

D'ailleurs, avec le camp de Lambèse, planté au pied même de la chaine de l'Aurès, les voies qui en partaient, le rôle multiple du Légat, les vétérans qui quittaient la Légion chaque année, les techniciens divers qu'elle formait[39], les commerçants qu'elle attirait, Rome a disposé pendant au moins un siècle et demi (81-238) d'un remarquable moyen de pénétration et d'assimilation de la partie occidentale du massif, dont l'épigraphie beaucoup plus riche, porte témoignage. C'est ainsi que l'on a relevé entre l'oued Fedhala et l'oued el Abiod inclus pas moins de 15 dédicaces impériales célébrant la construction ou la réparation de temples[40], de routes[41], l'aménagement de sources[42] ou simplement rédigées par des soldats ou des *magistri* à la gloire de la famille impériale[43] (tav. VII).

Par contre, si quelques dédicaces de ce type ont été trouvées à l'est et au nord-est à la périphérie du massif, il est curieux de constater qu'aucune ne provient du vaste secteur compris entre le Djebel Zellatou et le Djebel Chechar, où pourtant les traces d'une présence romaine ne sont pas moins évidentes.

C'est encore à l'ouest, à *Verecunda*, à *Tfilzi*, à Tazembout, à El Kantara, que l'on trouve trace d'une organisation administrative basée sur l'autorité des *magistri*, assisté parfois de *seniores*[44]. Rien d'équivalent n'existe à l'est, sauf encore une fois à la Zaouia des Beni-Barbar, où a pu exister un municipe[45]. L'on ne peut dire pourtant que ce système soit lié à l'urbanisation de la population, car si *Tfilzi* fait figure de petit centre urbain[46], il en est de plus étendus à l'est comme Asefsou ou Chbak ed Doud[47] qui couvrent une vingtaine d'hectares et où l'on n'a relevé jusqu'ici aucune trace écrite d'activité édilitaire. A défaut de *magistri*, une inscription de Chbak ed Doud mentionne un *veteranus ex praefecto*

[39] Y. Le Bohec, *op. cit.*, p. 531 et ss.

[40] *C.I.L.* VIII, 2670 et 2671 = 18107.

[41] Inscription des gorges de Tighanimine. *CIL*, VIII, 10230.

[42] Cf. note 26.

[43] Dédicaces émanant de soldats: *CIL*, VIII, 2464, 2465, 2466, 2467, 2469 = 1798 et «B.C.T.H.», 1939, p. 333. *A.E.* 1979, n. 671; de *magistri: Tfilzi, A.E.* 1976, 710; P. Morizot, *Tazembout*, p. 76; de simples particuliers: «B.C.T.H.», 1903, p. 187; *A.E.* 1976, 715 et 722.

[44] Pour Tazembout et *Tfilzi*, voir note 43 ci-dessus.

[45] Cf. note 37.

[46] P. Morizot, *Tfilzi*, p. 83.

[47] J. et P. Morizot, *Oued Guechtane*, p. 135. Le site de Chbak ed Doud, que nous avons revu en 1990 couvre une vingtaine d'hectare.

gentis[48], dont les fonctions passées ont pu concerner la cité où il a été inhumé, ce qui pourrait signifier que dans ce secteur très reculé de l'Aurès central, subsistaient encore aux IIème-IIIème siècles des vestiges d'organisation tribale.

C'est encore à l'Ouest que se sont installés, soit par choix personnel, soit plus probablement par suite d'une assignation de terres, les quelques vétérans originaires de la IIIème Légion ou d'autres corps.

Enfin, l'étude onomastique, portant sur 93 inscriptions et 136 noms[50], a permis de relever:

1) Dans les vallées occidentales, les noms de 46 hommes ayant les *tria nomina* et de 26 femmes ayant à la fois gentilice et *cognomen*. Parmi les gentilices on compte 27 gentilices impériaux, dont 18 *Iulii*.

— 12 gentilices sont apparemment empruntés aux gouverneurs ayant accordé la citoyenneté romaine à l'intéressé ou à son ancêtre.

— 2 individus ont des noms uniques (Securinus, Marcianus).

— 3 noms uniques ou *cognomina* sont d'origine libyco-punique.

2) À l'Est, 8 hommes seulement ayant les *tria nomina* et 7 femmes ayant à la fois gentilices et *cognomen*. Les gentilices attribués par des gouverneurs sont très rares (4); par contre, les noms libyco-puniques sont assez nombreux, l'on en compte 19, noms uniques ou *cognomina*, associés à un gentilice impérial, qui est presque toujours *Iulius*.

L'architecture. En ce domaine aussi le contraste est très marqué entre l'Ouest et l'Est. J'ai évoqué au chapitre précédent la question des ouvrages d'art; il en est de même en ce qui concerne les habitations: à l'Ouest, les fermes sont de dimensions modestes, construites le plus souvent en *opus africanum*, pratiquement sans aucune ornementation ou aucun décor; l'usage de la colonne est rare. A l'Est, dans le massif du Mezbel[51], dans la vallée de l'oued Guechtane[52], de l'oued Sidi Fathallah, en pleine forêt des Beni Melloul[53], ou de l'oued el Arab, l'on trouve de

[48] *A.E.* 1951, 226.

[49] *CIL*, VIII, 2444; *A.E.*, 1951, 22; 1976, 712, 722; P. Morizot, *Tfilzi*, p. 71; *Un vétéran parthe dans l'Aurès*, dans «C.R.A.I.», 1988, janvier-mars, p. 42 à 54.

[50] La liste de ces gentilices, *cognomina* et noms uniques sera publiée ultérieurement.

[51] *A.A.A.*, f. 38, n. 72.

[52] Nous avons relevé en 1990 à Chbak ed Doud (cf. note 47 ci-dessus), les vestiges d'au moins 3 *villae* précédées de portiques à colonnes; les sites de Melag el Ouidane et Ksar Roumia (*A.A.A.*, f. 38, n. 88-90, et son supplément), comportent des vestiges de grandes *villae*, qui avaient chacune un ou plusieurs moulins à huile. Celles de Melag el Ouidane avaient en outre des thermes.

[53] Enfidet Taga, *A.A.A.*, f. 38, n. 84.

grandes *villae*, dont à tout le moins les angles sont bâtis en pierre de grand appareil, ce qui leur donne l'apparence de fermes fortifiées (localement elles portent souvent le nom de Ksar)[54]; elles ont parfois des portiques, voire un *atrium*, quelquefois des thermes[55] et donnent une impression de solidité et de richesse que l'on ne trouve pas à l'Ouest. Ces *villae* vont souvent de pair avec les grandes huileries dont nous avons fait état ci-dessus (tav. IX).

Parallèlement, l'Est est la région où l'on rencontre le plus de mausolées; certains sont encore debout[56], d'autres mentionnés seulement sur les épitaphes elles-mêmes, ont disparu[57]. Plusieurs de ces tombeaux sont anépigraphes, phénomène surprenant dans la mesure où ils ont été élevés pour célébrer la mémoire du défunt[58] (tav. X). A l'Ouest, au contraire, la tombe comme l'habitation est modeste; c'est en général un caisson, plus rarement une stèle, mais elle porte toujours une épitaphe. Dans l'Est, la stèle s'achève parfois par un sommet triangulaire. Stèles à sommet triangulaire et noms libyques vont souvent de pair[59].

Partout, les représentations humaines sont rares et souvent fort maladroites.

Le tableau de la page 441 s'efforce de résumer l'ensemble de ces différences.

CONCLUSIONS

Le rapprochement de ces différentes données autorise-t-il l'esquisse d'une conclusion?

Oui, sans doute; encore faut-il la formuler avec beaucoup de prudence. L'on est en droit de se demander, en effet, si la richesse apparente de certaines vallées de l'Aurès oriental ne tient pas au fait que se trouvant plus à l'écart des grandes voies de communication, leurs éléments

[54] Ksar Beimouth, Ksar Roumia ou simplement El Ksar.

[55] Voir ci-dessus note 52.

[56] *A.A.A.*, f. 38, n. 94, deux mausolées, n. 92, supplément à l'*Atlas*, 1 mausolée; P. MORIZOT, *Oued Mellagou*, fig. 6.

[57] *CIL*, VIII, 2451 = 17945 et P. MORIZOT, *La zaouia des Beni Barbar*, p. 40.

[58] C'est le cas en particulier du beau mausolée intitulé Souma n'Ikhetteben (tav. VIII), *A.A.*, f. 38, n. 94; GSELL, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, p. 68.

[59] Voir, p.e., la stèle de Iamakara, P. MORIZOT, *Zaouia des Beni Barbar*, fig. 13, p. 47.

Particularités de la présence romaine à l'est et à l'ouest du massif

Aurès occidental	*Aurès oriental*
ECONOMIE	
Zones cultivées:	
Fonds de vallée irrigués, culture sèche en haute altitude.	Fonds de vallée, mais surtout pratique de la culture en banquette sur de vastes superficies en zones non irriguées.
Types de culture:	
Polyculture associant oliviers, céréales et probablement élevage.	Prédominance de l'olivier avec tendance à la monoculture; huileries «industrielles».
Hydraulique:	
Travaux de petite hydraulique, captage de sources, aménagement de «séguias».	Grands travaux; barrages (Chennaoura, O. El Arab), aqueducs (O. Mellagou, O. El Arab, 75 Km.).
SOCIÉTÉ	
Religion	
Dédicaces aux dieux du panthéon romain, nombreuses dédicaces pour le salut des empereurs (15).	Aucune. Aucune (sauf Zaouia des B. Barbar).
Organisation administrative	
Magistri, seniores.	Un *veteranus ex praefecto gentis.*
Statut juridique des terres	
Coloni à *Tfilzi, praedia* (dans la forêt de Sgag.).	*Praedia privata* (O. El Arab nord).
Onomastique	
Tria nomina nombreux, très peu de noms libyques.	Peu de *tria nomina*, noms libyques assez nombreux.
Architecture	
Prédominance de constructions modestes en *opus africanum.*	*Villae* avec portiques, colonnes, thermes usage fréquent du grand appareil.
Monuments funéraires	
Usage très répandu du caisson de type lambésitain classique, quelques stèles et des d'autel.	Mausolées nombreux. Stèles associées à des noms lybiques.

architecturaux ont été mieux préservés que ceux qui se trouvent dans des régions plus accessibles; mais la réponse est négative: en effet, si les vestiges antiques ont mieux résisté, à l'Est, aux injures du temps et des hommes, les documents épigraphiques, s'ils avaient été nombreux, devraient avoir subi le même sort et être bien représentés, eux aussi, ce qui n'est pas le cas. A contrario, aucun des archéologues du XIXème siècle n'a signalé l'existence dans l'ouest d'importants vestiges qui auraient disparu depuis lors, sauf aux abords de la voie ferrée Batna-Biskra, où certains ont été pillés par les constructeurs du chemin de fer[60].

Cette remarque faite, l'on peut avancer que sur le plan économique, l'Aurès dans son ensemble, grâce à un aménagement intensif de toutes ses ressources hydrauliques et de son sol, est sorti au IIIème siècle du sous-développement, si bien illustré par la phrase de Pline sur les maigres richesses de la Numidie. Le massif, selon toute apparence, fortement peuplé[61], est autosuffisant et exporte même probablement une partie de sa production agricole vers les centres urbains de la périphérie.

L'apport économique, technologique et humain de la IIIème Légion, installée à Lambèse, a sans doute contribué puissamment à cette évolution et, au relief près, l'Aurès de l'ouest ne se distingue en rien du reste de la Numidie.

L'évolution de l'Est est plus troublante: certes, sa mise en valeur, n'est pas douteuse, mais elle semble s'être effectuée sans intervention de la puissance publique au sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme; aucun ouvrage ne porte la marque de la Légion; aucun groupement humain, aucun individu ne témoigne de sa reconnaissance ou de son attachement aux empereurs; néanmoins, l'aménagement des ressources en eau et celui du sol, ont été effectués aussi bien, voire mieux, qu'à l'ouest. Tout le pays cultivable est couvert d'olivettes[62]; à la saison, exhalée par d'innombrables presses, une forte odeur d'huile devait flotter sur les vallées orientales, de l'oued Guechtane à l'oued Bedjer.

Bravant la dureté du climat, de riches possédants, que l'on est tenté de créditer de cette mise en valeur, se sont fait construire de confortables

[60] *A.A.A.*, f. 37, n. 48.

[61] S'il faut en croire Procope, (B.V. II, 13, 2) Iabdas, chef des Maures de l'Aurès est à la tête d'une armée de 30.000 guerriers, alors que les tribus de l'Aurès en 1849 ne peuvent mettre en ligne plus de 10.000 combattants; cf. P. Morizot, *Encyclopédie berbère*, VIII, art. Aurès, p. 1106.

[62] C'est ainsi que Masqueray, qui n'avait pourtant qu'une vue fragmentaire de l'Aurès, imaginait déjà les versants du massif tournés vers le midi: *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Paris 1886, p. 151.

et solides *villae*, capables de résister aux entreprises de rôdeurs, et de coûteux tombeaux[63].

Bref, alors que le développement économique de l'Ouest paraît le fait de petits propriétaires bénéficiaires de la sollicitude impériale, celui de l'Est semble plutôt dû à l'initiative privée de ces latifundiaires.

Qui sont ces hommes? Nous n'en connaissons que deux ou trois.

Le plus important, le clarissime *P. Iunius Iunianus Martialinus*, qui fut Légat de la IIIème Légion sous Alexandre Sévère, possédait un domaine à 17 Km. de Mascula — dans la vallée de l'oued Tamagra, affluent de l'oued El Arab. Les hautes fonctions qu'il a occupées ne lui ont sans doute pas permis d'y résider souvent[64]. Un peu plus au sud, dans la vallée même de l'oued El Arab, vivaient les *Vitellii*, dont l'ancêtre, *L. Vitellius Donatus*, pourrait avoir eu quelques liens avec *Lucius Vitellius*, frère de l'empereur de ce nom et son légat en Afrique[65]. *L. Vitellius Donatus* meurt à l'âge de 80 ans, sans descendance directe après avoir enterré ses deux fils.

A la Zaouia des Beni-Barbar, le destin des *Pinarii*, riches notables de la région, nous échappe dès la seconde génération[66].

De tous les autres, bâtisseurs de villas ou de mausolées, nous ne savons presque rien, car leurs ouvrages sont anépigraphes. Est-ce en raison de la raréfaction de l'écrit au IVème siècle, consécutive peut-être à la disparition d'une classe d'artisans lapicides formés à l'école de la Légion[67]? Ou parce qu'eux mêmes sont moins romanisés et attachent moins d'importance à l'écrit qu'à la pierre qui en est le support. Nous avons vu qu'ils étaient entourés d'éléments d'origine libyenne qui semblent d'assez minces personnages; y a-t-il eu fusion aux siècles suivants de ces deux éléments, il est bien difficile de le savoir, car l'on n'a trouvé jusqu'ici dans l'Aurès aucune trace d'une civilisation romano-libyenne qui puisse être comparée à celle de Ghirza[68].

[63] Mes conclusions rejoignent sur bien des points celles de G. Tchalenko, pour le massif montagneux du Belus en Syrie du nord, *op. cit.*, note 3, ci-dessus, p. 42 et 70. Seuls de grands propriétaires sont susceptibles de mettre en valeur, sur une grande échelle, des terres qui ne rapporteront rien avant une dizaine d'années et de mettre sur pied une véritable industrie de l'huile. *Villae* et mausolées sont, ici et là, les signes de cette richesse.

[64] Voir note 34, ci-dessus.

[65] *CIL*, VIII, 10754.

[66] Voir note 57, ci-dessus.

[67] P.-A. Février, *Évolution des formes de l'écrit en Afrique du Nord à la fin de l'Antiquité et durant le haut Moyen Age*, «Acc. Naz. dei Lincei», Quaderno 105, Rome 1968.

[68] O. Brogan and D.J. Smith, *Ghirza, a Romano-Libyan Settlement in Tripolitania, Libyan Antiquities*, Series I, Tripoli.

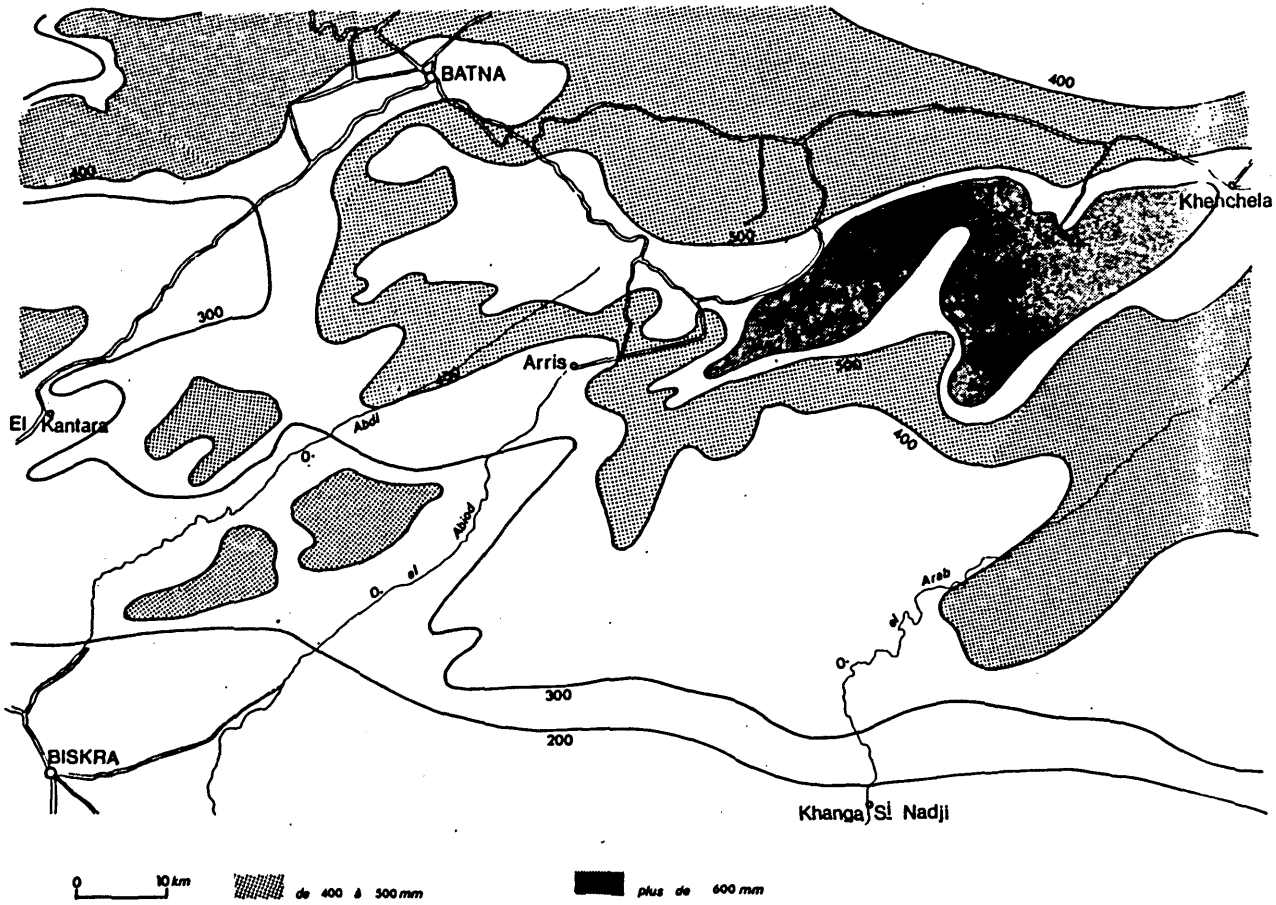


Fig. 3: Carte de la pluviométrie de l'Aurès. M. Pat Raynaud d'après M. Chaumont et C. Paquin.

Peut-être la composition ethnique et sociale de la société aurasienne, telle qu'on la pressent au IIIème siècle, préfigure-t-elle l'évolution que l'on constate au siècle suivant avec la montée du Donatisme, dans la mesure où celui-ci s'appuie, tout particulièrement à l'Est, sur une plèbe misérable en conflit avec des propriétaires terriens, souvent représentés sur place par des *conductores*, cependant qu'à l'ouest, les petits propriétaires, au demeurant moins christianisés, semblent être davantage restés à l'écart de ce mouvement.

Sur le plan économique, après un pic de prospérité que la montagne aurasienne connut sans doute au IVème siècle, comme l'ensemble du pays numide[69], il semble que le déclin soit survenu, pour un ensemble de causes, dont il est difficile de mesurer l'impact spécifique.

A titre purement conjectural, j'en citerai plusieurs qui constitueraient autant de têtes de chapitre débordant le cadre de cette communication, tels que:

— un effondrement des cours de l'huile provoqué par une surproduction qu'a dû normalement entraîner le développement de la culture de l'olivier dans des zones périphériques comme l'Aurès méridional, ou marginales au point de vue climatique comme le piémont méridional de la Djeffara tripolitaine[70].

— A partir de la conquête vandale, la perturbation de certains courants d'échange, attestée pour le blé[71], vraisemblable pour l'huile, a pu accélérer cette chute des cours des produits agricoles, que mettent bien en évidence les Tablettes Albertini[72]....

— La persistance de conflits opposant possédants et journaliers agricoles (Circoncellions), se doublant peut-être d'un conflit ethnique larvé entre des éléments plus ou moins romanisés, avec comme conséquence immédiate une dégradation de la qualité des prestations.

[69] Saint Augustin, *Serm.* 96, 15, vante l'opulence des champs de Numidie. En dernier lieu, C. LEPELLEY, *Déclin ou stabilité de l'agriculture africaine au Bas-Empire*, «A.A.», T. 1, 1967, p. 135-144.

Pour l'Aurès, c'est dans la vallée de l'oued Bedjer, que nous en avons relevé les témoignages, numismatiques et architecturaux les plus nets et les plus datables; P. MORIZOT, *Zaouia des Beni Barbar*.

[70] La comparaison entre la carte des précipitations du sud de l'Aurès et du nord de la Djefara, montre qu'elle bénéficient d'une pluviométrie voisine (entre 200 et 400 mm. annuels) (fig. 3).

[71] C. COURTOIS, *L'Afrique et les Vandales*, p. 323.

[72] Voir en particulier le commentaire de P. SALAMA, dans *Économie monétaire dans l'antiquité tardive, IIe colloque international sur l'hist. et l'arch. de l'Afrique du nord, Grenoble 1983* («B.C.T.H.», 19 b), 1985.

Au point de vue démographique, la pénétration dans l'Aurès, de façon brutale par voie de conquête[73], ou par la voie plus insidieuse, du recrutement d'ouvriers agricoles, d'une population maure que les Byzantins trouveront sur place à leur arrivée et qui est peut-être moins experte aux travaux agricoles que les agriculteurs romanisés de la génération précédente.

Sur le plan écologique enfin, l'on peut penser encore, après une phase euphorique, à un épuisement progressif de terres vierges conquises sur la forêt[74], la disparition de celle-ci, provoquant par ailleurs une légère diminution de la pluviométrie, entraînant à son tour une baisse de la production, insuffisante pour raffermir les cours, mais suffisante pour ruiner les cultivateurs des zones marginales.

Ainsi, avant même les invasions arabes, bien des éléments ont pu se liguer pour faire de l'Aurès méridional la montagne farouche et désolée qu'il est aujourd'hui.

[73] PROCOPE, *B.V.* II, XIII, 26.

[74] M. ROSTOVTSEFF, *Histoire économique et sociale de l'empire romain*, trad. O. DEMANGE, Paris 1988, p. 270, admet qu'il a pu exister une relation entre l'appauvrissement de plusieurs régions italiennes et «des déboisements menés en dépit du bons sens».

Patrizio Pensabene

Riflessi sull'architettura dei cambiamenti socio-economici del tardo II e III secolo in Tripolitania e nella Proconsolare

1. Introduzione

Più volte in passato si è rilevata la relazione, tra l'espansione dell'economia africana nel II sec. d.C. — caratterizzata dalla produzione ed esportazione di prodotti agricoli (grano, olio) e ceramica fine da mensa (sigillata africana A) e dal ruolo sempre maggiore del colonato che trasforma il paesaggio agrario — e i grandiosi cambiamenti che si verificano nell'architettura ufficiale e nell'urbanistica soprattutto a partire dall'età antonina[1]: è in questo periodo tra l'altro che si ristruttura il porto di Cartagine, che accoglierà la nuova flotta «Erculea Commodiana» e che renderà più agevoli le grandi distribuzioni di grano e olio africano che a più riprese avvengono a Roma. Questi cambiamenti sono contrassegnati nella Proconsolare proprio da un rinnovamento profondo dell'aspetto delle città che cancella le tracce di importanti fasi precedenti (rari sono ad esempio resti di edifici del periodo giulio-claudio ancora in funzione nel II secolo[2]) o le sottopone a importanti trasformazioni[3]: domina ora una tendenza alla monumentalizzazione accompagnata da un conformismo architettonico nei tipi edilizi e nelle decorazioni, fedele ai modelli di Roma, attraverso il quale le classi dirigenti africane esprimevano il loro nuovo benessere e la loro aderenza allo stato romano[4].

Ma con l'età severiana e il III secolo si avvertono in atto importanti

[1] A cominciare da Cartagine di cui si sta ora rendendo nota l'imponenza degli interventi sotto Antonino Pio: P. GROS, *Byrsa, III, La basilique orientale et ses abords*, Roma 1985; da ultimo: J. DENEAUVE, *Le centre monumental de Carthage, un ensemble cultuel sur la colline de Byrsa*, in *IV^e Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, I, Strasbourg 1988, pp. 142-155.

[2] N. FERCHIOU, *Décor architectonique d'Afrique Proconsulaire (III^e s. avant J.C. - I^er s. après J.C.)*, Gap 1989, p. 3, sugli edifici sopravvissuti del I sec. d.C. e sui numerosi elementi architettonici tardo ellenistici e primo-imperiali che ancora si conservano in Tunisia.

[3] P.-A. FÉVRIER, *Le fait urbain dans le Maghreb du III^e siècle. Le signe d'une crise?*, in 25. suppl. *RM*, 1982, p. 61.

[4] P. PENSABENE, *La decorazione architettonica, l'impiego del marmo e l'importazione di manufatti orientali a Roma, in Italia e in Africa (II-VI d.C.)*, in *Società romana e impero tardoantico*, III, Bari 1986, p. 358 ss.

processi di cambiamento proprio nel campo dell'architettura e della decorazione che pongono notevoli interrogativi sui motivi e le modalità che ne sono alla base.

Nella Tripolitania, di cui è noto l'importantissimo ruolo nella produzione dell'olio, vi è una frequente presenza in architettura di eredità formali punico-ellenistiche[5] e di influssi della vicina Cirenaica[6] o più decisamente alessandrini[7] (v. i pilastri a cuore degli angoli della facciata del Tempio di Roma e Augusto a Leptis); sono tuttavia chiaramente attestati fin dall'età augustea e lungo tutto il I e i primi due terzi del II sec. d.C. aspetti urbanistici e forme architettoniche che seguono i modelli di Roma: lo provano le regolarizzazioni monumentali, con portici colonnati, di aree pubbliche più antiche, come avvenne nel foro vecchio di Leptis Magna o nel foro di Sabratha (fig. 1), e vari tipi edilizi, come

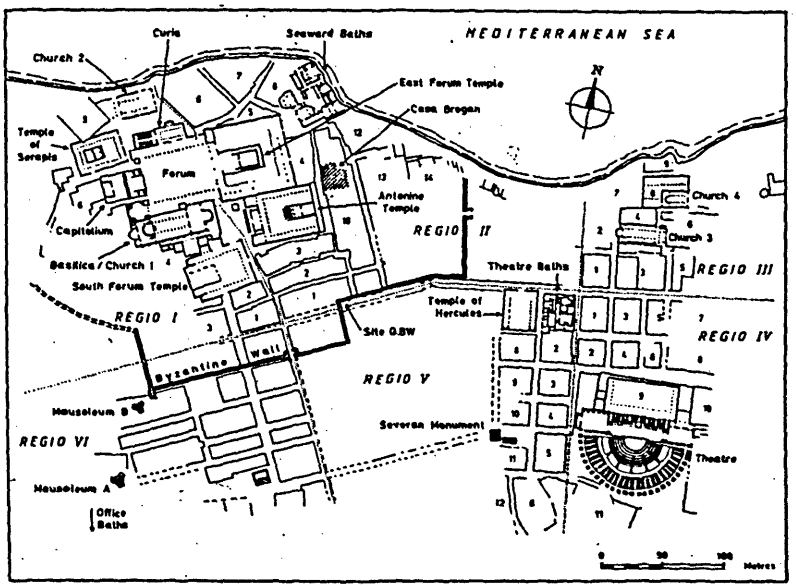


Fig. 1: Sabratha, pianta (dal Kenrick).

[5] Cfr. a Leptis Magna i capitelli ionici in calcare del Tempio di Roma e Augusto: R. BIANCHI BANDINELLI, G. CAPUTO, E. VERGARA CAFFARELLI, *Leptis Magna*, Verona 1964, p. 86, fig. 99.

[6] A. DI VITA, *Influences grecques et tradition orientale dans l'art punique de Tripolitaine*, in «MEFR.» 80, 1968, pp. 7-83; ID., in «QuadALib», 7, 1975, p. 171.

[7] A. DI VITA, *Elementi alessandrini a Sabratha. A proposito di due nuove tombe di-*

i templi prostili[8] o peripteri *sine postico* su alto podio[9] (fig. 2) (nonostante le interpretazioni o variazioni legate a tradizioni religiose locali), le basiliche[10] o le *domus* più ricche[11]; a ciò si aggiunge anche la tipologia delle decorazioni (capitelli corinzi occidentali a Leptis Magna (tav. I,1) nell'area del Foro vecchio da edifici flavi[12], a Sabratha nelle terme di età antonina della Regio VII[13], ecc.), che talvolta indicano la mediazione di

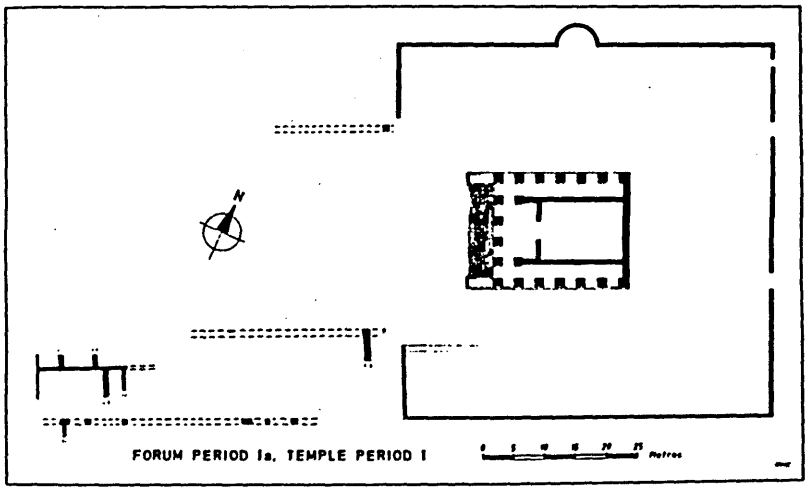


Fig. 2: Sabratha, Tempio Est (Liber Pater), prima fase (dal Kenrick).

pinte dell'età protoimperiale, in *Studi in onore A. Adriani,* 3, 1984, pp. 858-873; cfr. anche E. JOLY, in «QuadALibia», 11, 1980, pp. 75-81.

[8] Ad esempio i templi del Foro vecchio di Leptis. Cfr. in generale B. FLECTHER, *Storia dell'architettura secondo il metodo comparativo,* 1967.

[9] Ad esempio il tempio orientale (Tempio di Liber Pater: *IRT,* 55), nella sua prima fase della metà del I sec. d.C., presso il foro di Sabratha; P.M. KENRICK, in *Town and country of Roman Tripolitania, Papers in Honour of O. Hackett,* Oxford 1985, p. 6, fig. 1,3.

[10] ID., p. 6, sul tipo vitruviano di origine centro-italica della Basilica di Sabratha successiva al terremoto che colpì la città sotto Vespasiano.

[11] Come a Sabratha la c.d. Casa di Leda, nella sua fase del II sec. d.C.: E. JOLY, G. BARONE, *Quattro note di archeologia libica,* Palermo 1983, p. 4. Un'altra evidenza è data dalle grandi ville marittime (Zliten, Taggiura e vicino Silin) che richiamano le grandiose ville italiane sul mare: cfr. D.J. MATTINGLY, in *LibSt,* 19, 1988, p. 27 e bibl. citata.

[12] Ad esempio il Tempio di Cibele o il Tempio Flavio tra il porto ed il foro vecchio: E. FIANDRA, L. CALOI, in «Lybia Ant», 11-12, 1974-75, pp. 147-163.

[13] L. BRECCIAROLI TABORELLI, in «Libia Ant», 11-12, 1974-75, p. 118. tav. 26b.

Cartagine (capitelli corinzi occidentali di marmo a Oea, dell'età di Antonino Pio[14]). È evidente che per tutto questo periodo le città tripolitane condividono molte forme architettoniche in auge nella Proconsolare, di cui facevano parte, non solo per la comune eredità punica che si traduce nella continuità di luoghi di culto di tipo orientale nell'impianto[15], ma anche per le modalità di accettazione delle influenze dell'architettura di Roma: così nelle due scale incorporate ai fianchi del podio visibili in templi di Leptis Magna (Tempio di Augusto e Roma), di Sabratha, di Gigthis, di Althiburos, di Timgad, che riprendono un motivo attestato a Roma[16], ecc.

Con l'età di Marco Aurelio, tuttavia, si produce un mutamento, impressionante nella sua vastità, proprio in architettura, in quanto vengono recepite direttamente forme dell'architettura ufficiale dell'Asia Minore, accompagnate dall'uso massiccio di marmo orientale, che modifica fortemente l'aspetto dell'edilizia monumentale.

Su questi cambiamenti e processi di trasformazione nel campo dell'architettura, che avvengono nel Nord Africa nel tardo II e III secolo, si vuole appunto indagare nelle pagine che seguono, dove se ne ripropone il collegamento con le condizioni economiche e le attività di produzione ed esportazione di derrate alimentari che caratterizzano tutta l'area.

2. Tripolitania

Gli antichi emporia cartaginesi, Sabratha, Oea e Leptis Magna, continuarono a godere di una certa autonomia sia nell'epoca in cui furono vassalli del regno di Numidia, sia sotto il dominio romano, quando vennero a far parte, in età augustea della nuova provincia dell'Africa Proconsolare[17]: già in questo periodo è accertata l'esportazione in Italia dell'olio della Tripolitania, come attesta la diffusione delle anfore Tripolitania I nella prima metà del I sec. d.C.[18]. Ma è nel II secolo che appare decisamente evidente l'espansione dell'economia della Tripolitania, ba-

[14] PENSABENE, *Decorazione architettonica*, cit., p. 368, nota 207, fig. 27c.

[15] A. DI VITA, in «QuadALib», 7, 1975, p. 175; P. PENSABENE, in *L'Africa Romana*, VII, p. 269.

[16] A. BOETHIUS, J.B. WARD PERKINS, *Etruscan and Roman Architecture*, London 1970, p. 467.

[17] A. DI VITA, *in ANRW*, II,10,2 (1982), p. 520 ss.

[18] C. PANELLA, in *Ostia III*, p. 559 ss.; A. HENARD, «MAAR», 36, 1980, pp. 141-156.

sata sempre sull'olio[19] e indicata dalla grande diffusione fuori dell'Africa delle anfore (le forme Tripolitana I, II) che lo contenevano[20]: la Tripolitana I[21] continua ad essere esportata fino alla metà del II secolo, mentre la Tripolitana II lo è soprattutto nella seconda metà del II sec. d.C. (continua fino a tutto il IV sec. d.C.), quasi contemporaneamente ad un'altra anfora prodotta nella Proconsolare, la forma Africana I; con l'età severiana e la prima metà del III, si ha invece una grande esportazione della forma Tripolitana III e dell'Africana II, questa prodotta prevalentemente nella Byzacena[22], che continua anche oltre fino a tutto il IV secolo[23].

Rileviamo subito per la Tripolitania che la notevole espansione dei suoi prodotti verso i mercati, soprattutto occidentali[24], ma anche orientali, che si verifica dalla seconda metà del II sec. d.C., coincide con un'espansione e rinnovamento delle città (quartiere orientale di Sabratha, Esedra di Antonino Pio, strada colonnata, foro severiano, ecc. a Leptis) di cui si è spesso rilevata la straordinaria estensione (non solo per i nuovi edifici[25], ma anche per l'intensa opera di ricostruzione dei vecchi, ora

[19] D.E.L. HAYNES, *The Antiquities of Tripolitania,* London 1965, p. 51; M. EUZENNAT, *L'olivier et le limes, consideration sur la frontière romaine de la Tripolitaine,* in *Actes du Colloque Afrique Méditerranéen,* Grenoble 1983; J.N. DORE, *Pottery and the History of Roman Tripolitania. Evidence from Sabratha and the Unesco Surveys,* in «LibSt», 19, 1988, pp. 61-85.

[20] C. PANELLA, in *Recherches sur les amphores romaines,* Rome 1972, p. 87 (la Tripolitana I è prodotta fino a metà del II sec. d.C.: cfr. C. PANELLA in *Ostia III, Studi Miscellanei,* 21, 1973, pp. 360-364; EAD., *Anfore tripolitane a Pompei,* in «Quaderni Cultura Materiale», 1977, p. 135 ss.).

[21] PANELLA, in *Recherches sur les amphores romaines,* cit., p. 93; EAD., *I contenitori oleari presenti ad Ostia in età antonina* in *Produccion y commercio del aceite en la antiguedad, Segundo Congreso Internacional* (Sevilla 1982) Madrid 1983, p. 232; P. ARTHUR, *Amphora Production in the Tripolitanian Gebel,* in «Lybian Studies», 1982, p. 71.

[22] PANELLA, in *Recherches sur les amphores romaines,* cit., pp. 93-99.

[23] Dall'attuale Tunisia provengono altri tipi di anfore, chiamate cilindriche e affusolate di età tardo-imperiale diffuse dalla seconda metà - fine del III sec. d.C.: cfr. D. MANACORDA, in *Ostia IV, Studi Miscellanei,* 23, 1977, pp. 171-225, figg. 138-165. Altre forme sono ora attribuire alla Tripolitania, come l'anfora Berenice M.R. 1a, esportata dalla seconda metà del II al IV secolo e che non sembra che contenesse olio: F. PACETTI, S. SFRECOLA, in *L'Africa Romana,* VI, p. 490 ss.; cfr. J.A. RILEY, *The Coarse Pottery from Berenice, Excavations at Sidi Khrebish Benghazi,* Tripoli 1979, II, p. 177 ss. per l'ambito cronologico dell'esportazione di quest'anfora.

[24] Importante testimonianza di ciò è la carica di *proc(urator) ad olea comparand(a) per regionem Tripolit(anam)* attestata da un'iscrizione di Roma dei primi decenni del III sec. d.C.: A. FERRUA, in «RendLincei», 28, 1974, pp. 68-69; MANACORDA, in *Ostia IV,* cit., p. 156, e in «DdA», 9-10, 1976-77, pp. 543 ss., 599.

[25] Ad esempio a Sabratha il Tempio a sud del Foro («alla divinità ignota», forse Caelestis) del periodo di Commodo, o il quasi opposto «Tempio Antoniniano» forse di Ba'al Saturno, dedicato a Marco Aurelio e Lucio Vero, nel 166-169, (R. BARTOCCINI, *Il tempio antoniano di Sabratha,* in «LybyaAnt», 1, 1964, pp. 31-32), o ancora quello di Ercole dai colonnati rifatti nel 186 (E. JOLY, F. TOMASELLO, *Il tempio a divinità ignota di Sabratha,* Roma 1984, p. 101).

«marmorizzati» -v. i templi del Foro Vecchio di Leptis, il Capitolium e il Tempio di Separide a Sabratha) e con un cambiamento radicale nelle mode architettoniche riscontrato a partire dal periodo di Marco Aurelio: l'arricchimento delle classi dirigenti, l'ascensione al rango di municipio di Oea e Sabratha sotto Antonino Pio (Leptis era colonia già da Traiano, mentre Sabratha lo divenne sotto Marco Aurelio[26]) e la conseguente esigenza di esprimere attraverso nuovi progetti monumentali le mutate condizioni politiche[27], sociali ed economiche si accompagnano infatti all'abbandono dei modelli occidentali e della pietra locale nella decorazione architettonica (a Leptis Magna l'arco di Traiano[28] e l'edificio di Aelia Jovina di età adrianea[29], usano ancora il calcare[30]) e all'importazione dall'Oriente di grossi quantitativi di marmi bianchi (soprattutto proconnesio e pentelico)[31] e colorati (graniti egiziani e della Troade, cipollino, pavonazzetto) e all'acquisizione di modelli architettonici dell'architettura ufficiale in voga in Asia Minore. Il fenomeno è impressionante per la sua ampiezza e rapidità: se ancora nel tardo I sec. d.C. echi alessandrini o meglio cirenaici sono visibili nei capitelli corinzi del c.d. Tempio d'Iside a Sabratha, ancora nella tradizione ellenistica, (fig. 3) come anche quello di Serapide per l'impianto architettonico del recinto porticato[32], o se in età antonina i capitelli corinzi del Capitolium e compositi marmorei del Foro ancora di Sabratha[33] e quelli corinzi sopra citati di Oea[34] sono dipendenti da officine cartaginesi, poco dopo maestranze asiatiche sono chiamate a Sabratha per i templi di Ercole[35] e della Divinità ignota[36] e per il teatro, a Oea per il Tempio del Genio della Colonia (183-5)[37] e per

[26] A. Di Vita, in *ANRW*, II,10,2 (1982), p. 549.

[27] Cfr. i templi al Genio della Colonia di Sabratha (v. nota 37), ma anche di Oea della stessa epoca (*IRT*, 6).

[28] Bianchi Bandinelli, Caputo, Vergara Caffarelli, *Leptis Magna*, cit., p. 71, fig. 55.

[29] *IRT*, 363.

[30] Sulle cave di un calcare piuttosto compatto vicino Leptis e su quello delle cave di Ras el Hammam, ancora sull'introduzione del marmo in epigrafia e in scultura v. H.M. Walda, in *Town and Country of Roman Tripolitania*, cit., p. 47 ss.

[31] J.B. Ward Perkins, P. Throckmorton, in «Archaeology», 18, 1965, p. 201; P. Pensabene, in «DdA», 6, 1972, p. 324; J.B. Ward Perkins, in «BSR», 47, 1980, p. 50.

[32] G. Pesce, *Il tempio di Iside in Sabratha*, Roma 1953, p. 9 ss.

[33] Pensabene, *Decorazione architettonica*, cit., p. 378, fig. 37b.

[34] V. nota 14.

[35] G. Caputo, F. Ghedini, *Il tempio di Ercole a Sabratha*, Roma 1985.

[36] E. Joly, F. Tomasello, *Il tempio a divinità ignota di Sabratha*, cit., p. 162.

[37] Id., p. 104, tav. 28; cfr. Haynes, *The Antiquities of Tripolitania*, cit., p. 104; Ca-

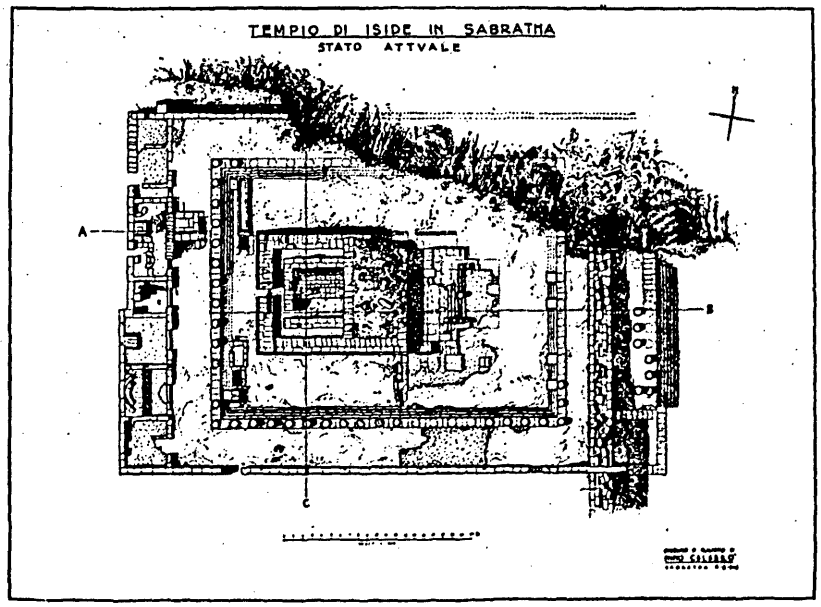


Fig. 3: Sabratha, Tempio di Iside (da Caputo).

l'arco di Marco Aurelio[38], a Leptis Magna per il rifacimento sotto Commodo delle grandi terme adrianee[39] e del frontescena del Teatro[40], per la c.d. Porta di Oea (tav. I,b), per l'arco di Marco Aurelio e per tutti i complessi monumentali severiani[41].

Tra i primi elementi architettonici in cui si avverte chiaramente que-

puto, in «AfrItal», 7, 1940, pp. 35-45; DI VITA, in «Suppl. Lybia Antiqua», 2, 1966, p. 74 nota 265.

[38] S. AURIGEMMA, *L'Arco quadrifronte di Marco Aurelio e Lucio Vero in Tripoli*, Suppl. «Lybia Antiqua», 3, 1969, tavv. 15,25.

[39] Il resto di un blocco di pavonazzetto dalle cave con data consolare di età adrianea, trovato nelle terme attesterebbe l'importazione di marmi già in età adrianea (J.C. FANT, in «ZPEpigr», 75, 988, pp. 91-294), anche se non può escludersi che blocchi estratti sotto Adriano siano pervenuti a Leptis Magna più tardi, ad esempio sotto Commodo, considerando la grandissima estrazione di alcune pietre, quali appunto il pavonazzetto, in età adrianea.

[40] È infatti da preferire questa datazione, in base ai capitelli: cfr. G. CAPUTO, *Il teatro augusteo di Leptis Magna*, Roma 1987, p. 60.

[41] J.B. WARD PERKINS, in «JRS», 38, 1948, p. 59 ss. e in «BSR», 47, 1980, p. 49.

sto cambiamento stilistico in senso orientale, citiamo i capitelli corinzi dell'Arco di Marco Aurelio a Oea del 163[42], quelli di colonna e di lesena nel portico del Tempio Antoniniano a Sabratha (166-169)[43], e alcuni capitelli delle grandi terme adrianee e della Porta Oea di Leptis (tav. 1,b) che conservano ancora i caulicoli sottili e cilindrici e le volute e le elici dal nastro largo, secondo modelli microasiatici dell'età di Antonino Pio (cfr. i capitelli delle Terme del Foro di Ostia[44]); con l'età di Commodo e di Settimio Severo si verificherà invece un'ulteriore schematizzazione in quanto i caulicoli si riducono ad uno spigolo sporgente, senza più funzione organica e si assottigliano i nastri delle volute e delle elici[45], come è già visibile nei capitelli del frontescena, rifatto sotto Commodo, del Teatro di Leptis o nei capitelli con maschera in sostituzione del fiore dell'abaco, dallo stesso compesso[46].

Ciò non si traduce però anche nell'accettazione univoca di piante riprese direttamente dall'architettura microasiatica negli edifici pubblici tripolitani: in questo campo infatti le tradizioni architettoniche locali, soprattutto se legate al settore religioso, non perdono la loro forza e possono condizionare le nuove mode, soprattutto quanto la committenza sia costituita dalle *gentes* locali, meno invece quando sia direttamente imperiale. In questo senso non stupisce di individuare la continuità d'uso dell'antica forma del santuario a tre sacelli ancora nel II sec. d.C. a Leptis Magna, come è stato suggerito per il «tempio esedra» detto di Antonino sul lato ovest del Foro Vecchio, o nel simile tempio sul lungomare[47] (fig. 4); inoltre è stato sottolineato come per alcune particolarità il portico, che quasi sempre circonda i nuovi tempi o quelli ricostruiti nella tradizione romana dell'alto podio, si possa ricollegare anche ai recinti sacri di tradizione locale[48], a cui rimandano ad esempio i sacelli absidati per le statue delle divinità associate al culto posti all'estremità dei bracci laterali delle corti porticate del Serapeo e del Tempio sul Decumano di Lep-

[42] AURIGEMMA, *L'Arco quadrifronte di Marco Aurelio e Lucio Vero in Tripoli*, cit., p. 57, tav. 25.

[43] R. BARTOCCINI, in «LibyaAnt», 1,1,1964, p. 25, tav. xii,a-c. JOLY, TOMASELLO, *Il tempio a divinità ignota di Sabratha*, cit., p. 162, tav. 27,4) dove è riprodotto un capitello del portico che appare più antico di quello del pronao (ID., tav. 27,2) di almeno 10 o 15 anni.

[44] PENSABENE, «Decorazione architettonica», cit. p. 306, fig. 1,a.

[45] ID., p. 306, fig. 1,b-d.

[46] CAPUTO, *Il teatro augusteo di Leptis Magna*, cit. p. 59, tavv. 67-75.

[47] v. nota 15.

[48] JOLY, BARONE, *Quattro note di archeologia Libica*, cit., p. 7.

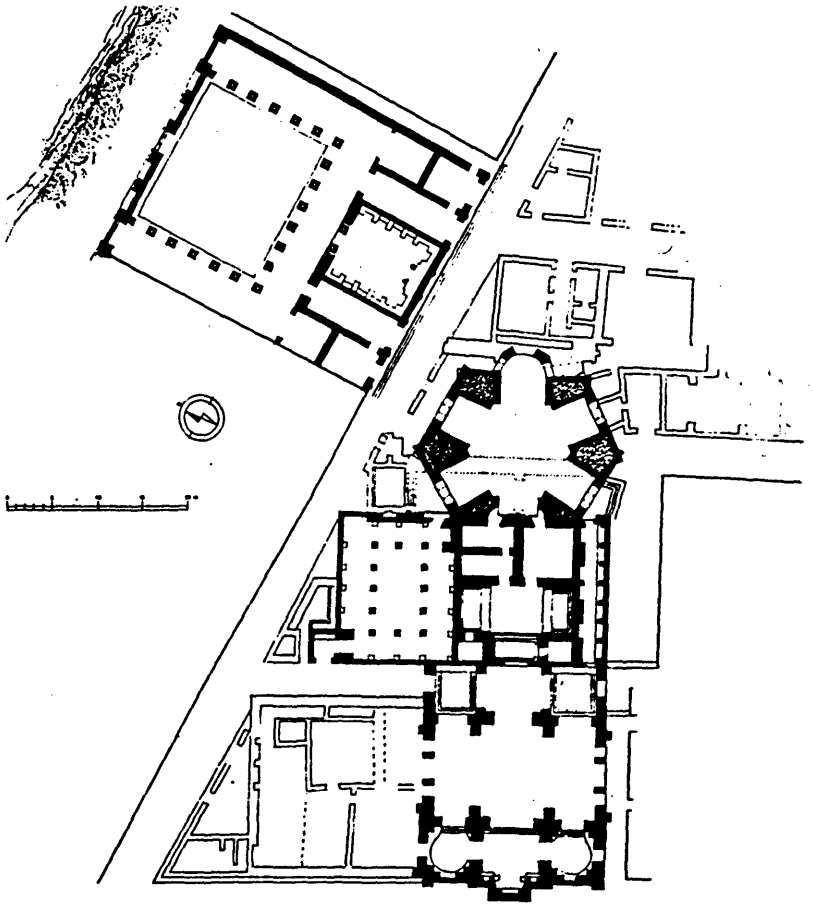


Fig. 4: Leptis Magna, Tempio sul Lungomare (da Bianchi Bandinelli, Caputo, Vergara Caffarelli).

tis Magna[49] (fig. 5) e dei templi di Ercole (fig. 6) e della Divinità Ignota (fig. 7) di Sabratha: in quest'ultimo tempio ciò è ancora più evidente per l'ampia abside sul lato di fondo della cella che, per la sua grandezza rispetto alla cella, non sembrerebbe derivare dalle absidi dei templi di Marte Ultore, di Venere Genitrice o di Traiano di Roma, bensì da una tra-

[49] BIANCHI BANDINELLI, CAPUTO, VERGARA CAFFARELLI, *Leptis Magna*, cit., p. 103, fig. 244.

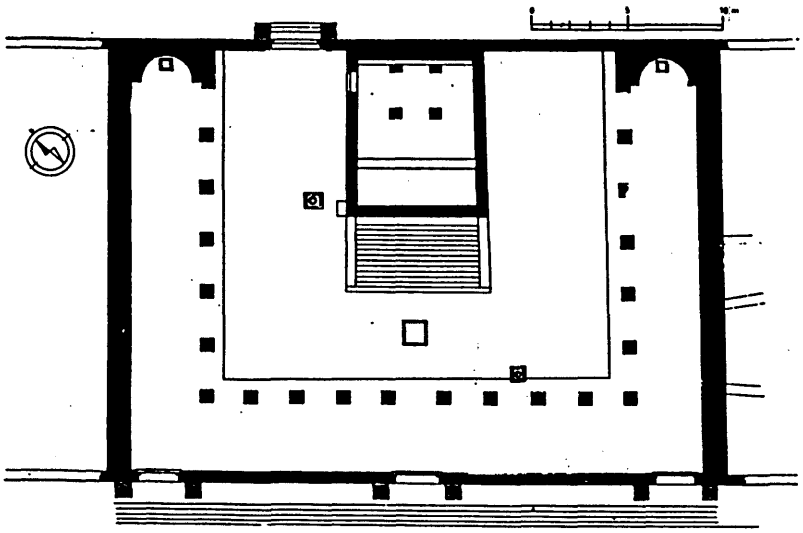


Fig. 5: Leptis Magna, Tempio sul Decumano (da Bianchi Bandinelli, Caputo, Vergara Caffarelli).

dizione orientale, riconoscibile ad esempio anche nelle celle di templi siriani[50], che è da collegare con il culto di Tanit-Caelestis, a cui forse era dedicato il tempio[51].

Alla tradizione architettonica di Roma, quale testimoniata nel Tempio della Magna Mater, ecc., ma affermatasi negli emporia tripolitani già dal I sec. d.C. e ampiamente in Africa proprio in età antonina, rimanda la forma del tempio prostilo su podio: s'incontra anche la pianta pseudoperiptera con le semicolonne sostituite da lesene, nota ad esempio nel Capitolium di Sufetula e forse di Thuburbo Maius, che a Sabratha è presente nel Tempio Antoniniano (fig. 8), che insieme alla sua corte porticata rappresenta un'importante testimonianza di architettura ufficiale romana in Africa.

Il noto tempio della Gens Septimia di Leptis sembra riprodurre la metà anteriore di uno dei grandi templi peripteri, con doppio colonnato

[50] Ad esempio nel tempietto di Rahle, nella regione dell'Hermon e in quello di Burkush: D. KRENCKER, W. ZSCHIETZSCHMANN, *Römische Tempel in Syrien*, Berlin 1938, pp. 222-230, 240-242; L. CREMA, *L'architettura romana, Enciclopedia classica*, Torino 1959, p. 400, fig. 472; M. GAWLIKOWSKI, in *Archéologie et histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken 1990, p. 339.

[51] JOLY, TOMASELLO, *Il tempio a divinità ignota di Sabratha*, p. 106.

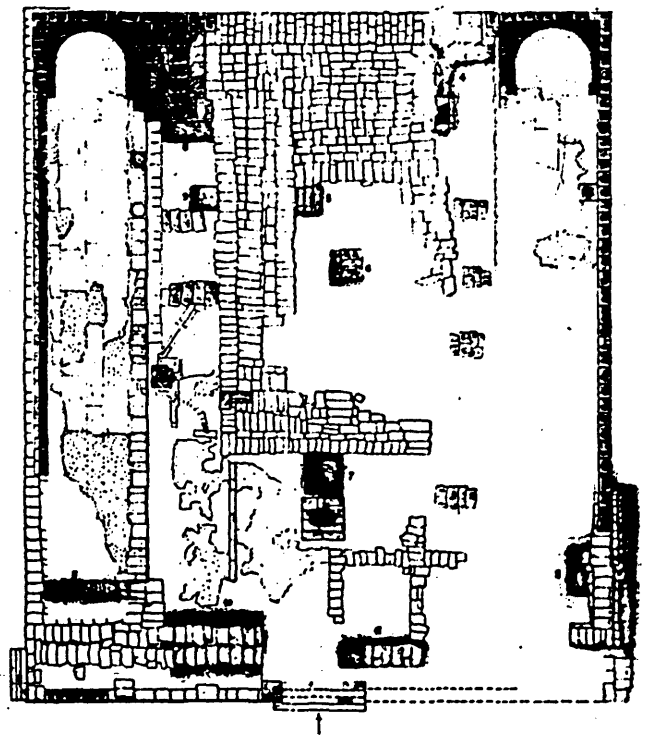


Fig. 6: Sabratha, Tempio di Ercole (da Caputo).

inserito nel pronao, dell'Asia Minore (tempio di Adriano a Cizico, ecc.) a cui rinviano anche i piedistalli scolpiti su cui poggiano le colonne, queste non scanalate di marmo, bensì lisce di granito rosa d'Assuan (su suggestione del Tempio di Traiano a Roma con colonne di «granito del Foro»). All'architettura ufficiale imperiale si collega decisamente anche il Tempio Est («Liber Pater») del foro di Sabratha, per l'aspetto assunto dopo la ricostruzione a seguito del terremoto del periodo flavio e più decisamente nella sua terza fase tardo-antonina (fig. 9): periptero di ordine corinzio, su alto podio con larga scalinata d'accesso, circondato su tre lati da un portico colonnato e sul quarto lato anteriore aperto sul foro porticato. Esso riprende prestigiosi modelli imperiali derivanti da schemi ellenistici, quali il Traianeo di Pergamo, che influenzarono in modo notevole edifici templari del II sec. d.C., come è visibile nel Traianeo di Italica, nell'Adrianeo del Campo Marzio a Roma (a cui lavorarono

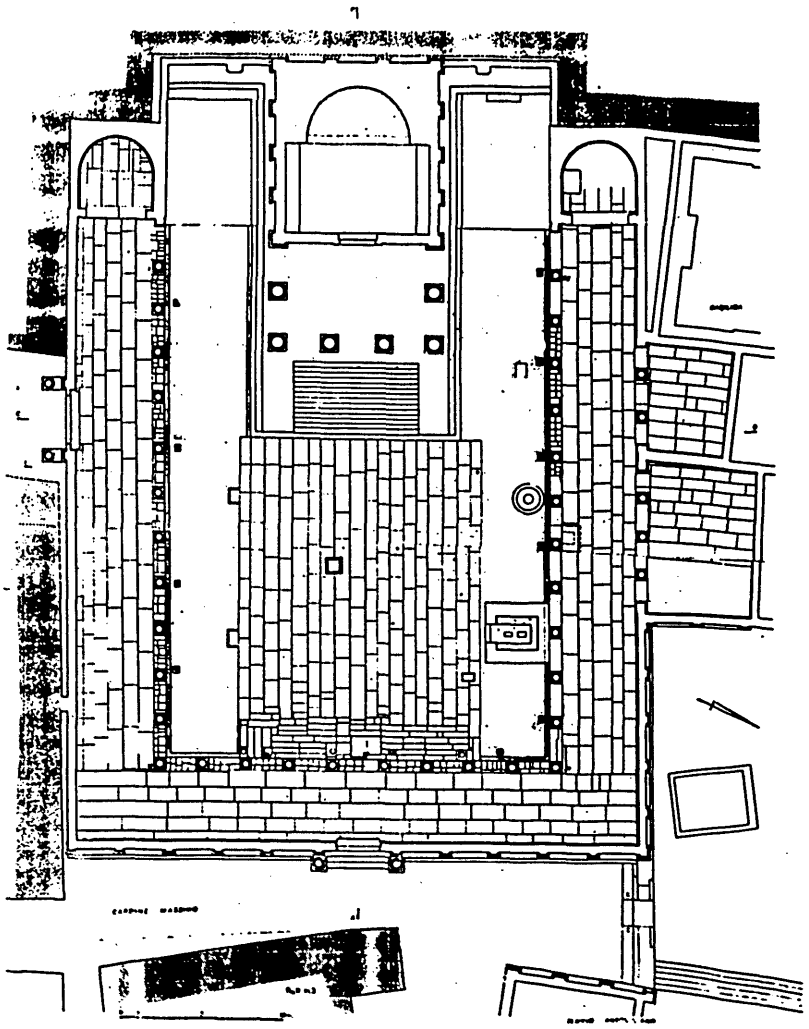


Fig. 7: Sabratha, Tempio alla Divinità Ignota (Tempio Sud del Foro) (da Joly, Tomasello).

anche maestranze asiatiche), nel Tempio e nel foro di Augusta Raurica[52] e nel Tempio di Giove Toro a Canosa di età antonina, con l'annesso

[52] R. Laur Belart, *Führer durch Augusta Raurica*, Basel 1948, p. 36; Crema, *L'architettura romana*, cit., p. 364, fig. 420.

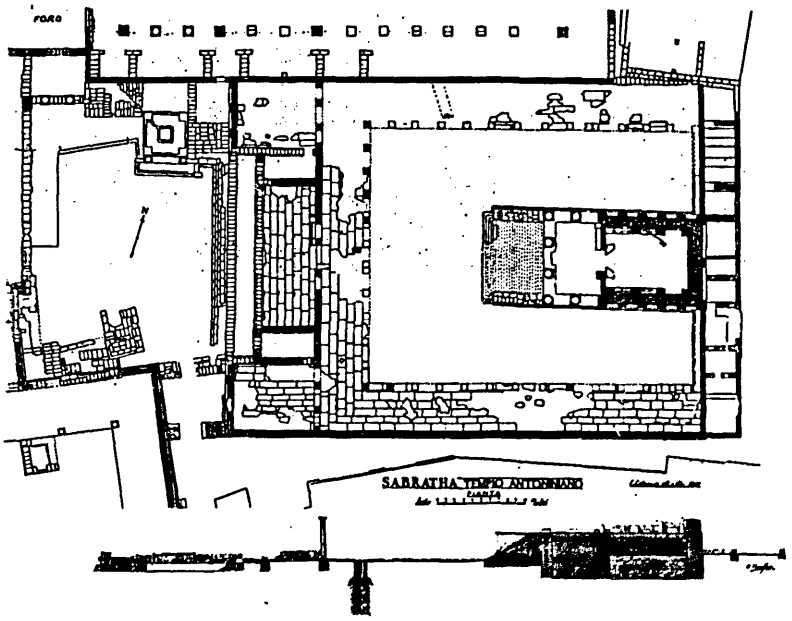


Fig. 8: Sabratha, Tempio Antoniniano (da Bartoccini).

recinto porticato: questo, un complesso particolarmente importante perché per la particolare situazione storica di Canosa, verso cui tra l'altro s'indirizzò l'evergetismo di Erode Attico, vi furono chiamate maestranze asiatiche e importati marmi del Proconneso per tutti gli elevati architettonici[53], come dunque avvenne su più larga scala in Tripolitania.

Se in alcuni dei nuovi monumenti leptitani si è di fronte all'intervento imperiale, si ritiene però che questo cambiamento radicale negli elevati architettonici tripolitani debba essere visto alla luce della potenzialità economica delle classi dirigenti locali[54]: ricordiamo che a queste appartenevano il padre, gli zii (due di essi erano consolari) e soprattutto il nonno di Settimio Severo, che fu *sufes* al tempo dell'elevazione di Leptis allo stato di colonia, dove poi divenne uno tra i primi duoviri[55]. La

[53] R. CASSANO, *Canosa, Dai principi dauni ai re normanni, catalogo mostra*, Bari 1991.

[54] M. TORELLI, in «RendLincei», 27, 1974, pp. 377-408; M.G. AMADASI GUZZO, in *Architecture et société, Actes Colloque Rome 1980* (1983), pp. 377-385.

[55] WARD PERKINS, in «JRS», 38, 1948, p. 59. Cfr. *IRT*, 412; H.E. HERZIG, in «Chiron», 2, 1972, pp. 393-404.

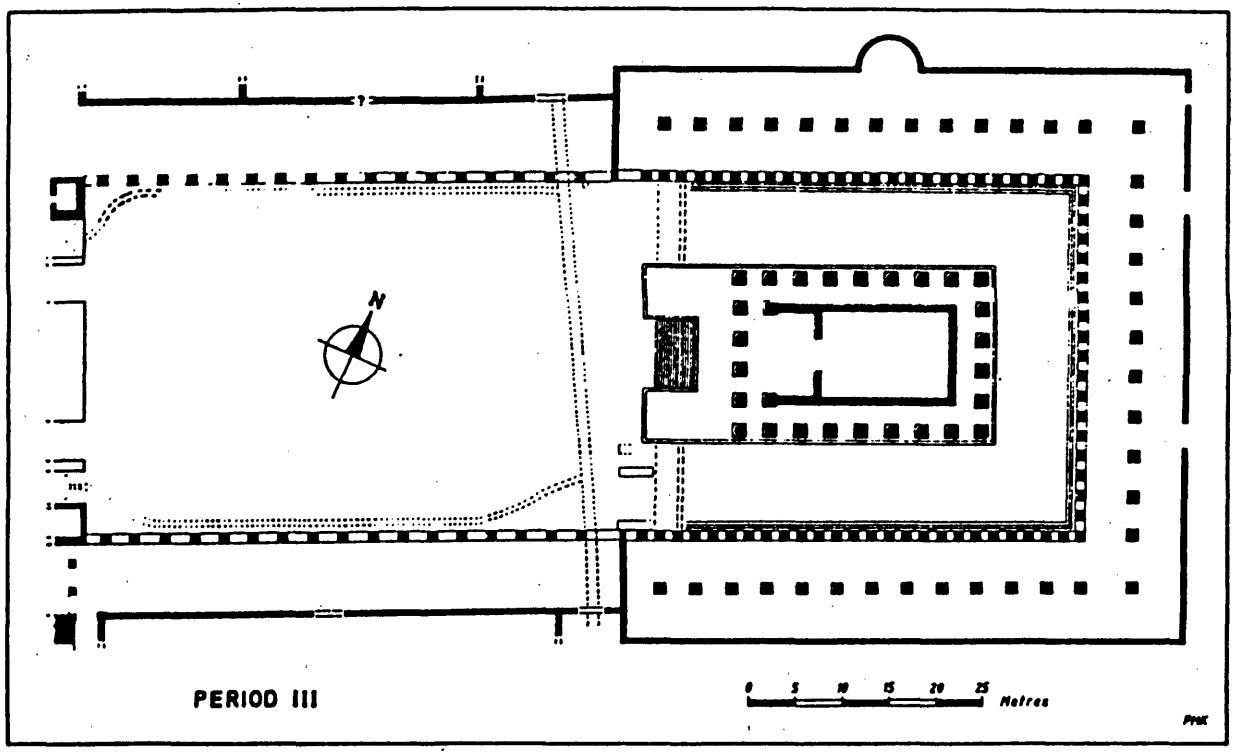


Fig. 9: Sabratha, Foro e Tempio Est («Liber Pater»), terza fase (dal Kenrick).

munificenza dei cittadini più illustri si esprime ora attraverso il marmo e la partecipazione all'architettura ufficiale dell'Oriente: qui, evidentemente, il grande sviluppo delle attività estrattive nelle cave e l'imponente organizzazione di officine specializzate nella lavorazione del marmo poterono facilmente divenire uno dei canali verso cui si dirigevano le *summae honorariae* dei *potentiores* tripolitani. È in questa consuetudine, ormai consolidata tra le più ricche famiglie puniche degli ultimi decenni del II secolo, che s'inseriscono gli interventi di Settimo Severo a Leptis Magna, la cui famiglia era proprietaria di amplissimi possedimenti dove si produceva olio, collegato con anfore della forma Tripolitana III, e che vennero a confluire nella *ratio privata* dell'imperatore[56]. Infine è proprio a partire dai Severi che comincia a configurarsi, anche epigraficamente, una *regio Tripolitana*, inizialmente riferita ai territori agricoli di proprietà imperiale, ma che sarà poi alla base della nascita della nuova provincia sotto Diocleziano[57].

3. Proconsolare

Se dunque questi cambiamenti sono facilmente visibili in Tripolitania, più complesso e articolato è il discorso per la Proconsolare: qui non avvengono mutamenti così radicali, ed anzi gli echi della tradizione architettonica istauratasi nel II secolo e di origine occidentale continuano a lungo nel III secolo e oltre, accanto però a mode e acquisizioni di diversa origine, che sembrano verificarsi proprio a partire dalla fine del II e soprattutto nel III secolo: essi riguardano nuovamente il campo dell'architettura e della decorazione architettonica e non solo dell'edilizia ufficiale della Proconsolare, ma anche della Numidia e della Mauretania. Questi cambiamenti s'inquadrano all'interno della continuità nella

[56] Cfr. T. Lweicki, T. Kotula, in «AntAfr», 22, 1986, pp. 262-271, per la creazione di una nuova *regio* della *res privata* in Tripolitania (cfr. qui nel testo la nota 24), all'origine della quale vi dovevano essere i beni posseduti dalla *gens Septimia* nel territorio di Leptis Magna: questi beni insieme a quelli confiscati di Plauziano avrebbero consentito la politica annonaria dell'imperatore di distribuzione giornaliera di olio alla plebe di Roma, tramandataci dalla *Historia Augusta* (*Sev.* 18,3).

[57] A. Di Vita, in *ANRW*, II,10,2 (1982), p. 537 (cfr. qui nel testo nota 15). Cfr. D.J. Mattingly in «LibSt», 19, 1988, p. 21 ss. e in «JRom Arch», 1, 1988, p. 56, che rileva come in Tripolitania il concentramento dei latifondi in mano all'imperatore e la tassa volontaria in olio pagata dalla regione creino una forte diminuzione del surplus per le aristocrazie locali da investire nell'evergetismo architettonico: ciò potrebbe spiegare la diminuita espansione edilizia a Leptis Magna e in parte anche a Sabratha nel III sec. d.C. per ciò che riguarda l'architettura monumentale.

costruzione di monumenti significativi (dovuti soprattutto all'evergetismo di privati[58] o a opere pubbliche dei governi locali) anche nel periodo da Settimio Severo a Gordiano III[59], ma vanno proiettati su uno sfondo più generale urbanistico, caratterizzato dalla precoce introduzione nel tessuto delle città di strutture ecclesiastiche cristiane, che però rispettano le ripartizioni interne; da un punto di vista sociale e politico va inoltre rilevato il frequente mutamento di statuto di città africane nel III sec. d.C., nel senso di una loro elevazione al rango di municipio o di colonia, fatto questo che conferma la vitalità delle stesse città anche in questo secolo[60].

Anche in questo caso è lecito chiedersi se questi cambiamenti siano collegati all'esportazione dei prodotti agricoli e della sigillata africana, il cui mercato nel III secolo si allarga anche all'Oriente.

Si è detto della sigillata africana A, prodotta nella parte settentrionale della Proconsolare, ed esportata nel II secolo e soprattutto nella sua seconda metà, e ancora delle anfore di forma Africana II, adibite al trasporto dell'olio e di altri prodotti della Byzacena e della regione intorno a Cartagine, che dal tardo II e nel corso del III e IV secolo raggiunsero non solo tutto il Mediterraneo occidentale, ma anche alcuni regioni orientali, quali la Grecia, la Cirenaica e la Palestina[61]. Se la sigillata africana A compare solo sporadicamente in Oriente durante la seconda metà del II sec. d.C., al contrario nel III secolo e soprattutto nella sua seconda metà la sigillata africana C inonda i mercati dell'Est, fino a soppiantare anche la sigillata orientale Çandarli, ed inoltre dando luogo a numerose imitazioni locali[62]: è noto infine come questo predominio si mantenga intatto fino agli inizi del V sec. d.C.[63].

La produzione della ceramica sigillata C e dell'olio, esportato nelle

[58] Sulle modalità d'intervento dei cittadini più abbienti nell'edilizia pubblica e l'uso delle *summae honorariae* v. PENSABENE, in *L'Africa Romana*, VI, p. 452 e bibl. citata.

[59] Per un quadro riassuntivo delle attività costruttive nel III secolo in Africa v. P.-A. FÉVRIER, in *ANRW*, II,10,2, p. 355 ss.; cfr. anche B.H. WARMINGTON, *The North African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*, Cambridge 1954; C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris 1979, I, p. 74 ss.

[60] Per tutte queste problematiche v. FEVRIER, *Le fait urbain dans le Maghreb du III^e siècle. Le signe d'une crise?*, cit., p. 57 ss. Per la trasformazione in municipi di *pagi* e *civitates* cfr. anche J. GASCOU, in *ANRW*, II, 10,2 (1982), p. 210 ss.

[61] MANACORDA, in *Ostia IV*, cit., p. 169.

[62] S. TORTORELLA, *La ceramica africana: un riesame della problematica*, in *Ceramiques hellénistiques et romaines*, Besançon 1987, p. 283 ss. Anche la sigillata africana A/D, prodotta in età severiana e nel III secolo, raggiunge i mercati orientali (Cirenaica, Grecia e forse Siria).

[63] J.W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972, p. 417 ss.

anfore della forma Africana II, avviene per buona parte in quell'area dell'Africa proconsolare che, dopo la riforma di Diocleziano, assumerà ufficialmente il nome di Byzacena[64], ed è in corrispondenza di ciò che nel III secolo centri come Hadrumetum, Thysdrus[65] (divenuta municipio sotto Settimo Severo[66] e colonia qualche decennio più tardi), Thenae, Lepcis Minor, e all'interno Sufetula (che diviene colonia forse proprio in età severiana[67]), assumono grande importanza e nuovi assetti monumentali: anche Mactaris, Ammaedara, poco prima del confine con la Zeugitana, e la stessa Theveste, poco oltre, hanno notevoli fasi costruttive in età severiana e nel III secolo. Ciò riflette anche un ridimensionamento del ruolo di Cartagine e di alcune sue funzioni (viene smantellata, riducendone il territorio, la «*pertica carthaginiensium*» e si emancipano le vicine città peregrine[68]), in quanto l'ampia esportazione anche in Oriente di prodotti della Byzacena favorisce un nuovo sviluppo portuale dei suoi centri costieri[69].

Particolarmente significativa ci è sembrata questa apertura verso i mercati dell'Egeo, in quanto proprio a partire dall'età severiana si registrano importanti cambiamenti nell'architettura ufficiale maghrebina, caratterizzati anche dall'introduzione di nuove forme strutturali e decorative. Si è già più volte rilevato come da questo periodo cessi il monopolio dei modelli dell'architettura ufficiale di Roma, in quanto sempre più spesso emergono nuove mode che modificano il panorama delle città africane[70]. Nel campo dell'edilizia pubblica la maggiore importanza degli elementi della popolazione di origine punica, o comunque indigena, proprio a partire da questo periodo, è segnalata da un nuovo impulso dato alla costruzione di templi dedicati a divinità «africane» (tempio di Saturno a Thugga dal 195, templi di Liber Pater e di Hother Miskar a Mactaris della fine II - inizi del III secolo d.C., tempio di Mercurio

[64] Ma già dal I s. d.C. questa parte della proconsolare era definita Byzacena, come si ricava da un passo di Plinio, *Nat.Hist.*, V,3.

[65] Sulla vita economica di Thysdrus: H. SLIM, in «BCTH», 19b, 1985, p. 63ss.

[66] *CIL*, XII, 686.

[67] T. KOTULA, in «MEFR», 79, 1967, p. 215.

[68] C. POINSSOT, in «CRAI», 1962, pp. 55-75; J. GASCOU, in *ANRW*, II,10,2, pp. 201, 222.

[69] Ciò si accompagna al fatto che dal periodo di Settimio Severo l'olio africano, trasportato nelle anfore c.d. Africana I e II, è distribuito regolarmente in Italia, determinando proprio l'arricchimento della Byzacena per la sua grande produzione d'olio. Cfr. TORTORELLA, *La ceramica africana: un riesame della problematica*, cit., p. 284.

[70] PENSABENE, *Decorazione architettonica*, cit., p. 358 ss.; ID., in *L'Africa Romana, VI*, 988, p. 451 ss.

a Thuburbo Majus del 211, tempio di Caelestis a Thugga del 232-235, tempio di Tellus, sempre a Thugga, del 261) e che spesso riprendono l'antica forma del «tempio a corte» di origine punica[71].

4. Importazioni di marmi e di manufatti orientali e trasformazioni locali nel campo della decorazione architettonica

Per ritornare alla parte meridionale dell'Africa Proconsolare, la futura Byzacena, ciò che ne caratterizza la zona costiera nel tardo II e nel III secolo è la presenza:
— di colonne in pietre colorate anche d'importazione (fusti in bigio antico lumachellato, in granito della Troade, in breccia di Sciro ad Hadrumetum, ecc.), di elementi architettonici della trabeazione, di capitelli corinzi e compositi e di basi in marmo d'importazione, soprattutto proconnesio e pentelico (Hadrumetum, Lepcis Minus, Jerba e, poco distante dal mare, Thysdrus), lavorati da officine della regione o itineranti di provienienza cartaginese nello stile occidentale africano affermatosi in età antonina (tav. II,a), ma non infrequentemente con influssi asiatici (Jerba)[72];
— di capitelli corinzi asiatici e di basi importati del tutto lavorati dai centri produttori microasiatici, quasi certamente le officine dell'isola del Proconneso (Hadrumetum[73], Mahdia[74], Thysdrus, Lepcis Minus, all'interno Cillium[75], fino ad arrivare a Gigthis, peribolo del grande tempio A[76], e alla contigua Jerba[77]).

Il fenomeno della diretta importazione di manufatti architettonici del tutto lavorati non si verifica però solo nella parte meridionale della Proconsolare, ma è attestato, sempre a partire dall'età severiana, in diverse altre località nordafricane, e non solo limitatamente a centri della costa (piccoli capitelli corinzieggianti di lesena nell'antiquario della Byrsa a Cartagine, della seconda metà del II sec. d.C. (tav. II,b); capitelli corinzi di colonna nella moschea di Kairouan (tav. III,a), e nel museo

[71] N. DUVAL, in «BCTH», n.s., 7, 1971, p. 265 ss.; PENSABENE, in *L'Africa Romana*, VII.

[72] N. FERCHIOU, in «AntAfr», 19, 1983, p. 83.

[73] PENSABENE, *Decorazione architettonica*, cit., p. 394, fig. 45,b,c.

[74] N. HARRAZI, *Chapiteaux de la grande Mosquée de Kairouan*, Tunis 1982, p. 84, fig. 18.

[75] ID., p. 84.

[76] N. FERCHIOU, in «BCTH», 17,B, 1984, p. 71.

[77] N. FERCHIOU, in «AntAfr», 19, 1983, p. 82.

del Bardo (tav. III,b), di età severiana, a Theveste[78], nei periboli del cosidetto tempio di Venere Genitrice[79] a Gemila e del grande tempio di Vallis[80], della seconda metà del III secolo, ecc.). Per comprendere il significato di ciò si deve distinguere proprio tra l'importazione di blocchi grezzi di marmo proconnesio e pentelico (raramente lunense) destinati all'architettura, che si diffonde soprattutto a partire dall'età antonina (diverso è il discorso per la statuaria, con maggiori attestazioni di marmo pario e insulare, cui segue il pentelico ed il proconnesio[81]), e, invece, l'importazione di manufatti architettonici microasiatici semilavorati o rifiniti: infatti il primo caso si accompagna nel II sec. d.C. quasi sempre a tipologie piuttosto uniformi di origine occidentale[82] (tra le poche eccezioni vi sono alcuni capitelli di lesena, con acanto di influsso asiatico, delle Terme di Antonino a Cartagine[83]), che hanno permesso l'ipotesi dell'esistenza anche di officine itineranti specializzate nella lavorazione del marmo, probabilmente cartaginesi, che si spostavano in centri costieri anche lontani[84]; il secondo caso, accompagnato quasi sempre dall'uso del marmo proconnesio e non del pentelico, segna invece l'introduzione a partire dall'età severiana delle forme dell'architettura ufficiale dell'Oriente romano nelle province africane, anche se non determinerà, come nella vicina Tripolitania, una massiccia adesione ad essa, bensì contribuirà alla creazione di nuove forme locali.

Infatti parallelamente all'importazione di manufatti del tutto lavorati, si registra, già a partire dal periodo di Marco Aurelio e soprattutto da quello severiano una continua presenza di influssi asiatici nei prodotti delle officine locali, che si traduce nel frequente impiego dell'acanto spinoso nei capitelli e in altri elementi architettonici africani, scolpiti nelle pietre del posto, e nell'introduzione di motivi più attestati in questo pe-

[78] PENSABENE, *Decorazione architettonica,* cit., p. 397, fig. 46,a.

[79] ID., p. 397, fig. 46b.

[80] N. FERCHIOU, in «RA», 1988, p. 47, fig. 4, dove anche i piedistalli su cui poggiano le colonne sembranno essere di derivazione microasiatica.

[81] Sull'importazione dei marmi per le statue, cfr. F. BRAEMER, *Les relations commerciales et culturelles de Carthage avec l'Orient romain a partir de documents sculptes,* in *IV^e Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord,* I, Strasbourg 1988, pp. 175-198.

[82] PENSABENE, *Decorazione architettonica,* cit., pp. 364-378.

[83] P. PENSABENE, in «DdA», 6, 1972, p. 326, fig. 4.

[84] N. FERCHIOU, in «AntAfr», 19, 1983, p. 84; cfr. anche EAD., in «AntAfr», 25, 1989, p. 115 ss. per la diffusione di alcuni motivi decorativi (in particolare il motivo dell'*anthemion* con i tralci intermittenti sostituiti da calici con semipalmette) come mezzo per individuare l'attività di officine itineranti o l'accettazione di motivi da parte delle officine locali.

riodo in Oriente e in Tripolitania. Citiamo una colonna in calcare di Cartagine, ornata con tralci d'uva secondo modelli noti in Asia Minore[85], visibili ad esempio nelle semicolonne addossate a pilastri dell'interno della cella del Tempio di Adriano a Cizico[86], il cippo di Iulia Spesina[87], del III sec. d.C., riutilizzato come altare nella basilica a due absidi della Schola Iuvenum di Mactaris, con tralci ad otto d'influsso microasiatico (v. i pilastri di Afrodisia e della Basilica severiana di Leptis Magna); alcuni fregi con tralci d'acanto popolati da piccoli animali (Assuras, Thadduri)[88], o prima ancora i soffitti degli architravi del Capitolium (tav. IV,a) e del tempio di Liber Pater a Mactaris[89], che pur tradotti in uno stile locale, non possono non richiamare gli esempi tripolitani e piu genericamente microasiatici. Per i capitelli rimandiamo a precedenti contributi[90], limitandoci a citare un piccolo capitello marmoreo, corinzieggiante di lesena, conservato nell'Antiquarium della Byrsa (tav. IV,b), con volute a doppia S unite alla base e con acanto a fogliette aguzze e disposte a ventaglio, ma con gli elementi appiattiti sullo sfondo del kalathos, che tradiscono la lavorazione locale. Un altro capitello corinzieggiante di colonna, reimpiegato nella moschea di Kairouan e di nuovo di marmo (tav. V,a), rappresenta un buon esempio di arte decorativa africana colta in età severiana: in esso coesistono gli schemi delle volute a doppia S e a lira, risolti con la sovrapposizione di una foglia acantizzante al centro; inoltre il kyma ionico alla base del kalathos presenta al centro una freccetta[91], al contrario di quanto avviene nei capitelli asiatici di questo tipo a cui esso s'ispira, dove al centro della base vi è sempre un ovulo (tav. II,b). È abbastanza frequente la ripresa nel calcare locale dell'acanto asiastico, con lobi a ventaglio e fogliette aguzze, ma più piatte e schematiche, che si trova in capitelli con i caratteristici calicetti per lo stelo del fiore dell'abaco dalla forma trapezoidale tipicamente africana (ad esempio ad Hadrumetum (tav. V,b) e a Thugga, nella Maison du Trifolium (tav. VI,a).

[85] BRAEMER, *Les relations commerciales et culturelles de Carthage avec l'Orient romain a partir de documents sculptés*, cit., p. 197, fig. 8.

[86] V. nota 112.

[87] G. PICARD, *Civitas Mactaritana*, in «Karthago», 8, 1957, p. 115, tav. 35.

[88] N. FERCHIOU, in «AntAfr», 13, 1979, p. 135 ss.

[89] PICARD, *Civitas Mactaritana*, cit., tavv. 17-18; M. MILELLA, in *L'Africa romana* VI, p. 420. Il Capitolium è datato al 169 dall'iscrizione sull'architrave, il tempio del Liber Pater a poco prima del 178.

[90] PENSABENE, *Decorazione architettonica*, cit., pp. 394-405.

[91] HARRAZI, *Chapiteaux de Kairouan*, cit. n. 94.

È interessante a questo proposito ciò che accade quando le forme asiatiche sono tradotte nel marmo dalle officine africane: citiamo un esemplare di età severiana conservato nei giardini del museo del Bardo, con foglie di influsso spinoso e ridotti caulicoli a spigolo (tav. VI,b), che presenta su almeno uno dei lati gli elementi vegetali non intagliati nei particolari vegetali, ma lisci (tav. VI,c): è possibile che il pezzo sia arrivato nel luogo di impiego in uno stadio di semilavorazione e l'intaglio sia stato completato da maestranze locali, esperte nella lavorazione del marmo, solo sui lati che sarebbero risultati maggiormente visibili nella prevista collocazione in opera.

Queste nuove presenze si accompagnano anche ad una evidente e sempre maggiore autonomia delle officine locali rispetto alle tradizioni decorative del II secolo. Pur rimanendo sempre costante come punto di riferimento Cartagine, sono ora meglio definibili officine regionali (che in alcuni casi operano anche una ripresa di più antiche tradizioni puniche o comunque preromane[92] — v. il ritorno a particolari forme di capitelli ionici o di astragali), in quanto cessa quell'uniformità stilistica e tipologica che caratterizzava i monumenti ufficiali delle città africane nel II secolo: le forme di influsso microasiatico sono talvolta trasformate nel senso di una maggiore vegetalizzazione, che sembra propria del gusto «africano». Così, ad esempio, il kyma lesbico trilobato che corona il portale del Mausoleo dei Julii a Mactaris, del III sec. d.C.[93], di dimensioni proporzionalmente piuttosto grandi, ricorda alcuni esempi asiatici (per il lobo superiore degli archetti tronco, la forma a V e il profilo vagamente angoloso del fiore a tulipano, tuttavia con i petali frastagliati, e i piccoli nastri che ne accompagnano lo stelo alla base)[94]. Inoltre, sempre a Mactaris, nel kyma ionico che si trova identico al di sotto dell'echino di uno dei capitelli ionici senza abaco del III secolo (già conservato nelle terme ovest[95]), e sul coronamento di un piccolo monumento fune-

[92] Per la persistenza di forme locali di tradizione ellenistica e per il loro riprendere vigore in epoca paleocristiana, cfr. FERCHIOU, *Décor architectonique d'Afrique Proconsulaire*, cit. p. 493.

[93] PICARD, *Civitas Mactaritana*, cit., tav. 3; ID., *La chronologie et l'évolution stylistique des monuments funéraires de Mactar*, in «BCHT», 1965-66, p. 159; A.M'CHAREK, *Aspects de l'évolution démographique et sociale à Mactaris aux II^e et III^e siècles ap. J.C.*, Tunis 1982, p. 89; M. MILELLA, in *L'Africa Romana*, VI, p. 423, nota 32.

[94] Un confronto molto simile è su un frammento di cornice nei pressi del Serapeo di Efeso, per la forma a semicerchio e lobo superiore circolare dell'archetto e per il fiore a tulipano con petali vegetalizzati e accompagnato alla base da quelli che sembrano piccoli elementi aggiunti, in modo analogo a quanto accade più frequentemente nelle foglie lanceolate interne agli archetti, con i margini rilevati e distinti.

[95] PENSABENE, *Decorazione architettonica*, cit., p. 421, fig. 54,d.

rario, attualmente nei giardini del municipio[96], le freccette fra gli sgusci presentano l'asta superiormente biforcata, come si incontra frequentemente in ambiente microasiatico, ma gli ovuli sono sostituiti da piccole foglie a tre lobi dentellati.

Lo stesso è ben visibile anche nelle modificazioni strutturali delle trabeazioni, dove scompaiono le articolazioni tradizionali e funzionali: si assottiglia o manca la corona, è scarsamente attestato l'uso delle mensole, con la tendenza a perdere la funzione strutturale di sostegno della corona[97], i dentelli diminuiscono nelle proporzioni e assumono decisamente una funzione ormai solo decorativa, cambiano i rapporti proporzionali tra astragali, kymatia ionici e altri elementi. Citiamo tra i tanti esempi di cambiamento rispetto alle tradizionali posizioni delle modanature e delle rispettive decorazioni: una cornice di Meninx (El Kantara, a Jerba) nella quale la sima è intagliata con un grande kyma lesbico trilobato insolitamente rovesciato[98]; il tempio di Minerva a Theveste[99] per la disinvolta abolizione della differenza tra fregio e architrave[100]; ancora nella stessa città l'arco di Caracalla, con la fascia superiore dell'architrave fusa con il fregio; l'arco di Severo Alessandro a Thugga[101], con il fregio decorato con motivi tipici invece dei soffitti (tav. VII,a,b); la cornice del portale del tempio di Tellus a Thugga del 261, con mensole alle estremità, caratterizzata da un kyma a soli ovuli, senza sgusci e freccette, da un astragalo arcaizzante a perline molto allungate a da dentelli piatti solo decorativi[102]; una cornice attualmente conservata presso il mercato di Thuburbo Maius in cui l'astragalo a fusarole e perline ha assunto dimensioni maggiori dei dentelli[103]; le cornici del portico dei Petroni a Thuburbo Maius, del 225 d.C.[104], dell'arco di Gordiano III a Mustis[105], del

[96] M. MILELLA, in *L'Africa romana*, VI, p. 426, tav. 3,2.

[97] Cfr. P. GROS, in «RM», 85, 1978, p. 479 ss.

[98] N. FERCHIOU, in «AntAfr», 19, 1983, p. 83, fig. 11.

[99] M. MOLL, in «AnnConst», 1858-59, p. 45 ss.

[100] P. PENSABENE, in *L'Africa Romana*, VI, p. 445.

[101] C. POINSSOT, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958, p. 71; P.-A. FÉVRIER, in *ANRW*, II,10,2, p. 352, tav. 7, fig. 10.

[102] FERCHIOU, *Décor architectonique d'Afrique proconsulaire*, cit., p. 330, n. XVIII.I.C.4.1., di cui non si accetta però l'interessante proposta di datare alla prima metà del I sec. d.C., preferendo pensare a riprese di motivi più antichi, rese possibili nell'ambito della maggiore libertà decorativa che caratterizza le officine del III secolo.

[103] Cfr. anche cornici pertinenti probabilmente al tempio di Saturno a Mactaris (210 d.C.): M. MILELLA, in *L'Africa Romana*, VI, p. 424.

[104] P. PENSABENE, in *L'Africa Romana*, VI, p. 444 e bibl. citata.

[105] N. FERCHIOU, in «Africa», 9, 1985, p. 103 ss.

Museo di Utica (tav. VIII,a) e del tempio della Pace a Thuburbo Maius (tav. VIII,b) (che più che all'età antonina[106] sembra meglio attribuibile all'età severiana per i motivi decorativi e lo stile), dove il tradizionale motivo a rosetta dei cassettoni del cornicione è sostituito da altri motivi, vegetali e figurati (aquile, pigne, maschere, trofei, kantharoi, cornucopie, pelte, cesti)[107] e dove spesso le foglie d'acanto che rivestono le mensole sono sostituite o si altermano a foglie acantizzanti (tav. VIII,a,b); infine un timpano del Museo del Bardo, da Thuburbo Maius (tav. IX,a), dove colpisce che la sima, decorata con un grande kyma lesbico continuo, è presente sia nei geisa obliqui che nel geison orizzontale, questo inoltre con un sottile kyma ionico rovescio tra i piccoli dentelli e l'astragalo, in contrapposizione con il kyma ionico del geisa obliqui, invece dritto. Esempi, tutti questi, che confermano la tendenza all'abbandono, o comunque all'uso non convenzionale della tradizione imperiale di Roma.

5. Portici ad arcate sorretti da colonne

Ancora va rilevata, in coincidenza con questo periodo, l'introduzione di nuove forme dell'elevato architettonico, non attestate finora in Africa con queste modalità e scarsamente anche a Roma, ma invece ben documentate in Oriente. Ciò si verifica nelle Grandi Terme di sud-est di Mactaris[108] del periodo di Settimio Severo, e nelle Terme Liciniane di Thugga[109] (tav. 8,a), attribuite per una lettura incerta dell'iscrizione dedicatoria al periodo di Gallieno, ma forse meglio considerabili severiane: in entrambi questi edifici vengono adottate nelle corti contrapposte simmetricamente ai lati della *natatio*, portici con archi su colonne e non con l'architrave orizzontale. Si tratta di modalità note fin dal periodo ellenistico in Oriente (Alessandria, Tolemaide[110]) e certamente anche in

[106] A. Lézine, *Architecture romaine d'Afrique*, Paris 1961, p. 132; Id., *Thuburbo Maius*, Tunis 1968, p. 15, tav. 5.

[107] Talvolta anche da busti di divinità, secondo modalità in questo periodo più spesso attestate in Asia Minore (cornici dell'Agorà di Side) e ad Alessandria (cornici reimpiegate nell'Auditorium di Kom el Dik: P. Pensabene, *Elementi architettonici di Alessandria e altri siti egiziani, Repertorio dell'Egitto greco-romano*, in corso di stampa). Un esempio ora attribuito agli inizi dell'età imperiale è rappresentato da una cornice conservata al museo del Bardo a Tunisi, in cui nei cassettoni sono presenti i busti delle divinità dei sette giorni della settimana con i loro attributi (inv. 3516), proveniente da Thuburbo Maius. Cfr. Ferchiou, *Décor architectonique d'Afrique proconsulare*, cit., p. 378, n. XVIII.III.B.1.

[108] G.-Ch. Picard, in «BCTH», 8, 1972, pp. 151-153; Id., in «CRAI», 1974, p. 9 ss.

[109] Poinssot, *Les ruines de Dougga*, cit., p. 48.

[110] Cfr. H. Lauter, in «JdI», 86, 1971, p. 167.

età imperiale[111], ad esempio nel monumentale complesso del Tempio di Adriano a Cizico, dove arcate sorrette da colonne scolpite con racemi d'acanto erano probabilmente pertinenti al propileo d'accesso alla piazza antistante al tempio[112], ancora in un tempio funerario di Side[113], nell'adyton del quarto Apollonion[114] a Cirene e infine nel Foro severiano di Leptis[115]: in questo edificio le imposte degli archi poggiano su capitelli a calice in quanto il loro abaco quadrato con i lati rettilinei e non incurvati, ben si addice al contorno dell'imposta[116]. Lo stesso si verifica nelle corti porticate delle Terme Liciniane (tav. X,a,b), per le quali dunque ciò è piuttosto indicativo di un influsso orientale. Nelle terme di Mactaris invece gli archi sono sostenuti da capitelli compositi nei quali, nonostante le varianti presenti da un esemplare all'altro, è evidente che le officine hanno subito influssi asiatici (mediati da Cartagine? da Hadrumetum?), ben visibili nella forma dell'acanto. Anche le Terme Ovest di Mactaris sembrano presentare una corte con archi e forme simili si ritrovano nel mercato di Timgad[117] e più tardi nella fontana a sud-ovest del foro di Sufetula[118].

La diffusione di questa tipologia di portici ad arcate è abbastanza caratteristica proprio degli edifici termali del III secolo, come mostrano le terme pubbliche di Tolemaide, sorte lungo la via monumentale e nelle quali il grande atrio presentava ambulacri a due piani molto probabilmente con arcate su colonne[119]. Anche nelle terme della Myrtusa di Cirene, i portici della grande palestra dovevano presentare lo stesso sistema.

[111] J.B. WARD PERKINS, in «JRS», 38, 1948, p. 71; S. STUCCHI, *Architettura Cirenaica,* Roma 1975, p. 322.

[112] B. ASHMOLE, in «Journal of the Warburg and Courtauld Institutes», 19, 1956, pp. 185-186, tav. 36, dove sono riprodotti i disegni di Ciriaco d'Ancona che nel XV secolo vide i resti del tempio di Cizico.

[113] J. KRAMER, in «BJb», 193, 1983, p. 145 ss.

[114] STUCCHI, *op.cit.*, p. 239.

[115] J.B. WARD PERKINS, in «JRS», 38, 1948, p. 71.

[116] È noto inoltre come in Tripolitania archi su colonne siano frequentemente impiegate nelle tombe a tempietto della necropoli di Ghirza (HAYNES, *The Antiquities of Tripolitania,* cit., p. 155, tav. 29.; O. BROGAN, D.J. SMITH, *Ghirza, a Libyan Settlement in the Roman Period,* Tripoli 1984, pp. 208-209), dove si conservano ancora echi dell'architettura ellenistica. Inoltre in epoca tarda ovunque si diffonde sempre di più il motivo in diverse forme, come ad esempio è visibile nel rifacimento del portico della forica annessa alle Terme Occidentali del III secolo, di Coo (L. MORICONE, in «BArte», 35, 1950, p. 227, fig. 51) ed è noto come le arcate poggianti direttamente sulle colonne diventino un importante motivo nell'architettura paleocristiana e bizantina.

[117] V. in questo volume il contributo di M. Angel De la Iglesia e C. Márquez Moreno, pp. 373-383.

[118] N. DUVAL, in *ANRW*, II,10,2 (1982), p. 612, fig. 7b.

[119] STUCCHI, *op.cit.*, p. 348.

6. Marmi e pietre africani

Infine un ulteriore accenno all'uso del marmo in rapporto alle pietre locali. Oltre alla sopracitata diffusione nei centri costieri del marmo in architettura, va sottolineato che già in età antonina esso è attestato, pur se in quantità molto minori rispetto alle pietre locali, anche in complessi monumentali pubblici di alcune città dell'interno, quali Thugga (Foro) e Thuburbo Majus (Terme d'inverno), spesso secondo circuiti che permettono di seguire gli spostamenti di officine provenienti da Cartagine e che lavorarono sia il marmo sia la pietra locale (recentemente è stata proposta l'individuazione di un circuito da Cartagine a Thugga e Sicca Veneria[120]).

Nelle Terme d'inverno di Thuburbo Majus, la decorazione a tralci contrapposti, nascenti da un cespo di acanto, scolpita su lastre marmoree forse pertinenti a paraste (ora al Museo del Bardo)[121] (tav. IX,b) è certamente la prova delle strette relazioni con Cartagine.

Il marmo in architettura, tuttavia, continua ad essere abbastanza eccezionale nell'interno, tanto che ogni volta che se ne riscontra la presenza, va segnalata per le importanti connessioni storiche che permette di individuare: è per questo che, contemporaneamente alla diffusione nel Maghreb delle forme dell'architettura ufficiale di Roma nel corso del II secolo, era aumentata la ricerca di cave di marmo e calcari locali atte a sopperire alla richiesta enormemente aumentata di pietre idonee per colonne e per essere scolpite con le complesse modanature decorate degli ordini architettonici romani. Ciò aveva determinato il rapido apprendimento di evolute tecniche estrattive e la formazione di maestranze specializzate nella lavorazione per l'architettura e anche per la scultura di queste pietre e marmi locali tanto più apprezzati quanto più richiamavano per il colore e la consistenza i marmi di importazione.

Uno dei casi esemplari è rappresentato dal calcare delle cave di Keddel sul golfo di Tunisi presso Hammam Lif, non lontano da Cartagine, di cui recentemente si è data un'informazione esaustiva[122]: esso fu impie-

[120] N. FERCHIOU, in «AntAfr», 25, 1989, p. 133.

[121] M. YACOUB, *Le Musee du Bardo,* Tunis 1969, p. 38 (inv. 1508-1514); N. FERCHIOU in «AntAfr», 25, 1989, p. 133. È interessante notare che il motivo circolare con incorniciatura a kyma ionico al di sopra dei tralci richiama l'originaria terminazione arcuata dei lacunari nei soffitti degli architravi, che aveva lo scopo di lasciare lo spazio necessario per il fiore dell'abaco del capitello sottostante, ma in questo caso è stato interpretato come un motivo decorativo a sè stante. La sua presenza evidenzia tuttavia che il motivo a tralci d'acanto ad S contrapposti della parasta era usato nelle officine africane come decorazione di soffitti di architrave.

[122] N. FERCHIOU, in «RM», 83, 1976, p. 567 ss.

gato a cominciare dall'età antonina e soprattutto in età severiana e nel III secolo, fino all'età bizantina, sia per capitelli e per altri elementi architettonici lavorati da officine cartaginesi, e non solo per Cartagine, sia per stele, altari e sarcofagi che furono anche esportati nella penisola iberica[123] (forse anche un capitello in Sardegna è nel calcare di Keddel ed opera di maestranze cartaginesi[124]).

Citiamo ancora il marmo bianco venato di Ippona[125], nella Proconsolare («greco scritto»), utilizzato non solo nell'ambito del territorio della città, ma ampiamente esportato, a partire dall'età adrianea[126] e durante tutto il III e IV secolo, per lastre pavimentali e parietali, destinate soprattutto all'edilizia privata o a piccoli edifici termali, a Roma, ad Ostia e in molte altre località italiane e anche della valle del Rodano[127]: a proposito della sua diffusione in Italia si è già discusso delle implicazioni economiche che questa sottende, dati gli stretti rapporti tra Ippona e Ostia, in quanto grossi personaggi della vita pubblica ostiense, come gli Aufidii, che dominavano i *collegia* dei *mercatores frumentarii* e dei *mensores* ed erano padroni di numerose navi da trasporto, avevano larghi possedimenti nel territorio di Ippona, dove ugualmente avevano ricoperto cariche municipali[128]; sono proprio queste condizioni che ci fanno ritenere che l'uso e il trasporto come merce del marmo di Ippona ad Ostia sia stato enormemente facilitato per la continuità degli scambi commerciali tra le due località.

Pietre colorate utilizzate, invece, anche per gli elementi dell'elevato architettonico sono gli onici rossi, giallo-venati e violetti del Gebel Oust, a venti chilometri a nord-est di Thuburbo Maius, da dove deriva anche il marmo delle colonne del Capitolium e del tempio di Mercurio a Thuburbo e di diverse altre colonne di Cartagine[129]; la compattezza di questi onici ne ha favorito l'utilizzo anche per elementi architettonici più ar-

123 I. RODÀ, in *L'Africa Romana, VII,* pp. 727-736.

124 R. SERRA, in «Studi Sardi», 21, 1968-70, p. 40, tav. 17, fig. 1; N. FERCHIOU, in «RM», 83, 1976, p. 397; per influssi africani su capitelli sardi cfr. G. NIEDDU, in *L'Africa Romana,* VI, p. 765, tav. v,1; ID., *I capitelli romani della chiesa di S. Giuliano in Selargius,* in *Quaderni Soprintendenza Archeologica Cagliari e Oristano,* p. 47, tav. II,4.

125 P. PENSABENE, in «Studi Miscellanei», 22, 1976, p. 177 ss.

126 P. PENSABENE, in «Studi Miscellanei», 21, 1973 (*Ostia III*), p. 639.

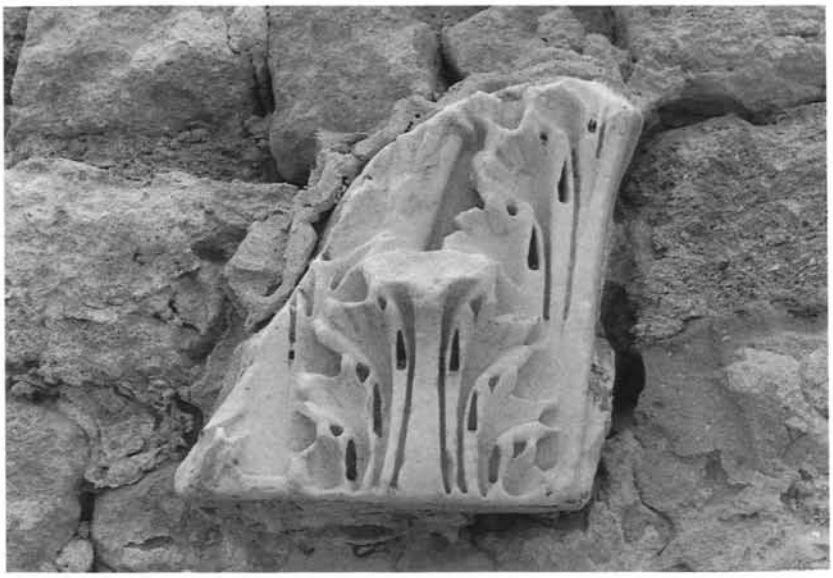
127 F. BRAEMER, *Répertoire des gisements de pierres ayant exporté leur production a l'époque romaine,* in *Colloque int. sur les ressources minérales,* Grenoble 1983, p. 297.

128 R. MEIGGS, *Roman Ostia,* Oxford 1960, p. 203; cfr. PENSABENE, in «Studi Miscellanei», 22, cit., p. 184.

129 A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique,* Tunis 1981, pp. 138-141.

a: Leptis Magna, area del Foro Vecchio, capitello corinzio occidentale di colonna.

b: Leptis Magna, Porta Oea, capitello corinzio e trabeazione di tipo asiatico.



a: Sousse, Museo, frammento di capitello corinzio occidentale di pilastro.

b: Cartagine, antiquario della Byrsa, piccolo capitello corinzieggiante asiatico di lesena.

a: Kairouan, Moschea, capitello corinzio asiatico di colonna.

b: Tunisi, Museo del Bardo, capitello corinzio asiatico di colonna.

a: Mactaris, area antistante il museo, lacunare di architrave attribuito al Capitolium datato al 169 d.C. da una dedica a Marco Aurelio.

b: Cartagine, antiquario della Byrsa, piccolo capitello corinzieggiante di lesena di influsso asiatico.

a: Kairouan, Moschea, capitello corinzieggiante di colonna, di influsso asiatico.

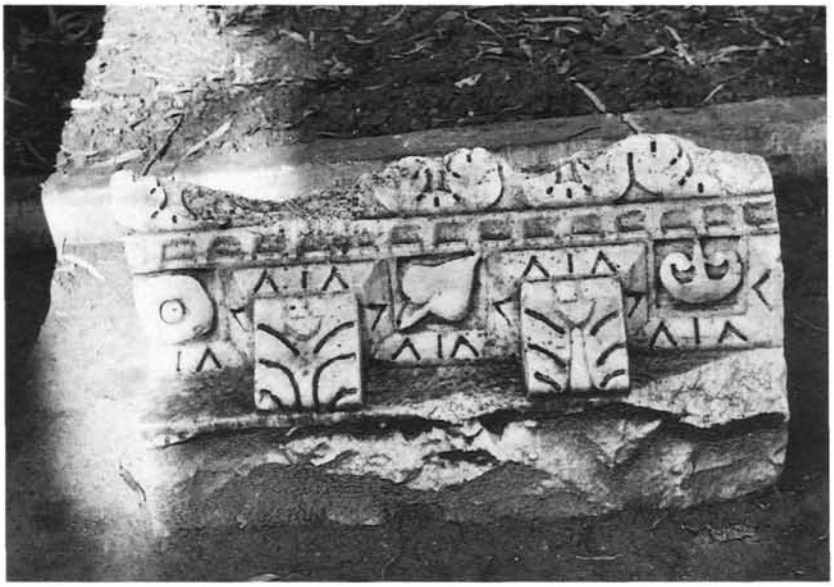
b: Sousse, museo, capitello corinzio di pilastro di influsso asiatico.

a: Thugga, «Maison du Trifolium», capitello corinzio di pilastro dell'ingresso.

b,c: Tunisi, Museo del Bardo, capitello corinzio di colonna di influsso asiatico.

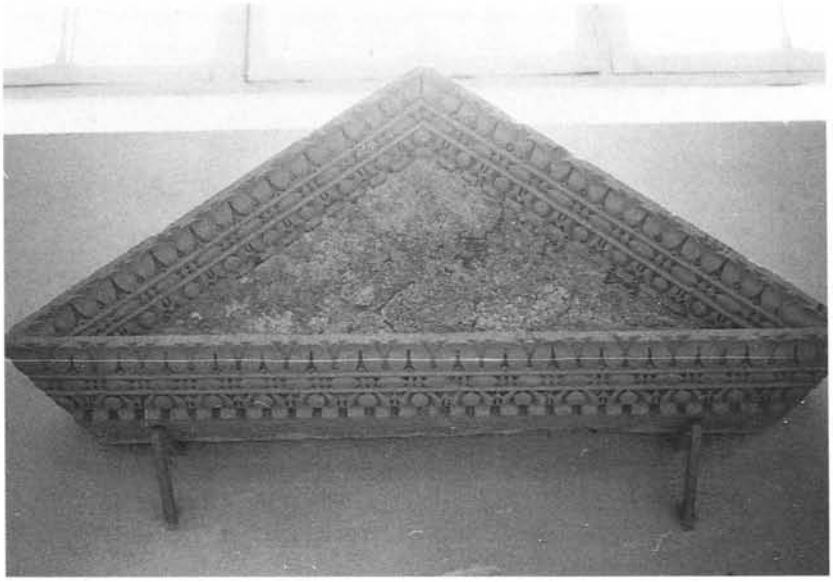
a: Thugga, Arco di Severo Alessandro.

b: Thugga, Arco di Severo Alessandro, particolare del fregio di coronamento.



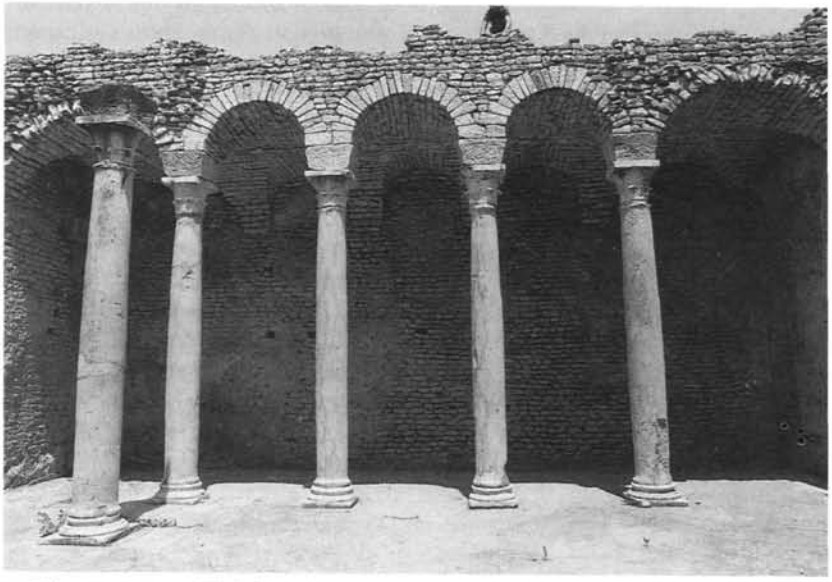
a: Utica, Museo, cornice.

b: Thuburbo Maius, Tempio della Pace, cornice.



a: Tunisi, Museo del Bardo, da Thuburbo Maius, timpano.

b: Tunisi, Museo del Bardo, da Thuburbo Maius, parasta dalle Terme d'Inverno.



a: Thugga, terme Liciniane, corte porticata.

b: Thugga, terme Liciniane, corte porticata, capitello a calice.

ticolati, come mostrano a Meninx e a Lepcis Minus[130] alcune cornici e mensole, queste intagliate con una foglia d'acanto di influsso asiatico, che sembrano però eseguite da ateliers della Byzacena più che cartaginesi. Infine quest'onice, soprattutto dal III secolo in poi fu spesso esportato a Roma.

Più difficile da definire è l'ambito di diffusione del marmo bianco di Filfila, ad ovest di Ippona, nei pressi di Skikda, l'antica Rusicade in Numidia, molto simile al marmo lunense per il colore bianco e la grana fine: le cave conservavano tracce piuttosto estese di lavorazione antica e di estrazione di grossi blocchi[131]. Da queste cave si ricavava anche un marmo nero, di cui ugualmente è ignoto l'ambito di diffusione.

Un calcare nero, assimilabile alla categoria dei bigi morati era invece cavato sul Gebel Azeiza, nella Proconsolare: sicuramente diffuso in questa provincia, anche in questo caso non è noto quanto fosse esportato eventualmente in Italia, data la somiglianza con altri bigi morati greci e orientali.

Citiamo ancora le importanti cave di granito presso Arou Djaoud[132], di cui erano visibili tracce di sfruttamento del periodo romano e ancora sul posto una vasca dal diametro di due metri. Si ritiene che lo sfruttamento di queste cave sia da collegare con l'espansione edilizia di Caesarea (Cherchel), dove, in uno degli edifici termali, sembra siano impiegate colonne di questo granito[133].

Sempre per le terme di Caesarea fu utilizzato l'onice venato giallo e rosso di Ain Tekbalet, presso Orano, impiegato anche per piccole sculture[134] e del quale vi fu una certa esportazione a Roma: nei Musei Vaticani ne sono conservati due blocchi grezzi («alabastro a pecorelle»)[135].

Presso Costantina, ad Ain-Smara vi erano le cave sia di un «marmo» rosso vivo con venature concentriche, sia di un altro tipo di alabastro, bianco semitrasparente, giallo, rosa, rosso vivo, ecc., usato comunemente in Africa (Capitolium di Timgad, ecc.[136]): è stata avanzata l'ipotesi che di questo alabastro sia costituita una colonna conservata nei Musei Capitolini a Roma[137].

[130] N. Ferchiou, in «AntAfr», 19, 1983, pp. 76, 77, nota 3.

[131] A. Lecocq, in «BullOran», 32, 1912, p. 347.

[132] S. Gsell, *Atlas archélogique de l'Algerie*, f. 4, n. 10.

[133] Lecocq, in «BullOran», 32, 1912, p. 343.

[134] Id., p. 343.

[135] R. Gnoli, *Marmora romana*, Roma 1971, p. 195.

[136] Le Cocq, in «BullOran», 32, 1912, p. 343.

[137] Gnoli, *Marmora romana*, cit., p. 187. Onici dalla Mauretania furono esportati anche in Sardegna (ad esempio nel teatro di Nora: G. Pesce, *Nora, guida agli scavi*, Cagliari 1972, pp. 60-68).

Ancora attestata a Roma, anche se scarsamente, è un'altra pietra africana, il granito bigio-grafico estratto nei pressi di Had ret E'nous, a circa 14 km. ad ovest di Cherchel, che fu invece piuttosto usato localmente.

Altre pietre esportate a Roma, nell'Italia meridionale e in Sicilia, anche se limitatamente, sono la lumachella orientale e l'astracane dorato, forse provenienti da cave della Proconsolare presso Thuburbo Majus (a 2 km. circa nel Gebel Klab e nel Gebel Rouass)[138].

È interessante notare che quando è attestata l'esportazione di queste pietre al di fuori dell'Africa, essa sia limitata quasi sempre a Roma e all'Italia, ed evidentemente ciò è da connettere con le vie commerciali dei prodotti agricoli principali qui trasportati: è possibile che talvolta il carico anforico delle navi fosse completato da altri prodotti africani, come ceramica fine da mensa, o pietre colorate provenienti da cave non di proprietà imperiale. Evidentemente i prodotti di queste erano soggette alle leggi di mercato con più libertà di quanto avvenisse per il prestigioso giallo antico delle cave imperiali di Simitthus, ancora nella Proconsolare, ma di cui la distribuzione è strettamente dipendente dall'amministrazione statale, data la connessione di questa pietra con l'edilizia pubblica.

Se i marmi e le pietre fin qui citati ebbero una diffusione perlomeno regionale, se non provinciale e in alcuni casi anche interprovinciale, esistono poi una serie di cave direttamente connesse con i vicini centri cittadini, che ebbero dunque un uso soltanto locale. Tracce di sfruttamento di calcari nei pressi di luoghi abitati sono numerosissime, anche se scarsamente menzionate negli studi sul Nord Africa e ancora più raramente analizzati con un certo respiro, come invece è stato fatto per le cave romane nei dintorni di Volubilis[139]. Citate sono le cave presso Tipasa[140], in riva al mare e con i segni di estrazione ancora chiaramente visibili, quelle presso Thugga[141], presso Sétif[142] e altre ancora[143], limitatamente a una breve menzione.

[138] Id., p. 172.

[139] G. Feray, R. Paskoff, in «BAMaroc», 4, 1960, p. 481-487, e in «BAMaroc», 6, 1966, p. 269-300.

[140] M. Bouchenaki, *Fouilles de la Nécropole occidentale de Tipasa (Matarès) 1968-72*, Alger 1975, p. 80, nota 228.

[141] Dr. Carton, in «RecConst», 32, 1898, p. 214.

[142] L. Joleaud, A. Joly, in «RecConst», 42, 1908, p. 31.

[143] Cfr. A. Poulle, in «RecConst», 13, 1869, p. 646 (cave di Oum-el-Adeil sulle montagne di Ain-Morkha, presso Costantina); Bosredon, in «RecConst», 18, 1876-77, p. 389 (cave di Trik-el-Karreta); C. Virè, in «RecConst», 32, 1898, p. 36 (cave a Dra-Zeg-et-Ter, tra Constantina e Algeri); R. Grange, in «RecConst», 35, 1902, p. 24 (cave di Moktar-el-Hadjar, presso Thubunae, citate anche da Cp. Payen, in «AnnConst», 3, 1856-57, p. 173); J. Bosco - M. Solignac, in «RecConst», 45, 1911, p. 324, n. 1 (cave a nord di Ain-Baroud e presso lo Oued-Fehteria); F. Blanché, in «BullOran», 33. 1913, p. 223 (cave di Ain-el-Turck), ecc.

Infine, si è voluto sottolineare il ruolo che l'architettura ufficiale romana, con tutto il suo conformismo decorativo, ebbe durante il II secolo nel determinare l'apertura di numerose cave locali e nella formazione di officine esperte presso i vari centri cittadini, perché proprio su queste basi di organizzazione ci si poté fondare in età severiana e nel III secolo per il maggiore sviluppo di forme autonome nella decorazione architettonica, di forme cioè decisamente africane e svincolate dalla diretta imitazione dei modelli sia occidentali, sia orientali: è la libera interpretazione di queste due correnti a creare delle nuove tradizioni formali che caratterizzano appunto il panorama di una buona parte dell'architettura del III e dei due secoli successivi.

7. Conclusioni

Più volte, in altre sedi, si è rilevato come a Cartagine nell'età di Antonino Pio gli elementi architettonici conservati dell'elevato delle terme, del teatro e della grande basilica della Byrsa sono quasi esclusivamente in marmo proconnesio e pentelico: questa importazione di marmi per l'architettura (non solo bianchi ma anche colorati), documentata nel II secolo anche in altre città costiere del Nord Africa, e talvolta anche nell'interno, come più in generale l'espansione urbanistica e architettonica in questo periodo, devono essere letti in parallelo all'importante ruolo che la regione e i suoi porti ebbero nell'esportazione del grano e, di riflesso, anche di altri prodotti, come la ceramica fine da mensa (sigillata A) o alcune qualità di marmi colorati, quasi sempre provenienti dalla parte centrale e settentrionale della Proconsolare, in parallelo quindi alla grande ricchezza di quest'area della provincia già nel II secolo d.C.

Nella breve ricerca che qui è presentata, si è cercato di puntualizzare il perché dei radicali cambiamenti osservati in Tripolitania dal periodo di Marco Aurelio nell'edilizia pubblica, che acquisisce rapidamente le forme dell'architettura ufficiale dell'Oriente, e il perché dei processi di trasformazione avvertibili nell'edilizia pubblica dell'Africa Proconsolare durante l'età severiana e il III secolo, che porteranno all'elaborazione di forme autonome caratterizzate da riprese delle precedenti tradizioni architettoniche e decorative occidentali, ma anche puniche, a cui si aggiungono forti influssi microasiatici, forse mediati dalla vicina Tripolitania. Si è detto come questi cambiamenti siano da collegare con il ruolo e l'importanza economica sempre maggiore di queste province, tra le principali produttrici ed esportatrici di prodotti agricoli, in particolare del grano e dell'olio, non solo per le esigenze di Roma e dei mercati italiani,

ma anche di molte altre aree dell'Impero; in particolare la produzione dell'olio negli ultimi decenni del II e nel III secolo diviene l'attività economica principale della Tripolitania, della Byzacena e della regione intorno a Cartagine. Il conseguente arricchimento delle classi dirigenti locali, la fedeltà allo stato romano, insieme ad esigenze propagandistiche della nuova posizione sociale legate alle attività di munificenza, trovano dunque espressione tramite la ricostruzione e la monumentalizzazione sia dei templi della religione ufficiale romana, sia dei luoghi di culto delle divinità autoctone. Inoltre aumenta certamente l'importanza degli elementi della popolazione di origine punica, come mostrano l'ascesa al potere dello stesso Settimio Severo o il caso esemplare di Thugga, in cui finalmente si unifica la duplice struttura politica romane e punica, che ne aveva dominato la società (è del 205 la fusione della *civitas* e del *pagus Thuggensis* in un municipio[144]).

Le attestazioni più evidenti dei nuovi programmi di edilizia pubblica in Tripolitania, tra cui citiamo ancora i nuovi templi di Sabratha, il Foro severiano e le vie colonnate di Leptis, riguardano soprattutto il periodo da Marco Aurelio a Settimio Severo; nella Byzacena, invece, più genericamente l'età severiana e il III secolo, quando si costruiscono l'anfiteatro di Thysdrus, il grande Tempio A di Gigthis, le grandi terme di sud est di Mactaris, o i numerosi archi celebrativi e porte monumentali (l'arco di Diocleziano a Sufetula, la porta Nord — Bab el Ain — di Mactaris, ecc.), e quando aumentano nei centri costieri le possibilità di acquisto di marmi e manufatti marmorei orientali anche per l'architettura, e si diffondono sempre più i mosaici nell'edilizia privata[145].

A proposito della Proconsolare spesso sono stati citati in questo testo confronti con situazioni analoghe e anche con forme architettoniche dei tre grandi empori di Sabratha, Oea e Leptis Magna: ciò ha suggerito la domanda se le classi dirigenti tripolitane, con la loro ampia accettazione, a partire da Marco Aurelio, delle mode decorative e anche strutturali dell'architettura ufficiale orientale, abbiano avuto un ruolo nell'accettazione di forme orientali e di manufatti architettonici del tutto lavorati (i capitelli corinzi asiatici), da parte della Proconsolare, contribuendo in tal modo all'avvio del processo di trasformazione qui osservato nel III secolo. Questo possibile «influsso tripolitano» va inquadrato all'interno della comune origine punica di parte della popolazione, in particolare quella dei piccoli e medi proprietari e degli addetti al com-

[144] *CIL*, VIII, 26539; J. Gascou, in *ANRW*, II,10,2, p. 210.

[145] L. Foucher, *Inventaire des Mosaïques*, Sousse-Tunis 1960.

mercio ad essi collegati. Tale continuità di presenza punica è attestata, come è noto, dal prolungato uso della lingua[146] e di unità di misura puniche[147], e dal culto per divinità di origine fenicia durante tutta l'età imperiale[148]. Non è forse soltanto l'avvento all'impero della dinastia dei Severi a determinare una ripresa di vigore dell'elemento punico, attestato appunto dal rinnovamento talvolta grandioso dei santuari delle divinità autoctone: piuttosto si deve puntare l'attenzione proprio sulle condizioni economiche della Proconsolare e degli empori tripolitani in età antonina. È in questo periodo che i rapporti abbastanza stretti tra Cartagine e la Tripolitania sono rivelati da elementi architettonici molto simili, ancora di tipo occidentale e riferibili a diretti influssi di Cartagine (v. i capitelli sopra citati del Foro di Sabratha e di Tripoli): siamo, dunque, in un momento di poco precedente al grande cambiamento in senso orientale dell'architettura tripolitana sotto Marco Aurelio, ed è ovvio che quando avverrà, esso non potrà non avere delle conseguenze anche su tutta la Proconsolare.

[146] Cfr. C. COURTOIS, in «Revue Africaine», 94, 1950, pp. 159-182; M.J. COX, in «Studia Orientalia», 64, 1988, p. 1-19; M.G. AMADASI GUZZO, in *L'Africa Romana*, VII, pp. 101-108.

[147] V. in questo volume il contributo di P. Barresi, pp. 479-502.

[148] Testimonianze di ciò riguardano Leptis Magna, Sabratha, Gigthis con il suo grande tempio di Mercurio di tipo fenicio del I sec. d.C. (N. FERCHIOU, in «Africa», 10, 1988, p. 174 ss.), Bulla Regia con i suoi santuari del I sec. d.C., ecc.

Paolo Barresi

Sopravvivenze dell'unità di misura punica e suoi rapporti con il piede romano nell'Africa di età imperiale

L'indagine che qui si sta per esporre sulle unità di misura per le lunghezze risalenti alla tradizione punica, usate nell'Africa romana, si basa su piante e documentazioni grafiche già pubblicate; tentando di rintracciare nelle misure di edifici dell'Africa romana le unità di misura puniche, non si vuole proporre dogmaticamente una tesi, ma piuttosto fornire elementi di giudizio nuovi e ricapitolare i dati a nostra disposizione in un campo finora poco frequentato dagli studiosi, e certamente molto promettente per il futuro. Si spera che gli elementi emersi serviranno da spunto per ulteriori ricerche, da condurre sugli edifici stessi o in base a rilievi architettonici esatti e a grande scala, che spesso mancano nella pur densa bibliografia sull'Africa romana.

In particolare, per buona parte degli edifici da noi qui esaminati, sono state pubblicate piante a scala piuttosto buona (intorno a 1:200); ma per altri monumenti ci si è dovuti accontentare di piante meno accurate, e i risultati che ne deriveranno devono esser considerati quindi con un certo grado di prudenza.

Conosciamo le unità di misura puniche attraverso alcune *mensae mensurariae*[1], ossia campioni metrici che venivano posti nei mercati a cura degli edili cittadini per regolare le unità di misura usate negli scambi commerciali[2]. Le più importanti e meglio conservate sono quelle di Leptis Magna[3] e di Announa[4].

La *mensa mensuraria* di Leptis, trovata tra i due padiglioni del Mercato augusteo e datata al III sec. d.C.[5], è stata esaurientemente studiata da G. Ioppolo, che ha riconosciuto nei tre campioni incisi nel calcare locale, con varie sottodivisioni (dall'alto in basso), il cubito «punico», il piede romano e il cubito egizio. Ci riportiamo brevemente al suo studio per la descrizione delle tre misure, che esamineremo una alla volta (fig. 1).

[1] Di Stefano Manzella 1987, p. 95.

[2] Ioppolo 1967, p. 94.

[3] Pubblicata in Ioppolo 1967.

[4] Gsell, Joly 1918, pp. 78 ss.

[5] Ioppolo 1967.

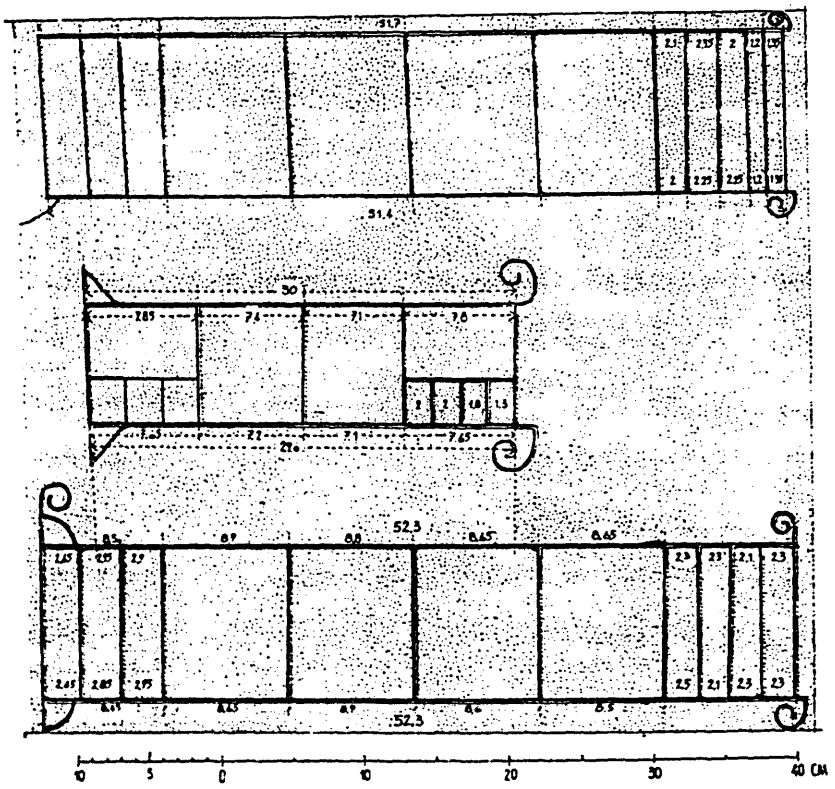


Fig. 1: *Mensa mensuraria* di Leptis Magna (da IOPPOLO 1967).

Il primo campione si differenzia solo di 1 mm. dal cubito punico (m. 0,515): il lato superiore è di poco più lungo (m. 0,517) di quello inferiore (m. 0,514), ma la media di m. 0,5155 è pienamente accettabile. La mancanza di precisione si può attribuire a difficoltà di lavorazione del blocco di calcare in cui il campione è inciso. Il cubito è diviso in 6 palmi; i due palmi estremi sono ulteriormente divisi, uno in tre parti (pollici), l'altro in quattro (digiti, uno dei quali a sua volta diviso in due). Poiché le sottodivisioni sono tutte leggermente diverse tra loro per grandezza, Ioppolo ha calcolato i sottomultipli del cubito aritmeticamente: il piede (4 palmi = 2/3 di cubito) è lungo 0,3436 m., il palmo (1/6 di cubito) 0,0859 m. e così via.

Tale campione di cubito è stato definito «punico» dallo Ioppolo,

che però non spiega su cosa si basi la sua pur giusta affermazione. Probabilmente si basa sull'affermazione del Segré[6] che a sua volta considera come cubito punico l'unità di misura raffigurata sull'altra *mensa* di Announa, da Gsell ritenuta un cubito egizio[7]. Inoltre gli altri due campioni si riferivano a misure notoriamente non puniche, cioè il piede romano e il cubito egizio, e giustamente ci si aspettava che la terza fosse punica, o comunque locale. A tutto questo si può aggiungere che nell'Africa romana sono molto comuni i blocchi tagliati su una misura attorno ai 50-51 cm., e anche questo avrà contribuito a far identificare la misura della tavola di Leptis con un cubito punico.

Sulla seconda misura proposta dalla *mensa* di Leptis, il piede romano, non è il caso di soffermarsi: la misura relativa al lato inferiore del campione è esatta al millimetro (m. 0,296), e le sottodivisioni in 4 palmi, 12 pollici, 16 digiti, sono coerenti con quanto sappiamo su di esso[8].

Il terzo campione è relativo al cubito «reale» egizio (0,525 m.): si tratta di un'unità di misura che era più o meno comune a tutti i paesi che erano stati incorporati nei vari regni ellenistici, usata certamente nell'Egitto saitico e tolemaico, e che, attraverso confronti con campioni di bronzo e basalto egizi, possiamo far risalire all'Egitto faraonico[9].

Lo Ioppolo nota come la triplicità dei campioni possa riferirsi a tre gruppi, a tre «culture» che possono aver influito sulla formazione della società di una città all'incrocio tra varie vie commerciali come era Leptis Magna. Si vede qui come anche la metrologia (normalmente ritenuta un ausilio di secondo piano, quasi come una «curiosità», nel campo degli studi antichi), posa essere di valido aiuto per la ricostruzione di un ambiente sociale ed anche economico dell'antichità: l'autorità centrale ha preferito, in questo caso, usare tre campioni metrici (ossia moltiplicare per tre il normale sforzo di controllo) perché non sa o non vuole imporre un'unica misura, e questo ci deve far riflettere sulle cause di un simile comportamento. Le tre «culture» non si sono ancora (siamo nel III sec. d.C.) amalgamate, al punto da far temere una rottura nel caso di misure più centralistiche? O si preferiva l'omaggio alla «cultura» dominante romana, pur volendo salvare tradizioni punicizzanti e rapporti privilegiati con l'area egizia? Sono solo due fra i molti interrogativi che un simile monumento può porre, ma opterei più per la seconda possibilità, visto che la cura dei campioni metrici spettava a magistrati cittadini, dunque locali.

[6] Segré 1927, p. 348.

[7] Gsell, Joly 1918, p. 79.

[8] Per es., Segré 1927, p. 5.

[9] Segré 1927, pp. 8 e ss.

Lo Ioppolo, nel suo meritorio studio (purtroppo rimasto troppo isolato), accenna anche a delle verifiche da lui compiute su alcuni monumenti leptitani[10]: in vari edifici della città libica (come la basilica del Foro Vecchio, l'edificio degli Scavi Nuovi a piombo sul mare, e altri) si nota l'uso di strutture a blocchi, tagliati sul cubito da 0,516 m., inserite in impianti architettonici dimensionati secondo il piede romano: curioso connubio che, secondo l'autore, si riporta alla divisione tra progettisti di cultura romana (e quindi portatori del piede romano) ed operai di cultura punica (abituati al cubito punico).

La relazione tra le due unità non è irrazionale dal punto di vista costruttivo: infatti, esiste una quasi coincidenza tra la lunghezza di 4 cubiti punici (m. 2,06) e quella di 7 piedi romani (m. 2,07). Secondo lo Ioppolo, si tratta di una coordinazione aritmetica voluta, ottenuta in età romana modificando una precedente unità di misura che potremmo chiamare «vetero-punica»: questo cubito vetero-punico è stato notato dallo Ioppolo esaminando le misure dei blocchi del podio del tempio di Roma e Augusto nel Foro Vecchio, tagliati per lo più secondo una misura tra 0,505 e 0,51 m. Naturalmente le misure prese sul luogo escludono o quasi la possibilità di approssimazioni derivanti da inesattezze di rilievo; inoltre lo studio si è basato su una cinquantina di blocchi, ed ha così il conforto della statistica.

La *mensa* di Announa era stata pubblicata già nel 1918: trovata anch'essa in un piccolo mercato e datata al II sec. d.C.[11], differisce però notevolmente da quella di Leptis. Si trattava di un blocco di calcare diviso in tre settori, tra i quali quello centrale presentava i tre campioni, gli altri due l'iscrizione:

M. Marius Aemilianus aedilis
mensuras structor(ias) et fabril(es) curavit.

Sembra evidente che si tratti di misure per l'edilizia, come si può anche arguire dal modo in cui sono fatti i campioni: invece di incisioni con sottodivisioni (come a Leptis Magna), qui si tratta di tre lunghe fessure, in cui probabilmente andavano poste le singole unità di misura da verificare[12]. Le dimensioni sono (dall'alto in basso): m. 0,298; m. 0,509; m. 0,516. Se la prima è sicuramente il piede romano (approssimativamente inciso) e la terza il cubito punico (identificato erroneamente dallo

[10] Ioppolo 1967, p. 95.

[11] Gsell, Joly 1918, p. 78.

[12] Cfr. Rakob 1974, p. 77, n. 53 e tav. 69, fig. 2.

Gsell col cubito egizio), la seconda non è facile da identificare: il Gsell propose che tale unità fosse originata da un cubito babilonese da 0,497 m., ma non spiegava perché fossero state usate insieme due misure così simili (appena 6 mm. di differenza tra questo cubito e quello «punico»)[13]. Più di recente, il Rakob si è occupato delle *mensae mensurariae* africane in margine al suo studio sul santuario di Zaghouan (in cui è usato un piede da cm. 29,42): riguardo a quella di Announa, l'autore interpreta giustamente il cubito da m. 0,516 come punico; la misura da 0,509 m. viene definita cubito egizio (per confronto con la *tabula* di Leptis), nonostante la forte differenza con la misura di Leptis (circa 2 cm.)[14]. Il Segré, invece, collega strettamente l'iscrizione alle misure e ritiene che le due misure diverse dal piede romano rappresentassero «...la prima un cubito *structorius*, la seconda un cubito *fabrilis*...»[15].

Alla luce di quanto notava lo Ioppolo per i blocchi del tempio di Roma ed Augusto a Leptis, questa ipotesi assume nuovo valore. In tal modo si spiega anche perché siano presenti nella stessa *mensa* campioni di due misure così vicine: quella da 0,516 m. è forse di più recente introduzione, una misura coordinata al piede romano ed usata per questo nei progetti architettonici (sarebbe questo il significato di *mensura structoria*); l'altra, da 0,509 m., è più legata all'antica tradizione punica ed è usata soprattutto dalle maestranze e dagli artigiani (*mensura fabrilis*). L'esempio di Leptis Magna, invece, sembra riferirsi a un momento in cui il cubito da 0,509 m. è caduto in disuso e non trova più posto nella *tabula* ufficiale.

Possiamo dunque riassumere, dicendo che le unità di misura usate da architetti e maestranze nell'Africa romana erano almeno quattro, tra cui due legate alla tradizione punica: il cubito *structorius* da 0,516 m. e il cubito *fabrilis* da 0,509 m. (che cadde in disuso tra II e III sec. d.C.?); e due importate dall'estero (il piede romano da 0,296 m. e il cubito egizio da 0,525 m.). Il legame tra la *mensura structoria* e il piede romano è stato recentemente riscontrato nel «tempio a divinità ignota» di Sabratha[16], ma anche l'uso del piede romano in Africa è stato dimostrato per edifici di tipo pubblico come alcuni fori della Tingitana[17] o anche per strutture templari come il santuario di Zaghouan[18]. Il cubito egi-

[13] GSELL, JOLY 1918, p. 80.

[14] RAKOB 1974, p. 77, n. 53. La misura di Rakob è però di m. 0, 514.

[15] SEGRÉ 1927, p. 348.

[16] TOMASELLO, JOLY 1984.

[17] EUZENNAT, HALLIER 1986, pp. 80 ss.

[18] Si veda ad es. RAKOB 1974.

zio, invece (testimoniato per ora dalla sola *mensa* di Leptis), non è stato finora riconosciuto con sicurezza: può considerarsi limitato al solo ambito culturale della Tripolitania, crocevia di strade carovaniere che dall'Egitto arrivavano sino a Cartagine[19]. Quanto ai cubiti punici, il loro uso in progetti architettonici di età romana non è stato finora sufficientemente indagato; spero che gli esempi qui riportati serviranno ad illustrare in modo sufficiente la sua sopravvivenza, o forse sarebbe meglio dire la sua continuità, in piena età romana. Si è recentemente affermato che il cubito punico sarebbe stato usato nel progetto dell'anfiteatro di Thysdrus[20]: restiamo in attesa che la notizia venga documentata più ampiamente.

La pluralità di unità di misura presenti nell'architettura romana d'Africa è stata riconosciuta anche da N. Ferchiou[21] che riconosceva nelle misure di colonne appartenenti ad alcuni edifici africani l'uso — oltre che del piede romano — anche di almeno altre quattro unità di misura: un cubito vicino a 0,50 m. (definito «asiatico»), uno da 0,525 (egizio), un altro da 0,52 m. (punico) e un cubito da 0,55 m. A parte quest'ultima unità di misura (che non compare in *mensae mensurariae* a me note), le altre sono coerenti con i campioni metrici africani conosciuti: sembra presente anche il cubito egizio. Il cubito da 0,55 m. merita una menzione a parte: in un'interessante indagine sulle unità di misura della Mauretania romana[22], è stato riconosciuto l'uso in contesti architettonici di un cubito da 0,55 m. e di uno da 0,46 m. (in rapporto reciproco di 6:5). L'uso di un cubito grande e di uno piccolo trova riscontro in ambito egizio e mesopotamico, mentre l'origine delle due unità è riportata all'ambito greco (piede olimpico da 0,368 m.). Un'unità di misura da 0,31 m. sarebbe stata usata a Bulla Regia[23], mentre un intervento complessivo sulle unità di misura africane nell'antichità è stato pubblicato di recente da G. Hallier[24].

Si può passare ora all'esame di alcuni edifici romani d'Africa per vedere se le loro misure sono traducibili nelle diverse unità di misura di cui si è parlato. I rischi di una tale procedura, com'è noto, sono molti e difficili da evitare: è sempre possibile distorcere le misure reali (fra l'altro

[19] Tomasello, Joly 1984, p. 163.

[20] Fantar 1989, p. 69.

[21] Ferchiou 1975, p. 42.

[22] Jodin 1975.

[23] Hanoune 1989, p. 414.

[24] Hallier 1984/85.

non sempre esattamente rilevate o riscontrabili sulle piante pubblicate) per adattarle alla propria ipotesi, e a volte bastano pochi centimetri per farlo. Nel nostro caso i rischi aumentano (in 3 cm. di differenza si pongono tre unità di misura diverse) ma ritengo che una tale indagine possa comunque avere valore: gli errori sono possibili ma se si procede con cura e con esattezza si può ridurre di molto il rischio. Inoltre la ricerca dell'unità di misura antica negli edifici può essere facilitata anche dalla ricerca di schemi geometrici e modulari: se le unità di misura proposte disegnano un reticolo modulare, cioè se si possono inquadrare in un sistema di linee che serviva realmente all'architetto per disegnare e poi attuare il progetto, si può aggiungere un elemento di probabilità in più al riconoscimento di quella determinata unità di misura. Spero che gli esempi che proporrò serviranno a illustrare e provare meglio quanto dico. Resta comunque inteso che si vuole solo proporre un'ipotesi, da verificare per mezzo di studi più approfonditi.

Infine, è chiaro che se verranno trovate unità di misura puniche nei progetti di edifici di età imperiale in Africa, si avrebbe un'indicazione che il caso di Leptis non andrebbe applicato a tutta l'Africa: insomma, se a Leptis gli architetti erano tutti di cultura romana (tanto da voler impiegare nella progettazione il piede romano)[25], nel resto dell'Africa romana lavoravano ancora architetti di cultura punica o comunque non del tutto romana. È quanto vedremo adesso.

Iniziamo dal cubito punico di 0,516 m., l'unità di misura che compare in tutte e due le *mensae* esaminate e che è stata già documentata nel tempio a divinità ignota di Sabratha[26], in coordinazione col piede romano secondo il rapporto 4 cubiti = 7 piedi romani.

Gli edifici considerati qui sono per lo più templi «africani» o «a corte», cioè costituiti da una corte porticata con tre o quattro gallerie, su una delle quali si affacciano una o più celle. Il tipo non ha esatti paralleli nel repertorio architettonico ellenistico-romano, e deve dunque considerarsi di origine locale (non entriamo nella questione delle origini di questo tipo templare). È evidente quindi che ci si aspetta più facilmente di trovare utilizzato il cubito punico in questo tipo di tempio piuttosto che nei vari tipi templari legati direttamente a modelli romani. Tuttavia nel tempio di Sabratha sopra citato il cubito punico è utilizzato a livello di progetto (anche se in coordinazione col piede romano), e si tratta di un classico edificio prostilo tetrastilo su podio: ciò indica che non sarebbe

[25] Ioppolo 1967, p. 95; Tomasello, Joly 1984, p. 161.

[26] Tomasello, Joly 1984.

strano ritrovare unità di misura puniche anche in templi più legati a moduli romani, purché in essi non fosse utilizzato marmo d'importazione. Infatti è noto che nei monumenti costruiti con marmo non africano, soprattutto proveniente da cave orientali come quelle di Afrodisia o del Proconneso, venivano impiegate largamente maestranze di origine greco-orientale, con l'uso conseguente di unità di misura romane o comunque non africane[27]. L'uso coordinato di piede romano e cubito a Sabratha ha avuto anche l'effetto di rendere compatibili le misure della decorazione architettonica, eseguita in marmo importato e quindi in piedi romani, con il cubito punico usato nel resto della costruzione, in cui ci si è invece serviti di materiali locali[28].

Il primo caso di impiego del cubito punico da 0,516 m. in fase progettuale si può riscontrare nel Tempio di Apollo a Bulla Regia (fig. 2). L'edificio, il primo tempio «a corte» conosciuto in Africa, è datato esattamente al 34/35 d.C. grazie a un'iscrizione; in una seconda fase la pianta fu leggermente modificata, probabilmente in età adrianea, con l'abolizione della galleria Sud della corte porticata. In tal modo si ottenne un migliore raccordo coi portici del Foro antistante[29]. L'unica planimetria finora pubblicata risale al 1908 ed è in scala attorno a 1:250[30], e su di essa si è basata la ricostruzione metrologica.

La pianta della I fase sembra utilizzare un reticolo di quadrati[31] di modulo 5 cubiti, che costituiva una maglia di riferimento su cui l'architetto si appoggiava per il disegno e la realizzazione pratica della costruzione. L'intero reticolo misura 60×50 cubiti (= 12×10 M); le colonne del peristilio formano un rettangolo di 25×30 cubiti (5×6 M), l'intera corte si iscrive in un quadrato di 45×45 cubiti (9×9 M). Anche le celle si iscrivono nel reticolo: quella centrale misura 20×15 cubiti (4×3 M), la cella Ovest risulta di 15×15 cubiti (considerando linee interne alle pareti). Il tempio presenta due sole celle vere e proprie: la parte immediatamente ad Est della cella centrale non si inquadra nelle linee del reticolo (le pareti, non ortogonali, formano tre ambienti ristretti) e per essa si può ipotizzare una modifica progettuale (in questo punto, infatti, ci si aspetterebbe una cella simmetrica a quella Ovest), oppure un intervento

[27] TOMASELLO, JOLY 1984, p. 160; PENSABENE 1972, pp. 324 e ss.

[28] TOMASELLO, JOLY 1984, p. 160.

[29] BESCHAOUCH, HANOUNE, THEBERT 1977, p. 86.

[30] MERLIN 1908, pl. I.

[31] Per il reticolo di quadrati come aiuto al progettista, cfr. COULTON 1977; TOMASELLO, JOLY 1984, p. 161.

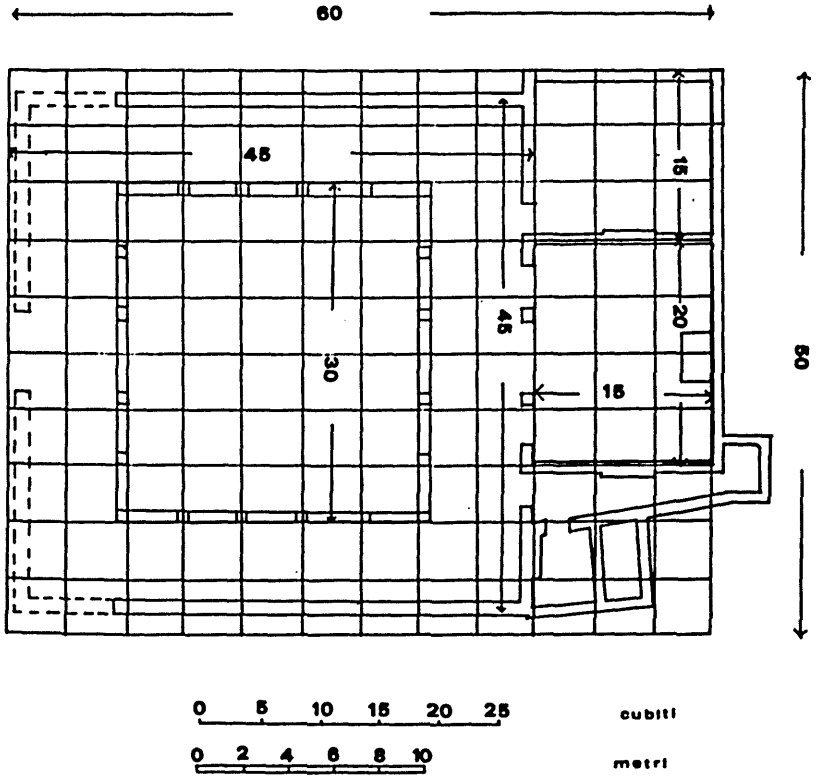


Fig. 2: Bulla Regia. Tempio di Apollo (da MERLIN 1908).

posteriore che ha forse abolito una precedente cella laterale che invece troverebbe posto nel reticolo modulare se fosse uguale a quella Ovest. Tutte le misure sembrano dunque ben inquadrabili nel sistema punico che utilizza ancora il cubito da 0,516 m. del quale avremmo quindi una prima attestazione ben databile alla metà circa del I sec. d.C.

Il risultato che ci si attendeva era forse un altro: dato che il cubito da 0,516 m. sarebbe nato per rispondere a problemi di compatibilità tra piede romano e cubito punico, in seguito all'arrivo del marmo orientale e degli artigiani con esso collegati[32] nel II sec. d.C., in questo periodo si doveva riscontrare l'uso dell'altro cubito, da 0,509 m. Va detto, però,

[32] IOPPOLO 1967; TOMASELLO, JOLY 1984.

che la differenza tra le due unità è di soli 6 mm.; essa diventa tanto più apprezzabile quanto maggiori sono le distanze misurate, o si può cogliere con misure dirette sui blocchi (cosa per noi impossibile, al momento). Per questo, bisogna attendere un rilievo più esatto e uno studio più dettagliato sul monumento; non dovremo forse attendere molto, perché a Bulla Regia opera da anni una missione franco-tunisina.

Tra i templi confrontabili con questo, uno specialmente mostra anche somiglianze dal punto di vista metrologico e proporzionale: nel tempio di Tellus a Thugga (datato al 261 d.C.)[33], si nota l'uso di un reticolo modulare di 14×10 quadrati di lato 2,5 cubiti (la metà del modulo usato a Bulla Regia), in cui si nota una suddivisione della pianta simile a quella adottata a Bulla Regia (fig. 3). La corte è infatti un quadrato di 9×9 M, le celle sono iscritte in quadrati da 3×3 M (laterali) e in un quadrato da 4×4 M (centrale). Il cubito usato è da 0,516 m. e qui la cronologia dell'edificio coincide con quella della *mensa* di Leptis Magna. La pianta del tempio su cui si è basata l'analisi è a scala 1:244[34].

Un altro tempio africano in cui si ritrova il cubito da 0,516 m. è il tempio a corte di Sufetula (fig. 4). Una pianta in scala 1:250 circa è stata pubblicata recentemente da Noël Duval, che ha studiato la sovrapposizione al tempio di una basilica cristiana[35]. Per questo tempio sembra più adatto un sottomultiplo del cubito, il piede punico, equivalente ai 2/3 del cubito e cioè a m. 0,3436[36].

Il tempio di Sufetula è inquadrato in un reticolo di quadrati (modulo: 10 piedi punici da 0,3436 m.) che misura in totale 130×100 piedi punici (13×10 M). La cella centrale equivale a 30×30 piedi (linee interne alle pareti laterali), quelle laterali a 15×35 piedi. La corte centrale misura in tutto 85×100 piedi, i portici laterali sono larghi 15 p.; il peristilio misura 70×60 p. (linee interne), il portico sulla facciata è lungo 15×100 p.

L'uso del piede invece del cubito è una variante richiesta forse da una maggiore cura nella progettazione dell'edificio, di ben più grandi pretese che quello di Bulla Regia. Anch'esso è databile al III sec. d.C.[37], periodo nel quale risulta ben nota l'unità di misura punica di 0,516 m.

[33] Poinssot 1958, p. 45.

[34] Merlin 1918, tav. XXXVII.

[35] Duval 1971a.

[36] Ioppolo 1967, p. 93: il cubito è formato da 6 palmi, il piede da 4 palmi di cm. 8,59 ciascuno.

[37] Duval 1971a, p. 276.

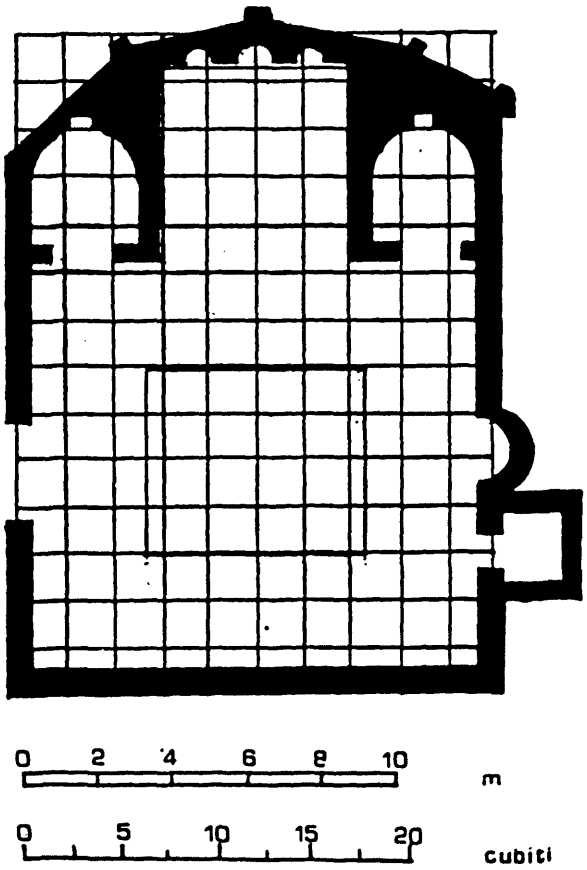


Fig. 3: Thugga, Tempio di Tellus (da MERLIN 1918).

Costruito in base al cubito punico sembra anche il tempio di Djebel Oust (fig. 5)[38], le misure totali sono di 54×45 cubiti (rapporto 6:5, già osservato a Bulla Regia), con l'unica cella di 18×16 cubiti circa 4×3,5 M) inserita in un reticolo di quadrati (lato di ogni modulo: 4,5 cubiti). Le misure interne del peristilio sono di 22,5×31,5 cubiti (5×7 M), quelle esterne sono di 45×36 cubiti; i portici sono tutti di ampiezza diversa,

[38] DUVAL 1971a, p. 291.

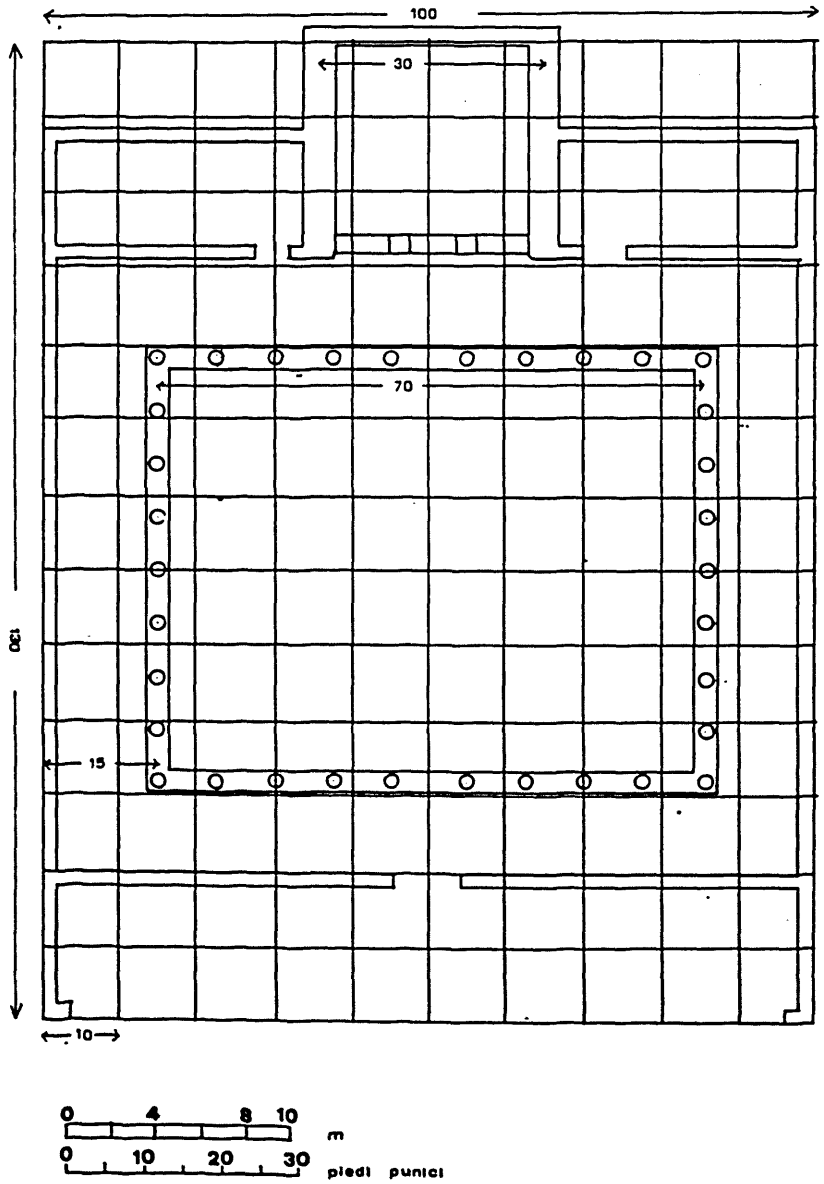


Fig. 4: Sufetula, Tempio a corte (da DUVAL 1971a).

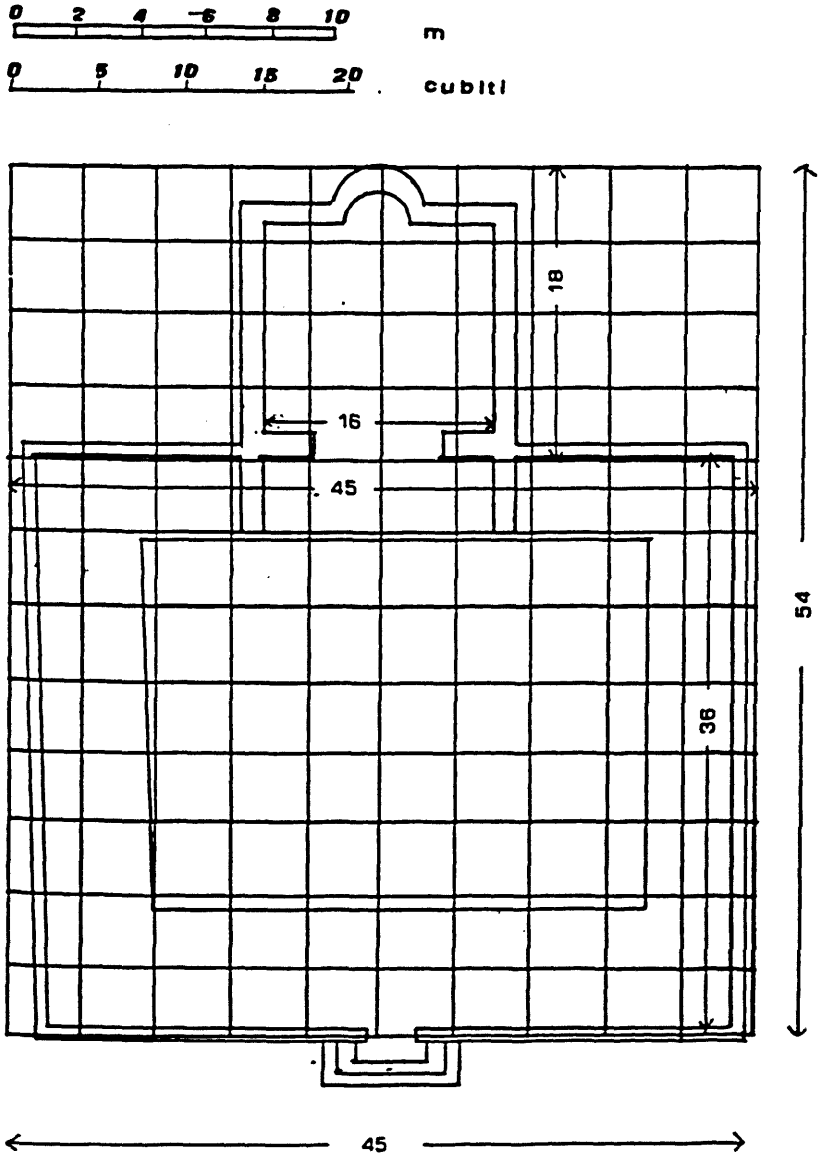


Fig. 5: Djebel Oust, Tempio a corte (da DUVAL 1971a).

forse per una certa approssimazione in fase di realizzazione del progetto (evidente anche dalla mancanza di ortogonalità dei muri).

Dopo aver visto le misure di alcuni templi «africani», verifichiamo se è possibile riconoscere unità di misura di tradizione punica anche in templi di tipo «romano», classici templi con cella e pronao su podio e accessibili con scalinate.

Una prima proposta riguarda il Capitolium di Thibilis[39], della fine del III sec. d.C.[40]. Lo schema è una variante di quello canonico dei templi romani (fig. 6): tre celle rettangolari uguali, su podio, ma solo quella centrale ha il pronao e davanti ad esso c'è la scalinata, spostata sui lati di un avancorpo. Le misure del tempio, traducibili in cubiti punici vicini a 0,516 m., sono: larghezza totale del podio, 45 cubiti; lunghezza totale 37,5 (rapporto 6:5, modulo del reticolo: 7,5 cubiti). Le celle sono larghe ciascuna 15 cubiti (2 M), la lunghezza è di 19 (circa 2,5 M), mentre col pronao della cella centrale arriva alla lunghezza di 30 cubiti (4 M). L'avancorpo con le scalinate di fronte alla cella è lungo 7,5 cubiti (1 M), largo 24 (fuori reticolo).

Anche il Capitolium di Sufetula (fig. 7), costituito da tre tempietti prostili tetrastili di II-III sec. d.C., sembra progettato in base al piede punico da 0,3436 m. (come si è visto, 2/3 del cubito). Il tempio centrale (B) è il più grande, misura 75×30 p. e si può considerare basato su un reticolo di 10×4 quadrati con modulo da 7,5 p. (rapporto di 5:2) nel podio; mentre misura 37,5×30 p. la zona postica relativa alla cella, equivalente a metà dell'intero rettangolo (5×4 M); il pronao è lungo circa 19 p. (ossia 18,75 p. = 2,5 M) e altrettanto la scalinata.

Lo schema geometrico e l'unità di misura usata nei templi laterali A e C sono uguali (rettangolo totale 5:2 ulteriormente diviso da un reticolo di quadrati, cella 5×4 M; piede punico da 0,3436 m.), ma cambia il modulo: 7 p., leggermente più piccolo di quello del tempio B. Le misure totali del rettangolo sono di p. 70×28 (ancora 10×4 M), la cella 35×28 p., il pronao e la scalea lunghi ciascuno 17,5 p. I templi sono databili al III sec. d.C.[41].

Sul piede punico sembra basarsi anche il Capitolium di Timgad (fig. 8), periptero *sine postico* su podio della fine del II sec.: le misure totali di 120×66 p., la cella di 78×42 p. sembrano indicare anche qui l'uso del piede punico e un reticolo modulare su base 6 p.[42]. Inoltre, nella ri-

[39] Misure ricavate dalla pianta ricostruita pubblicata da BARTON 1982, p. 338 e misure a p. 330.

[40] GSELL, JOLY 1918, p. 72.

[41] BARTON 1982, pianta a p. 339.

[42] BARTON 1982, pianta a p. 336.

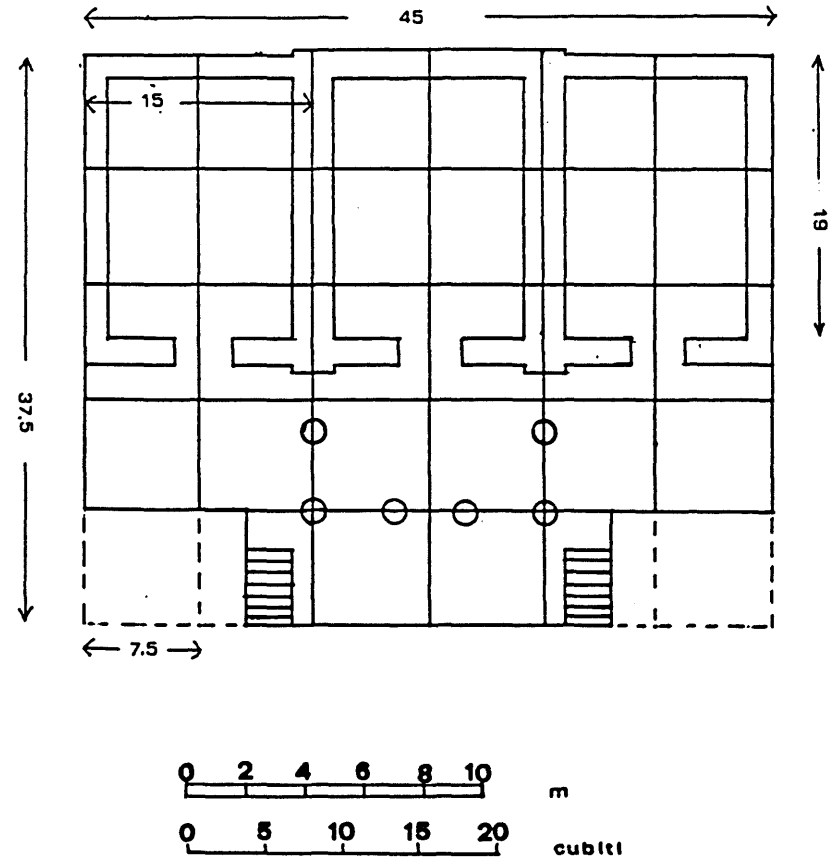


Fig. 6: Thibilis. Capitolium (da BARTON 1982).

costruzione generalmente accettata[43], le basi delle colonne del peristilio si dispongono entro i quadrati del reticolo (interesse m. 4,14 = p. 12), la scalinata risulta di 7 × 3 M. È possibile che vi fosse coordinazione col piede romano, secondo l'esempio di Sabratha: il modulo di 6 piedi punici (m. 2,06) è uguale a 7 piedi romani (m. 2,07). Inoltre sono presenti elementi architettonici in marmo che potevano richiedere l'accordo tra i due sistemi di misura.

Veniamo ora al «*cubitus fabrilis*», l'unità di misura ritrovata finora

[43] BALLU 1911, p. 194.

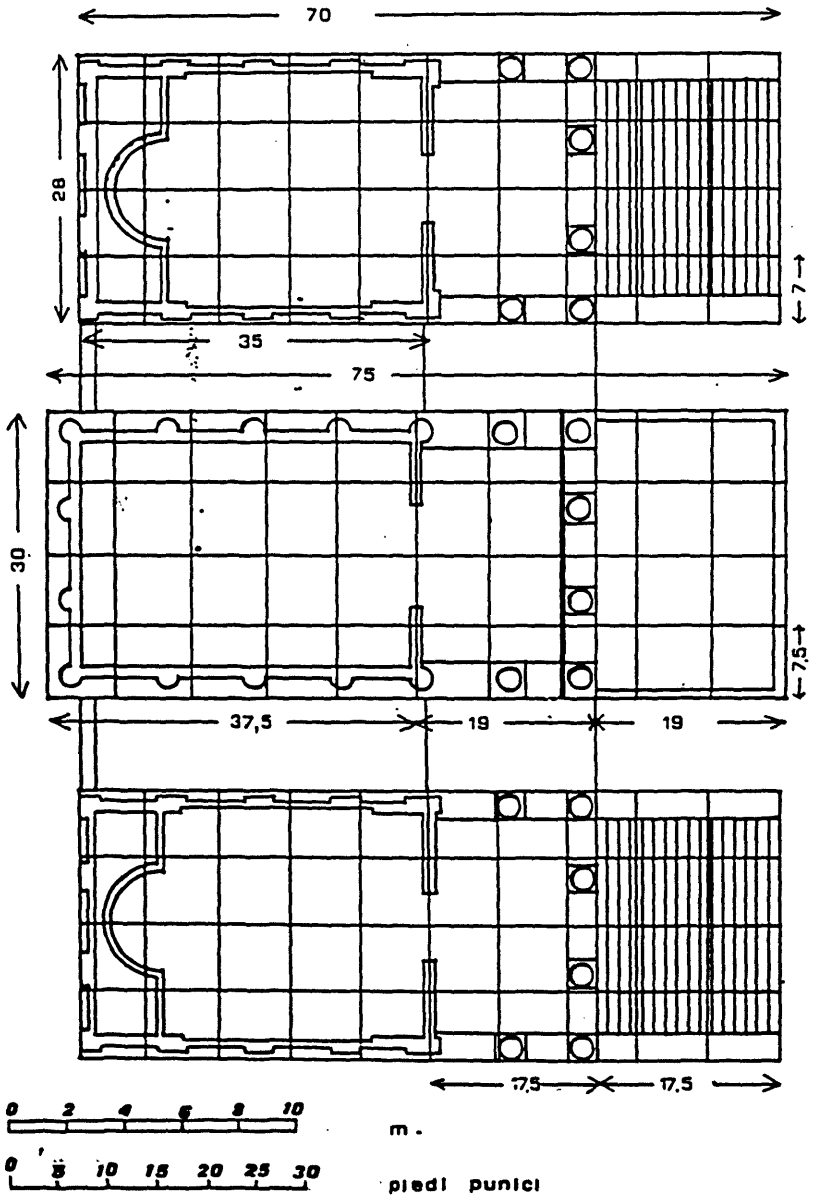


Fig. 7: Sufetula. Capitolium (da BARTON 1982).

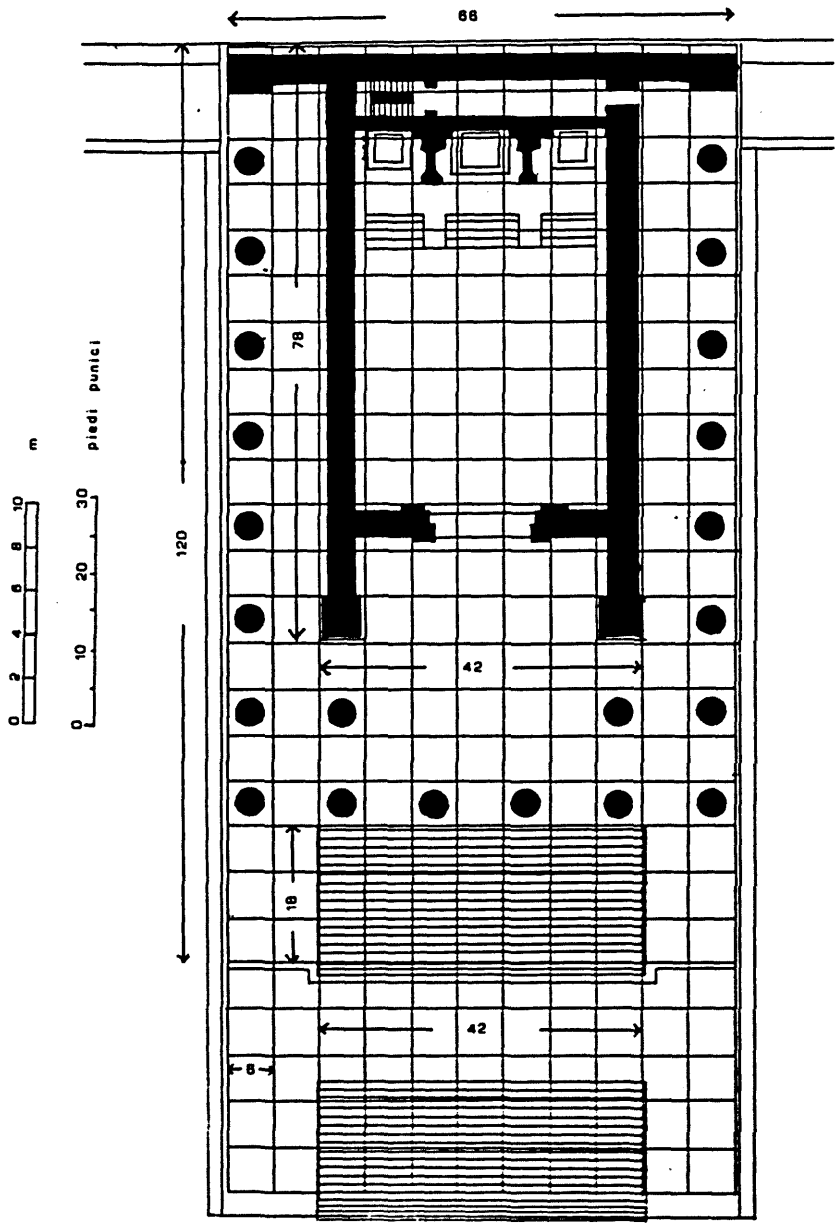


Fig. 8: Timgad. Capitolium (da BARTON 1982).

solo nella *mensa mensuraria* di Announa (equivalente a m. 0,509) ma probabilmente, come si è visto, da identificare con l'unità di misura usata dai tagliapietre di inizio I sec. d.C. a Leptis Magna[44], compresa tra m. 0,505 e m. 0,51.

Se tale unità fosse veramente di antica tradizione punica, si dovrebbe ritrovare in edifici preromani dell'Africa oppure, in età romana, in contesti poco «romanizzati» (edilizia non ufficiale, templi di culti non romani, zone periferiche). Da questo punto di vista, le indagini finora compiute danno risultati contrastanti: se a Cartagine gli isolati costruiti dopo il V sec. a.C. sembrano utilizzare un cubito da 0,518 m.[45], un cubito da 0,51 m. circa sembra impiegato in un ipogeo punico di VII sec.[46] e in mausolei preromani[47]. A Mozia si è proposto l'uso sia del piede attico da 0,296 m. che del cubito egizio, anche «accorciato», da 0,52/0,51 m.[48]; a Cartagine si è visto anche l'uso in frammenti architettonici di un cubito «grande» da 0,50 m. e uno «piccolo» da 0,44 m., vicino a quello attico[49]. Non è possibile al momento stabilire se tale bipartizione possa prefigurare quella tra cubito punico e piede romano, come non ci si può pronunziare con certezza sull'esistenza del *cubitus fabrilis* in contesto punico preromano.

Se esso fosse esistito, però, e se fosse sopravvissuto in età romana, ci aspetteremmo di trovarlo nei templi «africani», dove invece si è notato l'uso del *cubitus structorius* da 0,516 m.; il cubito *fabrilis* va cercato allora, forse, in un campo edilizio forse meno «ufficiale» rispetto a quello dei templi. Il frigidarium delle Terme di Madaura (fig. 9), di cui esiste una pianta in scala piuttosto adatta all'analisi (1:150)[50], sembra utilizzare questo cubito o uno molto simile: infatti, le esedre sui lati minori del frigidarium sono lunghe esattamente m. 5,075, o 10 cubiti da 0,5075 m. Si potrebbe trattare anche di una misura vicina a m. 5,16 (solo 8 cm. di differenza che la scala non consente di apprezzare al massimo), ma il cubito da 0,5075 m. si adatta anche ad altre parti dell'edificio. Si può proporre anche un reticolo basato su un modulo da 3 cubiti da m. 0,5075

[44] Ioppolo 1967, p. 97.

[45] Rakob 1984, p. 9, n. 20.

[46] De Vogue 1889, pp. 171-72 che però lo ritiene egizio, nonostante le misure.

[47] Saladin 1887, p. 135.

[48] Isserlin, Du Plat Taylor 1974, pp. 93-95.

[49] Lancel 1982, p. 370.

[50] Duval 1971b.

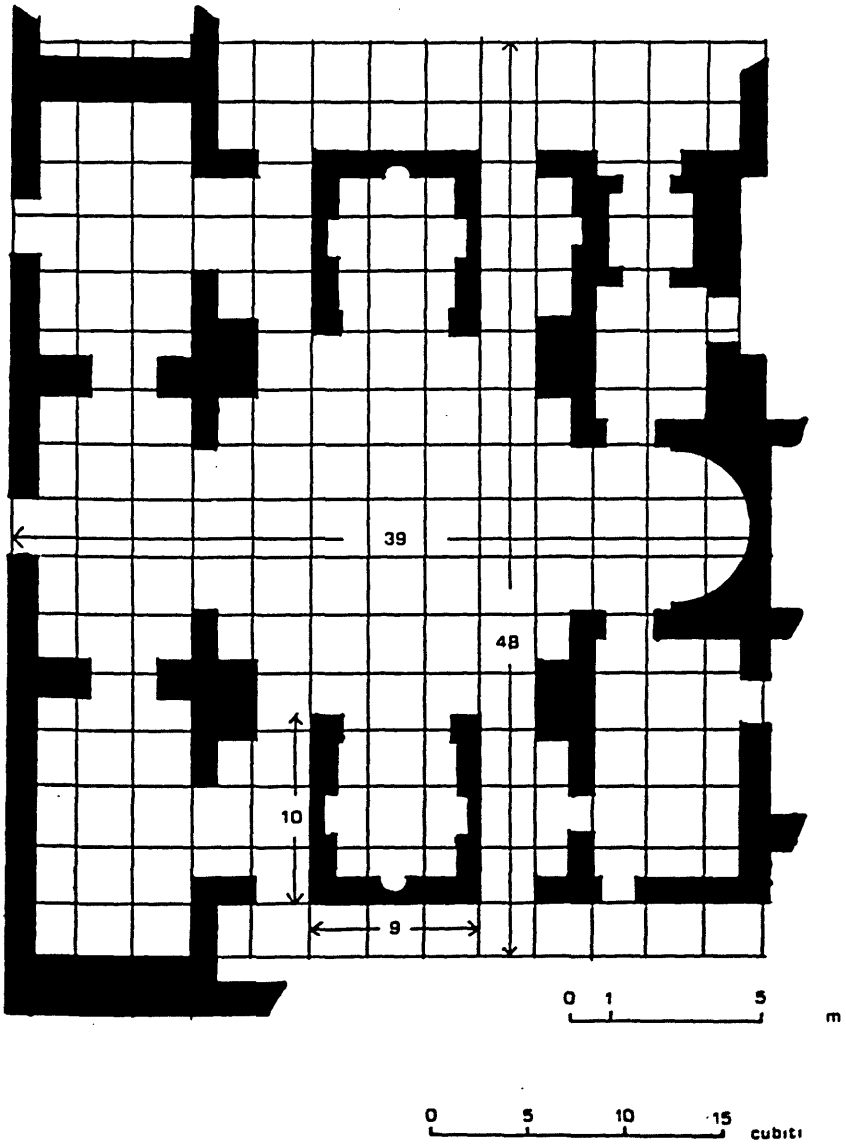


Fig. 9: Madaura. Frigidarium delle Terme (da DUVAL 1971b).

(leggermente più piccolo di quello della *mensa* di Announa): così la larghezza totale è 39 cubiti, la lunghezza 48 cubiti (13 × 16 M), mentre le dimensioni totali delle terme sono m. 30,20 × 33,80 ovvero 90 × 100 p. *fabriles*. Un controllo delle misure sul luogo è però necessario per verificare questa interpretazione, anche se si tratta di un'architettura in cui l'uso del cubito compatibile col piede romano non aveva avuto necessità di affermarsi; l'architetto conservava l'antica unità di misura che era più consueta alle maestranze.

Infine, l'unico esempio reperito per il cubito egizio da 0,525 m. è il «tempio sul Decumano» a Leptis Magna[51] (fig. 10): la corte entro cui sorge l'edificio è 90 × 68 piedi (2/3 del cubito: m. 0,35), il tempio misura 40 × 20 p. (probabile modulo da 8 p.); il portico è largo 2 M (16 p.), la corte interna è 56 × 52 p. (7 × 6,5 M). Non stupisce la presenza del cubito egizio a Leptis (lo si è già trovato inciso nella *mensa mensuraria* del Mercato augusteo). Le misure sono però prese da una pianta a piccola scala e vanno considerate con prudenza.

L'unità di misura da 0,516 m. sembra dunque molto ben attestata nell'architettura romano-africana; e non soltanto a livello delle misure usate dalle maestranze (dimensioni delle pietre da costruzione, se esse risalgono a cave locali), ma anche nei progetti d'insieme dovuti all'opera dell'architetto.

Se i risultati ottenuti sono degni di considerazione, ne possiamo trarre utili conclusioni per la storia dell'architettura romana d'Africa e le sue implicazioni economico-sociali. In generale, gli edifici costruiti nelle città dell'Africa Proconsolare o della Tripolitania si devono alla munificienza di onorati e stimati cittadini, particolarmente facoltosi, che «donano» alla collettività un nuovo ornamento architettonico, un omaggio a un dio, un'opera necessaria a una migliore vita cittadina, come un acquedotto. Nel caso dei templi — presenti quasi nella totalità dei casi qui esaminati — il fenomeno è particolarmente avvertibile[52]. Gli architetti che dovevano tradurre in pietra, potremmo dire, le specifiche richieste del munifico committente, erano di cultura romana o punica? Da quanto si è visto in questo studio, possiamo dire che certamente l'architettura nell'Africa romana era praticata anche da un certo numero di professionisti di cultura punica, che hanno senza dubbio vissuto gli insegnamenti ellenistico-romani in modo non pedissequo ma sicuramente originale (come si vede, tra l'altro, dalla novità di certe soluzioni planimetriche e da nuove interpretazioni di decorazioni architettoniche[53].

[51] Bianchi Bandinelli, Caputo, Vergara Caffarelli 1963, fig. 224, p. 103.

[52] Pensabene 1987, p. 453.

[53] Pensabene 1987, p. 430 e ss.

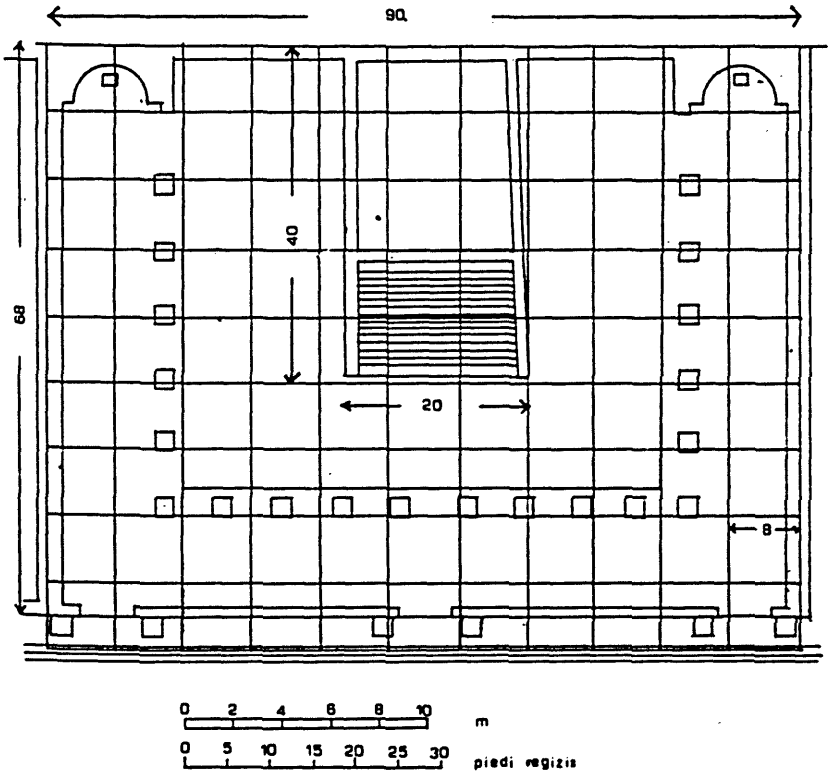


Fig. 10: Leptis Magna, «Tempio sul Decumano» (da BIANCHI BANDINELLI, CAPUTO, VERGARA CAFFARELLI 1963).

A che scuola si sono formati questi architetti, e a partire da quando? Si può pensare che abbiano lavorato inizialmente con professionisti di cultura romana per poi staccarsene e utilizzare gli strumenti che forniva loro una precedente formazione culturale, per poi dare luogo a una tradizione architettonica nuova. Il processo potrebbe essersi avviato già in età augustea, ma bisogna ovviamente distinguere zona per zona: la Tripolitania sarà stata all'avanguardia, le altre regioni africane avranno seguito con calma l'evolversi della politica augustea in Africa che mirava al rispetto delle tradizioni puniche in tutti i campi più che a uno sfruttamento totale[54]. Nulla esclude, però, che anche architetti romani po-

[54] KOTULA 1972, p. 73.

tessero utilizzare il piede punico per uniformarsi alle esigenze locali. Il processo sembra già ben avviato nel II sec. d.C. quando col tempio a divinità ignota di Sabratha si ha l'attestazione che i concetti tra mondo africano e tradizione architettonica romana si sono fatti meno passivi e si è arrivati alla formulazione di un nuovo linguaggio[55].

Resta comunque ben evidente la forza che la tradizione punica ha avuto nei riguardi della conquista romana. La «romanizzazione» dell'Africa si presenta anche qui nella sua reale forma di vernice esterna, che poco ha potuto intaccare il nocciolo della civiltà preesistente[56].

[55] TOMASELLO, JOLY 1984, p. 162.

[56] PFLAUM 1972, p. 68.

Bibliografia

BALLU 1911: A. BALLU, *Les ruines de Timgad*, Paris 1897-1911.
BALLU 1913: A. BALLU, «BCTH», 1913, p. 163.
BARTON 1982: I.M. BARTON, *Capitoline Temples in Italy and the Provinces (especially Africa)*, in «*ANRW*», II, 12, 1, New York-Berlin 1982, pp. 259-342.
BESCHAOUCH, HANOUNE, THÉBERT 1977, *Les ruines de Bulla Regia*, Rome 1977.
BIANCHI BANDINELLI, CAPUTO, VERGARA CAFFARELLI 1963: R. BIANCHI BANDINELLI, G. CAPUTO, E. VERGARA CAFFARELLI, *Leptis Magna*, Milano 1963.
COULTON 1977: J.J. COULTON, *Greek Architects at Work*, London 1977.
DEGRASSI 1951: N. DEGRASSI, *Il mercato romano di Leptis Magna*, in «QAL», 2, 1951, pp. 37-70.
DE VOGUE 1889: M. DE VOGUE, *Note sur les nécropoles de Carthage*, in «RA», 1889-1, pp. 163 ss.
DI STEFANO MANZELLA 1987: I. DI STEFANO MANZELLA, *Mestiere d'epigrafista*, Roma 1987.
DUVAL 1971a: N. DUVAL, *Église et temple en Afrique du Nord*, in «BCTH», 7, 1971, pp. 265-296.
DUVAL 1971b: N. DUVAL, *Église et thermes en Afrique du Nord*, in «BCTH», 7, 1971, pp. 297-317.
EUZENNAT, HALLIER 1986: M. EUZENNAT, G. HALLIER, *Les forums de Tingitane. Observations sur l'influence de l'architecture militaire sur l'architecture civile de l'Occident romain*, in «Ant. Afr.», 22, 1986, pp. 73-98.
FANTAR 1989: M. FANTAR, *Survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord*, in «L'Africa Romana», VII, Sassari 1990, pp. 53-71.
FERCHIOU 1975: N. FERCHIOU, *Architecture romaine de Tunisie. L'ordre: rythmes et proportions dans le Tell*, Tunis 1975.
GSELL, JOLY 1918: S. GSELL, A. JOLY, *Announa*, Paris 1918.
GSELL, JOLY 1922: S. GSELL, A. JOLY, *Mdaourouch*, Paris 1922.
HALLIER 1984-85: G. HALLIER, *Remarques sur les métrologies de l'Afrique antique*, in «BCTH» 20-21, 1984-85, pp. 142 e ss.
HANOUNE 1989: R. HANOUNE, *«Opus africanum» à Bulla Regia (Tunisie)*, in «L'Africa romana», VII, Sassari 1990, pp. 409-414.
IOPPOLO 1967: G. IOPPOLO, *La tavola delle unità di misura nel mercato augusteo di Leptis Magna*, in «QAL», 5, 1967, pp. 89-98.
ISSERLIN, DU PLAT TAYLOR 1974: B.S.J. ISSERLIN, J. DU PLAT TAYLOR, *Motya, a Phoenician and Carthaginian City in Sicily*, I, Leiden 1974, pp. 93-97.
JODIN 1975: A. JODIN, *Recherches sur la métrologie du Maroc punique et hellénistique*, Tanger 1975.
KOTULA 1972: T. KOTULA, *Remarques sur la tradition punique...* in AA.VV., *Akten des VI. Int. Kongr. für gr. und lat. Epigraphik*, München 1972, pp. 73 ss.

LANCEL 1982: S. LANCEL, *Byrsa II, Niveaux et vestiges puniques*, Rome 1982, pp. 370 e ss.
LASSUS 1969: J. LASSUS, *Visite à Timgad*, Alger 1969.
MERLIN 1908: A. MERLIN, *Le temple d'Apollon à Bulla Regia*, Paris 1908.
MERLIN 1912: A. MERLIN, *Forum et eglises de Sufetula*, Paris 1912.
MERLIN 1918: A. MERLIN, in «BCTH», 1918, pp. CLIII-CLVI.
PENSABENE 1972: P. PENSABENE, *Considerazioni sul trasporto di manufatti marmorei in età imperiale a Roma e in altri centri occidentali*, in «Dial. di Arch.», 6, 1972, pp. 317-62.
PENSABENE 1986: P. PENSABENE, *La decorazione architettonica nell'Africa romana: studio preliminare sui capitelli*, in AA.VV., *Società romana e impero tardoantico*, III, Roma 1986.
PENSABENE 1987: P. PENSABENE, *Architettura e decorazione architettonica nell'Africa romana: osservazioni*, in «L'Africa romana» V, Sassari 1988, pp. 431-458.
PFLAUM 1972: H.G. PFLAUM, *La romanisation de l'Afrique*, in AA.VV., *Akten des VI. Int. Kongr. für gr. und lat. Epigraphik*, München 1972, pp. 55-72.
POINSSOT 1958: CL. POINSSOT, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958.
QUONIAM 1952: P. QUONIAM, *Fouilles recentes à Bulla Regia*, in «CRAI», 1952, pp. 460-72.
RAKOB 1974: F. RAKOB, *Das Quellenheiligtum in Zaghouan*, «MDAI(R)», 81, 1974, pp. 41-89
RAKOB 1984: F. RAKOB, *Deutsche Ausgrabungen in Karthago: die punischen Befunden*, in «MDAI(R)», 91, 1984, pp. 1 ss.
SALADIN 1887: H. SALADIN, *Rapport sur la mission faite en Tunisie*, in «Nouv. Arch. des Missions», 13, 1887, pp. 135 ss.
SEGRÉ 1927: A. SEGRÉ, *Metrologia e circolazione monetaria degli antichi*, Bologna 1927.
TOMASELLO, JOLY 1984: F. TOMASELLO, E. JOLY, *Il tempio a divinità ignota a Sabratha*, Roma 1984.
ZIMMER 1984: G. ZIMMER, *«Zollstöcke» römischer Architekten*, in AA.VV., *Bauplanung und Bautheorie der Antike*, Mainz 1984, pp. 265-276.

Rossella Pera

I riferimenti all'Africa nelle emissioni monetali della zecca di Roma

Isolate presenze della personificazione dell'Africa si ritrovano già nella monetazione romana di età repubblicana. Su un aureo di Pompeo Magno, emesso dalla zecca di Roma nel 71 a.C., compare al diritto la testa dell'Africa, caratterizzata dal copricapo di pelle di elefante, e l'emissione, coniata senza dubbio per celebrare il trionfo di Pompeo, come testimonia il soggetto del rovescio, rievoca una vittoria africana condotta con rapidità e decisione[1]. In seguito, nel 43 a.C., su un aureo di L. Cestio e C. Norbano, viene raffigurato il busto dell'Africa, drappeggiato e con la consueta pelle di elefante[2], mentre altri esemplari, eseguiti in zecche africane, presentano ancora la testa dell'Africa o il *Genius Terrae Africae*[3]. Parimenti coniate in Africa sono le monete di Clodio Macro del 68 d.C., che recano anch'esse la tradizionale raffigurazione del busto dell'Africa e, talvolta, quello di Cartagine, probabile sede di zecca[4].

[1] M.H. CRAWFORD, *Roman Republican Coinage*, Cambridge 1974, p. 412, n. 402, t. L: sulla s. della testa dell'Africa, brocca con manico a s., sulla d. *lituus*; dietro MAGNVS. Al R/Pompeo in quadriga trionfale, con ramo di alloro nella d.; sul cavallo più vicino, un cavaliere, identificabile con il figlio maggiore di Pompeo; sopra una *Victoria* in volo, con corona. In es. PROCOS. Si cfr. G.G. BELLONI, *Le monete romane dell'età repubblicana*, Milano 1960, p. 195, n. 853. In *La moneta di Roma Repubblicana. Museo Civico di Bologna*, Catalogo a cura di F. PANVINI ROSATI, Bologna 1966 (rist. anast. 1986), n. 376, t. 21, l'aureo viene datato al 61 a.C., dopo il terzo trionfo di Pompeo.

[2] CRAWFORD, *RRC*, p. 500, n. 491/1 a-b, t. LVIII; l'emissione con il busto dell'Africa avrebbe dovuto compiacere le due legioni africane, messe in campo contro Ottaviano, ed a difesa di Roma, nel 43 a.C. Cfr. BELLONI, *op. cit.*, p. 239, n. 2108, t. 51.

[3] Denario di Q. Metello Pio Scipione e P. Crasso *iun.*, del 47-46 a.C.: al D/*Genius terrae Africae*, con testa di leone, mentre tiene nella d. la croce a forma di chiave, simbolo di vita e di potenza creatrice (CRAWFORD, *RRC*, p. 472, n. 460/4, t. LIV = BELLONI, *op. cit.*, p. 225, n. 912); denario di Q. Metello Scipione ed Eppio, del 47-46 a.C.: al D/testa dell'Africa, a d., laureata e con pelle di elefante; sulla d. spiga di grano, sotto aratro (CRAWFORD, *RRC*, p. 472, n. 461, t. LIV = BELLONI, *op. cit.*, p. 225, n. 2019, t. 51); aureo e denario di Q. Cornuficio, del 42 a.C.: al D/Busto dell'Africa, a d., drappeggiato e con pelle di elefante; dietro due lance (CRAWFORD, *RRC*, p. 519, n. 509/3-4, t. LXI = BELLONI, *op. cit.*, p. 249, n. 1015).

[4] Sul significato dei tipi, coniati con riferimento all'Africa, in quanto patria dei nuovi legionari della *Legio I Macriana*, e sulla coniazione delle monete, di cui si raccoglie tutta la tipologia, quando Clodio Macro si ribellò all'autorità imperiale in Africa, nel 68 d.C., vd. Alessandra GARA, *La monetazione di Clodius Macer*, in «RIN», 72, 1970, pp. 63-77.

Il riferimento a questa provincia, come ad altre, si ricollega quindi ad avvenimenti bellici e si richiama forse alla consuetudine dei trionfi, ove si portavano le immagini delle province catturate.

Alla luce di questi precedenti, particolare risalto assumono nella monetazione dell'imperatore Adriano quattro imponenti serie monetali, datate agli anni 134-138 d.C., del tutto nuove per la zecca di Roma[5], con le personificazioni di molte province romane, precisate dal loro nome, e talora anche con un riferimento esplicito ai loro eserciti. Di grande interesse è peraltro la costante presenza in tutte le serie della raffigurazione della provincia d'Africa, come anche i più rari richiami alla Mauretania.

Nei tipi dell'*adventus* sul rovescio di un aureo è rappresentato Adriano, a testa nuda e togato, mentre solleva la destra e tiene il rotolo nella sinistra. Di fronte a lui l'Africa, drappeggiata e con il copricapo di pelle di elefante, sacrifica, con la patera nella destra, su un tripode al centro della scena e tiene spighe di grano nella sinistra; accanto al tripode un vitello prostrato[6].

Analogo soggetto offre un sesterzio che accosta l'imperatore alla personificazione della Mauretania che, in corta tunica e con un vessillo nella sinistra, sacrifica, con la patera nella destra, su un altare inghirlandato ed acceso, dietro il quale si intravvede un toro[7].

L'altrettanto nota serie del *restitutor* mostra Adriano che, anche qui a testa nuda e togato, con il rotolo nella sinistra, tende la destra a sollevare l'Africa inginocchiata, con spighe di grano nella sinistra e con il consueto copricapo di pelle di elefante; al centro due spighe di grano[8] (tav. I, 2).

Nelle emissioni che illustrano le province personificate, l'Africa compare arricchita di più pertinenti attributi e viene raffigurata drappeggiata, con il copricapo di pelle di elefante, semisdraiata a sinistra, mentre accarezza un leone ed appoggia il braccio sinistro su un cesto di frutta[9],

[5] Un caso a sé stante può essere considerata la restituzione del denario repubblicano di Q. Metello Scipione e del *legatus fisci castrensis* Eppio, già descritto alla nota 3, durante il regno di Traiano: *BMCREmp.* III, p. 141, n. 33.

[6] *BMCREmp.* III, p. 339, n. 786, t. 62,11; pp. 487 s., nn. 1628-1633, t. 91,8-11 (sesterzi) con la scritta ADVENTVI AVG AFRICAE.

[7] *Ibid.*, pp. 494 s., nn. 1664-1667, t. 92,5 e 7 (sesterzi), nn. 1668-1669, t. 91,16 (dupondi o assi), ADVENTVI AVG MAVRETANIAE SC.

[8] *Ibid.*, pp. 349 s., nn. 870-876, t. 64,5-6 (aureo e denari); p. 518, nn. 1786-1791, t. 96,2 (sesterzi); pp. 518 s., nn. 1792-1796, t. 96,10-11 (dupondi o assi), RESTITVTORI AFRICAE.

[9] *Ibid.*, pp. 342 s., nn. 808-810, t. 62,19 (aurei).

oppure con lo scorpione nella destra e la cornucopia nella sinistra, e di fronte, un cestino di frutta o di spighe di grano[10] (tav. I, 1). Anche la Mauretania d'altronde gode di una varia tipologia: ora in corta tunica conduce un cavallo per le briglie, tenute con la destra, e stringe nella sinistra due giavellotti[11], ora, con i due giavellotti nella destra, sta di fronte ad un cavallo in posizione di riposo[12].

Alla sola Mauretania infine spetta l'onore di essere ricordata nella serie dell'*exercitus*, su un sesterzio in cui Adriano è raffigurato a cavallo, la destra sollevata, mentre arringa tre soldati, due con stendardi, il terzo con lancia, ed il soggetto è accompagnato dalla scritta esplicativa EXERCITVS MAVRETANICVS, S.C. in esergo[13].

L'originalità di queste emissioni, il loro valore artistico ed il loro significato nell'ambito della politica di Adriano sono stati già da tempo riconosciuti ed ampliamente trattati, e non sembra pertanto necessario ritornare su cose ben note altro che con brevi cenni.

La serie dell'*adventus* si spiega naturalmente come ricordo dei viaggi dell'imperatore, in questo caso quello del 128 d.C. in Africa. Vale la pena di porre in evidenza che nelle emissioni di oro e d'argento vengono ricordate, oltre all'Africa, solo Alessandria, a rappresentare l'Egitto, la Spagna, provincia natale di Adriano e l'Italia, considerata il centro naturale dell'impero[14].

Nota caratteristica della cura di Adriano per le province, oltre la frequenza dei viaggi, è l'ispezione personale degli eserciti. È ormai consue-

[10] *Ibid.*, pp. 343 s., nn. 811-822, t. 62,20, t. 63,1-4 (aureo e denari); p. 506, nn. 1707-1711, t. 94,1-5 (sesterzi); p. 507, nn. 1712-1714, t. 94,8 (dupondi o assi), AFRICA.

[11] *Ibid.*, pp. 512 s., nn. 1758-1761, t. 95,4-5 (variante tipologica ai nn. 1760 A, t. 65,2 e 1761; sesterzi); p. 514, n. 1765 (dupondio o asse), MAVRETANIA, SC in esergo.

[12] *Ibid.*, p. 513, nn. 1762-1764, t. 95,6-7 (sesterzi); p. 514, nn. 1766-1768, t. 95,14 (dupondi o assi), MAVRETANIA SC.

[13] *BMCREmp.* III, p. 501, n. 1681, t. 93,7.

[14] Una ancor valida ed indispensabile valutazione artistica della tipologia di tutte queste emissioni è in Jocelyn M.C. TOYNBEE, *The Hadrianic School. A Chapter in the History of Greek Art*, Cambridge 1934, in particolare il capitolo III, pp. 33 ss. Per una interpretazione dei tipi vd. anche P.L. STRACK, *Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts*, Teil II. *Die Reichsprägung zur Zeit des Hadrian*, Stuttgart 1933, ed H. MATTINGLY, *BMCREmp.* III, Introduction, pp. CLXXI-CLXXXI. Per l'inquadramento storico del periodo, nella bibliografia ricchissima, si rimanda, in essenziale, a P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, pp. 332-350, ed a A. GARZETTI, *L'impero da Tiberio agli Antonini*, Bologna 1960, pp. 393-459 e si cfr. la più recente traduzione inglese, *From Tiberius to the Antonines. A History of the Roman Empire. A.D. 14-192*, traslated by J.R. Foster, London 1974.

to l'accostamento della serie dell'*exercitus* con i discorsi pronunciati dall'imperatore a Lambaesis, in diversi giorni di manovre, alla fanteria ed alla cavalleria della legione III Augusta, oltre che agli ausiliari[15].

Sulle monete gli eserciti, sebbene menzionati con i loro nomi locali, risultano sostanzialmente *romani* per l'assenza, nella raffigurazione, di armi ed armamenti caratteristici del luogo[16], ma la preferenza nel rappresentare l'esercito di Mauretania potrebbe voler testimoniare che l'impero ormai era orientato «verso quella politica di pace che aveva ormai antiche tradizioni» (*Hist. Aug., vit. Hadr.*, V) e che il tempo della ribellione della Mauretania, durante i primi anni di regno, era ormai lontano e non faceva più paura[17].

L'Africa viene sempre e comunque rappresentata con le spighe di grano, in un continuo accenno all'*ubertas* della provincia, che può quindi anche sottintendere l'auspicio di tributi abbondanti e sicuri, atti ad assicurare un costante rifornimento granario a Roma ed all'Italia[18].

Di particolare interesse infine è un medaglione con la raffigurazione di una nave a vela con rematori e soldati, il timone tenuto dalla Vittoria e la scritta AFRICA COS III P P[19]. La scena potrebbe alludere allo stesso viaggio di Adriano in Africa e Mauretania nel 128 d.C., mentre la Vittoria si riferirebbe all'ormai stabilita tranquillità della regione, che

[15] Sulla cura e gli interventi di Adriano per le province, oltre alle opere citate nella nota precedente, si vd. J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord. I. De la mort d'Auguste au début du III^e siecle*, in «ANRW», II, 10, 2, 1982, pp. 190 ss. e G.I. LUZZATTO, *Roma e le province*, I tomo (*Organizzazione, economia, società*), Bologna 1985, pp. 392 ss.; si cfr. anche i contributi in *L'Afrique dans l'Occident romain* (Atti del Convegno École Française de Rome, 1987). L'ispezione personale alle province ed agli eserciti, secondo GARZETTI, *op. cit.*, p. 404, è la nota caratteristica del governo di Adriano. Consueto è l'accostamento delle monete dell'*exercitus* con il discorso tenuto a Lambaesis, vd. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 338 e LUZZATTO, *op. cit.*, p. 394, che sottolinea anche il reclutamento locale delle singole legioni.

[16] MATTINGLY, *BMCREmp.* III, pp. CLXXII s., identifica i soggetti raffigurati su queste emissioni come una scena di *adlocutio*, comune a tutta la serie dell'*exercitus*; ma si chiede perché non venga raffigurato un *exercitus Numidicus*. Si cfr. STRACK, *op. cit.*, pp. 148-149.

[17] Infatti per tutto il resto del regno di Adriano non si ha più ricordo di nuove campagne militari, né contro i Mauri, né in altre parti dell'Africa, vd. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 332-338.

[18] La stessa *Lex Hadriana* va valutata nel suo impulso al progresso agricolo, ed i rifacimenti o miglioramenti stradali, ricordati da ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 344-345, testimoniano la cura per il trasporto del grano dall'altipiano di Numidia verso il porto di Rusicade. L'opera di ricolonizzazione è generale per Egitto, Africa, Cirenaica, Macedonia e Grecia, affinché le province possano essere di maggior sostegno all'impero; sotto questo punto di vista cfr. LUZZATTO, *op. cit.*, p. 397.

[19] F. GNECCHI, *I medaglioni romani*, Milano 1912, II, p. 3, n. 1.

permette al principe di attraversare in viaggio le terre africane per il benessere dei suoi sudditi e non per operazioni militari, come era stato nel 121-122 d.C.[20].

La raffigurazione dell'Africa e quella della Mauretania si ripropongono ancora nelle emissioni enee di Antonino Pio.

Infatti su sesterzi, dupondi ed assi, databili al 139 d.C., compare l'Africa, drappeggiata e con il copricapo di pelle di elefante, con una corona nella destra protesa e la cornucopia nella sinistra[21] (tav. I, 4). È invece su sesterzi soltanto che viene raffigurata la Mauretania, a testa nuda ed in corta tunica, con corona nella destra e lancia nella sinistra[22]. La serie si completa con le personificazioni di molte altre province, tutte rappresentate in atto di offrire doni, sotto forma di ghirlanda, elaborata corona o cesta. Le province quindi apparirebbero come tributarie, con uno spirito differente da quello delle emissioni del suo predecessore[23].

Molti anni dopo, su due medaglioni del 160 d.C., riappare, in piena evidenza, un nuovo soggetto con riferimento alla provincia africana. Sul primo esemplare Antonino è raffigurato laureato ed in abiti militari, con lancia e spada; dinanzi a lui l'Africa, con il tradizionale copricapo di pelle di elefante, giace sdraiata, tenendo in mano due spighe ed accarezzando un leone, mentre al centro la Vittoria erige un trofeo[24]. Sull'altro pezzo si riconferma la stessa tipologia, ma l'Africa tiene in mano lo

[20] La presenza del titolo *Pater Patriae*, nel completamento della titolatura, che viene posta anche sul R/ del medaglione, lascia appunto propendere per il 128 d.C. come *terminus post quem*, poiché in questo anno, come è noto, Adriano assume il titolo.

[21] *BMCREmp.* IV, p. 186, nn. 1175-1177, t. 26,4 (sesterzi); p. 187, s.n. (asse); una variante tipologica è sul dupondio, dove l'Africa compare in corta tunica, con il copricapo di pelle di elefante, stante a s., nella d. protesa una corona, e due spighe di grano, appoggiate alla spalla, nella s. (*ibid.*, p. 187, n. 1178, t. 26,14). Sulle monete la scritta AFRICA, completata da SC e da COS II, viene distribuita nel campo in diversa posizione.

[22] *Ibid.*, p. 190, n. 1190, t. 26,6: al R/MAVRETANIA, nel campo SC, in esergo COS II. Nel 143-144 d.C., in quella che il MATTINGLY, *ibid.*, p. LXXXV, definisce una tarda sopravvivenza della serie, limitata ai tipi della Britannia, dell'Italia e della Mauretania, appunto, questa viene raffigurata con corona (o cesto?) nella d. ed un vessillo nella s., MAVRETANIA COS III S C (*ibid.*, p. 265, s.n.).

[23] La connessione fra questa serie e la remissione dell'*aurum coronarium*, intuita da J.H. ECKHEL, *Doctrina Numorum Veterum*, VII, pp. 4 ss., viene accettata da MATTINGLY, *BMCREmp.* IV, pp. LXXIX s. e completata dalle considerazioni di P.L.STRACK, *Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts*, Teil III. *Die Reichsprägung zur Zeit des Antoninus Pius*, Stuttgart 1937, pp. 39 ss., che delinea un differente atteggiamento di Antonino nei riguardi dell'Italia, in posizione privilegiata. *Contra* GARZETTI, *op. cit.*, p. 474, che individua una linea di imparziale ed universale attenzione.

[24] GNECCHI, *op. cit.*, II, p. 11, n. 23, t. 45,7; t. 47,1.

scorpione e la cornucopia, mentre al centro la Vittoria appende ad un trofeo uno scudo ornato dalla testa di Medusa[25] (tav. I, 3).

I medaglioni dovrebbero eternare il ricordo del felice esito delle lunghe campagne in Mauretania, lapidariamente menzionate nell'*Historia Augusta* e monete del 151-152 d.C. ne conservano, con maggiore immediatezza, il ricordo[26].

Anche nella monetazione di Commodo i riferimenti all'Africa ricorrono frequenti. Particolare risalto viene dato all'istituzione della flotta granaria africana nel 186 d.C. Su un aureo del 186-187 d.C. viene infatti raffigurata una nave, con la scritta allusiva PROVID AVG[27] (tav. II, 5). Lo stesso tipo della *Laetitia*, emesso negli anni seguenti, si arricchisce di due attributi inconsueti, quali le spighe di grano ed il timone su globo, che probabilmente vogliono anch'essi suggerire l'equipaggiamento della *classis africana*[28]; inoltre un medaglione del 187 d.C. propone di nuovo il soggetto della nave a vela spiegata, accompagnato dalla scritta PROVID AVG[29].

La presenza di una identica leggenda, PROVIDENTIAE AVG, che compare su un aureo e dei denari nel 191 d.C., crea un nesso con le emissioni sopra citate, ma la tipologia è assai più significativa. Commodo

[25] *Ibid.*, n. 25, t. 47,2.

[26] *Hist. Aug., vit. Ant. P.*, V, 3. Secondo GARZETTI, *op. cit.*, p. 484, la situazione bellica doveva essere piuttosto grave e le operazioni militari ingenti se si considerano gli onori tributati dai decurioni di Sala ad un *praefectus alae «liberator ac patronus»* (*AE* 1931, nn. 36 e 38), oltre alle opere di fortificazione ed i rinforzi, inviati nel 149 d.C., da quasi tutte le regioni del Reno e del Danubio.

Nel corso del 151-152 d.C. si trova una traccia di successi militari in Mauretania nei sesterzi dove Antonino Pio appare togato, seduto a s. su sedia curule, incoronato dalla *Victoria* (*BMCREmp.* IV, pp. 313 s., nn. 1887-1889, t. 46,7; p. 315, n. 1895). Da cfr. il sesterzio, nella stessa emissione, su cui l'imperatore viene raffigurato in abiti militari, su un cavallo al passo, mentre solleva la d. e tiene trasversalmente uno scettro nella s. (*ibid.*, p. 314, n. 1890, t. 46,8). Cfr. MATTINGLY, *ibid.*, p. LXXXVI.

[27] *BMCREmp.* IV, p. 730, s.n.; la scritta si completa con la titolatura imperiale, PM TR P XII IMP VIII COS V PP. Cfr. il sesterzio del 186 d.C., *ibid.*, p. 808, n. 588, t. 106,11. Sulla istituzione della flotta di stato, vd. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 386 e LUZZATTO, *op. cit.*, p. 408; sempre valido il rimando a H.O. FIEBIGER, *s.v. Classis*, in *RE*, III, 2, col. 2642. Si cfr. la notizia dell'*Hist. Aug., vit. Comm.*, XVII, 7, che essa doveva rimpiazzare la flotta alessandrina, se fosse venuto a mancare il frumento di provenienza egiziana.

[28] *BMCREmp.* IV, p. 720, nn. 170-171, t. 95,10; per queste occasioni di *laetitia publica*, cfr. PLIN., *epist.*, VI, 30, 1 e *paneg.*, 79, 3. Il MATTINGLY, *BMCREmp.* IV, p. CLXIII, riconosce anche in un tipo insolito di *Felicitas Publica* il riferimento alla flotta africana (*ibid.*, p. 730, n. 226).

[29] GNECCHI, *op. cit.*, p. 65, n. 122, t. 86,4. In terra africana si possono collegare all'istituzione della flotta gli accurati rifacimenti delle strade che conducevano ai porti da cui i prodotti granari venivano imbarcati; cfr. *CIL* VIII, 10307 sulla *restitutio* della strada da Cirta a Rusicade e vd. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 385 s.

appare infatti, sul rovescio, in veste di Ercole, il piede destro su prora di nave, nella sinistra la clava, mentre stringe la destra dell'Africa, innanzi a lui[30]. L'Africa viene raffigurata drappeggiata, con il tradizionale copricapo di pelle di elefante, il *sistrum* nella sinistra ed un leone ai piedi.

Lo stesso soggetto è riproposto su alcuni sesterzi datati anch'essi al 191-192 d.C.[31] (tav. II, 6). Da evidenziare è un interessante dettaglio, che, cioè, nelle mani che si stringono dell'imperatore e dell'Africa vi siano alcune spighe di grano. Senza alcun dubbio si può collegare ancora questa nuova tipologia alla flotta granaria africana, istituita pochi anni prima, e due elementi vengono a suffragarne l'ipotesi: la prora di nave, su cui poggia il piede di Commodo, e le spighe di grano[32]. La raffigurazione assume un significato più pregnante se esaminata in riferimento agli avvenimenti del 189 d.C., che provocarono la caduta di Cleandro[33]. È naturale quindi che le emissioni del 191 d.C. vogliano ricordare al popolo il beneficio che derivava al trasporto del grano dalla creazione della flotta e sottolineino nel contempo che alla *Providentia* dell'Augusto essa andava attribuita.

Sono inoltre gli anni in cui si sviluppa il concetto della benefica emanazione del principe, in cui ogni cosa deve richiamare il nome di Commodo, compresa la *classis Africana Commodiana Herculea* ed il suo porto, Cartagine, che diventa *Alexandria Commodiana togata*[34].

Di pari importanza sembra essere il fatto che nella scena rappresentata sull'aureo del 191 d.C. Commodo venga raffigurato in veste di Ercole, perché solo nel 192 d.C. l'imperatore si farà attribuire in forma

[30] *BCMREmp.* IV, p. 755, n. 355, t. 100,7 (aureo); nn. 356-357 A, t. 100,8 (denari). Questa tipologia viene ripresa su un denario di imitazione barbarica, vd. *ibid.*, p. 758, n. 372, t. 100,19

[31] *Ibid.*, p. 843, nn. 718-720, t. 111,4, datati alla fine del 191-192 d.C.

[32] Il MATTINGLY, *ibid.*, p. CLXIX riconosce la somiglianza della scritta con quella della moneta con il tipo della nave di qualche anno prima e vede quindi un riferimento alla nuova flotta africana, benché neghi la presenza di un attributo che suggerisca direttamente il mare e pensi che possa esservi «a wider reference, with a mythological background, to the friendship of Italy and Africa».

[33] Questi infatti, malvisto dal popolo a causa di una penuria di grano, provocata ad arte dal prefetto dell'annona M. Aurelio Papirio Dioniso, viene abbandonato al suo destino di morte dall'imperatore, informato degli avvenimenti in ritardo e timoroso sia della sommossa sia che il popolo potesse avere in odio anche lui. Sull'avvenimento HEROD. I, 12,5-6 e CASS. DIO LXXII, 13,3-4; cfr. F. GROSSO, *La lotta politica al tempo di Commodo*, Torino 1964, in particolare pp. 290 ss., e Maria Regina KAISER-RAISS, *Die stadtrömische Münzprägung während der Alleinherrschaft des Commodus. Untersuchungen zur Selbstdarstellung eines römisches Kaisers*, Frankfurt am Main 1980, p. 40.

[34] Cfr., per questo momento di teocrazia, GROSSO, *op. cit.*, pp. 364 ss., con puntuali rimandi alle fonti antiche, e pp. 626 s.

ufficiale l'appellativo *Hercules Romanus*[35]. È il superamento della tipologia tradizionale, mutuata da un soggetto di Antonino Pio, che si è già esaminato, e che compare su un medaglione eneo, databile al 190 o 191 d.C., su cui Commodo, in abito militare, con lancia e spada, si erge di fronte all'Africa, che giace semisdraiata a sinistra, tenendo in mano delle spighe ed accarezzando un leone; in secondo piano la *Victoria*, in atto di appendere uno scudo ad un trofeo[36]. Il pezzo dovrebbe riecheggiare un avvenimento militare in Africa, testimoniato, come è noto, dall'affermazione *victi sunt sub eo tamen ... per legatos Mauri, victi Daci* di *Hist. Aug., vit. Comm.*, XIII, 5.

Un ulteriore riferimento all'Africa nelle emissioni di Commodo si potrebbe individuare sulle monete in cui la *Salus* viene raffigurata nell'atto di protendere la destra per sollevare una personificazione femminile, inginocchiata innanzi a lei, mentre tiene nella sinistra lo scettro attorno a cui si avvolgono due serpenti, con la scritta SAL GEN HVM[37]. Sull'esemplare segnalato dalla Kaiser-Raiss appare chiaramente un particolare, poco visibile sugli altri pezzi: la donna, in atto di essere sollevata dalla *Salus*, porta un copricapo di pelle di elefante. Di conseguenza può facilmente essere riconosciuta come l'Africa e la scena, nel suo complesso, potrebbe voler alludere ad un provvedimento a favore della provincia[38]; si potrebbe anche ipotizzare che in questo frangente si ponessero le premesse per il viaggio in Africa mai effettuato[39].

I richiami all'Africa sono particolarmente frequenti con l'avvento al trono di Settimio Severo e della sua famiglia. Le monete dell'imperatore, con diversi riferimenti, ora a carattere personale, ora religioso, ora politico, testimoniano una particolare attenzione per la provincia, comprovata anche dalle fonti letterarie oltre che dall'abbondante epigrafia[40].

[35] Vd. anche KAISER-RAISS, *op. cit.*, p. 55.

[36] GNECCHI, *op. cit.*, p. 52, n. 5, t. 78,5.

[37] *BMCREmp.* IV, p. 755, n. 358, t. 100,9 (denario); bisogna tuttavia tenere presente che su sesterzi, del tardo 191 d.C., la *Salus* viene raffigurata drappeggiata, la d. protesa a sollevare un personaggio maschile, in corta tunica, inginocchiato a d., mentre nella s. tiene lo scettro attorno a cui si avvolgono due serpenti, SAL GEN HVM COS VI PP, SC in esergo (*ibid.*, p. 834, nn. 682-683, t. 110,2; p. 836, s.n., ma dupondio).

[38] KAISER-RAISS, *op. cit.*, pp. 43 s. e t. 50,10

[39] Sul viaggio, di cui parla la *Hist. Aug., vit. Comm.*, IX, 1, e proposto al solo scopo di ricavarne il *sumptum itinerarium*, vd. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 387; GARZETTI, *op. cit.*, p. 565; GROSSO, *op. cit.*, p. 344 e p. 626; infine KAISER-RAISS, *op. cit.*, p. 44, che definisce l'Africa come «la sola provincia che, nel corso del suo impero, durante il quale non lasciò mai Roma ed i suoi più vicini dintorni, Commodo stette quasi per visitare».

[40] Sul periodo di regno di Settimio Severo vd., oltre a ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 392 ss. e LUZZATTO, *op. cit.*, pp. 410 ss., A. CALDERINI, *I Severi. La crisi dell'impero nel III*

È oltremodo significativo che già nel 193 d.C., nelle emissioni della zecca di Roma — i cui tipi sembrano essere per la maggior parte esclusivamente a carattere militare — compaia per la prima volta il *Saeculum Frugiferum*, divinità africana che viene raffigurata radiata, a petto nudo, con il caduceo alato nella destra ed il tridente appoggiato alla spalla sinistra, identificata dalla scritta SAEC FRVGIF[41] (tav. II, 7); su alcuni sesterzi il caduceo appare affiancato da due spighe di grano e la leggenda recita, senza abbreviazioni, SAECVLO FRVGIFERO[42]. Nel 194-195 d.C. invece, il dio benefattore dell'umanità e dispensatore dei frutti speciali della terra è rappresentato su denari, assi e sesterzi, coniati a nome di Clodio Albino, con la stessa tipologia adottata da Settimio Severo[43], eccetto che su un aureo, dove è barbato, con fez e lungo drappeggio fino alle caviglie, seduto in trono, affiancato da due sfingi. Egli solleva la mano destra e tiene due spighe di grano nella sinistra, ma anche in questo esemplare viene riconosciuto grazie alla scritta SAECVLO FRVGIFERO, COS II in esergo[44] (tav. II, 8). La divinità era particolarmente venerata ad *Hadrumetum*, patria di Clodio Albino, ed il suo uso da parte di entrambi i personaggi è testimonianza di accordo e di concordia, oltre che allusione essa stessa ad una nuova età dell'oro, che si concretizza in un dio africano per indicare da che parte giungerà il beneficio per l'impero[45]. La presenza delle spighe di grano, pur se tradizionali nella raffigurazione del dio, vuole rammentare al tempo stesso la preoccupata attenzione di Settimio Severo affinché, nella lotta con-

secolo, pp. 47 ss.; sempre utile, anche se incompleto, l'articolo di E. BABELON, *Les monnaies de Septime Sévère, de Caracalla et de Géta relatives à Afrique*, in «RIN», 16, 1903, pp. 157-174.

[41] *BMCREmp.* V, p. 20, n. 4, t. 5,18 (aureo): la leggenda del R/ si completa con la titolatura COS. Tuttavia anche Pertinace, nello stesso anno, emette un denario recante sul R/ un caduceo alato, con sei spighe di grano, tre a d. e tre a s., e la scritta SAECVLO FRVGIFERO, *ibid.*, p. 2, n. 5, t. 1,5.

[42] *Ibid.*, p. 119, n. 475, t. 20,5: la leggenda sul R/ si completa con TR P COS e SC a destra e sinistra nel campo.

[43] *Ibid.*, p. 37, n. 102 A (denario); p. 134, nn. 539-542, t. 23,2 (sesterzi); pp. 135 s., nn. 548-550, t. 23,8 (dupondi o assi), su cui la scritta si completa con COS II e S C a destra e a sinistra nel campo.

[44] *Ibid.*, p. 38, n. 103, t. 8,7.

[45] Il tipo, come viene evidenziato dal MATTINGLY, *ibid.*, p. LXXXIX, si ritrova sulle monete di Hadrumetum, ora con il tridente, ora con spighe di grano nella s.; il Mattingly, *l.c.*, ipotizza che, se il tridente viene visto come una forca, si potrebbe riscontrare l'allusione all'agricoltura. Vd. L. MÜLLER, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, II, Bologna 1964, pp. 51 ss., nn. 21 ss.

tro Pescennio Nigro, non vi fosse l'opportunità per quest'ultimo di intercettare le spedizioni di viveri per Roma[46].

È interessante evidenziare come, fra gli epiteti ricordati per i *municipia* di età severiana, oltre ai più consueti, derivati dai nomi dei due imperatori regnanti — Severo e Caracalla — compaia, affiancato da *Liberum* ed *Herculeum*, quello di *Frugiferum*, richiamo alla divinità e nel contempo all'aspetto agricolo dell'economia locale[47].

Dal momento che Libero ed Ercole sono, come è noto, gli dei protettori di Leptis, città natale di Settimio Severo, non stupisce, nelle emissioni del 194 d.C. a suo nome, la comparsa, su un aureo, di Ercole, nudo, con la clava nella destra e la pelle di leone sopra il braccio sinistro, accanto a Libero, con corona, nudo anch'egli, mentre con la destra vuota la coppa per una piccola pantera, a sinistra davanti a lui, con la testa volta all'indietro per raccoglierne le gocce, e nella sinistra ha il tirso, inghirlandato al centro; la scritta ricorda DIS AVSPICIB[48] (tav. III, 9). Coevo il tipo di *Liber Pater*, che continua anche nell'emissione del 194-195 d.C.[49], come pure contemporanea è la raffigurazione dell'Africa, con il consueto copricapo di pelle di elefante, drappeggiata, la destra abbandonata lungo il fianco, mentre con la sinistra raccoglie un lembo di veste; ai piedi, a destra, un leone, mentre la scritta chiarisce concisamente AFRICA[50]. Potrebbe essere una generica allusione alla fedeltà della re-

[46] *Hist. Aug., vit. Pesc.*, V e *vit. Sev.*, VIII, 5; su questi provvedimenti, come su altri più strettamente militari, vd. CALDERINI, *op. cit.*, p. 51.

[47] Cfr. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 420, e si vd. G.A. MANSUELLI, *Roma e le province*, II tomo (*Topografia, Urbanizzazione, Cultura*), Bologna 1985, pp. 557, 564, 590.

[48] *BMCREmp.* V, p. 29, n. 58, t. 6,18; nella seconda emissione dell'anno, di nuovo su di un aureo, compare lo stesso soggetto, la cui scritta — come per l'esemplare precedente — si completa con la titolatura TR P II COS II PP, variamente collocata: p. 30, n. 63, t. 7,3; leggere varianti nei tipi dei sesterzi (p. 125, s.n.; pp. 127 s., nn. 505-507, t. 22,1) e degli assi, p. 126, nn. 501-502, t. 21,10. Secondo M. GRANT, *Roman Imperial Money*, Edinburgh 1954, p. 181, questa emissione si dovrebbe ricollegare al bicentenario della liberazione della città natale di Settimio Severo, Leptis Magna. Cfr. ID., *From Imperium to Auctoritas (A Historical Study of Aes Coinage in the Roman Empire 49 B.C.-A.D. 14)*, Cambridge 1946, ristampa 1969, pp. 340 s. Si vd. anche le emissioni di età imperiale di Leptis Magna, dove compaiono le due divinità protettrici della città, MÜLLER, *op. cit.*, II, pp. 3 ss., nn. 3 ss.

[49] *BMCREmp.* V, p. 29, n. 60, t. 6,20 (denario): al R/Libero, con corona, in nudità eroica, nell'atto di vuotare la coppa per una piccola pantera, che volge indietro la testa per lambirne le gocce, mentre tiene il tirso nella s., LIBERO PATRI; p. 31, nn. 64-66, t. 7,4 (denari della seconda emissione, con al D/IMP III nella titolatura); p. 34, n. 81 A (denario, con al D/IMP IIII).

[50] *Ibid.*, p. 127, n. 504, t. 22,4 (sesterzio); p. 129, nn. 514-517, t. 22,6 (sesterzi, con al D/IMP IIII); pp. 130 s., nn. 523-524, t. 22,10 (dupondi, con al D/IMP IIII).

1: Sesterzio di Adriano (*BMCREmp.* III, t. 94,5), ingrandimento.

2: Sesterzio di Adriano (*BMCREmp.* III, t. 96,2), ingrandimento.

3: Medaglione di Antonino Pio (GNECCHI, II, t. 47,2).

4: Sesterzio di Antonino Pio (*BMCR-Emp.* IV, 2, t. 26,4), ingrandimento.

5: Sesterzio di Commodo (*BMCR-Emp.* IV, 2, t. 106,11), ingrandimento.

6: Sesterzio di Commodo (*BMCR-Emp.* IV, 2, t. 111,4), ingrandimento.

7: Aureo di Settimio Severo (*BMCR-Emp.* V, 2, t. 5,18), ingrandimento.

8: Aureo di Clodio Albino (*BMCR-Emp.* V, 2, t. 8,7), ingrandimento.

9: Aureo di Settimio Severo (*BMCR-Emp.* V, 2, t. 6,18), ingrandimento.

10: Sesterzio di Caracalla (*BMCR-Emp.* V, 2, t. 51,3), ingrandimento.

11: Asse di Caracalla (*BMCREmp.* V, 2, t. 50,3), ingrandimento.

12: Asse di Settimio Severo (*BMCR-Emp.* V, 2, t. 51,7), ingrandimento.

gione, ormai assicurata a Roma, come pure un accenno alla riorganizzazione dell'amministrazione dell'Africa[51].

Negli anni dal 195 al 197 d.C. il ripetersi insistente di soggetti a carattere africano va interpretato quale ambiziosa affermazione che le divinità patrie sono a fianco di Settimio Severo contro Clodio Albino, e gli hanno procacciato la vittoria[52].

In emissioni, datate genericamente al 201-210 d.C., si riscontrano nuovi riferimenti all'Africa, raffigurata in una tipologia che richiama quella delle monete di Adriano[53], mentre la menzione degli *dei patrii* si arricchisce di nuovi significati grazie alla scritta LVDOS SAECVL FEC[54]; sia Ercole che Libero, è cosa nota, ricevettero speciali onori ai giochi secolari del 204 d.C., e vennero considerati patroni il primo di Caracalla, il secondo di Geta[55]. Da ricordare, su un sesterzio di Settimio Severo, la scena di sacrificio — ricollegata ai ludi — in cui, a fianco dell'imperatore, ad assisterlo, vengono effigiati, ancora una volta, gli dei patrii[56]. Il soggetto si ripropone, arricchito di maggiori dettagli, su un

[51] La raffigurazione, anche se ormai più familiare, dopo le emissioni di Adriano e dello stesso Antonino Pio, viene sempre accompagnata dal leone, di cui è *nutrix*. Per il BABELON, *art. cit.*, pp. 158 s., nell'adozione della tipologia sarebbe un riferimento alla separazione della Numidia, che diventa provincia speciale, governata da un *Praeses provinciae Numidiae*, con Cirta capitale.

[52] *BMCREmp.* V, p. 56, nn. 222-223, t. 10,17 (denari, LIBERO PATRI); p. 60, nn. 248-249, t. 11,11; pp. 55 s., nn. 218-220, t. 10,15 (denari): al R/Ercole, nudo, con la d. appoggiata alla clava e l'arco nella s.; pelle di leone sopra il braccio s., HERCVLI DEFENS; p. 60, n. 246, t. 11,9 (denario, con al R/IMP X). Si cfr. CALDERINI, *op. cit.*, pp. 62 ss. e MATTINGLY, *BMCREmp.* V, p. XCIV, con i rimandi alle fonti nella nota 2. Il ROMANELLI, *op. cit.*, p. 410, sottolinea come in Africa nessuna eco ebbero le lotte sostenute, prima contro Pescennio Nigro ed in seguito contro Clodio Albino, da Settimio Severo.

[53] *BMCREmp.* V, p. 214, n. 9, t. 34,17: al R/ Africa, col copricapo di pelle di elefante, con lo scorpione nella s., ed ai piedi un leone, AFRICA; nn. 310-311, t. 34,18: al R/ Africa, col copricapo di pelle di elefante, recumbente a s., con lo scorpione nella d. e cornucopia nella s.; di fronte, a s., cesto di spighe di grano, AFRICA.

[54] *Ibid.*, p. 215, nn. 314-317, t. 35,1-2 (aurei e denari, emessi a nome di Settimio Severo); p. 207, nn. 275 A-B, t. 33,18 (denari, emessi a nome di Caracalla); p. 342, n. 843, t. 50,12 (asse, a nome di Settimio Severo); p. 344, n. 846, t. 51,2 (asse, a nome di Caracalla).

[55] Cfr. l'aureo di Caracalla, raffigurante Libero ed Ercole, con la scritta DI PATRII (*ibid.*, p. 248, s.n.) ed i numerosi sesterzi e dupondi di Geta (p. 318, s.n.; p. 319, n. 800, t. 48,3); per Settimio Severo, vd. il sesterzio, dello stesso anno, a p. 341, s.n.; per il grande tempio eretto dall'imperatore ad Ercole e Libero, CASS. DIO LXXVII, 16,3. Si cfr. anche MATTINGLY, *BMCREmp.* V, p. CL, in particolare alla nota 1, e p. CLVI.

[56] *Ibid.*, p. 341, s.n., sul cui R/Settimio Severo sacrifica davanti ad un altare; di fronte a lui: Ercole stante a s., con clava e pelle di leone, *victimarius*, con maiale, accanto all'altare, suonatori, e Libero, con coppa e tirso; davanti, *Tellus*, semisdraiata a s., appoggiata ad un cesto e con spighe di grano, COS III LVD SAEC FEC S C.

sesterzio coevo di Caracalla[57] (tav. III, 10). La celebrazione delle due divinità africane tocca qui il suo culmine.

In queste emissioni, così ricche di riferimenti alla patria dell'imperatore, meritano una ancora più particolare attenzione alcuni aurei e denari con la raffigurazione della *dea Caelestis*, soggetto insolito ed isolato, e la scritta INDVLGENTIA AVGG IN CARTH. La dea, salvo qualche variante, viene rappresentata seduta su un leone, che avanza verso destra, accanto a delle rocce, da cui sgorgano copiose delle acque; poggia la destra su un timpano, oppure brandisce il fulmine, mentre tiene lo scettro nella sinistra[58] (tav. III, 11). Altrettanto significativa e degna di interesse appare la raffigurazione coeva dell'Italia, turrita, drappeggiata, seduta a sinistra su globo, con scettro e cornucopia, e la leggenda INDVLGENTIA AVGG IN ITALIAM[59].

La documentazione numismatica parrebbe pertanto indicare una benevolenza imperiale nei riguardi dell'Africa, ed in particolare di Cartagine, oltre che della stessa Italia[60]. La data di emissione delle monete con l'effigie della *Dea Caelestis*, stabilita sulla base delle titolature al 203-204 d.C., permette di ipotizzare un legame fra questa coniazione e l'avvenuto viaggio di Settimio Severo e della sua famiglia in Africa[61]. Si è tentato di ricollegare l'*indulgentia* all'approvvigionamento idrico di Cartagine, alla remissione di una tassa relativa all'acquedotto cittadino o all'abolizione di una imposta concessa agli abitanti, o ancora più genericamente richiamandosi all'alto privilegio dello *ius Italicum*. Ma rimane difficile valutare la portata dei favori che Settimio Severo concesse

[57] *Ibid.*, p. 343, n. 845, t. 51,3: al R/Caracalla, velato e togato, sacrifica su un altare inghirlandato ed acceso; davanti a lui Libero, in pelle di leopardo, compie una libagione sull'altare e tiene il tirso nella s., mentre Ercole appoggia la d. sulla clava ed ha la pelle di leone sul braccio s.; a d. dell'altare *victimarius* e scrofa, sulla s. *Tellus*, a petto nudo, semisdraiata a d., il braccio s. appoggiato ad un'urna, mentre sullo sfondo si intravvede un suonatore di flauto, COS LVD SAEC FEC, S C in esergo.

[58] A nome di Settimio Severo, aureo e denari, *ibid.*, p. 218, nn. 333-338, t. 35,11-14; p. 248, s.n.; assi, p. 334, n. 830, t. 50,1; p. 342, n. 844, t. 51,1; sesterzio, p. 341, s.n.; a nome di Caracalla, aureo e denari, pp. 208 s., nn. 279-282, t. 34,2-3; assi e dupondi, p. 332, s.n.; p. 335, nn. 831-832, t. 50,2-3; sesterzio, p. 334, n. 830, t. 50,1.

[59] *Ibid.*, p. 218, n. 339, t. 35,15; p. 209, s.n.

[60] Si rimanda, per un inquadramento della problematica relativa a queste emissioni, a Rossella PERA, *Probabili significati della scritta «Indulgentia Augg. in Carthaginem» ed «Indulgentia Augg. in Italiam» su alcune monete di Settimio Severo e Caracalla*, in «RIN», 81, 1979, pp. 103-114.

[61] Per la data del viaggio cfr. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 413 ss., e CALDERINI, *op. cit.*, p. 78; vd. anche MATTINGLY, *BMCREmp.* V, p. CLIX.

alla propria patria, poiché l'atto rispecchia la politica generale dell'imperatore nei confronti di tutti i suoi sudditi[62].

Oltre ai privilegi di carattere economico resta ancora da menzionare un'altra concessione fatta da Severo alla sola città di Cartagine, e cioè l'istituzione del *Pythicus agon*; ed è risaputo quanta importanza lo stesso popolo romano attribuisse a quest'atto dell'autorità imperiale. Potrebbero alludere a questo tipo di *indulgentia* le monete con la scritta IN CARTHAGINEM e si potrebbe trovare un parallelo fra la autorizzazione al *Pythicus agon* e la celebrazione dei giochi secolari a Roma, l'anno seguente, cui le monete fanno puntuale riferimento[63].

Appena qualche anno più tardi, nel 207 d.C., comparirà la raffigurazione di Eshmun-Esculapio, entro un tempio a due colonne, con corona sul frontone: il dio, nudo, si appoggia con la destra al bastone, con il serpente che vi si avvolge, mentre ai lati si ergono due serpenti[64] (tav. III, 12); la tipologia alluderebbe al tempio di Esculapio a Cartagine[65].

Con questa testimonianza si dovrebbe stimare conclusa la rappresentazione della provincia, o i riferimenti ad essa, nelle emissioni della zecca di Roma. Si tende infatti ormai ad identificare con *Alexandria* la figura femminile che appare, a fianco di Nettuno, su alcuni medaglioni — con identica tipologia — coniati a nome di Diocleziano, Massimiano e Costanzo[66].

[62] Cfr. PERA, *art. cit.*, pp. 107 ss., e note 25 ss.

[63] La testimonianza giunge da TERTULL., *scorp.*, 6,2: *adhuc Carthaginem singulae gratulando inquietant donatam Pythico agone post stadii senectutem*. Sull'importanza dei giochi presso i contemporanei vd. HEROD. LII, 8,10. Cfr. PERA, *art. cit.*, pp. 111 s.

[64] *BMCREmp.* V, p. 262, s.n. (aureo di Settimio Severo); p. 267, n. 558, t. 42,2 (aureo di Caracalla); p. 338, n. 837, t. 50,7 (asse o dupondio di Geta, ma del 205 a.C.); p. 348, n. 850, t. 51,7 (asse di Settimio Severo); sugli esemplari non compare alcuna scritta esplicativa del tipo, ma la sola titolatura imperiale e, in esergo, S C.

[65] Tale è l'opinione del BABELON, *art. cit.*, pp. 170 ss.; sull'eccezionalità del soggetto per questo periodo si pronuncia anche il GRANT, *Rom. Imp. Mon.*, pp. 232 s., che riconosce nella causa topica di questo tipo la gotta, di cui Severo soffriva particolarmente.

[66] Sul R/ di questi medaglioni comparirebbe, secondo la descrizione dello Gnecchi, Nettuno, ignudo, col tridente, il piede appoggiato su di una prora, in atto di offrire un delfino ad una donna (l'Africa?), che gli sta davanti tenendo un sistro, VOTA PVBLICA. Cfr. GNECCHI, *op. cit.*, III, p. 78, n. 40, t. 158,11 (Diocleziano); p. 81, n. 34, t. 158,14 (Massimiano); p. 84, n. 12, t. 158,30 (Costanzo). La TOYNBEE, *op. cit.*, p. 38, rileva l'assenza del copricapo di pelle di elefante, eminente caratteristica della personificazione della provincia, e sottolinea invece la presenza del *sistrum*, attributo consueto di *Alexandria*, un richiamo al cui porto dovrebbe meglio giustificare la presenza del dio del mare; secondo l'A. inoltre, il grande assedio del 296 d.C. potrebbe spiegare la presenza della rappresentazione della città sui medaglioni dei tre imperatori.

La raffigurazione dell'Africa nel solito tipo compare, tuttavia, anche nelle emissioni della zecca di Cartagine[67], con lo stendardo nella destra e la zanna nella sinistra; ai piedi un leone con un toro catturato, mentre la scritta formula le speranzose attese dei sudditi africani, FELIX ADVENT AVGG NN[68]. Questo tipo si accompagna alla personificazione di *Carthago*, con frutta in entrambe le mani e la leggenda SALVIS AVGG ET CAESS AVCTA KART o FEL KART[69]. È l'ultima rappresentazione della provincia prima della chiusura della zecca[70].

Per concludere, i riferimenti all'Africa si ripetono nelle emissioni della zecca di Roma per un lungo arco cronologico, che va dal I secolo a.C. fino alla fine del III secolo d.C.

La frequenza della tipologia dell'Africa, in questo lungo periodo, risulta essere, sia per l'età repubblicana che per l'imperiale, superiore a quella delle altre province, anche se ricorre saltuariamente. Sembra parimenti significativo che questo soggetto venga maggiormente utilizzato nelle emissioni monetali, dove assume molteplici significati storico-politici, che sui medaglioni, in cui vengono sporadicamente celebrati episodi bellici.

Fin dalle prime emissioni monetali la personificazione dell'Africa

[67] L'istituzione della nuova zecca di Cartagine, così come per altre officine monetarie in città di occidente ed oriente, è dovuta a Diocleziano più che all'Augusto Massimiano, cui era spettata l'Africa nella spartizione dell'impero, cfr. C.H. SUTHERLAND, *RIC* VI, pp. 50-51 e pp. 420-421. Vd. anche M. HENDY, *Mint and Fiscal Administration under Diocletian, his Colleagues, and his Successors A.D. 305-24*, in «JRS», 62, 1972, pp. 75-82, in particolare pp. 76 s.

[68] *RIC* VI, p. 412, nn. 1-2 (aurei emessi a nome di Diocleziano, Costanzo Cesare e Massimiano Cesare); pp. 423 s., nn. 10-14 (monete d'argento a nome di Diocleziano, Massimiano, Costanzo Cesare e Massimiano Cesare); pp. 425 s., nn. 17-26 (*folles* a nome di Diocleziano e Costanzo Cesare). Sulla tipologia, riferentesi, nelle prime emissioni, al progettato, ed in seguito attuato, arrivo di Massimiano *Herculius* in Africa, cfr. *ibid.*, p. 412. La personificazione dell'Africa compare anche accompagnata dalla scritta CONSERVATOR AFRICAE SVAE, *ibid.*, p. 432, nn. 52-61.

[69] *Ibid.*, pp. 426 s., nn. 23-34 (*folles* a nome di Diocleziano e Costanzo Cesare); p. 428, nn. 39-40 (a nome di Costanzo e Severo Cesare); p. 429 nn. 43-44 (a nome di Massimiano e Massimino Cesare); p. 431, nn. 50-51 (a nome di Massimiano, Massenzio Cesare, Massimino Cesare e Costantino Cesare). La personificazione di Cartagine continua, con la scritta FELIX KARTHAGO, su aurei di Massimiano e Massenzio Cesare (*ibid.*, p. 430, nn. 46-47), o con la scritta CONSERVATOR KART SVAE in una emissione d'argento di Costantino Cesare (p. 431, n. 49), e *folles* di Massimiano, Massenzio e Costantino Cesare (p. 432, nn. 59-61).

[70] Le emissioni di Domizio Alessandro, con la personificazione dell'Africa e la scritta AFRICA AVG N (*RIC* V, p. 433, n. 64) o la raffigurazione di Cartagine, con INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO (p. 434, n. 68), sembrano provenire da una officina improvvisata, vd. V. PICOZZI, *La monetazione imperiale romana*, Roma 1966, p. 55; cfr. *RIC* V, pp. 420 s.

si qualifica grazie al copricapo di pelle di elefante, particolarità attestata anche sulle monete dei re di Numidia e Mauretania[71].

Le spighe di grano, che l'Africa di solito stringe nella mano, ad indicare la fertilità della regione, sono un attributo assai frequente anche se non costante, che si alterna su monete di Adriano e di Antonino Pio, con la cornucopia, segno di abbondanza. Questo concetto risulta arricchito dalla presenza del cesto di frutta che, in taluni soggetti di età adrianea, le si pone accanto, o su cui la personificazione, se rappresentata recumbente, si appoggia. È significativo che la provincia, al suo primo apparire a figura intera sulle monete di età imperiale, venga raffigurata per l'appunto semisdraiata, mentre accarezza il leone o tiene in mano lo scorpione. Entrambi gli animali testimoniano una fauna locale sorprendente, che aveva colpito la fantasia degli antichi e che servivano essi stessi ad identificare la regione[72]. Il leone, in particolare, è presente, come emblema dell'Africa, sulle monete coniate dai Cartaginesi in Sicilia e dai Libi che occupavano la zona costiera della grande Sirte[73].

Soprattutto vuol esser posto in evidenza, grazie a questa particolarità tipologica, che l'Africa viene raffigurata in un momento di pace e di tranquillità. Il soggetto interrompe pertanto la tradizione numismatica di età repubblicana, dove il riferimento alla provincia è ricollegabile sempre, come si è già detto, ad avvenimenti di guerra e richiama forse la consuetudine del trionfo, in cui solevano sfilare le immagini delle province assoggettate[74]. Durante il primo impero questa tradizione trova riscontro, per citare un esempio assai noto, sulle monete di Vespasiano con la tipologia della *Iudaea Capta*, riconoscibile in una donna seduta, talvolta a mani legate, in atteggiamento di profondo abbattimento; a volte, dietro la palma, si intravvedono armi accatastate, indubitabile allusione alla sopravvenuta sconfitta[75]. La persistenza del soggetto viene confermata dagli aurei di Domiziano, che recano la rappresentazione della

[71] MÜLLER, *op. cit.*, III, p. 100, n. 15, e cfr. p. 119 (esemplificazione di monete di Mauretania); p. 43, n. 58, e cfr. p. 44 (esemplificazione di monete di Numidia). Vd. anche TOYNBEE, *op. cit.*, p. 35. Per la personificazione dell'Africa resta fondamentale la voce *Africa* redatta da M. LE GLAY, in *LIMC*, I, 1, pp. 250-255.

[72] Cfr. TOYNBEE, *op. cit.*, p. 34, in particolare, e MATTINGLY, *BMCREmp.* III, p. CLXXVIII.

[73] MÜLLER, *op. cit.*, II, p. 82 (in riferimento alla tipologia di Cartagine); III, p. 45 e in particolare nota 2.

[74] Si vd., fra le molte testimonianze su questo uso, LIV. XXVI, 21; CIC., *Phil.*, VIII, 6,18; TAC., *Ann.*, II, 41 e cfr. R. CAGNAT, *s.v. Triumphus*, in *DA* V, pp. 488-491.

[75] A titolo d'esempio, *BMCREmp.* II, p. 131, nn. 604 ss., t. 23,10-11 (assi); pp. 6 s., nn. 43 ss., t. 1,13 (aureo e denari).

Germania Capta, con la lancia spezzata dietro di lei e nello stesso atteggiamento della *Iudaea*[76], oltre che dalle emissioni di Traiano, con la personificazione della *Dacia Capta*[77].

Questa riflessione viene confermata proprio dalle monete in cui la personificazione della Mauretania, in abiti militari, tiene il *vexillum* nella destra e non si propone più come popolo sconfitto e sottomesso, ma viene scelta a simboleggiare l'esercito africano, pronto ad accogliere il proprio comandante supremo[78].

L'Africa stante delle coniazioni di Antonino Pio si arricchisce di un nuovo attributo, una corona o una ghirlanda nella destra protesa, che non troverà più riscontro nelle successive emissioni e che si riferisce puntualmente all'omaggio dell'*aurum coronarium*, tradizionalmente offerto all'imperatore asceso al trono[79].

Altro tema compositivo assai frequente è quello che introduce la figura dell'imperatore accanto alla personificazione della provincia africana. Anche in questo caso la scelta innovativa riconduce alla monetazione di Adriano, in cui si raffigura l'imperatore con accanto l'Africa sacrificante[80], od ancora lo si effigia mentre solleva l'Africa inginocchiata[81]. Si presenta di nuovo immediato il confronto, in antitesi, fra queste monete ed alcuni soggetti monetali di imperatori precedenti, come, a titolo d'esempio, di Vespasiano, rappresentato con lancia e *Victoriola*, mentre ai suoi piedi si inginocchia il Giudeo o la Giudea accorre a chiedere grazia[82].

I due medaglioni di Antonino Pio ripropongono però ancora la presenza dell'imperatore in armi e della Vittoria in atto di erigere un trofeo, ma l'Africa, che completa lo schema compositivo, viene effigiata nell'atteggiamento recumbente e di pace delle serie adrianee ed il tipo verrà ripreso su un medaglione di Commodo[83].

Nelle coniazioni di quest'ultimo, dove sono evidenti elementi di rottura che convivono con la persistenza della tradizione, non stupisce tro-

[76] A titolo d'esempio, *ibid.*, p. 315, n. 81, t. 62,1 (aureo).

[77] A titolo d'esempio, *BMCREmp.* III, p. 82 ss., nn. 381 ss., t. 15,13-15 (denari).

[78] Cfr. nota 7.

[79] Cfr. note 21, 22 e 23.

[80] Cfr. nota 6.

[81] Cfr. nota 8.

[82] *BMCREmp.* II, p. 137, s.n., e cfr. un sesterzio con tipologia simile, emesso a nome di Tito, a p. 147, n. 652, t. 26,2.

[83] Cfr. note 24, 25 e 36.

vare una ulteriore trasformazione nell'accostamento ormai consueto Africa-imperatore. Commodo infatti stringe la mano all'Africa, che presenta un nuovo attributo, il sistro; questo nuovo dettaglio, gia interpretato come testimonianza del culto di Iside in Mauretania, sembrerebbe anche voler concretizzare visivamente il nuovo nome di Cartagine, divenuta infatti *Alexandria Commodiana togata*[84]. Parimenti nuova e degna di nota la tipologia in cui è la *Salus* a sollevare la personificazione dell'Africa[85].

Accanto alla raffigurazione della provincia, il riferimento all'Africa può essere desunto grazie alle leggende, qualora il tipo non possa essere qualificante di per sé stesso.

La nave a vela che si trova rappresentata su un medaglione di Adriano, ed attinente all'Africa come indica la scritta[86], si richiama ad un medaglione coevo con la leggenda ANNONA AVGVSTI CERES[87] e viene confermata come scelta tipologica nelle emissioni di Commodo[88].

Sembra superfluo mettere in evidenza per l'età dei Severi la particolare consistenza delle raffigurazioni monetali connesse alla provincia africana ed alle sue tradizioni[89].

Per la prima volta viene annoverato nelle emissioni della zecca di Roma il *Saeculum Frugiferum* e l'inusualità della rappresentazione rende necessaria la costante presenza della scritta esplicativa[90].

Libero ed Ercole, divinità protettrici di Leptis Magna, benché cristallizzati in una tipologia tradizionale, mostrano l'evoluzione del loro culto dalla costante trasformazione delle leggende. In fase iniziale si ricorrerà alla scritta DIS AVSPICIBVS, per chiarire la presenza dei due dei affiancati sulla stessa moneta, mentre separatamente essi verranno indicati con i più consueti appellativi *Liber Pater* ed *Hercules Defensor*. In seguito saranno ricordati come *Dii Patri*, per non avere infine nemmeno più bisogno di identificazione, allorché, compartecipi di partico-

[84] TOYNBEE, *op. cit.*, p. 37. Il sistro è attributo anche di *Alexandria*, come la Toynbee ricorda, *ibid.*, p. 38. Rimando anche alla nota 30 del presente articolo.

[85] Cfr. nota 37.

[86] Cfr. nota 19.

[87] GNECCHI, *op. cit.*, II, p. 3, n. 2, t. 38,2: al R/ Cerere, seduta a s. sulla cista mistica; davanti a lei l'Abbondanza e fra loro un'ara con modio, in lontananza una nave. La scritta si completa con COS III PP in es.

[88] Cfr. note 27 e 29.

[89] Ed i soggetti con un riferimento all'Africa sono assai più numerosi di quanti ne avesse evidenziato il Babelon nel suo articolo del 1903 (cfr. nota 40).

[90] Cfr. note 41, 42, 43.

lare venerazione in occasione della celebrazione dei giochi secolari, vengono ammessi nel pantheon ufficiale di Roma[91].

Nell'ambito di queste emissioni, si inserisce la raffigurazione della *dea Caelestis*, divinità poliade di Cartagine, a cui viene talvolta assimilata la stessa Giulia Domna, e delegata a ricordare la città beneficiata dall'*Indulgentia Augustorum*[92].

Infine, per il tipo di Eshmun-Esculapio, la divinità viene rappresentata con gli attributi del dio della salute cartaginese, in una fusione della tradizione romana con quella della nativa Africa dell'Imperatore[93].

La documentazione numismatica presa in esame finora, mostra dunque che i soggetti monetali con riferimento all'Africa, nelle emissioni della zecca di Roma, sono oltremodo variati, anche nei loro significati storico-politici.

In particolare, nel periodo adrianeo la raffigurazione dell'Africa è accompagnata, nelle quattro serie, da quella di altre numerose province e serve essa stessa ad illustrare, puntualizzandola nei suoi vari aspetti, la politica generale e la sollecitudine particolare dell'imperatore verso tutti i suoi sudditi, in una armoniosa e reciproca intesa.

Nella scelta di Antonino Pio sussiste invece uno spirito differente da quello del suo predecessore. In queste emissioni molte province personificate vengono rappresentate simbolicamente in atto di offrire doni all'imperatore salito al trono, ma rievocano al tempo stesso la generosità dell'Augusto, nella sua parziale remissione dell'*aurum coronarium* ai provinciali[94]. Pur tuttavia si avverte ancora la necessità di celebrare, seppure con uno sporadico richiamo, la conclusione delle campagne di Mauretania[95].

I vari soggetti delle emissioni di Commodo, compresa la rappresen-

[91] Cfr. note 48, 49, 54, 55, 56, 57.

[92] Cfr. nota 58; sul culto della *dea Caelestis*, vd. I. MUNDLE, *Dea Caelestis in der Religionspolitik des Septimius Severus und der Julia Domna*, in «Historia», 10, 1961, pp. 228-237, oltre a LE GLAY, *La déesse Afrique a Timgad*, in *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles 1964, pp. 374-382, in particolare a p. 381, nota 4, e cfr. PERA, *art. cit.*, p. 114.

[93] Vd. GRANT, *Rom. Imp. Mon.*, p. 233, nota 263. Sul culto di *Aesculapius* in età imperiale, cfr. J. BEAUJEU, *La religion romaine a l'Apogée de l'Empire. I. La politique religieuse des Antoninus (96-192)*, Paris 1955, pp. 211; 293; 300 s.

[94] *Hist. Aug., vit. Ant. P.*, IV. La restituzione venne fatta per intero agli Italici, cfr. nota 23.

[95] Jocelyn M.C. TOYNBEE, *Roman Medallions*, with an Introduction to the Reprint Edition by William E. Metcalf, New York 1986, p. 195, formula l'ipotesi che questi tipi commemorativi venissero utilizzati per dare risalto a operazioni belliche di poco conto, quando non esistevano conquiste realmente importanti. Vd. *contra*, nota 26.

tazione della stessa Africa, servono essenzialmente a richiamare un provvedimento quale l'istituzione della flotta granaria. Ed è significativo che non vi sia un solo riferimento alla provincia nelle leggende, ma che tutto l'interesse sia volutamente appuntato sulla *Providentia Augusti* e quindi sull'imperatore, cui tutto deve rifarsi.

Da ultimo, con i Severi, la particolare temperie del periodo fa sí che i richiami alla provincia d'Africa siano costanti e testimoniati anche da divinità locali, in seguito assurte a culto universale. Le monete testimoniano quindi che la regione non è più e soltanto ricordata come insostituibile granaio di Roma, ma anche accettata nella sua cultura e tradizioni.

Nejib Ben Lazreg

Une production du pays d'El-Jem: les carreaux de terre cuite chrétiens d'époque byzantine

Traiter d'emblée d'un tel sujet peut paraître *a priori*, pour quiconque soupçonne un tant soit peu les aléas et les subtilités d'un tel domaine, une entreprise prématurée et d'avance peu concluante. En effet, si les signalements de découvertes n'ont pas cessé de se succéder depuis voilà plus d'un siècle, et si la masse de carreaux qui s'est accumulée dans différentes collections est loin d'être négligeable, il faut convenir que l'opinion générale est bien en deçà d'une vision claire de ce domaine dans son ensemble et *a fortiori* pour ce qui est des approches sectorielles. Les marginalisations dont ce matériel a longtemps souffert dans les fouilles et les publications, ainsi que l'indigence en données de contexte, ont été pour beaucoup dans l'entretien de ce manque de clarté et des confusions, ou dans l'installation d'idées relevant plutôt des connaissances partielles qu'il serait hasardeux de généraliser à l'ensemble de la collection.

Le catalogue et l'observation analytique de la population de carreaux qui s'est constituée par des découvertes faites essentiellement en Tunisie dans 69 sites[1] (fig. 1) et qui s'élève à près de 4400 exemplaires dans des états de conservation divers, permettent de ressortir et synthétiser nombre d'informations qui ont été jusqu'ici scientifiquement sous-exploitées ou méconnues[2].

[1] Les découvertes attestées se répartissent, pour l'essentiel, d'après deux ensembles régionaux en Tunisie, de part et d'autre de la Dorsale. Le premier couvre la Zeugitane avec 35 sites, avec une relative densité dans sa partie est, dans la basse vallée de la Mejerda. Le second, comptant 32 sites, se présente d'une façon plus clairsemée en Byzacène avec deux zones de concentration: le centre est du pays et la région au sud-ouest de Kairouan. Ces deux ensembles sont continués d'une façon isolée par deux sites avancés en Numidie, *Thagaste* et *Marcimeni*. Bien que les découvertes se succèdent de temps à autre dans l'un ou l'autre ensemble, leur nombre tend toujours à s'équilibrer. Il est à noter que bien que les carreaux ne soient pas systématiquement attestés dans toutes les basiliques et que la liste de leurs découvertes est loin d'être close, la carte de leur diffusion n'est pas sans rappeler dans un cadre plus général celle des évêchés. Sur ce point cf. S. LANCEL, *Originalité de la province écclésiastique de Byzacène aux IV^e et V^e siècles*, dans «CT», 12, 1964, p. 143-145.

[2] Les carreaux ont été le sujet de notre Diplôme de Recherches Approfondies, thèse soutenue le 15 septembre 1983 à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tunis, sous la direction du professeur A. Mahjoubi, et qui a eu pour titre «*Les carreaux de terre cuite*

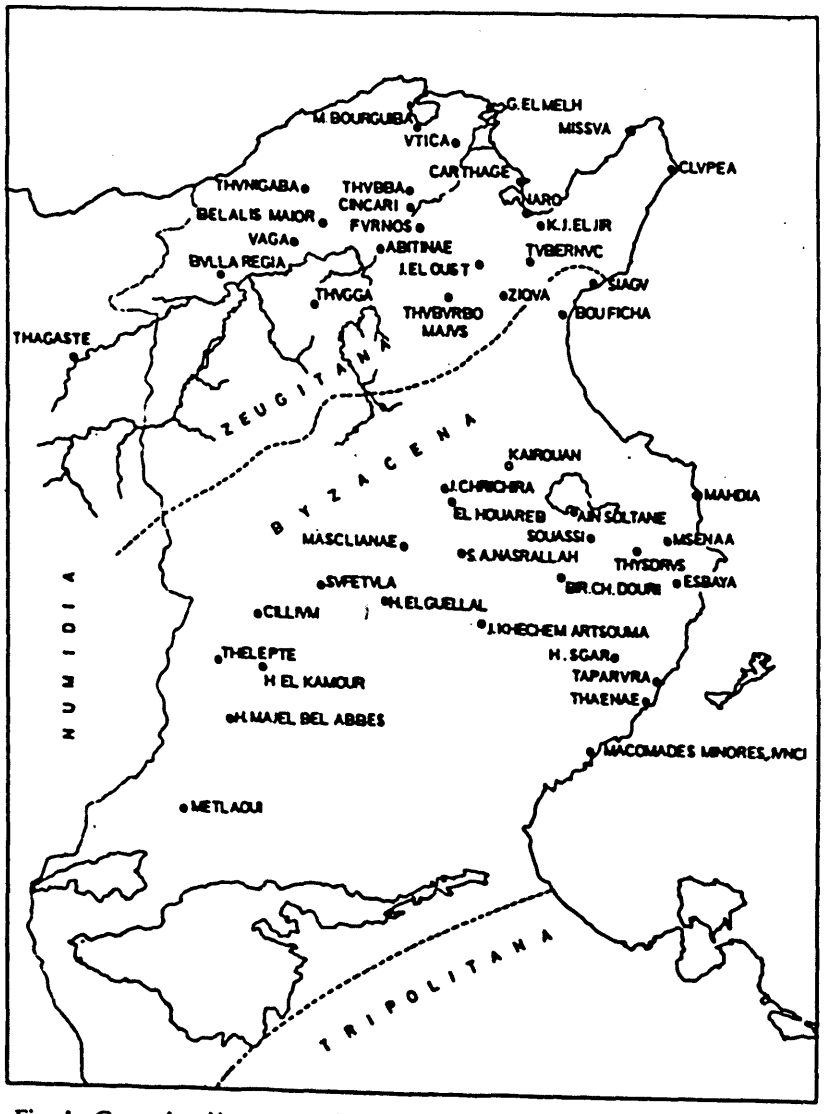


Fig. 1: Carte des découvertes des carreaux en Afrique du Nord.

Paradoxalement à cette grande masse de trouvailles, appelée sans nul doute à croître, l'absence de découverte d'ateliers, du moins d'après les rapports, est fort consternante[3]. La découverte matérielle d'ateliers aurait, entre autres, aidé à saisir les aspects techniques de la fabrication, aspects que la manipulation de milliers d'exemplaires ainsi que le recul pris par rapport à l'ensemble de la collection nous invitent à ne pas s'induire dans des conclusions simplistes et générales à leur sujet. À cette carence majeure, s'ajoute la complication dûe au fait que rien n'indique que cette production ait été une activité à part entière, du moins pour beaucoup d'ateliers, et qu'il est fort possible que ces émissions aient été pour beaucoup d'officines, de potiers ou de tuiliers, passagères et dictées par les commandes et les besoins ponctuels. C'est, pour autrement dire, le taux d'improbabilité de faire des découvertes heureuses dans ce sens, c'est-à-dire portant sur des ateliers abandonnés en pleine production de ce matériel. De telles trouvailles seraient aussi d'une importance pour appréhender tout un système de rapports régionaux et interrégionaux, de la conception à la fabrication, la sous-traitance, les surmoulages, les emprunts et les interférences artistiques et commerciales, ainsi que la chronologie relative entre les différentes émissions. L'examen critique du matériel qui nous est parvenu, permet de détecter un véritable foisonnement et une grande complexité de ces rapports et de nous assurer qu'on est bien en deçà des véritables potentialités que réserve ce domaine. A défaut de découvertes d'ateliers, cette population constitue

paléochrétiens figurés de Tunisie». Ce travail qui a compris un catalogue raisonné de 1869 carreaux figurés et leur étude a été poursuivi ultérieurement par des recherches portant sur des carreaux à répertoire végétal et géométrique conservés dans des musées et dépôts archéologiques de Tunisie, ainsi que sur de nouvelles découvertes archéologiques.

[3] Les découvertes matérielles, fort rares à ce sujet, nous sont de peu d'aide. Une découverte faite dans les environs de Zaghouan a révélé seulement le magasin d'un atelier cf. G. HANNEZO, *Notes sur les environs de Zaghouan*, dans «BCTH», 1905, p. 416, n. 7. Ce rapport très bref nous apprend que les carreaux y étaient conservés par piles de quinze et étaient séparés par des couches de chaux pour éviter que leurs reliefs ne s'émoussent. Une autre découverte faite à Jebel Oust a mis au jour une partie d'un four près duquel il y avait des débris de carreaux. M. FENDRI, *Évolution chronologique et stylistique d'un ensemble de mosaïques dans une station thermale à Jebel Oust (Tunisie)*, dans *Colloques internationaux du CNRS. Sciences Humaines. La mosaïque Gréco-romaine, 29 Août-3 septembre 1963*. Editions du CNRS, Paris 1965, p. 159, note 10. Dans le cadre des prospections tuniso-britanniques au Sahel et en Tunisie centrale, relatives aux fours de céramique antiques et tardo-antiques, on a ramassé en 1984 un fragment de carreau dans une zone de fours à Aïn es-Soltane sur la berge sud de Sebkhet Sidi El Hani. Cependant, rien n'indique que des carreaux aient été fabriqués par ces ateliers. Cf. D.P.S. PEACOCK, F. BÉJAOUI et N.B. LAZREG, (= 1990) *Roman Pottery Production in Central Tunisia*, dans «Journal of Roman Archaeology», 3, 1990, p. 64. Un autre fragment du même type a été trouvé au même endroit au début de ce siècle cf. *Catalogue du Musée Alaoui*. sup. I, 1910, p. 279, L79.

une assise relativement confortable qui autorise une meilleure identification et caractérisation des sphères industrielles et de leurs produits. C'est dans ce sens qu'on compte aborder la question.

Pourquoi le pays de *Thysdrus*?

Une première remarque qui s'impose d'elle même, est que différemment d'autres produits céramiques, lampes, vaisselle et amphores, les carreaux n'ont pas circulé très loin, ce qui traduit l'existence d'ateliers locaux ou régionaux qui ont pourvu leur pays immédiat en la matière ou en moules. C'est ainsi que se dégagent des ensembles régionaux où gravitent des carreaux spécifiques et inédits ailleurs. Dans chacune de ces aires, se dégage un haut lieu catalyseur ou rassembleur de la plupart, sinon de tous les types, ou thèmes, ou détenant les archétypes des divers spécimens découverts dans sa périphérie.

L'exemple le plus frappant est celui de Carthage qui polarise la quasi-totalité des spécimens et des sujets découverts en Zeugitane. Cette école, dont les centres de conception et de production restent à déterminer, détient plus de la moitié de l'effectif dénombré.

Devant cet ensemble septentrional homogène, en apparaît un autre, moins imposant relativement par le nombre des sites et des trouvailles, mais qui est sous bien des rapports d'une haute importance sur le plan régional, dans une autre province, la Byzacène. Il s'agit de l'ensemble qui se configure autour de *Thysdrus* et qui se démarque sous bien d'aspects des autres groupes (fig. 2). Cette aire centre-est, qui groupe huit sites, s'étend de Béni Hassène au nord jusqu'à *Thaenae* au sud, et de Henchir Chtiouine à l'est[4] jusqu'à Aïn es-Soltane à l'ouest, et, avec des nuances, jusqu'à Henchir Naja dans la région de Kairouan. Cette aire gravite autour d'un centre, *Thysdrus*, qui étonnemment lui aussi détient la plupart des modèles comme l'essentiel de l'effectif dénombré, et qui totalise 561 exemplaires. Dans l'absolu, ce chiffre aurait pu être plus ample si l'on tient compte des hémorragies qu'ont subies ces découvertes, et du fait que, hormis *Thysdrus*, les autres sites de la région n'ont fourni que des trouvailles fort partielles. Toutefois, cette bonne moyenne du nombre, la relative sûreté des provenances et la variété des types ont été autant de facteurs qui ont pesé sur les raisons de notre choix dans un essai d'une meilleure compréhension de cette production.

Par souci de concision et de clarté, il nous semble plus approprié

[4] Un carreau représentant un agneau et conservé au musée du Bardo sous le numéro d'inventaire 2524, provient de Bir Ars de la région de Mahdia. Cependant, malgré de longues recherches, on n'est pas arrivé à localiser ce site qui, s'il est dans les environs immédiats de Mahdia, serait le plus à l'est dans ce groupe.

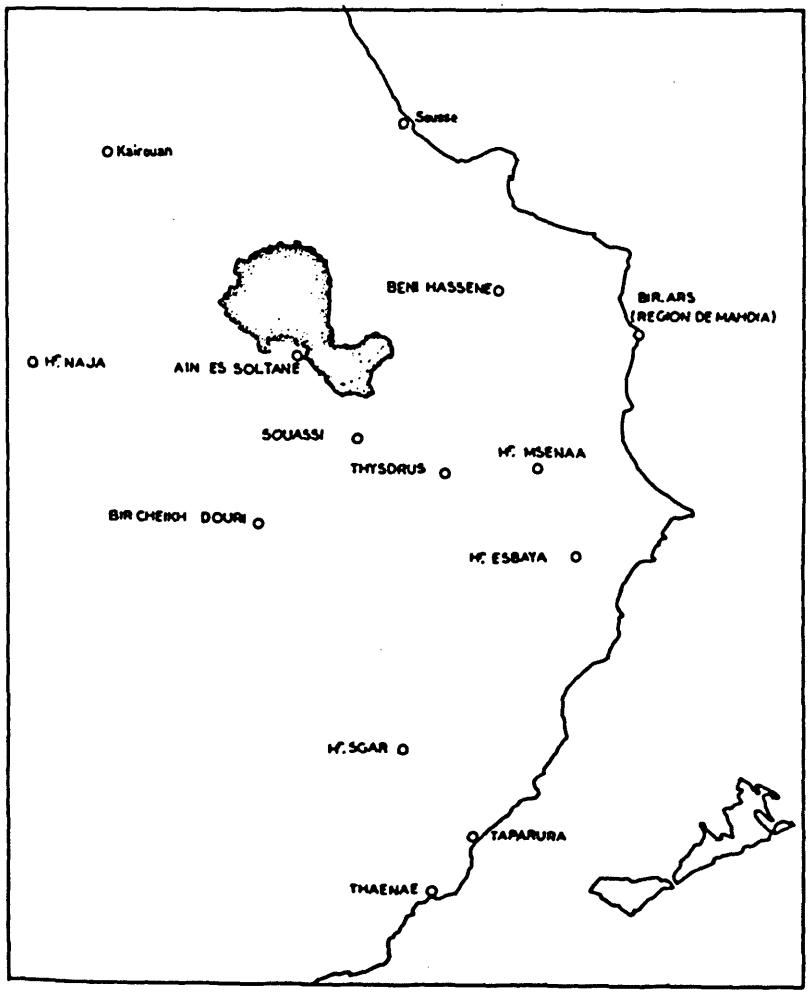


Fig. 2: Carte des découvertes des carreaux dans la région d'El-Jem.

de synthétiser ces trouvailles en trois catégories, et ce d'après les encadrements que portent leurs avers et qui ont systématiquement une fonction architectonique[5].

[5] Vu l'espace qui nous est imparti, il n'a pas été possible d'accompagner notre texte de tableaux statistiques et comparatifs, ni de longues explications de présentations typologiques.

I. LES CARREAUX A REGLETTES DE TYPE A

Cette famille est de loin dominante par son effectif, totalisant 502 exemplaires, ainsi que par la pluralité de ses types et variantes[6]. Elle a été fournie par Aïn es-Soltane, Bir Ars, Henchir Chtiouine, les Souassi et *Thysdrus*[7]. Loin d'émaner d'une seule production, les divers lots qui constituent ces trouvailles présentent les mêmes soucis architectoniques.

Il s'agit en fait de carreaux à réglettes les plus communément rencontrées en Tunisie. Sans vouloir revenir en détail sur leurs caractéristiques[8], rappelons brièvement, et ce pour pouvoir les distinguer de la famille suivante, qu'ils sont dotés de trois parties fonctionnelles.

1) Le revers porte des stries faites à la main avant la cuisson du carreau. Ces stries qui varient selon les exemplaires, avaient pour fonction d'assurer une meilleure adhérence du mortier au carreau[9].

[6] Si l'on inclue les variantes, on dénombre 64 types de carreaux, fournis par les Souassi, la région d'El Jem et surtout l'emplacement d'une basilique non fouillée à El Jem. Je dois cette précieuse indication à MM. H. Slim et M. Hamrouni que je tiens à remercier vivement pour m'avoir accordé toutes les facilités de travail sur la collection de cette basilique ainsi que sur celle du musée d'El-Jem en général.

[7] Pour Aïn es-Soltane, dit aussi Aioune es-Soltane, v. *supra* note 3. Pour Bir Ars v. *supra*, note 4. Henchir Chtiouine a fourni un seul fragment, sans motif conservé actuellement au musée de Salacta et découvert en 1984 lors des prospections sus-mentionnées, cf. D.P.S. Peacock, F. Béjaoui et N.B. Lazreg, *Roman Amphora Production in the Sahel Region of Tunisia*, dans Collection de l'École Française de Rome, 114, *Anfore romane e storia economica: un decennio di ricerche, Actes du Colloque de Sienne*, 22-24 mai 1986 (1989), pp. 187-188. Souassi: ce site a fourni deux lots de carreaux assez apparentés mais de factures distinctes. Le premier (= *Souassi* 1) dont la date et contexte de découverte nous échappent, est conservé à Carthage. Le second (= *Souassi* 2), découvert dans les années 1960 par M. Hamrouni, est au musée d'El-Jem.

El-Jem a fourni un plus grand nombre de lots trouvés dans des endroits différents:
— L'amphithéâtre cf. P.L. Gadrat: *A L'amphithéâtre d'El-Jem*, dans «Bulletin de la Société Archéologique de Sousse», 1909, p. 116. A. Merlin, *Découvertes archéologiques en Tunisie*, dans «BCTH», 1910, p. CL XXXVII-CL, XXXVIII.

La région d'El Jem en 1914: Id., *Découvertes archéologiques en Tunisie, ibid.*, 1915, p. CLXI; en 1915, Id., *ibid.*, 1916, p. CXXIX. L. Carton, *Treizième chronique d'archéologie barbaresque*, dans «Rev. Tun.», 1917, p. 226.
— Les environs d'El-Jem 1918.
— Place du grand châpiteau, aux années 1960.
— L'emplacement d'une basilique dans la partie ouest d'El-Jem.
— Divers (saisies, envois etc....).

Les trois premiers lots sont au Bardo, les deux autres au musée d'El-Jem. D'autres (divers) sont au musées de Sousse et du Bardo.

[8] Voir notre article «*Observations sur les destinations architectoniques des carreaux de terre cuite chrétiens de Tunisie*», à paraître dans le «Bulletin des travaux de l'INAA», n. 5.

[9] Bien que l'on note une certaine constance de ces traçages au sein d'une même série, on ne peut pas les considérer comme étant la marque d'un atelier. Certaines formes, croix, chrismes, traits parallèles, sont communes à différentes productions du pays. Il arrive aussi que chez une même production on rencontre diverses formes de traçages.

1: Lion. Aïn Métouia.

2: Lion. Souassi.

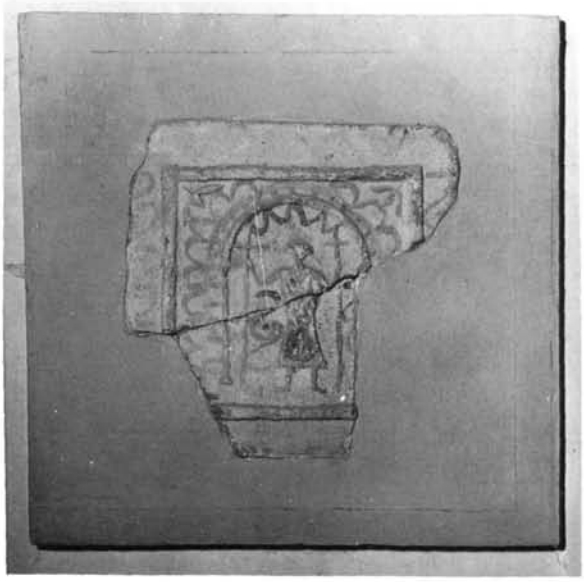
1: Cerf. Région d'El Jem.

2: Daniel dans la fosse aux lions? El Jem.

1: Cerfs symétriques El Jem.

2: Loup? Région d'El Jem.

1: Lion. El Jem.



2: Ange. Henchir Naja.

2) L'avers est doté de deux réglettes latérales et de deux marges qui leur sont perpendiculaires. Souvent, ces réglettes sont verticales comme les motifs, mais il arrive aussi qu'elles soient horizontales. Cette dernière disposition, relativement rare, est souvent le fait de carreaux de Byzacène, entre autres *Thysdrus*. Ces réglettes abritent de leur hauteur comme de leur épaisseur les médaillons et motifs qu'elles flanquent, de façon qu'elles permettent de bien ajuster les carreaux entre les solives du plafond et d'éviter tout débordement de ces dernières sur ce décor. L'inexistence de tout décor en relief ou pictural sur les marges, révèle en négatif que ces dernières n'étaient pas visibles au sein de l'édifice et donc masquées par la charpente (fig. 3).

La production de Zeugitane est d'une véritable canonicité en matière de finition, du respect des normes et des soucis qui ont présidé à la conception, notamment en ce qui concerne l'application architectonique.

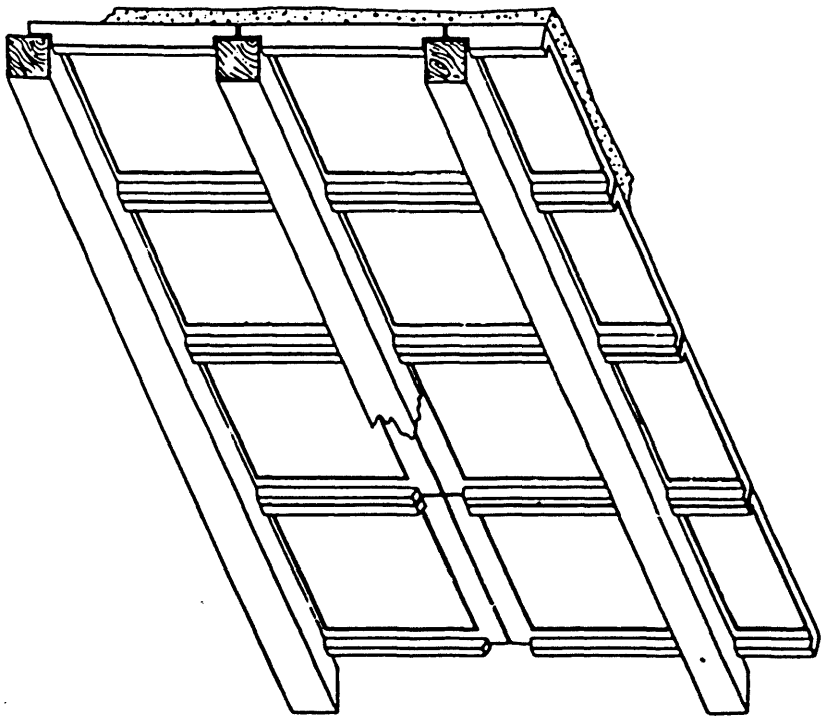


Fig. 3: Reconstitution d'un plafond en carreaux à réglettes A.

Ses carreaux témoignent d'une grande régularité de traçage et de découpe (fig. 1, pl. I) Leurs réglettes, bien équarries et rectilignes, sont normalement égales ou supérieures à la hauteur du médaillon et des motifs qu'elles flanquent. Autant de traits qui témoignent d'une certaine standardisation, et d'une grande centralisation de la fabrication, voire une unité de conception dont les raisons ne sont pas à creuser ici, et dûes entre autres, à des facteurs chronologiques.

Le chapelet de sites de la région thysdritaine présente une production plus nuancée. Bien que ses divers exemplaires présentent des affinités, voire des similitudes entre eux, rien n'indique que ses sites aient été pourvus par les mêmes ateliers. L'observation de ces trouvailles incite à penser que divers ateliers et officines ont fonctionné dans cette région plus ou moins localement. Le groupe d'ateliers de potiers de la berge sud de Sebkhet Sidi El-Hani qui a été particulièrement actif aux 4è et 5è siècles pourrait être l'une de ces aires de production de carreaux[10], mais rien ne permet d'étayer pour le moment cette hypothèse. Cette pluralité se détecte dans l'existence de sous-groupes de types, la relative diversité des factures, des pâtes relativement brûlées, des engobes et des rendus plastiques, le partage partiel d'un jeu de matrices par divers types de carreaux, et les opérations de surmoulages. Si les produits des Souassi 1 et, d'une façon moindre, d'Aïn es-Soltane et Chtiouine présentent une relative bonne finition, qui n'atteint en aucun cas la perfection des émissions du monde de Carthage, les trouvailles de Bir Ars, Souassi 2 et plus encore *Thysdrus* et ses environs présentent la plus haute dégénérescence en la matière, bien que brillant par une thématique originale. De même, si les réglettes des trois premiers sites sont légèrement distordues, celles des trois autres s'atrophient pour devenir, dans quelques cas, des bourrelets à relief arrondi, effacées, aformes et disproportionnées avec le reste du décor comme entre elles-mêmes, bref pour ne pas dire «mises pour la forme». Il en est de même des formes générales du carreau et des médaillons qui, chez ces trois derniers sites ont, des fois, un aspect «flasque» aux angles maladroitement arrondis et au traçage indécis. A telle enseigne qu'on se demande si le fabricant comprenait vraiment la raison d'être des réglettes et s'il était convaincu de leur nécessité sur le carreau. Un tel recul d'appréciation est nécessaire pour éviter les mé-

[10] Il s'agit de Aïoune ech Chekaf, Henchir Mbarek, Aïn es Soltane et Tarfayat. cf. D.P.S. Peacock et *al.*, 1990, pp. 60, 64 et 66. Sur la possible existence de fours dans la région d'El Jem cf. aussi H. Slim, *Nouveaux témoignages sur la vie économique à Thysdrus*, dans *Actes du IIè congrès international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, Grenoble, 5-9 avril 1983, «BCTH», n.s., 19 B, 1985, p. 82.

prises qui croiraient avoir affaire à des formes de médaillons «trapézoïdales» sciemment choisies qu'à des carrés ou rectangles distordus. On a de sérieux arguments pour penser que les opérations d'imitation et de surmoulage sont à l'origine de cette déliquescence et ces maladresses. En celà, on détient deux axes d'influence, l'un de Zeugitane et l'autre local.

On a là, outre l'autonomie industrielle de la région, un indice d'un certain décalage chronologique, relatif ou absolu, qui reste à déterminer, entre la production thysdritaine et celle de Zeugitane. Bien plus, il semble même que les ateliers thysdritains ont été à la traîne de ceux de Zeugitane en ce type d'encadrement. S'il nous semble désormais acquis que ces derniers ont été les initiateurs de ce type d'encadrement, on a des éléments pour penser qu'ils ont aussi diffusé avec, les quelques thèmes dont ils disposent: cerfs, lions et rosaces. En celà, on détient quelques repères typologiques. Le premier est un cerf passant à droite fourni par Carthage, *Belalis Maior* et *Furnos Minus* qu'on retrouve plus stylisé sous diverses variantes dans le lot de la basilique de *Thysdrus*. Le second est un cerf passant à gauche trouvé à *Belalis* et Carthage et qui est imité par divers spécimens d'Aïn es-Soltane, des Souassi et *Thysdrus*. Le troisième est un lion qui, découvert à Carthage et Aïn Métouia (fig. 1, pl. I) en Zeugitane, et *Thagaste* en Numidie[11], est repris par des imitations les unes plus stylisées que les autres des Souassi (fig. 2, pl. I) et *Thysdrus*. Enfin deux rosaces fournies par de nombreuses variantes de *Thysdrus*, et moins par les Souassi, essaient d'être le reflet chétif de quelques prototypes trouvés dans de nombreux sites de Zeugitane. Il est intéressant de noter d'une part ce parallélisme entre les Souassi et *Thysdrus*, et de l'autre leur filiation par rapport à l'ensemble de la Mejerda. Cependant, à ces refontes dans d'autres calibres de types puisés dans un répertoire stéréotypé et immuable, les ateliers locaux, et plus précisément les trouvailles de *Thysdrus*, se distinguent par des injections de détails décoratifs supplémentaires, triangles, pastilles, croisettes, plantes, et surtout d'introductions thématiques qui leur sont propres, du moins dans leur traitement, au sein de cet art. C'est ainsi que ces différentes découvertes contribuent par l'apport de types inédits ailleurs, victoires, Adam et Eve, saints orientaux, Pantaléon, Théodore, un chamelier (Ménas?) et autres trop fragmentaires pour être identifiés, ainsi que d'agneaux et d'oiseaux. En cela, *Thysdrus* tranche avec sa variété thématique comme par sa compression des sujets répétitifs de Zeugitane au strict minimum de types.

[11] Je dois cette information concernant l'existence de ce carreau de Souk Ahras (Algérie) à la précieuse indication de M.P.-A. Février qui nous a également communiqué une photo.

La dégradation de l'aspect externe et le manque de netteté et de vigueur de certains représentants de cette famille ont une autre source: le surmoulage. Ce dernier, effectué sur des prototypes à cadre carré épais B provenant de l'aire immédiate de *Thysdrus*[12] et habituellement de bonne facture, auxquels ont été adjoints des réglettes, a donné des répliques floues, pleines d'aspérités, et aux contours indécis. On a en cela quatre éléments de comparaison: deux types adoptant le même lion et deux autres la même perdrix. Ces emprunts déterminent un certain décalage chronologique, qui reste à définir, entre les types à cadres carrés et un groupe des carreaux à réglettes. Le rapport chronologique entre les deux familles inspiratrices septentrionale et thysdritaine demeure lui aussi inconnu.

On se permet d'ajouter enfin, une autre donnée non moins négligeable et qui porte sur les dimensions. Si dans l'ensemble septentrional domine le pied, romain ou byzantin, module retrouvé sporadiquement dans la région de Kairouan, les carreaux thysdritains de cette famille adoptent des calibres fluctuant autour de 25-26,5 cm. Si l'on part du principe que les différents artisans ont adopté des modules de référence standard et non des fractions hétéroclites, on est en droit de se demander, avec prudence, s'il ne s'agit pas là encore de la demi-coudée punique. Si cette hypothèse se confirme, ce jalon en pleine période byzantine est d'importance quant l'on sait que cette coudée, déjà usitée à une plus haute époque à El-Jem, a survécu jusqu'à l'époque moderne[13].

II. LES CARREAUX A REGLETTES DE TYPE B

Cette famille peu nombreuse et inédite est représentée par cinq exemplaires de trois types provenant de *Thysdrus*, Borj Hassen[14] et la région

[12] Voir *infra «Les carreaux à cadres quadrangulaires en relief prononcé».*

[13] Cf. H. Slim, dans *Documents d'Archéologie Française* n. 2, *Architectures de terre et de bois. L'habitat privé des provinces occidentales du monde romain. Antécédents et prolongements: Protohistoire, Moyen Âge et quelques expériences contemporaines. Actes du 2è congrès archéologique de Gaule méridionale*, Lyon 2-6 novembre 1983, pp. 38, 40 et 44, notes 35, 44 et 49. Id., *Recherches préliminaires sur les amphithéâtres romains en Tunisie*, dans «L'Africa romana», I, 157, note 81. Id., *Les amphithéâtres d'El-Jem*, dans «CRAI», juillet-octobre, 1986, p. 453, note 16. Cette mesure s'appliquant à une aussi grande collection apporte à elle seule une nuance d'importance au constat de M.C. Maufus qui considère, avec une certaine prudence, que le format de 30 cm. x 30 cm., est presque «standardisé» en Afrique du Nord. Cf. *«Observations sur la production et l'utilisation du décor architectural en terre cuite pendant l'antiquité tardive*, dans *Artistes, Artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Age*, Rennes, 1983, Actes publiés par X. Barral I Altet, vol. III, p. 52.

[14] Ce site mentionné pour un carreau conservé au musée du Bardo sous le numéro d'inventaire 2604 comme étant situé à 26 km de Monastir n'a pas pu être localisé malgré

de Kairouan. La pâte orange vive est couverte d'un engobe jaune clair. La surface est rugueuse et le revers porte des stries horizontales.

Ce genre de carreaux, rectangulaire et plus large que haut, mesure 27 × 22,5 cm. environ. Il a comme les types précédents deux parties fonctionnelles, deux réglettes et deux marges, mais disposées différemment (fig. 2, pl. II). Les réglettes, toujours au nombre de deux, verticales et de grosseur uniforme, de l'ordre de 1-2 cm.[15], relient les deux bords horizontaux du carreau et s'écartent des côtés latéraux. Elles déterminent ainsi deux marges qui leur sont latérales et non perpendiculaires, dégarnies de tout décor. Ce dernier s'inscrit seulement à l'intérieur de l'espace embrassé par les réglettes. D'après ces spécimens, ces dernières n'entrent jamais en combinaison avec d'autres éléments d'encadrement, médaillons quadrangulaires ou circulaires, et enserrent directement le motif.

La fonction de ces carreaux était la même que celle de la famille précédente, mais la disposition de leurs réglettes par rapport aux solives du plafond était différente et ne donnait pas lieu à des caissons. Le rôle purement technique des marges est attesté dans tous ces exemples par l'inexistence de décor ou d'écritures sur elles. Ceci prouve que ces marges n'étaient pas visibles dans l'édifice et étaient masquées par les solives sur lesquelles elles reposaient. Par contre, les réglettes et les motifs sont rehaussés de peinture rouge foncée ce qui signifie que leur espace était entièrement visible entre les solives.

Dans cette catégorie, les marges sont longées des réglettes de telle façon que ces dernières puissent s'appuyer latéralement de toute leur longueur contre les solives (fig. 4). Cette disposition accordait une meilleure assise aux carreaux et leur conférait une plus grande stabilité. Il en découle que les réglettes des différents carreaux formaient des lignes continues et parallèles le long des solives. De même, les carreaux formaient des bandes continues entre ces planches, et rien n'indique qu'ils aient été cloisonnés en caissons (fig. 5).

Le répertoire de ces carreaux, bien que peu varié pour le moment, est assez spécifique. Ses reliefs sont d'un méplat caractérisé, ignorant les détails et comprimant les différents plans. Cet effet de silhouettes est en-

de longues recherches. Cette distance correspond approximativement à Béni Hassène, lieu qui a également donné d'autres carreaux d'un autre type. Il est fort possible qu'il s'agisse de ce site et que le nom dont on dispose soit erroné suite à une faute de développement de B. Hassen en Borj Hassen.

[15] Cette fluctuation est dûe à l'aplatissement des réglettes, probablement suite à la mise du carreau sur sa face après le démoulage. Il est à noter que le relief de ces réglettes étant écrasé, n'est pas très prononcé et de l'ordre de 0,8 cm.

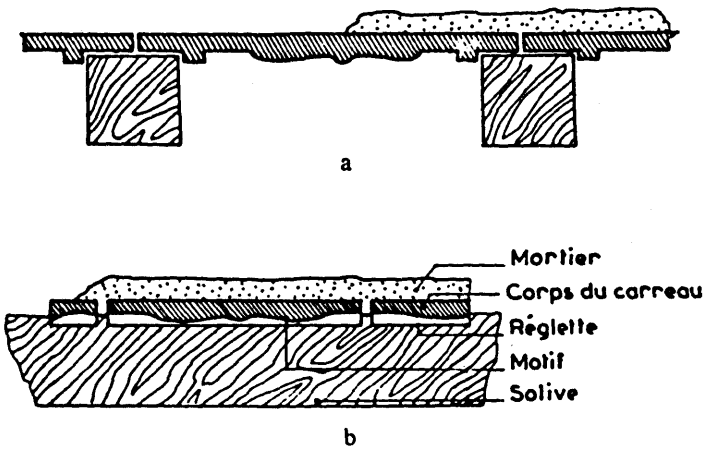


Fig. 4: Coupes médianes de carreaux à réglettes B en position dans la charpente:
a) perpendiculaire aux marges et aux réglettes;
b) entre les réglettes.

core accentué par la peinture sombre, ôcre rouge, qui inonde les motifs et les fait détacher du fond du carreau. Sa représentation de ce qui est probablement Daniel dans la fosse aux lions ignore les compositions symétriques trouvées dans la région de Kairouan.

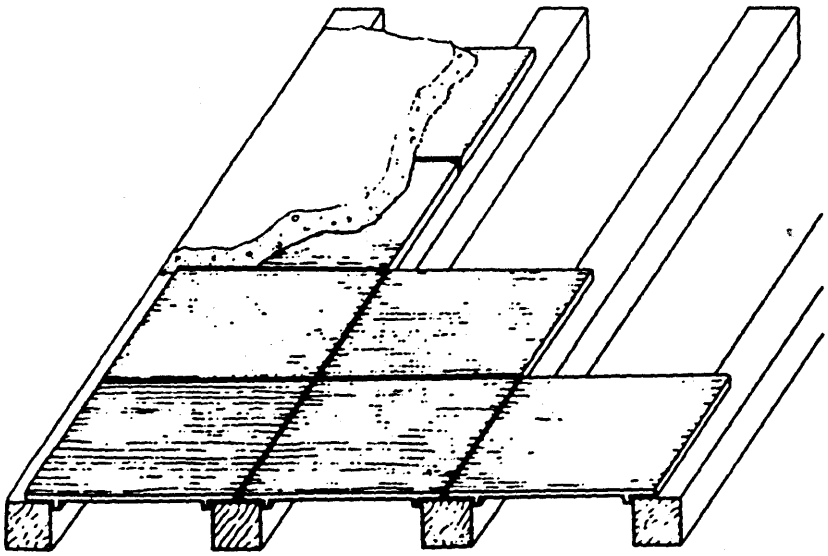
III. LES CARREAUX A CADRES QUADRANGULAIRES EN RELIEF PRONONCÉ

Ils se départagent en deux familles d'après un certain nombre de caractéristiques.

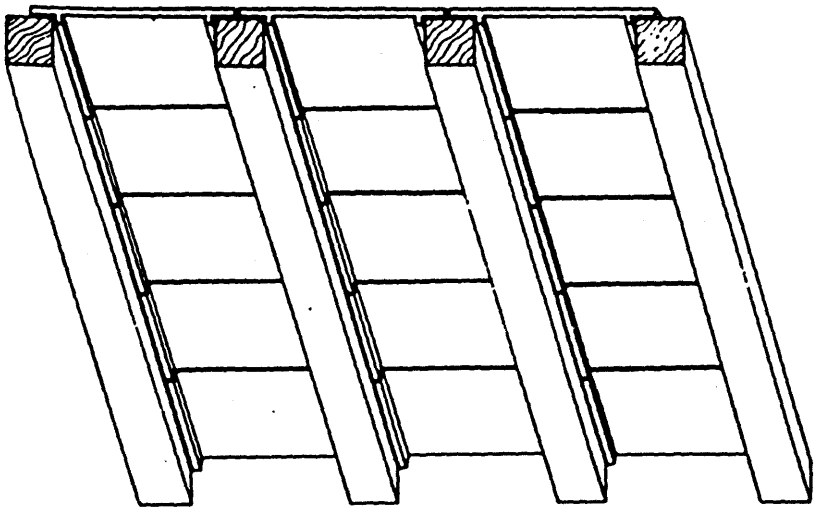
A - Le premier groupe est plutôt un phénomène du pays méridional d'El-Jem. Ses spécimens, totalisant actuellement 53 pièces[16], se concentrent essentiellement à *Thysdrus*, mais marquent également leur présence, par un seul exemplaire, dans d'autres sites tels que les Souassi, Henchir Msenaa, Henchir Esbaya, *Thaenae* et *Taparura*[17].

[16] Ces carreaux se répartissent en 11 types dont une variante.

[17] Les fragments de Hr Msenaa et Esbaya ont été ramassés lors des prospections que j'ai faites en 1989 dans le cadre du projet de la carte archéologique et qui ont couvert la



a) Vue de haut (Revers).



b) Vue de bas (Avers).

Fig. 5: Reconstitution d'un plafond en carreaux à réglettes B.

Ces carreaux aux configurations lourdes, relativement épaisses et à surface rugueuse, ont presque systématiquement une pâte grise traduisant une cuisson excessive. Leur forme, toujours rectangulaire et plus large que haute, mesure environ 27-29 cm. × 25,5 cm. (fig. 1 et 2 pl. III). Le revers porte des stries horizontales.

L'avers comporte deux parties fonctionnelles.

1) Un cadre rectangulaire de 2 cm. d'épaisseur toujours simple, c'est à dire n'entourant pas d'autres médaillons et enserrant directement le motif.

2) Quatre marges entourant ce cadre, relativement larges et interdites de tout décor en relief.

Le répertoire de ce groupe, sans qu'il soit étranger à l'art de l'époque, ne semble pas avoir subi d'influence «interne» ou eu d'antécédent au sein de la famille des carreaux. Son iconographie, rendue par des reliefs arrondis, préférant les composition symétriques ou représentations latérales d'animaux, comme aussi de rares rosaces, est assez spécifique par les thèmes et le traitement à cette aire.

B - Le deuxième groupe, plus réduit en nombre (11 exemplaires en 4 types) comme en dispersion géographique, a essaimé à *Thysdrus*, Béni Hassène, les Souassi et Henchir Naja dans la région de Kairouan[18].

Ces pièces de forme carrée, aux dimensions fluctuant entre 22 et 23 cm. (un empan?), présentent sur l'avers quatre marges de l'ordre de 2 cm.-3 cm. de largeur, entourant un cadre carré au relief large de 1,5 cm. environ. Ce cadre, dont les angles sont agrémentés de triangles, d'oves ou de pastilles, selon les types, abrite un médaillon en filet fin circulaire incluant le motif, un animal ou un oiseau de profil. Il est à noter que ces découvertes demeurent essentiellement le fait de *Thysdrus*, Béni Hassène et des Souassi. Quant à Henchir Naja, qui se trouve plutôt dans la mouvance d'une autre école, celle de Hajeb el-Aïoun, il fournit, parmi sa collection tout à fait distincte, un seul exemplaire de cette famille, issu d'un surmoulage très mal rendu du prototype au lion trouvé dans ces trois sites.

feuille de la Chebba au 50/000[e]. Il est à indiquer que le terme Msenaa signifie «petit atelier», mais on n'a décelé la présence d'aucun four en parcourant ce petit site.

Le carreau de *Taparura* représentant un cheval et conservé au Louvre ne provient pas d'un caveau punique comme l'a cru H. DE VILLEFOSSE, *Brique antique trouvée à Sfax. Briques trouvées à Kasrin et portant sur des sujets chrétiens*, dans «BSAF», 45 1884, p. 170-171. Cette erreur a été rectifiée par *DACL*, II, 2 col 2181 et col 2183 fig. 99. En outre, ce carreau ne fait pas partie des découvertes de l'interprète Robert près de Kasserine comme l'indique par erreur S. REINACH, *Recherches archéologiques en Tunisie*, dans «Rev. Tun.», 1895, p. 84-87.

[18] Pour Henchir Naja, cf. A. MERLIN, *Carreaux de terre cuite découverts à Henchir Naja*, dans «BCTH» 1909, p. CCXX n. 6.

Les plus beaux exemplaires ont été fournis par Béni Hassène et *Thysdrus*. Il s'agit de pièces représentant Pégase, un lion (Fig. 1, pl. IV), un cerf et une perdrix. D'une pâte orange lisse, cette production est d'une bonne finition qui n'a rien à envier aux plus belles réussites de Carthage. De même, leur traitement iconographique, d'un réalisme relatif, tranche avec la stylisation symbolique ou conventionnelle des autres carreaux. Cependant, ce rendu net demeure le fait de quelques trouvailles seulement. Le reste des exemplaires des mêmes séries, fournis notamment par la basilique de *Thysdrus*, sont moins nets et de pâte beige grise. Cet étiolement est plus notable dans l'exemplaire surmoulé de Henchir Naja. Ces disparités recèlent l'existence d'une pluralité d'ateliers qui ont dû fonctionner dans des lieux et moments différents, constat assez probant pour Henchir Naja dont les trouvailles témoignent d'opérations de retraitement d'archétypes trouvés ailleurs.

* * *

Le déploiement des peintures sur les marges est le seul critère décisif pour déterminer les destinations architecturales de ces carreaux à cadres[19]. En cela, on relève deux types d'agencements.

1) L'agencement de la peinture sur toutes les marges: un bon nombre de carreaux de la première famille est garni de peintures sur toutes les marges sous différentes formes: zigzags, losanges, etc... Ceci signifie que ces marges étaient visibles dans l'édifice, et non masquées, ce qui fait supposer que ce type de carreaux avait en partie une assignation murale.

[19] Les peintures qui ont survécu sur les carreaux sont d'un apport considérable en tous points, décoratif, symbolique, architectonique et social. El-Jem a contribué par une large portion de spécimens qui ont gardé leurs peintures. De par leur pigmentation (ôcre rouge, résine, etc...) et leurs traitements (hachures, ponctuations, zigzags, triangles, losanges etc...), ces peintures sont à rattacher aux canons l'art. autochtone qui s'est perpétué depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Sur des arts à agencements similaires cf. par exemple E.G. GOBERT, *Les poteries du paysan Tunisien*, dans «Rev. Tun.», 1940, p. 119-193; G. MARÇAIS, *Art chrétien et art berbère*, dans «Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli», N.S., vol. 3, *Scritti in onore di Francesco Beguino*, Napoli, 1949, p. 63-75. M. PINARD, *Poteries et fragments chrétiens à décor incisé de Carthage*, dans «Cahiers de Byrsa», II, 1952, p. 121-131; A. BESCHAOUCH, *Une stèle consacrée à Saturne le 8 novembre 323*, dans «BCTH», 1968, p. 266-268; N. DUVAL, *Plastique chrétienne de Tunisie et d'Algérie*, «BCTH», N.S., 8 B, 1972, (1975) p. 53-146. A. MAHJOUBI, *Recherches d'histoire et d'archéologie à Henchir el Faouar (Tunisie). La cité des Belalitani Maiores*, Tunis 1978, p. 304 et 413; P. CADENAT, *La céramique excisée de Tihert-Tagdempt*, «BCTH», N.S., 19 B, 1983 (*Actes du IIè Colloque International sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord, 108e Congrès des Sociétés Savantes*, Grenoble 5-9 avril 1983) p. 205-212. N. BAKLOUTI: *Poteries Modelées de Tunisie*, Tunis, MTE, INAA, 1990. On va consacrer une étude à ce décor pictural. Toutefois, il est à noter que ces peintures ont été sérieusement altérées lors de l'incendie qui est survenu au musée du Bardo en 1983, et qu'on est en train de les nettoyer au laboratoire central de ce même musée.

2) L'agencement de la peinture sur deux marges: certains exemplaires des deux familles ont seulement deux marges parallèles rehaussées de peinture (zigzags, triangles etc...); le décor se déploie soit sur les marges latérales, le long de la hauteur du cadre, disposition notée chez des exemplaires de la famille A de *Thysdrus* (fig. 2, pl. III) et B de Henchir Naja[20] (fig. 2, pl. IV), soit le long des largeurs, sur les marges horizontales, rehaussement relevé seulement chez des carreaux du premier groupe et provenant de *Thysdrus*. Ces agencements déterminent, d'une façon ou d'une autre, deux marges entières sans peinture. On a déjà vu une mise en page décorative pareille sur les carreaux à réglettes de type A, verticales ou horizontales. Ces cadres tenaient donc, outre le rôle artistique de médaillons cloisonnant les motifs, une fonction technique puisqu'ils servaient à fixer les carreaux entre des solives parallèles (fig. 6). La forte protubérance de ces cadres les fait passer de réglettes qu'on ne signale d'ailleurs, normalement, qu'avec des médaillons à faible relief[21].

Une analyse plus poussée de ces cadres permet d'y entrevoir une combinaison des deux types de réglettes. Les côtés qui longeaient les marges non peintes, et partant les solives, ne sont pas sans rappeler la disposition des réglettes de type B. Les côtés transversaux butaient de leurs extrémités contre les solives, fonction propre des réglettes A. La combinaison de telles surfaces de contact, en plus de leurs marges respectives, conférait assurément plus de stabilité au carreau entre les solives. C'est à se demander si les réglettes ne sont pas des formules réduites de ces cadres, ou au contraire, si ces derniers ne sont pas effectivement la synthèse de deux types de réglettes, ou encore s'il s'agit d'une application originale sans inspiration aucune.

Ainsi, au delà des préjugés et des approches partielles ou partiales qui risquent de noyer les spécificités dans des généralisations à outrance, les productions décélées à El-Jem et sa périphérie se démarquent au sein de la carte comme émanant d'un ensemble qui, tout en étant distinct et solidaire, recèle bien des nuances. Et il est fort probable que d'autres

[20] Les peintures qui ont survécu sur des carreaux de Hr. Naja de modèles divers (à réglettes A, cadre en filet, cadre épais) adoptent systématiquement la même mise en page décorative. Elles se déploient, sous divers traitements, en bandeau horizontal entre les deux côtés latéraux du carreau, sur toute la hauteur de l'encadrement évitant les deux marges supérieure et inférieure. Le carreau représentant un lion dans un cadre carré adopte le même agencement dont les peintures ne sont pas assez nettes. Par souci de clarté et pour la comparaison on fait figurer un autre carreau de la même trouvaille (fig. 2, pl. IV).

[21] Si l'on excepte les cas de surmoulages faits sur des protoypes à cadre carré épais pour obtenir des modèles modifiés et munis de réglettes de type A; voir *supra* «*Les carreaux à réglettes de type A*».

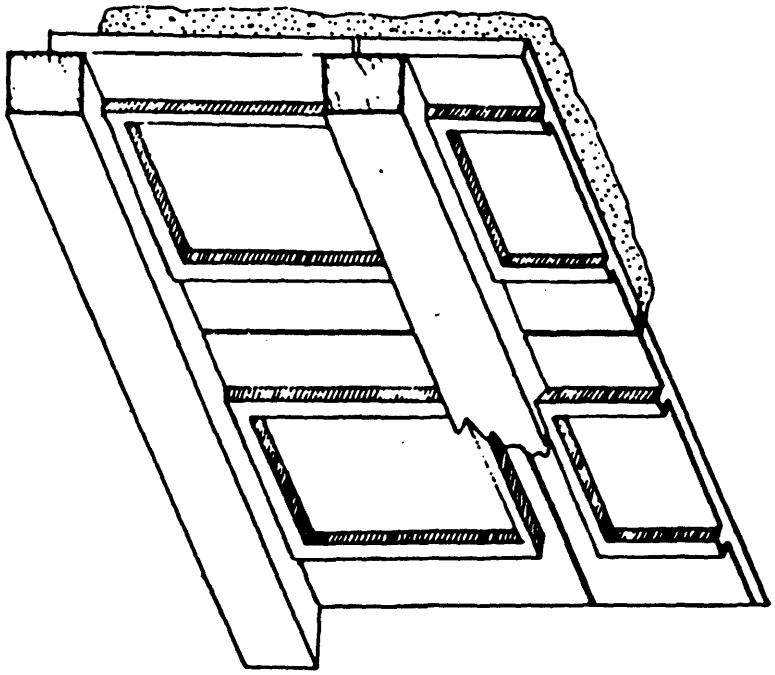


Fig. 6: Reconstitution d'un plafond en carreaux à cadres épais.

découvertes plus étoffées et mieux documentées, ainsi que des études archéométriques, permettent un jour de mieux définir ces nuances et peut-être même noyauter matériellement les ateliers et mieux centrer leurs mouvances respectives. En cela, cette première approche a permis de déceler trois sphères de rayonnement parfois superposées, dont le dénominateur commun est *Thysdrus*, ainsi que de détecter quelques rapports d'influence entre la Zeugitane et cette région d'une part, et entre celle-ci et celle de Kairouan de l'autre.

Les attaches populaires de cert art de *Thysdrus* le font nettement démarquer des canons de l'école envahissante de la Zeugitane par la grande autonomie de fabrication, de conception de certains encadrements, le traitement et les conventions iconographiques, les peintures et les modules, autant de facettes qui ne sont pas sans comporter des réminiscences de l'art de tradition autochtone. En plus de ce particularisme, l'anticonformisme des ateliers de cette région se dégage par le respect des

mêmes soucis architectoniques qu'ailleurs, tout en adoptant des méthodes d'application qui lui sont propres. C'est ainsi que le cinq familles majeures d'encadrements répertoriés dans les carreaux africains[22], l'ensemble thysdritain en détient trois, dont deux au moins, si l'on s'épargne les nuances, de son apanage. Sous cet angle, cette collection est d'une contribution optimale pour une meilleure compréhension des assignations architectoniques des carreaux et leur distribution dans l'espace des édifices chrétiens.

Cette approche, loin d'apporter seulement des réponses, suscite bien d'autres questions. On se demande, devant la répétition des constances régionales, qui frisent «l'embrigadement» en Zeugitane, si à ces mouvances à couvert artistique, industriel ou commercial, ne sous-tendent pas d'autres, qui restent à définir, territoriales ou religieuses. La présence de certains thèmes, notamment hagiographiques byzantins en Byzacène, et d'une façon plus fournie à *Thysdrus*, contraste avec leur effacement total en Zeugitane. Même en acceptant l'hypothèse d'une distribution des mêmes sujets sur des supports différents, cette coupure, qui n'a pas de raison d'être pour un matériau facilement transportable, est un fait qui reste à définir et qui est peut-être d'ordre chronologique, territorial ou religieux[23].

La coprésence de la quasi-totalité des types de la région qui nous concerne à El-Jem, ne veut absolument pas signifier que ce site en a été le producteur ou le seul producteur. L'examen minutieux de cette collection, étayé par la prospection de terrain, démontre que plusieurs officines ont dû fonctionner conjointement dans cette région. Il se peut que cette ville ait eu quelques ateliers ou peut être émis quelques archétypes reproduits au moyen de moules ou de surmoulages par d'autres officines locales. Cependant, rien n'autorise pour le moment de confirmer cette hypothèse. La rencontre étonnante de presque tous les types de cet ensemble, ou plutôt de ces sphères, à El-Jem est tout de même assez révélatrice. Si l'on considère que ce matériel n'a pas constitué la seule production des ateliers de potiers, de briquetiers ou de tuiliers qui émettaient principalement d'autres produits plus courants, et que c'est un matériau pré-

[22] Encadrements à réglettes A et B, colonnes, médaillons à faible relief, médaillons en relief prononcé. Quelques rares carreaux n'ont pas d'encadrement autour du motif.

[23] C'est peut-être là un élément de plus à verser dans le dossier plus large de l'originalité de la province ecclésiastique de la Byzacène et ses différences avec celle de la Proconsulaire. Sur ces aspects cf. R. MASSIGLI, *Primat de Carthage et métropolitain de Byzacène. Un conflit dans l'Eglise africaine au VIè siècle*, dans *Mélanges R. Cagnat*, Paris 1912, p. 427-440; R. DEVREESSE, *L'Église d'Afrique durant l'occupation byzantine* dans «MEFR», 1940, p. 143-166; S. LANCEL, *art. cit.*, p. 139-153.

fabriqué commandité pour la décoration des monuments chrétiens, on est en droit de penser que cette région connaissait encore une vitalité économique et religieuse à l'époque byzantine tardive dont le haut lieu serait *Thysdrus*. La concentration de carreaux à sujets hagiographiques orientaux dans cette ville ne doit pas passer inaperçu et semble verser dans ce sens. C'est là encore un élément de plus pour atténuer l'idée de complète récession qu'aurait connue cette métropole, autrefois prospère, au profit de Sbeitla à l'époque tardive. Et c'est un indice que *Thysdrus* demeurait encore un centre actif au sein du *Byzacium* et des basses steppes.

J'aimerais terminer avec une ultime constatation. À travers des aspects externes d'évolution, de transformation et de vitalité, filtrent les persistances et la continuité. Image d'une certaine société, d'une certaine économie.

Laura Pontacolone - Mauro Incitti

Un relitto con carico di merci africane di età imperiale alle Trincere (Tarquinia)

1. L'area di giacitura

Nel corso di una ricognizione subacquea[1], a circa 750 m. a sud della foce del Fosso della Bandita a Tarquinia[2], venne individuata sul fondale una fortissima concentrazione di frammenti ceramici che, per il genere di giacitura, per la loro uniformità tipologica e di produzione, fecero ipotizzare la presenza del carico di un'imbarcazione naufragata in quelle acque. Maggiori prove a sostegno di tale ipotesi emersero allorquando, durante i rilievi del contesto sottomarino, vennero individuati dei resti lignei relativi a fasciame e quasi completamente coperti da frammenti ceramici, sabbia fine ed un grande nucleo di concrezioni. A ciò si aggiunga la notizia di recuperi clandestini di materiali effettuati negli anni precedenti sulla stessa area.

Il fondale risultava percorso da larghe fenditure naturali, parallele alla costa, aperte nel banco roccioso e riempite di melma e sabbia fine[3]; entro una di queste, distante dalla riva circa 250 m., era situato il relitto ad una profondità di circa 4 m. dal livello del mare.

Il contesto si presentava come un'area di circa 700 mq. completa-

[1] Tale attività è stata svolta nell'ambito di un programma volto alla tutela e alla salvaguardia del patrimonio archeologico lungo la fascia costiera nord-ovest di Tarquinia, in collaborazione tra la Soprintendenza Archeologica per l'Etruria Meridionale ed il Gruppo Archeologico Romano. Si ringraziano a questo proposito la Dott.ssa P. Pelagatti e il Dott. G. Gazzetti. I disegni sono stati realizzati da Laura Pontacolone e Alessandra Benini, i lucidi da Luca D'Ottavi. Si ringrazia inoltre il Prof. P. Pensabene per aver reso possibile la presentazione di questo articolo.

[2] M. Incitti, *Presenza di strutture portuali e di un'officina anforaria presso la foce del Fosso della Bandita (Tarquinia)*, «Ricognizioni Archeologiche», 1, 1985, pp. 33-42; Id., *Una produzione di anfore nell'Ager di Graviscae*, «BA», suppl. 3 Archeologia Subacquea, 1986, pp. 198-202.

[3] In tutta l'area ricognita e soprattutto entro le fenditure della roccia sono stati rinvenuti frammenti ceramici di cronologie diverse, specie di età romana: ciò potrebbe porsi in relazione con la vicinanza dello scalo portuale di Martanum (cfr. G.M. De Rossi, *La via Aurelia dal Marta al Fiora*, in *La via Aurelia da Roma a Forum Aureli*, «Quad. Ist. Top. ant.», IV, 1968, pp. 141-144).

mente cosparsa di frammenti ceramici, lunga circa trentacinque metri nel senso NO-SE, larga circa venti nel senso NE-SO e posta a ridosso del limite N-E della fenditura. La ceramica risultava particolarmente concentrata presso nuclei di concrezioni alla cui base, in alcuni casi, era visibile la presenza di recipienti frammentati, ancora impilati e cementati insieme.

2. I materiali del carico e della dotazione di bordo

La ricerca si è limitata soltanto alla superficie dell'area del relitto in quanto, attualmente, non si ha la possibilità di procedere ad uno scavo generale. È stato comunque possibile raccogliere alcuni materiali ceramici, in parte relativi al carico commerciale dell'imbarcazione ed in parte probabilmente facenti parte della dotazione di bordo, che si ritiene utile rendere noti, in quanto sembrano rappresentare un campione significativo nel quadro delle esportazioni africane in età imperiale. I frammenti tipologicamente indicativi, tra quelli raccolti, ammontano a 104, di cui 79 relativi alla ceramica africana da cucina, 13 alle anfore, 11 a mortai e catini ed 1 alla sigillata africana. È ovvio che il campione ha una validità statistica limitata e di ciò si deve tener conto nelle considerazioni che seguono.

Lo studio di questi frammenti ceramici ha inoltre consentito un riesame critico delle problematiche ad essi inerenti.

Nonostante lo sconvolgimento evidente in superficie, venne impiantata una quadrettatura volta al posizionamento dei materiali; quindi furono recuperate le parti significative quali orli, fondi, anse e vennero occultati gli altri a scopo protettivo.

(M.I.)

2.1. Ceramica africana da cucina

La maggior parte dei frammenti recuperati è relativa a tale classe: corrispondendo al 75,96% del totale, è pressoché certo che dovesse costituire componente integrante del carico dell'imbarcazione. Sembrano confermarlo, oltre la quantità, l'omogeneità tipologica, di produzione e la caratteristica disposizione dei recipienti impilati, visti inglobati entro ammassi di concrezioni.

2.1.1. I piatti-coperchi ad orlo annerito risultano il nucleo più attestato, rappresentando il 50,63% di questa classe (38,46% del totale della ceramica recuperata).

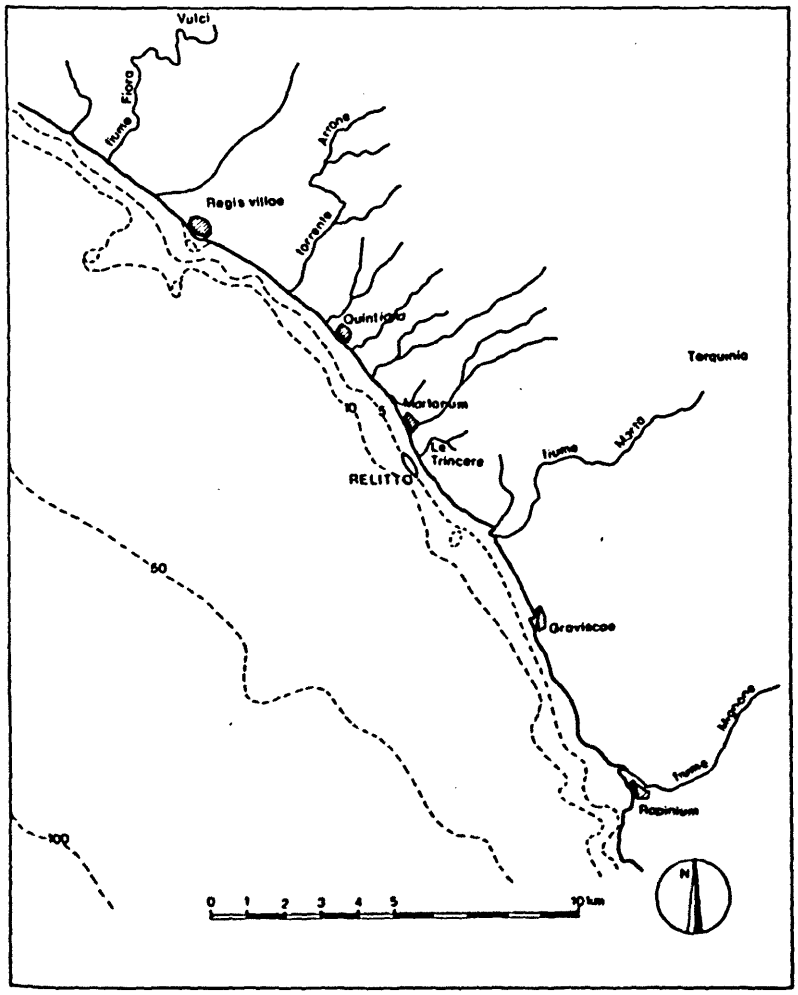


Fig. 1: Tratto di costa compreso tra Marina di Tarquina e Marina di Montalto.

Nonostante il cattivo stato di conservazione, dovuto alla lunga esposizione agli agenti marini (fatto comune alla totalità dei materiali raccolti), sono tutti identificabili nell'ambito della forma Ostia I, fig. 261[4], corrispondente alla Hayes 196. Il diametro medio degli orli risulta essere di cm. 25,84, compreso tra un minimo di cm. 20,6 ed un massimo di cm. 32,8. La cronologia della forma è piuttosto ampia e spazia tra l'età antonina e la fine del IV — inizio del V secolo. Tuttavia le massime attestazioni si hanno a partire dall'età severiana[5]. Già Hayes pose la cronologia di questi piatti/coperchi tra la metà del II ed il medio III secolo, non senza alcuni dubbi; in ogni caso ne riscontrava una maggiore frequenza in contesti del III secolo[6].

2.1.2. Seguono quantitativamente le casseruole a patina cenerognola di forma Ostia III, fig. 267[7], corrispondenti alla forma Hayes 197, con il 32,91% della ceramica africana da cucina (25% del totale della ceramica recuperata). La media dei diametri degli orli è di cm. 26,23 compresa tra un minimo di cm. 18,8 ed un massimo di cm. 32,8. La cronologia proposta da Hayes per questa forma è compresa tra la fine del II e la metà del III secolo[8]; in seguito si è dimostrato che l'inizio della produzione dovrebbe collocarsi entro la prima metà del II secolo e la fine tra gli ultimi anni del IV ed i primi del V secolo[9]. Va peraltro rilevato che i tipi più tardi di queste casseruole[10] differiscono dagli esemplari del relitto delle Trincere soprattutto nel profilo dell'orlo e nello spessore delle pareti.

[4] A. CARANDINI, *Orli anneriti e patine cenerognole*, in Ostia I, «Stud. Misc.», 13, Roma 1968 (= Ostia I), pp. 86-88, in part. p. 86; ID., *Ceramica ad orlo annerito*, in *Ostia* III, «Stud. Misc.», 21, Roma 1973 (= Ostia III), pp. 417-420, in part. p. 419; E. ROFFIA, *Ceramica orlo annerito*, in *Scavi di Luni* II, Roma 1977 (= *Luni* II), pp. 180-183, in part. p. 181 s.

[5] S. TORTORELLA, *Ceramica da cucina*, in *Atlante delle forme ceramiche*, I, Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero), Suppl. *EAA*, Roma 1981 (= *Atlante* I), pp. 208-222, in part. p. 212.

[6] J.W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972 (= HAYES), pp. 208-209.

[7] A. CARANDINI, *Ceramica a patina cenerognola*, in *Ostia* III, pp. 408-417, in part. p. 412; E. ROFFIA, *Ceramica a patina cenerognola*, in *Luni* II, pp. 183-187, in part. p. 184 s.

[8] HAYES, p. 209.

[9] S. TORTORELLA, in *Atlante* I, *art. cit.*, p. 219.

[10] *Ibidem*, p. 218.

2.1.3. Sono infine attestate le casseruole di forma Hayes 23B/Lamboglia 10A[11] con il 16,45% della ceramica africana da cucina (12,50% del totale). All'esterno presentano la fascia in patina cenerognola e la politura a bande tipiche della forma, all'interno recano tracce più o meno evidenti di una vernice analoga a quella della sigillata africana A2.

Il diametro medio degli orli recuperati è di cm. 30,77, compreso tra un minimo di cm. 17,8 ed un massimo di cm. 38,8.

La cronologia proposta da Hayes per questa casseruola si pone tra la metà del II e l'inizio del III secolo[12]; studi successivi hanno però dimostrato una datazione analoga a quella della forma Ostia III, fig. 267/Hayes 197[13]. È comunque importante osservare che la produzione della sigillata africana A2, alla quale si ricollegano le tracce di rivestimento riscontrate sulle superfici interne delle casseruole di forma Hayes 23B/Lamboglia 10A, è tipica di III secolo[14].

2.1.4. Non sono quindi presenti nel carico tegami, marmitte e scodelle[15], ma due forme di casseruole ed una di piatti/coperchi, che forse costituivano servizio, come già aveva supposto Hayes[16] per la forma Hayes 197/Ostia III, fig. 267 ed i coperchi ad orlo annerito di forma Hayes 196/Ostia I, fig. 261. Tale ipotesi, infatti, troverebbe ora ulteriore conferma nella compresenza delle due forme entro uno stesso carico commerciale e nella differenza della media dei diametri tra le due forme di poco inferiore ai 4 mm. nei frammenti provenienti dal relitto in questione.

Va però osservato che, mentre i piatti/coperchi ad orlo annerito rappresentano il 50,63% della ceramica africana da cucina, le casseruole a patina cenerognola di forma Hayes 197/Ostia III, fig. 267 raggiungono soltanto il 32,91%, ma è pur sempre da considerare che si tratta di materiali provenienti da una raccolta di superficie, sottoposti all'azione del mare e dei clandestini, e quindi non da un'unità stratigrafica rigorosamente attendibile.

Tuttavia, se alla forma Hayes 197/Ostia III, fig. 267 si aggiunge la Hayes 23B/Lamboglia 10A, la percentuale si eleva al 49,36% e quindi

[11] HAYES, pp. 45-48; E. ROFFIA, *Sigillata chiara*, in *Luni* II, pp. 158-178, in part. pp. 166-167; S. TORTORELLA, in *Atlante* I, art. cit., p. 217.

[12] HAYES, p. 48.

[13] S. TORTORELLA, in *Atlante* I, *art. cit.*, p. 217.

[14] A. CARANDINI-S. TORTORELLA, *Produzione A*, in *Atlante* I, pp. 19-52, in part. p. 19.

[15] S. TORTORELLA, in *Atlante* I, *art. cit.*

[16] HAYES, p. 209.

la differenza tra piatti/coperchi e casseruole risulta soltanto dell'1,27%: il dato potrebbe pertanto confermare quanto prospettato da Hayes[17] sull'impiego di una stessa forma di piatti/coperchi per casseruole di forme differenti. Va rilevato che la ceramica ad orlo annerito, destinata a comporre servizio con la forma Hayes 23B/Lamboglia 10A, probabilmente doveva recare un rivestimento analogo a quello di queste casseruole come farebbero supporre esemplari provenienti da diversi contesti editi[18]. Nessun frammento recuperato sulla superficie del relitto in esame presentava alcuna traccia di verniciatura o politura, ma ciò potrebbe anche esser dovuto alla lunga esposizione degli esemplari all'azione erosiva degli agenti marini.

Va inoltre considerato che la differenza tra le medie dei diametri degli orli delle casseruole Hayes 196/Ostia I, fig. 261 e quelli delle Hayes 23B/Lamboglia 10A, provenienti dal relitto delle Trincere, risulta essere di cm. 4,93 e che ciò potrebbe suscitare dei dubbi per quanto concerne l'impiego della ceramica ad orlo annerito, relativa al carico, come coperchi per le casseruole Hayes 23B/Lamboglia 10A.

Infine si consideri che quest'ultima forma presenta esternamente, sul fondo, un gradino piuttosto marcato, come una sorta di piccola falda, che molto probabilmente garantiva la stabilità del recipiente una volta poggiato su di un sostegno nel piano di cottura della cucina. Per questa funzione potevano essere sufficienti peraltro le caratteristiche striature sulla superficie esterna del fondo che si riscontrano anche nella forma Hayes 197/Ostia III, fig. 267, nella quale il gradino che esternamente delimita il fondo è assente. Confrontando il diametro medio riscontrato negli orli di quest'ultima casseruola con quello dei fondi relativi all'altra forma Hayes 23B/Lamboglia 10A (cm. 26,09) provenienti dal contesto tarquiniese, ne consegue una differenza di appena 1,4 mm., quindi anche inferiore a quella con i coperchi ad orlo annerito. Pertanto, si potrebbe forse ipotizzare che le casseruole di forma Hayes 23B/Lamboglia 10A venissero impiegate nella cucina, impilate su quelle di forma Hayes 197/Ostia III, fig. 267, come scaldavivande o per la preparazione di particolari qualità di cibi.

Potrebbe forse avvalorare tale ipotesi il ritrovamento delle due stesse casseruole associate con ceramica ad orlo annerito, ma di forma diversa da quella qui riscontrata, in almeno altri tre rinvenimenti sottomarini: quelli di Cales Coves a Minorca, di Porto Cristo a Maiorca, del

[17] *Ibidem*, p. 208.

[18] S. TORTORELLA, in *Atlante* I, *art. cit.*, p. 212.

relitto di Procchio all'isola d'Elba; probabilmente anche in un relitto dal tratto di mare antistante il porticciolo di Punta Ala si riscontra un'associazione analoga[19].

(L.P.)

2.2. Anfore

Al momento della scoperta si riscontravano moltissimi frammenti di anfore sparsi sul fondale, quasi esclusivamente pareti; la scarsità di elementi significativi, quali orli oppure fondi, è molto probabilmente da porre in relazione con l'attività dei ricercatori clandestini. Infatti, rispetto alla totalità delle ceramiche recuperate, la percentuale delle anfore risultava appena del 12,50%. A giudicare dalla quantità dei frammenti sparsi sul fondale, queste rappresentavano però, molto probabilmente, l'elemento fondamentale del carico.

2.2.1. Tra le anfore le forme più attestate risultano di produzione bizacena[20], con il 61,54% della classe, corrispondente al 7,69% del to-

[19] ID., *Ceramica di produzione africana e rinvenimenti archeologici sottomarini della media e tarda età imperiale: analisi dei dati e dei contributi scientifici*, «MEFRA», 93, 1981, 1, pp. 355-380, in part. tabelle p. 373 ss.: da cui si evince inoltre che nel relitto di Capo Ognina, nei pressi di Siracusa, sono attestate le due casseruole, ma non la ceramica ad orlo annerito; in quello di Camarina le casseruole tipo Hayes 197/Ostia III, fig. 267 con piatti/coperchi tipo Hayes 196/Ostia I, fig. 262; nel relitto di Porto Azzurro queste due stesse forme appaiono associate ad altri tipi in ceramica africana da cucina, infine la sola forma Lamboglia 10A/Hayes 23B è attestata nel relitto di Les Laurons II presso Marsiglia. ID., *La ceramica africana. Un riesame delle problematiche*, in *Céramiques hellénistiques et romaines*, 2, Paris 1987, pp. 279-314, in part. p. 299 s. Si veda inoltre per la presenza di casseruole Lamboglia 10A/Hayes 23B e coperchi simili alla forma Hayes 196 A/B, ma come ceramica di bordo: D.J.L. GIBBINS, *The Roman Wreck of c. AD 200 at Plemmirio, near Siracusa (Sicily): Second Interim Report*, «IJNA», 18, 1989, pp. 1-25, in part. p. 6 s.

[20] M. CRISTOFANI-F. ZEVI, *Su alcuni tipi di anfore ostiensi*, «Archeologia», IV, 31, 1966, pp. 9-15, in part. p. 11 ss.; F. ZEVI-A. TCHERNIA, *Amphores de Byzacène au bas-empire*, «Ant. Afr.», 3, 1969, pp. 173-214; C. PANELLA, *Annotazioni in margine alle stratigrafie delle terme ostiensi del Nuotatore*, in *Recherches sur les amphores romaines*, «Coll. de l'Ecole Francaise de Rome», 10, 1972, pp. 69-106, in part. p. 93 ss., p. 101 ss.; EAD., *Anfore*, in *Ostia* III, pp. 463-633, in part. p. 580 ss.; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, «Stud. Misc.», 25, Roma 1977 (= *Ostia* IV), pp. 116-266, 277-283, in part. p. 124 s., p. 160 ss.; C. PANELLA, *I contenitori oleari presenti ad Ostia in età antonina. Analisi tipologica, epigrafica, quantitativa*, in *Produccion y comercio del aceite en la antiguedad*, Madrid 1983, pp. 225-239, in part. p. 228 ss.; S.J. KEAY, *Late Roman Amphoras in the Western Mediterranean. A Tipology and Economic Study: the Catalan Evidence*, «BAR Intern. series», 196, 1984 (= KEAY), p. 110-126; F. VILLEDIEU, *Turris Libisonis, fouille d'un site romain tardif à Porto Torres, Sardaigne*, «BAR Inter. series», 224, 1984, pp. 180-190;

tale della ceramica. Tale produzione è rappresentata dalle Africane IIA con il 30,77% (3,85% del totale), dalle Africane IIB con il 7,69% (0,96% del totale) ed infine da Africane II di tipologia non meglio identificabile a causa dell'assenza dell'orlo, con il 23,08% (2,88% del totale).

Sulla superficie interna di questi frammenti si conservano tracce più o meno evidenti di pece: questa veniva usata generalmente per rivestire l'interno di contenitori adibiti al trasporto del vino e di altre derrate quali salse e conserve a base non oleosa[21]. Tali sostanze alimentari potevano essere conservate in salamoia o in altri modi, come si potrebbe dedurre ad esempio da alcuni passi di Columella[22]. È poi da rilevare che il contenuto delle Africane II non doveva essere particolarmente denso, dato che l'ampiezza della spalla ed il limitato diametro interno del collo avrebbero reso piuttosto complesse le operazioni di svuotamento, se il contenuto avesse avuto una consistenza alquanto pastosa. Anfore africane di tipologia diversa da quelle del relitto tarquiniese, facenti parte del carico di una nave naufragata lungo la costa algerina a non molta distanza dalla città di Annaba, recavano le superfici interne rivestite di pece: in quel caso venne ipotizzato che fossero impiegate per l'esportazione di salse a base di pesce[23]. Analoga ipotesi si può poi formulare per le Africane IIA del carico dei relitti di Giglio-Porto, di Camarina e di Plemmirio B, anche in questi casi con le superfici interne rivestite di pece[24]. Altro indizio viene poi fornito dall'assenza di attestazioni di Africane II nel Monte

D.P.S. PEACOCK-D.F. WILLIAMS, *Amphorae and the Roman Economy*, New York-London 1986, pp. 155-157; D.P.S. PEACOCK ET AL., *Roman Amphora Production in the Sahel region of Tunisia*, in *Amphores romaines et histoire économique. Dix ans de recherche*, «Coll. de l'Ecole Francaise de Rome», 114, 1989 (= Amphores et histoire), pp. 179-201.

[21] Plinio, *N.H.*, XXV, 123; K.D. WHITE, *Farm Equipment of the Roman World*, Cambridge 1973, p. 125; A.J. PARKER, *The Evidence Provided by Underwater Archeology for Roman Trade in the Western Mediterranean*, in *Marine Archaeology*, London 1973, pp. 361-379, in part. p. 371; A. ZEMER, *Storage Jars in Ancient Sea Trade*, Haifa 1977, pp. 94-97; J. CONDAMIN-F. FORMENTI, *Détection du contenu d'amphores antiques (huile, vin). Étude méthodologique*, «Revue d'Archéometrie», 2, 1978, pp. 43-58; F. FORMENTI, *Analyse de traces organiques dans les amphores*, in *Amphores et histoire*, pp. 562-563.

[22] Columella, *De re rustica*, XII, 4,4-5; 6,2; 15,2,4; 16,4; 17,1; 43,1; 48,1,3.

[23] R. LEQUÉMENT, *Étiquettes de plomb sur des amphores d'Afrique*, «MEFRA», 87, 1975, pp. 667-680, in part. p. 667.

[24] A.J. PARKER, *Il relitto romano delle colonne a Camarina*, «Sicilia Archeologica», 9, 30, 1976, pp. 25-29; ID., *Relitto di III secolo d.C. scoperto a Plemmirio, nei pressi di Siracusa*, «Sicilia Archeologica», 13, 44, 1981, pp. 57-64, in part. p. 60; P. RENDINI, *Giglio Porto: la prima campagna di scavi. L'esame del carico*, «Archeologia Viva», IV, 2, 1985, pp. 36-39; D.J.L. GIBBINS-A.J. PARKER, *The Roman Wreck of c. A.D. 200 at Plemmirio, near Siracusa (Sicily). Interim Report*, «IJNA», 15, 1986, pp. 267-304, in part. p. 267, per le attestazioni di Africane IIA in altri relitti p. 281, fig. 16.

Testaccio a Roma, costituito quasi esclusivamente da frammenti di anfore olearie, soprattutto ispaniche, ma anche africane[25]. In effetti nei pressi degli antichi centri di produzione di anfore di Neapolis e Sullectum in Tunisia sono stati individuati impianti per la produzione di conserve e salse a base di pesce[26] e Plinio fa riferimento ad una di queste sostanze — il «garum» — prodotta nel centro tunisino di Leptis Minor[27]. Non va nemmeno del tutto escluso un contenuto vinario[28], anche se un'abbondante messe di studi ha puntato l'accento soprattutto sulla produzione olearia della Tunisia romana e sulla relativa esportazione, principalmente tra la fine della media e la tarda età imperiale[29]. È comunque ormai certo che dall'Africa venissero esportate altre derrate alimentari diverse dall'olio[30], contenute entro anfore, come inoltre sembrerebbe ora confermare il dato offerto dal relitto tarquiniese.

[25] E. RODRIGÚEZ ALMEIDA, *Il monte Testaccio*, Roma 1984, pp. 116-119, pp. 150-160.

[26] J.P. DARMON, *Néapolis*, «Africa», 2, 1967-68, pp. 271-283, in part. p. 275; L. FOUCHER, *Note sur l'industrie et le commerce des* salsamenta *et du* garum, in *Actes du 93ème Congrès National des Sociétés Savantes*, Tours 1968, Paris 1970, pp. 17-24, in part. p. 20.

[27] Plinio, *N.H.* XXXI, 94.

[28] R. LEQUÉMENT, *Le vin africain à l'époque impériale*, «Ant. Afr.», 1980, pp. 185-193.

[29] R.M. HAYWOOD, *Roman Africa*, in *Economic Survey of Ancient Rome*, IV, Baltimore, 1938, pp. 115-119; H. CAMPS FABRER, *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger 1953, p. 25; A. CHASTAGNOL, *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris 1960, pp. 321-322; F. ZEVI-A. TCHERNIA, *art. cit.*, p. 186 s.; A. CARANDINI, *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale. Appunti sull'economia della Zeugitana e della Byzacena*, «Stud. Misc.», 15, 1970, pp. 97-119, in part. pp. 98-107; C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 585 s., p. 589, p. 591; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, pp. 186-190; M. BELTRÀN LLORIS, *El aceite en Hispania a través de las anforas: la concurrencia del aceite italico y africano*, in *Produccion y comercio del aceite en la antiguedad*, Madrid 1983, pp. 515-549; M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *Excavations at Carthage: the British Mission*, I, 2, Sheffield 1984, p. 257; KEAY, *op. cit.*, pp. 409-411; C. PANELLA, *I commerci di Roma e di Ostia in età imperiale (secoli I-III): le derrate alimentari*, in *Misurare la terra: centuriazione e coloni nel mondo romano. Città, agricoltura, commercio: materiali da Roma e dal suburbio*, Modena 1985, pp. 180-189, in part. p. 184.

[30] C. PANELLA, *Le anfore africane della prima età imperiale: tipologia e problemi*, in *Actes du colloque sur la céramique antique Carthage*, «CEDAC Dossier», 1, 1982, pp. 171-196, in part. p. 175 s.; E. RODRIGUEZ ALMEIDA, *op. cit.*, p. 160; A. CARANDINI, *Il mondo della tarda antichità visto attraverso le merci*, in *Società romana e impero tardoantico*, 3, Bari 1986, pp. 3-19, in part. p. 9; C. PANELLA, *Le anfore tardoantiche. Centri di produzione e mercati preferenziali*, in *Società romana e impero tardoantico*, 3, Bari, 1986, pp. 251-272, in part. p. 257; EAD., *Le anfore (Ostia. Terme del nuotatore)*, *ibidem*, pp. 64-81, in part. p. 68, p. 76; M. BONIFAY, *Observations sur les amphores tardives à Marseille d'après les fouilles de la Bourse, 1980-1984*, «RAN», 19, 1986, pp. 269-304, in part. p. 300 s.; F. PALLARÉS, *Alcune considerazioni sulle anfore del Battistero di Albenga*, «RSL», 1-4, 1987, pp. 269-306, in part. p. 278; F. ZEVI, *Introduzione*, in *Amphores et histoire*, p. 3-15, in part. p. 4.

Impressi sul collo di Africane IIA, provenienti dalle Trincere, sono stati riscontrati in due casi dei cerchielli. Nel primo il motivo circolare è composto da quattro segmenti separati e non trova puntuali riscontri. Contrassegni simili risultano già noti su contenitori africani, come quello formato da sei tratti separati sul collo di un'anfora, tipologicamente affine a quelle del relitto delle Trincere, proveniente dalle Terme del Nuotatore ad Ostia[31], oppure quello a cinque tratti visibile sotto l'orlo di un'Africana IID proveniente da una discarica di fornace anforaria a Salakta, presso Sullectum[32], ove sono stati rinvenuti anche scarti di fornace di Africane IIA[33]. Nel secondo caso riscontrato nel contesto tarquiniese, il cerchiello risulta interrotto in un brevissimo tratto e trova confronti con i tipi B2 e B3 del Manacorda[34], entrambi presenti su Africane IIA.

Contrassegni analoghi sono inoltre impressi, nella medesima posizione, su anfore della stessa forma provenienti dal relitto di Giglio-Porto[35].

L'inizio della diffusione delle Africane IIA, lungo le rotte del Mediterraneo occidentale, è documentato già nell'ambito del II secolo avanzato[36]; l'acme della loro esportazione si ebbe nel III, ma già verso la fine di quel secolo e l'inizio del successivo la produzione e di conseguenza la relativa circolazione marittima sembrerebbero entrare in crisi[37]. Africane IIA risultano ancora attestate in contesti di tardo IV, se non già di V secolo iniziale, ma potrebbe trattarsi di residui più antichi[38].

Le Africane IIB sembrerebbero apparire sui mercati del bacino occidentale del Mediterraneo, se non contemporaneamente, in un momento immediatamente successivo rispetto alle Africane IIA e comunque inquadrabile tra la fine del II e i primi decenni del III secolo d.C.[39]. An-

[31] D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, in part. fig. 124.

[32] D.P.S. PEACOCK ET AL., *art. cit.*, p. 217, fig. 17 n. 6.

[33] *Ibidem*, p. 217, fig. 17 n. 13.

[34] D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 208 ss.

[35] P. RENDINI, *art. cit.*, p. 38, fig. in basso.

[36] D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 161; C. PANELLA, *Le anfore africane...*, *art. cit.*, «CEDAC Dossier», 1, 1982, p. 176.

[37] C. PANELLA, *ibidem*.

[38] KEAY, *op. cit.*, p. 115.

[39] D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 163; C. PANELLA, *Le anfore africane...*, *art. cit.*, «CEDAC Dossier», 1, 1982, p. 176.

che le fasi della massima diffusione e quindi della crisi dell'esportazione di questi contenitori appaiono parallele alle sorti delle Africane IIA[40].

2.2.2. Tra i materiali recuperati sul relitto seguono poi quantitativamente le anfore di forma Keay IA attestate con il 30,77%, corrispondente al 3,85% della ceramica recuperata. Questi contenitori, nati forse come imitazione dei gallici Pelichet 47/Gauloise 4, vennero esportati verso i mercati transmarini dalla Mauretania[41].

Per quanto concerne il genere di mercanzia commercializzata entro le anfore mauretane va rilevato che, in passato, era stato supposto l'olio, sulla base di ipotesi formulate dalla Camps Fabrer all'inizio degli anni '50[42]. In seguito è stato dimostrato che più probabilmente si trattava di vino[43]. In effetti, la superficie interna delle anfore mauretane del relitto in esame presenta il caratteristico rivestimento di pece, che quindi escluderebbe un contenuto oleario. La provenienza mauretana di questi contenitori, rinvenuti in altri contesti, è accertata dalla presenza di caratteristici bolli applicati sulle anse ed indicanti il centro d'origine[44]. Nessun bollo è stato rinvenuto alle Trincere, anche se l'argilla dei frammenti recuperati presenta indubbie caratteristiche mauretane[45].

La cronologia iniziale delle esportazioni di anfore di tale forma sembrerebbe collocarsi nell'ambito della prima età severiana[46]; poi, tra la fi-

[40] C. PANELLA, *ibidem*.

[41] M. CRISTOFANI-F. ZEVI, *art. cit.*, p. 14 s.; B. PALMA-C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* I, «Stud. Misc.», 13, Roma 1968, pp. 97-116, in part. pp. 106 ss.; A. TCHERNIA, A. CARANDINI et al., *Ostia I: Le terme del nuotatore, scavo dell'ambiente IV*, «BABesh», 45, 1970, pp. 242-247, in part. 243 s.; C. PANELLA, *Annotazioni in margine alle stratigrafie...*, *art. cit.*, p. 99 ss.; C. PANELLA, *Le anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 600 ss.; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 149 ss.; J.A. RILEY, *Excavations at Sidi Krebish-Bengazi (Berenice)*, «Libya Antiqua», Suppl. V, 2, 1979, (= RILEY) p. 196 s.; KEAY, *op. cit.*, p. 95 ss.; F. VILLEDIEU, *op. cit.*, p. 178 s.

[42] H. CAMPS FABRER, *op. cit.*, p. 30.

[43] R. LEQUÉMENT, *Le vin africain...*, *art. cit.*, p. 189 ss.; C. PANELLA, *Le anfore di Cartagine: nuovi elementi per la ricostruzione dei flussi commerciali del Mediterraneo di età imperiale romana*, «Opus», II, 1983, pp. 53-73, in part. p. 54; A. TCHERNIA, *Le vin de l'Italie romaine*, Roma 1986, p. 249.

[44] *CIL* XV 2, 2634-5 a-c; *CIL* VIII, 10477 f-k; M.H. CALLENDER, *Roman Amphorae*, London, 1965, p. 144, n. 769, p. 260, n. 1744; M. CRISTOFANI-F. ZEVI, *art. cit.*, p. 14; C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 603; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 150; F. MAYET, *Marques d'amphores de Maurétanie Tingitane (Banasa, Thamusida, Volubilis)*, «MEFRA», 90, 1978, pp. 357-393, in part. pp. 386 ss.

[45] KEAY, *op. cit.*, p. 452 s.; D.P.S. PEACOCK-D.F. WILLIAMS, *op. cit.*, p. 172.

[46] C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 603; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 151.

ne del III ed il IV secolo, queste vennero man mano sostituite sui mercati da un nuovo contenitore quasi sicuramente mauretano e strettamente connesso alle Keay IA per morfologia e qualità dell'argilla[47].

2.2.3. È stato inoltre rinvenuto un solo frammento (7,69% della classe e 0,96% del totale della ceramica) relativo alla parte superiore di un'anfora di forma MR 1[a] della tipologia del Riley operata sui materiali di Sidi Khrebish[48], morfologicamente molto vicino all'esemplare Ostia I fig. 453[49].

Si tratta di un elemento unico, ma per le dovute cautele dettate dal basso numero di frammenti raccolti, non si può ritenere con alcuna certezza che fosse relativo alla dotazione di bordo ad uso dell'equipaggio.

Sino a non molto tempo addietro erano ignoti i centri che produssero anfore di tale forma, né l'esame dell'argilla pubblicato da Peacock e Williams sembrava aver apportato particolari contributi alla soluzione del problema[50]. La Panella propendeva per un'origine tunisina, oppure, più probabilmente, tripolitana. Anche la Villedieu sembrò accogliere con favore soprattutto quest'ultima ipotesi[51]. Solo recentemente analisi mineralogiche eseguite dallo Sfrecola hanno confermato un'origine tripolitana di questi contenitori[52].

Risulta per ora ignoto il contenuto delle MR 1[a]; l'unico indizio a tal proposito è fornito dal Manacorda che propose, in via del tutto ipotetica, l'allec[53], una salsa o conserva a base di pesce. L'anfora dal contesto delle Trincere presentava anch'essa la superficie interna rivestita di pece: pertanto, contenuti a base oleosa, o l'olio stesso, andrebbero esclusi, così come derrate piuttosto dense, visto il limitato diametro del collo in rapporto all'ampiezza della spalla.

Questi contenitori iniziarono a diffondersi nel bacino del Mediterraneo nel corso della seconda metà del II secolo e perdurarono perlome-

[47] C. PANELLA, *Le anfore tardoantiche...*, in *Società romana e impero tardoantico*, 3, Bari, 1986, *art. cit.*, p. 257, fig. 1.

[48] RILEY, *op. cit.*, pp. 177.

[49] B. PALMA-C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* I, *art. cit.*, p. 100; C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 469 ss.; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 230 ss.

[50] C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 471; D.P.S. PEACOCK-D.F. WILLIAMS, *op. cit.*, p. 176.

[51] C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 471; F. VILLEDIEU, *op. cit.*, p. 180.

[52] F. PACETTI-S. SFRECOLA, *Ceramiche africane di VI secolo*, in *L'Africa romana*, VI, pp. 485-503, in part. p. 503.

[53] D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 232.

no sino a tutto il IV[54]; va però osservato che gli esemplari più tardi si discostano alquanto nella morfologia dell'orlo[55] rispetto all'esemplare tarquiniese.

(M.I.)

2.3. Ceramica di uso comune

Escludendo da questo computo la ceramica da cucina africana che sicuramente costituiva un elemento del carico commerciale, tra i materiali del relitto la ceramica d'uso comune risulta così rappresentata unicamente da mortai e catini, a cui è riferibile il 10,58% dei frammenti recuperati. I recipienti di questo gruppo di materiali vennero rinvenuti sparsi esclusivamente nella metà nord-ovest del relitto. Il dato va considerato con estrema cautela visti i limiti della ricerca, ma non va del tutto escluso che la disposizione originaria dei mortai e catini interessasse una parte dello scafo molto più limitata rispetto allo spazio che sembrerebbero aver occupato la ceramica africana da cucina e le anfore.

2.3.1. Il 72,73% della classe (7,69% del totale) è costituito da catini di forma Ostia I, fig. 419[56]. Per quanto concerne la funzione di questi recipienti, in passato si è ipotizzato che venissero impiegati o come vasi per lavare oppure usati quali «matulae», poiché, in alcuni casi, ne vennero rinvenuti frammenti entro latrine[57]; ma è anche possibile che la loro funzione fosse diversa da quella prospettata.

La percentuale di attestazione nel relitto risulta identica a quella delle Africane II; pertanto, è molto probabile che facessero anch'essi parte del carico. Favorirebbe tale ipotesi la qualità della loro argilla di produzione africana[58], quindi da considerare in analogia con la ceramica da cucina e le Africane II. Se, nonostante questi indizi, detti catini fossero stati impiegati per usi particolari dell'equipaggio, ad esempio come con-

[54] C. PANELLA, *Anfore*, in *Ostia* III, *art. cit.*, p. 470; D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 232; M. INCITTI, *Una produzione di anfore nell'Ager di Graviscae*, *art. cit.*, p. 588.

[55] D. MANACORDA, *Anfore*, in *Ostia* IV, *art. cit.*, p. 471.

[56] M. GIANNELLI, *Mortai e catini*, in *Ostia* I, *art. cit.*, pp. 95-96, in part. p. 95.

[57] G. MASSARI-G. RATTI, *Appendice. Osservazioni sulla ceramica comune di Luni*, in *Luni* II, pp. 590-630, in part. p. 589 gruppo 1,b.C86, p. 598.

[58] *Ibidem*, M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *Excavations at Carthage...*, *op. cit.*, pp. 14-17, p. 195, fig. 73 n. 4.2; F. VILLEDIEU, *op. cit.*, p. 150.

tenitori per scorte di derrate alimentari più che come «matulae», potrebbero invece indicare, se non proprio un'origine africana dell'imbarcazione, l'acquisto, per uso di bordo, di un lotto unitario di vasellame lungo una delle principali rotte del Mediterraneo occidentale. L'ipotesi che la forma Ostia I, fig. 419 venisse comunemente impiegata a bordo, anche se suggestiva, non trova sino ad ora il riscontro che potrebbe essere offerto dalla sua attestazione su altri relitti editi. A ciò si aggiunga che la diffusione di questi catini in ambito mediterraneo[59] farebbe ben supporre una loro esportazione dal Nord-Africa attraverso le stesse rotte marittime utilizzate per immettere sui mercati altre merci originarie di quelle regioni. La presenza della forma ceramica in una misura quantomeno sospetta sul relitto delle Trincere potrebbe esserne l'ulteriore conferma.

Allo stato attuale della ricerca non è stato possibile stabilire se tali recipienti venissero trasportati vuoti, come la ceramica africana da cucina, dal momento che i frammenti vennero rinvenuti sparsi sul fondale e nessun esemplare impilato è stato osservato. Né si hanno prove che fossero adibiti all'esportazione di derrate alimentari in analogia con anfore o dolii[60], poiché sulla superficie interna dei frammenti recuperati non si sono riscontrate tracce di contenuti o di rivestimenti che facessero presupporlo. È pur vero che vasellame ad imboccatura ampia, e non necessariamente rivestito di pece all'interno, poteva essere impiegato per il contenimento di conserve di frutta o d'altro[61].

Con le dovute cautele, non si può quindi nemmeno del tutto escludere che la forma Ostia I, fig. 419 fosse adibita all'esportazione di particolari derrate alimentari, che per la loro consistenza non potevano essere stipate entro le anfore comunemente prodotte in Africa. La fonte principale a sostegno di tale argomentazione, Columella, non fa riferimento a forme ceramiche destinate all'esportazione dei loro contenuti, bensì alla conservazione di cibi di produzione e consumo domestici[62].

[59] M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *Excavations at Carthage..., op. cit.*, p. 195; F. VILLEDIEU, *op. cit.*, p. 150, nota 86.

[60] A. TCHERNIA, *Le vin de l'Italie romaine, op. cit.*, pp. 138-140; P.A. GIANFROTTA-A. HESNARD, *Due relitti augustei carichi di dolia: quelli di Ladispoli e del Grand Ribaud D*, in *El vi a l'antiguitat economia producció i comerc al Mediterrani occidental, Actes*, Badalona 1987, pp. 285-297: F. PALLARÈS, *Alcune considerazioni sulle anfore del battistero di Albenga, art. cit.*, p. 298 ss.; P.A. GIANFROTTA, *Le vie di comunicazione*, in *Storia di Roma*, 4, Torino 1989, pp. 301-322, in part. p. 314 s.

[61] Columella XII, 4, 3-5; 7, 4; 10, 2; 13, 2; 15, 4-5; 47, 2; 49, 1; 55, 4; 56, 4; 58, 1; 59,4.

[62] *Columella, De re rustica*, XII, 4, 1-5; si veda inoltre W. HILGERS, *Lateinische Gefassnamen*, Dusserdorf 1969, pp. 142-144, pp. 225-227, p. 248 s.

La forma Ostia I, fig. 419 vede le sue prime attestazioni in contesti di tardo II-inizio III secolo d.C. e perdura sino alla fine del IV-inizio del V[63]; è inoltre da rilevare che sue variazioni tipologiche iniziano a svilupparsi già nel corso del III secolo, sono ancora presenti in stratigrafie di pieno V e diminuiscono drasticamente in quelle del secolo successivo[64].

2.3.2. Quantitativamente segue poi il mortaio di forma Ostia I, fig. 413 con il 18,18% dei mortai e catini, corrispondente appena all'1,92% del totale della ceramica recuperata. I «mortaria» ebbero sicuramente una diffusione commerciale che andò ben oltre i confini regionali già in momenti precedenti rispetto alla cronologia dei materiali del contesto in esame[65]. Sono noti infatti su relitti come parte del carico, come ad esempio nel Dramont D[66], nella Baia di Mellieha[67] e nelle isole di Hyères[68]. Altrove il numero estremamente limitato di esemplari rinvenuti potrebbe invece far supporre che si trattasse di elementi facenti parte della dotazione di bordo, come nel caso del relitto Roghi a Panarea[69], del Capo Graziano A[70], del Dramont A[71], di Cavallo I[72], di Diano Marina[73] ed altri ancora[74].

[63] C. PAVOLINI, *Ceramica comune, vasi*, in *Ostia* IV, pp. 105-107, in part. p. 106 s.; *Ibidem, Ceramica comune, vasi*, pp. 348-351, in part. p. 351 s.

[64] M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *Excavations at Carthage..., op. cit.*, p. 195.

[65] J.W. HAYES, *North Syrian Mortaria*, «Hesperia», 36, 1967, pp. 337-347; K.F. HARTLEY, *La diffusion des mortiers, tuiles at autres produits en provenance des fabriques italiennes*, «CahASubaqu», II, 1973, pp. 49-60; M. STEINBY, *La diffusione dell'*opus doliare *urbano*, in *Società romana e produzione schiavistica, Merci mercati e scambi nel Mediterraneo*, 2, Bari 1981, pp. 237-245, in part. p. 242.

[66] J.P. JONCHERAY, *Étude de l'épaye Dramont D. Les objets métalliques*, «CahASubaqu», 4, 1975, pp. 5-18.

[67] H. FROST, *The Mortar Wreck in Mellieha Bay*, I, London, 1969, pp. 19-20.

[68] P.A. GIANFROTTA-P. POMEY, *Archeologia Subacquea*, Roma 1981, p. 182.

[69] M. CAVALIER-C. ALBORE LIVADIE, *Panarea. Le Formiche. Relitto Roghi*, «BA», Suppl. 2 Archeologia Subacquea, 1985, pp. 69-71.

[70] M. CAVALIER, *Il relitto A (Roghi) del Capo Graziano di Filicudi*, «BA», Suppl. 2 Archeologia Subacquea, 1985, pp. 101-127.

[71] C. SANTAMARIA, *Étude d'un site archéologique sous-marin situé à l'est du cap Dramont*, «CahASubaqu», 1, 1972, pp. 65-73, in part. p. 69 ss.

[72] W. BEBCKO, *Les épaves antiques du sud de la Corse*, «Cahiers Corsica», 1-3, 1971, in part. pp. 3-4.

[73] D. GANDOLFI, (catalogo a cura di) in F. PALLARÈS, *La nave romana di Diano Marina-S. Bartolomeo al Mare (Imperia)*, in *Navigia Fundo Emergunt, Mostra di archeologia sottomarina in Liguria*, Genova 1983, pp. 97-118, in part. p. 107 s.

[74] P.A. GIANFROTTA-P. POMEY, *op. cit.*, p. 182.

L'argilla dei mortai del relitto tarquiniese appare analoga a quella dei catini di forma Ostia I, fig. 419, tale da far supporre, se non proprio un centro, perlomeno una comune area di produzione. In effetti a Cartagine variazioni tipologiche tarde di entrambe le forme risultano prodotte nella «fabric» 2.5, probabilmente originaria della Tunisia nord-orientale[75].

La pelvis di forma Ostia I, fig. 413 vede le prime attestazioni tra la fine del II e l'inizio del III secolo[76], se non poco prima[77]; risulta particolarmente frequente nel III secolo[78], mentre tra la fine del IV e l'inizio del V secolo è ormai in declino, a favore di nuove variazioni da essa derivate e che forse perdurarono ancora poco oltre[79].

2.3.3. Infine un solo orlo, corrispondente al 9,09% dei mortai e catini e allo 0,96% del totale della ceramica recuperata, è relativo alla forma Ostia I, fig. 440[80]. Il significato di questo elemento unico a bordo pone gli stessi interrogativi riscontrati per l'anfora di tipo MR 1[a] e la zuppiera in terra sigillata africana.

L'argilla, ad un primo esame, non risultava molto dissimile da quella riscontrata negli altri mortai e catini del relitto. Quest'ultimo dato troverebbe conferma nel rinvenimento di frammenti tipologicamente vicini a questa forma in discariche di fornaci che produssero Africane IIA nel Sahel tunisino[81]. Tuttavia l'argilla delle anfore del relitto risulta diversa da quella dei mortai e catini dello stesso contesto.

I catini di forma Ostia I, fig. 440 costituiscono molto probabilmente una variazione, tipica di III secolo, della più antica Ostia II, fig. 454[82]. A giudicare dalla quantità delle attestazioni nelle terme ostiensi

[75] M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *Excavations at Carthage..., op. cit.*, p. 17, fig. 73 n. 4.2, fig. 76 n. 8, pp. 195, 200; cfr. anche G. MASSARI-G. RATTI, *art. cit.*, in *Luni* II, p. 589 gruppo 1,b.C86, p. 598, p. 605, tav. 125 n.4, tav. 126 n. 2.

[76] M. GIANNELLI, *art. cit.*, in *Ostia* I, p. 95.

[77] M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *op. cit.*, p. 200.

[78] C. PAVOLINI, *art. cit.*, p. 351.

[79] *Ibidem*; M.G. FULFORD-D.P.S. PEACOCK, *op. cit.*, p. 200; F. VILLEDIEU, *op. cit.*, p. 148 s.

[80] M. GIANNELLI, *art. cit.*, in *Ostia* I, p. 96.

[81] D.P.S. PEACOCK ET AL., *art. cit.*, p. 211, fig. 12 n. 13, p. 221, fig. 22 n. 23.

[82] M. GIANNELLI, *Mortai e catini*, in *Ostia* II, «Stud. Misc.», 16, Roma 1970, pp. 98-99, in part. p. 98; G. CAPO, *Mortai, catini e grandi olle*, in *Ostia* III, pp. 448-450, in part. p. 450.

del Nuotatore alla fine del IV — inizio del V secolo la produzione di questi catini probabilmente già era da tempo esaurita[83].

2.4. Terra sigillata africana

Nel settore centrale del relitto, venne rinvenuto un frammento di grandi dimensioni (0,96% del totale della ceramica recuperata), relativo ad una «zuppiera» in sigillata africana A2. Poiché si tratta di un frammento unico, in un contesto sconvolto e con scarsi elementi significativi, non è possibile avanzare ipotesi sulla sua appartenenza alla dotazione di bordo o al carico commerciale.

Questa «zuppiera», inquadrabile nell'ambito della forma Hayes 10/Lamboglia 21[84], risulta esternamente decorata a rotella sul lobo inferiore dell'orlo e al disotto della carena, in analogia con vari tipi di questa forma, in particolare con Ostia I, fig. 639. Decorazione simile, sebbene più semplificata, è poi riscontrabile sul tipo Hayes 10A n. 3 proveniente da Ostia[85]. Altre analogie con quest'ultimo sono inoltre riscontrabili nel profilo dell'orlo e nel relativo diametro che risulta identico.

Hayes datava il tipo in esame entro il II secolo, ma in seguito l'acquisizione di nuovi dati ha permesso di post-datarlo negli anni compresi tra il 220/225 ed il 300 e forse oltre[86].

Gli esempi più tardi della forma in esame (tipi Carandini 1976, figg. 7-8) non presentano più decorazioni a rotella e scadono ulteriormente nella qualità della superficie e dell'argilla; pertanto, è possibile che la cronologia del frammento tarquiniese sia coeva a quelli delle terme del Nuotatore, provenienti da stratigrafie inquadrabili entro la prima metà del III secolo[87].

(L.P.)

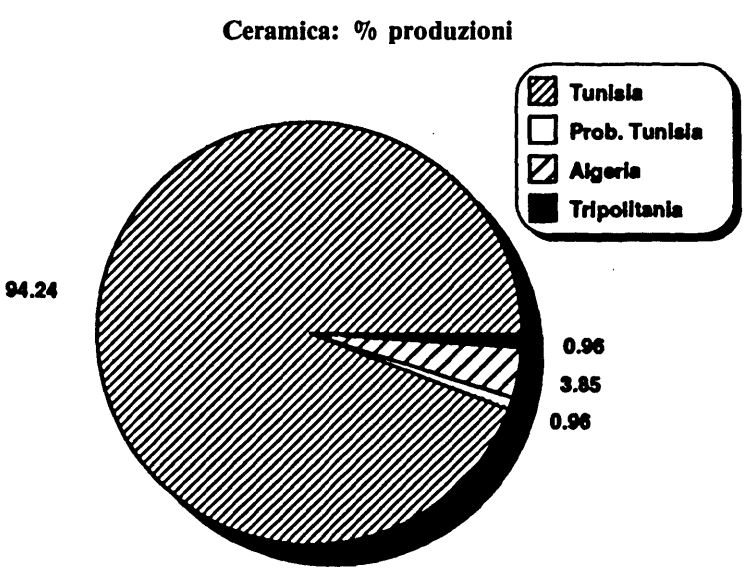
[83] C. PAVOLINI, *art. cit.*, p. 111, tab. 10.

[84] N. LAMBOGLIA, *Nuove osservazioni sulla «terra sigillata chiara»*, «RSL», XXIV, 1958, pp. 257-330, in part. p. 288 s.; A. CARANDINI, *Sigillata chiara*, in *Ostia* I, pp. 25-61, in part. p. 48, p. 68; HAYES, p. 37 s.; A. CARANDINI, *Studio di una forma ceramica africana, un esempio di selezione artigianale*, «Stud. Misc.», 22, Roma 1976, pp. 45-56, in part. p. 45 ss.; IDEM, *Archeologia e cultura materiale. Dai lavori senza gloria nell'antichità a una politica dei beni culturali*, Bari 1979, pp. 248-255; A. CARANDINI-S. TORTORELLA, *Produzione A*, in *Atlante*, I, pp. 19-52, in part. p. 30 ss.

[85] HAYES, p. 38.

[86] A. CARANDINI-S. TORTORELLA, *art. cit.*, in *Atlante* I, p. 31; S. TORTORELLA, *La ceramica africana. Un riesame...*, *art. cit.*, p. 283 ss.

[87] AA.VV., *Conclusioni*, in *Ostia* I, pp. 125-135, in part. p. 134 s.; A. CARANDINI-C. PANELLA, *Datazione degli strati e delle fasi edilizie del saggio nell'area SO*, in *Ostia* III, pp. 654-696, in part. p. 657; C. PANELLA, *Datazione degli strati e delle fasi edilizie*, in *Ostia* IV, pp. 402-412, in part. 411 s.



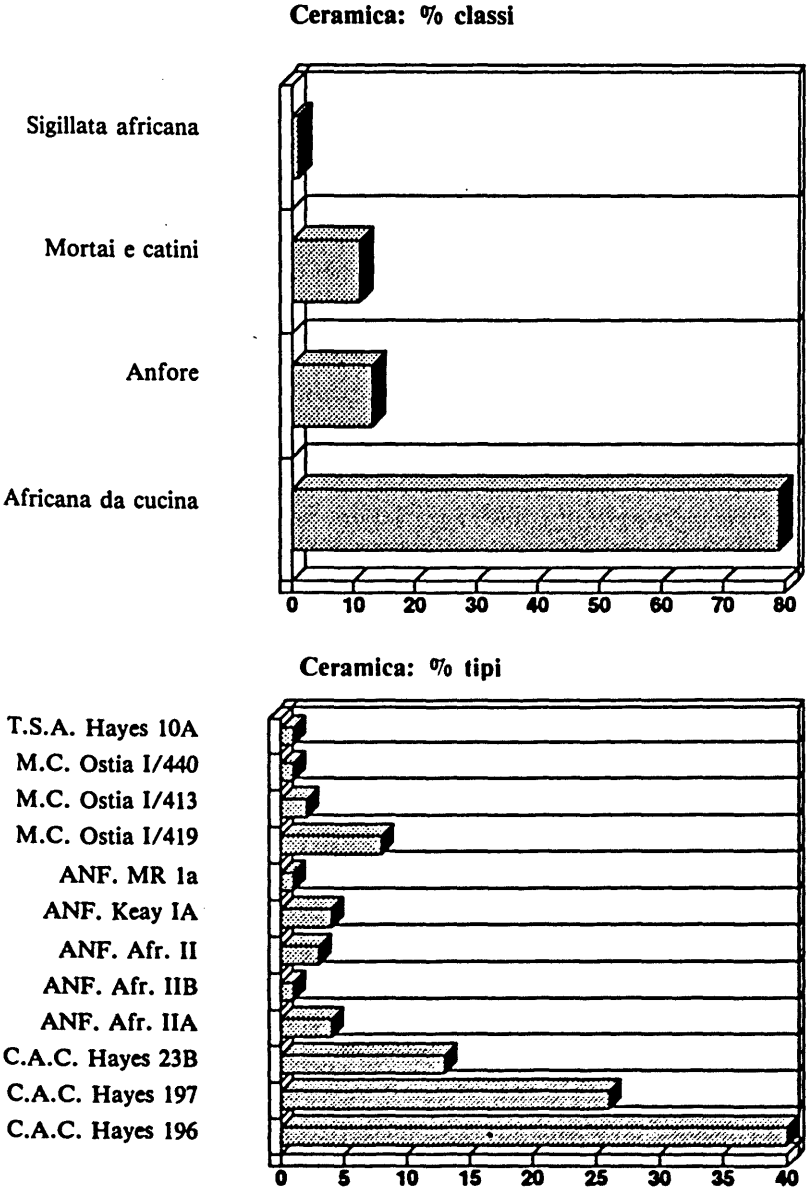
Graf. 1.

3. Il carico e la rotta

Risulta quindi evidente che il carico commerciale era principalmente costituito da derrate alimentari liquide, o semiliquide, diverse dall'olio, contenute entro anfore. Di queste il nucleo principale era costituito da Africane II, il secondo da Keay IA. L'altro elemento fondamentale era composto da ceramica africana da cucina. Tanto quest'ultimo genere di consumo, quanto le salse e conserve a base di pesce ed il vino, non sembrerebbero avere alcun rapporto con le distribuzioni annonarie di prodotti africani al contrario dell'olio o del grano[88]. Pertanto, è assai probabile che le merci facenti parte del carico fossero legate al commercio privato e destinate o al rifornimento di un centro urbano costiero o alla diffusione verso l'entroterra.

Dall'analisi dei materiali si deduce un'origine sicuramente tunisina del 94,23% della ceramica. Il 3,85% è poi relativo alla produzione mau-

[88] C. PANELLA, *Le anfore di Cartagine: nuovi elementi...*, *art. cit.*, p. 56; A. GIARDINA, *Le due Italie nella forma tarda dell'impero*, in *Società romana e impero tardoantico, I*, Roma 1986, pp. 1-30, in part. pp. 16 ss.; S. TORTORELLA, *La ceramica africana. Un riesame...*, *art. cit.*, p. 301 ss.


Ceramica: % classi
Sigillata africana
Mortai e catini
Anfore
Africana da cucina
0 10 20 30 40 50 60 70 80
Ceramica: % tipi
T.S.A. Hayes 10A
M.C. Ostia I/440
M.C. Ostia I/413
M.C. Ostia I/419
ANF. MR 1a
ANF. Keay IA
ANF. Afr. II
ANF. Afr. IIB
ANF. Afr. IIA
C.A.C. Hayes 23B
C.A.C. Hayes 197
C.A.C. Hayes 196
0 5 10 15 20 25 30 35 40

Graf. 2-3.

retana, infine lo 0,96% a quella tripolitana e il rimanente 0,96% è di origine non identificabile, anche se alcuni indizi non escluderebbero del tutto la Tunisia. Ne consegue che l'imbarcazione molto probabilmente proveniva dalle coste africane, forse dalla Tunisia.

La presenza a bordo di una limitata quantità di merci mauretane potrebbe altrimenti anche indicare che la rotta iniziale ebbe origine da un porto dell'Algeria, con uno scalo in Tunisia, dove buona parte del carico originario venne immesso sul mercato locale e sostituito a bordo da altri prodotti. Non si può neppure escludere che l'imbarcazione provenisse direttamente da un porto tunisino dove precedentemente erano state depositate anfore mauretane destinate all'esportazione dei loro contenuti verso altri mercati del Mediterraneo occidentale.

È infine anche possibile un ruolo di spola dell'imbarcazione tra un importante scalo tirrenico, dove giungevano merci dall'Africa del Nord, ed un altro collocato a settentrione delle Trincere.

Appare così evidente, in base alla diffusione dei prodotti africani lungo le coste e alla distribuzione dei relitti con carichi di materiali della stessa origine, che il contesto sottomarino delle Trincere si colloca lungo una delle principali rotte commerciali, colleganti le province dell'Africa nord-occidentale alle coste dell'Europa sud-occidentale[89].

6. La cronologia

Come mostra la datazione della ceramica, alcuni elementi permettono di porre il termine iniziale del naufragio tra la fine del II e l'inizio del III secolo d.C. La scarsità di attestazioni di alcuni di questi, come nel caso del tipo Hayes 10A n. 3 in sigillata africana, entro contesti di II secolo finale, porterebbe però a considerare con estrema cautela tale ipotesi e spostare il termine iniziale quantomeno nell'ambito del primo quarto del III secolo.

Più problematico risulta invece stabilire il termine finale entro cui collocare il naufragio. Infatti, tutte le forme ceramiche facenti parte del carico risultano ancora attestate entro contesti di IV secolo. Tuttavia, come si è visto, i tipi di anfore presenti nel relitto sembrano venir lentamente sostituiti da altri, nell'ambito degli stessi centri di produzione, già

[89] S. TORTORELLA, *Ceramica di produzione africana...*, *art. cit.*, p. 379 fig. 1, p. 380 fig. 2; J. ROUGÉ, *Routes et ports de la Méditerranée antique*, «RSL», LIII, 1987, pp. 151-169, in part. p. 168 s.; P.A. GIANFROTTA, *Le vie di comunicazione*, *art. cit.*, p. 321.

nel corso della seconda metà del III secolo. Un fenomeno analogo sembrerebbe verificarsi in anticipo, forse di alcuni decenni, per i catini di forma Ostia I fig. 419 allorquando si affiancò a questi la variante tipologica Ostia I, fig. 420, probabilmente non a caso assente sul relitto tarquiniese. Anche le altre ceramiche sembrano offrire indizi favorevoli a porre il termine in un momento non troppo avanzato del III secolo.

È comunque nel loro insieme che questi materiali vanno soprattutto considerati: è infatti molto indicativo valutare che tutte le forme attestate sul relitto tarquiniese ricorrono associate ad Ostia, alle Terme nel Nuotatore, in stratigrafie formatesi entro la prima metà del III secolo. Nell'ambito di quegli anni e non molto oltre dovrebbe collocarsi la cronologia del naufragio; quindi in uno dei momenti di massima fioritura dell'economia africana, caratterizzata da una notevole produzione di surplus destinato alle esportazioni[90].

Ovviamente soltanto l'acquisizione di nuovi dati che potrebbero emergere dallo scavo sistematico permetterà un'ulteriore precisazione non soltanto cronologica del contesto sommerso.

(L.P.)

[90] A. CARANDINI, *Il mondo della tarda antichità...*, *art. cit.*, p. 7 ss.; C. PANELLA, *Le merci: produzioni, itinerari, destini*, *art. cit.*, p. 431 ss.

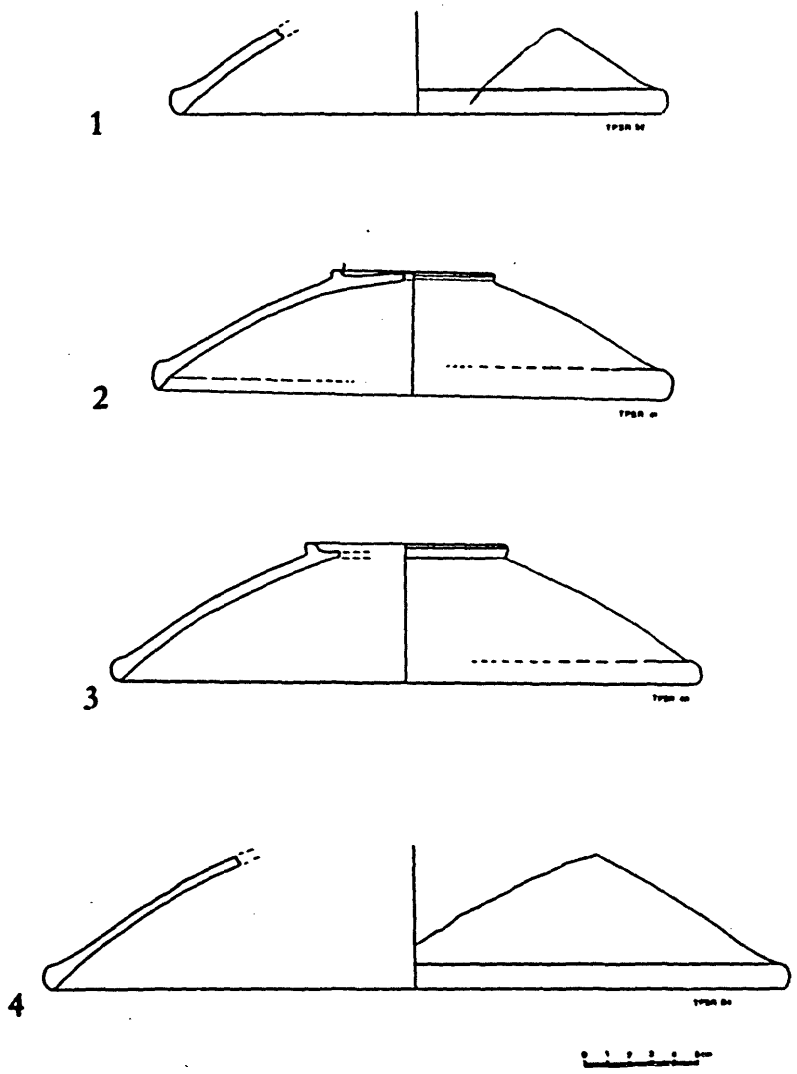


Fig. 2: Ceramica africana da cucina: piatti/coperchi Ostia I fig. 261/Hayes 196, nn. 1-4.

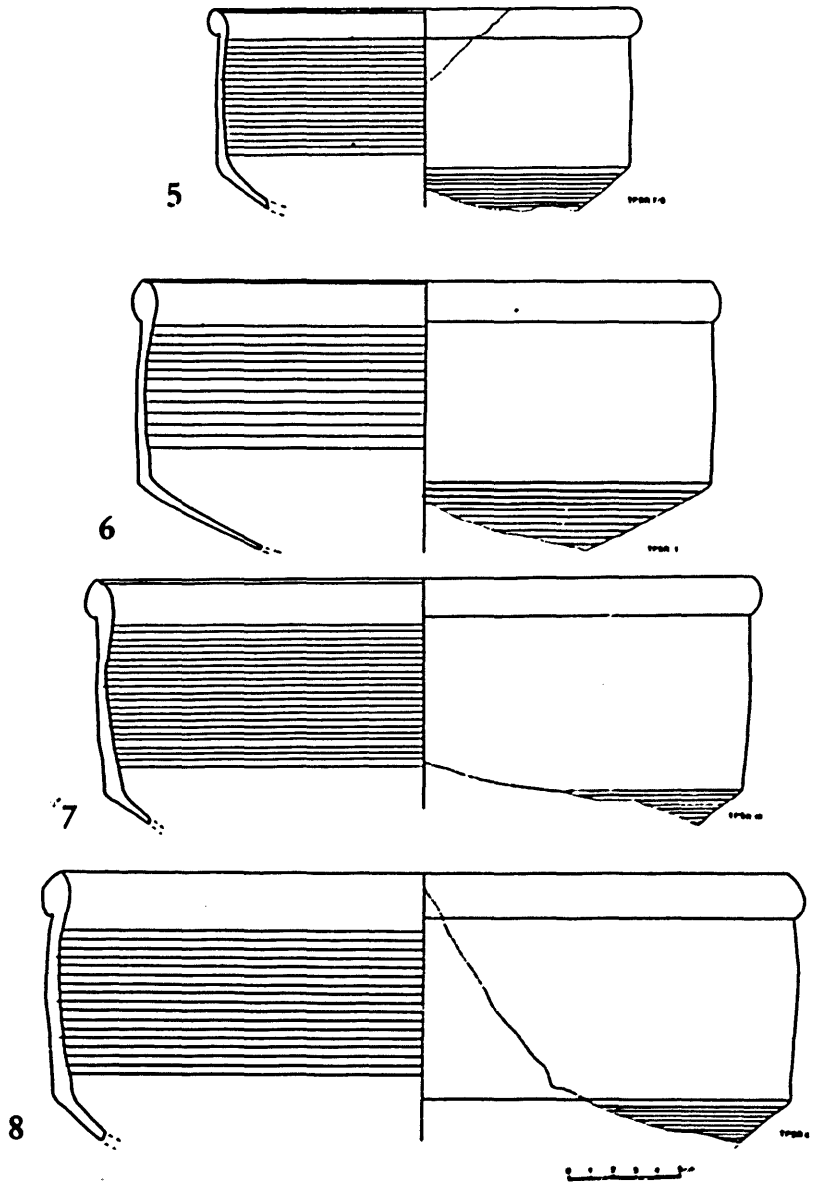


Fig. 3: Ceramica africana da cucina: casseruole Ostia III fig. 267/Hayes 197, nn. 5-8.

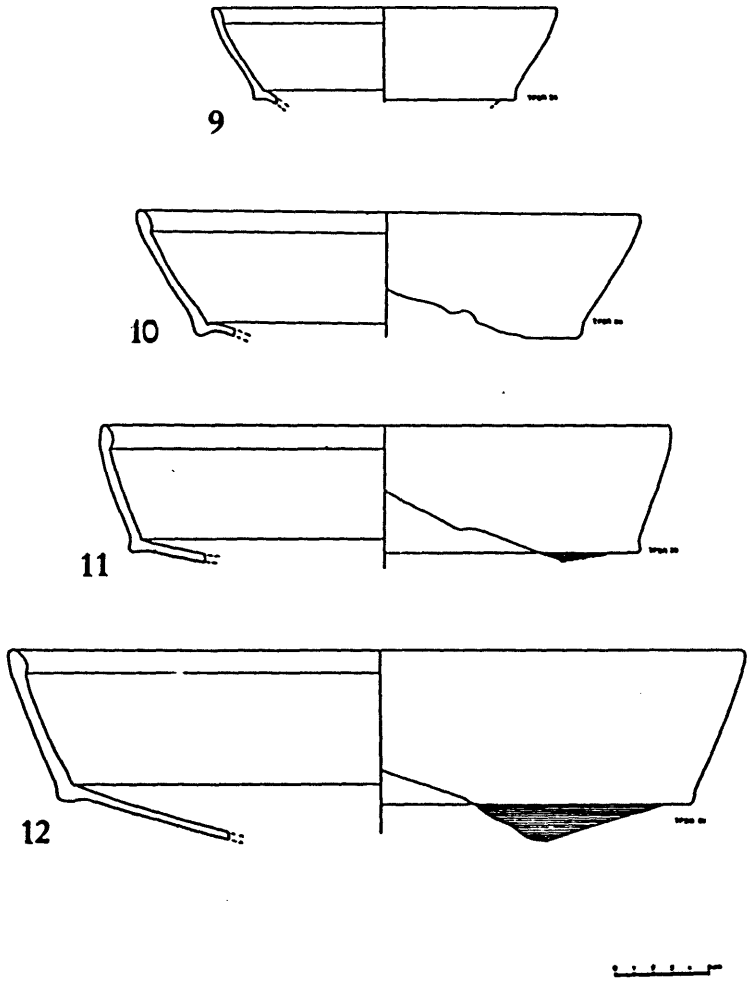
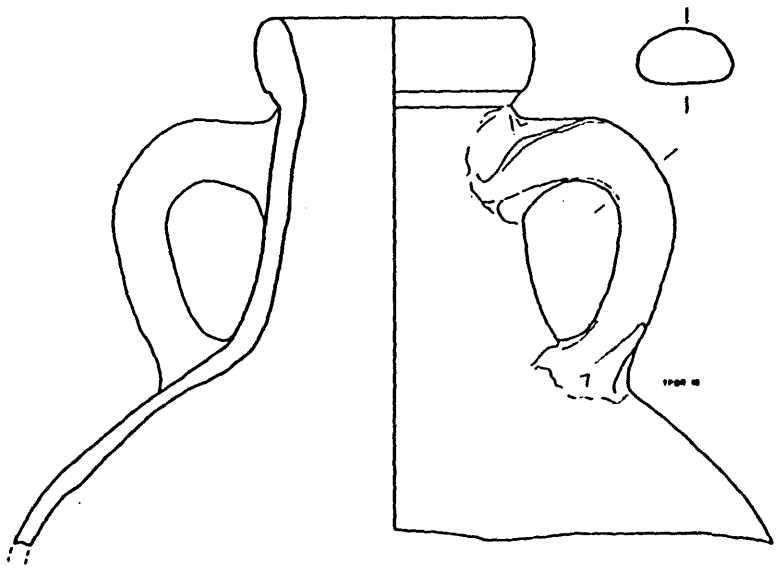
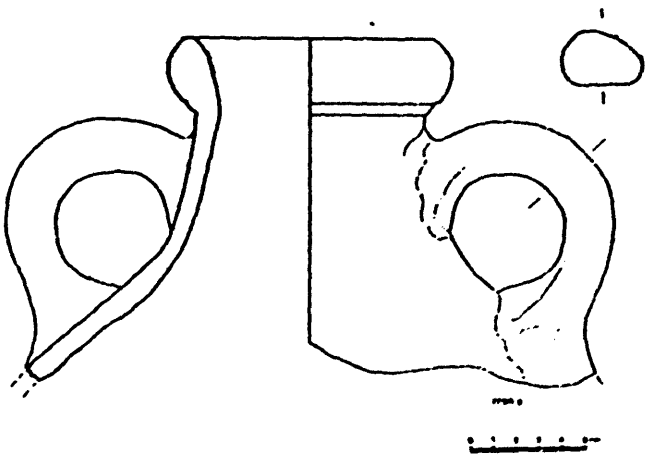


Fig. 4: Ceramica africana da cucina: casseruole Hayes 23B/ Lamboglia 10A, nn. 9-12.

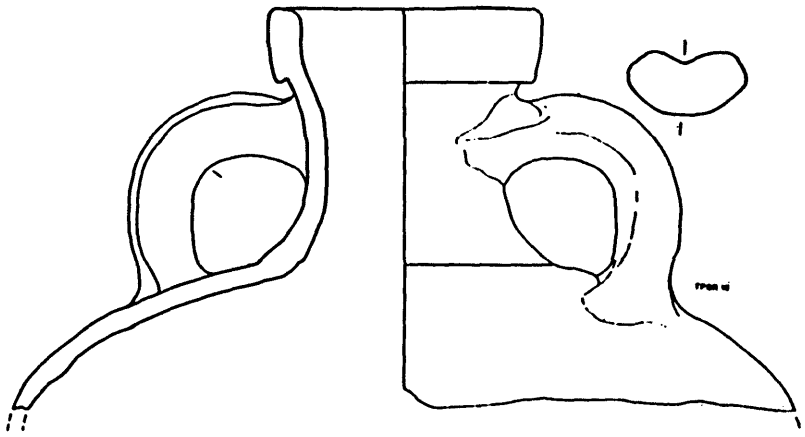


13

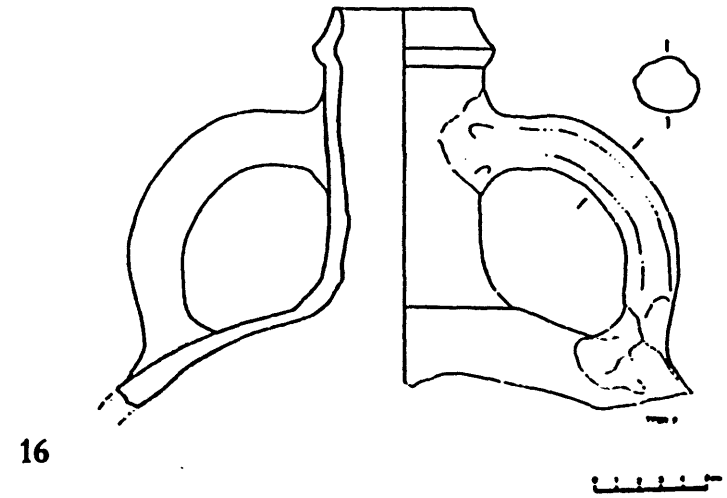


14

Fig. 5: Anfore: Africane II, nn. 13-14.



15



16

Fig. 6: Anfore: Africane II, nn. 15-16.; Keay I, n. 17.

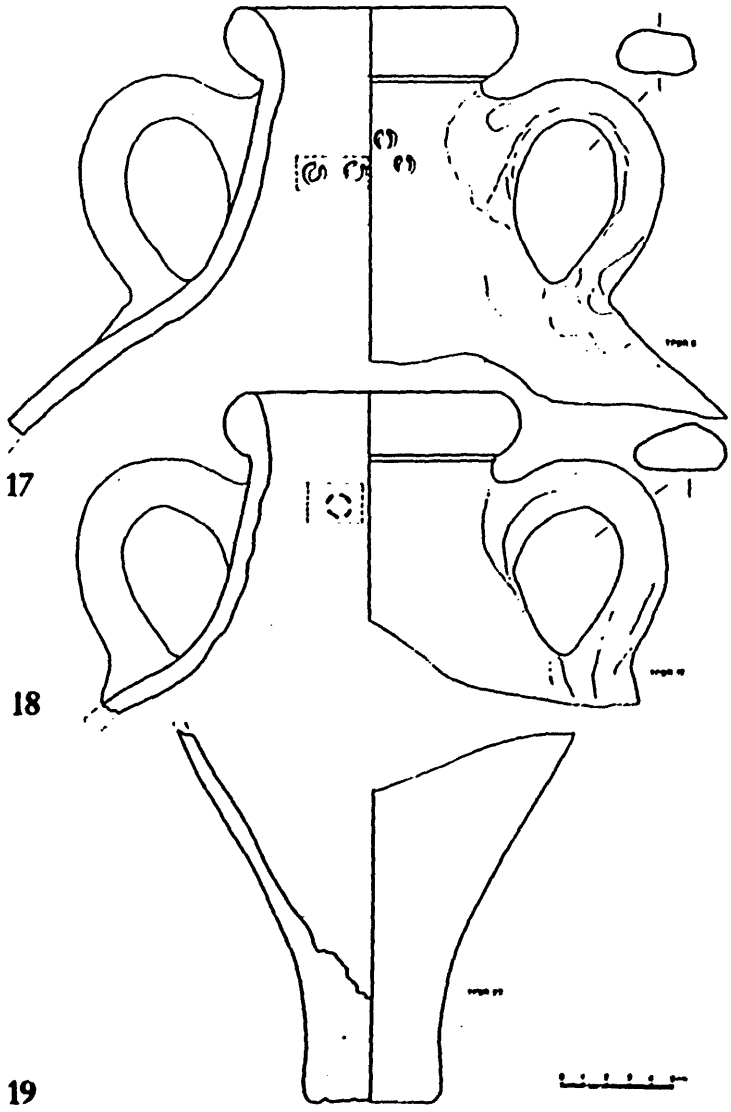


Fig. 7: Anfore: Keay 1, n. 18; M.R. 1ª, n. 19.

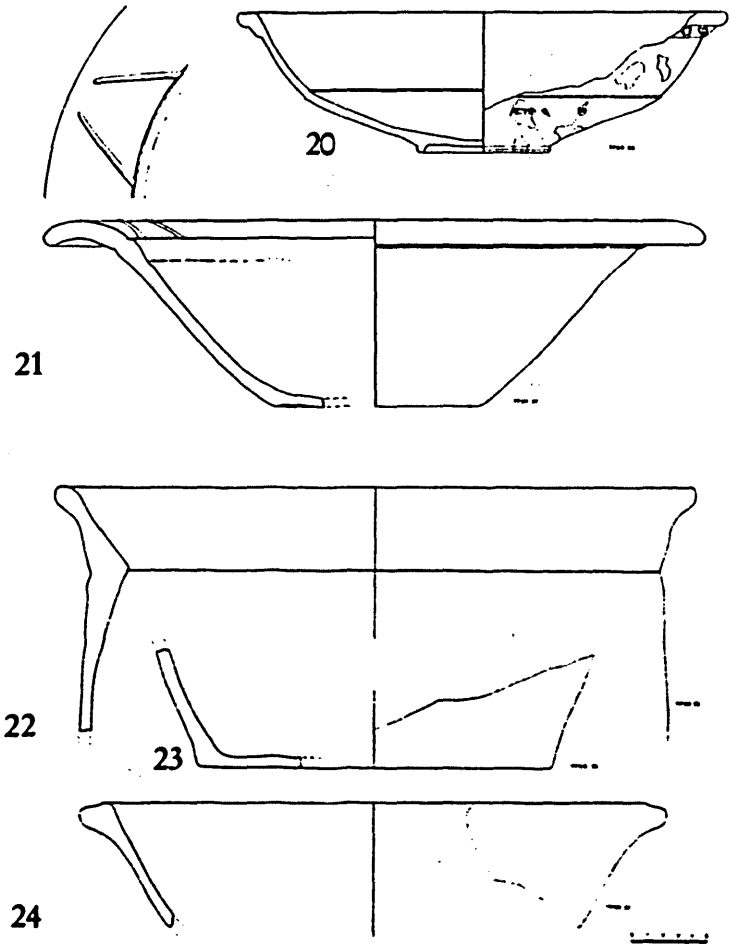


Fig. 8: Terra sigillata africana: zuppiera Hayes 10/Lamboglia 21 in A2, n. 20; ceramica di uso comune: mortaio Ostia I fig. 413, n. 21; catini Ostia I fig. 419, nn. 22-23; Ostia I fig. 440, n. 24.

Emilio Rodríguez-Almeida

Canna Micipsarum (IVVEN., V, 89)

> *...Ipse Venafrano piscem perfundit, at hic qui*
> *pallidus adfertur misero tibi caulis olebit*
> *lanternam; illud enim vestris datur alveolis quod*
> *canna Micipsarum prora subvexit acuta,*
> *propter quod Romae cum Boccare nemo lavatur,*
> *quod tutos etiam facit a serpentibus atris...*
> (IVVEN., V, 86-91).

Chiedo scusa anticipatamente ai lettori per qualsiasi sentore di presunzione possa sprigionarsi dal ritrattamento di un testo letterario arcinoto e, apparentemente, incapace di offrire novità alcuna. Il fatto è che, alle prese con una nuova versione commentata del poeta di Aquino, certe pieghe del testo, che sembravano ormai svelate e chiarite a sufficienza, si dimostrano sorprendentemente ricche di implicazioni non notate e di fugaci sprazzi di luce passati inosservati. Il testo che ora proponiamo è una di queste pieghe suscettibili di nuovo scrutinio.

Diciamo subito che non v'è mistero alcuno sul soggetto trattato. La satira V versa sull'incivile concetto di *clientela* dei *patroni* in epoca domizianea, un tema sul quale anche Marziale ci ragguaglia ampiamente[1]. Tra gli esempi di differenziazione umiliante osservata a danno del *cliens*, il presente versa sul tipo di olio da condimento usato, da una parte, dall'ospite, dall'altra, dai convitati: olio di Venafro abbondantissimo (notare il verbo *perfundit*), per il primo, olio nordafricano (alluso attraverso i nomi numidici *Micipsae* e *Boccar*[2]), per gli altri.

Quello che, invece, risulta poco comprensibile è l'interpretazione che finora è stata data alle immagini contenute tra il finale del verso 88 e tutto l'89: *...quod / canna Micipsarum prora subvexit acuta.* Vale la pena di proporre un florilegio ridotto di traduzioni che spaziano tra il XVIII secolo e i giorni nostri, allo scopo di sottolineare il piatto adeguamento

[1] Cfr., p. e., gli epigrammi contro *Zoilus*, come II, 19, e, sopra tutto, III, 82.

[2] Entrambi sono nomi numidici presi a prestito dagli storici (*Boccar*: Liv., XXIX, 30; *Micipsa*: Sallvst., *Iug., V, 89).*

dei filologi ai canoni stabiliti, che sembra conformarsi alla regola d'oro *nihil innovetur, sed quod traditum est.* I testi scelti svariano tra la rigidità marmorea delle edizioni critiche anglosassoni di ultima ora e la soffice e ingiallita gentilezza delle edizioni tascabili e «glossofile» del preilluminismo, passando attraverso altre meno impegnate e «leggère». Cominceremo con una di queste.

G. Ceronetti, *D. Giunio Giovenale, Le satire*, Einaudi (Coll. «Gli Struzzi», 283), 1983, 81:

.....E l'olio nel quale l'Ipse annega
il suo pesce, è il Venafro.
A te, povero cristo, per oliare
un cavolo slavato, è conceduto
un olio che putisce le lucerne.
Sai tu che cosa c'è nella tua oliera?
L'olio portato dai nordafricani
in gondole di canna sottili
di cui si ungeva Boccare (terrore
spargeva l'acqua dove si lavava),
olio temuto dai cobra perfino.

Già centocinquanta anni prima M. Nissard, nella sua ben nota, popolarissima serie di classici, nel volume dedicato, tra molti altri poeti, a Giovenale (Paris, 1845), traduceva quasi esattamente in questi termini: «Lui, il arrose son poisson d'une huile abbondante de Vénafre: le choux fané qu'on t'apporte, à toi malhereux, va sentir la lampe. Car l'huile qu'on vous sert dans vos burrettes est celle que nous expédient sur leur vaisseaux a la proue agüe les enfants de Micipsa; celle qui rend, à Rome, les bains déserts quand Boccar s'y lave; celle encore qui préserve de la morsure venimeuse des serpents».

Se queste sono edizioni relativamente popolari, non è che i testi critici rigorosamente aggiornati offrano granché di nuovo al riguardo. Ecco un esempio alla mano: G.G. Ramsay, *Juvenal and Persius* (Loeb Class. Library), Harvard Univ. Press, ed. rivista e corretta 1979, p. 77: «The host souses his fish in Venafran oil; the sickly greens offerred to you, pour devil, will smell of the lamp; for the stuff presented to your platters was brought up the Tiber in a sharp-prowed Numidian canoe-stuff which prevents anyone at Rome sharing a bath with Bocchar, and which will even protect you from a black serpent's bite».

Finisco con un esempio vecchio che, curiosamente, mi sembra il più vicino al vero senso del testo o, almeno, l'unico che abbia mosso qual-

che passo nella direzione giusta. Si tratta dell'edizione veneta di T. Farnaby (*D. Iunii Iuvenalis et A. Persii Flacci satyrae cum adnotationibus Thomae Farnabii*, Venetiis, 1740, p. 60). Farnaby annota al termine *canna*: «navicula e canna vel doliolum e cannis acuminatum forma pyramidali». A *prora*: «navi», etc. — È già un progresso, in quanto, al meno, considera *canna* come una possibile immagine di un contenitore. Ma, per il resto, la serie delle immagini e i termini implicati in esse rimangono senza spiegazione.

Riguardo alle traduzioni che abbiamo considerato prima, sono da notare le seguenti cose.

a) È vero che il verbo *subvehere* significa «portare dal basso verso l'alto» e, in relazione con il trasporto di merci, equivale specialmente a «rimontare un fiume contro corrente». Per cui rimangono pochi dubbi che Giovenale intenda «venute su per il Tevere», riferito all'ultimo tratto del viaggio del prodotto africano, tra il *Portus Ostiensis* e i magazzini urbani della zona dell'*Emporium extra Portam Trigeminam*. Al contrario, il verbo *devehere* significa «trasportare giù per un fiume», come nel caso del *vinum Tiberi devectum quinque lagonae* dello stesso Giovenale in VII, 121 (si riferisce ai poveri doni ricevuti dagli avvocati dai clienti, in questo caso un vile vino etrusco o sabino).

b) È, però, mancante di qualsiasi documentazione il costume nordafricano di costruire «barche di canna». In Egitto sappiamo di barche di papiro; ma non è il caso del resto del Nordafrica, per lasso che Giovenale sia nell'uso del termine *Micipsarum* (che, per se, indicherebbe solo il tratto nordoccidentale della costa, la *Mauritania*). Che dire, poi, dell'immaginare tali barche in navigazione per il Tevere?

c) Non meno assurdo appare il pensare a barche di questo tipo dotate di una *prora acuta*, perché le barche di canna sono prive di qualsiasi forma di frangiflutti, avendo la chiglia arrotondata. La prora delle navi romane era, invece, un vero e proprio *rostrum* (rinforzato di metallo per lo speronamento del nemico, nel caso delle navi da guerra).

Dunque, non mi pare ci siano dubbi sul fatto che Giovenale sta usando un'immagine deformata, alla maniera satirica, di qualcosa che con barche e navi ha solo una vaga somiglianza; il resto è puro abbaglio dei traduttori, provocato dalla menzione del Nordafrica e dal verbo *subvexit*.

Canna è termine solo apparentemente specifico, indicante una *harundo* più grande del *calamus*, di origine palustre. Ma *canna* può essere in medicina, la trachea[3], e metonimie del genere dovevano essere comuni

[3] CAELS., *Aur. acut.*, II, 16.

in antico come lo sono oggi (noi diciamo «le canne dell'organo», «la canna fumaria», etc.), in quanto *canna*, per metonimia, e un corpo qualsiasi a forma tubolare[4].

Io credo che, nel nostro caso, siamo davanti ad un uso metonimico della parola e che Giovenale non intenda parlare di navi, ma di anfore per il trasporto. Intenderebbe, cioè, che l'olio di cui si parla arriva a Roma «in contenitori lunghi, tubiformi (e probabilmente fragili) come canne», i quali sarebbero dotati di una «prora acuta» che non può essere altro che un piede acuminato che allunga ancora di più la forma del vaso.

Ora, è ben noto che esistono diversi tipi di anfore nordafricane di olio sufficientemente documentate sin dal principio del s. II (ma la cronologia va sempre alzandosi, con l'approfondimento della ricerca). Si deve a C. Panella[5] la definitiva fissazione di due tipi, «Tripolitano» e «Africano», del cui uso preciso non si sapeva granché, ma la cui presenza nel M. Testaccio almeno sin dal periodo adrianeo è assolutamente sicura, confermando (visto che il materiale del Testaccio è oleario praticamente al 100%) che si tratta di anfore olearie[6]. Sono entrambi, ma particolarmente il secondo, contenitori biansati cilindrici, a pareti molto sottili e dotati di piede acuminato. Il primo proviene dalla Tripolitania, il secondo dall'Africa proconsolare (a cui più direttamente dovrebbe riferirsi Giovenale con l'allusione a *Micipsa*).

Di questo secondo contenitore, la cui cronologia, come ho detto, tende ad alzarsi man mano che la ricerca progredisce, i più antichi predecessori dovrebbero essere quelli che Dressel indicò sotto la sua forma 27, dal corpo ancora più allungato e stretto di quanto non lo siano i precedenti. Rassomigliano, in linea di massima, più alla Africana che non alla Tripolitana (labbro a coppa, carenato verso il basso, collo troncoconico corto e manici corti e sottili chiusi in basso giusto al disopra della spalla). Il contenitore sembra essere (io non conosco nessun esemplare intatto) alto quasi 1 m., mentre la larghezza massima (immediatamente sotto la spalla) non sembra superare i 18-20 cm. La sua comparsa *in*

[4] Nella metonimia va anche probabilmente compreso, oltre al senso della «cavità cilindrica», anche quello della leggerezza e della fragilità della canna stessa.

[5] *Appunti su un gruppo di anfore...*, «Studi Miscell.», 21 (*Ostia* III), 1973, p. 600 ss., figg. 24-26 della sua tav. tipologica a p. 628-629; *Annotazioni in margine alle stratigrafie delle terme ostiensi del Nuotatore*, in *Récherches sur les amphores romaines* (Coll. École Franç. de Rome, 10), Roma, 1974, p. 69 ss.

[6] E. Rodríguez-Almeida, *Il Monte Testaccio*, Roma, 1984, parte seconda. Gli scavi ora in corso sul Monte Testaccio rinforzano ulteriormente questo ormai vecchio convincimento.

Esquiliis[7], senza altra indicazione archeologica o cronologica utile, non ci aiuta a inquadrarla nel panorama cronologico delle altre anfore africane, ma tutto fa pensare che si tratti di un contenitore più antico e più raffinato degli altri già visti.

Si tratta, dunque, di un contenitore a cui l'immagine giovenaliana *canna* si adatterebbe a meraviglia. Vi sono, comunque, altri tipi anforari ugualmente tubiformi che risponderebbero a questa immagine: i cosiddetti *spatheia*. Sono questi delle anfore di formato medio e piccolo, ma dal modulo estremamente allungato, conico o cilindrico, vario nei dettagli minori. Sulla loro origine africana si è, in genere, abbastanza d'accordo, ma non sulla precisa provenienza territoriale[8]. Purtroppo, la maggior parte degli *spatheia* ben documentati provengono da contesti che sembrano non andare, in antichità, oltre la metà del sec. III, mentre appaiono sempre più abbondanti nel IV e perfino nel V sec. d.C.

Ma anche questo può essere un dato interessante, in quanto noi conosciamo ormai come sicuro il fenomeno di una decadenza violentissima (forse di un vero collasso) delle importazioni olearie betiche proprio a metà del sec. III[9]. Il flusso riprende più tardi, ma il trauma è troppo violento perché non vengano notati cambi sconvolgenti: si perde l'originaria forma[10], il vecchio standard di capacità[11], il resistente e collaudato sistema epigrafico[12]. Le stesse fabbriche, usando vecchi bolli già noti nel tipo classico, producono ora anfore piccole[13] e molto diverse nei dati tipologici dall'una all'altra delle *figlinae*. La restaurazione del commercio betico avviene probabilmente con la Tetrarchia, dopo una stasi di qualche decennio, forse. Ma non riprende assolutamente il vecchio

[7] *CIL*, XV, 4822, 4823, 4875.

[8] Considerati da alcuni come di origine egiziana (ma senza reali argomenti provanti: *Amphoras and the Ancient Wine Trade*, American School of Classical Studies at Athens; Princeton, New Jersey, 1979), sono indicati da C. Panella (*Ostia* III, cit.) come della *Mauretania Caesariensis*.

[9] E. Rodríguez-Almeida, *Il Monte Testaccio*, cit., p. 165 ss.

[10] Ne nasce una nuova, oggi sicuramente identificata, grazie agli studi di M. Beltrán e J. Remesal, come il tipo Dr. 23.

[11] L'accumulo di grandi quantità di queste anfore in edifici di età costantiniana (per l'alleggerimento delle volte) permette di assicurare che, oltre alla grande varietà dei sottotipi, queste anfore hanno una capacità che varia da un terzo a un mezzo della Dr. 20.

[12] Il sistema epigrafico del nuovo tipo è del tutto ignoto. I pochi *tituli* noti (*CIL*, XV, 4803-04, 4885, 4888) non sembrano né uniformi né, soprattutto, originali (ma piuttosto iscrizioni da deposito).

[13] Le forme del labbro, del collo e manici, oltre alle paste e ai bolli originalmente noti sulle Dr. 20, garantiscono l'identità del luogo di produzione e delle fabbriche legate ad essa.

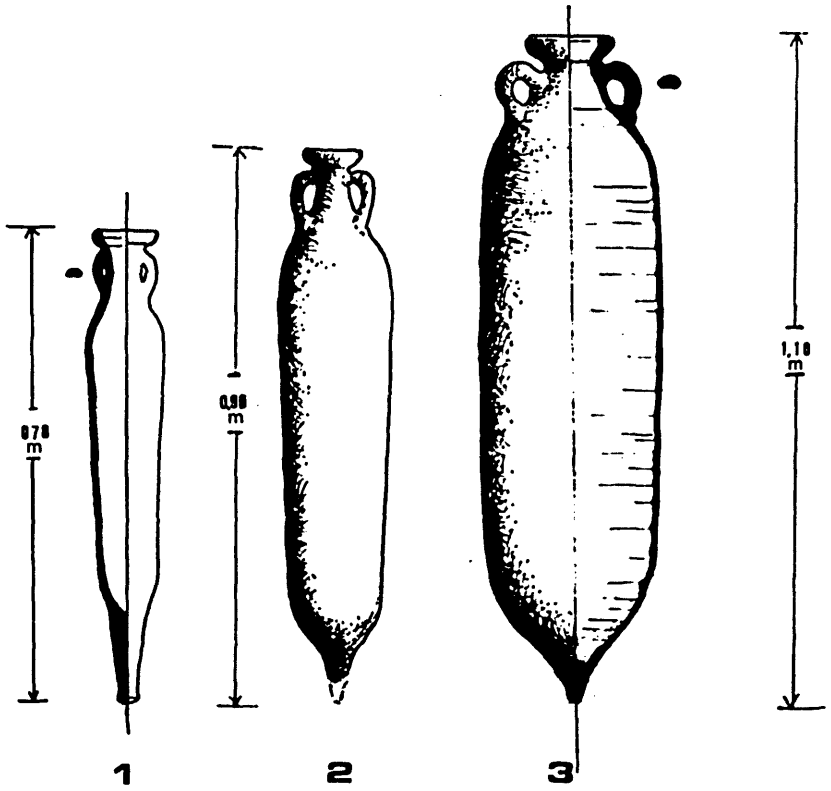


Fig. 1: Anfore nordafricane di forma tubolare (le *cannae Micipsarum* di Giovenale?).
1. Spatheion, di uso quasi sicuramente oleario.
2. Dressel 27 (dalla tavola tipologica del *CIL*, XV), di uso incerto.
3. Africana I A-B, di uso certamente oleario.

predominio: altri centri debbono aver preso una fetta di mercato. E pare proprio che siano le provincie africane a farlo, a discapito della Betica. Africane e tripolitane, assieme agli *spatheia*, appaiono sempre con maggiore frequenza. Tutto fa pensare che anche questi ultimi siano, come i precedenti, contenitori oleari di origine nordafricana. Per l'identificazione del modello che ha ispirato Giovenale nel passo che ci occupa, la Tripolitana dovrebbe venire esclusa (prima per l'origine più orientale e, poi, per il suo maggior volume e corposità). Credo pertanto che pos-

siamo concludere dicendo che si deve ritenere certo che le immagini usate da Giovenale in V, 89 riguardano un contenitore di olio, non il mezzo di trasporto con cui esso arriva a Roma. Tra i vari contenitori africani che possono venir identificati nelle immagini del poeta, la scelta dovrebbe ricadere su modelli originari dell'Africa Proconsolare e, in particolare, tra la «Africana I» e i primi modelli di *spatheia* e simili.

Appendice

Visto che si parla di equivoci dei filologi, non sarà superfluo sottolineare di passaggio che gli *alveoli*, di cui al v. 88, non sono «la tua oliera» (Ceronetti), la «burrette» (Nissard) o i «platters» (Ramsay); si tratta sicuramente del burlesco diminutivo di *alvus*, ventre (*alvus* e *alveus* sono, all'origine, la stessa parola e hanno gli stessi derivati); per cui la frase di Giovenale significa «quell'olio che si destina alle vostre insignificanti pance clientelari...»

Pablo Rosser Limiñana

La cerámica tardorromana de produccion africana en las excavaciones arquéologicas del termino municipal de Alicante

Introducción

Las excavaciones arqueológicas realizadas en los últimos cuatro años, por la Unidad de Conservación del Patrimonio Histórico-Artístico Municipal (COPHIAM) del Ayuntamiento de Alicante, evidencian la gran importancia del comercio entre esta zona litoral y el Norte de Africa, sobre todo dentro del contexto del mundo tardío.

Los materiales que ahora expondremos son, por tanto, una mera muestra de lo que decimos, y que quedará completada con la excavación total de los yacimientos donde se han exhumado.

El vertedero tardorromano de la c/Arquitecto Morell (Barrio de Benalúa)

El yacimiento en cuestión, se encuentra situado en una antigua Meseta denominada de «los Antigons», en donde está atestiguada la presencia de asentamientos romanos desde por lo menos el s. I a.C.[1]. La aparición de algún elemento epigráfico en la zona, posibilita alargar la ocupación romana de «Los Antigons» hasta finales de s. II d.C.[2]. Este asentamiento, junto a la playa del «Babel», parece podría tener un sentido estrictamente industrial-comercial, como punto de embarque y desembarque de mercancías[3].

Con posterioridad, nada sabemos ya hasta época tardía en donde los materiales exhumados en distintas épocas han sido abundantes y de gran interés[4]. El resutado de todos ellos es la constatación de un importante asentamiento de tipo industrial (fábricas de vidrio) y comercial de los siglos V al VI d.C. de clara conexión con el Norte de Africa, como

[1] RICO, 1982; 1984; 1984; TARRADELL-MARTÍ, 1970.

[2] ABAD CASAL, 1984.

[3] ROSSER LIMIÑANA, 1989; 1990e; 1990 f.

[4] RICO, 1892; 1894; 1984; TARRADELL-MARTÍ, 1970; REYNOLDS, 1985; REYNOLDS, 1987; ROSSER, 1989; 1990a; 1990f; RONDASALA, 1990.

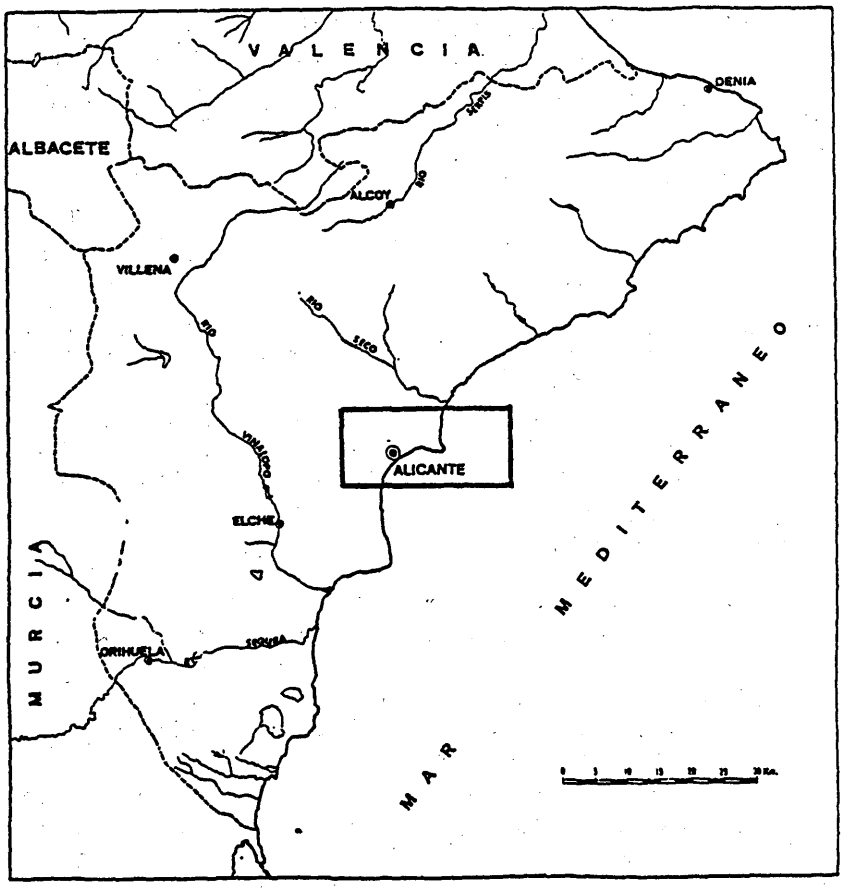


Fig. 1.

seguidamente veremos. Su situación costera, cercana a las importantes ciudades de Lucentum (Alicante) e Illice (Elche), así como con las importantes vías de comunicación que conectaban la costa con los muchos asentamientos existentes en el Valle interior del río Vinalopó, justifican sobremanera la importancia comercial de este asentamiento.

Nuestra excavación de urgencia[5] evidenció la existencia de varios estratos formando bolsada con material claramente tardorromano: ce-

[5] ROSSER LIMIÑANA, 1990a.

rámica fina y común, fragmentos de recipientes de vidrio, escoria de fundición de vidrio, fauna[6], etc. Recojemos en estas lineas aquel material cerámico de clara relación con producciones africanas.

CERÁMICAS FINAS

1 - Forma Hayes 87 A, 134 - *Atlante*, 1981, tav. XLI, 7 93 - FULFORD 43,63. Plato con borde tendente al exterior, apuntado o ligeramente cóncavo en la parte interna, formando un ligero entrante en el interior (diámetro boca 32 cms.). Pared exvasada, fondo con pie en sección triangular. TSCD, arcilla roja granulosa. Code: M37 CAILLEUX // 2'5 YR/66 MUNSELL Barniz espeso y brillante, al exterior sólo en el borde. Code: N37 C CAILLEUX // 2'5 YR/6/8 MUNSELL. Decoración doble lineal concéntrica en el fondo, al estilo *Glanztönfilm* (dibujo realzado con engobe).

Cronológicamente, se englobaría entre la segunda mitad del siglo V d.C.[7] y finales del mismo siglo[8].

Reynolds[9] documenta siete bordes de este tipo (n. 11 a 17) en el vertedero que estudió, en el solar contigüo al que nos ocupa. Propone, como cronología, los años 575 a 600 d.C. En Baetulo aparencen también dos fragmentos[10], así como en el vertedero del Foro y en el Carrer Vilaroma de Tarragona[11].

En cuanto a la decoración de tipo Glanztönfilm, aparece en Albintimilium en estratos datados en la segunda mitad del siglo IV y todo el s. V d.C. muy relacionado con la forma Hayes 61[12]. Los motivos geométricos o vegetales son los más antiguos, evolucionando en el siglo VI y VII con símbolos cristianos. En España, se documentan en Badalona[13]; en Vilauba, Gerona[14]; en la Torre de la Audiencia y Vertedero del Foro de Tarragona[15].

[6] PUIGCERVER, 1990.

[7] HAYES, 1972.

[8] FULFORD, 1984.

[9] REYNOLDS, 1987,20.

[10] AQUILUÉ, 1987, 172.

[11] TED'A, 1989.

[12] GANDOLFI, 1981, 82-86 Y 122.

[13] AQUILUÉ, 1987, 183-184, fig. 49,6.

[14] VILAUBA, 1982, 271-273.

[15] TED'A, 1989.

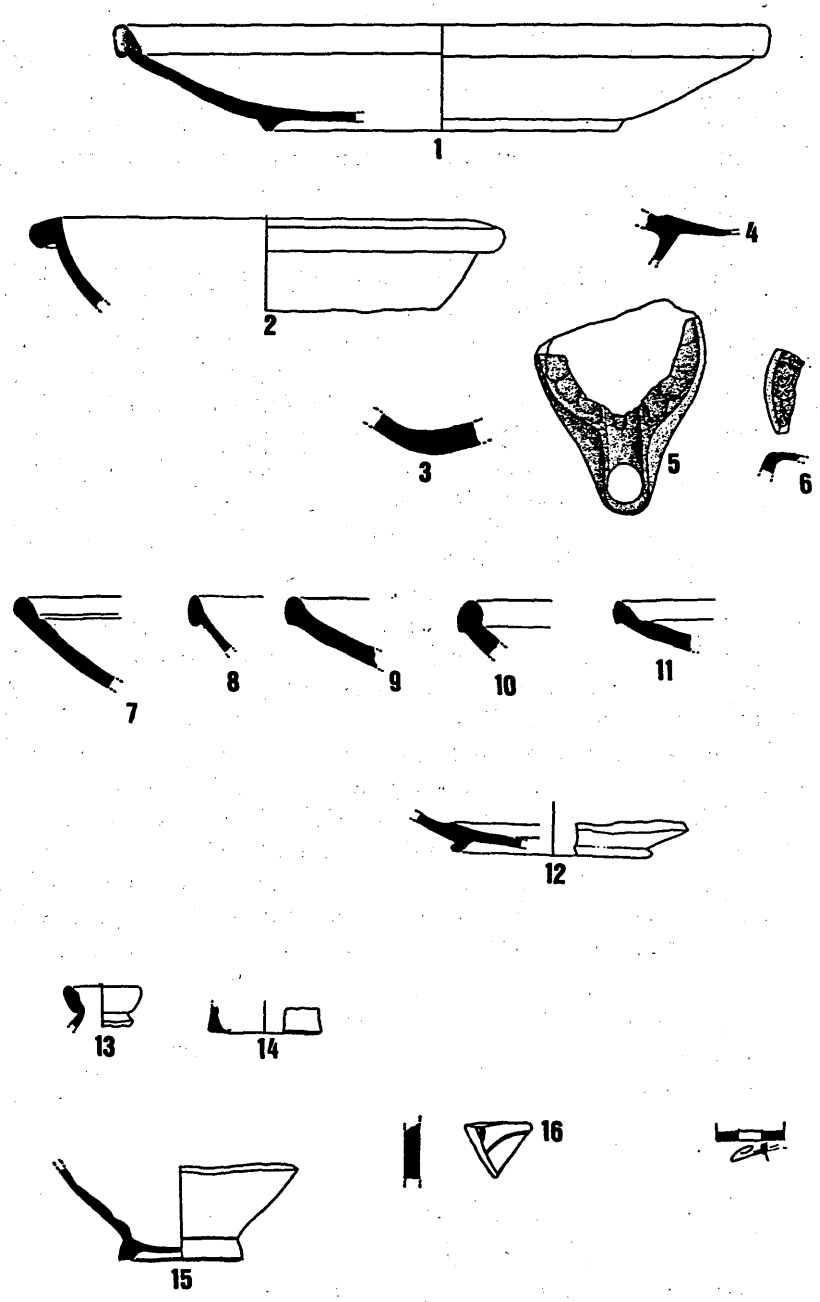


Fig. 2: Cerámica fina tardorromana. Vertedero c/arquitecto Morell. Alicante.

En el Meseta del Antigons (Benalúa), Rico documenta varias piezas con esta decoración entre el material que recuperó a finales del siglo pasado[16]. Por su parte, Reynolds registra algunos ejemplos[17], apareciendo igualmente en otros vertederos recientemente excavados dentro del Convenio Ayuntamiento-Universidad de Alicante[18].

2 - FULFORD 52.1, fig. 19,69 - *Ostia* III, fig. 128, 114 - *Atlante*, 1981, tav. XLVI, 9. Posiblemente, también pueda englobarse dentro de la forma HAYES 94 variante - FULFORD 52 que comenta Reynolds[19], así como en la forma WAAGÉ 1948, tav. IX, n. 858. Se trata, en cualquier caso, de un cuenco de borde inclinado, cuyo margen superior presenta una ligera depresión que separa el labio del resto del borde (diámetro boca 20 cms.). Está producida en Sigillata Africana Clara D. Arcilla granulosa, barniz semi-brillante que cubre interiormente la pieza sólo hasta el borde. Code: N45 CAILLEUX // 5 YR 6/6 MUNSELL. Se fecha en Cartago entre el 500-550, encontrándose fundamentalmente entre el 525-530.

3 - Fragmento de base de un gran plato, formado por paredes gruesas, con moldura al interior a la altura del fondo. Tipológicamente es difícil de definir[20]. Presenta barniz oscuro sólo al exterior. Code: R39 CAILLEUX // 2'5 YR 5/7. Podría situarse, por su posible adscripción a cualquiera de las formas expuestas, entre el 500 y el 660[21].

4 - HAYES 95, n. 3 - WAAGÉ, 1948, tav. IX, n. 875, f. - *Atlante*, 1981, tav. XLVII, 9-11, 102. Fragmento en sigillata clara D de un cuenco profundo con paredes curvas, que debería presentar un largo borde provisto de un labio vuelto. El pie es alto y exvasado. Un ligero perfil distingue la pared del fondo. Arcilla granulosa, barniz semi-brillante, que no aparece a partir del borde exteriormnte. Code: P39 CAILLEUX // 2'5 YR 5/8 MUNSELL. Se fecha entre los años 500 y 550 d.C.[22].

[16] RICO, M. 1984.

[17] REYNOLDS, 1987, 26-27.

[18] RONDA-SALA, 1990.

[19] REYNOLDS, 1987, 54, fig. 392 a 396.

[20] HAYES 103, HAYES 106, FULFORD 67?

[21] HAYES, 1972, 157-160 y 169-171; FULFORD, 1984, 74.

[22] HAYES, 1972.

5 - Fragmento de base de una lucerna, en donde falta el disco central y la parte trasera con el asa. Decoración estampillada aplicada sobre el borde. Los motivos prácticamente ilegibles (círculos y flores?), aparecen muy cercanos unos de otros. Superficie gris verdosa. Code: P71 CAILLEUX//10 YR 5/1 MUNSELL. Pasta fina marrón.

Tipológicamente se englobaría en la forma *Carthage* form 1 - HAYES type II[23]. Por sur características particulares, pensamos pertenece al tipo establecido por Reynolds[24] como «*lucernas con supercies verdes*». La falta de este tipo en las publicaciones — según el mismo autor — indica la posibilidad de considerarlas copias de lucernas «clásicas» y atípicas de ARS (¿ copias locales alicantinas?, ¿ producciones en una zona del Norte de Africa: Argelia, Marruecos?). En el vertedero de Vilaroma (Tarragona) aparece también una producción en cerámica común, aunque de la forma *Atlante*, 1981,VII, 184 ss.

6 - Fragmento de una lucerna en ARS, similar a los ejemplare n. 1029 y 1030 de Reynolds[25].

Decoración estampillada sobre el borde, que se ve perfectamente. Está formada por: flor de 6 pétalos, flor de 4 pétalos, y estampilla de diamante en voluta. Estos motivos se encuentran agrupados.

Tipológicamente se adscribe a *Carthage* form 1 - HAYES Type II - *Atlante*, 1981, forma X A_{Ia}. La forma *Atlante* X es de las más frecuentes y difundidas de las formas de lucernas en sigillata. La mayoría de las existentes pertenecen — como la nuestra — a la variante A_{Ia}, considerada la «africana clásica». Esta forma presenta una característica morfológicamente nueva: es la primera en la cual la decoración del borde no se limita al conocido esquema vegetal (ramo de palma, etc.), sino que introduce un número elevado de motivos vegetales, geométricos y figurativos, alineados o alternando en serie. El primer elemento cronológico de esta forma aparece a fines del s. IV d.C.[26], encontrándose el tipo X A_{Ia} muy atestiguado durante todo el siglo V d.C., apareciendo — al menos en Cartago — hasta la segunda mitad del siglo VI d.C.

7 - Borde alargado de una ARS de la forma HAYES 87 B variante (diámetro boca 26'8 cms.). Barniz sólo al interior. Code: P37 CAILLEUX // 2'5 YR 5/8 MUNSELL. Se enmarca en los inicios del siglo VI d.C.

[23] CHAPMAN, 1984, 232-237; HAYES, 1972, 311-314.

[24] REYNOLDS 1987, 132 ss.

[25] REYNOLDS 1987, 136.

[26] ORSI, 1987, 474 ss.

8 - Fragmento de un cuenco pequeño (diámetro boca 17'6 cms.), forma Hayes 99, 152-155 - FULFORD 58, 71. Barniz de muy buena calidad en el interior y borde exterior de la pieza. Code: N45 CAILLEUX//5 YR 6/6 MUNSELL. Se fecha entre el año 525 y el 535 d.C.

9 - Fragmento de Hayes 87 B variante. (Diámetro boca 25'6 cms.). Barniz interior, apareciendo en el borde exterior rebadas. Code: N37 C AILLEUX//2'5 YR 6/8 MUNSELL. Inicios del s. VI d.C.

10 - Fragmento de Hayes 87 A. Barniz interior y labio exterior. Code: N47 CAILLEUX // 2'5 YR 5/6 MUNSELL. Se fecha en la segunda mitad del siglo V d.C.

11 - Fragmento de Hayes 87 A. Barniz interior y exterior por debajo del borde. Code: N37 CAILLEUX // 2'5 YR 6/8 MUNSELL. Segunda mitad del siglo V d.C.

12 - Pie con moldura interna en el fondo, posiblemente adscribible a una Hayes 99. Barniz interior. Code: N37 CAILLEUX. Se fecha entre el 510 y el 540 d.C.

13 - Fragmento de boca de un recipiente en ARS de forma cerrada (diámetro boca 2'8 cms.). Probablemente, deba relacionarse — dentro de la tipología de «*One-Handled Flagon*» (botella o frasco de un asa) establecida por Fulford — con la forma 2.3[27]. La pasta del recipiente que nos ocupa, coincide con las características de uno de los dos tipos planteados por Fulford (Code: M39 CAILLEUX // 2'5 YR 6/8 MUNSELL). El barniz se corresponde con R40 CAILLEUX // 2'5 YR 4/6 MUNSELL.

Se podría paralelizar con una pieza de las publicadas por Reynolds, en donde aparece un fragmento más completo y con un asa[28]. Cronológicamente, se englobaría entre los años 425-450 y 500-550 d.C.

14 - Fragmento de una base en ARS, que podríamos englobar — como en el caso anterior — dentro de la tipología de la «*North African Closed Forms*» establecida por Fulford, pero esta vez con la variante «*Two-Handled Flagon*». Se trataría, por tanto, de la FORM. 1.3[29]. Pa-

[27] FULFORD, 1984, fig. 25, 84.

[28] REYNOLDS, 1987, 104, fig. 866.

[29] FULFORD, 1984, 84, fig. 25.

sta: Code M39 CAILLEUX // 2'5 YR 6/8 MUNSELL. Barniz conservado a goterones. Code: R40 CAILLEUX // 2'5 YR 6/8 MUNSELL. Se fecha, hacia el año 550 d.C.

15 - Fragmento de panza y base, de una vasija de cuerpo posiblemente globular, con restos en su parte superior de una posible acanaladura. El fondo es alto y troncocónico invertido en pie de anillo. El Barniz es brillante (Code: M40 CAILLEUX // 2'5 YR 7/8 MUNSELL).

Según estas características, y a falta de la parte superior de la pieza, es difícil adscribirla a una forma concreta. No obstante, pensamos puede relacionarse con *Atlante*, 1981, tav. LIII, 8-14, 117.

Se trataría, por tanto, de una vasija de cuello estrecho y largo — a veces decorado por acanaladuras — con borde poco engrosado y cuerpo más o menos globular que puede presentar una acanaladura por debajo del apoyo inferior del asa, o decorado a rueda. El asa sería de tres a seis acanaladuras, mientras que la base sería similar a la del fragmento que ahora estudiamos.

Esta forma se documenta en Sigillata Africana D, en producción local de Cartago. Aparece atestiguada en una estratigrafía que se relaciona con la construcción del Muro de Teodosio o inmediatamente anterior. Del mismo modo, queda bien registrada en una Cisterna que se fecha entre mediados y la segunda mitad del siglo V d.c., atestiguándose también en contextos de la segunda mitad del siglo VI d.C.[30] .

En España, podría relacionarse con un fragmento registrado en la habitación V, nivel II, de la *Casa de los Tesoros* de Pollentia, que aparece acompañado por material típicamente tardío de cerámica hecha a mano, estampada, etc (ARRIBAS A., TARRADELL M., WOODS D., 1978, 96, fig. 48,4).

16 - Fragmento de ARS del tipo D, estampillada de forma indeterminada. Barniz sólo al interior (Code: N45 CAILLEUX // 5 YR 6/6 MUNSELL).

[30] *Atlante*, 1981, 117.

Tabla crono-tipológica de las cerámicas finas estudiadas.		
n. inv.	ARS (D)	CRONOLOGÍA
1	Hayes 87 A / *Atlante*, 1981, tav. XLI,7/ Fulford 43,63	2° 1/2 s.V d.C. a finales s.V d.C.
2	Fulford 52,1 / *Ostia* III, fig. 128 / *Atlante*, 181, tav. XKVI,9 / Hayes 93 variante.	500-550 d.C.
3	Hayes 103 ó 106 / Fulford 67 ?	500-660 d.C.
4	Hayes 95 / Waage, 1948, tav. IX / *Atlante*, 1981, tav. XLVII, 9-11.	500-550 d.C.
7	Hayes 87 B variante	Inicios s. VI d.C.
8	Hayes 99 / Fulford 58	525-535 d.C.
9	Hayes 87 B variante	Inicios s. VI d.C.
10	Hayes 87 A	2° 1/2 s. V d.C.
11	Hayes 87 A	2° 1/2 s. V d.C.
12	Hayes 99	510-540 d.C.
13	Fulford 2.3. fig. 25	425-550 d.C.
14	Fulford 1.3. fig. 25	500 d.C.
15	*Atlante*, 1981, tav. LIII,8	2° 1/2 s.V d.C. 2° 1/2 s. VI
16	Estampillada indeter.	———

CERÁMICA COMÚN

a) Formas cerradas:

17 - Fragmento superior de un jarro con visera o anillos en el cuello, esto es, debajo del labio y algo separado de éste existe un reborde saliente horizontal, que es continuado por un estrangulamiento del cuello, que vuelve luego a ser cilíndrico (diámetro boca 6'8 cms.). La parte media del cuello presenta estrías horizontales, relativamente separadas. A la altura del inicio de estas estrías, aparece un ligero arranque de asa, casi inapreciable. Pasta compacta de color rojo ladrillo claro. Engobe exterior blanquecino (Code: K90 CAILLEUX // 2'5 7 9/5 MUNSELL) con diminutas particular brillantes que afloran a la superficie por entre el engobe. Forma difícil de definir, no obstante, podría englobarse dentro del

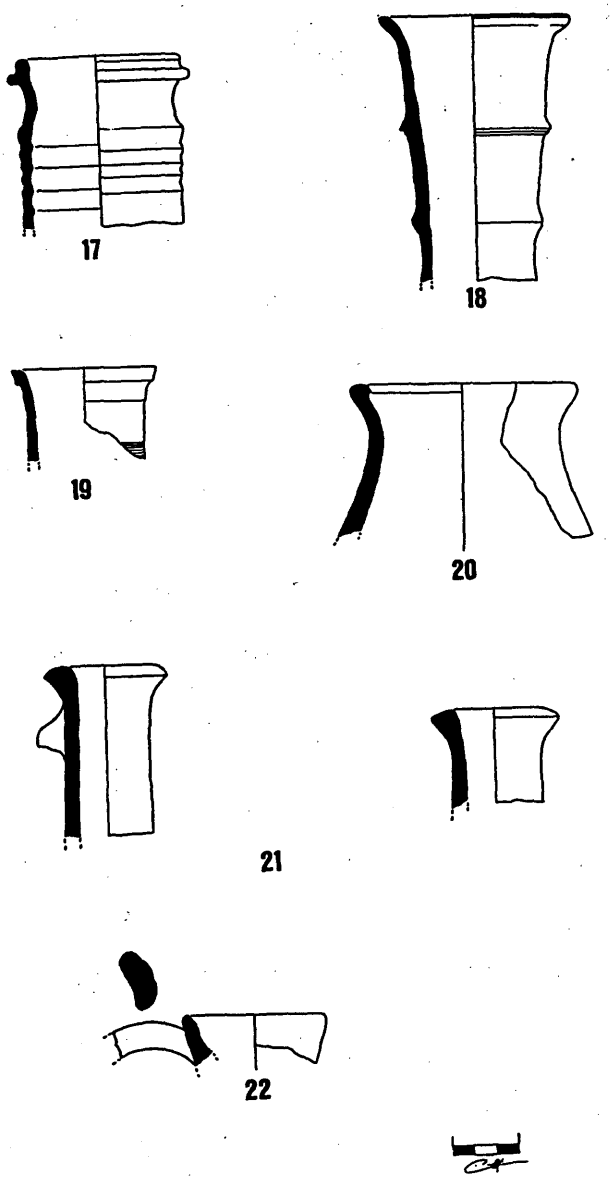


Fig. 3: Cerámica comun tradorromana (formas cerradas). Vertedero c/arquitecto Morell. Alicante.

grupo establecido por Fulford[31] como «*with handle attached below rim*» (con asa adherida debajo del borde), y más concretamente se relacionaría con la forma 20.3, fig. 80, que se fecha entre el 475-500 y el 550 d.C.

18 - Fragmento superior de jarra con visera o anillo (reborde exterior bajo, en forma de visera) en un largo cuello troncocónico invertido. Borde exvasado (Diámetro boca 8 cms.). Pasta ocre con numerosas partículas muy finas de cuarzo. Superficie de tono marrón pardo (Code: M75 CAILLEUX // 10 YR 7/3 MUNSELL).

Podría englobarse dentro del grupo del Fulford «*one — handied or probable one — handeld forms*», en la variante «*with handle attached at rim*», forma 3.2[32] — aunque sin las numerosas estrías que presenta nuestro ejemplar — fechable entre el 475 y el 500 d.C.

Del mismo modo, paraleliza, en *Ostia* I, con la «*forme chiuse in ceramica comune*», tipo Q. (Fr.o.12, fig. 347), aparecida en el Ambiente IV de abandono, que se fecha entre la mitad del siglo III y el siglo IV d.C.

19 - Fragmento superior de jarra con reborde vertical (diámetro boca 6 cms.), diminutas partículas brillantes en superficie (Code: M19 CAILLEUX // 2'5 Y 7/2 MUNSELL), pasta compacta y paredes muy finas.

Se puede relacionar con la forma 38, 1y 2 del grupo «*two — handled or probable two — handled forms*»[33], fechable entre el 533 y el 600-625.

20 - Fragmento superior de un jarro de cuello troncócónico, borde exvasado y labio reentrante (diámetro boca 10 cms.). Paralelizable con las formas 16.2[34] y/o 62.1[35]. Se fechan, respectivamente, del 500 al 575-600, y del 450 al 500-540 d.C.

21 - Dos fragmentos superiores de un jarro u olpe de cuello cilíndrico, borde exvasado y asa por debajo de éste (diámetro boca 4 cms.). Diminutas partículas brillantes en la pasta y en superficie (Code: M55 CAILLEUX // 5 YR 7/4 MUNSELL).

[31] FULFORD, 1984, 209.

[32] FULFORD, 1984, 205, fig. 79.

[33] FULFORD, 1984, 211, fig. 82.

[34] FULFORD, 1984, 207, fig. 80.

[35] FULFORD, 1984, 215, fig. 84.

En Albintimilium, aparece un fragmento semejante, aunque el asa queda más baja que en nuestro ejemplar. Apareció en la *fossa di scarico nel vano I*, dentro de un contexto tardorromano engobable en los siglos IV y V d.C.[36].

En *Ostia* IV[37] aparece una botella con una sola asa en el Estrato I, cuyo final se fecha entre el último decenio del siglo IV y principios del V d.C.

También se asemeja — aunque en Cartago aparecen con dos asas — a las formas 34[38] y 45[39], que se fechan entre el 425 y el siglo VI d.C.

22 - Fragmento superior de un jarro con cuello troncocónico invertido, ancha asa en borde con tres acanaladuras (diámetro boca 6 cms.). FULFORD, Form. 13, (207, fig. 79) del grupo «*one — handled or probable one — handled forms*», en la variante «*with handle attached at rim*». Se fecha entre finales del siglo V y VI d.C.

b) Formas abiertas:

23 - Fragmento de la parte superior de lo que podríamos considerar un pequeño mortero (diámetro boca 10'4 cms.) de boca estrecha, ligeramente inclinada al interior, pero con borde recto. Las paredes, aunque inclinadas, no son tan abiertas como en los otros ejemplares. La visera es corta, recta e inclinada. Pasta y superficie ocre con pequeño desgrasante brillante. Pensamos que tipológicamente podría englobarse entre las formas Vilaroma 6.26 y 6.27 del Vertedero de Tarragona[40].

24 - Fragmento de la parte superior de una olla con cuello, y borde engrosado exteriormente (diámetro boca 18 cms.). Conserva un asa (pudo tener dos) que parte por debajo del borde. El cuerpo de la olla presenta interior y exteriormente acanaladuras horizontales producto del torno. Pasta gris oscura con abundante desgrasante brillante de mu pequeño tamaño, que aparece, igualmente, en la superficie, que es de color marrón aunque con una ligera pátina cenicienta.

[36] LAMBOGLIA, 1950, fig. 99,60.

[37] CARANDINI, 1977, 29, fig. 64.

[38] FULFORD, 1984, 211, fig. 81.

[39] FULFORD, 1984, 213, fig. 82.

[40] TED'A, 1989, 207-209.

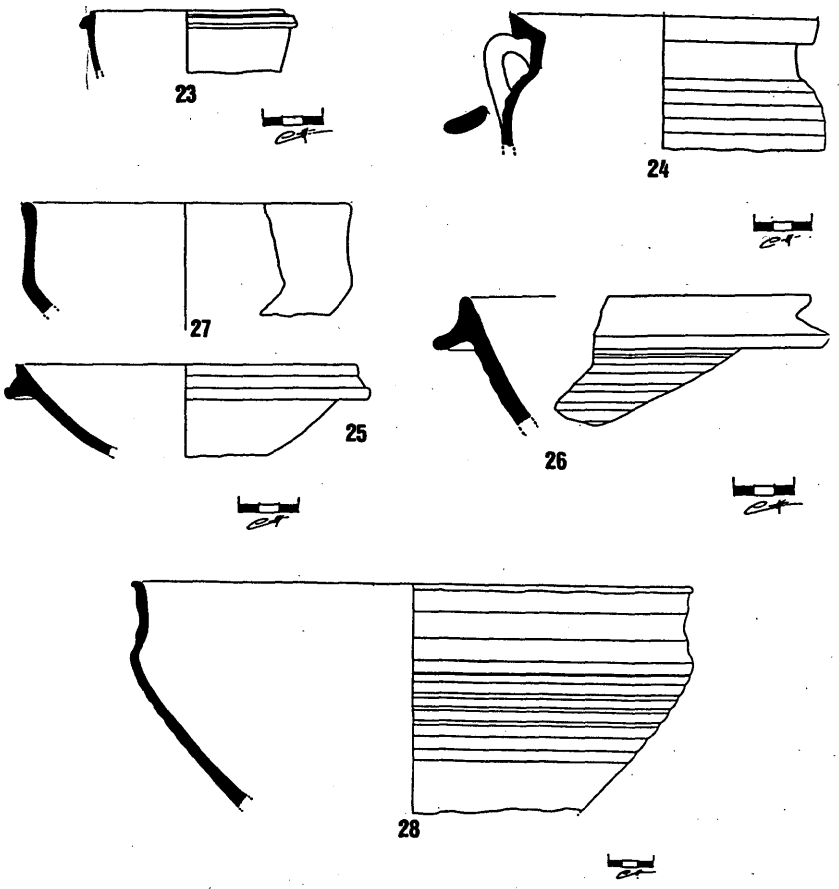


Fig. 4: Cerámica comun tardorromana (formas abiertas). Vertedero c/arquitecto Morell. Alicante.

No hemos encontrado una relación clara con ninguna de las tipologías existentes. Quizá se podría buscar alguna relación con las producciones de Cartago definidas por Hayes como «*late cooking wares*», que se documenta apartir de la primera mitad del siglo V d.C., llegando hasta finales del s. VII d.C.

En las excavaciones de Tarragona han aparecido piezas que, denominadas como *Olles de pátina cendrosa*, también engloban sus investigadores en la definición establecida por Hayes[41].

[41] TED'A, 1989, 194.

25 - Mortero con visera recta, inclinada, y cara interior cóncava, al que le falta la base (diámetro boca 18 cms.). El borde es biselado sin engrosamiento al interior. Pasta y superficie de color rojo intenso; borde y visera aparecen ahumadas. En la pared exterior de la pieza, por debajo de la visera, aparece una linea horizontal en blanco que da toda la vuelta a la pieza. Exterior e interiormente, parece quedan restos de un engobe blanquecino.

Tipológicamente, se corresponde, con el tipo 10[42], así como con la forma 23.2 del registro de Cartago[43]. En la tipología de vertedero de Tarragona, estaría englobada en la forma Vilaroma[44]. Presenta una amplia cronología, que se extiende desde el siglo III hasta el VI d.C.

26 - Fragmento superior de un cuenco-mortero FULFORD Form 22, 173, fig. 63. Se fecha entre el siglo IV y el VI d.C.

27 - Fragmento de recipiente carenado. Diámetro boca 29'5 cm. (ver pieza siguiente).

28 - Al igual que la pieza anterior, se englobaría dentro del tipo 9 de Vegas[45]. Se trata de dos cuencos de boca ancha (29'5 cm. de diámetro la pieza n. 31, y 37'5 cm. la pieza que ahora nos ocupa), carena más o menos pronunciada en la parte alta del cuerpo, a partir de la cual la pared se inclina oblicuamente para alcanzar el fondo de la vasija. El borde tiene forma de bastoncillo, presentando toda la superficie exterior del cuerpo un característico estriado horizontal. El barro de ambas es fino, de color ocre claro u ocre rosado.

Recipientes de esta tipología los encontramos en tres ejemplares de Pollentia. En el primero, encontrado en la Casa Noroeste, las estrías extriores sólo aparecen por encima de la carena. Se fecha en época tardía (VEGAS, 1965, 116, fig. 3,5-6, Casa de los Tesoros y Habitación G., CNO,G44). El segundo, del Atrio de la Casa de los Tesoros[46], es un fragmento de boca de un gran cuenco carenado de arcilla rosada, con estrías exteriores, y va acompañada por materiales claramente tardíos, de mediados del siglo V a mediados del siglo VII d.C. (Hayes 91, Hayes

[42] VEGAS, 1973, fig. 11.

[43] FULFORD, 1984, 174, fig. 64.

[44] TED'A, 1989, 205.

[45] VEGAS, 1973, 35 ss., fig. 11.

[46] ARRIBAS, TARRADELL, WOODS, 1978, 25, fig. 12, 16.

98, Hayes 99, estampillados con crismón, etc.). El tercero, apareció en el nivel II de la Habitación L. y su parecido es menor en relación a nuestras piezas, aunque sigue el mismo esquema tipológico. Se trata de un fragmento de cuenco con borde engrosado y estrías en la parte superior, y también está acompañado por material tardío (Hayes 91, Hayes 104, Hayes 61B, Hayes 58, etc.) que se englobarían entre finales del siglo V y principios del VII d.C.[47]. También se documenta en el estrato E/F del Claustro de Tarragona, apareciendo la decoración de estrías, así como dos asas desde el borde a la carena[48]. Por su parte en Ugium, se fecha entre los siglos IV al VI d.C.[49].

No hemos encontrado una forma similar en Fulford, pudiendo tener algún parangón con Fulford, *Coarse ware, casseroles*, form. 5.1 sin asas, que se fecha entre el 550 y el 650 d.C. En este último caso, la carena está mucho más baja que en nuestros ejemplares.

Por último, en Albintimilium, hay dos ejemplares que podrían seguir el esquema tipológico de los alicantinos. El primero, documentado en el *vano I* de la *Fossa di Scarino*, presenta un borde más exvasado y no tiene estrías, siende su superficie ocre rosácea[50]. Con la carena más baja, superficie grisácea y estrías exteriores aparece un segundo tipo en el *vano I*, n. 35-36; *vano III*, str. I-II, n. 1-2 y *vano IV*, 193.

c) Cerámicas hechas a mano:

Se trata de un importante lote de cerámica modelada a mano, normalmente bruñida y con abundante desgrasante, alguna de las cuales serían claramente importadas del Norte de Africa. Con el fín de no extendernos excesivamente, y debido al gran número de pequeños fragmentos de borde de este tipo de cerámica, resumiremos los tipos encontrados en una tabla a través de los completos estudios tanto de Fulford y Peacock (1984), como de Reynolds (1985).

[47] ARRIBAS, TARRADELL, WOODS, 1978, fig. 34,18.

[48] RÜGER, 1968, 273 ss., fig. 16,7.

[49] ROLLAND, 1951, 200, fig. 69,3.

[50] LAMBOGLIA, 1950, fig. 99, 50.

Tabla crono-tipológica de las cerámicas modeladas a mano estudiadas.		
FULFORD-PEACOCK	REYNOLDS	CRONOLOGÍA
Form. 8 . 7	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 3	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 5	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 6	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 7	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 2		finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 6		finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 4	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 1	Grupo 1. Forma 1.1	s. I-principios s. V d.C.
	Grupo 3. (asa horizontal)	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 3	Grupo 5. Forma 5.2 (pero sin mica dorada)	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 6	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.
Form. 8 . 7	Grupo 2. Forma 2.1	finales s. V-finales VI d.C.

III. ÀNFORAS

No son muchos los restos anfóricos encontrados en la excavación de este vertedero. En cualquier caso, hemos podido identificar los siguientes tipos:

— Parte superior de un ánfora tipo KEAY XXV, variante O - BELTRAN 64-66A - VEGAS 53 - *Ostia* IV, fig. 142-160; se trata de un tipo que Manacorda (1977,171-190) agrupa dentro de los *contenedores cilíndricos de época tardo-romana*. Es un ánfora de cuerpo cilíndrico, cuello cónico, asas aplicadas de sección oval, labio exvasado.

Tradicionalmente, se consideran producidas en Túnez, y transportaban aceite de oliva[51]. Inician su producción a principios de siglo IV. La variante (O), a la que pertenece nuestro ejemplar, junto con las variantes (B) y (P) aparecen dentro del contexto de la Basílica de Constantino, datable entre principios y mediados del siglo IV. la producción, según KEAY[52], se intensifica y llega al máximo hacia finales del s. IV. en las Termas del *Nuotatore* en Ostia, aparecen ejemplares de las variantes (O),

[51] KEAY, 1984, 193, 414-417.

[52] KEAY, 1984, 212.

(P), y (Q) en un contexto de finales del s. IV y principios del s. V d.C.[53]. Del mismo modo, aparece en el Vertedero tardo-romano de Tarragona[54].

— Ánfora tipo KEAY LXXII (1984,364, fig. 169,2). Diámetro boca 12'5 cm. Su procedencia y contenido es desconocida, fechándose en Cartago en contextos del año 500 d.C., apareciendo en la Torre de la Audiencia con una cronología límite de mediados a finales del s. VI d.C.

— Ánfora tipo KEAY LXII (1984,309, fig. 135 ss.). Diámetro boca 16 cm. Procede de la región de Túnez, y se fecha - según yacimientos catalenes — desde mediados del s. V hasta mediados finales del s. VI d.C.

Tabla crono-tipológica de las ánforas estudiadas.

KEAY XXV	KEAY LXXII	KEAY LXII	CRONOLOGÍA
X			inicios s. IV d.C. a mediados s. V d.C.
	X		s. VI d.C.
		X	1/2 s.V-finales s. VI d.C.

La Necrópolis del «Port Tossal» (Albufereta, Alicante)

En la misma línea de la costa de la Albufereta se ha excavado esta necrópolis, de la que sólo se ha conservado una pequeña parte de lo que debió ser en su día[55]. Quizá tenga que ver con la que el arqueólogo Lafuente Vidal habla en una de sus publicaciones, y que estaba situada a medio kilómetro de la necrópolis «cartaginesa», siguiendo la línea de costa hacia el Cabo de las Huertas. De aquélla comenta que se hallaron «sencillas cajas de piedra cubiertas de losas planas», y una en tejadillo, con restos de inhumaciones[56].

En la excavación de urgencia efectuada se ha podido estudiar cinco

[53] MANACORDA, 1977, 178 y 251; IDEM, 1981, lam. III, 78.31.

[54] TED'A, 1989, 254 ss., fig. 132.

[55] ROSSER, 1990f.

[56] LAFUENTE VIDAL, 1957.

enterramientos: dos de ellos en fosa con cubierta de tégula plana, uno mixto tégula plana-ánfora, uno de muretes de mampostería enlucidos en su interior, y uno de lajas de piedra. La posición de los esqueletos era en decubito supino y su orientación semejante (42 grados SW.-8 grados NE., con la cabeza mirando al SE.).

Alguno de ellos presentaba una *mensa* o túmulo plano de mampostería por encima, que será colectivo para al menos dos de los enterramientos (uno de tégula plana, y el mixto tégula plana-ánfora).

Los esqueletos, en general bastante deteriorados, estaban acompañados de clavos que nos evidencian la utilización de ataúdes de madera. Un conjunto de tachuelas aparecidas junto a la cintura de uno de los enterramientos hay que interpretarlo como adornos o remaches del cinto o bien, como ocurre en otras necrópolis, pertenecientes al calzado del difunto.

El ajuar de estas tumbas ha sido muy escaso, perteneciendo en su totalidad a producciones del Norte de Africa. Así, sólo en una de las tumbas (la de lajas de piedra = tumba V), apareció junto al cráneo varios fragmentos de un cuenco de borde aplicado con pátina cenicienta, y borde ahumado, tipo 5 de Vegas- *Ostia* III, fig. 267- Hayes 197- *Atlante*, tav. CVII,6, de claro orígen africano. La arcilla es de color rojo ladrillo, fino y compacto, con pequeñas partículas de cuarzo. Se trata de un recipiente de dilatada cronología, ya que se documenta desde el último cuarto del siglo I d.C. (en el estrato II de Pollentia, y en el VIA y V de Albintimilium), hasta fines del III o comienzos del s. IV d.C. (decumano A de Ampurias, en el siglo III; tumbas de Barcelona, en el siglo II-III; Casa de los Tesoros de Pollentia, en el siglo III-IV; y Villa de Sentromá, desde el siglo II al IV-V d.C.).

Apareciendo en todo el Mediterráneo Occidental, se atestigua en Ostia en contextos tanto de la primera mitad del siglo II d.C., como de fines del siglo IV e inicios del V d.C. También se documenta en tumbas tardo-romanas de Argelia, así como en las excavaciones de Cartago, con una cronología de fines del s. IV d.C. Para Hayes, están datados en contextos que van desde fines del siglo II a la mitad del siglo III d.C.

Por tanto, parece claro que por los paralelos estudiados, los fragmentos que comentamos pueden pertenecer al ajuar de esa tumba tardo-romanas del Port Tossal, quizá la más moderna de las cinco existentes, debido a su estructura de lajas de piedra.

Por otro lado, el ánfora del enterramiento mixto con tégula plana, se encuadra dentro de la forma KEAY XXV - BELTRÁN 64,65A - VEGAS 53 - *Ostia* IV, fig. 142-160, de borde engrosado e inclinado hacia

afuera. Ánfora norteafricana, concretamente tunecina, destinada al transporte de aceite, y que aparece bien representada en necrópolis tardoromanas. Su cronología abarca desde principios del siglo IV a mediados del V d.C. Ejemplos de su utilización en el mundo funerario los tenemos, por ejemplo, en los enterramientos 27,37 y 64 de la necrópolis del Parc de la Ciutat en Tarragona, datables con anterioridad a la mitad del siglo V d.C., y en otros puntos de esa ciudad[57].

La necrópolis del Fapegal (Albufereta, Alicante)

En esta necrópolis, donde se documenta una primera utilización altoimperial importante[58]; han aparecido también tumbas tardías de diversa tipología (tégulas planas, lajas de piedra, ánforas, estructuras tumulares con grandes ladrillos a doble vertiente e imbrices en su interior, muretes de piedra, etc.).

En una sepultura, formada por losas horizontales bajo túmulo de piedras, y sobre fosa abierta en la roca, apareció *in situ* un plato completo de Terra Sigillata Clara C de la forma Hayes 50B - Lamboglia 40, que Hayes fecha entre el 350 y el 400 d.C., lo que aporta un dato importantísimo para fechar los enterramientos de esta necrópolis, cuya cronología aproximada está en un momento posterior al inicio del siglo IV, pudiendo llegar a mediados del V d.C., o quizá más, ya que en un camino próximo al solar donde se ha excavado la necrópolis del Fapegal, y situado entre esta y el monte Tossal de Manises, aparecieron hace varios años un número no determinado de tumbas de lajas de piedra que quizá pudieran relacionarse con aquélla. En una de estas tumbas se encontró un broche de cinturón que parece podría fecharse estre los siglos VI-VII d.C.

La necrópolis tardía «de las Torres» (Cerro de las Balsas, Alicante)

Situada en la zona que hoy ocupa una urbanización denominada de «las Torres», cerca de la Playa de la Albufereta, y en las obras de cimentación realizadas hace ya varios años en ella, aparecieron gran número de tumbas de las que tristemente nada ha llegado hasta nosotros. No obstante, en la extracción de tierras para construir la piscina de dicha urba-

[57] TED'A, 1987.

[58] ROSSER, 1990b; 1990c; 1990f.

nización, salieron nuevas tumbas, algunas de las cuales pudieron ser dibujadas por aficionados, y rescatado parte de sus ajuares.

Algunas de estas tumbas, según relato oral, presentaban una estructura de murete de piedra, cubiertas por losas o grandes ladrillos a dos aguas. En el interior, volvía a aparecer una cubierta a dos aguas, esta vez de tégulas, debajo de la cual se encontraba el esqueleto en de cúbito supino, que descansaba sobre un suelo de ladrillos con las típicas digitaciones en aspa.

Otras sepulturas, también de muretes de piedra, presentan cubierta plana bajo túmulo. El cadàver, en de cúbito supino, estaba en muchos casos, rodeado por gran número de clavos, pertenecientes al ataud. La base de estas tumbas también era de ladrillos.

Entre los materiales del ajuar de las tumbas recuperadas, hemos podido estudiar cuatro recipientes de gran interés. Dos de éstos (los números 30 y 32) son semejantes a algunos de los documentados en el vertedero de la c/ Arquitecto Morell, no presentando en estas líneas el recipiente n. 4 por tener un claro orígen en Turquía[59].

30 - Plato con borde ligeramente redondeado al exterior y cóncavo por su interior, que se une a la pared creando una ligera inflexión interior que forma una acanaladura; el fondo, presenta un bajo pie de sección más o menos triangular. Se trata de una sigillata clara D de la forma HAYES 87 A - *Antioch* 810 - *Atlante* tav. XLI,6, proponiéndose por Hayes una cronología de la 2ª 1/2 del s. V d.C.[60] no obstante, su aparición es segura dentro del 2° 1/4 del s. V d.C. ya que no aparece en los estratos anteriores a la conquista Vándala de Cartago[61].

Se documenta en todo el Mediterráneo (Oriental y Occidental), y costa Atlántica. En la Península Ibérica, encontramos este recipiente en San Feliu de Guixols, Gerona[62], en Vilaroma, Tarragona[63], en la Palaiápolis de Ampurias[64], existiendo también varios ejemplares en los vertederos tardo-romanos del Barrio alicantino de Benalúa, estudiados por Reynolds[65] y fechados entre los años 525-575 y 575-600 d.C.

[59] ROSSER, 1989; 1990f.

[60] WITEHOUSE, BARKER, REELE, REESE, 1982, 35 ss.

[61] TORTORELLA, 1982, 136.

[62] ESTEVA CRUAÑAS, 1962, 60, fig. 6,5.

[63] TED'A, 1989, 132.

[64] ALMAGRO, 1964, 47, fig. 13, 1,4,22.

[65] REYNOLDS, 1987, n. 11 a 17.

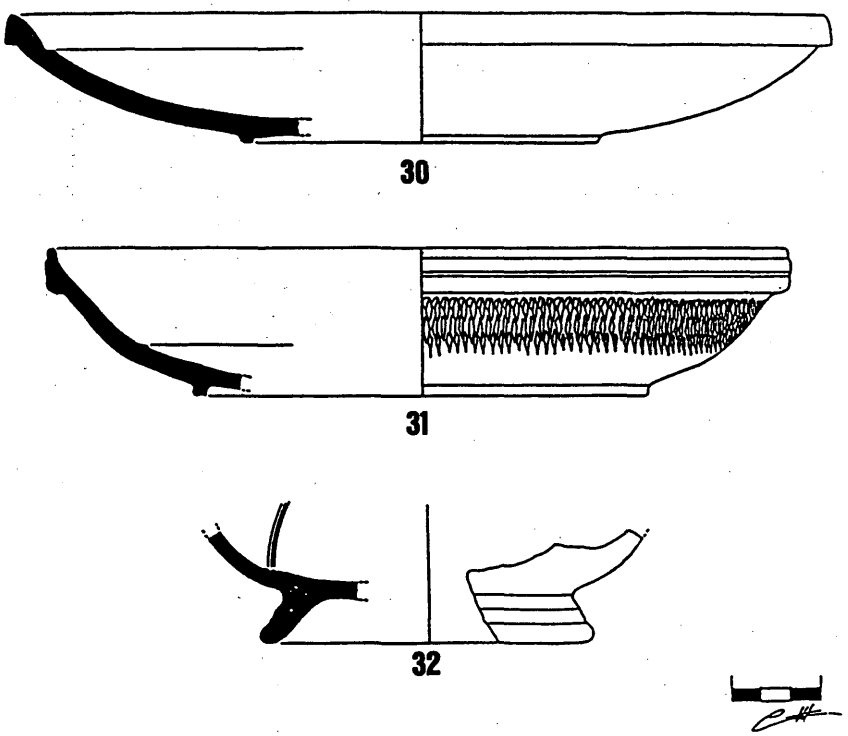


Fig. 5: Cerámica fina tardorromana. Necropolis de las Torres (Albufereta, Alicante).

31 - escudilla con borde aproximadamente triangular, señalado al exterior por dos acanaladuras. Las paredes poco exvasadas presentan en el exterior una decoración a rueda. En el interior, un saliente distingue la pared del fondo. Pie de media altura.

Se trata de una forma HAYES 84 - FULFORD 27 variante - *Atlante*, 1981, tav. XXIX,13,69[66], producida en terra sigillata Africana C. Presenta una notable analogía con la forma Lamboglia 60[67] en TSCD y la forma Hayes 9 en sigillata tripolitana. Cronológicamente, se sitúa entre el 400 y el 500 d.C. siendo uno de los ejemplares más comunes en

[66] HAYES, 1972, 130, fig. 23; *Atlante*, 69

[67] LAMBOGLIA, 1963.

el Norte de África, apareciendo en depósitos del 460-475 en el Ágora de Atenas. Se documenta en todo el Mediterráneo (Argelia, Egipto, Grecia, Israel, etc.). En Benalúa se fecha a finales del siglo V d.C., existiendo también, aunque con otras variantes, en el Castillo de Santa Bárbara y en Elda[68].

32 - Escudilla profunda, en TSCD, con paredes curvas, pie alto y exvasado, con un ligero perfil en relieve en el interior, que distingue la pared del fondo. Se trata de la forma HAYES 95,3 - *Atlante*, 1981, tav. XLVII, 9-11,102, que se fecha entre el 500 y el 550 d.C., aunque la cronología inicial de esta forma quizá pudiera estar en el año 400 ó 450. Aparece en todo el Mediterráneo Occidental y Oriental (Libia, Siria, Túnez, etc.).

Tabla crono-tipológica de las cerámicas que formaban parte de ajuares de tumbas

nº	ARS (D)	LRC	CRONOLOGÍA
1	Hayes 87 A - *Atlante*, 1981,XLI,6		2ª 1/2 s. V d.C.
2		Hayes 84 - Fulford 27 var. - *Atlante*,1981,XXIX,13,69	400-500 d.C.
3	Hayes 95,3 *Atlante*,1981,XLVII,9-11		500-500 d.C.

Con lo dicho, y teniendo en cuenta la estructura de las tumbas, así como la cronología de los materiales aquí estudiados, podríamos situar esta necrópolis a comienzos del siglo VI d.C., pudiendo pensarse en su contemporaneidad con respecto al asentamiento de la Meseta dels Antigons (actuales Barrios de Benalúa y Séneca-Autobuses), y por tanto, con los materiales del vertedero que en este mismo artículo hemos estudiado.

Conclusión

Como se ha podido comprobar, es muy intensa la relación que la costa alicantina tuvo en la época tardorromana con producciones cerámicas del Norte de Africa.

[68] REYNOLDS, 1987, 18.

Hasta hace muy pocos años se pensaba que el asentamiento en las tierras alicantinas — y más concretamente la zona de la Albufereta, donde existió la ciudad ibero-romana de Lucentum — durante la época tardorromana era prácticamente nulo, como consecuencia de la crisis del s. III d.C. No obstante, los resultados de las excavaciones del COPHIAM, alguno de los cuales hemos expuesto en este artículo, demuestran que la perduración de la ocupación de la zona no sólo continuó con posterioridad a la mencionada crisis, sino que dicha ocupación debió experimentar un importante auge comercial, ya que se constatan materiales tanto del Mediterráneo Occidental como del Oriental.

Por lo tanto la crisis del Imperio Romano del s. III d.C. sólo afectará a estas tierras en cuanto que supone un cambio que produce una nueva orientación de las relaciones externas. Esto es, se produce una clara disminución de las influencias italianas, en favor del aumento de las relaciones comerciales con el norte de Africa.

Bibliografia

L. ABAD CASAL 1984. *Los orígenes de la ciudad de Alicante.* Instituto de Estudios Juan Gil-Albert. Alicante.

L. ABAD CASAL 1985, *Arqueología romana del País Valenciano: panorama y perspectivas. Anejo a la Revista de Arqueología.* Universidad de Alicante. 337 y ss.

L. ABAD CASAL 1989, *La romanización. Historia de Alicante,* Fasc. 5. Alicante.

J.M. ABASCAL 1990, *Hallazgos epigráficos y numismáticos en las excavaciones del area del Tossal de Manises (1987-1990), Arqueología-Alicante: 1987-1990,* (en prensa).

M. ALMAGRO 1951, *El recinto sepulcral romano-tardío de el Castellet de Ampurias,* «AEA», 99 ss.

M. ALMAGRO 1953 y 1955, *Las Necrópolis en Ampurias.* Vols. I y II, Barcelona.

M. ALMAGRO 1964, *Excavaciones en la Palaiápolis de Ampurias,* «EAE», 27.

X. AQUILUÉ 1987, *Las cerámicas africanas de la ciudad romana de Baetulo (Hispania Tarraconensis), BAR International Series,* 337, Oxford.

J.L. ARGENTE OLIVER et alii. 1984, «*Tiermes, Campañas de 1979 y 1980*», «E.A.E.», 128. 262, fig. 120.

A. ARRIBAS, M. TARRADELL, D. WOODS 1973, *Pollentia I. Excavaciones de Sa Portella. Alcudia (Mallorca),* «EAE», 75, Madrid.

A. ARRIBAS, M. TARRADELL, D. WOODS 1978, *Pollentia II,* «EAE», 98, Madrid.

Atlante 1981, *Atlante delle forme ceramiche, I: Ceramica fine romana del Bacino Mediterraneo (Medio e Tardo Imperio).* Roma.

A. BALIL 1983, *T.S. Africana de «Els Antigons» (Alicante).* «Revista del Instituto de Estudios Alicantinos», XL, 7-24, Alicante.

J. BELDA DOMINGUEZ s/a. *Un suburbio romano al oriente de las ruinas de Lucentum.* Texto manuscrito. Inédito

A. BELTRAN MARTINEZ 1970, *Las ánforas romanas en España, Monografías Arqueológicas,* 7.

V. BENDICHO 1640, *Crónica de la muy ilustre, noble y leal ciudad de Alicante, acabada en la misma ciudad el año 1640,* manuscrito inédito conservado en el Archivo Municipal de Alicante.

A. CARANDINI 1968, *Ostia I. Le Terme del Nuotatore, scavo dell'ambiente IV, Studi Miscellanei,* 13, Roma.

A. CARANDINI 1970, *Ostia II. Le Terme del Nuotatore, scavo dell'ambiente I, Studi Miscellanei,* 16, Roma.

A. CARANDINI 1973, *Ostia III. Le Terme del Nuotatore, scavo degli ambienti II,IV,VI. Scavo dell'ambiente V e di un saggio nell'area SO, Studi Miscellanei,* 21, Roma.

A. CARANDINI, 1977, *Ostia IV, Studi Miscellanei,* 23, Roma.

S.V. CHAPMAN, M.G. FULFORD, D.P.S. PEACOCK 1984, *Excavations at Carthage: the British Mission, vol. I (ii). The Avenue du Prédident Hbib Bourguiba, Salammbo: The Pottery and Other Ceramic Objects from the Site.* Sheffield.

M. DEL AMO 1979, *Estudio crítico de la Necrópolis Paleocristiana,* vol. I, Tarragona.

M. DEL AMO 1981, *Estudio crítico de la Necrópolis Paleocristiana, Illustraciones,* Tarragona.

M. DELGADO 1968, *Terra sigillata clara de museus do Alentejo e Algarve,* «Conimbriga», VII, 41 ss.

J. DENEAUVE 1974, *Lampes de Carthage,* Ed. CNRS, París.

DU COUDRAY, La BLANCHÈRE, P. GAUCKLÈR 1897, *Catalogue du Musée Alaoui,* (Collections des Musées de l'Algérie et de la Tunisie).

X. DUPRÉ 1982, *Mostra de ceramiques tardanes,* en *L'arqueologia a Catalunya, aviu,* Barcelona, 154-146.

A. ENNABLI, A. MAHJOUBI, J.W. SALOMONSON 1970 y 1973, *La Nécropole romaine de Raqqada.* Institut National d'Archeologie et d'Art. C.R.A.H. Colecc. Notes et Documents, VIII. Ministere des Affaires Culturelles et de l'Information, Tunez.

L. EESTEVA CRUAÑAS 1962, *Cerámica romana de época tardía en San Feliu de Guixols (Gerona),* «Bol. Sem. Est. Art. Arq.», XXVIII.

E. ETTLINGER, C. SIMONETT 1952, *Römische Keramik aus dem Schutthugel von Vindonissa,* Basel.

F. FIGUERAS PACHECO 1933, *La necrópolis ibero-púnica de Alicante,* «Anales del Centro de Cultura Valenciana», VI, n. 15, pg. 19. Valencia.

F. FIGUERAS PACHECO 1935, *Una Ciudad Milenaria,* Alicante.

F. FIGUERAS PACHECO 1936, *Arqueología de Alicante,* Alicante.

F. FIGUERAS PACHECO 1955, *El antiquo puerto interior de la Albufereta de Alicante. Descrubrimiento y descripción.* Alicante.

F. FIGUERAS PACHECO 1957, *Compendio Histórico de Alicante,* Comisión Provincial de Monumentos, Alicante.

M.G. FULFORD, D.P.S. PEACOCK 1984, *Excavations at Carthage: the British Mission, vol. II (ii). The Avenue du Président Hbib Bourguiba, Salammbo: The Pottery and Other Ceramic Objects from the Site.* Sheffield.

D. GANDOLFI 1981, *La terra sigillata chiara proveniente degli scavi di Albintimilium. Omaggio a Nino Lamboglia,* V, «RSL», any XLVII, n. 1-2, 53-149.

S. GUTIERREZ LLORET 1988. *Cerámica común paleo-andalusí del sur de Alicante (s. VII-X),* Caja de Ahorros Provincial de Alicante, n. 17. Alicante.

J.W. HAYES 1972, *Late Roman Pottery,* London.

TH. HAUSCHILD 1985, *Informe preliminar sobre las excavaciones en casa 1 y casa 6 (Campaña de 1982),* «N.A.H.», 23,243-244, fig. 5.

J.H. HOLWERDA 1936, *Het Laat-grieksche en Romeinsche Gebruiksaardewerk uit het Middellandsche-Zee-Gebied in het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden. S-Gravenhage.*

A. IBARRA 1879, *Illice, su situación y antiquedades,* Alicante.

J. JAUREGUI y GUIL DELGADO 1947. *El puerto de la Albufereta, III CASE,* Murcia, 217-223.

S.J. KEAY 1984, *Late Roman Amphora in the Wester Mediterranean. A Tipology and Economic Study: the Catalan Evidente, BAR International Series,* 196 (2 vols.), Oxford.

J. LAFUENTE VIDAL 1957, *Alicante en la Edad Antiqua.* Alicante.
N. LAMBOGLIA 1950, *Gli scavi di Albintimilium e la cronologia della ceramica romana,* I, Bordighera.
N. LAMBOGLIA 1958, *Nuove osservazioni sulla terra sigillata chiara, I (tipi A e B),* «Revue d'Études Ligures», 24, 257-330.
N. LAMBOGLIA 1963, *Nuove osservazioni sulla terra sigillata chiara, II (tipi C, lucente e D),* «Revue d'Études Ligures», 29, 145-212.
E. LLOBREGAT 1969b, *Hacia una desmitificación de la Historia Antigua de Alicante, I: nuevas perspectivas sobre algunos problemas:* «Revista del Instituto de Estudios Alicantinos», 1. Alicante.
E. LLOBREGAT 1970, *Materiales Hispano-visigodos del Museo Arqueológico Provincial de Alicante: Trabajos de Arqueología dedicados a Don Pio Beltrán,* «PLAV», 10, 189-204.
E. LLOBREGAT 1977, *La primitiva cristiantat valenciana. Segles IV al VII,* L'Estel. Valencia.
E. LLOBREGAT 1980a, *Nuestra Historia,* vol. 2,141-201. Valencia.
E. LLOBREGAT 1980b, *Notes per a un estudi del poblament rural de la provincia d'Alacant entre el Baix Imperi i l'Edat Mitjana. I Congerso de Historia del País Valenciano,* vol. II, 349-352.
E. LLOBREGAT 1982, *Una nueva inscripción romana del Tossal de Manises y la localización del topónimo Lucentum,* «Revista del Instituto de Estudios Alicantinos», 33. Alicante.
E. LLOBREGAT 1985, *La época paleocristiana y visigoda, Arqueología del País Valenciano: panorama y perspectivas.* Elche, 1983. Alicante, 383-415.
J.B. MALTES, L. LOPEZ 1907, *Illice illustrada, Historia de las antiquedades, grandezas y prerrogativas de la muy noble y siempre leal ciudad de Alicante, que escrivió el P. Juan Bautista Maltés de la Compañia de Jesús y aumentó, la completó y puso en orden y estilo el P. Lorenzo López de la misma Compañía,* Archivio Municipal de Alicante, Alicante.
D. MANACORDA 1977, *Anfore,* en *Ostia IV,* 171 ss.
D. PAUNIER 1977, *Note sur la céramique gallo-romaine de Genéve: les productions tardives a revêtement argileux,* «Figlina», 2,79-83.
C. PAVOLINI 1981, *La lucerne nell'Italia romana,* en *Società romana e produzione schiavistica, II, Merci, mercati e scambi nel Mediterraneo.*
J. PERNON, D. RATTAIRE 1983, *Portout (Savoie), une officine de potiers,* «Histoire et Archéologie», 78,48-49.
M. PONSICH 1961, *Les lampes romaines en terre cuite de la Mauretanie Tingitane, Publications du Service de Antiquités du Maroc* fas. 15. Rabat.
A. PUIGCERVER 1990, *Análisis faunísticos de los restos óseos encontrados en dos excavaciones arqueológicas del Comphiam (Alicante), Arqueología-Alicante: 1987-1990,* Alicante (en prensa).
P. REYNOLDS 1985, *Cerámica tardorromana modelada a mano de carácter local, regional y de importación en la Provincia de Alicante,* «Lucentum», IV, 245-267. Alicante.

P. REYNOLDS 1987, *El yacimiento tardorromano de Lucentum (Benalúa-Alicante): las cerámicas finas.* Catálogos de fondos del Museo Arqueológico. Diputación Provincial de Alicante. Alicante.

M. RICO GARCIA 1984, *Memoria relativa a los nuevos descubrimientos de la antiqua Lucentum,* Manuscrito año 1982. Alicante.

M. RICO GARCIA 1984, *Fabricas de ceramica y vidrio. ¿ Existieron en Alicante en la Antigüedad?,* «El Archivo», VIII, 69-78, Denia.

M. RICO GARCIA 1892, *Arquología alicantina. Nuevos descubrimientos,* «El Archivo», VI, 159-166, Denia.

A. RONDA, F. SALA 1990, *Notas sobre la Terra Sigillata Clara pintada en Benalúa, Arqueología-Alicante: 1987-1990* (en prensa).

P. ROSSER LIMIÑANA 1989, *Últimos descubrimientos arqueológicos,* en *Historia de Alicante,* fasc. 6, El Tossal de Manises y su entorno. Excmo. Ayuntamiento de Alicante.

P. ROSSER LIMIÑANA 1990a, *Un vertedero tardo-romano en la c/ Arquitecto Morell (Alicante): problemática y nuevos planteamientos del mundo tardío en Alicante, Arqueología-Alicante: 1987-1990* (en prensa).

P. ROSSER LIMIÑANA 1990b, *La Necrópolis romana alto-imperial del Parque de las Naciones (Albufereta, Alicante), Arqueología-Alicante: 1987-1990* (en prensa).

P. ROSSER LIMIÑANA 1990c, *La Necrópolis romana alto-imperial del Parque de las Naciones (Albufereta, Alicante): estudio de alguno de sus materiales,* «Lucentum» (en prensa).

P. ROSSER LIMIÑANA 1990d, *Informe sobre los descrubrimientos arqueológicos realizados en el edificio contiguo al Palacio del s. XVIII, en la c/Labradores, esquina c/San Isidro, Arqueología-Alicante: 1987-1990* (en prensa).

P. ROSSER LIMIÑANA 1990e, *La documentación arqueológica islámica en la Ciudad de Alicante: estado actual de las investigaciones, Historia de Alicante,* (en prensa).

P. ROSSER LIMIÑANA 1990f, *Nuevos descrubrimientos arqueológicos de epoca romana en el Término Municipal de Alicante, Historia de Alicante,* (en prensa).

C.B. RÜGER 1968, *Römische Keramik aus dem Kreuzgang der Kathedrale von Tarragona,* «MDAI (M)» 9, p. 237 ss.

M.J. SANCHEZ, E. BLASCO, A. GUADIOLA 1986, *Portus illicitanus. Datos para una síntesis.* Ayuntamiento de Santa Pola.

M.C. SANTANDREU GIMENO 1966, *La necrópolis romana de Les Foies (Manuel, Valencia),* «APL», XI, 197 ss.

J. SERRA VILARO, *Sepulcros y ataúdes de la necrópolis de San Fructuoso de Tarragona,* «Ampurias», VI, 178 ss.

M. TARRADELL, G. MARTIN 1970, *Els Antigons-Lucentum. Una ciudad romana en el casco urbano de Alicante,* «PLAV», VIII, Valencia.

TED'A 1987, *Els enterraments del Parc de la Ciutat. I La problematica funeraria de Tarraco,* Memories d'excavació, 1. Tarragona.

TED'A 1989, *Un abocador del segle V d.C. en el forum provincial de Tarraco,* Memories d'excavació, 2. Tarragona.

H.A. THOMPSON 1934, *Two Centuries of Hellenistic Pottery,* «Hesperia», 3.

S. TORTORELLA 1981, *Ceramica di produzione africana e rinvenimenti archeologici sottomarini della media e tarda età imperiale: analisi dei dati e dei contributi reciproci,* «MEFRA», 93, 355-380.

S. TORTORELLA 1982, *La sigillata africana a Cartagine tra il 400 e la conquista vandala,* Actes du Colloque sur la ceramique Antique (Carthage 1980), «CEDAC, Carthage, Dossier», 1, Tunis, 125-225.

A. VALCARCEL Y PIO E SABOYA, CONDE DE LUMIARES Y PRINCIPE PIO 1780, *Lucentum oy la ciudad de Alicante en el Reyno de Valencia,* Valencia.

M. VEGAS 1968, *Römische Keramik von Gabii (Latium),* «Bonner Jahrbücher» 168, 13 ss.

M. VEGAS 1973, *Cerámica común romana del Mediterráneo Occidental,* «Publicaciones eventuales» 2. Instituto de Arqueología y Prehistoria de la Universidad de Barcelona, Barcelona.

G. VICHERD, J.F. REYNAUD 1989, *Céramiques tardives a revêtement argileux des Alpes du nord et de la Vallée du Rhône (de Martigny a Vignne),* «Figlina», 7, 19 ss.

A.D. VILAUBA 1982, *The Late Roman Villa of Vilauba and its Context. A First Report on Field-work and Excavation in Catalunya, Nord-East Spain, 1978-1981,* «The Antiquaries Journal», LXII (II). Londres, 245-282.

F.O. WAAGÉ 1948, *Hellenistic and Roman Tableware of North Syria,* «Antioch on-the-Orontes», IV, I, p. I ss.

D. WHITEHOUSE, G. BARKER, R. REELE, D. REESE 1982, *The schola Praeconum I: The Coins, Pottery, Lamps and Fauna,* «Papers of the British School at Rome», L, 53-101.

F. ZEVI, I. PHOL 1970, *Ostia (Roma) Caserma dei vigili. Scavo sotto il mosaico del vano antistante il «Cesareo». Casa delle pareti gialle, salone centrale. Scavo sotto il pavimento a mosaico,* «NSA».

Mª Montserrat Gumà y Beatriu Miró

La importación de la cerámica norteafricana en la ciudad de *Ilerda* y la *villa* de Darró: un estudio comparativo[1]

La ciudad de *Ilerda* (Lérida) está situada a orillas del río *Sicoris* (Segre), a 159 km. de *Barcino* (Barcelona), hacia el interior.

La *villa* de Darró, en cambio, se halla ubicada al sur del casco urbano de Villanueva y la Geltrú, población a medio camino entre *Barcino* (Barcelona) y *Tarraco* (Tarragona), a orillas del mar Mediterráneo.

Por tanto, nos hallamos en la antigua *Tarraconensis* y ante dos puntos cuyo centro de abastecimiento es la ciudad de *Tarraco* (fig. 1).

El objetivo de la presente comunicación es, a través del estudio y análisis de las cerámicas de importación norteafricana llegadas a estos yacimientos, intentar poder conocer la dinámica comercial, sus fluctuaciones, si es que existieron, y las posibles diferencias entre ambos establecimientos, teniendo en cuenta dos dualidades fundamentales: una entre ciudad y campo y otra, entre interior y litoral.

Los estudios pormenorizados en cada uno de los yacimientos han permitido establecer cuatro momentos diferentes dentro de la historia de la importación:

— El primero de ellos comprende desde mediados del siglo I hasta la primera mitad del siglo siguiente inclusive.
— El segundo, desde la segunda mitad del siglo II hasta mediados del siglo III.
— La tercera fase incluye el siglo IV hasta el siglo V.
— El último de los períodos abarca el siglo V, estirándose hasta el VI, con dificultades.

Los cuatro horizontes se documentan por igual en ambos yacimientos, aunque la última de las etapas puede documentarse mejor en la *villa*, dato que se cree interesante.

Tal como puede observare en los gráficos (fig. 2)[2], desde mediados

[1] Este trabajo es el resultado de las tesis de licenciatura presentadas en la Universidad de Barcelona por Mª Montserrat Gumà (año 1990) y Beatriu Miró (año 1989).

[2] Hay que señalar que el estudio estadístico no globalizado de todas las cerámicas africanas, obedece al hecho de la larga pervivencia y poca variación de los tipos de cocina, cuya presencia en los gráficos, junto a las cerámicas finas, de producción más acotada temporalmente, puede distorsionar el panorama general.

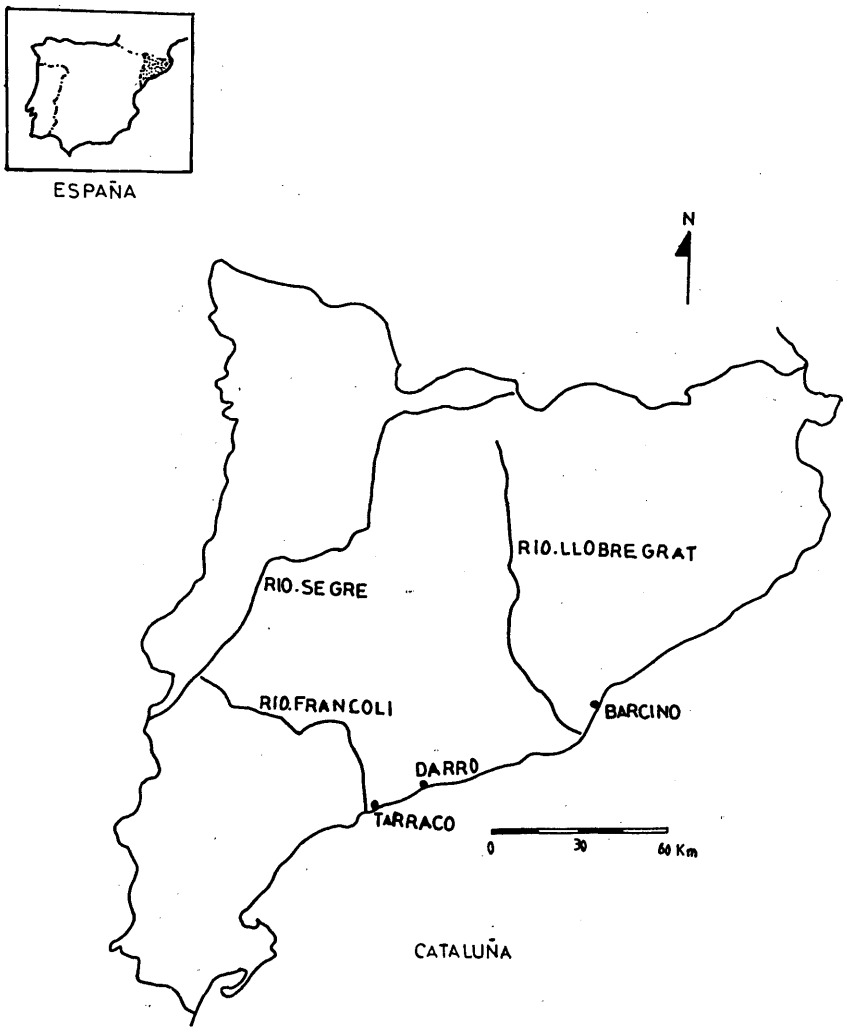
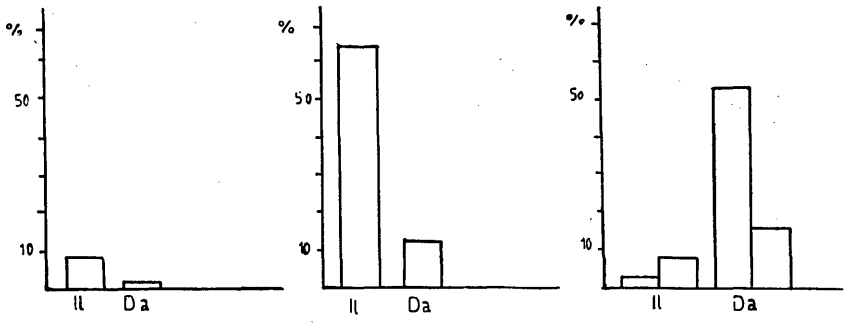


Fig. 1: Mapa de la situación de Cataluña en España. Mapa de la situación de los yacimientos estudiados en Cataluña.

del siglo I empiezan a llegar los primeros productos norteafricanos, representados totalmente por la cerámica común (*Ostia* II, fig. 302, fig. 306 y fig. 306). Y no es hasta entrado el siglo siguiente que se puede hablar de las primeras formas en clara A, aunque siempre documentadas



T.s.c.A

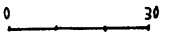
Cerámica fina desde finales del s. I hasta c. 150

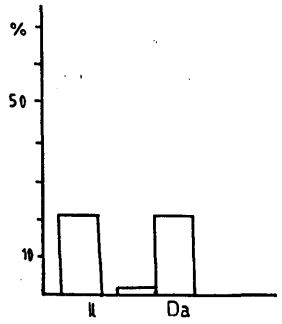
T.s.c.A

Cerámica fina desde c. 150 hasta c. 200

T.s.c.C.A - T.s.c.C

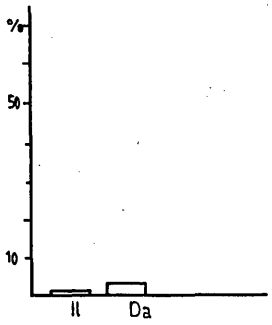
Cerámica fina desde c. 200 hasta c. 250





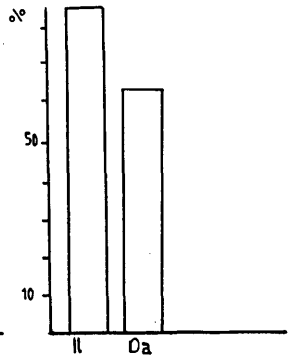
T.s.c.C - T.s.c.D

Cerámica fina del s. IV



T.s.c.D

Cerámica fina del s. V



Africana de cocina

Cerámica africana de cocina desde finales del s. I hasta c. 150

Fig. 2: Porcentaje de cada uno de los tipos cerámicos en los diferentes períodos analizados.

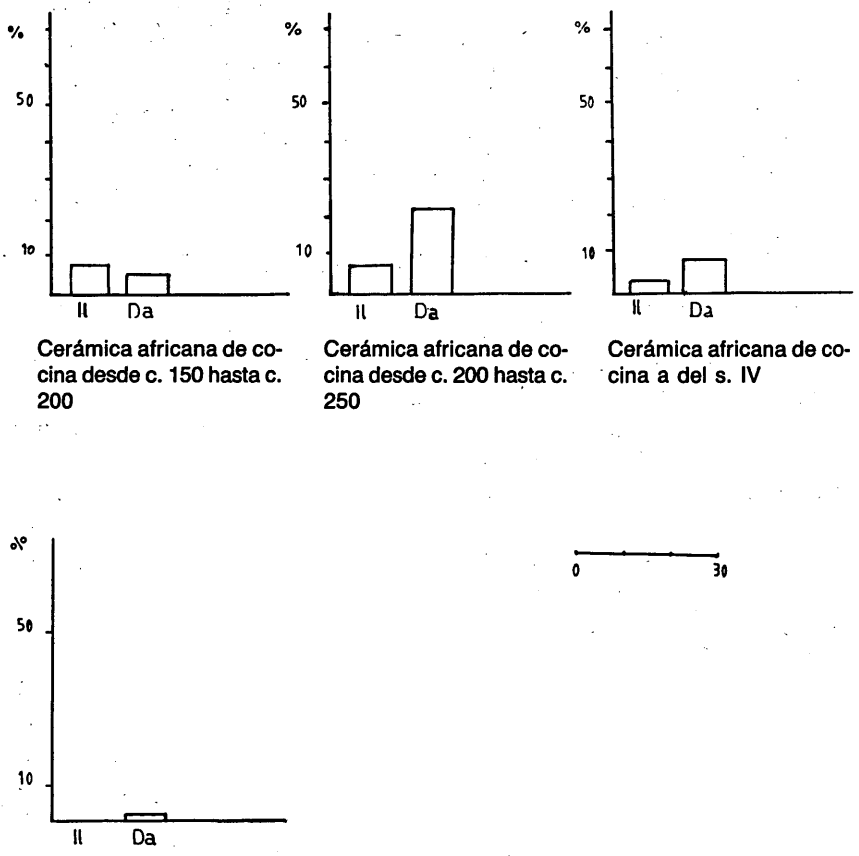


Fig. 2: Porcentaje de cada uno de los tipos cerámicos en los diferentes períodos analizados.

de forma muy tímida y esporádica, tanto en cantidad como en tipología (fundamentalmente se localiza la forma Lamb. 2 a).

Y tal como es habitual en el mundo del Mediterráneo Occidental, el gran volumen de importaciones norteafricanas se manifiesta a partir de mediados del siglo II. Pero hay que señalar que así como en el caso de la *villa* de Darró dicha importación se incrementa paulatinamente alcanzando el nivel máximo durante la primera mitad del siglo III, tal y

como demuestra la gran cantidad de formas Lamb. 3, 8 y *Ostia* I, fig. 86, que siguen siendo mayoritarias hasta en los contextos del siglo V, no es este el camino que se entrevé en *Ilerda*.

En dicha ciudad se asiste a un progresivo incremento de las importaciones norteafricanas desde el año 150 hasta el 200 más o menos (Lamb. 3 b y c y *Ostia* I, fig. 86), tan abundantes en Darró, conducen a pensar en un decaimiento de la vida económica en la ciudad o bien en un cambio de estrategia económica, tal como podría ser la elección de otro mercado de abastecimiento.

En ambos casos, de todas las maneras, es en esta fase cuando se documentan cerámicas procedentes de la Bizacena (C1 y 2), quedando siempre relegadas a un segundo plano respecto las de Cartago.

En cuanto a la segunda mitad del siglo III, hay que señalar en ambos centros una ausencia de importaciones, tanto procedentes del Africa Proconsular como de otros mercados, tal y como indica el bajo índice de C 1 y 2, sin que por el momento ello se pueda atribuir a unas causas determinadas o dicho postulado sea susceptible de ser aplicado en otros yacimientos.

Pasada esta recesión se asiste a principios del siglo IV a una reactivación progresiva de las relaciones comerciales, centrándose, casi exclusivamente en Cartago, dado la total ausencia de producciones de la Bizacena en *Ilerda*, y la presencia escasa y exclusiva de C 3 en Darró. Los estratos de este momento cronológico, en ambos casos, muestran los primeros fragmentos de clara D 1 (forma Hayes 58 B), que al mismo tiempo son los que abren el camino a la exportación de las formas más características de finales del siglo IV y principios del siglo V, tanto en clara D (Hayes 59, 61, 67 y 91) como en común africana (*Ostia* IV, fig. 59, fig. 60, fig. 61 y fig, 1, *Ostia* III, fig. 108 y *Atlante* CVII, 11).

De todas maneras, es importante señalar que tanto en *Ilerda* como en Darró, si bien el siglo IV representa el inicio de una reactivación económica, ésta nunca alcanzará un nivel paralelizable al del período anterior, sobre todo por lo que respecta a la cantidad. Asimismo cabe destacar la poca duraciòn de este *floruit*, ya que llegados al siglo V se asiste a una lenta disminución de dichas importaciones, las cuales no superan la barrera del c.450. En el caso de *Ilerda* podría obedecer, y según las fuentes escritas, al arrasamiento de la ciudad por los suevos de Requario y los movimientos bagaudas de Basilio en el año 449, lo cual no implica que la vida en la ciudad no continuara. En la *villa* de Darró, contemporáneamente, las importaciones de cerámica común no superan el siglo V, mientras que el panorama que ofrece la clara D entre el 400 y el 450

no es tampoco muy alentador, pues si bien hay piezas fechables dentro de este período temporal, el repertorio formal (Hayes 69, 93 B, 81 y 94) presente en los estratos de esta época no es ni de lejos similar al que sincrónicamente puede ofrecer, por ejemplo la ciudad de *Tarraco*. Y al mismo tiempo, señalar que con posterioridad a esta fecha, sólo se pueden atribuir seis fragmentos, uno perteneciente a la forma Ful./Peac. 1984: fig. 16, 40. 1, tres a una posible Lamb. 24, 24 bis y dos a la forma Hayes 57. Ello, no obstante, no implica tampoco el final de la vida en Darró, puesto que aunque finalice de forma total la llegada de importaciones de cualquier centro del Mediterráneo, éstas se ven sustituidas por cerámica local.

A modo de conclusión y a primera vista, observando los gráficos presentados, puede afirmarse que las dos dicotomías establecidas inicialmente no inciden de forma determinante en el comportamiento comercial de ambos centros, pues si bien el volumen cuantitativo varía de un a otro lugar, la dinámica importadora en esencia, sigue la misma tónica tanto en la costa como en el interior, y tanto en la ciudad como en el campo hasta el siglo III.

Es en este momento cuando surgen las primeras divergencias entre ambos puntos geográficos, divergencias que se mantendrán más o menos hasta el final.

En primer lugar, en *Ilerda* se aprecia un cambio de estrategia comercial, quizás instaurado por la propia ciudad que estimaría más los nuevos productos procedentes de la Bizacena, mientras que en el caso de Darró, mucho más tradicional, se incrementa la llegada de las producciones cartaginesas frente a las de la Bizacena. Sin embargo, quizás dicho cambio obedezca a mentalidades diferentes entre ambos mundos, el rural y el urbano, o simplemente, a una política redistribuidora distintiva que parte de *Tarraco*. De todas maneras, no puede pasar inadvertido que la actividad económica de *Ilerda* decae de forma notoria, mientras que Darró vive sus mejores momentos durante esta primera mitad del siglo III, aunque ambos coincidan a partir del c. 250 en no importar cerámicas africanas.

A partir de este momento, y ya desde principios del siglo IV, vuelve a documentarse la presencia de estos productos siguiendo en los establecimientos la misma dinámica de recuperación. Pero otra vez el declive de *Ilerda* vuelve a ser latente desde inicios del siglo siguiente, decadencia que en el caso de Darró, quizás por su puerto de mar o por su cercanía a *Tarraco*, le permite mantener sus contactos comerciales un período de tiempo un poco más largo.

No obstante, hay que tener en cuenta que *Ilerda* y Darró son dos ejemplos tomados al azar, que no responden por todo el litoral mediterráneo hispánico, puesto que ciudades de la talla de *Barcino, Tarraco, Dertosa, Valentia* y *Carthago Nova* prosiguen su actividad comercial al menos hasta el siglo VII, y no sólo con el Norte de Africa, sino también con el Mediterráneo Oriental (Late Roman C).

Heikki Solin

Gli Ebrei d'Africa: una nota

È noto che la documentazione sugli Ebrei dell'Africa romana in nostro possesso presenta dei limiti e delle lacune molto notevoli, anche se le fonti, soprattutto quelle epigrafiche, non mancano del tutto[1]. In ogni

* Ringrazio l'amico Jean-Marie Lassère per essere intervenuto nel corso della discussione durante il convegno di Cagliari. Se le nostre posizioni non si sono avvicinate di molto, ciò testimonia della complessità dell'argomento. Gli amici Gianfranco Paci e Attilio Mastino hanno corretto il mio scadente italiano.

[1] Ampia bibliografia in H. SOLIN, *Juden und Syrer im westlichen Teil der römischen Welt, ANRW* II 29, 1983, pp. 770-779.

Le iscrizioni giudaiche d'Africa sono state recentemente raccolte da Y. LE BOHEC, *Inscriptions juives et judaïsantes de l'Afrique romaine*, «Ant. Afr.» 17, 1981, pp. 165-207, completato dall'articolo successivo *Juifs et Judaïsants dans l'Afrique romaine*, *ibid.* pp. 209-229. Sulle fonti archeologiche Y. LE BOHEC, *Les sources archéologiques du judaïsme africain*, in *Juifs et judaïsme en Afrique du Nord dans l'Antiquité et le haut Moyen âge. Actes du colloque international*, Montpellier 1985, pp. 13-47. Su questi tre eccellenti contributi del Le Bohec si devono tuttavia fare alcuni rilievi: non tutte le iscrizioni comprese dal Le Bohec possono essere considerate giudaiche; mi è restato un po' oscuro il ruolo delle iscrizioni (e persone) «giudaizzanti» tra le quali il Le Bohec annovera testimonianze comprese da nomi semitici senza necessaria attribuzione all'onomastica ebraico-giudaica. Così per il nome femminile *Sabbatis*, considerato dal Le Bohec come criterio dell'appartenenza alle testimonianze «giudaizzanti», sarà preferibile classificarlo come appartenente al semitico comune (vedi *ANRW* II 29, 1983, p. 645); d'altro canto neanche *Sabbatius*, una formazione caratteristica del tardo periodo imperiale, deve necessariamente essere giudaico, dal momento che è anche (come *Paschasius*) un popolare nome cristiano come dimostra il materiale onomastico romano (cfr. per es. I. KAJANTO, *Onomastic Studies in the Early Christian Inscriptions of Rome and Carthage*, Helsinki 1963, passim); esso è un imprestito collegato alle concezioni della religione giudaica (la mancanza di *Sabbatius* accanto al popolare *Paschasius* nella documentazione cristiana di Cartagine dipenderà da un caso, proprio per il grande successo di *Sabbatius* a Roma; le iscrizioni cristiane di Cartagine mostrano anche altri capricci onomastici, come la quasi totale mancanza del popolare nome cristiano *Petrus* nella necropoli di Gamart). E poi non si vede perché tali nomi (*Sabbatis, Sabbatius, Sabbaticus, Sabbatiolus, Sabbatrai* con altri nomi simili) dovrebbero alludere necessariamente ad un carattere «giudaizzante» delle persone, escludendo che si tratti di «Giudei veri e propri» (la dedica agli Dei Mani *DM(S)* non è sufficiente per respingere il carattere «giudeo» vero e proprio dell'iscrizione); ma un vero e proprio errore è considerare *Sabbat(i)olus q(u)i et Iubentinus* (66) un giudaizzante: l'iscrizione, trovata in una necropoli cristiana di Bulla Regia, comincia con un *chrismon*; il defunto è quindi incontestabilmente un cristiano senza alcun influsso di ambienti «giudaizzanti». In generale si deve constatare che parecchi di questi nomi non appartengono né a Giudei veri e propri né ai «giudaizzanti», ma sono portati da normali persone «pagane»; così si deve intendere non solo *Sabbatis* (17), ma anche *L. Octavius Sabb[atarius]* (64) come integrato dal Le

caso non sembra al momento possibile esporre un quadro molto articolato sugli Ebrei d'Africa; non è possibile abbozzare una storia del giudaismo africano neanche per sommi capi. Ho già offerto un tentativo di sintesi sulle grandi linee della storia degli Ebrei d'Africa[2]; in questa sede desidero rivolgere l'attenzione solo ad un paio di problemi cruciali e controversi.

Cominciamo con quello dell'origine degli Ebrei africani. Non sappiamo da dove loro — o la maggioranza di loro — provenissero. A prima vista si crederebbero emigrati nel Maghreb dall'Egitto e dalla Cirenaica, senza escludere la possibilità che anche degli Ebrei romani ed italiani abbiamo potuto approdare sull'altra sponda del Mediterraneo. Invece è molto difficile documentare l'esistenza di un nucleo consistente di immigrati provenienti direttamente dalla Palestina. Se nella diaspora africana rimase caratteristico l'orientamento verso il giudaismo palestinese del tipo fariseo, ciò non dimostra ancora nulla sulla provenienza degli Ebrei africani, giacché l'orientamento palestinese era caratteristico per una buona parte della diaspora dell'Impero romano, particolarmente dopo la catastrofe degli anni 115-117 quando il giudaismo alessandrino venne meno come fattore determinante per la storia del tempo successivo della diaspora. E poi la maggior parte delle testimonianze dirette della ebraizzazione del giudaismo romano, soprattutto le iscrizioni aramaiche o ebraiche, sono dell'età tarda, quando l'ebraizzazione delle comunità romane era già pienamente in atto.

A prima vista sarebbe assai naturale pensare che un forte nucleo della diaspora dell'Africa romana sia immigrato dall'Egitto e dalla Cirenaica, più precisamente a causa delle difficili condizioni economiche in queste regioni ed in conseguenza della grande rivolta sotto Traiano e Adriano[3].

Bohec; piuttosto vi si cela un nome del semitico comune quale *Sabbio* o *Sabbinus* dei quali il primo è popolarissimo come nome servile e di immigrati siri dell'Occidente (vedi *ANRW* II 29, 1983, pp. 637, 679, 681, 730, 743). Lo studio fondamentale del Le Bohec sull'onomastica degli Ebrei e dei «giudaizzanti» soffre di alcune inesattezze nell'analisi linguistica e anche nel giudizio storico-sociale.

Della letteratura anteriore da ricordare, oltre agli studi classici di Paul Monceaux, l'importante libro di J.-M. LASSÈRE, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C.-235 p.C.)*, Paris 1977, pp. 413-426 (il lettore noterà certe divergenze in prese di posizione di fondo). Della bibliografia più recente vale la pena di menzionare C. GEBBIA, *Le comunità giudaiche nell'Africa romana e tardoantica*, in: *L'Africa romana, Atti del III Convegno di studio* (Sassari 1985), Sassari 1986, pp. 101-112 (su alcune affermazioni discutibili vedi *infra*).

[2] Vedi nota 1.

[3] Sugli Ebrei di Cirene vedi SH. APPLEBAUM, *Jews and Greeks in Ancient Cyrene*, Leiden 1979.

Lassère pensa che gli Ebrei africani siano venuti soprattutto dall'Italia e da Roma[4]. Come argomento principale egli porta la somiglianza dell'onomastica tra gli Ebrei d'Africa e quelli di Roma, in primo luogo la prevalenza dei nomi latini rispetto a quelli greci[5]. Ma l'onomastica degli Ebrei è molto simile dappertutto nell'Occidente romano; i suoi tratti essenziali fanno parte del normale bagaglio socio-culturale del mondo romano. La prevalenza dei cognomi latini rispetto a quelli greci dipende dalla cultura linguistica dell'ambiente africano latinizzato, non dagli influssi giudaici urbani. E soprattutto: è difficile giustificare un'emigrazione di Ebrei romani in Africa, anche se numerosi nuclei ebrei si sono installati di fronte all'Italia, come a Cartagine o a Narona. Le condizioni degli Ebrei romani, soprattutto quelle giuridiche, erano relativamente buone, e questo vale complessivamente per tutta l'Italia, dove la vicinanza dell'amministrazione centrale ha consentito di tenere meglio sotto controllo i movimenti antiebraici che invece si verificavano più facilmente nelle province. E le vicine province d'Egitto e della Cirenaica costituivano una dimostrazione di come potevano verificarsi atteggiamenti ostili da parte della popolazione verso gli Ebrei[6]. La prevalenza del latino co-

[4] LASSÈRE, *op. cit.*, p. 421.

[5] Secondo i calcoli del LE BOHEC, «Ant. Afr.» 17, 1981, pp. 218, 222-226, il numero dei cognomi latini fra gli Ebrei d'Africa ammonta a 54 (tutti, a mio avviso, da considerarsi autentici nomi latini), quello dei nomi greci a 15 e dei nomi «semitici» a 32. Questi calcoli sono tuttavia suscettibili di qualche piccola modifica (sui problemi emersi da questi elenchi torneremo ancora più tardi): il numero dei nomi greci deve essere leggermente abbassato, perché almeno *Amaronus* non può essere spiegato dal greco, ed anche il carattere greco di *Arnesus* resta assai ipotetico (d'altra parte in 38 *Quiriacus Pantaleon* — il quale ultimo rappresenta tuttavia un'integrazione fragilissima — avremmo due nomi greci); quanto ai nomi chiamati semitici dal Le Bohec, si deve distinguere tra nomi tradizionali biblici e nomi veramente peregrini nei quali solo è insito un valore indiziario rispetto alla provenienza del portatore del nome, mentre i nomi biblici non ci dicono niente dell'origine della persona (inoltre alcuni di questi nomi mostrano un'influenza cristiana). Dagli elenchi di nomi semitici sono da rimuovere anche *An(n)ianus* che, a mio avviso, venne identificato piuttosto come autentico nome latino (il suffisso *-ianus* è latino, e tra gli Ebrei africani sono attestati degli *Annii*: nn. 16-17 nell'elenco onomastico del Le Bohec), e *Sidonius*, diventato con l'andar del tempo un nome grecanico, largamente utilizzato fuori delle cerchie orientali. Sarei anche cauto nel giudicare *Marianus* come semitico (*Marinus* invece in contesto orientale sarà semitico).

[6] Un bell'esempio della tranquillità degli Ebrei romani rispetto all'animosità dei ribelli Ebrei cirenaici è costituito da un episodio dell'anno 73 d.C., quando il proconsole di Creta e Cirene Catullo sporse tramite il ribelle cirenaico *Ionathan* false accuse contro gli Ebrei romani, respinte da Vespasiano; secondo *Ionathan* Flavio Giuseppe gli avrebbe dato danaro e armi; tuttavia la comunità romana non voleva in alcun caso mescolarsi in affari di tal genere (Jos., *bell.* 7, 447-450; *vita* 424 sg.). Ampia bibliografia sul cd. antisemitismo in *ANRW* II 29, 1983, pp. 787 sg.; ivi da aggiungere J.G. GAGER, *The Origins of Anti-Semitism. Attitudes towards Judaism in Pagan and Christian Antiquity*, New York-Oxford 1983.

me lingua delle iscrizioni e nell'onomastica non contrasta con l'ipotesi di una pur lontana provenienza degli Ebrei dell'Africa romana dalle regioni grecofone del medesimo continente; giacché la rapida assimilazione linguistica è anche, del resto, un tratto comune degli Ebrei di tutte le epoche. Si potrebbe obiettare che si conosce una serie di misure contro gli Ebrei romani nell'epoca imperiale, mentre per gli Ebrei africani non è attestato nulla di simile[7]. Ma tale obiezione non regge, giacché tutte le misure adottate dalle autorità romane nei riguardi degli Ebrei romani ebbero carattere di misure di sicurezza, di solito concernenti solo certi gruppi della comunità o i proseliti[8]; tutto sommato gli Ebrei romani potevano vivere tranquillamente durante tutto il periodo del Principato. E la mancanza di notizie di ostilità e tensioni tra Ebrei e altri gruppi etnici nell'Africa romana non dice naturalmente niente sulla provenienza degli Ebrei africani (la mancanza di notizie relative ed eventuali tensioni dipenderà dalla scarsità di fonti). Non pertinenti sono le tensioni nei rapporti tra i Cristiani ed Ebrei africani, rapporti come sembra assai tesi già all'età di Tertulliano[9]; e neppure ci dicono gran che sui legami più stretti degli Ebrei africani con il potere politico rispetto a quelli dei cristiani.

La latinizzazione si evidenzia chiaramente nelle iscrizioni. Il numero delle iscrizioni latine ammonta a circa 50, quello delle greche a circa 15 e quello delle aramaiche o ebraiche a 4[10]. Ciò è in stridente contrasto con la ripartizione linguistica delle iscrizioni giudaiche di Roma, dalle quali ho contato ben 468 iscrizioni in greco, 127 in latino, una in aramaico (Frey, *CIJ* 290), con una bilingue in greco-aramaico (Frey, *CIJ*

[7] Questa obiezione mi fu rivolta in occasione della discussione della presente comunicazione a Cagliari.

[8] Si conosce tutta una serie di tali misure. Cfr. *ANRW* II 29, 1983, pp. 606 sg., 686-690. Nella storiografia giudaica moderna si esagera spesso il ruolo di provvedimenti di questo genere, che spesso non erano altro che misure di sicurezza, alle volte addirittura destinate a proteggere Ebrei romani.

[9] Vedi *ANRW* II 29, 1983, pp. 772 sg., con bibliografia. Da Tertulliano risulta a mio avviso chiaramente l'antagonismo tra gli Ebrei e i Cristiani della capitale d'Africa. Male Cl. Aziza, *Tertullien et le Judaisme*, Nice 1977, che esagera l'impronta giudaica in Tertulliano; del tutto indimostrabile è la sua tesi che gli Ebrei e i Cristiani avessero costituito un fronte comune contro i pagani e che gli Ebrei, malgrado la loro rivalità, non fossero apparsi come persecutori dei Cristiani, giacché l'esplicito riferimento di Tertulliano alle sinagoghe come *fontes persecutionum* (*Scorp.* 10) sembra avere rilevanza contemporanea se ci furono persecuzioni all'inizio del III secolo. Più recentemente Aziza si è ripetuto: *Quelques aspects de la polémique judéo-chrétienne dans l'Afrique romaine (IIe-VIe siècles)*, in: *Juifs et Judaïsme en Afrique du Nord dans l'Antiquité et le haut Moyen âge. Actes du colloque international*, Montpellier 1985, pp. 49-56.

[10] Queste cifre si possono calcolare in base all'edizione del Le Bohec; cfr. anche il suo sommario «Ant. Afr.» 17, 1981, p. 170.

291)[11]. Questa diversità si spiega, a mio avviso, in primo luogo con la fermezza della grande comunità di Roma e con il vigore delle sue tradizioni, mentre una buona parte delle comunità africane erano meno forti e perciò più facilmente sottoposte alle influenze della popolazione circostante. In questo senso è significativo che la maggioranza delle iscrizioni greche provenga da Cartagine, l'indiscusso centro del giudaismo africano. Così era anche in Italia: la forte preponderanza del greco come lingua delle iscrizioni giudaiche si evidenzia solo a Roma, mentre nelle sparse comunità più piccole prevale il latino.

Come già detto, i nomi di persona sono prevalentemente latini; nomi greci sono meno numerosi, mentre il numero non esiguo dei nomi giudaici non deve sorprendere, giacché le iscrizioni sono in parte del periodo tardoantico; e i nomi giudaici cominciano a diffondersi di più proprio in questa epoca: questa è del resto una caratteristica dell'ebraizzazione tipica della tarda antichità.

Nonostante la loro probabile lontana origine orientale e nonostante i vecchi legami con il mondo fenicio-punico e il sentimento di comunanza con i Libifenici, gli Ebrei africani, come quelli delle altre diaspore dell'Occidente romano, sono stati largamente romanizzati, se si può dar credito ai documenti epigrafici che, come sembra, cominciano ad essere attestati nel II secolo d.C. e che per la maggior parte sono del II-III secolo. Questo va sottolineato contro i tentativi di un collegamento degli Ebrei africani con le precedenti popolazioni semitiche dell'Africa del Nord. A ciò non contraddicono le poche iscrizioni ebraiche note da Cartagine e da Volubilis, giacché le comunità in queste città si sono servite senza dubbio del latino e del greco. Si è dato grande peso all'iscrizione ebraica di Volubilis (n. 80 nella raccolta del Le Bohec)[12], ma si tratta in ogni caso di una testimonianza isolata, inoltre del IV secolo, per cui non si può

[11] *ANRW* II 29, 1983, p. 701; ivi fu dato come numero delle iscrizioni greche 467, ma ora se ne conosce una di più: G. Sacco, in: *La Collezione epigrafica dei Musei Capitolini*, Roma 1987, pp. 244 sg., n. 161. Un'altra cosa sono alcune parole ebraiche alla fine di epigrafi greche o latine; esse constano esclusivamente delle formule *šalôm, yiśra'el* e *šalôm 'al yiśra'el*; allo stesso modo sono da spiegare le formule scritte in greco ἀμήν (*CIJ* 732) o μουννα (*CIJ* 239); su questo cfr. ora B. Chilton, *The Epitaph of Himerus from the Jewish Catacomb of the Via Appia*, «Jewish Quart. Rev.», 79, 1989, pp. 93-100.

[12] Così M. Simon, *Le judaisme berbère dans l'Afrique ancienne, Recherches d'histoire judéo-chrétienne*, Paris-La Haye 1962 (articolo pubblicato originariamente nel 1946), p. 50. Allo stesso modo sono da giudicare alcune altre testimonianze come il noto episodio di Oea (Aug., *epist.* 71, 5; Hier., *epist.* 112, 21 sg.): se il vescovo di Oea consultava gli Ebrei della città per un passo della Bibbia ebraica, ciò non dice ancora niente della diffusione della conoscenza dell'ebraico tra Giudei africani; ma su questo lavoro del Simon, cfr. *ANRW* II 29, 1983, p. 776.

mettere quest'iscrizione in rapporto con la continuità di tradizioni semitiche nell'Africa del Nord; piuttosto appartiene all'abitudine nata negli ultimi secoli dell'antichità servirsi nelle iscrizioni funerarie dell'ebraico, la cui scelta diventa ancora più comprensibile con il fatto che la defunta era la figlia di un rabbino (portava del resto il nome latino *Matrona*).

Oltre alla testimonianza delle iscrizioni possediamo una fonte letteraria che attesta la prevalenza del latino come lingua degli Ebrei d'Africa: Agostino dice esplicitamente in due passi, nel commentario al vangelo di Giovanni (120, 5 del 416 circa) e nel sermone 221, che gli Ebrei usano *apud nos* per il termine *parasceue* il corrispondente latino *cena pura*[13]. Le parole *apud nos* possono riferirsi genericamente all'Africa, ma forse Agostino aveva in mente in primo luogo la sua città di Ippona e altre località della stessa regione. L'espressione *cena pura* sorprende tanto più, in quanto la Vulgata e così gli esegeti biblici cristiani non traducono *parasceue* (ma la Vetus Latina sembra aver usato *cena pura*, per cui gli Ebrei d'Africa forse hanno preso in prestito questa coppia di parole dai Cristiani).

Per tirare le somme sulla provenienza degli Ebrei africani, non abbiamo notizie esplicite, se non per qualche individuo isolato. Soprattutto non possiamo appurare se Ebrei siano mai emigrati in quantità notevoli direttamente dalla Palestina in Africa del Nord. Ciò non è da escludersi a priori, ma non è neppure dimostrabile (la vecchia tradizione della storiografia giudaica di un remoto arrivo degli Ebrei palestinesi in Africa, in parte insieme con i Fenici, non si basa su documenti attendibili[14]). Si conosce un unico individuo certamente originario dalla Palestina, un Ἀσιατικὸς (?) Μαρίνου da Tiberiade in Galilea (n. 28 nella raccolta del Le Bohec); il rabbino Akiba, attestato in Africa nel III secolo d.C., non era, secondo il Talmud[15], che un visitatore (un viaggio d'ispezione?). Le poche iscrizioni ebraiche, i nomi giudaici e semitici (tra i quali, come già ho sottolineato, si deve fare delle distinzioni), alcuni semitismi nelle formule epigrafiche, ed alcuni altri indizi simili non dimostrano ancora l'esistenza in Africa degli Ebrei palestinesi[16], bensì sono un segno di tradizioni religiose e culturali, così caratteristiche della diaspora dell'Occidente romano[17]; in parte sono naturalmente da connettere con l'ambien-

[13] Sulla problematica cfr. *ANRW* II 29, 1983, p. 777.

[14] Cfr. Le Bohec, «Ant. Afr.», 17, 1981, pp. 201 sgg.

[15] *T.B., Rosh Hashana* 26a.

[16] Così si pronuncia ad es. Le Bohec, «Ant. Afr.», 17, 1981, p. 229.

[17] Se il Talmud menziona numerosi rabbini africani, ciò fa pensare ad un certo ruolo culturale da loro esercitato. E il rabbino Akiba non deve necessariamente essere stato

te punico e berbero; invece escluderei nettamente l'esistenza, accanto al giudaismo «normale» di tipo ellenistico, di un giudaismo «berbero» nell'hinterland africano che sarebbe stato in opposizione politica e sociale consapevole contro l'Impero romano ed avrebbe sviluppato una forte propaganda giudaica tra gli indigeni[18]. Per tornare ancora alla *vexata quaestio* della provenienza degli Ebrei africani, la provenienza diretta dalla Palestina non è dimostrabile che per un unico individuo; a mio avviso l'origine palestinese non è molto probabile in grandi quantità; piuttosto si potrebbe pensare che il nucleo degli Ebrei africani a noi noti dalla documentazione sia arrivato dall'Egitto e dalla Cirenaica; una tale possibilità è favorita non solo dalle difficili condizioni politiche e sociali in Egitto e Cirenaica, ma anche dalla cronologia, in quanto la maggioranza delle iscrizioni giudaiche d'Africa si data dopo la grande catastrofe degli anni 115-117. Se così è, questi Ebrei si sono rapidamente romanizzati, così come è successo tante volte nelle varie parti della diaspora romana. Ma una provenienza romana o italica per comunità giudaiche d'Africa non è probabile, anzi considerazioni generali militano contro tale supposizione (non è neanche attestato nessun individuo ebreo africano originario dall'Italia); invece si conoscono Ebrei africani a Roma: un tabraceno nella catacomba di Villa Torlonia[19].

Delle attività e dello stato giuridico-sociale degli Ebrei africani poco sappiamo; le iscrizioni ci lasciano abbastanza all'oscuro su questo punto. Il fatto che gli Ebrei si stabilissero spesso nelle città portuali, potrebbe indurre ad attribuire loro soprattutto l'attività commerciale, ma si tratta di un'ipotesi indimostrabile, ipotesi per la quale si sono espressi alcuni studiosi come Lassère e Gebbia[20]. Ma la concentrazione delle testimonianze degli Ebrei in città portuali non dimostra ancora che dovessero essere stati prevalentemente dei commercianti. Se gli Ebrei romani erano soprattutto degli artigiani o comunque gente umile, perché gli Ebrei delle grandi città africane non avrebbero potuto anche loro esserlo, tanto più che nel contenuto e nella loro sostanza le iscrizioni giudaiche di Roma e d'Africa non differiscono molto tra di loro? La semplicità

l'unico rabbino ad aver intrapreso un viaggio d'ispezione in Africa. Tali rabbini ispezionanti naturalmente diffondevano il giudaismo palestinese dappertutto nella diaspora.

[18] Dopo alcuni predecessori questa ipotesi è stata elaborata più profondamente da M. SIMON, *Le judaïsme berbère cit.* Tuttavia la sua dimostrazione non convince, cfr. *ANRW* II 29, 1983, pp. 777 sg.

[19] U. FASOLA, «Riv. arch. crist.», 52, 1976, p. 22 = *AE* 1976, 81 = *SEG* XXVI 1167.

[20] Vedi la n. 1.

della maggioranza dei testi epigrafici, il cui contenuto non si eleva sopra la mediocrità, così come l'aspetto esteriore dei monumenti sepolcrali di modesto livello artigianale, costituisce un tratto comune sia alle comunità romane sia a quelle africane. Solo che, a giudicare dalla nomenclatura delle persone, tra gli Ebrei africani giunti fino a noi tramite documenti epigrafici, può trovarsi un numero maggiore di persone di condizione leggermente più elevata, anche se gli indizi non sono del tutto inequivoci[21]. In ogni caso abbiamo in gran parte a che fare con gente umile, di bassa condizione. E quel che è importante notare, è che le iscrizioni costituiscono una testimonianza obiettiva arrivata a noi senza interventi selettivi, mentre le menzioni letterarie, soprattutto di Agostino e di altri scrittori cristiani, a cui si fa spesso richiamo, sono certamente tendenziose. Io non sottovaluterei lo sfondo puramente religioso degli attacchi dei padri cristiani nei riguardi degli Ebrei, come fanno taluni[22]. Bene, singoli Ebrei arricchiti possono esserci stati, anche se il concetto dell'«Ebreo banchiere» è soltanto medievale; e qualche volta può esserci dietro un'invidia da parte dei Cristiani. Tuttavia sottolinerei la rivalità tra i Giudei e i Cristiani, così viva ancora nell'età tardoimperiale, rivalità che si evidenzia in numerosi scritti *contra Iudaeos* giunti fino a noi. Gli attacchi teologici dei Cristiani si basano soprattutto su una contrapposizione teologica che ha il suo fondamento nel forte proselitismo degli Ebrei, che, come si sa, costituisce un tratto caratteristico della diaspora e che permane ancora, pur in misura indebolita, nell'età imperiale avanzata[23].

Per tirare le somme, gli Ebrei africani assomigliano molto — secondo quel poco che sappiamo — a quelli della diaspora del restante mondo greco-romano: dal lato linguistico e sociale erano disposti ad assimilarsi, mentre sotto l'aspetto intellettuale-religioso rimase caratteristico l'orientamento verso il giudaismo palestinese. Purtroppo mancano notizie più precise della vita religiosa degli Ebrei africani, ma il giudaismo africano non si sarà distinto molto dal giudaismo rabbinico del tipo fariseo: là dove

[21] Il Le Bohec, «Ant. Afr.», 17, 1981, pp. 210, 219, 228 sg. pensa che gli Ebrei africani siano stati in media gente più elevata degli Ebrei romani; egli fa richiamo soprattutto alla nomenclatura, alla larga presenza dei *tria nomina* e dei gentilizi. In parte egli avrà ragione. Io darei un rilievo maggiore alla presenza di numerosi casi con due gentilizi, un costume meno diffuso nei ceti più bassi.

[22] Ad es. Clara Gebbia.

[23] Cfr. *ANRW* II 29, 1983, pp. 616-623. Il proselitismo è ben noto pure in Africa, anche ancora nel IV secolo; cfr. per es. Cl. Aziza, *Quelques aspects de la polémique judéo-chrétienne dans l'Afrique romaine (IIe-VIe siècles), citato* nella nota 9.

la lotta per l'esistenza e l'autodifesa religioso-etnica era difficile, un giudaismo di orientamento palestinese era la premessa indispensabile per la sua ulteriore esistenza, specialmente dopo la catastrofe degli anni 115-117, quando il giudaismo alessandrino venne meno come fattore determinante per la storia successiva del giudaismo.

Jesper Carlsen

Estate Management in Roman North Africa. Transformation or Continuity?

The Henchir Mettich-inscription and other inscriptions discovered in the Bagradas valley contain very important information on the administration of the imperial domains, especially the domains of *tractus Karthaginiensis*, and also indirectly on the private estate management in Roman North Africa[1]. The inscriptions, however, are not the only pieces of evidence on this important, but often neglected aspect of Roman agricultural organization. To achieve a better understanding of the management of private and imperial estates in North Africa a thorough, systematic analysis of the different sources is required[2]. Such an inquiry would at the same time be a contribution to the discussion about continuity or transformation of rural relations in Roman Africa[3], but this paper intends to examine only a small part of the extensive material: Namely that part of the epigraphical evidence and the written sources concerning the group of slave overseers, *vilici* and *actores*, and especially the role these slaves played in managing estates.

* I am grateful to R. Bruce Hitchner, Signe Isager, Birte Poulsen and Peter Oersted for their stimulating critiscism of earlier drafts of this paper.

[1] *CIL* VIII 10570 (Souk-el-Khmis; AD 182), *CIL* VIII 14428 (Gsar Mezuar; AD 181), *CIL* VIII 14451 (Aïn Zaga; AD 181), *CIL* VIII 25902 (Henchir Mettich; AD 116-117), *CIL* VIII 25943 (Aïn-el-Djemala; reign of Hadrian) and *CIL* VIII 26416 (Aïn Wassel; AD 198-209). See D. FLACH, *Inschriftenuntersuchungen zum römischen Kolonat in Nordafrika*, «Chiron», 8, 1978, 441-492, and IDEM, *Die Pachtbedingungen der Kolonen und die Verwaltung der kaiserlichen Güter in Nordafrika*, *ANRW* II.10.2 (1982), 427-473. Other important contributions from the last decades are J. KOLENDO, *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire*, Paris 1976, and D.P. KEHOE, *The Economics of Agriculture on Roman Imperial Estates in North Africa*, Göttingen 1988.

[2] The material must also include informations gathered from regional archaeological surveys and excavations of farms in Roman North Africa. See e.g. the publication of the important excavation at Nador by L. ANSELMINO a.o, *Il castellum del Nador*, Roma 1989, and the preliminary reports of the Kasserine and Segermes surveys in Tunisia: R. BRUCE HITCHNER, *The Kasserine Archaeological Survey 1982-1986*, «AntAfr», 24, 1988, 7-41, and J. CARLSEN & H. TVARNOE, *The Segermes Valley Archaeological Survey (Region of Zaghouan)*, *Africa Romana* 7 (1990), 803-813.

[3] See e.g. J. KOLENDO (1976) and C.R. WHITTAKER, *Land and Labour in North Africa*, «Klio», 60, 1978, 331-362, against S. GSELL, *Esclaves ruraux dans l'Afrique romaine*, *Mélanges Gustave Glotz* I (1932), 397-415, or E.M. STAERMAN a.o., *Die Sklaverei in den westlichen Provinzen des römischen Reiches im 1.-3. Jh.* Wiesbaden 1987.

Titles in the Henchir Mettich-inscription

The above mentioned inscriptions from the Bagradas valley reveal that the tenure arrangement on the imperial estates was sharecropping and that the obligations of the small-scale farmers, *coloni*, also included service on the land. Control over the harvest was important for the return of the owner, when the rent was collected in kind rather than in cash. This is reflected in the sections of the Henchir Mettich-inscription specifying the rent to be paid for various crops (I.10-15):

> *Ex fructibus, qui eo loco nati erunt, dominis au[t]*
> *conductoribus vilicisve eius f(undi) partes e lege Ma*
> *nciana pr<a> debebunt hac cond<i>cione coloni:*
> *fructus cuiusque cultur<a>e, quos ad area(m) deportare et*
> *terere debebunt, summas r[edd]ant arbitratu*
> *[s]uo conductoribus vilicis[ve ei]us f(undi)*[4].

The owner of *fundus Villae Magnae Varianae*, or by its native name *Mappalia Siga*, was the emperor Trajan, and the first part of the often repeated formula, *dominis aut conductoribus vilicisve eius fundi*, seems only at first sight to be a puzzle. The phrase, *domini*, may either recall the original *Lex Manciana* or, as supposed by Kehoe, the future private landlords, if the estate was restored to private ownership[5]. In both cases the duties and the privileges of the tenants are the same, and the inscription places the emphasis on the amount of the rent.

The rent was generally collected by the *conductores*, who cultivated a part of the estates themselves and sublet the rest to the *coloni*. The required service of the tenants consisted of agricultural labour for the *conductores*. Three of the inscriptions from the imperial *saltus* in the Bagradas-valley are in fact petitions to the emperor Commodus from *coloni*, complaining of the conductor's illegal exactions of labour and ar-

[4] The text is based on FLACH (1978), but see also the text furnished by K.P. JOHNE a.o., *Die Kolonen in Italien und den westlichen Provinzen des römischen Reiches*, Berlin 1983, 392-96.

[5] KEHOE (1988), 50. Kehoe, following Hirschfeld, Kolendo and Flach among many others, argues that the *Lex Manciana* originated from a private lease arrangement which the *Fiscus* gradually implemented on imperial estates. He rejects the view of Rostovtzeff, which with modifications is followed by many commentators. According to Rostovtzeff *Lex Manciana* originated as imperial legislation under Vespasian: M.I. ROSTOVTZEFF, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*, Leipzig 1910, 323-30. With modifications: WHITTAKER (1978), 360.

bitrary rent increases[6]. The *conductores* seem to hold temporary leases of the estates, and considering the requirements for the lease they must have been wealthy Roman citizens[7]. The subject of this paper is, however, the group of slave overseers (*vilici* and *actores*), and these include neither the *conductores* nor the *procuratores*, administering the imperial estates in North Africa[8].

The third element in the formula of the Henchir Mettich-inscription, the *vilici*, can be identified as a group of slaves. It remains, however, uncertain whether they were employed by the *conductores* or by the *domini*. The language in the inscription is ambiguous. The unique phrase *vilici dominorum* (III.19-20) and perhaps also *conductores vilicive eorum* (I.23-24) seem to indicate that the bailiffs were employed by the *domini*, but the evidence in either case is not decisive. Occasionally the phrases *conductores vilicive, conductor vilicusve* and *conductor vilicive* are used, omitting the *domini* in the formula. In all cases, both the lessees and the private owners may have employed a *vilicus*, supervising the cultivation on the estate[9].

The Henchir Mettich-inscription is the only one of the inscriptions from the imperial *saltus*, mentioning *vilici* explicitly. It is also the oldest inscription, and the lack of appearance of the title from the other inscriptions must be explained by their different purposes. The appeals to the emperor Commodus against oppressive *conductores*, who raised the amount of required labour, involve an imperial procurator, cooperating with the *conductor* of Saltus Burunitanus, but not the role of the slave overseers, and the new regulation concerning the occupation of unused land, the so-called *Lex Hadriana de rudibus agris*[10], treats only the re-

[6] *CIL* VIII 10570, *CIL* VIII 14428 and *CIL* VIII 14451. H. GUMMERUS, *Die Fronden der Kolonen*. Helsinki 1906-07, remains important on this question.

[7] A *conductor* is attested on the private *fundus Aufidianus*: J. PEYRAS, *Le Fundus Aufidianus: étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur*, «AntAfr», 9, 1975, 181-222, with the remarks by PH. LEVEAU, *L'agricola de Biha Bilta*, «CT», 26, 1978, 7-13. On the *conductores* in the lease system in generel: O. HIRSCHFELD, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, Berlin 1905, and in customs in particular: P. OERSTED, *Roman Imperial Economy and Romanization*, Copenhagen 1985.

[8] The status and responsibilities of the procuratores could differ greatly. See HIRSCHFELD (1905), 121-39, and G. BOULVERT, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain*, Napoli 1970.

[9] A fuller discussion in FLACH (1982), 445-46, and KEHOE (1988), 129-30.

[10] *CIL* VIII 25943 and *CIL* VIII 26416. See also J. KOLENDO, *La hiérarchie des procurateurs dans l'inscription d'Aïn-el-Djemala*, «REL», 46, 1968, 319-329, and D.P. KEHOE, *Lease Regulations for Imperial Estates in North Africa*, «ZPE», 56, 1984, 193-219 and 59, 1985, 151-172.

lations between the *conductores* and the *coloni* in general. Consequently it does not refer to eventual *vilici* or other slave overseers.

«*Vilici rustici*»

The importance of the steward or *vilicus* on the slave-estates hold by absentee landlords in some areas of Italy in the late Republic and early Empire can hardly be underestimated[11]. The value of the Roman agricultural writers is, however, limited when discussing rural relations and organization outside Italy, and the so-called *Apologia* of Apuleius firms one of the key sources on the *vilici rustici* in Roman Africa.

Defending himself against the charge of having won the love of the rich widow Pudentilla by magic, Apuleius also throw light on the wealth of prominent residents at Oea. Pudentilla is portrayed as a big landowner and slaveowner. The wedding, a few years before the trial in A.D. 158, was celebrated in a suburban villa to avoid the distribution of HS 50.000 to the people of the town, and at one occasion she bought a farm for HS 60.0000. According to Apuleius she also gave her son another farm with fertile lands, a large number of cattle and no less than four hundred slaves[12].

The supervision of the properties was done by Pudentilla herself at frequent visits. Apuleius (*Apol.* 87) states as proof of her sanity that at the time when she was said to have been mad, she examined with utmost shrewdness the accounts of the bailiffs and other slaves on her estates: *Dicat hic pius filius, quid in eo tempore sequius agentem vel loquentem matrem suam propter insaniam viderit; neget eam rationibus viliconum et upilionum et equisonum sollertissime subscripsisse.*

The *rationes viliconum* could, according to Cato, be accounts of the amount of the work done and the hands employed but also accounts of the cash, wine, olive, and other yields on the estate, which the bailiff should frequently go through with the master[13]. Cato and Varro had no doubts that the bailiff should be literate. Columella, however, cites Cornelius Celsus saying that an illiterate manager with a retentive mind brings

[11] See M.E. SERGEENKO, *Vilicus*, «BCO», 4, 1959, 154-164, and E. MAROTI, *The Vilicus and the Villa-system in Ancient Italy*, «Oikumene», 1, 1976, 109-124.

[12] Apul. *Apol.* 88, 93 and 101. In general see W.E. HEITLAND, *Agricola*, Cambridge 1921, 328-35.

[13] Cato *Agr.* V. 4: *Rationem cum domino crebro putet.* The contents of the accounts: *Agr.* II.1 and II.5.

his master money more often than he brings his accounts, because he is less able to falsify the books and is afraid to do so through an accomplice. Columella does not specify his own opinion, but he stresses the importance of the owners personal inspection of the estate and the farm-equipment[14]. Varro states that also the chief herdsman, the *magister pecoris*, must be literate in order to keep accounts of the cattle and read the written remedies for the common diseases of the animals[15]. Pudentilla seems to have complied with this practice on her farms, although the contents of the accounts of both the bailiffs and the herds are obscure.

Besides Apuleius, evidence of *vilici* in Roman North Africa is derived from several inscriptions recorded in many places in the provinces. The epigraphical evidence is important, but problematical too. The difficulties of interpretation attend in particular the conceptual ambiguities of the occupational titles and nomenclature. We can not, for instance, be sure that the mention of an imperial *vilicus* in fact indicates an imperial domain. It is well-known that *vilicus* was a widespread title also among imperial slaves in a wide variety of departments. In Rome the *vilici* hold managerial posts in the administration of the imperial estates and gardens as well in the department of aqueducts as in the libraries. In the provinces the *vilici* could as officials at various customs posts be in charge of *stationes* of the *portorium publicum*[16]. Such occupations are attested for the Illyrian and Gallic *portorium*, but also in connection with the *Quattuor Publica Africae*, which comprises both the senatorial and imperial provinces.

At Carthage, where the central administration of the *Quattuor Publica Africae* was situated, we have the epitaph of a *vilicus summarum*, and at Leptis Magna two imperial *vilici* also with functions in the collection of customs are attested from the second century[17]. At Sitifis in Mauretania Caesariensis slave officials, including more *vilici*, are recor-

[14] Colum. I.8.4.

[15] Varro *Rust.* II.10.10: *Is enim sine litteris idoneus non est, quod rationes dominicas pecuarias conficere nequiquam recte potest.* See J. Carlsen, *Magister pecoris*, «ARID», 20, 1991.

[16] References in G. Lafaye, *Dar-Sagl.* V (1919) 892-893; See also P.R.C. Weaver, *Familia Caesaris*, Cambridge 1972, and S.J. de Laet, *Portorium*, Bruxelles 1949.

[17] *CIL* VIII 1128: *Onomas[t]us/ socior(um) IIII p(ublicorum) Af(ricae)/ vilicus summ(arum)/ h(ic) s(itus) e(st)*; *IRT* 302: *[..Me]rcurio/ [...]imus/ Traiani Aug(usti)/ ser(vus) Priscil/lanus vil(icus)/ marit(imus) et XX/ hered(itatium) Lepc[is]/ Magn(ae) d(edit) d(edicavit)*; *IRT* 315a: *Num(ini)/ Veneris Ad/quisitricis/ Aug(ustae) sacrum/ Iucundus/ Aug(usti) n(ostri) ver/na vegtigalis/ IIII p(ublicorum) A(fricae) vil(icus)/ Lepcis Mag(nae)/ terrestris/ d(e) s(uo) p(osuit).* See also S.J. De Laet, *Documents nouveaux concernant les «Quattuor Publica Africae»*, «AC», 22, 1953, 97-102.

ded in connection with the *Quattuor Publica Africae*[18], but there is also another, otherwise puzzling inscription, *CIL* VIII 8488, from the last-named town, mentoning a *vilicus*:

D(is) M(anibus)/ Soso Aug(usti) ser(vo)/ vil(ico) Maur[e]t(aniae)/ Caes(ariensis) vix(it) a(nnis) XXXX. / Felix vic(arius) fecit b(ene) m(erenti).

Some scholars have seen the inscription as a proof of imperial estates run by bailiffs near Sitifis, but Sosus may certainly have been employed in the Customs as already pointed out by Gsell and Boulvert[19]. As indicated above, a *statio* is substantiated in the town, but identification of Sosus as custom-collector is also resolved by the mention of *Felix vicarius*.

A *vicarius* could form a part of another slave's *peculium* or serve as deputy and auxiliary of the principal slaves in their special service to the master. Among imperial slaves the use of the term is thus so closely associated with financial officials that it has convincingly been demonstrated that it must be a technical term for deputies or auxiliaries of slave officials[20]. The combination of *vilicus* and *vicarius* is common among imperial slaves in connection with the Customs but not in the administration of estates, so Sosus must be reckoned under the slaves of the *statio* at Sitifis.

The same pattern with the same problems of interpretation arises in *CIL* VIII 12314 from Henchir M'Heimes near Bisica in Africa Proconsularis:

Veneri Aug(ustae) sac(rum)./ Delius Abascanti Aug(usti) vil(ici) vic(arius) teloneum a fun/damentis sua impensa restituit et ampliavit.

Kehoe, among others, has taken the dedication as an indication of the presence of an imperial estate in the area, but it seems also in this case more reasonable to connect the slaves with the *Quattuor Publica Africae*[21]. *Teleoneum* might be a custom-house and Delius is the *vicarius* of the *vilicus* Abascantus. The identification of Abascantus as a *vilicus* in charge of a *statio* accompanied by his *vicarius* fits very well with

[18] LAET (1949), 261-62. *AE* 1942/43 no. 63: *D(is) M(anibus) s(acrum)./ Clementianus vil(icus)/ IIII p(ublicorum) A(fricae) vix(it) annis/ XXXVIII qui vilicavit/ Sitifi et Portus (sic)/ et Praesidia/ h(ic) s(itus) e(st)*; Certainly also *AE* 1972 no. 759: *D(is) M(anibus) s(acrum)./ Restitu/tus Aeli(i)/ Primiti/vi actor/ qu[i] Sata/fis vilic(avit)/ v(ixit) a(nnis) LV.*

[19] D. VERA, *Enfiteusi, colonato e trasformazioni agrarie nell'Africa Proconsolare del tardo impero, Africa Romana* 4 (1987), 267-293, but GSELL (1932), 407, and BOULVERT (1970), 313.

[20] WEAVER (1972), 200-206. H. ERMAN, *Servus vicarius*, Lausanne 1869, is still fundamental.

[21] KEHOE (1985), 159, and VERA (1986), 287, no. 83. Also T.R.S. BROUGHTON, *The Romanization of Africa Proconsularis*, Baltimore 1929, 163-64.

two other dedications to Augustan Venus from respectively Thuburbo Majus near Bisica and from Cuicul in Numidia. In both cases a *vilicus* is mentioned in connection with the *Quattuor Publicae Africae*, and at Mactar also a slave of the *sociorum Quattuor Publicae Africae* made a dedication to Venus[22].

Disregarding the inscriptions, *CIL* VIII 8488 from Sitifis and *CIL* VIII 12314 near Bisica, mentioning *vicarii* of *vilici*, which both have often, wrongly been linked to the administration of the imperial estates in North Africa, there is only one example of an imperial slave overseer. A *vilica* of the emperor Claudius died at the age of 30 at Calama[23], and she may have been a *vilica rustica*. Imperial domains are attested near Calama, and the term *vilica* is rarely, if ever, used outside farming.

Only a few privately owned *vilici* are attested in Roman North Africa. Between Hippo and Calama the *vilicus* Enarius died in the age of 65, and the epitaph was raised by his wife Cerialis[24]. Only the use of the term *uxor* in the inscription, indicating a wife in valid matrimony in accordance to Roman Law, is somewhat puzzling. The presumably slave status of Enarius and Cerialis prevents such a marriage, but already Cato the Censor used the inaccurate term *uxor* for the bailiff's wife instead of *coniunx* or *contubernalis*[25].

CIL VIII 2232 from Mascula attests another bailiff in Numidia:

Saturno Aug(usto)/ Sacrum. Adi/ectus vilicus de / pecoribus v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo).

Schneider took Adiectus as a *vilicus de pecoribus*, which must be almost the same as a *magister pecoris*[26]. It seems, however, more correct to understand *de pecoribus* as the sacrifice like the phrase *de vitulo* often used in African inscriptions to Saturn[27]. Adiectus is thus a normal

[22] *AE* 1923 no. 22: *Veneri Aug(ustae) sacr(um)./ T(itus) Carfanius T(iti filius) Pol(lia tribu) Barbarus/ Ti(berius) Claudius Spuri(i filius) Papir(ia tribu) Timonianus/ promagistri soc(iorum) IIII p(ublicorum) Afric(ae) dedic(averunt)./ Venustus vilicus aediculam ab solo de suo ref.* *AE* 1925 no. 73: *Veneri/ Aug(ustae) sac(rum)/ Marcellus Aug(usti)/ n(ostri) lib(ertus) c(ustos) s(acrorum) h(orreorum) Chres/tus Aug(usti) n(ostri) verna/ vilicus Cui/culi IIII pu/blicu (sic) Afric(ae)/ posuerunt.* From Cuicul is also a *vilicus Cuicul(itanus)* attested: «BAC», 1917, 346 no. 76. The inscription from Mactar is *CIL* VIII 23404.

[23] *CIL* VIII 5384 = 17500: *Saturn/ina Ti(berii)/ Claudi(i)/ Cae(saris) vil(ica)/ vix(it) a(nnis) XXX/ et Venu/sta f(ilia) vi(xit)/ a(nnis) XV h/i(c) s(iti sunt).*

[24] *CIL* VIII 5268 = 17449: *Enarius/ vilicus/ v(ixit) a(nnis) LXV./ Cerialis/ uxor/ f(aciendum) c(uravit).*

[25] *Agr.* 143: *Si eam tibi dederit dominus uxorem.* The term is also used imprecisely in many inscriptions, e.g. *AE* 1957 no. 181.

[26] K. SCHNEIDER, *Vilicus*, *PW* VIII.A.2 (1958), 2136-2141.

[27] For references see M. LE GLAY, *Saturne Africain*, Paris 1961-66.

bailiff like Speratus from the *saltus Bagatensis* east of Cirta[28]. The *saltus* was owned by the Paccii, but nothing more is known about the internal organization of production on the estate. It is, however, tempting to compare it with other *saltus* and to see Speratus as the overseer of tenants cultivating the land of *saltus Bagatensis*. If this were the case, he would be an example of the *vilici dominorum* in the *Lex Manciana*.

It is important to stress that the historical value of these relatively scattered inscriptions can only be indicative, and the shortage of information complicates any valid conclusions. For example, we do not know whether there is a change from slave overseers to lessees during the imperial period, but compared with the many *vilici rustici* attested in Italy the rather few numbers in Africa are remarkable[29]. The rate of survival of inscriptions can only partly be the explanation of this phenomenon, and the fact that there are only few *vilici rustici* attested in Roman North Africa cannot be all coincidence. It is thus clear that the explanation has to be sought in the agricultural structure of the African provinces. That is, the epigraphical evidence of *vilici* suggests that estates worked by slaves and run by slave bailiffs for absentee landlords were relatively rare in North Africa perhaps except in some parts of Tripolitania. However, before any conclusions of this sort can be reached, slaves with other titles but occupied in estate management must also be examined.

Actores

The literary sources and the inscriptions provide us with a long list of titles (*curator, custos, dispensator, praefectus, saltuarius*), indicating slaves and freedmen involved in estate management and administration. The most important of these titles is, however, *actor*, which in the sense of manager or bailiff was increasingly used in the first century A.D.

Among the agronomists it is only found in Columella, where it seems that *vilicus* and *actor* are synonymous[30]. It is peculiar to note that in the

[28] *AE* 1902 no. 223: *Genio Salti Bagatensis p[ro salute]/ M(arci) Pacci Victoris Rufini [et...]/ Maritimae et M(arci) Pacci Ru[fini dominorum]/ saltus Speratus vilicus [fecit].*

[29] The Italian material is discussed by V.A. SIRAGO, *L'Italia agraria sotto Traiano*, Louvain 1958, and E.M. STAERMAN & M.K. TROFIMOVA, *La schiavitù nell'Italia imperiale*, Roma 1975.

[30] Colum. I.7.7 and I.8.5 but note also XII.3.6: *Nihil enim nocebit, si sibi atque actoribus et aliis in honore servulis vestis domi confecta fuerit, quo minus patrisfamilias rationes onerentur.*

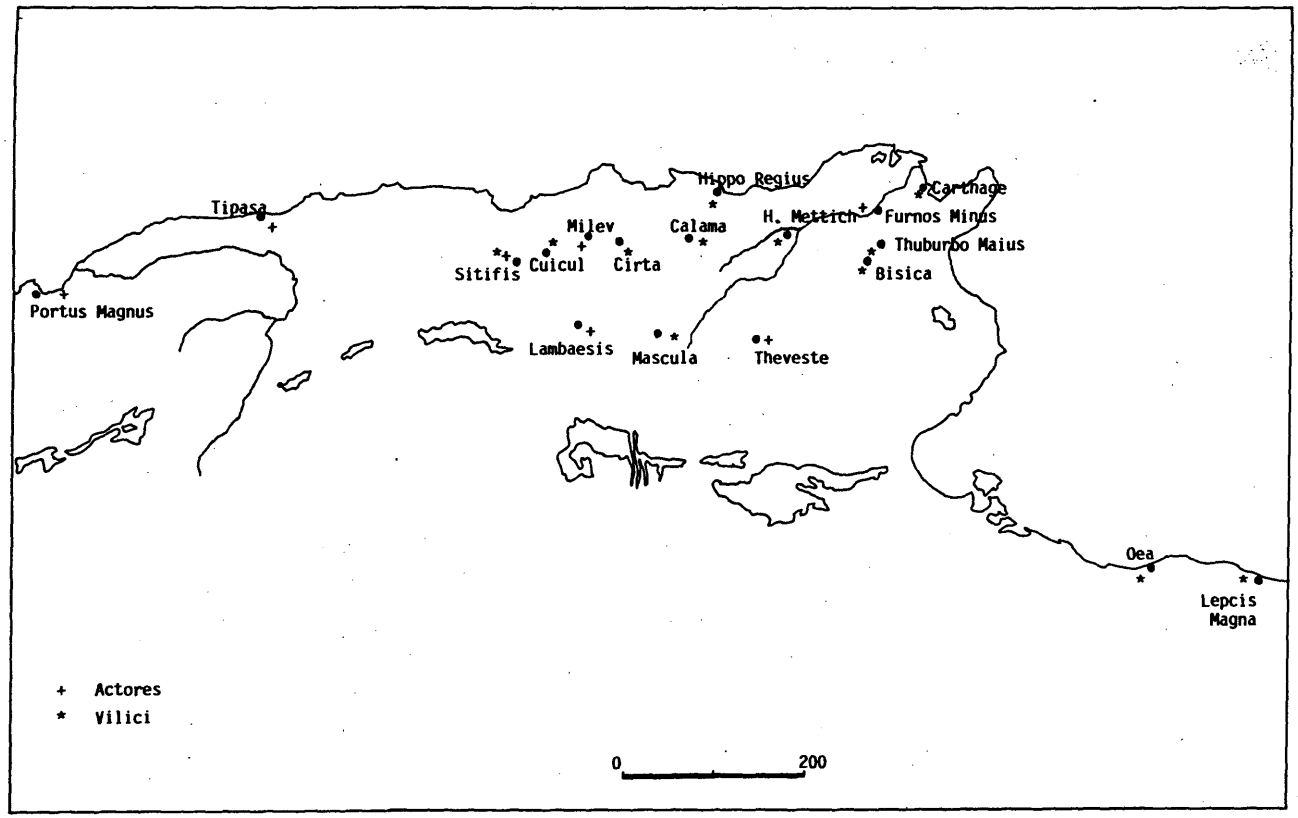


Fig. 1: Occurrence of *actores* and *vilici* in Roman North Africa.

letters of Pliny the Younger, where we get glimpses of the agricultural practices and internal organization on senatorial estates in Italy during the reign of Trajan, the word *vilicus* never occurs[31]. Nevertheless, Pliny used slaves to supervise his tenants, and in the famous letter, III.19, discussing a tempting purchase of a new estate, he writes to Calvisius Rufus: *Sollicitat primum ipsa pulchritudo iungendi; deinde quod non minus utile quam voluptuosum, posse utraque eadem opera eodem viatico invisere, sub eodem procuratore ac paene isdem actoribus habere, unam villam colere et ornare, alteram tantum tueri.*

The *actores* are here attached to a *procurator* and so perhaps to the financial section of Pliny's estate management much like the *actores* of the imperial and municipal administration. It is thus difficult to establish a precise definition of the duties of an *actor*, but it is clear that he some times could function as a rural overseer[32].

As a title of various imperial and public officials *actor* is, for instance, attested in North Africa through an *actor Tipasensium* and an *actor* of the third Augustan Legion at Lambaesis[33]. But contrary to the *vilici* the majority of *actores* known from inscriptions in Roman Africa seem to have been involved in estate management, although some are only attested on brief epitaphs, containing the name and perhaps the age of the late *servus actor*[34]. The date and the functions of these *actores* are difficult to establish due to the character of the inscriptions, but most of them may have been privately owned, although in one case *Peculiaris* seems to indicate an imperial agent[35].

In the hinterland of Theveste the *actor* Maximus made a dedication to the *genius* of the estate like the *vilicus* Speratus did at *Saltus Bagate-*

[31] See A.N. SHERWIN-WHITE, *The Letters of Pliny. A Historical and Social Commentary*, Oxford 1966, and R. MARTIN, *Pline le Jeune et les problèmes économiques de son temps*, «REA», 69, 1967, 62-97.

[32] See HABEL, *PW* I (1984), 329-30, and BOULVERT (1970). A full discussion of the distinctions and the functions of *vilicus* and *actor* will appear in my forthcoming book *Vilicus. A Study in Roman Estate Management.*

[33] *AE* 1971 no. 531 and *AE* 1955 no. 80 (a dedication to Mithras). *CIL* VIII 2803 attests another *actor* at Lambaesis, just as the *actores* recorded at Sitifis may certainly have been involved in the administration of the custom: *AE* 1942/43 no. 61 and *AE* 1972 no. 759, cited in full n. 19. The function of an *actor* at Portus Magnus, however, is uncertain (*CIL* VIII 21621).

[34] *CIL* VIII 8905, 10734, 15894, 23847 and 23978 together with *AE* 1946 no. 48. See J.-M. LASSÈRE, *Ubique populus*, Paris 1977, 338-48, for an onomastic analysis.

[35] *AE* 1980 no. 919: *D(is) M(anibus) s(acrum)./ Peculia/ris ser(vus) act(or).* The suggestion was made by N. FERCHIOU, «CT», 28, 1980, 40-41, with a reference to G. BOULVERT, *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire romain*, Paris 1974, 64.

nis. Maximus was the agent of the senator Gaius Annius Anullinus Geminius Percennianus, who owned other estates in the area[36]. At Aïn el-Tïn near Milev in Numidia the *actor* of another senatorial family paid for the construction of towers on a *saltus*, the name of which is not recorded in *CIL* VIII 19328:

In his praediis / Caeliae Maximae c(larissimae) f(eminae) / turres salutem saltus / eiusdem dominae meae / constituit / Numidius ser(vus) act(or).

A third example of an *actor* from the third century of a senatorial family, this time the Iulii, is perhaps recorded near Sitifis, if the fragmented *or* in the last sentence of *CIL* VIII 8421 in accordance with other inscriptions beginning with the formular *in his praediis* is restored as *actor*. The traditional restoration of the *or* as *dispensator* is followed by Staerman among others, but in this kind of inscriptions it lacks parallels from North Africa[37]. In any case, *CIL* VIII 8421 attests an estate belonging to the Iulii in the area near Sitifis, where also the *Eutyches actor cum suis* restituted a fountain[38].

According to *CIL* VIII 22774 a private *actor* supervised in the third century the fortication of an estate in Tripolitania and the *amatores domus eorum* wished the owner, Manilius Ingenus, his wife, Arellia Nepotilla, and their children and grandchildren a happy and long life:

In his prediis M(arcus) M(anilius?) Ingenus v(ir) d(evotissimus) et Arellia / Nepotilla h(onesta) m(atrona) uxor eius et fili nepotes pro/nepotesquae eorum vivant senescant et melio/ra perficiant turris perfecta dispositioni eorundem / per instantia(m) Arelli Vita[lis] ser(vi) act(oris) eorum instruenti/bus a solo Rufi[no?] ri..e Senecione quad(ratario) et sig(...) amatores domus eorum.

Altough Arellius Vitalis called himself *servus*, the name indicates that he was a freedman, but the status of the *actores* seems to be ambigous in Late Antiquity. Almost a century later and rather far from Tripolitania but still in Africa St. Augustine writes to the lawyer Eustochius in

[36] *CIL* VIII 27943 = *ILAlg.* 3625: *Genio / Thesec/thi Aug(usto) / sacrum / Maximu[s]/ Ann[i An]u[ll]/ini Percen/niani c(larissimi) v(iri)/ actor vot(um)/ solvit.* On Speratus see n. 28, and for the full name of Annius: *CIL* VIII 27953. He is also known to have been an *arvalis* in the 230's, se *PIR* I no. 633.

[37] *CIL* VIII 8421: *[In his] praediis/[...]s iuridici Hispaniae Citerioris et/[...coni]ugis c(larisimae) f(eminae) item Iuliorum Gaetulici et/[...Iul]iae Proculae clariss(imae) p() filiorum/[...]or eorum dedicavit.* See e.g. *CIL* VIII 19328 and 22744. STAERMAN (1987), 19.

[38] *AE* 1910 no. 156: *Euhippi - Fo[ntibus] et/ Nymphis s[a]nctis/simis opere quadrato/ a solo [r]estituit/ Eutyches act(or) cum suis. - Euhippi. CIL* VIII 939 is very fragmented, but mentions the *actor* Alkibiades and the construction of a temple.

the recently published letter 24* concerning *venditio* and *locatio* of *pueri* (2.2): *Nam ut sint actores saepe ingenui homines postulantur et beneficium se praestare existimant, si faciant quod petuntur et re vera praestant usque adeo, ut ille qui petiit etiam gratias agat si impetrare meruerit.*

The letter indicates that some *actores* may have been free, and from Furnos Minus an inscription on a tomb-mosaic, representing Daniel in the lions' den and recently republished by Noël Duval, attests a free *actor* in the 4th century[39]:

Memoria /Blossi(i) Hono/ratus ingenu(u)s actor /perfecit.

Honoratus supervising the construction of the mausoleum of Blossus, perhaps his late chief, stresses that he is a freeborn, *ingenuus*. It indicates that *actores* while normally slaves could also be freeborn.

Returning to the elaborate inscription from Henchir el-Guerciret, not only the *actor* Arellis Vitalis but also the so-called *amatores domus eorum* attract attention. This phrase sometimes indicates rural poor in dependency of a patron, and in Africa this can only be some kind of tenants[40]. Could Arellis Vitalis have been the overseer not only of the building of the towers on the estate of Manilius Ingenus, but also of the tenants like the *actores* on the Italian estates of Pliny the Younger in the second century?

Actores and *coloni* are attested together not only in the letters of Pliny, but also in the so-called *Lex metalli Vipascensis* from the second century, regulating the conditions of the *conductores* in a mining district in Lusitania[41]. This can of course not be decisive for estate management in Africa in the third and fourth century, but there is in fact one example from an estate near Hippo. St. Augustine recommends Romulus, owning land in that area, to ease the burden of the *coloni* by restricting the power of his *actores*, who compell the tenants to pay the rent twice[42].

The *actores* of Romulus seem thus to function as collectors of the rents rather than as overseers of the production of wine and olive. The *actores* of the senatorial estates and *saltus* attested in the inscriptions may have the same function, supervising the tenants and as agents of the owners perhaps also controlling the local markets[43].

[39] *CIL* VIII 25817 = *AE* 1978 no. 880. N. DUVAL, *Basiliques et monuments funéraires de Furnos Minus*, «MEFRA», 90, 1978, 871-950.

[40] See *amator*, in *Diz-epg.* I, 441, and STAERMAN & TROFIMOVA (1975), 63-65.

[41] *CIL* II 5181. See D. FLACH, *Die Bergwerksordnungen von Vipasca*, «Chiron», 9, 1979, 399-448.

[42] *Epist.* 247. In general see, C. LEPELLEY, *Liberté, colonat et esclavage d'après la lettre 24*, Les lettres de Saint Augustin découvertes par Johannes Divjak* (1983), 329-342.

[43] See B.D. SHAW, *Rural Markets in North Africa and the Political Economy of the Roman Empire*, «AntAfr», 17, 1981, 37-83.

Conclusion

It is a well established fact that the *vilici, actores* and other entrusted slaves played a very significant role in the estate management of the Roman Empire. In North Africa, however, most of the recorded *vilici* were not bailiffs on private estates but public and imperial slaves concerned with the administration of e.g. the *Quattuor Publica Africae.* A few *vilici rustici* are attested, but *actor* is a much more common title among private slaves. Many of these *actores* seem to be agents of senatorial families owning land in the African provinces in the third century.

The precise differences between the *vilici* and *actores* are difficult to establish, but the epigraphical evidence seems to support the supposition that the distinction often reflects different categories of slave overseers; the titles are not, therefore, merely synonyms or reflection of a change in estate management vocabulary. In most cases the *actores* made the accounts of the estates and supervised the collections of rents delivered by *coloni*, whereas the *vilici* were responsible for the production on slave-estates.

The frequent occurrence of *actores* instead of *vilici* involved in estate management suggests that tenants and not slaves were the most common labour force on the imperial and private estates and *saltus* in Roman Africa. This has important implications for the social and economic history of Roman North Africa, and one consequence appears to be that we must assume a high degree of continuity in rural relations in the African provinces.

SOMMARIO

5 ANDRÉ CHASTAGNOL, *Presentazione*

7 CINZIA VISMARA, *Ricordo di Paul-Albert Février*

11 *Ottavo Convegno internazionale di studi sull'Africa romana. Sassari, 14-16 dicembre 1990: Calendario dei lavori*

21 *Elenco dei partecipanti*

27 DUILIO CASULA, *Saluto*

29 GUIDO MELIS, *Saluto*

31 MARIO MANCA, *Saluto*

32 FRANCO RESTAINO, *Saluto*

33 GIANCARLO SORGIA, *Saluto*

35 ATTILIO MASTINO, *Economia e società nel Nord Africa ed in Sardegna in età imperiale: continuità e trasformazioni*

49 PIERO MELONI, *Studi recenti sulla Sardegna e sull'Africa Romana*

55 CINZIA VISMARA, *Presentazione del volume «L'Afrique dans l'Occident romain»*

61 NOËL DUVAL, *Preséntation des Actes du IVe Colloque d'histoire et d'archéologie de l'Afrique du Nord*

67 MARCEL LE GLAY, *Un centre de syncrétisme en Afrique:* Thamugadi *de Numidie*

79 CARMEN CASTILLO, *Relaciones entre Hispania y Africa en época alto imperial: documentación epigráfica*

101 MANUEL MARTIN-BUENO, MARIA LUISA CANCELA, *Relazioni fra i monumenti funerari nord-africani e alcuni esempi spagnoli in epoca imperiale romana*

107 AZÉDINE BESCHAOUCH, *Colonia Ulpia Lepti Minus*

117 SERENA BIANCHETTI, Aethiopes *in Africa: aspetti della storia di un nome*

127 HUBERT DEVIJVER, *Equestrian Officers from North Africa*

203 OLIVIER DEVILLERS, *Le rôle des passages relatifs à* Tacfarinas *dans les* Annales *de Tacite*

213 GIANFRANCO GAGGERO, *Aspetti politici e sociali della rivolta di Eracliano*

221 MAURIZIO FORA, *Le* Macomades *d'Africa: rassegna delle fonti letterarie*

229 GIAN LUCA GREGORI, *Gaio Silio Aviola: patrono di* Apisa Maius, Siagu, Themetra *e* Thimiliga

239 MONIQUE DONDIN-PAYRE, *Une institution méconnue: la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie*

253 TAHAR GHALIA, *A propos d'une inscription à valeur apotropaïque sur un contrepoids de pressoir découvert dans la region de Kélibia*

263 ZEÏNEB BENZINA BEN ABDALLAH, *Révision de lecture de trois inscriptions africaines provenant de* Chidibbia, Thibaris *et* Thignica *(aujourd'hui en Tunisie)*

277 ANDRÉ LARONDE, *Une inscription de Tunisie retrouvée*

283 PIERRE MORIZOT, *Une dédicace inédite à Antonin le Pieux en provenance de* Tucca

299 FATHI BÉJAOUI, *Une nouvelle découverte d'époque chrétienne en Tunisie*

305 JEAN-MARIE LASSÈRE, *Miracles et vie économique en Afrique au Ve s.: à propos d'un troupeau de cochons (*De miraculis Sancti Stephani protomartyris libri duo, *I, 14)*

313 VANNI BELTRAMI, *Introduzione, ecologia, impieghi e rappresentazioni rupestri del dromedario nel Sahara in età protostorica*

317 PATRICK BARRAU, *Brève note à propos de la localisation de* Fussala

321 MICHEL CHRISTOL, ANDREINA MAGIONCALDA, *La fondazione di P. Licinio Papiriano da* Sicca Veneria *(CIL VIII 1641). Nota preliminare*

331 MICHELE R. CATAUDELLA, *Motivi di rivolta sociale in Africa fra IV e V secolo?*

345 SABINA SECHI, *Razionalizzazione degli spazi commerciali:* fora *e* macella *nell'*Africa Proconsularis

365 LINDA-MARIE GÜNTER, *Nordafrika als Wirtschaftsfaktor im oströmischen Reich unter Justinian I*

373 MIGUEL ANGEL DE LA IGLESIA, CARLOS MÁRQUEZ MORENO, *El mercado de Sertius en Timgad*

385 CLARA GEBBIA, *La* conlatio lustralis *e le province d'Africa nei secoli IV e V*

397 ANDREAS GUTSFELD, *Lebenswandel und Eβkultur in der Apologie des Apuleius*

415 JOHANNES IRMSCHER, *Augustin zu Tagesproblemen Afrikas*

421 MARCOS MAYER, ISABEL PAGÁN, *A propósito de los* paganica *de Africa*

429 PIERRE MORIZOT, *Économie et société en Numidie méridionale: l'exemple de l'Aurès*

447 PATRIZIO PENSABENE, *Riflessi sull'architettura dei cambiamenti socio-economici dal tardo II e III secolo in Tripolitania e nella Proconsolare*

479 PAOLO BARRESI, *Sopravvivenze dell'unità di misura punica e suoi rapporti con il piede romano nell'Africa di età imperiale*

503 ROSSELLA PERA, *I riferimenti all'Africa nelle emissioni monetali della zecca di Roma*

523 NEJIB BEN LAZREG, *Une production du pays d'El-Jem: les carreaux de terre cuite chrétiens d'époque byzantine*

543 LAURA PONTACOLONE, MAURO INCITTI, *Un relitto con carico di merci africane di età imperiale alle Trincere (Tarquinia)*

571 EMILIO RODRÍGUEZ-ALMEIDA, Canna Micipsarum *(Iuv. V, 89)*

579 PABLO ROSSER LIMIÑANA, *La cerámica tardorromana de produccion africana en las excavaciones arquéologicas del termino municipal de Alicante*

607 MA MONSERRAT GUMÁ, BEATRIU MIRÓ, *La importación de la cerámica norteafricana en la ciudad de* Ilerda *y la* villa *de Darró: un estudio comparativo*

615 HEIKKI SOLIN, *Sugli Ebrei d'Africa: una nota*

625 JESPER CARLSEN, *Estate management in Roman North Africa. Transformation or Continuity?*

* *

639 LUIGI SANTI AMANTINI, *Alcuni attributi della Sardegna nella tradizione letteraria greca da Erodoto a Procopio*

649 GABRIELE MARASCO, *Tiberio e l'esilio degli Ebrei in Sardegna nel 19 d.C.*

661 GIOVANNI LILLIU, *La Sardegna e il mare durante l'età romana*

695 YANN LE BOHEC, *L'inscription d'Ardara et les chevaliers sardes*

703 MASSIMO PITTAU, *Geronticidio, eutanasia ed infanticidio nella Sardegna antica*

713 BARBARA FOIS, *Attrezzi da lavoro e macchine semplici nelle campagne sarde fra antico e altomedioevo*

719 RENÉ REBUFFAT, *Un document sur l'économie de la Sardaigne*

735 GIORGIO BEJOR, *Alcune questioni su* Nora *romana*

743 GIOVANNI TORE, *Osservazioni sulla* Nora *fenicio-punica (ricerche 1982-1989)*

753 FRANCESCA MANCONI, *Nota sulle necropoli di* Turris Libisonis *(Porto Torres): ancora su Tanca Borgona e l'area orientale*

779 DANIELA ROVINA, *L'ipogeo funerario romano di Tanca Borgona a Porto Torres. Intervento di scavo e restauro 1983*

789 MARIA GIOVANNA CATERINA MASSIMETTI, *Lo sfruttamento del granito gallurese in epoca imperiale: risvolti economici e sociali*

797 RAIMONDO ZUCCA, *Le* massae plumbeae *di Adriano in Sardegna*

827 GIULIO PAULIS, *Le piante dei Sardi, dei Romani e dei Punici*

855 GIUSEPPE NIEDDU, *La produzione di elementi architettonici in Sardegna dai Flavi agli Antonini*

863 MARIA GIUSEPPINA OGGIANU, *Contributo per una riedizione dei miliari sardi*

899 PAOLA RUGGERI, *Nota minima sulle componenti etniche del municipio di* Karales *alla luce dell'analisi onomastica*

911 JOSÉ MARIA BLÁZQUEZ, *Aspectos comunes de los mosaicos de Cerdeña, Africa y España*

927 ALESSANDRO CAMPUS, *L'uso delle anfore nelle tombe della Sardegna imperiale*

941 VINCENZO SANTONI, PAOLO BENITO SERRA, FRANCESCO GUIDO, ORNELLA FONZO, *Il nuraghe Cobulas di Milis-Oristano: preesistenze e riuso*

991 ALFONSO STIGLITZ, GIOVANNI TORE, *Archeologia del paesaggio nel Campidano di Milis (Sardegna): elementi per un'indagine*

1005 GUADALUPE LOPEZ MONTEAGUDO, MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ, *La iconografía del Rapto de Europa en el Mediterráneo occidental. A propósito de una lucerna del Museo de Sassari*

1019 VITO ANTONIO SIRAGO, *Gli Ostrogoti in Sardegna*

1031 MARCELLA BONELLO LAI, *Una* Abbatissa Monasterii Sancti Laurenti *in una nuova iscrizione paleocristiana venuta alla luce a Cagliari*

1063 MARIA GIOVANNA CAMPUS, *Il* titulus *funerario di* Inbenia *(Cuglieri). Contributo alla rilettura del materiale epigrafico cristiano della Sardegna*

1073 LUIGI GIOVANNI KALBY, *Ipotesi sull'arrivo del culto di San Pantaleone in Sardegna*

1079 NOËL DUVAL, *La basilique de Bénian (*Ala Miliaria*) est-elle un remploi de* principia *militaires?*

1091 GIOVANNI BRIZZI, *Conclusioni*

1095 MICHEL CHRISTOL, *Intervento conclusivo*

1097 GIANCARLO SUSINI, *Intervento conclusivo*

1099 Abbreviazioni

1105 Regolamento del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari

1115 Indice dei luoghi

1141 Indice dei nomi antichi

1161 Indice dei nomi moderni

Finito di stampare nel mese di dicembre 1991
presso lo stabilimento della Tipografia Editrice Giovanni Gallizzi s.r.l.
Via Venezia, 5 - Tel. (079) 276767 - 07100 Sassari (I)

Redazione
Centro di Studi interdisciplinari delle Province Romane
Dipartimento di Storia - Università degli Studi
Palazzo Segni / Viale Umberto n. 52 / Tel. (079) 239024 / 07100 Sassari (I)

Dedicato al tema "Economia e società nel Nord Africa ed in Sardegna in in età imperiale: continuità e trasformazioni", l'ottavo Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana», si è svolto a Cagliari tra il 14 ed il 16 dicembre 1990, con la partecipazione di oltre cento studiosi italiani, europei e nord-africani, per iniziativa del Dipartimento di Storia e del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari e sotto il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine.

L'opera, dedicata alla memoria di Paul-Albert Février recentemente scomparso, tratta tutti gli aspetti della storia e dell'archeologia del Nord Africa e della Sardegna: dalla storiografia della questione nel XIX secolo fino alla dominazione bizantina, passando per l'epoca imperiale nel suo insieme, non senza qualche incursione negli ultimi secoli della repubblica.

Come osserva André Chastagnol nella presentazione, le fonti documentarie sono state esaminate con attenzione e talvolta alcune sono state edite per la prima volta. La letteratura è rappresentata da studi che toccano Tacito e Sant'Agostino. L'epigrafia ha la parte più ampia e permette, con l'archeologia e la storia dell'arte, di conoscere meglio alcuni siti, come Lepti Minus, le diverse Macomades, Cedias, o i villaggi alle pendici dell'Aurés. Le monete non sono state dimenticate. I monumenti e la cultura materiale sono stati studiati con sempre maggiore attenzione. Le istituzioni e la società antica ricevono un evidente beneficio da tutti questi apporti, sia che si tratti delle curie popolari, degli ufficiali equestri (che introducono l'esercito in questo panorama), della nascita dell'era mauritana. A sua volta, l'economia ci porta su orizzonti nuovi: sulle misure puniche di lunghezza o di capacità, sulla fiscalità e sul commercio.

«Il est donc très peu d'aspects qui aient été laissés de côté, — scrive André Chastagnol — même si une telle accumulation de contributions individuelles s'ajutant les unes aux autres ne peuvent prétendre aboutir dans l'ouvrage même à une synthèse. Chaque apport est cependant un maillon indispensable qui fait avancer nos connaissance. Au total, le volume, comme ceux qui l'ont précédé, sera souvent consulté et utilisé par tous le chercheurs, au-delà même du cercle des spécialistes de l'Afrique romaine. La collection des Actes dits de Sassari constitue déjà — et ce n'est pas fini — un monument de la science contemporaine».

Nel volume compaiono saggi di Barrau (Marsiglia), Barresi (Trapani), Bejor (Pisa), Beltrami (Roma), Ben Abdallah (Tunisi), Ben Lazreg (Tunisi), Béjaoui (Tunisi), Beschaouch (Tunisi), Bianchetti (Firenze), Blázquez (Madrid), Bonello Lai (Cagliari), Brizzi (Sassari), Campus (Oristano), Campus (Sassari), Cancela (Saragozza), Carlsen (Copenhagen), Castillo (Pamplona), Cataudella (Firenze), Christol (Parigi), De la Iglesia (Madrid), Devijver (Leuven), Devillers (Liège), Dondin-Payre (Parigi), Duval (Parigi), Fois (Cagliari), Fonzo (Cagliari), Fora (Roma), Gaggero (Genova), Gebbia (Palermo), Ghalia (Tunisi), Gregori (Roma), Guido (Sassari), Gumá (Barcellona), Günter (Freiburg), Gutsfeld (Berlino), Incitti (Roma), Irmscher (Berlino), Kalby (Salerno), Laronde (Parigi), Lassère (Montpellier), Le Bohec (Lione), Le Glay (Parigi), Lilliu (Cagliari), López Monteagudo (Madrid), Magioncalda (Genova), Manca (Sassari), Manconi (Sassari), Marasco (Viterbo), Márquez Moreno (Cordova), Martin-Bueno (Saragozza), Massimetti (Pisa), Mastino (Sassari), Mayer (Barcellona), Melis (Sassari), Meloni (Cagliari), Miró i Juarez (Barcellona), Morizot (Parigi), Nieddu (Cagliari), Oersted (Copenhagen), Oggianu (Sassari), Pagán (Barcellona), Paulis (Cagliari), Pensabene (Roma), Pera (Genova), Pittau (Sassari), Pontacolone (Roma), Rebuffat (Parigi), Restaino (Cagliari), Rodriguez Almeida (Barcellona), Rosser Limiñana (Alicante), Rovina (Sassari), Ruggeri (Sassari), San Nicolás Pedraz (Madrid), Santi Amantini (Genova), Santoni (Cagliari), Sechi (Sassari), Serra (Cagliari), Sirago (Bari), Solin (Helsinki), Sorgia (Cagliari), Stiglitz (Cagliari), Susini (Bologna), Tore (Cagliari), Vismara (Sassari), Zucca (Roma).

In copertina: Thysdrus (El-Djem): veduta aerea del grande anfiteatro detto «Colisée», datato dagli studiosi all'epoca di Gordiano III, tra il 238 ed il 244: l'edificio, che presenta una facciata monumentale divisa in tre ordini, scanditi da 64 arcate per piano, ha come dimensioni 148 m. × 122 m. all'esterno; 64 m. × 39 m. nell'arena; il perimetro è di 427 m. Si calcola che l'anfiteatro di Thysdrus poteva contenere oltre 30.000 spettatori, cfr. H. SLIM, *Les amphithéâtres romains de Tunisie*, in «*L'Africa Romana*», I, *Sassari 1983*, Sassari 1984, pp. 129-165.

Lire 70.000
(i due volumi)